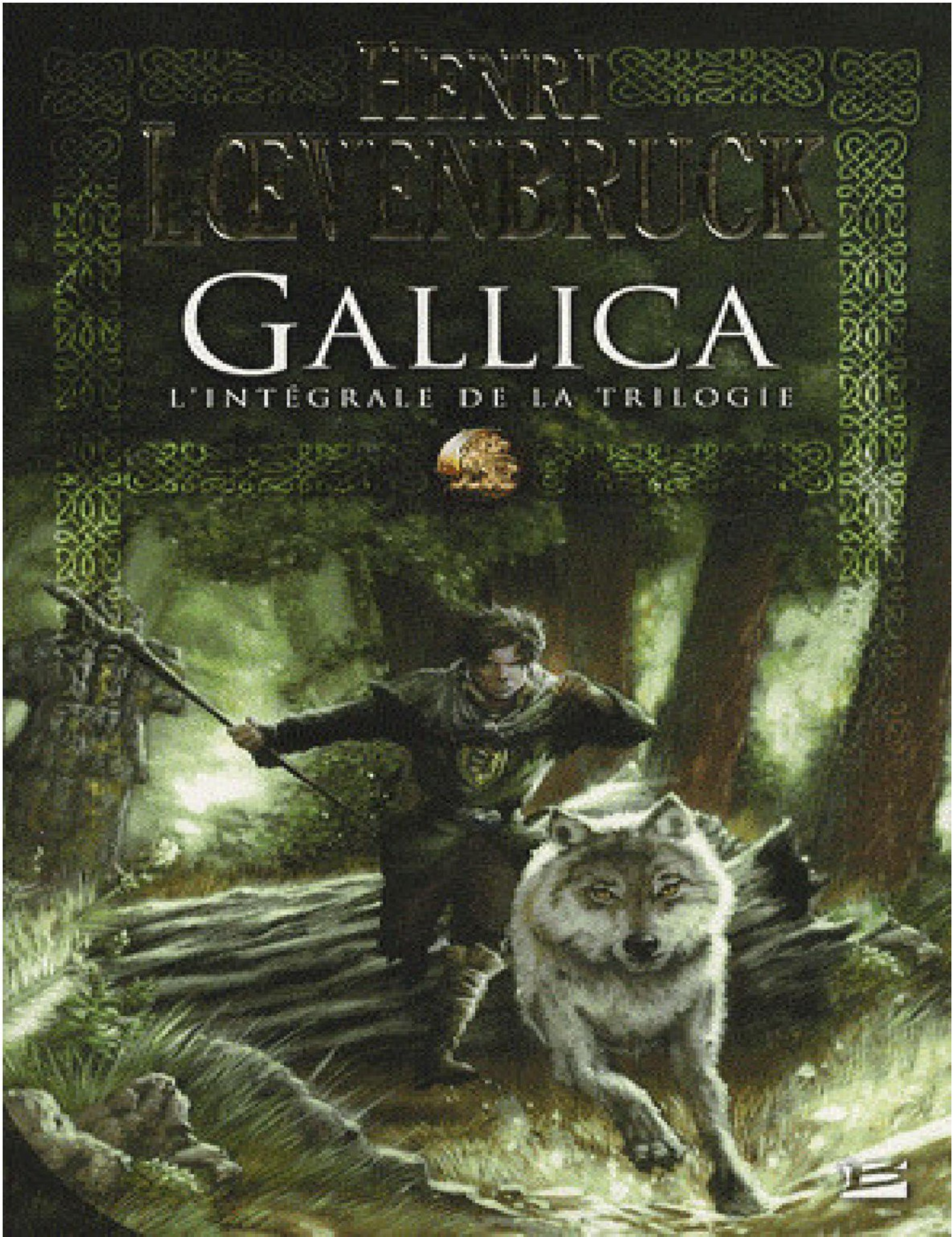
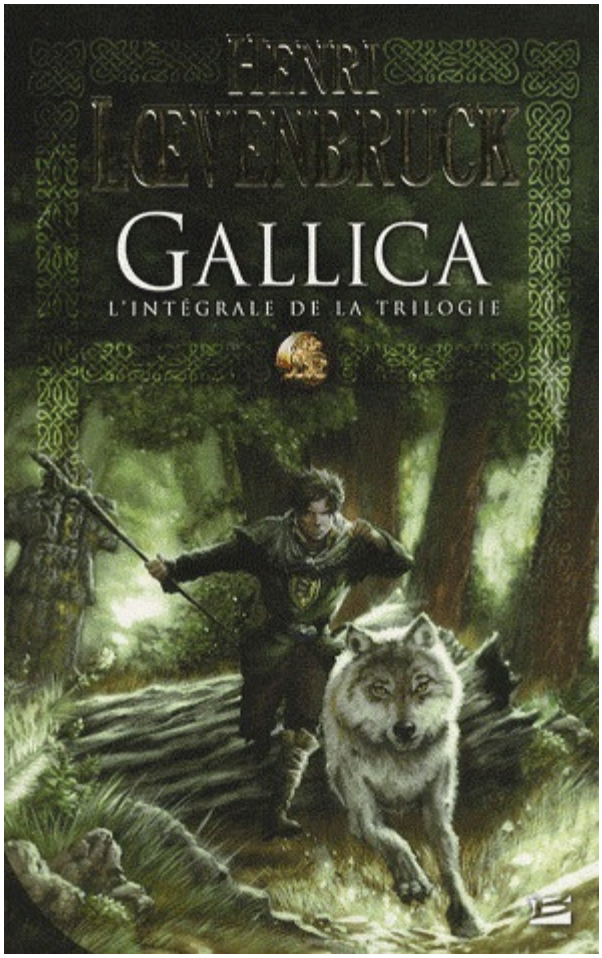
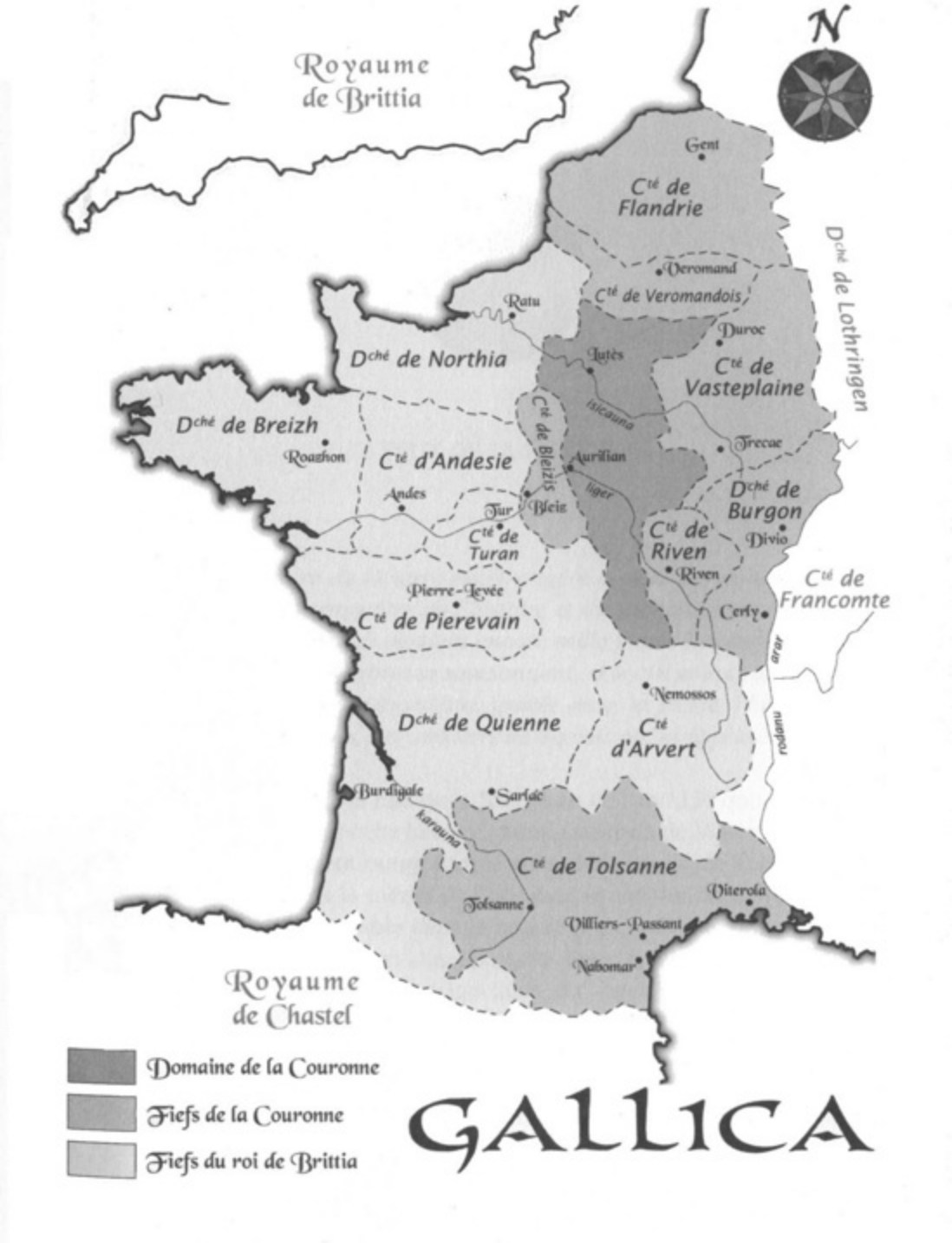
HENRI LOEVENBRUCK

GALLICA

L'INTÉGRALE DE LA TRILOGIE




HENRI LOEVENBRUCK
GALLICA
L'INTÉGRALE DE LA TRILOGIE



Le Louvetier

Gallica - livre premier

Henri Lœvenbruck

Bragelonne

Du même auteur, chez le même éditeur

La Moïra :

La Louve et l'enfant (2001)

La Guerre des loups (2001)

. La Nuit de la louve (2002)

Gallica :

Le Louvetier { *2004)*

La Voix des Brumes *(2004)*

Les Enfants de la Veuve (*2005)*

Du même auteur, chez d'autres éditeurs :

Fantasy -18 grands récits de merveilleux

Le Testament des siècles

Royaume de Brittia
N
Gent
Cté de Flandrie
Dché de Lothringen
Veromand
Cté de Veromandois
Ratu
Duroc
Dché de Northia
Lutès
Cté de Vasteplaine
Isicauna
Dché de Breizh
Cté de Bleizis
Trecae
Roazhon
Cté d'Andesie
Aurillian
Andes
liger
Dché de Burgon
Jur
Bleiz
Cté de Turan
Cté de Riven
Divio
Riven
Cté de Francomte
Pierre-Levée
Cerly
Cté de Pierevain
arar
Nemossos
Dché de Quienne
Cté d'Arvert
rodanu
Burdigale
Sarlac
karauna
Cté de Tolsanne
Viterola
Tolsanne
Villiers-Passant
Nabomar
Royaume de Chastel
Domaine de la Couronne
Fiefs de la Couronne
Fiefs du roi de Brittia
GALLICA

Prologue

LES FEUX DE LA SAINT-JEAN

La mémoire de la terre est étrangère à celle des hommes. On croit tout connaître de l'histoire et du monde, mais il

est des âges anciens où vivaient encore mille merveilles aujourd'hui disparues. Seuls les arbres se souviennent, et le

ciel et le vent… Ainsi peut-on lire encore aujourd'hui, gravée dans la pierre, l'histoire de Bohem et des Brumes, sur

une terre de légende qu'on appelait Gallica.

C'est pendant la nuit de la Saint-Jean de l'an 1150 que, selon la légende, commença cette histoire, dans le castrum

de Villiers-Passant.

C'était un petit bourg fortifié au sud du comté de Tolsanne, à quelques lieues de la mer et de Nabomar, la cité des

hérétiques. On y menait une vie paisible dans la beauté imperturbable des collines méridionales. La plupart des

habitants étaient, depuis la nuit des temps, agriculteurs, petits négociants ou, bien sûr, vignerons. Le seigneur qui

occupait le château, Maugard de Villiers, était un homme discret, que l'on voyait rarement. Il se contentait de

percevoir un péage de la part des étrangers qui devaient traverser le castrum, lieu de passage incontournable quand on

remontait de Nabomar. Mais la véritable autorité, dans les remparts du village, était entre les mains du prêtre, protégé

de l'archevêque de Tolsanne.

Juin allait bientôt s'éteindre, et, comme chaque année, le père Grimaud avait demandé au louvetier de chasser une

Brume afin qu'elle fût sacrifiée le soir sur le bûcher de Villiers-Passant.

En effet, l'Église s'accommodait mal de ces animaux de légende. Ces créatures merveilleuses venues

d’un âge plus

ancien. Chimères, vouivres, bayards, tarannes, loups, piternes, licorne… De moins en moins nombreuses, elles

dérangeaient toutefois encore par l’affront qu’elles faisaient à la foi chrétienne, par leur simple présence. Par la vérité

de leur existence. Car elles n’étaient pas des créatures de Dieu ; elles étaient les survivantes d’un mythe que l’Église

préférait oublier. Alors, on les appelait « créatures du démon » et on les chassait à travers le pays. Le roi, soucieux de

préférait oublier. Alors, on les appelait « créatures du démon » et on les chassait à travers le pays. Le roi, soucieux de

satisfaire les papes successifs, payait même des hommes pour se charger de cette triste besogne. C’étaient les

louvetiers.

C’est ainsi que, depuis dix jours au moins, Martial, le louvetier de Villiers-Passant, parcourait la garrigue, foulait la

terre d’ocre, scrutait le paysage à travers les vignes exubérantes de juin et les dernières floraisons vertes des petits

oliviers. Transpirant sous son gambison de cuir vert – la couleur des louvetiers – et sous son heaume à bassinet, il

portait son lourd équipement sans sourciller et sillonnait prudemment la campagne.

C’était un homme robuste, aux épaules larges. Ses gestes étaient lents et sûrs, ses mains de géant témoignaient de

sa force et il semblait ancré dans le sol, comme une statue qu’aucune tempête n’aurait pu renverser. Il avait le visage

sévère, la mâchoire carrée, et ses petits yeux noirs ne laissaient transparaître aucune émotion. Les quelques cheveux

gris qui étaient apparus ces derniers mois sur ses tempes ne changeaient rien à son charisme. Au contraire. Ils

ajoutaient une petite touche de sagesse à son image de forteresse.

Les jours se faisaient de plus en plus longs et de plus en plus chauds, bientôt on passerait la grande porte de l'été,

ce qui ne facilitait pas la tâche de Martial, car les Brumes se cachaient du soleil et sortaient plutôt la nuit. Mais il était

un louvetier d'exception, connu à travers toute la Tolsanne, et il ne se découragea pas. Tous les soirs, avant la tombée

de la nuit, il quittait sa maison, son filet et ses cordes sur les épaules, son heaume de louvetier sous le bras, laissant

derrière lui ses enfants, l'air grave mais le pas assuré. Il ne doutait pas qu'il finirait par trouver une Brume. Il n'avait

jamais failli.

Et, en effet, le matin même des feux de la Saint-Jean, alors que le soleil venait à peine d'embraser l'horizon rouge

de l'autre côté de la colline de Prade, on vit Martial entrer dans le castrum de Villiers-Passant, portant un loup sur le

dos.

L'animal, les pattes ligotées, la gueule bâillonnée, s'agitait violemment pour se dégager, mais Martial n'avait jamais

lâché une proie. Il tenait son trophée fièrement sur ses épaules et se rendit tout droit à l'église pour montrer sa prise au

prêtre du bourg.

Quand le père Grimaud avait entendu les acclamations des villageois, il avait aussitôt compris ce qu'il se passait et

était sorti sur les marches de la petite église.

Le prêtre de Villiers-Passant était un homme grand et maigre, aux joues creuses, aux orbites enfoncées au-dessus

de ses pommettes saillantes, à la peau tendue. L'un des plus vieux habitants du village, il était toutefois encore vif,

brillant et autoritaire. Les quelques cheveux qui entouraient son crâne lui donnaient un air d'empereur ou de sage, et

ses yeux d'un bleu profond avaient jadis troublé plus d'une Gallicienne.

Il s'essuya le front pour éponger quelques gouttes de sueur, puis accueillit le louvetier à bras ouverts.

– Merci, Martial, dit le prêtre d'une voix assez forte pour que tous les badauds réunis devant l'église puissent

l'entendre.

Le louvetier déposa la Brume au pied des marches puis baisa la main du prêtre en s'inclinant. Le père Grimaud lui

fit signe de se relever.

– Tu peux être fier, Martial. Comme toujours.

– L'été fait revenir les Brumes, expliqua le louvetier. Bien sûr, elles ont chaud et se cachent. Mais elles sont un peu

plus nombreuses que cet hiver, et elles sont assommées par la chaleur. Je n'ai aucun mérite, mon père.

– Allons, ne sois pas modeste ! Les Brumes sont de plus en plus difficiles à trouver, je le sais. Mais elles sont

l'esprit du mal, Martial, elles menacent la fécondité de la terre, l'abondance des rivières. Tout le village t'est

reconnaissant. Nous allons pouvoir célébrer la Saint-Jean comme prévu. Nous brûlerons ce loup cette nuit.

Le louvetier acquiesça. Il se baissa pour remettre l'animal sur son dos, puis se retourna vers la foule qui les

écoutait.

– Allons préparer le bûcher autour du mai ébranché ! s'exclama-t-il en souriant.

Les badauds applaudirent, rassurés, et les enfants partirent en courant vers la place centrale du bourg. En quelques

heures on érigea le bûcher. Chacun y apporta quelque chose à brûler, quelque souvenir à sacrifier, puis chaque

femme du village déposa une couronne de fleurs qui servirait plus tard à protéger son foyer de la foudre.

L’excitation grandissait dans le regard des enfants, et une sorte de soulagement allumait celui des adultes. Le prêtre

avait rappelé toute la semaine qu’on allait célébrer saint Jean. Comme chaque année, il avait expliqué qui était ce

saint, comment il avait baptisé le Christ, l’Agneau de Dieu. Il avait dit une fois encore que le feu symbolisait la

lumière qu’il avait apportée au monde. Que cette lumière chasserait le Malin comme ce feu brûlerait la Brume

apportée par le louvetier… Mais ce n’était pas vraiment pour cette raison que les villageois semblaient rassurés.

Non. En secret, les habitants de Villiers-Passant – comme tous les gens en Tolsanne – n’oubliaient pas les

croyances plus anciennes. Celles qui, longtemps avant que les prêtres ne foulent les terres pourpres du comté,

animaient leurs ancêtres au cœur de l’été. Et, sans oser en parler, comme chaque année, chacun craignait en ce jour

de solstice l’arrivée du Sauvage, qui était homme et bête, vieillard et enfant, et qui était pire peut-être que le Diable

lui-même. Sculpté sur les piliers des églises, chanté par les troubadours, évoqué comme une menace dans les histoires

terribles des conteurs, il était bien présent dans l’esprit des Galliciens, et si l’on connaissait son nom, on ne le

prononçait jamais. De peur de l’invoquer.

Mais Martial avait trouvé une Brume, et c’était de bon augure. Cette année, sans doute, le Sauvage ne viendrait

pas.

Quand la nuit fut tombée, tous les habitants de Villiers-Passant suivirent le prêtre et le seigneur Maugard qui,

malgré le peu d’intérêt qu’il portait à ce genre de manifestations, se devait de participer à la cérémonie. Ils formèrent

une grande procession qui partit de l’église.

Pour l'occasion, les villageois avaient revêtu leurs bliauds les plus colorés, si bien que c'était une foule rouge, verte

et bleue qui se glissait parmi les maisons. On riait, on chantait, on dansait en avançant vers le grand arbre. Le feu était

déjà partout, au bout des torches que portaient les villageois comme sur les flambeaux plantés dans la terre pour

montrer le chemin. Les murs de pierre se coloraient de jaune au passage du cortège, autour duquel les chiens, agités,

couraient en aboyant. La nuit de la Saint-Jean, la légende racontait que tous les animaux se mettaient à genoux ; mais

qu'il était imprudent d'aller voir ce phénomène fabuleux dans les étables car on risquait alors d'être attaqué…

Bientôt, on arriva sur la place centrale, et, tout naturellement, on forma un arc de cercle devant le bûcher.

Martial était déjà là, qui attendait la procession en silence. Il se tenait droit et fier devant une échelle appuyée contre

la cime du mai. À ses pieds on distinguait une corde, un sac, et, secoué de soubresauts, solidement attaché, le grand

loup gris qu'il avait capturé le matin même.

loup gris qu'il avait capturé le matin même.

On apporta une chaise au seigneur de Villiers-Passant qui s'installa en face du bûcher. Le prêtre s'avança vers

Martial, lui sourit, puis se retourna vers la foule et lui fit signe de se taire. Le silence s'établit aussitôt. On n'entendait

plus que le craquement des torches, le chant continu des grillons et le bruit des chiens qui s'agitaient toujours sur la

grande place.

Le prêtre leva les mains vers les villageois, puis de sa voix forte et grave, il prononça sa prière :

« Saint Jean-Baptiste,

Toi qui annonças la venue du Messie,

Tu as su préparer,

Par ta vie d'austérité et de pénitence,

Les voies au règne de l'Agneau rédempteur

Nous t'en supplions,

Daigne nous obtenir la grâce

De marcher sur tes pas glorieux,

De défendre avec zèle

Les intérêts de la sainte Église

Et de réaliser les desseins

De la divine Providence sur chacun de nous.

Que le feu écarte l'esprit du mal

Qu'il chasse le démon,

Pendant que nous chantons la louange

Du Roi éternel de tous les peuples.

Amen. »

Le seigneur Maugard de Villiers et tous les villageois firent le signe de croix en fermant les yeux, puis ils restèrent

silencieux un instant. La tête baissée, certains se jetaient des petits regards, impatients. Les enfants, surtout, avaient

bien du mal à contenir leur excitation. Le père Grimaud mit fin à leur attente. D'un geste il bénit le bûcher, puis il se

retourna vers l'assemblée. – Qu'on allume le mai !

La foule se mit aussitôt en mouvement. Les enfants partirent chercher les longues torches alignées sur le côté de la

place. Les adultes s'écartèrent un peu pour mieux apprécier le spectacle qui se préparait. Le père Grimaud s'installa à

côté du seigneur Maugard. Quant à Martial, il venait de mettre le loup dans le grand sac de toile et

montait en haut de

l'échelle pour fixer la corde au-dessus du bûcher. Il la fit passer par-dessus la plus haute branche de l'arbre et, en

tenant les deux extrémités, il redescendit l'échelle. Puis il attacha solidement le sac à l'un des deux bouts de la corde.

Il se redressa et se tint prêt.

Le prêtre fit signe aux enfants. Aussitôt, ils jetèrent leurs torches dans le bûcher en hurlant de joie. Le feu prit

rapidement. Il y eut d'abord de petites flammes éparses, en bas de la grande structure de paille et de bois. Puis les

flammes grandirent et se rejoignirent à mi-hauteur. Le foyer devint presque rouge. Les craquements se firent de plus

en plus forts. La chaleur intense gagna les visages des spectateurs ébahis par ces hautes langues de feu. Quelques

flammèches s'envolaient autour du bûcher comme des étoiles filantes dans un ciel d'août. La fumée commença à se

propager sur la place, se faufilant d'un côté ou de l'autre, au gré du vent.

– Martial ! s'exclama le prêtre. Hisse la Brume !

Tous les regards se tournèrent vers le louvetier. L'heure du sacrifice était venue. Les plus jeunes enfants se

réfugièrent près de leurs mères, inquiets sans doute. Ils étaient encore trop jeunes pour s'être habitués à ce violent

spectacle. Les Brumes étaient de plus en plus rares et donc de plus en plus mystérieuses. Qu'allait-il se passer ? Et si

le loup parvenait à se libérer ? Hurlerait-il quand les flammes l'auraient atteint ? Allait-il mourir sur le coup, ou

devrait-il souffrir d'une longue agonie ?

Le louvetier attrapa la corde à deux mains. Il posa un pied sur le premier barreau de l'échelle et tira de toutes ses

forces. Puis il plaça ses mains plus haut sur la corde et recommença, encore et encore. Le grand sac

blanc entama sa

lente montée au-dessus du bûcher, se balançant de droite et de gauche, vacillant dans la vapeur des flammes. Le loup

était encore vivant. Muselé, il ne pouvait hurler, mais on le voyait se débattre violemment à l'intérieur du sac. Sans

doute la chaleur commençait-elle à le brûler à travers la toile.

Martial peinait à faire monter la bête jusqu'en haut. Le grand loup était lourd, dans la force de l'âge, de sorte qu'il

s'agitait de plus en plus brutalement. La corde frottait contre la branche et avait du mal à glisser. La chaleur du bûcher

était de plus en plus forte. Le louvetier fit une courte pause pour essuyer les gouttes qui coulaient sur ses joues et sa

nuque. Puis il tira à nouveau sur la corde. Le sac monta encore un peu.

Soudain, un hurlement strident déchira l'air. Plusieurs villageois sursautèrent. Quelques enfants, terrifiés, se mirent

à pleurer. L'animal avait dû se défaire du bout de corde qui le muselait. Il hurlait à la mort, jappait, aboyait à la fois.

Martial fit une grimace. Il tourna les yeux vers le père Grimaud.

Le prêtre était toujours assis, immobile. Il souriait. Martial lui adressa un signe de tête interrogateur. Le prêtre écarta

les bras.

– Hisse donc cette Brume ! s'exclama-t-il en riant. Qu'elle brûle !

Les villageois regardèrent le prêtre. Il était debout à présent.

– Brûle ! répéta-t-il en levant les yeux vers le loup.

La foule l'imita. Ils se mirent tous à répéter ce même mot, de plus en plus fort, comme pour encourager le louvetier,

ou peut-être pour oublier les hurlements de l'animal. *Brûle* ! Leurs cris devenaient hystériques.

Martial hocha la tête. Il inspira profondément, puis il tira à nouveau sur la corde, plus fort, et en deux coups

seulement, le sac arriva juste sous la branche, au sommet du bûcher.

Ce qui se passa alors allait bouleverser à jamais l'histoire du petit castrum de Villiers-Passant.

Dans la foule, à quelques pas du prêtre, les deux enfants du louvetier regardaient ce spectacle, blottis l'un contre

l'autre, livrés à eux-mêmes. Bohem, l'aîné, avait treize ans. Ses cheveux mi-longs étaient noirs comme un océan sans

lune. Ébouriffés, en bataille, ils barraient son front et ses joues. Les yeux fins de l'enfant, d'un bleu turquoise,

donnaient à son visage ciselé une profondeur pleine de mystère. Il était déjà grand et fort et tenait sa sœur tout contre

donnaient à son visage ciselé une profondeur pleine de mystère. Il était déjà grand et fort et tenait sa sœur tout contre

lui, ses larges mains posées sur sa chevelure blonde et bouclée. Depuis la mort de leur mère, cinq ans plus tôt, ils ne

se quittaient plus et avaient construit une intimité forte que les autres enfants du village enviaient. Quant à leurs

relations avec leur père, elles étaient devenues compliquées. Les devoirs du louvetier le tenaient souvent éloigné

d'eux, et son caractère froid et autoritaire ne facilitait rien. La petite Catriona n'avait d'yeux que pour son grand frère

et il avait pour elle toutes les attentions.

Mais soudain, alors que leur père venait d'attacher la corde au pied d'une souche pour que le sac dans lequel

hurlait le loup ne puisse pas redescendre, Bohem s'écarta de sa jeune sœur. Et, sans même lui accorder un regard, il la

laissa derrière lui et marcha tout droit vers le bûcher.

Quand il eut fait la moitié du chemin qui le séparait du feu, les villageois commencèrent à s'écarter devant lui. Il

avançait d'un pas sûr, le même pas que celui de Martial, et son regard fixait le haut du bûcher. Les flammes se

reflétaient dans ses yeux brillants et lui donnaient un air menaçant. La foule, qui se demandait ce qui se passait,

commençait à murmurer. Le prêtre, lui, semblait avoir compris. Le père Grimaud se leva brusquement, mais il était

trop tard. Plus rien ne pouvait arrêter le fils du louvetier.

Quand il arriva au pied des flammes, il y eut des cris dans rassemblée. La chaleur aurait dû arrêter le jeune garçon

depuis longtemps. Pourtant, il se jeta sur le bûcher et attrapa à pleines mains les branches en feu.

Maugard de Villiers lança un regard inquiet au prêtre. Le père Grimaud secoua la tête. Il murmura quelque juron

que le seigneur ne pouvait entendre.

À cet instant, Martial sortit de sa torpeur. N'en croyant pas ses yeux, il était resté immobile au pied de l'échelle, à

regarder son fils s'approcher des flammes, persuadé qu'il allait s'arrêter à quelques pas et faire demi-tour. Mais

Bohem ne s'était pas arrêté. Et il se hissait à présent au milieu des flammes immenses. Martial devait sauver son fils !

Il se précipita vers le bûcher, tenta de monter lui aussi sur le tas de bois en feu, mais il ne put soutenir plus longtemps

l'atroce chaleur qui s'en dégageait. Il fit un bond en arrière et roula sur le sol en hurlant de douleur et de peur

mélangées.

Bohem continuait de grimper. Il était déjà au cœur du bûcher et son corps disparaissait par moments derrière le

rideau de hautes flammes.

Quand Martial releva la tête, les yeux embués, il vit que son fils était au sommet du bûcher, au milieu des flammes,

se tenant droit, comme par magie, dans l'équilibre fragile de la haute structure embrasée. Ses vêtements étaient en feu

et l'on devinait les plaies qui se dessinaient sur sa peau. Mais il semblait ne rien sentir. Avec des

gestes précis et

assurés, il détacha le grand sac de toile et le prit dans ses bras.

– Qu'est-ce qu'il fait ? s'exclama le seigneur Maugard en se levant à son tour.

– Il est devenu fou ! balbutia le prêtre.

– Comment peut-il…, murmura Maugard en retour, comme s'il reprochait au père Grimaud de ne pouvoir

expliquer ce qu'il se passait.

Mais rien n'aurait pu l'expliquer.

Derrière eux, la petite Catriona regardait son frère les yeux écarquillés. Des larmes coulaient le long de ses joues.

Enfin, Bohem redescendit au milieu des braises, lentement, assurant chaque pas pour ne pas perdre l'équilibre. Il

tenait contre lui le corps lourd et à présent immobile du grand loup gris. Comme une mère porte son enfant. Ses

vêtements en lambeaux collaient à sa peau écarlate. Ses cheveux n'étaient plus qu'un amas noirâtre plaqué contre son

crâne. Il arriva bientôt au bord du bûcher, sauta sur le sol et avança parmi les villageois perplexes.

Son père se précipita au-devant de lui, mais s'immobilisa dès qu'il croisa son regard. Il n'y avait aucune souffrance

dans les yeux de Bohem. Une seule chose allumait son regard : le défi.

– Laisse-moi passer ! gronda le jeune homme.

Martial s'écarta de son chemin, épouvanté par cette vision cauchemardesque. Le corps de son fils était brûlé de la

tête aux pieds, sa chair rose et noire n'était plus qu'une grande plaie. Et pourtant il continuait d'avancer, portant le

corps inanimé du loup dans ses bras, et il se dirigeait, impassible, vers la sortie du village.

Bohem passa devant son père, puis à côté du prêtre et du seigneur Maugard, sans s'arrêter. Il ne leur adressa pas

même un regard. Et ils n'osèrent pas l'interpeller.

Le fils du louvetier marcha ainsi jusqu'aux portes des remparts, sans jamais ralentir ni se retourner. C'était comme

s'il avait oublié le monde autour de lui. Comme si plus rien ne lui importait que sortir du bourg.

Les deux gardes, qui avaient suivi la scène, ouvrirent le passage sans réfléchir. Quelques villageois suivaient

Bohem de loin. Les autres, abasourdis, étaient restés sur la place centrale, comme pétrifiés par les flammes. Martial,

terrifié, s'était précipité vers sa fille et l'avait prise dans ses bras. Ils suivirent Bohem à leur tour, sans oser l'arrêter.

Sans oser le toucher. Sans comprendre ce qu'il faisait, où il allait. Et pourquoi.

Bohem passa la grande porte et s'avança dans la lande. Il marcha droit devant lui, puis, quand il fut assez loin du

chemin, il s'arrêta. Les villageois s'arrêtèrent eux aussi, silencieux, étonnés. Impatients presque. Ils voulaient

comprendre.

Lentement, Bohem posa un genou par terre et coucha délicatement la bête sur le sol. Il passa sa main meurtrie dans

la fourrure de l'animal. Le ventre du loup se soulevait encore, péniblement. Il vivait toujours. Bohem ferma les yeux.

Il resta un long moment accroupi près de la Brume et son corps se mit à trembler.

Soudain, le loup se releva et s'enfuit en boitant. Comme ressuscité. Bohem s'écroula sur le sol, évanoui.

Au loin, au sommet de la colline de Prade, une silhouette se dessina dans les rayons de la lune. C'était la

silhouette d'un cavalier vêtu de peaux de bêtes. Statue de chair veillant sur la vallée.

Ainsi naquit la légende de Bohem, l'enfant qui sauva une Brume des flammes de la Saint-Jean.

Chapitre 1

NOIRS PILIERS

Majesté, votre royaume s'effondre.

La sentence était tombée comme la herse d'une prison. Elle résonna longtemps entre les quatre murs de pierre du

cabinet royal. Pieter le Vénérable leva les yeux vers le roi pour voir si sa formule avait eu quelque effet. Mais Livain

ne réagit pas. La tête appuyée sur sa main droite, le coude sur le bord de son large fauteuil, il réfléchissait encore, le

regard dans le vide.

C'était un roi jeune mais qui avait déjà l'air grave. Il était pieux, fort pieux, on racontait même qu'il aurait préféré

donner sa vie à l'Église plutôt qu'à l'État. Mais il avait été couronné tôt, trop tôt peut-être, avant même la mort de son

père, parce que celui-ci était malade. Bel homme, les yeux en amande, les sourcils longs et fins, la barbe finement

taillée, il avait une longue chevelure châtain qui retombait, lisse, sur le métal lustré de son armure.

Pieter le Vénérable, qui avait, lui, plus de soixante ans, l'avait vu grandir. Il était déjà l'abbé de Cerly quand le

jeune homme avait été couronné. Il le connaissait bien mais n'avait encore jamais pu se rapprocher de lui

véritablement.

Le matin, on était venu chercher Pieter – qui résidait pour quelques jours dans une maison de l'ordre dans la

capitale – en lui annonçant que le roi réclamait sa présence au plus vite au palais de l'île de la Cité. L'abbé avait tout

de suite deviné ce que le roi désirait. Il cherchait un conseil. Et un encouragement. Le chapelain du roi n'était pas un

fin politicien, et Livain ne savait plus à qui demander un avis clairvoyant. C'était une opportunité sans précédent pour

Pieter le Vénérable. Il allait pouvoir montrer au roi qu'il était un habile diplomate. Enfin !

Depuis la mort de Courage de Blanval – qui avait été l'un des personnages les plus éminents du

royaume pendant

les trente dernières années – Pieter le Vénérable espérait bien devenir à son tour le conseiller du roi de Gallica. Élu

abbé de Cerly quelques années après que Courage eut fondé Blanval au sein de l'ordre de Cistel, il avait depuis

toujours envié la renommée de celui-ci et comptait bien à présent faire revenir l'ordre de Cerly sur le devant de la

scène. Et devenir le bras droit du roi par la même occasion. C'était la dernière victoire qui manquait au vieil homme.

Car Cerly lui avait déjà offert une gloire sans pareille. L'abbaye était sans conteste la plus grande, la plus

prestigieuse et la plus influente du monde chrétien. Depuis plus de deux siècles, fondée au sein du duché de Burgon,

elle n'avait cessé de s'étendre, dans le profond respect de la règle de saint Benoît, et comptait aujourd'hui plusieurs

milliers de maisons, non seulement en Gallica mais aussi dans la plupart des royaumes d'Occident. Les papes

successifs avaient accordé de nombreux privilèges à l'ordre. Ainsi, Cerly dépendait de la seule autorité de Sa

Sainteté. Et son abbé avait obtenu le droit de porter les *pontificalia*, ces attributs réservés d'habitude aux évêques, tels

la mitre, la dalmatique ou les sandales…

Soudain, comme si la phrase de Pieter venait seulement de lui parvenir, Livain releva la tête et frappa du poing sur

son accoudoir.

– La femme que j'ai répudiée a épousé cet arrogant Capigesne, lequel est sur le point d'être couronné roi de

Brittia ! Mes plus fidèles conseillers, l'abbé Ségur et Courage de Blanval, sont morts ! La croisade que j'ai menée en

Orient s'est terminée en désastre ! Jamais ma popularité n'a été plus mauvaise en Gallica ! Et tout ce que vous trouvez

à me dire, Pieter, c'est que mon royaume s'effondre ?

L'abbé soutint le regard du roi. Il ne fallait pas faiblir.

– Vous voudriez que je vous mente et que je vous dise que le domaine est florissant ? À la flatterie, j'ai toujours

préféré la sincérité, Majesté, et c'est pour cela que votre père m'écoutait. Votre royaume s'effondre, et, si vous

attendez de moi un quelconque réconfort, vous vous trompez. Car si nous en sommes ici aujourd'hui, c'est par votre

faute, et vous ne pouvez vous en prendre qu'aux mauvais choix que vous avez faits.

Quelle montagne d'audace m'étouffe pour oser parler ainsi au roi ! Mais le seul moyen de m'attacher sa

confiance sera sans doute de me montrer dur et sincère envers lui. C'est la méthode que Courage de Blanval a

employée pendant des années, et elle a fait ses preuves.

– Je n'ai pas besoin que vous me disiez tout cela, répliqua le roi d'un ton plus posé. Je sais les erreurs que j'ai

faites.

– Tant mieux ! En revanche vous avez peut-être besoin qu'on vous rappelle de ne pas les refaire. D'autres choix

aujourd'hui pourraient sortir le royaume de ce mauvais pas.

Le roi se leva et se dirigea vers le mur qui était derrière son fauteuil. Il y avait là un portrait de Livain VI, son père,

qu'il regarda, les mains croisées derrière le dos.

– Quels autres choix ? dit-il sans se retourner. Je vous rassure, je n'avais pas l'intention de repartir en croisade !

C'est gagné. Voilà, il demande mon avis. À présent, je dois non seulement en profiter pour lui donner des conseils

qui serviront mes desseins, mais aussi des conseils qu'il appréciera et qui l'inciteront à me faire confiance.

– Pourtant, c'est bien de Dieu que vous devez vous rapprocher, Majesté.

Livain se tourna lentement vers le vieil abbé.

– Je ne me suis jamais éloigné de Lui. Je le prie chaque jour et vous savez que je suis bon chrétien. C'est Dieu qui

guide chacun de mes choix…

– Je n'en doute pas un instant, Majesté, et je connais votre foi. Je sais que Dieu est présent dans votre vie. Mais

êtes-vous en bons termes avec son représentant sur terre ?

– Le pape ? s'étonna Livain.

Pieter acquiesça. Un sourire apparut sur son petit visage ridé.

– Nicolas IV vient de Brittia… comme Emmer Capigesne. Or, notre plus grosse difficulté, aujourd'hui, c'est

justement Emmer et votre ancienne épouse. En se mariant tous deux, ils constituent un ennemi plus important encore

que les plus grands ennemis que votre père ait eu à affronter. Hélène lui a apporté la Quienne, le Pierevain, et

l'Arvert, et lui-même possède déjà la Northia, l'Andesie et la Turan. Ainsi, quand il sera couronné, plus de la moitié

de Gallica dépendra du royaume de Brittia. Ce qu'il vous faut, ce sont des alliés de taille. Le pape sera un atout

majeur dans le conflit qui vous oppose à Emmer : ils sont originaires du même pays, en aucun cas vous ne devez

risquer qu'ils s'allient contre vous.

– Que dois-je faire ? J'ai déjà organisé une croisade pour m'attirer les faveurs de son prédécesseur… Voyez où

cela m'a mené.

– Remariez-vous. Épousez une femme de pouvoir, et demandez au pape de célébrer cette union.

Le roi hésita un instant.

– Me remarier…

Il y a déjà pensé. Parfait. C'est le conseil qu'il voulait entendre. Je dois confirmer les arguments qui l'ont amené à

y penser.

– Hélène ne vous a laissé aucun fils. Vous avez trente-quatre ans, il est temps de penser à votre succession.

Le roi retourna s'asseoir sur son fauteuil, face à l'abbé.

– Une femme de pouvoir, dites-vous ?

– Bien sûr. Une femme qui consolidera votre couronne…

– C'est ce que j'avais espéré en épousant Hélène de Quienne, railla Livain.

– Elle n'est que la fille d'un duc, Majesté. Et une païenne, qui passe son temps à festoyer avec ses troubadours de

mauvaises mœurs ! Non. Je pensais à une union bien plus remarquable.

– La fille d'un roi ? s'étonna Livain en haussant les sourcils.

– Camille de Chastel, l'héritière du royaume de Chastel.

Épousez-la, Livain, et demandez au pape de célébrer votre union. Vous gagnerez d'un seul coup deux alliés plus

puissants que l'ennemi qui nous inquiète.

Le roi acquiesça en souriant. C'était sans doute la meilleure suggestion qu'on lui eût faite depuis fort longtemps…

Depuis la mort de Courage de Blanval, peut-être.

– Et ce n'est pas tout, reprit Pieter. Vous devez consolider votre propre royaume.

– Je n'ai jamais cessé de le faire ! s'insurgea Livain.

– Vraiment ? La Tolsanne a beau être l'un de vos fiefs, je ne suis pas sûr que la fidélité du comte Redhan vous soit

totalement acquise. Ce serait pourtant un allié précieux.

– Redhan est têtu, et le comté de Tolsanne a toujours été très indépendant. C'est un fief difficile à maîtriser.

– C’est vrai, reconnut Pieter. Il souffle là-bas un vent séparatiste qui n’a jamais été très favorable à la Couronne ;

sans parler des hérétiques qui sont un véritable affront à la chrétienté… Mais c’est justement pour cela que vous

devez vous rapprocher du comte de Tolsanne. Ce devrait être à la portée du roi que vous souhaitez être.

– Faites attention à ce que vous dites, Pieter. Je veux bien écouter vos conseils, mais épargnez-moi vos railleries.

J’ai beaucoup de respect pour votre âge et votre carrière, mais je n’en suis pas moins votre roi.

– Je connais un moyen de vous rapprocher du comte de Tolsanne, répliqua l’abbé comme s’il n’avait pas entendu

la mise en garde de Livain.

– Et comment cela ?

– Mais de la même façon, Majesté !

– Un mariage ?

– Votre sœur Constantine ne cherche-t-elle pas un époux ?

Le roi fronça les sourcils. Puis il se frotta la barbe en se renfonçant dans son fauteuil. Il resta silencieux un long

moment. Il regardait dans la direction de l’abbé, mais il ne le voyait plus. Ses pensées étaient ailleurs. Enfin, il sourit.

– Vous pouvez nous quitter, à présent, dit simplement le roi en se relevant. Je vous remercie de votre visite, mon

cher abbé. Nous en reparlerons.

Pieter le Vénérable salua le souverain et sortit sans ajouter un seul mot. Quand il eut passé la porte, il serra les

poings à l’intérieur de sa dalmatique. Il avait gagné cette première manche.

*

* *

– Plutôt mourir que prendre ta place ! s'exclama le jeune homme en se levant de table.

C'était juin à nouveau. Quatre années avaient passé depuis cette fameuse nuit de la Saint-Jean. Bohem avait à

présent dix-sept ans et seule la réputation de son père l'avait sauvé de l'opprobre. Martial avait supplié l'évêque de

Nabomar de ne pas prononcer l'excommunication de son fils ; l'affaire avait duré une année entière, puis on avait

finalement fait preuve de clémence. Mais plus jamais on n'avait regardé Bohem comme avant. Les gens du village

n'osaient plus lui parler, le père Grimaud lui-même refusait de lui adresser la parole et lui lançait des regards pleins de

suspicion quand il venait communier à l'Église. Si bien qu'il avait fini par ne plus s'y rendre. Par s'excommunier lui-

même.

Longtemps, Bohem avait gardé les stigmates de ses brûlures. Ses cheveux avaient mis deux ans à repousser et il

portait encore aujourd'hui des cicatrices sur le visage et les mains. Personne ne pouvait oublier ce qui s'était passé.

Lui, dont le joli visage avait jadis charmé plus d'une fille du village, faisait à présent peur et on préférait l'éviter. Non

qu'il eût perdu de son charme. Bohem était toujours un beau garçon et ses cicatrices donnaient même à son visage

une sorte de force cachée, une dureté énigmatique. Mais ce qu'il avait fait n'était pas naturel et, d'une certaine façon,

il était devenu un étranger.

Seule Catriona, maintenant âgée de quinze ans, avait gardé tout son amour pour son grand frère. Mais pour elle

aussi, les choses avaient changé. Elle avait beau l'aimer tendrement, elle ne pouvait plus se confier à Bohem comme

avant. Il s'était fermé. Bien sûr, il lui adressait toujours des sourires affectueux et elle voyait bien dans son regard

qu'il tenait à elle avec la même ferveur, mais il ne passait plus autant de temps auprès d'elle ; dès que Catriona voulait

lui parler un peu plus sérieusement, il fuyait. Plus jamais il ne fut question de la Saint-Jean entre eux.

– C'est le seul moyen pour toi de racheter ta faute, Bohem, et, de toute façon, que pourrais-tu faire d'autre ?

s'exclama Martial en se levant à son tour.

Bohem s'arrêta et fit volte-face.

– Je n'ai pas à racheter ma faute. Je ne regrette rien.

Martial se précipita sur son fils et lui envoya une puissante gifle. Bohem perdit l'équilibre et tomba au beau milieu

de la pièce, entraînant une chaise dans sa chute.

Catriona poussa un cri aigu, puis courut dans le garde-manger. Elle claqua la porte derrière elle. Elle ne pouvait

plus supporter les confrontations entre Bohem et leur père. Depuis quatre ans, leur vie était devenue beaucoup trop

compliquée et tendue pour elle. Et elle se sentait seule. Bien trop seule.

compliquée et tendue pour elle. Et elle se sentait seule. Bien trop seule.

Ils habitaient tous les trois dans une petite maison, au bout d'une ruelle en pente dans l'ouest de Villiers-Passant.

C'était une modeste demeure, où ils vivaient de plus en plus chichement, car les Brumes se faisaient rares et Martial

touchait de moins en moins de primes. Une grande cheminée occupait tout le mur nord de la pièce principale, avec

une crémaillère en fer, de gros chenets usés et une vieille marmite. Une huche, une table, un banc et deux chaises,

quelques paniers, un petit moulin à bras et l'équipement de chasse du louvetier ; leurs possessions se résumaient

aujourd'hui à bien peu de choses. Et cela n'arrangeait rien.

– Sais-tu ce que cela m'a coûté, ton histoire ?

Bohem se releva péniblement, se tenant la joue.

– Tu me l'as répété des milliers de fois. Et tu pourras aussi me donner des milliers d'autres gifles, cela n'y changera

rien. Je ne regrette pas.

Martial secoua la tête et alla se rasseoir à la grande table.

Il recommença à manger, comme si rien ne s'était passé, mais on voyait bien dans son regard qu'il essayait

simplement de contenir sa fureur.

– Pourquoi es-tu si fier, Bohem ?

Le jeune homme ramassa la chaise qui était tombée à côté de lui, mais il ne s'assit pas. Il garda ses deux mains

crispées sur le dossier en bois.

– Depuis que je suis tout petit, je te vois chasser les Brumes. Aveuglément. Les unes après les autres. Chaque

année, le roi te paye un peu plus cher pour exterminer les derniers loups, les dernières chimères. Bientôt, il n'y aura

plus une seule Brume en Gallica. Et pourquoi ?

– C'est mon métier, Bohem.

– Oui, mais pourquoi ? Jamais une seule Brume ne t'a attaqué ! Jamais une Brume n'est entrée dans le village…

– Les Brumes tuent des troupeaux entiers de nos moutons.

– C'est ce que racontent les gens, mais en as-tu jamais été témoin ?

– Elles ne font jamais ça devant les hommes…

– Alors comment peux-tu en être si sûr ?

– De toute façon, ce n'est pas à nous d'en juger, Bohem ! C'est la volonté du roi, et il a ses raisons. Tout comme

l'Église. Les Brumes sont l'incarnation du mal. Tu le sais bien. Ce ne sont pas des créatures de Dieu. Si seulement tu

retournais à l'Église, tu comprendrais peut-être…

Bohem secoua la tête.

– Je n'y crois pas un seul instant.

– De toute façon, tu n'as pas le choix. Quand je serai trop vieux pour travailler, il faudra bien que tu trouves un

moyen de te nourrir et de nourrir ta sœur.

– Je ne serai pas louvetier.

Martial frappa du poing sur la table.

– Et qu'est-ce que tu feras alors ? Tu ne sais rien faire d'autre que le pitre en haut d'un bûcher ! Tu ne sais rien

faire d'autre qu'humilier ton père ! Qu'est-ce qui te dérange tant, dans la chasse aux Brumes ? Tu as honte de mon

métier ? Tu as quelque chose à me reprocher ? Mais comment crois-tu que je peux nous acheter de quoi vivre, espèce

d'idiot !

– Tu as fait ton choix, je ne te reproche rien. Mais moi, je ne serai pas louvetier…

Martial se dressa d'un bond. Cette fois-ci, son visage était empli de haine. Ses yeux saturés de sang.

– Alors sors d'ici ! hurla-t-il en pointant le doigt vers la porte de leur petite maison. Sors ! Et débrouille-toi tout

seul !

Bohem se mordit les lèvres. Il était allé trop loin. À présent, son père lui faisait vraiment peur.

– Sors ! répéta le louvetier en donnant un coup de pied dans la table. Va-t'en !

Des larmes montèrent aux yeux du jeune homme. Il était pétrifié. Le regard de son père était si menaçant qu'il

n'osait bouger. Il entendit alors la porte de la pièce derrière lui s'entrouvrir. Il aperçut le regard de Catriona. Elle

pleurait elle aussi.

– Pour la dernière fois, s'écria Martial, sors !

Les yeux de Martial devenaient de plus en plus rouges. La colère montait à travers toutes ses veines, prête à

exploser. Le louvetier prit la chaise qui était derrière lui et la jeta violemment contre le mur. Elle se brisa dans un

vacarme assourdissant, juste derrière Bohem.

– Dehors !

Le jeune homme sursauta. Il n'avait plus le choix à présent. Il devait partir. Il adressa un dernier regard à sa sœur à

travers la porte du garde-manger et sortit précipitamment de la maison.

Dans la petite ruelle, quelques villageois, qui avaient entendu les hurlements de Martial et qui étaient venus voir ce

qu'il se passait, se cachèrent en voyant sortir le jeune homme. Bohem les aperçut. Mais il ne s'en souciait guère. Les

yeux embués, la gorge nouée, il ne pensait plus qu'à une seule chose : partir. Seulement partir.

Ce n'était pas la première fois que Bohem se retrouvait seul au milieu de la nuit, dans la garrigue broussailleuse du

pays de Tolsanne. Le vent léger du crépuscule soulevait des odeurs d'herbe sèche et de romarin. Il avait marché si

longtemps que les lumières de Villiers-Passant avaient disparu derrière les collines. Et c'était mieux ainsi.

Bohem s'arrêta et s'assit sur un petit rocher de calcaire. Il poussa un long soupir. Jusqu'où irait-il cette fois ?

Reviendrait-il demain dans la maison de son père ? Et, s'il le faisait, son père l'accueillerait-il à nouveau ? Ou bien

Bohem aurait-il enfin le courage de partir pour de bon ? Il l'avait tenté si souvent ! Il voulait partir depuis si

longtemps ! Depuis la nuit de la Saint-Jean, ou peut-être depuis plus longtemps encore. Mais il n'avait jamais trouvé

le courage de quitter sa jeune sœur. Et ce soir, malgré la colère et l'humiliation, elle lui manquait déjà, Catriona ! Sa

chevelure blonde et bouclée. Ses grands yeux tristes et son tendre sourire. Comme le souvenir vivant de leur mère. Il

voyait encore les larmes sur ses joues, tout à l'heure, dans l'entrebâillement de la porte.

Comment quitter cette vie sans quitter Catriona ? L'emmener avec lui ? Non. Il n'avait pas le droit. Elle aimait leur

Comment quitter cette vie sans quitter Catriona ? L'emmener avec lui ? Non. Il n'avait pas le droit. Elle aimait leur

père, et elle avait besoin de lui. Il leva les yeux vers le ciel, cherchant une réponse dans les étoiles. Mais ce n'était

qu'une mer silencieuse, pleine de moutons argentés, sans aucune réponse.

Soudain, alors qu'il se laissait envahir par une lame de chagrin, il vit bouger sur sa droite les branches d'un

buisson-ardent.

Bohem tourna lentement la tête. Plissa les yeux pour tenter de mieux voir dans cette obscurité. Ce n'était pas le

vent qui avait fait ce bruit, il ne soufflait pas assez fort. Non, c'était autre chose. Quelqu'un qui l'avait suivi ?

Il se leva doucement, pour qu'on ne l'entende pas. Mais c'était bien sûr trop tard. Il se sentait observé. C'était lui la

proie. Il commença à sentir les frissons de la peur monter au creux de son échine. À peine se fut-il levé qu'il vit à

nouveau un mouvement derrière le buisson. Il sursauta. Quelque chose avait bougé. Caché derrière les branches. Il

comprit que ce ne pouvait pas être une personne. Non. Ce devait être un animal.

Bohem serra les dents. Il n'avait rien pour se défendre. Mais il ne devait pas fuir. L'animal lui bondirait dessus.

Forcément. Il chercha un peu de courage au fond de lui et fit un pas de côté. Alors, à la lueur bleutée de cette lune

d'été, il le vit.

Ses yeux d'abord. Deux yeux jaunes, soulignés d'un fin trait noir, qui semblaient transpercés par la

lumière de la

nuit. Et qui le fixaient. Son pelage, du blanc au gris, lui dessinait des ombres sur le dos et la queue. Les zones plus

claires sur son museau et ses oreilles arrondies encadraient un regard immobile, dont semblait se dégager comme une

sagesse ancestrale. Un loup. Un grand loup gris.

Bohem était paralysé. Comme glacé malgré la chaleur de juin. La terreur qui l'avait envahi soudain faisait

progressivement place à de la stupéfaction. Une Brume. Devant lui. Vivante. Libre. Comme il n'en avait jamais vue.

Ils restèrent ainsi un long moment. Face à face. Figés. N'importe quel autre habitant du village aurait fui depuis

longtemps. Un observateur étranger eût pu prendre ce regard pour un défi. Mais c'était tout autre chose. Bohem le

sentait au fond de lui. Ils s'apprivoisaient l'un l'autre. Avec un peu de crainte ou, peut-être, de respect.

Soudain, le loup ouvrit un peu la gueule et se mit à haleter, la langue pendante. Le soleil avait disparu depuis

longtemps, mais il faisait encore chaud. Son crâne se soulevait au rythme de sa respiration bruyante. Son regard

s'adoucit.

Bohem souffla lui aussi, puis il fit un nouveau pas vers le loup. Sans le quitter des yeux. L'animal referma aussitôt

la gueule. Se tendit un peu. Mais ne recula pas.

Le jeune homme hésita. Que lui voulait cette Brume ? Était-ce celle qu'il avait sauvée des flammes quatre ans plus

tôt ? Il n'aurait su le dire. La couleur de sa fourrure était assez semblable, mais cela faisait tellement longtemps,

comment pouvait-il se souvenir ? Un loup vivait-il si vieux ?

En tout cas, il y avait quelque chose d'étrange. Ce loup ne s'était pas enfui. Et Bohem le savait, les

loups fuient

toujours. Son père le lui avait souvent raconté. On ne tombe jamais nez à nez avec un loup. Celui-là restait,

pourquoi ? Qu'attendait-il ? Allait-il l'attaquer ?

Non. Bohem en était presque sûr. Le loup n'avait rien d'agressif. Quelque chose dans sa façon de se tenir…

Bohem fit un autre pas en avant – le loup le dévisageait toujours. Encore un pas, puis un autre. Cette fois, l'animal

eut un geste de recul. Bohem s'arrêta. Il ne voulait pas le faire fuir. Il attendit un instant. Le loup commençait à japper

un peu. À se balancer sur ses pattes avant. Bohem fit un pas en arrière. Le loup se baissa brusquement. *On dirait qu'il*

a envie de jouer, pensa Bohem.

Le jeune homme décida de tenter quelque chose. Il s'éloigna de l'animal. En marchant d'abord. De plus en plus

vite. Puis il se retourna pour le voir. Il tapa dans ses mains, pour l'exciter. Le loup fit un bond de côté. Bohem sourit.

Il se mit à courir vers le haut de la colline. Il jeta un coup d'œil derrière lui. Il ne s'était pas trompé : le loup courait à

son tour. En retrait. Bohem s'immobilisa d'un coup. Le loup fit de même. Il jouait.

Le jeune homme se décida alors à marcher. Marcher avec le loup. Tout simplement. Il se dit que c'était peut-être ce

que voulait l'animal. Une compagnie. Pas trop proche.

Pas trop conquérante.

Juste une présence. Alors ils marchèrent.

Quand ils arrivèrent en haut de la colline, le loup marchait devant Bohem. Il disparaissait par moment derrière les

taillis, mais le jeune homme voyait régulièrement les yeux jaunes de la bête qui se retournait, comme pour vérifier

qu'il était toujours là.

Le fils du louvetier se rendit soudain compte qu'il avait oublié ses peines. Il était à présent d'une humeur si légère !

Incrédule, presque. Quelle chance il avait de voir une Brume de si près ! De jouer avec elle !

Comme il commençait à sentir les effets de la fatigue, il décida de s'arrêter et alla s'asseoir sur un tronc mort au

milieu de la garrigue. Il vit le loup se retourner. Pencher la tête. Puis marcher en rond autour d'un buisson.

Bohem glissa sur le bord du tronc et s'appuya contre une branche. Il posa ses pieds sur la souche et laissa sa tête

glisser en arrière. Il croisa ses mains sur sa poitrine, et poussa un soupir de contentement. Il était bien. La nuit était

magnifique. Juin débordait d'odeurs et de douceur. Et surtout, il savait maintenant qu'il avait eu raison. Au sujet des

Brumes. Elles n'étaient pas l'esprit du mal. Ce n'était pas possible.

Il sourit. Tourna la tête vers la droite. Il vit le loup s'éloigner. Tourner encore en rond. Puis se coucher lui aussi.

Plus loin. Suffisamment loin.

Bohem ferma les yeux. Puis, bercé par le concert régulier des grillons, il s'endormit.

*

* *

Hélène de Quienne leva les yeux vers la voûte splendide de la très haute nef. Elle laissa son regard se perdre au

milieu des sculptures et des peintures qui semblaient veiller sur l'assemblée tout entière de l'abbaye de Thorney. La

lumière colorée qui filtrait à travers les vitraux redonnait au visage d'Hélène la douceur de jadis. Sa longue chevelure

bouclée, rousse, paraissait presque enflammée. Elle était belle, comme au jour de ses quinze ans.

Elle sourit. Mais c'était le sourire d'une femme sans illusions, à présent. Elle avait vécu tant de

choses. Elle avait

tant espéré et tant pleuré. Tant aimé et tant haï. La vie était comme une vieille compagne dont elle connaissait les

malices et les artifices. Elle baissa les yeux et tourna son regard vers l'entrée de l'abbaye. Son époux allait bientôt

entrer. Et il serait fait roi. Comme avait été fait roi son précédent époux, plus de vingt ans auparavant. Celui qui

l'avait répudiée. Et qui régnait toujours sur Gallica.

l'avait répudiée. Et qui régnait toujours sur Gallica.

Elle savait aujourd'hui que tout n'était qu'un jeu de pouvoir. Une grande partie de cartes où elle était un atout

qu'on s'échange, qu'on abat au dernier instant. Mais cette fois-ci, elle ne se laisserait pas faire. Elle aussi avait

désormais une place de joueur. Son nouvel époux ne saurait profiter d'elle comme l'avait fait le précédent. Elle était

duchesse de Quienne avant tout, mère des troubadours, et elle le resterait jusqu'au jour de sa mort. C'était sa chance,

sa force, son excuse.

Elle était donc venue jusqu'ici, au-delà de la mer, pour le couronnement d'Emmer, qui l'avait épousée deux ans

plus tôt et qui devenait déjà souverain du royaume de Brittia. Mais, dès le lendemain, elle rentrerait vers Gallica.

Seule. Maîtresse de ses choix. Elle partirait pour Pierre-Levée où l'attendait sa cour de ménestrels et de poètes,

embrasser la terre de ses ancêtres, respirer la douceur simple de vivre au milieu de gens d'art et d'esprit. Loin des

rêves de conquêtes et des envies de guerres qui occupaient ses deux époux, celui d'hier et celui d'aujourd'hui.

La veille, Emmer avait traversé la capitale vêtu de ses plus nobles et de ses plus brillants habits, de la tour Saint-

Pierre jusqu'à l'abbaye de Thorney, à quelques pas de la rivière. Entouré des plus grands seigneurs du pays et de

nombreux évêques, il avait paradé dans toute la ville devant une foule en liesse, toujours prête à festoyer en de si

exceptionnelles occasions. Hélène, bien sûr, l'avait accompagné toute la journée, étonnée de voir les sourires et les

regards bienveillants du peuple de Brittia. Ainsi, ils ne lui en voulaient pas d'être gallicienne ? Chaque fois que le

carrosse s'était arrêté près des spectateurs, au coin de chaque rue, on lui avait crié qu'elle était belle et on lui avait

souhaité la bénédiction de Dieu.

Le soir, ils étaient rentrés au palais où l'abbé de Thorney avait prononcé un sermon très officiel – et fort ennuyeux

– de préparation au couronnement. On avait discuté de la cérémonie jusque tard dans la nuit. Puis Hélène était partie

dormir de son côté, retrouver un peu de paix dans la solitude de ses appartements.

Ce matin, Emmer avait reçu le bain des rois, après quoi il avait dû revêtir une chemise et un manteau de soie

blanche, ouverts sur la poitrine et les épaules, ainsi qu'au milieu des bras. Accompagné de douze évêques, il allait à

présent remonter la nef de l'abbaye de Thorney au rythme des chœurs qui empliraient toute la cathédrale de pierre.

Hélène repoussa une mèche qui était tombée sur son grand front. Elle ne pouvait s'empêcher de penser au passé. À

l'adolescence qu'on lui avait volée en la mariant à quinze ans au roi de Gallica. Un jour, elle avait dit à l'abbé Ségur,

le plus fidèle conseiller du roi, une phrase qui avait fait le tour du royaume et qui avait sans doute amorcé sa rupture

avec Livain : *« J'ai parfois l'impression d'avoir épousé un moine. »* Et voici que son second époux devenait roi à

son tour. La délaisserait-il comme l'avait fait Livain ?

À cet instant, Emmer Capigesne apparut au bas de l'immense nef, au milieu des rayons du soleil d'été, sur le long

tapis de velours rouge qui menait au trône du couronnement. Le visage resplendissant, il était plus gracieux que

jamais. Ses courts cheveux blonds brillaient dans la vive lumière, ses yeux bleus s'allumaient de mille feux et son

teint rose lui donnait un visage d'enfant. Les chœurs s'élevèrent entre les colonnes de pierre, comme sortis des gorges

des statues de saints qui ornaient celles-là. L'assemblée se leva et se tourna vers la lumière.

Au moins, celui-là est beau ! pensa Hélène en souriant. Elle se leva à son tour.

La lente procession se dirigea vers le grand autel. Sur la droite d'Emmer, un moine portait la croix de bois sculpté,

et sur sa gauche, le seigneur de Thorney exhibait le sceptre que le roi allait recevoir en symbole de sa souveraineté.

Autour de lui, quatre barons tenaient devant eux des lances d'argent sur lesquelles était fixée la bannière des

Capigesne.

Une bannière qu'on allait planter dans le sol de Gallica, comme un affront au roi Livain. Hélène ne put s'empêcher

de sourire à cette idée.

Puis elle se ravisa. Les choses ne seraient sans doute pas aussi simples…

*

* *

Bohem fut réveillé en sursaut par des aboiements. Il tomba à la renverse de l'autre côté de l'arbre mort, et sa

première réaction fut de se protéger. Il se croyait attaqué. Mais il n'en était rien. Il se souvint de l'endroit où il était. La

garrigue. Puis la soirée de la veille lui revint en images. La dispute avec son père. Les yeux de Catriona derrière la

porte. Son départ. Le loup.

Reprenant ses esprits, il s'appuya sur le bord du tronc et regarda ce qui se passait. La nuit n'était pas tout à fait

finie. Dans les lueurs rougeâtres du ciel on devinait l'arrivée du soleil, sans encore le voir.

À quelques pas de là, le grand loup gris, fort agité, aboyait en le regardant. Il tournait sur lui-même, se baissait sur

ses pattes avant, jappait, aboyait à nouveau. S'avançait vers le jeune homme, puis reculait.

– Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda Bohem en se levant, comme si la Brume pouvait le comprendre.

L'animal s'immobilisa, puis aboya de plus belle. Bohem sursauta. La Brume ne se comportait plus du tout comme

la veille. Elle n'avait pas envie de jouer. Non. C'était autre chose.

Bohem épousseta ses vêtements pour en enlever le sable et les brindilles, puis il passa de l'autre côté du tronc pour

s'approcher de l'animal.

Le loup fit aussitôt volte-face et se mit à courir vers l'ouest. Surpris, Bohem le regarda partir en fronçant les

sourcils. Après quelques foulées, le loup s'arrêta et se retourna vers lui. Il aboya à nouveau.

Il m'appelle. Il avança vers l'animal. Celui-ci se remit en route. Oui. C'est bien ça. Il veut que je le suive.

Le fils du louvetier accéléra le pas, puis fut bientôt obligé de courir pour ne pas perdre de vue la Brume. Il manqua

plusieurs fois de tomber tant l'animal allait vite. Il n'y avait pas de chemin ici, seulement les herbes sauvages et les

buissons de la garrigue. Le terrain se mit à descendre. Bohem se laissa emporter par la vitesse. Ses pieds frottaient

contre la broussaille et glissaient sur la terre sèche. Il ralentit un peu. Essaya d'assurer sa course. Arrivé en bas de la

pente, il ne parvint plus à voir le loup.

Il s'arrêta, à bout de souffle, se pencha en avant pour reprendre sa respiration, puis il chercha

l’animal du regard.

Rien. Il regarda par terre à la recherche de traces qui auraient pu le guider, mais le sol était trop desséché. Il fit

quelques pas en avant, tourna sur lui-même, puis, enfin, il l’aperçut. Un peu plus haut. Sur le flanc d’une autre

colline. Toujours plus à l’ouest.

– Te voilà ! s’exclama-t-il en souriant.

Mais le loup ne lui laissa pas un instant de répit. Il se remit à galoper vers le sommet où commençaient à arriver les

rayons du soleil. Bohem poussa un soupir. Il hésita un moment, puis se décida à courir. Le comportement du loup

rayons du soleil. Bohem poussa un soupir. Il hésita un moment, puis se décida à courir. Le comportement du loup

commençait à l’inquiéter.

Quand il fut en haut de la côte, il se rendit compte qu’ils approchaient de Villiers-Passant. Le loup, devant lui,

courait en direction du village. Bohem se dit que c’était sans doute une coïncidence. Mais il courut de plus belle.

Le loup continuait sa route. Toujours dans la même direction. Il se retournait de moins en moins souvent. Semblait

de plus en plus agité. Quand ils arrivèrent sur la colline de Prade, Bohem comprit aussitôt que ce n’était pas un

hasard. Que le loup l’avait amené là délibérément. Son cœur se mit à battre.

Une épaisse fumée noire s’élevait derrière la cime des arbres, là où se trouvait le castrum de Villiers-Passant.

*

* *

Le cortège arriva enfin près du trône. Le moine qui était à côté d’Hélène lui prit le bras et la guida aux côtés

d'Emmer, afin qu'elle siège également devant le grand autel. La duchesse de Quienne s'installa à la droite de son

mari. Elle posa sa main sur l'accoudoir et caressa délicatement le bois ciselé.

On lui avait tant parlé de ce trône ! Consacré depuis plus d'un siècle, en même temps que l'abbaye, il renfermait en

son cœur – disait-on – la couronne d'épines du Christ. C'était sur ce trône de chêne sombre qu'étaient sacrés tous les

rois de Brittia, dans cette même cathédrale. Toute la partie supérieure avait été peinte par un maître galatien, et le

socle était une incomparable sculpture où l'on voyait des oiseaux, des feuillages et des animaux sur un parterre de

dorures. La silhouette d'un chevalier – l'un des premiers rois de Brittia sans doute – les pieds posés sur un lion, était

peinte sur le large dossier.

Quand les chœurs se furent tus, le roi se leva et vint s'agenouiller entre les deux évêques qui l'attendaient devant

l'autel. Ils placèrent alors autour de son cou une écharpe dorée qui portait des inscriptions qu'Hélène ne parvint pas à

déchiffrer. L'archevêque de Chanteville s'avança devant Emmer qui ne bougeait pas. Le genou droit posé sur un

coussin de soie, brodé de fils d'or, il resta ainsi prosterné pendant toute l'oraison de l'archevêque, sa belle tête blonde

penchée avec respect. Quand la prière fut finie, alors seulement il put se relever.

Un silence remarquable inondait la cathédrale. Hélène frissonna. Elle ne pouvait voir le visage de son époux, mais

devinait son émotion. Depuis sa plus tendre enfance, Emmer avait appris à attendre cet instant. À craindre aussi qu'il

ne vînt jamais, tant cet héritage était contesté…

On lui ôta tous ses vêtements, hormis sa chemise de soie. Puis l'archevêque oignit le corps du futur roi en cinq

endroits. Il étala l'huile sacrée sur les mains d'Emmer, sur sa poitrine, entre ses épaules, au creux de ses bras et enfin

sur son front, en dessinant une croix. L'un des deux évêques s'approcha à son tour pour essuyer le visage d'Emmer

avec un linon blanc.

On demanda alors au récipiendaire de présenter son épée. Emmer attrapa la lourde lame posée à son côté et la

présenta à l'archevêque qui la bénit.

Puis vint le moment de consacrer la couronne. Les deux évêques l'amenèrent devant l'archevêque de Chanteville

qui prononça une prière de bénédiction, prit le bijou entre ses mains et le plaça sur la tête d'Emmer. C'était une

magnifique couronne dorée, surmontée de trois arches et incrustée de pierreries. Sur le socle on pouvait voir trois

léopards dorés sur champ de gueules.

On tendit ensuite à Emmer une paire de gants blancs, qu'il enfila aussitôt, et l'archevêque lui confia le sceptre

royal.

Capigesne se redressa enfin et se retourna vers l'assemblée. Ses yeux brillaient comme deux fenêtres ouvertes sur

un soleil de midi. La fierté se lisait sur chaque trait de son visage encore jeune. Il adressa un regard à Hélène, esquissa

un sourire, puis descendit prudemment les deux marches et s'assit à côté d'elle sur le trône. Les chœurs se mirent à

chanter, encore plus fort cette fois. Hélène reconnut la prière . *Te deum laudamus*. L'assemblée se leva. Tous se

mirent à chanter.

La duchesse sentit la main de son époux se refermer sur la sienne. La serrer vigoureusement. Elle tourna lentement

la tête vers lui et cligna des yeux. Simplement.

Quand le chant fut fini, tous les seigneurs de Brittia réunis dans la cathédrale passèrent devant eux, les uns après les

autres, pour faire leur serment de fidélité et rendre hommage au nouveau roi.

Quand le dernier se fut éloigné, Hélène comprit que c'était à son tour de recevoir la couronne. Au signe de

l'archevêque, elle se leva. Elle franchit les marches qui menaient à l'autel et se prosterna comme son époux avant elle.

L'archevêque trempa son index dans l'huile sacrée et forma une croix sur le front de la duchesse. Puis il déposa sur sa

chevelure rousse une couronne à peu près identique à celle du roi. Hélène se releva, baisa la main de l'archevêque et

reprit sa place auprès d'Emmer.

Voilà. Elle était reine pour la seconde fois. Reine d'un autre pays. Épouse d'un autre roi. Mais elle serait toujours

la même, se promit-elle. Avec les mêmes rêves de liberté. Aucune couronne au monde ne pourrait lui enlever ce

qu'elle avait dans le cœur.

L'archevêque s'avança alors vers le trône et demanda au nouveau roi de se lever. Emmer s'exécuta, entraînant

Hélène avec lui. Sa main la serrait de plus en plus fort.

– Emmer, promettez-vous de maintenir la paix et la foi en Dieu, pour l'Église, le peuple et le clergé ?

– Je le promets, répondit le roi solennellement.

– Promettez-vous en tous ces domaines de faire régner la loi, avec discrétion, vérité et pitié ?

– Je le promets.

– Promettez-vous de défendre nos lois et nos coutumes, de les observer et de les renforcer dans l'adoration du

Seigneur, notre Dieu ?

– Je le promets.

– Bénis sois-tu, Emmer.

Puis les évêques s'approchèrent à leur tour, et d'une seule voix prononcèrent les phrases rituelles :

– Votre Majesté, nous vous demandons d'accorder au clergé, un et multiple, le privilège de la sainte Église et de

défendre les droits des évêques et des abbés en serment de votre royauté.

– Avec la joie et la dévotion de mon âme je promets de faire respecter le droit canon de la sainte Église, et de

– Avec la joie et la dévotion de mon âme je promets de faire respecter le droit canon de la sainte Église, et de

défendre, avec l'aide de Dieu, évêques et abbés de mon royaume.

– Majesté, garderez-vous votre serment de protéger les droits et coutumes du peuple de Brittia ?

– Je le garderai.

– Que Dieu vous entende et que le peuple en soit témoin. Amen.

– Amen.

Emmer se tourna vers Hélène et l'embrassa. L'assemblée les acclama et les chœurs se remirent à chanter.

Alors la reine se pencha sur l'épaule de son époux et lui chuchota à l'oreille :

– Que Dieu vous bénisse.

– Merci, ma reine, répondit Emmer en souriant.

Il voulut se tourner vers l'assemblée derrière eux, mais elle l'attrapa doucement par la nuque et approcha à nouveau

sa bouche de son oreille.

– N'oubliez jamais, Majesté, que je suis duchesse avant d'être reine. Et que je suis femme avant d'être épouse.

Elle déposa un baiser sur sa joue et se tourna vers l'assemblée en le laissant, perplexe, méditer sur ce qu'elle avait

voulu dire. Mais ce n'était pas le moment. Il salua lui aussi le peuple réuni dans la cathédrale et essaya de ne pas y

penser.

Bientôt, il aurait tout le temps.

*

* *

Bohem fut pris de panique. Il regarda sur sa droite. Le loup s'était arrêté. Il le regardait, immobile, la langue

pendante. Il l'avait emmené là où il le voulait. Près du village. Comment avait-il su ? L'odeur de la fumée peut-être…

Et pourquoi ? Bohem n'avait plus le temps de se poser ces questions. Il se mit à courir de toutes ses forces,

abandonnant l'animal derrière lui.

La fumée était de plus en plus dense, menaçante, et elle venait de plusieurs endroits différents ; colonnes noirâtres

qui zébraient l'horizon rosé du matin, vapeurs nocives qui obscurcissaient le ciel.

Bientôt, Bohem arriva en vue du village. Il s'immobilisa brusquement, horrifié par ce spectacle de désolation. La

plupart des maisons du castrum de Villiers-Passant étaient en feu. Les flammes rouges s'élevaient de toutes parts et

semblaient déjà se propager entre les habitations. Tout un pan des remparts était tombé sur la façade sud. Au sol, un

amas de pierre et de bois. De la poussière. Quelques corps indistincts. Et dans les rues, l'horreur… Il vit des cavaliers.

Des silhouettes obscures qui poursuivaient les villageois et les frappaient à coups de hache et d'épée.

Bohem n'en croyait pas ses yeux. Comment était-ce possible ? Qui avait pu ordonner un tel massacre ? Le

seigneur Maugard n'avait aucun ennemi ! Villiers-Passant était un village paisible ! Non.

Il sursauta. Comme frappé par la panique pure. Il aurait voulu fuir. Mais ce n'était pas possible. Non. Bohem avala

sa salive. Il ne pensait qu'à une seule chose. Catriona. Sa petite sœur. Il ne pouvait pas la laisser là !

Le jeune homme se remit à courir. Il dévala la pente à toute allure. Sa gorge et ses yeux le piquaient. La fumée sans

doute. La peur envahissait ses veines. Crispait sa mâchoire. Il serra les poings et jura. Essaya de courir plus vite

encore.

Quand il arriva devant le village, il aperçut l'un des cavaliers à quelques pas de lui. Il plongea derrière un rocher

pour ne pas se faire repérer, puis observa l'entrée du village à nouveau. Le cavalier était là, chevauchant un pur-sang

robuste. Il tournait lentement autour d'un homme qui respirait péniblement, à genoux dans la terre.

Bohem n'avait jamais vu pareil guerrier. Ce n'était pas un soldat du comte de Tolsanne, ni même un garde du roi.

Ce cavalier ne ressemblait à aucun combattant que Bohem eût vu ni à aucun dont il eût entendu parler dans les

nombreuses histoires que l'on racontait au village. Le torse nu, les jambes couvertes de fourrure et de lin, il était d'une

carrure impressionnante et les muscles de ses bras, de ses épaules se bombaient à chaque mouvement. Il avait le crâne

recouvert d'une toque de fourrure noire, et il portait une longue moustache qui descendait jusque sous son menton.

De nombreuses armes étaient attachées à sa ceinture, un fouet, un arc, une dague et un carquois, et sur sa selle était

fixée une corde. Il tenait dans sa main droite une énorme épée, large et épaisse. Les nombreuses entailles dans la lame

laissaient supposer qu'elle avait déjà beaucoup servi. Et l'on devinait dans son regard le goût du sang, le plaisir de

tuer.

Bohem sentit les battements de son cœur s'accélérer encore. Il n'avait jamais vu un combat. Une bataille. Les seuls

hommes qu'il avait vu mourir étaient morts de vieillesse ou par accident. À Villiers-Passant, la violence n'était qu'un

vieux souvenir, une légende, un passé révolu. Mais aujourd'hui tout cela allait changer. Ce qui allait se dérouler

devant lui ne faisait aucun doute. La mort avait déjà pénétré dans le village et elle n'avait pas encore terminé ses

ravages. Bohem n'avait certainement pas envie de voir ça. Pourtant, il était comme paralysé. Incapable de fermer les

yeux.

Le cavalier tournait encore en rond comme un rapace autour de sa proie. Il passa devant Bohem. Le jeune homme

recula pour se cacher. Quand il se redressa, il put apercevoir le visage de l'homme agenouillé par terre, essoufflé. Les

habits déchirés. Le front ensanglanté. Les mains tremblantes. Les épaules basses, comme résignées. Prêt à mourir.

C'était le père Grimaud.

Soudain, Bohem aperçut l'éclat brillant du métal. Le cavalier abattit son épée d'un coup sec. Le prêtre ferma les

yeux. La lame siffla. Trancha le cou comme si elle n'avait rencontré aucune résistance.

Bohem, horrifié, se cacha le visage dans les mains. Pour ne rien voir. Mais il entendit. Le bruit sec de la tête qui

heurtait le sol. S'enfonçait dans la terre. Puis le corps tout entier qui tombait. Lourd comme un sac de sable.

Bohem serra les dents à s'en faire mal. Tous ses muscles étaient tendus. Il ne parvenait pas à se relâcher. Ni à

enlever ses mains de devant ses yeux. Le cavalier était encore là. Il pouvait l'entendre. Peut-être avait-il découvert sa

présence. Le jeune homme essaya de ne pas bouger. De ne pas respirer. Ils étaient si proches.

Soudain, il entendit le bruit des sabots du cheval qui s'éloignait. Il attendit un instant. Puis il baissa les mains.

Ouvrit les yeux.

Le cavalier était parti. Retourné vers le village. Par terre, le corps immobile du prêtre. Sans tête.

Couché dans une

mare de sang. Bohem ne put s'attarder. La nausée le prenait. Il se leva et partit en courant vers les remparts.

C'était de la folie ! Il risquait de se faire voir ! Et il ne serait pas épargné. Mais il ne pouvait pas abandonner

Catriona. Il devait savoir. Essayer de la sauver.

À mesure qu'il approchait, les hurlements des villageois devenaient de plus en plus forts, comme le crépitement des

flammes – de plus en plus hautes. Bohem avait l'impression de courir vers un cauchemar. De plonger en enfer. Dans

un monde irréel. De se jeter aveuglément dans un piège. Mais il n'avait pas le choix.

Arrivé au pied des remparts il les longea vers le nord. Il se souvenait qu'il y avait une ouverture, plus haut. Un trou

dans le mur, qui était là depuis des années. Par lequel passaient les enfants, en cachette, et que les adultes faisaient

semblant de ne pas voir.

Il y avait de nombreuses pierres, par terre, le long de l'enceinte. Bohem ralentit le rythme de sa course, pour ne pas

tomber, et il essaya de rester le plus près possible de la paroi, espérant que l'ombre le protégerait des regards. Quand

il arriva devant le passage dans la pierre, il se mit à genou et jeta un rapide coup d'œil à l'intérieur. Personne. Son

cœur battait à tout rompre. Il rassembla son courage, pensa à sa jeune sœur et se jeta de l'autre côté. Il arriva dans la

petite ruelle sombre. Deux maisons étaient déjà en feu de ce côté du village. Et il y avait des cadavres à même le sol.

Déjà. Du sang coulait sur la terre ocre. Bohem toussa. La fumée lui brûlait la gorge.

Il se releva et partit en courant vers le bout de la ruelle, en rasant les murs. Il avait les mains moites et de la sueur

coulait le long de ses tempes. Les cris, les bruits du massacre se mélangeaient dans sa tête. Et il

entendait encore en

écho le son du crâne du prêtre se brisant sur le sol.

Il passa devant une maison en feu. S'écarta tant la chaleur était intense. Il ne pouvait s'empêcher de penser à la

Saint-Jean, quand il avait marché dans le feu. Il se demandait encore aujourd'hui comment il avait survécu. Et, à

présent, c'était son village tout entier qui allait périr dans les flammes.

Il avança au milieu de la ruelle. Mais il se rendit rapidement compte qu'il était trop exposé. Il se précipita en face.

Se plaqua vivement contre le mur. Il vit alors passer un cavalier, à l'autre bout de la venelle, rapide, sombre, comme

l'ombre d'un oiseau. Cela devenait trop dangereux. Bientôt, il allait se faire prendre. Se faire trancher la tête, lui aussi.

Mais il ne pouvait reculer. Il se remit en route. Un pas. Un autre. Il n'arrivait plus à courir tellement il avait peur.

Pourtant, enfin, il parvint au bout de la ruelle.

Il s'apprêtait à se lancer dans la rue pour traverser et rejoindre l'allée qui menait chez son père quand, soudain, une

silhouette se dressa devant lui. Bohem sursauta, poussa un cri de surprise et fit deux pas en arrière. Puis il reconnut

l'homme qui venait de surgir au coin de la rue. Arembert. Le pelletier de Villiers-Passant. Il avait les mains croisées

sur la poitrine, du sang coulait abondamment entre ses doigts. Un sang pourpre et poisseux qui se répandait sur la

toile de son bliaud.

– Bohem ! cracha-t-il, à bout de souffle.

Le jeune homme rattrapa le pelletier par le bras avant qu'il ne tombe. Mais l'homme n'avait plus de force et Bohem

dut le laisser s'asseoir par terre, dos au mur.

– On ne peut pas rester ici ! dit le jeune homme, frappé de panique. Venez, essayez de vous lever, je vais vous

sortir d'ici.

Mais le pelletier ne pouvait plus bouger. Il leva la tête vers le jeune homme et fronça les sourcils. Puis il ferma les

yeux et laissa retomber son menton contre sa poitrine.

– C'est de ta faute, Bohem ! balbutia Arembert.

– Quoi ? Comment ça ?

– C'est de ta faute, reprit-il péniblement. C'est toi qu'ils cherchent !

– Moi ? s'exclama Bohem, incrédule.

Le jeune homme ferma les yeux. Comment était-ce possible ? Pourquoi lui ? Il se demanda un instant si Arembert

ne mentait pas.

Ou s'il ne rêvait pas. Et pourtant ! Tout cela pouvait-il être lié à la nuit de la Saint-Jean ? Non. Il ne pouvait y

croire. Un tel massacre ? Arembert devait se tromper.

– Va-t'en pendant qu'il est encore temps ! marmonna le pelletier en tournant la tête vers Bohem.

– Je ne peux pas. Catriona…

– Elle est morte ! Ton père est mort ! Ils sont tous morts, Bohem ! Regarde !

Arembert leva laborieusement la main pour pointer le doigt vers l'intérieur du village.

– Regarde, répéta-t-il. J'ai vu ta maison brûler. Ils sont tous…

morts.

Puis il referma les yeux.

Bohem se laissa tomber sur les genoux. Il ne pouvait pas accepter. Non. Pas Catriona.

Les larmes montèrent à ses yeux. Puis la rage, la haine le gagnèrent. Il se leva brusquement et poussa un cri de

fureur. Un cri qui se transforma en sanglot. Car il savait. Il savait qu'il ne pourrait rien y faire. Qu'il

ne pourrait jamais

rien y faire.

Au même moment, il entendit des bruits de sabots qui approchaient. Sur la gauche. Au coin de la ruelle. De plus en

plus près. Et il comprit. Cette fois-ci, c'était son tour.

Non. Il fallait fuir. Tout de suite.

Il fit volte-face et se précipita dans la direction opposée. Vers les remparts. De là où il était venu. Il courut de toutes

ses forces. Plus vite qu'il n'avait jamais couru. Le trou dans le mur… Il fallait qu'il l'atteigne avant que le cavalier

n'arrive. Avant qu'il ne le voie.

Il lui semblait entendre le souffle du cheval. Son pas. Juste derrière lui. Déjà. Il courut encore plus vite. Il n'était

plus qu'à quelques foulées. Bientôt il pourrait plonger dans l'ouverture et s'enfuir. Courir loin du village. Mais

soudain, il vit l'ombre du cavalier se dessiner sur le rempart. Trop tard. Il se retourna. Croisa le regard du guerrier sur

sa monture.

Bohem sentit comme une étreinte glaciale lui traverser le dos. Le cavalier avançait sur lui. Le dévisageait. Levait

son épée au-dessus de sa tête. Le jeune homme marcha à reculons. Tomba à la renverse, recula sur les coudes en

rampant. Le cheval était là. Au-dessus de lui. Le cavalier abattit son bras avec une puissance phénoménale, projetant

son épée vers Bohem.

Ce fut comme un rêve. Comme une erreur du temps. Un éclair blanc. L'éclat de la lame peut-être. Bohem se vit

Ce fut comme un rêve. Comme une erreur du temps. Un éclair blanc. L'éclat de la lame peut-être. Bohem se vit

mourir mille fois. Il vit l'épée s'enfoncer dans son corps de mille façons différentes. Traverser ses poumons. Une

déflagration. Le dernier battement de son cœur qui envahissait ses oreilles. Puis encore. Toujours la même image.

Cette épée. Ce métal froid. La pointe terrible qui transperçait la chair. Encore et encore. La main du guerrier tendue.

La lame qui fendait l'air. Toujours la même trajectoire. Non. Bien sûr. Il devait l'éviter. Il pouvait l'éviter. Tourner.

Se retourner. De toutes ses forces. Chercher la vie juste à côté. Survivre. Pour Catriona. Esquiver.

L'épée se planta bruyamment dans le sol. À deux doigts de son flanc. Bohem avait roulé sur le côté. Plus vite

encore que l'épée ne s'était envolée. Un réflexe prodigieux. Sans doute. Pas le temps de comprendre. Bohem se

redressa et se précipita dans la brèche au pied du mur. Il roula de l'autre côté. Se releva. Et il courut. Il courut sans se

retourner. Sans reprendre son souffle. Sans respirer, même, peut-être. Il ne pensait qu'à une chose. Fuir. S'éloigner de

la mort. Gagner l'ombre des arbres, derrière le mont Cruzy. Espérant simplement que le cavalier ne pourrait pas le

rattraper.

Quand il fut en haut du mont, à bout de souffle, le cœur retourné, il se laissa tomber à terre et regarda derrière lui.

Le cavalier ne l'avait pas suivi. Sa gorge le brûlait. La peau de ses joues – où ses larmes avaient séché – tirait sur ses

yeux. Ses jambes n'étaient plus que douleur. Il était épuisé. Mais il était vivant.

En face, le grondement du carnage semblait s'éteindre, comme un cri qui s'éloigne sur l'océan. La fumée noire

emplissait tout le ciel à présent. On eût dit que le jour avait renoncé à se lever.

Au loin, au sommet de la colline de Prade, une silhouette se dessina dans les rayons du soleil. C'était la silhouette

d'un cavalier vêtu de peaux de bêtes. Statue de chair veillant sur la vallée.

Chapitre 2

LE POMMIER

Pieter le Vénérable entra dans le cabinet de Livain VII avec assurance. Vêtu d'une dalmatique en soie, brodée d'or

et d'argent, portant sa mitre et ses gants, il était fort impressionnant et encore charismatique malgré son âge. L'espoir

secret qu'il avait de s'attirer les faveurs du roi avait redonné à son visage la lueur d'une certaine jeunesse.

C'était la deuxième fois que le roi de Gallica le réclamait auprès de lui en moins d'une semaine. L'abbé savait ce

que cela signifiait. Le souverain commençait à avoir besoin de lui comme il avait jadis eu besoin de Courage de

Blanval. Et Pieter n'avait jamais rêvé d'autre chose. Il était grand temps ! Il savait qu'il méritait cette place auprès du

roi. Et il savait qu'il entrerait ainsi dans l'histoire de Cerly, car grâce à lui l'ordre allait retrouver sa gloire de jadis.

– Mon cher abbé, merci d'être venu si vite.

– Je suis votre serviteur, répondit Pieter en s'inclinant péniblement devant le roi.

Il souffrait depuis plusieurs années d'un mal de dos incurable qui l'empêchait de se pencher en avant. Toute une

vie de luttes de pouvoir contre Courage de Blanval et l'ordre de Cistel l'avait épuisé.

Et la récompense ne venait que maintenant, l'année de ses soixante-deux ans ! Après tout ce temps !

Le désir de vengeance l'avait rongé depuis 1132, quand le pape avait décidé d'exonérer l'ordre de Cistel de la

dîme et que celui-ci s'était tellement enrichi qu'il avait pris la première place du royaume, passant même devant

Cerly. Courage de Blanval était devenu le plus important représentant de la chrétienté à travers tout le pays, et l'ordre

de Cistel avait connu une croissance sans précédent. Mais Pieter n'avait jamais baissé les bras. Et à présent que la

chance tournait, maintenant que Courage n'était plus de ce monde, il comptait bien en profiter, malgré son âge !

– Allons, prenez place. J'ai longuement réfléchi à notre dernier entretien, Pieter, et je pense que vous avez raison.

– Votre Majesté, c'est trop d'honneur…

– Non, non, Pieter, j'ai bien considéré tout ce que vous m'avez dit, et je crois que vous avez raison. Ce dont mon

royaume a besoin au plus vite est de renforcer ses alliances contre Capigesne. C'est aussi simple que cela. Et cela a

toujours été le cas. Mon père l'avait compris, qui aura passé sa vie à concilier tous ses vassaux !

– La Couronne de Gallica doit beaucoup à votre père, c'est certain. Jamais le royaume n'avait été aussi uni, avant

lui. Mais je pense que vous irez encore beaucoup plus loin…

– Je l'espère. Ainsi, mon cher abbé, je veux que vous partiez dès demain pour Toledo, au royaume de Chastel.

Pieter le Vénérable essaya de ne pas montrer sa surprise. Certes, c'était une victoire. Sa suggestion d'épouser la

fille du roi de Chastel avait porté ses fruits. Mais il ne s'était pas attendu à devoir partir lui-même de l'autre côté de la

frontière.

Pourquoi moi ? Il sait que je suis âgé et que ce voyage me sera pénible. A-t-il vraiment confiance en moi, ou

essaye-t-il de m'écarter du royaume ? Et pourquoi le ferait-il ?

– Suis-je vraiment la personne la mieux placée pour demander en votre nom la main d'une princesse ?

– Je le crois, répliqua malicieusement le roi.

Pieter inclina la tête avec reconnaissance.

Il sait que je ne peux rien répondre à cela. Que la décence m'oblige à me satisfaire de l'honneur qu'il me fait. Je

pense qu'il veut me tester. Il s'attendait peut-être à ce que je refuse !

– Ce sera un honneur, Majesté, et je suis fort heureux de voir que mon idée vous a plu.

– Oui. Cette idée m'a plu. Et ce n'est pas la seule. Constantine partira la semaine prochaine pour le comté de

Tolsanne.

Il a donc suivi tous mes conseils ! Dieu fasse que je ne me sois pas trompé ! Si ces deux mariages sont un succès,

ma place est assurée à ses côtés.

– Voilà de nombreuses festivités qui se préparent ! s'exclama Pieter en souriant.

– Si vous réussissez.

– Je n'en doute pas un seul instant, Majesté. Le roi de Chastel ne saurait vous refuser la main de sa fille.

– Dieu vous entende !

L'abbé de Cerly acquiesça, fit un signe de croix puis se releva. L'entrevue était finie. Il savait ce qui lui restait à

faire à présent, et il n'y avait pas de temps à perdre. Pieter fit une révérence et quitta lentement le cabinet.

Oui. Dieu m'entende ! Qu'il m'entende enfin !

*

* *

Bohem fut réveillé par les premiers rayons du soleil. Il lui fallut un moment pour comprendre où il était. En bas

d'un rocher, dans la garrigue, au nord-ouest de Villiers-Passant. Et pour se souvenir. Le massacre. Arembert. La mort

des villageois. Le cavalier. La course à travers les collines.

Il se redressa brusquement et regarda ses mains. Il y restait des traces de sang séché. Le sang du

pelletier. Ce n'était

donc pas un cauchemar. Il sentit les larmes monter au bord de ses paupières. Catriona. Sa petite sœur. Comment

avait-il pu la laisser mourir ? Si près de lui. Il n'aurait jamais dû quitter la maison. Comme elle avait dû souffrir ! Il

regrettait tellement d'avoir passé la nuit si loin d'elle et de ne pas être revenu à temps. Il aurait pu la sauver, il en était

sûr. Il avait bien réussi à s'enfuir, lui ! Jamais il ne pourrait se le pardonner.

Bohem se leva en essuyant ses larmes. Il poussa un long soupir avant de secouer la tête. Il avait survécu. Voilà

l'idée à laquelle il devait se raccrocher. Lui avait survécu. Et un jour il vengerait sa sœur. Il trouverait ceux qui étaient

responsables de sa mort, et il la vengerait. Rien ne pourrait les sauver. Ils devraient payer. On ne tue pas une enfant.

Ils allaient payer.

Mais il était trop tôt. Bohem devait se raisonner. Il était encore en danger. Si Arembert avait dit vrai, les cavaliers

qui avaient massacré son village étaient sûrement à ses trousses. Pour le moment, il devait fuir. La vengeance

viendrait plus tard.

Toutefois, il aurait aimé comprendre. Savoir ce qui avait provoqué ce massacre, et pourquoi il semblait, lui, en être

la cause. À part la nuit de la Saint-Jean, il ne voyait aucune autre raison ! Il n'avait aucun ennemi. N'avait jamais fait

de tort à personne. Sauf cette fameuse nuit, bien sûr…

Pouvait-on lui en vouloir à ce point ? Était-ce l'Église qui avait finalement décidé de punir Bohem pour avoir

sauvé une Brume ? Mais pourquoi un tel massacre ? Voulait-on, pour l'exemple, punir le village tout entier ? Non.

Ce n'était pas possible. Pas avec une telle violence ! Mais alors quoi ? Qui ?

Au fond de lui, une question plus importante encore ne cessait de remonter. Une chose qui l'intriguait vraiment, et

de plus en plus. Et qui avait peut-être un lien avec tout cela. Sûrement même. La Brume. Le loup qui l'avait guidé

jusqu'au massacre. Comment avait-il su ? Pourquoi l'avait-il amené là ? Et où était-il, ce loup, à présent ?

Bohem grogna. Il commençait à avoir faim. Il n'avait pas mangé la veille au soir et ce matin il n'avait encore rien à

se mettre sous la dent. Il respira profondément et se mit en route vers l'ouest. Il espérait que marcher lui ferait oublier

son ventre creux. Et de toute façon, il fallait fuir. S'éloigner de Villiers-Passant. Cela ne faisait aucun doute.

Il jeta un dernier coup d'œil derrière lui, vers le sommet du mont Cruzy. Des colonnes de fumée noire s'élevaient

encore dans le ciel, de l'autre côté de la crête. Quelque part, en dessous, gisait sans doute le corps brûlé de sa petite

sœur. Il ferma les yeux. Il ne pouvait plus supporter cette idée. Il ne voulait plus jamais voir cette vallée. Ce ciel.

Loin. Partir loin.

Poussé par la peur, la colère et le chagrin, il marcha ainsi toute la matinée d'un pas vif. Se frayant un chemin au

milieu des vignes, courant presque, traversant les champs de rochers, il ressentit bientôt la fatigue et ses pieds

commencèrent à lui faire mal. Quand le soleil fut au plus haut dans le ciel, il aperçut en contrebas une petite route. Il

s'arrêta, s'assit sur une grosse pierre et réfléchit.

Il n'y avait personne en vue sur la route. Pas un bruit. C'était une petite voie de terre, qui glissait entre les vignes et

disparaissait au nord derrière des mamelons de grenache. Certainement pas la grande route de Tolsanne. Mais il

devait tout de même y avoir un peu de passage et c'était trop risqué de l'emprunter. Pourtant, il ne

cessait de se tordre

les chevilles, ici, et la route aurait sans doute été bien moins fatigante. Il ne savait que faire. Finalement, il se décida. Il

se leva, descendit la petite pente, puis il s'approcha du chemin pour voir où il menait.

À cet instant, il aperçut à l'est deux silhouettes qui s'approchaient. Il fit quelques pas en arrière et se baissa pour se

cacher derrière les ceps. Il ne pouvait prendre aucun risque. À travers les branchages, il eut tout le loisir d'observer les

voyageurs sans craindre d'être vu. Bientôt, ils furent à proximité, juste devant lui.

C'étaient deux jeunes hommes, à peine plus âgés que lui, estima-t-il, et qui étaient vêtus de façon similaire. Ils

portaient culotte et chemise bleues. Les cheveux longs, plus longs encore que les siens, mais attachés derrière la

nuque, ils arboraient autour du cou une sorte d'écharpe de rubans colorés, qui se terminait par des franges dorées. Sur

le dos, ils portaient des sacs volumineux et sans doute assez lourds. Ils avaient tous les deux une canne en bois dur,

avec un pommeau d'ivoire, qu'ils tenaient de la main droite et dont ils se servaient pour marcher. Quand Bohem vit le

bijou doré qu'ils portaient à l'oreille droite, il n'eut plus aucun doute. C'était des Compagnons du Devoir. Des

enfants de Salomon, comme on les appelait parfois.

Il en avait déjà vu à Villiers-Passant, mais ces curieux voyageurs ne s'arrêtaient jamais dans le village, si ce n'était

pour manger, si bien qu'il ne savait pas grand-chose à leur sujet. Un jour, il avait demandé à l'un d'eux pourquoi ils

passaient régulièrement par là. Celui-ci avait expliqué qu'ils traversaient la région pour rejoindre Tolsanne, une étape

importante de leur formation… On faisait toujours beaucoup de mystère autour de ces studieux voyageurs. On

racontait qu'ils étaient les meilleurs artisans du pays, et que leur savoir se transmettait en secret, de génération en

génération. C'était à peu près tout ce que Bohem savait. Cela suffisait en tout cas à le rassurer. Et à l'intriguer.

Toutefois, il préféra rester prudent et attendit de les voir s'éloigner avant de sortir de sa cachette. Accroupi dans la

terre, avec le soleil au zénith, il étouffait un peu et des gouttes de sueur coulaient dans son dos. Mais il ne bougea pas.

Quand ils furent assez loin, il se releva et monta avec précaution sur le chemin. Il s'essuya le front et respira

profondément. Il hésitait. En les regardant partir, il se demanda combien de temps encore il allait devoir rester sur ses

gardes, à craindre la moindre rencontre. Et surtout, comment il allait faire. Où allait-il trouver refuge ? Dans combien

de temps la solitude deviendrait-elle insupportable ? Et la faim ?

Il grimaça. Ces questions l'angoissaient. Il se sentait perdu. Il avait l'habitude d'être seul, bien sûr, mais jamais il ne

s'était senti si abandonné. Il essaya de se raisonner. De se dire qu'il était suffisamment fort et indépendant pour se

débrouiller. Comme il l'avait fait des dizaines de fois ces dernières années. Mais ce qu'il venait de vivre était trop

lourd, même pour lui. Il aurait voulu parler avec quelqu'un. Chercher conseil. Que devait-il faire ? Se dépêcher de

gagner la plus proche ville et prévenir les autorités de ce qui était arrivé à Villiers-Passant ? Mais, si vraiment c'était

gagner la plus proche ville et prévenir les autorités de ce qui était arrivé à Villiers-Passant ? Mais, si vraiment c'était

après lui que couraient ceux qui avaient massacré les siens, ne risquait-il pas de tomber entre leurs mains ? Peut-être

était-il recherché dans toutes les villes du comté…

Il ne savait que faire. Encore une fois, il devait s'en tirer seul. Faire confiance à son entendement.

Alors, soudain, comme bousculé par un instinct inexpliqué, il poussa un cri en direction des deux Compagnons.

Les voyageurs se retournèrent et le regardèrent, quelque peu surpris. Il ne bougea pas. Paralysé à l'idée d'avoir

commis une erreur. Immobile, il les dévisageait sans rien dire, l'air un peu confus.

– Eh bien ? lança l'un des Compagnons en haussant les sourcils. Qu'est-ce que tu veux ?

Bohem se mordit la lèvre. Il regrettait maintenant de les avoir appelés. Et il ne savait absolument pas que dire.

– Vous… Je… Où allez-vous ?

Les deux inconnus se regardèrent d'un air médusé, puis éclatèrent de rire. Maintenant que Bohem les voyait

mieux, de face, il se dit qu'ils devaient en effet avoir le même âge que lui. L'un était très grand et assez mince, avec

un visage fin et des yeux pétillants. L'autre, plus petit et plus fort, le regard plus méfiant aussi, avait à la taille un assez

gros marteau.

– Mais enfin ! répliqua finalement celui qui était plus grand, qu'est-ce que cela peut te faire ?

Bohem grimaça. Il ne savait pas quoi répondre. Les deux Compagnons devaient le prendre pour un imbécile.

– Je ne sais pas, je… Je vais dans la même direction que vous, et…

– Tu veux faire la route avec nous, c'est ça ?

Bohem hésita. Mais il se dit qu'il ne devait pas laisser passer sa chance. Après tout, en se mêlant à eux, s'il était

recherché, peut-être risquait-il moins de se faire repérer. Et surtout, les deux voyageurs avaient sûrement de quoi

manger !

– Je veux bien…

– Alors viens donc ! s'exclama le grand. Allons, dépêche-toi, nous sommes pressés.

Bohem les rejoignit aussitôt. Il leur serra la main, les remercia et ils se mirent en route vers le nord-ouest dans la

chaleur pesante de l'été.

Pieter le Vénérable arriva au palais du roi de Chastel après vingt-deux jours d'un voyage éprouvant. Il avait

traversé tout le pays de Gallica avec une escorte de quinze soldats de la Garde royale et il était épuisé. Son dos lui

faisait encore bien plus mal que d'ordinaire, et il n'était pas parvenu à se reposer suffisamment dans les auberges où il

avait fait halte chaque soir. Les roues de la carriole passaient péniblement sur ces chemins rustiques, trop étroits, secs

et déformés, qui portaient encore les marques des intempéries du printemps. Chaque jour avait apporté un nouvel

obstacle, une colline, un escarpement, un fleuve, si bien que cette expédition s'était mise à ressembler à un combat de

chaque instant. Les roues avaient cassé plusieurs fois, un cheval était mort, et il s'en était fallu de peu un soir que

l'équipage ne passât la nuit dehors.

Bien sûr, l'abbé de Cerly savait que ce voyage était essentiel. Il s'achetait ainsi une place au côté de Livain. Et

puis, il était toujours bon pour un homme d'Église de parcourir ainsi la campagne. De se faire voir. Cela augmentait

sans aucun doute la renommée de l'abbé à travers Gallica et il n'avait pas manqué de se faire remarquer de ville en

ville, tout en professant la bonne parole. La rumeur de son voyage s'était vite répandue, et après quelques jours il eut

la surprise d'être de plus en plus attendu dans les villages qu'il traversait. On le traitait comme un seigneur. Il était

certes encore loin d'avoir la notoriété d'un Courage de Blanval, mais au moins son nom commençait à être connu. Et

lui était vivant.

Enfin, il devait reconnaître qu'il s'était émerveillé en sillonnant le pays. Sa vie ne lui avait pas assez souvent laissé

le loisir de découvrir Gallica, ses châteaux reculés, ses castrums haut perchés, ses forêts immenses et ses reliefs

étonnants, et il était subjugué par la variété des paysages qu'offrait ce vieux pays. Il avait parcouru le domaine de la

Couronne et s'était arrêté à Aurilian, capitale du passé, sur les rives du Liger, où s'élevait l'une des plus prestigieuses

universités de Gallica. Puis il était entré dans le comté de Bleizis, océan de bois, avec ses forteresses dressées au

milieu de forêts giboyeuses. Il avait traversé ensuite le duché de Quienne tout entier, terre ennemie, mais si

chaleureuse pourtant. Ses bocages d'abord, puis ses vignes et sa lande enfin, au sud, colorée par un soleil toujours

fidèle.

Finalement, il avait passé la frontière et découvert pour la première fois le royaume de Chastel. Les images rouges

de ce brûlant pays hanteraient longtemps sa mémoire.

Toledo était une ville pourpre, magnifique, érigée en haut d'une colline rocheuse. Entourée de murailles

imposantes et anguleuses, elle se dressait au-dessus d'un large fleuve. Ses rues pentues étaient un dédale mystérieux

où l'on croisait des gens de tous les horizons, d'Orient ou d'Occident. L'architecture elle-même était un mélange

cosmopolite où le gothique et l'art mudéjar se livraient à un véritable jeu de cache-cache. Pieter le Vénérable n'avait

jamais rien vu de pareil.

Le palais d'Al-Ksar, où il avait été chaleureusement accueilli, était un édifice majestueux et austère à la fois. Grand

carré de pierre au collier de petites tours, il surplombait la ville avec dédain.

Pieter attendait à présent dans un petit boudoir, et il était seul pour la première fois depuis le début de son voyage.

Seul et inquiet. Il espérait qu'il ne s'était pas trompé. Que le roi de Chastel serait heureux d'offrir la main de sa fille à

Livain VII. Cette mission ne pouvait être un échec. Il avait promis au roi de Gallica de réussir. Et on ne mentait pas à

un roi.

Quand il fut invité à entrer dans la grande pièce où l'attendait Raymond VII, empereur-roi de Chastel, l'abbé de

Cerly se redressa et essaya d'oublier les douleurs et la fatigue. Il savait que pour lui, tout allait se jouer en cet instant

précis.

*

* *

– Pourquoi te retournes-tu ainsi tout le temps ? demanda l'un des deux garçons en cherchant du regard ce qu'il

pouvait y avoir derrière eux.

Bohem parut gêné. Il n'avait pas envie de parler de ce qu'il venait de vivre. Le souvenir en était trop douloureux,

et il n'était pas encore sûr de pouvoir faire totalement confiance aux deux Compagnons. Mais il ne pouvait

s'empêcher de sursauter au moindre bruit et de surveiller régulièrement qu'ils n'étaient pas suivis. Par moment, il

s'empêcher de sursauter au moindre bruit et de surveiller régulièrement qu'ils n'étaient pas suivis. Par moment, il

avait l'impression d'entendre le cavalier derrière lui, de voir son ombre grandir sur la terre du chemin. Il était hanté

par cette image. Et par toutes les autres. Le sang sur la poitrine d'Arembert. La fumée, les flammes au-dessus du

village. Et les yeux de Catriona. Son dernier regard dans l'entrebâillement de la porte.

– Pour rien, mentit-il en haussant les épaules. Je regarde, c'est tout…

Ils marchaient tous les trois côte à côte. Bohem était impressionné par la résistance des deux Compagnons. Malgré

les énormes sacs qu'ils portaient sur leurs épaules, ils marchaient aussi vite que lui et ne semblaient pas fatigués. Il se

demandait même comment ils trouvaient encore le souffle pour parler.

– Tu ne nous as pas encore dit ton nom…

– Vous non plus, rétorqua Bohem un peu vivement.

Les deux Compagnons éclatèrent de rire à nouveau.

– Allons ! Mais qu'est-ce que tu as ? s'étonna le plus grand des deux. Nous allons finir par croire que tu es un

brigand, si tu continues de jouer les mystérieux comme ça !

Le fils du louvetier fit une moue embarrassée. Il était mal à l'aise. Ce n'était pas dans son habitude d'aller ainsi à la

rencontre d'étrangers, et il était sur la défensive depuis la veille. Toutefois, il se dit qu'il devrait se laisser un peu plus

aller et parler. Comme pour reprendre contact avec la réalité. Retrouver un peu de normalité dans un monde qui lui

avait soudain paru insensé.

– Désolé, je… Je m'appelle Bohem.

– Enchanté, Bohem, répliqua le Compagnon en souriant et en lui posant la main sur l'épaule. Moi, on m'appelle

Trinité Rivenois, et lui, c'est Gautier Burgonnais. Nous avons ces patronymes car, vois-tu, nous autres, Compagnons

du Devoir, portons le nom de la région où nous sommes nés.

– Je vois. Vous avez dû en faire, du chemin ! s'exclama Bohem, admiratif.

Le jeune homme acquiesça.

– Nous faisons le Tour de Gallica, dit-il en lui montrant son écharpe colorée. C'est une tradition,

chez nous.

– C'est-à-dire ?

– Nous voyageons de cayenne en cayenne, à travers tout le pays, et nous devons nous arrêter dans les sept villes

du Devoir.

– À quoi cela vous sert-il ? demanda Bohem, intrigué.

– Eh bien, à apprendre notre métier, voyons ! Tu ne sais donc rien des Compagnons ?

– Non. J'ai vu des gens comme vous passer dans mon village, c'est à peu près tout…

– Eh bien tu vois, si tu avais voyagé un peu, tu saurais beaucoup de choses !

– On peut aussi apprendre plein de choses en restant chez soi, répliqua Bohem.

– Si tu le dis. Mais nous, nous avons besoin de voyager pour progresser.

– Et après vous pouvez travailler ?

– Quand notre voyage est fini, nous devons faire notre chef-d'œuvre pour montrer que notre formation est

complète. Que nous maîtrisons notre art. Mais nous en sommes bien loin…

– Je vois, dit Bohem qui était sincèrement curieux. Vous allez dans des lieux où l'on vous enseigne tout ça ?

– En quelque sorte, répondit Trinité. Dans chaque ville du Devoir, nous sommes placés chez un maître pendant

quelque temps où nous travaillons en tant qu'apprentis. Cela nous permet de connaître différentes techniques, car les

artisans ne travaillent pas toujours de la même façon d'une région à l'autre, tu sais. On apprend des petits secrets de

fabrication…

– Bien sûr. Et quel métier apprenez-vous ?

– Nous sommes tailleurs de pierre, répondit Gautier, l'autre Compagnon, en montrant le marteau à sa ceinture.

Bohem hocha la tête. Les explications des deux jeunes hommes le fascinaient. Parce qu'ils lui

parlaient de

l'inconnu. De ce monde du dehors auquel les habitants de Villiers-Passant ne s'intéressaient pas. Et dont lui avait

pourtant rêvé plusieurs fois. Dans ses longs moments de solitude, il s'était souvent demandé si la vie au-delà de son

village était différente. Et on lui montrait justement qu'il y avait dans ce monde mille choses à découvrir. Un pays tout

entier à parcourir. Il en oubliait presque la peur et la faim.

– Ce doit être passionnant…

– Oui, répondit Trinité.

– Et vous allez devoir faire un chef-d'œuvre ?

– Sans doute. Nous espérons tous les deux participer un jour à la construction d'une cathédrale… Il y aura

sûrement là moyen de faire quelque chose de spécial, notre chef-d'œuvre, en effet.

– Une cathédrale ?

– Oui. Il n'y a rien de plus beau. En as-tu jamais vu ?

– Non, avoua Bohem.

– Ce sont des livres de pierre, tu sais, des forêts de symboles où chacun de nous vient écrire. En participant à leur

construction, tu participes à l'histoire, à la transmission d'une tradition, mais tu crées, aussi, librement. Imagine un peu

combien d'esprits se rencontrent dans la construction d'un tel édifice ! Les savoirs de tous les pays se mélangent !

C'est extraordinaire !

– Je n'en doute pas, répondit Bohem en souriant.

L'enthousiasme de Trinité l'amusait. Le rassurait. Et il commençait à se détendre. Cela faisait du bien.

– Mais toi, que fais-tu ? demanda Gautier.

– Moi ? Mon père voulait que je sois louvetier, comme lui. Mais cela ne m'intéresse pas du tout. Alors, je ne sais

pas vraiment…

– Il serait temps que tu te décides ! railla Trinité en lui tapant dans le dos.

– Oui. Il serait temps, dit Bohem d'un ton plus grave.

Il réfléchit, puis il haussa les épaules.

Il réfléchit, puis il haussa les épaules.

– Peut-être vais-je trouver sur la route…

– Ah ? Parce qu'en plus tu ne sais pas vraiment où tu vas, c'est ça ?

– Et vous ? Vous savez où vous allez ?

– La prochaine ville du Devoir dans laquelle nous devons nous rendre est Burdigale, dans le duché de Quienne.

C'est encore loin. Nous allons donc nous arrêter chaque soir dans toutes les cayennes qui nous séparent de Burdigale.

Tu veux nous accompagner ?

Bohem parut surpris.

– Je ne sais pas… Je ne suis jamais allé dans le duché de Quienne ! À vrai dire, je n'ai jamais quitté les environs de

mon village. Et je ne suis pas sûr de l'endroit où je veux me rendre…

– Eh bien, voilà ! Tu n'as qu'à venir avec nous, proposa Trinité. Regarde. Tu vois ce signe gravé sur ce petit

rocher ?

Bohem inspecta en effet sur la pierre le symbole que lui indiquait le Compagnon. Une truelle et un maillet.

– Ce signe indique la direction et la distance de la prochaine cayenne, expliqua Trinité. Ce soir, nous nous

arrêterons au Pommier, la cayenne du petit village de Cornou. Elle est très réputée.

Bohem sourit. Il aurait aimé que tout soit si simple. Mais il ne leur avait pas encore expliqué la vraie

raison de sa

présence sur les routes.

– Et si nous nous arrêtions maintenant pour manger ? demanda Gautier en montrant le bord de la route.

Trinité lança un regard vers Bohem. Il fronça les sourcils.

– Quelque chose me dit que notre ami n'a pas envie que l'on traîne trop longtemps dans les parages… Qu'il est

pressé de quitter les environs. N'est-ce pas, Bohem ?

– Je ne veux pas vous empêcher de manger…

– Et toi ? Depuis combien de temps n'as-tu pas mangé ?

Bohem écarquilla les yeux. Le Compagnon semblait lire dans ses pensées. Comme s'il le comprenait, ou comme

s'il devinait ce que Bohem était en train de vivre. Peut-être lui aussi avait-il quitté son village dans des circonstances

difficiles. Ce devait être le cas de plusieurs jeunes Compagnons, s'imagina Bohem.

En tout cas, la gentillesse de Trinité était touchante. Bohem n'avait plus l'habitude. La bonté pure dans le regard

des autres. Pourtant, il se souvenait combien les gens lui parlaient facilement jadis, combien ils étaient enclins à se

montrer aimables envers lui.

Avant la nuit de la Saint-Jean. Il avait toujours exercé à l'époque une certaine fascination sur les habitants de

Villiers-Passant, surtout sur ceux de son âge. Peut-être à cause de ses yeux. Ou de son caractère, calme, posé. Et

même après la Saint-Jean, c'était une autre forme de fascination qui avait écarté les gens de son chemin…

– Eh bien, je n'ai pas mangé depuis hier midi. Mais je…

– Allons, le coupa Trinité. Nous n'avons qu'à nous écarter un peu de la route et trouver un endroit tranquille. Tu

pourras partager notre repas en paix.

Bohem sourit et acquiesça. Oui, vraiment, la gentillesse et la finesse du Compagnon lui réchauffaient le cœur.

Les trois garçons s'enfoncèrent dans la garrigue. Ils trouvèrent un endroit idéal, en retrait du chemin, où ils purent

manger un repas simple mais bienvenu, à l'ombre des oliviers. Dans la quiétude de cet instant, Bohem leur raconta la

nuit de la Saint-Jean.

*

* *

C'est à peu près au même moment que, fort loin de là, tout au nord du pays, on vit arriver par la mer une

embarcation qui avait à son bord un mystérieux équipage.

C'était sur les côtes du duché de Northia, sur une grande plage de sable doré, à l'ombre des hautes falaises de

glaise verte. Quelques nuages blancs filtraient les rayons de l'astre de midi et donnaient aux choses et aux gens une

douce teinte gris-bleu. La mer opaque était d'un calme rare et l'on entendait juste le lointain ressac des vagues qui

finissaient sur le sable et faisaient rouler de fins galets gris. Les cris des mouettes semblaient venir du firmament et se

fondaient dans le bruit continu de la mer.

La plage et les falaises s'étendaient à perte de vue. Au-delà de ces éperons d'argile se dessinaient les bocages

verdoyants de la Northia, mariage de bois et de prairies vallonnées.

Le bateau glissa sur la plage jusqu'à son milieu, freiné par le sable. C'était une grande nef à voiles blanches, munie

de gaillards de bois noir en poupe et en proue. Quand elle fut complètement arrêtée et qu'on eut jeté l'ancre, six

guerriers descendirent les uns derrière les autres et formèrent une chaîne pour débarquer de grands sacs de toile. Ils

portaient des armures de plates en fer poli qui étincelaient sous le soleil et l'on devinait diverses armoiries sur leurs

surcots. Ce n'étaient pas de simples soldats, mais sans doute des chevaliers de renom, peut-être seigneurs en leur

pays. Un pays lointain, par-delà les mers et le vent.

Quand ils eurent débarqué tous les sacs, ils firent descendre une douzaine de magnifiques chevaux. De grands

destriers, noirs pour la plupart, forts et trapus, équipés pour la guerre. Ils les sellèrent sur la plage et attachèrent les

sacs sur leur dos. Tout cela sans un ordre, sans une parole. Comme des gestes mille fois répétés. Ils avaient la

détermination, la dextérité et la discipline d'une véritable compagnie d'élite. Une compagnie de six combattants.

Enfin, quand tout fut prêt, on vit apparaître sur le pont de nouvelles silhouettes. Six hommes encore, mais ceux-là

vêtus de manteaux blancs, la tête dissimulée sous une haute capuche. Sur le devant de leur habit était brodé un même

symbole. Un dragon rouge et effilé au milieu d'une frise.

Ils descendirent lentement de la nef, majestueux, s'aidant d'un haut bâton de bois sculpté pour marcher. Les

guerriers, qui les attendaient près des chevaux, les aidèrent à se mettre en selle. Puis, sans attendre et sans échanger un

seul mot, ils se mirent tous en route vers le sud, les chevaux traversant au galop la grande étendue de sable,

abandonnant derrière eux la nef et son équipage.

À leur tête, ouvrant la route, se tenait le plus âgé des douze hommes. On ne pouvait voir son visage, mais l'on

devinait son importance, à sa façon de se tenir peut-être, ou bien à la façon qu'avaient les autres de le suivre.

Il était l'un des derniers représentants d'une caste aujourd'hui disparue. Le chef d'un clan qui semblait venir d'un

Il était l'un des derniers représentants d'une caste aujourd'hui disparue. Le chef d'un clan qui semblait venir d'un

autre âge.

Il fonçait, droit vers le sud, prêt à traverser le pays tout entier. Il ne regardait même pas derrière lui pour voir si ses

compagnons le suivaient. Inutile. Il savait qu'ils étaient là. Qu'ils iraient aussi vite que lui, et aussi loin que lui.

Il savait aussi que la route serait longue. Et que les dangers seraient nombreux. Mais c'était leur dernier espoir. Le

voyage de leur dernière chance. Cela faisait presque vingt ans qu'ils attendaient ce moment-là. L'occasion de faire

revivre leur ordre. Leur société devenue secrète. Oubliée. Vingt ans qu'ils négociaient, se disputaient, espéraient, puis

se décourageaient. Car le monde avait changé. Sous leurs yeux. Le monde s'était transformé. Toutes les valeurs qu'ils

avaient défendues jadis avaient été renversées. Tout ce qui avait fait leur force. Leur pouvoir. Leur autorité. Et, à

présent, ils devaient attendre dans l'ombre. Attendre une nouvelle chance. Et après vingt ans, voilà qu'elle se

présentait enfin. Ici. En Gallica. Ils ne pouvaient pas la laisser passer.

Le vieil homme donna un nouveau coup de talon sur les flancs de son cheval. Il voulait aller plus vite. Beaucoup

plus vite. Il n'y avait pas un instant à perdre. Des jours entiers de voyage les attendaient.

C'est ainsi qu'en ce jour de juin, les druides, venus du lointain pays de Gaelia, foulèrent pour la première fois la

terre de Gallica.

Les trois jeunes voyageurs arrivèrent à la tombée de la nuit devant la cayenne de Cornou. Une sorte de petite

auberge retirée, discrète. Sur son enseigne, pendue au-dessus de la porte par deux chaînettes noires, était peint un

pommier.

Ils avaient tant parlé, pendant leur longue marche à travers la Tolsanne, qu'ils n'avaient pas vu le temps passer.

Bohem en avait presque oublié ses peines. La déchirure au fond de son cœur, tout au moins, se refermait parfois et le

laissait retrouver un peu de légèreté. Le plaisir simple de parler. Il se demandait même par moments s'il s'était déjà

senti aussi bien depuis la nuit de la Saint-Jean. Aussi libre, en tout cas. Car les deux Compagnons lui offraient un

regard nouveau, un regard qui ne jugeait pas. Et cela faisait au moins quatre ans qu'on ne l'avait pas regardé comme

ça. Quatre ans qu'il avait vécu seul au milieu des autres. Sans un seul ami. Avec pour seule compagne sa petite sœur,

qui ne lui offrait toutefois qu'un regard désolé.

Des amis. Depuis tout ce temps, il avait presque oublié la saveur de l'amitié. Et aujourd'hui, elle lui revenait enfin.

Si fraîche. Si pure. Si nouvelle.

Les deux Compagnons lui parlaient déjà comme s'ils avaient voyagé avec lui depuis des jours. Ils se moquaient de

lui, lui se moquait d'eux, ils s'émouvaient et s'amusaient ensemble, comme de vrais complices. En quelques heures à

peine ils lui avaient expliqué la plupart de leurs rites. Ils lui avaient dit la beauté du Devoir. Les raisons de leur

voyage. En vérité, ils lui avaient tout simplement donné l'envie de découvrir leur mode de vie, comme si pour la

première fois on lui offrait un autre horizon que celui d'un fils de louvetier à Villiers-Passant. Et c'était agréable.

Flatteur presque.

Cornou était un petit village isolé au milieu des vignes. Pas de seigneur, pas de remparts, quelques maisons

uniquement. La cayenne s'élevait en retrait du bourg. Le Pommier. C'était un mas de petite taille, mais en belles

pierres, et de l'extérieur on voyait déjà que tout était bien agencé, parfaitement entretenu.

– Nous allons voir si la Mère veut bien te laisser entrer, Bohem. Il ne devrait pas y avoir de problème.

– Ne vous en faites pas pour moi, je peux très bien dormir dehors…

– Nous allons voir, répéta Trinité.

Il tendit la main vers Gautier qui lui passa quelque chose que Bohem ne put voir. Puis il s'avança vers la cayenne.

Bohem le regarda s'éloigner. Il se demandait s'il avait déjà vu quelqu'un d'aussi grand que lui. Trinité était un

véritable géant. C'était amusant de le voir devant la porte du mas, la tête enfoncée dans les épaules, de peur sans

doute de ne pas passer.

Gautier, quant à lui, était resté auprès de Bohem. Il lui sourit pour le rassurer. Il faisait déjà sombre, et ils avaient

beaucoup marché. Une bonne nuit de sommeil dans un vrai lit était une promesse agréable. Bohem espérait que la

maîtresse des lieux accepterait de le loger. Surtout qu'en vérité il n'avait pas très envie de passer une nuit tout seul. À

se poser toutes ces questions qu'il ne voulait plus se poser. Pas pour le moment.

À quelques pas de là, Trinité toussota et épousseta ses habits, arrangea le ruban autour de sa nuque puis frappa

trois coups à la porte. Après un court instant, un jeune homme vint ouvrir.

– C'est le Rouleur, chuchota Gautier à l'oreille de Bohem. Il va toper Trinité avant de nous laisser entrer.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Tu vas voir…

Trinité tendit au Rouleur ce que Gautier lui avait passé juste avant et Bohem vit qu'il s'agissait seulement d'un

papier, soigneusement plié. Trinité en sortit un second de son propre sac et le présenta à son tour. Le Rouleur mit les

deux papiers de côté, dans un petit meuble qui était juste derrière la porte. Puis il revint vers Trinité. L'un et l'autre se

serrèrent la main droite, posant la gauche sur l'épaule de leur interlocuteur, et ils s'embrassèrent par trois fois. Bohem

haussa les sourcils. Il ne s'était pas attendu à une telle mise en scène…

Les deux hommes échangèrent quelques paroles. Bohem tendit l'oreille et entendit quelques mots. Trinité

répondait avec humilité aux courtes questions du Rouleur.

– Que faites-vous ?

– Le Tour de Gallica.

– Qui êtes-vous ?

– Les enfants de la Veuve.

Il répondait si vite que cela ne pouvait être qu'une leçon apprise par cœur, pensa Bohem. Une sorte de code secret

pour vérifier l'identité des deux Compagnons. Il prêta à nouveau attention.

– Que cherchez-vous ?

– Hiram.

– Où le trouverez-vous ?

– Sous les gravats, recouvert d'une branche d'acacia.

Le Rouleur tapa sur l'épaule de Trinité et lui fit un large sourire.

– Vous êtes les bienvenus au *Pommier,* mais qui est le troisième qui vous accompagne ?

– C'est… C'est un louvetier. Il s'appelle Bohem. C'est un compagnon de route, et si la Mère le veut bien, nous

aimerions qu'il soit logé ici ce soir. Nous paierons pour son séjour.

– Je vois, répondit le Rouleur en hochant la tête. Je vais lui demander. Attendez ici.

Trinité se retourna et leur fit un clin d'œil. Bohem resta silencieux. Il était très impressionné. Il commençait à

comprendre pourquoi l'on faisait tant de mystère au sujet des Compagnons. Mais il aurait aimé saisir le sens de leurs

paroles. Et il se demandait également pourquoi Trinité avait dit qu'il était louvetier. Cela ne lui plaisait pas vraiment.

Peut-être était-ce une façon de justifier quelque peu sa présence… Un louvetier pouvait-il faire le Tour de Gallica ?

Le Rouleur réapparut rapidement à la porte.

– Vous pouvez entrer, dit-il en se poussant contre le mur pour les laisser passer.

Trinité fit signe à Bohem de le suivre, et Gautier ferma la marche. Tout sourire, ils entrèrent dans le petit. Une

délicieuse odeur de viande flottait déjà dans l'air du vestibule. Le Rouleur les emmena dans la salle à manger où

dînaient cinq autres Compagnons ainsi qu'une femme, assise au bout de la table.

– Ma mère, mes frères, voici Trinité Rivenois et Gautier Burgonnais. Ils sont accompagnés de Bohem le louvetier.

La femme se leva et s'avança vers les nouveaux venus. Bohem se dit qu'elle devait avoir l'âge de son père. Petite

et replète, ses cheveux platine étaient tressés en une grosse natte derrière sa nuque ; elle avait un petit nez rebondi et

de grands yeux marron. Elle portait à la taille un petit tablier blanc et au poignet un gros bracelet de fer.

– Eh bien ! Par Maître Jacques ! Voilà trois enfants qui ont l'air bien fatigués ! s'exclama-t-elle en les embrassant

tour à tour. Allez, posez vos sacs et vos cannes et venez manger avec nous !

Ils s'installèrent à la grande table où régnait une ambiance fort chaleureuse, et partagèrent le repas de leurs hôtes.

Bohem s'intégra facilement dans cette étrange famille. Il ne comprenait pas toujours ce que se disaient les convives,

qui parlaient parfois par énigmes et qui faisaient référence à des choses qu'il ne connaissait pas, mais il s'amusait

bien, et surtout, le repas était excellent.

La Mère avait préparé un plat que Bohem n'avait jamais goûté auparavant et qui était véritablement délicieux.

Dans des tranches d'aubergines revenues dans l'huile, elle avait mis de l'oignon doré, de l'agneau haché, du pain

trempé dans du lait et essoré, des olives émincées, des œufs et du persil. Le tout servi grillé avec une sauce à la

tomate… Il n'en resta pas le moindre petit bout.

À la fin du repas, la Mère se tourna vers Bohem et lui demanda :

– Ainsi, tu es louvetier ?

Bohem haussa les sourcils.

– Pas tout à fait, balbutia-t-il.

– Bohem est un nouveau genre de louvetier, glissa Trinité en posant sa main sur l'épaule du jeune homme. Un

louvetier qui a sauvé une Brume !

– Voilà qui est intéressant, répliqua la Mère en souriant. Un louvetier qui a sauvé une Brume ! Cela ne doit pas

plaire beaucoup, par ici !

– Pas beaucoup, en effet, répondit Bohem.

Les convives se mirent à rire.

– C'est pour cela que notre ami est sur les routes, Mère.

– Très bien ! Ça me va, à moi ! Buvons à la santé du louvetier qui a sauvé une Brume !

– Buvons ! répondirent en chœur tous les Compagnons, et ils vidèrent cul sec leurs gobelets emplis de vin.

Bohem fit de même. Il ne savait que penser. Ses hôtes étaient en tout cas accueillants, et il avait envie de se

détendre. De plus, ils semblaient jouir d'une liberté de pensée étonnante, eux qui ne s'offusquaient pas à l'idée qu'on

veuille sauver une Brume plutôt que la sacrifier…

– Alors, dit la mère, explique-nous pourquoi tu as sauvé cette Brume.

– Je ne sais pas, avoua Bohem. C'est au fond de moi. J'ai vu mon père chasser les Brumes toute ma vie et je n'ai

jamais compris pourquoi…

– Tu ne lui as pas demandé ? se moqua Trinité à côté de lui.

– Si, mais ses raisons ne me satisfont pas. Je crois en réalité qu'il le fait uniquement parce que son père le faisait, et

que c'est une tradition qu'on lui a imposée. Et puis les primes nous permettent de vivre…

– Mais toi, tu n'en as pas envie ? insista la Mère.

– Non. Quelqu'un ici a-t-il déjà croisé une Brume dans la nature ?

Tous les convives firent non de la tête.

– Allons, vous qui voyagez à travers tout le pays, vous qui faites le Tour de Gallica, vous n'avez jamais croisé une

seule Brume ?

– Non, Bohem, jamais.

– Et vous ne trouvez pas cela curieux ? Vous ne trouvez pas cela étrange qu'on nous répète que les Brumes sont

des créatures dangereuses et que nous devons les éliminer alors que nous n'en croisons jamais ? On nous dit qu'elles

attaquent nos troupeaux, mais nous-mêmes ne mangeons-nous pas de la viande ? Aurait-on plus de droits que les

Brumes uniquement parce que nous sommes des hommes ? Non. Cela ne me satisfait pas.

La Mère sourit. Elle fit un signe de tête à Bohem, comme pour l'inviter à continuer son explication.

– Je crois qu'on nous ment au sujet des Brumes. Et je crois que, si personne ne les défend, il n'y en aura bientôt

plus une seule dans tout le pays. J'ai croisé une Brume il y a quelques jours. Un loup, magnifique, et il ne m'a pas

attaqué. Au contraire, je crois même que je peux dire qu'il m'a aidé, en quelque sorte. Et toutes ces créatures vont

disparaître. Les loups, les chimères, les bayards, les griffons… Il n'y en aura bientôt plus. J'ai vu un griffon un jour,

que mon père avait chassé. C'est une si belle créature ! En avez-vous déjà vu ?

– Moi oui, répondit l'un des Compagnons.

– Comment une créature si belle pourrait-elle être un démon ? Et si vraiment c'était un démon, comment mon père

aurait-il pu si facilement l'abattre ? Non, je n'y crois pas un seul instant. Et une licorne… Quelqu'un a déjà vu une

licorne ?

Personne ne répondit.

– Moi non plus. Et je rêve d'en voir une. Vivante. Libre. Pas l'approcher, juste la voir. Savoir qu'elle vit.

Vraiment. Qu'elle a sa place, elle aussi.

Tous les convives étaient devenus soudain silencieux. Ils semblaient émus par le discours de Bohem. Et lui-même

ne parlait pas d'une voix très assurée… Il n'avait jamais dit à voix haute toutes ces choses. Ces choses qui bouillaient

au fond de lui depuis toujours.

–… savoir qu'elle a sa place elle aussi, répéta-t-il tout doucement en hochant la tête.

La Mère le dévisagea un long moment, puis elle lui lança un regard d'une grande chaleur. Elle leva à nouveau son

verre et invita les Compagnons à trinquer une fois encore.

– Buvons !

Ils s'exécutèrent, puis les conversations reprirent lentement leur cours. Bohem vit alors que les autres le regardaient

différemment. Comme s'il faisait vraiment partie de leur famille à présent. Et il participa pleinement aux discussions

qui suivirent. De plus en plus débridées.

Quand le repas fut terminé, que tout le monde eut bien chanté et bien ri, la Mère leur ordonna de monter se

coucher. Les trois jeunes hommes, Trinité, Gautier et Bohem, furent placés au premier étage, dans la même chambre,

où ils avaient chacun un lit, ce qui les enchanta.

C'était une petite chambre, simple mais confortable, plus confortable que la plupart des maisons de Villiers-

Passant, songea Bohem. Les trois lits étaient en bois, surélevés, et chaque hôte bénéficiait d'un petit coffre personnel.

Un luxe auquel Bohem n'avait jamais goûté.

Aux murs étaient fixés des outils dont il supposait qu'ils représentaient les différents métiers des Compagnons… Il

en avait remarqué déjà dans les autres pièces. Ainsi que d'autres décors. Il commençait à s'habituer à tous ces

symboles qui semblaient si importants pour les Compagnons.

Ils s'installèrent, puis Trinité éteignit les deux chandelles fixées près de la porte d'entrée. La pièce n'était plus

éclairée que par les rayons dorés de la lune.

Bohem était sur le point de souhaiter une bonne nuit à ses compagnons quand il les vit se diriger vers la fenêtre de

leur chambre.

Les garçons s'installèrent sur le rebord, le dos contre le chambranle de bois.

Dehors, la lumière des étoiles secondait celle de la lune pour enrober la nuit dans un halo paisible. Le vent léger

portait le chant des grillons.

Bohem vit Trinité sortir de son sac une petite poche de velours d'où il extirpa un long shilom de bois sculpté. Il prit

au fond de la poche une petite pincée d'herbe qu'il laissa tomber au fond du fourneau, puis il recommença jusqu'à

atteindre le haut du shilom. Il tassa délicatement l'herbe avec son petit doigt. Il prit alors dans sa poche un briquet à

silex et un morceau d'amadou, et il alluma l'herbe en tirant sur le shilom. Le Compagnon prit plusieurs longues

bouffées, soufflant paisiblement la fumée au-dessus de sa tête, avant de passer la pipe à Gautier.

Bohem se redressa sur son lit et s'assit contre le mur. La fumée du shilom flottait jusqu'à lui et inondait la pièce

d'une odeur de corde brûlée.

– Oh, pardon, tu veux peut-être fumer ? demanda Trinité en voyant que Bohem n'était pas couché.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda le jeune homme en fronçant les sourcils.

– Une herbe qui fait dormir.

Bohem haussa les épaules. Il n'avait jamais fumé de sa vie, et à part quelques marchands de passage, personne ne

fumait à Villiers-Passant. Il était tellement fatigué qu'il n'avait certainement pas besoin d'une herbe pour dormir, mais

il avait envie d'essayer tout de même. Il se leva et alla s'asseoir près des deux Compagnons.

Gautier lui passa le shilom. Bohem le mit dans sa bouche et aspira.

– -Doucement ! l'arrêta Trinité en riant.

Bohem se mit à tousser bruyamment. La fumée l'avait étouffé et la gorge lui brûlait. Il grimaça et redonna le shilom

à Gautier.

– Bahh ! maugréa-t-il. C'est abominable !

Et soudain, il sentit une vague de lourdeur qui lui montait à la tête. Comme si son crâne se remplissait

d’eau. La

chambre se mit à tourner, et il fut pris d’une brutale envie de se coucher. Il avait l’impression de ne plus pouvoir

soutenir son propre corps.

Il se leva péniblement et alla jusqu’à son lit d’une démarche mal assurée. C’était comme si ses pieds étaient

devenus de gros poids de plomb, comme si chaque pas lui demandait un effort considérable. Il entendait derrière lui

les rires des deux Compagnons. Il avait l’impression d’être ivre, et il se mit à rire lui-même, puis il se laissa tomber sur

son lit et plongea dans un profond sommeil.

*

* *

Je suis seul. Le temps s’est arrêté. Autour de moi, une vaste plaine et un beau ciel d’azur. Les nuages sont figés.

Le vent ne souffle plus. Je ne vois pas mes mains. Je ne vois pas mon corps.

Derrière moi. Une présence. Je me retourne. Lentement. Et je le vois. Le loup. Le loup gris. Je reconnais son

pelage. Je crois même que je reconnais ses yeux.

Il est magnifique. Debout sur un rocher. Penché vers moi comme s’il voulait lire dans mon âme. Il y a quelque

chose de gravé sur le rocher. Sous ses pattes. Deux phrases. Je ne peux pas les lire. Je ne sais pas.

Le loup se retourne. Je comprends tout de suite. Il veut que je le suive. Il avance. Je flotte. Je traverse l’espace,

peut-être le temps. Je ne sais à quelle vitesse nous avançons. La plaine, le ciel, tout devient flou. Les distances

semblent s’étirer. Et je parviens à suivre le loup. Mon loup. Sans réfléchir. Comme si je connaissais déjà son chemin.

Il est mon guide.

Je n'ai qu'à suivre la voie que m'ouvre la Brume.

Soudain elle disparaît. Le monde autour de moi s'éteint et se rallume, plusieurs fois, comme si je clignais

lentement des yeux. Il n'y a toujours pas un bruit. À peine le battement de mon cœur. Bat-il vraiment ?

lentement des yeux. Il n'y a toujours pas un bruit. À peine le battement de mon cœur. Bat-il vraiment ?

Je suis devant une forêt. Le long tapis d'herbe s'arrête à quelques pas, au pied d'un mur d'arbres touffus.

J'attends. Je sais que je ne suis pas là par hasard. C'est mon loup qui m'a guidé. Et il sait où je dois me rendre.

Une silhouette se dessine à la lisière de la forêt. Une figure qui apparaît à l'orée du bois. Un homme. De petite

taille. Haut comme un enfant. Fort. Il sort de l'ombre des arbres. Je le distingue mieux à présent. Il a une longue

barbe blanche qui descend sur son ventre rond. Sur son dos, il porte un instrument que je ne connais pas. Il est vêtu

d'une cotte de maille et d'une armure de cuir. À sa taille, il porte une courte et splendide épée. Et sur sa tête, un

chapeau marron orné d'une longue plume d'oie blanche.

Il s'avance. Il sourit. On dirait qu'il me reconnaît. Mais je ne l'ai jamais vu, moi. Pourtant, j'ai l'impression de le

connaître aussi. De l'avoir toujours connu. Comme un frère.

Il parle mais je ne l'entends pas. Je vois ses lèvres qui bougent, mais aucun son n'en sort. Il est tout près

maintenant. Il tend son bras vers moi, le poing fermé. Il serre quelque chose dans le creux de sa main. Quelque

chose qu'il veut me donner.

Lentement, il tourne sa main vers moi.

Et il ouvre les doigts.

Chapitre 3

AÏSHANS

Votre ordre a essaimé à travers de nombreux pays, cher abbé.

Raymond VII était un homme petit et gras, à la peau mate, aux cheveux noirs, au regard brillant. Des pattes d'oies

au coin de ses yeux lui donnaient un air souriant, mais on sentait qu'il n'était pas d'humeur facile. Sa petite taille ne

l'empêchait pas d'avoir une autorité naturelle, un charisme imposant. C'était comme si sa présence occupait tout

entière la grande salle du palais d'Al-Ksar.

– C'est vrai, répondit Pieter le Vénérable en s'inclinant. Vous avez chez vous quelques-uns de nos monastères.

Il se méfie. Ma venue le trouble, je le vois bien. Peut-être voit-il d'un mauvais œil l'essor de Cerly en son pays. En

tout cas, il sait pourquoi je suis là et il a déjà dû deviner que j'avais moi aussi un intérêt au mariage de Livain avec

sa fille. Il ne sait pas lequel. Alors oui, il se méfie.

– Quelques-uns ? De plus en plus, vous voulez dire ! Notre regretté pape semblait apprécier beaucoup Cerly…

Mais son successeur, ce fameux Nicolas IV qui nous vient de Brittia, l'avez-vous rangé à vos côtés lui aussi ?

Je dois changer de sujet. Il ne faut pas que Cerly ait un rapport avec notre conversation. Il ne doit pas me voir,

moi, derrière les desseins de Livain.

– Cerly n'est pas un ordre politique, Majesté. Nous sommes de simples moines qui respectons la règle de saint

Benoît et celles de la miséricorde envers les pauvres, les…

– Allons ! le coupa le roi de Chastel. Soyons sérieux ! Vous possédez *la liberta romana* ! Vos monastères sont

autonomes et vous êtes assujettis au seul pape ; le nombre de paroisses dont vous avez hérité de la part de seigneurs

bienveillants est considérable, sans parler des oblats qui vous font don de leurs biens… Ne me dites pas que vous ne

faites pas de politique !

Inutile de tenter de le détromper. Il n'est pas idiot. Je peux toutefois essayer de le persuader que Cerly n'a rien à

voir dans la mission que m'a fixée le roi.

– Je suis ici au nom du roi de Gallica, affirma le vieil abbé. Pas au nom de mon ordre. Livain n'a aucun intérêt

dans Cerly, et s'il m'a envoyé moi, c'est qu'il me fait confiance en tant que messager probe, et non pas en raison de

ma fonction.

– Soit, répondit Raymond VII en souriant. Alors que me veut-il, ce bon Livain ?

Il le sait très bien. Ma présence au nom du roi de Gallica ne peut avoir qu'une seule explication.

– Vous n'êtes pas sans savoir qu'il a répudié son épouse, Hélène de Quienne…

– Comment l'ignorer ? On ne parle que de ça !

– Livain cherche une nouvelle femme, qui puisse lui donner un fils.

– Et il vous envoie, vous, me voir, moi ?

– Votre Majesté, Livain VII vous demande la main de votre fille.

Le roi de Chastel resta silencieux un instant. Il avait bien sûr deviné depuis longtemps la raison de la visite de

l'abbé, mais deviner était une chose, l'entendre dire en était une autre.

– Et pourquoi n'est-il pas venu en personne ? demanda-t-il finalement. Si le roi de Gallica désire tant ma fille, il

pourrait au moins faire le déplacement, n'est-ce pas ?

Personnellement, cela m'aurait arrangé.

– Livain aurait bien sûr préféré venir jusqu'ici lui-même, ne serait-ce que pour le plaisir de

s’entretenir avec vous.

Malheureusement, ce n’était pas le moment de quitter le royaume… Le couronnement d’Emmer Capigesne au

royaume de Brittia nous préoccupe particulièrement.

– Ha ! Et vous voulez que je marie ma fille à un roi qui doute pour la sécurité de son royaume ?

– Je n’ai pas dit qu’il doutait pour la sécurité de Gallica, Majesté. J’ai dit qu’il était préoccupé par ce

couronnement. Car, comme le pensent beaucoup de princes de Gallica et de Brittia, il lui semble illégitime…

– Ce n’est pas la première fois qu’un roi illégitime arrive sur un trône…

– Non, mais cela prouve que ce roi n’a aucun scrupule, et nous n’aimons pas partager la frontière d’un roi sans

scrupule…

– Partager la frontière ? s’exclama Raymond, moqueur. Vous faites bien plus que ça ! Le roi de Brittia possède

– Partager la frontière ? s’exclama Raymond, moqueur. Vous faites bien plus que ça ! Le roi de Brittia possède

près de la moitié des fiefs de votre pays !

Cela va être plus dur que je ne l’avais imaginé. Toutefois, s’il réagit ainsi, c’est peut-être que lui aussi craint

Emmer Capigesne. Je dois jouer sur ce terrain-là…

– Vous avez raison. La force que Capigesne a acquise en épousant Hélène de Quienne est une véritable menace

pour Gallica. Mais pour vous aussi. En unissant votre famille à celle de Livain, vous pourriez créer une alliance si

forte qu’aucun ennemi n’oserait l’affronter. Pas même Emmer Capigesne.

– Je ne me sens pas menacé par Emmer.

– Depuis qu’il a épousé Hélène, vous avez pourtant une frontière commune : celle de la Quienne.

– J’en ai aussi une avec Livain par le comté de Tolsanne. Pourquoi devrais-je me méfier de l’un plus que de

l’autre ?

– Si votre fille épouse Livain, vous n’aurez plus à vous méfier de lui !

– Est-ce une menace ?

– Majesté, je crois que…

À cet instant, Pieter le Vénérable fut coupé par une voix féminine derrière lui.

– Et si vous laissiez décider la personne la plus directement concernée ?

L’abbé se retourna lentement sur son fauteuil. Il découvrit alors le jeune visage lumineux de Camille de Chastel.

Du haut de ses dix-huit ans, elle avait déjà le regard décidé des grandes dames. C’était une jeune femme splendide,

aux cheveux châtains, légèrement ondulés, flottant sur ses épaules. Toute en formes, gracieuse, elle respirait l’énergie,

la force, la volonté. Le menton fier, deux petits yeux verts malins. À sa façon de parler et de s’avancer vers son père,

Pieter comprit aussitôt que ce n’était pas une jeune femme docile et se demanda s’il avait vraiment fait un bon choix

pour le roi de Gallica. Après Hélène de Quienne, Livain n’avait pas besoin d’une autre effrontée.

– Ma fille, répliqua Raymond VII, fâché, vous n’avez rien à faire ici. Retournez, je vous prie, dans vos

appartements.

– Rien à faire ici ? Il me semble qu’on parle de mon mariage…

– Eh bien non, justement, puisque je ne donnerai pas votre main à ce Gallicien…

– Et si moi je veux l’épouser ? rétorqua insolemment la jeune femme.

Raymond VII se leva d’un élan furieux.

– Camille ! Je vous ai dit de retourner dans vos appartements !

Mais la jeune femme ne se laissa pas impressionner. Elle s’avança vers Pieter le Vénérable.

– Donnons au moins une chance à cet abbé de nous expliquer en quoi ce mariage pourrait nous être utile… Vous

disiez que c'était une alliance de choix ?

Le vieil homme acquiesça lentement, embarrassé. Elle le mettait dans une position délicate, entre elle et son père.

– Madame, je crois en effet que ce mariage serait pour vous, pour votre père, et pour le pays de Chastel tout entier

un choix fort judicieux. Livain VII est un homme beau et fier, un mari attentionné, intelligent et pieux, et il est

certainement le roi le plus puissant qui ait des terres mitoyennes avec celles de votre père…

– Vous avez déjà dit cela…

Je dois utiliser un dernier argument. Un argument de poids.

– D'autre part, ajouta Pieter d'une voix plus forte, le pape sacrera votre union.

Dieu pardonne mon mensonge ! Mais ce n'est sans doute qu'une vérité par anticipation. Je saurai persuader

Nicolas IV. Et c'est le meilleur argument pour convaincre à la fois Raymond VII et sa fille. De plus, ils doivent me

croire. Je suis l'abbé de Cerly. Raymond sait que mon ordre entretient des rapports privilégiés avec la papauté, il l'a

rappelé lui-même tout à l'heure. C'est la meilleure carte que je puisse jouer.

Camille de Chastel tourna les yeux vers son père. Elle sourit. Puis elle regarda à nouveau l'abbé de Cerly.

– J'ai une dernière question, cher abbé. Quels sont les rapports de la couronne de Gallica avec le comté de

Tolsanne ?

Pieter le Vénérable haussa les sourcils.

En quoi cela peut-il l'intéresser ? Évidemment, ce fief a une frontière commune avec le royaume de son père, je

comprends qu'elle se soucie de cela, mais si elle me pose cette question en dernier, après ce que je

viens de dire,

c'est que c'est encore plus important. Étrange…

– Ils sont excellents, mentit Pieter. Allons, pour vous mettre dans la confidence, il y a de fortes chances que le

comte épouse la sœur de Livain.

– Parfait, répondit Camille de Chastel. Parfait.

Elle se tourna à nouveau vers son père.

– Je serais heureuse, père, d'accepter cette demande en mariage. Et je suis sûre que vous aussi y trouverez un

intérêt.

Au grand étonnement de Pieter, le roi de Chastel acquiesça lentement. Comme s'il venait de comprendre la

motivation de sa fille. Mais Pieter, lui, ne comprenait pas. Et il n'aimait pas ça du tout. Qu'y avait-il au sujet du comté

de Tolsanne qui pouvait pousser ainsi la jeune femme à vouloir épouser le roi de Gallica ?

Certes, il avait visiblement obtenu ce qu'il était venu chercher ici, mais soudain il se demandait si c'était une bonne

chose. Cette Camille n'était pas du tout le personnage qu'il avait imaginé. Elle n'avait que dix-huit ans, mais semblait

déjà toute politique. Et ce n'était pas vraiment bon signe. Mais il était trop tard. Il allait falloir assumer. Le roi avait

trouvé une nouvelle femme qui lui apportait une alliance de taille. Pour le moment, c'était le plus important. Même si

cette nouvelle femme risquait de gêner un jour la réalisation de certains de ses plans à lui… Mais après tout, c'était

cela, la politique. Se battre. Toujours se battre pour gagner un petit peu de place. Un petit peu de pouvoir. Coûte que

coûte.

Bohem se réveilla en sursaut. Il faisait grand jour dans la chambre. Il était ébloui par un rayon de

soleil diffusé à

travers la fenêtre. Il tourna la tête sur le côté. Les deux autres lits étaient vides. Trinité et Gautier n'étaient plus là.

Le jeune homme se redressa. Combien de temps avait-il dormi ? Il était très reposé. Il se sentait en pleine forme. À

Le jeune homme se redressa. Combien de temps avait-il dormi ? Il était très reposé. Il se sentait en pleine forme. À

vrai dire, il avait l'impression d'avoir dormi deux nuits complètes. Était-ce son état de fatigue qui lui avait permis de si

bien dormir, ou bien l'herbe abominable que les deux garçons lui avaient fait fumer la veille ? Il ne pouvait savoir.

Eux n'avaient visiblement pas dormi aussi longtemps.

Où étaient-ils, d'ailleurs ? Il tendit l'oreille. Il y avait des gens en bas, sur la terrasse, qui parlaient devant la maison.

Il sauta sur ses pieds, se frotta les yeux et s'habilla en vitesse. Il allait se faire remarquer et il avait horreur de ça.

Dès qu'il fut prêt, il sortit de la chambre et dévala les escaliers.

– Ouh là ! Doucement, le louvetier ! s'exclama la Mère qui arrivait de la salle à manger.

Il descendit plus calmement les dernières marches. Elle s'approcha de lui et l'embrassa avec chaleur.

– Tout le monde est déjà debout, tu vois. Je suis contente que tu aies si bien dormi pour ta première nuit au

Pommier ! Mais dépêche-toi, vous avez encore beaucoup de route à faire aujourd'hui ! Les garçons t'attendent sur la

terrasse…

Bohem la remercia et s'apprêta à rejoindre les autres dehors, mais la Mère le rattrapa par le bras.

– Dis-moi, Bohem, de quel village viens-tu ?

Le jeune homme blêmit. Pourquoi cette question ? Était-elle au courant ? Un frisson lui parcourut l'échiné. Il ne

savait que répondre. Pouvait-il lui faire confiance ? Et si elle donnait cette information à ceux qui

étaient sur ses

traces ? Il hésita. Mais il ne pouvait lui mentir. Elle s'était montrée tellement accueillante. Et l'atmosphère était si

singulière, dans cette cayenne. Une complicité profonde entre tous les gens qui franchissaient le seuil de cette porte.

Quelque chose qu'il n'avait jamais connu. Et qui lui plaisait tellement ! Il décida de parler.

– De Villiers-Passant.

La Mère hocha lentement la tête.

Elle savait.

Bohem le comprit aussitôt. D'une façon ou d'une autre, elle avait appris ce qui s'était passé là-bas. Il le vit dans ses

yeux. Et il y vit aussi un peu de compassion. Mais il ne put s'empêcher de prendre peur. Le souvenir du massacre lui

revenait comme un cauchemar éveillé.

– Que savez-vous ? Et comment ? Je…

– Je sais ce qui s'est passé dans ton village, Bohem, chuchota la Mère en fronçant les sourcils. Et si tu es le

louvetier que tu dis, alors je sais aussi qui tu es et pourquoi tu es là.

– Mais comment ? insista le jeune homme.

– Nous autres Compagnons avons nos propres moyens d'information. On parle beaucoup de ton histoire dans les

cayennes…

Bohem chancela. La Mère lui serra le bras.

– Allons, Bohem, tu as fait ce que tu avais à faire. Et tu es entre de bonnes mains, à présent. Tu dois fuir. Va avec

Trinité et Gautier.

– Mais… Je ne comprends pas… Expliquez-moi !

– Je ne peux pas t'en dire plus que ce que je sais, Bohem. Je sais que les gens qui sont après toi sont

mauvais et

dangereux, et que tu as donc sûrement raison de fuir. Ils te cherchent encore. Et on dit qu'ils viennent à présent dans

notre direction. C'est tout ce que je sais. Ce que tu as dit hier soir sur les Brumes m'a beaucoup touchée. Je sais que

tu es un bon garçon. Nous ferons tout ce que nous pourrons pour t'aider.

Bohem écarquilla les yeux. Il était terrifié. La soirée de la veille et cette longue nuit de sommeil lui avaient presque

fait oublier. Et à présent, tout lui revenait. Et les choses semblaient pires encore. Plus urgentes.

– Mais qui sont-ils, ceux qui me poursuivent ?

– Tu ne le sais pas ? s'étonna la Mère.

– Non !

– On dit que ce sont des Aïshans.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? s'exclama Bohem en secouant la tête, intrigué.

– Des barbares, venus de très loin. Ils ne sont pas de Gallica, ni même d'un pays voisin…

– Mais que peuvent-ils me vouloir ?

– Je n'en ai aucune idée, Bohem. Mais tu dois fuir.

Il tremblait. Et il n'était pas sûr de bien comprendre. Il n'arrivait pas à y croire. Cela devenait de plus en plus

absurde.

– À présent, va rejoindre les autres dehors. Dépêche-toi de manger et partez.

Bohem acquiesça, hébété. Il se retourna lentement et se dirigea vers l'entrée. Il ouvrit la porte, et il resta un moment

immobile, le regard dans le vide.

– Alors, on se réveille ?

Bohem tourna la tête. Gautier et Trinité étaient assis à une grande table en bois, leurs sacs et leurs cannes à leurs

pieds. Ils lui firent un large sourire.

– Eh bien ! s'exclama Trinité en se levant. Ce n'est pas trop tôt ! Tu es un sacré ronfleur, toi ! Je ne te demande pas

si tu as bien dormi, hein ?

– Je… Je suis désolé, je vous retarde…

Le grand Compagnon l'attira à la table et le fit s'asseoir.

– Ce n'est pas grave, louvetier, mais maintenant dépêche-toi de manger ! Regarde ces bonnes brioches ! Les autres

ont failli tout manger, heureusement qu'on était là pour les en empêcher, hein ?

– Où sont-ils, les autres ?

– Partis travailler, tiens ! Tu crois que tout le monde passe son temps à dormir comme toi ? Ils participent à la

charpente de l'église de Cornou.

Bohem hocha la tête. Il mangea aussi vite qu'il put pour ne pas retarder ses deux amis. Pendant tout le repas, il ne

pensa qu'à une seule chose. Ces barbares qui le cherchaient. Les Aïshans. Il n'avait jamais entendu ce mot. Et il

n'arrivait pas à croire qu'il pût être la proie de gens qu'il ne connaissait même pas.

n'arrivait pas à croire qu'il pût être la proie de gens qu'il ne connaissait même pas.

Quand il eut fini, il informa les deux Compagnons qu'il était prêt à partir. Il ne savait pas s'ils étaient au courant de

son histoire. Sans doute pas. La Mère n'avait pas encore pu leur dire. En lui posant ces questions, elle venait

seulement d'avoir la confirmation qu'il était le jeune homme dont elle avait entendu parler.

Trinité alla donc prévenir le Rouleur qu'ils allaient quitter la cayenne. Celui-ci lui dit de patienter devant la porte.

Les trois garçons attendirent un instant, puis le Rouleur revint avec la Mère et un autre Compagnon, Bouchard, qui

l'assistait dans la cayenne. Aussitôt, Trinité et Gautier se mirent à genoux et posèrent leurs sacs devant eux. Bohem

les imita, sans savoir s'il était censé le faire ou non.

– Le travail de nos frères ici est terminé, commença solennellement le Rouleur, est-ce que quelqu'un ici a quelque

chose à reprocher aux partants ?

– Non, non, répondirent en chœur Bouchard et la Mère.

Le Rouleur prit les sacs de Trinité et Gautier au sol et les posa sur leurs épaules. Puis il leur tendit les petites

feuilles de papier qu'ils lui avaient remises la veille.

La Mère s'avança et posa une main sur l'épaule de Trinité, le plus grand des trois.

– Gloire à Dieu, honneur à Maître Jacques, respect à tous les braves Compagnons ! Soyez prudents, mes enfants.

Les nouvelles ne sont pas bonnes, ces jours-ci, et les routes ne sont pas sûres. Restez ensemble. Entendu ?

– Oui, Mère, répondirent les trois garçons.

Bohem se surprit lui-même à répondre en même temps que les deux autres. Comme s'il était l'un des leurs. La

Mère acquiesça, puis s'approcha de lui.

– Bohem, toi surtout, le louvetier, sois prudent. Et prends ceci. Elle se retourna et prit dans les bras de Bouchard un

sac en peau de chèvre dans lequel elle avait glissé quelques affaires, vêtements, torches, galettes… Elle mit le sac sur

les épaules de Bohem, puis elle glissa dans sa main une boucle d'oreille, la même que celle des deux autres

Compagnons, au bout de laquelle pendait une petite équerre dorée.

– Porte-la tout le temps, dit-elle en lui faisant un clin d'œil. En souvenir du *Pommier*. Tu n'es pas Compagnon,

Bohem, mais tu es de notre famille. Les Compagnons te reconnaîtront comme tel. Où que tu sois.

Bohem était fort ému. C'était idiot, mais à cet instant, en entendant les paroles réconfortantes de cette femme, il ne

pouvait s'empêcher de penser à sa propre mère, qu'il avait perdue depuis si longtemps.

– Je ne sais comment vous remercier…

– En faisant attention à toi, répondit la Mère tout sourire. Il hocha la tête, puis il lui demanda à voix basse :

– Je vous suis infiniment reconnaissant. Dites-moi, j'ai besoin de savoir… Comment vous appelez-vous ?

Elle sourit. Elle se pencha vers lui et répondit.

– Mère. Je m'appelle Mère.

Puis elle l'embrassa et retourna à l'intérieur de la cayenne sans rien ajouter. Bohem sentit son cœur battre plus fort.

Il ferma les yeux un instant, troublé, puis Trinité lui tapa sur l'épaule pour lui faire signe de se relever.

Les trois garçons se mirent en route sans plus attendre. Une longue journée de marche les attendait.

La cour des poètes et des troubadours de Pierre-Levée – en accord avec le conseil de ville et le bourgmestre – avait

préparé une grande fête pour le retour d'Hélène de Quienne.

La duchesse, qui, comme son père, avait toujours vécu au cœur du comté de Pierevain, s'était absentée plusieurs

semaines afin d'accompagner son époux en Brittia pour le couronnement. La nouvelle de son retour avait enchanté la

ville entière, et tous les habitants de Pierre-Levée avaient accepté de participer aux festivités préparées par les

troubadours. Elle était leur muse, leur sœur et leur mère à la fois. Leur reine, à nouveau ! Sa beauté et la splendeur de

son âme avaient inspiré mille poèmes. Les peintres ne juraient que par sa beauté immortelle et la peignaient avec

tendresse. Elle avait souvent sauvé ces créateurs incompris de la ruine ou de l'opprobre, et les artistes du pays

savaient qu'ils étaient toujours bienvenus à la cour d'Hélène, comme ils l'avaient été à la cour de son père et à celle

de son grand-père. Car dans la famille de Quienne, l'art était une histoire d'amour.

Pierre-Levée était toute l'année une ville de fête et de poésie, mais ce jour fut encore plus extraordinaire. Les

troubadours, le conseil et les habitants de la cité voulaient manifester leur joie et peut-être aussi faire comprendre à la

duchesse qu'ils espéraient qu'elle ne quitterait jamais définitivement le comté de Pierevain. À présent que son époux

était roi de Brittia, ils craignaient qu'elle ne passe la majeure partie de son temps de l'autre côté de la mer. Or, ils

n'imaginaient pas la vie sans elle.

Le bourgmestre avait fait décorer toute la ville. Des banderoles flottaient au-dessus des ruelles, des pavois étaient

accrochés aux murs, des draperies tendues de fenêtre en fenêtre. On avait aligné des flambeaux sur le pavé des artères

principales pour que la ville restât éclairée longtemps après le coucher du soleil. Les jongleurs et les funambules

avaient envahi les allées, et sur les places on jouait à la lutte, aux barres, au cheval fondu ou à colin-maillard. On

dansait ici et là au son de la vielle et du psaltérion. On chantait, on riait, et surtout, on buvait. On buvait beaucoup.

Hélène de Quienne traversa la ville avec son escorte sous les acclamations et les fleurs. Quand, enfin, elle arriva au

Palais des Ducs, elle put mesurer l'immensité de la foule qui célébrait son retour. L'esplanade tout entière était noire

de monde et la clameur ne semblait jamais vouloir s'arrêter. La duchesse frissonna. D'aussi loin qu'elle pût se

souvenir, Livain VII lui-même n'avait jamais été aussi bien reçu dans aucune ville, pas même la capitale. Elle resta un

instant sur le large perron pour savourer cet amour que les habitants de Pierre-Levée lui offraient.

Son cœur battait à

tout rompre. Elle se jura de ne jamais oublier ce moment. Il y avait quelque chose de si pur dans la joie de ces gens !

Une sincérité qu'elle ne connaîtrait sans doute jamais ailleurs, car le monde dans lequel elle évoluait à présent n'était

que politique, pouvoir et manipulations.

Elle adressa un dernier regard à la foule et entra dans le Palais des Ducs. Depuis le temps qu'elle l'habitait, elle

connaissait chaque pièce, chaque recoin du magnifique édifice. Mais, aujourd'hui, il avait retrouvé l'apparat des

grands jours. Les troubadours avaient décoré toutes les pièces du palais, et elle fut enchantée par la flamboyance des

couleurs qui habillaient les murs et les plafonds. Quand elle entra dans la grande salle de réception, elle témoigna sa

gratitude en offrant à l'assemblée son plus beau sourire.

La fête commença aussitôt. Hélène était épuisée par le long voyage qu'elle venait de faire, mais elle ne le montra

pas et se laissa emporter par l'humeur festive qui les habitait tous. Quand la duchesse eut salué la plupart des

convives, ils passèrent à table. Hélène s'assit sur le trône disposé au milieu de la principale table. À ses côtés, elle

retrouva ses proches et les personnalités les plus éminentes du comté. Philippe Demas, dit le « Peintre borgne », était

juste à sa droite, et à sa gauche se trouvait le vicomte de Pierevain. Il y avait également l'évêque de Pierre-Levée, le

juste à sa droite, et à sa gauche se trouvait le vicomte de Pierevain. Il y avait également l'évêque de Pierre-Levée, le

bourgmestre, un certain Chrétien de Troyes, jeune clerc de vingt ans qu'Hélène avait déjà vu et qui venait enrichir ici

son amour des belles lettres, quelques autres troubadours de renom, et, comme toujours, beaucoup de femmes. Les

amies personnelles de la duchesse. Il n'y avait aucun autre fief dans tout le pays où les femmes occupassent une place

aussi importante. Grâce à Hélène, elles avaient ici accès aux plus hautes fonctions de l'administration, et il s'en était

fallu de peu l'année précédente que le vicomte ne fut remplacé par une vicomtesse. Car ce n'était pas aisé.

Offrir aux femmes le respect qu'elles méritaient dans ce monde d'hommes était un combat de chaque instant. Une

guerre sans relâche, qu'Hélène menait avec foi et détermination. Elle avait hérité de son père un pouvoir

considérable, la souveraineté sur certains des plus importants fiefs du royaume, et elle entendait bien mettre ce

pouvoir au service de la gent féminine. Ce qui, bien sûr, ne lui valait pas que des amis. C'est aussi sans doute cette

volonté d'émancipation qui avait agacé Livain VII, suffisamment pour qu'il la répudiât. Et elle en tirait une sorte de

fierté. Elle n'avait pas cédé, même face au roi de Gallica. Jusqu'à sa mort elle défendrait cette cause. Comme elle

défendait l'amour et le plaisir. Comme elle défendait la poésie.

Avant de commencer son repas, Hélène se pencha un peu pour voir les visages de ceux qui étaient à l'autre bout

de la table. C'est alors qu'elle le vit.

Ses cheveux blonds frisés, son visage d'ange. Ses sourcils fins, ses lèvres délicates. Son corps léger, ses doigts

d'artiste, effilés, gracieux, agiles. Ses gestes subtils. Son regard d'enfant surpris. Il écoutait en souriant les histoires

des autres convives. Discret. Bienveillant. Puis lentement, il tourna les yeux vers elle. Si lentement ! Elle croisa enfin

son regard. Bernart de Ventadorn.

Il était l'un des plus jeunes troubadours de sa cour, peut-être le plus talentueux. Ses poèmes ne parlaient que

d’amour, ses chansons étaient pleines de ferveur, de passion et d’ivresse. Hélène ne se lassait jamais de l’entendre ;

elle avait pour lui bien plus que la simple affection d’une duchesse pour l’un de ses sujets. On s’amusait souvent de la

tendresse qu’avait Hélène de Quienne pour ses troubadours, l’on faisait courir bien des rumeurs sur le libertinage de

sa cour. Mais les sentiments qu’elle éprouvait pour Bernart n’étaient plus un simple jeu. Et cela lui faisait presque

peur, à présent.

Elle lui sourit et tourna rapidement la tête pour ne plus le voir, penser à autre chose. Elle commença son repas.

Musique, danse, poésie, moult festivités accompagnèrent le fantastique festin préparé par les plus grands cuisiniers

du comté de Pierevain. Des petites cagouilles revenues dans du beurre avec quelques gousses d’ail, des matelotes

d’anguilles du marais, du chevreau à l’ail vert garni de haricots blancs secs, toutes les spécialités de la région avaient

été préparées pour souhaiter la bienvenue à la duchesse, et en dessert on servit des caillebottes et des tourteaux

fromagers.

À la fin du repas, on fit soudain grand silence. Hélène tourna la tête. Son cœur trembla. Elle avait craint ce moment

tout au long du repas. Elle avait bien sûr deviné ce qui allait arriver, car c’était presque une coutume à présent.

Bernart de Ventadorn se leva de table pour venir dire près d’elle un poème qu’il avait écrit pour l’occasion.

Il traversa lentement la grande pièce, sous le regard respectueux des convives. Hélène essaya de masquer son

émotion. Mais elle ne pouvait détourner son regard. Elle aurait trahi son trouble. Alors, elle le dévisagea.

Le jeune homme vint se placer en face de la duchesse. La lumière des bougies entourait sa chevelure

frisée d'un

halo d'or et d'argent. Il posa un genou à terre et ferma les yeux. Hélène pencha la tête en souriant. Puis, en le

touchant légèrement, elle fit savoir au troubadour qu'elle l'écoutait. Qu'il pouvait commencer.

Il déclama son poème d'une voix douce et chaude, dans la langue du pays de Quienne.

« Tant ai mo cor pie de joya,

Tôt me desnatura.

Flor blancha, vermelh'e groya

Me par lafrejura,

C'ab lo ven et ab la ploya

Me creis l'aventura,

Per que mos cbans mont'epoya

E mospretz melhura.

Tan ai al cor d'amor,

De joi e de doussor,

Per quel gels me sembla flor

Ela neus ver dura. »

Un long silence suivit. La dernière syllabe du poème résonna longtemps entre les murs avant de disparaître dans

l'apaisement attentif des convives.

Hélène de Quienne était bouleversée. Le poème de Bernart était d'une grande pureté, comme il l'était lui-même.

Elle aurait pu réciter ces vers à son tour, car ils étaient si justes, si parfaits qu'ils s'étaient inscrits dans sa mémoire.

Gravés à jamais comme un nom sur une pierre tombale.

Elle se leva lentement et inclina la tête avec respect pour remercier le troubadour. L'assemblée l'acclama aussitôt et

applaudit ardemment. Car même si certains l'enviaient et auraient aimé prendre sa place dans le cœur de la duchesse,

nul ne niait qu'il était le plus grand poète du pays et peut-être même l'un des plus grands poètes de tous les temps. À

la cour d'Hélène, on savait reconnaître le grand art.

À la fin de la soirée, avant de rejoindre ses appartements et après avoir remercié tous les convives, Hélène

s'approcha de Bernart de Ventadorn. Les deux troubadours qui étaient à côté de lui s'écartèrent poliment.

– Bernart, lui chuchota-t-elle à l'oreille, qu'un poète comme vous puisse résider à ma cour est un honneur immense

et je vous remercie pour les vers magnifiques que vous nous avez offerts ce soir.

– L'honneur est mien, duchesse, répondit le jeune poète en s'inclinant.

– C'est un plaisir que de revenir à Pierre-Levée et de retrouver cette magie qui n'existe nulle part ailleurs. Vous

m'avez beaucoup manqué, Bernart.

– Vous avez beaucoup manqué, ici aussi.

La duchesse acquiesça. Ce n'était peut-être pas la réponse qu'elle aurait voulu entendre. Mais elle sourit tout de

même. Puis elle se retira dans ses appartements.

Cette nuit-là, elle essaya d'oublier qu'elle était reine pour se laisser bercer par les rêves simples d'une jeune femme

Cette nuit-là, elle essaya d'oublier qu'elle était reine pour se laisser bercer par les rêves simples d'une jeune femme

libre.

Bohem et les deux Compagnons du Devoir marchèrent ensemble durant plusieurs jours, se rapprochant rapidement

de la frontière avec le duché de Quienne. Chaque soir ils s'arrêtaient dans une nouvelle cayenne, et chaque soir

Bohem demandait au Rouleur ou à la Mère si on avait entendu parler des Aïshans. La réponse était toujours la même.

Oui. La rumeur disait qu'ils parcouraient la région. Qu'ils montaient même vers le nord.

Bohem dormait de moins en moins bien. La nuit, il se réveillait en sueur, pris de panique, persuadé qu'ils étaient là.

Qu'ils l'avaient retrouvé. Puis il essayait de se rendormir. Et chaque fois, une image lui revenait. Le loup gris, veillant

sur lui. La Brume qui tentait de le protéger, qui l'aidait à trouver le sommeil et qui lui offrait quelques heures de répit.

Le matin, les trois garçons partaient de plus en plus tôt. Et le jour, ils marchaient de plus en plus vite. Jamais ils ne

parlaient de ce qui faisait fuir Bohem, mais la menace était bien là. Elle grandissait à mesure que le temps passait.

Bohem se demandait s'il avait raison de rester avec les deux Compagnons. S'il n'aurait pas dû fuir plus vite, loin des

routes. Mais il ne pouvait se résoudre à partir seul. À quitter ses deux amis avec lesquels il s'entendait de mieux en

mieux. Et pour aller où ? Au fond, la présence des deux autres garçons lui donnait l'impression d'un semblant de

sécurité.

Et puis, au moins, pendant leurs longues journées de marche, ils essayaient de parler d'autre chose. Les deux

Compagnons voyaient bien que Bohem avait besoin d'être diverti. Les trois jeunes hommes avaient appris à mieux se

connaître et les épreuves quotidiennes du voyage renforçaient l'amitié qu'ils étaient en train de faire naître.

Bohem s'entendait particulièrement bien avec Trinité, ce grand gaillard souriant, farceur, qui était plus ouvert, plus

chaleureux. Gautier, plus réservé, ne semblait toutefois pas en concevoir la moindre jalousie. C'était apparemment un

sentiment contre lequel les Compagnons avaient appris à se battre dès le début de leur formation. Et

l’attachement qui

existait déjà entre Trinité et Gautier semblait assez fort pour que ni l’un ni l’autre ne le sente menacé. Ils avaient vécu

ensemble bien plus de choses qu’ils ne pourraient en vivre avec Bohem, et leur amitié se passait de réconfort. Elle se

passait de preuves. Elle existait, forte, solide, indéracinable. Et Bohem trouvait cela éloquent. Cela en disait beaucoup

sur leur générosité.

Et ce n’était pas tout. Les deux Compagnons lui offrirent bien plus que du réconfort. Ils partagèrent également leur

passion avec lui. De la même façon qu’il avait su dire dès le premier soir son amour des Brumes, les Compagnons lui

transmirent leur amour des pierres.

En effet, le deuxième soir, comme un maître tailleur de pierre était à la cayenne où ils s’étaient arrêtés, Trinité et

Gautier avaient travaillé sous les yeux ébahis de Bohem. En quelques instants seulement, ils avaient chacun

confectionné un volume géométrique complexe en taillant une pierre, selon une esquisse imposée par le maître. Et

leur savoir-faire était déjà impressionnant. Sans gabarit, ils parvenaient à voir la forme à l’intérieur de la roche avant

même de la tailler, et à l’en faire naître ensuite à coups de ciseau précis.

Comme Bohem avait manifesté ce soir-là un intérêt particulier pour leur travail, dès le lendemain les deux garçons

commencèrent à lui parler plus clairement de leur métier. Pendant les trois jours qui suivirent, ils discutèrent plusieurs

fois des différentes techniques de la taille de la pierre. Entre autre, ils lui expliquèrent que le façonnage de celle-ci

commençait dès son extraction dans la carrière et que la relation entre le tailleur et le carrier était essentielle. Car la

pierre brute n'était pas la même selon qu'elle devait devenir ornementale ou fonctionnelle, et de nombreux critères

importaient dès le début, comme la dimension souhaitée, la dureté de la roche et la technique qui serait ensuite

utilisée. Ils lui montrèrent et lui expliquèrent les fonctions des différents outils, comme le marteau taillant brettelé que

Gautier portait toujours à sa ceinture, le ciseau ou le foret… Mais, comme il était fort curieux et qu'ils lui faisaient

confiance, ils abordèrent aussi des sujets plus symboliques, propres à leur confrérie. Ces nombreux symboles que

Bohem ne cessait de voir dans les cayennes ou dans les affaires de ses deux amis, assuraient, selon eux, une certaine

communion de pensée entre les divers Compagnons. Ils lui expliquèrent pourquoi.

Ainsi, ils lui apprirent que l'équerre, qu'il portait à présent en boucle d'oreille, représentait la terre, la matière, et

impliquait qu'avant toute chose, le Compagnon devait apprendre à maîtriser celle-ci. À la rendre juste, équilibrée,

comme la première pierre de laquelle dépendait la stabilité de l'édifice tout entier. Ils lui expliquèrent que, selon leur

enseignement, l'équerre ordonnait la matière et symbolisait donc la rectitude dont le Compagnon devait faire preuve.

Et Bohem avait pu voir qu'en effet les enfants de Salomon montraient de la droiture en toute chose. Il comprit donc la

force et le sens de ce symbole, comme de tous ceux que les deux garçons voulurent bien évoquer devant lui.

Le jeune homme était fasciné par le savoir et la passion de ses deux amis. Il apercevait la complexité de leur

apprentissage et découvrait avec surprise qu'il n'était pas seulement technique, mais aussi philosophique. Une

philosophie qui semblait lui plaire. Les deux Compagnons, tout simplement, parvenaient à lui communiquer l'amour

de leur métier. Ce que son père n'avait jamais su faire.

Le quatrième jour, alors qu'ils s'étaient arrêtés pour manger, Trinité tendit un ciseau et un maillet à Bohem et lui

demanda de dégauchir une pierre qu'il avait posée devant lui.

– Mais je n'en suis pas capable ! se défendit Bohem.

– Essaye ! insista Trinité.

Le fils du louvetier attrapa les outils que lui tendait son ami. Puis il les soupesa en hésitant.

– Qu'est-ce que je dois faire ?

– Tu dois écouter la pierre. C'est elle qui va te dire comment la tailler.

Bohem grimaça. Mais il avait envie d'essayer. Depuis trois jours, ils ne parlaient plus que de cela. De ces gestes

simples. Transformer la matière. Trinité avait dû sentir que leur ami avait envie de passer à la pratique.

Il inspira profondément, puis plaça le ciseau sur la pierre et commença. Graduellement. Écoutant son instinct. Ou

plutôt, comme l'avait dit Trinité, il essaya d'écouter la pierre.

Très vite, il sentit que quelque chose ne fonctionnait pas. Pas comme il le voulait, en tout cas. Le maillet cognait

contre le ciseau. Brutalement. Sans logique. C'était deux objets étrangers, qui se heurtaient. Qui se repoussaient

comme deux ennemis. Et cela n'allait pas. Il sentait que l'un et l'autre devaient faire corps. Et que ce corps-là ne

devait faire qu'un avec sa main. C'était un ensemble, une union. Sa main, le maillet, le ciseau. Il essaya encore.

Tentant d'oublier les trois pour ne plus penser qu'à un. Un seul outil. Sa volonté.

Il frappa. Encore. Se laissant guider par sa propre main. Par la pierre. Oui. Il lui semblait qu'elle répondait. Qu'elle

lui parlait à chaque coup de ciseau. Et il se libéra.

Soudain, il s'arrêta et il releva la tête. Trinité le dévisageait, les yeux écarquillés. Gautier s'était approché, lui aussi.

– Quoi ? J'ai fait une bêtise ?

Les deux Compagnons s'étaient regardés, incrédules.

Les deux Compagnons s'étaient regardés, incrédules.

– Tu as déjà taillé une pierre auparavant ?

Bohem haussa les épaules.

– Non. Je n'ai jamais tenu un seul ciseau de ma vie !

Trinité ramassa la pierre et l'inclina devant lui. La face que Bohem avait dégauchie était parfaitement lisse. Droite.

Sans aucun éclat, sans aucune écorchure.

– Tu es doué, Bohem. Très doué. Je… Je n'ai jamais vu ça.

Gautier avait presque l'air gêné. Il n'était pas seulement ébahi par la qualité de l'instinct de Bohem. Il était troublé.

Incrédule.

– Normalement, intervint Gautier, il faut des semaines de pratique avant de parvenir à faire ce que tu viens de faire.

Es-tu sûr que tu n'as jamais taillé de pierre avant ?

– Non ! Jamais ! Je vous le jure !

– Alors, c'est un miracle, Bohem ! s'exclama Trinité qui essayait de retrouver le sourire. Tu dois avoir ça dans le

sang…

Bohem acquiesça, perplexe. Il n'avait pas l'impression d'avoir accompli quoi que ce fut de miraculeux. Certes, la

pierre semblait lisse, mais il n'avait fait que suivre son instinct. Tout lui avait semblé naturel.

– Allons, dit Gautier, remettons-nous en route. La cayenne où nous voulons nous arrêter ce soir est encore bien

loin.

Et ils reprirent leur longue marche à travers la garrigue. Le soir, ils arrivèrent à destination. Ils se rendirent à la

cayenne, sans savoir malheureusement ce qui les y attendait.

*

* *

Le mariage de Livain VII et de Camille de Chastel fut célébré à Aurilian quelques jours avant la fin du mois de

juin. La jeune femme arrivait directement du royaume de Chastel, et le roi de Gallica fit tout de même le geste d'aller

au-devant d'elle en quittant Lutès.

Aurilian était près du centre du royaume, et c'était une ville magnifique que chérissait le roi. S'étendant sur les

deux rives du Liger au milieu des grandes plaines céréalières, des étangs et des forêts immenses, c'était un centre de

commerce et de culture rayonnant. Sa cathédrale était l'une des plus grandes de Gallica, et le pape put y célébrer

dignement le mariage.

Camille vint accompagnée de dignitaires de Chastel, si bien qu'avant même la cérémonie, Livain put déjà avoir

avec ses nouveaux alliés de nombreux entretiens politiques.

Pieter le Vénérable avait réussi son pari, et il savait qu'il avait sans doute gagné sa place de conseiller auprès du roi

de Gallica. Non seulement la jeune femme était belle, mais en plus la promesse d'une alliance importante avec le

royaume de Chastel se concrétisait enfin. Et surtout, comme l'avait espéré Pieter, le pape Nicolas IV ayant accepté de

consacrer cette union, ce fut l'occasion pour le roi de Gallica de se rapprocher du chef de l'Église.

Le lendemain de la cérémonie, l'abbé de Cerly vit ses initiatives récompensées quand Livain VII le demanda

auprès de lui au châtelet d'Aurilian.

– Pieter, commença le roi en accueillant le vieil homme dans un petit cabinet de l'aile nord, je voudrais vous

féliciter. Vous m'aviez promis de réussir votre mission, et vous avez tenu votre promesse. D'autre part, je crois que le

choix politique que vous m'aviez conseillé de faire était juste, car à moyen terme nous pourrons consolider notre

alliance avec le royaume de Chastel. J'ai bon espoir.

– Majesté, répondit Pieter en s'asseyant avec précaution sur le fauteuil que lui tendait le roi, je suis votre serviteur.

– Ce voyage a dû vous éprouver considérablement, et je vous suis très reconnaissant d'avoir accepté de le faire.

Toutefois, je ne m'étais pas trompé. J'avais la certitude que vous étiez l'homme de la situation.

C'est plus facile à dire aujourd'hui, pensa Pieter, moqueur. Il voulait surtout voir jusqu'où allait ma dévotion. Je

suis persuadé au contraire qu'il croyait que j'allais échouer.

– Ce fut un honneur et un plaisir de vous servir, Majesté.

– Cependant, j'espère que vous avez repris des forces car je vais avoir encore besoin de vos conseils, cher abbé.

À présent, c'est sincère. Je crois qu'il me fait enfin confiance et qu'il a réellement besoin de moi. Mon tour est

enfin venu.

– Bien sûr, Sire…

– Car même si la perspective de cette nouvelle alliance me réjouit, mon royaume est encore fragile et je ne sais

comment le consolider.

Livain avait repris son ton grave des mauvais jours. Les festivités du mariage étaient à peine finies qu'il sombrait à

nouveau dans le tourment politique. Le répit avait été de courte durée. Mais cela ne dérangeait

aucunement Pieter. Au

contraire.

– Votre sœur Constantine a-t-elle obtenu quelque résultat au comté de Tolsanne ?

– Oui, répondit le roi fièrement. Elle épousera Redhan le mois prochain. Elle est de dix ans son aînée, mais cela ne

semble pas avoir dérangé le comte…

– Il doit être trop content de se rapprocher ainsi de la famille royale, Majesté.

– Oui. Encore une fois, vous aviez vu juste, Pieter…

– En tout cas, ceci devrait consolider votre autorité sur le sud du pays, là où nous en avons vraiment besoin.

– Certes. Mais cela suffira-t-il ? Si demain Emmer Capigesne attaque mon royaume, saurons-nous lui résister ? Le

pays acceptera-t-il de se battre derrière moi ? Depuis le désastre de ma croisade, je crains que le peuple de Gallica ait

perdu une grande part de sa confiance en mes capacités militaires.

Et pour cause ! Livain est bien loin d'avoir l'autorité et la clairvoyance de son père. Il est trop lâche, trop hésitant.

Ce n'est pas ainsi que l'on dirige un royaume. Mais je peux sans doute, moi, en tirer profit.

– Le peuple de Gallica sait désormais que vous avez pour allié le roi de Chastel et que cela devrait suffire à

– Le peuple de Gallica sait désormais que vous avez pour allié le roi de Chastel et que cela devrait suffire à

prévenir le royaume d'une attaque d'Emmer.

– Je n'en suis pas convaincu, Pieter. Et, en tout cas, cela ne me suffit pas, à moi. Je sais que je suis encore

vulnérable. Et le peuple n'est pas aussi stupide que vous semblez le croire… J'ai besoin de lui montrer un signe de

ma force. De lui montrer que Dieu est avec moi.

– Il est avec vous, Majesté ! Vous avez maintes fois prouvé votre dévotion, et vous venez de vous rapprocher de

notre bien aimé pape…

– Peut-être. Mais cela ne fait pas de moi un chef militaire crédible, Pieter. J'ai besoin de faire peur à mes ennemis et

de rassurer mes sujets. J'aimerais que vous y réfléchissiez, Pieter. Prenez votre temps. Peut-être un coup d'éclat

suffirait-il. Une démonstration de force. Ou bien dois-je entreprendre quelque voyage, pour montrer aux Galliciens

que je suis bien là. Que je veille. Mon père a fait cela plusieurs fois lorsque j'étais jeune. Je m'en souviens. En

somme, je veux que vous examiniez mes options, mon cher abbé.

C'est un grand pouvoir qu'il me donne ! Je ne dois pas laisser passer ma chance. Il semble que je sois

aujourd'hui l'homme en qui le roi à la plus grande confiance, je dois en profiter. Me servir de cette force pour

m'offrir ce que son père n'a jamais pu m'offrir.

– Je suis à votre service, Majesté.

– Revenez me voir dans quelques jours avec votre opinion.

– Je n'y manquerai pas.

– Vous pouvez disposer, Pieter. Et tâchez de vous reposer un peu. Nous allons rester quelques jours en cette belle

ville d'Aurilian. Profitez-en, vous aussi.

– Je suis attendu à Cerly, protesta le vieil abbé.

– Non, non. Vous êtes fatigué, et je veux que vous vous reposiez ici pour réfléchir à ce que je viens de vous dire.

Envoyez un message à votre abbaye pour expliquer que le roi vous veut à ses côtés.

Pieter le Vénérable acquiesça. Il salua le roi et sortit du cabinet.

En refermant la porte, il tomba nez à nez avec la nouvelle reine. Camille de Chastel était juste devant lui. Immobile.

La malice brillait au fond de ses yeux. Elle lui sourit.

– Votre Majesté, souffla respectueusement l'abbé en s'inclinant, quelque peu surpris.

Il s'éloigna en se demandant si la reine avait entendu leur conversation. Il ne pouvait oublier l'étrange impression

que la jeune femme lui avait faite quand il était allé à Toledo.

*

* *

Mon nom est Bohem. Ainsi ai-je été nommé.

Je suis le louvetier. Ainsi ai-je été désigné.

Mais je ne me résume pas à mon nom et à ma désignation. Je veux être autre chose.

Je ferme les yeux. À présent je suis assis dans une grande pièce vide, sur un petit tabouret de bois, entre quatre

murs couverts de panneaux de pin. Il n'y a rien sur ces murs, hormis une haute cheminée où brûle un feu muet et, là,

à côté de moi, une fenêtre. Pas un bruit. Pas un murmure. Pas de vent contre la vitre. Pas de crépitement dans

l'âtre. Un silence lourd et angoissant. Si j'essaie de crier, je sais qu'aucun son ne sortira de ma bouche. Alors, je

n'essaie pas.

Mon nom est Bohem. Ainsi ai-je été nommé.

Il n'y a pas d'odeur non plus. Pas de fumée autour du feu. Il n'y a rien que cette vision et moi.

Non. Je ne peux pas être aussi seul. Je n'y crois pas. Il doit y avoir des choses que je ne vois pas. Des choses

derrière les choses. Je ferme les yeux et je les ouvre à nouveau.

Il y a un tableau à présent.

Devant moi. Je ne le distingue pas bien. Il représente une forêt.

Une jeune femme qui court dans un long manteau blanc.

Je referme les yeux. Puis je les ouvre encore. Là. Il y a un petit coffre sur le rebord de la cheminée. Un tout petit

coffre à bijoux. Ouvert. Il y a un objet dedans. Il faudrait que je me rapproche pour voir. Mais je ne peux pas me

lever. Je suis coincé sur mon tabouret. On dirait une bague.

Soudain, du coin de l'œil, je vois un mouvement sur ma droite. Derrière la fenêtre.

Je tourne la tête. C'est le loup. Le grand loup gris.

Il est là, dehors. Juste devant la maison où j'attends je ne sais quoi. Et il me regarde. Il s'agite. Il tourne sur lui-

même.

Je sais ce que cela veut dire. Je l'ai déjà vu faire ça.

Il veut que je me lève. Que je le suive. Et vite. Car il est inquiet. Il est inquiet pour moi.

Mais je ne peux pas me lever. Mes jambes sont lourdes. Même mes bras sont coincés. Je ne peux pas bouger. Je

vois le loup qui m'appelle mais je ne peux rien faire.

Je ne peux pas bouger. Je ne peux pas bouger.

Je dois me réveiller.

Mon nom est Bohem. Je ne suis pas ici. Je suis dans la cayenne. Je dois me réveiller.

*

* *

Bohem fut brusquement réveillé au beau milieu de la nuit par un grand craquement sourd. Il se redressa prestement

sur son lit, les yeux grands ouverts.

Il était seul dans une petite pièce sous les combles de la cayenne. La Mère, qui semblait un peu plus sévère que

Il était seul dans une petite pièce sous les combles de la cayenne. La Mère, qui semblait un peu plus sévère que

celles qu'il avait croisées les soirs précédents, n'avait pas accepté qu'il passe la nuit dans la même pièce que les

Compagnons. Trinité et Gautier dormaient en bas, dans le grand dortoir avec les autres visiteurs.

Soudain, Bohem eut la confirmation de ce qu'il avait craint. Il entendit des hurlements et d'autres coups sourds

juste au-dessous de lui. Sous le plancher. Des bruits de meubles fracassés, des bruits de pas, une porte qu'on

enfonçait, des secousses, d'autres chocs étouffés. Il se précipita hors de son lit, enfila ses vêtements à toute vitesse et

se dirigea vers la porte.

Il était sur le point de sortir, mais il s'arrêta juste avant d'abaisser la poignée. Il ne pouvait pas descendre comme

ça. Cela ne faisait aucun doute. C'étaient les Aïshans. Il reconnaissait aisément le bruit des grands coups d'épée.

Il était terrifié. Trinité. Gautier. Comment pourraient-ils survivre ? Il devait les aider. Mais il ne pouvait pas

descendre. En bas, seule la mort l'attendait. Paralysé devant la porte, il essaya de résister à la panique. Fuir. Encore. Il

n'avait rien de mieux à faire. En aucun cas il ne pourrait se battre. Il ne faisait pas le poids.

Et quand les Aïshans verraient qu'il n'était plus là, peut-être s'en iraient-ils en laissant des survivants. Peut-être.

Alors, oui. Il devait fuir. Mais comment ?

Il fit volte-face et s'approcha de la fenêtre. Il se plaqua contre le mur et se pencha avec prudence pour regarder au-

dehors. Dès qu'il les vit, il rentra rapidement la tête pour ne pas se faire repérer. Ils étaient là. Des dizaines. À pied, à

cheval. Fourrures sur les jambes, torse nu, muscles saillants. C'étaient bien eux. Les Aïshans. Devant la cayenne, et

un peu plus loin, sur la route qui menait au village. Ils étaient partout. Aucune chance de s'échapper par là.

En bas, les hurlements étaient de plus en plus forts. Les Aïshans n'allaient pas tarder à arriver au pied de l'escalier.

À monter. Vite. Il devait trouver un moyen de sortir de la cayenne sans être vu.

Il retourna vers la porte et l'entrouvrit délicatement. Il jeta un coup d'œil dans le couloir. Personne pour le moment.

Il sortit. Une fenêtre donnait sur l'arrière de la maison. Il avança sans faire de bruit et se glissa vers la lucarne. Il

regarda furtivement à travers la vitre. Il y avait plusieurs guerriers de ce côté aussi. Ils devaient tourner tout autour de

la maison.

Bohem jura. Ses mains tremblaient. Comment faire ? Il n'y avait aucune issue. Il recula et entra à nouveau dans sa

petite chambre. Il ferma la porte derrière lui et coinça une chaise sous la poignée. Au même moment, il entendit des

bruits de pas dans l'escalier. Il sentit ses jambes chanceler. Non. Il ne devait pas flancher. Il chercha autour de lui. Il y

avait sûrement un moyen. Cela ne pouvait pas finir ainsi. Pas comme ça.

Il souffla un grand coup pour reprendre courage. Il n'y avait plus qu'une seule solution. Là. À côté de lui. La

cheminée.

Sans plus hésiter, il se précipita dans l'âtre. Heureusement, en plein été, il n'y avait pas eu de feu depuis longtemps.

La cheminée était propre et froide. Il leva la tête. Le conduit était étroit, mais il pouvait passer. Il ne perdit pas un

instant et commença à grimper. S'agrippant aux interstices entre les briques et plaquant ses pieds contre la paroi, il

parvint à monter dans le passage obscur. Soudain, il entendit un bruit sec dans la chambre. Puis un deuxième. Ils

étaient en train d'enfoncer la porte. Il accéléra. Tendit les bras aussi haut qu'il put pour monter plus vite.

En bas, la porte céda. Bohem poussa de toutes ses forces sur ses jambes et parvint à glisser ses doigts au-dessus du

rebord de la cheminée. Il tira sur ses phalanges, monta encore un peu, passa une main, un bras, puis son corps tout

entier. Alors il se laissa tomber dehors, sur le toit de la cayenne.

Il resta un moment allongé sur le dos, immobile, le souffle court. C'était une nuit claire, avec un ciel poudré

d'étoiles. S'il se levait, il risquait de se faire découvrir. Mais il ne pouvait rester là. Les Aïshans allaient le trouver. Ils

finiraient bien par penser à la cheminée et par monter sur le toit à leur tour.

Il fallait se dépêcher. Ne pas penser au reste. À ses deux amis. Non. Il n'était pas lâche. Il n'aurait rien pu faire. Il

devait fuir. Il n'y avait pas d'autre solution.

Il roula sur le ventre et rampa sur les bardeaux de bois, vers l'arrière de la maison. Il jeta un rapide coup d'œil en

bas. Ils étaient toujours là. Deux Aïshans. Bohem pesta. Il recula puis se tourna vers le flanc nord de la maison. Il

avança à nouveau en se traînant, sans faire de bruit. Quand il fut au bord du toit, il se redressa sur les coudes pour

regarder en bas. Il n'y avait personne de ce côté-là ! Pour le moment en tout cas.

Mais il y avait de nombreux oliviers. S'il s'élançait, il risquait de s'empaler sur les branches d'un arbre. Toutefois,

avait-il le choix ? C'était la seule issue. Et il ne fallait plus perdre de temps. La voie ne resterait sans doute pas libre

très longtemps. Bohem s'accroupit, serra les dents puis se jeta dans le vide.

Par chance, il tomba entre deux oliviers. Emporté par la violence de sa chute, il roula par terre au milieu des arbres.

Sans se retourner pour voir si on l'avait repéré, il partit en courant vers le nord, le dos courbé pour rester dans l'ombre

des oliviers.

Les poings serrés, le cœur battant, il courut aussi vite qu'il l'avait fait sur le mont Cruzy. Les mêmes ennemis, la

même peur de mourir. Fuir à nouveau.

Il fila entre les arbres, se griffant le visage contre les branches que la nuit camouflait. Longtemps, aussi longtemps

que son cœur put lui permettre. Quand il crut qu'il allait s'évanouir, il s'arrêta, se jeta par terre.

Il se recroquevilla et, haletant, jeta un coup d'œil vers la cayenne. On ne l'avait pas suivi. Cette fois encore, il avait

réussi à s'enfuir. Par miracle. Vraiment ? Par miracle ? Ou bien était-ce ce rêve qu'il avait fait ? L'image du loup qui

s'agitait derrière la fenêtre lui revint à la mémoire. Il chassa ce souvenir de sa tête.

Oui, il était parvenu à s'enfuir. Mais il s'en était fallu de peu. Et cela ne pourrait pas durer toujours.

Bohem gémit, enfouit son visage entre ses genoux. Il savait qu'il allait à nouveau devoir se cacher. Et se sauver.

Plus vite cette fois. Plus loin.

Il savait aussi qu'il ne revenait sans doute jamais Trinité et Gautier. Pire. Il y avait de grandes chances pour que les

deux Compagnons aient perdu la vie. À cause de lui. Comme sa sœur. Comme son père. Comme beaucoup trop de

gens. Et il ne comprenait toujours pas pourquoi. Il éclata en sanglots.

Les six druides et leurs Magistels arrivèrent au cœur de la forêt de Norsuther un peu avant la tombée de la nuit.

Venus d'au-delà des mers, ils étaient loin à présent de leur terre d'origine. Ici, nul ne les connaissait. Nul n'avait

entendu parler de leur ordre et de la gloire qu'il avait eue jadis dans ce pays lointain. Ils avaient été les hommes les

plus puissants de ce monde révolu, respectés et craints, écoutés et obéis. Souverains, juges, médecins et professeurs à

la fois, vêtus de leurs grands manteaux blancs, ils avaient imposé sur leur île leur pouvoir et leurs lois. Leur croyance,

aussi : la Moïra, maîtresse des destins, fatalité menaçante qui avait pendant des siècles inquiété le peuple et profité à

ces secrets politiciens. Ils avaient interdit l'écriture, ouvert des écoles où ils préparaient les druides

de demain. Ils

avaient fermé aux femmes l'accès à tous les pouvoirs. Elles n'avaient ni le droit d'étudier ni, bien sûr, celui de

avaient fermé aux femmes l'accès à tous les pouvoirs. Elles n'avaient ni le droit d'étudier ni, bien sûr, celui de

gouverner. Maîtres exclusifs d'une magie aujourd'hui disparue, les druides s'étaient entourés de mystère, réunis dans

un palais inaccessible d'où leurs douze Grands Druides et leur Archidruide gouvernaient le monde en manipulant les

barons et les rois.

Chacun avait à ses côtés un chevalier à la puissance légendaire. Les Magistels. Combattants aguerris auxquels ils

s'unissaient par magie, se liant à eux pour lire dans leur esprit et leur accorder un peu de leur pouvoir. Les Magistels

leur donnaient leur vie et les défendaient jusqu'à leur mort.

Mais aujourd'hui, les druides n'étaient plus que l'ombre de ces prêtres oubliés. Des inconnus qui attendaient le

retour de leur gloire.

Les chevaux avaient galopé cinq jours et cinq nuits pour traverser le pays du nord au sud. Druides et Magistels ne

s'étaient pas arrêtés pour dormir, pas une seule fois, et ils étaient épuisés. Mais ils avaient mieux à faire que

succomber à la fatigue. Celle-ci n'était pas digne de leur quête.

Comme la forêt était devenue trop dense, ils avaient abandonné la veille les chevaux et avaient continué à pied

jusqu'ici, à travers une végétation de plus en plus touffue. Les Magistels avaient ouvert la marche, taillant à travers les

arbres à coups d'épée, écartant les lianes et les plantes qui leur barraient la route. Passant près des arbres immenses

aux racines écartées, entre lesquelles, selon la légende, on pouvait guérir un enfant de sa maladie en

le laissant toute

une nuit…

Enfin, ils étaient arrivés au terme de leur long voyage. Le visage enfoui sous leurs hautes capuches blanches, les

six druides se tenaient debout au milieu de la forêt. Devant eux se dressait le frêne immense. L'Armensul.

C'était le plus grand arbre qu'ils eussent jamais vu. Le tronc était aussi large qu'une maison, et une ouverture en

son milieu laissait voir un escalier en colimaçon qui montait à l'intérieur. Ses branches s'enfonçaient et se croisaient

dans les hauteurs invisibles de la forêt. Des lianes épaisses pendaient tout autour, comme les tresses d'une chevelure

immense.

Il n'y avait plus de bruit, si profond dans le cœur de la forêt de Norsuther, en ce lieu secret, oublié des hommes et

du temps. La forêt ne figurait sur aucune carte. Et son nom, même, n'avait plus été prononcé depuis des centaines

d'années. Le chant des oiseaux s'était éteint depuis longtemps. Et le soleil, lui, n'avait jamais ici le droit de briller. La

terre était noire et humide. Il faisait froid en plein été. Une odeur faisandée emplissait l'air.

Le plus vieux des six druides, celui qu'on appelait Henon, s'avança et fit demi-tour pour faire face à ses frères et

aux Magistels. Le dragon brodé sur son manteau blanc était comme une ombre noire dans l'obscurité de la forêt.

Derrière lui, le frêne ressemblait à un prodigieux donjon de bois.

– Nous y sommes.

Les druides acquiescèrent. L'un après l'autre, ils baissèrent leur capuche blanche et échangèrent des regards

soucieux.

– Mes frères, reprit Henon en plantant son bâton de druide devant lui. Je vais devoir monter seul. Et vous, vous

devez rester ici. Comme vous le savez, vous n'avez pas le droit de me suivre. Mais quand le jour se lèvera, si je ne

suis pas revenu, venez me chercher.

– Que la Moïra te protège ! s'exclama l'un des druides en inclinant la tête.

Les autres l'imitèrent. Henon s'inclina à son tour, humblement. Il devinait l'inquiétude de ses frères, et savait qu'ils

comptaient sur lui plus que jamais. Il reprit son bâton et se tourna vers l'arbre.

Derrière lui, les Magistels, étouffés par leurs énormes armures de plate, se dispersèrent pour installer un

campement. La nuit allait être longue.

Henon, le visage grave, se dirigea lentement vers l'arbre. Malgré l'obscurité menaçante et l'atmosphère pesante qui

régnait alentour, il était pressé d'accomplir ce qu'ils étaient venus faire.

Il s'avança vers l'ouverture au pied du gigantesque tronc, fit une pause devant la première marche, puis se décida à

monter. Il pouvait sentir les regards anxieux de ses frères, posés sur sa nuque.

Il s'engagea enfin dans l'escalier, plaçant prudemment ses pieds sur les marches inégales qui s'élevaient à

l'intérieur du frêne géant. Une à une. Lentement. Après quelques pas, il entra dans une obscurité complète. Plus

aucun rayon de lumière ne pouvait pénétrer jusque-là. Mais il continua. Les poings serrés, les muscles tendus, il

monta doucement vers le cœur de l'Armensul.

Oui, que la Moïra me protège. Puis, pour ne pas céder à la panique et pour focaliser son esprit, il récita tout bas les

triades druidiques. « *Sont trois Unités primordiales, et il ne saurait y avoir qu'une de chacune. Un Destin, une*

Vérité, un point de Liberté ; soit un lieu où toute opposition sera compensée. » Les mots lui revenaient comme une

voix dans sa tête. C'était comme s'il était au jour de son initiation. Ses mains tremblaient.

Bientôt il perdit le sens de l'orientation. À force de tourner, il ne parvenait plus à se repérer. Puis il perdit le sens du

temps. Il lui semblait qu'il montait depuis des jours. Que cela ne finirait jamais. L'arbre jouait avec ses sens. Trompait

sa raison. Mais il fallait résister et continuer d'avancer. Progresser dans l'opacité écrasante. Ne pas perdre espoir.

Enfin, il arriva sur la dernière marche et il vit à nouveau quelques rais de lumière. Il secoua la tête et se ressaisit.

Là ! Un filet de lueur à ses pieds. Le bas d'une porte. Il tendit la main devant lui. Une poignée. Il appuya doucement

dessus. La porte s'ouvrit sur une grande pièce où brillaient d'étranges lumières, petites boules fragiles qui flottaient

dans l'air comme une nuée de lucioles.

C'était une salle haute et ronde, sculptée dans le ventre du frêne. Des runes et des fresques étaient gravées à même

les parois. Le sol était un grand cercle d'estrades successives qui se terminait par un grand plateau où étaient disposés

quelques objets et meubles étranges. Henon crut reconnaître un athanor, le fourneau des alchimistes, et d'autres

instruments hermétiques.

Assis au milieu de ce mausolée de bois, un homme l'attendait, vêtu de peaux de bêtes.

L'homme qu'il était venu voir. Lui. Qui avait mille noms. Lailoken, Suileone-gelt ou Merlin. Le Sauvage. Celui

qui était double, enfant et vieillard à la fois. Le Devin.

– Bonjour, druide, prononça l'homme d'une voix caverneuse. Asseyez-vous devant moi, que je puisse voir votre

visage.

Henon frissonna. Mais il ne devait pas faiblir. Cet homme était leur dernier espoir. Ses compagnons et lui avaient

traversé trois pays pour venir le voir. Et ils n'auraient pas de seconde chance.

Le vieux druide fit quelques pas et s'assit en face de Lailoken. Il essaya de le regarder droit dans les yeux.

On parvenait difficilement à discerner les traits du Devin. Il portait sur la tête un crâne de loup dont la mâchoire

plongeait son front dans l'ombre. Sa peau était si brune qu'on peinait à distinguer sa figure, et il portait une barbe qui

plongeait son front dans l'ombre. Sa peau était si brune qu'on peinait à distinguer sa figure, et il portait une barbe qui

cachait son menton et son cou. On ne voyait que ses yeux. Des yeux d'aigle, perçants, profonds.

– Vous êtes Henon, n'est-ce pas ?

Le druide acquiesça. Il n'osait pas encore parler.

– Et vous êtes venu ici parce que le pouvoir que vous aviez jadis vous a quitté, c'est cela ? Vous n'avez plus

aucune force en vous, je le vois.

Le pouvoir qu'ils avaient jadis. Le Saîman. Oui. L'énergie mystérieuse, que les druides avaient appris à contrôler,

avait depuis longtemps disparu. Toute la magie avait quitté ce monde, depuis plus de vingt ans. Avec elle, les druides

avaient perdu toute leur autorité. Ils étaient devenus des hommes comme les autres. Sans réel pouvoir. Plus personne

ne les craignait. Le monde avait changé d'âge. La magie avait cédé devant la science et la politique. Et c'était un

monde dans lequel les druides n'avaient plus leur place.

Henon se souvenait encore des derniers instants. Quand cette force profonde qui avait brûlé dans leur corps depuis

la nuit des temps les avait quittés. Le Saîman, jour après jour, s'était éteint comme la flamme d'une bougie usée.

– En effet, confessa le druide, et dans sa voix transparaissait une douleur immense. Le Saîman nous a quittés.

– Je sais ce que vous ressentez, druide. Le Saîman ici aussi a disparu. Les Brumes, à présent, meurent les unes

après les autres. Bientôt il n'en restera plus. Ni en Gallica ni ailleurs.

Le druide hocha la tête.

– On raconte qu'il reste encore un espoir… Que vous…

– Que je quoi ? reprit Lailoken en penchant la tête.

Henon hésita. Il ne voulait rien dire qui puisse gâcher ses chances. Mais il n'avait pas fait tout ce trajet pour rien.

– Nous sommes venus vous faire serment d'allégeance, Lailoken.

– Vraiment ? s'exclama le Devin en souriant. Qu'espérez-vous de moi ?

– On raconte…

– On raconte beaucoup de bêtises, Henon. Un druide ne peut se fier à toutes les rumeurs qu'il entend.

Henon soupira. Il savait que le Sauvage se jouait de lui. Qu'il le sondait, peut-être. Il n'avait pas l'habitude qu'on

lui parle ainsi. Il se souvenait encore du temps où l'on craignait les druides. Mais il ne devait pas s'emporter. Il avait

pleinement conscience du rapport de force qui se jouait ici. Ses chances de l'emporter étaient faibles. Il devait

impressionner le Devin sans le faire reculer. Tout au moins l'intéresser. Une entreprise difficile.

– Cessons de jouer, Lailoken. Mes frères et moi n'avons pas traversé trois pays en nous fiant seulement à quelques

rumeurs. Nous savons ce que vous voulez faire. Et nous savons aussi que vous êtes notre dernière chance.

– Je suis heureux de l'apprendre, railla Lailoken.

– Nous voulons vous proposer un pacte.

Henon plissa les yeux comme pour mieux voir dans la pénombre. Il voulait lire dans le regard du

Devin.

– Et en quoi consisterait votre fameux pacte ?

– Nous nous soumettons à vous, Lailoken, nous vous aidons dans votre quête, et en échange nous demandons à

pouvoir partager ce que vous en tirerez…

– Et en quoi pourriez-vous m'être utiles ?

– Nous n'avons peut-être plus le Saîman, Lailoken, mais nous connaissons ce que vous cherchez, et nos Magistels

sont les plus redoutables guerriers que vous pourrez recruter.

– Qui vous dit que j'ai besoin de guerriers ? demanda Lailoken, narquois.

– Avez-vous retrouvé le jeune homme que vous cherchez ? répliqua Henon sans hésiter.

– Je vois que vous êtes bien renseignés.

– Oui. Cela devrait vous convaincre que nous pourrions vous être utiles, Lailoken. Mais vous n'avez pas répondu

à ma question. Avez-vous retrouvé Bohem ?

– Non.

Henon savait qu'il venait de marquer un point. C'était sa seule ouverture. Sa seule chance de convaincre le Devin.

– Nos Magistels sont des pisteurs extraordinaires. Ils ne perdent jamais une proie.

– J'ai entendu dire cela, en effet.

– Notre aide vous serait précieuse, ajouta le druide qui sentait qu'il pouvait le convaincre.

– Peut-être.

– Unissons nos forces. Nous recherchons la même chose.

Le Devin eut un geste de recul et haussa les sourcils.

– Je croyais que vous vouliez me faire serment d'allégeance, et à présent vous parlez simplement d'unir nos

forces…

– Non. Pas simplement. Comme je vous l'ai dit, nous sommes prêts à nous mettre à votre service, Lailoken.

Le Devin hocha lentement la tête. Henon crut deviner un sourire aux coins de ses lèvres.

– Mmmh. Des druides à mon service… Vous qui n'avez jamais été au service de personne. Comme le monde a

changé !

– Inutile d'insister, Lailoken. Je sais ce que nous avons perdu, et nous ne serions pas ici aujourd'hui si nous

n'avions pas besoin de vous… Mais je crois que vous aussi avez besoin de notre aide. Vos Aïshans ne me semblent

pas capables de mettre la main sur ce jeune homme. Allons, je vous le demande pour la dernière fois. Acceptez notre

pacte.

Le Devin soupira et passa plusieurs fois la main dans sa barbe. Il dévisagea longuement le druide, fit quelques

grimaces avant de hocher la tête.

– Entendu, Henon. Vous pouvez aller dire à vos frères que j'accepte le marché.

– Vous ne le regretterez pas, Lailoken.

– Nous verrons cela très vite.

– Nous verrons cela très vite.

– Nous sommes à votre service, répliqua Hénon.

– Alors, ne perdez pas de temps. Rejoignez les Aïshans, et trouvez-moi ce Bohem !

Henon se leva, souriant. Il salua le Devin et dit :

– Nous vous le ramènerons avant la fin de l'été, Lailoken.

– Vivant, répliqua le Devin. Il me le faut vivant.

Chapitre 4

LE TROUBADOUR

Livain VII, allongé sur le dos, avait fermé les yeux depuis bien longtemps, mais ne parvenait pas à dormir. Son

esprit était préoccupé par des pensées qui le perturbaient et l'empêchaient de trouver le sommeil. Il venait d'étreindre

sa nouvelle épouse, Camille, et il ne pouvait s'empêcher de penser à l'ancienne. Hélène de Quienne.

Pourquoi ? Quelle folie lui prenait de penser ainsi à la femme qu'il avait répudiée au moment même où sa nouvelle

épouse le serrait contre son cœur ? Camille était si belle ! Si jeune. Pleine de fougue. Elle s'était donnée à lui avec,

semblait-il, passion. Autant de passion qu'Hélène aux premiers jours ? Non. Certainement pas. Hélène était la plus

passionnée des femmes du royaume, la plus libre et la plus aventureuse… Et sûrement la plus inventive pour les

choses de l'amour. Mais il devait cesser de penser à elle !

Il devait chasser l'image de la duchesse qu'il avait répudiée et ne plus penser qu'à Camille. Si belle. En outre, elle

était intelligente. Intéressée déjà par la politique. Allons, Livain ne pouvait rêver mieux ! Pourtant, chaque fois qu'il

fermait les yeux, c'était le visage d'Hélène qui lui apparaissait.

Ce visage profond, différent. Ce regard qui savait, qui voyait au travers des choses et des gens. Le regard d'un

sage dans un corps fait pour l'amour. Le regard d'un juge dans la chair d'une pécheresse. Elle l'avait rendu fou,

chaque jour un peu plus, glissant entre ses mains, refusant de lui appartenir, s'évadant avec ses poètes et ses

troubadours… Elle l'avait trompé mille fois sans doute. Oui, bien sûr. Mais elle lui manquait maintenant.

Non. Il ne devait pas penser à ça. Non. La traîtresse avait épousé Emmer Capigesne. Elle était son pire ennemi. Et

l'un de ses pires souvenirs.

Mais aussi le meilleur.

– Vous n'arrivez pas à dormir, mon amour ?

Livain fut surpris par la voix de Camille. Il était persuadé qu'elle était endormie depuis longtemps. Elle était si

calme. Si paisible. Ils avaient fait l'amour longuement, et il y avait pris beaucoup de plaisir. Cela ne lui était pas arrivé

depuis longtemps. Depuis Hélène.

– Non, dit-il en posant une main sur l'épaule de sa jeune épouse.

Camille prit la main du roi dans la sienne.

– Je sais ce qui vous préoccupe, Livain.

Le roi se figea. Camille avait-elle deviné qu'il pensait à Hélène de Quienne ? Que la femme qu'il avait répudiée

hantait encore son esprit ? Comment pouvait-elle savoir ?

– C'est ce dont vous parliez avec l'abbé de Cerly, n'est-ce pas ?

Livain fut soulagé. Non. Elle n'avait pas deviné.

– Sans doute, mentit-il en se retournant vers sa jeune épouse.

– Si je puis me permettre, mon roi, j'ai peut-être une solution au problème que vous évoquiez avec Pieter le

Vénérable…

– Vous nous avez entendus ? s'étonna Livain.

Camille embrassa le roi sur le front.

– Oui. J'attendais derrière la porte que votre réunion soit finie pour venir vous voir, et j'avoue que j'ai surpris

quelques-uns de vos derniers échanges.

Livain sourit. Camille était encore plus rusée qu'il ne l'avait imaginé. Mais cela ne le dérangeait pas. Hélène avait

passé son temps à rêver de fêtes et de poésie et refusait de s'intéresser à la politique du royaume. Elle n'avait jamais

su l'aider dans les choix difficiles que sa fonction l'amenait à faire. Camille, elle, semblait pouvoir changer tout cela.

Et il avait besoin de cet appui. De ce partage.

– Et alors, reprit le roi, quelle est cette solution que vous évoquiez ?

Camille se colla contre son époux.

– J'ai entendu parler d'une histoire qui pourrait vous intéresser.

– Je suis tout ouïe.

Camille de Chastel avala sa salive, prit le visage de son époux entre ses mains et le fixa du regard à travers la

pénombre.

– Il y a au comté de Tolsanne un jeune homme qui accomplit des miracles.

– Des miracles ? s'étonna Livain.

– Oui. J'avais déjà plusieurs fois entendu parler de ce jeune homme, jusqu'au royaume de Chastel ! Et comme je

suis plutôt une femme méfiante, je n'y avais pas vraiment cru. Mais comme les rumeurs persistaient, j'ai demandé à

mes gens de se renseigner un peu sur cette histoire…

– Et qu'avez-vous trouvé ?

– Il semblerait que ce ne soit pas une simple rumeur, Sire. L'évêque de Nabomar et plusieurs Compagnons ont

confirmé deux histoires bien précises que j'ai entendues à son sujet.

confirmé deux histoires bien précises que j'ai entendues à son sujet.

– Ce sont en effet deux sources fort crédibles. Mais quelles sont ces histoires ? s'enquit le roi.

– Il semblerait que ce jeune homme ait des dons, Majesté. Il marcherait dans le feu et maîtriserait les arts sans les

avoir appris.

– Il marche dans le feu ?

– Oui. Il a traversé sans se brûler un bûcher de la Saint-Jean. L'évêque de Nabomar a confirmé cette version des

faits. Et pour ce qui est de sa maîtrise des arts, c'est une information qui circule chez les enfants de Salomon. On

raconte qu'un jeune homme a fait preuve devant des Compagnons de dons innés pour les métiers. De dons

surnaturels. J'ai vérifié, il s'agit du même garçon. Ce jeune homme n'aurait pourtant que dix-sept ans.

– C'est étonnant en effet. Mais pourquoi me racontez-vous cela ? En quoi cela a-t-il un rapport avec ce dont je

parlais avec l'abbé de Cerly ? Cela n'a rien de politique et ce n'est pas ça qui va renforcer mon pouvoir militaire !

– En êtes-vous bien sûr ? Imaginez l'aura qu'aurait votre couronne si un garçon comme cela était à votre cour,

Majesté !

– À ma cour ?

– Oui ! Si vraiment ce garçon accomplit des miracles, nous devons très vite le mettre de notre côté, avant qu'il ne

tombe entre les mains de l'ennemi. D'Emmer Capigesne par exemple.

– Mais on ne sait rien de lui…

– On sait son nom : Bohem. Et on sait qu'il possède d'étranges pouvoirs.

– Vous me dressez là le portrait d'un démon ! s'amusa Livain.

– Ou d'un saint ! répliqua la jeune femme. Si Dieu a donné à ce jeune homme tous ces dons, tous ces talents, c'est

sûrement pour qu'ils soient utilisés. Et je préférerais qu'ils ne le soient pas contre nous.

Livain resta silencieux quelques instants. Il réfléchit. Camille avait peut-être raison. Si ce jeune homme était

réellement un envoyé de Dieu, mieux valait l'avoir de son côté, la chose était entendue ! En tout cas, il voulait en

avoir le cœur net.

– Voilà qui est très intéressant, concéda-t-il enfin. Il s'appelle Bohem, dites-vous ?

– Oui. Bohem le louvetier. Et il vivrait dans le comté de Tolsanne.

– Bien. Je suis heureux que vous m'ayez parlé de cette histoire, Camille. À présent, dormons, j'aurai tout le loisir

demain d'en discuter avec mes conseillers.

– Je n'en doute pas, Majesté. Bonne nuit.

Livain déposa un baiser sur le front de sa jeune épouse, puis il se retourna. La jeune Camille de Chastel ne cessait

de l'étonner. Et cette conversation avait enfin chassé l'image d'Hélène de Quienne.

*

* *

Bohem n'avait pas voulu s'arrêter pour dormir. Après avoir pleuré comme un enfant, il s'était remis en marche,

avait parcouru la garrigue dans l'obscurité de la nuit et avançait encore ce matin d'un pas rapide vers le nord. Il était

furieux, plein de haine et épuisé. Le répit qu'il avait trouvé auprès des Compagnons n'avait été que de courte durée et

il lui semblait qu'il sombrait à nouveau en plein cauchemar.

Les Aïshans n'abandonneraient-ils donc jamais ? Combien de temps devrait-il fuir ? S'il n'était plus à l'abri chez

les Compagnons, vers qui pourrait-il se tourner à présent ? Personne, sans doute. Il était seul. Démuni. Et il ne voyait

pas comment s'en sortir. Mais il devait tourner cela en sa faveur. En faire sa force. Se nourrir de sa solitude et de sa

colère pour trouver la force de changer. Changer comme il avait voulu le faire tant de fois. Trouver sa voie et

voyager. Traverser le pays, voir ce que les enfants de Villiers-Passant ne pouvaient jamais voir. Découvrir le monde

par lui-même. Libre, sans attache.

Vers la fin de la matinée, il était encore perdu dans ses pensées quand il aperçut au loin une scène fort singulière.

Au beau milieu du chemin, deux hommes – des brigands à en juger par leur accoutrement et par leur situation –

étaient en train de menacer un voyageur de leurs bâtons.

Bohem fit quelques pas en avant pour mieux voir. Il écarquilla les yeux. Il voyait à présent le visage de la personne

qui était agressée. C'était une jeune femme. Du sang coulait sur son front. Les deux brigands l'avaient déjà frappée.

Ils riaient, tournaient autour d'elle en la menaçant, et Bohem se doutait qu'ils n'en voulaient pas seulement à son

argent.

Il s'immobilisa. La raison lui dictait de partir, ce n'était pas ses affaires. Mais il ne pouvait s'y résoudre. Il ne

pouvait tourner le dos à ce spectacle pitoyable et révoltant. Ce n'était pas son genre. Et puis, il était de fort méchante

humeur. Empli de colère. Et cette scène le rendait plus furieux encore.

Sans réfléchir davantage, il se précipita vers les brigands. Quand il arriva près d'eux, un des hommes l'entendit et

se retourna. Mais Bohem ne s'arrêta pas pour autant. Il ne savait pas ce qu'il pourrait faire contre un homme armé

d'un bâton, lui qui n'avait pas d'arme et qui ne savait pas vraiment se battre, mais il s'en moquait. Que le brigand le

tue, s'il devait en être ainsi ! Bohem était si emporté et si plein de désespoir qu'il n'avait plus peur de rien. Plus envie

de fuir. De céder. Il se jeta sur son opposant comme un bélier en furie.

Il eut juste le temps de voir l'homme donner un grand coup circulaire. Trop tard : Bohem avait déjà bondi. Il ne

pourrait éviter le choc. Dans un claquement sec, le bâton se brisa sur son épaule, et il poussa un cri de douleur. Mais

il ne fut pas dévié de sa course. Il tomba sur le brigand de tout son corps et le fit basculer en arrière.

Comme il roulait avec lui sur le sol, il se mit à hurler. Hurler de colère, de rage folle et de souffrance. Et ce cri

décupla sa force, si bien qu'il parvint à passer par-dessus son opposant et à le coincer sous son poids. Hors de lui, il

se saisit d'un caillou sur le chemin et frappa le brigand au visage. Une fois. Le bruit de la pierre contre l'os du crâne

de sa victime l'horrifia et lui fit reprendre quelque peu ses esprits. Alors qu'il était sur le point de donner un deuxième

coup, il arrêta son geste et releva la tête.

Le second brigand avait fui, terrorisé sans doute par la violence de Bohem. La jeune femme, quant à elle, était

plaquée contre une butte de terre sur le bord du chemin, et elle le regardait en tremblant.

Bohem baissa les yeux. Le bandit, entre ses genoux, ne bougeait plus. Le coup de pierre l'avait assommé. Un filet

de sang coulait de sa tempe.

Le jeune homme se releva. Il laissa tomber la pierre par terre. Il était essoufflé, et un peu hébété. Il n'avait pas

l'impression que c'était lui qui venait de faire tout ça. Comme s'il avait perdu un moment le contrôle de lui-même.

Bizarrement, même s'il était persuadé d'avoir bien fait, il se sentait coupable. C'était la première fois qu'il frappait un

homme au visage, si violemment. Et cela lui glaçait le sang.

Il reprit sa respiration, se frotta l'épaule, puis se tourna vers la jeune femme. Elle ne bougeait toujours pas et le

dévisageait encore, les yeux écarquillés. Il s'avança lentement vers elle.

– Ça va ? demanda-t-il en tendant la main.

Elle resta immobile encore un moment, puis, comme si elle revenait à elle, elle secoua la tête et se redressa.

– Oui… Ça va. Je… Merci, balbutia-t-elle en essuyant ses vêtements.

Bohem haussa les épaules.

– De rien… Ton front est ouvert, tu saignes.

– Ce n'est rien, dit-elle.

Elle lança un regard au brigand par terre. Il ne bougeait toujours pas. Puis elle s'agenouilla, ouvrit le sac en tissu

qui était à ses pieds et prit un morceau d'étoffe à l'intérieur pour se nettoyer le front.

Bohem s'accroupit à côté d'elle. Il regarda le front de la jeune femme et grimaça. Il prit une petite gourde qui

dépassait du sac.

– Attends, il faut mettre un peu d'eau.

Il lui prit l'étoffe des mains et l'imbiba d'eau, puis il essuya délicatement son front. Les gouttes de sang coulaient

sur ses sourcils. Tout en la soignant, il se dit qu'elle était fort belle. Elle avait les cheveux blonds, mi-longs, très

légèrement bouclés. Des yeux fins et couleur noisette, un joli petit nez de chat. Elle était grande, presque autant que

lui, et mince et gracieuse, sans paraître fragile toutefois. Elle devait avoir son âge. Mais surtout, ce qui avait tout de

suite saisi Bohem, c'était sa voix. Une voix douce, délicieuse, chaude et délicate à la fois.

– Tu es arrivé à temps, dit-elle. Je ne pense pas que j'aurais pu me défendre toute seule… Comment t'appelles-tu ?

Bohem baissa les yeux vers la jeune femme. Il hésita. Devait-il continuer de donner son nom ainsi aux gens qu'il

rencontrait, ou bien était-ce devenu trop dangereux ?

La jeune femme parut surprise qu'il ne réponde pas plus vite. Il se sentit obligé…

– Je m'appelle Bohem. Et toi ?

– Vivienne.

Elle fronça les sourcils et arrêta la main du jeune homme qui la soignait encore.

– Pourquoi as-tu hésité à me donner ton nom ? C'est ton vrai nom, au moins ?

– Bien sûr.

– C'est étrange, comme nom, Bohem.

– C'est que… Je…

Le jeune homme hésita. Il libéra sa main et recommença à éponger le front de la jeune femme. Il n'aimait pas parler

de cela. D'habitude il n'en parlait jamais. De son nom. De l'origine de celui-ci. Il changea de sujet.

– Voilà, dit-il, ça ne saigne plus. La coupure n'est pas très profonde.

– Merci, Bohem.

Elle avait insisté sur son nom, en souriant. Elle avait sans doute deviné que le jeune homme ne voulait pas trop

aborder ce sujet.

*

* *

– Majesté, dit Pieter en s'avançant sur son fauteuil, si je peux me permettre, cette histoire est un peu farfelue et je

crains que vous ne dépensiez votre temps et votre énergie pour rien. Comme nous en parlions dernièrement, vous

avez des affaires bien plus importantes à régler…

Livain VII avait réuni un conseil exceptionnel pour exposer sa nouvelle préoccupation. Les paroles que Camille

avait prononcées la veille au soir dans leur lit l'avaient travaillé toute la matinée, et l'histoire de ce jeune homme

étrange l'obsédait. Il se disait que c'était peut-être un signe de Dieu qu'il ne devait pas ignorer. En tout cas, il avait

besoin de savoir.

Pieter le Vénérable, abbé de Cerly, avait donc été convié à cette réunion impromptue, ainsi qu'Alice,

la mère du

roi, Domitien Lager, le connétable, et plusieurs autres conseillers. Au bout de la table, à côté de Livain, Camille de

Chastel faisait sa première apparition dans un entretien politique de la cour de Gallica. Et elle semblait parfaitement à

son aise.

– Farfelue ? Je n'en suis pas si sûr, répliqua Livain VII.

– Je suis assez bien placé, répliqua Pieter, pour savoir que les Galliciens aiment à raconter des histoires

surnaturelles tous les jours, croyez-moi… Pourquoi prêter tant d'attention à cette histoire ?

J'ai entendu parler de ce jeune homme, il y a fort longtemps. Je crois me souvenir que cette histoire est arrivée il y

a quelques années au sud du comté de Tolsanne. Dans la région des hérétiques. Je me demande ce que le roi va

chercher sur ce terrain dangereux.

– Parce que ce n'est pas simplement une histoire racontée par les Galliciens. Elle nous a été confirmée par l'évêque

de Nabomar en personne, expliqua Camille de Chastel.

Voilà ! Cela vient d'elle. J'en étais sûr ! C'est elle qui a mis cette idée saugrenue dans la tête du roi. Mais

pourquoi ? Cette fille me paraît bien étrange ! J'aurais dû me méfier à Toledo, quand elle a manifesté cet intérêt

curieux pour le comté de Tolsanne ! C'est le comté des hérétiques. Les ennuis vont commencer. Je ne sais pas ce

qu'elle cherche, mais si je la laisse continuer, cette jeune écervelée va faire sombrer le roi dans le paganisme le plus

obscur !

– Mais a-t-elle été attestée par le pape ? Car, si quelque chose de surnaturel s'est produit sur votre royaume, il s'agit

d’un miracle, d’un acte de Dieu ou bien d’un acte du démon. Ce serait, il me semble, au pape d’en décider, et non pas

à l’évêque de Nabomar Sa Sainteté était encore là hier soir, pourquoi ne le lui avons-nous point demandé ?

à l’évêque de Nabomar Sa Sainteté était encore là hier soir, pourquoi ne le lui avons-nous point demandé ?

La mère de Livain prit la parole à son tour. Elle avait depuis longtemps l’habitude de se mêler des affaires

politiques du royaume et Livain l’écoutait toujours avec beaucoup d’attention.

– Mon fils, je dois vous confesser que je suis plutôt de l’avis de l’abbé de Cerly. Cette histoire de garçon qui

traverse les flammes ne me semble pas très sérieuse. En outre, elle a sûrement été transformée, exagérée, et quand

bien même, je ne vois pas en quoi elle concerne la Couronne…

– Comment ? s’offusqua le roi. Un jeune homme accomplit des miracles sur mon royaume et je ne devrais pas m’y

intéresser ?

– Allons, Majesté, il est un peu tôt pour parler de miracle ! répliqua Pieter. Ce jeune homme aurait marché dans les

flammes, dit-on. Et alors ? Le Christ lui est-il apparu ? Est-il mort en martyr pour défendre une noble cause ? Non.

On raconte simplement, je m’en souviens à présent, qu’il a libéré une Brume du bûcher de la Saint-Jean. Ce n’est pas

un miracle, c’est un acte blasphématoire !

Comme toutes ces histoires que l’on raconte au sud du royaume. Les légendes païennes ne manquent pas, dans

cette région… Ainsi, par exemple, pendant la nuit de la Saint-Jean, les villageois du comté de Tolsanne attendent

encore avec horreur la venue du Sauvage ! N’oubliez pas que cette histoire est arrivée dans ces territoires-là. Dans la

région même où les hérétiques envahissent nos églises avec une liturgie démoniaque et des rites païens. Et que

l'évêque qui la confirme est l'évêque de Nabomar, qui est justement la cité des hérétiques !

Camille secoua la tête.

– Je pense que ce jeune homme n'a rien à voir avec les dissidents dont vous parlez, Pieter. C'est un cas isolé, dans

un petit village…

Elle ne laisse pas Livain réagir. Elle essaye de s'emparer de la conversation. Cette reine sait comment arriver à

ses fins. Livain est plus faible qu'elle. Je dois retourner le débat vers lui.

– Mais c'est arrivé il y a plusieurs années, Majesté, pourquoi vouloir revenir aujourd'hui sur cette vieille histoire

sans grande importance ? Il y a eu, depuis lors, de nombreux témoignages de véritables miracles et vous ne vous en

êtes jamais soucié…

– Je m'y intéresse parce que ce jeune homme fait à nouveau parler de lui aujourd'hui, expliqua Livain.

– Mon fils, intervint Alice, je comprends votre intérêt, mais un jeune homme qui accomplit des miracles, si c'est

vraiment le cas, l'abbé a raison, ce n'est pas une affaire d'État. C'est une affaire d'Église. Pourquoi ne demandez-

vous pas au légat du pape de s'occuper de cette affaire ?

Parfait. Alice est de mon côté. Et elle a raison. Si nous ne voulons pas que Livain se fasse entraîner dans ces

obscures histoires païennes, il faut confier l'affaire au pape.

– Mais justement parce que ce garçon m'intéresse, répondit le roi. Et que visiblement, je ne suis pas le seul…

Pieter fronça les sourcils. Le roi n'avait donc pas encore tout dit. Il y avait autre chose. Bien sûr.

– Connétable, reprit Livain, voulez-vous bien répéter ici ce que vous m'avez dit tout à l'heure ?

– Oui, sire, répondit Domitien en se raclant la gorge. Des informations nous sont parvenues du sud de Gallica au

sujet d'un massacre qui aurait eu lieu dans le village de Villiers-Passant. Apparemment, tous les habitants de ce

castrum ont été tués par une horde d'Aïshans qui rôde encore dans la région.

– Quel est le rapport avec notre histoire ? s'enquit Alice.

– C'est le village où habitait ce jeune garçon, expliqua Camille de Chastel. Apparemment, il serait parvenu à

s'échapper et aurait trouvé refuge auprès d'un groupe de Compagnons du Devoir.

Le Connétable acquiesça.

– C'est intrigant en effet, reconnut la mère du roi.

Voilà qu'Alice cède à son tour ! Ça y est ! Camille a rallié tout le monde à sa cause ! Non seulement elle manipule

une histoire d'hérétiques qui ne me plaît guère, mais en plus elle me vole ma place de conseiller auprès du roi ! Je

ne dois pas la laisser faire…

– Majesté, intervint Pieter. Je pense qu'il serait plus sage de confier cette affaire au légat du pape. C'est une affaire

d'Église, et nous pourrions froisser Nicolas IV si nous ne passions pas par lui pour résoudre une affaire qui, de toute

évidence, me semble théologique.

– Non, Pieter. Je veux que nous retrouvions ce jeune homme, dit alors Livain, d'une voix calme et autoritaire.

Cette affaire a eu lieu sur mon royaume, je veux la régler moi-même. Connétable, occupez-vous de cette question.

Le roi se leva.

– Cette réunion est terminée, dit-il simplement.

Tous les participants se levèrent poliment et quittèrent la pièce, sauf Camille qui resta auprès du roi.

Pieter sortit le dernier. Il était furieux. Il avait amené lui-même à la cour une femme qui était en train de devenir sa

plus grande ennemie. Et elle avait déjà plus d'influence que lui sur ce roi qu'elle ne connaissait pourtant que depuis

quelques jours…

*

* *

Bohem se pencha sur le corps immobile du brigand. Il respirait encore, mais il était assommé. Le jeune homme le

traîna sur le bord du chemin. Puis il se retourna vers la jeune femme.

– Que fais-tu ici, seule, sur la route ?

Vivienne fronça les sourcils. Elle enfonça l'étoffe maculée de sang dans son sac.

– En quoi cela te regarde-t-il ? Et toi, que fais-tu ?

Bohem sourit. La jeune femme n'avait apparemment pas un caractère facile. Elle semblait encore plus méfiante que

lui.

– Moi ? répondit-il. Je m'enfuis.

Vivienne parut étonnée. Elle ne s'était pas attendue à ce genre de réponse…

– Vraiment ? dit-elle. Alors nous sommes deux ! Que fuis-tu ?

– Vraiment ? dit-elle. Alors nous sommes deux ! Que fuis-tu ?

Bohem hésita. Elle rechignait à se livrer mais elle lui posait tout un tas de questions. Et si elle savait qui il était ? Si

elle lui posait ces questions pour en savoir davantage ? De toute façon, il lui avait déjà donné son nom. Ça ne servait

plus à grand-chose de mentir !

– Des hommes qui ont massacré les habitants de mon village et qui me cherchent.

– Ah ! Je suis désolée, dit-elle, et elle paraissait sincère. Je crois que j'ai entendu parler de cette histoire. Ce sont les

Aïshans qui rôdent dans la région, n'est-ce pas ?

Bohem hocha la tête. Tout le monde semblait au courant !

– Mais pourquoi te cherchent-ils ?

– Si seulement je le savais !

– Et pourquoi fuis-tu ? Pourquoi n'es-tu pas allé voir le seigneur du village voisin ou la Garde du roi ? Tu dois

expliquer ce qui est arrivé et trouver protection !

– Je ne sais pas qui aller voir ! Je ne sais plus trop à qui faire confiance. Mais je préfère ne pas parler de tout ça…

– Allons ! Tu peux faire confiance à la Garde du roi, tout de même ! Qu'as-tu fait de si mal pour craindre même le

pouvoir royal ?

– Quelque chose. Dont je n'ai pas envie de parler.

– D'accord, dit Vivienne. Je peux comprendre.

Bohem sourit. Il avait eu peur que la jeune femme soit embarrassée par sa volonté de silence, qu'elle le prenne

pour un horrible criminel, mais elle semblait respecter son choix.

– Et toi ? Tu viens d'où ? demanda-t-il à son tour.

– De Tolsanne.

– Tu as de la chance ! Il paraît que c'est une ville extraordinaire !

– C'est vrai…

– Mais alors, pourquoi fuis-tu ?

Vivienne pencha la tête. Elle semblait hésiter elle aussi à se confier à lui.

– À cause de mes parents, dit-elle finalement.

– Vraiment ? Pourquoi ?

– Je veux être troubadour.

Bohem écarquilla les yeux.

– Toi ? Troubadour ? Mais les femmes ne sont pas troubadours !

– C'est exactement ce que me disent mes parents ! s'énerva-t-elle. Et c'est pour ça que je suis partie !

– Mais, se défendit Bohem, je ne veux pas t'offenser, Vivienne, toutefois je pense qu'ils ont raison, non ? Je ne

crois pas qu'il y ait de femmes troubadours…

– Là où je vais, si !

– Ah bon ? Et où vas-tu ?

– À Pierre-Levée, à la cour de la duchesse Hélène de Quienne.

– Il y a des femmes troubadours, là-bas ?

– Bien sûr ! Toute la famille de Quienne est une famille de troubadours !

– Eh bien ! Ce doit être une drôle de duchesse !

– Tu n'as jamais entendu parler d'elle ?

– Non, reconnut Bohem.

– Elle est l'épouse d'Emmer Capigesne, qui vient d'être couronné roi de Brittia. Tu as au moins déjà entendu

parler de Brittia ?

– Non, répéta Bohem, qui commençait à être un peu vexé.

– C'est le principal ennemi de la Couronne ! s'exclama-t-elle. Tu dois bien avoir entendu parler d'Emmer

Capigesne, quand même !

– Non, répéta Bohem à nouveau, mais en souriant cette fois. Et si c'est vraiment notre pire ennemi, pourquoi veux-

tu aller voir cette duchesse qui l'a épousé ?

Vivienne leva les yeux au ciel.

– Les choses ne sont pas aussi simples, Bohem ! Ce n'est pas parce qu'elle a épousé l'ennemi du royaume qu'elle

est devenue notre ennemie ! La politique, heureusement, est plus subtile que ça…

– Si tu le dis, mais ce n'est pas la peine de me parler comme à un crétin…

Vivienne éclata d'un rire désolé.

– Tu as raison, excuse-moi ! Je me moque de savoir que tu connaisses Capigesne et le pays de Brittia, Bohem ! Et

je te suis fort reconnaissante d'être venu m'aider.

Bohem ne répondit pas. La jeune femme l'avait un peu agacé. Elle lui avait paru aimable, d'abord, mais il

commençait à se demander si elle n'était pas un peu suffisante…

– Alors, où comptes-tu aller ? demanda-t-elle de sa voix la plus douce.

– Je ne sais pas, confessa Bohem. Loin des Aïshans.

– Pourquoi ne viens-tu pas avec moi ? Nous pourrions nous aider l'un l'autre, et Hélène de Quienne pourrait peut-

être te tirer de là.

– Une duchesse ? M'aider ? Tu plaisantes !

– Je t'ai dit que ce n'était pas une duchesse comme les autres ! Je t'assure ! S'il y a quelqu'un dans ce pays qui

peut t'aider, c'est bien elle !

Bohem soupira. Il ne savait rien de cette dame dont parlait Vivienne, et Pierre-Levée se trouvait très loin d'ici.

Mais de toute façon, il ne savait plus où aller. Et puis la jeune femme, même si elle l'avait agacé, avait quelque chose

Mais de toute façon, il ne savait plus où aller. Et puis la jeune femme, même si elle l'avait agacé, avait quelque chose

d'original qui l'intriguait. Dans sa voix. Dans ses gestes. Et dans la liberté qu'elle semblait avoir, surtout. Une

troubadour ! Femme ! Et jeune qui plus est !

– Vivienne, dit-il finalement, j'aurais aimé accepter, mais je ne peux t'accompagner.

– Pourquoi ?

– Parce que… tu vas me ralentir. Les hommes qui me poursuivent sont très rapides, et ils sont sur mes traces. Je

dois fuir au plus vite.

– Je suis pressée moi aussi, et je vais beaucoup plus vite que tu ne sembles le croire. Je n'ai pas l'intention de

traîner sur ces routes mal fréquentées…

– Je ne veux pas te mettre en danger. Je risque ma vie, je ne veux pas risquer la tienne.

– À deux, nous serions moins en danger, Bohem. Et de toute façon, tu as besoin de moi. Regarde ! Tu n'as pas de

sac, et probablement pas d'argent. Comment vas-tu manger ? Comment vas-tu payer ce dont tu auras besoin ? Allons.

Faisons la route ensemble. J'ai besoin de toi pour me protéger, et tu m'as prouvé à l'instant que tu en étais capable.

Toi, tu as besoin de moi parce que tu n'as plus rien. En outre, faire la route à deux est tout de même moins ennuyeux.

– Ce n'est pas l'ennui qui me fait peur, Vivienne.

La jeune femme soupira.

– Très bien, dit-elle. Je n'insiste pas. Adieu, alors !

Elle mit son sac sur son dos. Bohem l'aida, gêné. Il avait l'impression de ne pas être très courtois. Mais avait-il le

choix ? Il aurait aimé passer plus de temps avec elle, bien sûr. Mais il ne voulait plus être un danger pour ceux qu'il

croisait sur sa route. Les dernières personnes dont il avait accepté l'aide étaient sans doute mortes aujourd'hui, par sa

faute…

– Encore merci, dit-elle en lui serrant la main. Je pars vers le nord, je veux arriver ce soir à Sarlac, je ne dois pas

perdre de temps. Si tu changes d'avis, tu peux toujours me rejoindre là-bas.

Bohem acquiesça. Puis il la regarda partir avec regret.

Le soleil allait bientôt atteindre le zénith. C'était déjà le milieu de la journée. Et il n'avait toujours pas mangé. Son

ventre se mit à gargouiller. Il grimaça et regarda le soleil, puis le chemin, avant de grimacer à nouveau.

Puis il se demanda s'il avait bien fait. Pourquoi résistait-il ainsi ? Vivienne lui avait dit qu'elle voulait

l'accompagner. Qu'elle était prête à se dépêcher pour ne pas retarder sa fuite. Que demandait-il de plus ?

Sa voix lui manquait déjà. Son regard aussi. Il ne pouvait imaginer ne jamais la revoir. *On ne croise pas deux fois*

une fille pareille sur les routes de Tolsanne, pensa-t-il. Quel imbécile il faisait !

Puis il se mit à courir vers la jeune femme, abandonnant derrière lui le corps inanimé du brigand.

– Vivienne ! cria-t-il. Attends-moi ! Je t'accompagne !

*

* *

Pieter le Vénérable fit appeler auprès de lui Savinien, le jeune moine qui l'assistait depuis son départ de Cerly.

Assis dans un large fauteuil dans les appartements où le logeait le roi, en plein cœur de la ville, le vieil abbé

réfléchissait en buvant un verre de vin d'Aurilian. La règle de saint Benoît n'interdisait pas l'alcool, à condition d'en

goûter avec mesure, une mesure dont Pieter s'accommodait parfaitement.

Le vin de la région, composé le plus souvent de cabernet franc, était tannique, puissant et épicé. Celui-ci, que le

bouteiller du roi lui avait fait porter, avait passé quelques années en cave où il avait pris un peu de rondeur. Pieter le

trouva honorable, même s'il préférait cent fois les vins du sud de Gallica, plus riches, plus corpulents. Et à son âge, il

se méfiait des vapeurs de ce rouge malicieux !

Le vieil abbé prit une nouvelle gorgée de vin et poussa un long soupir. Savinien tardait à venir ! Or, il n'avait pas

envie d'attendre. Il était toujours furieux depuis le conseil auquel l'avait convié le roi. Les nouvelles préoccupations

de Livain lui semblaient bien païennes ! Mais ce n'était pas ce qui l'énervait le plus. Non. Ce qui inquiétait vraiment

Pieter, c'était la place que Camille de Chastel était en train de prendre à la cour. La reine semblait avoir l'intention de

jouer un rôle politique de premier ordre, au moment où Pieter croyait enfin avoir le champ libre ! Toute sa vie il avait

vécu dans l'ombre de Courage de Blanval, et, à présent que celui-ci était mort, la reine qu'il avait lui-même choisie

pour Livain lui volait la place qu'il attendait ! Cela le mettait hors de lui ! Qu'à son âge il puisse être menacé par une

jeune femme de dix-huit ans lui était insupportable ! Il devait trouver une solution.

D'abord, il fallait empêcher le roi de mettre la main sur ce jeune homme étrange. Car il y avait là un vrai danger,

pensait Pieter.

Ce Bohem était sûrement un hérétique, et le faire venir à la cour servirait la cause de ces infâmes dissidents !

Gallica n'avait pas besoin d'un trouble supplémentaire. Il ne manquerait plus que le roi accordât du crédit à cette

nouvelle Église qui pullulait au sud du comté de Tolsanne ! Non. Il devait empêcher cela. Et il avait déjà une idée sur

la façon de procéder.

Ensuite, il faudrait s'occuper de Camille. Ne pas la laisser prendre la place qu'il était, lui, sur le point d'acquérir

après tant d'années de convoitise. À la droite de Livain VII. Et cela pourrait s'avérer difficile. Il y avait sûrement des

moyens de barrer la route à la jeune femme. De la disqualifier. Il faudrait tout de même se méfier car elle était rusée.

Mais lui, abbé de Cerly, avait l'expérience, et surtout, il disposait d'un réseau dans ce pays qu'elle ne pouvait pas

encore avoir tissé, elle qui venait seulement d'arriver du royaume de Chastel. Il y avait un espoir…

Soudain, on frappa trois coups à la porte.

– Entrez ! ordonna le vieil homme.

Savinien apparut à l'autre bout de la pièce.

– Tout de même, se plaignit l'abbé. Je vous attendais beaucoup plus tôt !

– Je suis désolé, monsieur l'abbé. Les ruelles d'Aurilian sont un labyrinthe que je ne connais guère. Je me suis un

peu perdu.

– Ça va, ça va. Prenez place.

Le jeune moine vint s'asseoir en face de l'abbé.

– Écoutez-moi bien, Savinien. Je veux que vous fassiez quelque chose pour moi.

– Écoutez-moi bien, Savinien. Je veux que vous fassiez quelque chose pour moi.

– Oui, maître ?

– Je veux que vous alliez à Lutès trouver le légat du pape et que vous lui fassiez savoir que je voudrais m'entretenir

avec lui de façon très urgente.

– Que j'aille à Lutès ? Mais quand ?

– Aujourd'hui même, Savinien. Aujourd'hui même. Je ne sais combien de temps encore le roi va nous retenir ici.

Dites au légat que je dois le voir en secret.

– En secret ? Ici ?

– Oui. Qu'il vienne à ma rencontre à la périphérie d'Aurilian, dès que possible. Est-ce entendu ?

Le moine hocha la tête, mais il était fort désemparé. Il n'avait pas l'habitude de partir en mission

secrète pour

l'abbé de Cerly, et l'idée ne lui plaisait guère. Surtout que le légat risquait de ne pas voir la chose d'un très bon œil.

Mais il n'avait pas vraiment le choix. Il voulait se faire bien voir de Pieter le Vénérable, car il savait que l'abbé avait

tout pouvoir au sein de Cerly.

– Je suis à votre service, monsieur l'abbé.

– Bien. C'est très important, vous comprenez ? Je compte sur vous.

– Vous pouvez, répondit Savinien, comme pour se convaincre lui-même.

– Alors ne perdez plus de temps. Partez à l'instant même.

Le jeune moine se leva et quitta la pièce un peu perplexe.

Pieter le Vénérable finit le verre de vin qu'il avait encore à la main.

Il grimaça. En revenant de Toledo, quand il avait accompli sa mission pour le roi, il croyait avoir fait le plus

difficile. Mais les choses seraient sans doute encore plus compliquées qu'il ne l'avait prévu…

Vivienne n'avait pas menti. Elle était capable de voyager vite. Elle avait compris la peur et la détresse de Bohem,

et savait qu'ils ne devaient pas traîner. De plus, elle était pressée d'arriver à Pierre-Levée. Ne serait-ce que pour lui

prouver qu'elle avait eu raison de le convaincre de l'accompagner, et qu'Hélène de Quienne pourrait sûrement

l'aider. Mais la cour de la duchesse était encore bien loin. Elle savait que le voyage serait long et pénible.

Bohem, quant à lui, essayait par fierté de ne pas montrer sa fatigue. Il était épuisé. Les Aïshans avaient attaqué la

cayenne au milieu de la nuit, et il fuyait depuis lors. Il avait mal aux jambes, au dos et à la nuque, son épaule le faisait

atrocement souffrir après le coup que lui avait porté le brigand, mais il refusait de se plaindre. Il voyait bien que

Vivienne faisait un effort pour marcher vite et il lui avait même proposé de porter son sac.

Régulièrement, il se retournait pour voir s'ils n'étaient pas suivis. Si l'on distinguait au loin les silhouettes sombres

des Aïshans. Il savait qu'un jour ou l'autre ils seraient là. À cheval, ils allaient sûrement plus vite qu'eux. Mais il

essayait de ne pas trop y penser.

Ils gardèrent toute la journée le rythme élevé de leur marche et échangèrent peu de paroles. Quelques sourires,

quelques regards reconnaissants, et un peu de compassion pour leur fatigue réciproque.

Vers la fin de la journée, ils firent une courte pause. Bohem ne pouvait s'empêcher de regarder la jeune femme. Il

la trouvait de plus en plus belle. Et de plus en plus énigmatique. Il n'avait jamais ressenti ce genre de chose pour une

fille de Villiers-Passant.

– Comment as-tu su que tu voulais être troubadour ? lui demanda-t-il alors qu'elle était sur le point de se relever

pour repartir.

Vivienne haussa les sourcils.

– Que veux-tu dire ?

– Qu'est-ce qui t'en a donné l'envie ? Moi, je ne sais toujours pas ce que je veux faire, et toi…

– La poésie, le coupa-t-elle. La poésie !

– C'est-à-dire ?

– Comment ça ? Tu sais ce que c'est qu'un poème ?

– Quand même ! répondit Bohem en levant les yeux au ciel. Mais de là à vouloir devenir troubadour…

Vivienne sourit. Elle devait avoir l'habitude de recevoir ce genre de regard. De lire cette perplexité au fond des

yeux des gens. Car ils ne savaient pas. Ils ne comprenaient pas.

– Tu veux vraiment savoir ?

– Oui, répondit Bohem, bien sûr !

La jeune femme ferma les yeux. Elle se pencha en avant, puis de sa voix la plus douce elle dit un poème à l'oreille

de Bohem.

« Chanter m'estuet, car pris m'en est corage,

Non pas por ce que d'amer mi soit rien,

Car je n'i voi mon preu ne mon damage

Ne n'i conois ne mon mal ne mon bien ;

Et se je chant, li déduit en sont mien,

Si chanterai sanz amors, par usage ;

Je ne dis pas qu'Amors ne face bien

Au chief dou torfoloier le plus sage. »

Le jeune homme resta bouche bée. Il était troublé. Le poème était si beau ! Et la voix de Vivienne si délicate ! Elle

le disait si bien !

Il avala sa salive, leva les yeux vers la jeune femme aux cheveux blonds et sentit le rouge lui monter aux joues.

Vivienne éclata de rire.

– Allons, mon ami ! Ne perdons pas de temps !

Ils se remirent en route. Bohem n'ouvrit plus la bouche jusqu'au soir. Il se sentait tellement idiot. Comment une

Ils se remirent en route. Bohem n'ouvrit plus la bouche jusqu'au soir. Il se sentait tellement idiot. Comment une

jeune femme d'une telle finesse pouvait-elle accepter de faire la route avec lui, qui n'était que le fils d'un louvetier ?

Combien de temps encore accepterait-elle de voyager en sa compagnie ? Elle méritait mieux pour partager sa route…

Et pourtant. Pourtant il espérait qu'elle ne le quitterait plus.

Le soir enfin, alors que le soleil venait de disparaître derrière les vignes, ils arrivèrent devant Sarlac.

C'était une belle cité dorée, qui s'élevait au bord d'une petite rivière et se dressait au-dessus d'une végétation dense

et colorée. Les maisons de calcaire, hautes et étroites, étaient coiffées de lauzes et semblaient se soutenir mutuellement

au-dessus des petites ruelles circulaires.

Dès qu'ils entrèrent dans la ville, Bohem eut le sentiment qu'on les observait. Il se demanda si la peur et l'angoisse

qui l'habitaient ne lui jouaient pas des tours. Toutefois, il ne pouvait s'empêcher de penser que quelqu'un les

espionnait. Il fronça les sourcils et s'approcha de Vivienne.

– Tu sais où nous allons ? demanda-t-il tout bas.

– À peu près. Il y a une petite auberge de l'autre côté de la ville, dont mon père m'a souvent parlé. Elle n'est pas

trop chère, elle est discrète, et je crois que nous y serons en sécurité.

Bohem acquiesça. Il lui était reconnaissant. La jeune femme avait pris son histoire très au sérieux, et elle semblait

vouloir l'aider à tout prix. Bien sûr, ce devait être sa façon à elle de le remercier de l'avoir défendue contre les

brigands. Mais elle ne pouvait ignorer qu'en l'aidant ainsi elle mettait sa vie en danger, et Bohem était vraiment

touché.

À mesure qu'ils avançaient dans les venelles de la cité, il lui semblait que certaines personnes se retournaient sur

leur passage, ou que les commerçants qui fermaient leurs échoppes les regardaient avec insistance. Était-ce à cause de

la grande beauté de Vivienne ? Non. Ce n'était pas ce genre de regard. Très vite, il eut le réflexe de baisser les yeux.

Quelque chose n'allait pas, il en était sûr. Il se demandait si Vivienne s'en rendait compte. En tout cas, elle marchait

vite.

Ils arrivèrent bientôt au centre de la ville, où, malgré l'heure tardive, il y avait encore beaucoup de monde. Bohem

se sentait de plus en plus mal à l'aise. Ils passèrent devant la tour Saint-Courage, qui se dressait au-dessus de l'enclos

monastique et se terminait en un élégant cône de pierres. Puis ils contournèrent l'abbatiale Saint-Sacerdos et ses

statues mystérieuses… En essayant toutefois de ne pas se faire remarquer, Bohem ne pouvait s'empêcher de lever les

yeux vers les magnifiques édifices qui jalonnaient les allées sinueuses de Sarlac. Chaque nouvelle rue était source

d'émerveillement. Mais d'inquiétude aussi.

Soudain, au détour d'une ruelle, Vivienne attrapa Bohem par le bras et l'attira sous le porche d'une petite maison.

– Bohem ! Cachons-nous !

Elle se plaqua contre le mur et tira le jeune homme vers elle. Il l'imita.

– Que se passe-t-il ? chuchota-t-il.

– Je viens de voir un écriteau sur ce mur ! Il y a un portrait de toi et ton nom écrit en dessous !

– Tu es sûre ? s'étonna le jeune homme qui, ne sachant pas lire, n'aurait pu vérifier par lui-même.

Mais cela confirmait l'impression qu'il avait depuis qu'ils étaient entrés dans la ville.

– Oui, je suis sûre ! Je ne pense pas qu'il y ait beaucoup de garçons qui s'appellent Bohem qui soient recherchés

dans la région, et le portrait est plutôt ressemblant !

Bohem grimaça.

– C'est pour ça que les gens nous dévisagent… Tu as remarqué ?

– Oui !

Elle se pencha en avant et jeta un coup d'œil dans la ruelle. Puis elle se retourna vers le jeune homme, l'air grave.

– Il y a le sceau royal au bas de l'écriteau, Bohem ! C'est le roi qui te recherche !

– Le roi ? Mais ce n'est pas possible ! Les hommes qui ont attaqué mon village n'étaient pas des soldats de la

Garde royale, Vivienne ! C'était des Aïshans ! Des barbares !

La jeune femme haussa les épaules.

– Le roi les a peut-être employés comme mercenaires…

– Pour me trouver, moi ? Mais c'est impossible !

– Bohem… Je ne sais pas ce que tu as fait, mais il semble que tu sois très recherché ! Pour que le roi de Gallica

parvienne à faire afficher ton nom jusqu'ici, de l'autre côté de la frontière, c'est qu'il veut vraiment te trouver !

– Vivienne, je t'assure que je ne mérite pas ça. Sincèrement, je ne comprends pas… Je…

Elle posa un doigt sur les lèvres du jeune homme et lui fit signe de se taire. Quelqu'un passait dans la ruelle. Quand

les pas se furent éloignés, Bohem prit la jeune femme par l'épaule et la regarda droit dans les yeux.

Il la dévisagea longuement, puis il poussa un soupir et, d'une seule traite, il lui raconta toute son histoire. Il raconta

la nuit de la Saint-Jean, puis l'attaque du village, la Brume, les rêves qu'il faisait, il raconta tout à la jeune femme,

d'une voix chargée de panique, sans reprendre son souffle. Il ressentait un besoin énorme de se confier. Tout ceci lui

semblait tellement injuste ! Vivienne écoutait, les yeux écarquillés, sans oser l'interrompre.

Quand il eut fini, Bohem s'adossa au mur et ferma les yeux.

– Voilà, conclut-il tout bas. Tu sais tout maintenant !

Puis il tourna les yeux vers elle.

– Tu crois que c'est pour ça qu'on me recherche, Vivienne ?

La jeune femme le dévisagea à son tour. Elle n'avait pas dit un mot pendant la longue tirade de Bohem. Et ses

yeux semblaient de plus en plus inquiets.

– Je ne sais pas, dit-elle finalement.

Elle jeta à nouveau un coup d'œil dans la ruelle. La voie était libre.

– Je ne sais pas, répéta-t-elle. Mais tu ne le mérites pas. Il faut vraiment que tu viennes avec moi jusqu'à Pierre-

Levée, Bohem. Je suis sûre qu'Hélène de Quienne pourra faire quelque chose pour toi.

Bohem posa sa tête contre le mur. Il espérait que la jeune femme avait raison. Il se demandait s'il devait lui faire

confiance. Comment pouvait-elle être si sûre d'elle ? L'étau était en train de se refermer sur lui, sans qu'il sache ce

qu'on lui voulait. La jeune femme se rendait-elle vraiment compte de ce qui lui arrivait ? N'était-ce pas plutôt à lui de

qu'on lui voulait. La jeune femme se rendait-elle vraiment compte de ce qui lui arrivait ? N'était-ce pas plutôt à lui de

choisir où il devait aller ? Mais il n'en avait aucune idée. Il aurait voulu être davantage maître de son destin. Ne pas

remettre son sort entre les mains d'une jeune femme qu'il ne connaissait que depuis quelques heures.

Mais avait-il le choix ?

– Bohem ! dit Vivienne en l'attrapant par l'épaule. Alors, que fait-on ?

– Je ne sais pas, répondit le jeune homme. Mais partons d'ici en tout cas. Je ne veux pas rester dans cette ville, c'est

beaucoup trop dangereux. Toi, tu n'as rien à craindre. Si tu veux passer la nuit ici, je le comprendrai très bien. Tu

n'es pas obligée de m'accompagner. Je ne veux pas t'exposer…

– Je t'accompagne, Bohem. Tu auras besoin de moi pour aller jusqu'à la cour d'Hélène de Quienne.

Bohem acquiesça. Il enfonça la tête dans ses épaules, prit Vivienne par le bras et l'entraîna rapidement dans la

ruelle.

*

* *

Les druides avaient pris possession de vieilles ruines au nord du comté de Tolsanne. C'était une ancienne bastide

oubliée, que le temps avait recouverte de plantes et de sable. Le vent s'engouffrait entre les murs détruits et par

moments faisait siffler l'édifice tout entier. Il n'y avait personne à la ronde, pas un village, pas une maison, et même

les Brumes ne s'aventuraient plus sur ces terres perdues.

Henon attendait depuis le matin, sur un vieux trône de pierre fendu, dans ce qui avait dû être jadis la plus belle

pièce du vieux château. La tête enfoncée dans son grand manteau blanc, les lèvres pincées derrière sa barbe grise, il

s'impatientait.

Il espérait qu'il ne s'était pas trompé. Qu'il avait eu raison d'entraîner ses frères jusqu'ici. Les derniers druides de

Gaelia. Il ne restait plus qu'eux. Les autres étaient morts ou avaient quitté l'ordre quand était venue la fin du Saîman.

La fin de tout.

Il fallait que Lailoken réussisse. Le Devin était leur dernière chance et ils devaient tout faire pour l'aider. Ils

perdaient déjà du temps. Malgré eux.

Attendre. Encore. Mais il ne voulait plus attendre. Il avait attendu pendant plus de vingt ans déjà. À voir changer le

monde. Partir les gens. Où était le monde meilleur qu'avait annoncé cette peste d'Aléa ? La science ? La

connaissance ? Toutes les écoles et les universités qui s'ouvraient à travers le pays et qui étaient censées libérer les

gens… Hommes et femmes. Tout cela avait-il mérité une telle révolution ?

Si seulement il avait pu l'arrêter ! Mais il était trop tard à présent, et les regrets ne servaient à rien. L'espoir. Voilà

ce qui comptait. Croire encore à l'œuvre de Lailoken. Et ce n'était pas un pari si stupide. Car Lailoken était seul. Il ne

ferait pas les erreurs que les druides, eux, avaient commises en se déchirant. Et il était beaucoup plus puissant.

Soudain, Henon aperçut une ombre à l'autre bout de la pièce, derrière les colonnes en ruine. Il leva les yeux.

C'était bien lui. Celui qu'il attendait.

Addham, fils de la terre rouge. Le seigneur des Aïshans.

Des runes semblables à celle que Henon avait vues dans le ventre de l'Armensul étaient peintes sur son torse et ses

bras, couleur de sang. À la taille, il portait des fourrures et du lin qui tombaient sur ses jambes, un fouet et une large

hache.

Henon savait que les Aïshans étaient de terribles guerriers. Ils n'avaient certes pas la maîtrise et la discipline des

Magistels, mais ils avaient une rage au fond d'eux, toujours prête à exploser, qui les rendait peut-être aussi dangereux.

Le visage d'Addham était déjà une menace. Anguleux, fier, comme taillé dans le roc. Il portait la longue moustache

des hommes de son clan, et ses yeux, fins et bleus, fixaient Henon sans sourciller.

– Bonjour, Addham, dit le druide en le saluant.

Le guerrier traversa la grande pièce et s'arrêta devant le vieux druide. Il joignit ses deux mains devant lui en signe

de respect. Comme tous les Aïshans, il était muet. À l'adolescence, on coupait la langue aux hommes du clan qui

devenaient guerriers. C'était le symbole de leur dévotion au chef. Les Aïshans n'étaient plus des hommes doués de

parole. Ils étaient des machines à tuer. Obéissantes. Efficaces. Silencieuses.

– Vous n'avez pas retrouvé le jeune homme, dit Henon.

Ce n'était pas une question. Un reproche, plutôt. Mais le druide se ravisa. Il savait qu'il devait faire attention. Il ne

pouvait pas traiter l'Aïshan comme un simple soldat sous ses ordres. Addham obéissait à Lailoken, et à Lailoken

seulement. Il ne fallait surtout pas susciter la moindre hostilité.

– Nous aimerions aider votre clan, Seigneur des Aïshans. Nous servons le même maître.

Addham sourit. Comme s'il devinait les pensées du druide.

– Lailoken nous a demandé de vous rejoindre dans votre quête. Nos Magistels pourront vous être d'une aide

précieuse.

L'Aïshan acquiesça. Il connaissait sans doute la réputation des guerriers qui accompagnaient les druides depuis la

nuit des temps.

– Je suis sûr qu'ensemble nous réussirons, ajouta Henon. Mais nous ne devons pas perdre de temps. À présent que

nous sommes réunis, nous pouvons reprendre les recherches. Addham, fils de la terre rouge, que la Moïra protège

votre clan ! Les druides sont à vos côtés. Ils se battront toujours dans le même sens que vous. Ils feront toujours face

au même ennemi. J'en fais le serment.

Le guerrier inclina la tête et joignit à nouveau les mains devant lui. Il se redressa, adressa un dernier regard au

druide, puis il fit demi-tour pour rejoindre les siens. Il marchait vite et l'on devinait la puissance de son corps à chacun

de ses pas.

Henon se leva du trône. Il attrapa son bâton de druide posé à côté de lui. La traque pouvait commencer. Elle lui

rappelait des souvenirs anciens. Les souvenirs d'une époque révolue. D'un autre combat. Mais cette fois-ci, il devrait

en sortir vainqueur.

Chapitre 5

Chapitre 5

MILICES

Soudain, alors qu'ils venaient de traverser le centre de la ville, Bohem s'immobilisa. Il retint Vivienne par le bras.

Au bout de la rue, deux soldats marchaient dans leur direction. Sur leur surcot, ils portaient un blason que Bohem

n'eut aucune peine à reconnaître. Des fleurs de lys dorées sur fond bleu nuit.

– Des gardes du roi ! souffla-t-il.

Les deux jeunes gens firent volte-face. Les soldats les avaient-ils repérés ? Bohem ne pouvait en être sûr. Il

accéléra le pas, tenant fermement le coude de Vivienne, mais il n'osait courir. C'était le meilleur moyen d'attirer

l'attention des gardes.

– Ils nous ont vus ? demanda la jeune femme, affolée.

– Je ne sais pas.

Mais quand ils arrivèrent au coin de la rue, ils entendirent un cri derrière eux.

– Arrêtez-les !

Bohem n'eut pas besoin de se retourner pour savoir ce qui se passait. Oui, les gardes l'avaient reconnu. Cela ne

faisait aucun doute. Il jura. Puis il fit signe à Vivienne. Ils se mirent à courir de concert.

Ils tournèrent dans la première ruelle sur leur gauche. C'était une petite allée étroite et sombre. Guère rassurante.

Mais au moins il n'y avait personne par ici. Pour le moment en tout cas. Il faisait nuit et ils ne connaissaient pas la

ville. Leurs chances de s'enfuir étaient très minces. Bohem en était parfaitement conscient. Mais il n'avait pas

échappé deux fois aux Aïshans pour se laisser prendre si facilement par la Garde royale.

Le jeune homme courait plus vite que Vivienne, mais il ne lâcha pas sa main. Elle allait aussi rapidement qu'elle

pouvait, et on pouvait voir sur son visage qu'elle était désolée de le ralentir ainsi. Bohem essaya de lui lancer un

regard réconfortant.

– Allez ! l'encouragea-t-il, le souffle court. Là, il y a une autre rue ! Si on arrive à temps, ils ne nous verrons pas

tourner !

Elle accéléra sa course derrière lui. Mais cela ne suffit pas. Ils arrivèrent trop tard. Ils entendirent le bruit métallique

des cottes de maille derrière eux avant de tourner. Les deux soldats les avaient vus s'engouffrer dans le passage.

– Arrêtez-vous ! cria l'un d'eux.

Bohem courut encore plus vite, tirant Vivienne par le bras. La jeune femme peinait à respirer. Elle était épuisée.

Mais ils ne devaient pas abandonner. Ils avaient encore une chance ! Là. À gauche, une allée. Ils s'y précipitèrent.

Une autre. Puis une galerie qui passait sous les vieilles maisons. Leurs pas claquaient sur le pavé, résonnaient entre

les hautes demeures. Ils se faufilèrent de l'autre côté, dans l'ombre. Mais pas encore assez vite. Les soldats se

rapprochaient.

Les fuyards débouchèrent soudain sur une rue plus grande et éclairée. Les gens s'écartèrent sur leur passage,

surpris. Une femme qu'ils avaient bousculée leur cria des insultes, mais ils l'entendirent à peine tant ils étaient

accaparés par leur course. Bohem donna un rapide coup d'œil des deux côtés. À droite. Oui. Il

semblait y avoir plus

d'intersections. Pas le temps d'hésiter. Il entraîna Vivienne derrière lui.

– Viens !

La jeune femme courait de moins en moins vite. Bohem sentait qu'il devait tirer plus fort sur sa main pour qu'elle

le suive. Il était désolé de l'avoir mise dans une situation pareille. Mais il fallait semer les gardes !

Les fugitifs tournèrent brusquement dans une petite rue sur leur droite. Malheureusement, ils découvrirent trop tard

qu'elle montait. Très haut. Bohem pesta. Un escalier ! Il jeta un coup d'œil à son débouché. Il menait vers une autre

rue, à un niveau supérieur de la ville. Pas le choix. Ils allaient devoir monter les marches. C'était encore plus fatigant,

mais ils ne pouvaient pas faire demi-tour.

Bohem se précipita dans l'escalier et fit signe à Vivienne de se dépêcher. La jeune femme secoua la tête. Elle n'en

pouvait plus.

– Vivienne ! Encore un effort ! Quand nous serons en haut, ils ne verront pas de quel côté nous partirons. C'est

notre dernière chance ! Viens !

Elle acquiesça. Bohem ne put s'empêcher d'admirer son courage. Elle qui n'avait rien à voir avec tout cela !

Elle le suivit dans l'escalier, enjambant les marches deux par deux. Quand ils furent au milieu de la montée, ils

aperçurent les soldats tout en bas. Ils n'étaient vraiment plus loin. Bohem serra la main de Vivienne dans la sienne.

Pour la rassurer. Ou pour se rassurer lui-même. Il n'y croyait plus. Ils allaient finir par se faire rattraper. C'était

inévitable. Et alors…

Il ne préférait pas penser à ce qui leur arriverait.

Ils parvinrent enfin en haut de l'escalier, dans une rue obscure et vide. Bohem tourna la tête vers la gauche et

s'immobilisa. Vivienne fronça les sourcils et suivit son regard. Alors, elle comprit.

Un jeune homme, le crâne rasé, leur faisait signe depuis une trappe au ras du pavé. L'entrée d'une cave, sans

doute, à même le sol.

– Venez ! siffla-t-il.

Bohem hésita. Il était sûr d'avoir déjà vu le jeune homme. Tout à l'heure. Dans la ville. Il avait croisé son regard.

Il ne savait que faire. C'était peut-être un piège. Mais peut-être aussi leur seule chance de s'échapper. Il tourna les

yeux vers Vivienne et l'interrogea du regard. Elle haussa les épaules. Elle avait des larmes au bord de ses petits yeux

marron, et elle se tenait le ventre de douleur.

Bohem entendit le bruit de pas des soldats qui allaient bientôt arriver en haut de l'escalier. Il reprit la main de

Vivienne et l'entraîna vers la trappe.

– Pieter, ce n'est pas dans mes habitudes de me rendre à un rendez-vous clandestin. Si je suis là, c'est que j'ai

beaucoup d'estime pour votre œuvre, cher abbé, et pour votre fonction, mais sachez que je n'apprécie guère la forme

beaucoup d'estime pour votre œuvre, cher abbé, et pour votre fonction, mais sachez que je n'apprécie guère la forme

de ce rendez-vous. Vous ne pouvez me convoquer ainsi en secret par le biais de vos laquais.

Le légat du pape avait rejoint l'abbé de Cerly dans une petite église à la périphérie d'Aurilian. Pieter le Vénérable

avait réquisitionné la crypte afin d'être sûr qu'il pourrait parler tranquillement.

Il a pourtant sûrement déjà participé à de nombreuses réunions secrètes par le passé. Du temps de notre regretté

pape, les manœuvres n'en terminaient jamais. Peut-être veut-il me dire que le nouveau pape est moins intrigant ?

Non. Je n'y crois pas un instant.

– Je ne me serais pas permis de vous faire déplacer et de tenir ce rendez-vous secret si je n'avais eu une bonne

raison de le faire, Votre Excellence.

– Je l'espère, Pieter, je l'espère.

– J'ai à vous transmettre certaine information que, je pense, vous voudrez porter à la connaissance de Notre

Sainteté le Pape Nicolas IV.

– Vous plaisantez ? s'emporta le légat. Il était ici il y a quelques jours seulement ! N'auriez-vous pas pu profiter de

sa présence pour lui transmettre vous-même votre précieuse information ? Si je ne m'abuse, c'est par votre

intermédiaire que le pape a accepté de venir consacrer les épousailles de Livain VII…

– Ce que j'ai à vous dire, Votre Excellence, je ne l'ai appris qu'après le départ de Sa Sainteté.

Le légat fronça les sourcils.

– C'est bien fâcheux. Soit. Je vous écoute. Mais faites vite. Je ne veux pas passer la nuit à Aurilian. Je suis attendu

dans la capitale…

Cela ne va pas être facile. Il n'a pas l'air de me porter dans son cœur. Mais il a fait le déplacement. Il sait

sûrement que maintenant que Courage de Blanval est mort, je suis sans doute l'homme d'Église dont Livain se sent

le plus proche…

– Notre bon roi Livain VII est sur le point de faire quelque chose que, me semble-t-il, le pape devrait savoir.

– Cessez donc de faire tout un mystère et dites-moi enfin de quoi il s'agit.

– Avez-vous entendu parler du jeune homme qui s'appelle Bohem ?

Le légat soupira. Il s'impatientait.

– Non.

– Il y a quatre ou cinq ans, l'évêque de Nabomar avait envisagé d'excommunier ce jeune homme.

– Pourquoi ?

– Pour hérésie. Il s'était jeté dans les flammes du bûcher de la Saint-Jean afin de sauver la vie d'une Brume que le

prêtre de son village allait sacrifier.

– La région de Nabomar pullule d'hérétiques… Qu'y a-t-il de si nouveau qui puisse intéresser le pape ?

Son manque de patience commence à m'agacer. Il ne faudrait pas que cela devienne un manque de respect. Il a

beau être légat du pape, je suis aussi abbé de Cerly, et ce n'est pas de son autorité que je dépends, mais de celle de

Nicolas seulement. Il faut que je le remette à sa place.

– Votre Excellence, laissez-moi finir ! La patience, il me semble, est une vertu que des hommes de notre rang se

doivent de posséder. Si vous ne voulez pas écouter ce que j'ai à vous dire, cela ne sert à rien de venir jusqu'ici. Je

pense que cette affaire intéressera le pape, et s'il le faut, si vous refusez de m'entendre, j'irai m'entretenir moi-même

avec lui.

Le légat parut choqué. Mais il ne répondit pas.

Je crois qu'il a compris le message. Il va m'écouter à présent. Mais avant définir, il faut que je le rassure. Car je

vais avoir besoin de lui.

– Si je vous ai appelé, reprit l'abbé, c'est aussi parce que je vous respecte et que je n'ai pas jugé utile de vous

contourner Voulez-vous donc m'entendre ?

– Je vous écoute, abbé, dit le légat d'une voix beaucoup plus calme.

– Bien. Je disais donc que ce jeune garçon était sur le point d'être excommunié après avoir agi comme un hérétique

dans son village. Finalement, cédant aux supplications du père de ce jeune homme, qui se trouve être l'un des

louvetiers les plus réputés du comté de Tolsanne, l'évêque a renoncé à l'excommunier.

– Vous voulez que le pape révise cette décision ?

– Non. Vous n'y êtes pas. Car ce n'est pas tout. Voilà qu'aujourd'hui, ce jeune hérétique fait à nouveau parler de

lui. Tous les habitants de son village ont été massacrés par une horde d'Aïshans, et le jeune homme n'a pas été

retrouvé.

– Où voulez-vous en venir ?

– Livain VII est obsédé par ce jeune homme et veut le faire venir à sa cour. Camille de Chastel a réussi à persuader

le roi que les pouvoirs supposés de ce garçon pourraient renforcer l'autorité royale. Quelque aberration de ce genre…

Vous imaginez, Excellence ? Un hérétique aux côtés de Livain ?

– C'est grotesque ! Livain se rendra vite compte que ce jeune homme est un charlatan ou un hérétique, il se

débarrassera de lui…

– Je n'en suis pas si sûr. Livain est fasciné par cette histoire. Et son épouse l'est encore davantage. Votre

Excellence, je crois que nous devons faire quelque chose pour empêcher cela.

– Ne pouvez-vous donc vous débrouiller seul ? Je suis désolé, cher abbé, mais il n'y a rien là-dedans qui puisse

justifier que je dérange Sa Sainteté…

– Je ne peux m'en sortir seul. Je ne peux aller seul contre la volonté de Livain.

– Alors, laissez-le faire. Ce jeune homme ne me semble pas si important que ça…

C'est le moment de le convaincre. De lui présenter mon dernier argument. Il est mûr. Il ne pourra plus refuser

après cela.

– Je crois, au contraire, qu'il l'est. Je ne vous ai pas tout dit à son sujet, Votre Excellence.

– C'est-à-dire ?

– Après avoir mené une petite enquête, j'ai découvert sur ce jeune homme quelque chose d'incroyable. Quelque

chose qui devrait vous faire changer d'avis. Et qui, j'en suis sûr, intéressera le pape au plus haut point.

chose qui devrait vous faire changer d'avis. Et qui, j'en suis sûr, intéressera le pape au plus haut point.

– Je vous écoute…

Le jeune homme referma la trappe au-dessus de leurs têtes et, dans la pénombre, leur fit signe de ne faire aucun

bruit. Bohem ferma les yeux et serra les dents. Ils avaient sauté dans cette cache au dernier moment. En faisant cela,

ils avaient pris un grand risque. Les soldats les avaient-ils vus entrer ? Impossible de le savoir pour le moment. Son

cœur battait à tout rompre. Des gouttes de sueur coulaient sur son front et sur sa nuque. Il avait peine à reprendre sa

respiration. Il ouvrit les yeux et regarda Vivienne, à côté de lui. Son visage était à peine éclairé par un faible rayon de

lumière qui passait par l'interstice de la trappe. La jeune femme était encore plus essoufflée que lui. Elle posa ses

mains sur sa bouche pour ne pas faire de bruit.

Soudain, ils entendirent les pas des soldats qui approchaient. Ils couraient. Vers eux. Vers la trappe. Bohem

reconnut sans peine le bruit de leurs cottes de maille et de leurs épées. Ils n'étaient plus qu'à quelques pas. Et ils ne

s'arrêtaient pas. Ils devaient les avoir vus. Ils allaient ouvrir la trappe. Leurs chaussures claquèrent violemment sur le

panneau de bois. Bohem ferma les yeux et sentit son cœur s'arrêter. Mais les bruits de pas s'éloignèrent. Aussi vite

qu'ils étaient arrivés. Ils étaient passés au-dessus d'eux. Ils avaient couru sur la trappe sans s'arrêter.

Sauvés.

Bohem poussa un soupir de soulagement.

Le jeune homme qui les avait secourus alluma deux bougies derrière eux, sur un chandelier. Une douce lumière

emplit la pièce où ils étaient réfugiés. C'était une petite salle voûtée, en pierres, à peine plus haute qu'eux, très

humide. Bohem aperçut une porte sur le mur en face de lui.

Il regarda le jeune homme et sourit. C'était un garçon qui devait avoir leur âge, à peu près. Le crâne entièrement

rasé, les yeux brillants, il était un peu fort et pas très grand. Deux fossettes creusaient ses joues dodues. Il avait à

l'oreille une boucle dorée au bout de laquelle pendait une petite enclume. À la taille il avait un joli poignard. Bohem

hocha la tête. Un Compagnon. Un apprenti forgeron, sans doute.

Il lui tendit la main.

– Merci. Comment t'appelles-tu ? demanda Bohem avec un regard plein de reconnaissance.

– Mes frères m'appellent Fidélité La Rochelle. Et toi ?

– Bohem. Le louvetier. Et voici Vivienne.

Le jeune homme lâcha la main de Bohem.

– Tu n'es pas Compagnon ? s'étonna-t-il en fronçant les sourcils. Pourquoi portes-tu ce pendentif ?

– J'ai voyagé avec des tailleurs de pierre, expliqua Bohem, un peu gêné, et j'ai été reçu dans

plusieurs cayennes.

C'est une Mère qui me l'a offert et qui m'a demandé de ne jamais le quitter.

Le Compagnon acquiesça. Cela lui suffisait, visiblement.

– Je vous ai vus tout à l'heure à l'entrée de Sarlac et il m'a semblé reconnaître ton portrait. La boucle d'oreille, tes

yeux, la cicatrice sur ton arcade… Il y a des écriteaux dans toute la ville. Vous n'êtes pas très discrets !

– Je ne savais pas que j'étais recherché, expliqua Bohem. Pas par le roi en tout cas.

– Quand je vous ai vus courir en bas des escaliers, je me suis dit que vous alliez avoir besoin d'aide. Vous avez de

la chance que je me sois trouvé là.

– Oui. Beaucoup de chance. Merci encore. Où sommes-nous exactement ?

– Dans une cave. Dans le temps, les commerçants de Sarlac entreposaient leurs marchandises dans ces sous-sols. Il

y a tout un réseau de souterrains secrets qui relie les principales caves de la ville.

– Parfait ! On devrait pouvoir s'enfuir.

– Peut-être… Mais ça ne va pas être si facile que ça. Les souterrains ne sont plus utilisés depuis longtemps, car

certains se sont écroulés et c'est devenu très dangereux…

– On se débrouillera ! De toute façon, on n'a pas vraiment d'autres solutions. Il faut qu'on sorte de cette ville sans

que les soldats nous voient. Merci beaucoup pour ton aide, Fidélité !

– Comment ça ? s'étonna le Compagnon. Vous n'espérez quand même pas vous en sortir tout seuls ! Vous allez

vous perdre là-dedans, vous ne savez même pas où aller ! Non, je crois qu'il vaudrait mieux que je vous

accompagne…

– Non, non, répliqua Bohem. C'est trop dangereux…

– Ce sera moins dangereux si je suis avec vous !

– On ne voudrait pas te causer de problème. Ne te sens pas obligé…

– Si tu portes cette boucle d'oreille, c'est que quelqu'un a estimé que tu méritais qu'on te traite comme un frère.

Alors, je t'accompagne. Pas de discussion inutile.

– D'accord, dit simplement Bohem, ému.

Il ne pouvait s'empêcher de penser à Trinité et Gautier. En fin de compte, c'était grâce à eux s'il portait cette

boucle d'oreille aujourd'hui. Et ils étaient sans doute morts à cause de lui. Il avala sa salive et essaya de chasser cette

idée de sa tête.

– Merci, répéta-t-il.

– Tu me remercieras quand nous serons sortis de là sains et saufs. Bien. Dans quelle direction devez-vous aller ?

– Vers le nord.

Le jeune forgeron hocha la tête. Il prit le chandelier et se dirigea vers la porte qui était au fond de la pièce.

Bohem tourna les yeux vers Vivienne. Elle n'avait pas encore récupéré. Elle respirait péniblement et elle avait l'air

très inquiet. La jeune femme ne devait pas avoir l'habitude de se faire pourchasser par des soldats du roi. Lui non

plus, d'ailleurs.

– Ça va ? lui demanda-t-il doucement en lui prenant la main.

Elle fit signe que ça allait, oui, mais elle ne semblait pas vraiment y croire.

– Vivienne, reprit Bohem, ils ne sont pas à ta recherche, tu n'as rien à te reprocher. Rien ne t'oblige à

m'accompagner. Tu en as déjà fait beaucoup pour moi. Reprends ta route tranquillement et…

– Non, non ! protesta-t-elle. Tu ne vas pas recommencer ! Je t'ai dit que je voulais venir avec toi…

Bohem sourit. Il se dit qu'il avait beaucoup de chance. D'abord Trinité et Gautier, ensuite Vivienne,

et maintenant

ce Fidélité La Rochelle. Tant de gens qui acceptaient aveuglément de l'aider. C'était si réconfortant ! Et troublant à la

fois. Il ne s'était jamais trouvé dans une situation pareille…

– Bon alors ? intervint La Rochelle qui venait d'ouvrir la petite porte. Dépêchez-vous, les tourtereaux ! Il se fait

tard ! On n'est pas sortis de ces souterrains, vous pouvez me croire !

Bohem se retourna, un peu vexé. Tourtereaux !

Mais le Compagnon avait raison. Il n'y avait pas de temps à perdre. Bohem avait déjà beaucoup de chance que

Fidélité accepte de les aider ainsi. Ils se mirent donc en route sans plus attendre…

*

* *

– Je voulais vous revoir, Pieter, parce que votre réaction lors de notre dernière entrevue m'a quelque peu étonné,

dit le roi en regardant droit devant lui.

Les deux hommes marchaient côte à côte dans les jardins du châtelet, lentement, profitant des couleurs que l'été

imprimait aux arbres et aux fleurs et se laissant guider par le chant céleste des oiseaux. À l'ombre d'une longue haie

touffue, ils souffraient moins de la chaleur presque insupportable qui régnait à l'intérieur de l'édifice.

– Que voulez-vous dire, Majesté ? dit Pieter en feignant la surprise.

Mais il savait parfaitement de quoi le roi voulait parler.

– J'ai l'impression que cela vous dérange que je veuille trouver ce jeune homme.

Il a donc vu que cela m'importe. Il est plus perspicace encore que je ne le pensais. Mais il ne doit pas comprendre

pourquoi. Il doit se demander si je cache quelque chose. Je ne suis pas sûr qu'il se rende compte de ce que sa

nouvelle épouse est en train de faire.

– Majesté, rien de ce que vous pourrez décider ne me dérange ! Je veux seulement vous conseiller du mieux que je

peux, et je me dis que cette affaire n'est pas des plus urgentes…

– C'est à moi d'en juger, Pieter…

– Bien sûr, Majesté.

De toute façon, je ne pourrai l'en dissuader. Plus je lui parlerai de ce Bohem, plus je lui donnerai envie de le

rencontrer. Je dois trouver un moyen de lui donner d'autres préoccupations. Il faut qu'il se sorte cette obsession de

la tête.

– Vous m'avez demandé l'autre jour de réfléchir à ce qui pourrait renforcer votre autorité au sein de votre

royaume, Majesté…

– Et alors ? Vous y avez réfléchi ? Cela a-t-il un rapport avec vos réticences ?

– Disons que je pense que vous avez des moyens plus aisés, et toutefois plus urgents, d'asseoir votre autorité.

– Lesquels ? s'enquit le roi en s'arrêtant de marcher pour montrer à l'abbé qu'il l'écoutait avec attention.

Il faut que j'attise sa curiosité. C'est le meilleur moyen de lui faire oublier Bohem.

– Je crois que j'ai trouvé une idée qui devrait à la fois renforcer votre autorité et vous débarrasser de certaines

choses qui nuisent à votre État depuis trop longtemps.

– Je vous écoute, s'impatienta Livain.

– Vous devez livrer un combat que le peuple approuvera et que vous serez sûr d'emporter.

– Mais encore ?

– Vous voulez faire la preuve de votre autorité et de votre force, n'est-ce pas ?

– Certes.

– Toutefois, il serait dangereux d'engager une guerre contre n'importe lequel de vos ennemis les plus directs. Pour

le moment, vous ne pourriez être certain de la victoire.

– Vous doutez donc vous aussi de ma puissance ? dit Livain en feignant de s'indigner.

Il me teste. Il veut voir jusqu'où va ma franchise. Voir si je vais céder la complaisance dans l'unique but de le

convaincre…

– Allons, Majesté, soyons réalistes. Votre alliance avec le royaume de Chastel ne fait que commencer, elle n'est

pas encore scellée. Si vous attaquiez aujourd'hui Emmer Capigesne, vous savez aussi bien que moi que vous ne

pourriez l'emporter.

– Vous me juriez le contraire il y a quelques semaines à peine, quand vous m'avez conseillé d'épouser Camille…

– Non, Majesté. Je vous ai dit que cette alliance suffirait à vous protéger du roi de Brittia, pas qu'elle vous

donnerait le moyen de remporter une guerre contre lui. Ne confondons pas force politique et force militaire…

Le roi sourit.

– J'aime quand vous me donnez des leçons de politique, mon cher abbé…

– Tout ce que je sais, je l'ai appris de votre père, répliqua malicieusement Pieter.

Le roi de Gallica lui tapa gentiment sur l'épaule d'un air complice et se remit à marcher.

– Alors que me conseillez-vous ?

– Il vous faut combattre un autre ennemi, déclara solennellement l'abbé de Cerly.

– Mais qui ?

Voilà. Je crois que j'ai aiguisé sa curiosité. Il m'écoute avec attention. Et il me fait toujours confiance. Il n'a pas

encore oublié le succès de mes derniers conseils. Camille de Chastel ne m'a pas encore

complètement effacé…

– Un ennemi qui ronge votre autorité de l'intérieur, ajouta Pieter habilement.

– Mais qui donc ?

– Le paganisme. L'hérésie.

– Le paganisme. L'hérésie.

Le roi s'arrêta à nouveau et fronça les sourcils. Il semblait déçu.

– L'hérésie ? Mais vous n'avez que ce mot à la bouche, mon pauvre abbé !

– Courage de Blanval ne vous incitait-il pas lui-même à combattre l'hérésie en votre royaume ? Cet ennemi fait

bien plus de tort à votre autorité que vous ne semblez le voir, Majesté !

– C'est ce que disait Courage, en effet, mais je crois que c'est surtout à vous, hommes d'Église, que les hérétiques

font du tort…

– Détrompez-vous, Livain. Dans les villes du sud, les Églises dissidentes prennent peu à peu la place du pouvoir

politique. Les hérétiques ont de plus en plus de velléités indépendantistes.

Le roi hocha la tête. Il savait que Pieter avait en partie raison. Il était prêt à en entendre davantage.

– Toutefois, ce n'est pas un ennemi si difficile à vaincre, reprit l'abbé, bien plus facile en tout cas que le roi de

Brittia. Et ce serait une façon de montrer à vos sujets que vous êtes maître de ce qui se passe chez vous.

– Que voudriez-vous que je fasse ?

– Vous devez attaquer sur deux fronts, Majesté. D'abord, les hérétiques eux-mêmes. Demandez au comte de

Tolsanne de sévir contre les hérétiques – il devrait vous obéir, maintenant que vous avez accepté de vous rapprocher

de lui en lui accordant la main de votre sœur. Les Églises séditieuses agissent sur son fief, il doit montrer l'exemple en

réprimant l'hérésie partout où elle s'enracine.

– Cela devrait être possible, concéda le roi. Ensuite ?

– Ensuite, vous devez vous attaquer aux dernières traces du paganisme. Majesté, les Galliciens ne sont pas encore

débarrassés de leurs vieilles superstitions. Vous devez montrer la force de votre foi en écrasant les ultimes stigmates

des croyances de jadis.

– Comment ?

– Faites exécuter les sorcières, les magiciens, les alchimistes, faites brûler les ouvrages hermétiques… Vous

pourriez aussi achever l'éradication des Brumes, Majesté. Certes, il y en a chaque année un peu moins et il semble

que ces créatures démoniaques ne puissent plus se reproduire… Mais leur disparition prend encore trop de temps.

– Est-ce si important ?

– Oui, Majesté. La présence des Brumes sur votre royaume est une insulte à la chrétienté. Vous pourriez

impressionner les Galliciens en montrant votre détermination. Augmentez la prime des louvetiers et faites-leur savoir

que vous voulez que toutes les Brumes soient exterminées une bonne fois pour toutes dans votre royaume.

– Croyez-vous vraiment que cela renforcera mon autorité ?

– Je crois que cela montrera que vous êtes capable de mener à bien ce que vous entreprenez, tout en affirmant la

force de votre foi chrétienne. Les Galliciens restent sur le souvenir de votre échec pendant la dernière croisade.

Montrez-leur que vous êtes capable de remporter un combat au nom du Christ. Le combat contre les Brumes, contre

ces démons qui courent encore impunis sur les terres de votre royaume.

Le roi acquiesça lentement. L'idée semblait lui plaire. Pieter espérait en tout cas que cela pourrait le divertir

quelque temps de son autre préoccupation. De Bohem. Et qu'il aurait le temps, lui, de régler cette affaire-là avant le

roi.

Le roi ne prononça plus un mot pendant tout le reste de leur promenade. Il semblait réfléchir à tout ce que l'abbé

venait de lui dire. Pieter espérait que ce mutisme était un signe favorable. Il avait fait de son mieux.

C'était à Dieu maintenant de décider du lendemain.

*

* *

Quand ils eurent franchi la petite porte, ils pénétrèrent dans un couloir obscur que les deux petites bougies du

chandelier de La Rochelle peinaient à éclairer. Bohem laissa Vivienne passer devant lui pour fermer la marche lui-

même. Il ne voulait pas la laisser seule derrière.

Elle le doubla en lui adressant un sourire reconnaissant. En la regardant passer, Bohem vit qu'elle tremblait. L'idée

du souterrain ne semblait pas lui plaire du tout. Mais elle ne se plaignit pas. Il fallait avancer.

Ils s'enfoncèrent dans l'obscurité sans parler. Bohem posa ses mains sur les parois de chaque côté du passage. Sur

la droite, le mur était en pierres de taille, et de l'autre côté il était creusé directement dans la roche. Ici, le soleil ne

brillait jamais. Tout était humide. Il y avait même quelques petites flaques d'eau par terre et l'air était empli d'une

légère odeur de moisissure.

– Ici, ça va, expliqua La Rochelle en se retournant.

Les bougies éclairaient seulement son visage et dessinaient des ombres sur son front et sous ses yeux. Avec son

crâne chauve et son regard malicieux, il avait l'air d'un petit diable.

– Tout tient encore debout, reprit-il. Mais nous sommes dans le haut de la ville.

– Et alors ?

– Vous allez voir. Dans les parties basses, c'est une autre affaire…

Bohem devina la grimace de Vivienne.

Le Compagnon se remit en route, et ses protégés le suivirent de près. Ils passèrent devant quelques portes, percées

dans le mur de gauche, qui devaient mener dans d'autres caves, puis le souterrain se mit à descendre. Ils continuèrent

silencieusement, frôlant les murs et traînant les pieds pour éviter de tomber. La pente s'inclinait de plus en plus, le

couloir tourna légèrement vers la gauche.

Le virage semblait ne jamais vouloir se terminer. Bohem se demandait depuis combien de temps ils avançaient.

Depuis le temps qu'ils marchaient dans ce couloir, ils devaient avoir parcouru une bonne partie de la ville ! Il ne

s'était pas imaginé que le souterrain pût être aussi long.

Enfin, ils arrivèrent devant un escalier qui descendait probablement dans les fameuses parties basses de Sarlac.

Il y eut à cet instant un courant d'air qui souffla l'une des deux bougies de La Rochelle. Le Compagnon

s'immobilisa.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? jura-t-il.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? jura-t-il.

Il grogna et ralluma la bougie.

– Allez, reprit-il, vous êtes prêts ? On descend.

Il venait de poser le pied sur la première marche de l'escalier quand ils entendirent le claquement d'une porte tout

en haut du passage. Bohem sursauta. Vivienne faillit perdre l'équilibre devant lui. Elle lui attrapa le bras.

L'écho du fracas résonna longtemps tout au long du couloir. Puis ils entendirent des voix indistinctes.

– Je croyais que plus personne n'utilisait les caves, chuchota Bohem.

– Normalement, oui… C'est peut-être les soldats qui sont à nouveau sur nos traces !

– Peste ! jura Vivienne, qui était visiblement à bout de nerfs.

– Dépêchons-nous, suggéra le Compagnon en se précipitant dans l'escalier.

Bohem guida la jeune femme devant lui en tenant son épaule pour la rassurer. Elle se dépêcha de rattraper La

Rochelle en essayant de ne pas tomber dans les marches. C'était un petit escalier en colimaçon, qui s'enfonçait dans

les entrailles de la ville. Il n'en finissait pas de tourner, tourner. Les trois jeunes gens descendaient aussi vite qu'ils

pouvaient. Bohem, qui avait encore moins de lumière que les autres, glissa plusieurs fois et faillit tomber. Il se rattrapa

aux parois humides en s'écorchant les mains.

Les voix sourdes se rapprochaient derrière eux, et l'on percevait même à présent des bruits de pas qui couraient.

– Vite ! s'exclama Bohem.

Ils arrivèrent enfin en bas de l'escalier. Bohem, encore sur la dernière marche, entendit le bruit visqueux des pas de

Vivienne et La Rochelle qui s'enfonçaient dans le sol. La jeune femme poussa un grondement de dégoût.

– Je vous avais prévenus, glissa le Compagnon en se retournant. Essayez de marcher sur les bords, et attention à

vos têtes, il y a des pierres saillantes un peu partout.

– Parfait ! ironisa Vivienne.

Ils s'avancèrent dans le passage boueux. Leurs chaussures étaient aspirées par la vase chaque fois qu'ils levaient un

pied. Ici et là, ils heurtaient une pierre enfoncée dans le sol. Ils devaient se méfier à chaque pas.

Soudain, Vivienne poussa un cri d'horreur.

– Ah ! s'exclama-t-elle en retrouvant son calme. Il ne manquait plus que ça !

Bohem entendit alors le petit cri d'un rat. Non. De plusieurs rats. Qui couraient le long du mur. Qui frôlaient leurs

jambes. Vivienne donna un violent coup de pied dans la boue. Puis tous se remirent en marche.

Ils continuèrent ainsi prudemment dans le couloir insalubre. Le passage ne cessait de zigzaguer. Leurs pieds

s'enfonçaient de plus en plus. Ils avaient à présent de la boue jusqu'aux chevilles et ils marchaient péniblement.

Quand ils furent assez loin de l'escalier, Bohem se retourna et tendit l'oreille. Les voix s'étaient tues derrière eux.

Mais il entendit bientôt des bruits de pas. Ils lui parurent beaucoup plus proches que tout à l'heure ! Les soldats

devaient déjà être dans le couloir derrière eux ! Ils n'étaient plus très loin en tout cas. Le couloir était tellement

sinueux que Bohem ne pouvait savoir exactement à quelle distance ils étaient. Peut-être tout près. Soudain, il aperçut

un halo de lumière contre le mur derrière eux.

– Ils arrivent ! s'exclama-t-il. Courez !

La Rochelle s'exécuta aussitôt. Et ils le suivirent aussi vite qu'ils purent. Il était presque impossible de courir dans

cette boue immonde, et il y avait de plus en plus de débris par terre. Ils risquaient de se tordre les chevilles à tout

moment. Mais c'était peut-être mieux que de tomber entre les mains des soldats. Alors, ils filaient. Aussi vite que

possible. Au milieu des éclaboussures de fange.

Tout à coup, les deux bougies de La Rochelle s'éteignirent. Ils furent dans l'obscurité totale.

– Malheur ! s'exclama le Compagnon. J'ai laissé tomber le chandelier !

Il y eut un moment de silence. Le temps pour Vivienne et Bohem de comprendre ce que cela signifiait vraiment.

Le temps de se laisser submerger par la panique.

Bohem sentit la main de Vivienne qui lui attrapait le bras. Elle était terrifiée. Ils étaient plongés dans le noir le plus

absolu. Plus opaque que la plus sombre des nuits.

– Il faut continuer, chuchota Bohem. Tout droit. Donnons-nous la main tous les trois. La Rochelle, on te suit.

– Allons-y, confirma le Compagnon.

Ils s'enfoncèrent dans les ténèbres, main dans la main. Voyant qu'ils ne pouvaient plus courir, Bohem se dit qu'ils

étaient perdus. Qu'ils n'échapperaient pas aux soldats. Pourtant, quand il se retourna, il ne vit plus aucune lumière

derrière eux. Soit les soldats avaient pris un peu de retard, se dit-il, soit ils avaient aussi perdu leur éclairage. Peu

importait. Il fallait continuer d'avancer.

Ils marchaient toujours serrés l'un derrière l'autre quand ils entendirent une voix loin devant eux, qui semblait venir

du fin fond du passage.

*

* *

Livain VII ordonna enfin que l'on rentre à Lutès. Le roi et sa cour avaient passé suffisamment de temps à Aurilian,

et de nombreuses affaires attendaient les uns et les autres dans la capitale. De plus, Camille de Chastel, la reine,

n'avait toujours pas vu le palais royal où elle devait s'installer pour le reste de ses jours et elle était impatiente de le

découvrir et de prendre possession de ses appartements.

Pieter le Vénérable, quant à lui, fut autorisé par le roi à prendre congé. Le vieil abbé retourna donc à

l’abbaye de

Cerly.

Il n’était pas mécontent de retrouver le calme de sa résidence, les dernières semaines ayant été particulièrement

agitées. Beaucoup trop agitées pour un homme de son âge.

Les choses étaient arrivées trop tard dans sa vie, il était vieux, fatigué et se demandait s’il serait capable de mener à

bien ses ambitions politiques. En trouverait-il la force ? Il préférait ne pas trop y penser. Il espérait seulement que

quelques jours de quiétude dans le silence de l’abbaye de Cerly lui permettraient d’y voir plus clair et, surtout, de se

reposer suffisamment.

reposer suffisamment.

Il était heureux, simplement, de revoir l’abbatiale magnifique qui était le berceau de son ordre. La troisième

reconstruction de l’édifice, débutée près d’un siècle plus tôt, venait de s’achever, sous l’abbatiat de Pieter, et il en était

particulièrement fier. C’était, sans aucun doute, la plus grande abbatiale de toute la chrétienté. Elle avait été inspirée

en songe à un moine de l’ordre cent ans plus tôt, et les architectes et les Compagnons qui l’avaient bâtie sur plusieurs

générations s’étaient attachés à respecter ce rêve divin.

La nef immense comprenait onze travées et s’élargissait de doubles collatéraux interminables. Élevée sur trois

niveaux, l’église était couverte par une voûte brisée, soutenue à l’extérieur par une longue rangée de contreforts

évidés qui donnait à l’ensemble une majesté inhabituelle pour une abbatiale. La croisée du grand transept était

couverte par une splendide coupole à l’intérieur, et une haute tour au-dehors.

Chaque partie de l'édifice semblait témoigner de la puissance et du rayonnement de l'ordre à travers le monde. Les

tours, les clochers, le chœur, le déambulatoire… Un soin infini avait été apporté à chaque fragment de ce joyau

incomparable. Les colonnes, les murs et les chapiteaux étaient couverts de sculptures symboliques plus fines les unes

que les autres. Celles des chapiteaux du chœur étaient sans doute les préférées de Pieter ; elles représentaient les huit

tons du chant grégorien, et il venait souvent se recueillir devant elles.

Pieter resta un moment devant l'église, se délectant de cette image qui lui avait manqué, puis il se remit en route. Il

traversa le cloître et se dirigea vers son cabinet, qui était juste à côté de la salle capitulaire, où les moines l'avaient élu

abbé il y avait si longtemps déjà !

En entrant dans la pièce, il aperçut aussitôt la missive posée sur son bureau. Elle avait sans doute été placée là par

Savinien, le moine qui lui servait d'assistant. Il s'approcha, se pencha au-dessus et reconnut aisément le sceau dans la

goutte de cire brune. C'était une lettre du légat du pape. La réponse qu'il attendait avec impatience, assurément.

Il s'empressa de la décacheter, s'assit à son bureau et étala délicatement le papier devant lui. Le texte, en latin, était

court. Il espérait que c'était bon signe. Il inspira profondément et le lut d'une seule traite.

« Cher abbé,

Je tiens à vous annoncer que le pape vous est fort obligé d'avoir porté à notre connaissance l'information que

vous savez. J'espère que vous pardonnerez l'impatience dont j'ai fait preuve lors de notre entrevue près d'Aurilian ;

si j'avais seulement deviné l'importance de ce que vous aviez à me dire, il va sans dire que je me serais montré

beaucoup plus mesuré. Mais vous savez sans doute que ma charge me donne beaucoup de tourment et je suis certain

que vous saurez me pardonner.

Sa Sainteté ayant estimé que nous devons en effet éviter à tout prix que ce jeune homme tombe entre de mauvaises

mains et, puisque vous nous certifiez qu'il est impossible de raisonner Livain, nous avons décidé de vous confier cette

affaire.

Ainsi, par ordre de Sa Sainteté le pape Nicolas IV, vous devez à tout prix capturer Bohem avant le roi, afin qu'il

puisse nous être présenté dans les meilleurs délais. J'ai demandé à Andréas Dumont Desbardes, Grand-Maître de la

Milice du Christ-qui nous est entièrement dévoué – de vous assister dans cette tâche difficile. En la circonstance, mus

comprendrez aisément que la plus grande discrétion sera de mise et que vous ne devrez en rapporter qu'au pape

directement ou à moi-même.

Tenez-nous informés aussi souvent que possible et ne perdez plus un seul instant, Sa Majesté Livain VII ayant déjà

pris beaucoup trop d'avance sur nous.

Que Dieu vous bénisse. »

La lettre se terminait par la signature majestueuse et inimitable du légat.

Pieter le Vénérable enroula la lettre et la glissa dans son bureau, puis il recula contre le dossier de son large fauteuil

en poussant un soupir de soulagement. La chance tournait à nouveau de son côté.

Compagnon ! Mon frère !

Bohem parvenait à comprendre à présent les paroles chuchotées dans l'obscurité par cette voix inconnue. Elles

flottaient jusqu'à eux comme le souffle irrégulier du vent dans les branches d'un arbre.

– Qu'est-ce que c'est ? s'inquiéta Vivienne.

– La Rochelle, intervint Bohem, on dirait quelqu'un qui te cherche.

– Et si c'était un piège ? reprit Vivienne.

– Je vais voir. Essayons de nous approcher encore un peu de l'endroit d'où vient cette voix.

Ils se remirent en marche dans le cœur des ténèbres. Fidélité progressait à tâtons, trébuchait, manquait de perdre

l'équilibre. Tous trois se serraient la main de plus en plus fort, sans vraiment s'en rendre compte. Ils avaient passé trop

de temps dans ces souterrains. La tête commençait à leur tourner. Et l'envie de sortir se faisait plus impérieuse.

Bohem entendit soudain du bruit derrière lui. Très proche. Il se retourna aussitôt. Mais il ne pouvait rien voir.

Étaient-ce les soldats ? Ils étaient peut-être juste derrière eux. Ou bien était-ce seulement l'écho de leurs propres pas ?

Il se remit en marche en serrant les dents. Il s'attendait à tomber à tout moment sous les coups de leurs poursuivants. Il

était crispé de la tête aux pieds, craignant à chaque pas de sentir tout à coup sur son épaule la main justicière des

gardes du roi.

Mon frère ! Es-tu là ?

La voix était de plus en plus proche et se répercutait contre les parois du couloir.

– Il doit y avoir une issue là-bas, dit La Rochelle, regardez !

Bohem se pencha sur le côté. Il aperçut en effet un rayon de lumière qui vacillait au loin. Enfin ! La lumière d'une

flamme. Beaucoup plus vive que celle des bougies que La Rochelle avait perdues.

– Méfions-nous, dit-il toutefois. Ce sont peut-être des soldats…

– Il y a un moyen simple de savoir, répondit La Rochelle. Avançons encore un peu.

Ils avancèrent droit vers la lumière. Beaucoup plus vite à présent.

Les parois commençaient à s'éclairer un peu, et bientôt ils purent voir à nouveau où ils mettaient les pieds.

Quand ils ne furent plus très loin de la source de lumière – qui venait d'une ouverture dans le plafond du couloir –

La Rochelle leur fit signe de s'arrêter.

– Qui êtes-vous ? chuchota-t-il en posant ses deux mains autour de sa bouche en porte-voix.

– Un honnête Compagnon, enfant de Maître Jacques ! répondit la voix de l'autre côté du couloir.

– Votre mot de passe ? demanda La Rochelle, d'un ton solennel.

– Dites-moi le vôtre, je vous dirai le mien !

– Jaquin, répliqua La Rochelle aussitôt.

– Boaz !

La Rochelle se retourna vers eux, un sourire aux lèvres.

– C'est bien un Compagnon. Je ne connais pas sa voix, mais au moins nous sommes sûrs que c'est un frère.

Dépêchons-nous !

– Par ici !

Ils se précipitèrent vers la lumière. C'était bien une trappe, dans le plafond au milieu du passage, et qui donnait sur

la rue. Un Compagnon, beaucoup plus âgé qu'eux, une torche à la main, les attendait, accroupi devant l'ouverture. Il

tendit une main à La Rochelle et l'aida à sortir.

Puis Bohem porta Vivienne pour qu'elle puisse grimper au dehors. La jeune femme leva les mains vers La

Rochelle qui la tira jusque dans la rue. Bohem jeta un dernier coup d'œil derrière lui. Il ne vit rien, mais il était certain

d'entendre à nouveau des voix qui venaient du couloir. Il attrapa le bras du Compagnon au-dessus de lui et sortit à

son tour.

L'homme qui venait de les aider leur fit signe de ne pas faire de bruit et de le suivre. Ils coururent de l'autre côté de

la rue, traversèrent une venelle obscure puis se précipitèrent derrière une grande porte qui donnait sur des écuries

abandonnées.

Le Compagnon referma la porte derrière eux. Bohem se demanda un instant si ce n'était finalement pas un piège…

Mais l'homme prit enfin la parole.

– Une habitante de Sarlac vous a vus passer tous les trois par la trappe et vous a dénoncés aux soldats de la Garde.

Ils doivent vous chercher dans les souterrains.

– En effet, confirma La Rochelle. Ils étaient juste derrière nous. Mais comment avez-vous su que…

– Le bruit a couru qu'un Compagnon était en train d'aider deux jeunes gens à s'enfuir par les souterrains. Nous

nous sommes dit que vous auriez sans doute besoin d'assistance. Nous vous cherchons depuis un bon bout de temps.

Nous sommes une quinzaine, répartis dans toute la ville. Nous avons essayé quasiment toutes les caves que nous

connaissions. Je m'étais dit que cette trappe-là était ma dernière chance…

– Et nous en avons eu, de la chance ! répondit Bohem en souriant.

Il adressa un regard à Vivienne pour voir comment elle allait. Comme lui, elle était couverte de boue et très

fatiguée, mais elle semblait contente d'être enfin sortie du souterrain.

– Tu es Fidélité La Rochelle, n'est-ce pas ?

– C'est ainsi que mes frères m'appellent, confirma le Compagnon.

– Enchanté, La Rochelle. Honneur à Maître Jacques !

– Honneur à Maître Jacques ! répondit La Rochelle.

– Tu as été courageux et avisé de porter secours à ce jeune homme. La Mère nous a dit que Bohem…

c’est bien

ton nom ? dit-il en se tournant vers lui.

– Oui…

–… que Bohem le louvetier devait être protégé à tout prix, reprit le Compagnon. Alors, tu as bien fait. Mais j’ai

une mauvaise nouvelle pour toi, La Rochelle.

– Je t’écoute.

– J’ai bien peur que tu doives t’enfuir, toi aussi, à présent.

– Et pourquoi ?

– Ton signalement a été donné aux soldats. Tu as aidé Bohem alors qu’il est recherché par le roi. Tu vas être

poursuivi pour trahison…

– Ici ? Mais nous ne sommes même pas dans un fief de Livain ! protesta l’apprenti forgeron.

– Même si ce fief appartient à Hélène de Quienne, et donc au roi de Brittia, en théorie, on est tout de même en

Gallica… En tout cas, les soldats de la Garde royale ne se gênent pas pour se comporter ici comme chez eux !

– Vous ne pouvez pas le cacher dans votre cayenne le temps que tout cela se calme ? demanda Bohem,

embarrassé.

– Non, non, intervint La Rochelle. Il a raison. Je dois fuir. Je ne veux pas attirer d’ennuis à la cayenne de Sarlac.

Le Compagnon lui adressa un regard d’approbation.

– De toute façon, vous n’êtes pas encore sortis de la ville, reprit La Rochelle en se retournant vers Bohem et

Vivienne. Vous aurez besoin d’un guide. Quant à moi, je n’ai pas de chantier ici, j’étais sur le point de partir.

Finalement, cela tombe presque bien. Où allez-vous ?

Bohem lança un regard à la jeune femme. Il était gêné d'avoir entraîné le jeune Compagnon dans leur

mésaventure. *Un de plus ! Je ne sais pas si je peux me permettre d'inviter tous ces inconnus dans ce cauchemar !*

Mais au fond, un voyageur supplémentaire n'était pas pour lui déplaire… Ils avaient en tout cas besoin d'aide pour

sortir de Sarlac. Il fit signe à Vivienne.

– À Pierre-Levée, répondirent-ils en chœur.

– Pierre-Levée ? s'exclama La Rochelle. Mais c'est loin, ça !

– Tu n'es pas obligé de venir avec nous jusque là-bas, répliqua Bohem. Tu es déjà très généreux de bien vouloir

nous aider à sortir de Sarlac…

– Mais si tu cherches du travail en tant que forgeron, ajouta Vivienne, tu trouveras sûrement quelque chose. Nous

allons à la cour d'Hélène de Quienne…

Le Compagnon sourit. Il n'avait pas l'air de croire la jeune femme. Mais il haussa les épaules.

– Soit. On verra bien. Pour l'instant, nous allons essayer de sortir de Sarlac sans nous faire prendre.

– Je peux vous y aider, intervint le Compagnon qui les avait sauvés du souterrain. Je pense savoir comment faire.

Andréas Dumont Desbardes, Grand-Maître de la Milice du Christ, était un homme que les croisades avaient

endurci. Il ne souriait jamais, travaillait beaucoup, et prenait très au sérieux sa fonction au sein de l'ordre. Tout entier

dévoué à sa confrérie, il était d'une exigence absolue. Âgé d'une cinquantaine d'années, les traits sévères, une barbe

noire finement taillée, c'était un véritable soldat, un chevalier, qui n'avait jamais eu peur de se battre, jamais renoncé.

Ainsi, il avait décidé de mener lui-même l'opération qu'avait commanditée Pieter le Vénérable au nom du pape.

Retrouver un jeune homme en fuite dans le royaume de Gallica ne lui semblait pas une tâche trop

difficile. Lui, qui

avait plusieurs fois croisé le fer avec les infidèles pour défendre le tombeau du Christ en Orient, était persuadé que

cette affaire ne durerait que quelques jours et qu'il pourrait livrer rapidement le jeune homme à l'abbé de Cerly.

Il avait pris avec lui une brigade de chevaliers de la Milice du Christ. Quinze moines guerriers à ses ordres, dûment

armés et portant l'uniforme impressionnant de la confrérie, cape blanche décorée de la croix pattée, rouge, sur

l'épaule gauche, au-dessus du cœur, cotte de maille complète avec chausses et gantelets, écu en amande et lourde

épée où était rappelée la forme de cette croix qui était leur symbole. Ils étaient les enfants chéris de Courage de

Blanval, les défenseurs de la Terre sainte. Et de redoutables combattants.

Déjà, alors qu'ils n'avaient quitté leur commanderie que depuis deux jours ; ils venaient d'apprendre où le jeune

homme avait été aperçu pour la dernière fois. À Sarlac. Et qu'il avait échappé de justesse aux soldats de la Garde

royale. Ce qui était plus ennuyeux. Car en aucune manière – Pieter le Vénérable l'avait bien spécifié – les hommes du

roi ne devaient mettre la main sur le jeune homme avant eux.

Desbardes avait souhaité commander la brigade de Miliciens lui-même parce qu'il se doutait que la mission –

malgré son apparente facilité – était très importante. Il était évident que, dans cette affaire, le pape s'opposait au roi de

Gallica, ce qui n'était ni banal ni fréquent. Il devait donc y avoir là-dessous une raison de grand intérêt et le Grand-

Maître voulait se rendre compte par lui-même. Si la capture de ce garçon était tellement importante pour le roi comme

pour le pape, c'est qu'elle cachait sûrement quelque chose. Qui était ce jeune homme ? Était-il une menace ou un

atout pour ceux qui désiraient à tout prix le capturer vivant ? Peut-être pourrait-il le découvrir en accomplissant sa

mission.

Mais Desbardes se ravisa. Il n'était pas là pour se poser ces questions. Avant tout, il devait obéir à Pieter le

Vénérable et servir le pape. Il devait se contenter de capturer le jeune homme dans la plus grande confidentialité,

avant les soldats du roi.

Il regarda la rangée de Miliciens à ses ordres. Montés sur leurs chevaux d'Orient, droits comme des piquets, ils

avançaient en formation à travers la campagne gallicienne. La plupart d'entre eux l'avaient accompagné au tombeau

du Christ lors de la dernière croisade. Ils n'avaient plus à prouver leur valeur. C'étaient des soldats d'exception,

aguerris et portés par leur foi en Jésus. Leur fidélité à l'ordre. Fidèles à leur devise, inscrite sur leur étendard de sable

et d'argent. *Non nobis domine sed nomini tuo da gloriam****{1}***

Ils étaient encore loin de Sarlac. Et nul doute que quand ils arriveraient là-bas, le jeune homme aurait disparu

depuis longtemps. Mais ce n'était pas grave. Ils le retrouveraient. Ils avaient des informateurs dans presque toutes les

villes de Gallica, surtout ici, dans le sud, où se trouvaient leurs principales commanderies. Quant à leurs chevaux, ils

étaient parmi les plus rapides du royaume. Le jeune homme ne pourrait pas leur échapper. À condition toutefois qu'ils

arrivent avant la Garde royale. Car il s'agissait bien d'une course. Une course contre les soldats du roi, qui n'étaient

certes pas de taille, mais qui avaient pris de l'avance.

Et celui qui remporterait cette course, Andréas n'était pas tout à fait sûr de savoir ce qu'il découvrirait…

Chapitre 6

LA PREMIÈRE PIERRE

Le Compagnon de Sarlac escorta les trois jeunes gens jusqu'à la rivière et les invita à se cacher dans une longue

barque sur laquelle il tendit ensuite une bâche de cuir.

– Restez cachés là-dessous et laissez-vous porter par le courant. Les soldats du roi ne sont pas très nombreux dans

la ville pour le moment, et il y a peu de chance qu'ils pensent à surveiller la rivière de ce côté-ci. Nous sommes

presque sortis de Sarlac. Bonne chance !

Ils le remercièrent en essayant de masquer leur inquiétude. Après leur aventure dans les souterrains, ils n'étaient

pas très rassurés de tenter une nouvelle fuite, si insolite… Mais ils n'avaient pas de meilleure solution. Le jeune

homme poussa la barque de toutes ses forces pour qu'elle s'éloigne de la rive.

Bohem ferma les yeux. Il écouta quelques instants le clapotis contre la paroi de bois. C'était reposant. Tout comme

le doux tangage de la barque au milieu de la rivière. Il entendait la respiration enfin calme de Vivienne à côté de lui.

Très calme. Il se demanda si la jeune femme dormait déjà. L'idée le fit sourire.

Mais lui aussi était à bout de forces. Il se laissa bercer par le rythme de ses pensées.

Il aurait aimé comprendre ce qui lui arrivait vraiment, et il essaya de faire le point. Car il avait deux ennemis à

présent. Deux forces qui le pourchassaient sans qu'il puisse comprendre pourquoi. Les Aïshans et les soldats de la

Garde royale. Et quelque chose lui disait qu'ils n'étaient pas ensemble. Que ces deux ennemis étaient bien distincts.

Mais qu'ils voulaient sans doute le capturer pour la même raison. Et il n'arrivait pas à croire que cela pût être

uniquement pour ce qui s'était passé pendant la nuit de la Saint-Jean. Ce n'était pas possible. Il y avait autre chose. Et

au fond de lui, il devait savoir. Allons ! Il ne pouvait pas ne pas savoir !

La réponse était en lui. Forcément. Il inspira profondément. Il accepta de fouiller au fond de sa mémoire. De

chercher dans sa conscience, dans ces zones d'ombre qu'il rechignait à visiter. Oui. Il savait. Ce devait être cette

impression étrange qu'il avait toujours eue au fond de lui. Cette petite voix inconsciente qui lui avait toujours dit qu'il

n'était pas comme les autres. Qu'il avait quelque chose en lui qui n'était pas ordinaire. *Quelle suffisance !* De quel

droit pouvait-il se croire différent ? Et pourtant…

Pourtant, il y avait ces rêves. Ces rêves étranges qu'il faisait de plus en plus souvent. Et puis il y avait les Brumes.

La sympathie naturelle qu'il avait pour elles. Cette force qui l'avait poussé le soir de la Saint-Jean. Il y avait le regard

des gens. Ceux qui le craignaient. Et ceux qui voulaient tant l'aider, lui. Enfin, il y avait cette autre chose.

des gens. Ceux qui le craignaient. Et ceux qui voulaient tant l'aider, lui. Enfin, il y avait cette autre chose.

Cet autre souvenir auquel il n'aimait pas penser. Le plus ancien de tous. Qu'il avait toujours essayé de chasser de

sa mémoire. De repousser dans des coins obscurs. Non. Il ne voulait pas y penser.

Ne pas y penser.

Cela ne pouvait pas être un hasard. Une coïncidence. Toutes ces différences qui l'avaient séparé des autres. Cela

devait bien venir de quelque part. Et cela ne venait pas de Martial. Non. Voilà. Il devait l'assumer à présent. Il devait

y penser. Cela faisait partie de sa vie.

Martial n'était pas son père. Et la mère qu'il avait perdue quelques années plutôt n'était pas non plus

sa véritable

mère. Pas plus que Catriona n'était sa sœur.

Il l'avait toujours su, et il l'avait toujours nié.

Bohem. L'enfant trouvé.

Mon nom est Bohem. Ainsi ai-je été nommé.

Bien sûr. Tout venait sûrement de là.

C'étaient peut-être ses véritables parents qui le cherchaient à présent ! Peut-être. Comment savoir ? Tout ce qu'il

savait, c'était qu'il ne supportait plus tout cela. Il ne supportait plus qu'une intrigue se tramât dans son dos sans

pouvoir en saisir les motifs.

C'était à lui de comprendre. À lui de chercher. Il ne voulait plus être la proie. Il ne voulait plus être le chassé, mais

le chasseur. Il était le louvetier. *Ainsi ai-je été désigné*. Il devait chercher lui-même les réponses.

Lentement, il posa sa main sur celle de Vivienne à côté de lui. Elle tourna doucement la tête. Elle ne dormait pas.

– Je fais des rêves étranges, dit-il à la jeune femme comme elle le regardait, intriguée. Et je suis sûr qu'ils signifient

quelque chose.

– Sans doute, chuchota-t-elle en réponse. Pourquoi me dis-tu cela ?

– Parce que tu es une troubadour, Vivienne, peut-être comprends-tu les rêves.

La jeune femme sourit.

– Non, Bohem. Je connais quelques poèmes, voilà tout. Je ne suis pas encore troubadour. Mais à Pierre-Levée, tu

trouveras peut-être une réponse, si c'est ce que tu cherches. Il y aura sûrement quelqu'un là-bas.

– Oui. À Pierre-Levée. Il faudra que je trouve une réponse. Une explication.

– Nos destins sont unis, Bohem. Cette ville est la réponse que nous attendons tous les deux aux questions qui nous

animent.

– Tu cherches une réponse, toi aussi ?

– Bien sûr, répondit Vivienne. Je veux savoir si je suis vraiment troubadour. J'ai cela au fond de moi depuis que je

suis toute petite, Bohem. Je ne pourrais pas t'expliquer. J'ai toujours su que c'était ce que je voulais faire. J'ai

toujours su que je devais répondre à cet appel au fond de mon âme. Mais j'ai peur. On m'a tellement dit que ce n'était

pas possible. Tellement dit que les femmes ne pouvaient pas faire cela. Comme pour toutes les petites filles de

Tolsanne, mes parents attendaient de moi que je fasse comme eux. Comme ma mère, et comme sa mère avant elle…

– Oui. Je vois *exactement* ce que tu veux dire, glissa Bohem.

– Que je me marie, que j'aie des enfants, et que je les élève en prenant soin d'eux et de leur père. Mais ce n'est pas

ce que j'ai envie de faire, Bohem. Je veux écrire, je veux donner un nouveau sens aux choses qui m'entourent, ouvrir

les yeux des gens, toucher leur âme, soulever leur cœur. Je veux être poète. Je me moque d'être mère.

– Je comprends, Vivienne, dit Bohem en la regardant. Et si c'est ce que tu veux faire, tu seras poète.

Vivienne hocha légèrement la tête. Elle serra la main de Bohem dans la sienne un peu plus fort, puis ferma à

nouveau les yeux.

Bohem la regarda s'endormir. Elle était si belle. Et il se sentait si proche d'elle !

Il redressa la tête sans faire de bruit pour regarder le Compagnon. La Rochelle, les mains posées sur son ventre

rond, dormait profondément lui aussi. La rivière les berçait en silence comme une mère bienveillante.

Il ferma les yeux à son tour et ne fut pas long à trouver le sommeil.

*

* *

Domitien Lager, le connétable du royaume de Gallica, fut conduit dans un bureau du palais de l'île de la Cité où

l'attendait Livain VII.

– Majesté, s'inclina-t-il respectueusement.

– Asseyez-vous.

Le connétable prit place dans l'un des six grands fauteuils.

Le roi était debout de l'autre côté du bureau. Les mains dans le dos, il tournait lentement autour d'un petit meuble

sur lequel étaient posés plusieurs documents que le connétable ne pouvait voir.

– Domitien, je vous remercie de votre promptitude légendaire.

– À votre service, Majesté.

Le roi s'immobilisa et regarda son interlocuteur droit dans les yeux. Le connétable était à peine plus âgé que lui,

mais il avait déjà travaillé pour son père. C'était un homme honnête, discret et fidèle. Pas un conseiller, car il se

refusait à prendre part aux décisions du roi, mais un adjoint dévoué, le seul peut-être dont Livain savait qu'il ne le

trahirait jamais. Les cheveux bruns et courts, un bouc soigneusement taillé et le ventre bien rond, il portait sur ses

traits les marques de sa droiture et de sa bonté.

– Où en sont vos recherches, connétable ?

– Majesté, je suis au regret de vous annoncer que le jeune homme a échappé, il y a peu, à nos soldats, alors qu'il

traversait la ville de Sarlac.

– Comment a-t-il pu vous échapper ? s'offusqua le roi. Un jeune homme seul contre des soldats de la Garde ?

– Il a été aidé par des Compagnons de Sarlac, Majesté.

– Il a été aidé par des Compagnons de Sarlac, Majesté.

– Des Compagnons ? Encore ! Je croyais que les corporations mettaient un point d'honneur à respecter la loi et

assuraient leur fidélité à la Couronne de Gallica !

– Il semble que certains d'entre eux aient décidé de faire une petite exception cette fois-ci…

– Mmmh, marmonna le roi. C'est très étrange. À Sarlac, dites-vous ?

– Oui.

– Et ce jeune homme vient de Villiers-Passant, n'est-ce pas ?

– Absolument, Majesté.

– Ce qui veut dire qu'il se dirige vers les fiefs…

– D'Hélène de Quienne, Majesté, c'est également ce que je me suis dit.

Le roi frappa du poing sur le marbre de la petite table ronde à côté de lui.

– Ce n'est pas possible ! On ne doit pas le laisser faire ! Il est en train de fuir Gallica et il sera sans doute bientôt

sous la protection de la duchesse.

– Le jeune homme vient d'entrer dans le duché de Quienne, certes, mais rien ne nous indique clairement qu'il va

aller se réfugier à Pierre-Levée, à la cour de la duchesse.

– Mon instinct, connétable. Mon instinct me l'indique. Hélène aime jouer les protectrices de ce genre de

personnage. Elle les attire irrésistiblement.

Le roi prit un document sur la petite table et l'apporta au chef des armées. C'était une carte de Gallica.

– Regardez, dit-il en traçant du doigt un trait entre Villiers-Passant et Sarlac. Je suis convaincu qu'il se dirige vers

Pierre-Levée. Croyez-moi, Domitien, cette femme n'a jamais eu de cesse de me contrarier !

Le connétable hocha la tête.

– Vous allez redoubler vos efforts, mon brave. Vous devez intercepter le fugitif avant qu'il n'atteigne la cour de la

duchesse.

– Je vais envoyer plus d'hommes, Majesté. Mais nous allons bientôt rencontrer une autre difficulté que nous

n'avions pas prévue…

– La Milice du Christ ? répliqua le roi avec un sourire au coin des lèvres.

– Vous êtes donc au courant ? s'étonna Domitien Lager.

– Bien sûr. Pieter le Vénérable me prend pour un imbécile, mais je sais parfaitement qu'il a informé le pape de

notre petite affaire.

– En effet, Majesté, je voulais justement vous prévenir. Il semble en outre que ce soit le Grand-Maître en personne

qui mène l'opération.

– Dumont Desbardes ? Oui. J'aurais dû m'en douter. Mais ce n'est pas grave, Domitien. Ils sont en retard. Et nous

avons pour le moment un avantage sur eux. Ils ne savent pas que nous sommes au courant de leur manœuvre. C'est

mieux ainsi. Je dois continuer de faire croire à Pieter que je suis dupe.

– Cela me paraît une bonne stratégie, Majesté.

Le connétable ne donnait pas souvent son avis de la sorte. Le roi apprécia le geste. Il comprit ce que cela signifiait

dans la bouche de Domitien Lager. Il était choqué par l'attitude de Pieter et voulait l'assurer de son soutien.

– Pour ne pas éveiller ses soupçons, reprit Livain, je vais suivre les conseils ridicules qu'il m'a donnés hier.

– Et quels sont-ils ?

– Il veut détourner mon attention de ce jeune Bohem et m'a donc recommandé de m'occuper des hérétiques et des

païens. Il pense que cela me fera oublier l'histoire de ce jeune homme. Je ne sais pas pourquoi cela le dérange

tellement. De toute façon, il se trompe. Mais je veux qu'il croie que je me suis laissé influencer… Pour l'exemple,

faites arrêter quelques alchimistes, organisez une ou deux interventions dans des Églises dissidentes du comté de

Tolsanne, et annoncez que le roi double la prime des louvetiers pour chaque prise d'une Brume.

– Vous voulez la doubler ? s'étonna le connétable.

– Oui, répondit le roi en souriant. Ne vous inquiétez pas. Cela ne me coûtera pas bien cher, il ne reste presque plus

une seule Brume dans tout le royaume…

– Parfait.

Le roi alla reposer la carte sur le guéridon avant de s'asseoir à son bureau. Puis il leva la tête vers le connétable.

– Vous pouvez disposer, Domitien. Vous savez ce que vous avez à faire.

*

* *

Bohem se réveilla au bruit du clapotis. Allongé sur le ventre, il se retourna lentement dans la barque et ouvrit les

yeux. Ébloui par un puissant soleil, il cligna des paupières pour s'habituer à la vive lumière et poussa un grognement.

Il se redressa péniblement sur les coudes et aperçut les deux autres sur la rive. Vivienne et La Rochelle. Ils avaient

attaché le bateau à un poteau enfoncé dans l'herbe et étaient en train d'allumer un feu en riant.

– Bonjour ! lança Vivienne en le voyant émerger de la barque.

Il fronça les sourcils. Il était encore un peu hébété et les rayons du soleil lui brûlaient toujours les yeux.

– Où sommes-nous ? demanda-t-il en se levant laborieusement.

– Au nord de Sarlac, répondit le Compagnon. Et plus loin que je ne le pensais. La barque a filé assez vite, il faut

croire, et nous avons tous les trois bien dormi. Tant mieux !

Bohem sortit prudemment de l'embarcation pour rejoindre la terre ferme.

– Et les soldats ? s'enquit-il.

La Rochelle haussa les épaules.

– On ne peut pas traîner ici, dit Bohem en arrangeant ses vêtements. Et je ne suis pas sûr que ce soit une bonne

idée de faire un feu…

idée de faire un feu…

– Écoute, Bohem, répliqua La Rochelle. Si vous voulez aller à Pierre-Levée, ça fait un sacré long voyage. Moi, j'ai

besoin de bien manger pour être en forme…

– Je comprends, mais tu n'as pas l'air de te rendre compte ! Les gens qui me poursuivent…

– Calme-toi, le coupa le Compagnon. Il y a un instant à peine tu dormais encore à poings fermés au fond de ta

barque…

– Justement, on a assez perdu de temps comme ça… Je suis désolé, Fidélité, je sais à quel point nous te sommes

redevables, mais en ce qui me concerne, je ne peux pas traîner ici, et ce feu que vous venez d'allumer risque de

faciliter grandement la tâche des gens qui me recherchent.

Le Compagnon soupira.

– On a quand même le temps de prendre un petit déjeuner !

– Pas moi. Je sais de quoi sont capables les Aïshans, et je ne suis pas loin de penser que les soldats de la Garde

royale ne sont pas beaucoup plus tendres. Mon père et ma sœur sont morts à cause de moi, ainsi que d'autres

personnes qui voulaient m'aider. Je ne veux pas que cela se reproduise. Mes poursuivants m'ont déjà rattrapé

plusieurs fois parce que je n'ai pas pris ma fuite assez au sérieux, je ne vais pas leur faciliter la tâche à nouveau.

Bohem regarda Vivienne.

– Je comprends très bien que vous ne ressentiez pas la même urgence, et je ne vous en voudrais pas si vous voulez

prendre votre temps. Mais moi, je dois partir tout de suite, m'éloigner de la rivière, et fuir vers le nord au plus vite.

Vivienne pencha la tête en grimaçant. Elle adressa un regard gêné au Compagnon, debout devant le feu qu'il

venait d'allumer.

– Je crois qu'il a raison. Et j'ai promis de l'accompagner jusqu'à Pierre-Levée…

– Eh bien, allez-y ! Moi, je reste ici et je prends tranquillement mon petit déjeuner ! J'ai faim et j'ai horreur de

voyager sans avoir bien mangé.

Bohem hocha la tête.

– Tu fais ce que tu veux, La Rochelle. Moi, je n'ai pas le choix. Il ramassa le sac de Vivienne pour le porter lui-

même, puis quand elle fut prête ils saluèrent le Compagnon.

– Encore merci de ton aide, dit Bohem. Prends garde à toi. Vivienne resta silencieuse. Elle semblait extrêmement

gênée de laisser La Rochelle ainsi derrière eux. Mais elle s'était promis d'accompagner Bohem.

– Ne t'en fais pas pour moi, louvetier ! répliqua le forgeron en s'asseyant devant le feu. Et bonne route !

Bohem tourna les yeux vers Vivienne. Il vit qu'elle était mal à l'aise. Mais elle s'approcha et lui dit :

– Allons-y.

Les deux jeunes gens se mirent en route vers le nord. Ils marchèrent toute la matinée sans échanger un seul mot.

*

* *

À l'aube, alors que la ville dormait encore, trois grands coups résonnèrent sur la petite porte en bois de la cayenne

de Sarlac.

Dame Barteli, la Mère, se réveilla en sursaut. Elle jeta un coup d'œil vers la fenêtre. Il n'y avait pas encore

beaucoup de lumière dehors. Le jour était tout juste en train de se lever. Qui pouvait bien frapper si tôt à la porte de la

cayenne ?

Elle se leva rapidement, enfila une longue chemise et partit dans l'entrée. Le Rouleur était déjà là, perplexe. On

frappa à nouveau à la porte. Violemment.

– Que dois-je faire ? demanda le Rouleur, indécis.

– Eh bien ouvre ! s'exclama la Mère en levant les bras au plafond.

Le jeune homme s'exécuta. À peine eut-il ouvert la porte que deux Miliciens du Christ s'engouffrèrent à l'intérieur

en le bousculant. Le Rouleur se plaqua contre le mur, sidéré. La Mère, quant à elle, recula dans la salle à manger, les

yeux écarquillés.

– Que… que voulez-vous ? balbutia-t-elle en cherchant l'appui de la table derrière elle.

Un troisième homme apparut derrière les deux Miliciens. À en juger par ses vêtements, il devait être leur chef.

Dame Barteli en eut rapidement la confirmation.

– Madame, je suis Andréas Dumont Desbardes, Grand-Maître de la Milice du Christ.

– Que voulez-vous ? répéta la Mère d'un ton plus sévère.

– Nous savons que vous avez aidé un jeune homme à s'enfuir de la ville. Il s'agissait d'un hérétique recherché par

Sa Sainteté Nicolas IV. Vous vous êtes donc rendue coupable d'une faute grave dont vous êtes justiciable devant

l'Église. Cependant, j'aimerais vous laisser une chance de vous expliquer. De vous racheter, et de nous dire où a fui

ce garçon.

La Mère se laissa tomber sur une chaise. Elle tourna les yeux vers le Rouleur et lui fit signe de les laisser. Le jeune

homme s'éclipsa aussitôt et monta prévenir les Compagnons qui logeaient dans la cayenne, pour éviter qu'ils ne

descendent. Dame Barteli voulait sûrement régler cela toute seule.

– Je n'en ai pas la moindre idée, monsieur, dit-elle en regardant le Grand-Maître droit dans les yeux.

Le Milicien grimaça.

– Non, non, dit-il. Ce n'est pas la réponse que j'attends de vous, madame. Allons, ne m'obligez pas à faire ce que

je n'ai pas envie de faire. Soyons raisonnables. Au nom du Christ et pour l'amour de Dieu, parlez ! Je sais que vous

l'avez vu. Un jeune homme. Très beau, beau comme un diable pourrait-on dire. Avec des yeux d'un bleu turquoise et

des cicatrices sur le visage.

La Mère savait pertinemment de qui il parlait. Mais elle ne savait pas où avaient fui Bohem et ceux qui

l'accompagnaient. Quelque part vers le nord, sans doute, mais elle n'aurait su dire où exactement. Et même si elle

l'avait su, elle n'aurait pas livré ces jeunes gens à la Milice. Sous aucun prétexte. Et certainement pas au nom du

Christ !

Christ !

Ces moines guerriers prétendaient défendre la chrétienté, et ils venaient la menacer ici, dans une cayenne ! Elle ne

parvenait pas à y croire. La suffisance et l'orgueil des Miliciens du Christ n'étaient un secret pour personne. Les

privilèges que Courage de Blanval leur avait obtenus du pape les avaient vite rendus arrogants. Ils étaient devenus

beaucoup plus guerriers que moines, beaucoup plus violents que pieux.

Dame Barteli était une femme intelligente. Elle savait qu'elle ne pourrait rien dire pour apaiser la rage du Milicien,

rage inconsidérée qui n'allait sans doute pas tarder à exploser. Quoi qu'elle pût dire, il ne la croirait pas, car pour lui,

une seule réponse comptait, et cette réponse, elle ne la lui donnerait jamais. En somme, elle savait très bien comment

allait finir cette entrevue. Alors elle décida de dire ce qu'elle pensait. Parce qu'elle n'avait plus rien à perdre. Et que la

franchise était un devoir pour les enfants de Salomon.

– Je ne parle pas, moi, au nom du Christ, monsieur, ni pour l'amour de Dieu. Je parle en mon nom propre et pour

l'amour de mes enfants. Et je vous le répète, je ne sais pas où est le jeune homme dont vous parlez. Vous insinuez

que je vous mens, sachez qu'une Mère en sa cayenne ne ment jamais.

– Vous ne parlez pas pour l'amour de Dieu ? s'offusqua le Grand-Maître. Vous n'avez donc aucun respect pour

l'Église ?

– Je n'ai aucun respect pour les gens qui entrent chez moi de la sorte et me parlent comme vous le faites…

– Alors, vous préférez protéger un hérétique.

– Je ne connais pas d'hérétique. En revanche je suis en train de me demander si je n'en ai pas un en face de moi.

Le Grand-Maître éclata de rire. Un rire étrange que la Mère n'aimait pas. Et soudain il se saisit de son épée, la

dégaina d'un seul coup et l'abattit de toutes ses forces. La lame se planta dans l'épaisse table de

chêne, juste à côté de

la main de dame Barteli.

La Mère rouvrit les yeux. L'espace d'un instant elle s'était crue morte. Elle n'avait pas bougé. Des gouttes de sueur

coulaient sur son front.

– Je crois, madame, que nous ne nous sommes pas bien compris…

La Mère ne répondit pas. Elle était tétanisée.

– Je suis ici sur ordre de Sa Sainteté le pape, et j'ai pour instructions de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour

retrouver ce jeune homme. Et tout ce qui est en mon pouvoir, cela inclut couper la tête d'une traîtresse et mettre le feu

à sa misérable cayenne, s'il le faut. Vous voyez ce que je veux dire ?

Dame Barteli acquiesça.

– Alors, pour la dernière fois, je vous le demande, dites-moi où est parti ce maudit jeune homme.

À ce moment, la Mère comprit qu'elle allait mourir. Mourir par la main d'un homme qui se disait moine. Serviteur

de Dieu. Elle comprit qu'elle ne pourrait rien faire. Et elle l'accepta. Des larmes montèrent à ses yeux. Elle espérait

seulement que les enfants seraient épargnés. Et que tout cela en valait la peine.

– Monsieur le Milicien, pourquoi retarder ce que vous êtes venu faire ? Vous êtes venu tuer une femme. Faites-le

donc, vous qui êtes si courageux. Allons, tuez-moi, car de toute façon je ne parlerai pas.

Le Grand-Maître se mit encore à rire.

– Vous voulez mourir en martyre ? Pour le sauver, c'est ça ? Comme c'est brave !

– Je ne peux sauver personne, répliqua la Mère. Mais je suis prête à échanger ma vie contre votre dignité. Ce qu'il

vous en reste en tout cas.

Le Grand-Maître enleva d'un coup son épée de la table. Il resta quelques instants immobile devant la

Mère, à la

dévisager.

Puis il fit volte-face et s'approcha de l'un de ses deux Miliciens.

– Frappez-la. Elle finira bien par parler.

Au milieu de l'après-midi, alors qu'ils n'avaient toujours pas échangé une seule parole, Vivienne et Bohem

s'arrêtèrent un instant pour se reposer. Il n'y avait pas un seul souffle de vent, et il faisait terriblement chaud. Ils

restèrent un moment ainsi, écrasés par la chaleur, silencieux. La nature autour d'eux était resplendissante. Mais sur

leur cœur pesait un poids qu'ils ne parvenaient pas à enlever.

Finalement, la jeune femme se décida à parler.

– Tu as été un peu dur avec La Rochelle. Après tout, il nous a sauvé la vie…

Bohem poussa un long soupir. Ils avaient marché sans cesse depuis le matin, en faisant attention à rester aussi loin

que possible des routes et des villages, ce qui avait rendu leur voyage encore plus fatigant. Il était épuisé. Mais ce

soupir n'était peut-être pas un soupir de fatigue. De soulagement plutôt. Il avait attendu toute la journée de prendre la

parole. Et il n'avait su que dire. Alors, il avait espéré que Vivienne parlerait. Qu'elle briserait le silence.

– Je ne pense pas qu'il ait compris à quel point nous sommes en danger, se justifia-t-il. Je n'ai plus envie de

prendre de risques. Il y a déjà eu trop de morts…

Mais il savait que c'était elle qui avait raison. Et que malgré tout elle était là. À côté de lui.

Il ne s'était pas montré très courtois envers le Compagnon, ni suffisamment reconnaissant. Il se demandait

pourquoi. Parce qu'il avait réellement peur que les soldats ou les Aïshans les rattrapent à nouveau ? Oui. Peut-être.

Mais pas seulement. Il ne pouvait le nier. Il y avait une autre raison…

Ce matin, en voyant Vivienne et La Rochelle ensemble, qui riaient en allumant le feu, il avait eu l'impression de

perdre quelque chose. De perdre le lien discret qu'il était en train de nouer avec la jeune femme. Il n'avait jamais

éprouvé pour aucune fille ce qu'il éprouvait pour Vivienne. Et ce depuis le premier instant où il l'avait vue. Bien sûr,

il avait déjà par le passé remarqué les regards insistants de certaines filles de Villiers-Passant. Quelques-unes

s'amusaient même, parfois, à le faire rougir en lui disant qu'il était beau garçon. Mais il n'avait jamais ressenti quoi

que ce soit en retour, à part de la gêne. Cette fois-ci, c'était différent.

Vivienne était comme lui. Elle avait un secret. Quelque chose de singulier. Une force invisible au fond d'elle. Une

lueur magique dans le regard. Elle était belle, tout simplement, avec ses cheveux d'or qui retombaient sur ses épaules,

son regard sombre et doux à la fois, et sa voix était un enchantement. Il ne voulait pas la perdre. Pire. Il ne voulait pas

la partager !

Quel imbécile ! Quel égoïste surtout ! Vivienne ne ressentait sûrement pas la même chose pour lui, il n'avait aucun

droit sur elle, et il était absolument ridicule d'avoir voulu écarter La Rochelle… Cela risquait même d'avoir déçu

droit sur elle, et il était absolument ridicule d'avoir voulu écarter La Rochelle… Cela risquait même d'avoir déçu

Vivienne, elle à qui il voulait tellement plaire !

– Je… Je suis désolé, dit-il finalement. Tu as raison. Je suis un peu désorienté en ce moment. Il m'est arrivé

tellement de choses en si peu de temps ! Et tous ces gens qui m'ont aidé, Trinité, Gautier, les Mères des cayennes, toi,

La Rochelle… Même cela me bouleverse un peu. Je n'ai pas l'habitude.

– Tu n'as pas l'habitude qu'on t'aide ?

– Disons que j'ai perdu cette habitude…

– Pourtant tu inspires confiance, Bohem. Moi, ça ne m'étonne pas qu'il y ait tant de personnes qui t'aident. Ce doit

être tes yeux.

Bohem ne put s'empêcher de pouffer. Mais au fond, il était enchanté.

– Je t'assure ! renchérit Vivienne. Tes yeux bleus sont tellement… profonds qu'ils doivent impressionner les gens.

Cette fois, Bohem sentit le rouge lui monter aux joues. Il aurait voulu retourner le compliment à la jeune femme.

Lui dire qu'elle était la plus belle personne qu'il eût jamais vue. Mais il n'osa pas. Ce n'était pas le moment.

– Allons, remettons-nous en route, proposa Vivienne comme si elle avait deviné la gêne du jeune homme.

Bohem acquiesça et ils se remirent en route vers le nord. Ils marchèrent ainsi jusqu'à la tombée de la nuit et, si cette

fois ils n'échangèrent pas un seul mot, ce n'était plus pour la même raison.

*

* *

Henon vint placer son cheval à côté de celui de Kalan, le plus jeune des six druides. Ils avaient galopé toute la

matinée pour remonter vers le nord, et maintenant les chevaux étaient trop fatigués pour garder un rythme aussi

soutenu. Ils avançaient au pas depuis midi, traversant la garrigue en une longue file sinueuse. Les Magistels ouvraient

la marche, pistant inlassablement Bohem. Puis venait la horde décousue des Aïshans. Et c'étaient eux, les druides, qui

fermaient cette longue colonne de cavaliers.

– Henon, dit le jeune druide en se penchant vers son aîné. Je crois que nos frères sont en train de perdre confiance.

Je me demandais au bout de combien de temps ils allaient se plaindre, pensa le vieux druide. *Je sais ce qui les*

dérange. Les Aïshans. Mais je dois empêcher à tout prix qu'il y ait un conflit.

– Je vous remercie, Kalan, mais je suis capable de juger moi-même de ce genre de choses. Je sais ce que pensent

mes frères.

– Vraiment ? Et que pensais-je, moi, par exemple ?

Quelle impertinence ! Il n'aurait jamais osé me parler ainsi jadis. Mais les choses ont changé. Je ne peux plus

asseoir mon autorité sur les anciennes valeurs de l'ordre. C'est en moi-même que je dois trouver la force de

l'impressionner. De l'obliger à m'écouter et à me faire confiance. L'impressionner. Oui. Je dois encore pouvoir

faire ça.

– Vous pensez que nous avons traversé toutes ces terres, tous ces pays, que nous avons trouvé Lailoken, que nous

avons fait notre serment, et qu'aujourd'hui, pour seule récompense, nous ne sommes que de vulgaires soldats de plus,

pourchassant un jeune homme derrière les Aïshans.

– En effet, admit le jeune druide.

Nous avons peut-être perdu notre Saîman, jeune homme, mais moi je n'ai pas perdu ma clairvoyance. Je lis dans

vos cœurs aussi facilement qu'avant, pauvre fou !

– Mais vous oubliez le plus important, Kalan.

– Notre récompense ?

Il n'est pas si fou que ça… Peut-être ne m'a-t-il provoqué que pour trouver un peu de réconfort. Il a besoin que je

le rassure, que je lui rappelle ce qui nous attend. Évidemment. Tout cela paraît si lointain. Si irréel. Nous en rêvons

depuis si longtemps !

– Bien sûr, Kalan. Notre récompense. Le Saîman. Vous avez peut-être oublié, mon cher, mais moi je sais ce que

cela signifie. J'y ai goûté si longtemps que je garderai à jamais le goût du Saîman au tréfonds de mon âme. Je sais

aussi ce que cela nous a coûté de le perdre. Souvenez-vous. Vous étiez là, Kalan. Vous étiez peut-être le plus jeune

d'entre nous, mais vous étiez là. Le prix que nous payons aujourd'hui pour retrouver le Saîman n'est rien à côté du

prix que nous avons payé en le perdant.

– Oui, Henon, mais si nous ne le retrouvions pas ?

– Je ne pense pas à cela pour le moment, Kalan, je me concentre sur notre mission.

– Un druide ne doit-il pas prévoir toutes les éventualités…

Il se moque de moi. Parce qu'il ne peut rien faire de mieux. Il sait que de toute façon, j'ai raison. Que nous

n'avons pas d'autre choix que de chercher Bohem, aussi ingrate que soit cette tâche !

– Nous ne sommes plus des druides, Kalan, nous ne sommes plus que les ombres de ce que nous fûmes jadis. Des

marionnettes sans fils, tombées des mains de la Moïra. Et si nous voulons retrouver notre dignité et notre pouvoir,

mon frère, nous ne devons plus penser qu'à une chose, aider Lailoken à accomplir ce qu'il doit accomplir. Même si

pour cela nous devons fouiller le pays de Gallica tout entier.

– Certes. Je suis conscient de cela, Henon, mais je ne peux m'empêcher de penser à ce qui se passerait si nous

échouions. Car c'est notre dernière chance, Henon. Si nous ne réussissons pas, nous n'aurons plus rien, même plus ce

rêve, à quoi nous accrocher.

– C'est pour cela que nous n'avons d'autre choix que de réussir. Que nous devons retrouver ce Bohem. Nous

réussirons, cette fois-ci. Nous avons appris en échouant la première fois. À présent nous sommes prêts. Nous ne

laisserons pas passer notre chance.

– Que la Moïra nous aide ! soupira le jeune druide.

– Ne comptez pas sur la Moïra, Kalan. Nous ne pouvons compter que sur nous-mêmes.

Comme je suis devenu cynique ! Je n'aurais jamais osé dire cela par le passé. Et pourtant. Pourtant c'est la

vérité.

– Si vous ne croyez plus en notre mission, reprit Henon, quittez ce rang à l'instant même. Croyez-moi, nous ne

– Si vous ne croyez plus en notre mission, reprit Henon, quittez ce rang à l'instant même. Croyez-moi, nous ne

pouvons compter que sur nous-mêmes ! Allons, nous avons perdu assez de temps à bavarder, Kalan. Concentrez-

vous sur nos recherches.

Le jeune druide acquiesça. Il n'était pas rassuré, mais il avait apprécié la franchise de Henon. Et il était convaincu

que, même s'ils avaient peu de chances de réussir, ils devaient tout tenter. Ne jamais abandonner.

Au même moment, un Magistel arriva vers eux au galop.

– Henon, dit-il en saluant respectueusement le druide. Nous avons retrouvé leur trace.

– Leur trace ? Bohem n'est donc pas seul ?

– Non, répondit le Magistel. Ils sont trois à présent. Ils ont fait un feu ici il y a peu.

– Parfait, répliqua le druide. Parfait.

Il lança à Kalan un regard plein de satisfaction.

*

* *

– Je n'ai plus rien dans mon sac que nous puissions manger, annonça Vivienne d'un air désolé. Mes derniers

biscuits ont dû prendre l'eau dans la barque, il n'en reste presque rien.

Le soleil était descendu à l'horizon et embrasait les arbres tout autour d'eux. À bout de forces, épuisés par la

marche et la fournaise de l'été, ils avaient enfin décidé de s'arrêter. Ils venaient de quitter les landes immenses de la

Quienne, ses marécages et ses dunes de sable, et se trouvaient à présent au beau milieu d'une forêt de pins aux

parfums mélangés de fougère, de résine et de bruyère.

Bohem avait ressenti quelque chose d'étrange en entrant dans cette forêt, quelque chose qu'il n'arrivait pas à

expliquer. Une impression vague, comme un souvenir, un sentiment ou une humeur vagabonde, si subtil qu'il

n'arrivait pas à le saisir. En tout cas, il ne pouvait pas mettre un nom dessus. C'était pourtant une émotion profonde.

Voilà. L'impression d'être chez lui.

Oui. C'était cela. L'impression d'être ici à sa place. En harmonie. C'était comme si la forêt le reconnaissait. Ou si

elle l'accueillait. Et c'était troublant. Mais trop vague pour qu'il puisse en parler à Vivienne. Elle l'aurait pris pour un

fou.

– Il va falloir se débrouiller avec ce que nous pourrons trouver alentour, répondit-il simplement.

La jeune femme acquiesça d'un air inquiet. Ils n'avaient pas mangé la veille au soir et s'étaient contentés pendant

toute la journée de ses derniers biscuits. Ils avaient besoin d'autre chose à se mettre sous la dent.

– Je donnerais n'importe quoi pour manger de la viande ! dit-elle en s'asseyant par terre.

– Moi aussi, avoua Bohem en s'installant près d'elle.

La jeune femme tourna la tête vers lui.

– Dis-moi, tu es louvetier, non ? Un louvetier, ça doit savoir chasser…

Bohem haussa les sourcils.

– Je suis le contraire d'un louvetier, Vivienne. De plus, les louvetiers ne chassent pas du gibier, ils chassent les

Brumes !

– Ça doit être à peu près pareil, et tu as bien dû voir comment faisait ton père !

– Oui mais…

– J'ai très faim, le coupa Vivienne, suppliante.

– J'ai compris, Vivienne, moi aussi, mais je ne sais pas chasser…

– Tu ne *sais* pas ou tu ne *veux* pas ?

Bohem grimaça.

– Disons que je ne sais pas et que je ne m'en porte pas plus mal.

– Oui, sauf que là, nous avons très faim !

Bohem ne put s'empêcher de rire. Vivienne avait de la suite dans les idées. Mais il devait reconnaître qu'il aurait,

lui aussi, bien aimé manger un peu de viande.

– De toute façon, si tu veux manger de la viande, il faudra la faire cuire, et pour la cuire, il faudra faire un feu, et je

préférerais éviter…

– Allons, Bohem, nous sommes en pleine forêt, notre feu ne se verra pas de si loin que ça ! Et nous allons nous

rendre malades si nous ne mangeons pas un vrai repas…

– C'est dangereux de faire un feu dans une forêt de pins, surtout en plein été !

– Tu as faim, oui ou non ? N'essaye pas de trouver mille excuses, Bohem ! Je me charge de faire un feu sans

danger, si tu veux, mais toi *, va nous chercher à manger* !

Vivienne avait crié comme si elle était au bord du désespoir. Puis elle adressa à Bohem un sourire implorant.

– Bon, concéda-t-il, je vais voir ce que je peux faire. Mais franchement, je ne te promets rien. Je n'ai même pas

d'arme !

– Tu n'as qu'à te fabriquer un arc…

– Ah oui ? Alors, non seulement il faut que je m'improvise chasseur, mais maintenant tu veux que je devienne

armurier ? dit-il en posant les mains sur ses hanches.

– Je croyais que les Compagnons avaient été impressionnés par ton incroyable habileté ?

– Comment veux-tu que je fabrique la corde d'un arc, comme ça, sans rien ?

– J'ai du lin dans mon sac, je m'en occupe.

Bohem secoua la tête. Elle avait réponse à tout.

– Je vais voir ce que je peux faire.

– Très bien. Pendant ce temps, je te fais ta corde. Ensuite, je prépare un feu. Et ne t'en fais pas, je vais choisir un

– Très bien. Pendant ce temps, je te fais ta corde. Ensuite, je prépare un feu. Et ne t'en fais pas, je vais choisir un

bon emplacement pour ne pas risquer d'incendier la forêt entière pendant que tu chasses.

Bohem se releva, prit le petit couteau dans le sac de Vivienne et partit chercher de quoi faire un arc, sous le regard

amusé de la jeune femme.

Il tourna longtemps parmi les arbres pour trouver le bout de bois idéal. Il fallait un frêne ou un noisetier, facile à

équilibrer, de la bonne longueur, de la bonne largeur, facile à sculpter et suffisamment solide. Quand par chance il eut

trouvé son bonheur, il commença à tailler le bois pour lui donner une forme adéquate. Vivienne avait raison. Il avait

déjà longuement observé son père, et il savait parfaitement comment un arc doit être fait. Le dos de l'arc, qui subit

toute la force d'extension, doit être taillé de façon à suivre un même cerne de croissance. En le taillant, il faut suivre le

grain du bois pour éviter qu'il se fende. La poignée doit être située au parfait point d'équilibre, et les extrémités

dessinées avec attention. Elles doivent être les plus fines et les plus légères possibles pour minimiser le choc au

moment de la décoche, mais il ne faut pas non plus qu'elles plient… Bohem se laissa à nouveau guider par son

instinct. Comme il l'avait fait avec le maillet et le ciseau en taillant la pierre que lui avait donnée Trinité. Lentement,

en essayant de sentir le bois, de l'écouter, il tailla son arc avec précision. Puis il fit quelques flèches dans le même

bois, bien droites et aiguisées.

Quand il eut fini, il retourna voir Vivienne qui lui donna la fine corde en lin qu'elle avait confectionnée. Il coupa le

cordelet à la bonne taille, plus court que l'arc afin que celui-ci soit bien tendu, s'y reprit à plusieurs fois pour

équilibrer l'ensemble, puis il regarda Vivienne en poussant un long soupir.

– Bon, eh bien voilà, dit-il. J'ai un arc.

La jeune femme, qui était en train de faire un cercle de pierres pour préparer son feu, lui adressa un sourire

complice.

– Bravo, se moqua-t-elle. Il est magnifique. Maintenant, ramène-nous un chevreuil !

Bohem éclata de rire.

– Bien sûr ! Si j'arrive à ramener ne serait-ce qu'un rat on sera déjà bien heureux !

Il se mit en route à travers la forêt, fort sceptique.

Cela faisait longtemps déjà que Bohem déambulait dans la forêt de résineux, et il n'avait toujours

rien chassé. Il

n'avait tiré qu'une seule flèche, en croyant voir un lièvre passer derrière un buisson, mais elle s'était lamentablement

brisée contre un arbre et il n'était pas certain que ce lièvre ait vraiment existé.

Non, décidément, il n'était pas fait pour la chasse. Mais ce sentiment étrange qui l'habitait depuis tout à l'heure se

faisait de plus en plus précis. Il avait l'impression… l'impression que la forêt vivait, et qu'elle le regardait. Qu'elle le

regardait d'un œil bienveillant. Il se demanda s'il n'était pas en train de devenir fou. Toutes ces histoires l'avaient

perturbé, il était peut-être en train de perdre la raison. Par moment, il se retournait brusquement, pour voir s'il n'était

pas suivi, ou si on l'observait. Mais il n'y avait personne, bien sûr. Juste les arbres. La forêt.

De plus en plus troublé, il se dit qu'il était peut-être temps de retourner voir Vivienne, même s'il était bredouille, en

espérant qu'elle saurait lui pardonner. Il avait tourné en rond suffisamment longtemps !

Il était sur le point de faire demi-tour quand il entendit le craquement d'une branche un peu plus loin au nord. Un

craquement sec qui résonna dans le grand cœur de la forêt. Cette fois-ci, il n'était pas fou, il avait bien entendu

quelque chose. Il en était certain.

Bohem s'accroupit et resta immobile quelques instants. Il fronça les sourcils. C'était peut-être enfin du gibier. La

chance allait-elle tourner ? Il essaya de voir d'où était venu le bruit. Il se redressa un peu, s'arc-bouta et posa un

regard circulaire sur la forêt devant lui. Rien. Mais il commençait à faire nuit et les ombres grandissaient. Il avança un

peu, le plus délicatement possible pour ne pas faire de bruit, posant tout doucement ses pieds sur le parterre d'aiguilles

séchées. Il tenait fermement son arc de la main gauche, les doigts croisés sur une flèche encochée,

comme il avait vu

faire son père des dizaines de fois. Il fit quelques pas de côté pour essayer de remonter en biais vers l'endroit d'où le

bruit avait semblé venir.

Soudain, il vit une ombre bouger derrière un grand pin sombre. Un autre bruit. Il releva la tête. Et il vit passer une

forme. Une fourrure. Un gros animal. À moins que ce ne fût une Brume. Un loup ? Non, il lui semblait que la bête

qui venait de passer entre les arbres était beaucoup plus grosse qu'un loup. Mais alors, quoi ?

Il sentit son cœur battre. Il était venu chasser un lièvre ou du petit gibier. Il ne s'était pas attendu à croiser un animal

aussi gros. À vrai dire, il n'était pas très rassuré, avec son arc ridicule dont il savait à peine se servir. Mais il était

intrigué aussi. Il voulait savoir ce que c'était. Il avait un pressentiment. Alors, il se remit à avancer. Plus rapidement

cette fois. Mais toujours en essayant de contourner l'animal. Ne pas arriver de front.

Il courut d'arbre en arbre, s'arrêtant de temps en temps, caché dans l'ombre d'un pin, pour jeter un coup d'œil. La

bête était là. Il la devinait encore. Elle avançait. Hésitait. Il ne savait pas si elle l'avait vu. Il continua, tête baissée.

Tous les sens en éveil. Mais chaque fois qu'il s'approchait, la bête s'éloignait. Comme si elle voulait garder une

certaine distance. Elle devait l'avoir vu. Ou bien elle le sentait. Soudain, il l'aperçut. L'espace d'un instant. Dans un

bref rayon de lumière. Comme une apparition.

Il n'avait jamais vu de créature pareille, mais il sut tout de suite ce que c'était. On ne pouvait pas se tromper. Cette

crinière autour d'une large gueule. Ce corps de félin, musclé, anguleux, au court pelage blanc. Cette crête dorsale,

dressée de pics aiguisés, qui se terminait sur sa queue de reptile.

Une chimère.

Bohem écarquilla les yeux. Il ne pouvait y croire. Une Brume, à nouveau, sur son chemin. Ici. Alors qu'il n'en

cherchait pas. Non. Ça ne pouvait pas être une coïncidence. On ne voyait jamais les Brumes dans la forêt. Jamais.

Seuls les plus grands louvetiers, après des jours et des jours de traque, parvenaient à les surprendre. Et lui, en

quelques jours à peine, il en croisait deux sur son chemin. Un loup, et maintenant une chimère. Ce n'était pas

possible !

Il se ressaisit et essaya à nouveau de s'approcher. Son cœur battait de plus en plus fort. Car les chimères étaient

bien plus terribles que les loups. Son père le lui avait expliqué mille fois. Il avait réellement peur. Le loup s'était peut-

être montré amical, l'autre jour, mais rien ne prouvait que la chimère en ferait de même.

Elle avait le droit de l'attaquer.

Elle pouvait bondir d'un instant à l'autre. Le tuer d'un seul coup de griffes, ou l'égorger d'un coup de crocs. Il

devait être prudent. Mais il ne pouvait pas faire demi-tour. Ne voulait pas.

Il avança lentement. Et à nouveau, la Brume recula. Cela ne faisait aucun doute, à présent, elle l'avait vu. Il s'arrêta

et réfléchit. Si elle l'avait vu et qu'elle ne l'attaquait pas, c'est qu'elle était peut-être dans les mêmes dispositions que

le loup. Bohem sourit. Il espérait que ses rêves n'étaient pas insensés. Que la pitié instinctive qu'il ressentait pour ces

le loup. Bohem sourit. Il espérait que ses rêves n'étaient pas insensés. Que la pitié instinctive qu'il ressentait pour ces

bêtes n'était pas si absurde. Mais pourquoi reculait-elle ainsi ? Pourquoi restait-elle dans l'ombre ? Il aurait voulu la

voir. Simplement l'admirer… Il ne lui voulait aucun mal.

Alors il comprit. Pourquoi elle reculait. Bien sûr. Son arc ! C'était son arc qui faisait fuir l'animal. Délicatement,

sans faire de gestes brusques et sans quitter des yeux l'ombre de la Brume qu'il distinguait entre les arbres, il posa son

arme par terre.

Il se redressa. S'avança. Elle sortit à la lumière. Et il put enfin l'admirer.

*

* *

Il était déjà tard quand Bohem reparut là où il avait laissé Vivienne. La jeune femme avait allumé un petit feu de

cuisson et l'attendait, visiblement avec une impatience grandissante, assise près des flammes.

Quand elle le vit arriver, elle se précipita à sa rencontre.

– Alors ?

Bohem grimaça.

– Euh… Non. Je n'ai rien trouvé.

– Oh non ! lâcha la jeune femme, terriblement déçue. Je vais mourir ! J'ai mal au ventre tellement j'ai

faim !

Bohem haussa les épaules. Il était vraiment désolé. Et affamé lui aussi. Mais il avait la tête ailleurs. Il était encore

bouleversé.

– Je ne sais pas si cela te consolera, dit-il un peu hagard, mais je peux en revanche te raconter une histoire. Il m'est

arrivé quelque chose d'incroyable !

– Quoi ? marmonna Vivienne, sceptique.

– J'ai vu une Brume.

– Dans la forêt ?

– Oui. Une chimère.

– Mais c'est horrible ! s'exclama Vivienne. On ne peut pas rester ici !

– Comment ça c'est horrible ? s'étonna Bohem. C'est magnifique au contraire !

– Magnifique ? Mais tu es fou ! Elle risque de venir nous attaquer cette nuit, il faut qu'on sorte de cette forêt tout de

suite !

– Calme-toi, Vivienne ! rétorqua Bohem en sortant de sa torpeur. Elle ne va pas nous attaquer. Je viens de passer

un long moment à l'observer, et elle à me regarder. Elle ne m'a pas attaqué. Regarde. Je suis là. Les Brumes

n'attaquent jamais les êtres humains, Vivienne, c'est une légende !

– Tu es resté devant une Brume sans rien faire ?

– Oui, et ce n'est pas la première fois, Vivienne. Il y a quelques jours j'ai même joué avec un loup.

– Allons ! Tu te moques de moi !

– Non, je t'assure. Les Brumes sont des créatures extraordinaires, et…

– Oui, eh bien j'aurais préféré que tu nous rapportes à manger, plutôt que de passer ton temps à regarder une

Brume…

– Je suis désolé…

– Bah, ce n'est pas grave, lâcha finalement la jeune femme. Je n'aurais sûrement pas fait mieux. Mais ton histoire

de Brume…

– Fais-moi confiance, Vivienne. Tout ce qu'on nous a toujours raconté sur les Brumes est faux.

– Eh bien, tu fais vraiment un drôle de louvetier !

– Sans doute. Mais tu es bien un drôle de troubadour, toi, non ?

La jeune femme sourit en hochant la tête.

– Quelle équipe ! Allez, viens, j'ai ramassé quelques plantes dont on peut faire bouillir les racines, ce sera toujours

ça…

Bohem grimaça.

– Formidable, railla-t-il.

Soudain, une voix derrière eux les fit sursauter.

– Vous ne préférez pas un peu de mouton ?

Ils se retournèrent en même temps, perplexes, et aperçurent celui qui venait de parler Fidélité La Rochelle. Il était

là, devant eux, avec son ventre rond, son regard taquin et son crâne rasé. Il tenait d'une main sa canne de

Compagnon, et de l'autre, contre son épaule, le corps immobile d'un gros mouton. Du sang coulait encore sur le

poignard à sa taille.

– La Rochelle ! s'écria Vivienne en lui tendant les bras. Eh bien, nous sommes contents de te voir !

– De me voir, moi ou ce gros mouton ?

– Le mouton, surtout ! répliqua la jeune femme en souriant.

– Je suis désolé pour ce matin, intervint Bohem d'une voix gênée.

– Oui, répliqua La Rochelle, surtout que si j'ai bien entendu, tu fais un piètre chasseur !

Bohem leva les mains d'un air désolé.

– Allons, ne vous en faites pas, maintenant que monsieur Bohem accepte qu'on allume des feux, je veux bien

partager ce mouton avec vous…

– Fabuleux ! s'exclama Vivienne. Je meurs de faim !

Ils se réunirent autour de la petite flambée. Le Compagnon prépara fièrement l'animal puis ils le firent cuire tout en

discutant tous les trois. Bohem était encore honteux.

discutant tous les trois. Bohem était encore honteux.

– Comment as-tu fait pour nous retrouver ?

– Mais ! se moqua La Rochelle. Je vous ai suivis toute la journée ! Je ne suis pas parti longtemps après vous, tu

sais. Juste le temps de prendre un vrai petit déjeuner.

– Je suis sincèrement désolé, répéta Bohem, de m'être comporté ainsi ce matin. Je t'avoue que je suis surpris que tu

aies tout de même décidé de nous rejoindre, malgré mon manque de courtoisie…

– Allons, j'ai bien entendu la première fois, tu ne vas pas t'excuser toute la soirée ! Je comprends très bien que tu

sois sur les nerfs et, si je suis là ce soir, c'est bien que je ne t'en veux pas. C'est aussi parce que je n'ai pas envie de

faire la route tout seul !

– Eh bien, tant mieux ! Tu es le bienvenu parmi nous ! Il va falloir que tu m'expliques comment tu as trouvé ce

mouton…

– Je ne préfère pas, ricana La Rochelle. Je ne suis pas particulièrement fier de cet épisode-là !

– Je vois !

Ils discutèrent ainsi longuement, retrouvant l'ambiance simple d'une amitié naissante et Bohem oublia

presque ses

soucis, l'espace d'une soirée. Quand le mouton fut enfin prêt, ils mangèrent avec appétit et bonne humeur, puis ils

s'endormirent tous trois, épuisés par leur long voyage.

*

* *

Je suis à nouveau dans mon rêve. Mais est-ce vraiment un rêve puisque je sais que c'est moi, puisque je sais que

c'est un rêve ? Non.

Je ne crois pas que ce soit seulement un rêve. Je crois que c'est autre chose. Car je reconnais de mieux en mieux

cet endroit. Je comprends de mieux en mieux les règles qui le régissent. J'arrive à bouger. À me déplacer. À

contrôler mes gestes par la pensée. Je commence à prendre conscience de moi. Et de ces choses qui m'entourent. À

me réveiller dans mon propre rêve. Et je suis sûr que bientôt je pourrai parler. Je le sens. Ce n'est pas possible pour

l'instant, mais cela viendra. J'en suis certain.

Je suis là où j'étais la première fois. Au milieu de cette plaine silencieuse. La lande. Le sable. Le silence. Et je sais

que si je me retourne, il sera là. Le loup.

Je me retourne.

Il est là. Oui. Mais il n'est pas seul. À côté de lui, qui tourne en rond comme un fauve enfermé ; la chimère.

Blanche. Impressionnante. Elle est donc là elle aussi à présent. Pourquoi ? Parce que je l'ai vue aujourd'hui ?

Parce que nous sommes entrés en contact ?

Les deux Brumes me regardent. Fixement. Comme pour capter mon attention. Elles retournent. Je dois les suivre

à nouveau. Bien sûr. Elles vont me guider là où le loup m'a déjà guidé. Devant la forêt.

La forêt. Chez moi.

Je traverse l'espace. Peut-être le temps. La plaine, le ciel, tout devient flou. Les distances semblent s'étirer. Je

parviens à les suivre. Le loup, la chimère. Je n'ai qu'à prendre la voie que m'ouvrent les Brumes.

Soudain, elles disparaissent. Et je reconnais le lieu aisément. Je suis devant la forêt. La même forêt. J'attends. Je

sais que je ne suis pas ici par hasard. Sa silhouette se dessine à la lisière du bois. L'homme de petite taille. Sa longue

barbe blanche, son ventre rond, l'instrument sur son dos, sa cotte de maille, son épée, la plume à son chapeau. Il

s'avance. Il sourit. Il me reconnaît. Bien sûr. Il parle mais je ne l'entends toujours pas.

Il tend son bras vers moi, le poing fermé. Il serre quelque chose dans le creux de sa main. Quelque chose qu'il

veut me donner. Toujours cette même chose. Que je n'ai pas vue la dernière fois.

Lentement, il tourne sa main vers moi. Et il ouvre ses doigts.

Enfin, je la vois. Une bague. Une bague dorée avec un symbole gravé dessus. Je la vois.

Il disparaît. S'évanouit dans la forêt.

Et je suis seul à nouveau. Non. Je ne suis pas seul. Il y a quelqu'un, quelque chose, qui me regarde, depuis

longtemps. Qui me menace.

*

* *

– Bohem ! Réveille-toi ! Vite !

Le jeune homme ouvrit péniblement les yeux, encore prisonnier de ses rêves profonds.

– Que se passe-t-il ? balbutia-t-il.

– La Rochelle a aperçu de l'autre côté de la forêt une troupe de cavaliers qui viennent dans notre direction.

Bohem se redressa d'un bond.

– Les soldats du roi ? demanda-t-il, la voix emplie de panique.

– On ne sait pas. Sans doute. Allons, nous ne pouvons pas rester là ! Lève-toi.

Bohem se mit aussitôt debout. Il secoua la tête pour se réveiller.

Il regarda derrière lui. Il vit alors La Rochelle qui était en train de masquer autant que possible les traces de leur

passage. Les pierres, le feu et les amas de brindilles qui leur avaient servi de couche. Il se précipita pour lui prêter

main-forte.

– Cette fois-ci, je suis d'accord, pas de petit déjeuner ! glissa le Compagnon en lui adressant un sourire.

Bohem acquiesça et lui retourna son sourire. Mais au fond, il n'avait pas envie de plaisanter. Cela ne cesserait donc

jamais ? Ils auraient beau fuir encore et encore, on finirait toujours par les retrouver ! Il était désespéré. Mais il essaya

de ne pas le montrer. Après tout, c'était à lui de montrer l'exemple. C'était lui qui les avait emmenés jusqu'ici, c'était

à lui de leur donner un peu d'espoir. Il essaya de trouver l'énergie suffisante.

Il regarda la forêt autour d'eux. Et il repensa à l'impression qu'il avait eue la veille. Elle était encore là aujourd'hui.

Plus claire. Simple. Il était ici chez lui. Dans cette forêt. Dans toutes les forêts, sans doute. Alors, il devait les guider.

Comme La Rochelle les avait guidés à Sarlac. Cette fois-ci, c'était son tour.

– Allons-y ! dit-il. Tant pis s'il reste encore des traces. Le plus important, c'est que nous soyons loin quand ils

arriveront ici.

Il se retourna vers la jeune femme.

– Vivienne, donne-moi ton sac.

– Non. Je peux le porter. Prends plutôt ton arc. Il pourrait te servir malgré tout. Et le sac te gênerait.

Inutile de discuter. La jeune femme avait raison. Ils auraient peut-être bientôt besoin de se défendre. La Rochelle

avait sa canne et son poignard à la ceinture. Lui son arc. Pas vraiment de quoi lutter contre une armée de cavaliers,

mais c'était toujours mieux que rien.

Ils se mirent rapidement en route tous les trois, et pour la première fois, Bohem passa devant eux. Il voulait choisir

le chemin.

Ouvrir la route. Écouter la forêt. Peut-être lui dirait-elle où aller. Où fuir. Mais non ! À quoi pensait-il ? Il était en

train de devenir fou ! Comment pouvait-il penser une chose tellement insensée ?

Il se mit à courir, se retournant pour voir si les deux autres le suivaient. Ils ne se firent pas prier, ils coururent à leur

tour. On pouvait lire l'angoisse dans leurs yeux. Sans doute venaient-ils de prendre conscience de l'imminence du

danger. Leurs poursuivants étaient beaucoup moins loin qu'ils ne l'avaient cru, et ils étaient sur leur piste, à n'en pas

douter.

Ils coururent longtemps. Ils coururent derrière Bohem, se faufilant entre les pins, glissant sur le tapis fauve de la

forêt. Le cœur battant, le vent de la peur soufflant dans leur dos. Puis quand Bohem vit que Vivienne et La Rochelle

commençaient à perdre de la distance, il décida de s'arrêter un instant pour les laisser reprendre leur souffle.

Mais à peine eurent-ils retrouvé une respiration plus calme qu'ils entendirent déjà le battement sourd des sabots qui

foulaient la terre. Les cavaliers se rapprochaient de plus en plus. Ils allaient bientôt les rattraper. S'abattre sur eux.

– Ils sont à cheval et nous à pied, souffla Vivienne. Nous n'avons aucune chance !

– Il faut qu'on trouve un endroit où se cacher ! proposa La Rochelle.

– Non, répondit Bohem, ils sont sur notre piste, ils nous trouveront tout de suite. Impossible !

– Alors quoi ? On ne va quand même pas les attendre ici sans rien faire !

Bohem secoua la tête. Il y avait sûrement une solution. Il devait les sortir de là. Vivienne et La Rochelle le

dévisageaient. Ils comptaient sur lui, à présent. Quelque chose avait changé dans leur regard. Comme s'ils avaient

placé tous leurs espoirs entre ses mains. Pourquoi ? Parce qu'il avait couru devant eux pour la première fois ? Non.

Ce ne pouvait pas être seulement pour ça. Peut-être avaient-ils remarqué qu'il était étrange depuis qu'il était entré

dans la forêt. Peut-être avaient-ils compris qu'il ressentait quelque chose ici, au milieu des arbres. Mais il n'avait pas

le temps de comprendre. Pas le temps de se poser la question. Les deux autres comptaient sur lui, et il devait faire

quelque chose, voilà tout.

Quelque chose. Pour les sauver. Sauver les autres, pour la première fois. Ne plus se sauver lui-même.

Mais comment faire ?

L'écho des chevaux galopant sur la terre sèche se rapprochait. Comme une vague qui allait les emporter. Les

soldats seraient là d'un instant à l'autre. Ils auraient fait toute cette route pour rien. Ceux qui les avaient aidés

l'auraient fait en vain. Non. Ce n'était pas possible. Bohem ne pouvait pas accepter que les choses se terminent ainsi.

Il se laissa tomber sur les genoux. Et, sans comprendre pourquoi, guidé par cet instinct qui lui avait fait tailler la

pierre de Trinité, il plongea ses mains dans la terre. Comme un geste ancestral, inné. Et il appela. Dans sa tête. Il

appela la forêt. Chez lui. De toutes ses forces.

Elle devait les sauver. La forêt devait les sauver. Elle qui posait sur lui ce regard bienveillant. Elle qui l'avait

accueilli.

Il ferma les yeux. Ses ongles s'enfoncèrent dans le parterre d'aiguilles. Ses doigts crispés déchirèrent la terre. Et

des larmes coulèrent sur ses joues.

– Bohem ! appela une voix qui semblait venir d'un autre monde.

C'était Vivienne. Derrière lui. Mais il n'ouvrit pas les yeux. Il devait se concentrer Comprendre. La forêt. Les

Brumes. Elles étaient liées. Tout était lié. À lui. Ce n'était pas possible autrement. Ces deux Brumes. Le loup. La

chimère. Et cette impression étrange qui l'avait saisi dès son entrée dans la forêt. Il devait y avoir une explication. Un

sens. Une réponse.

Soudain, il entendit des bruits de sabots. Proches. Trop proches.

Il ouvrit les yeux et se dressa d'un bond. Prêt à se défendre. S'attendant à voir enfin le visage de ceux qui les

avaient poursuivis jusqu'ici. Il se retourna pour les voir. Les affronter.

Mais ce n'était pas eux.

Pas encore. Non. Il le comprit dans le regard halluciné de ses deux compagnons qui fixaient quelque chose par-

dessus son épaule.

Il se retourna à nouveau, lentement. Et il les vit, là, à quelques pas à peine. Deux chevaux. Blancs. Si blancs !

Lumineux, presque. Et si grands !

Il sourit. Des bayards. La forêt. Était-ce possible ? Elle l'avait entendu ! Elle avait répondu à son appel !

Il s'avança prudemment vers les Brumes. Ne pas les effrayer. L'une d'elles poussa un hennissement, mais elles se

laissèrent approcher. Lentement, Bohem posa sa main sur l'encolure du premier bayard. Et il sut aussitôt que l'animal

l'attendait. Qu'il était là pour lui. Pour eux.

Il monta dessus. La Brume ne bougea pas. Elle était prête. Prête à partir. Il n'avait qu'à demander…

Bohem fit signe à ses deux amis de le rejoindre. Ils hésitèrent, incrédules. Ils n'avaient jamais vu chevaux si

grands, si somptueux, et au pelage aussi brillant. Et ils savaient, comme lui, ce qu'ils étaient. Des Brumes. Des

bayards. Des créatures de légende qu'on voyait rarement. Presque jamais. Mais elles étaient bien ici, devant eux.

Venues comme par miracle.

Ils avaient vu les gestes de Bohem. Ses larmes. Ses mains enfoncées dans le sol. Mais ils ne pouvaient pas y croire.

Était-ce vraiment lui qui avait appelé les deux créatures ? Commandait-il aux Brumes ? Lui, le louvetier ?

Était-ce vraiment lui qui avait appelé les deux créatures ? Commandait-il aux Brumes ? Lui, le louvetier ?

– Dépêchez-vous ! s'exclama Bohem en voyant qu'ils ne bougeaient pas. Les voilà !

Vivienne se retourna. Et elle les vit. Comme ils devaient la voir. Une dizaine. Peut-être plus. Se rapprochant à

travers les arbres. Galopant vers eux. Des cavaliers aux surcots blancs. Leurs heaumes droits étincelant à travers les

feuillages. Leurs chevaux qui soulevaient des nuages de poussière dans les halos de la lumière du matin. Ils fonçaient

droit sur eux.

Sans plus réfléchir, elle se précipita vers les Brumes et grimpa derrière Bohem. La Rochelle se décida à son tour et

monta sur le deuxième bayard.

Les deux Brumes se mirent aussitôt au galop, leurs sabots déchirant le sol. Leurs jambes puissantes les précipitèrent

à travers la forêt, comme poussées par une force invisible, portées par un vent divin. Plus vite, beaucoup plus vite

qu'aucun cheval au monde ne pouvait galoper.

Chapitre 7

LE BESTIAIRE DE THAON

Ils marchaient depuis près d'une semaine à travers les bocages de la Quienne. Les bayards les avaient amenés de

l'autre côté de la forêt et s'étaient enfuis dès le premier soir, à la tombée de la nuit. Comme s'ils n'avaient pas voulu

quitter l'abri des arbres. Comme s'ils avaient accompli tout ce qu'ils pouvaient faire. Mener Bohem et ses

compagnons aussi loin que possible.

Et ils étaient loin maintenant. Grâce aux Brumes, ils avaient même nettement distancé leurs poursuivants.

Toutefois, ils se dépêchaient car ils savaient qu'ils risquaient de perdre rapidement leur avance, maintenant qu'ils

étaient de nouveau à pied. Alors ils marchaient vite, en faisant peu de pauses, courant presque parfois. Ils dormaient

peu. Ils n'avaient pas le temps.

Le soir, Bohem et La Rochelle chassaient ensemble. Ils commençaient à se faire la main et trouvaient de plus en

plus souvent du gibier. La Rochelle s'était confectionné une fronde, parfaite pour les petits animaux. Ils avaient appris

à attendre la meilleure heure, au crépuscule, à pister les animaux en cherchant les sentiers, l'herbe piétinée ou tout

autre indice. Ils avaient appris à se placer par rapport au vent pour que leurs proies ne puissent renifler leur présence,

et à attendre, immobiles, que l'animal soit à portée de leur tir. Ils s'étaient même habitués à localiser les nids et les

tanières en observant les allers et retours des animaux qui en ce début de l'été ne s'éloignaient pas

trop de leur habitat.

Vivienne, elle, se perfectionnait chaque jour dans la préparation de la viande. Avec de plus en plus d'assurance,

elle écorchait les bêtes et les vidait sous le regard ébahi des deux garçons. Elle laissait reposer l'animal dans un

endroit froid jusqu'à ce que puces et insectes le délaissent. Puis elle le suspendait à un arbre, tête en bas, tranchait la

gorge et laissait couler le sang dans un petit récipient, avant de le faire bouillir pour accompagner la viande. Ensuite,

elle faisait une incision autour des articulations du gibier, puis une autre en Y du postérieur à la gorge, en faisant

attention à ne pas entailler la chair. Après avoir découpé les organes génitaux, elle enlevait la peau comme un gant,

puis elle éventrait l'animal pour le vider de bas en haut, ne gardant que les rognons, le foie, le cœur et le gras des

intestins. Ensuite, elle faisait bouillir la viande, puis frire ou rôtir. Elle avait rapidement pris le coup de main. Et très

vite, ils eurent tous les soirs de quoi manger.

Comme ils trouvaient de plus en plus de gibier, Vivienne commençait même à fumer la viande pour la conserver,

ce qui leur permettait d'en manger aussi à midi.

Pouvoir manger à leur faim rendait le voyage beaucoup moins difficile, mais ils étaient tout de même épuisés car ils

maintenaient un rythme soutenu. Et, même si leur amitié se renforçait à mesure qu'ils rencontraient de nouvelles

épreuves, il y avait de plus en plus de tension entre eux. Bohem avait l'impression qu'un malaise s'était installé entre

lui et les deux autres.

En vérité, il n'y avait jamais de discorde entre Vivienne et La Rochelle. Seulement entre lui et les deux autres. Des

petits riens. Des brouilles futiles et stupides. Mais tout de même. Il avait l'impression que son intimité avec Vivienne

se délitait chaque jour un peu plus.

Ils n'avaient pas reparlé de ce qu'il s'était passé dans la forêt, et Bohem sentait que les deux autres le regardaient

différemment. Qu'ils étaient encore gênés, troublés. Il aurait voulu leur expliquer, les rassurer, mais il n'était pas sûr

de comprendre lui-même. Et cela le bouleversait sans doute autant qu'eux. Comment pouvait-il les réconforter s'il se

faisait peur à lui-même ?

Le soir du septième jour, ils arrivèrent en vue de Pierre-Levée.

Installée sur un promontoire rocheux qui dominait une vallée verdoyante, la grande ville se dressait derrière des

remparts de pierre, entre les lits de deux rivières sinueuses. Émergeant derrière l'enceinte grise, on apercevait de

nombreux clochers, dressés vers le ciel comme un salut à Dieu. Au centre de cette forêt de pierre, assis sur la ville tel

un souverain sur un trône, le Palais des Ducs resplendissait parmi les toits rouges et bleus.

– Voilà, dit Vivienne avec un grand sourire. Pierre-Levée, la cité des troubadours !

Elle avait le regard brillant, le visage lumineux. C'était l'aboutissement d'un voyage si important pour elle ! Elle

avait tout quitté, sa famille, ses proches, et la belle ville de Tolsanne rien que pour ça. Pour rejoindre cette cité de

légende qui nourrissait tous ses espoirs.

– C'est magnifique, dit Bohem, sincèrement émerveillé.

Il n'avait jamais vu de ville aussi grande de toute sa vie. Jamais vu pareil spectacle. De la colline où ils s'étaient

arrêtés, ils pouvaient embrasser du regard la cité tout entière, et c'était un tableau unique. Même La Rochelle, qui

avait pourtant vu du pays, semblait impressionné.

– Dépêchons-nous ! les invita Vivienne. On peut encore arriver à temps.

À temps pour quoi ? Bohem ne savait pas. Mais ils descendirent rapidement la longue pente qui menait au premier

pont de la ville.

Et, avant la tombée de la nuit, ils entrèrent au royaume des poètes.

Et, avant la tombée de la nuit, ils entrèrent au royaume des poètes.

*

* *

Bastian était entré à la louveterie de Roazhon à la mort de son père, le jour de ses seize ans. Deux ans plus tard, il

était toujours l'un des plus jeunes louvetiers du duché de Breizh, mais aussi l'un des meilleurs. Ils étaient six pour

toute la ville, et en deux ans il avait touché plus de primes que les cinq autres réunis. Si bien qu'il n'était pas le mieux

intégré de l'équipe, à présent. On ne lui facilitait pas la tâche, car on enviait sa réussite. Mais il ne s'en souciait guère.

Il passait la plupart de son temps loin de la ville, dans les forêts du duché, et il vivait seul, sans rendre de compte à

personne. Il ne parlait jamais, ne répondait pas aux provocations des autres louvetiers et, même dans la ville, on ne le

voyait jamais dans les tavernes. Il vivait avec le souvenir de son père et ne se souciait que d'une chose, accomplir son

métier du mieux qu'il le pouvait pour honorer sa mémoire.

Assis, seul au fond de la louveterie, il avait écouté comme les autres le discours que le bourgmestre était venu leur

faire ce matin-là. Les louvetiers avaient accueilli avec joie l'annonce du doublement de la prime décidée par le roi de

Gallica, et qui était valable sur l'ensemble du pays, y compris sur les fiefs du roi de Brittia. Mais

Bastian, lui, n'était

pas certain que cela fût vraiment une bonne nouvelle.

Car il pensait savoir ce que cachait cette mesure. Pas besoin d'être un devin pour comprendre ce qui allait arriver.

La fin des Brumes était proche. Le roi encourageait un dernier effort, car il savait qu'il ne restait pratiquement plus

aucune Brume sur Gallica, et qu'il espérait en finir une bonne fois pour toutes. Livain VII doublait la prime en

sachant pertinemment qu'il n'aurait plus à en payer beaucoup étant donné le nombre probablement infime de Brumes

qu'il restait sur ses terres. En outre, viendrait bientôt le temps où il n'aurait plus à en payer aucune, quand ces

créatures auraient complètement disparu.

Et que feraient-ils, alors, tous ces louvetiers qui ne vivaient que de ça, depuis plusieurs générations ? Non

seulement ils perdraient leur source de revenus, mais sans doute aussi leur statut, la place qu'ils avaient acquise dans

la société, et probablement leur dignité, par la même occasion.

À force de chasser les Brumes, les louvetiers avaient détruit peu à peu leur propre raison d'être. Bastian ne pouvait

s'empêcher de penser à l'ironie de leur sort.

Mais ce n'était pas le moment de tergiverser. Ainsi, le temps était compté. La course aux dernières Brumes était

ouverte. Il ne restait aux louvetiers que quelques semaines, peut-être moins, pour assurer leurs dernières primes.

Bastian se leva et sortit de la louveterie sans saluer ses confrères ni le bourgmestre. Ces imbéciles ne se rendaient

pas compte. Une seule chose comptait à présent. Tuer les dernières créatures. Être le premier sur le terrain pour être le

premier à tirer. Occire un maximum de Brumes avant qu'il ne soit trop tard.

Il se mit en route vers sa maison pour préparer son expédition. Sa dernière chasse, peut-être. *Dieu fasse qu'elle soit*

la plus belle !

La nuit tombait, déjà. Les bougies et les torches s'allumaient à travers toute la ville, halos de lumière jaune qui

grandissaient un à un derrière les nombreuses fenêtres. Les jeunes gens traversèrent prudemment le Pont Neuf, mais

d'un pas vif toutefois. Ils gardaient tous les trois un assez mauvais souvenir de leurs aventures à Sarlac et s'attendaient

à tout moment à devoir fuir à nouveau. Le roi n'avait peut-être pas osé pousser son avis de recherche jusqu'à la ville

de la duchesse qu'il avait répudiée, mais mieux valait rester sur ses gardes. Certains pouvaient avoir vu ailleurs les

écriteaux qui décrivaient Bohem…

Ils arrivèrent devant la grande porte au bout du pont, où l'on arrêtait les commerçants pour leur faire payer le

tonlieu. Ils passèrent discrètement de l'autre côté des remparts, en essayant, les yeux baissés, de ne pas attirer

l'attention des gardes qui surveillaient cette entrée de la ville.

Ils savaient exactement où se rendre. Ils avaient vu de loin le Palais des Ducs, sur les hauteurs de la ville, et ils

traversèrent la cité sans hésiter. Bohem et La Rochelle se demandaient comment ils allaient pouvoir entrer dans la

demeure de la duchesse de Quienne, mais Vivienne ne semblait pas se poser cette question et ils la suivirent sans

protester.

À mesure qu'ils avançaient vers le centre de la ville, Bohem était de plus en plus persuadé qu'ils allaient se faire

repousser à la porte du palais, mais il n'osait pas arrêter Vivienne, qui semblait si sûre d'elle. Si pleine d'espoir.

Comment pouvait-elle être aussi naïve ? Ou bien était-ce lui qui était devenu trop méfiant ? Trop défaitiste ?

Il se contenta d'admirer la splendeur de la ville aux cent clochers. Les dimensions des rues et des bâtiments

n'avaient rien à voir avec Villiers-Passant, ni même avec Sarlac. C'était encore plus vaste qu'il ne l'avait imaginé, et

malgré la nuit, les avenues étaient bondées de gens, éclairées par les nombreuses torches et par la lumière qui venait

des fenêtres. Ils passèrent au milieu des tours et des bastions, entre les maisons à encorbellement, qui étaient si serrées

par endroit qu'elles ne laissaient voir qu'un petit morceau du ciel noir.

Les festivités qui avaient célébré le retour d'Hélène venaient de s'achever, mais la foire de juin n'était pas terminée

et la ville restait animée jusque tard dans la nuit. Il y avait même quelques boutiques encore ouvertes à cette heure, et

les petites rues étaient encombrées d'éventaires où les marchands exposaient des bibelots bigarrés. La chaleur

poussait les gens dehors, les femmes et les enfants se retrouvaient en bas des maisons pour bavarder ou jouer. Les

taverniers haranguaient les passants pour les inviter à venir boire avec les étudiants et les aigrefins qui peuplaient leurs

salles obscures. Au coin des ruelles sombres, les ribaudes avinées aguichaient leurs clients potentiels en leur

promettant le septième ciel pour de la menue monnaie. Des mulets chargés de grands sacs de toile traversaient

lentement les grandes avenues, croisant carrosses et voitures, nobles à cheval et itinérants. C'était comme si la ville ne

connaissait pas le sommeil, et que loin des champs l'homme avait oublié de vivre avec le soleil.

Ils passèrent devant le baptistère Saint-Jean, vieille abbaye, ronde et trapue, puis, un peu plus haut, ils aperçurent

sur leur droite un immense chantier plongé dans l'ombre, vide et silencieux, qui semblait annoncer la

construction

d'un édifice colossal.

– Ce doit être la cathédrale qu'Hélène a décidé de faire construire, expliqua Vivienne en voyant le regard curieux

de Bohem.

Le jeune homme ne put s'empêcher de penser à Trinité et Gautier. Comme il aurait aimé qu'ils fussent là

aujourd'hui ! Eux qui rêvaient de participer un jour à un projet comme celui-là.

Ils tournèrent, enfin, dans la rue du Marché, qui montait jusqu'au Palais des Ducs. Le gigantesque édifice se

dessina peu à peu devant eux, voilé de jaune à la lumière des torches. Ils s'arrêtèrent un instant pour l'admirer. Ses

cheminées de pierre, son donjon rectangulaire, orné à chacun de ses angles d'une tour polygonale, ses vitraux, ses

cheminées de pierre, son donjon rectangulaire, orné à chacun de ses angles d'une tour polygonale, ses vitraux, ses

tourelles, ses jardins…

Bohem se demanda s'ils allaient enfin trouver ce qu'ils cherchaient tous les trois. Une place parmi les poètes pour

Vivienne, un chantier pour le forgeron, et pour Bohem, des réponses et, peut-être, la protection de la duchesse. Il

espérait qu'elle serait aussi bienveillante que l'avait promis Vivienne. Mais comment pouvait-elle savoir ?

Ils se remirent en marche vers le palais. Il faisait nuit noire quand ils arrivèrent devant la porte d'entrée principale.

– Que voulez-vous ? leur demanda l'un des quatre gardes en les regardant d'un air surpris.

Bohem tourna les yeux vers Vivienne. Il n'osait pas répondre lui-même. Tout cela lui semblait tellement saugrenu.

Comment pouvaient-ils espérer entrer ainsi au palais ?

– Nous souhaiterions obtenir une entrevue avec Hélène de Quienne, répondit la jeune femme, sans complexe.

Le garde éclata de rire.

– C'est une plaisanterie ? demanda-t-il en lançant des regards amusés aux autres soldats.

– Pas du tout, répondit Vivienne. Nous souhaiterions la voir ce soir même.

Le garde s'arrêta aussitôt de rire.

– Écoutez, mademoiselle. Bravo, c'était très drôle, je suis sûr que vos amis ont bien ri eux aussi, mais maintenant je

vous serais obligé de bien vouloir quitter le parvis.

Bohem poussa un soupir. Il lança un regard désolé à Vivienne. Comment avait-elle pu croire un seul instant qu'ils

pourraient entrer au palais de l'une des plus importantes femmes du royaume ? Il s'apprêtait à faire demi-tour et à aller

chercher un endroit en ville où passer la nuit quand Vivienne reprit la parole.

– Monsieur le garde, je vous prie d'aller trouver la duchesse de Quienne et de lui dire que Vivienne de

Châtellerault demande à la voir immédiatement. Je suis sa nièce.

*

* *

Les trois jeunes gens furent rapidement conduits jusqu'au cabinet d'Hélène de Quienne, perché au-dessus de la

grande bibliothèque du palais.

Bohem et La Rochelle se lancèrent tout au long du trajet des regards incrédules. Ils ne s'étaient pas imaginé, ni l'un

ni l'autre, que leur amie pût être née de noble famille, et ils se sentaient gênés, non seulement d'entrer ainsi dans le

palais d'une duchesse, mais surtout d'avoir tutoyé sans le savoir, et depuis plus d'une semaine, une jeune femme de

haut rang.

Le jeune louvetier était ébahi. Il ne savait s'il devait se sentir trahi ou flatté. Trahi parce que Vivienne ne lui avait

jamais avoué qui elle était vraiment, flatté parce que la nièce d'une reine avait accepté de voyager avec lui et même de

lui porter secours. Il se dit qu'il ne pourrait plus jamais la regarder de la même façon. Et il se rendit compte de l'ironie

de leur situation. N'était-ce pas ce que la jeune femme, aussi, avait dû se dire quand elle l'avait vu appeler les bayards

au cœur d'une forêt de pins ? Étaient-ils devenus des étrangers l'un pour l'autre ? Il aurait aimé lui parler tout de suite,

mais il ne pouvait pas, bien sûr. Un valet de la duchesse les conduisait à travers les couloirs du palais, et Bohem

n'osait dire un seul mot. Il était empli de honte. Ils puaient, ils étaient sales, leurs vêtements étaient en lambeaux, et

voilà qu'on les accueillait dans un bâtiment plus somptueux que ce que Bohem avait vu de sa vie tout entière.

Ils arrivèrent enfin dans le petit cabinet, au décor luxueux, où on leur demanda d'attendre. Les trois jeunes gens se

regardèrent, mal à l'aise, et aucun n'osa prendre la parole en premier.

– Vivienne ! C'est bien toi !

Bohem sursauta. Il se retourna et fut saisi par la beauté de la duchesse de Quienne à l'instant même où elle entra

dans le cabinet pour venir voir elle-même ces étranges visiteurs.

Le jeune homme se dit qu'elle devait avoir plus de trente ans, mais dans ses yeux brillait une fraîche jeunesse,

comme Bohem n'en avait jamais vu dans le regard d'une femme. Sa belle chevelure rousse, bouclée, encadrait son

large front. Elle avait de magnifiques yeux verts où l'on devinait son assurance et son tempérament. Elle portait une

belle robe plissée, en soie d'Orient, serrée à la taille et aux manches.

– Oui, ma tante, répondit Vivienne en s'inclinant.

Bohem et La Rochelle se lancèrent un regard, puis s'inclinèrent à leur tour, maladroitement.

– Comme tu as changé ! s'exclama la duchesse avec admiration. Mais quel âge avais-tu quand je t'ai vue pour la

dernière fois ?

– Six ans, madame.

– Allons ! répliqua la duchesse en souriant. Ne m'appelle pas ainsi ! Et qui sont ces deux garçons ?

– Bohem le louvetier et Fidélité La Rochelle, de très bons amis. Ils m'ont accompagnée jusqu'ici depuis le comté

de Tolsanne.

– Vous êtes Compagnons ?

– Mon ami l'est, en effet, répondit Bohem en voyant que La Rochelle n'osait pas répondre. Mais pas moi. Cette

boucle d'oreille m'a été offerte par une Mère…

– Je vois. Je vous remercie d'avoir accompagné Vivienne jusqu'ici, et je vous souhaite la bienvenue au palais de

Pierre-Levée !

– Ma tante, intervint Vivienne, ils ne sont pas venus uniquement pour m'accompagner, même si je ne serais sans

doute jamais arrivée ici si Bohem ne m'avait pas porté secours. Ils ont l'un et l'autre, comme moi, une faveur à vous

demander.

– Bien sûr. Je me doute bien que tu n'aurais pas fait tout ce trajet loin de tes parents, et sans eux, si tu n'avais pas

une bonne raison, Vivienne ! J'espère qu'il ne vous est rien arrivé, à toi et tes parents… Mais avant tout, je vois sur

vos visages que vous devez avoir très faim, et, si je puis me permettre, vous avez tous les trois

besoin d'un bon bain

et de vêtements neufs ! Laissez le chambellan vous donner à chacun une chambre, prenez soin de vous et nous nous

retrouverons tout à l'heure dans la petite salle à manger. Je n'ai pas encore soupé, moi non plus, et vous pourrez

m'expliquer tout cela autour d'un bon repas.

Les trois jeunes gens s'inclinèrent, reconnaissants et confus, puis ils suivirent le chambellan à travers le palais.

*

* *

À la tombée du soir, alors que les Miliciens avaient établi leur campement pour la nuit à la lisière de la forêt, le

sergent Fredric demanda au Grand-Maître s'il pouvait le recevoir.

Dumont Desbardes se doutait des motifs de l'entrevue que demandait son subalterne, et il n'était pas enchanté à

l'idée de devoir lui parler. Il était assez préoccupé comme ça, et avait besoin d'être seul, pour réfléchir. Il n'avait

aucune envie de répondre aux inquiétudes évidentes de ses hommes. Mais il le fallait. La cohésion de la brigade en

dépendait sûrement.

Il poussa un long soupir et fit chercher le sergent.

– Grand-Maître, dit l'officier en entrant dans la tente, je vous remercie de m'accorder cet entretien.

Dumont Desbardes connaissait ce sergent depuis près de dix ans. Ils n'avaient jamais eu le moindre conflit, le

moindre désaccord, et avaient appris à se respecter l'un l'autre. Mais cette mission sur les terres mêmes de l'ordre,

loin de l'Orient, prenait une tournure étrange.

– Que voulez-vous, Fredric ? le pressa Dumont Desbardes qui voulait en finir au plus vite.

– Je pense, Maître, que vous avez deviné la raison de ma présence ici…

Est-ce de l'arrogance que j'entends dans sa voix ? C'est plus grave que je ne le pensais. Il ne m'a jamais parlé

comme ça ! Je dois le remettre à sa place, et lui rappeler que ; malgré le respect que j'ai pour lui, je suis tout de

même son supérieur.

– J'ai en effet une petite idée, sergent, mais j'espérais me tromper, car je n'ai pas besoin d'être dérangé en ce

moment, voyez-vous.

– Les chevaliers se demandent ce qui s'est passé dans la forêt.

Il parle au nom de ses hommes, mais je sais que c'est lui, surtout, qui est inquiet. Comme moi. Pourquoi ne me

parle-t-il pas franchement ? Aurait-il perdu sa confiance en moi ?

– Ce qui s'est passé dans la forêt ? Nous avons perdu la trace des trois jeunes gens, voilà ce qui s'est passé.

– Comment est-ce possible, Maître ? Nous suivions leur piste depuis le matin, nous ne cessions de nous rapprocher

d'eux, nous étions sur le point de les rattraper, et soudain, ils ont disparu. Comme par… miracle.

– C'est donc cela ? Vous vous demandez si nous avons assisté à un miracle, mon cher ? s'exclama le Grand-Maître

d'un ton moqueur, mais au fond de lui, il devait avouer qu'il s'était posé la même question.

Car oui, c'était vrai. Comment avaient-ils pu disparaître ? Fuir, soudain, aussi vite ?

– Maître, ne vous demandez-vous pas la même chose ?

Il lit dans mes pensées. Il me connaît bien. Mais je peux encore le surprendre. Le tromper.

– Non, Fredric. Sa Sainteté le pape nous a demandé de retrouver ce jeune homme, au nom de Dieu. S'il s'est passé

quelque chose d'étrange dans cette forêt, ce n'est certainement pas l'œuvre de Dieu ! Dieu est avec nous, sergent, pas

contre nous !

– Voudriez-vous dire que c'est l'œuvre du démon ?

– C'est peut-être tout simplement que ces jeunes gens ont réussi à se cacher en masquant leurs traces et que nous

les avons perdus…

– Sauf votre respect, Maître, vous savez bien que c'est impossible.

Cette fois-ci il va trop loin. Ce n'est pas à moi de me justifier devant lui.

– Cela fait deux fois, ce soir, que vous mettez ma parole en doute ! s'emporta Dumont Desbardes en se levant. Que

se passe-t-il, sergent ? Auriez-vous perdu la confiance que vous m'accordiez jadis sur les routes d'Orient ?

L'officier ne répondit pas. Le Grand-Maître fronça les sourcils.

Il reste silencieux, s'étonna-t-il. *Serait-ce donc vraiment qu'il ne croit plus en mon jugement ?*

– Sergent ! Je vous ai posé une question !

– Vous dites que Dieu est avec nous, Maître, mais…

– Mais quoi ?

L'officier se mordit les lèvres.

– Parlez ! s'écria le Grand-Maître, fou de rage.

– Vous dites que Dieu est avec nous, mais je ne suis pas certain que ce que nous avons fait à Sarlac était conforme

à notre ligne…

Dumont Desbardes resta bouche bée. En dix ans de collaboration, c'était la première fois que le sergent lui faisait

un reproche, indirect, certes, mais un reproche tout de même. Il resta silencieux un moment, les yeux grand ouverts.

Ce que venait de dire le sergent était grave, et il ne s'était pas attendu à un tel affront.

– Sergent, seriez-vous en train de m'accuser, moi, Grand-Maître de la Milice du Christ, de n'avoir pas respecté la

règle de saint Courage ?

– Maître, nous avons tué une Mère pour la faire parler. Une Mère ! Une chrétienne ! Tuer un chrétien n'est-il pas

une faute grave selon cette règle ? répliqua le Milicien.

– Cette femme, en refusant de répondre et en protégeant le jeune homme que nous cherchons, s'est déclarée

ennemie du pape. Or, qui est ennemi du pape est ennemi du Christ, et notre rôle, sergent, est de combattre les

ennemis du Christ.

– Mais…

– Cela suffit ! s'écria Dumont Desbardes hors de lui. Vous parlez de notre règle ? Dois-je vous rappeler l'un de ses

principaux articles ? *« Il convient, car rien n'est plus cher au Christ, que les chevaliers qui sont proférés, pour*

accomplir leur service, pour obtenir la gloire béatifique ou pour éviter le feu de l'Enfer, observent une obéissance

sans faille envers leur Maître. »

Le sergent hocha lentement la tête.

– Alors, faites preuve d'un peu plus d'obéissance, sergent ! Maintenant sortez d'ici, et estimez-vous heureux que je

– Alors, faites preuve d'un peu plus d'obéissance, sergent ! Maintenant sortez d'ici, et estimez-vous heureux que je

ne vous relève pas de vos fonctions ! Nous allons retrouver ce jeune homme, coûte que coûte, et je ne veux plus

entendre la moindre remarque ni le moindre doute, de votre part ou de la part de n'importe lequel des Miliciens qui

sont devant cette tente. Le premier qui faillira à cet ordre, sergent, sera exécuté sur place, et par ma propre main !

Sortez !

*

* *

– Ma tante, je dois vous avouer que j'ai fui de chez moi. Ma mère, votre cousine, ne sait pas que je suis ici, même

si elle s'en doute peut-être…

Ils étaient tous les quatre, Vivienne, les deux jeunes hommes et la duchesse, dans la petite salle à manger du palais.

Bohem se demandait encore s'il ne rêvait pas. Le chambellan leur avait donné à chacun une chambre immense et

luxueuse, ils avaient pu prendre un bain et ils étaient maintenant vêtus d'habits qu'aucun habitant de Villiers-Passant

n'aurait probablement pu s'offrir. Les yeux rivés sur le festin devant lui, il se demandait s'il était à sa place… Il

n'avait jamais vu de couverts aussi précieux, jamais bu de vin aussi délicieux, et les quantités de nourriture que les

serviteurs ne cessaient d'apporter sur la table étaient absolument faramineuses. L'idée même d'être servi par des

valets lui paraissait invraisemblable.

– Tu t'es enfuie ? Quelle idée !

– Ma tante, je me suis enfuie parce que mes parents refusaient que je vienne vous voir, et que je voulais, moi,

m'entretenir avec vous.

– Ma cousine a refusé que tu viennes me voir ? Mais pourquoi cela ?

– Elle pensait que vous auriez une mauvaise influence sur moi.

La duchesse ne put s'empêcher de rire.

– Eh bien, elle n'a peut-être pas tort ! Mais toi, pourquoi voulais-tu t'entretenir avec moi ?

– Je veux être troubadour.

La duchesse écarquilla les yeux.

– Vraiment ? C'est donc bien du sang de Quienne qui coule dans tes veines ! Et je comprends à présent que ta

mère ait voulu t'empêcher de venir ici.

– N'ai-je pas eu raison de venir vous voir, puisque je veux être troubadour ? demanda la jeune femme d'un air

inquiet.

Bohem serra les poings. Il espérait que la duchesse répondrait favorablement à Vivienne. Car il savait combien cela

comptait pour elle. Il savait qu'elle ne vivait que pour cela, et qu'un rejet la rendrait plus malheureuse que tout.

– Quel âge as-tu, Vivienne ? demanda la duchesse, d'une voix plus sérieuse.

– Dix-sept ans, ma tante.

– À dix-sept ans, jeune femme, on est assez grande, je crois, pour juger soi-même de ses actes. Ce n'est pas à moi

de te dire si tu as eu raison de venir ici…

– Mais vous, qu'en pensez-vous ? insista Vivienne.

Hélène de Quienne pencha la tête.

– Tu veux être troubadour ? répéta-t-elle.

– Je l'ai toujours voulu. Je ne rêve que de ça, ma tante ! Je veux apprendre la poésie, je veux apprendre le trobar,

apprendre à chanter et à réciter. Je veux jouer d'un instrument, ou de plusieurs, même !

– Alors, une chose est certaine, ma fille, tu es venue au bon endroit.

Vivienne poussa un soupir de soulagement. C'était ce qu'elle avait voulu entendre, ce qu'elle avait espéré depuis si

longtemps ! Bohem lui adressa un sourire complice.

– Mais tu ne parles là que de forme, Vivienne, reprit la duchesse. La poésie n'est pas qu'apparence, tu sais, elle est

aussi raison, sens… Elle doit dire de profondes choses, dire ce que l'on croit et que l'on veut

partager. Si tu ne fais

des poèmes que pour la beauté des rimes, cela ne sert à rien de les dire. Tu es une femme, Vivienne, et si tu veux être

troubadour dans un pays où les femmes n'ont aucun droit, tu devras trouver un sens à ce que tu veux dire. Tu devras

toucher les gens.

La jeune femme hocha lentement la tête, le regard intense, comme si elle venait de recevoir sa première leçon.

– Oui, ma tante, dit-elle de sa douce voix. Je comprends. Mais j'ai des choses dans mon cœur, et je trouverai.

– Parfait. À présent, je sais pourquoi tu es là, et je suis heureuse, Vivienne. Je te présenterai demain les meilleurs

troubadours qui sont à ma cour ; je suis sûre que tu trouveras en eux de bons professeurs. Mais parlons maintenant de

tes amis. Tu disais qu'ils avaient eux aussi quelque faveur à me demander… La Rochelle ? Que puis-je faire pour

vous qui avez accompagné ma nièce jusqu'ici ?

– Madame, je… Je suis fort gêné…

– Allons, détendez-vous, jeune homme !

– J'essaie, dit le Compagnon timidement.

– Je comprends que vous soyez mal à l'aise, et j'ai l'impression que ma nièce vous a joué un vilain tour… N'est-ce

pas, Vivienne ? Quelque chose me dit que tu ne leur as pas avoué que tu étais ma nièce en venant ici ?

– Non, confessa la jeune femme. Je suis désolée, Bohem, La Rochelle. Je voulais être autre chose que la nièce

d'une duchesse à vos yeux… J'espère que vous ne m'en voulez pas.

Les deux garçons ne répondirent pas. Ils étaient de toute façon beaucoup trop mal à l'aise pour dire ce qu'ils

pensaient vraiment. En outre, ils ne savaient sans doute pas que penser…

– Ne t'en fais pas, Vivienne, reprit la duchesse. Je suis sûre qu'ils comprennent. Je pense, moi, que c'était fort

courageux de ta part de ne pas le dire, et je comprends pourquoi tu l'as fait. Mais je conçois aussi que ces jeunes gens

soient paralysés à présent ! Vous ne vous attendiez sans doute pas à être ici ce soir ! Mais rassurez-vous. Sans vouloir

me vanter, je ne suis pas une duchesse tout à fait comme les autres. Si mon époux était là, vous auriez raison d'être

gênés, et je crois de toute façon, pour être tout à fait honnête, qu'il aurait préféré que vous ne mangiez pas à sa table.

gênés, et je crois de toute façon, pour être tout à fait honnête, qu'il aurait préféré que vous ne mangiez pas à sa table.

Mais avec moi, vous devez vous sentir à l'aise. Considérez-moi pour ce que je suis, au fond. La tante de votre amie.

La Rochelle ne put s'empêcher de sourire.

– Oui, oui. Nous allons essayer, promit-il sans grande conviction.

– Alors je vous écoute, La Rochelle. Vous vouliez, je crois, me demander quelque chose…

– C'est-à-dire que, enfin, ce n'était pas à vous directement que je voulais demander, bafouilla-t-il. Disons que

j'accompagne votre nièce, et que maintenant que je suis là, il faudrait que je trouve un chantier car j'ai besoin de

travailler, et Vivienne me disait qu'à Pierre-Levée je trouverais sûrement du travail. Mais voilà, je…

– Vous avez une enclume pour pendentif, Compagnon, coupa la duchesse. Dois-je en conclure que vous êtes du

métier des forgerons ?

– En effet, répondit le jeune homme.

– Très bien. Je demanderai demain à l'intendant de voir si l'on peut vous placer au palais. Cela vous conviendrait-

il ?

– Au palais ? s'exclama La Rochelle, incrédule.

– Eh bien, oui ! Notre forgeron a sûrement besoin d'un apprenti.

– Madame, ce serait trop d'honneur, je ne sais comment vous remercier…

– Allons, ce n'est rien. Et ainsi vous resterez auprès de Vivienne, qui, je suis sûre, ne sera pas mécontente d'avoir

un ami au palais. Et vous, Bohem ?

– Moi, madame ?

– Oui, vous aviez vous aussi à me demander…

– Non, madame, j'ai accompagné votre nièce, voilà tout, je…

– Mais enfin ! coupa Vivienne, sidérée. Bohem ! Ma tante peut sûrement te venir en aide…

– Non, Vivienne, je ne crois pas. Je ne préfère pas. Je… Je préfère me débrouiller seul. Je…

Il hésita. Les trois autres le regardaient.

– Je ne pense pas que je sois vraiment à ma place ici, dit-il finalement.

Et il était sincère. En vérité, il avait ressenti l'impression parfaitement opposée à celle qu'il avait eue dans la forêt

des bayards. Là-bas, il s'était senti chez lui. En harmonie avec les arbres. Avec la terre. Ici, c'était tout le contraire. Il

était incroyablement mal à l'aise.

Certes, la duchesse était d'une bienveillance qui lui faisait honneur et à laquelle Bohem ne s'était pas attendu, mais

cela ne changeait rien. Il était embarrassé dans ce luxe, dans ces vêtements, devant cette table. Rien ici ne lui

ressemblait. Et il y avait même dans le regard de Vivienne quelque chose qu'il ne reconnaissait pas.

– Excusez-moi, dit-il en se levant, je dois vous sembler extrêmement impoli, et toi, Vivienne, tu ne dois pas

comprendre… Je vous suis fort reconnaissant pour votre accueil, mais je ne peux pas rester ici. Je suis désolé…

Vivienne le regardait, ébahie. Bohem semblait ému, mais il était sincère ; il ne voulait pas mentir. Et

il se sentait

réellement mal.

– Je comprends, jeune homme, répondit finalement la duchesse en souriant. Vous devez suivre votre chemin,

Bohem. Suivez votre instinct, comme Vivienne a suivi le sien. Allez où votre cœur vous conduit.

Bohem hocha la tête. La duchesse parlait avec chaleur. Elle ne mentait pas, elle ne disait pas cela simplement pour

lui faire plaisir. Non. On voyait au fond de ses yeux que cela lui faisait plaisir, à elle, de le voir se lever ainsi et refuser

une hospitalité qui le mettait mal à l'aise.

Cette femme est extraordinaire. On ne m'a jamais regardé avec tant de respect.

– Bohem, reprit toutefois Hélène de Quienne. Accordez-moi juste une faveur.

Le jeune homme s'inclina.

– Tout ce que vous voudrez, madame.

– Je comprends que vous deviez partir, et je suis heureuse que vous ayez eu le courage de me le dire, malgré la

peine que, vous le savez, cela doit faire à Vivienne. Mais restez au moins cette nuit. Juste cette nuit. Je serais

malheureuse de vous laisser partir ainsi. Vous avez une mine terrible et vous avez besoin de dormir au moins une nuit

dans le calme et le confort. Je vous en prie, Bohem. Restez ici ce soir. Demain, vous pourrez nous quitter dès l'aube,

et je vous donnerai un cheval.

Bohem hésita. Oser avouer qu'il voulait partir parce qu'il était trop mal à l'aise dans ces murs lui avait demandé en

effet un courage considérable, et il en tremblait encore. Et il ne pouvait faire l'affront à la duchesse de refuser. Peut-

être avait-elle raison, en outre. Peut-être avait-il besoin d'une bonne nuit de sommeil.

– Comme il vous plaira, madame, et je vous remercie de votre hospitalité. Je resterai ici cette nuit. Puis-je me retirer

à présent ?

Il voulait fuir le regard de Vivienne. Ne plus voir l'incompréhension dans les yeux de la jeune femme qui n'avait

cessé de le dévisager depuis qu'il parlait avec la duchesse.

Comme elle devait lui en vouloir ! Et comme il s'en voulait à lui-même ! Mais il ne pouvait se mentir. Sa place

n'était pas ici. Elle ne le serait jamais.

– Je vous en prie, Bohem. Rejoignez votre chambre. Bonne nuit, et encore merci pour Vivienne.

Bohem la salua, adressa un regard confus à Vivienne et se retira sans rien ajouter.

*

* *

– Majesté, je viens vous annoncer une mauvaise nouvelle.

Livain resta agenouillé sur son prie-Dieu, devant l'autel de la petite chapelle du palais de l'île de la Cité. Il avait

entendu le connétable entrer. Du moins il avait deviné que c'était lui. Personne d'autre au palais n'aurait osé venir le

déranger dans la chapelle, au milieu d'une prière. En outre, Livain connaissait la raison de sa présence.

– Je sais, Domitien, dit finalement le roi quand il eut fini sa prière.

– Je sais, Domitien, dit finalement le roi quand il eut fini sa prière.

– Vous savez ? s'étonna le connétable.

– Oui. Le jeune homme est arrivé à Pierre-Levée.

– En effet, Majesté, répondit l'officier, interloqué. Mais comment savez-vous ?

– Camille, la reine, m'a déjà mis au courant.

– Mais comment pouvait-elle le savoir, je viens de l'apprendre à l'instant ?

Le roi se redressa et tourna la tête vers le connétable.

– Il faut croire que mon épouse a su déjà tisser un réseau de renseignements plus efficace que le vôtre, mon ami.

L'officier ne sut que répondre. Il arrivait à peine à y croire.

Camille de Chastel n'était là que depuis quelques semaines et déjà…

– J'étais en train de demander conseil à Dieu, mon cher Domitien. Il semble être le dernier vers lequel je puisse me

tourner puisque Pieter joue contre moi, et puisque vous n'êtes même pas en mesure de me transmettre ces

informations plus rapidement que mon épouse, alors que vous êtes mon plus haut responsable militaire…

– Je suis impardonnable, Majesté. Je m'en vais de ce pas trouver l'explication de tout ceci. Ce retard est en effet

inexcusable. J'en tirerai les conséquences et…

– Allons, Domitien, nous avons mieux à faire pour le moment. Même si je vous avoue que le zèle et la célérité de

Camille commencent à me troubler un peu.

– Que voulez-vous dire ?

– Je ne sais pas. Ce n'est rien, sans doute. Nous verrons. Mais nous allons devoir prendre une décision en ce qui

concerne ce jeune homme. Je ne peux laisser Hélène s'emparer de lui.

– C'est en effet ce que nous voulions éviter, Majesté.

Livain hocha la tête. Il avait l'air particulièrement soucieux.

– Le pays entier court après ce garçon ! s'exclama-t-il. Il y a les Miliciens lancés par le pape, les Aïshans, venus

d'on ne sait où, mes propres soldats, incompétents, et maintenant Hélène. Et Pieter voulait me faire croire que ce

jeune homme n'avait pas d'importance ! Je suis le roi de ce pays, Domitien. C'est à moi qu'il revient d'interroger ce

jeune homme. Je veux qu'on le fasse venir à ma cour. Il n'a rien à faire chez la duchesse de Quienne, reine de

Brittia !

– Cela risque d'être difficile, Majesté.

– Difficile ne signifie pas impossible, connétable. Rien ne doit être impossible au roi de Gallica ! Organisez un

nouveau conseil. Je veux voir vos deux généraux, le bailli, vous-même, et ce traître de Pieter le Vénérable !

– Vous voulez qu'il participe au conseil ?

– Bien sûr. Nous ne sommes pas censés être au courant qu'il nous a trahis, Domitien. Au contraire, je suis curieux

de voir ce qu'il dira lors de cette réunion. De voir jusqu'où va sa traîtrise ! Allons, ne perdez pas de temps, organisez

au plus vite ce conseil.

– À vos ordres, Majesté.

Le connétable se retira sans plus attendre, abandonnant le roi au silence de la petite chapelle.

Bohem ne cessait de se retourner dans son lit. Sur le ventre, sur le dos, sur le côté. Rien à faire ! Il ne parvenait pas

à trouver le sommeil sur cet immense matelas. Il faisait chaud, beaucoup trop chaud, et il entendait trop de voix dans

sa tête, pensait à trop de choses. Trop de questions. Il se redressa brusquement en grognant, puis regarda la grande

pièce dans laquelle le chambellan l'avait installé. Les murs infinis. Le plafond et ses moulures flamboyantes. Les

tableaux. Les meubles magnifiquement sculptés, couverts de fines feuilles d'or. Le tapis brodé. Les vases en cristal.

Les bibelots. Partout où se posait son regard, il découvrait un luxe dont il n'avait jamais supposé l'existence. Jamais il

n'aurait imaginé un tel étalage de splendeur. Et il ne pouvait pas le supporter. Il tourna la tête et vit son image dans un

haut miroir somptueusement encadré. Il adressa une moue dégoûtée à son propre reflet. Il avait l'impression de

regarder un inconnu.

Il se leva d'un bond, enfila ses vêtements et ses chaussures, et sortit de la chambre. Il essaya de se souvenir du

trajet qu'il avait suivi pour arriver là. Après deux tentatives, il finit par retrouver le grand escalier qui descendait vers

les jardins. Il dévala rapidement les grandes marches de pierre blanche et se précipita dehors.

L'air était beaucoup plus frais hors du palais, la lune plongeait le parc dans une belle ambiance bleutée. Bohem

inspira profondément. Les voix s'étaient tues dans sa tête. Il avait l'impression d'être sorti d'une grande antichambre

bruyante, bien qu'il n'y eût pas un seul bruit. Il se sentait libre.

Il se mit à marcher, lentement, dans les petites allées, entre les plates-bandes et les bosquets qui décoraient les

jardins du palais. La ville était silencieuse, à présent. Les habitants devaient avoir enfin décidé qu'il était temps de

dormir. Ici, dans l'enceinte du palais, on entendait seulement quelques bruits qui venaient des écuries. Le souffle des

chevaux. Par moments, un coup de sabot contre les barrières de bois.

Bohem traversa le parc et alla s'allonger auprès d'un arbre, sur une petite butte d'herbe verte, au pied de la grande

tour carré. Il ne voulait pas s'en aller. Il avait promis à la duchesse de rester ici cette nuit. Mais il avait besoin d'être

dehors. Il s'installa confortablement sur le sol, laissant tomber ses bras sur l'herbe fraîche. Et il regarda les étoiles par-

delà les voûtes de pierre du palais.

Le ciel était magnifique. C'était le même que celui qu'il voyait à Villiers-Passant, se dit-il. Noir océan d'étoiles,

coupole bienveillante. *Le ciel est partout pareil…*

– Bohem !

Le jeune homme sursauta. Mais il avait reconnu la voix de Vivienne. Il se redressa et aperçut la jeune femme, à

quelques pas.

– Qu'est-ce que tu fais là ? chuchota-t-il, interdit.

Elle sourit.

– Eh bien, tu ne manques pas de culot ! C'est plutôt à moi de te poser cette question. Je t'ai entendu descendre les

escaliers, et je t'ai suivi, voilà tout ! Mais toi, qu'est-ce que tu viens faire dans les jardins ?

– Tu m'as suivi ?

– Oui, reconnut la jeune femme en haussant les épaules. Je n'arrivais pas à dormir, j'ai entendu des pas dans le

– Oui, reconnut la jeune femme en haussant les épaules. Je n'arrivais pas à dormir, j'ai entendu des pas dans le

couloir, et je me suis douté que c'était toi…

– Je vois. Moi non plus, je n'arrivais pas à dormir.

– Oui, mais moi, c'était à cause de toi !

Bohem haussa les sourcils.

– De moi ?

– Oui ! Qu'est-ce qui t'arrive, Bohem ? Hélène t'offre son hospitalité, dit qu'elle est prête à t'aider et tu quittes la

table, sans véritable explication ! J'ai l'air d'une imbécile, moi ! Depuis tout ce temps que je t'accompagne pour te

mener ici…

– Je suis désolé, Vivienne. Je… Je ne sais pas comment t'expliquer.

– Essaie ! Parce que je n'arriverai pas à dormir tant que tu ne l'auras pas fait ! J'ai tout de même droit à une

explication !

Elle le dévisagea longuement, d'un air sévère, mais il resta silencieux. Elle poussa un soupir et vint s'asseoir à côté

de lui. Ils restèrent ainsi sans parler, puis Bohem se décida, sans vraiment savoir ce qu'il allait pouvoir dire. C'était

tellement flou dans sa tête.

– Vivienne, j'ai quelque chose à accomplir. Je ne sais pas quoi. Mais j'ai quelque chose à faire. Et je ne peux pas le

faire ici.

– Je ne comprends rien à ce que tu me dis, Bohem.

– Oui, je sais, c'est bizarre. Mais ta tante, elle, semble comprendre…

– Peut-être. Mais elle a l'habitude de voir des illuminés dans ton genre. Moi pas ! Alors explique-moi plus

clairement, parce que ça me rend folle !

– Je fais ces rêves étranges. Et puis, tu as bien vu, dans la forêt, les Brumes…

– Oui, j'ai vu ! Et ça aussi, j'aimerais que tu m'expliques !

– Comment t'expliquer ce que je ne comprends pas moi-même ? Tout ce que je peux te dire, c'est qu'une voix au

fond de moi me dit que je ne dois pas rester ici. Cette voix, ou cet instinct – je ne sais pas – me hante, me pousse à

faire des choses que je ne maîtrise pas vraiment. Comme cette histoire dans la forêt. J'ai appelé les Brumes, Vivienne.

Je les ai appelées dans ma tête. Et tu as vu. Elles sont venues…

– Ce… Ce n'est pas possible, dit Vivienne.

Mais elle savait au fond d'elle qu'il ne mentait pas. Elle l'avait vu, de ses propres yeux. Et il ne pouvait y avoir

aucune autre explication. Mais cela dépassait l'entendement.

– Tous ces gens qui me recherchent, Vivienne, il y a sûrement une raison. Le roi, les Aïshans, et ces cavaliers

blancs dans la forêt. Encore d'autres ennemis ! Pourquoi me pourchassent-ils ? Je veux comprendre. Or, je ne

comprendrai pas ici.

– Tu n'en sais rien ! protesta Vivienne. Je t'ai dit que les troubadours auraient peut-être une réponse…

– Non, Vivienne. Je ne crois pas. Et de toute façon, je ne suis pas à l'aise ici. Je sais que cela te fait de la peine,

mais je ne me sens pas bien dans ces murs, dans tout ce luxe.

– Mais pourquoi ? Hélène t'offre son hospitalité, il y a beaucoup de gens qui aimeraient être à ta place, Bohem !

– Justement. C'est bien ce qui me dérange.

Et il n'ajouta pas un seul mot. Vivienne le dévisageait. Comme si elle comprenait peu à peu ce qu'il voulait dire. Ils

restèrent sans bouger et sans parler pendant un long moment, l'un à côté de l'autre, sous la pâle lumière d'une nuit de

juin.

– Je vais dormir ici, déclara finalement Bohem.

Il était sur le point de s'allonger à nouveau quand Vivienne le retint par le bras. Elle le fixait encore, droit dans les

yeux. Mais sur son visage s'était dessinée une sérénité nouvelle. Elle s'approcha lentement de lui. Sans quitter son

regard. Elle amena sa bouche près de celle de Bohem. Puis elle l'embrassa. Délicatement. Longtemps.

Bohem sentit le goût salé d'une larme sur ses lèvres. La jeune femme pleurait. Il voulut caresser sa joue, essuyer

ses larmes, mais elle se leva, et elle lui adressa un tendre sourire.

– Dors bien, Bohem. Adieu.

Puis elle fit demi-tour et retourna dans le palais des Ducs.

*

* *

– Tu ne dois pas partir.

Cette fois-ci j'entends sa voix. Tout autour de moi. Comme si je nageais dedans. Enfin. Le son me parvient. Je le

vois, il me parle, je l'entends.

Le loup et la chimère m'ont emmené au même endroit, comme chaque soir. Je les ai suivis. Et l'homme de petite

taille est apparu. À nouveau. Au bord de la forêt.

Mais il n'a pas la bague dans les mains. Il n'est pas venu me montrer quelque chose. Il est venu me parler. Juste

me parler. Et je l'entends.

Je ne l'avais jamais entendu avant. Comme je n'ai jamais pu parler, non plus. Mais puisque je l'entends, peut-être

puis-je prononcer quelques mots moi aussi. Me faire entendre à mon tour. Je dois essayer. Il faut que je me

concentre. Parler. Cela paraît si simple. Mais ce n'est pas le même monde, ici. Je ne maîtrise rien. Comment faire ?

Je sais. Il faut que je me voie parler. Que j'imagine ma voix.

Je dois essayer.

– Pourquoi ?

Était-ce ma voix ? Est-ce moi qui vient de dire cela ? L'homme me sourit. Oui. Il m'a entendu.

– Tu dois attendre. Attendre encore un peu.

– Attendre où ?

– Attendre où ?

– Là où tu es, là où tu es.

– Chez la duchesse de Quienne ?

Il acquiesce. On dirait qu'il ne peut pas dire le nom. Il ne peut pas dire duchesse de Quienne. Un nom de l'autre

monde. De mon monde à moi. C'est étrange. Il parle bizarrement.

– Pourquoi ?

– Tu dois m'attendre, oui.

– Mais qui êtes-vous ?

– Celui qui vient te voir. Ça, oui.

– Je ne comprends pas.

– Je viens te voir. Là où tu es. Tu ne dois pas partir.

Pourquoi me parle-t-il ainsi ? On dirait que ses mots sont comptés. Qu'il ne peut pas parler librement. Mais il ne

m'en a pas assez dit. Je ne sais pas qui il est, ni pourquoi il dit qu'il vient me voir. Son image se trouble. Sa

silhouette s'éloigne. Je n'ai pas compris. Non. J'en ai assez d'attendre ! De ne pas comprendre ! Assez qu'on se joue

de moi ! Qu'on se serve de moi comme d'un pion ! Je veux qu'on m'explique !

– Attendez ! Je n'ai pas compris ! Pourquoi venez-vous me voir ? Vous venez à Pierre-Levée, c'est ça ? Mais qui

êtes-vous ? Attendez ! Ne partez pas !

Il est trop tard. Son image n'est déjà plus là. Il n'est plus qu'un souvenir. Et je suis seul à nouveau. Seul comme

toujours. Dans le silence.

Non. Je ne suis pas seul. Je ne peux pas dire ça. Je sais qu'elles sont là, derrière moi. Les Brumes. Toujours.

Et cette autre présence, encore, que j'avais ressentie la dernière fois. Comme un regard distant, plongé sur ma

nuque, et qui n'a pas la bienveillance des Brumes. Loin de là. Cette autre présence qui me terrifie.

*

* *

Le conseil demandé par le roi se tint dans la grande salle des écussons du palais de l'île de la Cité.

C’était une salle

tout en longueur, aux murs entièrement pavés de terre cuite. Le parquet était en caissons chevillés en chêne,

magnifique. Et, au-dessus de la grande cheminée, étaient peintes toutes les armoiries des fiefs de Gallica.

Ceux qui avaient été conviés à cette réunion étaient assemblés autour d’une grande table, de chêne elle aussi, au

bout de laquelle siégeait le roi, majestueux, vêtu de son armure étincelante, ses longs et fins cheveux peignés avec

soin.

Domitien Lager, le connétable, était là, avec ses généraux, ainsi que le bailli, Alice, la mère de Livain, des prévôts,

des aides de camp, et, bien sûr, Camille, l’épouse du roi.

Pieter le Vénérable était assis à l’autre bout de la table, en face de Livain VII. Pourquoi l’avait-on placé là ? Il

aurait aimé être à la place du connétable, à la droite du roi. Mais il s’était passé quelque chose. Le roi, quand il était

entré, avait semblé fuir son regard.

Il arrivait tout juste de Cerly et il était épuisé. Peut-être se faisait-il des idées. Trompé par sa fatigue. Il se demandait

s’il n’était pas de plus en plus fatigué, d’ailleurs. Son âge commençait à lui jouer des tours. Et cela l’inquiétait. Aurait-

il la force de profiter de l’opportunité que lui offrait la nouvelle configuration du royaume ? Il n’en était plus certain.

Surtout depuis que Camille de Chastel avait montré son ambition. Elle était tous les jours auprès du roi. Il ne faisait

nul doute qu’elle allait prendre la place qu’il avait tant espérée pour lui-même. Mais il ne fallait pas abandonner. Il

avait encore des cartes à jouer. Et le pape était de son côté.

– Le jeune Bohem a été recueilli par la duchesse de Quienne, annonça le roi d’une voix grave et

sévère. Nos

soldats n'ont pu l'intercepter à temps.

Mon Dieu ! C'est donc pour cela qu'il nous a réunis. Cela explique peut-être son regard. Il est furieux. Voilà une

nouvelle fort désastreuse ! Pourquoi le Grand-Maître Dumont Desbardes ne m'a-t-il pas mis au courant ? Peut-être

ne le sait-il pas encore lui-même. J'ai du mal à y croire. Il est sûrement mieux informé que les soldats de la Garde

royale !

– Nous avons pris trop de retard à Sarlac, expliqua le connétable, où il nous a échappé. Des Compagnons semblent

lui avoir prêté main-forte. Il nous a été ensuite impossible de le rattraper. La vitesse à laquelle il est arrivé à Pierre-

Levée est assez troublante. Nous pensons qu'il a bénéficié de soutiens extérieurs.

Le roi poussa un soupir, puis il posa un regard circulaire sur l'assemblée.

Il ne s'était pas attendu à ce que cela soit si dur. Mais moi non plus. Je pensais que les Miliciens mettraient

facilement la main sur Bohem, avant la Garde royale. Mais ni les uns ni les autres ne semblent en mesure de le faire.

Ce garçon est une véritable anguille ! Nous l'avons tous sous-estimé. Mais que peut-il bien faire chez Hélène de

Quienne ? Le pape risque de ne pas apprécier la nouvelle…

– Jusqu'à présent, expliqua Livain, je considérais ceci comme une affaire intéressante, certes, mais rien de plus. Je

voulais voir ce jeune homme, c'est tout. Mais cette affaire est en train de prendre des proportions inattendues. Je

viens, en outre, d'apprendre quelque chose qui me plonge dans la stupéfaction la plus totale.

Il fit une pause pour marquer son effet. Les participants écoutaient attentivement.

– Ce n'est plus seulement les Aïshans qui poursuivent ce jeune homme. Les chevaliers de la Milice

du Christ se

sont mis à sa recherche, eux aussi. Et sans m'en informer !

Il est donc au courant ! Sait-il que je suis impliqué ? Ce serait catastrophique pour moi. Un acte de trahison. Il ne

me regarde pas.

Il l'aurait sans doute fait s'il m'avait soupçonné. Pourvoir ma réaction. Peut-être ne sait-il pas que je suis

impliqué. Mais je dois rester sur mes gardes. Ou bien le prendre à contre-pied. Désamorcer la chose. Un demi-

mensonge pourrait me blanchir en partie. Oui. C'est un risque à prendre. Car au cas où il me soupçonne, mieux

vaut prendre les devants.

– Majesté, intervint Pieter en se raclant la gorge, il se peut que cela soit de ma faute.

– Comment ça ? s'indigna le roi.

– Comment ça ? s'indigna le roi.

Il sait. Il sait que je suis impliqué. Il n'a pas l'air surpris. Il prétend l'être, mais je peux lire dans ses yeux. Il n'est

pas réellement étonné. Il devait me soupçonner. C'est normal. Les Miliciens dépendent du pape, et du pape

uniquement. Tout comme Cerly. Il a dû faire le rapprochement. Je dois me disculper. Feindre la franchise pour qu'il

croie que je ne l'ai pas sciemment trahi.

– Dès mon retour à Cerly, j'ai cru bon de prévenir le pape, afin qu'il sache ce qu'il se passait avec ce jeune

homme. Il a sans doute donné l'ordre aux Miliciens d'enquêter sur cette affaire pour en savoir un peu plus…

– En sachant que je le cherchais moi-même ? Il aurait dû me prévenir !

– Peut-être ne voulait-il pas vous alarmer davantage. Ses miliciens ont sûrement l'ordre de ne pas contrevenir à vos

desseins, Majesté.

– Et vous ? insista le roi. Vous auriez pu me tenir au courant ! De quel droit avez-vous parlé de cela au pape, sans

mon accord ? Je croyais que vous étiez mon conseiller, pas un espion de Sa Sainteté…

– Majesté, vous ne m'avez pas dit que cela était secret. Je croyais même que c'était l'Église qui était à l'origine de

l'information qui vous a permis de vous intéresser à ce fameux Bohem. N'est-ce pas l'évêque de Nabomar qui vous a

confirmé son existence ?

– Certes, mais le choix politique que j'ai ensuite fait de retrouver ce jeune homme ne regardait que moi, et vous

n'aviez pas à en référer au pape ! Au service de qui êtes-vous, abbé ?

– Je suis au service de Gallica et de Dieu, Majesté, tout comme vous ! C'est en croyant vous aider dans vos

recherches que j'ai parlé de cette affaire au légat. Je voulais voir s'il était au courant, et notamment s'il savait quelque

chose au sujet de cette excommunication annulée. Je ne pensais pas que tout ceci prendrait de telles proportions…

Le roi fronça les sourcils.

Il ne me croit pas. Ou, en tout cas, il a encore des doutes. Je dois trouver un moyen de me sortir de cette situation.

Je pourrais jouer sur les deux tableaux…

– Voulez-vous que je demande au pape ce qu'il en est réellement ? proposa l'abbé de Cerly. Si vraiment ses

Miliciens sont aussi sur cette affaire, peut-être pourrions-nous échanger des informations avec lui. Vous pourriez vous

associer au pape pour retrouver Bohem… Je pourrais être votre intermédiaire.

Le roi tourna la tête vers le connétable.

Il avait donc déjà parlé de cela avec Domitien. Ils m'ont invité à ce conseil pour me piéger. Mais

je pense que je

m'en suis bien sorti. Ils ne s'attendaient pas à ce que j'avoue avoir parlé au pape avant même qu'ils ne me posent la

question. J'ai bien fait de parler. Je n'ai peut-être pas regagné leur confiance, mais au moins je les fais douter. Je

dois pouvoir obliger le roi à impliquer le pape dans cette affaire.

– Monsieur l'abbé, intervint soudain Camille, qui semblait s'inquiéter du tour que prenait la conversation. Tout a

commencé dans le comté de Tolsanne. C'est une affaire qui concerne le roi, pas le pape. Il me semble que le roi avait

été assez clair sur ce sujet…

Livain parut surpris par l'intervention de sa femme. Il lui adressa un regard réprobateur.

– Ma chère, je parle avec l'abbé de Cerly, s'il vous plaît.

La jeune femme haussa les sourcils. Elle ne s'était certainement pas attendue à ce que le roi la réprimande ainsi.

Devant tous les participants. C'était sans doute la première fois qu'il le faisait. Mais elle était allée trop loin. Elle

devait apprendre à se taire. À écouter. Et à ne pas parler avant le roi…

Pieter le Vénérable jubilait.

– Majesté, reprit-il d'une voix qui se voulait rassurante, je vais faire dire au pape que vous souhaiteriez qu'il vous

informe de ses recherches, et qu'en aucun cas ses Miliciens ne doivent entraver la mission de vos soldats.

Le roi hocha la tête, mais il avait encore le regard méfiant.

– Faites, monsieur l'abbé, faites. Je ne veux aucun conflit avec Sa Sainteté. Car un autre conflit se prépare qui me

préoccupera bien assez. Je n'ai pas besoin de cela.

– Un conflit ? intervint Alice, interloquée.

Le roi se tourna vers elle.

– Oui, ma mère.

Puis il s'adressa à l'assemblée tout entière, et d'un ton emphatique, il s'expliqua.

– J'envoie ce soir mon ost à Pierre-Levée.

En dehors du connétable, qui visiblement était le seul prévenu, tous les présents montrèrent leur grand étonnement.

– Comment ?

– Je ne laisserai pas Hélène de Quienne mettre la main sur ce jeune homme. J'ai pris la décision de voir ce garçon,

et il est hors de question qu'il serve maintenant la cause de mes ennemis. Je vais demander à la duchesse de Quienne

de me le livrer, et si elle refuse, l'ost a pour ordre d'attaquer le Palais des Ducs. Purement et simplement.

– Mais, vous plaisantez, mon fils ? s'exclama Alice.

– Majesté, surenchérit Pieter, c'est de la pure folie ! Hélène est reine de Brittia ! Vous attaqueriez Emmer en faisant

cela…

– Je n'attaque personne. Je libère du palais un enfant de mon royaume.

– Vous ne pouvez pas être sérieux, Majesté !

– Très sérieux, au contraire. Maintenant que j'ai la confirmation de son importance, je veux ce garçon coûte que

coûte. Mais rassurez-vous, je ne crois pas que nous aurons à en arriver là. Hélène ne cherchera pas le conflit.

Il tourna la tête vers Camille. Il n'aimait pas parler de son ancienne épouse devant la jeune femme.

– Je la connais bien, reprit-il en détournant son regard. Elle préférera me livrer ce Bohem plutôt que mettre en péril

sa cour de troubadours. Et elle saura que je tiendrai ma promesse. Je veux ce jeune homme, et rien d'autre. Aussitôt

qu'elle me l'aura livré, mon ost quittera le comté de Pierevain.

– Majesté, vous vous rendez bien compte que cela pourrait déclencher une guerre sans précédent ?

– C'est un risque que je suis prêt à prendre.

– Juste pour cet enfant ?

Le roi se leva lentement. La tête haute, le regard fier, il posa un regard sur les membres du conseil. Il n'avait jamais

Le roi se leva lentement. La tête haute, le regard fier, il posa un regard sur les membres du conseil. Il n'avait jamais

paru si décidé.

– Ce n'est pas un simple enfant, annonça-t-il de sa voix la plus grave. Bohem est bien plus que ça.

*

* *

– Monsieur, Mademoiselle de Châtellerault m'a demandé de vous dire qu'elle quittait Pierre-Levée.

L'intendant venait d'arriver dans la cour, suivi de près par un palefrenier qui tenait un magnifique cheval. Le

cheval que la duchesse de Quienne avait promis à Bohem.

– Pardon ?

– Votre amie a quitté Pierre-Levée ce matin, et elle ne sera de retour que dans quelques jours.

– Où est-elle partie ? demanda Bohem, surpris.

– Elle accompagne la troupe de Romain de Saint Hilaire, qui se rend dans le comté d'Andesie. Elle va suivre avec

lui des cours de poésie et découvrir la vie des troubadours. C'est sa tante qui l'a envoyée là-bas. Mais elle reviendra

bientôt, m'a-t-elle demandé de vous dire.

Comment avait-elle pu partir aussi vite ? Sans même lui dire au revoir ? Bohem ne pouvait oublier le baiser de la

veille. La tendresse dans son regard. Peut-être lui en voulait-elle trop d'avoir décidé de quitter Pierre-Levée ? Ou bien

était-ce une façon pour elle de ne pas le voir partir.

– Mais, balbutia-t-il bêtement… Mais pourquoi n'est-elle pas venue me dire au revoir ?

L'intendant resta silencieux, bien sûr. Il n'avait aucune réponse satisfaisante à donner au jeune homme. Bohem

poussa un soupir. Puis il se demanda si Vivienne, au contraire, ne lui jouait pas un tour. Voulait-elle l'obliger à rester

ici ? À l'attendre ? Ce baiser de la veille n'avait-il été qu'une ruse pour que Bohem restât au Palais des Ducs ?

– Quant à votre ami Compagnon, reprit l'intendant en souriant, il travaille déjà auprès de notre maître forgeron. Et

avant que vous partiez, il aimerait, je crois, que vous passiez le saluer.

– Bien sûr, répondit Bohem, encore perdu dans ses pensées. Bien sûr.

– Voulez-vous que nous préparions votre cheval pendant que vous allez saluer Monsieur La Rochelle ?

Bohem hésita. Il n'avait pas vraiment écouté la question de l'intendant. Il était ailleurs. Il ne pouvait se débarrasser

de l'image de Vivienne qui l'avait embrassé.

– Euh, oui, répondit-il finalement. Oui. S'il vous plaît.

– Voulez-vous que je vous accompagne à la forge ?

– Non, non, répliqua Bohem. Je sais où elle se trouve, derrière les écuries.

Le jeune homme salua l'intendant et se dirigea d'un pas rapide vers le côté opposé du parc. Il traversa les jardins

du palais, puis la grande cour pavée.

Il ne pouvait pas partir sans dire au revoir à La Rochelle. Bien sûr. Mais il était troublé, toutefois. Il espérait que le

Compagnon n'essaierait pas de le convaincre de rester, à son tour. Et il ne savait pas vraiment que lui dire. Comment

expliquer son départ ? Il avait tenté, la veille, d'expliquer à Vivienne, mais il n'était pas sûr qu'elle ait compris.

Il ne savait même pas où il irait exactement. Pour l'instant, il voulait retourner dans une forêt. Pour voir les Brumes.

Essayer de comprendre… La Rochelle serait sûrement plus compréhensif, lui. Et peut-être se moquait-il de le voir

partir, après tout. Leurs relations s'étaient un peu dégradées, les derniers jours. La jalousie de Bohem avait refait

surface. Et les railleries du Compagnon n'arrangeaient rien. Mais il l'aimait beaucoup, malgré tout. Il lui devait sans

doute la vie. De toute façon, il fallait au moins aller lui dire au revoir.

Soudain, alors qu'il n'était plus très loin de la forge et qu'il apercevait justement La Rochelle en train de travailler,

une voix derrière lui l'arrêta.

– Bohem ?

C'était la duchesse. Hélène de Quienne. Il reconnaissait son timbre, presque aussi doux que celui de sa nièce. Il se

retourna.

– Madame ?

– Alors vous partez vraiment ?

Bohem la regarda droit dans les yeux. Il se dit qu'elle ressemblait un peu à Vivienne. En tout cas, elles avaient

toutes deux de nombreux points communs. La voix, la profondeur du regard, et une certaine malice au fond de celui-

ci…

– Oui, madame. Je vous remercie de votre hospitalité, mais je dois partir à présent.

– Mon hospitalité ? Le chambellan m'a dit que vous aviez dormi dehors ! se moqua la duchesse.

– Vos jardins sont très confortables, plaisanta Bohem.

– Je suis honteuse de n'avoir pas su mieux vous recevoir, Bohem. Je voudrais vous faire un présent.

– Mais…

– Allons, le coupa-t-elle, ne dites rien. Tenez, c'est pour vous.

Elle lui tendit un paquet, emballé dans un grand carré de peau brune. Bohem s'en saisit, fort gêné, et l'ouvrit

délicatement. C'était un manuscrit. Un manuscrit somptueux, dans une reliure de cuir, avec des fermoirs à lanières et

des agrafes de bronze en forme de têtes d'animaux.

Le jeune homme ne sut que dire. Il était tellement embarrassé ! La duchesse ignorait peut-être qu'il ne savait pas

lire… Mais il n'osait le lui dire. Et il était tout de même comblé. Il tourna maladroitement les premières pages et

admira la beauté des textes qui couvraient les parchemins, rassemblés en cahiers cousus. Puis il vit les premières

enluminures. Elles étaient d'une grande pureté, et certaines comportaient même de fines couches d'or.

– C'est… C'est magnifique, mais pourquoi m'offrez-vous ce livre ? Je…

La duchesse sourit.

– C'est le Bestiaire de Thaon, Bohem. Un exemplaire unique que Philippe de Thaon en personne a offert à la

famille de mon époux.

famille de mon époux.

– C'est vraiment très beau. Je vais vous paraître idiot, mais qu'est-ce que c'est, plus précisément ?

– Un très long poème sur les Brumes, illustré de nombreuses gravures, décoratives ou explicatives. Et je pense que

le propos de Philippe de Thaon vous intéressera, jeune homme, car à travers ces animaux merveilleux il fait, je crois,

une belle analyse de l'âme humaine…

– Ces *animaux merveilleux* ? s'étonna Bohem. Vous ne pensez pas que les Brumes sont des démons ?

La duchesse éclata de rire.

– Bien sûr que non ! Ce sont les plus belles créatures que le monde ait portées…

– Je le crois aussi, Madame, dit Bohem, qui n'en revenait pas.

Il pensait être le seul fou au monde à penser cela de ces créatures maudites par les hommes. Mais non, bien sûr ! La

duchesse pensait sûrement différemment des autres gens ! Elle qui avait l'esprit si libre ! Il aurait dû s'en douter.

– C'est ce que j'ai cru comprendre, répondit-elle. C'est très généreux de ta part, et très clairvoyant aussi, de vouloir

sauver les Brumes.

Sauver les Brumes ? Il n'avait jamais vraiment formulé la chose ainsi. Il en avait sauvé une, oui. Il se rappela alors

les paroles de la Mère dans la première cayenne où les Compagnons l'avaient emmené. C'était il y a quelques jours à

peine, mais cela lui paraissait si loin ! Le lendemain, elle lui avait dit une chose qui l'avait beaucoup marqué. « *Ce*

que tu as dit hier soir sur les Brumes m'a beaucoup touchée. Je sais que tu es un bon garçon. Nous ferons tout ce

que nous pourrons pour l'aider. » C'était à peu près ce que venait de lui dire la duchesse. Alors, non, il n'était pas le

seul fou à penser ainsi. Il en prenait de plus en plus conscience.

– Voilà pourquoi je voulais t'offrir ce livre, continua Hélène. Car je crois que tu y trouveras peut-être des réponses

aux questions que tu sembles te poser. Ces livres sont de plus en plus rares, Bohem. Il y a vingt ans, Courage de

Blanval et le chapitre général de l'ordre de Cistel ont interdit aux copistes les représentations humaines et animales,

les belles lettres colorées et même les fermoirs ! Et surtout, ils ont interdit que l'on peigne des Brumes… Quels

imbéciles ! Ce livre est donc bien plus précieux encore.

– Mais…

– Mais tu ne sais pas lire, le coupa la duchesse d'une gentille voix. Je sais cela aussi, Bohem.

Toutefois…

Elle s'arrêta de parler et lui fit un sourire malicieux.

– Toutefois il y a ici des gens qui pourraient sûrement t'aider à le lire et à le comprendre.

Bohem comprit alors le sourire de la duchesse. Elle lui offrait certes un cadeau d'une valeur inestimable, mais elle

en profitait sans doute pour mettre en place une manœuvre habile qu'elle avait dû préparer avec sa nièce pour le

décider à rester. Il ne put s'empêcher de sourire à son tour.

– Madame, je sais que Vivienne aimerait que je reste, et j'aimerais beaucoup lire ce livre, mais j'ai déjà pris ma

décision…

– Je sais, répondit la duchesse. Je devais quand même tenter ma chance. J'ai promis à ma nièce d'essayer !

– Je comprends. Mais je ne peux pas rester ici. J'espère toutefois que je pourrai la revoir bientôt, avoua-t-il en

baissant les yeux.

– Elle sera ici dans quelques jours. Je lui ai dit qu'elle ne devait pas rater la visite de mon prochain invité…

– Pourquoi ?

– C'est un musicien et un poète extraordinaire, dont on me parle depuis fort longtemps… Il n'est pas originaire de

notre pays, mais j'ai appris le mois dernier qu'il était en Gallica. Je lui ai fait savoir que j'aurais aimé le recevoir

quelques jours à ma cour, et il a accepté. Je suis enchantée et impatiente ; j'ai dit à Vivienne de revenir à temps pour

rencontrer cet homme d'exception. Il n'est vraiment pas ordinaire. C'est un nain…

– Pardon ?

– Un nain. Un homme de petite taille.

Bohem écarquilla les yeux. Était-ce une coïncidence ? Ou bien pouvait-il s'agir de l'homme auquel il pensait ?

– De quel instrument joue-t-il ? s'empressa-t-il de demander à la duchesse.

– De la cornemuse, pourquoi ?

– Et comment est-ce, une cornemuse ?

– Eh bien, je ne suis pas sûre, je n'en ai jamais vu. Il n'y en a que dans cette île lointaine dont il vient. Mais je crois

que c'est un instrument à vent, une sorte de petite poche de cuir dans laquelle on souffle à travers…

– À travers des tuyaux ?

– Oui, c'est ça. Il y a un tuyau dans lequel on souffle, et d'autres, percés de trous, par lesquels sort le son… Je suis

pressée de découvrir cet instrument. Tu sembles le connaître ?

Mais Bohem ne l'écoutait plus. Ce ne pouvait être que lui ! L'homme de petite taille. Son instrument sur le dos. Il

n'y avait pas de doute. C'était bien celui qu'il voyait en rêve presque chaque nuit. Celui qui lui avait montré la bague.

Et qui lui avait dit de l'attendre. De l'attendre ici.

Bohem tremblait. La duchesse fronça les sourcils.

– Quelque chose ne va pas ? demanda-t-elle, inquiète.

– Madame, je… Si. Je vais bien. Je… Comment s'appelle-t-il, ce musicien ?

– Eh bien, il s'appelle Mjolln Abbac. Mais les troubadours l'appellent le « Cornemuseur ».

Chapitre 8

LA PORTE DU FORGERON

Quand Bastian vit les empreintes dans la terre humide au pied du tertre forestier, il sut immédiatement qu'il était sur

la piste d'une vouivre. Serpent de vie aux yeux de diamant, aux pattes d'oiseau et aux ailes de dragon, la vouivre

laissait sur le sol une signature unique. On ne pouvait la confondre avec aucune autre bête. Mais elle était aussi l'une

des Brumes les plus difficiles à capturer, et Bastian se demanda s'il ne ferait pas mieux de trouver une autre piste.

De toute sa vie, il n'avait capturé qu'une seule vouivre, et il gardait sur la joue un souvenir impérissable de ce

combat. Ne risquait-il pas de perdre trop de temps à chasser celle-là ? Pire, il pouvait échouer… et ne rien capturer du

tout.

Mais cela faisait trois jours qu'il parcourait la forêt au sud de Roazhon, et c'était la première piste qu'il trouvait. Il

pouvait s'estimer heureux. C'était peut-être même la dernière Brume qu'il y avait dans toute la région ! Non, il ne

pouvait pas se permettre d'abandonner cette piste. Il n'avait aucune garantie d'en trouver d'autres. Il devait capturer

cette vouivre.

Il remit son heaume de louvetier, abaissa le bassinet devant ses yeux, arma son arbalète et se remit en route. Il

fallait être vigilant. Il allait bientôt faire nuit, et les vouivres, comme toutes les Brumes, étaient plutôt nocturnes.

C'était le meilleur moment pour la surprendre. Ou essayer en tout cas.

Bastian savait qu'il ne pourrait sans doute pas suivre sa trace jusqu'à son nid, car ces petits dragons se logeaient

entre les rochers, traversaient des zones rocailleuses où ils ne laissaient pas d'empreinte. Il faudrait tendre l'oreille.

Leurs petites ailes produisaient un bruit bien particulier. Et c'était souvent ainsi, quand on avait l'habitude, qu'on

pouvait les repérer.

Il marcha lentement, s'arrêtant régulièrement pour inspecter le sol et regarder les rochers tout autour de lui, plongés

dans l'ombre. Il scrutait l'horizon obscur, écoutait attentivement les bruits du soir et tenait fermement son arme des

deux mains.

Si la vouivre apparaissait, il ne fallait surtout pas la rater. En général, on n'avait qu'une seule chance. Un seul tir.

Après… la Brume fuyait, ou bien elle vous attaquait. Bastian grimaça.

À vrai dire, elles attaquaient rarement. Il fallait bien le reconnaître. Mais ce n'était pas le genre de choses qu'un

louvetier devait dire. D'abord parce que cela eût enlevé un peu de gloire au métier. Ensuite parce que cela n'était pas

tout à fait conforme à l'image que l'on donnait des Brumes. À l'image que l' *Église* donnait des Brumes. Et Bastian

ne voulait rien avoir à faire avec cela. Ce n'était pas son rôle. Il n'avait pas à juger.

Et ce n'était donc pas le genre de question qu'il voulait se poser. Il faisait son métier, comme son père l'avait fait, et

il essayait de ne pas trop réfléchir.

Car cela pouvait être dangereux.

*

* *

– Livain VII a levé son ost, madame. Ses hommes sont en marche vers Pierre-Levée, et ils seront bientôt à nos

portes.

Debout à l'entrée de son cabinet de travail, la duchesse de Quienne resta interdite un long moment. Elle n'arrivait

pas à y croire. Le maître d'artillerie se moquait-il d'elle ? Non. Bien sûr ! Et il avait dû faire vérifier cette information

plusieurs fois. Elle était trop grave pour être prise à la légère. Alors, ce devait être vrai. Aussi incroyable que cela pût

paraître.

– Vers Pierre-Levée, vous êtes sûr ?

– Oui, madame.

Comment le roi osait-il ? Certes, Livain et elle s'étaient séparés en fort mauvais termes, mais enfin, c'était lui qui

l'avait répudiée ! Il avait sans doute très mal pris la nouvelle du couronnement d'Emmer, et donc de son

couronnement à elle, mais de là à venir l'attaquer jusqu'ici, c'était impensable ! Elle n'arrivait pas à comprendre.

– Sait-on pourquoi ?

Le maître d'artillerie hocha la tête. Il était visiblement embarrassé.

– Livain VII veut que vous lui livriez une personne qui est présente à votre cour. Un jeune homme, louvetier.

– P… Pardon ? balbutia la duchesse, sidérée.

– Madame, je crois que le roi en a après le jeune Bohem.

La duchesse ouvrit la porte derrière elle et fit signe au maître d'artillerie de la suivre dans le cabinet. Elle referma la

porte après lui. Elle ne voulait sans doute pas qu'on les entende. Elle traversa la petite pièce et se laissa tomber sur

son fauteuil. Elle resta un long moment sans parler, les yeux perdus dans le vague.

– Qu'en pensez-vous, Valérien ?

Le maître d'artillerie haussa les sourcils.

– Que voulez-vous dire, madame ?

– Vous pensez que le roi de Gallica serait prêt à m'attaquer sur mon propre territoire pour capturer Bohem ?

– Tout dépend de la valeur que ce jeune homme a à ses yeux, madame.

La duchesse hocha lentement la tête. Elle avait toujours le regard dans le vide, aspirée par ses pensées.

– C'est évidemment la question. Vous avez raison. Sa valeur. Décidément, ce Bohem est plein de

mystère ! Que

cache-t-il qui puisse intéresser autant le roi ?

– De toute façon, madame, vous n'avez pas réellement de soucis à vous faire… Le jeune homme n'a-t-il pas

annoncé qu'il ne voulait pas rester ici ?

La duchesse sembla sortir de ses pensées, tourna la tête vers le maître d'artillerie et lui adressa un cynique sourire.

– Eh bien, justement, non ! Il a changé d'avis, Valérien. Bohem a décidé de rester jusqu'à la venue de Mjolln

Abbac… Mais, quand bien même il aurait décidé de partir, je me ferais du souci ! Pour lui. Ce jeune homme cache

peut-être quelque inavouable secret, mais c'est un honnête garçon. Il a le cœur bon. Je ne voudrais pas qu'il lui arrive

quoi que ce soit…

– Vous voulez donc le protéger ?

– Comment ça, Valérien ? Vous ne pensez tout de même pas que je vais le livrer à Livain ?

– Comment ça, Valérien ? Vous ne pensez tout de même pas que je vais le livrer à Livain ?

– Non, évidemment que non. Mais vous pourriez lui conseiller de fuir et vous éviter ainsi de prendre part à tout

cela.

– Est-ce ainsi que vous me voyez, Valérien ? Est-ce vraiment la réaction que vous attendez de moi ?

Le maître d'artillerie sourit.

– Non. Bien sûr.

– Alors ne dites pas de bêtise !

La duchesse passa une main sur son grand front, l'air soucieux.

– Y a-t-il toutefois une chance que Mjolln Abbac arrive avant l'ost de Livain ? demanda-t-elle.

– Je n'en ai aucune idée, madame. Nous ne savons pas où se trouve le musicien que vous attendez. Mais nous ne

pouvons compter sur le hasard. Nous devons réfléchir à la tactique que nous adopterons si Bohem est encore ici le

jour où l'ost de Livain arrivera.

– En effet. Quelle tactique ? Je ne veux aucune effusion de sang, Valérien. Aucune. Et nous devons aussi décider

de prévenir ou non Bohem.

Le maître d'artillerie acquiesça.

– Cela en fait, n'est-ce pas, des décisions difficiles ! reprit la duchesse en voyant le regard inquiet de son conseiller.

Puis Hélène ferma les yeux, comme pour mieux réfléchir. Elle ne s'était vraiment pas attendue à cela, même si elle

savait depuis le début qu'il se passait quelque chose d'étrange avec ce jeune garçon. Comment sa nièce avait-elle pu

se trouver mêlée à tout ça ?

Après tout, se dit la duchesse, c'était peut-être une chance pour Vivienne. Elle semblait être tombée amoureuse de

Bohem… Et ce n'était pas un garçon ordinaire. Bien des jeunes femmes auraient rêvé trouver un amour aussi

singulier. Mais les amours les plus belles étaient souvent les plus dangereuses. Hélène le savait.

Elle n'avait en tout cas nulle envie qu'il arrivât quoi que ce fût à ce jeune homme. Elle devait le protéger.

– Voulez-vous que nous envoyions un message à Emmer ? intervint le maître d'artillerie en voyant que la duchesse

était indécise. Peut-être aura-t-il une opinion sur ce que nous devrions faire…

– Valérien, répliqua la duchesse d'une voix sèche, je ne suis pas le genre de femme qui a besoin des conseils

éclairés de son mari chaque fois qu'elle doit prendre une décision grave…

– Je suis désolé, madame, ce n'est pas du tout ce que je voulais dire… Mais en envoyant son ost sur vos terres, le

roi de Gallica doit bien se douter qu'il fait en même temps un grave affront au roi de Brittia…

– Emmer est encore là-bas, Valérien, de l'autre côté de la mer. Non. Nous n'avons pas besoin de lui. Pas pour le

moment en tout cas.

Le maître d'artillerie acquiesça. Il se rendait compte qu'il avait été maladroit. Hélène n'était pas une femme

ordinaire. Même si elle le choquait parfois, il était plein d'admiration pour cette duchesse qui avait à la fois plus de

charisme, de force et de bonté que bien des hommes à la tête d'autres fiefs. Elle avait hérité de domaines nombreux et

complexes, mais n'avait jamais montré la moindre faiblesse dans sa façon de les gouverner. Elle avait en outre su

conserver la grande tradition de la famille de Quienne en entretenant à Pierre-Levée sa célèbre cour de poètes et de

troubadours. C'était une duchesse formidable. Et une femme d'exception.

– Madame, pour ce qui est de Bohem, je pense que vous avez pour habitude de parler aux gens avec franchise. Si

je puis me permettre, je pense que vous devriez lui dire ce qui se passe.

– Vous espérez qu'il décidera alors de quitter Pierre-Levée, répondit la duchesse, quelque peu méfiante.

– Non, madame, c'est que ce jeune homme, d'après ce que vous nous en avez dit, s'est montré très franc avec vous

dès le premier soir, et qu'en outre vous avez pour lui beaucoup d'estime. Vous ne pouvez lui cacher une information

si importante à son sujet.

– Vous avez raison, Valérien, vous avez raison. De plus, je crois qu'il est fort habile dans ses choix, et il saura quoi

faire. Je pense d'ailleurs qu'il restera.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il ne sait pas vraiment ce qui lui arrive, qu'il est complètement perdu. J'ai l'impression qu'il est

persuadé que Mjolln Abbac pourra lui donner des réponses. Je ne comprends pas vraiment pourquoi. Mais en tout

cas, je sens qu'il va vouloir rester. Et ce n'est pas l'unique raison. Il est amoureux de ma nièce. Il doit avoir envie de

la revoir.

– Je vois. Nous devons donc préparer ce que nous dirons aux soldats de Livain quand ils seront aux portes de la

ville.

– Oui, Valérien. J'espère simplement que nous gagnerons du temps. Car s'ils veulent entrer, ils le feront. Je n'ai

pas d'armée, ici. Notre armée est en Brittia, avec Emmer. Je ne pourrai pas me défendre contre l'ost du roi autrement

que par la ruse.

*

* *

Bohem était seul au centre de la bibliothèque du Palais des Ducs. Il était resté un long moment debout devant une

petite table, à admirer cette salle incroyable, tout en bois sombre, qui était gardée en permanence par deux soldats.

Sous ce haut plafond sculpté, il y avait des milliers de volumes, peut-être même des dizaines de milliers, dressés les

uns à côté des autres le long de la paroi ronde du donjon. C'était l'une des plus belles bibliothèques de Gallica, que la

famille de Quienne avait fait grandir avec amour, génération après génération. Les ouvrages étaient classés par genre.

Bibles, psautiers, livres d'heures, vies des saints, chroniques, herbiers, ouvrages sur l'antiquité, études, bestiaires, et

enfin, bien sûr, romans et recueils de poèmes, certains uniques, offerts en main propre à Hélène ou à

ses aïeux. Les

œuvres poétiques de Marcabru, de Jaufré Rudel ou de Wace, la *Chanson de Roland* ou les poèmes de *fin'amor*…

Les plus beaux textes en langue de Quienne ou en gallicien étaient réunis là.

Mais ce qui intéressait Bohem, aujourd'hui, c'était ce livre que la duchesse lui avait offert. *Le Bestiaire de Thaon*,

qu'il tenait tout contre lui, interdit par les responsables religieux, parce qu'il traitait des Brumes. Quelle ironie ! Il avait

lui-même risqué l'excommunication en voulant sauver l'une de ces créatures… Que pouvait-il donc y avoir dans ce

lui-même risqué l'excommunication en voulant sauver l'une de ces créatures… Que pouvait-il donc y avoir dans ce

volume ?

Il s'installa confortablement sur une petite chaise et posa le volume devant lui. Il passa ses doigts sur le cuir de la

reliure. Puis il ouvrit le livre et se laissa submerger par sa seule beauté. Il tourna les pages une à une, s'arrêtant à

chaque image, les observant longuement. Les peintures étaient merveilleuses, précises, élégantes, colorées. Les traits

si fins ! Un chapitre entier semblait consacré à chaque Brume. Un chapitre sur les loups, un chapitre sur les bayards…

Comme il aurait aimé savoir lire ! Comprendre les phrases calligraphiées en dessous des illustrations, et ces longs

paragraphes qui livraient sans aucun doute un savoir ancien sur ces créatures merveilleuses…

Il en arrivait même à s'extasier devant le bruit que faisaient les pages quand il les tournait. Il sentait le parchemin,

l'encre déposée dessus. Il avait l'impression de tenir entre ses mains l'objet le plus précieux du monde.

Bientôt il arriva au chapitre consacré à la Licorne. Celui-ci s'ouvrait par une illustration somptueuse, peut-être la

plus magique du recueil. La Licorne était représentée couchée, corne dressée, blanche, pure et si puissante à la fois !

Bohem passa délicatement ses doigts sur le parchemin, comme s'il avait voulu caresser la Licorne. Le grain de l'encre

lui effleura la peau. Il frissonna. Il n'avait jamais vu bête aussi gracieuse. Comment l'Eglise pouvait-elle voir en un tel

animal l'œuvre d'un démon ? Il poussa un soupir.

Puis ses yeux se posèrent sur le texte qui jouxtait l'illustration. Et soudain il fut saisi par une impression étrange.

Il fronça les sourcils. Comment en être sûr ? Il lui semblait qu'il avait déjà vu ce texte ! Mais il ne savait pas lire.

Pourtant, il était presque sûr de reconnaître les premiers mots. Non… Mieux que ça. Les deux premières lignes. Oui.

Il en était certain, à présent. Il avait vu ces vers. Et il se souvenait où.

Sur le rocher. Gravés sur le rocher. Sous les pattes du loup. Oui, il les avait vues en rêve, ces deux phrases. Il ne

pouvait pas se tromper.

Il se leva brusquement. Cela faisait trop de coïncidences. Comment était-ce possible ? Comment avait-il pu rêver

de ces phrases avant même de les avoir vues sur ce livre ? Qu'est-ce que cela signifiait ? Il fallait qu'il aille trouver

Hélène. Qu'il lui montre le texte. Et qu'elle le lui lise. Qu'elle lui explique !

Il referma rapidement le livre et s'apprêta à partir, mais au même instant un jeune homme au crâne tondu entra dans

la bibliothèque. Bohem le regarda. Ses vêtements, son crâne rasé. C'était un clerc, à n'en pas douter. Que faisait-il

ici ? Il lui adressa poliment un salut de la tête, mais le jeune homme avançait droit vers lui. C'était lui qu'il venait voir.

– Bonjour, dit l'inconnu en souriant.

– Bonjour, répondit Bohem, méfiant.

– Vous êtes Bohem, n'est-ce pas ?

– Oui.

– La duchesse m'a demandé de vous rejoindre ici.

– Vraiment ?

– Oui. Elle m'a dit que vous auriez peut-être besoin d'aide pour déchiffrer un manuscrit…

Bohem ne put retenir une moue incrédule. Hélène lui avait en effet promis que des personnes de sa cour pourraient

lui lire le bestiaire, s'il le voulait. Mais il avait pensé qu'elle parlait des nombreux troubadours qui l'entouraient au

palais. Pas d'un clerc ! Et encore moins d'un clerc si jeune ! Il ne devait pas être beaucoup plus âgé que lui… Aurait-

il la connaissance suffisante pour l'aider ?

– Comment vous appelez-vous ? demanda le louvetier.

– Chrétien.

Un clerc qui répondait au nom de Chrétien ! Cela ne manquait pas d'ironie. Bohem se dit qu'un tel homme

d'Église risquait de ne pas apprécier le *Bestiaire de Thaon* ! Mais il se ravisa. C'était Hélène qui l'avait envoyé ici. Il

devait faire confiance à la duchesse. En tout cas, il devait laisser une chance au jeune homme.

– La duchesse vous a dit de quel manuscrit il s'agissait ? demanda-t-il au clerc en serrant contre lui le volume.

– Bien sûr. C'est pour ça qu'elle m'a envoyé ici, Bohem. J'ai connu Philippe de Thaon. J'ai étudié auprès de lui.

Je connais déjà le *Bestiaire* que vous tenez contre vous.

– Vraiment ? s'étonna Bohem. Vous, un clerc ?

Chrétien fit un large sourire.

– Oui, pourquoi ?

– J'ai cru comprendre que ce qu'il y a dans ce manuscrit n'est pas très conforme à ce que prêche

l'Église…

– Ah ! Je vois ! Mais je ne suis pas l'Église, moi, Bohem. Je suis un étudiant. Et puis, s'il fallait faire l'inventaire de

ce que les clercs, les moines, les abbés, les prêtres et les évêques font qui n'est pas conforme à ce que prêche l'Église,

il n'y aurait pas assez de place dans cette bibliothèque !

Bohem sourit à son tour. Au moins, ce clerc-là ne manquait pas d'impertinence. Cela lui plaisait.

– Qu'est-ce que vous étudiez ? demanda-t-il en se rasseyant enfin et en invitant Chrétien à prendre place en face de

lui.

– Eh bien, la littérature !

– La littérature ?

– Oui. Il n'y a rien de plus passionnant !

– Mais que ferez-vous quand vous aurez fini de l'étudier ? Vous voulez enseigner ?

– Non. Je veux écrire des poèmes et des romans !

Bohem hocha la tête. Il ne put s'empêcher de songer à Vivienne. Quelque chose dans ce jeune clerc le faisait

penser à elle. Il lui avait semblé reconnaître cette lumière au fond de ses yeux quand Chrétien avait dit qu'il voulait

écrire : c'était celle qui brillait dans le regard de Vivienne. La passion. La vocation.

– Vous voulez être troubadour ? demanda Bohem, curieux.

– Non, pas du tout. Je ne suis ni musicien ni orateur. Non, ce que je veux, c'est écrire, tout simplement !

Le jeune clerc débordait d'un enthousiasme étonnant. Les yeux exorbités, les mains posées sur la table, il le fixait

du regard, et parlait comme s'il lui livrait un grand secret.

– J'ai pour projet de réunir des légendes et des mythes venus de tous les horizons, Bohem. Du duché de Breizh

– J’ai pour projet de réunir des légendes et des mythes venus de tous les horizons, Bohem. Du duché de Breizh

aux contrées lointaines de Gaelia. Je veux réunir une grande matière, puisée dans nos contes, nos chroniques, nos

mémoires. Une matière universelle, qui fasse rêver les lecteurs, aujourd’hui, demain ! Des hommes, des héros, des

Brumes. Et puis Dieu. L’amour ! Je veux donner à cette matière un sens et une composition ! Quelque chose qui n’a

jamais été fait. Je ne veux pas conter à la manière des troubadours. Je veux prendre une certaine distance, mettre en

scène le merveilleux et… Mais je vous ennuie sûrement. Nous ne sommes pas là pour parler de mes rêves. Vous avez

parcouru le *Bestiaire* ?

– Oui, répondit Bohem, qui était, en vérité, enchanté par la tirade de son interlocuteur.

– Il est merveilleux, n’est-ce pas ? Philippe est un grand artiste, un visionnaire !

– Mais que sait-il des Brumes ? demanda Bohem sans aucune malice.

– La vérité sur les Brumes, Bohem, est cachée dans les livres. Dans les livres comme celui-là. Et c’est dans ces

livres qu’elles survivront.

– Que voulez-vous dire ?

– Philippe de Thaon l’a bien compris. C’est ce qu’il explique dans son *Bestiaire*. Les Brumes ne seront bientôt plus

là. Elles disparaissent, elles meurent, une à une. Car elles ont perdu le pouvoir de se reproduire. Les femelles ne

mettent plus bas depuis près de vingt ans.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas, avoua le clerc. Tout ce que je sais, c’est que Philippe estime que dans très peu de temps, il ne

restera plus une seule Brume en Gallica ni ailleurs. Elles ne vivront plus que dans les livres, mon

ami. Et dans la

mémoire des gens comme vous.

Bohem hocha lentement la tête. Oui. Cela lui paraissait évident. Depuis qu'il était tout petit, son père ne cessait de

lui dire qu'il y avait de moins en moins de Brumes. Cela venait peut-être de là. Son affection pour ces créatures de

légende. Son envie de sauver les Brumes, comme avait dit la duchesse. L'idée de voir s'éteindre tous ces êtres lui

paraissait insupportable. Alors, oui, cela expliquait sans doute ce qu'il ressentait… Mais ce n'était pas aussi simple.

Il hésita. Il regardait son manuscrit, posé sur la table.

– Chrétien, dit-il d'une voix hésitante… Voudriez-vous bien me lire un texte que j'ai vu à l'intérieur ?

– Mais bien sûr, Bohem, je suis venu pour ça !

Le louvetier ouvrit le *Bestiaire de Thaon* devant lui, détachant délicatement les fermoirs de cuir. Il tourna les pages

une à une, tout doucement, jusqu'au chapitre sur la Licorne. Puis il tourna le volume vers Chrétien.

Le jeune clerc sourit.

– Joli choix ! dit-il. C'est la plus belle enluminure du recueil, et le plus beau texte de Philippe. Et c'est normal.

– Pourquoi ?

– La Licorne, Bohem, c'est la reine des Brumes. Il n'y en a qu'une, vous savez ? Une seule Licorne. Elle est le

symbole de l'unique, de la pureté. Une seule corne. Une seule Licorne…

Bohem acquiesça. Cela expliquait sans doute que son père n'avait jamais vu cet animal merveilleux, et que très peu

de gens avaient dû le voir.

– Philippe de Thaon a-t-il déjà vu cette Licorne ?

– Non. Je ne crois pas. Vous voulez que je vous lise ce texte-là ? demanda Chrétien en indiquant le texte qui

jouxtait l'illustration.

– Oui.

– D'accord. C'est un poème de Philippe. Très beau. Il raconte la légende de la Licorne.

Le jeune clerc passa sa langue sur ses lèvres, inspira profondément, et commença à lire.

« Monosceros est beste,

Un cor at en la teste,

pour ça issi a num,

De bucket at façun.

Par pulcele est prise ;

Or oyez en quel guise :

Quant om le volt cbacier

Et prendre et enginier,

Si vient en la forest

Usis repaires est,

La met une pulcele,

Hors des sein sa mamele ;

Et par l'odurement

Monosceros la sent ;

Dune vient a la pulcele

Si baise sa mamele,

En sun devant se dort,

Issi vient a sa mort. »

– C'est magnifique ! s'exclama Bohem. Mais d'où vient cette légende ? Comment Philippe de Thaon

pouvait-il

connaître ces choses sur la Licorne, puisqu'il ne l'a jamais vue ?

– Je ne sais pas. C'est une légende très ancienne, Bohem. Cette idée selon laquelle seule une pucelle peut

approcher la Licorne, par exemple, je l'ai déjà lue dans d'autres bestiaires… Ce n'est peut-être qu'un mythe, que

Philippe a rappelé pour embellir son texte. Ce poème ouvre le chapitre sur la Licorne, les textes qui suivent sont plus

réalistes, je pense.

– Vous pouvez me les lire ?

– Bien sûr !

– Bien sûr !

Chrétien reprit la lecture d'une voix calme et posée. Le clerc et le louvetier restèrent ainsi ensemble jusqu'à la fin

de la journée, se plongeant avec délice dans l'œuvre merveilleuse de Philippe de Thaon.

Le sergent Fredric entra prudemment dans la tente du Grand-Maître Dumont Desbardes.

Il n'avait plus la même aisance qu'autrefois, ni la même liberté quand il s'adressait à son supérieur. Depuis l'affaire

de Sarlac, leur relation avait changé. Même s'il ne devait plus être question de cette affaire, même si le sergent s'était

forcé à redonner confiance à ses hommes en leur assurant que le Grand-Maître savait ce qu'il faisait, il n'avait plus,

lui, confiance en Dumont Desbardes. Et il s'en voulait de n'avoir pas le courage de partir.

Mais pouvait-il quitter ainsi la Milice du Christ sous prétexte qu'il était en désaccord avec son Grand-Maître ?

N'était-ce pas cela, la lâcheté ? Non. Il devait faire confiance à son ordre. Et à la grâce de Dieu !

Il avait toutefois du mal à oublier la Mère qu'ils avaient fini par tuer, dans la petite ville de Sarlac, sous prétexte

qu'elle refusait de parler. Il voyait encore son visage ensanglanté, et le dernier regard accusateur qu'elle leur avait

adressé. Il ne pourrait jamais oublier ce regard ! La détresse et la colère. Justes. Profondes. Qu'il avait ressenties lui

aussi.

– Maître, dit-il en saluant son supérieur. Nous venons malheureusement d'avoir la confirmation que nous

redoutions. Bohem et ses deux acolytes se trouvent bien au Palais des Ducs de Pierre-Levée.

Dumont Desbardes poussa un long soupir. Assis sur une chaise de fortune, il avait un plan de Pierre-Levée sous

les yeux. Il s'était attendu à cette nouvelle, et était déjà en train de réfléchir à une stratégie. Quand ils avaient retrouvé

la trace des jeunes gens et qu'ils les avaient pistés jusqu'à la capitale du comté de Pierevain, le Grand-Maître s'était

douté qu'ils trouveraient refuge chez Hélène de Quienne. Cette païenne attirait à elle tous les forcenés du royaume.

– Ce n'est pas tout, Maître, reprit le sergent Fredric.

– Quoi d'autre ? demanda Dumont Desbardes, visiblement irrité.

– Les soldats de la Garde royale et l'ost de Livain viennent de se réunir de ce côté-ci de la frontière. Tout semble

indiquer qu'ils sont prêts à attaquer le Palais des Ducs.

Le Grand-Maître parut surpris. Il n'avait pas prévu cela.

– Livain est donc prêt à aller jusque-là ? s'étonna-t-il. Affronter la reine de Brittia ? Ce jeune homme doit avoir

pour lui une importance capitale !

– C'est peut-être une façon pour le roi de se venger de la femme qu'il a répudiée et qui a ensuite épousé son pire

ennemi, le roi de Brittia…

– Peut-être, Fredric. Mais c'est courir un gros risque pour une simple vengeance, non ? Je crois

plutôt que ce

Bohem est suffisamment important pour que le roi ne recule devant rien. Et si nous sommes ici, sergent, c'est que le

pape, lui aussi, a estimé que la capture de ce jeune homme était essentielle. C'est pour cette raison que nous devons

attaquer le palais avant les soldats du roi.

– Pardon ? s'exclama le sergent Fredric, incrédule.

– Nous devons nous préparer pour attaquer Pierre-Levée.

– Mais, Grand-Maître, nous ne sommes qu'une petite brigade, et…

– Il y a suffisamment de commanderies dans cette région, nous devrions rapidement pouvoir réunir assez

d'hommes. Nous attaquerons par surprise, Fredric, et nous ne rencontrerons pas beaucoup de résistance, j'en suis sûr.

Le roi de Brittia est encore de l'autre côté de la mer. Et de toute façon, je ne veux pas une grande bataille. Nous

n'avons pas besoin de défaire l'ennemi, seulement de pénétrer dans le palais pour capturer ce Bohem.

Le sergent Fredric n'en croyait pas ses oreilles. À présent, il en était sûr, le Grand-Maître était devenu fou.

– Maître, nous ne pouvons attaquer sans avoir au moins prévenu le pape ou l'abbé de Cerly, et je me permets de

penser que Sa Sainteté n'approuverait pas…

Dumont Desbardes sortit soudain de ses gonds. Il se leva brusquement et se précipita vers le sergent, qui n'osa

même pas se défendre. Le Grand-Maître le saisit par le cou et le poussa en arrière, hors de la tente, contre un arbre.

– Fredric ! Je vous avais déjà demandé de ne plus jamais me contredire ! hurla le Grand-Maître, la voix pleine de

fureur.

Les Miliciens tout autour s'immobilisèrent et regardèrent la scène, interloqués. Le Grand-Maître était en train

d'étrangler le sergent, sous leurs yeux !

– Notre mission ici est de la plus haute importance ! grogna Dumont Desbardes, les yeux emplis de sang. Je ne

peux plus accepter ce genre de comportement, sergent ! Vous comprenez ?

Fredric, le visage pourpre, était sur le point d'étouffer. Il hocha péniblement la tête, coincé contre l'arbre.

Dumont Desbardes le relâcha d'un seul coup. Le sergent tomba à genou en toussant et en se tenant la gorge.

– Sergent, je vous relève de vos fonctions !

Le Grand-Maître se tourna vers les Miliciens. Il posa sur eux un regard circulaire. Pas un seul ne bougeait. Le

Grand-Maître n'était pas un commandant permissif, mais ils ne l'avaient jamais vu s'énerver à ce point.

– Judicaël, reprit-il d'un ton calme, comme s'il ne s'était rien passé. Vous voilà donc sergent.

Le jeune milicien, embarrassé, s'inclina devant le Grand-Maître.

– Escortez le frère Fredric à la commanderie de Malleyrand, où il sera jugé pour désobéissance à la règle de saint

Courage. Ensuite, je veux que vous réunissiez là-bas tous les chevaliers prêts à se battre, ainsi que ceux des

commanderies avoisinantes. Demain soir, au plus tard, nous attaquerons Pierre-Levée.

– À vos ordres, maître.

– Et envoyez un messager prévenir l'abbé de Cerly ainsi que le légat du pape.

– Nous ne pourrons les prévenir à temps, maître.

– Je sais, sergent, je sais.

*

* *

– Je ne peux vous mettre en danger plus longtemps, madame, j'ai décidé de partir à l'instant même.

– Je ne peux vous mettre en danger plus longtemps, madame, j'ai décidé de partir à l'instant même.

Le louvetier avait demandé au chambellan de lui obtenir une entrevue avec Hélène de Quienne et, comme à son

habitude, la duchesse l'avait reçu dans l'heure, malgré les nombreuses affaires qu'elle avait à gérer en ces temps de

crise. Elle était d'une disponibilité sans égale, et de jour en jour Bohem découvrait les qualités profondes de cette

femme peu ordinaire. Il avait presque oublié son malaise des premiers jours. Ou, en tout cas, il arrivait à se faire une

raison. Non, il n'était pas à sa place, mais il avait encore des choses à effectuer ici. De plus, l'hospitalité de la

duchesse était sincère et désintéressée.

Il en avait donc profité pour discuter un peu chaque jour avec Chrétien, et pour rendre visite de temps en temps à

La Rochelle, qui s'épanouissait dans l'atelier du maître forgeron.

Mais à présent, les choses se compliquaient, et l'arrivée annoncée de l'ost du roi de Gallica changeait tout. Ce

n'était plus seulement qu'il ne se sentait pas à sa place dans le luxe d'un palais ducal, mais il se trouvait à nouveau

dans la terrible situation des semaines précédentes. Il devenait un danger pour les autres. Pour des gens qui l'avaient

aidé, recueilli, protégé. Et il refusait d'assumer cela une nouvelle fois.

– Bohem, répondit Hélène de sa voix douce, Vivienne est censée revenir cette nuit. Vous devriez au moins

l'attendre. Je vous assure que vous ne nous mettez pas en danger. Je ne crois pas que le roi osera attaquer ainsi mon

palais, sans sommation. Je dois pouvoir faire durer les négociations avec le général qu'il enverra. Le temps pour vous

de revoir Vivienne et de partir ensuite.

– Non, madame, c'est trop dangereux. Je ne peux mettre en péril votre ville tout entière juste pour revoir votre

nièce…

– Vous l'aimez, n'est-ce pas ?

Bohem baissa les yeux. Ce n'était pas le genre de choses dont il avait l'habitude de parler. Mais on ne mentait pas

à une femme comme Hélène de Quienne. Oui, il aimait Vivienne. Comme il n'avait jamais aimé aucune femme. Et

l'idée de ne pas la revoir lui paraissait insupportable.

– Je le crois, madame…

– Alors attendez-la, Bohem ! Attendez-la. La passion vaut tous les risques, jeune homme.

– Mais ce n'est pas ma vie seule que je risque, c'est celle de vos sujets, la vôtre, que sais-je ?

– Si le roi doit m'attaquer, il m'attaquera. Cela aura de graves conséquences qui vont bien au-delà de votre sort à

vous, Bohem. Vous ne devez pas vous sentir responsable de ce conflit. C'est à moi de le régler avec ce fou de Livain.

Vous n'avez rien à voir avec ça.

– C'est moi que ses soldats viennent chercher.

– Ce n'est qu'un prétexte, Bohem. Le roi m'en veut à moi. – Justement, je ne souhaite pas lui servir de prétexte.

– Bohem, allez-vous m'obliger à dire à ma propre nièce que vous avez fui quelques heures avant qu'elle ne

revienne ? Voulez-vous donc que je lui apporte cette nouvelle qui, j'en suis convaincue, lui brisera le cœur ?

Le jeune homme soupira. La duchesse était tellement généreuse ! Car il savait très bien ce qu'elle était en train de

faire. Elle était en train de risquer un conflit juste pour permettre à ces deux jeunes gens de se revoir une dernière fois.

Elle faisait cela par amour de l'Amour. Et il trouvait cela incroyable. Tellement beau, tellement…

libre !

– Madame, dit-il, soit. Mais je partirai à l'instant même où j'aurai pu la revoir. Je ne veux risquer plus longtemps de

vous porter malheur.

– Parfait, Bohem. Vous faites le bon choix. Et qui sait ? Vivienne décidera peut-être de partir avec vous.

– Sa place est ici, parmi les troubadours. La mienne est ailleurs. La duchesse sourit. Elle n'en semblait pas aussi

sûre que lui.

Elle lui prit la main et la serra entre les siennes.

– Jeune homme, dit-elle, vivez ! Vivez chaque instant ! Et si Vivienne veut vous suivre, ne la repoussez pas ! Sous

aucun prétexte ! C'est à elle de faire ce choix comme c'est à vous de faire celui de l'attendre avant de quitter Pierre-

Levée.

– Oui, madame.

Elle serra encore sa main affectueusement, puis elle retourna vers son cabinet où l'attendaient ses conseillers, de

plus en plus inquiets.

Bohem fut réveillé au milieu de la nuit par un grand vacarme et des bruits de sabots qui résonnaient dans la cour du

Palais des Ducs.

Refusant toujours, entêté, le luxe des grandes chambres, il avait pris l'habitude de dormir au-dessus des écuries de

la duchesse, dans une petite grange d'où il pouvait voir le ciel. Il se précipita vers le bord de la grange, derrière une

large poutre pour observer la cour.

Il reconnut aussitôt les soldats qui venaient d'entrer en force dans le palais. Ils portaient sur leurs surcots et sur leur

bannière les fleurs de lys du roi de Gallica.

Ainsi, ils avaient attaqué ! Sans sommation, contrairement à ce qu'avait cru la duchesse ! Beaucoup plus tôt que

quiconque n'aurait pu le prévoir, en petit nombre, et par surprise. Le plus gros de l'ost était sans doute resté à l'entrée

de la ville, prêt à intervenir si cette avant-garde ne revenait pas avec ce qu'elle était venue chercher : lui, Bohem.

Il frappa la poutre de son poing, comme pour s'assurer qu'il ne rêvait pas. Car c'était pire qu'un cauchemar. Mais

pourtant, c'était bien vrai. Les soldats du roi étaient entrés chez Hélène de Quienne. Si facilement. Sans rencontrer

d'autre résistance que celle de la grande porte d'entrée.

Soudain, les gardes de la duchesse parurent à leur tour dans la cour, à la lueur de la lune. Et la bataille commença.

Le bruit des épées s'éleva dans la nuit. Les premiers soldats tombèrent, sous son regard incrédule. Bohem jura.

Il se leva d'un bond. Il ne pouvait assister à cette bataille sans intervenir ! C'était lui qu'on venait chercher ! Il

n'avait qu'à se rendre ! Il n'allait pas laisser mourir ces hommes à cause de lui. Encore une fois ! Et la duchesse ?

Qu'adviendrait-il de la duchesse ? Et Vivienne ? Peut-être était-elle rentrée ! Peut-être était-elle dans les murs du

palais !

Il courut vers la petite échelle de l'autre côté de la grange et se laissa glisser pour descendre dans les écuries. Il

chercha autour de lui une arme, quelque chose pour se défendre si les soldats ne le laissaient pas se rendre, mais il fut

interrompu par un bruit derrière lui. La porte de l'écurie. Quelqu'un venait d'entrer.

Il fit volte-face et se mit en garde, prêt à se battre. Mais ce n'était pas un soldat du roi. Malgré l'obscurité, il

reconnut le Compagnon. C'était La Rochelle.

reconnut le Compagnon. C'était La Rochelle.

– Bohem ! Suis-moi, il y a une sortie derrière l'atelier du forgeron.

– Mais pourquoi ?

– Tu dois fuir !

– Non ! protesta Bohem. Je ne peux pas les laisser faire ça. Je dois me rendre. Ou me battre !

– Non ! Si tu restes, tu compromets la duchesse, Bohem. Ils ne doivent pas te trouver ici !

– Mais ils vont massacrer tout le monde !

– Non. C'est toi qu'ils cherchent. La duchesse va leur prouver que tu n'es pas là, et ils seront contraints de partir.

Ensuite elle pourra réclamer justice. Mais s'ils te trouvent, tu leur donnes raison et tu la compromets !

Bohem donna un coup de pied dans un seau devant lui. Il était furieux. Mais La Rochelle avait raison. De toute

façon, il ne pouvait se battre contre les soldats du roi. Ils étaient trop nombreux. En se rendant, il impliquait, en effet,

la duchesse. Il ne voulait pas la mettre en danger.

Mais Vivienne ? Où était-elle ? Il ne pouvait partir sans l'avoir vue. L'emmener avec lui, peut-être. Loin d'ici. Loin

de la folie du roi.

– Je ne peux pas partir ! s'exclama-t-il. Vivienne ! Elle doit arriver cette nuit. Si je pars, il va lui arriver quelque

chose !

– Non, Bohem, je la protégerai ! Je suis son ami, moi aussi. Tu peux compter sur moi.

Bohem fronça les sourcils. Il voulait tellement revoir Vivienne ! Et être là pour s'assurer qu'il ne lui arriverait rien.

Mais il savait que ce n'était pas raisonnable. Il devait faire confiance au Compagnon, malgré les tensions qui s'étaient

installées entre eux. De toute façon, il n'avait pas le choix. Même s'il restait, il ne pourrait sans doute pas protéger

Vivienne. Les soldats le trouveraient sûrement avant qu'elle n'arrive.

Mais l'idée de partir, sans pouvoir lui parler, sans pouvoir lui dire qu'il l'aimait, et de laisser La Rochelle s'occuper

d'elle, cela le rendait fou !

– Les voilà !

Le Compagnon se précipita sur Bohem et le poussa vers l'échelle qui montait dans la grange. Le jeune louvetier

aperçut, à travers les portes de l'écurie, des soldats du roi qui arrivaient vers eux. Il grimpa les barreaux de l'échelle

aussi vite que possible, bascula sur le plancher de la grange puis tendit la main à La Rochelle pour l'aider à le

rejoindre.

– Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? marmonna Bohem.

La porte des écuries s'ouvrit à nouveau, juste en dessous d'eux, mais beaucoup plus violemment. Les deux jeunes

hommes se couchèrent à terre. S'ils ne faisaient pas attention, on risquait de les voir d'en bas. Ils entendirent le bruit

des armures devant les boxes des chevaux. Qui s'approchaient de l'échelle.

– Le toit, chuchota La Rochelle en indiquant la trappe à l'autre bout de la grange.

Bohem hocha la tête. C'était dangereux, mais ils n'avaient pas d'autre solution. Il ne perdit pas un seul instant,

roula sur le côté et rampa vers le mur opposé de la grange, vers l'enceinte du palais.

Ils avancèrent le plus rapidement possible, en essayant de ne pas faire de bruit, poussant sur leurs coudes au milieu

de la paille. Quand ils arrivèrent devant la trappe, ils entendirent un soldat qui commençait à monter à l'échelle. Il n'y

avait plus de temps à perdre.

La Rochelle passa le premier. Il grimpa sur une botte de paille et poussa la trappe qui menait sur le toit de la

grange. Il se hissa à l'extérieur, passa une jambe, puis l'autre, et se glissa sur le toit.

Bohem monta à son tour sur la botte de paille. Le soldat arrivait en haut de l'échelle. Dans un petit rayon de

lumière, le louvetier vit sa main se poser sur le plancher de la grange. Il allait être là d'un instant à l'autre. Bohem

espérait que l'obscurité de la nuit suffirait à le cacher s'il n'avait pas passé la trappe à temps.

Sans plus tarder, il attrapa la main de La Rochelle et monta sur le toit. Il referma la trappe derrière lui délicatement,

pour ne pas faire de bruit.

– Par-là ! chuchota La Rochelle. On va descendre du côté de l'atelier. Et si on arrive à passer, je pourrai te montrer

la petite sortie dérobée. Viens !

Ils avancèrent sur le toit, le dos plaqué contre l'enceinte du palais. Dans la cour, en contrebas, de nouveaux

cavaliers du roi arrivaient, mais les combats avaient apparemment cessé. La duchesse avait dû ordonner qu'on rende

les armes. Sans doute voulait-elle négocier avec les soldats et éviter qu'il y ait des morts inutiles. Elle devait vouloir

gagner du temps. Et La Rochelle avait raison : elle espérait sans doute que Bohem allait s'enfuir. Il devait absolument

réussir à quitter le palais sans se faire prendre. Pour être libre et s'enfuir, mais aussi pour disculper la duchesse. Il lui

devait au moins ça !

Ils arrivèrent bientôt au bord du toit. Ils se penchèrent par-dessus les gouttières, et découvrirent avec horreur que les

soldats étaient déjà postés devant l'atelier du forgeron.

– On ne va jamais pouvoir descendre par ici !

– Il n’y a pas d’autre issue, Bohem.

Un soldat dans la cour leva soudain la tête, comme s’il les avait entendus. Les deux garçons se couchèrent sur le

toit. Et ils attendirent, immobiles.

*

* *

Vivienne sursauta en arrivant au coin de la rue du Marché. Un homme s’était précipité sur elle et la tenait contre le

mur de la petite ruelle. Elle essaya de hurler, mais l’homme avait mis sa main sur sa bouche pour l’en empêcher.

– C’est moi, madame, chuchota-t-il.

Et elle le reconnut. C’était le chambellan d’Hélène de Quienne. Mais il n’était pas habillé comme d’habitude. Il

portait les vêtements d’un cuisinier du palais !

Voyant qu’elle l’avait reconnu, le chambellan enleva sa main de la bouche de Vivienne.

– Que se passe-t-il ? s’exclama la jeune femme, qui avait vu l’ost du roi à l’entrée de la ville et qui apercevait à

– Que se passe-t-il ? s’exclama la jeune femme, qui avait vu l’ost du roi à l’entrée de la ville et qui apercevait à

présent les nombreux soldats de la Garde postés devant le palais.

Les habitants de Pierre-Levée commençaient à sortir de leurs maisons, intrigués par ce vacarme nocturne, mais ils

faisaient vite demi-tour dès qu’ils voyaient les soldats menaçants qui patrouillaient déjà dans le quartier du palais.

– Madame, où est votre escorte ?

– Ils arrivent, ils sont juste derrière ! J’ai couru devant quand j’ai vu les soldats…

– Quels imbéciles ! Ils n’auraient jamais dû vous laisser seule ! Qu’importe, reprit le chambellan, ne faites pas de

bruit, et suivez-moi.

– Mais que se passe-t-il ?

– Shhh ! marmonna le chambellan en attrapant Vivienne par le bras. Essayez de ne pas attirer l'attention. Prenez

ceci.

Il lui tendit un manteau noir, afin qu'elle se déguise elle aussi en cuisinière. Elle hésita, complètement désorientée,

puis elle enfila lentement le manteau.

– Venez avec moi jusqu'aux cuisines, madame, je vous expliquerai tout une fois là-bas.

– Mais…

– S'il vous plaît, madame ! la coupa le chambellan. Faites-moi confiance. C'est votre tante qui m'envoie.

Vivienne secoua la tête. Elle ne comprenait pas ce qui se passait. Ou plutôt, elle refusait de comprendre. Car il ne

pouvait s'agir que d'une chose : les soldats de la Garde royale ne pouvaient être ici que pour une seule raison.

Bohem.

Il ne fallait pas qu'elle reste ici, dans la rue ! Il fallait qu'elle découvre ce qu'il s'était passé. Les yeux emplis

d'angoisse, elle se décida enfin à suivre le chambellan vers le palais.

– Allons-y.

L'officier de la duchesse la guida vers la porte de service du grand édifice. Ils passèrent le plus loin possible de

l'entrée principale pour ne pas attirer l'attention des gardes du roi. Il régnait une ambiance étrange dans les rues qui

entouraient le palais. Il n'y avait plus un seul soldat de la duchesse et les gardes du roi, arborant fièrement leur

bannière, semblaient très agressifs, prêts à se battre au moindre signal. On pouvait lire une grande détresse dans les

yeux des quelques citadins qui étaient encore là.

Vivienne cacha son visage derrière le col noir de son manteau. Le chambellan marchait vite, elle essaya de ne pas

se laisser distancer. Elle n'aurait pas aimé se retrouver seule au milieu de la rue. Ils entrèrent enfin dans le palais par la

porte latérale, qui n'était pas encore surveillée par les soldats du roi, avant de se diriger vers les cuisines où étaient

rassemblés, terrifiés, de nombreux serviteurs.

Ces gens dévisagèrent Vivienne et le chambellan, les reconnaissant sans doute.

– Que se passe-t-il ? demanda à nouveau Vivienne, à présent qu'ils étaient à l'abri.

Le chambellan regarda autour d'eux pour vérifier qu'on ne les écoutait pas.

– Le roi de Gallica a envoyé ses hommes pour capturer votre ami, madame.

– Il est entre leurs mains ?

– Je ne sais pas. Je crois que votre tante est en train de gagner du temps… Elle a ordonné à ses soldats de ne pas

résister car elle veut éviter un bain de sang et elle souhaite parler avec le général envoyé par le roi.

– Où est-elle ?

– Elle… Elle doit être arrivée dans le vestibule à présent. Elle allait au devant du général et…

Mais le chambellan n'eut pas le temps de finir sa phrase. Vivienne avait fait volte-face et courait déjà vers le

vestibule du palais, à travers les couloirs de service en sous-sol.

*

* *

– Général Gœtta ! s'exclama la duchesse. Il y a quelques années à peine, j'étais votre reine et aujourd'hui vous

attaquez ma propre demeure ! Je vous croyais un ami fidèle, général !

Vivienne était cachée derrière la porte qui menait au cellier. Elle était arrivée tout droit des cuisines. En entendant

la conversation houleuse qui se tenait dans le vestibule, elle s'était plaquée contre la porte et écoutait à présent ce qui

se passait de l'autre côté.

– C'est justement parce que je suis fidèle, madame, que j'obéis au roi. Nous ne sommes pas ici pour vous attaquer.

Vous avez bien fait de dire à vos soldats de rendre les armes. Si vous nous livrez le jeune homme que nous sommes

venus chercher, nous nous retirerons aussi vite que nous sommes venus.

Ils veulent la contraindre à leur livrer Bohem. Comment va-t-elle faire ? Elle ne peut pas mettre en péril tout le

palais pour le sauver. Mais il ne faut pas qu'il tombe entre leurs mains !

– Quel jeune homme ?

– Vous savez très bien de qui je veux parler, duchesse, allons…

– Pour vous, je ne suis pas une duchesse, général, mais une reine. La reine de Brittia. Et je vous conseille de vous

adresser à moi dans la forme accoutumée.

Elle essaie de l'impressionner. C'est une façon de lui dire qu'il est sur les terres d'Emmer Capigesne…

– Majesté, où est Bohem le louvetier ?

– Je n'en ai pas la moindre idée, je ne sais pas de qui vous parlez, mentit la duchesse de Quienne d'une voix

assurée.

Elle est prête à mentir pour défendre Bohem ! Nous avons de la chance…

– Majesté, nous savons qu'il est entré ici il y a plusieurs jours et que vous l'avez hébergé, ne…

– Général Gœtta, je ne connais pas de Bohem, et je vous recommande de faire tout de suite demi-tour, s'il en est

encore temps. Vous êtes sur les terres du roi de Brittia, et votre présence en mon palais sans y être invité n'est rien

d’autre qu’une déclaration de guerre dont vous êtes, seul, coupable.

d’autre qu’une déclaration de guerre dont vous êtes, seul, coupable.

– Je suis ici sur ordre du roi, Majesté.

– Du roi de Gallica ! rétorqua la duchesse. Mais le comté de Pierevain n’est plus un fief de Gallica depuis que

Livain m’a répudiée. Vous n’avez rien à faire ici !

– Nous ne sommes pas ici pour des raisons militaires, Majesté, mais seulement pour retrouver ce jeune homme. Si

vraiment vous ne le connaissez pas, alors vous n’avez rien à vous reprocher et il est inutile de vous…

– Huit de mes gardes sont morts cette nuit, général. Tués par vos soldats !

Mon Dieu ! Ainsi il y a bien eu une bataille ! Bohem ne se le pardonnera jamais. Encore des gens qui meurent

autour de lui, par sa faute, sans qu’il puisse rien faire et sans qu’il sache pourquoi…

– Vos soldats sont morts parce qu’ils nous ont refusé l’accès de votre palais et…

– Et ils avaient raison puisque vous n’y étiez pas invité !

– Majesté, je n’ai pas de temps à perdre. Je vais ordonner de ce pas que votre palais soit fouillé, ainsi que la ville

tout entière et, si vous avez dit vrai, alors vous n’avez aucun souci à vous faire. Nous serons partis avant demain soir.

Le général salua la duchesse de Quienne et fit demi-tour.

Vivienne, de l’autre côté de la porte, se mordit les lèvres. C’était un horrible cauchemar.

Mais où était Bohem ? Hélène avait-elle eu le temps de le faire fuir ?

Vivienne resta un long moment le dos collé à la porte. Son cœur battait à tout rompre. Le sang cognait contre ses

tempes. Et dans l’obscurité, elle avait les yeux grand ouverts. Elle se posait mille questions, essayait d’analyser ce

qu’avait dit la duchesse pour voir s’il n’y avait pas eu un indice dans son discours au sujet de Bohem. Il fallait qu’elle

le trouve et qu'elle puisse fuir avec lui.

Sa vocation de troubadour pouvait attendre. À présent qu'elle savait qu'Hélène était prête à la recevoir à sa cour,

elle n'était plus si pressée d'apprendre l'art des chansons et de la poésie. Il y avait plus urgent. Bohem, aider Bohem

et être auprès de lui, tout simplement. Parce qu'elle l'aimait, avec tous ses défauts, ses peurs, ses angoisses, ses coups

de tête. Et ses belles qualités aussi. Elle n'avait jamais rencontré de cœur si généreux, niché derrière le regard pur

d'un garçon de dix-sept ans. Une telle force et une telle faiblesse à la fois ! Il avait besoin d'elle. Non. Elle devait être

honnête. C'était elle qui avait besoin de lui, de le voir, de le savoir près d'elle. De lui tenir la main et de

l'accompagner là où il devait aller.

L'aider à suivre la voix qui l'appelait.

Oui. Elle devait retrouver Bohem.

Soudain, la porte s'ouvrit derrière elle. Vivienne faillit tomber à la renverse et fut rattrapée par l'homme qui avait

ouvert. Un soldat du roi.

– Lâchez-moi ! protesta-t-elle.

– Allons, gamine, on va là-haut, dans la grande salle, comme tout le monde !

Il la tenait fermement par le bras, la serrant si fort qu'il lui faisait mal. Vivienne se plaignit mais il ne l'écoutait pas.

Il semblait trouver cela amusant de la voir se débattre ainsi pour échapper à sa poigne. Il la bouscula un peu et la força

à marcher devant lui.

– Allez ! grogna-t-il, ma belle ! Pas d'histoire où ça va mal finir !

Et il lui envoya une grande claque sur les fesses.

Vivienne se retourna, furieuse. Elle n'en revenait pas. Ce fou ne savait pas à qui il avait affaire !

– Ne me regarde pas comme ça, gamine ! Demi-tour et en route ! ordonna-t-il en la poussant à nouveau devant lui.

Vivienne, hors d'elle, comprit qu'il ne servait à rien de résister. Les mâchoires serrées, les poings crispés, elle

avança en traînant les pieds, se laissant guider par les coups que le soldat lui donnait dans le dos. Il lui fit monter les

marches et rejoindre une file de serviteurs, d'artisans et de soldats désarmés qui, comme elle, entrèrent dans la plus

grande pièce du palais, la salle de réception où, quelques semaines plus tôt, les gens d'Hélène avaient célébré le

retour de la duchesse au comté de Pierevain.

La jeune femme pénétra dans la grande pièce, regarda partout autour d'elle et aperçut enfin la duchesse, à l'autre

bout de la salle, entourée de ses principaux conseillers. Sans hésiter, Vivienne se précipita vers elle.

La duchesse la vit arriver, s'avança et la prit dans ses bras.

– Vivienne, ma fille ! Tu es saine et sauve !

– Où est Bohem, ma tante ? répliqua la jeune femme sans attendre.

La duchesse jeta un coup d'œil alentour.

– Mettons-nous un peu à l'écart, dit-elle en entraînant sa nièce avec elle.

Vivienne tremblait. La gorge nouée, elle imaginait le pire. Les conseillers de la duchesse, comprenant qu'elles

avaient besoin de s'isoler, firent discrètement un arc de cercle autour d'elles pour les séparer de la foule et les cacher

au regard des soldats à l'entrée de la grande pièce.

– Je ne sais pas, Vivienne. Je ne sais pas où il est. Mais une chose est sûre, ils ne l'ont pas trouvé puisqu'ils le

cherchent encore. Il était là cette nuit, pourtant. Par ma faute.

– Pourquoi par votre faute ?

– Je lui ai dit de t'attendre. Je ne pensais pas que les soldats oseraient entrer ainsi. Si vite…

– Vous avez bien fait, ma tante. Je vous remercie. J'aurais, en effet, tant voulu le voir ! Mais où est-il, alors ?

– Je ne sais pas, répéta la duchesse. Je suis désolée, Vivienne. Avant d'envoyer le chambellan te chercher, je lui ai

demandé d'aller voir dans la grange… C'est là que Bohem a pris l'habitude de dormir depuis ton départ. Or il n'y

était plus…

– Mon Dieu ! lâcha Vivienne, et des larmes coulèrent sur ses joues.

La duchesse la prit à nouveau dans ses bras et la serra contre elle. Mais au même moment, quelqu'un dans la foule

cria son nom.

– Vivienne !

La jeune femme se retourna en essuyant ses quelques larmes. La Rochelle. Elle reconnaissait sa voix. Elle se

La jeune femme se retourna en essuyant ses quelques larmes. La Rochelle. Elle reconnaissait sa voix. Elle se

faufila entre les conseillers de la duchesse pour le chercher dans la foule. Puis elle le vit enfin. Il courait vers elle à

travers la grande salle encombrée.

– Fidélité ! s'exclama Vivienne en lui tendant la main.

Le jeune homme avait le visage ensanglanté et se tenait le bras gauche.

– Que t'est-il arrivé ?

Le Compagnon, à bout de souffle, s'assit en grognant sur la chaise que lui tendait la duchesse de Quienne.

– Ils m'ont pris pour Bohem, avec ma boucle d'oreille ! Ces imbéciles ont finalement compris que ce n'était pas

moi, puisque je n'avais pas de cicatrices… Mais maintenant, je risque bien d'en avoir, avec les coups qu'il m'ont

donnés !

– Pourquoi vous ont-ils frappé ? demanda la duchesse en prenant la main du jeune homme.

Le Compagnon pouffa, malgré ses nombreuses blessures.

– Pour me punir de leur avoir dit que j'étais Bohem…

– Tu leur as dit ça ? s'exclama Vivienne, perplexe.

– Eh bien oui ! Pour faire gagner du temps à Bohem.

– Tu l'as vu ?

– Évidemment ! Je l'ai aidé à s'enfuir, ça ne se voit pas ?

– Et où est-il maintenant ?

– Eh bien, loin d'ici, sûrement ! J'ai détourné leur attention pendant qu'il sortait par la petite porte du forgeron… Il

doit être dans la ville, ou même hors de la ville, maintenant.

– Espérons-le, glissa la duchesse. Les soldats du roi commencent déjà à fouiller Pierre-Levée !

– Nous devons aller l'aider ! s'exclama Vivienne.

– Non, Vivienne ! Il m'a demandé de veiller sur toi, et il m'a dit que nous devions rester ici…

– C'est hors de question !

Le Compagnon leva les yeux au ciel.

– Mais vous n'êtes pas possibles, tous les deux ! Vous cherchez à vous faire tuer, ou quoi ? Nous restons ici,

comme il nous l'a demandé, un point c'est tout !

Vivienne poussa un soupir. Il était inutile de discuter. Elle prit un mouchoir dans sa poche et essaya de soigner le

Compagnon. Pour le moment, elle ne pouvait rien faire de mieux.

Chapitre 9

LE CORNEMUSEUR

Le lendemain, après avoir fouillé le palais de fond en comble et sillonné la ville longuement, pénétrant sans aucune

réserve dans les maisons des habitants de Pierre-Levée, les soldats du roi n'avaient toujours pas trouvé Bohem, et le

général Gœtta avait ordonné qu'on arrêtât les recherches.

Les habitants de Pierre-Levée étaient de plus en plus irrités, commençaient à le montrer dans les rues, et le général

ne voulait surtout pas d'une émeute. Il était temps de se retirer. La réussite de leur mission aurait dû reposer sur sa

rapidité. Sur la surprise. Ils avaient fait vite, ils avaient surpris, mais Bohem n'était pas là. Ou il n'était plus là, en tout

cas.

Le général était évidemment furieux et humilié à la fois. Il était certain que Bohem était passé par là, que la

duchesse l'avait protégé, qu'elle lui mentait et que le jeune homme lui avait échappé de peu. Il allait devoir à présent

annoncer au roi de Gallica que sa mission s'était soldée par un échec, ce qui n'était pas très réjouissant.

L'ost du roi était sur le point de quitter le Palais des Ducs sous le regard haineux des sujets de la duchesse, quand

celle-ci fit irruption dans la cour et traversa les rangées de soldats pour se diriger tout droit vers le général.

– Général Gœtta ! lui lança-t-elle d'une voix méprisante. Je vois que vous partez ! N'avez-vous pas des excuses à

nous faire ?

Le militaire, perché sur son cheval, releva le bassinet de son heaume.

– Madame, comme promis, nous quittons votre palais. Nous sommes venus chercher Bohem, nous ne l'avons pas

trouvé, nous partons. J'ai tenu ma parole.

– Vous avez tué huit de mes hommes, général, et terrorisé inutilement les habitants de Pierre-Levée.

– Madame…

– Majesté ! corrigea la reine de Brittia.

– Majesté, reprit-il, nous n'avons pas retrouvé Bohem, mais je reste convaincu que vous l'avez caché et aidé à

s'enfuir, et je ne pense pas que cette affaire soit finie…

– Que vous en soyez convaincu ne constitue pas une preuve, général. Vous m'avez attaquée sans raison, sans

preuve, et sans succès.

– Je n'ai fait qu'obéir aux ordres du roi de Gallica.

– C'est pitoyable de se retrancher ainsi derrière les ordres de sa hiérarchie. Je vous ai connu plus fier, général, plus

glorieux ! Eh bien retournez le voir, votre roi ! Et apportez-lui cette nouvelle : je viens d'envoyer un messager en

Brittia pour faire savoir à Emmer Capigesne, mon époux, que l'ost de Livain a attaqué le Palais des Ducs. Je pense

que vous pouvez dire à votre roi de se préparer pour la guerre.

– Majesté…

– Cessez de me répondre, général ! Vous êtes un minable pion de ce roi dégénéré ! Vous avez fait ce que vous

– Cessez de me répondre, général ! Vous êtes un minable pion de ce roi dégénéré ! Vous avez fait ce que vous

étiez venu faire, sans la moindre conscience. Maintenant, partez ! Sortez de mon palais ! N'aggravez pas une situation

qui est déjà catastrophique.

Le général soupira. Il rabaissa son casque et fit signe à ses soldats de se mettre en route.

La duchesse recula et les regarda sortir un à un du palais, sous les cris de haine de la foule qui s'était rassemblée

devant les portes. Les habitants de Pierre-Levée étaient prêts à exploser. La duchesse se dit en souriant que les soldats

du roi n'auraient probablement pas pu rester une seule journée de plus. Le peuple aurait fini par prendre les armes.

En tout cas, elle avait à présent la confirmation qu'elle était venue chercher. Ils n'avaient toujours pas trouvé

Bohem. C'était sans doute une bonne nouvelle. Mais Hélène n'était pas rassurée.

*

* *

Bohem était parvenu à s'enfuir par le sud de la ville. De justesse. Il avait dû escalader l'enceinte de Pierre-Levée

sans se faire voir, redescendre de l'autre côté et traverser la rivière à la nage. Il avait profité des dernières heures de la

nuit pour ne pas se faire repérer par les nombreux soldats qui sillonnaient les environs. Ils étaient partout. Dans la

ville, le long des remparts ; certains même tournaient tout autour. Il avait dû rester caché sur la rive un long moment

avant que la route soit libre.

Il était à présent allongé dans l'herbe, épuisé. Il avait couru tout droit, sans se retourner, sans réfléchir à la direction,

et il avait estimé qu'il était suffisamment loin de la ville pour pouvoir se reposer enfin. Il ne pouvait s'empêcher de

penser à Vivienne. Qu'il n'avait pu revoir. Qu'il ne reverrait peut-être jamais ! Car il devait fuir à nouveau. Après

toutes ces journées passées à la cour d'Hélène de Quienne, il devait reprendre la route, maintenant. Il avait assez

attendu, il le sentait au fond de lui. Comme une urgence inexpliquée qui lui ordonnait de se mettre en route. Il devait

aller au-devant de ce qui l'attendait. Mais plus il fuirait, plus il s'éloignerait de Vivienne.

Et surtout, il ne savait toujours pas où aller. Il n'avait pas encore vraiment décidé. Il n'avait pas eu le

temps de lire

avec Chrétien le Bestiaire de Thaon dans son intégralité, et il n'avait pas trouvé les réponses qu'il cherchait. Mais

avait-il besoin de réponses ? Que cherchait-il, après tout ? Voulait-il uniquement comprendre pourquoi on le

cherchait ? En quoi cela l'avancerait-il ? Ou bien… Ou bien voulait-il savoir qui étaient ses véritables parents ? Cela

ne changerait sans doute rien à son destin ! La réponse, il l'avait au fond de lui. Inutile de chercher ailleurs. Il n'avait

qu'une seule chose à faire.

Comme Vivienne, comme les Compagnons. Il devait assouvir sa vocation. Hélène de Quienne l'avait si bien

énoncée. Sauver les Brumes. Voilà ce qu'il devait faire. Et c'était à sa portée. N'en avait-il pas déjà sauvé une ? Ne

communiquait-il pas avec elles ?

Mais par où commencer, maintenant ? Il ne pouvait aller dans tous les villages de Gallica et convaincre les

louvetiers de ne plus tuer les Brumes ! Ce n'était pas possible, évidemment. C'eut été ridicule ! Mais alors, comment

faire ?

La Licorne. Oui. Sans doute. Trouver la Licorne, la reine des Brumes. Celle qu'aucun louvetier n'avait jamais

trouvée. Lui, il la trouverait, il en était sûr. Mais que ferait-il alors ? Il ne savait pas vraiment. Peut-être que, s'il la

trouvait, il pourrait entrer en contact avec elle, comme il l'avait fait avec le loup et la chimère, par le biais de ses rêves.

Elle le guiderait. Elle lui montrerait ce qu'il devait faire. Pour sauver les Brumes. Peut-être. Les chances étaient

faibles, et il n'était pas certain de réussir. Cependant, pour le moment, il n'avait rien de mieux à faire…

Cela risquait de ne pas être simple. Partir à la recherche de la Licorne tout en échappant à ceux qui le

poursuivaient… Il faudrait encore fuir, se cacher ! Et cette fois-ci il était seul. Vraiment seul.

Soudain, Bohem entendit des bruits sourds de sabots contre le sol. La tête dans l'herbe, il ressentit les vibrations

dans la terre. Il se leva brusquement. Et il comprit alors que c'était une erreur. Une grave erreur. Qu'il aurait dû rester

couché dans l'herbe.

Car les cavaliers l'aperçurent aussitôt.

Bohem ne bougea pas. Il sut qu'il était inutile de fuir cette fois. Il était trop tard. Plus rien ne pourrait le sauver. Et

de toute façon, il n'avait même plus le courage d'essayer.

Il se laissa tomber sur les genoux et attendit. Résolu.

Les cavaliers fonçaient droit sur lui. Il commençait à voir leur uniforme. Bohem secoua la tête. Il ne comprenait pas

vraiment. Ce n'étaient ni des soldats du roi, ni des Aïshans ! Mais il lui semblait les reconnaître tout de même. Leur

casque droit. Leur surcot blanc. Et cette croix rouge pattée sur leur épaule.

Les chevaliers de la Milice du Christ ! Ces moines guerriers qu'il avait déjà vus dans la région de Villiers-Passant

et qui inspiraient le respect sur leur passage. Des serviteurs de Dieu qui défendaient la chrétienté à travers le monde.

On racontait tant de choses à leur sujet ! Les croisades, la splendeur de l'ordre…

La Milice du Christ. Était-elle à sa recherche elle aussi ? Non, c'était complètement insensé ! Ces hommes étaient

justes. On le lui avait répété si souvent. Ils ne pouvaient pas vouloir de mal à un jeune homme comme lui. Il devait

leur faire confiance. Ils ne venaient pas pour l'arrêter. Pas eux. Il fronça les sourcils et se releva lentement.

Quand les chevaliers arrivèrent à sa hauteur, il n'eut pas même le temps de les saluer. Ils jetèrent sur

lui un grand

filet de cordes. Bohem, surpris, essaya de se débattre, mais il se prit un pied dans une maille et tomba la tête la

première aux pieds d'un cheval. Quand il essaya de se relever, il reçut un coup violent sur le crâne et perdit

connaissance.

*

* *

Quand il revint à lui, Bohem était couché sur le ventre à l'arrière d'un cheval, bâillonné. Des cordes lui liaient

chevilles et poignets, trop serrées. Il poussa un grognement de douleur. La position inconfortable dans laquelle on

l'avait mis lui déchirait l'abdomen, et il commençait à ressentir sur la nuque les effets du coup qu'on lui avait porté. Il

avait envie de vomir.

Il toussa, mais cela fit empirer sa douleur à la tête, alors il essaya de souffler, de reprendre une respiration normale à

travers le bâillon qu'il avait sur la bouche. Impossible. La croupe du cheval ne cessait de rebondir et s'enfonçait dans

travers le bâillon qu'il avait sur la bouche. Impossible. La croupe du cheval ne cessait de rebondir et s'enfonçait dans

ses côtes. Il se demanda combien de temps il pourrait tenir. Jusqu'où les Miliciens voulaient-ils l'emmener ? Et

pourquoi ? Étaient-ils au service du roi de Gallica ? Avait-il échappé aux uns pour finalement tomber entre les mains

des autres ?

La tête à l'envers, il voyait défiler le sol à travers les sabots du cheval. Combien étaient-ils ? Plus d'une vingtaine.

Il n'avait pas eu le temps de bien voir. Il ne s'était pas attendu à ce qu'on l'attaque ainsi. Quel idiot il faisait ! Il le

savait pourtant ; il devait se méfier de tout le monde. Il n'avait personne de son côté, sauf, peut-être, Vivienne et

Hélène. Il ne devait faire confiance à personne. Il se l'était déjà dit mille fois.

Soudain, un autre cheval, venu de l'arrière, arriva à sa hauteur. Il essaya de relever la tête pour voir le visage du

cavalier, mais il ne pouvait la lever suffisamment. Cela lui faisait trop mal à la nuque.

– Allons, ne vous inquiétez pas, jeune homme, nous arrivons bientôt à la commanderie de Malleyrand, vous

pourrez vous reposer, et demain nous aurons une charrette pour vous escorter, ce sera beaucoup plus confortable.

L'escorter ? Était-ce vraiment la formule appropriée ? Il aurait voulu crier quelque insulte à l'homme qui lui parlait

ainsi, mais il ne pouvait pas. Le bâillon l'empêchait de prononcer la moindre parole. Il aurait aussi voulu demander

pourquoi on l'emmenait, et où, et sous quelle autorité. Mais il devrait attendre. Attendre dans la douleur et la peur.

Encore. Il ne faisait que ça.

Les Miliciens le transportèrent ainsi jusqu'au soir, et il crut qu'il allait mourir tellement son ventre lui faisait mal. Ils

arrivèrent à la tombée de la nuit devant un ensemble de bâtiments que Bohem distingua vaguement. Une sorte de

ferme immense, avec plusieurs dépendances, et, au centre, une grande chapelle. On leur ouvrit la porte qui menait au

cœur de la commanderie. Bohem respirait avec de plus en plus de difficulté, et il faillit s'étouffer quand enfin on le fit

descendre du cheval.

Il s'écroula par terre en fermant les yeux, se contorsionnant de douleur. Mais on ne lui laissa pas le temps de

reprendre son souffle. Deux Miliciens vinrent le ramasser et le traînèrent dans l'une des dépendances où il y avait un

cachot. On le jeta à l'intérieur sans ménagement. Le visage dans la poussière, il entendit le bruit de la grille qu'on

refermait derrière lui, dans l'obscurité.

Il grogna et sanglota de douleur. On n'avait même pas pris la peine de le détacher ou de lui enlever son bâillon. La

tête lui tournait. Il ferma les yeux et essaya de se calmer. De reprendre le contrôle de son souffle. De prendre le

dessus sur la souffrance. Mais il était pris de vertiges. Il avait l'impression de tomber dans un gouffre obscur, poussé

par un vent silencieux, de plus en plus fort. Il allait s'évanouir.

Non. Il ne devait pas flancher. Il devait se reprendre.

Il pensa à Vivienne. Au loup. Il essaya de se raisonner. De se concentrer sur ces souvenirs simples. Vivienne. Le

Loup. Les Compagnons. De bons souvenirs. Des raisons de vivre. De ne pas se laisser abattre. Les images dans sa

tête arrêtèrent peu à peu de tourner. Les vertiges s'estompèrent peu à peu.

Quand il eut à peu près retrouvé ses esprits il ouvrit les yeux. Puis, en bougeant la tête de bas en haut, plusieurs

fois, il parvint à se débarrasser de son bâillon. De l'air ! Il inspira profondément. Souffla. Reprit une respiration

normale. Mais son ventre lui faisait encore atrocement mal.

Il leva la tête. Il crut distinguer un tas de paille et des couvertures au fond du cachot. Il poussa un long soupir. Puis

il rampa lentement vers cette couche de fortune et roula dessus, en gardant ses mains liées au-dessus de sa tête. Il

s'étendit de tout son long sur le dos.

Il plongea son regard dans le labyrinthe des pierres au plafond. Ses yeux commençaient à s'habituer à la pénombre.

Il y avait quelques fenêtres surélevées, dans les différents cachots, et plusieurs rais de lumière traversaient l'obscurité.

Combien de temps allait-on le laisser là ? Et comment pourrait-il s'en sortir, à présent ? Comment avait-il pu se

laisser prendre si bêtement ? Après tous ces efforts ! Après ce qu'avaient fait tous ceux qui l'avaient aidé ! Il s'en

voulait tellement !

Soudain, une voix le fit sursauter de l'autre côté de la pièce.

– Vous êtes Bohem ?

Le jeune homme se dressa sur un coude. Il y avait un homme dans le cachot voisin. Il ne l'avait pas vu. Immobile,

assis contre le mur, le visage à peine éclairé par la lumière des étoiles qui filtrait entre les barreaux de leur prison, il le

dévisageait.

Bohem fronça les sourcils. C'était un homme d'une quarantaine d'années, estima-t-il. Qui portait l'habit des

Miliciens. Un piège ? On voulait le faire parler ? Peut-être valait-il mieux ne pas répondre à cette question. Pas tout de

suite. Rester méfiant.

– Qui êtes-vous ? demanda Bohem, la voix rauque.

– Un imbécile.

– Mais encore ?

– Je suis sergent. Enfin, je l'étais. Le Grand-Maître de la Milice m'a relevé de mes fonctions… Je m'appelle

Fredric. Et vous êtes Bohem, n'est-ce pas ? Cette boucle d'oreille, cette cicatrice sur vos sourcils…

– Pourquoi vous a-t-on relevé de vos fonctions ? le coupa Bohem.

– Parce que je suis un imbécile et que depuis vingt ans je suis aveuglément des ordres de plus en plus stupides !

– Qu'avez-vous fait ?

– J'ai eu la mauvaise idée de dire au Grand-Maître que je n'étais pas favorable à ses intentions

d’attaquer Pierre-

Levée, voilà.

– Je ne comprends pas…

– S’ils vous ont trouvé, c’est qu’ils ont attaqué, non ?

– Qui ça, *ils* ? Les Miliciens ?

– Oui…

– Non. Pierre-Levée a été attaquée par les soldats du roi.

– Ah bon ? Alors, ils ont été les plus rapides ! C’est bien la première fois ! Mais vous, alors ? Comment vous ont-

ils capturé ?

Bohem ne répondit pas. Il réfléchit. Ainsi, la Milice et la Garde royale n’agissaient pas de concert. Elles voulaient

toutes les deux le capturer, mais pas ensemble. Il avait donc trois ennemis à présent ! Il haussa les épaules. Tout ceci

n’avait sans doute plus aucune importance, maintenant qu’il était prisonnier.

n’avait sans doute plus aucune importance, maintenant qu’il était prisonnier.

– Et pourquoi n’étiez-vous pas favorable aux intentions de votre Grand-Maître ? demanda finalement Bohem en

s’adossant au mur lui aussi.

– Mais dites-moi, je ne vais pas répondre comme ça à toutes vos questions sans que vous répondiez à la seule

question que je vous ai posée, moi.

Bohem resta silencieux.

– De toute façon, vous n’avez pas besoin de me répondre ! lâcha finalement le sergent d’une voix cynique. Je sais

bien que c’est vous. Vous correspondez exactement à la description. Et vous ne seriez pas ici…

L’ancien Milicien se tut à son tour. Il cessa de regarder Bohem et plongea son regard dans le petit bout de ciel

derrière la fenêtre de son cachot. Le silence s'installa, longuement. On entendait quelques bruits dehors, des gens qui

s'affairaient entre les bâtiments. Une chouette. Rien d'autre.

– Je ne voulais pas obéir, reprit finalement le sergent Fredric, parce que je ne pense pas que ce que nous faisons ici

est conforme à la règle de saint Courage. Parce que je pense que le Grand-Maître n'est pas fidèle à l'objet réel de

notre ordre. Je crois qu'il est en train de dénaturer la Milice.

– C'est-à-dire ?

– Notre ordre n'a pas pour but de terroriser les chrétiens de Gallica. Et c'est ce que fait Dumont Desbardes.

– Je vois. Vous avez eu mauvaise conscience…

– Exactement, jeune homme. Mais pas pour vous, rassurez-vous ! Je n'ai pas pitié d'un hérétique…

– Un hérétique ? C'est ainsi qu'on me voit ?

– C'est ce que vous êtes !

– Vraiment ? Et pourquoi ?

– Je préfère ne pas en parler !

– Vous préférez ne pas en parler, ou bien vous ne savez pas ?

– Pourquoi me demandez-vous ça ? Vous prétendez ne pas l'être ?

– Monsieur, je n'ai aucune leçon à vous faire, il me semble que vous êtes plus âgé que moi… Mais vous dites

vous-même que votre Grand-Maître vous a manipulé pendant vingt ans. Ne pouvez-vous pas envisager un seul

instant qu'il vous ait aussi menti à mon sujet ?

– Et dans ce cas, jeune homme, pourquoi le roi vous cherche-t-il, lui aussi ?

– J'aimerais bien le savoir ! Ce doit être pour la même raison que votre Grand-Maître. Mais cette raison, je l'ignore.

En tout cas, je peux vous dire une chose, que vous croirez si vous voulez : je ne suis pas hérétique…

Je ne suis même

pas sûr de savoir ce que ce mot signifie !

Au même instant, un Milicien fit irruption dans le petit bâtiment qui abritait leurs cachots. Bohem sursauta.

– Allons, assez parlé tous les deux ! On vous entend depuis la cour. Sergent Fredric, vous n'êtes pas raisonnable !

Nous allons vous changer de cachot !

L'ancien Milicien se laissa faire. Il savait sans doute qu'il était inutile de lutter. Il suivit le chevalier derrière une

porte du bâtiment. Et Bohem ne les vit pas reparaître.

Il ferma les yeux et se laissa tomber sur sa couche, désespéré.

*

* *

Le loup et la chimère n'ont plus besoin de me guider. J'avance seul sur les rives de mon rêve, à présent. Les

Brumes sont là, bien sûr, mais elles sont derrière moi, maintenant. Comme pour veiller sur moi. Ou me surveiller

peut-être. M'espionner ? Non. Je ne me retourne pas. Je n'ai pas besoin. Je sens leur présence. Rassurante. Je me

sens plus en sécurité ici. Inattaquable.

Et ici, je suis libre. N'importe quand. Ils pourront m'attacher, m'enfermer là-bas. Cela n'y changera rien. Ici, je

suis libre. Je serai libre, tout le temps.

Je reconnais le chemin. Je vais moins vite, peut-être, mais je me dirige seul cette fois. La forêt n'est plus loin.

J'espère qu'il sera là. Il faut qu'il soit là. Que je puisse lui parler. Mais est-ce possible ? M'entendra-t-il ?

Voici la forêt. Silencieuse. Elle me paraît plus sombre que d'habitude. Mais peut-être est-ce moi qui suis plus

sombre.

Il arrive. Il marche vers moi. Toujours le même sourire. Cette longue barbe blanche qui tombe sur son ventre

rond. Son instrument sur son dos. Il a l'air tellement insouciant. Il ne sait pas. Je dois le prévenir.

Parler. Je me souviens. Je sais comment faire. Parler. C'est simple. Un acte si simple. Mais si important. Je dois

lui parler, à lui, ici, en espérant que son double ; là-bas, entendra. Comprendra. A-t-il la même conscience que

moi ? Se souvient-il de ce que nous disons ici quand il se réveille ? Oui. Forcément. Sinon il ne m'aurait pas

demandé de l'attendre la dernière fois. Je dois lui faire confiance.

Faire confiance. Je me suis promis de ne plus le faire. Mais je n'ai pas le choix. Que peut-il m'arriver de pire,

maintenant ?

– Vous êtes Mjolln Abbac, n'est-ce pas ?

Il semble surpris. Mais il sourit toujours. Oui, c'est bien lui. Je le vois dans son regard. Il est le poète dont m'a

parlé Hélène de Quienne. Le musicien venu d'un monde lointain.

– Ahum. Je suis le Cornemuseur.

Voilà. Il confirme. Peut-être ne peut-il pas dire son propre nom. J'avais déjà eu cette impression la dernière fois.

Il ne pouvait donner le nom d'Hélène de Quienne, ni le sien. Pas ici. Comme si ces mots lui étaient interdits. Mais

voilà. Je sais qui il est à présent. Mjolln Abbac. Le Cornemuseur.

– Je n'ai pas pu vous attendre à Pierre-Levée. Nous avons été attaqués.

Il fronce les sourcils. C'est la première fois que je le vois ainsi. Inquiet. Il m'écoute. Il comprend.

– Je me suis enfui, et j'ai été capturé par la Milice du Christ.

– Je me suis enfui, et j'ai été capturé par la Milice du Christ.

– Ça, où es-tu ?

– Je suis… Je suis prisonnier dans…

Je ne me souviens pas. Le nom. Je suis sûr de l'avoir entendu. Le nom de cet endroit.

– La commanderie de…

Je n'arrive pas à me souvenir du nom. Impossible ! C'est étrange. Je suis sûr que, si j'étais éveillé, je pourrais

m'en souvenir. Mais ici, impossible. Je n'y arrive pas.

– À l'est. Une commanderie au sud-est de Pierre-Levée, je crois. Je ne sais pas. Je ne suis pas sûr. Je me suis

évanoui. Je n'arrive pas à me souvenir.

– Ce n'est pas grave, je te trouverai. Oui. Ahum. Où que tu sois. Je dois te trouver, je te trouverai.

– Dépêchez-vous, monsieur Abbac ! Je ne sais combien de temps je pourrai tenir. Et j'ai besoin de vous. J'ai

besoin de vous demander… De vous demander quelque chose. Je…

Je ne me souviens plus. De ça non plus. Je n'arrive pas à m'en souvenir. Que m'arrive-t-il ? Il sourit. Il saisit ce

qui m'arrive. C'est étrange.

Je ne comprends pas. J'espère qu'il se souviendra.

Il disparaît. Son image devient floue, à nouveau. S'estompe devant la forêt. Se confond avec les arbres. Et

s'éloigne. De Vautre côté de mon rêve.

Je suis seul à nouveau. Avec mes Brumes. Il n'y a personne ici. Jamais personne. Ce monde est déserté. Ce n'est

pas normal. – J'ai besoin de vous ! Cela ne sert à rien de crier Il n'est plus là. Pourtant… Pourtant je ressens une

présence. Nouvelle. Quelque part. Non, pas une présence nouvelle. Je l'ai déjà ressentie. Déjà croisée, cette

présence. Oui. Bien sûr.

Les deux visages. Le vieillard et l'enfant. Ces deux regards terribles qui voient au travers des choses et des gens.

Ils se dessinent autour de moi. Tout autour. Se dressent lentement pour remplir le ciel tout entier. Ils m'observent.

Me dévisagent. Se referment sur moi comme une voûte menaçante. Terrifiants. Emplis de haine. Les Brumes ont fui.

Je suis totalement seul à présent.

Seul face à ces deux visages. Soudain, ils s'estompent. Disparaissent dans le ciel, et toute la lumière se rassemble

en un point. À l'horizon, devant moi. Comme un soleil lointain, éblouissant.

Au milieu de cette lumière ; un homme arrive. Marche vers moi. Il porte sur son dos fourrures et peaux de bêtes. Il

avance. Rapidement. Je ne dois pas le laisser me toucher. Je dois me réveiller. Il me fixe du regard. Il est de plus en

plus proche. Trop proche. Je reconnais ses yeux. Ce sont les yeux des deux visages. Les yeux du vieillard et de

l'enfant. Mais ce n'est pas tout. Je connais aussi cette silhouette. Je ne l'ai jamais vue. Non. Mais on me l'a décrite

tant de fois.

Racontée. Comme une histoire pour faire peur aux enfants. Je sais qui tu es. Je connais ton nom, étranger. Tu es

le Sauvage. Celui qui voit le passé et le futur. Le Devin.

Que me veux-tu, à moi ?

Non. Je dois fuir. Je ne dois pas le laisser me toucher.

*

* *

Le matin, on installa Bohem et le sergent Fredric dans une charrette couverte. Le Milicien qui lui avait parlé la

veille ne lui avait pas menti. Le voyage, au moins, serait plus confortable. Moins insupportable en

tout cas. Mais ils

étaient toujours attachés, et on leur avait remis des bâillons pour les empêcher de parler.

Escortée par une douzaine de chevaliers de la Milice du Christ, la charrette se mit en route sans plus tarder. Bohem

pouvait voir dehors entre les deux battants de la bâche de cuir qui fermait l'arrière de la charrette. Il comprit qu'ils

sortaient de la commanderie et qu'ils partaient rapidement vers l'est. Il regarda les bâtiments de pierre s'éloigner et se

demanda ce qui les attendait à présent.

On ne lui avait toujours pas adressé la parole. C'est tout juste s'il avait pu croiser le regard de l'un de ses

tortionnaires. On lui avait donné un morceau de pain et un peu d'eau en le réveillant, rien de plus. Et il n'avait pas

revu le sergent Fredric de la nuit.

Mais il était là, à nouveau. Attaché en face de lui. Il lui adressa un regard. L'homme le dévisageait. Bohem ignorait

si ce qui brillait dans ses yeux était de la rage, de la compassion, ou de la peur. C'était, en tout cas, un regard intense.

Il se demanda si le sergent savait, lui, où on les emmenait. Ce qu'on allait leur faire. Il aurait aimé pouvoir lui parler

plus longuement la veille. Il y avait quelque chose de sincère dans la voix de ce Milicien déchu. Une rancœur aiguë

qui ne trompait pas. Mais Bohem n'était pas certain d'avoir pu le convaincre de son innocence à lui.

Il se demanda ce qu'on avait pu dire aux Miliciens pour qu'ils acceptent de le capturer ainsi. On l'avait fait passer

pour un hérétique. Mais comment ? Avec l'histoire de la Brume, sans doute… Mais cette histoire seulement ? Cela

suffisait-il à convaincre des hommes pareils ? Certainement pas.

Bohem soupira et ferma les yeux. Secoué par les cahots violents de la charrette, il essaya de ne penser à rien. De

vider son esprit pour ne pas se laisser submerger par l'angoisse. Par la peur. Mais il n'y parvint pas.

Les deux prisonniers restèrent ainsi longuement face à face, ballottés sur leurs petites planches de bois, incapables

de parler, échangeant de temps en temps des regards inquiets.

Soudain, au milieu de la journée, la charrette s'arrêta. Ce fut une libération pour les deux hommes. Ils étaient

assourdis, assommés par le bruit qui régnait à l'intérieur. Et qui ne s'était pas arrêté. Le bruit des roues. Le bruit du

bois qui grinçait. Les secousses de la route. Et le bruit des sabots, dehors… Un vacarme étourdissant qui s'arrêtait

enfin.

Bohem aperçut les Miliciens qui descendaient de cheval, et qui se réunissaient un peu plus loin. Pour manger sans

doute. Il entendit le bruit des gamelles. D'un feu qu'on allumait. Et le brouhaha indistinct des conversations.

Un peu plus tard, une silhouette s'approcha de la charrette. Un homme en armure ouvrit la bâche et entra à

l'intérieur. C'était un chevalier un peu plus âgé que le sergent, imposant, le visage grave, et qui portait une barbe

noire soigneusement taillée.

Bohem vit Fredric écarquiller les yeux. Il en déduisit que ce devait être le Grand-Maître, cet homme que le sergent

Bohem vit Fredric écarquiller les yeux. Il en déduisit que ce devait être le Grand-Maître, cet homme que le sergent

semblait détester et qui l'avait destitué. Andréas Dumont Desbardes.

Celui-ci enleva le bâillon de Bohem et s'assit en face de lui, à côté du sergent. Il n'adressa même pas un regard à

ce dernier.

– Bonjour, Bohem.

Le louvetier ne répondit pas.

– Je suis Andréas Dumont Desbardes.

– Votre nom ne m'intéresse pas. Libérez-moi, je n'ai rien à faire ici, se contenta de répliquer le jeune homme, plein

de mépris.

Le Grand-Maître éclata de rire.

– Mais bien sûr ! s'exclama-t-il ironiquement. J'ai traversé le pays tout entier pour vous retrouver, et maintenant

que je vous tiens, je vais vous libérer, puisque vous me le demandez si gentiment !

Bohem resta impassible. Il se demanda ce que le Grand-Maître était venu faire. Ils étaient visiblement en route pour

une autre destination, et ils n'étaient pas encore arrivés. Pourquoi venait-il lui parler maintenant, pendant que ses

hommes déjeunaient ?

– Où m'emmenez-vous ? demanda Bohem d'une voix calme.

– Nous nous rendons à l'abbaye de Cerly, jeune homme.

Bohem plissa le front. Il avait déjà entendu parler de Cerly.

Bien sûr. Et de l'ordre qui en émanait. Ils allaient dans le plus grand monastère de Gallica ! Pourquoi ?

– Qu'est-ce que Cerly a à voir avec moi ?

– Pas grand-chose, je suppose. Mais il y a quelqu'un là-bas qui a très envie de vous voir. Vous savez pourquoi…

– Non, répondit très sincèrement Bohem.

Alors, il comprit. Le Grand-Maître ne savait pas non plus. Il ne faisait qu'exécuter des ordres. Mais il ignorait ce

qu'on voulait à Bohem. Il n'était qu'un pion, lui aussi. Et cela devait le déranger. Dumont Desbardes voulait en

savoir plus. Il voulait comprendre ce que Bohem avait de si intéressant.

Le jeune homme ne put s'empêcher de sourire. C'était tellement ironique. Ils étaient là, face à face, pleins de

mépris l'un pour l'autre, mais ils ne savaient pas pourquoi.

Le Grand-Maître sembla ne pas apprécier ce sourire. Il se leva brusquement et envoya une gifle à Bohem.

Le jeune homme eut la tête projetée sur le côté. Sa joue le brûlait, mais il ne pouvait rien faire. Il avait les mains

attachées dans le dos. Il se redressa et adressa au Milicien un regard empli de haine.

– Je n'aime pas qu'on se moque de moi, jeune homme. Je vois que vous êtes intelligent. Vous avez très bien

compris ma question. Expliquez-moi ce que je fais là. Dites-moi ce que l'on vous reproche. Après tout, je vous

libérerai peut-être si je ne trouve pas votre capture justifiée…

– Monsieur, je n'en sais pas plus que vous. Je ne sais pas ce qu'on me veut, je pensais même que vous pourriez me

le dire, vous…

– La dernière fois que quelqu'un a refusé de me répondre ainsi, c'était à Sarlac. Une Mère dans une cayenne qui

ne voulait pas me dire où vous étiez. Elle est morte aujourd'hui. Et son silence n'aura servi à rien puisque je vous ai

retrouvé.

Bohem se figea. Non. Le Grand-Maître ne pouvait pas être sérieux. Il mentait. Il voulait l'impressionner. Il ne

pouvait pas avoir tué une Mère !

Le jeune homme tourna les yeux vers le sergent Fredric. Celui-ci ne put soutenir son regard. Il baissa la tête,

désolé. Bohem comprit que c'était donc vrai. Une autre femme était morte à cause de lui. Il pencha la tête en arrière et

ferma les yeux.

– Alors, Bohem. Dites-moi ce que l'on vous reproche…

Le jeune homme resta un instant la tête levée, les yeux clos. Puis il abaissa son regard vers le Grand-Maître. Celui-

ci vit qu'il n'y avait plus une seule trace de peur dans les yeux du jeune homme. Il était furieux. Déterminé.

– Dumont Desbardes, je n'ai rien à vous dire. Et vous ne pouvez pas me tuer, moi, alors sortez d'ici, cette

conversation ne mènera nulle part.

Le Grand-Maître resta immobile. Puis il frappa du pied sur le plancher de la charrette. Le jeune homme était d'une

impertinence incroyable ! Bohem savait que le Grand-Maître ne pouvait rien lui faire. Ses ordres étaient simples. Il

devait ramener Bohem vivant à l'abbaye de Cerly. Et en bonne santé. Bohem l'avait deviné, sans doute. Il en

profitait.

Dumont Desbardes se leva, remit à Bohem son bâillon et sortit de la charrette sans ajouter un mot. Ce gamin ne

perdait rien pour attendre.

*

* *

À l'approche du crépuscule, Bastian aperçut enfin la vouivre en haut d'un grand rocher.

Le louvetier s'immobilisa. Elle ne l'avait pas vu. Pas entendu, même, peut-être. C'était sa chance. La seule qu'il

aurait sans doute. Il ne devait pas la manquer.

Debout au pied du rocher, dans la lumière bleutée de cette nuit finissante, il la regardait sans bouger. Il devait

attendre qu'elle tourne la tête. Dans une autre direction. Il ne fallait surtout pas faire un geste tant que la bête avait le

regard tourné de ce côté-ci. Les vouivres ne distinguaient pas les choses, elles distinguaient les

mouvements. Le

moindre déplacement attirerait son regard. Et elle s'envolerait.

Alors, il attendit. Les muscles tendus. Le visage crispé. Les yeux figés sur la Brume. Prêt à lever son arbalète. Le

doigt déjà engagé sur la détente.

Mais la Brume, pour le moment, ne bougeait pas. Elle était aussi immobile qu'une statue de pierre, dressée sur son

rocher. Peut-être dormait-elle. Non. Pas ici. Les vouivres dormaient à l'abri des regards. Sous la roche ou dans les

hauteurs. Mais pas là. Pas sur un rocher. Non. Elle ne dormait pas. Mais alors, que faisait-elle ? Peut-être l'avait-elle

hauteurs. Mais pas là. Pas sur un rocher. Non. Elle ne dormait pas. Mais alors, que faisait-elle ? Peut-être l'avait-elle

vu, finalement ? Prête à prendre son envol. Attendant le moindre signal.

Bastian sentait ses membres s'engourdir. Ses bras, ses jambes. Sa nuque lui faisait mal. Il avait besoin de bouger.

Mais non. Il devait résister. Attendre encore. Il était un bon louvetier. Parmi les meilleurs. Parce qu'il était patient,

justement. Parce qu'il avait passé de nombreuses nuits ainsi, immobile, à l'affût.

Soudain, la vouivre tourna la tête, d'un mouvement brusque. Elle ne regardait plus dans sa direction. Bastian ne

perdit pas un seul instant. Il savait que cela ne durerait pas. La Brume pouvait tourner encore la tête, tout de suite,

instantanément, et le voir bouger.

D'un geste sûr, précis, vif mais contrôlé, il amena l'arbalète devant son épaule et visa. Le rythme de son tir était

déjà imprimé dans sa tête. Il l'avait répété tant de fois. Lever, viser, tirer. Sans attendre.

Il appuya sur la détente. Vit le carreau s'envoler, filer droit sur sa cible. La vouivre eut juste le temps de tourner la

tête. Mais il était trop tard. Elle ne put même pas voir le regard du louvetier. Le visage de sa mort.

Le carreau lui déchira le cœur.

À la fin de la journée, les chevaliers de la Milice du Christ s'arrêtèrent à la lisière d'une forêt et installèrent

rapidement leur campement.

Il n'y avait aucune ville alentour, c'était un endroit calme et silencieux où ils ne seraient pas dérangés. Ils étaient

encore assez près de Pierre-Levée, et les Miliciens craignaient sans doute que les soldats de la Garde royale aient

découvert leur présence et viennent s'occuper de ce qui ne les regardait pas. Mieux valait ne pas les croiser. Filer vers

Cerly sans attirer l'attention. La course n'était pas encore finie.

On dressa une tente pour le Grand-Maître, qui disparut à l'intérieur et ne se montra pas de toute la soirée. Depuis la

relève du sergent Fredric, l'ambiance au sein de la brigade était tendue. La capture de Bohem n'avait sans doute pas

calmé tous les esprits. Ce n'était pas le genre de mission que ces chasseurs d'infidèles avaient l'habitude de mener. Et

ils étaient mal à l'aise. Cela se sentait dans leur regard, cela se voyait dans leurs gestes.

Les deux prisonniers eurent tout juste le droit de manger un peu de viande et un peu de pain, puis on leur fit faire

un tour dans la campagne avoisinante pour qu'ils se dégourdissent les jambes, avant d'être ramenés à la charrette où

ils allaient devoir passer la nuit. On leur lia à nouveau les mains et les pieds, on leur remit leurs bâillons, et on leur fit

signe de s'allonger à l'intérieur, l'un à côté de l'autre.

Bohem n'en pouvait plus, il était épuisé et découragé. Et surtout, maintenant qu'il n'était plus maître de son destin,

maintenant qu'il était tombé entre les mains de l'ennemi, il se demandait à quoi avait servi sa longue fuite à travers le

pays. Les yeux fermés, la tête appuyée sur le plancher de bois, il ne pouvait s'empêcher de penser à sa petite sœur,

Catriona. Il la voyait encore, avec ses cheveux blonds frisés, son sourire si simple. Les efforts qu'elle faisait pour

rester auprès de lui. Pour lui parler encore quand plus personne n'osait lui adresser la parole. Les conversations à voix

basse au cœur de la nuit, pour ne pas réveiller Martial. Les disputes. Les moments de partage. Et son regard, son

regard surtout. Elle qui le voyait comme un Dieu. Qui l'aimait plus qu'un frère.

Elle était morte pour rien.

Pour rien.

Il aurait mieux fait d'être là, à Villiers-Passant, quand les Aïshans étaient venus le chercher. Il en serait au même

point aujourd'hui, mais au moins tous ces gens ne seraient pas morts par sa faute. Et sa petite sœur aurait continué à

vivre. Sans lui, peut-être, mais à vivre quand même. À courir dans les rues de Villiers-Passant. À grandir. À devenir

la femme qu'elle méritait d'être.

Il essaya de retenir ses larmes. Il ne fallait pas penser comme ça. Il n'était pas responsable. Les responsables étaient

ceux qui le cherchaient ainsi, et qui étaient prêts à tout pour le capturer, sans qu'il puisse comprendre pourquoi. Mais

si ! Maintenant il commençait à comprendre. Il se doutait, en tout cas. Tout ceci tournait autour des Brumes,

forcément. Du lien spécial qu'il avait avec elles. Sa vocation. Tout était lié, bien sûr.

Il n'était pas un garçon comme les autres, il l'avait toujours su, et c'était tout ce qui les intéressait. Le roi, les

Aïshans, la Milice du Christ. Ce n'était pas quelque chose qu'il avait fait. Non. Mais qui il était. Voilà ce qui les

fascinait. Voilà ce qu'ils voulaient comprendre. Et sans doute espéraient-ils le comprendre en le

capturant. Pire, ils

espéraient peut-être qu'il se mettrait à leur service ! Lui, le jeune homme étrange ! Eh bien, ils risquaient d'être

déçus ! Car il ne se mettrait jamais au service de quiconque. Il ne l'avait jamais fait et ne le ferait jamais.

Non ! Toutes ces morts n'auraient pas été vaines. Parce qu'il continuerait, lui, de résister. Jusqu'au bout. De se

battre contre ceux qui pensaient ainsi disposer de lui. Disposer des gens. Disposer de la vie des autres.

Il poussa un profond soupir et essaya de trouver le sommeil. Il était tellement fatigué !

Il tourna lentement la tête sur le côté.

Alors, il faillit pousser un cri d'horreur. Mais le bâillon l'en empêcha. Il eut un geste de recul et se cogna la tête sur

l'épaule de son voisin qui se réveilla.

Il y avait deux yeux, là, qui le dévisageaient, juste à côté de lui. Par-dessous la bâche de la charrette.

Bohem se redressa, prêt à reculer encore, tellement ces yeux lui faisaient peur. Puis il crut reconnaître ce regard. Il

fronça les sourcils. Il leva un peu la tête. Un sourire apparut. Une barbe blanche. Un chapeau marron coiffé d'une

plume d'oie.

Le Cornemuseur était à côté de la charrette, et l'observait fixement.

*

* *

Henon était à genoux devant un chêne, les yeux fermés, le visage caché par l'ombre de sa capuche blanche. Au

loin, les Aïshans et les Magistels installaient leur campement.

Il récitait en silence les anciennes triades de sa caste. Il ne voulait pas les oublier. Car le jour allait peut-être venir

où les druides retrouveraient le Saîman. Et où ils pourraient à nouveau diriger le monde. Leur monde.

Ce que les anciens leur avaient appris, ils ne pouvaient l'oublier. Tout leur savoir se transmettait par la mémoire.

Par la parole. Il n'y avait pas d'écrit. Les druides interdisaient que leur savoir soit figé sur le papier. Alors il ne fallait

pas oublier. Ils devaient réciter sans cesse, faire vivre leur science dans la mémoire de l'ordre.

Et ces formules rituelles étaient la base même de leur philosophie, de leur façon de penser. Elles étaient l'essence

de leur pouvoir politique, l'essence de l'ordre tout entier.

de leur pouvoir politique, l'essence de l'ordre tout entier.

« Sont trois calamités primitives : la Nécessité ; l'Oubli, la Mort.

Trois contemporains primitifs : l'Homme, le Libre-Arbitre, la Lumière.

Trois obligations nécessaires de l'Homme : Souffrir, Changer, Choisir.

Trois dons de la Moïra à tout Vivant : la Plénitude de son espèce, la Distinction individuelle, l'Irréductibilité de

chacun quant aux autres. »

Il fit une longue pause. Les yeux toujours fermés. Mais dans sa tête il voyait le chêne devant lui. Il le ressentait. Se

le figurait. Un simple exercice de concentration. C'était ainsi, jadis, que les druides touchaient le Saîman. Qu'ils

éveillaient cette force tout au fond d'eux. Il souffla lentement, puis récita les devoirs du druide. –

« Efforce-toi d'accroître ton savoir,

Car savoir, c'est pouvoir.

Quand tu auras le pouvoir,

Utilise-le avec sagesse,

Et souviens-toi qu'il peut cesser un jour

Supporte les adversités de la vie avec courage

Et songe que les peines d'ici-bas

Ne dureront pas toujours. Pratique la vertu,

Car cela t'apportera la paix. »

Il ouvrit les yeux et se releva. Ces phrases, retenues par cœur, lui rappelaient les temps anciens. La gloire de son

ordre en Gaelia, quand, depuis le palais de Saî-Mina, les druides avaient pouvoir sur tout être et toute chose. Il secoua

la tête. N'avaient-ils pas assez écouté ces enseignements à l'époque ? *« Quand tu auras le pouvoir ; utilise-le avec*

sagesse, et souviens-toi qu'il peut cesser un jour. » Cette phrase prenait tout son sens aujourd'hui. Avaient-ils utilisé

leur pouvoir, le Saîman, avec sagesse ? Non. Certainement pas. Pas plus qu'ils n'avaient cru qu'il pourrait cesser un

jour. Et ce jour était venu. Ils le vivaient depuis plus de vingt ans. Humiliés. Mais ils avaient une dernière chance à

présent. Et il ne fallait pas risquer de la perdre.

Henon entendit des pas derrière lui. Des pas légers, sûrs, réguliers. Il sut aussitôt que c'était Addham, le seigneur

des Aïshans. Et qu'il faisait exprès de faire un peu de bruit en marchant pour ne pas le surprendre. Car s'il l'avait

voulu, Addham aurait paru derrière lui sans qu'il l'entende arriver.

Le druide se retourna. Il commençait à apprécier l'Aïshan. Ses hommes étaient des brutes épaisses et dégénérées,

certes, mais lui était bien plus intelligent que ne le laissait croire sa tenue de barbare.

Addham commença à remuer ses mains devant lui. En quelques jours à peine, Henon avait appris à comprendre les

signes que les Aïshans faisaient pour s'exprimer. Leur langage. Trois gestes simples. Le druide traduisit.

Quoi faire maintenant ?

– Nous avons deux possibilités, seigneur Addham. Soit nous les suivons, soit nous faisons confiance au destin de

ce jeune homme.

Pourquoi ?

– Son destin n'est pas vers l'est, expliqua le vieux druide. Il doit commencer à le comprendre. Je sais où il veut

aller. Où il doit aller. Et ce n'est pas vers l'est. D'une façon ou d'une autre, je suis certain qu'il va s'échapper. Les

Miliciens sont trop sûrs d'eux. Ils sont arrogants. Et ils sont divisés. C'est leur faiblesse. Et je sais de quoi je parle. Il

va réussir à s'enfuir.

Comment être sûr ?

– Parce qu'il n'a pas le choix. C'est plus fort que lui. Il doit faire ce qu'il a à faire. Nous devons faire confiance à

son instinct. À… la Moïra. À l'envie qu'il aura d'accomplir ce qu'il a au fond de lui.

C'est risqué.

– Oui, mais c'est un choix que nous pouvons faire et qui me semble judicieux. Bien sûr, nous pouvons le suivre

encore, comme nous n'avons cessé de le faire, mais nous serons toujours derrière lui. Ou bien alors, comme je vous le

propose, Addham, nous pouvons le devancer. Et l'attendre.

Le prendre par surprise.

– Exactement. Quand il s'y attendra le moins.

Le seigneur des Aïshans acquiesça en souriant. Il joignit ses poings devant son visage. Il était satisfait. Et il

commençait lui aussi à avoir de l'estime pour le druide. Deux chefs de guerre si différents, et pourtant si proches.

Deux mondes distants, réunis par le destin.

La même vengeance à accomplir. Le même maître à servir.

*

* *

Le nain posa lentement son index sur sa bouche pour demander à Bohem de ne pas faire de bruit. Il avait passé sa

tête à l'intérieur, et après s'être assuré que Bohem n'allait pas hurler, il était monté dans la charrette.

Il enleva le bâillon du jeune homme.

– Bonjour Bohem ! chuchota-t-il.

Le louvetier était paralysé. Il n'en croyait pas ses yeux. Il l'avait espéré, bien sûr. Espéré que ce curieux

personnage l'aurait entendu, l'aurait compris, dans son rêve. Mais il était malgré tout surpris de le voir ici. Devant lui.

L'homme qu'il avait vu en rêve ! C'était donc vraiment le Cornemuseur ? Mjolln Abbac. L'homme dont avait parlé

Hélène de Quienne.

– Je… je vous ai vu en rêve, balbutia finalement Bohem.

– Pas en rêve, non. C'est dans le monde de Djar que nous nous sommes vus, Bohem. Pas dans un rêve…

Il s'arrêta soudain de parler et mit sa main sur la bouche de Bohem. Il fronça les sourcils et tendit l'oreille. Il y avait

du bruit dehors. Il attendit. Non. Ce n'était rien. Un cheval sans doute.

du bruit dehors. Il attendit. Non. Ce n'était rien. Un cheval sans doute.

Il se retourna vers Bohem et lui fit signe de parler le plus bas possible, puis il pointa le doigt vers le sergent Fredric,

à côté de lui. L'ancien Milicien était tétanisé lui aussi. Il ne devait pas comprendre ce qu'il se passait et devait se

demander qui était ce drôle de personnage.

– Et lui ? Ahum. Qui est-ce ? demanda Mjolln d'un air méfiant.

– Un sergent de la Milice que le Grand-Maître a destitué…

– Il est avec nous ?

Bohem haussa les épaules.

– Je ne sais pas. Je crois.

Le Cornemuseur ne parut pas satisfait.

– Vous êtes avec nous ?

Le sergent hocha vivement la tête, les yeux pleins d'effroi.

– Mmmh. Il le dit, ça oui. Mais comment le croire ? Ahum, en quoi croyez-vous, ici, Bohem ?

– Que voulez-vous dire ?

– Quel dieu ?

– Comment ça, quel dieu ?

– La Moïra ? Dagda ? Le dieu des chrétiens ?

Bohem secoua la tête. Ce personnage était vraiment étrange !

– Eh bien, oui, le dieu des chrétiens. Dieu !

– Ahum. Je vois. Ce dieu là. Bon. Alors. Sergent ? Promettez-vous sur votre *dieu des chrétiens* de ne pas crier si je

vous enlève ce foulard ?

Le sergent acquiesça d'un signe de tête.

– Et de venir avec nous, ça oui, sans faire de bruit ?

Fredric répéta sa promesse.

Le nain grimaça, hésita, puis lui enleva son bâillon.

– Merci, chuchota l'ancien Milicien dans un souffle.

Bohem le regarda. Il se demandait s'il avait bien fait. Le sergent allait-il les trahir ? Non. Il ne pensait pas. Il avait

vu la haine dans son regard quand le Grand-Maître était entré. Ses yeux ne mentaient pas. Et s'enfuir avec lui serait

peut-être plus facile. C'était un guerrier. Un chevalier. Un homme qui savait se battre. Il pourrait leur être utile.

Mjolln commença alors à les détacher à l'aide d'une dague.

Quand il fut enfin libre, Bohem se frotta les poignets et les chevilles pour faire passer la douleur. Les Miliciens

avaient serré leurs liens si fortement !

Le nain jeta un coup d'œil au-dehors.

– La voie est libre, dit-il en se tournant vers eux. Ahum. Il n'y avait qu'un soldat pour garder votre charrette, et ça

oui, je l'ai envoyé au pays des rêves. Il n'est pas encore réveillé. Dépêchons-nous !

Il passa le premier. Bohem le suivit. Il glissa ses jambes à l'extérieur, puis se laissa glisser à terre sans faire de bruit.

Enfin, Fredric les rejoignit.

Bohem aperçut devant la charrette le corps du Milicien évanoui. Il n'y avait personne d'autre alentour. Tous les

autres dormaient de l'autre côté de la tente du Grand-Maître. S'ils ne faisaient pas de bruit, ils avaient une chance de

pouvoir s'échapper. Mais il était encore trop tôt pour se réjouir.

– Par la forêt, chuchota Mjolln. Par la forêt.

Les deux autres acquiescèrent.

– Attendez, intervint soudain Bohem. Attendez. Mon sac. Je ne peux pas partir sans mon sac !

Le sergent Fredric se retourna et passa le haut de son corps dans la charrette. Il trouva le sac de Bohem et le lui

donna.

– Merci.

Bohem poussa un soupir de soulagement. *Le Bestiaire de Thaon* était à l'intérieur.

Puis le Milicien leva le doigt, pour indiquer qu'il avait eu une autre idée. Il se mit à quatre pattes sous le regard

inquiet des deux autres et passa lentement sous la charrette. Il disparut dans l'ombre de la nuit. Bohem se tourna vers

le nain en fronçant les sourcils. Avaient-ils bien fait de le libérer ? Et s'il les dénonçait pour se racheter auprès du

Grand-Maître ?

Très vite, le sergent parut à leurs pieds. Il se redressa fièrement. Il avait volé l'épée du milicien évanoui.

– C'est bon, dit-il, maintenant, on peut y aller.

Mjolln n'attendit pas un instant de plus. Il fit volte-face et se mit à courir. Les deux autres le suivirent et se

précipitèrent avec lui dans l'obscurité de la nuit. Le dos courbé, le pas léger, ils traversèrent la courte plaine qui les

séparait des arbres.

Ils coururent de plus en plus vite, à mesure qu'ils s'éloignaient du campement. Et enfin, ils arrivèrent dans la forêt,

à l'abri des arbres.

Bohem était abasourdi. Il ne s'était pas attendu à être libéré si vite, si facilement. Ils avaient eu de la chance, pour

une fois. Était-ce vraiment de la chance ?

Mais ce n'était pas fini. Il le savait. Cela ne faisait sans doute que commencer. Parce qu'à présent, il allait peut-être

enfin avoir des réponses.

*

* *

– Majesté, le roi de Gallica a attaqué Pierre-Levée.

Le messager de la duchesse de Quienne était arrivé au sud-est de l'île, à Chanteville, dans cette région que l'on

Le messager de la duchesse de Quienne était arrivé au sud-est de l'île, à Chanteville, dans cette région que l'on

appelait les « jardins de Brittia » et où Emmer Capigesne faisait un dernier séjour avant de retourner en Gallica.

Le jeune homme, qui avait traversé la mer et la terre de Brittia avec célérité, fut reçu rapidement par le roi au

château de Motte-Bailey, colossal édifice de pierre qui se dressait au centre de la ville et qui servait de prison depuis

plus d'un siècle maintenant.

Le roi de Brittia resta immobile un long moment, incrédule.

– Vous n'êtes pas sérieux ?

– Majesté, je le suis, malheureusement. Toutefois, je dois vous rassurer tout de suite. Votre épouse, la reine, a

préféré rendre les armes plutôt que de risquer une véritable bataille que, de toute façon, elle aurait perdue. Elle est

saine et sauve, et seuls huit soldats ont été tués dans les premiers instants de l'attaque.

– Mais… Mais que…

Emmer ne parvenait pas à y croire. Cela lui paraissait tellement insensé ! Le roi de Gallica ne pouvait pas avoir pris

ce risque sans raison réelle. Était-ce une vengeance personnelle sur Hélène de Quienne ? Quand bien même… Une

attaque militaire, c'était complètement absurde !

– Livain prétend que ce n'est pas une attaque, Majesté, qu'il ne vous attaquait pas, ni vous ni la reine…

– Je ne comprends pas…

– Le roi est venu capturer un jeune homme qui était à la cour de votre épouse.

– Un jeune homme ? Un troubadour ?

– Non, Majesté. Un louvetier. Un louvetier qui, justement, était pourchassé par le roi de Gallica et que votre

épouse a accepté de protéger. Le roi avait lancé un avis de recherche pour que ce jeune homme lui soit livré, et c'est à

ce titre qu'il a pénétré de force dans le Palais des Ducs.

– Cette histoire est complètement folle !

– N'ayant pas trouvé le jeune homme qu'ils cherchaient, les soldats du roi se sont retirés. Le palais est à nouveau

libre, aux mains d'Hélène de Quienne.

– Mais l'affront a été commis ! s'exclama le roi de Brittia. Livain a fait une terrible erreur en croyant qu'il pouvait

ainsi attaquer impunément mon épouse !

Emmer Capigesne se leva brusquement, furieux.

– Vous pouvez disposer, dit-il au messager, puis il sortit de la pièce et alla chercher le bailli qui l'accompagnait.

Il allait falloir rentrer immédiatement en Gallica. Et préparer les représailles.

– Je crois, monsieur Abbac, que vous me devez des explications.

Le nain haussa les sourcils d'un air amusé.

– Moi ? Ça, peut-être. Mais je crois d'abord que tu me dois, toi, des remerciements !

Bohem grimaça. Le nain avait raison. Il était libre, grâce à lui. Ils s'étaient enfoncés au cœur de la forêt, le Milicien

avait fait attention à brouiller leur piste, et ils étaient maintenant assis dans une petite clairière, sous le ciel encore noir

de cette nuit d'été.

Fredric s'était assoupi. Mais Bohem, lui, ne pouvait pas dormir. Il avait trop de questions à poser au nain. Et il ne

se remettait toujours pas de cette rencontre.

– Vous avez raison, Mjolln. Je… Je vous dois des remerciements. Mais j'ai besoin de comprendre. D'abord,

comment… Comment m'avez-vous retrouvé ?

– Eh bien, ça, c'est toi qui m'a dit que tu étais prisonnier… dans le monde de Djar.

– Mais qu'est-ce que c'est que ce monde de Djar ? s'exclama Bohem en se levant.

– Shhh !

– Je n'y comprends rien !

– Tu… Tu es sûr que tu veux savoir ?

– Savoir quoi ?

– Tout.

– Comment ça, tout ? demanda Bohem en avançant la tête d'un air dubitatif.

Le nain se leva à son tour. Il regarda le jeune homme en penchant la tête. Puis il sourit. Il était vraiment étrange,

avec son regard malicieux, sa longue barbe blanche, ses rides. Quel âge pouvait-il avoir ? Il semblait avoir vécu mille

vies. Connaître mille mondes. Tout cela se lisait sur son visage serein et amusé, dans sa voix, ses gestes sûrs. Son

accoutrement d'un autre monde.

– Je ne sais pas si tu es prêt…

– Prêt pour quoi ? s'énerva Bohem.

– Ahum. Pour que je t'explique !

– Mais que vous m'expliquiez quoi, enfin ?

Le nain fit encore une pause. Il semblait trouver l'impatience du jeune homme amusante. Comme si elle lui

rappelait quelque chose. Comme s'il l'avait déjà vue.

– Tu sais qui sont tes parents, Bohem ?

Le jeune homme resta paralysé. Il ne s'était pas attendu à cela. Il pensait que le nain allait lui parler de ses rêves.

De cette histoire de monde de Djar. Pas de… ses parents.

Il vit des milliers d'images défiler dans sa tête. Entendit des milliers de voix. Non. Ce n'était pas possible. Le nain

ne pouvait pas savoir. Pourquoi ? Comment ? Mais qui était-il ? Que faisait-il ici ? Le cœur de Bohem battait à tout

rompre, parce qu'il sentait que cet homme en face de lui allait tout changer. Bouleverser sa vie, d'un seul coup. Il

pouvait le sentir, comme une urgence, ou une menace. Et il était terrifié. Voulait-il savoir ? C'était bien la question, en

effet. Était-il prêt ? Peut-être pas. Mais si ! Il avait toujours voulu savoir. C'était la réponse qu'il avait toujours

cherchée. La question cachée, dans ce recoin de sa tête. Bohem, l'enfant trouvé. Martial, Catriona, et sa mère. Ces

gens n'étaient pas sa vraie famille. Il l'avait toujours vu dans leurs yeux. Tout se résumait à ça, n'est-ce pas ? À cet

instant précis, à ce que le nain voulait lui dire, enfin.

Tous ses rêves le menaient ici. Ici. Dans cette forêt. Toute sa vie le portait ici, vers cette réponse.

– Non, dit-il, la voix tremblante, je ne sais pas qui sont mes parents.

Le nain hocha lentement la tête. Il ne souriait plus. Il avait l'air triste, même. Hanté. Puis, tout doucement, d'une

voix tendre et généreuse, il lui dit simplement :

– Ta mère s'appelait Aléa, et ton père Erwan. Ils étaient les deux plus belles personnes qu'il m'ait été donné de

rencontrer de ma vie. De ma très longue vie.

Chapitre 10

LA VOIE DES BRUMES

Tu reconnais cette bague ?

Bohem, qui était trop abasourdi pour parler, regarda le bijou que lui tendait le Cornemuseur.

Il ne savait toujours pas que penser de cet étrange personnage. Trop petit pour être un homme et trop trapu pour

n'être qu'un enfant. Un nain, comme avait dit Hélène, avec une longue barbe blanche qui flottait sur son estomac. Il

semblait venir d'un autre monde, d'un autre temps, avec sa voix grave et sourde et sa façon de parler. Il portait par-

dessus sa cotte de maille une armure de cuir qui le couvrait des pieds jusqu'à la tête. Sur son gros ventre passaient

deux larges ceinturons, il portait sous l'épaule une gourde en bandoulière et sur son dos un grand sac de vieille toile

était serré contre son étrange instrument de musique. Il était coiffé d'un drôle de chapeau marron avec une longue

plume d'oie toute blanche.

Mjolln dévisageait Bohem, et dans ses yeux brillait une lumière malicieuse. Il attendait, la main tendue, que le

louvetier veuille bien répondre.

Bien sûr. Il la reconnaissait, cette bague ! C'était celle que le nain lui avait montrée en rêve. Dans ce qu'il appelait

le *monde de Djar*… Oui, Bohem la reconnaissait, mais il ne comprenait toujours pas pourquoi le nain tenait tellement

à ce qu'il la voie. Les deux mains qui couvraient un cœur couronné. Quel rapport avec lui ?

– Oui. Mais…

– Elle appartenait à ta mère. Elle te revient de droit.

Bohem hésita, puis il prit la bague dans le creux de sa paume et la regarda.

– C'est la bague du Samildanach, Bohem.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda le jeune homme en fronçant les sourcils.

– Ta mère était le Samildanach. Ahum. Ça ne veut plus dire grand-chose, aujourd'hui, bien sûr. Mais à l'époque,

c'était… C'était très important. As-tu déjà entendu parler du Saîman ?

– Non. Je ne comprends pas grand-chose à tout ce que vous me dites et…

– Le Saîman était un pouvoir magique réservé à certains hommes. Ahum. Les druides. Et celui qui recevait le

pouvoir du Samildanach avait un contrôle plus profond encore de cette force étrange…

– Ma mère était un *druide* ?

– Non. Pas du tout. Ta mère était une jeune femme très humble, un peu… un peu comme toi. Mais elle a trouvé

cette bague, et elle a hérité de son pouvoir, tout simplement.

– Vous racontez n'importe quoi !

– Non, ça non, pas n'importe quoi, Bohem. Ta mère, Aléa, était même le dernier Samildanach. Car après elle, le

Saîman a disparu…

Bohem se demandait si le nain n'était pas complètement fou. Cette histoire était de plus en plus alambiquée, et il se

demandait s'il ne se moquait pas de lui. Pourtant, il avait vu en rêve le nain et le voyait devant lui maintenant. C'était

bien qu'il avait quelque chose de spécial… Mais cela n'avait aucun sens.

– Puisque vous dites que vous les connaissiez, pourquoi ne les ai-je jamais vus, moi, mes parents ?

– Parce qu'ils sont morts quelques jours après ta naissance, Bohem.

Le jeune homme referma son poing sur la bague et se leva brusquement. C'était trop. Tout ça. Toutes ces choses.

Ce nain devait avoir perdu la raison. Ou bien il inventait son histoire. Ce qu'il disait était tout simplement de la pure

fiction. Il ne pouvait pas connaître ses parents. Personne ne connaissait ses parents. Il était un enfant trouvé, voilà

tout !

– Je t'avais prévenu, ahum, que je ne pensais pas que tu étais prêt à entendre tout ça…

Non ! Pas prêt du tout ! Pas à entendre des histoires pareilles ! C'était insensé !

Et pourtant… Pourtant, au fond de lui, il savait que c'était vrai. Bien sûr. Il le ressentait dans son cœur.

Évidemment. C'était la vérité. Mais elle était trop dure. Et trop soudaine. Bohem était complètement perdu. Il ne

savait pas s'il avait envie de pleurer ou de hurler de rage. De haine. Mais il devait écouter. Il voulait comprendre. Le

nain n'avait sûrement pas tout dit.

Il se rassit, prêt à en entendre davantage, mais sur son visage se lisait déjà une grande tristesse. Une grande peur.

– Je vous écoute, dit-il en essayant de ne pas trembler.

– Bohem. Tu dois me croire. Ahum. Je sais que ce n'est pas facile, ça, oui. On a toute une vie, d'ordinaire, pour

comprendre qui sont ses parents. Toi, tu vas devoir accepter cela en une soirée. Une soirée. Mais tu dois me croire. Et

accepter. Accepter d'être qui tu es.

– Je vous écoute, répéta le jeune homme.

– Bien. Quand le Saîman a disparu, ton père est devenu roi du pays dont je viens.

– Roi ? Je suis le fils d'un roi ? Non ! Ça, ce n'est *vraiment* pas possible ! s'exclama Bohem d'un ton ironique.

– Si Bohem. Et un roi extraordinaire. Erwan, roi de Gaelia. Oui. Tout le pays, réunifié. Apaisé. Ta mère et lui ont

– Si Bohem. Et un roi extraordinaire. Erwan, roi de Gaelia. Oui. Tout le pays, réunifié. Apaisé. Ta mère et lui ont

essayé de diriger cette île avec amour. Oui. Avec tout leur amour. Mais cela n'a pas marché. Pas tout de suite. Cela

prendra du temps. On ne change pas le monde en une nuit, tu sais. Il y a eu des résistances. Des gens qui ne voulaient

pas du progrès dont rêvaient tes parents. Et dont nous rêvions nous aussi.

– Quel progrès ?

– Dans le pays où nous vivions, il y avait des inégalités très profondes entre les gens. Ça, je suppose que c'est

pareil ici, oui ? Les druides, les paysans, les rois, les barons, et toutes les races qui peuplaient notre île… Tout le

monde se battait, Bohem. Tout le monde. Les uns contre les autres. Les hommes contre les hommes. Les hommes

contre les loups…

– Les loups ? coupa le jeune homme, intrigué.

– Oui. Ta mère… Ta mère essayait de protéger les loups…

Bohem hocha la tête. Cela, le nain ne pouvait pas l'avoir inventé. Mais c'était tellement étrange. Étrange

d'entendre parler de ces gens à qui il devait ressembler mais qu'il n'avait jamais rencontrés.

– Tes parents se sont battus contre tout ça. Ahum. Ils ont essayé de nous apprendre à vivre ensemble. Voilà. Oui.

Vivre ensemble. Et ils ont réussi à changer un peu les choses. À ouvrir une nouvelle voie. Ça, oui. Mais ce n'est pas

fini, tu sais. Ahum. Non, pas fini. Et ça ne finira pas demain. Tes parents se sont fait beaucoup d'ennemis. Et cela a

mal tourné, Bohem. Oui. Je suis désolé, mon Bohem. Ton père a été assassiné. Ta mère s'est enfuie. Elle a traversé

notre pays, puis un autre, puis une mer. Enfin, elle est arrivée ici. Quelque part ici. Elle est morte en te sauvant la vie,

Bohem. Elle t'a laissé au cœur d'une forêt. Ce sont les Brumes qui t'ont vu grandir. Qui t'ont laissé grandir. Jusqu'à

ce que…

Mais Bohem connaissait la suite. Il n'écoutait plus. Il n'avait pas besoin de l'entendre. Il savait… *Jusqu'à ce que*

Martial trouve cet enfant au cœur de la forêt. Martial. Le louvetier qui l'avait adopté. Oui. Bien sûr. C'était si clair. Si

évident. Mais c'était trop difficile à assumer si vite, il avait l'impression d'étouffer.

Il ferma les yeux et plongea sa tête entre ses poings crispés. Il avait encore la bague dans la main, collée contre sa

paume. Elle s'enfonçait dans sa peau. Il serra plus fort encore. Comme s'il voulait chasser ces idées loin de lui.

Chasser la vérité. Mais elle ne partirait plus, maintenant. Elle était là, dans sa tête, dans son cœur, et elle ne partirait

plus.

Il savait.

C'était son histoire. C'était lui. Bohem. Le fils d'Aléa. Il ne pouvait pas se mentir. C'était cela, la vérité. Rien

d'autre. Mais c'était trop lourd pour lui, trop lourd à porter. Au fond, il avait toujours été seul. Toujours. Mais la

solitude ne l'avait jamais autant étouffé.

– Et vous… Vous, Mjolln ? Que faites-vous là, vous ?

– Moi ? s'étonna le nain. J'étais le meilleur ami de tes parents, Bohem ! Alors je t'ai cherché. Ça, oui, longtemps.

Je te cherche depuis très très longtemps. Plus de quinze ans.

– Quinze ans ! Mais pourquoi ?

– Mais parce que tu devais savoir ! Tu avais besoin de savoir, n'est-ce pas ?

– Je… Je ne sais pas.

Bohem fronça les sourcils. Après le trouble et l'incompréhension, c'était la colère à présent qui grondait au fond de

lui. Une colère instinctive, qu'il ne s'expliquait pas vraiment. Une révolte soudaine. Plus forte encore que la

confusion qui l'habitait.

– Pourquoi dites-vous que j'avais besoin de savoir ? demanda-t-il, d'une voix de plus en plus tendue.

– Ta mère était une femme très importante, Bohem, elle avait commencé quelque chose qui n'est pas fini et…

– J'en étais sûr ! Vous attendez quelque chose de moi ! Ma mère est morte et je ne l'ai jamais connue et je me fiche

de savoir si elle était importante ! Je me fiche de savoir ce qu'elle avait commencé ! Vous n'êtes quand même pas

venu me dire que je dois finir quelque chose que mes parents ont commencé, j'espère !

Bohem se leva. Il était furieux maintenant. Sa peur, en tout cas, se traduisait ainsi. Par la colère.

– C'est à cause d'eux, n'est-ce pas ? C'est à cause d'eux qu'on me poursuit aujourd'hui ! À cause d'eux que ma

sœur est morte…

– Mais, tu n'as jamais eu de sœur, Bohem !

– Qu'importe ! C'est à cause d'eux que Catriona est morte ! Et elle, elle m'a accompagné toute ma vie. Elle, elle

était là pour moi ! Pas eux ! Pas mes parents ! C'est à cause d'eux que j'ai été emprisonné ! Et vous croyez que j'ai

envie de faire quelque chose pour eux, c'est ça ? Mais qu'est-ce que vous êtes venu me demander, au juste ? Ayez le

courage de me le dire ! Qu'est-ce que vous vouliez que je fasse ?

– Rien. Je suis venu te libérer.

Bohem écarquilla les yeux. Il ne s'était pas attendu à cette réponse. Une réponse aussi simple. D'une certaine

façon, elle lui remettait les pieds sur terre. Oui. Le nain était venu le libérer. Certes. C'était la vérité. Il l'avait libéré.

Mais qu'allait-il faire de sa liberté, à présent ?

Le fait de savoir tout cela n'allait pas le sauver. Savoir qui étaient ses parents ne l'empêcherait pas d'être poursuivi,

encore et encore.

– Allons, Mjolln ! Vous n'avez pas parcouru toute cette distance pendant quinze ans pour me libérer, soyons

honnêtes ! Je n'étais pas encore prisonnier quand vous êtes parti !

– C'est toi qui le dis.

– Comment ça ?

Le nain sourit. Il ne semblait pas impressionné par la colère de Bohem.

– Que veux-tu faire, Bohem ?

– C'est-à-dire ?

– Que veux-tu faire, maintenant ?

– Je n'ai pas vraiment le choix ! Je dois fuir ! Toujours fuir ! Que voulez-vous que je fasse d'autre ? Je suis obligé

de fuir. Obligé, parce que je suis le fils de gens qui ont fait je ne sais quoi, dans un pays que je ne connais même pas !

Fils d'un roi ! Moi ! J'ai horreur des rois ! J'ai toujours eu horreur des rois !

Fils d'un roi ! Moi ! J'ai horreur des rois ! J'ai toujours eu horreur des rois !

– Ahum. Tu n'as pas répondu à ma question. Que veux-tu faire ?

– Je ne comprends pas.

– Si Bohem. Tu comprends très bien. Je te demande ce qu'il y a au fond de toi, là, ça oui. Je le vois dans tes yeux.

Tu es habité, Bohem. Comme…

– Comme ma mère, c'est ça ?

– Peu importe. Tu es habité. Cela se voit. Ahum. Dis-moi, dis-moi ce que tu veux vraiment faire, au fond de toi.

Bohem poussa un long soupir. Il n'avait pas envie de répondre. Il savait très bien ce que le nain voulait lui faire

dire. Mais il n'avait pas envie de penser à ça. Pas envie de lui en parler, à lui. Il regarda à nouveau la bague dans sa

main. Le symbole gravé dessus. Il se demanda ce qu'il signifiait. Le cœur, les mains, la couronne. Cela évoquait une

phrase qu'avait dite le nain. *« Ta mère et ton père ont essayé de diriger ce pays avec amour. Gouverner avec*

amour. » Quelle farce ! Personne ne gouvernait avec amour ! Ni l'Église, ni les rois ! Et où était l'amour dans le sort

qu'on lui avait réservé, et qu'on avait réservé à tous ceux qui avaient essayé de l'aider ?

– Elle est belle, n'est-ce pas ?

– Pardon ?

– Cette bague. Elle est belle. Elle en a fait, du chemin, ça oui.

– Peut-être, répondit Bohem d'une voix plus calme.

Puis il enfonça la bague dans sa poche.

– J'ai aussi un cadeau pour toi, Bohem.

Le nain fouilla dans son sac. Il en sortit un petit morceau d'étoffe plié. Il le déballa devant Bohem. Au milieu, il y

avait une fleur blanche. Qui n'avait jamais séché. Elle devait être là depuis fort longtemps, et pourtant elle était encore

fraîche.

Le jeune homme ne put s'empêcher de la regarder avec intérêt, intrigué.

– C'est une Muscaria, Bohem. Une fleur de l'Arbre de vie. C'est la dernière. La dernière Muscaria. C'est très, très

précieux. Il n'y en aura plus jamais, nulle part. Cette fleur a de grands pouvoirs. Tu dois la garder.

– Je n'en veux pas, répondit Bohem. Si c'est si précieux, gardez-la !

Le nain grimaça.

– Écoute, Bohem, que tu en veuilles à tes parents, cela te regarde ! C'est ton droit. Tu as le droit de ne pas

comprendre. Mais moi, je ne t'ai rien fait, que je sache ! À part te libérer ! La moindre des choses, ce serait de te

montrer un peu reconnaissant. Et d'accepter ce cadeau.

Bohem se mordit les lèvres. Oui, bien sûr… Mjolln avait raison. Il n'avait pas le droit de passer sur lui la rage qui

l'habitait. Aussi dures qu'avaient été ses révélations pour lui, il devait se montrer reconnaissant envers le nain. Il

venait de le sauver, après tout.

– Excusez-moi, dit-il.

Et il prit délicatement le cadeau que Mjolln lui offrait.

– Ne la perds jamais, Bohem. Elle est vraiment très précieuse, ça, précieuse, oui ! Elle pourra te

sauver la vie ou

sauver la vie de quelqu'un que tu aimes. Ahum. Ne la perds jamais, et ne la gâche pas ! C'est la toute dernière

Muscaria, tu comprends ? Le jour où tu choisiras de t'en servir, il faudra être sûr. Car il n'y aura pas de seconde fois.

Bohem n'était pas sûr de comprendre, non. Mais il ne voulait pas blesser le nain. Il replia délicatement l'étoffe et

s'apprêta à la mettre dans sa poche, là où il avait mis la bague…

– Attends ! l'interrompit le nain. Tu ne peux pas les laisser comme ça, dans ta poche. La bague et la Muscaria.

Tiens. Prends ce petit sac. Tu peux le porter autour du cou, sous ta chemise. Contre ta poitrine. Mets-y la bague et la

feuille de l'Arbre de vie. Et ne l'ôte jamais.

Le jeune homme acquiesça, commençant à se calmer. La colère était passée. Il savait de toute façon qu'il ne servait

à rien de la retenir. Il n'avait pas le choix. Il ne s'agissait pas de faire un choix, d'ailleurs, mais d'accepter. Et de

vivre.

Il regarda le nain. Mjolln Abbac. Cet homme qui avait connu ses parents, qui avait sûrement tant de choses à lui

dire, et qui avait parcouru le monde pour le retrouver. Pour le retrouver lui, Bohem. Et pas pour le capturer, pas pour

l'enfermer dans un cachot. Non. Pour lui parler simplement. Il commençait à comprendre ce que le nain avait voulu

dire. *« Je suis venu te libérer. »* Oui, peut-être.

– Comment dites-vous que s'appelait ma mère ?

– Aléa. Son prénom était Aléa. Mais elle se faisait aussi appeler Kailiana, la fille de la Terre.

Bohem acquiesça. Mjolln avait un regard si franc, si profond et si plein d'amitié. Ce n'était pas une amitié feinte,

pas une amitié nouvelle. C'était autre chose. Une amitié solide, ancrée dans les âges. Comme il avait dû être proche

de ses parents ! Son affection pour eux avait dû être bien forte pour briller encore dans ses yeux, longtemps après leur

mort ! Bohem dut reconnaître que c'était beau. Tout simplement. Et que Mjolln devait être généreux.

Alors il décida de répondre enfin à sa question. Sincèrement.

– Mjolln, je veux sauver les Brumes.

*

* *

Livain, furieux, congédia le général Gœtta.

D'un coup de poing il brisa en deux une règle de bois posée sur son bureau. C'était une véritable catastrophe !

Il avait pris un risque énorme en envoyant son ost à Pierre-Levée, mais que la mission se soit soldée par un échec

rendait ce risque encore plus stupide, il s'en rendait compte à présent. Et il était bien trop tard pour revenir en arrière.

Comment avait-il pu s'emporter ainsi ? Encore une fois ! Comme il l'avait fait au début de son règne, au moment

de l'attribution des évêchés. Déjà, à l'époque, il avait été aveuglé par sa passion, et confondu par son entêtement !

Seule l'intervention de Courage de Blanval avait pu le sortir de ce mauvais pas. Mais Courage n'était plus là,

aujourd'hui. Livain était seul. Et Pieter le Vénérable jouait contre lui !

aujourd'hui. Livain était seul. Et Pieter le Vénérable jouait contre lui !

La vengeance d'Emmer Capigesne risquait d'être terrible. Et dangereuse. Le roi pourrait-il se défendre ? Venait-il

de provoquer une guerre qu'il ne pourrait pas assumer ? Si Emmer venait à l'attaquer, Livain saurait-il s'allier le

royaume de Chastel, obtenir l'aide du père de son épouse ? Aurait-il vraiment à en arriver là ? Quel

imbécile il

faisait !

Et cette Hélène, quelle mauvaise garce ! Il était sûr qu'elle avait protégé le jeune homme. C'était évident. Elle

l'avait protégé et lui avait donné les moyens de s'enfuir, cela ne faisait aucun doute. Dieu seul savait où se trouvait

Bohem à présent ! Il n'était plus question d'envoyer la Garde à travers les fiefs du roi de Brittia. Elle ne bénéficierait

plus de la même indifférence.

C'était peut-être ça le pire. Oui. La plus mauvaise nouvelle, ce n'était sans doute pas la guerre qui risquait de se

déclarer. La plus mauvaise nouvelle, c'était qu'il n'avait pas réussi à mettre la main sur ce maudit jeune homme. Sur

Bohem.

Quel diable le protégeait ? Comment pouvait-il échapper ainsi au roi de Gallica ? Et quel secret avait-il pu confier à

la duchesse de Quienne ? Les deux s'étaient peut-être alliés contre lui, à présent ! Bohem avait peut-être accepté de

mettre son pouvoir au service d'Hélène. C'était ce qu'il redoutait depuis le début. Son pire cauchemar.

Soudain, on frappa à la porte.

Livain hésita. Il n'avait envie de voir personne.

Il baissa les yeux. Du sang coulait de sa main droite. Il s'était coupé en frappant sur son bureau.

– Qui vient là ? cria-t-il, furieux.

– C'est moi, Camille, Majesté.

Le roi poussa un soupir. Camille de Chastel. Son épouse. C'était par elle que tout avait commencé. C'était elle qui

avait attiré son attention sur l'histoire de Bohem ! Oui. Mais c'était elle aussi qui l'avait mis en garde. Qui l'avait

prévenu que ce jeune homme risquait de tomber entre les mains de l'ennemi. Et elle avait eu raison. Peut-être aurait-il

dû l'écouter davantage, agir plus vite.

– Entrez ! l'invita-t-il en essayant de calmer sa voix.

Il prit un mouchoir dans sa poche et essuya le sang sur sa main.

– Que voulez-vous, Camille ? dit-il en regardant son épouse entrer dans la longue pièce obscure.

Elle était si belle ! Si jeune ! Mais il savait à présent qu'elle n'avait pas seulement une magnifique apparence. Il y

avait sous ses traits une véritable femme. Une femme de pouvoir, décidée, exaltée, et redoutable.

– Je viens de croiser le général Gœtta, mon amour, dit la jeune femme après s'être agenouillée près de son époux.

– Vous savez donc qu'il a échoué.

– Gœtta est un imbécile, Majesté. Mais ce n'est pas grave.

– Comment cela, ce n'est pas grave ?

La jeune femme offrit un large sourire.

– J'ai trouvé la solution à notre problème, mon cher Livain. Je sais comment retrouver Bohem. J'ai découvert…

une arme secrète. Infaillible. Et si vous me faites confiance, Bohem sera à vous.

Ils avaient parlé toute la nuit. Le soleil allait bientôt se lever. Le sergent Fredric dormait encore à côté d'eux.

Bohem était épuisé. Mais ce n'était pas une fatigue physique, ce n'était pas le manque de sommeil, il le savait bien.

Non, il était abattu parce qu'il commençait à accepter tout ce que lui avait dit le nain. Il commençait à céder. À

comprendre, plutôt. À intégrer toutes ces choses dans sa mémoire, à les faire entrer de force dans sa vie. Et il

n'arrivait pas à maîtriser la profonde tristesse qu'elles avaient éveillé en lui. Il n'avait jamais connu ses parents. Mais

en une seule nuit, il les avait vu naître, vivre et mourir. C'était comme si on avait sacrifié devant lui les images

idylliques qu'il s'était construites depuis des années. Un peu floues, suffisamment vagues pour ne pas trop y penser.

Hélas, maintenant, tout était devenu si concret, et si triste !

– Bohem, je veux t'aider. Pour les Brumes.

– Pardon ? marmonna Bohem, comme s'il venait de se réveiller.

– Ahum. Je veux t'aider à sauver les Brumes.

Le jeune homme fronça les sourcils.

– C'est tout ce que vous avez à me dire ? Vous croyez vraiment que c'est ce à quoi je pense maintenant ?

Le nain ne put s'empêcher de sourire. Il voulait se montrer gentil, mais le jeune homme ne lui facilitait pas la tâche.

– Tu as mieux à faire peut-être ? Moi, je ne crois pas. Je crois que tu dois accomplir ce dont tu as envie. Tu dois

faire confiance à cette envie, si c'est ce qu'il y a de plus profond en toi. C'est ainsi que je procède, moi. Depuis

longtemps.

Le nain se frotta la barbe.

– Si tu savais mon âge, ajouta-t-il en grimaçant, tu aurais un peu plus de respect…

– Vraiment ? Et quel âge avez-vous ?

– Tu ne me croirais pas ! J'ai arrêté de compter il y a longtemps, de toute façon. Allez. Dis-moi ce que je peux faire

pour t'aider et allons sauver les Brumes !

Bohem pouffa. Le nain était un véritable fou. Mais un fou qu'il commençait à apprécier. Il réfléchit. Puis il se

tourna à nouveau vers Mjolln.

– Vous savez lire ?

– Bohem ! Je suis un barde ! Ahum. Je sais lire, je sais écrire, et je sais, ça oui, jouer de la musique !

– Eh bien, tant mieux ! Vous voulez m'aider ? Alors, lisez ce livre, dit-il en sortant le *Bestiaire* de son sac. Et dites-

moi où se trouve la Licorne.

– La Licorne ? répliqua Mjolln en attrapant le livre de Bohem. Mais, ça, je n'ai pas besoin de lire ton livre pour te

dire où elle se trouve !

– Vous savez où est la Licorne ?

– Bien sûr, répondit le Cornemuseur d'un ton faussement méprisant.

– Où ?

– Où ?

Le nain hésita.

– Alors ! insista Bohem. Je croyais que vous vouliez m'aider !

– Si je te dis où se trouve la Licorne, tu me promets de me laisser t'accompagner ?

Bohem haussa les épaules.

– Je n'ai pas du tout envie d'y aller tout seul, vous savez !

– Parfait ! Et lui ?

Bohem se retourna. Le milicien dormait encore.

– Lui ? répéta Bohem. Je ne sais pas. Vous croyez qu'on peut lui faire confiance ?

– En faisant confiance aux gens, parfois, on les transforme. On les aide à suivre un chemin plus juste.

– Vous croyez ?

– Oui. Enfin, ta mère m'a obligé à le croire… Et puis, tu ne m'as pas l'air d'être un sacré guerrier ! Je n'ai pas

envie d'être tout seul à me battre si nous sommes attaqués. Il pourrait nous être d'un grand secours.

– Je peux apprendre à me défendre…

– En une nuit ? Je ne pense pas. Et si tu veux apprendre, il te faudra un bon professeur. Ahum,

proposons-lui de

nous suivre. Nous verrons bien. J'ai envie de lui faire confiance.

– D'accord, répondit finalement le jeune homme. Et où allons-nous ?

Le nain sourit. Il rendit le *Bestiaire* à Bohem.

– Dans la forêt de Roazhon.

*

* *

– Vous êtes le premier à revenir avec une Brume, mon cher Bastian ! Félicitations ! Vous êtes toujours le meilleur

louvetier de la région…

Le bourgmestre de Roazhon était en train de compter la prime qu'il devait remettre au louvetier. Le double de ce

qu'une vouivre valait d'ordinaire. Cela faisait beaucoup d'argent.

– Aucun autre n'en a trouvé ? s'étonna Bastian.

– Non, vous êtes le seul ! Et pourtant, tout le monde est sorti, croyez-moi ! Vous êtes une quinzaine tout autour de

Roazhon. Il ne doit plus en rester beaucoup, des Brumes, dans la région…

Bastian hocha lentement la tête. Non. Il n'en restait plus beaucoup, cela ne faisait aucun doute. Et c'était une

nouvelle terrible. Il l'avait compris depuis longtemps.

Bientôt la région serait définitivement débarrassée de ses Brumes. Et de ses louvetiers.

Toutefois, il y avait un endroit où il était sûr qu'il restait une Brume… Et pas n'importe laquelle. La reine des

Brumes, la Licorne. Elle était toujours là. Personne ne l'avait jamais trouvée. Selon la légende, elle se cachait au cœur

de la forêt de Roazhon. Insaisissable. Invisible presque. Nul ne l'avait jamais approchée, mais elle était là, il en était

sûr. Lui qui avait si souvent et si longuement arpenté cette forêt obscure, il était tombé un jour,

quelques années plus

tôt, sur des empreintes qui ne trompaient pas. Des empreintes qui ne pouvaient avoir été faites que par elle. La

Licorne. Il ne l'avait jamais raconté. Jamais. Peut-être n'était-il pas le seul à les avoir vues, ces empreintes, mais il

avait gardé ce secret pour lui. Il s'était sans doute dit à l'époque qu'un jour viendrait où il n'aurait plus d'autre choix

que d'aller chasser cette Brume-là.

Il réfléchit. Les primes avaient doublé. Toutes les primes. Or, la prime promise par le roi pour la Licorne était déjà

énorme. Dix fois supérieure à toutes les autres primes. Si elle était doublée, celle-là aussi, cela faisait une somme

considérable. Une somme suffisante pour ne plus avoir jamais besoin d'argent. De quoi vivre toute une vie, et peut-

être même plusieurs, sans plus jamais chasser.

Oui. Mais il avait déjà essayé. Et il n'avait jamais réussi. Toutes les Brumes étaient difficiles à capturer, mais celle-

là, c'était bien pire encore. Il le savait. Avait-il le choix ? Combien de temps pourrait-il chasser encore les autres

Brumes ? Et s'il n'y en avait déjà plus une seule ? Peut-être ferait-il mieux de chercher la Licorne dès maintenant. Il

était le meilleur, après tout. Il serait sûrement le premier. Un jour ou l'autre, il faudrait bien qu'un louvetier la

capture ! Et ce devait être lui. Il fallait que cela soit lui. Car alors il n'aurait plus à s'inquiéter de la disparition des

Brumes. Il pourrait se retirer, tout simplement, dans la maison de son père et vivre une vie paisible, loin des hommes,

loin de l'hypocrisie des villes.

Oui. Il devait s'y résoudre. Il devait à présent partir chasser la Licorne. C'était la meilleure solution. Peut-être

même la seule.

Il salua le bourgmestre et repartit aussitôt vers la forêt de Roazhon.

*

* *

– Les hommes de Dumont Desbardes arrivent par ici ! s'exclama le sergent Fredric en revenant en courant dans la

petite clairière.

Mjolln et Bohem se levèrent d'un bond.

Ils n'avaient pas eu à convaincre le milicien de les accompagner, car il s'était proposé lui-même, avec conviction. Il

estimait avoir une dette envers eux. Envers Mjolln qui était venu les libérer, et envers Bohem qui avait dit à Mjolln

que le sergent méritait sans doute d'être sauvé lui aussi. Il voulait leur prouver qu'ils avaient bien fait. Car il avait une

revanche à prendre sur le reste du monde. Dumont Desbardes, les Miliciens, et même la Garde royale. Tous le

dégoûtaient ! Après toutes les années passées dans l'ordre de la Milice, c'était comme si un voile s'était soudain levé.

Comme si la vérité lui était apparue en une nuit, dans l'ombre d'un cachot.

Mais pour l'heure, il fallait s'échapper. Ne pas laisser les Miliciens les reprendre. Et cela n'allait pas être facile. Car

Bohem et ses compagnons étaient à pied, eux.

Il ramassa toutes leurs affaires, passa à sa ceinture l'épée qu'il avait dérobée la veille, jeta un coup d'œil vers

Il ramassa toutes leurs affaires, passa à sa ceinture l'épée qu'il avait dérobée la veille, jeta un coup d'œil vers

l'ouest pour voir où la forêt serait la plus favorable à leur fuite et fit signe aux deux autres de se mettre en marche.

– Attendez ! intervint Bohem.

Les deux autres regardèrent curieusement le jeune homme. Il avait un air étrange. Il semblait absent presque,

absorbé par ses pensées.

Je dois pouvoir le faire à nouveau. Oui. Cette fois-ci, je sais ce que je fais. Je dois pouvoir y arriver. Je sais que

j'en suis capable. Tout ce dont j'ai besoin, c'est d'y croire. De croire en moi.

– Attendez, répéta-t-il comme s'il sortait de son rêve. Je vais appeler des bayards.

– Pardon ? répliqua Fredric, confus.

– Shhh. Laissez-moi faire, faites-moi confiance, s'il vous plaît.

Mjolln hocha la tête et attrapa le milicien par le bras, comme pour le retenir. Le rassurer.

Bohem se laissa tomber sur les genoux, sous le regard complice du Cornemuseur. Comme il l'avait fait la première

fois, il plongea ses mains dans la terre de la forêt. Il ferma les yeux, inspira profondément et fit le vide dans son esprit.

Il se laissa porter *par le silence de la nature. La chanson de la forêt. Et il appela.*

Mon nom est Bohem. Je suis… Je suis le fils d'Aléa, la fille de la Terre.

Je suis celui qui vient pour vous. Celui qui vous écoute. Qui entend les pierres, les arbres, les Brumes. Alors

entendez-moi, vous aussi. Entendez-moi, bayards, comme vous m'avez entendu la première fois. Je vous appelle à

moi. Car j'ai besoin de vous. J'ai besoin de vous, entendez-moi.

Ses mains se crispèrent dans le sol, sous le tapis de feuilles. Il essaya de ne faire qu'un avec la terre. De devenir

feuille lui-même. Arbre.

Le sang qui coule dans mes veines est la sève de la forêt. La sève des Brumes. Je vous ressens au fond de moi. Je

suis comme vous. Chassé par les hommes, fuyant, toujours, et prêt à mourir pour défendre ma liberté. La vôtre. La

nôtre. Alors, entendez-moi.

Lentement, il ouvrit à nouveau les yeux et leva la tête vers ses deux compagnons. Ils le regardaient, immobiles.

Il se leva et sourit.

– Ils arrivent.

*

* *

– Je vous remercie de l'empressement dont vous avez bien voulu faire preuve pour répondre à mon appel, dit

Emmer Capigesne solennellement en se levant au bout de la grande table de merisier.

Tous les barons galliciens du roi de Brittia étaient réunis dans la grande salle de Pierre-Levée, à l'endroit même où

le général Gœtta avait enfermé Hélène et ses sujets quelques jours plus tôt, quand il avait attaqué le Palais des Ducs.

Tout le monde était là. Hélène et ses conseillers, Valérien, son maître d'artillerie, le bailli, les conseillers d'Emmer

et les représentants de tous ses fiefs. Les deux plus importants, bien sûr, ne manquaient pas à l'appel. Willem VII le

Vieux, comte d'Arvert, et Euzon II, duc de Breizh. Leur soutien serait capital.

Tous avaient les yeux tournés vers leur roi. Ils restaient silencieux devant lui, scrutant son visage d'ange blond

derrière lequel brûlait toutefois une rage qui n'avait rien d'innocente.

– Vous n'ignorez sans doute pas ce qu'il s'est passé ici la semaine dernière. Vous êtes certainement au courant de

la situation à laquelle mon épouse Hélène, reine de Brittia, duchesse de Quienne, a été confrontée dans ce même

palais. Il est inutile, je pense, que je vous rappelle les faits. Ils sont suffisamment ignobles et déplaisants pour

qu'aucun de vous n'ait oublié, j'en suis convaincu, le moindre détail. Je vous ai donc appelés auprès

de moi car j'ai

décidé d'entrer en guerre contre le roi de Gallica.

Il y eut quelques murmures d'étonnement dans l'assemblée. Tout le monde savait que la situation était grave, mais

ils ne s'étaient peut-être pas attendus à une décision de guerre aussi rapide.

Hélène de Quienne, elle-même, semblait embarrassée. Elle n'était pas friande des choses de la guerre. Mais elle ne

pouvait pas s'opposer à Emmer. Pas en public en tout cas. Elle avait beau être une femme libérée et célèbre pour son

franc-parler, elle estimait qu'elle n'avait pas à intervenir si directement dans cette affaire. L'affront de Livain était

grave, et il agissait en connaissant parfaitement – elle l'espérait – les conséquences possibles d'un acte aussi agressif.

Quoi qu'elle pensât de la guerre et de son inanité, elle devait laisser Emmer gérer son trône.

J'ai accepté d'épouser une seconde fois un roi. Je dois en assumer les conséquences. Il y aura des guerres, il y

aura des conflits. Je ne peux refuser l'inévitable. J'espère seulement que tout ceci ne va pas dégénérer. Il faut

qu'Emmer trouve un moyen de punir Livain sans mettre en péril la sécurité de ce pays. Son équilibre est si fragile !

– Majesté, osa Willem VII après un long silence de l'assemblée, ne pouvons-nous répondre autrement à l'agression

de Livain, aussi odieuse soit-elle ? Une guerre est-elle vraiment souhaitable ?

– Une guerre n'est jamais souhaitable, comte. Mais elle est parfois inévitable.

– L'est-elle donc aujourd'hui ? insista Willem.

Le comte d'Arvert est celui qui est le plus implanté dans les fiefs de Livain. Il est entre la Tolsanne, le Burgon, le

Riven et le domaine royal. Il sera au cœur de la guerre si elle devait éclater. Exposé de toutes parts. Et ses sujets se

sentent plus proches de Livain que les nôtres. Il est certainement celui qui souhaite le moins cette guerre. C'est pour

cela qu'Emmer veut absolument son soutien. Car si Willem cède, plus personne n'osera refuser.

– Quelle autre réponse pourrions nous faire à une agression aussi éhontée et aussi violente ? demanda le roi.

– Nous pourrions envisager d'autres mesures cœrcitives… Le roi de Gallica n'a aucun fief qui donne sur l'océan.

Les principales routes commerciales passent par vos contrées, Majesté, pourquoi ne pas bloquer tous les navires qui

mouillent dans nos ports et qui font commerce avec Gallica, par exemple ?

Emmer n'acceptera jamais ce genre de mesures. Il veut une réponse exemplaire et dissuasive. Et il veut sans

doute humilier Livain. Il a dû être humilié que je sois attaquée ainsi. Par mon ancien époux. C'est une affaire

d'hommes. Or pour résoudre leurs conflits, les hommes préfèrent toujours se battre…

– Mon objectif n'est pas d'affamer ou d'appauvrir les gens de Gallica, Willem. Ce que je veux, c'est frapper

– Mon objectif n'est pas d'affamer ou d'appauvrir les gens de Gallica, Willem. Ce que je veux, c'est frapper

directement le roi. Son armée, sa personne et son autorité.

Sa personne ? Il ne veut quand même pas éliminer Livain ? Non. Emmer est encore jeune. Il se laisse emporter

par son discours…

– Sauf votre respect, Majesté, je pense qu'il serait suicidaire d'engager une guerre avec un voisin si proche ! À part

le duché de Breizh et le comté de Pierevain, il n'y a pas un seul de vos fiefs en Gallica qui ne soit en contact direct

avec les fiefs de Livain. Nous serons attaqués de tous côtés.

Il sous-entend qu'Emmer, lui, pourrait, en cas de crise, se retrancher au royaume de Brittia, loin du front. Mais ce

n'est pas le genre d'Emmer. Toutefois, Willem n'a pas tout à fait tort. Il est vrai qu'il est beaucoup plus exposé que

les autres, lui. Et le duc de Breizh ne dit rien. Forcément. Son fief à lui est le seul de tout le pays, avec celui-ci, qui ne

soit pas en contact avec les terres de Livain.

– Je vous rappelle que je suis duc de Northia, répliqua le roi, qui avait su lire entre les lignes, lui aussi. Et je vous

rappelle que ce fief est mitoyen du domaine royal. Je n'ai pas peur de mener cet assaut de front, moi-même. C'est

l'honneur de mon épouse qui a été bafoué.

Il se sert de moi pour justifier son choix. Mais je crois que c'est surtout son honneur à lui qui est en jeu. Le mien

est intact. Livain s'est ridiculisé dans cette affaire.

– Pouvons-nous être sûrs de remporter cette guerre ? intervint le maître d'artillerie d'Hélène de Quienne. L'armée

du roi de Gallica est puissante, et Livain vient d'épouser la fille du roi de Chastel. Avons-nous vraiment intérêt à nous

en faire un ennemi ?

Valérien sait que je ne souhaite pas cette guerre mais que je ne veux pas intervenir directement dans la

conversation. Il intervient donc à ma place. Je savais que je pouvais compter sur lui. Il a toujours été un conseiller

fidèle et perspicace.

– Nous pouvons faire savoir au roi de Chastel que ceci n'est qu'une mesure de rétorsion en réponse à l'assaut de

Livain et que nous n'attaquons pas le royaume de Gallica en tant que tel, royaume auquel il est lié à présent, il est

vrai.

– Majesté, sa fille est l'épouse du roi de Gallica. Si nous attaquons Livain, il la saura menacée…

– Il n'oserait quand même pas traverser la Quienne pour venir défendre l'armée de Livain !

– Il pourrait passer par la Tolsanne.

– Alors, nous devons impliquer la Tolsanne, suggéra Emmer.

– Mais c'est un fief de Livain ! Et le comte de Tolsanne n'acceptera jamais de se battre contre lui. Il épouse

d'ailleurs le mois prochain la propre sœur de Livain !

– Qu'importe ! répliqua Emmer. Il a un vieux différend à régler avec Livain, et je suis sûr que malgré cette union

avec sa sœur, Redhan V est encore désireux de se venger du roi de Gallica.

– C'est vrai, intervint le duc de Breizh. En outre, le comté de Tolsanne a toujours été très réservé à l'égard de la

Couronne.

Voilà. Comme je l'avais deviné, Euzon se range au côté d'Emmer. Ce conflit ne risque pas de le toucher

directement, alors il soutient mon mari, c'est aisé pour lui…

– Absolument ! surenchérit Emmer. Il y a là-bas un noyau d'indépendantistes qui seraient ravis de se débarrasser

de Livain !

Personne ne répondit. Le roi était de toute façon tellement décidé qu'ils savaient tous qu'il était inutile d'essayer de

le dissuader. Mais il avait besoin, lui, de s'assurer de leur soutien. Et il ne lui était pas encore vraiment acquis.

Toutefois, le comté de Tolsanne était un élément sinon déterminant, du moins important.

– Écoutez, reprit Emmer d'une voix rassurante, mes chers barons, je vois qu'il est encore trop tôt pour prendre une

décision définitive. Je veux toutefois que vous sachiez que, de toute façon, je répondrai par la force à cette agression

de Livain, qui ne peut rester impunie. Mais je vous propose de nous revoir dans quelques temps. D'ici là, j'aurai

obtenu le soutien du comte de Tolsanne, et nous serons en position de force.

Il a déjà pris sa décision. Il leur fait croire qu'elle dépend de la collaboration de Redhan. Mais en réalité, les dés

sont déjà jetés. Mon nouvel époux va attaquer celui qui m'a répudiée.

Je dois trouver un moyen d'empêcher cela.

*

* *

Comme ils l'avaient fait la première fois, les bayards les menèrent jusqu'à la lisière de la forêt, d'un seul élan,

d'une seule course, couvrant les distances en quelques galops silencieux, épousant l'air, crinières au vent. Les fugitifs

auraient aimé garder jusqu'au bout ces chevaux magnifiques, prompts et puissants, mais les Brumes ne pouvaient

s'exposer à la lumière du monde. Elles retournèrent au galop à l'abri des grands chênes, gracieuses silhouettes

blanches disparaissant dans l'ombre comme un souvenir dans l'oubli.

Bohem, Mjolln et le sergent Fredric durent continuer le voyage à pied. Ils coururent toute la soirée à travers la

plaine, oubliant la fatigue et la faim, trop heureux d'avoir retrouvé la liberté, trop inquiets de la perdre à nouveau. Ils

espéraient qu'ils avaient suffisamment d'avance sur les chevaliers de la Milice du Christ pour atteindre un village sans

se faire rattraper, et pour trouver les chevaux dont ils avaient besoin.

Mjolln, malgré son grand âge et sa petite taille, ne faiblissait pas. Il courait presque aussi vite que les deux autres et

semblait ne jamais pouvoir tomber de fatigue.

Avant la tombée du jour, ils arrivèrent en vue d'un petit village typique du comté de Pierevain. Ils s'arrêtèrent en

amont pour souffler un peu et réfléchir.

– Bohem, je pense qu'il ne serait pas prudent que tu entres dans le village, suggéra le sergent Fredric. Je ne pense

pas que tu sois recherché ici, mais rien ne sert de prendre le risque. L'un de nous peut se contenter d'aller chercher

des chevaux…

– Acheter des chevaux ? répliqua Bohem. Mais avec quel argent ?

– De l'argent, ça, j'en ai, oui, intervint Mjolln. Pour des chevaux, et pour une bonne auberge !

– Non, Mjolln, nous ne pouvons risquer que Bohem soit reconnu…

– Ahum. Je vois. Juste des chevaux, alors ? Je peux quand même acheter un bon gigot, non ?

Le milicien sourit.

– Oui, bien sûr. Ce que vous voudrez ! Bohem ? Tu nous attends ici ? Je ne peux laisser Monsieur Abbac aller

chercher trois chevaux tout seul.

– Bien sûr, répondit le louvetier. Je vais préparer notre campement pendant ce temps-là. Un feu et trois couches.

Grâce à la rapidité des bayards, les Miliciens étaient sûrement encore assez loin derrière eux pour qu'ils puissent se

permettre d'allumer un feu. Et Bohem n'était pas mécontent de pouvoir faire un bon repas, après le traitement

pitoyable que leur avait réservé la Milice du Christ.

Le Milicien et le Cornemuseur se mirent donc en route pour le village, et Bohem entreprit de réunir du bois.

La nuit était déjà avancée quand Mjolln et Fredric revinrent avec deux chevaux et un poney, une épée pour Bohem

ainsi qu'assez de nourriture pour contenter cinq ou six personnes. Mais le jeune homme découvrit rapidement que

Mjolln, en la matière, comptait au moins pour trois. Il ne restait plus rien quand le feu commença à s'éteindre.

– Dis-moi, Bohem, lança le sergent Fredric à la fin du repas, une question me hante depuis que nous

avons quitté

la forêt…

– Oui ?

L'ancien Milicien semblait embarrassé. Il n'avait entendu que des bribes de la longue conversation de Mjolln et

Bohem, et il n'était pas tout à fait certain de comprendre ce qu'il se passait. Il était à présent convaincu que le jeune

homme n'était pas l'hérétique pour lequel Dumont Desbardes le faisait passer, loin de là, mais il y avait tout de même

des choses étranges qui lui échappaient. Il ne voulait pas se montrer indiscret, il estimait que cela ne le regardait pas et

qu'il n'était pas en position de demander à Bohem de lui rendre des comptes, mais il ne pouvait s'empêcher de poser

au moins cette question-là.

– Les… Les bayards…

– Oui ?

– Est-ce ainsi que vous nous avez échappé dans la forêt au sud de Pierre-Levée ?

Le louvetier sourit.

– Ah ! Bien sûr, vous faisiez partie de nos poursuivants à l'époque ! Oui, sergent…

– Ne m'appelle plus sergent, s'il te plaît.

– Pardon… Oui, Fredric… C'est ainsi que nous nous sommes échappés la première fois. Moi et mes amis.

– Tes amis ? s'étonna Mjolln. Qui sont-ils, et où sont-ils à présent ?

Le sourire s'effaça aussitôt du visage de Bohem. Il avait réussi à ne pas trop y penser… Mais Mjolln ne pouvait

pas savoir.

– J'ai rencontré Vivienne quelques jours après avoir fui mon village… Je l'ai aidée alors qu'elle était agressée par

des brigands sur un chemin de Tolsanne. Nous sommes devenus amis.

– Amis ? insista Mjolln, qui savait lire dans les cœurs.

– Oui, répondit Bohem, mais cette fois il souriait. Très bons amis. J'ai découvert plus tard qu'elle était la nièce de

la duchesse de Quienne ! Je dois avouer que cela m'a un peu… dérangé.

– Ah bon ? se moqua Mjolln. Ahum. Eh bien, ça, je suis pressé de voir sa tête quand je lui dirai qui sont tes

parents !

Le nain éclata de rire, et Bohem se contenta de lever les yeux au ciel. Fredric, quant à lui, n'était pas bien sûr de

comprendre…

– Et puis il y a Fidélité La Rochelle. C'est un Compagnon du Devoir, un apprenti forgeron. Les Compagnons

m'ont porté secours plusieurs fois depuis que j'ai quitté mon village. Ce sont eux qui nous ont aidés à nous enfuir…

–… de Sarlac, finit Fredric à sa place, d'une voix grave.

Le nom de cette ville évoquait un souvenir douloureux pour l'un et l'autre. Ennemis à l'époque, c'était finalement

Sarlac qui leur avait permis de se retrouver. Le meurtre de la Mère était l'événement qui avait révolté Fredric, et

c'était à cause, ou grâce à cette révolte qu'il s'était retrouvé dans le cachot à côté de Bohem.

– Ahum. Et où sont-ils, tous les deux, à présent ?

– À Pierre-Levée, expliqua Bohem. Nous irons les voir quand nous aurons trouvé la Licorne.

– Ah ça, avec plaisir ! Je serais heureux de rencontrer tes amis, Bohem, et surtout, je dois toujours rendre visite à la

duchesse, ça, bien sûr, je lui ai promis de venir à sa cour, il paraît qu'il y a, ahum, là-bas, les meilleurs poètes de

Gallica…

– C’est vrai, répondit Bohem avec une sorte de fierté dans la voix, comme s’il s’était approprié la passion de

Vivienne. C’est vrai, répéta-t-il.

– Parfait. Alors dormons, maintenant. Demain, la route nous attend. Roazhon est encore loin.

*

* *

Je suis dans le monde de Djar.

Les Brumes ne sont plus ici. Mjolln n’est pas ici non plus. Je suis seul. Et je sais pourquoi. Je sais pourquoi les

Brumes ne sont pas près de moi. Pourquoi elles ne sont pas entrées elles aussi.

Parce qu’il est là, derrière moi. Lui. L’homme aux deux visages. Il est ici. Le Sauvage.

Je n’aurais pas dû venir. Mais ai-je vraiment le choix ? Est-ce vraiment moi qui ai décidé de venir ici ? Je n’arrive

pas à me fermer. On dirait que c’est lui qui m’attire, que c’est lui qui m’oblige à venir ici. Quand je dors, il en

profite, car ma conscience ne résiste pas.

Alors il m’attire ici, dans le monde de Djar.

Je ne dois pas me retourner. Je ne dois pas le regarder. Regarder les deux visages, qui voient le passé et qui

voient le futur.

– Tu es obligé de me voir.

Il me parle. Mais je ne veux pas l’entendre.

– Tu es obligé de m’entendre.

Non. Je ne suis pas obligé. Je n’entendais pas Mjolln les premières fois qu’il me parlait. Parce que je ne savais

pas comment. Je dois retrouver cet état, cette innocence. L’état dans lequel je n’arrivais pas à entendre. Apprendre à

le faire sciemment.

– Tu ne peux plus, Bohem. Tu sais trop de choses à présent. Tu ne peux pas m'ignorer, car je suis ici. Depuis le

début. Et tu me fuis, toujours. J'étais là, au sommet de la colline de Prade, quand tu n'avais que treize ans, la nuit de

la Saint-Jean. Je t'ai vu sauver cette Brume, Bohem. J'étais là. Tu ne m'as pas vu, toi ? Tu m'ignorais déjà ! J'étais

là, aussi, quand mes Aïshans ont brûlé ton village, toujours au même endroit. Et je t'ai vu fuir, mon cher. Je t'ai

regardé fuir. Chaque fois que tu es venu ici, j'y étais aussi, j'ai entendu tes appels. Je t'ai entendu parler avec le

vieux barde, le nain venu du nord, celui qui connaissait ta mère, Aléa. Moi aussi, je l'ai connue. Mais elle faisait

comme toi, Bohem, elle m'ignorait. Elle ne me regardait pas. Je ne peux plus rester dans l'ombre, à présent. Parce

que je meurs, moi aussi. Comme les Brumes. Je meurs un peu plus chaque jour, à cause d'elle. À cause de ta mère.

Alors je ne peux plus rester dans l'ombre. Je dois reprendre ce que vous nous avez volé. Vous. Samildanach. Vous

nous avez volé le Saîman, et c'est le Saîman qui nous faisait vivre. Qui faisait vivre les Brumes. Qui me faisait vivre,

moi. Je ne peux pas mourir. Allons, retourne-toi. Regarde-moi en face. Je suis celui par qui tu périras, Bohem.

Crois-moi. Je vois le passé et je vois l'avenir. Je suis le Devin. On m'appelle Lailoken, tu as sûrement entendu parler

de moi. Dans les histoires qu'on racontait chez toi. Je suis le Sauvage. C'est moi qui te tuerai, Bohem, et toi qui me

redonneras la vie. Alors retourne-toi. Aie le courage de regarder ta mort en face !

Non. Je ne me retourne pas. Je ne me retournerai pas. Ma mort ne m'intéresse pas, Sauvage. Comme ma mère, je

continuerai toujours de t'ignorer. La mort ne m'intéresse pas.

Ce qui m'intéresse, à moi, c'est la vie.

La vie

*

* *

.

Personne ne répondit Ils voyageaient depuis quatre jours, chevauchant toute la journée à travers la plaine. Ils

s'arrêtaient loin des villes, dormaient peu, et tentaient de brouiller leur piste du mieux qu'ils pouvaient. Mais les

Chevaliers du Christ gagnaient de la distance.

Tous les soirs, pendant que Mjolln préparait un dîner toujours copieux, l'ancien sergent apprenait à Bohem à se

battre… ou à se défendre, en tout cas. Avec l'épée qu'on lui avait achetée, mais aussi avec un simple bâton, une

dague ou avec ses poings. Il lui apprenait l'art de l'esquive et celui de l'attaque. Un soir que Bohem réussit une passe

difficile, Fredric lui fit part de son étonnement.

– Je n'ai jamais vu quelqu'un apprendre aussi vite, Bohem.

Et il répéta ce que les deux Compagnons avaient dit au jeune homme quand il avait taillé la pierre sous leurs yeux

ébahis.

– Tu as déjà fait ça avant ?

– Non, répondit Bohem. Vraiment pas ! J'ai horreur de me battre. Je ne me bats jamais. Je… Je ne crois pas en la

bagarre…

Le milicien ne put s'empêcher de rire.

– Que veux-tu dire ?

– Je ne sais pas. Je ne crois pas en la bagarre, c'est tout. Je crois qu'il y a presque toujours une autre solution.

– Presque…

– Jusqu'à présent, je n'ai eu aucune raison de me battre. Les gens se battent pour leur pays. Je me moque de mon

pays. Je n'ai de fierté pour aucun sol. Je ne crois pas que le sol nous appartienne. C'est plutôt l'inverse… Et quand ils

ne se battent pas pour leur petit bout de terre, les hommes, ils se battent pour leur foi… Comme ces croisés qui partent

mourir ou tuer en Orient. Je suis désolé, Fredric, je sais que vous avez donné votre vie au Christ, mais moi, je ne me

battrai jamais pour les chrétiens, ni pour aucun dieu. Je ne crois pas que je le leur doive, n'est-ce pas ?

– Ah ! Monsieur est un grand pacifiste ! se moqua gentiment l'ancien Milicien. Mais alors, comment se fait-il que

tu apprennes si vite à te battre ?

Mjolln, qui était affairé près du feu, se racla la gorge.

– Le père de Bohem était un Magistel, intervint-il.

– C'est-à-dire ? demanda Fredric.

– Un chevalier des druides. Les meilleurs chevaliers que l'on puisse trouver dans mon pays.

– Je vois. Cela explique peut-être que tu saches donc te battre alors que tu ne t'es jamais battu…

– Ce n'est pas tout à fait exact, admit Bohem. Je me suis battu une fois. Contre le brigand qui attaquait Vivienne…

– Ah, répondit Fredric en souriant. Voilà donc une cause pour laquelle tu acceptes de prendre les armes. L'amour !

Bohem hocha la tête, très sérieusement.

– Oui, peut-être.

Le soir du quatrième jour, ils s'arrêtèrent plus tard encore que la veille et installèrent leur campement à l'abri des

rochers, au sud de Roazhon. Les chevaux et le poney étaient à bout de force, et Fredric essaya tant bien que mal de

les soigner et de réparer leurs fers.

– Ils nous rattraperont avant la forêt de Roazhon, dit Bohem au vieux nain tout en l'aidant à préparer le repas. Ils

sont déjà si proches !

– Ça, comment peux-tu en être sûr ?

– Je le sens, Mjolln. Je sais qu'ils nous suivent, et qu'ils sont proches. Un peu plus chaque soir. Nous n'arriverons

pas à Roazhon à temps.

pas à Roazhon à temps.

– Ahum. Intéressant. Tu sens ces choses-là ? Oui.

Bohem grimaça. Il savait à quoi pensait le nain. Il pensait sans doute à la mère de Bohem. Aléa. Il pensait qu'il

avait les mêmes pouvoirs qu'elle, ou quelque chose comme ça. Et Mjolln semblait étonné . *Pourquoi ?* se demanda

Bohem.

– En quoi cela vous étonne que je puisse ressentir ces choses-là ? Vous pensiez que le pouvoir dont je semble avoir

hérité avait disparu, c'est cela ?

– Ahum. Tu lis dans les pensées, aussi ? ironisa le Cornemuseur. Oui. C'est un peu ça. Mais je crois qu'il n'a pas

tout à fait disparu. Ahum. Il en reste encore un peu, n'est-ce pas ? Dans ces créatures que vous appelez les Brumes.

Et en toi…

Bohem acquiesça. Aussi fou que cela pût paraître, il savait. Oui. Il avait cette force étrange au fond de lui-même.

Diffuse, mourante, mais bien là. C'était cette force qui lui avait permis de survivre dans les flammes la nuit de la

Saint-Jean, cette force qui le poussait dans le monde de Djar ou qui lui avait permis d'appeler les bayards par deux

fois dans la forêt. Et c'était cette force, justement, qui les intéressait tous. Le roi, les Miliciens, mandatés par le pape –

selon Fredric -, et les Aïshans. Ainsi que celui qui le hantait dans ses rêves. Le Sauvage.

Bohem secoua la tête. Il ne voulait pas penser à ça.

– Quoi qu'il en soit, reprit-il, nous n'arriverons pas à temps dans la forêt de Roazhon. Ils nous auront interceptés

avant.

– Nous devons faire diversion, intervint Fredric qui les écoutait en retrait.

– Faire diversion ?

– Oui. Mjolln et toi pouvez partir de votre côté, tout droit vers la forêt, et moi je resterai ici pour les attirer dans un

piège.

– Tout seul ? intervint Mjolln. Ahum. Ça, je veux bien que vous soyez brave, mon cher, presque aussi brave qu'un

Magistel, mais tout seul contre une brigade entière de vos Miliciens, j'ai peur que vous ne fassiez pas le poids, non.

– Nous n'avons pas le choix, expliqua l'ancien sergent. Je serai bien obligé de me battre seul. Vous devez aller

dans cette forêt. Je ne vois pas où l'on pourrait trouver du renfort…

– Moi je sais, rétorqua Bohem.

– Comment ça ?

– Depuis tout à l'heure, j'ai vu un symbole gravé sur plusieurs pierres. Une truelle et un maillet. Les Compagnons

m'avaient expliqué ce que cela signifie. Il doit y avoir une cayenne par là-bas, vers le nord-est.

– Et alors ?

– Alors, on pourrait demander de l'aide aux Compagnons.

Ce n'est pas sûr qu'ils acceptent, mais c'est notre seule chance.

*

* *

– Je ne vous comprends pas, Hélène, vous avez été attaquée par cet odieux personnage, et à présent vous voulez

m'empêcher de répondre à son agression. Éprouveriez-vous encore quelque chose pour cet homme qui vous a

répudiée ?

Hélène de Quienne pouffa. Emmer savait pertinemment que la duchesse n'éprouvait plus que du mépris et du

dédain pour le roi de Gallica. Il cherchait à la provoquer, froissé sans doute qu'elle s'opposât à la guerre.

Les serviteurs avaient depuis longtemps débarrassé leur table. L'odeur de la viande fumée emplissait encore l'air

autour d'eux. Ils étaient seuls à présent dans la petite salle à manger de l'aile gauche du palais. Le soleil était en train

de se coucher, derrière l'enceinte de Pierre-Levée. La lumière rose de l'aube colorait les murs derrière eux. Il faudrait

bientôt allumer les bougies.

– Vous savez bien, Emmer, que je n'ai jamais aimé les guerres. Je garde un très mauvais souvenir de la croisade de

Livain. Je l'ai suivi jusqu'en Orient, et ce que j'ai vu là-bas m'a dégoûtée pour toujours, si je ne l'étais déjà, de toutes

ces choses-là. J'ai vu plus de morts qu'aucun homme ne devrait en voir durant toute sa vie. Ma mémoire est pleine

d'agonies, Emmer. J'ai vu plus de guerre que je n'ai vu de paix. Alors oui, certes, je pense que cet imbécile mérite

une leçon. Il ne peut rester impuni après l'affront qu'il a osé me faire… nous faire. Mais la guerre ? Non. Vous savez

comme moi que trop de gens vont mourir et qu'ils sont innocents.

– Je ne suis pas un homme déshonoré qui veut se venger de celui qui a agressé sa femme, Hélène. Je suis un roi

qui doit gouverner son pays et qui ne peut accepter qu'un autre roi vienne attaquer sa cour en son absence et reste

impuni. Il ne s'agit pas uniquement de lui donner une leçon, il s'agit de faire une démonstration de force. Je ne peux

laisser croire ni à mes sujets ni aux siens que Livain peut menacer ainsi mon royaume…

– La force… Êtes-vous obligé de tuer pour démontrer la force de votre royaume ?

– Si vous êtes tellement opposée à la guerre, Hélène, pourquoi ne l'avez-vous pas dit tout à l'heure pendant le

conseil ?

– Parce que vous êtes roi, justement, et que je n'avais pas à vous contredire devant vos barons, Majesté. Mais à

présent, c'est votre épouse qui vous parle.

– Mon épouse qui a été attaquée par Livain, et que je me dois de protéger.

– Je peux me protéger seule, Emmer.

– Ce n'est pas l'impression que vous avez donnée.

– Vous croyez que se protéger, c'est forcément se battre ? Ce que j'avais à faire, ce jour-là, je l'ai fait. Le jeune

homme que Livain était venu chercher a pu s'enfuir, sain et sauf, c'était tout ce qui comptait. Et j'ai évité un massacre

inutile. Je crois que je me suis bien mieux défendue que vous ne pouvez l'imaginer, Emmer.

– Pas aux yeux de mon peuple, et pas aux yeux de celui qui vous attaquait.

– Alors, ce que vous voulez, c'est du sang, n'est-ce pas ? Simplement un peu de sang ?

– Ce que je veux, c'est réparer le tort qui nous a été fait et montrer qu'il y a sur mes terres une autorité véritable.

– Une autorité qui a toutefois besoin de l'appui du comte de Tolsanne…

– Une autorité qui a toutefois besoin de l'appui du comte de Tolsanne…

– Je n'ai besoin de l'appui du comte Redhan que pour convaincre mes barons, duchesse. Si je ne devais les

rassurer en leur promettant l'alliance de la Tolsanne, cela ferait longtemps que mon armée serait partie pour le

domaine de Livain. C'est pour apaiser mes barons que je vais voir le comte de Tolsanne, et c'est pour cela que vous

allez m'accompagner.

– Ah, non, mon cher, je ne vous accompagnerai pas ! Je ne serai pas derrière vous, Emmer, pour cautionner cette

guerre. Vous la faites au nom de mon honneur, ou du moins avec mon honneur pour excuse, c'est déjà beaucoup

plus que je n'en peux supporter.

– Vous refusez de m'accompagner en Tolsanne ? s'offusqua le roi de Brittia.

– Non seulement je refuse, mais je désapprouve votre voyage.

– Alors j'irai seul ! s'exclama Emmer en se levant.

Il sortit de la pièce, furieux, et le lendemain il partit pour le comté de Tolsanne sans même un au revoir.

Hélène de Quienne comprit alors qu'il n'était rien qu'elle pût faire pour empêcher la guerre. On allait mourir pour

elle, que cela lui plût ou non.

Chapitre 11

VIVRE ENSEMBLE

Bohem, traversant la plaine perché sur son cheval au galop, lançait régulièrement des coups d'œil au nain, qui le

suivait de près sur son poney trapu. Il se demandait si Mjolln pouvait les sentir lui aussi. Sur leurs traces. Comme

l'ombre déployée d'un prédateur sur un grand champ d'été. Les Miliciens du Christ les avaient rattrapés, poussés sans

doute par la fureur du Grand-Maître.

Le louvetier, les mains crispés sur les brides, espérait que Fredric pourrait faire quelque chose pour les aider, pour

interrompre la traque des hommes de la Milice. Il fallait que l'ancien sergent obtienne l'aide des Compagnons et que

ceux-ci acceptent de venir se battre pour Bohem. Il n'y avait pas d'autre issue. Mais les chances de Fredric étaient

minces…

D'abord, les Compagnons ne le connaissaient pas et ils n'auraient pas beaucoup de peine à voir qu'il était un

ancien Milicien. Or, les chevaliers de la Milice ne devaient pas être très appréciés dans les cayennes depuis ce qu'il

s'était passé à Sarlac. Le meurtre de la Mère innocente était sûrement connu aux quatre coins de Gallica, dans toutes

les villes du Devoir. Il allait donc devoir les convaincre qu'il était bien du côté de Bohem, et qu'ils devaient l'écouter.

Et cela risquait d'être très difficile. Serait-il assez convaincant ? Ensuite, il faudrait les persuader de venir aider ce

jeune homme qu'ils ne connaissaient pas vraiment. Ils avaient sûrement entendu parler de lui, certes. L'histoire de

Bohem avait sans doute, elle aussi, fait le tour de toutes les cayennes. Mais il n'était pas certain que les Compagnons,

ici, aient la même volonté d'aider cet inconnu que dans le sud de Gallica. Aider Bohem, en outre, était devenu très

dangereux. Cela valait-il le coup de risquer sa vie pour un jeune homme qui n'était même pas réellement l'un des

leurs ?

Non, vraiment, les chances de Fredric n'étaient pas bien grandes. Et même s'il parvenait par miracle à les

convaincre, encore faudrait-il qu'ils puissent faire quelque chose. Auraient-ils le temps de couper la route aux

Miliciens ? C'était loin d'être sûr, car ceux-ci n'étaient plus très loin.

Bohem essaya de ne pas trop y penser. L'immense forêt de Roazhon était devant eux. On l'apercevait à l'horizon,

comme une lointaine mer aux vagues vertes, qui s'étendait à perte de vue vers le nord. C'était l'une des plus belles

forêts de Gallica, vaste, vivante et variée, dense et libre. Une forêt de légende qui abritait mille histoires du folklore

gallicien. Et la légende vers laquelle ils galopaient, Bohem espérait qu'elle n'était pas une simple fable. Que la

Licorne serait bien là…

Ils galopèrent jusqu'au soir et quand ils arrivèrent à la lisière de la forêt, Bohem aperçut derrière eux, au loin, un

nuage de poussière. Il sut aussitôt ce que c'était. Qui c'était, plutôt. Les chevaliers de la Milice. Déjà.

– Dépêchons-nous ! lança-t-il au nain, la voix pleine d'inquiétude. Nous devons profiter de l'ombre de la forêt

pour les semer. Je ne pense pas que Fredric ait réussi à convaincre les Compagnons.

– Ahum. Allons-y, mais cela ne va pas être facile. Et nous ne savons pas où aller…

– Comment ça ? Je croyais que vous saviez où était la Licorne !

– Ça oui, dans la forêt de Roazhon. Mais, regarde, mon louvetier, elle est grande cette forêt, non ? Et je n'en sais

pas plus. Quelque part là-dedans, voilà où elle est, la Licorne.

– Eh bien ! C'est précis ! Le nain haussa les épaules.

– Ahum, Bohem, je suis certain que tu la trouveras. Tu sais parler aux Brumes, oui.

– Je l'espère. Car le temps nous est compté, Mjolln.

– Alors, ne traînons pas, Bohem. Ça, oui, allons-y !

Ils entrèrent dans la forêt sur leurs chevaux et partirent au galop vers le nord.

*

* *

Emmer Capigesne traversa en quelques jours le duché de Quienne. Escorté d'une dizaine d'hommes seulement. Il

avait préféré faire le voyage dans l'anonymat, pour ne pas attirer l'attention du roi de Gallica, et pour ne pas

compromettre l'homme avec qui il allait essayer de pactiser : le comte de Tolsanne, futur beau-frère de Livain.

Habillé en simple officier militaire, il s'arrêtait chaque soir dans une auberge avec ses soldats, et il en profitait pour

écouter ce qui se disait dans le pays de son épouse. La Quienne dépendait à présent de son royaume, certes, mais il

connaissait encore très mal ce vaste fief. Et chaque soir, il entendit parler de la même chose. Du jeune homme qu'on

connaissait encore très mal ce vaste fief. Et chaque soir, il entendit parler de la même chose. Du jeune homme qu'on

appelait Bohem et au sujet duquel couraient déjà mille légendes.

Hélène lui avait brièvement parlé de lui, de ce louvetier un peu étrange qu'elle avait protégé. Mais elle lui avait

simplement dit que c'était un jeune homme brave et innocent, et que le sort l'avait mis dans une situation difficile au

cœur du royaume de Gallica. Visiblement, c'était un peu plus compliqué que ça.

Et cela inquiétait le roi de Brittia. Impossible de démêler le faux du vrai dans les nombreuses histoires que l'on

racontait sur ce fameux Bohem. Une chose était sûre, ce n'était pas un garçon comme les autres. On racontait qu'il

marchait dans les flammes et qu'il parlait aux Brumes. Certains disaient qu'il était peut-être Maître Jacques, le patron

des Compagnons, les « enfants de la veuve », d'autres affirmaient qu'il était le Sauvage… Quelques-uns l'admiraient,

beaucoup le craignaient. Tout le monde semblait se réjouir en tout cas de l'affront qu'il faisait à la couronne de

Gallica.

À force d'entendre parler de ce jeune homme, Emmer se demanda s'il avait bien fait de quitter Pierre-Levée. Peut-

être aurait-il dû d'abord essayer de comprendre ce qu'il se passait vraiment. Et il commençait aussi à comprendre un

peu mieux, sans l'accepter, la folie de Livain.

Quand Hélène lui avait dit que c'était à cause d'un jeune homme que Livain avait attaqué Pierre-Levée, Emmer

avait trouvé cela étrange, et il s'était demandé si la duchesse ne se méprenait pas. Si elle avait vraiment saisi les motifs

réels de l'attaque du roi de Gallica. Ou si elle lui avait confessé tous les détails de cette histoire. Après tout, Hélène de

Quienne était réputée pour les nombreuses intrigues dont elle aimait s'entourer, peut-être ne lui avait-elle pas dit toute

la vérité sur l'attaque de Livain… Mais, à présent, après avoir entendu au sujet de Bohem ces légendes plus folles les

unes que les autres, il comprenait qu'il ne s'agissait pas d'un jeune homme ordinaire. Que ce louvetier était peut-être

une pièce maîtresse dans les desseins de Livain. Le roi de Gallica espérait peut-être s'emparer d'un garçon aussi

prodigieux… Emmer se demanda s'il ne ferait pas mieux de faire demi-tour et de demander à Hélène où se trouvait le

jeune homme.

Mais il était trop tard. Il était arrivé à la frontière du comté de Tolsanne et il aurait été ridicule de renoncer

maintenant. Autant finir ce qu'il avait commencé. D'autant plus qu'il avait promis à ses barons de revenir avec une

nouvelle alliance. Et pas n'importe laquelle.

Le lendemain, il se remit en route pour Tolsanne en se promettant de revenir au plus vite à Pierre-Levée pour

démêler cette affaire.

*

* *

Quand ils furent suffisamment loin de la lisière de la forêt, Bohem descendit de cheval et se mit à genoux au milieu

des arbres. Les yeux fermés, il essayait d'entrer en contact avec la forêt, comme il l'avait fait par deux fois, déjà. Ses

mains enfoncées dans la terre, il se laissa guider par son instinct, par ses souvenirs.

C'était d'abord une question de rythme. Il essaya de confondre les battements de son cœur avec ceux des arbres.

De s'accorder à eux, comme deux notes qui résonnent en harmonie. D'écouter la forêt pour qu'elle l'écoute aussi.

Car c'était bien là, le secret. Ne faire qu'un. Comme sa main, son poignet et le maillet taillant la pierre brute. Comme

son sang et la sève des arbres. Son esprit et celui du loup qui le dévisageait. Ne faire qu'un, sans conquête de l'autre.

Vivre ensemble. *Oui, vivre ensemble*, comme Mjolln l'avait si bien dit.

Il resta longtemps ainsi, immobile, sous le regard inquiet de Mjolln. Le nain commençait déjà à s'impatienter, car

les Miliciens approchaient. On les voyait presque à présent. Une vague obscure qui pénétrait la première rangée

d'arbres. Ils venaient d'entrer dans la forêt. Et ils galopaient vers eux.

– *Dépêche-toi, Bohem !*

Mais il ne pouvait se dépêcher. On ne se dépêche pas d'écouter. On écoute, tout simplement. Alors il écouta.

Cependant la voix de la Licorne ne vint pas. Il entendait d'autres voix, des chimères, des loups, des bayards, la voix

des arbres, même, mais pas celle de la Licorne. Pourtant, elle était là, il en était certain. Il pouvait sentir sa présence.

Mais c'était comme si elle le fuyait.

– *Dépêche-toi ! Ils arrivent !* résonnait la voix de Mjolln, au loin, de l'autre côté du monde.

La Licorne ne cédait pas. Elle se refusait à lui. Disparaissait chaque fois qu'il croyait pouvoir entendre enfin sa

voix. Comme un enfant qui se cache. Qu'on ne rattrape jamais.

Soudain, il fut sorti de sa méditation par Mjolln qui le secouait vivement.

– Lève-toi, Bohem ! Ils arrivent ! Vite ! C'est trop tard, il faut partir !

*

* *

– Vous me demandez de trahir mon propre roi ? Qui est en outre mon futur beau-frère ? s'exclama Redhan V,

incrédule. Vous n'êtes pas sérieux, Emmer ?

Seuls dans le cabinet du comte de Tolsanne, les deux hommes étaient assis, face à face, et se dévisageaient dans

l'ombre. Comme si l'on eût pu surprendre leurs paroles, démasquer un complot qui ne s'était pas encore joué, ils

parlaient à voix basse, tendus, pressés d'en finir.

Emmer n'avait révélé son nom qu'une fois arrivé dans le vestibule du palais de Tolsanne. Le bailli qui avait reçu

ces étranges visiteurs avait mis un certain temps à réaliser qu'il s'agissait bien du roi de Brittia. Il s'était empressé

d'aller prévenir le comte de Tolsanne et Emmer avait obtenu une entrevue dans la demi-heure.

– Je ne vous demande pas de trahir Livain, comte…

– En parlant avec vous, Emmer, j'ai déjà l'impression de le trahir ! S'il ne s'agissait de trahison, pourquoi êtes-vous

venu ici en secret ?

– Tout ce que je vous demande, répondit Capigesne, c'est de me promettre de ne pas lever votre armée contre nous

si nous décidons d'attaquer Livain.

– Et vous n'appelez pas ça trahir son roi ? s'offusqua le comte.

– Allons, Redhan, je sais ce que vous pensez de Livain. Souvenez-vous, il y a un peu plus de dix ans, n'a-t-il pas

– Allons, Redhan, je sais ce que vous pensez de Livain. Souvenez-vous, il y a un peu plus de dix ans, n'a-t-il pas

essayé de vous voler vos terres en invoquant une sombre histoire d'héritage ? Le roi de Gallica n'a aucune

considération pour vous, ni pour les Tolsannais ! La seule chose qui l'intéresse, c'est l'importance stratégique de

votre comté…

– Il en va de même pour vous, Emmer, semble-t-il. Sinon, que faites-vous là ?

– Cela n'a rien à voir ! Je n'ai jamais cherché à vous démunir de vos terres, moi !

Le comte de Tolsanne secoua la tête. Il n'arrivait pas à croire que le roi de Brittia ait eu l'audace de venir jusque-là

pour lui demander de se retourner contre Livain. Il était vrai toutefois qu'il n'avait pas compris non plus l'attaque

insensée du roi de Gallica contre Pierre-Levée. Il avait l'impression que quelque chose lui échappait. Que cette guerre

cachait autre chose, d'autres intérêts qu'on ne lui révélait pas. Et il n'aimait pas se sentir à l'écart.

– Si j'épouse le mois prochain la sœur de Livain, Majesté, c'est pour me rapprocher de lui. Certainement pas pour

l'attaquer !

– Mais qui vous parle de l'attaquer ? insista Emmer. Je vous demande simplement d'être neutre ! Et d'assurer mes

barons de votre neutralité.

– Je ne peux pas être neutre, enfin ! Vous parlez de mon roi, de mon souverain ! Je n'ai d'autre choix que de me

ranger du côté de Livain, Emmer.

– Vous pouvez feindre de vous ranger à ses côtés, certes, mais nous garantir, nous, en secret, de votre neutralité.

– Et pourquoi le ferais-je ?

– Parce que vous détestez Livain, Redhan. Je le sais. Et parce que nous allons peut-être vous

débarrasser de lui.

S'il perd la bataille que je compte lui livrer, son pouvoir sera grandement affaibli, et vous pourrez revendiquer

l'indépendance dont le comté de Tolsanne a toujours rêvé. Songez-y ! Avoir votre propre pays ! Vous n'avez rien à

faire dans le royaume de Gallica. Le domaine royal vous étouffe, dénature l'essence de votre beau pays. Que va-t-il

advenir de votre brillante culture ? Regardez, votre langue a déjà presque disparu ! Il n'y a plus que les troubadours

qui la parlent ! Et la religion secrète qui anime vos prêtres, qualifiés d'hérétiques, sera bientôt écrasée par Livain, qui

veut tant contenter le pape…

Redhan resta silencieux. Emmer comprit aussitôt qu'il était en train de le convaincre. Il avait touché au bon endroit.

Depuis des générations, la Tolsanne rêvait d'indépendance. Les petites gens comme les nobles se sentaient écrasés

par le poids du royaume. Il devait insister. Enfoncer le dernier clou.

– Je vous offre ma parole, cher comte, que cette entrevue restera secrète, et que, quelle que soit votre décision,

Livain n'en saura jamais rien. Je ne vous demande pas de vous battre à mes côtés, Redhan, je ne vous demande pas

d'agir contre votre roi, non, je vous demande seulement de rester neutre… et, aussi, de m'informer si le royaume de

Chastel décide d'intervenir. Car ils seront obligés de passer par vos terres.

– Qu'ai-je à gagner dans cette affaire ?

– L'indépendance, peut-être. Et une secrète vengeance sur Livain.

– Cela ne me suffit pas, Emmer.

Le roi de Brittia sourit. Il avait gagné la partie. On en était maintenant à la négociation des termes. Mais l'accord,

lui, était entendu. La Tolsanne n'interviendrait pas dans la guerre. Livain était perdu.

– Que voulez-vous de plus ?

– Un pacte de non-agression du comté d'Arvert et du duché de Quienne.

– L'Arvert sera trop heureux de pacifier sa frontière avec vous, mon cher comte, quant au duché de Quienne, dois-

je vous rappeler qu'il appartient à mon épouse ? Je peux vous garantir moi-même…

– Je me moque de vos garanties, Emmer. Ce que je veux, ce sont deux pactes signés. Je ne suis pas idiot. Votre

parole ne suffit pas. Et vous pourriez mourir dans cette guerre. Quelle garantie me resterait-il ?

– Je vois. C'est un papier qu'il vous faut, ironisa Emmer. Très bien. Dans ce cas, vous devrez vous aussi signer un

accord de neutralité dans la guerre que nous préparons. Il me faut des garanties, à moi aussi.

Le comte de Tolsanne hocha lentement la tête. Il espérait qu'il n'était pas en train de faire une grave erreur.

– À condition que Livain n'ait jamais vent de cet accord, précisa-t-il.

– Entendu, Redhan, entendu. Nos baillis s'occuperont de régler tous ces détails. Je vous remercie de votre accueil.

Vous ne le regretterez pas, comte.

– Je l'espère, Majesté, je l'espère…

*

* *

Dès qu'il aperçut Bohem et le nain qui l'accompagnait, Andréas Dumont Desbardes, Grand-Maître de la Milice du

Christ, cria la devise de l'ordre, bras levé, dressant son épée au-dessus de sa tête comme pour exalter les chevaliers

derrière lui.

– *Non nobis domine sed nomini tuo da gloriam !*

Les chevaux foncèrent aussitôt vers leurs proies. La lune et les étoiles projetaient une pluie de

lumière entre les

grands arbres de Roazhon, comme des piliers lumineux découpant l'air obscur de la nuit.

L'image des chevaux qui galopaient entre les branches semblait s'allumer et s'éteindre à travers ces halos

scintillants. Le vent et les feuilles fouettaient le visage des Miliciens et la terre sèche qui se soulevait autour d'eux

faisait comme une brume d'hiver sur un étang verdâtre.

Mais alors qu'ils fondaient droit sur les deux fuyards, certains de les intercepter enfin, leur route fut soudain coupée

par d'autres cavaliers, qui surgirent, à travers les arbres, du cœur de la forêt.

Dumont Desbardes jura, mais il était trop tard : ils étaient attaqués et n'avaient pas vus venir cette arrière-garde

inattendue, comme une armée de démons sortis tout droit de l'enfer.

Quand il vit les hommes qui engageaient le combat, il n'en crut pas ses yeux. Des Compagnons ! Pas des

véritables soldats ! Non, de banals Compagnons, combattants de fortune, armés d'épées, de lances ou de simples

bâtons ! Et à leur tête – oui, bien sûr, il aurait dû s'en douter – le sergent Fredric. Ce maudit traître, infâme, menant

une armée pitoyable !

Le combat tourna vite au chaos et au massacre. Les chevaux parvenaient mal à se déplacer au milieu de la forêt de

Le combat tourna vite au chaos et au massacre. Les chevaux parvenaient mal à se déplacer au milieu de la forêt de

plus en plus dense et trépignaient en grondant. Les Compagnons, qui ignoraient tout de l'art de la guerre mais qui

étaient visiblement enflammés, attaquaient de toutes parts, se jetaient sur l'ennemi comme une meute de chiens

enragés. Le bruit des épées heurtant d'autres épées s'éleva au milieu des hennissements et des cris. Le choc des

armures, le bruissement des cottes de mailles, les collisions de métal, les coups, le déchirement des chairs… Le chant

discordant de la guerre emplit la forêt comme une averse furieuse.

Dumont Desbardes esquiva l'attaque d'un Compagnon qui était descendu de cheval et qui avait couru vers lui, une

lance entre les mains. Il fit reculer son cheval, repoussa la lance de son long écu blanc et abaissa son épée d'un coup

ample et puissant sur la nuque du Compagnon, déséquilibré. La tête du jeune homme sembla s'envoler dans les airs,

cogna contre un arbre dans un atroce bruit sourd avant de rouler par terre, loin du corps décapité.

Le Grand-Maître poussa un grognement de dédain. Imbéciles ! Ils étaient tous ridicules ! Quelle chance croyaient-

ils avoir contre des Miliciens ?

Dumont Desbardes ne perdit pas un instant de plus. Il savait ce que les Compagnons étaient venus faire. Ils

n'étaient sans doute pas venus remporter une victoire. Non, Fredric ne pouvait ignorer qu'ils n'avaient aucune

chance. Ils étaient venus pour permettre à Bohem de s'enfuir. Tout simplement. Mais il ne leur en laisserait pas le

loisir, lui. Il tira sur les brides de son grand cheval blanc et donna de grands coups de talon pour que l'animal se lance

à la poursuite des deux fuyards, sans se soucier du combat que ses hommes livraient contre ces jeunes fous.

Mais il était trop tard, le sergent Fredric avait vu sa manœuvre et fonçait droit sur lui. S'il ne se retournait pas, le

traître allait le prendre à revers.

Dumont Desbardes pesta, puis il tira sur ses rênes pour arrêter son destrier et faire face à son assaillant. Fredric ne

changea pas sa trajectoire. Armé seulement d'une lourde épée, il chargeait le Grand-Maître, les yeux emplis de haine.

Les deux chevaux galopaient à présent l'un vers l'autre, évitant les arbres de justesse, frôlant les branches et foulant

la terre avec rage, comme si eux aussi voulaient en finir. Le Grand-Maître se mit à hurler, débordant de frénésie pure,

la mort au bord des lèvres. Il leva son épée au-dessus de sa tête, et la lame rayonna comme un éclair à la lumière

bleue de la lune. L'instant d'après, ils étaient au contact. L'épée de Fredric fendit l'air, tombant de tout son poids sur

le flanc du Grand-Maître. Mais elle ricocha sur le métal froid de son armure de plates, dans un jet d'étincelles. Avant

qu'il ne puisse reprendre son équilibre, le sergent reçut en pleine épaule l'épée du Grand-Maître qui lui brisa les os et

le fit tomber de cheval. Il s'écroula par terre et roula dans la terre en criant de douleur. Les deux animaux continuèrent

leur galop sur quelques foulées avant de s'arrêter.

Dumont Desbardes resta un instant sur son destrier et regarda l'homme qui avait été son propre sergent, immobile à

terre. Il sourit. Mais Fredric recommença à bouger et se releva péniblement. L'ancien Milicien ramassa son épée, jeta

un regard furieux au Grand-Maître et courut vers lui en hurlant à son tour.

Dumont Desbardes enleva son pied droit de son étrier et descendit aussitôt de cheval. Fredric n'était pas un simple

Compagnon. Il était un chevalier aguerri. Rester sur le cheval eût été trop dangereux. Le Grand-Maître sauta à terre,

leva son épée et se mit en garde, prêt à recevoir son assaillant. Il s'était battu des dizaines de fois aux côtés de cet

homme, peut-être des centaines, même, et à présent il devait l'affronter. Jamais il n'aurait imaginé que Fredric pourrait

un jour retourner son épée contre lui. Il le connaissait si bien, l'avait tant vu combattre… Il devait pouvoir anticiper

l'attaque.

Oui. Il suffisait de bien le regarder. De lire dans ses yeux. Chaque mouvement comptait. Et l'avant-dernier serait

décisif. Il devait pouvoir l'interpréter et réagir plus tôt que n'importe quel autre ennemi. Se défendre et contre-attaquer

à la vitesse d'une flèche.

Le Grand-Maître ne bougea pas. Les muscles tendus, le regard fixe, il se concentrait sur chaque mouvement de son

adversaire. Il fallait attendre le dernier moment. La dernière limite. Et donner le coup fatal. Le seul coup qui ne

pouvait manquer en réponse à cette attaque. Son parfait opposé.

Quand il ne fut plus qu'à un pas de son adversaire, Fredric se jeta au sol pour rouler sur le côté et frapper Dumont

Desbardes à l'abdomen en se redressant d'un bond. Il effleura le sol avec une agilité étonnante, et remonta d'un coup,

foudroyant. Mais le Grand-Maître avait reconnu son regard, deviné sa passe, et s'était glissé sur le côté au dernier

moment. La lame de Fredric frôla à nouveau l'armure de son ennemi. Et cette fois, Dumont Desbardes ne visa pas

l'épaule. Il abattit son épée de toutes ses forces sur le crâne de son assaillant.

L'épaisse lame broya l'os et s'enfonça dans la cervelle de Fredric qui s'écroula d'un seul coup sur le parterre de

brindilles et de feuilles. Puis il ne bougea plus.

Dumont Desbardes dégagea son épée d'un geste majestueux, et contempla le corps inerte de son ancien sergent.

D'un coup de pied, il le fit tourner sur le dos. Cette fois, il était mort. Le crâne ouvert sur un magma rosâtre de

cervelle et de sang.

– Dieu ait ton âme ! marmonna le Grand-Maître en essuyant son épée.

Quand il releva la tête, il vit qu'il n'y avait plus un seul Compagnon. Ils avaient tous fui ou péri. Et seulement trois

de ses hommes à lui gisaient par terre. Une minable bataille. Un spectacle désolant.

Mais Bohem et le nain, eux, avaient depuis longtemps disparu.

*

* *

Le lendemain, en fin d'après-midi, Bohem et Mjolln n'avaient toujours pas trouvé ce qu'ils étaient venus chercher.

La Licorne. La lumière commençait déjà à décroître. Le jeune homme tira de toutes ses forces sur les rênes de son

cheval. La forêt avait changé de visage, depuis un certain moment. Elle était plus belle encore, plus haute, plus

majestueuse. Les arbres étaient plus gros, plus anciens. Et il se dégageait du sol une étrange impression d'harmonie.

– Nous devons être au cœur de la forêt ! s'exclama Bohem en descendant rapidement de cheval.

Mjolln se redressa sur son poney, regarda longuement derrière eux, puis descendit à son tour.

– Je pense que nous les avons semés hier soir. Ahum. Fredric et les Compagnons ont dû réussir à les arrêter.

Bohem hocha la tête. Oui. Peut-être. Pour un temps, en tout cas. Car ils n'avaient sûrement pas fait le poids. Les

Miliciens étaient de vrais guerriers. Ils avaient sûrement eu le dessus. Ils se remettraient bientôt à leur poursuite.

Bohem espérait seulement qu'il n'y avait pas eu de pertes du côté des Compagnons et que Fredric s'en était bien

sorti. Il espérait qu'on n'était pas mort à nouveau en voulant le défendre. Il avait tellement de sang sur la

conscience… Non. Il ne fallait pas penser à cela. Pas maintenant.

conscience… Non. Il ne fallait pas penser à cela. Pas maintenant.

Car il n'y avait pas de temps à perdre. À présent qu'ils étaient au cœur de la forêt, il fallait tout faire pour trouver la

Licorne. Elle ne devait pas être loin. Il y avait dans les environs une atmosphère particulière, sereine,

noble presque.

Oui, c'était cela, une sorte de noblesse. Bohem espéra qu'ils étaient bien sur les terres de la Licorne. Il voulait le

croire en tout cas.

– Mjolln, je dois essayer à nouveau…

– Ahum. Fais ce que tu dois…

– Vous ne pouvez pas m'aider, vous ?

– T'aider, ahum ? Mais comment ?

– Venez avec moi dans le monde de Djar !

– Ça, je ne sais pas y aller, moi !

– Vous ne savez pas y aller ? Mais je vous y ai vu, chaque soir, je ne sais combien de fois…

– Ahum. Ça oui, mais je n'y vais plus depuis, et, comment dire, ce n'était pas vraiment moi. Enfin, ahum, pas moi

qui décidais d'y aller.

– Je ne comprends pas…

– Toi, Bohem, tu as la force d'y aller seul, tu sais. Moi, je ne peux pas. Quelqu'un, une force m'attirait là-bas.

– Quelle force ? Qui ?

Le nain sourit. Il ne voulait pas répondre. Mais Bohem pensait avoir deviné la réponse.

– Allez, Bohem. Fais ce que tu dois. Tout seul.

Le jeune homme hocha lentement la tête et se mit à genoux. Il adressa un dernier regard à Mjolln, comme pour

chercher un encouragement. Puis il ferma les yeux et se livra à nouveau à ce rituel qu'il avait trouvé de lui-même et

qu'il commençait à mieux comprendre. Les mains dans la terre. Les sens en alerte.

Il attendit. Patiemment. Il attendit la voix de la forêt. Le murmure des arbres. Le secret de la terre. Et bientôt, la

nature lui répondit, plus vite encore que la dernière fois. Des voix nombreuses montèrent dans sa tête, désordonnées,

bruyantes, puis de plus en plus distinctes, et bientôt il put toutes les reconnaître. Les Brumes de la forêt de Roazhon.

Elles étaient là, comme des idées dans son esprit. Mais il comprit vite que la Licorne manquait toujours à l'appel. Elle

n'était pourtant pas loin, ça, il en était sûr. Mais elle refusait toujours de répondre. Elle refusait de se laisser écouter.

Peut-être devrais-je me laisser guider par les autres Brumes. Peut-être accepteront-elles de me mettre sur la voie

de leur reine… Mais comment leur faire savoir ? Comment leur faire comprendre ? Il faut que j'en trouve une, et

que j'essaie de lui transmettre cette simple pensée, je veux voir la Licorne.

Je ne sais pas si je saurai le faire. Mais je dois essayer Laquelle ? Cette chimère ? Non. Un loup. Je dois trouver

un loup. Parce que c'est avec un loup que j'ai eu le premier contact. Parce que c'est un loup que j'ai sauvé des

flammes. Et parce que ce sont eux qui m'ont élevé…

Oui. J'en suis sûr maintenant. Quand ma mère m'a laissé dans la forêt, c'est aux loups qu'elle m'a confié.

Comme Mjolln me l'a dit. « Ta mère essayait de protéger les loups. » Et les loups m'ont protégé, moi. Martial m'a

trouvé dans la tanière d'un loup, alors qu'il chassait une Brume. Il ne me l'a jamais dit, mais je le sais. J'ai toujours

dû le savoir, d'ailleurs. C'est sûrement pour ça que j'ai sauvé ce loup des feux de la Saint-Jean… Sûrement, oui.

C'est aussi simple que ça. Aussi simple ?

Je dois me concentrer. Je dois trouver un loup. Isoler sa voix dans ce vacarme assourdissant.

Mais comment faire ? C'est sûrement possible. Je dois me souvenir des pensées de mon loup. Prédateur.

Indépendant, très indépendant, oui, mais social aussi. Plus social que toutes les autres Brumes. Paternel, un peu.

Peureux. Voilà. Je crois en reconnaître un. Là. Un loup. Oui, j'en suis certain. Je dois me concentrer sur lui,

maintenant. Ne plus entendre que lui et essayer de me faire entendre.

– Mais ! Mais… Ce n'est pas possible !

Ne m'adresser qu'à lui. Ne faire qu'un avec lui, qu'il ressente ce que je ressens. L'urgence et le besoin de

rencontrer la Licorne.

Ça y est. Il me reconnaît. Il sait que je suis ici. Il a peur. Je dois lui montrer que je ne veux pas l'envahir. Que je

ne veux pas le conquérir. Il doit se sentir libre. Avec moi.

Je ne suis pas un chasseur. Je suis un survivant, comme toi.

Voilà. Il se calme. Et je l'entends mieux, à présent.

Il essaie de me faire comprendre quelque chose. Quelque chose d'urgent. Mais il ne s'agit pas de la Licorne. Non.

Cela, il ne veut pas que je le voie. Mais quoi alors ?

– Bohem ! Ahum. Il y a des gens qui arrivent !

Il essaie de me prévenir. Et je viens d'entendre Mjolln. Je crois. Mais non, je dois écouter le loup. Je ne dois pas

rompre le lien. Des verticaux. Il voit des verticaux. Qu'est-ce que c'est ? Ces formes verticales ?

Je comprends. Ce sont des hommes, bien sûr. Des hommes, qui marchent debout, verticaux.

– Bohem ! Réveille-toi ! Ça, oui, vite ! Il y a des gens qui arrivent, et… Et ce ne sont pas les Miliciens. Non. Ce

sont d'autres gens…

Des verticaux qui arrivent. Me parle-t-il de la même chose que Mjolln ? Je ne comprends pas. Suis-je en train de

confondre les deux voix, celle de Mjolln et celle du loup ? Je n'arrive plus à les distinguer. Je ne

peux plus les

entendre en même temps.

– Bohem ! Ce sont… Ce sont des Aïshans ! Et… Ahum ! Mais ! Que font-ils là ? Ça ! Bohem ! Il y a… il y a des

druides avec eux ! Réveille-toi !

Des Aïshans ? Ce sont des Aïshans ? Non. Ce n'est pas ça. Le loup ne les a pas vus. Il a vu autre chose. Il essaie

de me montrer autre chose. Les Miliciens ? Non plus. Mais alors qui ? Quoi ? Il essaie de me faire comprendre.

Usait que c'est urgent, que je suis menacé. Il doit le sentir. Il doit vouloir m'aider, comme j'ai aidé ce loup, la nuit de

la Saint-Jean. Il essaie de me faire voir ce qu'il voit, l'image qu'il voit. Les verticaux. Les hommes. Et une femme.

Oui, il voit une femme. Comment est-elle ? Ses cheveux ? Couleur d'or, et un peu bouclés. Grande, gracieuse, vive.

Oui, bien sûr ! C'est elle !

– Bohem, ils vont nous encercler ! Ça ! Réveille-toi ! Il faut qu'on parte d'ici !

Vivienne ! Elle est dans la forêt ! Avec La Rochelle ! Mais ils ne sont pas seuls, non, ils sont nombreux ! Tellement

Vivienne ! Elle est dans la forêt ! Avec La Rochelle ! Mais ils ne sont pas seuls, non, ils sont nombreux ! Tellement

nombreux ! Je comprends. Ce sont les soldats d'Hélène de Quienne ! Comment ont-ils su que nous étions ici ?

Comment ont-ils pu nous trouver ? Peut-être ont-ils suivi la piste des Aïshans. Et les Aïshans, eux… Comment ont-ils

su que nous étions là ? Cela, je ne le sais pas. Peut-être… Oui. Bien sûr ! C'est Lui. C'est Lui qui leur a dit, n'est-ce

pas, mon loup ? Le Sauvage. Il sait que je suis là.

– Allez, lève-toi, cette fois-ci, il faut qu'on parte. On ne va jamais s'en sortir !

Guide-moi, mon loup. Guide-nous !

Bohem sortit soudain de sa longue transe. Il vit qu'il était debout, et que Mjolln le poussait devant lui, tout droit

vers son cheval.

– Que se passe-t-il ? demanda le jeune homme un peu confus.

– Les Aïshans arrivent ! Et ils sont avec des druides. Monte sur ton cheval ! Les voici !

Le jeune homme s'exécuta aussitôt. Il courut vers le cheval et sauta rapidement en selle. Mjolln l'imita, et ils

partirent tous deux au galop sans attendre.

Ils pouvaient entendre le bruit des nombreux cavaliers derrière eux. Les Aïshans n'étaient plus qu'à quelques

foulées de là. Leurs chevaux allaient sûrement beaucoup plus vite que les leurs. Comment allaient-ils s'en tirer cette

fois ? Traqués, encore, toujours, pourchassés, sans que jamais on ne leur laisse de répit !

Bohem sentit son cœur battre plus fort que jamais. Il criait fort, pour pousser son cheval, mais aussi pour libérer la

panique qui montait en lui. Il ne pouvait oublier les dernières images qu'il conservait de ces guerriers barbares. La tête

du père Grimaud qui tombait dans la terre, et son corps, lourd, qui s'écrasait décapité. Les maisons en flammes, le

pelletier de Villiers-Passant, mourant entre ses mains, le ventre trempé de sang… Et le cavalier qui s'était abattu sur

lui, l'épée qui s'était plantée dans le sable, juste à côté de sa tête. Il ne pouvait oublier ces images terribles. C'était

comme si c'étaient-elles qui galopaient derrière lui, qui venaient le chercher pour le ramener au tout début, le ramener

à cet instant crucial où il s'était vu mourir mille fois. Comme si tout ce qu'il avait vécu depuis lors n'était qu'un seul

rêve, un rêve d'un instant qui lui avait paru durer des jours, une rémission imaginaire, un long passage au purgatoire,

mais à présent cette épée allait s'abattre sur lui et le trancher en deux.

Et pourtant, il était bien là, sur son cheval, au milieu de la forêt de Roazhon. Et il devait vivre ! Alors, il donna

encore des coups de talon dans les flancs de l'animal. Cependant la pauvre bête allait déjà aussi vite qu'elle pouvait,

plus vite même qu'elle n'était jamais allée, ses sabots arrachant à la terre la moindre petite aspérité. Les arbres

défilaient, les branches se succédaient, manquaient l'assommer, et le souffle du cheval se faisait de plus en plus

puissant. Cherchant dans l'air, l'énergie pour tenir, ne pas faiblir. Galoper, encore et encore. Derrière, le poney de

Mjolln commençait à perdre un peu de distance. Non ! Il ne fallait pas !

Soudain, Bohem perçut du coin de l'œil un mouvement. Sur sa gauche. Les Aïshans les avaient-ils déjà rattrapés ?

Il lança un regard. Cela bougeait tellement, il avait du mal à voir clairement ce que c'était. Le décor semblait flou. Les

arbres se chassaient les uns les autres, faisaient un voile nébuleux devant le paysage. Mais, enfin, il put le voir. Le

loup.

Un grand loup blanc qui courait à côté d'eux. Si vite ! C'était sûrement ce loup, celui qu'il avait écouté à l'instant

dans le monde de Djar, celui qui l'avait prévenu. Avait-il entendu son dernier appel ? *« Guide-moi, mon loup. Guide-*

nous ! » Oui. Sûrement. Il était là pour ça, pour le guider dans la forêt de Roazhon, l'amener vers Vivienne et les

soldats de la duchesse de Quienne. Et pour que les Aïshans tombent dans un piège ! Il fallait absolument qu'il

réussisse ! Était-il encore temps ?

Petit à petit, le loup se rapprocha des deux chevaux. Il galopait à une vitesse incroyable. Il sautait par-dessus les

troncs morts, se faufilait sous les branches, et bondissait, le corps allongé, la tête basse. Bientôt il fut devant eux. Les

chevaux, d'instinct, se mirent sur sa trace, comme s'ils le poursuivaient. Comme des chiens de chasse derrière un

lièvre. Bohem tourna la tête pour voir si Mjolln avait vu le loup lui aussi. Mais le nain semblait trop occupé à

s'agripper aux brides.

Le bruit des chevaux qui les poursuivaient se rapprochait. Bohem était sûr qu'il les verrait s'il se retournait, juste là,

derrière eux. Il entendait le bruit des armures, des épées, le souffle des bêtes, et celui des hommes, sourds, rauques,

comme excités par la bataille. Une bataille dont il ne voulait pas mais qu'il ne pourrait pas fuir cette fois. Il se baissa

en avant lui aussi, imitant le loup, comme si cela eût pu le protéger. Il se coucha sur son cheval. Il sentait son épée

battre contre sa jambe. Oui, il allait devoir s'en servir, il ne pourrait pas éviter ce combat-là. *« On ne peut pas éviter*

tous les combats. »

Tout à coup, le loup obliqua vers la gauche. Radicalement. Bohem se demanda s'il devait le suivre. Son cheval,

pris par surprise, n'avait pas encore tourné. Et quand Bohem releva la tête, il comprit que ce n'était pas la peine.

Il y avait devant eux une centaine de soldats. Une armée tout entière qui chargeait dans leur direction. Et ces

soldats arboraient sur leurs surcots les armoiries de la Quienne. C'étaient les hommes de la duchesse, et cette fois ils

ne rendraient pas les armes !

Mjolln et Bohem n'eurent pas le temps de s'arrêter, ils passèrent à travers la ligne de leurs défenseurs et firent

demi-tour un peu plus loin pour livrer bataille à leurs côtés.

Bohem attrapa son épée et fondit vers l'ennemi en hurlant. Il aperçut sur sa droite Vivienne et La Rochelle, décidés

à se battre eux aussi…

*

* *

Accroupi au milieu des arbres, Bastian resta un long moment devant l'empreinte marquée dans le sol devant lui,

afin d'être certain. Mais il savait déjà qu'il ne se trompait pas. Un seul animal pouvait laisser une trace de cette forme,

si singulière. Une seule Brume. La Licorne.

La dernière et la seule fois qu'il avait vue une empreinte identique, c'était sept ou huit ans plus tôt. Probablement

au même endroit, tout près du centre de la forêt de Roazhon. Là où les hommes ne s'aventuraient que très rarement,

trop loin des villes, trop loin de tout.

Il serra les poings. Allait-il pouvoir remonter jusqu'à elle cette fois ? Serait-il le louvetier qui aurait chassé la reine

des Brumes ? Cela risquait d'être très difficile. Il le savait. Mieux valait ne pas se réjouir trop tôt. Mais ces empreintes

étaient fraîches. Elles n'avaient pas plus d'un jour ! La Licorne n'était sûrement pas loin.

Alors, il fallait y croire. Espérer.

Il ramassa son arbalète, mais il ne remit pas son casque. Il faisait trop chaud. Et cela ne servait plus à rien de se

défendre. C'était son dernier combat. Elle ou lui. Pas de triche. Pas de barrière entre eux deux. Il devait tirer le

premier, tuer la Licorne. Il n'aurait pas de seconde chance.

Il se remit en route, transpirant, marchant péniblement dans la forêt touffue, les yeux rivés au sol pour suivre les

traces de la Brume entre les vieilles feuilles et la mousse qui apparaissait sur les souches ou les

pierres. Il se faufilait

entre les troncs immenses des hêtres, des chênes et des tilleuls, s'appuyant par moment contre eux quand il croyait

avoir perdu la piste.

Mais il ne la perdit pas. Il ne pouvait pas se le permettre, on ne tombait pas deux fois par hasard sur les traces de la

Licorne. Il avait une chance incroyable, il s'agissait de ne pas la gâcher. Il redoubla d'attention, écoutant son instinct

de louvetier. Un instinct élaboré au cours d'années de chasse et hérité de générations successives de louvetiers.

Puisqu'il devait être le dernier, il serait aussi le meilleur. Il voulait ainsi rendre hommage à ses ancêtres. À ceux qui,

avant lui, avaient traqué les Brumes dans le pays tout entier, à une époque où elles étaient plus nombreuses, certes,

mais où l'arbalète n'existait pas. Cette arme si redoutable ! Si puissante, et qui rendait la visée tellement plus facile !

Non. Il ne faillirait pas. Il pouvait la sentir. Il l'entendait presque, cette Licorne ! La chasse allait bientôt se

terminer. La dernière Brume ne pourrait pas lui échapper. Il le sentait comme un prédateur qui sent sa proie

abandonner. Elle était là. À quelques pas. Proche de lui. Prête à mourir.

Il arma son arbalète à l'aide de son pied, posa son doigt sur la détente et avança vers la Licorne.

Le cœur de la forêt de Roazhon avait plusieurs centaines de siècles. Certains arbres ici étaient bien plus que

millénaires. Ils avaient traversé les âges, survécu aux folies des hommes et aux affres du temps. Mais dans son

histoire, jamais cette forêt n'avait vu pareille bataille en son sein. Là où nul homme ne venait jamais. Là où le temps,

lui-même, semblait s'écouler avec une lenteur discrète.

La bataille rangée qui fut livrée au milieu des arbres fut d'une violence rare. D'un côté, près de cent

soldats

montés, portant la bannière d'Hélène de Quienne, et équipés pour la guerre : ils portaient armure de plates et cotte de

mailles, gants, brassards, jambières et cuissards, bouclier dans une main, lance ou épée dans l'autre. Les chevaux

aussi étaient cuirassés pour le grand combat, avec chanfrein et muserolle, des bardes sur le poitrail et la croupe. En

face, le clan des Aïshans, fous de guerre torse nu, avec pour seule protection des fourrures sur les jambes, mais que

ces tenues sommaires rendaient plus vifs et plus habiles. Et parmi eux, six Magistels, chevaliers majestueux et

imposants, valant chacun au moins trois ou quatre hommes. Les druides, quant à eux, restaient en retrait. Ils se

battraient, sans doute, mais pas dès le premier assaut. Ils n'avaient certes plus l'aide du Saîman pour combattre mais,

s'ils devaient se défendre, ils n'avaient pas perdu leur maîtrise du bâton…

Le choc fut frontal et furieux. Chevaux contre chevaux, fer contre fer, armure contre chair. Les épées se heurtèrent

au-dessus des boucliers dans un vacarme assourdissant. Et déjà, les lances s'enfoncèrent dans les torses dénudés. Les

masses s'abattirent et les fléaux tournèrent. Le sang giclait contre le métal étincelant des armures polies, coulait entre

les mailles des cottes, sur les visages, au creux des mains. Les armes se brisaient, et les os, aussi. Les corps tombaient,

ne se relevaient pas toujours. Les chevaux s'écroulaient, emmenant dans leur chute des guerriers décapités.

Piétinaient des blessés implorants. On tranchait des membres, on écrasait des têtes, on s'assommait, on s'empalait. Ils

furent nombreux à tomber dès la première passe.

Les deux rangées se reformèrent et donnèrent un second assaut, toujours de face, avec un dernier semblant

d’alignement. Puis ce fut le chaos total, l’horreur absolue. Il n’y eut bientôt presque plus personne à cheval. Au sol,

les corps à corps redoublaient de violence dans des nuages de poussière. Des hommes mourants, un bras coupé,

continuaient à se battre. Les lames se croisaient avec bruit, emportaient des corps entiers dans de grandes gerbes de

sang. On voyait les groupes se dissoudre, les Magistels se séparer, fondre sur l’ennemi, se replier, attaquer à

nouveau… Des Aïshans tombaient, des soldats de Quienne aussi, plus nombreux encore, les cadavres s’amoncelaient

comme de vulgaires morceaux de viande.

Bohem, qui s’était retrouvé en retrait lors de la première salve, était à présent au cœur même du combat. Au cœur

du massacre. Il hurlait. Abattant son épée avec une frénésie qu’il ne contrôlait plus, il se frayait un chemin parmi les

cadavres pour pourfendre toujours plus d’ennemis, se souvenant des quelques conseils que lui avait donnés le sergent

Fredric. Les yeux emplis de haine, il se jetait sur les Aïshans, comme possédé, hanté par le souvenir de Catriona, et

rien ne semblait pouvoir l’arrêter. Chaque nouvelle explosion de sang le rendait plus fou encore, chaque soldat qui

tombait. Bientôt, il eut l’impression d’avoir perdu la raison. Il en avait conscience mais ne pouvait rien faire, et il

assistait à sa propre folie comme un spectateur horrifié. Il n’esquivait même plus, cherchait presque les coups. Fonçait

sur les épées des Aïshans comme pour les défier tous. Son corps était couvert de sang. Son sang à lui ou celui des

autres peut-être, comment savoir ? Il ne ressentait rien. Aucune douleur, aucune peur, juste la soif de vengeance et

une délivrance terrible qui le transformait en monstre. Il ne faisait qu’un, à nouveau. Qu’un avec sa lame, avec la

force qui soulevait l'épée, avec la rage qui l'abattait.

Soudain, sa tête se mit à tourner. Il ne comprenait plus vraiment ce qu'il se passait autour de lui. Des hommes

fuyaient en hurlant. Le bruit des épées disparaissait petit à petit. Le monde semblait s'éteindre lentement, les sons se

mélanger. Plaintes, hennissements, cris de douleur, râles, sanglots… Le chaos s'élevait comme un opéra de pleurs

dissonants. Mais il continua d'avancer. Il croisa un autre ennemi. Esquiva à peine sa lame, contre-attaqua, plus fort,

sans s'arrêter, sans reculer, marchant toujours sur l'adversaire. Et son épée s'enfonça encore dans la chair. Déchirant

les entrailles. Il piétina l'Aïshan, sans même le regarder, et continua d'avancer.

Il ne sentait même pas qu'il n'avait plus de forces. Ses jambes cédèrent sous lui, et il s'écroula à genoux, le buste

droit, comme une marionnette qu'on lâche. Du sang, ou de la sueur peut-être, coulait sur son front, dans ses yeux, et

brouillait sa vue. Il s'appuya sur son épée pour se relever. Comme enivré par la folie du combat. Il tourna la tête. Il

n'y avait plus personne à côté de lui. Il fit volte-face. Personne derrière non plus. Et il s'écroula à nouveau, en

hurlant, les yeux clos. Ses mains se refermèrent sur la petite poche qu'il portait autour du cou, où se trouvaient la

bague du Samildanach et la fleur de Muscaria. Son héritage. Il resta ainsi longuement, les bras croisés sur la poitrine.

Comment ai-je pu faire ça ? Comment ? Mais qui suis-je ? Combien en ai-je tué ? Ce n'est pas possible ! Ce n'est

pas moi !

– Bohem !

Le jeune homme releva lentement la tête. Il vit le visage de Vivienne se dessiner sur le fond verdoyant des arbres

ancestraux. Vivienne, si belle, avec ses beaux yeux marron, ses cheveux clairs et son sourire d'archange. Vivienne,

qui était venue le sauver, à son tour.

Il essaya de se relever, péniblement. Elle se précipita vers lui pour lui tenir le bras. Il vit alors qu'il n'y avait que

Mjolln et La Rochelle derrière la jeune femme. Et tous ces cadavres autour d'eux.

– Ils… Ils sont tous morts ? bredouilla Bohem incrédule.

– Ils… Ils sont tous morts ? bredouilla Bohem incrédule.

– Non ! répondit Vivienne. Non. Les druides et les Magistels se sont enfuis, les soldats d'Hélène sont à leurs

trousses.

Bohem secoua la tête, puis il avança avec Vivienne vers les deux autres. Il avala sa salive. Il regarda ses bras, ses

jambes, son torse, passa une main sur son crâne. Il n'était pas blessé.

– Je… Je crois que j'ai perdu le contrôle de moi-même.

– Ça, ahum, c'est le moins qu'on puisse dire.

Bohem hocha la tête. Il avait envie de vomir. Il ne pouvait plus regarder par terre. Les corps ensanglantés se

chevauchaient, déchiquetés, dans un amas répugnant.

– Et vous… Vous n'avez rien ? demanda le louvetier à ses trois compagnons.

– La Rochelle s'est blessé le bras, Mjolln semble s'être abîmé l'épaule, et moi je n'ai rien.

– Mais le principal, intervint La Rochelle en tenant son avant-bras ensanglanté, c'est que Mjolln et toi nous ayez

trouvés. C'est un véritable miracle !

– Oui, marmonna Bohem. Plus ou moins… C'est un loup qui nous a guidé jusqu'à vous.

La Rochelle fronça les sourcils, incrédule.

– On pourrait aller un peu à l'écart ? demanda Bohem qui était de plus en plus pâle.

– Avec plaisir, répondit Vivienne en souriant. J'aimerais mieux moi aussi.

Ils traversèrent tous les quatre le champ de cadavres et s'éloignèrent jusqu'à ce qu'il n'y ait plus un seul corps au

pied des arbres immenses.

Mais Bohem était encore bouleversé. Il aurait voulu exprimer sa reconnaissance, embrasser Vivienne, lui dire qu'il

l'aimait, mais il se sentait trop mal. Son corps entier n'était que douleur, et il était couvert de sang.

– Jamais je n'aurais cru… Jamais je ne me serais cru capable d'une telle…

Il ne put finir sa phrase, tant sa gorge était nouée.

– Nous non plus, mais nous n'avions pas le choix, Bohem…

– Bah, intervint le nain, tu verras, on finit par s'habituer, ahum.

Vivienne lui lança un regard écœuré. Elle ne le connaissait pas encore – même si elle devinait qu'il s'agissait de

Mjolln Abbac, le fameux poète dont sa tante avait tant parlé – et elle se demanda s'il plaisantait ou s'il était sérieux.

En tout cas, ce n'était probablement pas la chose la plus délicate à dire en un pareil moment…

Mais, alors qu'elle allait se retourner vers Bohem pour l'aider à se ressaisir, elle resta figée, les yeux écarquillés, le

regard fixé par-dessus les épaules du nain.

– Re… Regardez, bafouilla-t-elle complètement stupéfiée.

Ils se tournèrent tous les trois lentement dans la direction que la jeune femme indiquait, et ils virent à leur tour ce

qu'elle observait avec tant d'étonnement.

– Mon Dieu ! murmura La Rochelle, ébahi.

Elle était là, debout entre les arbres, resplendissante de blancheur, comme noyée de lumière. La Licorne. Plus belle

que sur les plus beaux tableaux. Plus somptueuse qu'en rêve. Elle semblait flotter dans l'air, transportée par une fierté

majestueuse. Et elle les dévisageait, la corne dressée, le regard noble.

Bohem n'en croyait pas ses yeux. Pourquoi était-elle là, maintenant ? Était-elle venue d'elle-même ? Intriguée par

le bruit de la bataille ? Qu'allait-elle penser d'eux, après le massacre auquel ils avaient participé, au cœur de cette

forêt si paisible ? Savait-elle qu'ils étaient venus la voir, elle ? Et que c'était pour ça aussi qu'ils avaient dû se battre ?

Une Brume pouvait-elle comprendre tout cela ?

Mais non. Il devait rêver ! Et pourtant c'était bien elle. Les autres la voyaient comme lui. Et les vers de Thaon lui

revenaient en mémoire. *« Monoscerosest beste, Un coraten la teste… »*. La reine des Brumes. Sa crinière blanche,

soyeuse, son fin museau.

Il n'y avait pas de doute. Non, elle ne pouvait pas être là par hasard. Elle venait l'écouter. Et se faire écouter, peut-

être. Sûrement.

Mais soudain, alors que Bohem s'apprêtait à marcher lentement vers elle, la Licorne sursauta et partit au galop à

travers la forêt. En quelques foulées à peine elle disparut dans l'ombre des grands arbres.

– Il faut la suivre ! s'exclama Bohem. Venez !

Attendez ! Attendez-moi ! Je dois comprendre. Je dois savoir !

Ils se mirent à courir tous les quatre dans la même direction que la Licorne. Ils n'avaient sans doute aucune chance

de la rattraper. Mais ils devaient essayer. Et de toute façon, Bohem ne leur laissait pas le choix. Il n'était venu ici que

pour cela. Il n'avait survécu que pour ce moment-là. Toutes ces morts, cette longue fuite, ces combats ! Il le savait à

présent. Il n'avait fait tout cela que pour la voir. Elle, la Licorne. Il ne pouvait pas la perdre.

Alors, il courut, longtemps, vite, oubliant la fatigue, la nausée et la douleur que lui avait laissées la

bataille.

Oubliant les morts et oubliant les peines. Car une seule chose comptait maintenant, entendre la Licorne. Il courut

entre les arbres, plongeant dans l'obscurité de la forêt, suivant son instinct, écoutant seulement son cœur. Les autres

peinaient à le suivre, et se demandaient sans doute où il trouvait encore la force de courir. Mais il n'allait tout de

même pas abandonner ! Pas maintenant ! Si près du but !

Ils étaient chez elle, dans l'âme de Roazhon, au royaume des Brumes. Et elle ne pouvait pas refuser de les voir, ils

avaient tant peiné ! Tant souffert ! Non, elle n'avait pas le droit de leur échapper ainsi !

Soudain, il la vit à nouveau. À quelques pas de lui. Immobile. Interdite. Mais elle ne le regardait pas. Elle ne les

regardait pas, cette fois. Ses yeux étaient dirigés de l'autre côté. Paralysée, elle fixait autre chose entre les arbres, à

quelques pas d'elle seulement.

Bohem s'arrêta net et tourna la tête pour voir ce qu'elle regardait. Ses yeux croisèrent d'autres yeux. Là-bas. Entre

les feuilles. Des yeux menaçants. Derrière le bois d'une arbalète.

– Non ! hurla Bohem en comprenant aussitôt, mais il était sûrement trop tard.

Sans réfléchir il se précipita vers le louvetier. Dans un seul battement de cœur. Il lui sembla traverser l'espace qui le

séparait du louvetier d'un seul coup, comme une flèche lui-même, et que cet instant durait des heures. Il vit le carreau

partir de l'arbalète. Traverser l'air devant lui dans un sifflement interminable.

partir de l'arbalète. Traverser l'air devant lui dans un sifflement interminable.

– Non ! répéta-t-il horrifié.

Et comme un rapace sur sa proie, mais un instant trop tard, il tomba sur le tireur de tout son poids. Ils roulèrent

ensemble sur le sol et Bohem prit rapidement le dessus. D'un geste sec il enleva l'arbalète des mains du louvetier et la

jeta au loin. Il lui adressa un regard agressif, meurtrier presque, puis il se releva et se retourna rapidement, s'attendant

au pire.

La Licorne n'était plus là. Et le carreau était planté dans un arbre, droit comme le regard d'un mort.

*

* *

– Vous étiez sur le point, monsieur, de tuer la seule Licorne qu'il y ait dans ce pays, ou dans n'importe quel autre

pays d'ailleurs…

Bohem était fou de rage. Il était encore hanté par le combat qu'ils avaient livré contre les Aïshans, et n'avait pas

retrouvé toute sa raison. Ses yeux étaient emplis de sang, ses mains tremblaient.

– Je ne fais que mon métier, jeune homme, répondit Bastian, qui n'était pas très à l'aise.

Le louvetier de Roazhon se demandait qui étaient ces quatre étranges personnages qui lui étaient tombés dessus au

beau milieu de la forêt. Et Bohem, qui l'interrogeait avec un regard peu amène, était particulièrement impressionnant :

il était couvert de sang de la tête aux pieds.

– Je suis louvetier, ajouta Bastian en montrant son équipement.

– Merci, ironisa Bohem, je sais quel métier vous faites…

Le jeune homme essaya de se calmer. Il devait reprendre le contrôle de lui-même.

– Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il.

– Bastian.

– Très bien. Bastian, vous êtes un excellent louvetier. Le premier, je crois, qui ait eu l'occasion de tirer sur la

Licorne. Malheureusement pour vous, ou heureusement, d'ailleurs, c'était la dernière fois que vous

tiriez sur une

Brume.

Le louvetier haussa les sourcils.

– Vraiment ? Et pourquoi ?

– Parce que vous allez me le promettre tout de suite, si vous ne voulez pas que je vous réduise en morceaux.

Mjolln ne put s'empêcher de rire derrière eux.

– Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ? s'exclama le louvetier, qui commençait à se dire qu'il était tombé sur

une troupe de fous furieux.

Bohem soupira. Il était épuisé. Et il n'avait pas envie de discuter.

Après tout, ce louvetier n'avait pas l'air d'être un mauvais homme. Tout comme Martial, il avait probablement pris

la suite de son père sans trop se poser de questions. Mais c'était bien ça, le drame. Tous ces gens qui vivaient leur vie

sans se poser de questions…

– Allons, Bohem ! intervint Vivienne en venant le prendre par le bras. Laisse ce pauvre homme, nous lui

expliquerons tout ça plus tard… Tu as besoin de te reposer. Nous avons tous besoin de nous reposer.

Bohem ne résista pas, il se laissa entraîner par la jeune femme.

– Mais… Mais, balbutia Bastian derrière eux, je ne vais pas rester ici, moi… Je…

Il se tut immédiatement en voyant le regard de Bohem qui venait de se retourner. La lueur dans les yeux du jeune

homme en disait long sur son état de fatigue et sur la rage tapie derrière, encore prête à exploser.

– Monsieur Bastian, dit La Rochelle en s'approchant du louvetier, pour le moment, vous restez avec nous.

Demain, nous verrons. Estimez-vous heureux qu'on ne vous ait pas abattu quand vous avez tiré sur la Brume.

Le louvetier hocha lentement la tête, bien convaincu cette fois que ses interlocuteurs n'avaient plus leur raison.

– Eh bien moi, ahum, dit Mjolln, je vais faire un bon feu, et je suggère, ça oui, que nous mangions tous ensemble

car nous en avons grand besoin. Ainsi que de bien dormir. Mais seulement, vous en conviendrez, après avoir bien

mangé. Oui.

Et le nain s'exécuta aussitôt.

Au fur et à mesure que la soirée avançait, ils retrouvèrent tous un peu de calme. Le silence régna longuement,

s'imposant de lui-même comme pour apaiser les esprits, puis les langues se délièrent pendant le repas, petit à petit. On

oublia un peu le vacarme et le sang.

D'abord, La Rochelle expliqua comment Vivienne avait réussi à convaincre sa tante d'envoyer son armée à la

poursuite des Aïshans.

– Mademoiselle de Châtellerault sait être persuasive, quand elle a une idée derrière la tête, dit-il en regardant la

jeune femme ! Elle a même réussi à m'arracher, moi, de ma forge !

– Ne t'inquiète pas, Compagnon, tu la retrouveras, ta forge !

– Oui… Mais rassure-toi, Bohem, je suis surtout heureux de t'avoir retrouvé, toi.

Bohem le remercia d'un sourire. Il était heureux, lui aussi, de les revoir. Après tout, ils étaient sa seule attache avec

le passé. Il n'avait pas de plus vieux amis… Il leur présenta Mjolln, avec une certaine fierté, comme s'il était un

parent, et celui-ci, revigoré par le repas, leur joua un morceau de cornemuse.

Ils écoutèrent tous, ébahis, et se laissèrent bercer par la musique du barde. Ils n'avaient jamais entendu pareil

instrument, et les mélodies du nain étaient comme un baume pour leurs âmes encore meurtries par

l'horreur de la

journée qui finissait enfin.

Bastian, qui n'osait toujours pas parler, mais qui avait partagé leur repas, commençait vaguement à comprendre qui

pouvaient bien être ces quatre inconnus, et à faire le lien avec les légendes qu'il avait entendues ces derniers temps au

sujet d'un jeune homme étrange que recherchait le roi de Gallica. Il essaya de se rassurer et tomba lui aussi sous le

charme de la musique de Mjolln.

Le nain, quant à lui, joua longuement en se gardant de dire ce à quoi il pensait. Il avait reconnu plusieurs druides

pendant la bataille, des druides qu'il avait vus des années auparavant, dans le pays d'où il venait. Et, tout en jouant de

sa cornemuse, il se demandait pourquoi les druides s'étaient retrouvés là, et comment c'était possible, alors que tout le

monde pensait que l'ordre avait depuis longtemps disparu… Il se dit qu'il devrait en parler à Bohem, mais que ce

n'était pas encore le bon moment. Pas ce soir. Peut-être même pas le lendemain…

Mjolln, qui savait jouer sur sa cornemuse les modes du sommeil, aida ses compagnons à s'endormir. Ils fermèrent

les yeux les uns après les autres. Bohem trouva enfin la paix et s'assoupit en espérant que les soldats d'Hélène avaient

rattrapé les druides.

Car la bataille n'était pas encore finie.

*

* *

C'est moi qui ai décidé de venir ici. Je crois. Je ne dors pas vraiment. J'ai réussi à venir ici avant de m'endormir,

les notes de la cornemuse ne s'étaient pas encore éteintes. Je suis dans le monde de Djar par ma

propre volonté.

Et pour la première fois je ne sens pas Sa présence. Il n'est pas là. Le Sauvage.

Non. Je ne dois pas dire Son nom. Ne pas attirer Son attention. Profiter de Son absence.

Mais il y a autre chose. Pas une présence. Un souvenir. Comme un parfum laissé par une femme. Un vieux

fantôme bienveillant, qui est déjà venu ici il y a fort longtemps. Qui connaît ce monde mieux que moi. La Licorne ?

Non. Ce n'est pas elle. La Licorne est bien présente, bien sûr, mais ce n'est pas elle qui touche mon âme. C'est autre

chose. Quelqu'un d'autre. Quelqu'un qui est parti. Pour toujours.

Je sais qui cela peut être, évidemment. Cela ne peut être que son souvenir. Comme l'écho d'une mélodie qui a

arrêté de se jouer depuis longtemps. Son esprit est là. Ou du moins, il reste un sentiment, une humeur hospitalière,

chaleureuse. Aléa. Ma mère. Cette jeune veuve qui m'a conduit jusqu'ici. Qui est morte en me sauvant. Une veuve…

J'étais l'enfant d'une veuve. N'est-ce pas ainsi que se nomment les Compagnons ? Est-ce ce qui me lie à eux ? Si

seulement je pouvais poser toutes ces questions à ma mère. Mais elle n'est plus qu'un souvenir.

C'est étrange. C'est comme si je me souvenais de son passage.

Elle était ici, jadis. Et c'est ici qu'elle a laissé… qu'elle a laissé son amour pour moi. Je peux le sentir. Une trace

si forte. Qui ne s'effacera jamais. Je suis seul à présent, mais je me sens bien. Chez moi.

Soudain, le loup apparaît devant moi. Je reconnais ces yeux. Ce pelage. Mon grand loup gris. Celui que j'ai

sauvé des feux de la Saint-Jean. Je sais que c'est toi. Oui. Va. Je te suis.

Il m'entraîne, me guide à nouveau, mais sur une nouvelle route cette fois, car Mjolln n'est plus dans le monde de

Djar. Ce n'est plus lui qu'il m'emmène voir. D'ailleurs, nous ne sommes pas dans la grande

plaine. Nous sommes

déjà dans une forêt. Dans La forêt. On ne peut la confondre avec aucune autre. Ces arbres si anciens, toutes ces

voix qui se lèvent autour de nous ! La voix des loups. C'est la forêt de Roazhon. Et je sais où il m'emmène.

Nous arrivons dans une clairière et le loup disparaît. Une belle lumière blanche fait briller le monde autour de

moi. Un halo singulier. Les arbres m'entourent dans un grand cercle homogène, on dirait qu'ils me protègent et

qu'ils m'observent à la fois. Qu'ils sont penchés sur moi. Mais leurs branches ne bougent pas. Tout est calme.

Silencieux.

Et la clairière est vide. Il n'y a que cette vive lumière blanche, le silence et moi. La Licorne n'est pas ici. Je ne

vois personne.

– Bohem.

Je me retourne. Rien. Toujours cette lumière.

– Je suis là, Bohem, mais tu ne peux pas me voir.

Cette voix ! C'est comme un orchestre qui s'élève. Comme un chœur tout entier. Si mélodieux ! Elle est ici, la

Licorne. Elle est la lumière qui m'entoure, elle est les arbres, elle est la Voix.

– Pourtant, tout à l'heure, je vous ai vue.

– Oui. Parfois, Bohem, il y a dans les légendes certaines vérités.

– Que voulez-vous dire ?

– Tu n'étais pas seul tout à l'heure.

Je ne suis pas sûr de comprendre. Elle dit que je n'étais pas seul quand elle m'est apparue. Quand elle nous est

apparue.

– Vivienne ?

– Oui. La jeune femme.

– C'est grâce à Vivienne que nous avons pu vous voir ?

– Et à cause d'elle que j'ai failli mourir, aussi.

La fin du poème ! Je me souviens à présent. La légende. « En sun devant se dort, Issi vient a sa mort. » Oui. Il y a

parfois dans les légendes certaines vérités…

– Pourquoi désires-tu tant me voir, louvetier ?

– Vous ne le savez pas encore ?

– Peut-être. Mais toi, en es-tu certain ?

– Oui.

– Tu veux sauver les Brumes ?

– Ne le sentez-vous pas ?

Je devine son sourire dans la lumière. Comme un éclat nouveau.

– Nous t'attendons depuis longtemps, Bohem. Kailiana, ta mère, avait promis ta venue. Tu es l'enfant de la veuve.

– Je ne le fais pas pour ma mère, Licorne. Je le fais pour vous.

– Pour les loups qui t'ont élevé ?

– Oui. Et pour les autres. Pour vous toutes, les Brumes.

– Pourquoi ?

– Parce que ce qui est beau ne doit pas disparaître. Ce qui est beau doit grandir. Et parce que je veux croire qu'il

y a dans ce monde une place pour chacun. Pour les filles qui veulent devenir troubadour, pour les femmes à la tête

des royaumes, pour les Compagnons, pour les Brumes…

– Et pour les louvetiers ? Pour les Aïshans ? Les guerriers ? Veux-tu défendre aussi ceux-là ?

– Je veux défendre Vidée qu'ils peuvent changer. Je suis un louvetier, moi. Bohem, le louvetier. Et je peux

changer le sens de ce mot.

– Tu as le cœur bon, Bohem. Trop bon, peut-être. Et je ne sais pas si ces doux rêves pourront se réaliser. Je ne

sais pas si tu pourras nous sauver. Nous mourons si vite ! Sais-tu que les Brumes ne peuvent plus avoir de petits ?

– Oui. Je le sais.

– Notre fin est proche, Bohem. Si proche !

– Je dois bien pouvoir faire quelque chose pour vous sauver !

Ma mère ne vous aurait pas annoncé ma venue s'il n'y avait rien que l'on puisse faire !

– Je croyais que ta venue n'avait rien à voir avec elle…

– Je suis venu de mon plein gré, Licorne. J'ai toujours voulu venir, au fond de moi. Mais je commence à entendre

la voix de cette femme qui, dit-on, était ma mère. Je l'écoute. Nous verrons bien.

– Tu suis ta propre voie ?

– J'essaie en tout cas. Ce que je sais, c'est que je veux vous aider, Licorne. C'est le seul sens que je trouve à ma

vie ; aujourd'hui. Dites-moi ce que je peux faire…

Elle se tait. On dirait qu'elle m'observe. La lumière se rapproche de moi. Puis sa voix revient, douce, secrète,

comme un murmure derrière moi.

– Il y a un endroit…

– Oui ?

– Un endroit où le temps s'arrête. Où plus rien ne naît, et où plus rien ne meurt.

– Où est-ce ?

– Dans le cœur de la terre. Un monde oublié qu'on appelait le Sid.

– Le Sid ? Je ne connais pas cet endroit. Mais je le trouverai pour vous, s'il le faut.

– Cela ne sera pas si simple, Bohem. Je ne sais pas s'il est encore ouvert. Toutes les portes que je connaissais se

sont refermées.

– J'en trouverai une autre ! Je vous ai bien trouvée, vous !

La clairière est traversée d'un nouvel éclat de lumière. Elle sourit.

– Oui, Bohem. Je crois que tu en es capable.

– Je ferai tout mon possible, Licorne. Je n'ai plus que ça à faire, à présent. C'est ma vocation, mon droit. Et je

sais que le temps vous est compté.

– Alors trouve la porte du Sid, Bohem, et emmène-nous là-bas.

– Mais quand je l'aurais trouvée, comment vous emmener ?

– Il faudra suivre nos voix, Bohem. Suivre notre voix. La voix des Brumes.

– Je ne suis pas sûr de comprendre…

– Tu comprendras. Tu comprendras, Bohem. Mais avant tout, écoute ton instinct, écoute tes souvenirs, n'oublie

jamais que tu es l'enfant de la veuve et trouve la porte du Sid.

Elle parle de façon si mystérieuse ! Que veut-elle dire ? Je dois lui faire confiance. Et je dois la rassurer.

– Je vous le promets, Licorne.

La lumière blanche vacille. La Licorne va partir, je le sens. Je voudrais la retenir Recevoir encore un peu de sa

lumière. Mais elle n'est plus ici. Déjà. Partie comme un souffle de vent. Les arbres se redressent, comme s'ils me

tournaient le dos à présent. Comme s'ils m'invitaient à me retirer. Oui. Je peux partir. Je peux quitter le monde de

Djar. Je sais maintenant ce que j'ai à faire.

Demain, nous partirons pour Pierre-Levée. Dès l'aube. Car les Miliciens ne sont plus loin. Ils

sont à nouveau sur

mes traces.

Ils ont tué les Compagnons. Tué Fredric. Je le sens. Leur voix résonne entre les arbres. Les âmes des morts ont

rejoint celles des Brumes. Encore des vies perdues en mon nom, encore des sacrifices pour protéger ma route. Et il y

en aura d'autres, je lésais maintenant. Mais je dois l'assumer. C'est le choix que je dois faire. Nous tomberons pour

sauver d'autres vies. Nous périrons pour sauver le monde de demain. C'est le prix du progrès. Sauver nos frères au

péril de nos vies.

Demain, Mjolln, La Rochelle et Vivienne partiront avec moi. Nous y arriverons ensemble.

Et Bastian ? Que faire de lui ? C'est un louvetier. Mais néanmoins un honnête homme. Il pourra m'aider. M'aider

à donner un nouveau sens à notre métier. Un nouveau sens au mot louvetier.

Voilà. J'ai trouvé Trinité. J'ai trouvé ma vocation.

Nous irons chercher la porte du Sid.

Épilogue

SOLITUDES

Livain VII était seul dans son grand bureau, étouffé dans la pénombre par la chaleur de l'été. Immobile, silencieux,

il regardait son reflet dans un petit miroir posé sur son bureau. Ses longs cheveux plongeaient son visage dans

l'ombre. Le palais était silencieux. Il était tard, déjà, les gens étaient partis se coucher. Mais pas lui. Il n'arrivait pas à

dormir. Comme chaque soir depuis le retour du général Gœtta. Depuis l'humiliation de Pierre-Levée.

Qu'as-tu fait ? Qu'as-tu fait, pauvre imbécile ! La guerre sera inévitable maintenant ! Et ce Bohem qui court

toujours… Qui est aux mains de l'ennemi, même, peut-être. Comment ai-je pu être si maladroit ? Si aveuglé ?

M'avez-Vous abandonné ?

Je suis tellement seul, maintenant. Entouré de tant de monde et pourtant si seul ! Mon père, pourquoi êtes-vous

parti si vite ? Je n'ai pas eu le temps d'apprendre. Vous auriez dû me montrer. Je ne sais pas gouverner, mon père.

Je ne pourrai jamais faire comme vous, et ce que vous avez construit, je suis en train de le détruire. Et vous,

Courage ? Vous non plus, mon fidèle Courage, vous n'êtes pas resté assez longtemps pour me guider. Pour

m'apprendre.

Je suis si seul ! Trahi de toute part. Pieter le Vénérable, le pape, le comte de Tolsanne… Oui. Même vous,

Redhan ! Je sais que vous complotez contre moi. Qu'Emmer est venu vous voir. Et que vous êtes prêt à l'aider

contre votre futur beau-frère ! Contre le frère de votre future épouse ! Quel diable suis-je devenu pour susciter autant

de haine ?

Me voilà, maintenant, tel que je suis. Pitoyable. Pleurant sur mon sort. Mérité-je vraiment d'être roi ? En ai-je

vraiment l'étoffe ? En ai-je encore le courage ? En ai-je jamais eu l'envie ?

Mon Dieu, faites-moi un signe. Montrez-moi la voie. J'ai toujours voulu vous suivre. Non. Vous qui lisez dans les

cœurs, vous connaissez le mien. Je ne voulais pas être roi, mon Dieu, je voulais être moine ! Vous donner ma vie !

Elle vous a toujours appartenu !

N'ai-je donc pas assez prouvé ma piété sur les routes d'Orient ? N'ai-je donc pas assez écouté tous ceux qui

parlaient en Votre nom ? J'ai été trompé ; Seigneur. Mais vous, je ne vous ai jamais trompé. Alors

montrez-moi la

voie, mon Dieu… Un signe, un seul espoir…

On frappa à la porte. Livain sursauta. Le petit miroir se renversa sur sa table et se brisa en deux.

Qui pouvait venir à son bureau à une heure si tardive ? Qui osait le déranger ainsi ?

– Qui est là ? demanda Livain en se tournant vers la porte.

– C'est moi, Camille.

Son épouse, encore. Bien sûr. Elle était venue presque chaque soir. Répétant sans cesse qu'elle croyait encore qu'il

pouvait se sortir de ce mauvais pas. Elle avait dans le regard une lueur secrète, comme un enfant espiègle qui prépare

un mauvais coup. Et elle lui avait dit de patienter. Mais il ne la croyait plus, maintenant. Il n'attendait plus rien. Il se

sentait abandonné.

– Entrez, Camille, entrez.

La porte s'ouvrit. La jeune femme apparut, resplendissante. Elle souriait. Et à côté d'elle se tenait un drôle de

personnage. Une silhouette inconnue. De la même taille qu'elle, mince, fine, vêtue d'un long manteau noir, une

capuche couvrant sa tête.

– Qui est cette personne qui vous accompagne ? demanda Livain en se levant, inquiet.

– C'est mon arme secrète, Majesté. La personne dont je vous ai parlé. La solution à nos problèmes, Livain.

Son arme secrète ! Elle était donc sérieuse ! Mais que cachait-elle ainsi ?

Camille de Chastel traversa la pièce, tenant la personne par le bras.

– Qui êtes-vous ? demanda le roi qui n'aimait pas trop cette mascarade.

Quand elle fut devant son bureau, la personne tira sa capuche en arrière. Le roi fronça les sourcils. C'était une

femme, à n'en pas douter. Une jeune femme. Mais elle portait un masque de cuir qui dissimulait la

moitié de son

visage.

– Qui êtes-vous ? répéta le roi, perdant patience.

Camille tourna la tête vers la personne qu'elle avait amenée devant son époux et lui fit signe de répondre.

– Catriona, Majesté, sœur de Bohem.

Le roi se laissa retomber sur son fauteuil, les yeux écarquillés. Il se demandait ce que cela signifiait. Il se demandait

ce à quoi Camille avait pensé. La sœur de Bohem ? C'était donc cela, son arme secrète ? Et pourquoi pas ? Il

commençait à comprendre.

Il sourit enfin. Pour la première fois depuis longtemps.

Non. Il n'était pas seul. Camille était avec lui. Camille de Chastel, sa femme, qui allait peut-être le sauver. Sa jeune

femme. Si jeune et si audacieuse toutefois !

L'avenir n'était peut-être pas si noir. Il redressa le petit miroir brisé sur son bureau et ajusta les deux morceaux.

La Voix des Brumes

Gallica - livre deuxième

Henri Lœvenbruck

Bragelonne

Prologue

LES BONS HOMMES

La mémoire de la terre est étrangère à celle des hommes. On croit tout connaître de l'histoire et du monde, mais

il est des âges anciens où vivaient encore mille merveilles aujourd'hui disparues. Seuls les arbres se souviennent, et

le ciel, et le vent… Ainsi peut-on lire encore aujourd'hui, gravée dans la pierre, l'histoire de Bohem et des Brumes,

sur une terre de légende qu'on appelait Gallica.

Les siens.

La flèche était entrée dans son flanc gauche et s'était brisée à l'intérieur. La mâchoire crispée, les yeux fermés, il

tentait de contenir la douleur et de ne pas hurler. Allongé dans le grenier d'une petite maison en flammes, Bernard de

Laroche sentait les gouttes de sueur couler le long de sa tempe. Il inspira profondément en essayant de ne pas faire de

bruit. Il pouvait les entendre, là, en bas, si près de lui. Le fracas de leurs armures qui cognaient à chaque pas. Il

referma ses deux poings sur le bout cassé de la flèche, serra les dents et tira dessus. Il fut aussitôt secoué d'un spasme

de douleur si violent qu'il lâcha instinctivement la hampe. Impossible de l'enlever. Cela lui faisait trop mal. La pointe

lui déchirait le ventre. Il porta les mains à sa bouche et se mordit les doigts pour détourner sa souffrance. Il pleurait,

comme un enfant. Les sanglots nouaient sa gorge, jusqu'à lui faire mal. Mais ce n'était pas la douleur physique qui lui

arrachait ces larmes de vie.

Combien de temps allait-il pouvoir rester ici ? Il faisait si chaud ! Il tourna lentement la tête. De la fumée sortait

d’entre les lattes du plancher. Le grenier tout entier n’allait pas tarder à brûler lui aussi, et à s’écrouler sans doute.

Dans la rue, on entendait les ordres d’un officier, le crépitement des flammes et le cri des autres habitants qui se

faisaient massacrer… Les siens.

Les siens. Sa femme et son fils. Une partie de lui-même. La plus belle partie de lui-même : le sens de sa vie. Ce

lien si particulier, si fort, dont il n’avait jamais imaginé la puissance jusqu’à la naissance de son fils. Ce jour où il avait

tenu la main de sa femme, ce jour où d’autres larmes avaient envahi ses yeux. Et à présent, ils n’étaient plus.

Il n’avait pas pu les sauver. Ils étaient morts sous ses yeux. Leurs deux vies volées, éteintes, là, en un instant. Un

instant qui durerait tout le reste de sa vie. Parce qu’elle s’arrêterait là. Ce qui lui restait à vivre, ce n’était plus la vie. À

peine des battements de cœur, des paupières qui clignent, des paroles qui se succéderaient mais qu’il n’entendrait

plus. Il voulait bien mourir, à présent, lui aussi. Mais pas des mains de ceux qui avaient tué son épouse et leur enfant.

Non. À ceux-là, il devait survivre. Que sa haine et son mépris pour eux se traduisent par ce dernier affront : refuser de

mourir à leurs pieds. Se battre, non, mais refuser de mourir.

Il devait s’enfuir.

Il se tourna sur le côté droit, ramena ses genoux vers sa poitrine et essaya de se redresser. Chaque mouvement lui

faisait atrocement mal, mais il n’avait pas le choix. S’il restait ici, il allait mourir brûlé ou écrasé dans les décombres. Il

posa une main sur le mur de pierre à côté de lui, planta ses ongles dans les interstices et parvint enfin à se lever. Il

baissa les yeux. Le sang avait coulé abondamment sur ses vêtements et sur le sol. Il souffla, reprit sa respiration puis

fit quelques pas vers la petite lucarne qui donnait sur la rue principale. Il se recula aussitôt. Ils étaient encore là, juste

en dessous. Il avait tout juste eu le temps de voir leurs uniformes. Et les cadavres à leurs pieds, éparpillés sur la

chaussée.

Le feu ne purifie pas. Non. Il tue. Il a tué les miens. Nous sommes comme des Brumes sacrifiées par un prêtre sur

le bûcher du village. Nous sommes comme des Brumes. Nous mourons les uns après les autres. Et bientôt, nous

aurons complètement disparu. Nos voix auront disparu. Et comme elles nous ne pouvons rien faire. Pas même

survivre. Mais je dois essayer. Essayer de sortir vivant de cet enfer, et aller raconter : Dire au monde comment tu es

morte. Comment notre enfant est mort. Et pourquoi. Pourquoi ?

Bernard de Laroche comprit que plus il attendait, plus ses chances de s'en sortir s'amenuisaient. Quand il aperçut

les premières flammes de l'autre côté du grenier, il fit volte-face et partit vers le mur opposé. Il y avait là une

ouverture, par laquelle on faisait monter les vivres. En bas, une ruelle déserte. Il s'assit sur le rebord, rassembla ses

dernières forces et se laissa tomber dans le vide.

*

* *

C'était aux derniers jours de l'été 1154, après la fin des moissons.

Ils étaient entrés dans la ville fortifiée de Nabomar au petit matin, quelques instants avant que le soleil n'éclaire

d'une seule grâce les hauts remparts orangés. Les flammes des torches, au bout de leurs bras, avaient frôlé la chaussée

de terre ; ils avaient traversé la ville au pas de course, les uns derrière les autres, comme une colonie d'insectes

remonte la fourmilière. Leurs capes blanches avaient claqué dans le vent de l'aurore. Puis tout s'était tu, un bref

instant. Le silence pesant qui sépare l'éclair de l'orage. Debout, ils avaient attendu en cercle tout autour du quartier de

la tour du Nord. Les flammes crépitaient au bout de leurs flambeaux, grondaient à chaque sursaut de la tramontane.

Mais leurs mains ne tremblaient pas.

Il avait suffi d'un regard, et la cité s'était embrasée. À l'instant précis où les premiers rayons du soleil avaient

allumé la grande ville de pierre.

Ils avaient d'abord mis le feu à la haute tour du Nord. Puis les flammes avaient gagné les maisons avoisinantes,

sans distinction.

Quand les premiers hurlements retentirent, l'incendie avait déjà atteint le sommet de la tour et l'on vit des hommes

et des femmes se jeter dans le vide.

Encerclant le secteur, ils les avaient empêchés de sortir, coupant la tête de certains qui s'enfuyaient, renvoyant les

autres vers les flammes. Les épées s'étaient abattues sans pitié, réfléchissant la lumière jaune de l'immense incendie

avant de trancher les membres dans de grandes gerbes de sang. Quelques flèches avaient volé puis disparu dans la

fumée noire. La tuerie ne faisait que commencer.

Avant le milieu de la journée, le quartier tout entier n'était plus qu'un charnier couvert de ruines. L'odeur infâme

des corps brûlés empestait déjà l'air de la ville et la fumée dans les ruelles cachait la couleur du ciel. On ne pouvait

dire s'il faisait encore jour. Les derniers murs de pierre, toujours debout au milieu des vapeurs, se drapaient du noir

endeuillé de la suie. On voyait poindre ici et là, émergeant des tas de cendres, la peau calcinée des

cadavres ; un bras,

une jambe, une main tendue, comme suppliante.

Quelques survivants incrédules sanglotaient au milieu des décombres. Leurs larmes laissaient de longues traînées

sur leurs joues, comme des traces de sang noir. Ils restaient immobiles et silencieux, à genoux, les épaules résignées,

attendant peut-être leur tour.

Les soldats de la ville n'étaient donc pas intervenus. Prévenus de l'assaut, ils avaient eu pour instructions de ne pas

défendre leur propre cité. Ils avaient laissé faire, impuissants devant ce sinistre spectacle, étouffant la colère qui

grondait en chacun d'eux. *Ordre du prélat*. Celui-là même qui avait accueilli à Nabomar les hommes qu'il laissait à

présent massacrer. Les *Bons Hommes*. Ceux que l'Église appelait « hérétiques ».

On ne saura jamais combien périrent ce jour-là dans les flammes. Plusieurs centaines sans doute. Peut-être un

millier. Des familles entières, des enfants… Toute la communauté religieuse qui avait grandi là depuis plusieurs

années, à l'abri – croyait-elle – des persécutions lointaines orchestrées par les institutions ecclésiastiques de Gallica.

Les Bons Hommes de Nabomar allaient donc servir d'exemple. La fière cité du comté de Tolsanne était la

première à tomber, parce qu'elle était le symbole de l'hérésie que prétendait combattre l'Église. Et elle ne serait pas la

dernière, car la volonté d'anéantir cette dissidence n'avait jamais été aussi forte. Cette nouvelle croisade servait trop

d'intérêts différents pour que l'on n'aille pas jusqu'au bout, jusqu'à l'élimination pure et simple de tous les Bons

Hommes. Livain vii, roi de Gallica, le pape Nicolas iv et Pieter le Vénérable, abbé de Cerly, tous y trouvaient leur

compte. Et c'est ensemble qu'ils avaient donné l'ordre à la Milice du Christ de débarrasser la Tolsanne de ses

indépendantistes religieux. Par tous les moyens possibles.

Une silhouette apparut de l'autre côté des flammes, sur la grande place de Nabomar. Descendu de cheval, l'homme

avait traversé l'esplanade et observait ce spectacle, perché sur un muret de pierre. Il resta un long moment à évaluer la

scène qui se jouait encore sous ses yeux, puis, lentement, il se retourna vers les quelques hommes qui attendaient

derrière lui.

– Trouvez un survivant parmi leurs chefs, et amenez-le moi !

Le visage d'Andréas Dumont Desbardes semblait chaque jour un peu plus dur, sans la moindre trace de pitié. Ses

cicatrices et ses traits burinés témoignaient du nombre de ses combats passés, sous le soleil des routes d'Orient ou au

cœur même de Gallica. Sa barbe noire, taillée de près, se laissait gagner par de petites touches grises qui trahissaient

son âge avancé, mais il était encore un guerrier robuste, résistant et assuré, et le désir de vaincre n'avait quitté ni son

cœur ni son regard. Le dos droit, le poing gauche serré sur *l'abacus*, bâton de commandement spirituel et temporel de

l'ordre, il traversa le champ de ruines enfumé sans adresser un seul regard aux derniers survivants qui le virent

s'éloigner vers le cœur de la ville. La croix rouge pattée sur sa cape blanche disparut lentement derrière les vapeurs

vacillantes. Le Grand-Maître de la Milice du Christ avait accompli sa première mission.

*

* *

Bernard de Laroche roula sur le petit chemin de terre en criant de douleur. Il resta un moment recroquevillé, les

mains pressées contre son flanc gauche. Quand il parvint à surmonter sa souffrance, il ouvrit les yeux et jeta un rapide

coup d'œil des deux côtés de la ruelle. Personne… pour le moment.

La fumée qui avait envahi la ville semblait danser au gré du vent léger et se glisser malicieusement dans le passage.

À droite comme à gauche s'élevaient de hautes flammes. Par terre, du bois brûlé, des gravats. L'homme se frotta le

visage d'un revers de manche. La douleur, la peur, la peine profonde et l'aigreur de la fumée faisaient encore pleurer

ses yeux. Il se leva péniblement, hésita un instant, puis partit vers le sud. Fuir. Il ne pouvait rien faire d'autre.

Le dos courbé, il marchait vite, courait presque, les mains baignées de sang, croisées sur sa plaie. Chaque fois que

ses pieds heurtaient le sol, le choc remontait jusqu'à sa blessure et réveillait la douleur. Ce n'était plus la chaleur de

l'incendie qui portait à son front des gouttes de sueur, mais la souffrance pure, la torture que lui infligeait ce petit bout

de bois niché dans ses entrailles. Les murs défilaient à côté de lui. Il courait sans réfléchir, espérant seulement que la

délivrance serait là, au bout du chemin.

Soudain, il vit une silhouette par-delà la fumée. Il se précipita sur le côté de la ruelle et se cacha dans un

renfoncement. Un Milicien ! Cela ne faisait aucun doute. On devinait la croix rouge sur son épaule, brodée sur sa

cape blanche. Bernard pencha la tête pour jeter à nouveau un coup d'œil. Le moine soldat avançait vers lui à présent.

Rapidement. Il avait dû le voir.

Le blessé n'attendit pas un seul instant. Il fit demi-tour et partit en courant dans l'autre sens. Il grimaça. La douleur

devenait insupportable. Mais il fallait courir. Il ne pouvait pas se battre. Il ne *voulait* pas se battre.

Il entendit bientôt les pas du Milicien derrière lui, plus rapides, bien sûr. Bernard pesta. Ses jambes lui semblaient

de plus en plus lourdes, ses pieds traînaient dans la terre ocre. Il perdait toujours beaucoup de sang, et sa vue se

troublait encore davantage. Il se demandait s'il n'allait pas perdre connaissance avant même que le Milicien ne le

rattrape. Non, il fallait résister. Le bout de la ruelle n'était plus très loin. Il avait encore une chance de se cacher. Peut-

être pourrait-il escalader une tour et monter sur les remparts de la ville. S'enfuir par la coursive qui faisait le tour de

Nabomar. En aurait-il vraiment la force ?

Mais, avant même d'atteindre le bout de la ruelle, il fut interrompu dans sa course par l'apparition soudaine d'un

second Milicien. Encore plus proche, celui-ci ; droit devant lui. Et il n'y avait pas d'autre issue. Aucune ouverture,

aucune brèche. Les deux soldats l'avaient cerné et fonçaient sur lui comme deux chiens en chasse.

Il ne pouvait plus rien faire. Inutile de résister. Bernard de Laroche se laissa tomber sur les genoux. Il savait à

présent qu'il allait mourir. Rejoindre sa femme et son fils. Il avait donc échoué. Il n'avait pas réussi à leur survivre.

Mais c'était peut-être mieux ainsi.

Je n'aurai pas à supporter la vie sans eux. Je ne dois pas désespérer. Nos âmes survivront, je le sais. D'autres

vies nous attendent, d'autres naissances. Je suis prêt. Allez-y ; tuez-moi. Tuez-moi.

Il ferma les yeux et sourit. Attendant le coup fatal. Le tranchant de la lame. Comme une libération. Mais le coup ne

vint pas. Il sentit soudain une main se poser sur son épaule.

– Debout ! lâcha l'un des deux Miliciens, la voix pleine de mépris. Le Grand-Maître veut vous voir !

Bernard de Laroche ouvrit les yeux, perplexe. Il vit le visage des deux hommes au-dessus de lui. Leurs regards. Ils

semblaient déçus de ne pas le tuer sur place. Si seulement ils savaient qu'il aurait préféré, lui aussi, en finir ici,

maintenant.

*

* *

– Bernard de Laroche, je vous prie de bien vouloir signer cette déposition que nous allons envoyer à Sa Sainteté le

Pape Nicolas iv.

La Milice du Christ avait quitté les lieux le jour même de son assaut, abandonnant le cœur dévasté de la cité de

Nabomar sans se préoccuper des suites de l'incendie. Les moines guerriers étaient déjà loin quand les dernières

flammes s'éteignirent au milieu des corps et des décombres. Sans remords, ils avaient laissé s'évanouir derrière eux

l'écho des pleurs et des douleurs.

Installé depuis plusieurs jours à Saint-Martin d'Asie, dans l'une des nombreuses abbayes que l'ordre possédait au

comté de Tolsanne, comme pour défier les hérétiques en leur propre pays, le Grand-Maître avait essayé en vain de

tirer des aveux de l'homme qu'il avait fait prisonnier.

– Et si vous me laissiez la lire, monsieur, avant de la signer… répondit une voix au fond de la geôle obscure.

Un visage sortit lentement de l'ombre, tuméfié, barré de plaies humides, un œil fermé. L'homme respirait

péniblement, recroquevillé contre le mur de pierre froid. On avait rapidement soigné la blessure à son flanc gauche,

mais il avait été depuis roué de coups et souffrait sans doute plus encore. Bernard de Laroche était un jeune seigneur

de la petite noblesse de Nabomar, humble, généreux, impliqué dans la vie de la cité. Comme beaucoup des hommes

instruits de cette région, il avait rapidement adhéré à l'évangélisme des Bons Hommes, parce que leur indépendance

traduisait bien son attachement aux autorités locales et son rejet tant du roi de Gallica que du système politique qu'il

représentait, mais aussi de l'Église et de ses missionnaires.

Depuis plusieurs années, il suivait renseignement des Bons Hommes, et leur foi était en contradiction absolue avec

le système politique de Gallica. Ils faisaient le serment de ne plus jurer, de ne plus juger et de ne plus tuer, or les

guerres et la chevalerie, violente, étaient les fondements de la seigneurie gallicienne. Ils croyaient en la réincarnation,

or celle-ci contredisait le droit héréditaire et la hiérarchie fondée sur le sang, la noblesse… Leurs pratiques, enfin,

abolissaient la hiérarchie religieuse. Les fidèles prenaient part aux cérémonies, la prédication des Bons Hommes se

faisait tout simplement en langue de Quienne, en occitan, par petits groupes où chacun pouvait parler librement. Ici,

l'esprit remplaçait l'autorité. Et Bernard de Laroche le savait : c'était pour toutes ces raisons que le royaume et

l'Église avaient attaqué Nabomar et tué les siens. Parce que l'un et l'autre craignaient de se voir dépasser par ce

mouvement libertaire qui prenait de l'ampleur à travers tout le comté de Tolsanne.

– Vous pouvez la lire. Tout ce qui est écrit ici est vrai, même si nous avons dû le découvrir nous-même, puisque

vous refusez de parler.

Le jeune noble toussota. On ne pouvait dire si c'était un rire cynique qui se coinçait dans sa gorge ou un râle de

douleur.

– Vous m'avez tant frappé que, même si je l'avais voulu, je n'aurais rien pu vous dire !

– Cela ne change rien, mon jeune ami. Je sais que vous êtes hérétique, et c'est tout ce qui compte.

Allons, signez…

À moins que vous ne préfériez que je le fasse à votre place ? N'avez-vous pas la force de signer vous-même ?

Le Grand-Maître se pencha en tendant une plume. Mais Laroche laissa sa tête retomber en arrière contre le mur.

– N'est-ce pas au notaire de me faire signer ce papier ? murmura-t-il.

– Vous êtes bien loquace aujourd'hui ! Et c'est bien la première fois que je vois un hérétique tellement attaché aux

règles du royaume ! Soit, lâcha Dumont Desbardes en se redressant, puisque vous continuez de refuser à coopérer, je

signerai donc à votre place. J'ai sincèrement de la peine pour vous. Vous voilà bien seul, à présent. Vous avez perdu

votre arrogance…

J'ai surtout perdu ma femme et mon fils. Perdu ma maison. Mes frères. Tout ce qui faisait ma vie. Mais j'ai gagné

une chose : la certitude.

– Vos compères ne sont pas venus nombreux pour vous sauver, n'est-ce pas ? ajouta Dumont Desbardes,

moqueur. Votre secte ne favorise guère une grande fraternité…

– Nous ne croyons pas à la violence comme moyen de résoudre nos problèmes. Et de toute façon, il serait inutile

de lutter contre des gens comme vous…

– Je suis content de vous l'entendre dire.

– Vous pouvez nous tuer, Desbardes, nous enlever la vie, mais vous ne nous enlèverez jamais notre foi…

Le Grand-Maître éclata de rire.

– Quel beau discours ! railla-t-il. C'est émouvant. Toutefois, quand vous aurez tous péri ou retrouvé la raison, je ne

suis pas certain que votre prétendue foi aura la moindre importance… Allons, assez discuté, je dois

faire parvenir ce

précieux document à qui de droit.

Le Grand-Maître referma la grille derrière lui et s'éloigna d'un pas rapide.

Bernard de Laroche poussa un long soupir et essaya de s'endormir. Il ne pouvait rien faire de mieux, en attendant

la mort. Attendre, et espérer que son âme trouve une vie meilleure.

*

* *

L'an du Seigneur 1154, premier dimanche de septembre, Bernard de Laroche, citoyen de Nabomar, constitué en

jugement devant le vénérable et très religieux Andréas Dumont Desbardes, par la providence divine Grand-Maître

de la Milice du Christ, député par l'autorité apostolique, ayant juré sur les quatre saints Évangiles de Dieu de dire la

de la Milice du Christ, député par l'autorité apostolique, ayant juré sur les quatre saints Évangiles de Dieu de dire la

vérité pure et entière sur le fait d'hérésie, à son propos comme prévenu et à propos des autres comme témoin, de ne

pas cacher la vérité ou d'y introduire des faussetés par amour, par complaisance, par haine, par crainte ou par

faveur, interrogé avec diligence, a dit ne rien savoir et n'avoir jamais eu aucun contact ni aucune familiarité avec les

hérétiques.

Puis, Van du Seigneur 1154, deuxième dimanche de septembre, le susdit Bernard de Laroche, constitué en

jugement devant le susdit Grand-Maître, revenant au bon sens, ayant retrouvé la plénitude de sa mémoire, par la

force du serment prêté, corrigea ses dires.

Disant que depuis deux ans ou environ, le prévenu se rendait chaque semaine à la tour du Nord de

la cité de

Nabomar pour se réunir avec les hérétiques Guillaume del Pech, Raimond Delboc, Arnaud Didier, Aimeric

Deslandes, Raimond Hue, Guillaume Fenasse le Boiteux, Pierre Taillefer, Bérenger Broze, Gaillard France et

Pierre de Claverie. Alors, le prévenu et tous les autres susnommés pratiquaient les enseignements hérétiques, contre

la foi et contre les sacrements de l'Église, fléchissant les genoux et se saluant à la mode hérétique, c'est-à-dire en

posant les mains sur les deux joues, en inclinant la tête, la penchant alternativement vers les deux joues et répétant

trois fois : Bénédicité.

Item, de dire qu'il avait reconnu lesdits hérétiques pour de bons hommes et qu'une grande utilité pouvait provenir

au témoin de leur amitié et dilection, et que si le prévenu devenait leur adhérent et leur croyant, ils lui donneraient de

la monnaie d'or et d'argent.

Item, de dire qu'il a partagé tout ce temps la croyance des hérétiques et qu'il croit encore ainsi.

Il a fait et signé cette déposition l'an et le jour susdits, devant le Grand-Maître susnommé et en présence et

témoignage de religieux frères de la Milice du Christ, de Raimond d'Alayrac, notaire public député par le Saint-

Siège et de moi, Bertrand Vizille, notaire public du roi dans tout le comté de Tolsanne.

Nous, les deux notaires susdits, fûmes présents à tout ce qui est dit ci-dessus et avons tout reçu et écrit, puis soumis

au susdit Bernard de Laroche pour signature de sa déposition. Étant entendu que si quelque individu devient

dangereux pour la société et que son péché soit contagieux pour les autres, il est louable et salutaire de le mettre à

mort au nom du bien commun, ainsi, par jugement du Grand-Maître Andréas Dumont Desbardes,

député par

l'autorité apostolique, le prévenu est condamné ce jour à la peine de mort par pendaison.

Abbaye de Saint-Martin d'Asles, an du Seigneur 1154 -

Au bas de la lettre figurait le sceau d'Andréas Dumont Desbardes. Marqué dans la cire à l'aide de la bague dont

héritaient les Grands-Maîtres, *l'Abraxas Panthée,* il représentait un homme à tête de coq tenant une rondache dans la

main droite et un fouet dans la main gauche.

Autour, en exergue, un simple texte latin : « : + : *SECRETVM : TEMPLI : »*

*

* *

Ce matin-là, pendant que les Miliciens préparaient la potence à Nabomar, Andréas Dumont Desbardes était installé

dans la bibliothèque de Saint-Martin d'Asles où il se recueillait en attendant l'exécution de Bernard de Laroche.

Pensif et grave, assis devant une petite table de la grande pièce emplie de livres, les coudes posés devant lui, il

regardait dans le vide, les poings serrés sous le menton. Il n'y avait pas un seul bruit dans la grande abbaye. La

plupart des Miliciens étaient partis et ce silence était apaisant. Le Grand-Maître avait besoin de calme. Il voulait

prendre du recul pour analyser les choses, comment elles avaient évolué. Obéissant au pape, il n'était officiellement

pas maître du destin de l'ordre. Pourtant, il jouissait d'une liberté suffisamment grande pour interpréter de telle ou telle

façon les desiderata de Nicolas iv. Et c'était bien là toute la question. Comment interpréter les ordres du pape ? Que

cachaient-ils ?

Les réponses à ses questions tardaient à venir, malgré le silence propice à la réflexion. Sans doute

n’arrivait-il pas à

s’extraire de ce qui l’attendait aujourd’hui. La journée serait longue. Et il allait bientôt devoir quitter l’abbaye.

Il avait ordonné que Bernard de Laroche soit exécuté sur la grande place de Nabomar, devant les habitants de la

cité. Il voulait que son exécution serve d’exemple, pour prouver la détermination de l’Église. Nabomar ne s’était pas

encore remise de l’assaut qu’avait mené contre elle le Grand-Maître de la Milice du Christ, mais le risque qu’une

nouvelle communauté d’hérétiques s’installe dans la cité était bien réel, et Dumont Desbardes avait estimé qu’une

seconde démonstration de force ne serait pas superflue. Les habitants du comté de Tolsanne, riches et pauvres,

devaient comprendre que l’Église était décidée à éliminer l’hérésie une bonne fois pour toutes.

Le légat du pape avait été très clair à ce sujet. Et très insistant. Après l’échec de la capture du jeune Bohem,

Andréas Dumont Desbardes tenait à refaire la preuve de son zèle et de sa valeur. L’affaire du jeune louvetier avait

mis à mal sa réputation. Non seulement le pape avait été déçu par la défaite du Grand-Maître, mais des critiques

étaient apparues au sein même de l’ordre. Après la rébellion du sergent Fredric – que Dumont Desbardes avait été

obligé de tuer de ses propres mains – plusieurs Miliciens s’étaient permis de désapprouver ouvertement la Grande-

Maîtrise. Cela ne se reproduirait pas. Dumont Desbardes s’en était assuré. Il avait durci son discours, promu aux

postes clefs les frères qui lui étaient les plus favorables et écarté ceux qui le critiquaient. Sous son impulsion, l’ordre

de la Milice du Christ était en train de se radicaliser. La croisade contre les hérétiques était l’occasion idéale de

réaffirmer l’autorité de l’institution sur les terres de Gallica et de consolider ses liens avec la

papauté.

Dumont Desbardes en était là de ses pensées quand un Milicien entra soudain dans la bibliothèque. Le Grand-

Maître sursauta. Il avait demandé qu'on ne le dérange pas avant la fin de la matinée.

– Que se passe-t-il ? grogna-t-il en se levant.

– Grand-Maître, répondit le Milicien en saluant son supérieur, Bernard de Laroche a disparu.

Chapitre 1

À L'AUBE DE L'AUTOMNE

Les premiers jours d'octobre avaient déjà coloré d'orange et de violet les jardins du palais des Ducs de Pierre-

Levée. L'air s'emplissait de la fraîcheur sereine de l'automne et soulignait l'atmosphère tendue qui régnait en ces

lieux. Le roi de Brittia était à sa cour, et la guerre contre Livain vii semblait inévitable.

Comme il en avait pris l'habitude depuis quelques jours, Bohem marchait ce matin-là dans les allées de terre des

jardins du palais avec Hélène de Quienne, duchesse et épouse du roi. Ils se laissaient bercer l'un et l'autre par le vent

d'octobre, comme deux feuilles mortes survolant les allées, et discutaient, bras dessus, bras dessous, tels deux vieux

amis. Les tons écrus de la robe d'Hélène de Quienne se mariaient parfaitement aux couleurs de la saison. Ses longs

cheveux roux, bouclés, étaient noués sous un voile blanc, et elle portait sur le front un bandeau brodé de perles.

Bohem vouait une grande admiration à la duchesse – elle qui les avait accueillis et protégés – et bien qu'il ne se

sentît toujours pas à sa place à la cour royale, il était heureux de pouvoir rester quelques jours auprès d'elle et de

profiter des précieuses discussions qu'elle voulait bien lui accorder. Le jeune homme mesurait la chance qu'il avait de

pouvoir s'entretenir avec l'une des femmes les plus étonnantes du royaume. Une femme qui avait su tenir tête au roi

de Gallica et qui était la protectrice des poètes et des troubadours du pays tout entier. Hélène de Quienne était tout

autant fine politicienne que grande amie des arts. Il faisait bon vivre auprès d'elle, tout simplement.

Pendant ces longues conversations, Bohem inondait la duchesse de questions sur l'histoire de Gallica et sur la

politique en général. Elle lui répondait toujours patiemment, en essayant d'être précise, car elle savait que le jeune

homme ne connaissait rien à ces choses-là et qu'il mourait d'envie d'apprendre. Elle avait dû lui raconter son premier

mariage avec Livain, puis comment il l'avait répudiée, comment elle avait alors choisi d'épouser Emmer Capigesne

juste avant qu'il ne devienne roi à son tour. Elle lui avait parlé de Livain vi le Gros, père de Livain vii, et de ce qu'il

avait fait pour essayer d'unifier le pays. Mais la plupart des questions de Bohem concernaient le système dans lequel

ils vivaient. La chevalerie, la noblesse, le clergé, le droit du sang… tous ces concepts auxquels il ne trouvait aucune

justification et que la duchesse tentait de défendre sans trop y croire. Elle appartenait à ce système et n'était pas

forcément bien placée pour le contester, pourtant, sa lutte à elle pour la reconnaissance politique des femmes

s'inscrivait dans la même logique de remise en question que celle qui semblait habiter le jeune louvetier. Alors elle se

laissait émouvoir par les espoirs du jeune homme. La ténacité de ses doutes. La pertinence de ses révoltes. Plus il

apprenait le fonctionnement de la chose politique, plus Bohem était convaincu qu'elle devait changer. « Les lois des

hommes ne sont-elles pas faites pour être changées par les hommes ? – avait-il demandé un jour à la duchesse. Elle

s'était contentée de sourire. Au fond d'elle, même si cela lui faisait peur, elle se disait que Bohem avait raison, et elle

s'amusait à imaginer que tout cela puisse changer. Elle s'amusait à rêver le monde autrement, à accepter, malgré

l'inertie du système, qu'il puisse encore être transformé. *L'Histoire s'arrête quand on ne veut plus croire que les*

choses peuvent s'améliorer.

Ils parlaient ainsi ensemble jusqu'au déjeuner, sans voir passer le temps. Parfois même, ils oubliaient l'heure et

c'était Vivienne qui venait les chercher dans les jardins du palais en se demandant de quoi ils pouvaient discuter si

longuement.

En quelques jours, Bohem avait appris plus de choses sur le monde que pendant toute sa vie. Et il était

extrêmement reconnaissant envers la duchesse de bien vouloir jouer ainsi le rôle de préceptrice.

Toutefois, le soir venu, Bohem continuait de refuser son hospitalité. Après le dîner, soudain, il disparaissait. Nul ne

savait où il allait, pas même Vivienne, d'ailleurs fort agacée par la chose. On racontait que la nuit, Bohem partait

rejoindre les Brumes. Des loups cachés non loin de la ville. Mais nul n'en était sûr, car personne ne le voyait partir, ni

revenir. Et le louvetier s'amusait à entretenir le mystère. C'était sa façon à lui de signifier qu'il refusait de prendre part

à la vie politique de Gallica. Qu'il refusait de choisir un camp, et donc, malgré toute l'amitié qu'il avait pour la

duchesse, il refusait de loger chez elle. Plusieurs fois, Vivienne l'avait entraîné dans sa chambre. Il était resté de

longues soirées avec elle, ils avaient fait l'amour une première fois, puis d'autres fois encore, tendrement, mais

chaque fois, quand elle se réveillait, la jeune fille découvrait qu'il avait disparu. Et tous les matins, il revenait, tout

simplement.

Bohem savait que ses amis avaient besoin de repos. La bataille sanglante qu'ils avaient dû livrer contre les

Aïshans, les druides et les Magistels dans la forêt de Roazhon les avait épuisés, physiquement et nerveusement. Après

avoir suivi en vain la trace des druides qui s'étaient enfuis, ils étaient enfin retournés à Pierre-Levée avec les soldats

de la duchesse et ils essayaient à présent d'y reprendre leurs forces avant de repartir sur les routes. Car Mjolln,

Vivienne et La Rochelle le savaient bien : leur ami ne pourrait rester longtemps en place. Ils savaient qu'il s'était juré

d'accomplir une mission après sa rencontre avec la Licorne, et le jour de leur nouveau départ était certainement

imminent. De plus, Emmer Capigesne, l'époux d'Hélène, n'aurait sans doute pas apprécié que leur séjour à Pierre-

Levée s'éternisât : après tout, c'était la présence de Bohem ici qui avait déclenché la guerre entre Livain vii et le roi

de Brittia.

Mais pour l'heure, Bohem semblait avoir encore à faire au palais des Ducs de Quienne.

– Croyez-vous que Vivienne ait une chance de devenir un jour troubadour, comme elle le désire ? demanda le

jeune homme en se tournant vers la duchesse.

Hélène de Quienne le regarda en penchant la tête. Bohem avait changé, depuis le jour où elle l'avait vu arriver

avec Vivienne. Il semblait moins sauvage à présent, plus sûr de lui peut-être, plus conscient sans doute. Elle devinait

pourquoi. L'amour. La duchesse le lisait dans son regard : Bohem avait passé plusieurs nuits avec Vivienne. Tous les

deux s'étaient unis, sans doute pour la première fois. Mais il n'y avait pas que cela. Les yeux bleus de Bohem

paraissaient plus profonds ; ses traits, ses cicatrices, ses épais cheveux noirs, c'était presque le visage d'un adulte. La

duchesse ne savait pas vraiment ce qui s'était passé dans la forêt de Roazhon, mais elle ne pouvait que constater la

transformation du jeune homme. Elle en était enchantée, car elle le savait grandi, mais elle en concevait aussi quelque

inquiétude, car elle comprenait qu'il était à présent en mission, et que sa mission était grave.

– Si elle continue de vous suivre partout où vous allez et si vous continuez de mener la vie que vous menez… j'en

doute fort !

Bohem ne put s'empêcher de sourire.

– Allons ! Répondez à ma question ! Quelle chance a-t-elle de devenir troubadour ? N'y a-t-il jamais eu de

femme…

– C'est très rare, reconnut la duchesse d'un air accablé, mais cela arrive… La plupart sont en réalité femmes de

troubadour elles-mêmes, aucune n'a réellement ce statut en propre. Pas en Gallica, en tout cas. Mais votre ami Mjolln

m'expliquait l'autre jour qu'en Gaelia il n'y a pas de troubadours, mais des bardes, et que la plupart sont des femmes.

– Vous croyez que Vivienne ferait mieux de se rendre là-bas, au pays où les femmes peuvent devenir poètes ?

La duchesse sourit à son tour.

La duchesse sourit à son tour.

– Pourquoi pas ? Il semble que ce soit le pays dont vous venez vraiment, Bohem. Il faudra bien un jour que vous

passiez sur les terres de vos ancêtres. Mais pas trop longtemps, j'espère ! Je ne pourrai supporter de savoir Vivienne si

loin de moi si longtemps… Et je ne suis pas certaine que la vie des femmes soit plus simple là-bas, uniquement parce

qu'elles peuvent dire des poèmes…

– Mais alors, vous ne répondez pas à ma question ! insista le jeune homme. Quelle chance a Vivienne de devenir

troubadour ?

– Il semble qu'elle se débrouille fort bien pour suivre les leçons de poésie que lui prodigue Romain de Saint

Hilaire… Je ne me fais aucun souci quant à ses dons artistiques ; elle connaît le trobar et Mjolln lui enseigne la

musique.

– Mais cela ne suffit pas…

– Non. Il faudra qu'elle sache s'imposer. C'est un métier d'homme…

– C'est un monde d'hommes ! ajouta Bohem.

– Eh bien ! Vous ne devriez pas vous en plaindre, vous qui en êtes un ! se moqua la duchesse.

– Pourtant, si ce sont les hommes qui dirigent le monde, ce sont donc les hommes qui sont responsables de tous

nos maux ! Je ne connais pas grand-chose en matière politique, duchesse, mais des trois personnalités que j'ai

rencontrées dans ce domaine, vous êtes la seule qui ne me glace pas le sang…

– Ce n'est pas très gentil pour mon époux !

– Pardonnez-moi. Mais si ce monde était dirigé par les femmes, ce serait tellement mieux et…

– Ce serait tout aussi ridicule ! coupa la duchesse. Bohem, vous vous trompez. C'est l'équilibre que nous devons

trouver, en toute chose.

Le jeune homme hocha la tête.

– En tout cas l'équilibre, pour l'instant, est rompu. Pour les femmes comme pour les Brumes. Les hommes ne

laissent que peu de place aux autres habitants de ce monde…

La duchesse s'arrêta de marcher et prit Bohem par la manche.

– Oui, vous avez sans doute raison, Bohem. Mais je ne suis pas certaine qu'il y ait jamais eu cet équilibre. C'est à

votre génération de le construire, et aux suivantes… Mais il y a, je crois, quelque chose de plus grave que cela.

– Que voulez-vous dire ?

Hélène grimaça.

– Je ne sais pas. Je ne saurais vous l'expliquer. Vous allez me prendre pour une folle, mon enfant, mais je le sens,

au fond de moi.

L'avenir de ce monde est encore plus trouble que nous ne pouvons le comprendre. Il y a quelque chose d'étrange.

Toutes ces guerres ; mon époux qui se prépare à se battre ; vous qui voulez sauver les Brumes ; les Aïshans qui vous

poursuivent… Et ce personnage que vous voyez en rêve…

– Lailoken.

– Oui. Le Sauvage. Il y a un sens à tout cela. Une raison derrière ces choses si soudaines, qui sont apparues

simultanément, Bohem, je le sens. Mais je ne peux encore dire quoi.

– Vous me faites peur, Hélène.

– Allons, je suis sûre que vous le sentez, vous aussi. Il y a un sens à tous ces événements qui se précipitent

soudain. Quelque chose de grave.

Bohem acquiesça, car, en effet, il pensait la même chose, mais lui non plus n'aurait su l'expliquer.

– Et nous avons raison d'avoir peur, reprit la duchesse. C'est la peur qui nous réveillera.

– La peur nous réveille souvent quand il est déjà trop tard…

Hélène de Quienne serra encore une fois le bras du jeune homme entre ses mains, puis elle se remit en route.

– Faites ce que vous devez faire, Bohem. Ne vous occupez pas de la vocation de Vivienne. Pour le

moment en

tout cas. Dans l'immédiat, ce sont vos choix qui comptent, pas les siens. Elle le sait, elle l'a accepté. Ma nièce vous

aidera jusqu'au bout.

– Je le sais.

– Alors, qu'attendez-vous ? Vous savez que je préférerais vous garder ici, avec nous, mais vous avez une mission

à remplir, n'est-ce pas ? Quelque chose vous retient ? Puis-je vous aider ?

– Je dois trouver une chose dont m'a parlé la Licorne…

– Quelle chose ?

Bohem hésita. Il n'aimait pas raconter ce qu'il s'était passé dans la forêt de Roazhon. Tout était si flou. Et tant de

questions restaient sans réponse.

– La Licorne m'a demandé de trouver les *portes du Sid* et je ne sais pas ce que c'est. Personne ici n'en a jamais

,

entendu parler, à part Mjolln. Il dit qu'il y avait de telles portes en Gaelia, mais qu'elles ont toutes disparu…

– Cela ne me dit rien. Mais avez-vous demandé au jeune Chrétien de Troyes ? Il est parvenu à vous aider, la

dernière fois…

– J'y ai pensé, madame, mais je ne parviens pas à le trouver.

– Pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé plus tôt ? J'aurais pu lui demander de revenir à ma cour. Je m'en charge,

Bohem. Je crois savoir qu'il est encore au comté de Pierevain. Je devrais pouvoir le faire venir à Pierre-Levée

rapidement.

– Je vous remercie, Hélène. Je suis sûr qu'il pourra nous aider…

– Quant à moi, reprit la duchesse sur un ton attristé, je dois essayer d'empêcher cette guerre que mon époux

prépare.

– Est-il encore temps ?

– Les gens comme moi se battent jusqu'au dernier instant.

Bohem sourit. Il savait exactement ce qu'elle voulait dire.

Ils continuèrent leur promenade sans échanger une seule parole, chacun perdu dans ses pensées, mais portés tous

deux par la même angoisse, la même inquiétude.

*

* *

Là où quelques mois plus tôt se dressaient encore des arbres magnifiques, il n'y avait plus maintenant que quelques

souches noirâtres, parsemant un parterre de racines pourries, de feuilles mortes et de terre sèche. C'était une

désolation à perte de vue, un désert noir. Plus une seule touche de vert, plus un seul animal, à peine un choucas

sinistre, silencieux, niché dans un tronc mort. Ses rares battements d'ailes, nerveux, étaient les seuls sursauts de vie

dans ce spectacle funeste. Le ciel lui-même, dôme menaçant d'un vert obscur, semblait n'être qu'un reflet de cette

étendue sombre. Les nuages avaient la couleur de l'orage et l'air était chargé d'électricité. Et au milieu, comme un

dernier soldat debout parmi les cadavres d'un champ de bataille, se dressait l'arbre immense que l'on nommait

« Armensul ». Le frêne sauvage. Large comme une tour de pierre, noueux, tressé de lianes, le ventre ouvert sur un

escalier qui montait à l'intérieur. Lui seul défiait l'horizon, survivant dans une forêt morte qui ne cessait de grandir.

Soudain, au nord, on vit se soulever des nuages de poussière autour d'un amas d'ombres lointaines. Puis on

entendit les coups sourds des sabots sur le sol, battant la terre comme une batterie de tambours. Lentement, les

silhouettes se dessinèrent sur la toile verte du septentrion. Un petit bataillon, une trentaine d'hommes tout ou plus,

dispersés, comme mus par l'urgence, ou par la haine. Il y avait de la fureur dans leur façon de faire avancer leurs

chevaux ; un galop droit, sans retenue. Ils fonçaient vers l'Armensul comme une volée de flèches, arrachant la terre,

déchirant l'air.

Ils arrivèrent bientôt à proximité du frêne sauvage où ils s'arrêtèrent dans un grand amas de poussière grise. Les

druides d'un côté, les Aïshans de l'autre. Les seuls qui avaient échappé à la mort. Moins de la moitié avait survécu.

Henon et Kalan, avec leurs deux Magistels, et Addham, fils de la terre rouge, qui n'était plus à la tête que d'une

vingtaine de guerriers aïshans.

Henon, le Grand-Druide qui par le passé avait trahi son ordre, était le plus déterminé de tous. Le visage sombre, les

yeux noirs derrière ses blancs sourcils froncés, il semblait furieux et impatient. Tous le regardaient avec inquiétude. Il

avait dû convaincre Kalan qu'il leur fallait retourner voir Lailoken bien qu'ils ne fussent pas parvenus à lui ramener

Bohem, comme ils l'avaient promis. Il avait dû persuader le jeune druide que cela en valait encore la peine. Que tout

n'était pas perdu. Le Sauvage était leur dernière chance. De toute façon, ils n'avaient plus rien à perdre.

Ils ne s'étaient pas attendus à tomber sur un ennemi d'une telle force. Bohem n'était pas le simple louvetier qu'ils

avaient imaginé. Ils l'avaient découvert sur le champ de bataille : puissant, déterminé, maniant l'épée

avec autant

d'adresse qu'un jeune Magistel. Et ils n'avaient pas prévu non plus l'arrivée des soldats de Quienne. Ainsi, malgré la

force des Aïshans à leurs côtés, ils avaient perdu leur première bataille. Mais ils pouvaient encore espérer. Ils le

devaient. Et si Lailoken avait encore une chance, mieux valait être présents et lui porter secours de toutes les façons

possibles.

Le Grand-Druide fut le premier à descendre de cheval.

Ils s'étaient arrêtés en cercle au pied de l'arbre majestueux. Tous avaient les yeux levés vers les hautes branches à

présent. Un merle blanc, perché sur le frêne, semblait les surveiller d'un œil.

Henon, la mine sévère, était passé au milieu d'eux, s'appuyant sur son grand bâton de chêne. Il avait jeté un coup

d'œil à Addham, le chef des guerriers muets, qui lui avait fait un signe de tête approbateur.

Le Grand-Druide s'arrêta devant l'Armensul, lissa sa longue toge blanche et pénétra dans le cœur du grand frêne.

*

* *

Bohem était assis sur une vieille table en bois dans un coin sombre de l'atelier du maître forgeron. Il venait souvent

ici pour voir La Rochelle, qui avait repris sa place auprès de l'artisan. Tous deux travaillaient tous les jours, toute la

journée, car il y avait fort à faire, et Bohem était plein d'admiration. À eux deux, La Rochelle et le maître forgeron

devaient fabriquer non seulement les armes des soldats du palais, mais aussi tout un tas d'outils et de fers : les

couteaux, les cerclages pour le tonnelier, les clous, les outils agricoles et ceux destinés au maçon. Bohem les regardait

choisir les métaux, les chauffer, les tremper, les mélanger, créer des alliages… Il ne cessait de s'émerveiller devant le

savoir-faire des Compagnons, leur amour de la perfection et leur inventivité.

En les voyant ainsi travailler, il ne pouvait s'empêcher de penser à Trinité et Gautier, les deux premiers

Compagnons du Devoir qu'il avait rencontrés. Il se souvenait de la façon dont ils parlaient de leur apprentissage, de

leur travail, du chef-d'œuvre qu'ils rêvaient d'accomplir. Il se rappelait les leçons qu'ils lui avaient données et

comment ils s'étaient étonnés eux-mêmes de le voir apprendre si vite. Et il ne pouvait oublier bien sûr le dernier soir

où il les avait vus. Avant que les Aïshans n'attaquent la Cayenne où ils s'étaient arrêtés. Trinité Rivenois et Gautier

Burgonnais. Il n'oublierait jamais leurs noms. Parce qu'ils avaient été les premiers à lui tendre la main. Il ne savait

toujours pas aujourd'hui s'ils avaient survécu. Probablement pas. Et cela le rendait profondément triste.

– Eh bien, tu en fais une tête ! l'apostropha La Rochelle en enlevant ses gants pour venir s'installer à côté de lui et

souffler un moment.

Bohem leva les yeux vers le jeune Compagnon. Fidélité La Rochelle portait son tablier de cuir sur son ventre rond,

il avait les mains et les bras noirs et des gouttes de sueur inondaient son crâne chauve. Il souriait comme un enfant.

Derrière son insouciante bonhomie se cachait pourtant une force et une détermination sur lesquelles Bohem savait

pouvoir compter.

– Ce n'est rien, des souvenirs qui me hantent…

– Encore ! s'exclama le Compagnon en soupirant. Eh bien, louvetier, cesse de vivre dans les souvenirs, il y a

suffisamment de choses à faire pour toi dans le futur, tu ne crois pas ?

– Tu as sans doute raison.

– Alors, que faisons-nous encore ici ? Je croyais que nous devions nous dépêcher… Je suis toujours prêt à

t'accompagner.

– Je ne sais pas par où commencer. Pourtant, tu as raison, il faudrait que nous nous mettions rapidement en route,

le temps presse. Mais je ne sais toujours pas comment trouver ce que je cherche…

le temps presse. Mais je ne sais toujours pas comment trouver ce que je cherche…

– Voilà qui est bien nébuleux…

– Plus que tu ne crois.

Fidélité renfila ses gants.

– Je ne peux pas t'aider, Bohem. Tout ce que je peux faire, c'est te soutenir.

– Je sais et je te remercie. Mais je t'en prie, ne t'arrête pas pour moi, continue de travailler. De toute façon, j'aime

bien te regarder faire…

La Rochelle écarquilla les yeux, perplexe.

– Eh bien ! Tu n'es pas gêné, toi, au moins ! Tu aimes bien regarder les autres travailler pendant que tu es assis les

bras croisés, c'est ça ?

– Tu sais très bien ce que je veux dire… Je suis fasciné par votre façon de travailler les métaux, votre technique,

vos petits secrets…

– Si ça te fascine tant que ça, tu n'as qu'à nous donner un coup de main ! Depuis le temps que tu viens nous

espionner, tu dois avoir compris les bases du métier ! Et puis, la légende court chez nous autres Compagnons que tu

as un don… Il paraît que tu apprends vite, que tu es doué avec tes mains. Fais donc voir ! Une boucle

d’oreille

comme la tienne, ça se mérite !

Le louvetier se leva et posa une main sur l’épaule de son ami en souriant.

– Non, non, Fidélité. Je te laisse, je risque de vous retarder Et, de toute façon, voilà Vivienne qui arrive…

– Ah ! Quelle bonne excuse !

Bohem s’éloigna en riant et partit rejoindre Vivienne qui traversait en effet les jardins du palais en sa direction. Elle

était belle comme un sourire, avec ses cheveux blonds bouclés qui retombaient sur ses épaules graciles, ses yeux d’un

marron clair et son petit nez retroussé. Elle s’habillait déjà comme une troubadour : toge de feutre vert aux larges

manches et dans les cheveux un foulard de soie rouge. Elle portait ces vêtements avec une aisance naturelle, comme

s’ils avaient toujours été les siens. Il la prit dans ses bras et l’embrassa longuement.

– Bohem, commença Vivienne en glissant sa main dans celle de son compagnon, Chrétien de Troyes est arrivé au

palais. Hélène me fait dire qu’il t’attend à la bibliothèque.

– Parfait ! s’exclama le jeune homme qui attendait cette nouvelle depuis longtemps. Je vais enfin pouvoir avancer

dans mes recherches !

– Ne t’enthousiasme pas trop vite, Bohem. Tu ne peux être certain qu’il a les réponses à tes questions…

– Non, bien sûr. Mais s’il ne peut pas m’aider, alors je saurai que cela ne sert plus à rien de rester ici et je devrai

donc reprendre la route… Chercher ailleurs.

– J’espère que Chrétien trouvera quelque chose, mais il va falloir faire vite. Ma tante m’a laissé entendre que le roi,

son époux, est de plus en plus inquiet de nous savoir ici.

– De me savoir ici, tu veux dire…

– Oh, je t'assure que ma présence ne le ravit guère non plus. En tout cas, une chose est sûre, il n'est pas aussi

accueillant qu'Hélène ! Il pense que si notre venue ici a provoqué le conflit entre Hélène et Livain vii, nous ferions

peut-être mieux de partir…

– Il n'a peut-être pas tort. Mais c'est aussi une façon pour Emmer de signifier à Livain que ce n'est pas pour me

protéger qu'il va l'attaquer, mais bien pour sauver l'honneur bafoué d'Hélène…

Vivienne acquiesça.

– C'est d'autant plus stupide qu'Hélène, elle, ne se sent pas du tout déshonorée. Elle ferait n'importe quoi pour

empêcher la guerre qui se prépare en son nom…

– Je connais ce sentiment, soupira Bohem.

– Si cet imbécile d'Emmer voulait bien l'écouter, nous nous épargnerions sans doute de nouvelles morts trop

nombreuses…

– Allons, Vivienne ! coupa le jeune homme en fronçant les sourcils. Je ne pense pas que ce soit une bonne idée de

parler comme cela d'Emmer ici ! Je te rappelle qu'il est roi de Brittia, et que nous sommes dans son palais…

– Non, c'est le palais d'Hélène !

Bohem sourit. Il serra Vivienne contre son flanc et l'accompagna dans le bâtiment où la jeune femme allait prendre

ses cours de poésie. Ensuite, il irait à la bibliothèque, sans perdre de temps. Les Brumes se mouraient, et elles ne

pourraient attendre éternellement. Il avait une promesse à tenir.

Quand ils furent arrivés, Bohem embrassa la jeune femme et celle-ci lui chuchota un court poème à l'oreille :

« Chascunspleure sa terre et son païs,

Quant il se part de ses coreus amis ;

Mais il n'est nus congiés, quoi que nus die,

Si dolorex com d'ami et d'amie. »

*

* *

Livain VII fut le dernier à entrer dans la grande salle des écussons du palais de l'île de la Cité. Le roi traversa

lentement la longue pièce car, comme chaque fois qu'il tenait un conseil de guerre, il portait une armure – légère

certes, mais qui ralentissait tout de même son pas. D'une démarche pleine de noblesse, il alla s'asseoir dans le grand

fauteuil, devant la haute cheminée où étaient peintes les armoiries de tous les fiefs de Gallica.

Ses longs cheveux bruns, fins comme des fils de soie, épousaient la forme de ses épaulières. Le roi regarda

lentement autour de la table. Toutes les personnes dont il avait souhaité la présence étaient bien là. Domitien Lager, le

connétable, assis à sa droite, et à sa gauche la reine, son épouse, Camille de Chaste. Alice, la mère du roi, était

également présente, tout comme les plus fidèles vassaux de la couronne : Théodore II, comte de Flandrie, Emmerich I

le Libéral, jeune comte de Vasteplaine, et Théobald V, comte de Bleizis.

– Comme vous pouvez le voir, ni le duc de Burgon ni les comtes de Riven et de Tolsanne n'ont pu se joindre à nous, commença le roi d'une voix grave.

– Comme vous pouvez le voir, ni le duc de Burgon ni les comtes de Riven et de Tolsanne n'ont pu se joindre à nous, commença le roi d'une voix grave.

– N'ont pu, ou n'ont *voulu*… précisa Camille de Chastel à ses côtés.

Elle ne peut empêcher ses sarcasmes… Mon Dieu, Camille est une reine redoutable ! Je suis presque certain que mes sujets la craignent plus qu'ils ne

me craignent moi. Mais, après tout ; tant mieux ! Elle est la marque d'autorité qu'il me manquait. Il faut simplement que je ne laisse pas son autorité

prendre le dessus sur ma souveraineté…

– Quant à Rodolf II, comte de Veromandois, il est encore trop jeune, reprit le roi de Gallica, et son infirmité ne lui permet pas de se déplacer. Le régent

nous fait toutefois savoir que nous pouvons compter sur son soutien militaire.

Aussi modeste soit-il... Ce n'est pas l'armée du Veromandois qui fera la différence, mais l'adhésion du régent est symbolique. Mon royaume doit faire

preuve d'un semblant d'unité…

– Et les trois autres, Majesté ? demanda Théodore II, vous ont-ils dit s'ils sont prêts à se battre à vos côtés ?

– Je pense que nous ne pouvons pas compter sur eux, répliqua le souverain, contrarié.

– Nous savons en tout cas que le comte de Tolsanne restera neutre dans ce conflit, précisa le connétable d'un air embarrassé.

– Oui, confirma le roi, je lui ai pourtant promis la main de ma sœur, mais il refusera d'attaquer le roi de Brittia…

– Et c'est tout ce que cela vous fait ? s'offusqua Théodore.

Aucun de mes vassaux ne comprend mes rapports avec le comté de Tolsanne... Ils ne peuvent qu'être jaloux de cette différence, bien sûr. Mais la

Tolsanne est tellement à part ! Ses habitants sont tellement indépendants qu'ils n'ont pas le sentiment d'appartenir à Gallica. Toutefois, c'est sans doute le

fief le plus important de mon royaume. Je dois préserver les rares liens qui nous unissent. Si fragiles et pourtant si importants !

– Il est mon futur beau-frère, il ne serait pas astucieux de l'affronter directement. Quand il aura épousé ma sœur, je suis certain que je parviendrai à me

rapprocher de Redhan. En attendant, il va avoir de quoi s'occuper avec la chasse aux hérétiques que le pape a lancée sur ses terres.

Le connétable m'a informé que – par ordre du pape – la Milice du Christ persécute les communautés hérétiques de toute la Tolsanne… Je ne suis pas

sûr que cette croisade interne soit vraiment utile, mais elle m'arrange bien pour le moment…

– Au moins, pendant ce temps-là, reprit Livain, je suis certain que le comte de Tolsanne ne soutiendra pas Emmer.

– J'espère bien ! Il ne manquerait plus qu'il prenne le parti de l'ennemi ! s'exclama Théodore.

– Emmer n'est pas à proprement parler un ennemi, corrigea Théobald…

Le roi lui adressa un regard réprobateur.

– Il l'est, monsieur le comte, il l'est ! Notre principal ennemi, même ! Je ne vois pas pourquoi vous dites cela : je n'ai pas l'habitude de partir en guerre

contre des gens qui ne sont pas mes ennemis…

– Sauf votre respect, Majesté, il ne l'était pas la dernière fois que nous nous sommes vus, et je suis simplement étonné de la vitesse avec laquelle la

couronne s'est mis à dos ce puissant voisin…

Théobald n'ose pas me reprocher directement le motif de ce conflit : Bohem. Mais il n'en pense pas moins. Cet imbécile ne mesure pas l'importance du

louvetier dans l'avenir de notre pays !

– Emmer est en train de préparer une guerre contre nous, répliqua Camille de Chastel, voyant que son époux était sur le point de s'énerver, et vous n'êtes

pas sans savoir qu'il s'est associé à un jeune homme accusé d'hérésie. Il semble que ce jeune homme – Bohem le Louvetier – soit en train de soulever de

nombreux hérétiques autour de lui, contre la couronne. Nous sommes obligés de préparer notre défense.

– En attaquant les premiers ? se moqua le comte de Bleizis.

Son impertinence commence à sérieusement m'agacer : Pourtant, je ne veux pas le perdre. Théobald est un allié précieux. Le comté de Bleizis est

comme un bouclier entre les fiefs d'Emmer et les miens. Je dois le convaincre que nous n'avons pas le choix.

– Oui, en attaquant les premiers, affirma le roi. Je ne veux pas attendre qu'Emmer Capigesne nous attaque et que le terrain du conflit soit sur nos terres,

Théobald. Sur *vos* terres. Nous devons partir affronter le roi de Brittia sur ses propres fiefs.

– Si Emmer venait à nous battre – Dieu nous en garde – mieux vaudrait en effet que cela ne soit pas

sur des terres qu'il pourrait alors annexer, expliqua

Camille de Chastel.

La menace implicite devrait calmer ce cher comte. Il sait maintenant clairement que son propre territoire est en jeu, pas seulement l'honneur de la

couronne…

– Si Emmer a une chance de nous battre, rétorqua Théobald, mieux vaudrait tout simplement ne pas partir en guerre contre lui…

Il y eut un silence gêné autour de la table. Chacun ici savait qu'Emmer Capigesne était un ennemi redoutable, et personne ne prenait ce conflit à la légère.

C'est maintenant que je dois gagner leur confiance à tous. Maintenant.

– C'est justement le motif de cette réunion, cher comte. Nous devons nous assurer que le roi de Brittia n'aura aucune chance de nous battre, reprit

finalement Livain en essayant de tempérer le ton de la conversation.

– Et comment nous en assurer ?

– Il y a de nombreuses forces à réunir dans notre camp. Nous devons envoyer un nombre de troupes qui ne laissera aucune place au hasard, expliqua

Livain…

Il tourna les yeux vers sa jeune épouse. Camille hocha la tête et déclara aux participants de la réunion :

– Je vais essayer de convaincre mon père, le roi de Chastel, de prendre notre parti et d'envoyer plusieurs bataillons en Gallica.

– En outre, nous devrions obtenir l'appui du pape et de la Milice du Christ, enchaîna le roi.

Théobald haussa les sourcils, dubitatif.

– Je me suis laissé dire que, dans l'affaire du jeune louvetier, l'intervention du pape n'avait pas vraiment joué en votre faveur…

Il a suivi l'affaire de plus près que je ne le pensais. Mais ce n'est pas plus mal. Cela prouve qu'il est un fin analyste politique et qu'il ne se laisse pas

duper.

– Vous avez raison, Théobald, mais le pape a échoué tout autant que nous. Nous sommes à présent dans la même situation : le louvetier nous a échappé et

a rejoint le camp d'Emmer Capigesne… Unis dans l'échec, nous devons à présent nous unir dans la riposte. Il faut convaincre le pape.

Théobald hocha la tête, il commençait peut-être à y croire, lui aussi.

– Pieter le Vénérable, abbé de Cerly, n'a pas été très loyal, dans cette affaire, commença-t-il.

– C'est le moins que l'on puisse dire, répliqua le roi.

– Mais il sait que vous n'êtes pas dupe, Majesté. Il doit être fort mal à l'aise, aujourd'hui. Et donc, se sentir redevable envers vous. Nous devrions

pouvoir nous servir de lui pour convaincre le pape.

Je ne me trompais pas. Théobald a très bien compris la situation, et il est un politicien précieux. Il a commencé par se méfier de mes desseins, mais il

nous rejoint à présent.

– C'est en effet ce que j'envisageais de faire. Pieter a tout intérêt à ce que le pape et le royaume de Gallica soient unis.

– Et une union avec le pape pourrait être décisive, reconnut Théobald.

– Oui, décisive. Avec son aide, nous pourrions bouter le roi de Brittia hors de Gallica, reprendre ses fiefs qui sont sur nos terres et, en contrepartie,

assurer au pape la fidélité de ce pays tout entier. Notre pays serait ainsi enfin uni, et l'autorité du pape renforcée.

– Il ne faut pas rêver, tempéra Théobald. Battre le roi de Brittia ne sera pas une affaire facile.

– Mais l'enjeu est de taille et mérite que nous mettions toutes les chances de notre côté. Il va sans dire que ceux qui m'auront aidé à repousser Capigesne

de l'autre côté de la mer seront récompensés lors du partage des terres que nous lui aurons reprises.

Le comte de Bleizis sourit. Il n'était pas du genre à se laisser amadouer par ce genre de promesses.

– Et Hélène ? Elle est l'héritière directe des ducs de Quienne ; son autorité sur ses terres est grande, sa légitimité incontestable et le peuple l'apprécie. Elle

régnait sur ces terres bien avant d'épouser Emmer, quand elle était votre femme… Il sera difficile de la chasser, politiquement en tout cas.

– Si elle accepte que la Quienne repasse sous la tutelle du royaume de Gallica, nous pourrions lui accorder de garder son fief principal.

– Emmer n'acceptera jamais que son épouse redevienne votre vassale !

– Je connais mon ancienne épouse, Théobald. Entre Emmer et le duché de Quienne, elle choisira sans hésiter la terre de ses ancêtres.

– Dieu vous entende, Majesté !

Livain acquiesça. Il regarda ses interlocuteurs. Ils semblaient déjà prêts à se battre. Une confiance nouvelle illuminait leurs yeux. L'idée d'unifier le pays

tout entier leur ouvrait de nouvelles perspectives…

– Avant tout – et nous terminerons là-dessus – nous devons trouver une alliance avec le pape. Connétable, faites venir à Lutès Pieter le Vénérable et le

légat de Sa Sainteté Nicolas IV. Mes très chers amis, nous nous retrouverons bientôt ici même.

*

* *

– Bohem, je suis désolé, mais d'aussi loin que je me souvienne, je n'ai jamais entendu parler des portes du Sid…

Le louvetier avait raconté toute son histoire à Chrétien de Troyes en espérant qu'il en saurait plus que lui sur ces mystérieuses portes dont avait parlé la

Licorne. Chrétien l'avait écouté avec attention, captivé par les moindres détails. Mais à la fin de la longue tirade de Bohem, il avait secoué la tête d'un air

déconfit.

Le jeune clerc était revenu à la cour de la duchesse de Quienne dès qu'il avait appris que Bohem avait besoin de lui. Il gardait du louvetier un agréable

souvenir. Derrière son sage visage d'ecclésiastique se cachait en vérité une âme pleine de ferveur, assoiffée de romanesque. Par l'intermédiaire de Bohem, il

avait sans doute l'impression de vivre des aventures incroyables. Et cela l'enchantait, lui, petit rat de bibliothèque, jeune savant timoré.

– Cette histoire est prodigieuse, Bohem ! Je ne sais pas si tu te rends compte, mais tu es probablement la seule personne vivante à avoir parlé avec la

Licorne ! Et tout ce qui s'est passé depuis ton départ, tes péripéties dans la forêt de Roazhon, tout cela est extraordinaire ! Bien plus que *le Bestiaire de*

Thaon ! Que d'idées pour mon livre !

– Je te remercie, Chrétien, mais malheureusement, je ne fais pas cela par goût de l'aventure… Je me suis fixé un but bien précis, à présent. Je dois sauver

les Brumes. Et pour cela, il faut que je trouve ces fameuses portes. Je sais qu'elles existent, puisque Mjolln m'en a parlé ! Mais selon lui, elles sont fermées,

et il ne sait pas s'il en existe dans notre pays…

Le jeune clerc acquiesça en passant sa main sur son crâne chauve.

– Il ne faut pas désespérer. Les *portes du Sid*… Cela ne me dit rien, mais il y a sûrement quelque chose à ce sujet dans l'un des livres de la duchesse. Sa

bibliothèque est l'une des plus riches de la région. Si tu veux, nous pouvons commencer par chercher ici.

– Si cela ne te dérange pas, répondit le louvetier d'un ton enthousiaste… C'est pour l'instant notre seul espoir !

– Alors, ne perdons pas de temps !

Chrétien se leva d'un bond, le visage éclairé par l'excitation. Il aurait fait n'importe quoi pour prêter main-forte au louvetier, prendre part – à sa manière – à

ses aventures fabuleuses. Il fit volte-face et alla consulter un énorme volume posé sur un pupitre, devant les hautes étagères. Bohem le rejoignit.

– Qu'est-ce que c'est ?

– L'index de la bibliothèque. Normalement, il donne le détail et le sujet de tous les livres qui se trouvent ici. Presque tous.

Le louvetier acquiesça et laissa le jeune clerc consulter le gros ouvrage. Chrétien parcourait les pages rapidement, les sourcils froncés, suivant ici et là une

ligne avec son doigt, sautant des parties entières en se mordillant les lèvres. Il murmurait quelques mots que Bohem ne parvenait pas à distinguer. Les pages

tournaient, les unes après les autres, et plus Chrétien avançait dans le volume, plus son regard semblait inquiet. Quand il fut arrivé à la fin de l'index, il

poussa un long soupir.

– Je ne vois rien qui semble directement lié à notre sujet, Bohem. Je vais devoir faire une recherche plus approfondie. En partant de sujets plus généraux…

Mjolln t'a dit à quoi ressemblaient ces fameuses portes, dans son pays ? Et en quoi elles consistaient ?

– Il ne m'en a pas dit beaucoup plus que la Licorne. Il semble que ce soit des portes qui permettent de passer d'un monde à l'autre…

– D'un monde à l'autre ? s'étonna le clerc.

– Oui, du monde des vivants à celui des morts par exemple. Ou bien vers Djar, le monde des rêves…

– Djar ? Qu'est-ce que c'est ? Je ne connais pas cela non plus…

Bohem fit une grimace embarrassée. Il aurait eu bien du mal à lui expliquer ce qu'était le monde de Djar. Pourtant, il le visitait à présent presque toutes les

nuits. Mais il avait peur que Chrétien le prenne pour un fou.

– C'est un monde que l'on rejoint dans nos rêves, parfois nos rêves éveillés…

– Tu veux dire… tu veux dire que tu connais ce monde ?

– Euh… Oui. Plus ou moins. C'est un peu compliqué…

– Je vois, répliqua Chrétien, devinant que la question embarrassait le louvetier. Bien, résumons : des portes qui donnent vers le monde des morts et celui

des rêves, Djar. Voilà une bonne piste pour mes recherches. J'ai déjà une petite idée de point de départ, Bohem. Laisse-moi chercher un peu, si tu le veux

bien.

– Je t'en prie.

Le clerc lui fit un sourire rassurant puis disparut entre les étagères de la bibliothèque. Bohem alla s'asseoir à une table. Il y avait plusieurs ouvrages posés

les uns sur les autres dont il put admirer les enluminures. La tête dans les mains, il resta là tout l'après-midi, rêveur, à feuilleter des livres sans pouvoir les

lire, reniflant le papier, scrutant les encrages, caressant les couvertures de cuir pendant que Chrétien de Troyes s'affairait dans son coin. Le jeune clerc prenait

des notes à l'autre bout de la table, partait de temps en temps à la recherche d'un nouvel ouvrage, escaladant parfois les étagères pour atteindre des volumes

cachés dans les hauteurs de la bibliothèque…

Quand vint le soir, malgré les colonnes de livres qui s'entassaient sur la grande table, et malgré les nombreuses lignes qu'il avait écrites sur son carnet,

Chrétien semblait n'avoir toujours pas trouvé ce qu'ils cherchaient. Quand l'heure du dîner fut largement passée et que les bougies commencèrent à

s'éteindre aux fenêtres du palais, de l'autre côté de la cour, Vivienne fit son apparition, un chandelier à la main.

– Vous ne mangez rien ? demanda-t-elle, l'air désolé.

Bohem leva les yeux vers Chrétien d'un air interrogateur.

– Vas-y, moi je continue mes recherches.

– Tu es sûr ?

– Oui, oui, je n'ai pas besoin de toi.

– D'accord. Je vais aller manger et discuter un peu avec Vivienne, et je reviens tout à l'heure. Merci beaucoup, Chrétien.

Le louvetier sortit de la bibliothèque au bras de sa compagne. Il était un peu gêné d'abandonner ainsi derrière lui son studieux ami, mais il savait que

Vivienne avait besoin de le voir. Il était tellement préoccupé par ses recherches qu'il ne lui consacrait pas assez de temps, et même si elle n'osait pas s'en

plaindre – car elle savait l'importance de la quête de Bohem – elle devait en souffrir grandement. Il dîna seul avec elle, puis il l'accompagna dans sa chambre.

– Allons, Bohem, retourne à la bibliothèque où Chrétien doit t'attendre.

– C'est probablement l'un de nos derniers soirs à Pierre-Levée, Vivienne, je voudrais rester un peu auprès de toi.

– C'est l'un de nos derniers soirs à Pierre-Levée, certes, mais ce n'est pas l'un de nos derniers soirs ensemble ! Je t'accompagne, où que tu ailles, Bohem.

– Tu en es sûre ? Et ton rêve ? Tu voulais tant devenir troubadour ! Ce n'est pas en m'accompagnant que tu pourras y parvenir.

– J'ai tout mon temps… Ce qui compte, pour le moment, c'est que tu réussisses, et tu as besoin de nous. Je ne veux pas que tu échoues…

– Pourquoi ?

Vivienne écarquilla les yeux.

– Mais, enfin ! Parce que je t'aime, Bohem !

– Et si tu ne m'aimais pas ? demanda le louvetier d'une voix embarrassée. Que penserais-tu de mes desseins ? Jugerais-tu utile de m'aider ?

– Mjolln et La Rochelle semblent croire eux aussi que cela en vaut la peine…

– Mjolln et La Rochelle semblent croire eux aussi que cela en vaut la peine…

– Par amitié peut-être.

– Non, Bohem. Ce que tu fais est juste. Tous les gens qui t'ont aidé jusqu'à présent l'ont fait parce qu'ils ont été touchés par la justesse de ton combat. Tu

nous as ouvert les yeux sur bien des choses, Bohem. Mais ce n'est qu'un début, et tu auras besoin de nous pour la suite, n'est-ce pas ?

– Je ne sais pas. Si seulement je savais ce que l'avenir nous réserve ! Nous sommes sur une route tellement étrange, Vivienne ! Nous aurions pu nous

contenter d'une vie plus simple. Tu pourrais te consacrer à la poésie, et moi retourner en Tolsanne, m'occuper d'une ferme par exemple…

– Tu crois que Mjolln a traversé tant de pays et t'a cherché pendant tellement d'années seulement pour te voir devenir fermier ?

– Comment pouvait-il savoir que je ferais un autre choix ? Fais-je ce que je fais uniquement parce que je suis le fils d'Aléa ? Ne suis-je donc pas maître de

ma vie ?

– Nous avons tous à gérer nos héritages, Bohem. Celui de nos parents. Celui de notre pays. Ce qui compte, c'est ce que l'on fait de cet héritage. Tu es

maître de cela…

– Mais Mjolln… S'il est là, c'est qu'il savait que j'aurais un destin peu ordinaire, n'est-ce pas ? Comment pouvait-il savoir ? Comment pouvait-il être sûr

que j'aurais, comme ma mère, un combat à mener, si singulier ? Comment peut-il être sûr encore aujourd'hui que je vais accepter ce destin ?

– Qui te dit qu'il en est sûr ? Peut-être ne fait-il qu'espérer… Peut-être a-t-il espéré toute sa vie, en

sachant qu'il pouvait se tromper. Peut-être le doute

persiste-t-il encore aujourd'hui. Mjolln a décidé de croire en toi, et il fera tout pour t'aider, quels que soient les choix que tu feras. Tu as de la chance d'avoir

un ami comme lui. Ta mère avait de la chance, elle aussi.

Le louvetier acquiesça. Ces questions le hantaient chaque jour depuis que le nain lui avait révélé sa véritable identité. Il avait l'impression de vivre un

paradoxe insoluble. Être le fruit d'une fatalité, et en être en même temps le plus grand ennemi.

– Bohem, la cause qui se dessine, la cause que tu sembles défendre, elle te dépasse. Elle dépasse nos simples vies. Que nous choisissions de la défendre

ou pas, cette cause existera toujours. Nous devons simplement nous situer par rapport à elle. Le monde meilleur pour lequel se sont battus tes parents existait

dans leurs rêves, il existe dans les tiens, et existera probablement dans ceux de tes enfants. À toi de voir si tu y crois et si tu es prêt à te battre pour lui.

– Prêt à me battre ? N'y a-t-il donc aucune autre solution ? Toujours se battre ?

– On n'est pas obligé de se battre avec une épée, Bohem. On peut se battre avec des idées.

Le jeune homme sourit et serra sa compagne dans ses bras. Ils s'allongèrent côte à côte dans le lit de Vivienne et restèrent ainsi sans bouger, partageant le

silence et la nuit. Les bougies s'éteignirent bientôt, et quand Bohem entendit le souffle régulier de la jeune fille à côté de lui, il se leva sans faire de bruit et

quitta la chambre pour retourner voir Chrétien.

Quand il arriva à la bibliothèque, il était fort tard, mais il trouva le jeune clerc exactement comme il l'avait laissé, à la même place, dans la même position et

avec le même regard.

– Tu n'as rien trouvé ? demanda Bohem, inquiet.

Chrétien haussa les épaules.

– Si, j'ai trouvé quelque chose, mais je ne pense pas que cela puisse vraiment nous aider.

– De quoi s'agit-il ?

– J'ai trouvé une mention des portes du Sid dans un ouvrage sur les rites païens. Il en est fait mention

dans une description de la fête de Samain…

– Qu'est-ce que c'est ? demanda Bohem, intrigué.

– C'est la forme païenne de notre Toussaint, Bohem. Depuis deux siècles, c'est ainsi que nous appelons cette fête ancienne, car c'est ainsi que l'a instituée

Odilon, qui était à l'époque abbé de Cerly. Mais autrefois le premier jour de novembre était bien le jour de Samain.

– Et quel est le rapport avec les portes du Sid ? le pressa Bohem.

– C'était le moment où les êtres de l'autre monde – ce que les païens appelaient – le Sid -, justement – venaient visiter le monde des vivants… et

réciproquement !

– Cela signifie que, selon la légende païenne, les portes du Sid s'ouvriraient… à la Toussaint ?

– Oui, exactement… Or il y a des liens très forts entre les légendes païennes de certaines régions de Gallica et le pays d'où vient Mjolln. Notamment le

duché de Breizh… où se trouve la Licorne !

– C'est intéressant. Mais cela ne nous dit pas où se trouveraient ces portes, ni si elles existent vraiment…

– Non, mais on sait que la nuit de Samain était célébrée dans le duché de Breizh… Cela signifie peut-être qu'il y avait des portes là-bas.

– Oui. Peut-être même dans la forêt de Roazhon ! Tu penses que je devrais retourner là-bas ?

Le jeune clerc hésita.

– Non, car tu ne sais toujours pas où aller précisément, et, si les portes avaient été si proches, la Licorne ne te les aurait-elle pas indiquées ?

– Tu as sans doute raison. Si la Licorne m'a envoyé chercher ces portes, c'est qu'elle ne sait pas où elles se trouvent, et donc elles ne sont probablement

pas dans la forêt… Mais alors, où chercher ?

– Je pense que tu aurais plus de chances de trouver en allant à Carnute, dans le comté de Bleizis. Ce n'est pas très loin d'ici et, dans l'ouest du pays, c'est

certainement la ville où tu découvriras le plus de documents et de savants qui pourront te renseigner.

– Tu penses ?

– Pour l'instant, je n'ai pas de meilleure idée… Il y a un homme là-bas, que l'on appelle « Courage de Carnute », qui est un maître philosophe fort érudit.

J'ai déjà suivi ses enseignements. Si tu vas le voir de ma part, il pourra peut-être te guider dans tes recherches…

– Tu crois que nous ne trouverons plus rien ici ?

– Non. Et il est temps que tu partes, Bohem, car si j'ai bien compris le sens de cette légende, les portes du Sid ne s'ouvrent que pendant la nuit de Samain.

Et c'est dans moins d'un mois.

*

* *

– Vous m'aviez promis que vous pourriez me ramener le jeune louvetier, cher druide… Or, vous n'y êtes pas parvenu. Pourquoi continuerais-je de vous

faire confiance, et à quoi pourriez-vous me servir aujourd'hui ?

Le visage du Sauvage était plongé dans l'ombre, caché par la gueule de loup qu'il portait sur la tête. Ses yeux de rapace scintillaient dans la pénombre

orangée. Derrière lui, la flamme d'une torche éclairait les signes étranges gravés dans le cœur du frêne. Celui qu'on appelait Lailoken, Suileone-gelt ou

Merlin, se livrait ici à des rites que Henon préférait ignorer… C'était sans doute un rituel du même genre que le Sauvage devrait un jour accomplir pour voler

à Bohem son héritage. Le Samildanach.

– Vous pensiez que vos Aïshans pourraient y parvenir, répondit Henon, debout devant l'athanor qui trônait au centre de la pièce, et ils ont échoué eux

aussi. Nous avons, vous et moi, sous-estimé notre ennemi, parce qu'il a su réunir autour de lui beaucoup plus d'alliés que nous ne pouvions l'imaginer. Il ne

faudrait pas le sous-estimer une seconde fois : vous aurez besoin de tous les soutiens possibles pour arriver à vos fins.

Lailoken éclata d'un rire presque dément. Il fit signe au druide de s'asseoir.

– Prenez place, Henon, prenez place. J'aime parler avec vous. Les druides ont cette formidable

habitude de vouloir faire passer les mauvaises nouvelles

pour des bonnes ! Et tout cela avec un aplomb admirable ! Je ne sais pas comment vous faites. Des années de pratique en manipulation politique, je

suppose…

– Lailoken, n'étiez-vous pas vous-même comme un druide jadis ? Et de toute façon, il ne s'agit pas de politique, aujourd'hui.

– Mais alors de quoi s'agit-il ? demanda Lailoken, moqueur.

– De survie. Avez-vous regardé la terre qui entoure l'Armensul, Merlin ?

Le sourire s'effaça lentement du visage de Lailoken.

– Un Devin ne regarde pas la terre, il regarde les étoiles, druide.

– Un Devin ne regarde pas la terre, il regarde les étoiles, druide.

– Votre contrée se meurt, Merlin. Il n'y a plus un seul arbre debout tout autour de vous. Comme les Brumes, votre monde disparaît lentement. Seul le

Saîman pourra sauver l'Armensul.

– Certes, mais pourquoi devrais-je le partager avec vous ?

– Parce que vous aurez besoin de moi pour capturer Bohem.

– Vous ne vous en êtes pas montré capable. Les hommes ont toujours fini par me tromper. Me trahir. J'y arriverai seul.

– Peut-être. Mais en me gardant à vos côtés, vous aurez plus de chances. Je sais d'où il vient. Je sais ce dont il est le fruit. Je connais ses armes, son

instinct, j'en connais sur lui bien plus qu'il n'en sait lui-même. J'ai combattu sa mère et son père avant lui.

– Vous les avez combattus, mais vous n'êtes pas parvenu à les empêcher d'accéder au trône dans votre pays. Et ils ont entraîné la chute de votre ordre tout

en détruisant le Saîman…

– Oui, c'est vrai, ils sont montés sur le trône. Mais c'est moi qui ai mis fin à leurs jours. Je les ai battus. Je saurai le battre lui aussi.

Lailoken leva un sourcil et avança lentement la tête vers son interlocuteur. Il voulait voir si le druide

disait vrai. Lire au fond de ses yeux. Il n'avait jamais

vraiment su comment le roi et la reine de Gaelia, les parents de Bohem, étaient morts. Tout ce que l'on savait, c'était qu'Aléa avait été tuée quelques jours

après la naissance de Bohem, tandis qu'elle fuyait, en Gallica, et qu'elle avait laissé son bébé dans une forêt… Lailoken n'aurait jamais imaginé que Henon

en fut la cause. Or, si les druides sont les maîtres de la manipulation, en revanche ils ne mentent pas. Si Henon disait avoir tué Aléa et Erwan de Gaelia, cela

devait être vrai.

Le Sauvage se leva et s'approcha du Grand-Druide. Il le regarda droit dans les yeux, resta silencieux un long moment, puis de sa voix caverneuse dit

enfin :

– Vous serez à mes côtés, Henon, à mes côtés, pendant la nuit de Samain, et nous tuerons Bohem. Dites à vos hommes et aux Aïshans d'installer leur

campement au pied de l'Armensul. Et, en attendant ce jour glorieux, j'ai moi-même à faire quelque chose qui devrait augmenter nos chances de réussite. Un

petit atout bienvenu.

*

* *

Bernard de Laroche était assis à une table, seul, dans une petite auberge de Sarlac. Guillaume del Pech, l'homme qui l'avait sauvé, dormait déjà dans la

chambre qu'ils occupaient tous deux à l'étage. Il devait être épuisé. C'était au péril de sa vie que Guillaume avait pénétré dans l'abbaye Saint-Martin d'Asles

le jour même où Bernard devait être exécuté. Au moment où les Miliciens étaient occupés à préparer le supplice et alors que Dumont Desbardes lui-même

s'était enfermé dans la bibliothèque de l'abbaye, il était parvenu à voler les clefs de la cellule de son ami et était venu le délivrer. Cela faisait plusieurs jours

que le jeune homme surveillait, depuis une cachette dans la grange, les allées et venues des Miliciens, et il avait tenté sa chance avant qu'il ne soit trop tard.

Sans lui, Bernard de Laroche aurait été pendu le jour même à Nabomar. Il s'en était fallu de peu. Bernard y voyait l'empreinte de Dieu.

Sans perdre de temps, les deux hommes s'étaient enfuis, aussi vite que le leur permettait l'état de santé de Laroche. Ils avaient rejoint Sarlac pour quitter le

comté de Tolsanne et entrer au duché de Quienne où ils espéraient que les hommes de Dumont Desbardes ne viendraient point les chercher.

Dégustant un bouillon délicieux, le Bon Homme de Nabomar se remettait lentement de ses blessures nombreuses et essayait d'oublier la peine qui le

hantait. Les clients de l'auberge l'avait longuement dévisagé pendant le début de la soirée tant son visage était marqué par les coups qu'il avait reçus, mais ils

avaient fini par l'oublier et à présent plus personne ne faisait attention à lui. Bernard se délectait tout en écoutant discrètement la conversation d'un groupe de

voyageurs attablés derrière lui.

Ils parlaient de ce jeune homme au sujet duquel couraient déjà mille légendes. Bohem le Louvetier. Ce qu'on disait de lui variait tellement d'un village à

l'autre que tout ne pouvait être vrai. Mais partout on s'entendait au moins sur un point : il était l'ennemi de Livain vii et de la Milice du Christ, il leur avait

échappé et continuait de les défier. Et c'était cela qui avait éveillé l'intérêt de Bernard de Laroche. Le jour du massacre de Nabomar, quand sa femme et son

fils étaient morts, il s'était promis de faire connaître au monde le sort que l'on réservait aux Bons Hommes dans le sud de Gallica. Le jeune Bohem lui

donnerait peut-être l'occasion de faire encore mieux : trouver un défenseur.

Qui mieux que ce jeune louvetier pourrait défendre la cause des Bons Hommes ? Lui qui avait les mêmes ennemis, lui qui était toute indépendance, toute

liberté ? Lui qui – tout le monde semblait s'entendre aussi là-dessus – avait décidé de sauver les Brumes ! Qu'importaient les choses étranges qu'on racontait

à son sujet ? On disait qu'il parlait avec les loups, qu'il était l'ami du Sauvage, selon les uns, ou son ennemi, selon les autres. Certains pensaient qu'il était

peut-être le Sauvage lui-même. L'amant de la duchesse de Quienne, ou celui de sa nièce, le fils d'un roi ou le fils d'un louvetier, et tant d'autres choses

encore, plus contradictoires les unes que les autres…

Mais ce n'était pas ce qui comptait. Ce qui importait, aux yeux de Bernard, c'était que ce jeune homme semblait assez puissant pour défier le roi de Gallica

lui-même et les moines guerriers de la Milice du Christ. Si quelqu'un dans ce pays pouvait prendre la défense des Bons Hommes, c'était lui. Alors, Bernard

s'était mis en tête d'aller le trouver, pour lui demander sa protection. Il était sûr que le jeune louvetier ne pourrait pas refuser.

On racontait que Bohem était en ce moment même à la cour de la duchesse de Quienne. Demain, Bernard se remettrait en route pour Pierre-Levée, avec

son compagnon de route, Guillaume. C'était un pari fou, mais avaient-ils le choix ?

À la fin de la soirée, Bernard se rendit soudain compte qu'il était le dernier client dans la grande salle de l'auberge. Tous les autres étaient partis se

coucher. Le regard perdu dans le vide, il était resté plongé dans ses pensées sans se rendre compte des bruits et des mouvements autour de lui.

La gorge nouée, il chassa le souvenir de son enfant et se leva lentement. Il croisa le regard bienveillant de l'aubergiste qui n'avait pas jugé utile de lui

demander de partir et qui attendait patiemment, de l'autre côté du comptoir. Bernard s'excusa et partit se coucher à l'étage.

Et la nuit, les cauchemars revinrent. Nabomar. La Milice. Les siens. Toutes les nuits, cette même scène. Cette même douleur. Un jour, il faudrait que cela

cesse.

Chapitre 2

SEPTENTRION

Le soleil ne s'était pas encore levé sur les terres occidentales de Gallica. Ils étaient tous les quatre réunis dans la cour du palais des Ducs. Bohem,

Vivienne, Mjolln et Fidélité La Rochelle. Le louvetier était allé réveiller ses compagnons au milieu de la nuit. Il leur avait dit qu'il partait. Aucun des trois

n'avait hésité. Ils voulaient l'accompagner. Où qu'il aille. Et cela ne l'étonnait pas vraiment.

Ils n'avaient pris le temps de prévenir personne. Pas même la duchesse. De toute façon, elle se doutait depuis longtemps qu'un jour où l'autre ils seraient

partis. C'était dans l'ordre des choses, comme on dit. Sauf que Bohem, lui, était là pour le bousculer, cet ordre trop ancien de choses trop anciennes.

Dans le silence froid du petit matin, ils avaient sellé leurs chevaux et accroché leurs sacs.

– Ahum, ça, il est un peu tôt, tout de même, cher ami ! grogna le nain en enfonçant son chapeau à plume sur sa tête. Je te préviens, Bohem, ça, on dit d'un

nain qui n'a pas eu sa nuit complète de sommeil qu'il risque d'être tout le jour de bien méchante humeur…

Bohem ne put s'empêcher de sourire. Il commençait à s'habituer au caractère si particulier de Mjolln, à la fois plein de sagesse et de générosité, mais aussi

bougon et lunatique qu'un enfant.

– Toi ? De méchante humeur ? Je refuse d'y croire ! se moqua le jeune homme.

Bohem vérifia une dernière fois que ses affaires étaient bien attachées derrière sa selle, glissa la main sous sa chemise pour s'assurer que la petite pochette,

celle qui contenait la bague et la Muscaria que lui avait données Mjolln, était toujours autour de son cou. Puis il se retourna vers ses amis.

– Attendez-moi ici, et tenez-vous prêts à partir. J'ai une dernière chose à faire.

Il se mit en route vers les logements annexes dans l'aile ouest du palais, sous le regard inquiet de Vivienne. Il traversa la cour en essayant de ne pas faire

trop de bruit. Inutile d'attirer l'attention. Les gardes à l'entrée du palais les entendraient bien assez tôt. En marchant, il laissa son regard se poser sur les

différents bâtiments. C'était peut-être la dernière fois qu'il les voyait, et, bizarrement, cela le rendait triste. Lui, qui ne s'était jamais senti vraiment à sa place

ici, y avait pourtant vécu des heures inoubliables. C'était ici qu'il avait embrassé Vivienne pour la première fois. Ici qu'il avait rencontré Hélène de Quienne.

ici, y avait pourtant vécu des heures inoubliables. C'était ici qu'il avait embrassé Vivienne pour la première fois. Ici qu'il avait rencontré Hélène de Quienne.

Et après le massacre de Villiers-Passant, son petit village, le palais des Ducs était ce qui ressemblait le plus à son domicile. Un asile familier, en tout cas.

Rassurant malgré tout.

Il ouvrit la porte des logements annexes et entra à l'intérieur du petit bâtiment. Il longea le couloir, tourna à droite puis s'arrêta devant une chambre. Il n'y

avait pas un seul bruit à l'intérieur. Il hésita, puis il frappa contre la porte. Rien. Il frappa à nouveau, un peu plus fort. Il entendit alors du bruit à l'intérieur.

La porte s'ouvrit.

– Bonjour, Bastian.

L'homme, encore à moitié endormi, fit une grimace perplexe.

– Bonjour, Bohem, balbutia-t-il en se frottant les yeux. Que se passe-t-il ?

– Mes compagnons et moi allons devoir partir…

Bastian eut un geste de recul. Même s'il avait eu le temps de mieux connaître ses hôtes depuis leur rencontre étrange dans la forêt de Roazhon, le louvetier

était encore assez mal à l'aise et ne savait pas sur quel pied danser. Était-il prisonnier de Bohem ? Non, bien sûr. Mais pouvait-il se considérer comme l'un de

ses compagnons pour autant ?

– Vous partez maintenant ? Mais… Moi ? Je vous accompagne, n'est-ce pas ?

– Non, non, Bastian…

– Mais enfin, Bohem ! Que voulez-vous que je fasse ici ? Je ne suis pas à ma place ici !

– Je comprends, Bastian. Je comprends mieux que vous ne pouvez l'imaginer. Mais, rassurez-vous, vous n'allez pas rester ici, mon cher louvetier. J'ai

une mission pour vous.

– Une mission ?

– Oui. Souvenez-vous. Quand je vous ai demandé de rester avec nous, dans la forêt de Roazhon, je vous ai dit que vous pourriez un jour m'être utile.

– Oui…

– Je vous ai dit qu'ensemble, nous allions changer le sens du mot « louvetier -, n'est-ce pas ?

Bastian acquiesça, intrigué.

– Eh bien, voilà, c'est ce que nous allons faire, et j'ai besoin de vous pour cela. Vous êtes parmi nous depuis plusieurs semaines, maintenant, vous savez

que mes intentions sont bonnes…

– Je le crois, affirma le louvetier.

– Le roi Livain vil vous a trompé, il a trompé tous les louvetiers de Gallica, et vous le saviez avant

même de me rencontrer, n'est-ce pas ?

– Je ne peux pas dire cela…

– Mais vous avez vu la Licorne. Vous a-t-elle attaqué quand vous lui avez tiré dessus ?

– Non.

– Une Brume vous a-t-elle jamais attaqué sans que vous l'ayez attaquée vous-même en premier ?

Le louvetier fit non de la tête.

– Vous le savez au fond de vous, Bastian. Le roi et l'Église vous ont trompé quand ils vous ont dit que ces animaux étaient des créatures du démon, tout

comme ils vous ont trompé quand ils ont annoncé qu'ils augmentaient vos primes. Que croyez-vous que le roi et l'Église feront des louvetiers, quand toutes

les Brumes seront mortes ?

– Je ne sais pas.

– Pourtant, elles le seront bientôt. Il serait temps que vous pensiez à l'avenir, Bastian. Moi, je vous propose une autre solution…

– Je vous écoute.

– Aidez-moi, Bastian. Participez à mon combat. J'ai décidé de sauver les dernières Brumes. Mais je ne pourrai pas le faire seul. Et vous pouvez m'aider.

– Vous aider à sauver des Brumes alors que j'ai passé ma vie à les tuer ?

– Je vous offre l'opportunité de vous racheter, Bastian. Il est encore temps. Et nul ne connaît les Brumes mieux que les louvetiers. Vous pouvez m'aider

mieux que quiconque.

– Moi ?

– Vous, et tous les louvetiers qui voudront se joindre à nous. Voici votre mission Bastian. Je vous demande de parcourir le pays pour réunir tous les

louvetiers de bonne volonté. Les rallier à mon camp.

– Mais… Mais comment les convaincre ?

– Vous avez vu la Licorne, Bastian. Vous savez sa beauté, sa pureté. Vous saurez les convaincre que cette splendeur doit être préservée. En outre, vous

êtes le meilleur louvetier de Gallica. Si vous n'y parvenez pas, alors personne ne pourra le faire. Je compte sur vous, Bastian. Vous devez unir les louvetiers.

J'aurais pu vous tuer, le soir où vous avez tiré sur la Licorne. Je ne l'ai pas fait, pour deux raisons. D'abord parce qu'il y avait eu assez de morts ce jour-là et

que je ne crois pas que tuer son ennemi soit la meilleure solution. Ensuite parce que je sais qu'au fond de vous, il y a cet homme, ce louvetier qui pourrait

changer les choses… donner un nouveau sens…

–… au mot – louvetier -, finit Bastian en hochant la tête.

Il poussa un soupir.

– Je ferai de mon mieux. Je vous le promets.

– Alors, ne perdez pas de temps. Et retrouvez-moi avec tous les louvetiers que vous aurez réunis trois jours avant la Toussaint, au cœur de la forêt de

Roazhon, là où nous avons vu la Licorne.

– Nous y serons, promit Bastian.

– Bonne chance, mon frère !

Bohem lui serra une dernière fois la main vigoureusement et fit demi-tour pour retrouver ses compagnons dans la cour du palais.

Mais alors qu'il allait ouvrir la porte du bâtiment pour en sortir, il entendit une voix à l'autre bout du couloir.

– Bohem !

Le jeune homme sursauta. Il avait cru reconnaître cette voix. Il se retourna. Oui, c'était bien elle. Elle avançait vers lui en silence.

– Duchesse ! Que faites-vous ici ?

– Chrétien m'a prévenu que vous risquiez de partir aujourd'hui. Je voulais vous saluer avant votre départ.

– Il est très tôt !

Hélène de Quienne ne put s'empêcher de sourire. Elle portait un manteau de laine par-dessus une longue chemise de nuit blanche.

– Je ne vous ai pas rejoints dans la cour car je ne veux pas que Vivienne me voie. Je ne veux pas l'embarrasser.

– Je comprends. Elle aurait aimé vous dire au revoir, mais c'est mieux ainsi, n'est-ce pas ?

La duchesse hocha la tête.

– Soyez prudent, jeune homme. Et prenez soin de ma nièce. Vous allez nous manquer, ici.

– Vous nous manquerez aussi, répliqua le jeune louvetier.

La duchesse s'approcha de lui et l'embrassa tendrement sur le front, comme on embrasse un enfant. Puis elle plongea son regard dans le sien, lui fit un

dernier sourire et s'en retourna de l'autre côté du couloir, sans rien ajouter.

Bohem, la gorge nouée, sortit dans la cour du palais. Les autres le regardèrent avec insistance, se demandant ce qu'il était parti faire, mais il ne leur donna

aucune explication. Le sourire aux lèvres, il monta sur son cheval, rapidement imité par les trois autres.

– Alors ? demanda Mjolln. Ça, ahum, où allons-nous ?

– Alors ? demanda Mjolln. Ça, ahum, où allons-nous ?

– À Carnute, mon cher nain, et le plus vite possible.

– Bernard ! Lève-toi ! Les Miliciens sont encore à notre recherche, ils sont en train de fouiller toute la ville !

Bernard de Laroche sortit rapidement de son lit et s'habilla en vitesse. Il s'était couché tard et il n'avait même pas entendu son ami se lever.

– Jusqu'ici ? s'exclama-t-il, furieux. Ils nous pourchassent jusqu'ici ?

– Oui ! répliqua Guillaume del Pech, qui était aussi paniqué que lui. C'est l'aubergiste qui m'a prévenu ! Il m'a dit qu'il y avait une porte à l'arrière de

l'auberge pour que nous puissions partir sans passer par la grande rue.

– Espérons qu'il est encore temps !

– Espérons surtout que ce n'est pas un piège de l'aubergiste…

– Je ne pense pas, il s'est montré très amical hier soir. Nous devons lui faire confiance.

Guillaume acquiesça, mais l'inquiétude se lisait dans son regard. Bernard rassembla toutes ses

affaires et, sans traîner, ils descendirent le petit escalier.

L'aubergiste les attendait en bas des marches, il leur fit signe de se dépêcher et les guida vers la porte dérobée. Ils sortirent dehors, dans une petite ruelle

calme.

– Voici Éric, mon fils, expliqua l'homme en leur présentant un jeune garçon qui devait avoir douze ou treize ans. Il va vous guider jusqu'à la rivière. Vous

pourrez vous échapper par là…

– Merci ! Mais pourquoi faites-vous tout cela pour nous ? s'étonna Bernard de Laroche en serrant la main de leur bienfaiteur.

– Vous êtes du côté de Bohem, n'est-ce pas ?

Guillaume fronça les sourcils.

– Oui, en effet, mentit Bernard de Laroche.

Après tout ; ce n'est pas vraiment un mensonge, se dit-il. Ils étaient en effet en chemin pour rejoindre ce fameux Bohem. Mais Guillaume lui adressa un

regard désapprobateur. Le mensonge n'était pas une habitude chez les Bons Hommes de Nabomar…

– Quand Bohem est venu à Sarlac, expliqua l'aubergiste, les Compagnons de la ville l'ont aidé à s'enfuir pour échapper aux soldats de Livain. Je veux

vous aider, à mon tour. Les ennemis de mes ennemis sont mes amis, comme on dit…

– Merci, c'est très généreux de votre part. Mais laissez-moi vous payer notre chambre avant de partir.

– Allons, ce n'est pas nécessaire. Ne perdez pas de temps. Les Miliciens sont partout. Bonne chance. Je suis solidaire de votre combat…

Bernard hocha lentement la tête. Il n'était pas certain de savoir de quel combat l'aubergiste voulait parler. Mais ce n'était pas le moment d'hésiter. Ils le

saluèrent une dernière fois et suivirent le jeune garçon dans la ruelle.

Le dos courbé, prudents, ils traversèrent le quartier nord de la ville en suivant des passages étroits entre les maisons, par des petits escaliers... Le fils de

l'aubergiste semblait connaître la ville comme sa poche, et il était visiblement très fier de les aider à s'enfuir. Par deux fois ils virent au loin l'uniforme des

Miliciens du Christ, au coin d'une rue, mais grâce à l'aide du jeune garçon, ils purent rejoindre la rivière sans se faire repérer.

Le jeune Éric les aida à monter dans une petite barque, les salua et poussa l'embarcation vers le milieu de la rivière en leur souhaitant bonne chance à son

tour.

Bernard et Guillaume le saluèrent, et ils se mirent à ramer de toutes leurs forces, longtemps, sans se parler ni se retourner, craignant sans doute de

découvrir la Milice dans leur dos. Mais au milieu de la matinée, la ville avait depuis longtemps disparu derrière eux et il n'y avait toujours aucun signe des

Miliciens. Ils s'arrêtèrent de ramer pour souffler un peu.

– Nous rejoignons la beige ? demanda Guillaume quand ils eurent tout deux repris leur souffle.

– Pourquoi ? Tant que la rivière continue vers le nord, autant continuer. Nous ne laissons pas de trace, ici.

Guillaume acquiesça. Ils se remirent à ramer, mais plus lentement cette fois.

– Pourquoi as-tu menti à l'aubergiste en lui disant que nous étions avec Bohem ?

– Je ne lui ai pas vraiment menti… Nous… Nous allons rejoindre ce fameux Bohem.

– Mais nous ne sommes pas *de son côté*. Nous ne le connaissons même pas !

Bernard hésita un instant.

– Tu as vu le regard de l'aubergiste quand il a dit qu'il était solidaire du combat de Bohem ?

– Oui… Mais nous ne savons même pas de quel combat il voulait parler…

– Vraiment ? J'y ai bien réfléchi, et je crois que si. Je crois que nous parlons tous du même combat, Guillaume.

– Nous ? Je ne parle même pas de combat, moi ! Je refuse d'entrer dans n'importe quel combat. Ce n'est pas dans nos principes…

– Pourtant je suis certain que nous parlons de la même chose… On dit que ce Bohem veut sauver les Brumes, et qu'il résiste au roi de Gallica comme à la

Milice du Christ.

– D'accord, nous partageons donc les mêmes ennemis, comme disait l'aubergiste. Mais c'est tout !

Ce n'est pas nous qu'il veut sauver, ce sont les

Brumes ! Nous n'avons rien à voir avec les Brumes !

– Tu crois ? Je n'en suis pas si sûr, Guillaume. Cela m'a frappé le jour où les Miliciens ont attaqué Nabomar.

– Quoi ?

– Ne partageons-nous pas le même sort que les Brumes ? Comme elles, nous sommes une hérésie aux yeux de l'Église. Comme elle, nous mourons sur

des bûchers parce que le pape et le royaume redoutent ce que nous représentons…

– Et que représentons-nous, vraiment ?

– La différence, Guillaume. La différence. Et je crois que c'est de cela dont parlait l'aubergiste. De ce combat-là.

Del Pech haussa les épaules. Pour lui, l'idée que les Bons Hommes fissent partie d'un combat quelconque n'était pas correcte. Pourtant, il commençait à

comprendre ce dont parlait Bernard. Et il voulait faire confiance à son ami. Ce n'était pas pour rien qu'il était venu le sauver jusque dans l'abbaye de Saint-

Martin d'Asles au péril de sa vie : Guillaume, comme beaucoup d'autres fidèles de Nabomar, avait une grande estime pour Bernard de Laroche. Ce dernier

avait la réputation d'être un homme juste et droit, humble et honnête. Sans doute avait-il raison. De toute façon, ils ne pouvaient pas revenir en arrière.

Guillaume devait se rendre à l'évidence : leur avenir dépendait de ce fameux Bohem.

*

* *

– Pourquoi Carnute ? demanda La Rochelle en amenant son cheval à côté de celui de Bohem.

Le jeune louvetier sourit. Depuis leur départ, il se demandait au bout de combien de temps le Compagnon viendrait lui poser la question. Fidélité le

regardait d'un air innocent, ses grosses joues rougies par le vent matinal.

– Il y a là-bas un savant que Chrétien de Troyes m'a recommandé d'aller voir, et qui aura peut-être une réponse à ma question. Il y a aussi, paraît-il, des

bibliothèques plus riches encore que celle d'Hélène. Mjolln et Vivienne savent lire. Ils trouveront peut-être quelque chose dans l'un de leurs nombreux

volumes.

– C'est tout ?

– Que veux-tu dire ?

– C'est la seule raison pour laquelle nous allons à Carnute ? insista le Compagnon.

– Comment ça ?

– Allons, Bohem, tu sais bien que Carnute est l'une des principales villes du Devoir, non ?

Bohem sourit à nouveau.

– Bien sûr.

– Bien sûr.

– Alors ? Pourquoi ne le dis-tu pas ?

– Je voulais te faire la surprise… Je me suis dit que cela te ferait plaisir !

– Évidemment, ça me fait plaisir !

– J'envisage d'aller voir tes frères, les Compagnons. Je veux les remercier pour le rôle décisif qu'ils ont joué en retardant la Milice du Christ quand nous

nous dirigions vers Roazhon. Beaucoup d'entre eux sont morts pour me protéger. Je veux aller leur rendre hommage.

– C'est une bonne idée, répondit La Rochelle. Tu leur dois bien ça, en effet !

– Oui, et ce n'est pas tout. Je pense que leur rôle ne s'arrêtera pas là, Fidélité, je le sens. Votre confrérie touche à quelque chose de plus profond, quelque

chose qui me concerne, je ne saurais dire quoi…

– N'en fais pas trop, Bohem ! Tu n'es pas mauvais tailleur de pierre, pour un débutant, c'est tout !

– Non, tu sais très bien que c'est plus profond que cela. Le sens de votre enseignement. Vos principes… Je sais que nous nous retrouvons sur bien plus

de choses que la simple taille des pierres. Mais nous en reparlerons.

– Si tu veux. Alors, nous continuons donc notre Tour de Gallica, Bohem. C'est amusant. Tu es parti

de Villiers-Passant, puis tu es remonté vers Sarlac,

vers Pierre-Levée… Maintenant Carnute. Sans le savoir, tu suis le sens de rotation rituel du Tour de Gallica, Bohem.

Le louvetier acquiesça, un sourire aux lèvres. Il fit un clin d'œil au forgeron, puis il se retourna. Mjolln et Vivienne discutaient un peu plus loin derrière

eux. Le poney du nain était obligé d'aller à un rythme plus rapide pour rester à côté du grand cheval que montait Vivienne. Bohem n'entendait pas leurs

paroles, mais il devinait qu'il était question de musique ou de poésie. Quand ces deux-là étaient ensemble, ils ne parlaient que de ça !

– Allons, si nous voulons arriver à Carnute rapidement, nous ferions mieux de nous remettre au galop, suggéra Bohem.

– Je ne demande que ça !

Le louvetier fit signe aux deux autres qui comprirent aussitôt et ils galopèrent tous vers le nord.

Ils traversèrent ainsi les plaines du comté de Pierevain tout le jour, ne faisant que peu de pauses, s'engouffrant à travers les futaies, enjambant les rivières,

grimpant les collines et dévalant les pentes, puis ils s'arrêtèrent, au soir, à l'entrée d'une petite ville fortifiée. La nuit commençait à tomber et l'on voyait déjà

quelques colonnes de fumée s'échapper des cheminées.

– Ah ! s'exclama Mjolln, à bout de souffle. Mes chers amis, vous me voyez bien heureux : il doit y avoir une bonne petite auberge dans cette ville !

Ahum. Vous savez, je ne suis plus tout jeune, moi, ce voyage m'a épuisé. Je meurs de faim !

– Est-ce bien prudent de nous montrer ainsi en ville ? demanda Vivienne. Bohem, tu as encore beaucoup d'ennemis dans le pays.

Livain vil et la Milice du Christ sont sans doute encore à ta recherche.

– Nous sommes encore sur les terres de ta tante, Vivienne. Pour l'instant, nous ne devrions pas être trop ennuyés. Mais tu as raison, restons tout de même

sur nos gardes.

– Sur nos gardes, certes, sur nos gardes, mais dans une auberge ! insista le nain en fronçant les sourcils.

Ils passèrent donc sous les remparts et entrèrent dans la petite ville et, pour une fois, le poney de Mjolln était en tête. Le soir était tombé, et les activités de

la journée se terminaient sous leurs yeux. On fermait les échoppes, on rangeait les étals, les commerçants et les crieurs rentraient chez eux. Quelques

charrettes remontaient la grande rue, et au bord de la chaussée des cochons mangeaient les détritus résultant de la journée de labeur.

Bohem, en retrait, ne put s'empêcher de ressentir quelque émotion en s'engageant dans la rue principale. Cette ville lui rappelait Villiers-Passant. Elle

n'était pas juchée sur une haute colline, certes, et la terre n'était pas rouge comme au comté de Tolsanne, mais elle était de taille équivalente et la disposition

des maisons était assez similaire. Il ne pouvait s'empêcher de penser à Catriona, à son dernier regard. Il y avait là, devant les portes des maisons, des enfants

qui jouaient en riant. Des petites filles comme l'avait été Catriona, joyeuses, insouciantes, attendant le dernier moment pour obéir à leurs mères qui les

appelaient pour rentrer se coucher dans leur chambre…

Soudain, il se rendit compte que le groupe d'enfants qu'il regardait s'était arrêté de jouer et qu'ils le dévisageaient à leur tour. Ils s'étaient rassemblés, les

uns contre les autres, et ils murmuraient en le regardant avec insistance. Puis, l'une des petites filles disparut dans la maison derrière elle et en ressortit

l'instant d'après en tirant sa mère par la main. La jeune femme dévisagea Bohem en fronçant les sourcils. Le louvetier détourna les yeux. Mais il entendit

cette fois les paroles de la jeune mère sortie sur le pas de sa porte.

– Oui, tu as raison, c'est lui ! C'est Bohem !

Vivienne approcha son cheval de celui du louvetier.

– Tu as entendu ? demanda-t-elle.

– Oui, murmura Bohem, embarrassé.

– Ils te reconnaissent ! Les gens te reconnaissent !

Le louvetier acquiesça lentement.

– Tu crois que nous ferions mieux de partir ? demanda-t-il, d'une voix pleine d'inquiétude.

– Non, c'est trop tard de toute façon…

Alors que leurs chevaux continuaient au pas à travers la grande rue, Bohem jeta à nouveau un coup d'œil vers l'arrière. Il vit alors que le groupe d'enfants

le suivait. Ils marchaient derrière eux, un peu en retrait, et d'autres se joignaient à eux. À mesure qu'ils s'enfonçaient dans le cœur de la ville, les rangs de

leur suite ne cessaient de grossir.

– Ça, ahum, je ne m'attendais pas à un tel comité d'accueil, glissa le nain tout sourire.

La plupart des gens dans ce cortège imprévu étaient des enfants et des adolescents – mais les adultes, eux non plus, ne cachaient pas leur intérêt depuis le

bord de la rue. Certains montraient le louvetier du doigt sans hésiter. Bohem se demanda si c'était bon signe ou si cela signifiait que, comme à Sarlac, sa tête

était mise à prix sur tous les murs de la ville. Mais, petit à petit, en jetant des coups d'œil de droite et de gauche, il vit des sourires se dessiner sur les visages.

Des regards bienveillants, accueillants presque. Et il entendit à nouveau son nom, plus fort cette fois, comme une acclamation.

– C'est Bohem !

Le louvetier n'en revenait pas. Il était un peu rassuré, certes, certain à présent que ces regards curieux n'étaient pas des regards ennemis, mais il était

surtout très mal à l'aise. Et surpris qu'on le reconnaisse si facilement. Ce devait être les cicatrices sur son visage, bien sûr, l'équerre à sa boucle d'oreille et le

bleu de ses yeux. Difficile de passer inaperçu.

Bohem commençait à comprendre comment les choses en étaient arrivées là. Les gens de la région devaient parler de lui, son histoire était peut-être connue

jusqu'ici, transformée, embellie ou exagérée, et le séjour d'un jeune louvetier à la cour de leur duchesse avait probablement intrigué les habitants du

Pierevain.

Le jeune homme poussa un soupir puis regarda devant lui en faisant mine de ne pas prêter attention à ses nombreux observateurs.

Mjolln, en tête du convoi, semblait trouver cela amusant et ne se départait pas de son large sourire. Mais les deux autres semblaient tout aussi embarrassés

que Bohem.

Soudain, Mjolln aperçut une auberge dans une rue perpendiculaire à la leur et, sans hésiter, il dirigea son poney dans cette direction. Les autres le suivirent,

et bientôt ils mirent pied à terre devant l'établissement. La foule – car c'était bien une foule à présent – s'était arrêtée derrière eux, gardant un peu de distance

comme si elle n'osait pas approcher cette étrange compagnie.

Un jeune homme sortit de l'auberge, parut surpris en voyant tous les gens massés au bout de la rue, puis sans poser de question il salua les nouveaux

venus, les invita à entrer et amena leurs chevaux vers les écuries.

Mjolln se frotta les mains et ouvrit la petite porte de l'auberge. Les clients étaient déjà à table pour la plupart, et le doux fumet qui se dégageait de la pièce

ne fit qu'agrandir le sourire du nain… Les voyageurs attablés étaient trop occupés par leur repas pour prêter attention au petit groupe qui venait d'entrer, et

Bohem, la tête enfoncée dans les épaules, essayait de rester dans l'ombre de La Rochelle pour éviter d'attirer à nouveau tous les regards. Il referma

rapidement la porte derrière lui comme pour chasser le souvenir de la foule qui les épiait au dehors.

C'était une grande salle, au plafond bas, où s'alignaient de longues poutres irrégulières de bois noirci. Les murs de chaux blanche étaient couverts de

décors multiples, outils de bois, trophées, bougeoirs, assiettes peintes ou vielles tapisseries délavées. Les nombreuses bougies allumées dans des vasques de

verre orangé plongeaient l'auberge tout entière dans une ambiance douce et chaleureuse. Mais on parlait fort et on riait beaucoup, entre ces murs. Près du

comptoir, un groupe de jeunes gens jouait aux dés en poussant des cris soudains. Et en bas de l'escalier qui menait aux chambres, on chantait sans vergogne.

Une petite femme replète arriva enfin vers les nouveaux venus, les mains plongées dans son tablier gris.

– Bonjour, chers messieurs, et bonjour, madame ! Bienvenue à *l'Auberge des Quatre Sous* ! C'est pour le souper ou le coucher ?

– Les deux, madame, répondit La Rochelle.

– Mais le souper avant tout, insista Mjolln, le souper avant tout ! Ahum. Nous mourons de faim !

– Très bien ! répliqua la petite femme en souriant. Je vais vous trouver une table un peu en retrait, dans l'alcôve là-bas, ainsi, monsieur ne sera pas dérangé

par ses admirateurs aux fenêtres…

Elle tendit le doigt vers les vitres de l'auberge. Bohem écarquilla les yeux et tourna la tête. Les gens s'étaient en effet massés devant l'auberge et

regardaient à l'intérieur à travers les carreaux. Il soupira. L'aubergiste lui fit un clin d'œil compréhensif et les amena vers une petite table ronde qui était en

effet nichée dans un renfoncement, à l'abri des regards.

Ils s'assirent en la remerciant.

– Il ne faut pas leur en vouloir, murmura-t-elle, les gens ici n'ont pas l'habitude de voir des personnalités… Installez-vous tranquillement pendant que

nous préparons votre repas.

Puis elle s'éloigna toute réjouie.

– Des personnalités ? s'étonna Bohem, incrédule. C'est donc cela que nous sommes devenus ?

– Parle pour toi, lâcha La Rochelle.

– Eh bien, au temps pour notre anonymat ! grimaça Vivienne en serrant la main de Bohem sur la table.

– Allons, c'est plutôt sympathique, ça, oui, ils ont l'air contents de te voir, Bohem, tous ces gens !

– Peut-être, mais si la Milice du Christ ou les soldats de Livain nous recherchent toujours, ils ne vont pas avoir beaucoup de peine à retrouver notre trace !

répliqua La Rochelle qui était inquiet lui aussi.

– Je ne pensais pas que tu étais déjà aussi connu ! reprit Vivienne.

– Mais, ça, oui, c'est sans doute que les actions de notre Bohem rencontrent un écho favorable par ici. Oui. Et cela me paraît normal. Ta mère, Bohem, elle

aussi était admirée du peuple de son pays.

– Je n'ai rien fait pour mériter leur admiration, et j'avoue que je m'en passerais bien.

– Ce n'est pas tous les jours qu'un jeune villageois de Gallica marche dans les flammes pour sauver une Brume, fit remarquer La Rochelle, ce n'est pas

tous les jours non plus qu'un tel jeune homme est fait prisonnier par la Milice du Christ puis

s’échappe, avant de rencontrer la Licorne ! Je crois, moi, au

contraire, qu’il n’y a rien d’étonnant à ce que tu éveilles tant de curiosité. Nous aurions dû le prévoir…

– Les légendes naissent vite, affirma le nain. Ce que tu fais répond peut-être aussi à une attente… un besoin. Ça, oui, je pense.

– Je crois néanmoins qu’il serait préférable que nous évitions les villes à l’avenir, proposa La Rochelle.

– J’allais le suggérer, répliqua Bohem en souriant.

Mjolln poussa un soupir. C’était donc probablement la dernière auberge qu’ils visiteraient avant la fin de leur voyage !

– Le seul intérêt que je vois à tout cela, reprit Bohem, c’est que cela aidera peut-être Bastian à rassembler le plus de louvetiers possible…

– Que veux-tu dire ? s’étonna Vivienne.

– Ce matin, avant que nous partions, je suis allé demander à Bastian de réunir tous les anciens louvetiers qui voudront bien s’allier à nous… pour nous

aider à sauver les Brumes.

– C’est ça que tu es allé faire quand nous étions dans la cour ?

– Oui.

– Pourquoi ne nous l’as-tu pas dit ? Pourquoi fais-tu tant de mystère ? s’emporta La Rochelle. Tu ne peux pas nous dire tout simplement ce que tu fais,

quand tu disparais comme ça ?

Bohem sourit.

– Eh bien, il faut bien que je garde quelques petites choses de côté pour que nous ayons de quoi parler le soir…

– C’est malin ! soupira La Rochelle en levant les yeux vers le plafond. Tu t’étonnes après que les gens te regardent bizarrement…

– Allons, ça, assez bavardé, voici qu’on nous apporte notre repas ! coupa Mjolln en souriant.

En effet, l’aubergiste était en train d’apporter les plats, accompagnée d’un homme tout aussi rondelet qu’elle – son mari sans doute. Ils posèrent sur la table

les quatre assiettes fumantes et deux pichets de vin puis repartirent vers la cuisine.

Mjolln ne perdit pas un seul instant et commença à manger avant même que les autres aient eu le temps d'attraper leurs couverts. C'était de grosses pièces

de canard, cuites et dorées dans une sauce aux dattes et aux pruneaux et servies avec une purée de féveroles. C'était fort bon et le Cornemuseur eut fini très

rapidement. Entre deux verres de vin, il lorgnait d'ailleurs dans les assiettes de ses amis pour voir si l'un d'eux n'allait pas en laisser un peu… Mais ils

terminèrent tous leur plat avec délectation, et le nain dut se contenter, pour combler son appétit, des fruits au vin qu'on leur servit en fin de repas.

– Quelle boisson délicieuse ! s'exclama le nain. Le vin, savez-vous, nourrit tout autant le corps que l'esprit ! On dit qu'il rend la santé, qu'il aide à la

digestion et qu'il renforce la chaleur naturelle… On prétend aussi qu'il clarifie les idées – ce que je n'ai pas toujours pu vérifier – et qu'il ouvre les artères et

repose le cerveau ! Enfin, j'ai entendu dire qu'il pouvait mettre fin à l'engorgement du foie et favoriser… la procréation ! Mais surtout, comme chacun sait, il

enlève du cœur la tristesse et c'est tout ce qu'on lui demande !

En effet, à en juger par les rires qui commençaient à s'élever autour de la table, le vin avait fait disparaître leur inquiétude, et ils passèrent un moment

agréable tous les quatre. Mjolln joua un peu de cornemuse, ce qui lui valut d'être applaudi par les autres clients de l'auberge. Puis Vivienne récita quelques

poèmes de sa voix douce et malicieuse.

Les gens qui s'étaient rapprochés de leur table réclamèrent alors une poésie de William de Pierevain, duc de Quienne, le grand-père d'Hélène dont les

poèmes, en son temps, avaient eu une renommée à travers tout le pays et avaient attiré sa célèbre cour de troubadours.

Vivienne, qui avait appris à Pierre-Levée de nombreux poèmes de l'aïeul de sa tante, s'exécuta avec plaisir.

«Al la dolçor del temps novèl

Fôlhon li bôsc, e li aucèl

Chanton chascûs en lor lati

Segon lo vèrs del nôvel cban.

Adonc esta ben qu'om s'aisi

D'aissô don om a plus talan.

De lai don plus m'es bon e bel

Non vei messager ni sagèl,

Per que mos cors non dôrm ni ri,

Ni no m'aus traire adenan,

Tro que sacha bel de la fi

S'eles aissi com eu deman.

La nôstr'amor vai enaissi

Com la branca de l'albespi

Qu'esta sobre l'arbre en treman,

La nuôit, a la plôja ez al gèl,

Tro l'endeman, que'l sols s'espan

Per las fuèlbas vertz e'l ramèl.

Per las fuèlbas vertz e'l ramèl.

Enquèr me membra d'un mati

Que nos fezem de guerra fi,

E que'm donèt un don tan gran,

Sa drudari'e son anèl :

Enquèr me lais Dièus viuvre tan

Qu'aja mas mans sotz son mantèl !

Qu'eu non ai sonh d'estranh lati

Que'm parta de mon Bon Vezt,

Qu'eu sai de paraulas com van

Ab un brèu sermon que s'espèl,

Que tal se van d'amor gaban,

Nos n'avem la pèssa e'l coutèl. »

La jeune femme reçut plus d'applaudissements encore que le Cornemuseur. Le duc de Quienne était l'une des figures préférées des habitants de la région ;

il en avait fait la grandeur et l'originalité. Les patrons de l'auberge, pour remercier Hélène et Mjolln, offrirent à leur tablée une bouteille d'un bon cru qu'ils

dégustèrent avec plaisir. Quand ils se décidèrent enfin à monter se coucher, ils étaient tous épuisés et sans doute un peu ivres. Partageant tous les quatre une

grand chambre, ils n'eurent aucune peine à trouver le sommeil.

*

* *

Je reconnais les ombres vacillantes de Djar :

Je reconnais son silence, son infini, liberté de chacun de mes gestes. Cette impression de flotter dans une mer de souvenirs.

J'entends la voix des Brumes. Le chant de Djar. C'est mon guide. Je sais que vous êtes ici. Mes loups. Ici comme ailleurs, vous me suivez, toujours. Ou

bien est-ce moi ? Moi qui vous suis. Qui suis la voix des Brumes.

Djar. Paisible, et si dangereux pourtant. Je ne peux m'empêcher de revenir sur ces rives tranquilles. Je ne sais pas ce que je viens chercher ici. Est-ce

l'habitude qui me pousse ? Est-ce vous qui me manquez ?

Ou bien est-ce Lui qui m'attire ?

Peut-être pas. Il y a une autre raison. Les portes du Sid. Djar et le Sid sont liés. Ces portes mènent à l'un comme à Vautre. Elles sont un pont entre les

mondes. Si je ne les trouve pas en Gallica, peut-être les trouverai-je ici. Mais je ne sais pas où chercher. Et si je les trouvais, comment y emmener les

Brumes ?

Ma vie n'est qu'une forêt de questions sans réponse. Je me laisse bercer par le flot de ces interrogations qui m'échappent. Je dois me laisser faire. Je ne

suis pas une victime, je suis un acteur. La vie n'est qu'une forêt de questions sans réponse, oui, parce que tout doit changer et rien n'est écrit. Parce que

c'est à nous d'écrire les réponses. Parce que « ce sont les hommes qui font l'Histoire. »

Je me souviens de cette phrase, comme on se souvient d'un visage sans nom. Ce n'est pas moi qui l'ai dite, mais je m'en souviens. Je partage la

mémoire de ces quelques mots. « Ce sont les hommes qui font l'Histoire ».

Alors, je dois trouver les réponses. Non. Je dois écrire les réponses. Et avancer.

Un mouvement. Une ombre. Je tourne la tête.

Il y a un arbre à côté de moi. Un grand arbre sans feuille, seul, au milieu d'une plaine dévastée. Sur une branche basse, un merle blanc. C'est lui qui a

bougé.

Il est là qui me surveille. Le Sauvage.

Chaque fois je ressens Sa présence, comme un nuage qui me suit. Je ne veux plus me cacher. Je sais qu'Il est là, je sais qu'Il me voit, et je ne veux plus

me cacher. Mais je ne veux pas L'affronter, non plus. Il doit y avoir un autre moyen. Me laissera-t-il le choix ? Et si je trouve les portes du Sid, va-t-Il les

découvrir Lui aussi, à cause de moi ? Je sais qu'il les cherche. Qu'il sera là. Que je n'aurai pas le choix. « Je suis celui par qui tu périras, Bohem ». *Il m'a*

prévenu. Il est le Devin. Dois-je Le croire ?

Lailoken. Je sais que tu m'entends. Tu es ici. Oui. Je sais que tu me suis, et que tu me suivras toujours. Tu connais le passé et l'avenir, et pourtant tu me

surveilles. Pourquoi ? Suis-je une menace dans ton futur ? Dans ton passé ?

Je t'entends aussi, Lailoken. Je sais aussi que tu te meurs, comme les Brumes. Tu es si proche d'elles. J'ai vu le loup sur ton crâne. J'ai vu les peaux de

bête. Tu es le Sauvage. Et tu te meurs, comme les Brumes. Chaque jour qui passe, tu meurs un peu plus, et ta haine pour moi grandit tout autant.

J'ai besoin de comprendre. Le lien entre les Brumes et toi. Ma mère. Le sens de tes mots. Tu dis

que tu veux me tuer. Prendre ma vie pour sauver la

tienne parce que je suis le fils d'Aléa. Le fils du Samildanach. Crois-tu vraiment qu'en me tuant tu retrouveras la vie ? Est-ce cela que tu as vu dans le

futur ? Ou bien ne vois-tu plus l'avenir ? As-tu perdu tes dons de devin, Merlin ? Mais alors, comment peux-tu être sûr que tu pourras me tuer ?

Il y a sûrement une autre solution. Un autre moyen. Toi et moi. Nous pouvons trouver un autre moyen.

Je ne veux pas refaire l'erreur de ma mère, Lailoken.

Je ne te tuerai pas.

Je suis là pour sauver les Brumes. Mais je peux te sauver toi aussi, n'est-ce pas ?

*

* *

– La guerre que vous préparez pourrait s'avérer plus meurtrière encore que la croisade que vous avez menée jadis et qui se termina dans les conditions que

l'on sait.

Le légat du pape n'avait rien perdu de son arrogance et il sermonnait Livain comme s'il fût le pape lui-même. L'austérité de son humeur s'alliait

parfaitement à celle de son habit : vêtu comme un moine de Cistel, il ne portait qu'une coule blanche, un scapulaire noir et une ceinture de cuir. Mais le roi de

Gallica ne se laissa pas impressionner. Il devait convaincre le pape à tout prix, et il n'était pas près de baisser les bras.

– La croisade s'est nouée loin d'ici, sur les terres d'Orient, là où nos soldats ne connaissaient ni le terrain ni les coutumes, là où la chaleur et le désert aride

sont le pire ennemi du guerrier d'Occident. Mais, cette fois-ci, c'est en mon propre pays que je dois livrer bataille, Votre Excellence. Ce que je n'ai pas réussi

à faire en Orient, je veux le réussir chez moi. C'est au nom du Christ que je veux reconquérir mon pays tout entier. Et c'est avec de plus grands atouts que je

partirai au combat.

La voix de Livain, sûre et déterminée, résonnait dans la grande salle aux écussons du palais de l'île

de la Cité. Le roi n'avait autorisé la présence d'aucun

de ses sujets, pas même du connétable ; seule son épouse était à ses côtés, vêtue d'une riche robe de laine pourpre qui ajoutait à son charisme de reine.

Camille prenait chaque jour un peu plus d'assurance et la confiance que le roi lui accordait grandissait en conséquence. Son regard vert, débordant déjà de

détermination, avait gagné en sagesse, et sa voix en aplomb. Sa beauté brune faisait la fierté du roi tout autant que son intelligence politique.

Le légat du pape, lui, était venu accompagné de Pieter le Vénérable, qui voyait là l'occasion de renouer des liens avec Livain. L'abbé de Cerly avait

beaucoup perdu dans l'affaire du jeune louvetier, et notamment la place de conseiller de Livain dont il avait rêvé si longtemps, mais il était toujours à la tête de

l'un des ordres monacaux les plus puissants du monde, et le roi de Gallica ne pouvait négliger son importance politique.

Leurs voix graves s'élevaient jusqu'au plafond de la haute pièce vide. L'écho ne faisait qu'accentuer la froideur et la tension de leur conversation.

– Certes, l'enjeu est grand pour vous, Livain, mais pourquoi le pape devrait-il se joindre à votre combat ? Une guerre entre chrétiens ne peut qu'affaiblir la

chrétienté, ce qui ne sert en rien les desseins de Sa Sainteté !

– Au contraire. Si nous parvenons à repousser Emmer hors de Gallica, le pays tout entier sera alors uni, et le pape pourra profiter de cette nouvelle nation

dont il s'assurera ainsi la fidélité.

dont il s'assurera ainsi la fidélité.

– Mais il se fera du même coup un ennemi puissant en la personne d'Emmer Capigesne…

– Pas si puissant que cela, si nous le repoussons en Brittia.

Le légat fit une moue sceptique.

– N'oubliez pas, Votre Excellence, que mon épouse est l'héritière du royaume de Chastel.

– Comment pourrais-je l'oublier, Livain, j'étais présent quand Sa Sainteté a consacré vos épousailles !

– Alors, vous savez que le père de la reine et moi nous sommes rapprochés. L'union de Gallica et de

Chastel donnera au pape un allié beaucoup plus

puissant.

Camille acquiesça comme pour accréditer l'argument de son époux. Ils avaient longuement parlé la veille pour préparer cet entretien. Ils savaient combien

cette alliance était importante. Décisive, même. Et Camille était prête à tout pour aider son mari à battre le roi de Brittia.

– En outre, Emmer ne sera jamais un allié du pape. Lui et son épouse Hélène sont de plus en plus proches des hérétiques et, dans l'affaire du jeune

louvetier, ils se sont clairement montrés ennemis de la papauté.

– Vous n'étiez pas de notre côté non plus, fit remarquer le légat.

– Par votre faute, Pieter, répliqua le roi en se tournant vers l'abbé de Cerly.

– Pardon ? s'offusqua l'intéressé.

– Allons, Pieter, ne jouons plus. Vous avez tout fait pour m'écarter de Bohem et avez essayé de convaincre le pape que je faisais fausse route en voulant

capturer Bohem. Au lieu de réaliser une union entre Sa Sainteté et la couronne de Gallica, vous nous avez opposés. Vous auriez pu être le médiateur idéal, et

si nos intérêts s'étaient retrouvés, le jeune louvetier ne nous aurait sans doute pas échappé. Mais c'est du passé, cher abbé, et voici pour nous une chance de

nous unir à nouveau.

– Majesté, si je ne vous ai pas paru fidèle, ce n'était que par zèle de fidélité, au contraire. Je pensais à l'époque, et je continue de le penser, que votre

souhait de prendre le jeune Bohem à vos côtés était une grave erreur. Le jeune homme est un dangereux hérétique.

– Pourtant, encore aujourd'hui, je préférerais le savoir à ma cour qu'à celle de Capigesne ! Mais je vous répète, Pieter, que tout ceci est du passé et que

nous avons une chance de nous retrouver à nouveau sur le même chemin.

– Je ne demande qu'à vous servir, Livain, comme j'ai longtemps servi votre père.

– Toutefois, intervint le légat du pape, cette histoire de louvetier me semble essentielle. Je sais que Sa Sainteté voit d'un mauvais œil la présence de Bohem

aux côtés du roi de Brittia… Il est regrettable que nous n'ayons pu l'empêcher de rejoindre la cour de Pierre-Levée.

– Nous avons peut-être la solution à ce problème, annonça le roi avec une lueur de malice dans le regard.

Il y eut un silence éloquent autour de la table. Le roi se tourna lentement vers son épouse et lui fit signe de parler.

– La sœur de Bohem est en ce moment même dans mes appartements, expliqua-t-elle fièrement.

Le légat haussa les sourcils et pencha la tête d'un air intéressé.

– Vraiment ?

– Oui, confirma la reine. Elle a survécu à l'incendie du village de Bohem. Il est possible que Bohem ne sache même pas que sa sœur est encore en vie.

– Ce n'est pas sa vraie sœur, intervint le légat du pape.

– Qu'importe. Il l'aimait comme une sœur. Catriona est une chance pour nous : elle est disposée à nous aider.

– En échange de quoi ? s'enquit Pieter.

– D'une place à cette cour, expliqua le roi. La jeune fille a tout perdu dans l'incendie de Villiers-Passant. Son père, sa maison… Elle n'a plus rien. La

moitié de son visage est brûlé, elle doit porter un masque de cuir pour cacher ses horribles cicatrices. Elle a une revanche à prendre sur la vie. Cette petite fille

de rien rêve de grandeur. Et la grandeur, nous pouvons la lui offrir. En échange de son frère.

– Elle est prête à le trahir ? s'étonna Pieter.

– Pourquoi le trahir ? Elle a juste à le convaincre de quitter Emmer Capigesne et de ne pas s'opposer à nous.

– Vous sous-estimez l'importance de ce jeune homme, répliqua le légat en secouant la tête. Sa neutralité ne suffira pas. Vous savez qui il est…

– Allons, Votre Excellence, ne portons pas trop de crédit aux légendes païennes. Aujourd'hui, ce jeune homme a surtout une influence politique, mais ce

n'est jamais qu'un jeune louvetier plus ambitieux que les autres.

– Je me moque de savoir ce qu'il est vraiment, Livain, ce qui compte, c'est ce qu'il représente, ce

qu'il symbolise. Les symboles sont souvent des armes

plus puissantes que des armées de fantassins. La mère de ce garçon, à elle seule, a bouleversé l'histoire de Gaelia tout entière, et ces bouleversements ont eu

des répercussions jusqu'en Gallica. Non. Nous devons aller plus loin. La jeune fille doit convaincre son frère de s'allier à vous.

– Nous ne connaissons pas Bohem, nous ne savons pas s'il sera prêt à le faire… Il semble avoir un esprit très… indépendant !

– Nous devons tout de même essayer, Livain. Nous avons besoin de ce symbole. Sa sœur doit le convaincre que votre combat est le plus juste. Qu'Emmer

n'est pas ici chez lui, qu'il a usurpé sa souveraineté sur la moitié du pays.

Livain acquiesça lentement.

– Vous avez raison. C'est un bon angle d'attaque. La jeune Catriona devrait pouvoir trouver les arguments, concéda-t-il. Elle semble déterminée.

– Je saurai l'y aider, affirma Camille.

– Soit. Dans ce cas, je parlerai au pape comme vous me le demandez. S'il juge que votre combat et son enjeu en valent le sacrifice, il vous apportera son

soutien, et celui de la Milice du Christ.

– Son soutien sera décisif, Votre Excellence. Mais pour la Milice du Christ, ne précipitons pas les choses. Pour le moment, nous devons la garder le plus

loin possible de cette affaire. Si nous voulons attirer Bohem dans notre camp, mieux vaut que la Milice du Christ reste discrète… Le louvetier ne doit pas

garder un excellent souvenir de votre Dumont Desbardes.

Le légat acquiesça.

– Vous avez raison. Toutefois, le Grand-Maître de la Milice vous sera utile plus tard, si vous devez attaquer Emmer. Il est imprévisible, certes, mais c'est

un chrétien dévoué.

– Je suis certain que vous saurez le convaincre en temps voulu, Votre Excellence. En attendant, il suffit de le confirmer dans sa mission actuelle : la

croisade contre les hérétiques dans le sud de Gallica. Non seulement cela le tiendra éloigné de

Bohem, mais en plus cela occupera le comte de Tolsanne.

– Je me suis laissé dire que votre futur beau-frère avait eu une entrevue avec Emmer Capigesne, intervint Pieter le vénérable.

– En effet, mon cher abbé. Mais je ne crois pas qu'il agira contre moi. Surtout si la Milice continue de mener sa croisade contre les hérétiques. Redhan

aura d'autres chats à fouetter. Mais Dumont Desbardes finira bien par revenir à Lutès… Il a des affaires à gérer ici aussi, n'est-ce pas ?

– Je veux bien m'occuper de cela, répondit l'abbé de Cerly, trop content de trouver enfin un moyen de se rendre utile. Je dois pouvoir convaincre Dumont

Desbardes de rester dans le sud de Gallica tant que l'hérésie ne sera pas écrasée.

– Faites. De notre côté, nous nous occupons de Catriona. Votre Excellence, nous attendrons des nouvelles du pape avec impatience.

– Vous en aurez rapidement, mon cher Livain. Chers amis, que Dieu vous garde ! L'Histoire nous attend.

*

* *

Bohem, malgré l'heure tardive à laquelle ils s'étaient couchés, réveilla ses compagnons avant le lever du soleil. Ils quittèrent la ville rapidement pour éviter

la foule curieuse de la veille. À part Mjolln, qui faisait preuve d'une insouciance joyeuse, ils étaient tous encore fort mal à l'aise face à la notoriété

surprenante du louvetier. Ils étaient convaincus qu'elle ne pouvait leur attirer que des ennuis et ne parvenaient pas à s'expliquer vraiment la vitesse avec

laquelle son histoire s'était transformée en légende. Ayant décidé la veille qu'ils ne s'arrêteraient plus le soir dans les villes, ils avaient acheté des vivres à

l'aubergiste pour remplir leurs sacs de voyage.

Ils galopèrent toute la matinée vers le comté de Turan qu'ils allaient devoir traverser pour rejoindre celui de Bleizis, où se trouvait la ville de Carnute. Leurs

Ils galopèrent toute la matinée vers le comté de Turan qu'ils allaient devoir traverser pour rejoindre celui de Bleizis, où se trouvait la ville de Carnute. Leurs

chevaux, qui avaient été bien soignés à l'auberge, gardèrent un rythme soutenu pendant tout le trajet.

Quand le soleil fut au zénith, ils s'arrêtèrent pour

déjeuner à quelques pas de la route.

Bohem s'assit un moment pendant que ses compagnons préparaient le repas, et il sourit. Il n'aurait su dire vraiment pourquoi ; il était simplement heureux

d'être à nouveau sur les routes avec ses amis. Il pensa au chemin qu'ils avaient déjà parcouru ensemble. Aux tensions, aux courses folles, aux retrouvailles,

aux combats… Mais aussi à tous ces moments simples, libres comme des feuilles portées par le vent, partageant le bonheur fondamental d'être ensemble,

juste ensemble.

Vivienne dut remarquer son sourire car elle se redressa et l'interrogea du regard.

– Eh bien ? Tu ne nous aides pas ? glissa La Rochelle en se relevant lui aussi.

– Si, si, j'arrive, excusez-moi. J'étais un peu perdu dans mes pensées…

– Comme d'habitude ! répliqua le Compagnon d'un air désabusé.

– Et à quoi pensais-tu, pour sourire comme ça ? demanda Vivienne.

Bohem haussa les épaules.

– Je pensais simplement que j'étais heureux de reprendre la route, avec vous.

– Tu ne supportes vraiment pas la vie à Pierre-Levée, n'est-ce pas ?

– Ce n'est pas seulement ça… C'est le plaisir de partager avec vous ces choses simples. Le voyage, ces repas que nous préparons ensemble…

– Pour le moment, c'est surtout nous qui le préparons, le repas ! se moqua La Rochelle.

Bohem s'agenouilla aussitôt et l'aida à faire le feu.

– Ahum ! Ça, je te comprends, Bohem, oui. J'en ai passé, moi, des heures sur les routes, avec tes parents. Avec ton grand-père aussi.

– Mon grand-père ? s'étonna Bohem en relevant la tête. Tu connaissais mon grand-père ?

– Eh bien, ça oui ! Phelim, le druide. Le meilleur des druides !

– Mon grand-père était un druide ?

Le regard du jeune homme avait changé. La bonne humeur légère qui avait éclairé ses grands yeux

bleus l'instant d'avant s'était soudain transformée en

désarroi. Le louvetier n'avait pas fini de découvrir son passé et les révélations successives de Mjolln le plongeaient toujours dans un profond émoi. Le nain

ne choisissait peut-être pas toujours le meilleur moment pour évoquer ces fantômes de jadis… Vivienne, qui ressentait toujours les malaises de Bohem, prit

la main du jeune homme dans la sienne.

– Mais si mon grand-père était un druide, pourquoi les druides m'ont-ils attaqué dans la forêt de Roazhon ?

– Les druides qui nous ont attaqués, ça, Ahum, je les connais, oui. Henon, je l'ai reconnu. C'était un Grand-Druide, comme ton grand-père. Mais il était

son ennemi, oui, de Phelim comme de tes parents. Un traître. À vrai dire, ce n'est même plus vraiment un druide, d'ailleurs, ahum. Non seulement parce qu'il

avait quitté à l'époque l'ordre des druides de Saî-Mina, mais aussi parce que le pouvoir des druides a disparu, ahum, tu le sais, oui ? Le Saîman a disparu

quand ta mère est devenue reine. Et sans ce pouvoir, cela ne veut plus dire grand-chose, être druide… Bah, les druides ! À part ton grand-père, ça, Bohem, je

n'ai jamais tellement aimé les druides, moi. Je préfère les bardes, ahum. Au fond, la musique vaut tellement mieux que la politique !

Le nain lança un regard complice à Bohem. Mjolln n'était pas si maladroit qu'il en avait l'air. Il savait parfaitement ce que ressentait le jeune homme, et s'il

était encore à ses côtés, c'était précisément parce qu'il avait décidé non seulement de l'aider dans sa quête d'un lendemain meilleur, mais aussi dans sa

découverte de son passé mystérieux. Le nain avait passé quinze années à rechercher Bohem. Ce n'était évidemment pas pour le simple plaisir de voir le fils

de son amie Aléa. Il était là pour l'aider. Sans doute en avait-il fait la promesse. Et derrière son apparente insouciance se cachait une détermination généreuse,

solide comme une amitié ancienne. Mjolln distillait habilement des informations au louvetier pour que celui-ci n'ait pas à assumer d'un seul coup un héritage

aussi lourd. Mais pour qu'il l'assume tout de même…

– Assez bavardé, intervint La Rochelle. Il est temps de manger maintenant. Carnute est encore très loin d'ici, nous avons beaucoup de route à faire et de

longues journées nous attendent.

Ils s'assirent en rond autour du feu et commencèrent leur repas en silence, chacun perdu dans ses pensées. La viande que leur avait vendue l'aubergiste

était excellente et ils se concentrèrent sur leur déjeuner. Mais soudain, il y eut un craquement derrière eux, sur la petite butte d'herbe qui surplombait le

chemin où ils s'étaient installés.

Bohem tourna rapidement la tête, surpris. Il aperçut un homme, armé d'une épée et le visage couvert d'un foulard noir, qui les observait, debout en haut du

tertre.

– Eh bien ! lança l'inconnu à travers son foulard. Ne serait-ce pas là ce Bohem dont tout le monde parle ? Le louvetier !

Un deuxième homme apparut derrière lui, le visage caché lui aussi, puis un troisième, un quatrième, et deux autres encore. Les six hommes masqués et

armés étaient alignés au-dessus d'eux et semblaient prêts à leur tomber dessus.

Mjolln et La Rochelle furent les deux premiers à se lever. Bohem attrapa la main du Compagnon au moment où celui-ci allait se saisir de son épée à sa

taille.

– Que voulez-vous ? demanda Bohem en se levant à son tour.

– C'est bien lui, se contenta de dire l'inconnu. Alors ce doit être Mademoiselle de Châtellerault… C'est donc vrai, ce que l'on raconte ! Monsieur est avec

la nièce de notre chère duchesse…

– Que voulez-vous ? répéta Bohem, d'un ton plus sec.

– Allons, jeune homme, ne vous emportez pas. Des gens comme vous, qui s'en reviennent du palais des Ducs, vos sacs doivent être pleins d'or… Vous

vous doutez bien que l'or attire les gens comme nous…

– Et quel gens êtes-vous ? demanda La Rochelle d'une voix menaçante.

– De ceux à qui l'on offre gentiment son argent quand on les croise sur les routes. Des aigrefins, comme vous dites !

– Eh bien, messieurs, vous tombez mal, répliqua le Compagnon, nous ne sommes pas, nous, de ces gens qui donnent gentiment leur argent aux

aigrefins…

L'homme qui avait parlé en haut de la butte, et qui semblait être le chef de cette bande de brigands, éclata d'un rire forcé.

– Et ce Bohem, là ? Sa tête n'est-elle pas mise à prix ? demanda un autre à côté de lui.

– Allons-nous-en, proposa Bohem en attrapant La Rochelle par le bras.

– Vous en aller ? s'exclama le chef en descendant lentement de son promontoire. Pas avant de nous avoir donné quelque chose !

– Un coup d'épée peut-être ? provoqua Mjolln en tirant sa lame de sa ceinture.

– Mjolln, non ! s'exclama Bohem furieux. Range ton épée. Ces messieurs vont nous laisser tranquillement partir.

Le louvetier s'avança vers le chef des brigands. Les cinq autres bandits descendirent à leur tour et se regroupèrent derrière lui.

– Monsieur, dit Bohem d'une voix grave, nous ne vous donnerons pas notre argent, et je vous conseille de rebrousser chemin. Restons-en là.

– Il me *conseille* de rebrousser chemin ? coupa le brigand, en prenant l'air outré.

Bohem soupira. Il fit un pas en arrière, passa derrière La Rochelle et ferma lentement les yeux.

– Allons, ne faites pas d'histoire, reprit l'inconnu d'une voix suffisante, nous consentons à ne pas vous livrer aux autorités et à ne faire aucun mal à la

demoiselle, mais vous devez nous…

Le brigand s'arrêta soudain de parler, les yeux écarquillés. Il eut un geste de recul et s'agrippa à l'un des hommes derrière lui. Les six brigands regardèrent

alors dans la même direction, bouche bée.

La Rochelle, qui était le plus près d'eux, se demanda ce qu'il se passait. Il fronça les sourcils, puis voyant que les brigands se mettaient à reculer, il se

retourna lentement. Et alors il comprit.

Derrière Bohem, comme surgies de nulle part, trois silhouettes étaient apparues. Le poil gris, les oreilles dressées, la tête basse, la gueule menaçante, les

babines retroussées laissant apparaître leurs crocs aiguisés, trois loups s'avançaient lentement, ventre contre terre.

Les compagnons de Bohem, tout aussi inquiets que les brigands, s'écartèrent sur la droite et la gauche pour laisser passer les Brumes qui arrivèrent à la

Les compagnons de Bohem, tout aussi inquiets que les brigands, s'écartèrent sur la droite et la gauche pour laisser passer les Brumes qui arrivèrent à la

hauteur du jeune homme. Le louvetier avait toujours les yeux fermés. Mais il souriait à présent. Les loups passèrent tout contre lui, frôlèrent ses jambes, puis

s'arrêtèrent quelques pas plus loin, alignés, prêts à bondir. Soudain, Bohem ouvrit grand les yeux. Il dévisagea les brigands devant lui, de son regard bleu

perçant.

Les six hommes n'attendirent pas un instant de plus. Ils firent volte-face et grimpèrent en courant vers le sommet de la butte. Les trois loups partirent

aussitôt à leurs trousses en hurlant.

Bohem se retourna lentement et sourit à ses compagnons.

– Ne vous inquiétez pas, dit-il, ils vont simplement leur faire peur.

– Que… Mais… balbutia La Rochelle, sidéré. Comment ça, simplement leur faire peur ? Mais… Qu'est-ce que tu racontes Bohem ?

– Ils ne vont pas les attaquer.

Les hurlements des loups disparurent bientôt au-delà des collines.

– Mais… Qu'est-ce qu'ils faisaient là, ces loups ? reprit La Rochelle, toujours aussi perplexe.

– Eh bien, je suis un louvetier, non ?

– Et alors ? s'exclama Vivienne. Cela fait combien de temps qu'ils sont là ?

Bohem haussa les épaules.

– Je ne sais pas. Ils sont toujours plus ou moins là. Écoutez, nous sommes en route pour sauver les Brumes, je vous rappelle. Il serait peut-être temps que

vous preniez l'habitude de les côtoyer…

– Mais tu aurais tout de même pu nous prévenir que nous étions suivis par des loups !

– Le principal, c'est qu'ils nous aient tirés d'affaire, non ?

Mjolln se mit à rire à côté de Vivienne.

– Tu es aussi fou que ta mère, louvetier ! Aussi fou, ça oui !

La Rochelle secoua la tête.

– Eh bien, maintenant, on est prévenus ! Nous ne sommes pas les seuls invités au voyage de monsieur Bohem…

Vivienne s'approcha du louvetier et se glissa dans ses bras. L'arrivée des loups lui avait fait encore plus peur que celle des brigands, et elle avait besoin

d'être réconfortée. Elle serra Bohem contre elle. Puis elle leva les yeux vers lui. Ce qui l'inquiétait le plus, en vérité, ce n'était pas les Brumes, mais Bohem

lui-même. Elle avait de plus en plus de mal à le comprendre, et elle sentait qu'il se passait dans sa tête des milliers de choses qu'elle ne pourrait jamais

partager. Bohem changeait, il devenait imprévisible, secret, et elle devait l'accepter, l'aider même. Mais elle avait l'impression que plus ils avançaient, plus

cela devenait difficile.

– Remettons-nous en route, suggéra-t-elle.

– Allons, vous manquez de savoir-vivre, mes amis ! répliqua aussitôt Mjolln derrière eux. Ahum ! Ce n'est pas parce que des brigands ont interrompu

notre repas, ça non, que nous ne devons pas le finir… Tada !

– Mjolln, emporte la fin de ton repas sur ton poney, répondit gentiment Bohem. Je crois que Vivienne et Fidélité n'ont pas très envie de rester ici. Et ces

brigands nous ont fait perdre assez de temps…

Le nain acquiesça en grimaçant.

Ils rangèrent leurs affaires et se remirent rapidement en route vers le nord sans plus se parler. La Rochelle et Mjolln partageaient sans doute l'inquiétude de

Vivienne. Ils se demandaient quelles autres surprises Bohem allait leur réserver. Ils n'avaient pas encore eu le temps de s'habituer à son étrange lien avec les

Brumes. Mais ils devaient se rendre à l'évidence. La mission de Bohem avait déjà commencé.

En haut d'une colline, au-dessus de leur route, un merle blanc se posa sur la plus haute branche d'un pommier. Il les regarda passer, immobile et

silencieux.

*

* *

– Ce traître de Livain est en train de s'allier au royaume de Chastel, par le biais de son épouse. Je ne pourrai affronter seul deux ennemis aussi puissants.

Je dois trouver de l'aide, moi aussi. Demain j'enverrai l'un de mes conseillers en Gaelia, afin d'y trouver un allié à mon tour. Je ne vois pas d'autre solution.

Emmer Capigesne était assis au bout de la grande table de merisier où il mangeait avec Hélène de Quienne, son épouse, dans la longue salle du palais des

Ducs de Pierre-Levée. Ils étaient seuls, en tête à tête, au milieu de cette pièce immense, et la tension entre eux ne cessait de grandir. Le roi de Brittia, tout

entier à la guerre qui s'annonçait, était chaque jour un peu plus énervé, impatient. Hélène, quant à elle, était de plus en plus furieuse à l'idée de ne pouvoir

empêcher ce conflit qu'elle trouvait ridicule. Et le départ de Bohem et Vivienne l'avait laissée bien seule. Ses promenades matinales avec le louvetier lui

manquaient, tout comme lui manquait la jeune voix de Vivienne récitant ses beaux poèmes. Elle se sentait abandonnée. Car Bemart de Ventadorn, le jeune

troubadour qu'elle chérissait tant, était parti lui aussi. Sans explications. Un matin, il avait quitté la cour de la duchesse sans prévenir personne. Mais Hélène

devinait la raison de son départ, bien sûr. Il avait peur. Peur des sentiments qu'elle éprouvait pour lui. Et sans doute avait-il raison.

La duchesse soupira. Elle leva les yeux vers son époux. Comme il avait changé ! Si vite ! Il n'avait que vingt et un ans, dix de moins qu'elle, et pourtant il

parlait déjà comme un vieux roi, débordant de haine. Les doux yeux bleus dont elle était tombée amoureuse étaient devenus deux billes de colère. Il avait

perdu la fraîcheur de son teint rose, la légèreté de sa coiffure blonde. C'était un homme à présent, un chef de guerre. Tout ce qu'elle détestait. Tout ce qu'elle

redoutait.

– Le peuple de Gaelia a trouvé la paix il y a près de vingt ans, Emmer, pourquoi l'inciter à plonger dans de nouvelles guerres ?

– Gaelia est notre plus proche voisin, Hélène. Nos deux histoires sont liées depuis la nuit des temps. Ce sont des hommes de Brittia qui, par le passé, ont

apporté à ce pays culture et richesse…

Hélène leva les yeux au plafond. Elle ne partageait pas du tout l'avis de son époux sur la question. De longues conversations avec Mjolln le Cornemuseur,

originaire de cette île lointaine, avaient d'ailleurs confirmé son impression : pour elle, Gaelia avait subi l'invasion des forces religieuses de Brittia et y avait

perdu non seulement son identité, mais aussi la paix. Les guerres s'étaient succédé pendant des dizaines d'années, déchirant le pays, séparant les peuples,

divisant la terre. Il avait fallu l'arrivée d'Aléa et de son époux, Erwan, pour que la nation retrouve son unité… Elle ne pouvait supporter l'idée que son époux

allait à nouveau entraîner ce pays meurtri dans des conflits stériles.

– Emmer, la guerre que vous appelez de vos vœux est une aberration. Des centaines, des milliers d'hommes vont mourir, pour rien. Des hommes qui ont

des familles, des femmes, des enfants.

– Je n'ai pas appelé cette guerre de mes vœux, Hélène, je ne fais que répondre à l'attaque de Livain vii le Jeune, roi de Gallica, qui a osé venir vous

agresser ici même, dans ce palais ! Dois-je vous le rappeler ?

– Cette histoire est oubliée, Emmer ! Elle n'a aucune importance !

– Ce n'est pas à vous d'en juger ! J'estime, moi…

– Pourquoi ne serait-ce pas à moi d'en juger ? C'est moi que Livain est venu menacer, pas vous !

Le roi poussa un long soupir.

– Hélène, nous avons déjà eu cette conversation, il ne sert absolument à rien de recommencer. Ma décision est prise, et, de toute façon, si je n'attaque pas

le premier, c'est Livain qui nous attaquera, vous le savez aussi bien que moi. Il a déjà commencé ses tractations auprès du pape et de la Milice du Christ !

– Uniquement parce qu'il se sait menacé ! Il n'est pas trop tard pour la diplomatie, Emmer. Il est

encore temps de trouver un arrangement à l'amiable dans

cette ridicule affaire d'honneur.

– Il ne s'agit pas seulement d'honneur, Hélène. Pourquoi Livain voulait-il absolument enlever ce jeune louvetier dont tout le monde ne cesse de parler ? Et

pourquoi l'avez-vous protégé, vous, dans notre palais ? C'est un enjeu beaucoup plus grand qu'une simple question d'honneur.

– Mais vous ne savez pas, vous-même, ce que représente Bohem ! Vous ne comprenez pas l'importance qu'il a ! Et pourtant, vous l'utilisez vous aussi

comme prétexte à cette guerre…

– Ce n'est pas de prétextes dont cette guerre a besoin, c'est d'une victoire !

– Épargnez-moi vos formules de politicien, Emmer !

– Si vous ne vouliez pas épouser un politicien, il ne fallait pas choisir un roi ! La guerre qui m'attend sera assez difficile sans que j'aie en plus à supporter

tout ceci, Hélène ! Vous ne m'aidez vraiment pas !

– Je n'ai pas envie de vous aider, Emmer, pas le moins du monde ! Je ne veux qu'une seule chose : empêcher cette guerre.

– Eh bien, vous n'y arriverez pas, alors, parlons d'autre chose ! Ma décision est prise, demain, mon conseiller partira pour Gaelia, et mon armée se

préparera pour cette guerre. Je ne changerai pas d'avis.

Hélène reposa ses couverts sur la table, se leva brusquement et quitta la grande salle à manger sans adresser un seul regard à son époux.

Le lendemain, elle avait quitté le palais.

*

* *

Il fallut six longues journées à Bohem et ses compagnons pour arriver aux portes de Camute. Six journées de chevauchée à travers les forêts et les coteaux

de Turan et de Bleizis, contournant les villes et les villages, parcourant les vignobles, franchissant les rivières, affrontant parfois les pluies battantes de

l'automne. Ils dormaient à la belle étoile, se réveillaient avec le soleil, voyageaient tout le jour et s'endormaient tôt le soir tant ils étaient fatigués.

Quand ils arrivèrent enfin en vue de la ville du Devoir, au soir du sixième jour, aucun ne dissimula son enthousiasme à l'idée de retrouver un peu de

confort.

– C'est magnifique ! lâcha Vivienne en admirant la silhouette crénelée de la ville.

– Ça, oui, c'est une belle vue. Allons-y ! les encouragea Mjolln.

– Cette fois-ci, glissa Bohem, je crois que je vais porter une capuche et me faire discret. Je préférerais qu'on ne me reconnaisse pas…

– De toute façon, je ne suis pas sûr que nous pourrons rester longtemps anonymes, se moqua La Rochelle. Une jeune femme aussi belle que Vivienne et

un personnage aussi singulier que monsieur Abbac, avec sa cornemuse sur le dos et son chapeau à plume, je doute que nous passions inaperçus… Sans

parler de nos deux boucles d'oreille, Bohem. Si nous cherchions à nous faire repérer, nous ne pourrions pas mieux nous y prendre !

– Tu as raison… C'est pour ça que je porterai ma capuche. Mjolln, tu peux peut-être essayer de cacher un peu ta cornemuse et ne pas mettre ton chapeau…

Le nain s'exécuta en grognant, puis ils se remirent en route vers la porte de Carnute.

C'était une grande cité fortifiée perchée sur un éperon calcaire, entre deux bras de rivière. Le centre de la ville, où s'érigeait une splendide basilique

romane, était entouré de vieux remparts, et un deuxième mur enclavait les constructions plus récentes qui s'étaient développées plus bas sur les flancs de la

colline. Des rues zigzaguaient entre les maisons pour relier la partie haute et la partie basse de la ville. Des faubourgs déjà denses s'étendaient vers la vallée

depuis les grandes portes fortifiées.

Bohem et ses compagnons passèrent sous la grande porte sud. Le soleil était en train de disparaître à l'horizon. Un voile orangé recouvrait la ville tout

entière. Les sabots des chevaux claquèrent sur les pavés de l'enceinte, puis s'étouffèrent sur la terre marron et la paille qui parsemait la chaussée. Il y avait

tant de passage sous la grande porte que personne ne fit attention à eux. Ils entrèrent dans Carnute

comme des dizaines d'autres et suivirent le flot de l'avenue

vers les hauts quartiers. À cheval, ils ne pouvaient éviter de contourner les tertres, en empruntant les larges escaliers réservés aux piétons qui permettaient

d'accéder plus rapidement au sommet de la butte.

L'air était saturé par les drogues des épiciers et des apothicaires, quand elles parvenaient à couvrir l'odeur nauséabonde des déchets qui s'écoulaient au

milieu de la rue. Quelques bêtes ici et là traînaient sur la chaussée, des cochons reniflant les détritus, des biques devant un chevrier, des chiens jouant avec les

enfants… Il y avait encore de nombreux commerçants malgré la venue du soir ; ils profitaient des tout derniers rayons du soleil pour essayer de vendre

encore leurs marchandises. Drapiers, merciers, pelletiers, tanneurs, ils se succédaient le long des ruelles sinueuses, affublant les murs de mille teintes

bigarrées. Certains rangeaient leurs tentes, repliaient les éventaires, d'autres continuaient de haranguer les passants : les femmes qui portaient leurs enfants à

bout de bras, les seigneurs en étape, les clercs, les transporteurs poussant leurs mulets chargés de provisions ou les nombreux étudiants qui aimaient à traîner

tout le soir dans les rues de Carnute. On les voyait par petits groupes, ces étudiants vêtus de noir, riant et parlant fort, bras dessus, bras dessous, discutant

devant les tavernes un godet à la main, ou assis autour des petites places. Quelques-uns se livraient même à la dispute en pleine rue, non sans une certaine

forfanterie, prolongeant sans doute le travail effectué le jour chez un maître…

Il régnait dans la ville un esprit singulier, sensiblement différent de celui que Bohem avait découvert à Pierre-Levée. Il suffisait de traverser quelques rues

pour comprendre que Carnute appartenait aux étudiants et à leurs maîtres. C'était une ville de savoir et de jeunesse à la fois. De nombreux maîtres y tenaient

école et université et les étudiants logeaient dans des collèges dispersés dans le centre de la cité. Chrétien de Troyes avait sans doute vu juste : le louvetier

avait des chances de trouver dans ce haut-lieu de la connaissance les réponses à ses questions.

Quant à l'architecture des principaux bâtiments, elle révélait la forte présence des Compagnons dans cette ville du Devoir. Les églises et tous les édifices

civils avaient bénéficié du savoir-faire des bâtisseurs et l'on apercevait ici et là des chefs-d'œuvre inégalés. Abbatiales, collégiales, chapelles, et bien sûr, au

sommet, dominant la ville dans sa splendeur vertigineuse, allumée des mille feux qui scintillaient à travers ses vitraux, la basilique de Carnute, merveille

romane, qui avait échappé de justesse quelques années plus tôt à un terrible incendie.

Bohem et ses amis arrivèrent bientôt au cœur de la cité, sur la grande place pavée qui entourait la basilique. Bohem vit alors que les gens commençaient à

les regarder et peut-être à les reconnaître. Il fit signe à ses compagnons de se dépêcher avant qu'une nouvelle foule ne se forme !

– Maître Abbac, dit le louvetier en se tournant vers Mjolln, nous te faisons confiance pour le choix d'une auberge. Ne restons pas trop longtemps dans la

rue !

Le Cornemuseur fit un geste de la tête vers Bohem pour le remercier. Et il indiqua un établissement que, sans doute, il avait déjà repéré.

C'était une auberge à plusieurs étages, haute et étroite, coincée entre une taverne et la boutique d'un drapier. Sa façade en colombages était décorée de

fleurs, d'enseignes multiples, pendues les unes en dessous des autres sur deux chaînettes noires, et d'un grand panneau peint où l'on pouvait lire le nom de

l'endroit : *le Pique-Puce.*

Ils traversèrent la place et se rendirent devant l'établissement où ils confièrent leurs chevaux au palefrenier. Puis ils entrèrent à l'intérieur pour souper au

moment même où le soleil disparut complètement derrière les remparts de Carnute.

*

* *

L'équipée de Bernard de Laroche et de Guillaume del Pech les mena de ville en ville, guidés par la rumeur de l'avancée de Bohem et poussés par la

menace de la Milice du Christ qui remontait rapidement leur piste. Jamais de toute leur vie ils n'avaient voyagé aussi loin de chez eux. Mais plus rien ne les

retenait à Nabomar. L'un comme l'autre avaient tout perdu dans l'incendie. Leur maison et leur famille. Alors, ils partaient sans remords, le cœur déchiré par

la perte d'êtres chers, mais l'âme soulagée de quitter une région qui était devenue leur tombeau.

De relais en relais, les deux Bons Hommes de Nabomar avaient changé plusieurs fois de chevaux pour ne pas traverser le pays sur des bêtes fatiguées,

mais il semblait que les Miliciens avaient des montures de guerre mieux entraînées et qu'ils ne cessaient de gagner du terrain. La veille, Bernard et Guillaume

leur avait échappé de peu : les Miliciens étaient arrivés au milieu de la nuit dans la ville même où tous deux s'étaient arrêtés. Ils avaient dû fuir au petit matin

sans faire de bruit et avaient galopé tout le jour sans oser regarder derrière eux.

Au fur et à mesure qu'ils avançaient vers le nord du pays, l'humeur de Bernard était de plus en plus sombre. Il commençait à douter qu'ils puissent

rejoindre Bohem à temps, et il était pourtant de plus en plus convaincu que ce jeune homme était le seul à pouvoir les défendre. Personne d'autre dans tout le

pays ne prendrait le risque de s'opposer au pape et au roi de Gallica en acceptant de protéger ces prétendus hérétiques. Et il ne faisait aucun doute que si les

Miliciens de Dumont Desbardes les rattrapaient, Bernard et Guillaume seraient exécutés sur place et sur-le-champ. Bernard ne pouvait supporter cette idée.

Ils avaient traversé tant de pays, échappé de si peu à la mort, par deux fois ! Cela ne pouvait pas se terminer ainsi ! Le Bon Homme ne cessait de penser à sa

femme et à leur fils. Aux flammes qui les avaient emportés. Il devait tenir sa promesse. Faire connaître au monde toute la vérité.

Au soir du dixième jour, ils étaient arrivés épuisés au comté de Pierevain. Leurs vêtements étaient de plus en plus sales, leurs visages de plus en plus

marqués. L'argent commençait à manquer et ils ne pouvaient plus se payer de belles auberges. Ils devaient se contenter des dortoirs bondés qu'on trouvait

dans les petites tavernes.

Or, ce fut justement dans la salle à manger de l'un de ces établissements que Guillaume et Bernard eurent enfin des nouvelles récentes de l'homme qu'ils

recherchaient. En écoutant discrètement la conversation de leurs voisins de chambrée, ils apprirent que Bohem était parti la veille de Pierre-Levée pour

rejoindre Carnute. Ils étaient si près du but ! Plutôt que de perdre une nuit sur place, les deux Bons Hommes décidèrent de reprendre aussitôt la route pour

chevaucher toute la nuit et tenter de rattraper le louvetier.

Pour la seconde fois, mais sans le savoir, ils échappèrent de peu à la Milice du Christ qui arriva dans la ville quelques instants à peine après leur départ

précipité.

Chapitre 3

RÉCEPTIONS

Tôt le matin, Bohem quitta l'auberge du *Pique-Puce* pour aller en solitaire dans les ruelles de Carnute. La veille, il avait prévenu ses amis qu'ils ne

devaient pas s'attendre à le voir de la journée, car il avait à faire, et parce qu'il devait être seul. Les autres avaient accueilli la nouvelle avec peu

d'enthousiasme, car ils n'aimaient pas le laisser, mais ils s'étaient résolus à visiter la ville de leur côté s'il promettait de donner de ses nouvelles avant le soir.

En arrivant à Carnute, Bohem avait remarqué la rue dans laquelle il semblait y avoir le plus grand nombre d'étudiants, un peu plus bas, au sud de la

basilique. Sans hésiter, il retrouva son chemin et arriva devant l'une des tavernes où étaient en effet rassemblés de nombreux jeunes gens portant le chapeau

noir des étudiants. En vérité, la plupart le portait accroché à la ceinture, comme ce devait être la mode. Le soleil n'était pas levé depuis longtemps, mais ils

étaient déjà nombreux à l'intérieur et devant la taverne, attendant sans doute le cours d'un maître qui enseignait dans le quartier. Bohem se demanda même si

certains n'avaient pas passé la nuit ici et ne s'étaient pas encore couchés ! L'ambiance était à la plaisanterie, on s'amusait et l'on riait fort.

Le louvetier s'avança parmi eux et entra à l'intérieur de la taverne bruyante en essayant de ne pas se faire remarquer. Il alla s'accouder au haut comptoir de

bois où on lui servit du lait chaud au miel, préparation que tous les étudiants semblaient boire à cette heure matinale…

Il resta un moment à écouter les conversations et à regarder les gens tout en buvant sa boisson chaude. Jamais il n'aurait imaginé, à l'époque où il habitait

Villiers-Passant, que des jeunes gens de cet âge pussent consacrer leur vie à étudier ainsi. Ils semblaient tellement à l'aise, tellement détendus. De quoi

pouvaient-ils donc vivre ? Combien de temps encore allaient-ils étudier ? Leur vie était tellement différente de celle des jeunes gens de Tolsanne ! Cela lui

semblait presque grotesque, et pourtant, il les enviait. Il se demandait ce qu'ils pouvaient apprendre, auprès de leurs maîtres, et à quoi leur servirait ce savoir.

Il se rappela alors ses longues conversations avec Hélène de Quienne, toutes les choses qu'elle lui avait apprises… Et toutes celles qu'il lui restait à

apprendre. Il aurait aimé, lui aussi, passer des heures, des semaines, des années même à découvrir les sciences pour mieux comprendre le monde. En parlant

avec Hélène il avait vite compris que le savoir était l'une des clés essentielles de la liberté et que l'ignorance dans laquelle on laissait s'enfermer les jeunes des

petites villes et des campagnes était la pire des prisons.

– Vous êtes Bohem, n'est-ce pas ?

Le louvetier se retourna, surpris. Il découvrit alors le jeune homme installé derrière lui, accoudé au comptoir, et qui dégustait lui aussi une grande tasse de

lait au miel. Il devait avoir à peu près le même âge que lui mais il était beaucoup plus grand, presque aussi grand que Trinité, songea Bohem. Il portait, plié

sous son bras, son chapeau d'étudiant. Il avait le regard rieur et la mine sympathique.

Bohem hésita un moment, embarrassé. Il n'avait vu aucune affiche dans la ville annonçant que la Milice ou le roi le cherchaient ici aussi, mais il était tout

de même sur ses gardes. Carnute était dans le comté de Bleizis, un fief de la couronne de Gallica… À priori, il n'était pas en terre amie.

– Oui, c'est moi, avoua-t-il finalement – car de toute façon il aurait été vain de le nier : l'étudiant l'avait bien sûr reconnu. Et vous ?

Le jeune homme sourit et lui tendit la main.

– Je m'appelle Pierre Derisier, je suis étudiant… comme tous les gens qui sont présents dans cette pièce… à part vous.

Bohem grimaça.

– Si vous espériez passer inaperçu, je pense que c'est raté ! murmura l'étudiant en lui adressant un clin d'œil.

– En effet… Je suis venu voir des étudiants, au moins, je ne me suis pas trompé d'endroit !

– C'est certain ! Mais que nous vaut l'honneur ?

Bohem fronça les sourcils. L'étudiant se moquait-il de lui ou était-il sérieux ? Entendait-il vraiment que c'était pour eux un *honneur* de voir Bohem ? Les

habitants de Camute faisaient-ils courir à son sujet les mêmes légendes que dans les terres de la duchesse ? De toute façon, il était trop tard pour se méfier.

De plus en plus d'étudiants à l'intérieur de la taverne le dévisageaient.

– Je cherche à rencontrer Courage de Carnute…

– Ah ! Je vois ! Alors, en effet, vous êtes venu au bon endroit. Je dois pouvoir vous mener jusqu'à lui. Il dispute ce matin même près de la fontaine Saint-

André. Je pense qu'il sera heureux de vous rencontrer…

– Vous croyez qu'il me connaît ? s'étonna Bohem.

– Si je le crois ? répliqua l'étudiant. Mais j'en suis sûr ! Bohem, tout le monde vous connaît, ici ! Et, si je peux me permettre, vous devriez faire plus

attention, d'ailleurs, car certains vous tiennent pour responsable du conflit entre Livain et Emmer… Or ici, au comté de Bleizis, nous sommes

géographiquement au cœur même de ce conflit.

– Comment pourrais-je être responsable d'un conflit auquel je ne participe pas ? s'offusqua Bohem. Les seuls responsables d'un conflit ne sont-ils pas

ceux qui, justement, s'affrontent ?

– Rassurez-vous ! s'exclama le jeune homme en prenant Bohem par le bras. Nous autres, étudiants, nous savons bien que vous n'y êtes pour rien. Et vous

êtes en sécurité dans cette taverne. Mais je n'en dirais pas autant pour toute la ville… Où êtes-vous installé ?

– Mes amis et moi avons dormi à l'auberge du *Pique-Puce*…

– C'est une très bonne auberge, et les patrons sont de braves gens, mais vous pouvez difficilement vous exposer davantage ! Vous êtes en plein centre de

Carnute ! Si vous voulez mon avis, vous devriez chercher asile ailleurs… Un endroit plus discret. Et si vous ne trouvez pas, vous pouvez toujours venir dans

notre collège, Bohem. Vous y serez plus tranquille, et nous pourrons échanger nos idées ! Votre

histoire nous passionne !

Bohem leva les yeux au plafond.

– Je vois, reprit l'étudiant. Vous devez en avoir assez que les gens vous parlent de tout cela… Je suis désolé. Je ne voulais pas vous importuner. Allons,

Courage va bientôt arriver à la fontaine Saint-André, et nous ferions bien de nous mettre en route si nous ne voulons pas le rater.

– Cela ne vous dérange pas de me conduire jusqu'à lui ?

– Pas le moins du monde, Bohem. Et je suis sûr que la plupart de mes collègues ici présents sont morts de jalousie ! Allons-y ! l'invita l'étudiant en payant

leurs deux boissons.

Bohem le suivit en évitant de croiser le regard des autres clients de la taverne.

*

* *

– Je vous remercie de votre disponibilité, maître.

Dès qu'il avait compris à qui il avait affaire, Courage de Carnute avait annoncé aux étudiants rassemblés sur la petite place que la dispute était annulée et,

sous le regard envieux de ses élèves, il avait emmené Bohem chez lui afin qu'ils puissent s'entretenir au calme.

Le vieux maître habitait une maison étroite près de l'ancienne enceinte, dans la partie haute de la ville. Partageant son temps entre les collèges de Carnute et

les cours privés qu'il donnait aux enfants des nobles de la ville, il gagnait suffisamment bien sa vie pour s'offrir les services d'une femme qui habitait le rez-

de-chaussée et qui s'occupait de sa maison comme de ses repas. Courage jouissait d'une exceptionnelle longévité et, du haut de ses soixante-quatorze ans, il

était sans doute l'une des plus anciennes figures du quartier. Pourtant il était encore en parfaite santé et montait sans difficulté le petit escalier qui menait à ses

appartements.

Installés dans une grande pièce du haut, au milieu des livres et des parchemins, Bohem et le vieux maître discutaient à l'abri des regards.

– C’est un plaisir, jeune homme, que de pouvoir confronter la réalité aux légendes qui courent sur votre si jeune personne…

– Je doute qu’il y ait beaucoup de vérités dans tout ce que vous pouvez avoir entendu à mon sujet, maître. Je suis très étonné de la vitesse à laquelle ces

– Je doute qu’il y ait beaucoup de vérités dans tout ce que vous pouvez avoir entendu à mon sujet, maître. Je suis très étonné de la vitesse à laquelle ces

légendes se sont répandues…

– C’est le propre des légendes, mon ami.

– Cela me met très mal à l’aise…

– Allons, ne soyez pas trop modeste ! se moqua le vieil homme en allumant une pipe.

Enfoncé dans un large fauteuil, fumant avec désinvolture, on voyait qu’il avait l’habitude de passer de longues heures ici, assis au milieu de ses nombreux

ouvrages. Son vieux corps épousait parfaitement la forme du fauteuil et il y avait sur des petites tables autour de lui toutes les choses dont il pouvait avoir

besoin pendant ses longues après-midi de lecture. Les chaises ici et là indiquaient que quelques étudiants devaient venir parfois pour l’écouter sans doute, ou

pour profiter de sa riche bibliothèque.

– Vous savez, reprit Courage en pointant sa pipe vers Bohem, les légendes se nourrissent toujours d’un fond de vérité. C’est pour cela que j’aime les

étudier car elles sont souvent le reflet d’une vérité passée. Ce qu’on dit de vous ne peut donc pas être complètement faux… Je suis sûr qu’il y a du vrai dans

tout cela…

Bohem haussa les épaules.

– Il semble notamment que vos liens avec les Compagnons du Devoir soient bien réels.

– Ils m’ont aidé plusieurs fois, et l’un de mes amis est Compagnon. Je suis assez sensible à leur façon de voir les choses…

Le vieil homme hocha lentement la tête, comme s’il approuvait lui aussi.

– Je travaille souvent avec la cayenne de Carnute, vous savez. Nous échangeons quelques points de vue. Nous ne sommes pas toujours d’accord, mais

nous partageons des valeurs essentielles.

– Vous allez dans la cayenne ?

– Oui. Les Compagnons m'invitent de temps en temps dans leur atelier… Vous savez, le Devoir est une école. Les Compagnons sont étudiants et

professeurs, tout comme moi. L'atelier de Carnute ne se contente pas de parler d'artisanat. On y discute souvent de philosophie… Et ces derniers temps, on y

parle aussi de vous !

– Vraiment ? s'étonna le louvetier.

– Bien sûr ! Et ce qu'on dit de vous là-bas est certes moins farfelu que ce que l'on entend dans les tavernes. Ce sont ces anecdotes-là qui me donnaient

envie de vous rencontrer, et c'est pour cela que je suis bien heureux de vous recevoir ici, même si, vous vous en doutez, cela risque d'être assez mal perçu

par plusieurs autorités de la ville, à commencer par l'évêque.

– Je ne voudrais pas vous causer le moindre ennui…

Courage fit un geste de la main pour rassurer Bohem.

– Ne vous inquiétez pas, l'évêque est un ami ! Nous avons bien des divergences d'opinion, mais au fond, nous nous entendons bien, et il se contentera de

me sermonner, pour la forme ! Mais vous ne m'avez pas dit la raison de votre visite. Vous allez m'expliquer tout cela, mais avant tout, voulez-vous boire

quelque chose ?

– Non, je vous remercie… Je viens de le faire avec l'étudiant qui m'a conduit jusqu'à vous.

– Entendu. Peut-être voulez-vous fumer, vous aussi ? J'ai de nombreuses pipes qui viennent des quatre coins de Gallica…

– Non, non, sans façon. Je n'ai fumé qu'une seule fois dans ma vie, c'était avec des Compagnons, justement, et cela m'a fait un effet que je ne suis pas

près d'oublier !

Le vieil homme se fendit d'un rire profond.

– Je vois. Alors, dites-moi, Bohem le Louvetier, quel bon vent vous amène ?

– C’est Chrétien de Troyes qui m’a conseillé de venir vous voir, maître.

– Chrétien ? Ah, oui, un brillant jeune homme. Sans doute l’un des clercs les plus brillants qui aient assisté à mes cours. Mais il est plus épris de poésie

que de philosophie… C’est dommage. Il aurait fait un brillant philosophe ! Et pourquoi vous a-t-il conseillé de venir me voir, ce brave garçon ?

– Maître, vous allez me prendre pour un fou et croire peut-être que les légendes qui courent à mon sujet sont plus réelles que vous ne le pensiez, mais je

cherche une chose au sujet de laquelle nous n’avons trouvé aucun écrit, et qui n’est mentionnée que dans des textes sur la mythologie païenne…

– Mais le paganisme me passionne, Bohem, n’ayez crainte ! Je ne me contente pas, loin de là, d’étudier les arts du *trivium*...

Bohem fit une moue embarrassée. Il ne savait absolument pas de quoi Courage voulait parler.

– Pardon ! Bien sûr ! Vous n’avez pas étudié, Bohem. Veuillez me pardonner, j’ai tellement l’habitude de parler avec mes étudiants que j’oublie que nous

sommes dans notre petit monde et notre petit jargon… Le *trivium*, c'est la grammaire, la rhétorique et la logique. Ce sont les sciences essentielles pour la

plupart de mes collègues, voyez-vous, mais à l'étude des mots je préfère, moi, l'étude des choses : l'astronomie, et puis la géométrie, l'arithmétique. J'essaie

d'inculquer à mes étudiants l'esprit de curiosité, d'observation, d'investigation. Et c'est dans cet esprit que nous étudions aussi les mythologies du passé.

– Y compris les mythologies païennes ?

– Bien sûr, toutes les mythologies ! Nous nous appuyons souvent sur les grandes figures du passé. Salomon, le sage de l'Ancien Testament, un ancêtre

que nous partageons d'ailleurs avec vos amis Compagnons, mais aussi Platon ou Aristote… Ce dernier disait déjà que la curiosité était mère de toutes les

sciences. Je dis souvent à mes élèves que nous sommes des nains juchés sur des épaules de géants. Nous voyons davantage et plus loin qu'eux, non parce

que notre vue est plus aiguë ou notre taille plus haute, mais parce qu'ils nous portent et nous élèvent de toute leur hauteur gigantesque…

– C'est-à-dire ?

– Le savoir des anciens est un promontoire du savoir de demain, Bohem. Alors n'ayez aucune crainte… Je n'ai rien contre le paganisme ! Quelle est cette

chose que vous cherchez ?

– Avez-vous déjà entendu parler des portes du Sid ?

Courage de Carnute hocha lentement la tête.

– Oui, cela me dit quelque chose… Ce sont des portes qui, selon la légende du pays de Gaelia, donneraient accès au monde des morts, n'est-ce pas ?

Bohem acquiesça, impressionné.

– Savez-vous où elles se trouvent ?

– Où elles se trouvent ? s'étonna le vieil homme. Allons, je ne sais pas si elles existent, Bohem ! Je connais la légende païenne de la nuit de Samain, où il

est question de ces portes et dont Odilon s'est inspiré quand il a formalisé la Toussaint, mais je ne pense pas que ces portes existent vraiment ! Je ne connais

personne qui les ait observées, en tout cas…

Bohem poussa un soupir. Il avait espéré un instant que le maître connaissait la réponse à cette question. Et il se demandait à présent comment il pourrait

faire, car ce Courage était sans doute l'un des hommes les plus instruits de Gallica, et si lui ne connaissait pas la réponse, qui donc pourrait l'aider ?

– Comme je vous le disais, Bohem, c'est une légende venue de Gaelia. N'est-ce pas le pays de vos ancêtres ? On dit que vous êtes le fils d'Aléa… Est-ce

vrai ?

– Je le crois.

Le vieil homme resta silencieux un moment. Il observait Bohem tout en tirant sur sa pipe.

– Je suis désolé, Bohem, dit-il finalement, je vous vois bien déçu… Mais vous ne devez pas vous décourager si vite. Vous n'êtes semble-t-il qu'au tout

début de vos recherches.

– Je vous remercie, maître. Je ne sais simplement plus trop où chercher…

– Puis-je vous demander pourquoi vous cherchez ces portes, Bohem, ou bien suis-je trop indiscret ? Cela a un rapport avec votre mère ?

Le louvetier hésita. Courage avait beau faire preuve d'une grande curiosité et d'une belle ouverture d'esprit, il n'en restait pas moins un membre de

l'autorité et un proche de l'Église. Pouvait-il comprendre la mission de Bohem ? Ne risquait-il pas de s'y opposer ? De le dénoncer au roi ?

– Je ne suis pas là pour vous juger, ajouta le vieil homme en voyant que le louvetier hésitait, mais seulement pour vous comprendre. Vous savez, j'ai moi-

même plusieurs fois cherché des choses qu'on ne voulait pas que je trouve… Je sais qu'on vous a déclaré hors-la-loi, Bohem, et que le roi de Gallica vous

recherche, mais je suis un homme de sciences, moi, pas un homme de loi. Je me suis plus d'une fois trouvé dans la même situation que vous. Vous pouvez

parler sans crainte.

parler sans crainte.

Bohem se redressa dans son fauteuil. Courage de Carnute lui inspirait confiance.

– Je cherche les portes du Sid, parce que c'est là que je veux guider les Brumes avant qu'elles ne disparaissent complètement…

Le savant hocha la tête.

– Je vois. Mmm. C'est tellement dommage que ces créatures disparaissent, n'est-ce pas ? Nous n'aurons pas eu le temps de les étudier, de les

comprendre…

– C'est ce qu'avait commencé à faire Philippe de Thaon, répliqua Bohem, mais son ouvrage est interdit aujourd'hui…

– Oui. Et c'est bien regrettable.

– J'en ai une copie !

– Vraiment ? Il faudra que vous me la montriez un jour ! C'est un ouvrage précieux. C'est une erreur que de ne pas vouloir comprendre le mystère des

Brumes. Ce que vous faites est bien, Bohem. J'admire votre courage. Sachez que nous ne sommes pas si éloignés que vous pourriez le croire. Je dois moi

aussi mener un combat contre l'ignorance…

– Je ne me pose pas la question en ces termes, maître. Pour moi, il s'agit simplement de sauver les Brumes.

Le vieil homme s'avança sur son fauteuil, s'approcha de Bohem et lui prit la main en un geste paternel.

– Vous êtes beaucoup plus que cela, Bohem. Vous représentez déjà quelque chose pour des milliers de gens. Et, si je peux me permettre de vous donner

un conseil, vous devriez y réfléchir.

– Que voulez-vous dire ?

– Pour le moment, vous n'agissez que par instinct. Mais vous devriez essayer de formuler cette certitude qui vous habite. De comprendre votre motivation,

votre instinct justement. Quelles sont les valeurs qui vous poussent à agir ? Pourquoi voulez-vous tant sauver les Brumes ? Et pourquoi vous êtes-vous senti

si proche des Compagnons, Bohem ? Les réponses sont au fond de vous. Il faut simplement que vous les formuliez. Vous qui avez déjà le goût de ne pas

croire aveuglément, il faut que vous compreniez par vous-même ce en quoi vous croyez.

– Comment cela ?

– Vous devez construire votre pensée, Bohem. Formuler vos propres valeurs. Vous devez pouvoir dire au monde ce en quoi vous croyez.

– Ce n'est pas si simple que cela. Je n'ai que des émotions, des envies… Et vous, Courage, en quoi croyez-vous ?

Courage se renfonça dans son fauteuil en souriant.

– Vous seriez surpris, Bohem, si j'avais le temps de vous dire tout ce en quoi je crois ! Car, je vous l'ai dit, je crois que nous sommes plus proches que

vous ne pouvez l'imaginer.

– Mais, alors, dites-moi ce en quoi vous croyez, maître ! Peut-être cela pourrait-il m'aider…

– Je crois en la toute-puissance de la nature, Bohem. Je crois que le cosmos est un ensemble organisé et rationnel. Si l'Église et moi-même nous opposons

si souvent, c'est parce que je veux expliquer la Genèse selon les lois naturelles. J'essaie d'analyser la bible *secundum physicam et ad litteram*, selon les lois

de la physique et à la lettre. Je crois, Bohem, que l'homme est le maître de la nature et qu'il doit continuer sur cette terre l'œuvre de Dieu. Nous sommes des

bâtisseurs, et c'est ce qui me rapproche, moi aussi, des Compagnons. Je ne crois pas, contrairement à ce que l'Église nous a toujours appris, que l'homme

doive travailler en conséquence du péché, mon jeune ami, mais parce qu'il doit participer à la Création. C'est en tout cas le sens de mon enseignement.

– C'est… Oui. C'est proche de ce en quoi je crois également, balbutia Bohem.

– Vous voyez ! Vous savez donc déjà un peu ce en quoi vous croyez ! Nous avons le même défi, Bohem. Faire passer la connaissance dans les mains du

plus grand nombre, nous débarrasser des mensonges de jadis. J'essaie, moi, de confronter mon savoir aux réalités du quotidien, aux techniques scientifiques

et artisanales d'aujourd'hui. Je dis souvent à mes élèves que, à l'instar des Compagnons qui font le Tour de Gallica, ils doivent eux passer par les sept villes-

étapes de la connaissance : grammaire, rhétorique, dialectique, géométrie, arithmétique, astronomie et musique, mais qu'ensuite ils doivent les confronter aux

arts manuels, la physique et la mécanique et enfin au maître de tous les arts : la politique.

– Une vie entière ne suffirait pas pour connaître toutes ces sciences !

– La vie d'un seul homme, peut-être pas, mais nous sommes des milliers, Bohem. Un jour, peut-être, des dizaines de milliers. Ce qui compte, c'est que

chacun d'entre nous accepte de devenir un acteur de la Création… Ensemble.

– Je comprends, affirma le jeune homme en fronçant les sourcils. Je vais réfléchir à tout cela…

– Bohem, continuez vos recherches. Si vraiment elles existent, vous finirez par trouver les portes du Sid. Si elles n'existent pas, vous finirez par

l'apprendre également. Mais ne vous arrêtez pas là. Vous devez aller plus loin, mon jeune ami. Ne vous abritez pas derrière cette simple quête. Ne devenez

pas l'esclave de votre mission, aussi noble soit-elle. Devenez acteur de la Création, Bohem, ou bâtisseur, si vous préférez. Car, même quand vous aurez

trouvé vos fameuses portes, vous devrez continuer votre œuvre…

– J'aimerais prendre le temps de réfléchir à tout cela, maître, et je vous remercie de vos conseils, mais, malheureusement, il ne me reste que peu de temps

pour sauver les Brumes. Vous le savez, elles meurent chaque jour…

– Je comprends. Je ne vous retiens pas, Bohem, continuez vos recherches, mais n'oubliez pas ce que je vous ai dit. Vous devez vous comprendre vous-

même, trouver vos propres valeurs, et ensuite les défendre au dehors, les faire vivre et les confronter aux valeurs des autres.

– Je… Je n'oublierai pas, conclut Bohem.

Le jeune homme était ému. Il n'aurait su dire quoi, mais il s'était passé quelque chose pendant cette courte entrevue. Une complicité pleine de respect

s'était installée entre le vieil homme et lui. Il avait l'impression de ne pas avoir encore les moyens de comprendre tout ce qu'avait dit Courage, mais il sentait

au fond de lui que c'était important. Que ce dont avait parlé le philosophe était au cœur de sa vie. Que cela touchait même peut-être sa raison de vivre.

Il allait lui falloir du temps. Et le temps lui manquait.

Bohem se leva et serra vigoureusement la main du vieil homme.

– J’ai été très heureux de faire votre connaissance, Bohem. Vous êtes en puissance tout ce que les Compagnons m’avaient dit de vous, et bien plus encore.

Il ne tient qu’à vous de ne pas contenir la force qui vous habite. Allons, au revoir, et bonne route ! Je ne vous raccompagne pas, Bohem. Vous saurez trouver

tout seul votre chemin, n’est-ce pas ?

*

* *

Bastian le louvetier avait décidé d’un parcours dont il savait qu’il lui prendrait moins d’un mois, afin de pouvoir arriver dans la forêt de Roazhon le jour où

Bohem lui avait donné rendez-vous, tout en passant par le plus grand nombre de villes possible. Il entreprit donc de faire à cheval une grande boucle qui,

partant de Pierre-Levée, passerait par Riven pour remonter jusqu’à Aurilian avant de revenir vers le duché de Breizh.

La duchesse de Quienne avait ordonné à ses sujets que l’on aidât le jeune homme à préparer au mieux son long voyage. Le maître des écuries du palais lui

avait donné l’un de ses meilleurs chevaux et une selle en cuir faite pour les longs trajets. L’intendant avait rempli les sacs de Bastian de tous les vivres qu’ils

pouvaient contenir, et le forgeron lui avait offert une fort belle épée qui faisait grande impression. Vêtu de l’habit vert des louvetiers, il avait une fière allure et

ne passait pas inaperçu. Mais c’était justement ce qu’il cherchait.

Les deux premiers jours de son voyage il ne croisa personne, progressant rapidement vers l’est à la recherche de la première louveterie. Il profita de sa

solitude et de la monotonie du trajet pour méditer. Il en avait grand besoin. Le choix qu’il avait fait d’aider Bohem était un changement radical dans sa vie et il

ressentait le besoin de se convaincre qu’il avait bien fait. Mais avait-il vraiment le choix ? Car, s’il avait choisi de ne pas aider Bohem, aurait-il pour autant

échappé au bouleversement que s’apprêtaient à vivre tous les louvetiers ? Car même si ceux-ci refusaient d’y penser, il allait bien falloir qu’ils trouvent une

autre occupation le jour où les Brumes auraient toutes disparues. Et ce jour, on ne pouvait plus en douter, était de plus en plus proche.

Bastian avait besoin de nouveaux repères. Tout ce à quoi il avait cru jusqu'à ce jour était en train de s'écrouler. Tout ce que son père lui avait appris ne

servirait bientôt plus à rien. Et son père, justement, ne l'avait certainement pas préparé à cela. Jamais les louvetiers ne s'étaient réellement posé la question de

la fin des Brumes, eux qui pourtant passaient leur vie à les tuer…

Bohem prétendait que les Brumes ne sont pas des créatures du démon, contrairement à ce que l'Église prêchait depuis la nuit des temps. Et s'il avait

raison, cela signifiait par conséquent que les louvetiers, en tuant ces animaux merveilleux, avaient sans doute péché leur vie durant. Car si ces créatures

extraordinaires n'étaient pas l'œuvre du diable… elles ne pouvaient être que celle de Dieu ! Pourtant, ce n'était pas en ces termes que Bohem avait expliqué

les choses. Pour lui, qu'elles fussent créatures de Dieu ou pas n'avait aucune importance. Elles étaient belles et méritaient de vivre tout autant que les

hommes, c'était le seul argument du jeune homme.

En tout cas, Bastian était convaincu d'une chose aujourd'hui. Oui, elles étaient belles, ces créatures. Et la Licorne était la plus belle d'entre toutes. Il

n'oublierait jamais l'instant où il avait vu sa crinière pour la première fois. À quelques pas de lui. Si belle, si blanche, si pure et si lumineuse ! Comment

avait-il pu l'approcher, elle qu'aucun louvetier n'avait jamais vue ? Ce devait être un signe. Peut-être s'était-elle laissé approcher parce qu'elle savait que

Bastian, un jour, prendrait à son tour la défense des Brumes. Parce qu'elle l'espérait.

Quoi qu'il en fût, il avait fait son choix aujourd'hui. Ému par la générosité de Bohem et de ses compagnons, troublé par la beauté de la Licorne, et terrifié

par l'avenir incertain des louvetiers, Bastian était décidé à sauver les Brumes. Sauver toutes celles qu'il pourrait. Le plus possible, mais au moins une ! Une

Brume pour laver sa faute, pour effacer le souvenir de toutes celles qu'il avait dû tuer.

Le soir du deuxième jour, Bastian arriva en vue d'une louveterie à la frontière entre le comté de Pierevain et le duché de Quienne.

C'était une belle demeure de pierre, isolée à l'orée d'un grand bois. Une lumière dorée brillait à l'intérieur. Bastian arrêta son cheval devant le chemin de

terre et observa pendant quelques instants le bâtiment et ses alentours. Tout était calme. On entendait seulement le grincement de la poulie en bois d'un puits

de pierre et les quatre chevaux attachés dans les écuries.

Bastian se remit en route et descendit de cheval devant la louveterie. Un homme apparut à la porte, tenant dans la main une aile de poulet cuite qu'il avait

déjà bien entamée.

– Ah ! dit-il en voyant le costume vert de Bastian. Nous nous demandions qui pouvait bien arriver à cette heure ! Tu as de la chance, confrère, nous

sommes en plein repas ! Sois le bienvenu.

Bastian partit attacher son cheval et entra dans la louveterie. Il vit trois autres hommes à l'intérieur, attablés près d'une haute cheminée où brûlait le feu sur

lequel ils avaient cuit leur dîner.

La maison était grande et témoignait du riche passé de leur profession. À l'époque où les Brumes étaient encore nombreuses, il devait y avoir une

quinzaine de louvetiers qui logeaient entre ces murs les jours de chasse. Mais à présent, la louveterie semblait bien vide. La poussière s'accumulait sur les

derniers meubles et l'on avait entassé dans un coin plusieurs chaises qui ne servaient plus.

– Bonjour, dit-il en prenant place à leur table, je suis Bastian, de Roazhon.

– Bastian ! s'exclama l'un des convives ! Pardieu, j'ai déjà entendu parler de toi ! N'es-tu pas celui qui a le plus grand nombre de Brumes à son actif dans

tout le duché de Breizh ?

– C'est ce que l'on dit, oui, répondit Bastian qui aurait préféré sans doute que ce détail ne fut pas connu de ses hôtes. Mais j'ai arrêté de chasser

maintenant…

– Vraiment ? Il faut dire, les Brumes sont tellement rares maintenant, je comprends que l'on puisse se décourager ! Nous étions justement en train d'en

parler ! Mais ne parlons plus de tout cela, nous sommes là pour nous changer les idées. Vas-y, sers-toi, il y a à boire et à manger ; et du poulet plus qu'il

n'en faut !

– Merci.

Mais Bastian attendit avant de se servir. Il était mal à l'aise parmi les louvetiers, car ceux-ci ne savaient pas encore la raison de sa présence et il ne voulait

pas avoir l'impression de leur jouer un tour. Les louveteries devaient accueillir tout louvetier passant, mais Bastian n'était plus vraiment membre de la

confrérie. En tout cas, il n'était plus un louvetier comme les autres et, en conscience, il ne pouvait le cacher plus longtemps.

– Merci de votre accueil, mais je dois vous prévenir que je ne suis pas là en tant que louvetier, et je ne mérite pas votre hospitalité…

Les quatre hommes levèrent les yeux vers lui et l'interrogèrent du regard.

– Comme je vous l'ai dit, j'ai arrêté de chasser…

– Mais alors, que fais-tu dans une louveterie ? Tu devrais profiter de ton congé, mon ami !

Bastian poussa un soupir. À présent qu'il devait vraiment relever son défi, il se rendait vraiment compte de la difficulté de sa tâche, et du peu de chance

qu'il avait de convaincre ses auditeurs. Il était tellement angoissé à l'idée non seulement d'échouer, mais en plus de passer pour un fou dangereux, qu'il

n'osait se lancer. Mais il faudrait bien qu'il commence un jour. Et il n'avait que peu de temps. Bohem comptait sur lui. Il se lança enfin :

– Eh bien, je vais de louveterie en louveterie pour essayer de convaincre les louvetiers que nous devons tous arrêter de chasser…

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? répliqua celui qui était venu l'accueillir à la porte. Le roi vient de doubler nos primes !

– Et pourquoi à votre avis ?

– Parce qu'il veut redoubler d'efforts dans la chasse aux Brumes…

– Et cela ne vous fait pas peur ? insista Bastian.

– Pourquoi devrions-nous avoir peur ?

– Vous n'avez pas remarqué qu'il n'y a presque plus une seule Brume dans tout le pays ?

– Elles sont de plus en plus difficiles à trouver, mais c'est parce qu'elles s'habituent à notre façon de chasser. Elles se cachent mieux qu'avant…

– Allons ! Réfléchissez ! Les Brumes sont en train de disparaître, il n'en restera bientôt plus une seule.

– Et alors ? Cela prouve que nous faisons bien notre travail !

– Et que ferez-vous quand il n'y aura plus de Brumes ?

– Le roi nous trouvera une autre occupation…

– Vous en êtes bien sûrs ?

L'interlocuteur de Bastian haussa les épaules. Son voisin de droite prit la parole à son tour :

– Je ne comprends rien à ce que vous dites. Si c'est la peur de perdre notre source de revenu qui vous inquiète, pourquoi voudriez-vous que nous arrêtions

de chasser ? Ce n'est pas très logique ! Notre seule source de revenu, justement, c'est la chasse !

– Ce n'est pas une question de revenu, balbutia Bastian, comprenant qu'il s'y prenait mal. J'ai… J'ai rencontré la Licorne.

Les louvetiers redressèrent la tête et dévisagèrent Bastian, perplexes.

– Pardon ?

– J'ai rencontré la Licorne, et je connais à présent la vérité sur les Brumes.

Il y eut un court silence et les louvetiers se lancèrent des regards gênés. Ils commençaient à se demander s'ils n'avaient pas accueilli un fou à leur table.

– Quelle vérité ?

– Avez-vous entendu parler de Bohem ?

L'un d'eux acquiesça.

– Oui, j'en ai entendu parler… N'est-ce pas ce jeune hérétique qui s'est associé à Emmer Capigesne contre le roi de Gallica ?

– Il ne s'est pas associé à Emmer. Et ce n'est pas un hérétique, c'est le fils d'un louvetier !

– Et alors ?

– Alors il a découvert, tout comme moi, la vérité sur les Brumes.

– Mais quelle vérité ? insista le louvetier, d'une voix exaspérée.

– Ce ne sont pas des créatures du démon. Ce sont des créatures magnifiques, et il en reste si peu que,

si nous ne faisons rien pour les sauver, dans

quelques semaines il n'en restera plus une seule.

Deux des louvetiers éclatèrent de rire. Puis tous les quatre se jetèrent des regards sidérés. Ils devaient se demander si leur invité ne se moquait pas d'eux.

– Les sauver ? Mais enfin, confrère, nous avons passé notre vie à les tuer, pourquoi voudrions-nous les sauver maintenant ?

– Justement pour réparer la faute gigantesque dont nous nous sommes rendus coupables ! Le roi et l'Église nous ont… menti, au sujet des Brumes.

– Mais comment peux-tu dire ça, toi qui es louvetier, si vraiment tu l'es ? Tu sais bien à quel point les Brumes sont dangereuses.

– Elles ne le sont que quand nous les attaquons, répliqua Bastian, parce qu'elles se défendent. Je pensais comme vous, avant, mais Bohem m'a ouvert les

– Elles ne le sont que quand nous les attaquons, répliqua Bastian, parce qu'elles se défendent. Je pensais comme vous, avant, mais Bohem m'a ouvert les

yeux : avez-vous jamais été attaqués par une Brume que vous n'ayez pas attaquée vous-mêmes ?

– Non, mais c'est parce qu'elles vivent cachées !

– Mais alors, pourquoi allons-nous les chercher pour les tuer ? En quoi nous dérangent-elles, puisqu'elles vivent cachées ?

– Parce que sinon elles attaqueraient les villes, bien sûr ! s'exclama l'homme en face de Bastian.

– Et comment pouvez-vous en être sûrs ?

– Parce que nos pères nous l'ont appris, et leur pères avant eux. Parce que le roi et l'Église nous l'ont dit. Et parce que, comme tu dois le savoir puisque tu

étais louvetier, elles sont extrêmement agressives.

– Non. Elles se défendent, voilà tout. Et, pour tout vous dire, la Licorne, elle, ne se défend même pas.

– Comment peux-tu le savoir ? demanda l'un des louvetiers.

– J'ai… J'ai tiré une flèche sur elle.

– Je croyais que tu voulais sauver les Brumes ? se moqua l'autre.

– Quand je lui ai tiré dessus, je n'avais pas encore compris tout cela. Je n'avais pas encore compris

qu'on nous avait toujours menti à leur sujet, même si

cette histoire de primes doublées commençait à semer le doute dans mon esprit…

– Écoute, confrère, ce que tu racontes est complètement fou… Tu dois avoir perdu la raison pour venir demander à des louvetiers de sauver les Brumes !

– Ce que je vous propose, c'est de vous allier à moi et à ce fameux Bohem. Vous ne connaissez peut-être pas tous son nom, mais je suis sûr que vous

avez entendu parler de son histoire. C'est le jeune homme qui, il y a quelques années, avait marché dans les flammes pour sauver un loup du bûcher…

– C'est donc bien un hérétique, ou un charlatan !

– Non. Je crois, moi, qu'il a été désigné par Dieu pour sauver ses dernières créatures. Les Brumes ne sont pas des bêtes du démon, je vous le répète, elles

sont filles de Dieu ! Nous devons les sauver ! Il est encore temps… Plutôt que de chercher à tuer les deux ou trois misérables Brumes qui doivent rester dans

votre région et qui ne vous permettront même pas de gagner votre vie, je vous propose, moi, de rejoindre une cause noble.

– Mon pauvre ami, tu es complètement insensé ! s'exclama celui qui était venu à la porte, et maintenant, il était debout et il adressait à Bastian un regard

menaçant. Moi, j'en ai assez entendu comme ça pour ce soir, et si tu n'étais pas louvetier, je t'aurais déjà jeté dehors et t'aurais dénoncé demain au prêtre de

la ville voisine. Mais tu es un confrère, alors je ne dirai rien. Toutefois, je te prie de nous laisser tranquilles à présent. Tu peux aller dormir à l'étage si tu le

souhaites, dans le vieux dortoir, mais demain matin, disparais ! Nous n'avons pas besoin de personnages dangereux comme toi dans notre louveterie ! Nous

avons des familles à nourrir, nous, et nous respectons l'autorité de l'Église et du roi.

Bastian comprit au regard du louvetier qu'il était inutile – voire dangereux – d'insister. Il avait échoué, ce soir. Mais au moins avait-il essayé. Et il se dit

qu'il serait mieux préparé la prochaine fois. Il salua les quatre louvetiers et monta se coucher à l'étage sans avoir mangé.

*

* *

– Nous ne pouvons pas rester ce soir dans cette auberge, expliqua Bohem en s'asseyant près de ses amis dans la grande salle du *Pique-Puce*. Nous ne

sommes pas en sécurité ici. Comme nous le pensions, j'ai beaucoup d'ennemis dans cette ville. Un étudiant m'a proposé de nous héberger dans l'un des

collèges de Carnute, mais je ne suis pas certain que cela soit beaucoup plus prudent…

Mjolln, Vivienne et Fidélité avaient profité de la journée pour visiter le centre de la ville, mais ils étaient revenus assez tôt à l'auberge, impatients d'avoir

des nouvelles de leur ami. Ils étaient attablés depuis un long moment à l'intérieur et discutaient en buvant, qui du médon, qui de la cervoise parfumée au

houblon.

– Nous pourrions aller demander conseil à la cayenne de Carnute, suggéra La Rochelle.

Bohem hocha lentement la tête. Il y avait bien sûr pensé lui aussi.

– Oui, je pense que c'est une bonne idée. J'avais de toute façon l'intention d'y aller pour rendre hommage aux Compagnons qui nous ont aidés, comme je

te l'avais dit. Peut-être pourront-ils nous conseiller. Je n'ai pas trouvé ce que je cherchais, le maître que j'ai rencontré ne connaît pas l'emplacement de ce que

nous cherchons, et je pense que nous allons donc devoir rester ici un ou deux jours de plus. Je veux me laisser une chance de trouver quelque chose auprès

d'un autre maître. Sais-tu où se trouve la cayenne ?

– Je suis passé devant aujourd'hui, confirma La Rochelle. Je peux vous y emmener.

– Vivienne, qu'en penses-tu ?

– Je n'y vois pas d'inconvénient.

– Et toi, Mjolln ?

– Ahum, visiter la société de notre Fidélité La Rochelle ? Ahum, ça, oui, avec grand plaisir. Il n'y a pas, dans mon pays, de Compagnons. Les artisans ne

sont pas encore si bien organisés, ça non. Je suis curieux de voir cela. Ahum.

– Alors, allons-y tout de suite, ne perdons pas de temps. Nous ne sommes pas en sécurité ici.

Bohem jeta un coup d'œil vers les autres tables. Il avait remarqué une ou deux fois que des clients

semblaient les observer. Il était grand temps en effet de

trouver un asile plus discret. Ils se levèrent tous les quatre, Vivienne paya l'aubergiste et ils partirent chercher leurs montures. Puis, suivant La Rochelle, ils

s'engagèrent à pied dans la rue qui longeait la basilique, traînant leurs chevaux derrière eux.

Fidélité les guida à travers le labyrinthe des ruelles encombrées, dans le brouhaha de la ville ; ils arrivèrent bientôt devant un grand bâtiment de pierre,

presque aussi grand qu'une abbaye et tout aussi richement décoré. Haute de deux étages, la cayenne était une large bâtisse aux proportions harmonieuses qui

devait pouvoir loger la plupart des ouvriers de la ville. Sculptés sur les murs, Bohem reconnut quelques uns des symboles dont se servaient les Compagnons

pour leur apprentissage : l'équerre, le compas, la truelle ou la bisaiguë… Mais il y avait mille autres figures dont il ignorait le sens et des inscriptions qu'il ne

pouvait lire. Il n'avait jamais vu cayenne aussi grande, et il espéra seulement que la Mère ici serait aussi accueillante que celles qu'il avait rencontrées à

l'époque où il voyageait avec Trinité Rivenois et Gautier Burgonnais.

Ils s'arrêtèrent tous les quatre à quelques pas de la grande porte d'entrée, et La Rochelle leur fit signe de l'attendre. Bohem se rappela la cérémonie du

topage, à laquelle il avait assisté plusieurs fois. Mais jamais il n'avait vu Fidélité s'y livrer et, en passant son bras sous celui de Vivienne, il observa

attentivement son ami.

Par trois fois, La Rochelle frappa à la grande porte de bois. Après quelques instants, on entendit le claquement sec de la grande serrure, un grincement, le

bruit du pêne contre la gâche, puis la porte s'ouvrit et un homme apparut devant le Compagnon. En retrait, Bohem reconnut le costume du Rouleur : son

chapeau, sa grande canne, sa blouse bleue et son écharpe colorée.

– Mon ancien, j'arrive, commença La Rochelle d'une voix cérémonieuse.

Bohem tendit l'oreille pour bien entendre.

– Que nous apportez-vous ? répliqua le Rouleur.

– Le mot mystérieux de l'antiquité.

– Comment se prononce-t-il ?

– Il ne se prononce pas, il s'épelle.

Alors La Rochelle se pencha à l'oreille du Rouleur et tour à tour ils chuchotèrent quelque chose que personne ne put entendre.

– Qui êtes-vous ? reprit le Rouleur en se redressant.

– Un honnête Compagnon, enfant de maître Jacques.

– Que venez-vous faire ici ?

– Me faire reconnaître vrai Compagnon du Devoir.

– Comment vous appelez-vous ?

– Fidélité La Rochelle.

– Que demandez-vous ?

– Que demandez-vous ?

– L'entrée de la cayenne.

– Permis, répondit le Rouleur en prenant la main droite de Fidélité dans la sienne.

Ils se posèrent la main gauche sur l'épaule l'un de l'autre et s'embrassèrent par trois fois. La Rochelle tendit son carré – le petit papier dont Bohem savait à

présent qu'il servait de passeport aux Compagnons – et le Rouleur le rangea aussitôt dans le petit meuble qui était juste à côté de la porte.

– Maître, je suis accompagné de trois amis qui demandent eux aussi l'entrée de la cayenne. Bohem le louvetier, qui a déjà été visiteur dans d'autres

cayennes et à qui la Mère du *Pommier* à Cornou, a offert une boucle de tailleur de pierre en signe d'amitié ; Mjolln Abbac, qui a été reçu barde au pays de

Gaelia ; et mademoiselle Vivienne de Châtellerault, qui apprend la musique et la poésie à la cour de la duchesse de Quienne.

– Très bien, Compagnon. Restez là, je vais aller voir notre Mère pour demander si elle permet leur entrée.

– Merci, maître.

Le Rouleur disparut à l'intérieur et La Rochelle se retourna vers ses amis.

– Désolé, c'est un peu long, mais nous devons respecter le rituel…

– Ça, cela me rappelle, oui, les rites auxquels se livraient les druides dans mon pays… Beaucoup de facéties, ahum !

– Oui, quand on ne connaît pas, cela paraît un peu fastidieux… Mais nos rituels ne sont que des cadres solides sur lesquels nous pouvons nous appuyer

pour faciliter notre travail, expliqua Fidélité. Et puis c'est une façon de montrer notre respect des anciens…

Bohem sourit en se rappelant la phrase de Courage de Carnute. *« Nous sommes des nains juchés sur des épaules de géants. Nous voyons davantage et*

plus loin qu'eux, non parce que notre vue est plus aiguë ou notre taille plus haute, mais parce qu'ils nous portent en l'air et nous élèvent de toute leur

hauteur gigantesque… « Il ne pouvait s'empêcher de penser que c'était un peu ce que La Rochelle voulait dire au sujet du rituel des Compagnons et du

respect de la tradition. Et il commençait à penser que ce qu'il devait trouver était un juste équilibre entre ce respect et la recherche d'un véritable renouveau…

D'un véritable progrès. Mais il n'eut pas le temps de pousser plus loin sa réflexion car le Rouleur revint bientôt accompagné d'une grande femme au visage

ridé mais resplendissant. Elle avait de courts cheveux blancs, un regard brillant et sa grande bouche s'ouvrait sur un sourire accueillant.

– Soyez les bienvenus, madame, messieurs, mon frère La Rochelle, vous êtes ici chez vous. Je suis la Mère de cette cayenne, et je suis heureuse de

recevoir votre visite. Entrez, entrez donc !

Fidélité laissa passer ses amis devant lui. Ils entrèrent dans la grande demeure et le Rouleur referma la porte derrière eux.

– Suivez-moi, nous allons rejoindre le Premier en Ville qui est dans son bureau, au premier étage. Il veut vous accueillir lui-même, dit la Mère en souriant

au louvetier.

Bohem comprit que Courage ne lui avait pas menti. Les Compagnons de Carnute savaient qui il était, et ses amis et lui étaient bienvenus ici, et en sécurité.

Ils suivirent la Mère vers un grand escalier en bois au bout du couloir – l'œuvre sans aucun doute d'un maître Compagnon -, ils montèrent à l'étage et

entrèrent dans un grand bureau où était installé un homme d'une quarantaine d'années. C'était une pièce richement décorée, tout en bois, où de nombreux

chefs-d'œuvre étaient exposés çà et là, mais où étaient conservés également des colonnes entières d'archives et de papiers, vieux ou récents, dont certains

dépassaient dangereusement des piles vertigineuses.

– Bonjour à vous, chers visiteurs ! Honneur à maître Jacques et respect à tous les jolis Compagnons ! s'exclama le Premier en Ville en se levant de son

fauteuil et en tendant les bras vers les arrivants.

Il traversa le bureau à leur rencontre, embrassa Fidélité et serra chaleureusement la main des trois autres.

– Asseyez-vous, asseyez-vous ! dit-il en leur montrant les chaises installées devant son bureau et en retournant à son large fauteuil.

Ils prirent place tous les quatre, et la Mère resta debout auprès d'eux, adossée contre une large commode.

– Je suis désolé, j'étais en pleine écriture, dit-il en rangeant des feuilles dans les tiroirs de son bureau, mais je m'attendais à votre visite ! Courage de

Carnute m'a expliqué que vous étiez passé le voir ce matin, Bohem, et je suis sincèrement heureux que vous ayez décidé de venir ici aussi !

– Je m'étais promis de passer vous voir, monsieur. Nous sommes venus pour remercier les vôtres de l'aide qu'ils nous ont apportée en nous défendant

contre la Milice du Christ. Nous voulions exprimer notre profond regret pour tous les Compagnons qui ont perdu la vie en voulant protéger la nôtre.

– C'est le principe même de la fraternité, jeune homme, mais je ne manquerai pas de faire part de tout ceci à qui de droit. Les Compagnons qui vous ont

aidés venaient d'une petite cayenne du duché de Breizh. Il n'y a eu que très peu de survivants. Mais ceux-là seront heureux de savoir que leur sacrifice

n'aura pas été vain.

Bohem serra les dents. Il n'avait jamais su, vraiment, combien de Compagnons étaient morts ce jour-là. *Des hommes si jeunes ne devraient pas avoir à*

mourir pour moi ! Je ne dois plus jamais laisser cela arriver…

– Ce n'est pas l'unique raison de notre présence, maître, reprit La Rochelle en voyant que l'émotion empêchait Bohem de parler. Nous devons rester

quelques jours à Carnute, et nous ne pouvons loger dans une auberge sans nous mettre en danger… Nous avons malheureusement beaucoup d'ennemis…

– Vous resterez ici, répliqua sans hésiter le Premier en Ville.

Bohem releva la tête.

– Non, dit-il. Je ne veux pas attirer le moindre ennui à votre cayenne.

– Il n'y a aucun risque, Bohem. Nous sommes en sécurité ici, nous n'avons rien à craindre. Et vous non plus. C'est même le seul endroit de la ville où

vous serez vraiment en sécurité. De toute façon, je ne permettrais pas à La Rochelle de loger ailleurs !

– Merci beaucoup…

– Nous parlons beaucoup de vous, de cayenne en cayenne. Le combat que vous menez pour défendre les Brumes a su éveiller notre curiosité. Nous

sommes sensibles à votre démarche et nous sommes heureux de pouvoir vous aider…

– Vous avez déjà fait beaucoup.

– Merci, répéta Vivienne.

– Ça, oui, ajouta le nain à côté d'elle, nous sommes très touchés par votre hospitalité, ahum.

– Allons, allons. Je vous en prie…

La Mère, derrière eux, se frotta les mains et les invita à la suivre.

– Je vais vous montrer vos chambres…

– Monsieur, j'aimerais discuter encore un peu avec vous, intervint Bohem, si ça ne vous dérange pas…

Puis il se tourna vers ses amis d'un air désolé.

– Allez-y sans moi, je vous rejoindrai plus tard…

– Ne vous inquiétez pas ! répliqua le Premier en Ville. Vos amis sont entre de bonnes mains. Notre Mère va leur faire visiter les lieux et leur donner un

verre de bienvenue, n'est-ce pas ?

La femme acquiesça en souriant et entraîna les trois amis de Bohem dans le couloir, puis elle referma la porte du bureau derrière elle.

– J'ai une question à vous poser, monsieur.

– Je vous écoute, Bohem.

Le louvetier se racla la gorge et se redressa sur sa chaise, quelque peu mal à l'aise.

– J'ai plusieurs fois entendu dire que les Compagnons, entre eux, se nommaient – enfants de la veuve-. Cette expression m'intrigue… Vous le savez peut-

être, quand je suis né, mon père était mort. Je suis donc moi aussi, en quelque sorte, l'enfant d'une veuve. J'aimerais que vous m'expliquiez le sens de cette

phrase chez les Compagnons du Devoir, si vous le voulez bien…

L'homme acquiesça lentement en rapprochant son fauteuil de son bureau. Puis il raconta à Bohem l'origine mystérieuse de cette phrase. Il lui confia la

légende d'Hiram et du temple de Salomon, que les Compagnons racontent depuis la nuit des temps…

*

* *

– Ce n'est pas possible ! s'exclama Andréas Dumont Desbardes en jetant violemment au sol le gobelet qu'il tenait à la main. Cela fait deux fois que nous

les ratons de très peu !

Avant de partir, le Grand-Maître de la Milice du Christ avait demandé à son premier sergent de mener une petite enquête dans la ville, comme ils le

faisaient chaque fois qu'ils s'arrêtaient quelque part. Il avait vécu l'évasion de Bernard de Laroche comme la pire des humiliations, et il était bien décidé

maintenant à lui donner lui même la mort, fut-il obligé de le poursuivre jusqu'au bout du monde. Il était chaque jour un peu plus proche de sa proie, mais le

Grand-Maître commençait à s'impatienter. Cette affaire lui avait fait perdre beaucoup plus de temps qu'il ne pouvait le supporter, et les messages que lui

envoyait le légat du pape pour savoir où en était la croisade contre les hérétiques se faisaient de plus en plus pressants.

– Maître, ils n'ont même pas dormi ici, ils sont partis hier soir, juste avant que nous arrivions dans la

ville !

– Alors, nous devons nous mettre en route tout de suite. Ces hérétiques ne peuvent pas être bien loin !

Dumont Desbardes se saisit de l'épée à sa taille, la dégaina lentement et passa la main sur le plat.

– Je leur couperai la tête moi-même, de cette épée qui a occis jusqu'en Orient des ennemis bien plus dangereux que ces misérables Bons Hommes !

Il laissa la lame rebondir dans sa main par trois fois, puis il repoussa le pan de sa longue cape blanche et laissa glisser l'épée dans son fourreau.

– Maître, ce n'est pas tout, intervint le sergent Judicaël. Les personnes que nous avons interrogées en ville nous ont confirmé ce que nous pensions :

Bernard de Laroche et Guillaume del Pech sont en route pour rejoindre le fameux Bohem.

Le Grand-Maître serra les poings derrière son dos. Cela faisait plusieurs jours à présent qu'il redoutait cela. Il avait fini par se douter que les hérétiques

tentaient de trouver le jeune louvetier, pour s'associer à lui, sans aucun doute. Leur fuite en direction de Pierre-Levée avait rapidement éveillé ses soupçons…

– Et celui-ci se trouverait à Carnute, ajouta le sergent.

– À Carnute ? Mais c'est dans le comté de Bleizis, sur un fief du roi de Gallica ! Ce Bohem n'a peur de rien !

Dumont Desbardes alla se rasseoir dans le fauteuil de la pièce qu'ils avaient réquisitionnée dans la petite abbaye. Il réfléchit quelques instants en frottant sa

barbe noire de son poing fermé.

– Eh bien, tant mieux ! s'exclama-t-il soudain en se redressant. Nous attraperons les deux hérétiques dans la ville de Carnute ! Cela nous rapprochera de

Bohem.

– Mais, maître, si je peux me permettre, Livain et le légat du pape nous ont clairement fait savoir que nous ne devions plus nous occuper du louvetier mais

nous concentrer sur les hérétiques du comté de Tolsanne… Nous sommes déjà bien loin de là-bas et…

– Je sais, Judicaël, je sais. Ils veulent me tenir éloigné de Bohem. Mais, voyez-vous, cela ne fait qu'aiguiser ma curiosité. Pas la vôtre ? J'ai toujours su

qu'il y avait au sujet de ce Bohem bien plus de choses qu'on ne voulait m'en dire. Je veux en avoir le cœur net. Je veux le découvrir par moi-même.

– Ne risquons-nous pas de nous attirer la colère du pape ? osa le sergent d'une voix inquiète.

– Faites attention, Judicaël, ne commettez pas la même erreur que votre prédécesseur… Vous savez ce que cela coûte de douter de mes choix. Je suis le

Grand-Maître de cet ordre, sergent, je sais ce que je fais. En allant à Carnute, nous ne désobéissons pas aux ordres du pape puisque nous poursuivons deux

hérétiques de Nabomar, dont l'un a d'ailleurs signé une déposition confondante. Pour le moment, c'est tout ce que le légat a besoin de savoir. Dites aux

hommes de se préparer. Nous allons nous remettre en route. Mais pas trop vite. Nous ne devons pas rattraper nos deux Bons Hommes avant Carnute, vous

m'entendez ? Je veux les capturer dans la ville où se trouve Bohem.

Le sergent Judicaël acquiesça et, la mine grave, partit donner les ordres aux Miliciens réunis dans la cour de l'abbaye.

*

* *

Vivienne et Bohem étaient assis l'un à côté de l'autre au pied d'un grand chêne, dans la cour intérieure de la cayenne de Carnute. Adossés au tronc de

l'arbre immense, la tête levée vers le ciel, ils observaient en silence les étoiles qui éclairaient cette jeune nuit d'automne.

Les bruits de la ville s'étaient éteints les uns après les autres. Il ne restait que le chant triste du vent et l'écho des sons qui venaient de la cayenne. Mais

celle-ci aussi se taisait peu à peu. On voyait les bougies s'éteindre aux fenêtres et les derniers Compagnons qui étaient restés jusque-là dans la cour

commençaient à rentrer, en continuant de faire semblant, par discrétion sans doute, de n'avoir pas remarqué la présence de Bohem et de sa noble amie.

Le louvetier prit la main de Vivienne dans la sienne et la serra contre sa joue. Il savait que ces instants de répit allaient se faire de plus en plus rares et il

voulait vivre intensément ce moment. Apprécier sa chance, savourer ce bien-être simple, écouter comme son cœur s'accélérait encore chaque fois qu'il

croisait le regard de Vivienne.

Il mesurait l'ampleur du sacrifice que la jeune femme était en train de faire. Elle avait quitté ses parents et traversé seule une région tout entière pour

rejoindre Pierre-Levée à une seule fin : devenir troubadour. Et aujourd'hui, elle devait mettre ce rêve de côté pour accompagner Bohem dans son périple

insensé ! Et jamais elle ne se plaignait. Elle continuait d'aider le louvetier autant qu'elle le pouvait, elle continuait de lui accorder une confiance infinie.

Comme elle devait l'aimer ! Savait-il lui rendre, lui, un amour aussi fort ? Méritait-il un dévouement si grand ? Il avait l'impression de ne pas savoir montrer

suffisamment sa reconnaissance. Mais il ne savait comment faire. Il aurait voulu la couvrir de cadeaux, lui offrir tout ce qu'elle désirait vraiment… Il aurait

voulu l'aider à accomplir ses rêves, lire dans son cœur pour comprendre tous ses désirs ! Mais il était tellement occupé par le sort des Brumes. Tellement

hanté par la révélation de Mjolln. Son héritage. Son histoire. Son secret…

– Vivienne, chuchota-t-il à l'oreille de la jeune femme, tu es le plus beau cadeau que la vie m'ait offert.

Elle tourna la tête, sourit et l'embrassa tendrement.

– Je pourrais en dire autant, dit-elle en posant sa tête sur son épaule.

– Non ! C'est tout le contraire ! Je suis, moi, ton pire fardeau !

– Ne dis pas de bêtises ! Je suis ici pour les mêmes raisons que toi. J'ai vu la Licorne, moi aussi. Je crois même me souvenir que c'est ma présence qui l'a

fait apparaître…

– C'est vrai ! répondit Bohem en souriant. Elle est belle, n'est-ce pas ?

Vivienne frissonna. La cour de la cayenne était traversée par un petit vent frais.

– Oui. Elle est magnifique. Nous devons les sauver, Bohem. Nous devons faire tout ce qui est en notre pouvoir…

– Oui… Mais je ne sais plus où chercher. Je ne sais plus comment faire pour trouver les portes du Sid, Vivienne. Je ne sais même pas où aller demain !

– Il nous reste encore du temps pour chercher.

– Mais par où commencer ? Que crois-tu que je doive faire à présent ?

– Je ne sais pas. Tu le découvriras.

Bohem soupira.

– Les paroles de Courage de Carnute hantent encore mon esprit.

– Que t'a-t-il dit ?

– Beaucoup de choses, Vivienne. Mais il y a une phrase en particulier qui m'a marqué. – Vous devez vous comprendre vous-même, trouver vos propres

valeurs, et ensuite les défendre au-dehors, les faire vivre et les confronter aux valeurs des autres.

– Pourquoi cela t'a-t-il marqué ?

– Parce que je pense de plus en plus que je ne dois pas m'enfermer dans mon combat pour les Brumes. Je dois réfléchir davantage.

– Tu ne veux plus les sauver ? s'étonna Vivienne, stupéfaite.

– Bien sûr que si ! Mais ma vie ne doit pas tourner autour de ce combat solitaire.

– Tu n'es pas tout seul… Nous sommes avec toi…

– Oui, bien sûr. Mais nous ne sommes que quelques-uns. Nous devrions être beaucoup plus pour mener ce combat, et d'autres qui suivront sans doute.

– Tu veux monter une armée ? se moqua Vivienne.

– Non ! Je ne sais pas ce que je veux…

La jeune femme le regarda droit dans les yeux.

– Pourquoi ne rejoins-tu pas les Compagnons du Devoir ?

– Pardon ?

– Ils t'ont aidé de nombreuses fois, et tu pourrais à l'avenir leur soumettre tes idées…

– Tu n'es pas sérieuse ? rétorqua Bohem.

– Leur alliance pourrait t'être utile pour tout ce qu'il te reste à faire, et c'est certainement le groupe d'hommes le plus honnête que tu puisses rejoindre, si tu

ne veux pas être seul…

– Tu raisonnes comme une politicienne ! se moqua le louvetier.

– Bohem, soyons réalistes. Tu as raison : tu ne pourras pas réussir tout seul… Et de toute façon, tu ne *dois* pas réussir seul. Ce combat ne doit pas être

juste le tien, il doit être le combat de tous ceux qui veulent que les choses changent. Que les mensonges cessent. C'est pour cela que La Rochelle, Mjolln et

moi sommes à tes côtés…

– Et les Compagnons, qu'ont-ils à voir avec tout cela ?

– Tu le sais très bien, Bohem ! Les Compagnons ont accepté de mourir pour toi. Aujourd'hui encore, ils nous offrent leur hospitalité sans rien demander

en retour. Tu as besoin d'eux…

– Sans doute. J'aime le principe de leur union. L'idée que les hommes doivent s'entraider pour apprendre à construire quelque chose. Partager leur

savoir… Partager leurs rêves et les réaliser ensemble…

– Tu vois, tu es déjà presque l'un des leurs ! Tu partages toutes ces valeurs. Tu parles toujours de l'importance de *vivre ensemble*... Bohem, tu auras

besoin de leur aide. Qu'ils t'épaulent. Ils sont les seuls à pouvoir le faire. Tu ne vas pas demander de l'aide à la Milice du Christ ou à Livain…

– Non, bien sûr… Pourtant, cette idée de rejoindre un groupe me dérange, tout comme cela me dérangeait de résider au palais de ta tante.

Vivienne secoua la tête.

– C'est ridicule, Bohem ! Tu ne peux pas vivre en dehors du monde ! Tu ne cesses de dire que tu aimerais que le monde change, et pourtant tu refuses d'y

participer !

– Participer… C'est amusant. Courage, ce matin, disait que je devais devenir un acteur de la Création !

– Tu vois !

– Mais ce ne sont que de belles phrases, tout cela…

– De belles phrases ? Les Compagnons qui sont morts pour nous défendre, tu appelles cela de belles phrases ? La Mère qui a refusé de te livrer aux

Miliciens et qui est morte elle aussi ? La Rochelle qui, sans nous avoir rencontrés auparavant, nous a aidés à nous enfuir de Sarlac et nous accompagne

depuis ce jour pour nous prêter main-forte sans rien demander en retour ?

– Oh, mais c'est uniquement parce qu'il est amoureux de toi ! répliqua Bohem en pouffant.

Vivienne lui donna une tape sur le bras.

– Ne dis pas n'importe quoi ! Tu sais bien qu'il fait tout ça pour toi, pas pour moi ! Savais-tu que Fidélité n'avait pas fini son Tour de Gallica et qu'il a

tout interrompu simplement pour te suivre ?

– Comment cela ?

– N'as-tu jamais regardé son écharpe ? Il n'a reçu que cinq marques sur ses couleurs. Il en faut six pour devenir maître. En acceptant de te suivre, il a

renoncé à devenir maître et restera un éternel apprenti chez les Compagnons du Devoir…

– Je… Je ne le savais pas.

– Et tu ne te sens pas proche de tous ces gens qui font preuve envers toi d'une telle fraternité ?

– Bien sûr que si, Vivienne !

– Alors, pourquoi ne pas les rejoindre ? Leur donner, toi aussi, un signe fraternel ? C'est leur aspect si réglementé qui te fait peur, n'est-ce pas ? Mais La

Rochelle nous le disait tout à l'heure : le cadre strict de leur rituel n'est qu'une base solide sur laquelle on peut s'appuyer pour mieux s'élever.

– Je veux bien le croire, concéda Bohem.

– Tu dis toujours que le monde doit changer… Mais il faudra bien pour changer qu'il s'inspire de principes fondamentaux ! Connais-tu à cette heure des

principes plus beaux que ceux dont se réclament les Compagnons ?

Bohem haussa les épaules.

– Je vais y réfléchir, Vivienne. Je vais y réfléchir. Mais je ne vois pas comment ils pourraient accepter. Je ne suis pas tailleur de pierres, je ne suis pas

artisan…

– Et alors ? Les choses peuvent changer. Les choses *doivent* changer. Tu le dis toi-même.

– Je vais y réfléchir, répéta Bohem.

– Eh bien, dépêche-toi, louvetier, un jour ou l'autre, il va bien falloir que tu choisisses un chemin !

– En les rejoignant, j'ai un peu l'impression de tricher… J'aurai besoin d'eux bien plus qu'ils n'auront besoin de moi.

– C'est à eux d'en juger… S'ils acceptent, c'est qu'ils y trouvent aussi leur compte.

– Peut-être… Et si je ne me plais pas dans cette confrérie ?

– Alors, tu te battras pour la faire changer. Si tu as raison et que tu sais convaincre les autres, elle changera. C'est exactement ce que nous devons faire

dans le monde. Ici même, partout. Participer au progrès. Quelle autre raison de vivre ?

Le louvetier acquiesça lentement. Les paroles de Vivienne étaient si proches de celles de Courage de Carnute ! Comment cela était-il possible ? Peut-être

était-ce lui qui leur inspirait ces propos. Peut-être leur demandait-il inconsciemment de lui dire ce qu'il avait envie d'entendre. C'était comme si Vivienne et le

vieux philosophe avaient décidé de l'aider à accoucher des convictions qui l'habitaient déjà mais qu'il ne parvenait pas encore à comprendre lui-même, ou à

assumer. Une chose était sûre, il avait encore besoin de réfléchir.

– Demain matin, j'irai voir le Premier en Ville, affirma Bohem en prenant la tête de Vivienne dans ses mains.

Il l'embrassa longuement.

– Maintenant, allons dormir. Ensemble.

*

* *

– Monsieur, j'aimerais être reçu dans la confrérie des Compagnons du Devoir.

– Pardon ?

Le Premier en Ville ne s'était visiblement pas attendu à la demande de Bohem. Les yeux écarquillés, il semblait se demander s'il avait bien entendu.

– J'aimerais devenir Compagnon.

– Mais… Je ne comprends pas… Vous voulez apprendre un métier parmi nous ?

– Non, répondit Bohem en souriant. Courage de Carnute m'a dit que dans vos ateliers on ne parlait pas que d'artisanat… Je ne suis pas un artisan, mais je

me sens proche de vous, et je veux… apporter ma pierre à votre institution.

– Je vois… Entrer chez nous à titre honorifique, en quelque sorte ?

– Pas honorifique, non. Je désire vraiment vous rejoindre.

Le Premier en Ville se recula sur son fauteuil, et réfléchit un moment. Bohem le regarda, silencieux. Puis le Compagnon se décida à parler.

– Nous n'avons jamais reçu quelqu'un qui ne fût artisan,

Bohem… Que pourriez-vous tirer de notre institution ?

– Rien de plus que ce que vous m'offrez déjà : les Compagnons m'ont maintes fois aidé, et je pense que vous aurez encore, si vous le voulez bien,

l'occasion de le faire dans l'avenir.

– Mais alors pourquoi nous rejoindre ?

– Disons que c'est pour moi une façon de m'engager à vos côtés comme vous l'avez fait aux miens. Et j'ai sûrement des choses à apprendre de votre

enseignement philosophique.

– L'idée est surprenante, je ne vous le cache pas. Il est vrai, toutefois, que l'artisan ne travaille pas qu'avec ses mains. Nous disons chez nous que le chef-

d'œuvre est la rencontre de la main et de l'esprit. Notre devise, qui nous vient d'Anaximandre, un philosophe grec, va même encore plus loin.

– Que dit-elle ?

– « La main est esprit. »

Bohem opina du chef.

– Je me souviens d'avoir pensé cela quand les deux premiers Compagnons que j'ai rencontrés ont essayé de me faire tailler une pierre…

Le Premier en Ville hocha la tête d'un air admiratif.

– Si vous aviez déjà compris que la main est esprit, jeune homme, cela explique sans doute que vous vous soyez montré si doué… Mais de là à vous

recevoir chez nous…

– Monsieur, mon parcours est au fond très similaire à celui de vos apprentis. J'ai dû tout quitter et je parcours Gallica pour achever un but que je me suis

fixé. Je me sens très proche de La Rochelle et de tous les Compagnons que j'ai pu rencontrer.

– Certes, mais cela ne suffit pas. Nous avons bien sûr des Compagnons parmi nous qui sont indépendants, y compris pendant leur Tour de Gallica. Nous

les appelons les « renards ». Mais cela reste des artisans… Vous n'avez pas de raison réelle de nous rejoindre…

– Il n'y a aucune famille, aucune institution dont je me sente aussi proche que celle des Compagnons. Si je dois un jour rejoindre une famille, je voudrais

que ce soit la vôtre.

Le Premier en Ville soupira.

– Écoutez, Bohem, ce que vous dîtes est très touchant. Au fond, votre idée ne me semble pas dénuée de sens. Vous auriez peut-être votre place parmi

nous… Toutefois, c'est une décision que je ne peux prendre seul. Je vais en parler ce matin aux maîtres de la cayenne et à la Mère. Vous aurez notre réponse

ce soir.

– Je vous remercie.

Bohem se leva poliment et quitta le bureau du Premier en Ville.

*

* *

Quand Bernard de Laroche et Guillaume del Pech arrivèrent en vue de la ville de Carnute, le jour même, ils étaient, l'un comme l'autre, à bout de forces et

ne prirent même pas le temps d'admirer le panorama. Ils n'aspiraient plus qu'à une seule chose, pouvoir trouver un peu de repos. Ils étaient tellement

obsédés par l'idée de dormir enfin sur un vrai lit qu'ils en oubliaient presque la raison première de leur long périple : Bohem le Louvetier.

Ils n'avaient pratiquement pas dormi depuis plusieurs jours, terrifiés à l'idée d'être rattrapés, si près du but, par la Milice du Christ. Leurs chevaux – qu'ils

avaient changés une dernière fois trois jours plus tôt – étaient eux aussi épuisés et avaient perdu beaucoup de vitesse sur les dernières heures.

Bernard avait du mal à se tenir droit sur sa selle tant les forces lui manquaient. En voyant apparaître l'horizon surélevé de Carnute, des larmes étaient

montées à ses yeux, inexpliquées, ou peut-être simplement parce que son voyage se terminait enfin. Il allait enfin trouver Bohem.

Mais, à présent, l'idée que le jeune homme ne puisse rien faire pour les aider, ou qu'il n'en ait pas envie, lui glaçait le sang. Auraient-ils fait tout ce trajet

pour rien ? Et si tout ce que l'on racontait sur Bohem n'était que des mensonges ? S'il n'était pas ce chevalier généreux dont tout le monde parlait, ce jeune

rebelle prêt à défier la couronne pour protéger les plus faibles ? Pire encore. Bohem pouvait tout simplement ne pas être là. Avoir quitté Carnute depuis

longtemps. Bernard aurait-il alors la force de reprendre la route ? De continuer sa quête et d'aller chercher Bohem encore plus loin ? Il n'en était pas sûr.

Jamais de sa vie il n'avait été aussi fatigué. Il avait l'impression d'avoir usé ses dernières forces.

Bernard essaya de ne plus penser à cela et se redressa sur son cheval. Il devait encore faire un effort. Ils y étaient presque. Et, pour l'instant, une seule

chose comptait : trouver une auberge au cœur de Carnute. Il fit signe à Guillaume de tenir bon, et il mit son cheval au galop pour la dernière fois.

Ils arrivèrent bientôt dans les faubourgs et passèrent au pas pour rejoindre la grande porte sud. Il n'y avait presque personne, de ce côté-ci de la ville.

C'était peut-être un jour chômé, pensa Bernard. Côte à côte, leurs chevaux passèrent sous l'immense passage fortifié. Et ils entrèrent dans Carnute. Enfin.

Guillaume adressa un sourire à son compagnon. Ils espéraient depuis si longtemps arriver dans cette ville qu'ils parvenaient à peine à y croire.

Mais soudain, alors qu'ils s'apprêtaient à s'engager dans la plus haute ruelle qui partait de la porte, ils furent assaillis de toutes parts. Des hommes, cachés

derrière la porte de la ville, leur tombèrent dessus sans leur laisser aucune chance. Les deux chevaux, tirés par leurs rênes, se retrouvèrent par terre et les deux

Bons Hommes roulèrent sur la chaussée dans un amas de poussière. Avant de comprendre ce qui leur était arrivé, ils avaient déjà les mains ligotées dans le

dos et ils étaient maintenus face contre terre par des guerriers dont ils ne pouvaient que deviner l'uniforme.

– Votre évasion se termine ici, Laroche ! cingla une voix grave et sinistre que Bernard reconnut sans peine.

Andréas Dumont Desbardes, Grand-Maître de la Milice du Christ. L'homme qui avait tué sa femme et son fils. L'homme qui l'avait torturé. Il ferma les

yeux pour contenir ses larmes et pria pour que son épouse, de là où elle était, veuille bien lui pardonner d'avoir ainsi failli.

Puis il perdit connaissance.

*

* *

Pendant toute la journée, le bureau du Premier en Ville fut le théâtre de débats passionnés. Certains maîtres étaient fort enthousiastes à l'idée de recevoir

Bohem parmi eux, mais d'autres l'étaient beaucoup moins, et quelques-uns, même, y étaient fermement opposés. Le Premier en Ville, à qui l'idée plaisait de

plus en plus, parvint toutefois avec l'aide de la Mère à convaincre les plus réticents. Quoi qu'il ne fût pas artisan, Bohem pouvait leur apporter beaucoup. Il

avait une importance politique évidente qui pourrait un jour leur servir. Livain voyait d'un œil de plus en plus mauvais les confréries de métier, car elles

prenaient à ses yeux beaucoup trop d'importance et risquaient un jour d'avoir une influence qu'il redoutait. En outre, Bohem symbolisait un esprit de

tolérance et de persévérance qui plaisait aux Compagnons. Il pourrait devenir un exemple pour beaucoup de jeunes apprentis. Enfin, le Premier en Ville

estima que la confrérie, elle aussi, pouvait apporter beaucoup au jeune homme, et qu'il était bon de l'aider.

Il fut donc décidé en fin d'après-midi – étant donné le caractère exceptionnel de cette réception et l'urgence de la mission que Bohem était en train

d'accomplir – que la cérémonie aurait lieu le jour même dans l'atelier de la cayenne de Carnute. Jamais une réception n'avait été décidée et organisée si

rapidement, mais jamais on n'avait reçu non plus un homme qui ne fût artisan. Il y avait un début à tout, et les temps, semblait-il, étaient aux changements.

La nouvelle fit rapidement le tour de la cayenne et l'ensemble des Compagnons réunis à Carnute ne cachèrent pas leur enthousiasme.

À peine le Premier en Ville eut-il annoncé leur décision à Bohem, que le jeune homme fut aussitôt emmené seul dans le sous-sol du bâtiment ; on lui

expliqua qu'il allait devoir passer toute la soirée dans un petit cabinet obscur où il pourrait réfléchir encore à son choix. Ainsi commençait déjà l'étrange

protocole.

On le guida le long d'un grand couloir, on passa de nombreuses portes puis on l'installa dans une pièce exiguë, qui n'avait pour tout éclairage qu'une

seule bougie, et on l'y laissa seul, sans plus rien ajouter.

Le louvetier resta un instant immobile, perplexe. Il ne s'était pas attendu à ce que tout se passât aussi vite. Et surtout, il ne savait absolument pas ce qui

l'attendait. Fidélité lui avait dit, un jour, que la réception dans la société des Compagnons du Devoir était l'occasion d'une cérémonie rituelle singulière,

proche – aux dires de Mjolln – de la cérémonie d'initiation des bardes et des druides au pays de Gaelia, cependant il n'en savait pas plus et ne pouvait

s'empêcher d'être inquiet. Mais, au fond, c'était sans doute mieux ainsi. Il s'apprêta à vivre pleinement ce moment unique.

Assis au fond de son siège, il attendit que ses yeux s'habituent à la faible lumière, puis il prit le bougeoir dans sa main et inspecta la petite pièce dans

laquelle on l'avait isolé. Les murs étaient peints d'une couleur sombre, en noir sans doute ; quatre murs rapprochés qui se perdaient dans les hauteurs

ténébreuses de ce réduit sinistre, comme ceux d'une oubliette. Devant lui, il y avait une petite table sur laquelle étaient posés quelques objets insolites. Et

ténébreuses de ce réduit sinistre, comme ceux d'une oubliette. Devant lui, il y avait une petite table sur laquelle étaient posés quelques objets insolites. Et

c'était tout. Il n'y avait rien d'autre dans cette pièce que ce meuble et le siège sur lequel il était assis. Les objets qui étaient placés là, on dit que nul ne les

connaît sauf ceux qui ont été reçus à la société des Compagnons du Devoir. Ils restent un mystère pour l'homme du monde, et c'est sans doute mieux ainsi.

Tout juste sait-on qu'ils plongèrent Bohem dans une profonde réflexion sur le sens du temps, de la vie

et, surtout, de la mort.

Bohem perdit rapidement tout repère temporel, perdu dans ses pensées, confondu par une angoisse grandissante, et quand on vint le chercher il n'aurait pu

dire depuis combien de temps il était enfermé là, à méditer en silence sur ces choses et sur le choix qu'il avait fait. Il comprit toutefois que cette longue

réflexion n'était que les prémices de celle qu'il devait entreprendre au quotidien, lui à qui tout semblait indiquer qu'il devait choisir sa vie. Naître une seconde

fois, devenir un homme nouveau, un homme qui raisonne, qui décide, qui agit, qui – participe à la Création », comme l'avait si justement dit Courage de

Carnute, dont les paroles, décidément, ne cessaient de revenir à sa mémoire.

Les deux Compagnons qui étaient venus le chercher lui demandèrent de se mettre torse nu, d'enlever sa boucle d'oreille… Bohem leur obéit, interdit

toutefois. Quand ils virent la pochette autour de son cou, ils lui demandèrent de la retirer également. Bohem hésita. Il posa la main sur sa poitrine, contre la

petite sacoche que Mjolln lui avait offerte. Il pouvait sentir à travers le tissu ce qui était caché à l'intérieur : la bague du Samildanach et le petit sachet qui

enrobait la feuille de Muscaria. Ses deux biens les plus précieux. Ses deux *seuls* biens.

– Bohem, vous devez enlever ceci et le laisser ici, s'il vous plaît.

Le louvetier poussa un soupir. Pouvait-il se séparer des seules choses au monde qu'il possédait vraiment ? De la bague qui venait de la mère qu'il n'avait

jamais connue et qui était son seul lien avec elle ? Mais il ne pouvait pas non plus reculer maintenant. Il avait fait le choix de rejoindre les Compagnons, il

devait leur faire confiance à présent. Il se décida à retirer la petite sacoche et la posa sur la table, à côté de sa chemise. Les deux Compagnons lui passèrent

ensuite un bandeau noir sur les yeux. Bohem se laissa faire, mais il était de plus en plus mal à l'aise.

On prit alors sa main droite et on la posa sur l'épaule d'un Compagnon devant lui. Un autre lui prit le bras gauche, et le louvetier se laissa guider dans

l'obscurité totale, le pas mal assuré.

Ils marchèrent ainsi longtemps tous les trois, et quand ils s'arrêtèrent enfin, Bohem n'aurait pu dire où ils se trouvaient tant ils avaient tourné, tourné

encore, monté et descendu des marches, attendu, fait demi-tour… Les mains qui l'avaient guidé jusque-là le lâchèrent soudain au milieu de nulle part, et il

resta un long moment immobile, confronté à l'inconnu et au silence des ténèbres. Il n'avait aucune idée de l'endroit où il se tenait. Était-ce une grande pièce ?

Un autre réduit ? Était-il toujours dans les sous-sols de la cayenne ? Il ne pouvait en être sûr. Mais quelque chose dans les derniers échos de ses pas

l'amenait à penser qu'il était dans une salle immense. Très haute sans doute. Par moments, il devinait quelques voix, un murmure, une respiration, et il fut

donc certain de n'être pas seul. Bientôt, une douce odeur d'encens flotta jusqu'à lui qui apaisa quelque peu son esprit angoissé.

Ce qui suivit alors restera aussi un mystère, un secret entre Bohem et les Compagnons. On lui fit subir des épreuves tantôt terrifiantes, tantôt émouvantes,

où il fut notamment question des quatre éléments et qui symbolisaient son entrée dans une vie nouvelle. Bohem comprit rapidement que ces épreuves

illustraient métaphoriquement le sens des liens qui allaient l'unir aux autres Compagnons. Elles étaient une ode au travail et à la fraternité que le louvetier

n'oublierait jamais. Nul ne saura vraiment ce que Bohem vécut pendant ces quelques instants, mais il pleura en silence, de peur, de joie, de mille émotions

partagées.

Quand on lui ôta le bandeau, le jeune homme découvrit avec surprise une centaine de visages autour de lui, dans la pénombre, qui lui souriaient avec une

bienveillance rassurante. En clignant des yeux pour chasser ses quelques larmes et s'habituer à la lumière, il découvrit qu'il était dans une pièce moins vaste

qu'il ne l'avait imaginé, mais grande tout de même et emplie de décors et de symboles dont certains ressemblaient à ceux sculptés sur les murs de la cayenne.

La grande pièce tenait à la fois de l'atelier d'un artisan, avec tous ses outils, sa planche à tracer, ses œuvres inachevées, et d'un temple de l'antiquité. Bohem

devina qu'il s'agissait du fameux atelier des Compagnons du Devoir, celui dont avait parlé Courage de Carnute et où ceux-ci se retrouvaient pour la partie

théorique de leur enseignement ou pour se livrer à la dispute avec des invités tels que ce philosophe.

Il tourna la tête pour regarder encore les hommes assemblés autour de lui et croisa enfin le regard de

Fidélité La Rochelle. Le jeune forgeron le dévisageait

de ses grands yeux brillants. Il souriait plus que quiconque dans cette pièce, et Bohem ressentit un profond soulagement.

Une voix s'éleva alors au bout de la grande salle, droit devant Bohem, et le jeune homme crut reconnaître les intonations du Premier en Ville.

– Mon pays, ne craignez rien, vous avez passé avec succès les épreuves que doit affronter tout aspirant au Devoir. Vous êtes dévêtu et dépourvu de vos

bijoux en marque de votre innocence, pour signifier qu'un Compagnon ne doit jamais se rendre coupable d'opprobre et de déshonneur. Mon pays, ceci est le

symbole d'une vie nouvelle, car vous allez recevoir un nouveau nom. Vous êtes pour nous un nouveau-né, qui fait son entrée parmi nous dépouillé de toute

chose inventée par l'orgueil humain que vous laissez à la porte de cet atelier, car nous naissons égaux et parce que l'or, les bijoux et les vêtements ne servent

souvent qu'à cacher nos vices, et parce que le bon cœur de l'homme ne doit jamais se juger par les parures ou son enveloppe, mais bien par ses seules

actions.

Bohem commençait à s'habituer à la faible lumière que diffusaient quelques bougies vacillantes. Le Premier en Ville se leva du haut fauteuil de bois où il

était assis et s'approcha de lui en tenant un grand plat sur lequel étaient posés trois bulletins. Il arriva devant Bohem et lui adressa un sourire complice. Un

simple sourire, mais qui signifiait tant pour le jeune homme ! Il pouvait y lire la fraternité de celui qui lui avait proposé de devenir Compagnon, et il devinait

ce que celui-ci voulait dire par ce simple sourire : « Ce que tu as vécu ici, nous l'avons tous vécu avant toi. Nous partageons ton émotion. »

Le Premier en Ville demanda alors à Bohem de choisir l'un des trois bulletins disposés devant lui. Bohem hésita, puis il indiqua celui qui était au milieu.

Le Premier en Ville le prit dans ses mains.

– Mon pays, le nom que tu viens de prendre au hasard sera celui que tu porteras dans notre société.

Bohem remarqua que le Premier en Ville s'était mis à le tutoyer. Celui-ci ouvrit le bulletin et lut à haute voix le nom qui était écrit.

– Liberté Outremer. Au nom de la société des Compagnons du Devoir, je te baptise – Liberté Outremer ». Tes frères t'ont nommé ainsi en référence au

pays d'où tu viens et en hommage au caractère qui t'est propre.

Puis le Premier en Ville reposa le bulletin sur le plat et brûla les deux autres. Ensuite, il se saisit d'une coupe que lui tendait un Compagnon à côté de lui et

plongea dedans le premier bulletin, roulé en boule. Il présenta la coupe à Bohem.

– Que ce nom soit gravé dans ton cœur et que ce vin te donne la force et le courage de le soutenir jusqu'à ta mort.

Bohem but tout le vin qui était dans la coupe et avala péniblement le bulletin où était écrit son nom de Compagnon. Le Premier en Ville approuva de la tête.

– Compagnons ! Daignez jeter les yeux et un regard bienveillant sur cet aspirant. Nous le jugeons capable d'être élevé au grade d'honnête Compagnon

pour devenir notre frère !

Des acclamations emplirent la salle.

– Mon pays, vous êtes accepté comme Compagnon. C'est au nom de maître Jacques et des jolis Compagnons du Tour de Gallica que vous allez prêter le

serment de fidélité à nos principes : la fraternité, l'égalité, la vertu, la sagesse, l'amitié, la concorde, la philanthropie, et la science du travail.

– J'en fais le serment, répondit Bohem, la gorge nouée.

Le Premier en Ville passa alors l'écharpe des couleurs au cou du louvetier, puis un Compagnon lui rendit sa chemise, sa boucle d'oreille et sa petite

sacoche.

– Mes frères, conclut le Premier en Ville pendant que Bohem ajustait maladroitement sa chemise, buvons !

Une clameur joyeuse s'éleva aussitôt sous le haut plafond de l'atelier. Les Compagnons se rapprochèrent tous de Bohem pour l'embrasser et le féliciter.

Le louvetier, ému, était dans un état second. Il n'était pas sûr de comprendre tout ce que lui disaient les frères qui venaient le complimenter, mais il se sentait

bien, tout simplement.

On ouvrit des bouteilles de vin et l'on trinqua jusqu'au soir, on chanta beaucoup, on s'amusa, et l'on fêta la réception de Bohem, le premier louvetier qui

fut jamais nommé Compagnon au pays de Gallica. Au milieu de la soirée, les amis de Bohem furent invités à le rejoindre et ils purent participer à la fête.

Mjolln joua de la cornemuse, Vivienne chanta le trobar, et les Compagnons dansèrent sans retenue.

Quand il partit se coucher, fort tard, Bohem était ivre, épuisé, ému, et prêt à vivre une nouvelle vie, car il était, vraiment, un homme nouveau.

*

* *

Je suis dans la quiétude du monde de Djar Assis au milieu d'un grand champ. Je suis entouré de collines arborées, de grands dômes verts qui se

croisent ; disparaissent les uns derrière les autres sous le ciel blafard. Devant moi, un petit étang d'un vert de jade. Le blanc des nuages ciselé par les

branches des arbres dessine des mosaïques à la surface de Veau. Les branches effeuillées, presque nues, se penchent au-dessus de l'étang telles des

cascades pétrifiées. Des feuilles mortes flottent par milliers, comme autant de petites barques abandonnées, prêtes à sombrer. Quelques ondes traversent

par moments la grande étendue opaque. Puis plus rien ne bouge et tout se tait.

Je ne suis pas venu ici par moi-même. Pas cette fois. C'est une Brume qui m'appelle. J'entends encore sa voix. Un guide dans mon sommeil. Une longue

Je ne suis pas venu ici par moi-même. Pas cette fois. C'est une Brume qui m'appelle. J'entends encore sa voix. Un guide dans mon sommeil. Une longue

corde que l'on suit dans le noir. Pourquoi m'appelle-t-elle ici ? Et quelle Brume ? Est-ce la Licorne ? Non, je ne crois pas. C'est une autre voix. Une voix

plus ancienne. Que je connais depuis longtemps déjà.

Alors je cherche. Je tourne la tête. À droite, à gauche. Mon regard se pose sur les collines d'herbe, au pied des arbres, aux abords de l'étang. Mais je ne

vois rien, aucune Brume. Pas un seul être vivant.

Soudain, une ombre se dessine, là, en haut de la dernière colline, sur ma droite. Je regarde, et je vois apparaître une silhouette familière. Je le reconnais,

tel qu'il fut au premier jour. Je reconnais son poil, sa gueule, son regard fier et triste à la fois. Je me souviens quand je l'ai vu pour la première fois :

ensanglanté, blessé ; les pattes attachées, roulant devant les pieds de celui que je croyais être mon père. Derrière lui brûlaient déjà les flammes du bûcher.

Le loup gris. Il doit être si vieux maintenant. Peut-être même est-il mort. Mais pas ici. Pas dans le monde de Djar. Son âme flotte toujours au pays des

rêves prémonitoires.

Soudain, son nom s'impose à moi comme un vieux souvenir. Comme une vérité éblouissante. Zao. Mon loup. Ainsi es-tu nommé, toi que je sauvai des

feux de la Saint-Jean. Zao, le loup gris qui survécut aux flammes du bûcher.

Je le vois qui descend lentement la colline ; puis qui accélère le pas, galope, fonce vers moi. Et c'est comme si sa course n'en finissait pas. Comme si la

distance qui nous sépare ne cessait de grandir. Il n'arrive pas à me rejoindre. Peut-être est-ce ma faute. Je n'arrive pas, moi, à entendre sa voix.

Puis je comprends. Tout dans son corps indique la panique. Il ne court pas pour me rejoindre, il court pour signifier le danger. Son regard, ses oreilles

baissées, son poil hérissé, sa queue basse, sa course frénétique... Il a peur. Zao a peur. Et c'est moi qu'il regarde. Soudain il s'arrête et me fixe du regard

à nouveau. Puis il se remet à courir. Il essaie de me faire comprendre quelque chose. Une urgence. Un danger. Mais je ne comprends pas. Vers quoi

court-il ? Vers moi ? Est-ce moi qui suis un danger, Zao ? Non, au contraire. C'est moi que tu veux sauver. Moi que tu veux prévenir, n'est-ce pas ?

Le regard du loup. Je dois suivre le regard de Zao. Voir à travers lui le danger qui me guette. Ce n'est pas moi qu'il fixe. Non. C'est au-delà. Derrière

moi. Quelque chose derrière moi.

Je me retourne, lentement, et je le mis. Là. Sur une branche d'arbre, immobile et silencieux. Il est là qui m'observe. Je l'ai vu, Zao. Merci. Je l'ai vu.

Déjà. Plusieurs fois.

Le merle blanc.

*

* *

– Bohem ! Tu es réveillé ?

Le louvetier sursauta. On frappait à sa porte. C'était la voix de La Rochelle. Était-il réveillé ? Oui, bien sûr. Depuis longtemps ? Ça, il n'en était pas tout à

fait sûr ! Il ouvrit lentement les yeux. Était-il allé tout éveillé dans le monde de Djar ? Avait-il rêvé ? Il n'aurait su le dire. Il avait mal à la tête et la lumière le

gênait terriblement…

– Bohem ! appela à nouveau La Rochelle derrière la porte. La Mère veut te parler ! Elle a quelque chose d'important à te dire ! Habille-toi vite !

Bohem baissa la tête. Il avait encore ses vêtements. Il ne s'était pas déshabillé pour dormir. Il se rappelait à peine être remonté jusque sa chambre. Les

Compagnons l'avaient fait beaucoup boire, après sa réception…

– J'arrive ! balbutia-t-il en se levant péniblement. J'arrive !

Il se frotta les yeux, ajusta sa chemise et alla ouvrir la porte. Fidélité lui fit un large sourire.

– Allez, fainéant ! Dépêche-toi ! La Mère n'a pas voulu me dire de quoi il s'agissait, mais cela semble urgent !

– Du calme ! Du calme ! répliqua Bohem en fronçant les sourcils. Eh ! Tu pourrais me parler avec un peu plus de respect : j'ai été reçu Compagnon je te

signale ! Je suis ton frère à présent !

– Tu as toujours été mon frère, Bohem. La seule différence, c'est qu'avant tu ne le savais pas ! Allez, dépêche-toi ! On ne fait pas attendre une Mère.

– D'accord, d'accord ! Je te suis…

La Rochelle passa devant et le guida d'un pas rapide à travers les longs couloirs du premier étage. Devant les escaliers, ils croisèrent un groupe de jeunes

gens qui les saluèrent à la façon des Compagnons : en faisant un bruit sec obtenu par le rapide roulement de la langue dans la bouche entrouverte. Bohem

avait entendu dire qu'on appelait cela le « trie », et il essaya d'en faire autant, ce qui eut pour effet de faire sourire La Rochelle…

Ils descendirent en vitesse les escaliers et se dirigèrent vers la bibliothèque de la cayenne, au centre

du bâtiment.

C'était une haute pièce emplie de livres du sol jusqu'au plafond, avec un parquet de bois qui grinçait et de longues rangées de tables où travaillaient déjà

quelques Compagnons. Certaines étagères étaient fermées par des portes grillagées, celles où étaient rangés sans doute les ouvrages les plus rares ou les plus

précieux.

– Tous les Compagnons savent-ils lire ? chuchota Bohem, impressionné.

– Mais non ! répliqua La Rochelle. Tous savent dessiner, ou plutôt tracer, comme on dit, mais pas forcément lire et écrire… Toutefois, si un Compagnon

manifeste le désir d'apprendre à lire, il est le bienvenu ici…

– Si seulement j'avais le temps ! soupira Bohem.

– Pour l'instant, la Mère t'attend là-bas, dans le petit bureau au bout de la bibliothèque. Vas-y, moi, je reste ici.

Bohem acquiesça et traversa la grande pièce en essayant de ne pas faire de bruit. Il frappa délicatement à la porte que lui avait indiquée Fidélité.

– Entrez !

Il ouvrit la porte et pénétra dans la petite pièce. La mère était assise derrière un large bureau, elle écrivait quelque chose sur un parchemin et ne leva même

pas la tête pour voir qui venait d'entrer.

– Ferme la porte derrière toi et assieds-toi là, Bohem Liberté, se contenta-t-elle de dire tout en continuant d'écrire.

Bohem s'exécuta sans rien dire. Il jeta un rapide coup d'œil autour de lui. Il y avait des livres et des papiers partout, assez mal rangés, beaucoup moins

bien rangés en tout cas que dans le bureau du Premier en Ville. Il se demanda comment la Mère pouvait s'y retrouver au milieu de ces piles de papier, mais

elle semblait être parfaitement à l'aise dans son petit univers…

– Bien dormi ?

Le jeune homme haussa les épaules.

– Un peu trop bu hier soir ?

– Sans doute, répondit-il en grimaçant.

– Rien de plus normal. En tout cas, je te souhaite la bienvenue chez nous, Outremer. Mmmh… Outremer… Les frères ont bien choisi ton nom, ou bien

c'est toi qui as pioché le bon bulletin. On t'a nommé ainsi parce que tu es originaire de Gaelia, par-delà les mers, n'est-ce pas ?

– Je crois, oui.

– Mais sais-tu qu'outremer, c'est aussi la couleur que l'on donne au lapis-lazuli, et que c'est justement le bleu de tes yeux ?

– Non, murmura Bohem gêné. Non, je ne le savais pas…

La Mère continuait d'écrire et n'avait toujours pas levé la tête.

– Ils ont dû en rendre plus d'une folle amoureuse, tes yeux !

– Je… Je ne sais pas, non, je ne crois pas.

– Vraiment ? Et cette Vivienne ?

– J'espère que ce n'est pas pour mes yeux… répliqua Bohem en souriant.

– Ce sont d'abord les yeux, Bohem. Toujours. Le reste vient plus tard.

Elle leva enfin la tête et le fixa du regard avec un air malicieux.

– Laisse-moi te dire que quand j'étais plus jeune, mes yeux faisaient beaucoup d'effet aux garçons de Carnute !

Bohem sourit à son tour.

Bohem sourit à son tour.

– Ils sont toujours très beaux, Mère !

– Tu trouves ? Merci. Mais je ne t'ai pas fait venir pour te parler de tout cela, je te rassure !

Elle reposa enfin sa plume et rangea les papiers devant elle.

– Ce matin, reprit-elle en s'appuyant des deux mains sur son bureau, j'ai parlé avec Courage de Carnute, qui venait prendre de tes nouvelles.

– Vraiment ?

– Oui. Tu sais, c'est un homme exceptionnel. Savais-tu qu'il a soixante-quatorze ans ?

– Il m'a beaucoup impressionné, se contenta de répondre Bohem.

– Il était enchanté de savoir que tu avais été reçu, quoique, comme moi, un peu étonné de la vitesse à laquelle cela s'est fait. Le Premier en Ville doit avoir

ses raisons… Et puis, les temps changent… Mais il m'a ensuite parlé de votre petite conversation d'avant-hier, dans sa maison, et il m'a parlé de ce que tu

cherches, Outremer.

– C'est-à-dire ?

– Il m'a dit que tu cherches les portes du Sid.

Bohem acquiesça.

– En effet. Vous en avez déjà entendu parler ? demanda-t-il, intrigué.

– Oui. Je ne sais pas vraiment ce qu'elles sont, Outremer, mais quand Courage m'a dit ce mot ce matin, j'étais sûre de l'avoir déjà entendu quelque part.

J'ai une mémoire redoutable, tu sais. D'ailleurs, le Premier en Ville dit souvent que je suis la mémoire de cette cayenne !

– Et alors ? la pressa Bohem, impatient.

– Alors j'ai fait mes petites recherches et j'ai retrouvé les circonstances dans lesquelles j'avais déjà entendu ce nom : les portes du Sid. Elles sont

représentées sur un chef-d'œuvre qui a été réalisé par un Compagnon il y a fort longtemps. C'est même l'un des plus vieux chefs-d'œuvre connus de notre

société, Outremer. C'est une petite construction de pierre, à taille réduite, qui représente un temple de l'antiquité. On l'appelle le – temple d'Ariel -, du nom

du Compagnon qui l'a construit. Et, sur son fronton, justement, un bas-relief est censé représenter les portes du Sid.

Bohem écarquilla les yeux.

– Et peut-on le voir ce chef-d'œuvre ? demanda-t-il.

– La dernière fois que j'en ai entendu parler, il était à la cayenne de Lutès.

– Lutès ?

– Oui.

– Mais alors… Il faut que j'aille là-bas !

– Si c'est vraiment ce que tu cherches, je ne vois en effet pas d'autre solution. J'ai cherché dans notre bibliothèque, je n'en ai trouvé aucune représentation.

Bohem n'en revenait pas. La coïncidence était incroyable ! Et pourtant… Pourtant ce n'était qu'une preuve de plus que tout cela était lié ! Les

Compagnons, les Brumes, et sa propre histoire… Il y avait un lien entre toutes ces choses, bien sûr ! Il ne pouvait comprendre ce lien pour le moment, mais

il était déjà bien heureux d'avoir une nouvelle piste pour ses recherches. Il se rendit compte qu'il avait beaucoup de chance que la Mère se soit souvenue de

ce chef-d'œuvre… Mais ce n'était peut-être pas un hasard.

– Je… Je peux y aller dès aujourd'hui ?

– Pourquoi me demandes-tu ça ? s'étonna la Mère. Tu peux y aller quand tu le souhaites, Outremer ! Tu es libre ! Personne ne te retient ici, personne ne te

retiendra jamais, enfin ! Si tu dois trouver ces portes rapidement, au contraire, dépêche-toi !

– Oui, bien sûr… Alors… Alors, je vais aller prévenir les autres !

Il se leva précipitamment, impatient d'annoncer la nouvelle à ses amis. Il remercia la Mère plusieurs fois et partit rejoindre La Rochelle dans la

bibliothèque. Il commençait à reprendre espoir.

Chapitre 4

LE MERLE BLANC

Avant de partir, je veux aller remercier Courage de Carnute. Au fond, je lui dois beaucoup. Chrétien a bien fait de m'envoyer le voir… Je ne regrette

vraiment pas de l'avoir rencontré, et j'espère que nous aurons l'occasion un jour de revenir le voir.

Ils étaient tous les quatre réunis dans la chambre de Bohem où il leur avait demandé de venir afin qu'il puisse leur expliquer ce que lui avait dit la Mère. Le

chef-d'œuvre représentant les portes du Sid était sans doute leur meilleure piste pour le moment, leur seule piste même, et ils ne pouvaient la laisser de côté.

Ils étaient tous heureux d'avoir enfin trouvé un indice sur les portes du Sid – aussi faible fût-il – et ils étaient pressés de se remettre en route. En outre, aucun

d'eux n'avait déjà vu Lutès, et ils étaient très excités à l'idée de découvrir la capitale de Gallica.

– Tu veux que je t'accompagne chez lui ? proposa Vivienne.

– Non, restez ici tous les trois pour préparer le voyage. D'après la Mère, Lutès est à trois jours d'ici, avec de bons chevaux. Mais nous ne pourrons pas

nous arrêter dans des auberges, car nous serons en plein dans le domaine de la couronne, où nous risquons d'avoir beaucoup d'ennemis. Il nous faudra donc

emmener des vivres avec nous. Et de l'argent pour Lutès, beaucoup d'argent.

– Hélène nous a donné largement assez, intervint Vivienne.

– Bien. Nous devons beaucoup à ta tante. Mes amis, il ne vous reste plus qu'à vous dépêcher, nous partirons dès mon retour de chez Courage de Carnute.

– C'est bien compris, Bohem, oui, ça, bien compris. Tu peux y aller.

Bohem donna une petite tape sur l'épaule du nain et quitta la chambre. Il se dépêcha de sortir de la grande cayenne et remonta vers la basilique pour

rejoindre la maison de Courage de Carnute, de l'autre côté de la ville.

Dès qu'il fut dans la rue, il comprit qu'il se passait quelque chose. Il y avait peu de monde dans le quartier, et les rares personnes qu'ils croisaient

semblaient se diriger d'un pas rapide vers le haut de la ville, dans la même direction que lui. Cela ne lui inspirait rien de bon. Par précaution, il mit sa capuche

et enfonça la tête dans ses épaules pour ne pas être reconnu. La maison du philosophe était à l'exact opposé de la basilique, et il n'y avait pas d'autre choix, à

sa connaissance, que de passer par le centre de la ville. Or il se doutait que c'était précisément sur la grande esplanade devant la basilique que quelque chose

de singulier était en train de se passer. Plus il avançait, mieux il distinguait, au loin, la foule qui se massait progressivement là-bas.

Bohem accéléra le pas, longeant les murs, et bientôt il vit au-dessus de la foule ce qui se préparait. On avait dressé deux potences au centre de la grande

place, sur un large échafaud, et des soldats étaient regroupés au milieu de la foule grandissante. Il n'eut aucune peine à reconnaître leur uniforme : la croix

rouge pattée sur leur cape blanche, c'était la Milice du Christ. Il serra les poings et secoua la tête. Les mauvais souvenirs revenaient en cascade. S'approchant

encore un peu, il se dressa sur la pointe des pieds, et ses craintes furent confirmées : au loin, immobile sur une marche de l'échafaud, les bras croisés sur la

poitrine, il aperçut le visage sévère d'Andréas Dumont Desbardes.

Le Grand-Maître était donc à Carnute lui aussi, et il s'apprêtait à exécuter deux personnes sur la place de la basilique. Cela pouvait-il être une coïncidence ?

Certainement pas ! Dumont Desbardes ne pouvait pas ignorer que Bohem était dans la même ville que lui… Tout le monde était plus ou moins au courant !

– Que se passe-t-il ? glissa Bohem en tapant sur l'épaule d'une grosse femme devant lui.

– Eh bien, une pendaison ! répliqua-t-elle en haussant les épaules.

– Mais qui est-ce ? insista Bohem.

– Deux hérétiques, il paraît. Des fous du diable…

Bohem acquiesça lentement et fit quelques pas en arrière, mal à l'aise. Des hérétiques ! Combien de fois avait-il été appelé « hérétique -, lui aussi ?

Combien de fois Dumont Desbardes l'avait-il accusé d'hérésie ? C'était un mot dont le Grand-Maître usait si facilement…

Combien de fois Dumont Desbardes l'avait-il accusé d'hérésie ? C'était un mot dont le Grand-Maître usait si facilement…

Les deux hommes qui allaient être pendus sous les cris excités de la foule n'étaient peut-être pas plus coupables d'hérésie qu'il ne l'était lui-même. Et si

Dumont Desbardes avait décidé de les exécuter ici, dans la ville où se trouvait Bohem, c'était certainement pour lui une façon d'envoyer au louvetier un

message bien clair. « Je suis ici et je n'ai pas renoncé. – Bohem en était sûr.

C'était à cause de lui qu'on allait pendre ces deux hommes.

Il poussa un grognement de colère. Il ne pouvait s'empêcher de penser au bûcher de Villiers-Passant. Au loup que son père avait hissé au-dessus des

flammes. Combien de fois Bohem allait-il devoir assister à ce spectacle morbide ? Ces foules idiotes qui viennent voir mourir des innocents ? Non ! Ce

n'était pas possible ! Ce n'était plus possible ! Il ne pouvait pas laisser faire cela !

Bohem fit volte-face et se mit à courir vers la cayenne. Il courut aussi vite qu'il put, de toutes ses forces. Il savait qu'il n'avait pas beaucoup de temps : les

potences étaient déjà en place, la foule déjà très excitée… Il essaya de courir plus vite encore. S'il voulait avoir la moindre chance de faire quelque chose pour

sauver ces deux hommes, chaque pas comptait. Sa capuche était retombée en arrière et rebondissait sur ses épaules. La sueur coulait sur son front. Il refit tout

le chemin inverse jusqu'au grand bâtiment des Compagnons et faillit s'écrouler devant la cayenne en s'arrêtant un peu tard. Il se redressa et, à bout de

souffle, frappa bruyamment à la porte. Rien. Il frappa encore, de plus en plus fort, puis il entendit enfin la voix du Rouleur.

– Oh la ! Qu'est-ce que c'est ?

– Ouvrez ! Ouvrez ! cria Bohem. C'est moi ! Liberté ! Il faut que je voie le Premier en Ville ! Vite ! Je dois le voir tout de suite !

La porte s'ouvrit lentement.

– Le rituel, Outremer, ce n'est pas le rituel…

– Pas le temps ! glissa le louvetier en se faufilant derrière le Rouleur. Désolé !

Il courut dans le couloir, monta les marches de l'escalier quatre à quatre et entra dans le bureau du Premier en Ville sans même frapper à la porte. Celui-ci

sursauta et dévisagea Bohem, perplexe.

– Que… que…

– Vite ! Vous devez m'aider ! Dumont Desbardes, la Milice du Christ… ils vont exécuter quelqu'un sur la place centrale ! Nous devons empêcher ça !

– Comment ?

– Ils vont pendre deux hommes ! Nous devons les en empêcher !

– Mais, tu es fou ? Pourquoi veux-tu que nous fassions cela ? Cela ne nous regarde pas… Il y a des exécutions toutes les semaines… C'est…

– C'est à cause de moi ! À cause de moi qu'ils vont être exécutés ! Nous devons les sauver !

– Mais ce n'est pas notre rôle, Liberté ! Tu as perdu la raison ! Nous sommes des artisans, pas des… pas des justiciers !

– Mais si, c'est notre rôle ! C'est le rôle de n'importe quel être humain que de porter secours à des innocents ! Je vous en supplie ! Nous sommes plus

d'une centaine ici, nous pouvons vraiment faire quelque chose !

– Non, Bohem !

Bohem. Il lui avait donné son nom profane. Cela ne pouvait être que mauvais signe. Le Premier en Ville était agacé. Mais Bohem ne pouvait pas renoncer.

Deux vies étaient en jeu. Et rien ne vaut plus cher qu'une vie.

– Premier en Ville, je vous en supplie. Vous disiez que je suis un exemple pour vos apprentis… Mais c'est à cause de cela ! À cause de ces choses que

nous devons faire… Donner l'exemple en sauvant des innocents ! Vous le disiez vous-même. C'est la base de la fraternité ! Nous devons les sauver !

Nous devons les sauver.

*

* *

Bernard de Laroche se demandait comment il pouvait encore tenir debout. Il était épuisé et on l'avait roué de coups. Il avait plusieurs fois perdu

connaissance. Chaque fois, on l'avait ranimé en lui jetant de l'eau au visage et en lui donnant quelques claques. Il était conscient, à présent, mais tellement

abattu ! Toutefois, ce n'était pas le moment de tomber. De perdre à nouveau connaissance. La corde était passée autour de son cou. Il devait rester debout.

Tenir bon.

Le Bon Homme avala sa salive. Elle avait un goût de terre et de sang. Il s'était coupé les lèvres plusieurs fois en tombant par terre la tête la première. On

avait essuyé son visage juste avant de le faire monter sur l'échafaud. Mais le sang avait encore coulé depuis. Les traces rouges zébraient sa face tuméfiée. Il

avait du mal à respirer car le sang coagulait dans ses narines et se bloquait au fond de sa gorge.

Il toussa, manqua perdre l'équilibre, les mains attachées dans le dos, mais un Milicien derrière lui le

rattrapa par l'épaule. Debout, tenir debout. Il tourna

lentement la tête et vit Guillaume à côté de lui, qui pleurait, les yeux perdus dans le vide. Lui aussi avait le visage couvert de sang. Lui aussi était à bout de

forces. Lui aussi allait mourir.

Comment avaient-ils pu être aussi bêtes ? Comment avaient-ils pu croire qu'ils échapperaient à la Milice du Christ ? Il en était sûr, maintenant, Dumont

Desbardes aurait pu les capturer plus tôt, depuis le temps qu'il était sur leur piste, mais il avait attendu la ville : Camute. Il avait attendu qu'ils se jettent eux-

mêmes dans la souricière. *Comment avaient-ils pu être aussi bêtes ?* Se méfier si peu en entrant dans une ville aussi grande ?

Il s'en voulait tellement ! Toutes ces journées à parcourir le pays ! À fuir, à lutter contre la fatigue, le sommeil et la douleur… Tout ça, pour finir au bout

d'une potence sans avoir pu tenir sa promesse. Sans avoir pu venger la mort des siens. Ni même crier leur innocence. Quel gâchis !

Et son ami, son dernier ami, allait mourir à cause de lui. Par sa faute. C'était lui qui avait emmené Guillaume jusqu'ici, lui qui avait insisté pour qu'ils

trouvent ce fameux Bohem ! Si seulement il avait écouté son ami, ils seraient sans doute en sécurité aujourd'hui, cachés dans le maquis, là où les Miliciens ne

seraient jamais venus les chercher. Mais voilà ! Ils allaient mourir à présent, il n'y avait pas d'autre issue possible : mourir ensemble sur la grande place

d'une ville qu'ils ne connaissaient pas, sous des regards étrangers, indifférents. Personne ne les pleurerait, ici, si loin de chez eux. Personne ne pouvait

comprendre. Ce qu'ils avaient vécu. Ce qu'ils avaient perdu. Ce qu'ils avaient souffert.

Bernard releva la tête et regarda la foule. Les badauds étaient de plus en plus nombreux. La plupart ne savait probablement pas ce qu'on leur reprochait. Y

en avait-il un seul qui sût leurs noms ? Non. Ils étaient juste venus voir la pendaison, un peu de sang, un peu de mort, mais pas pour plaindre les pendus. Ils

se moquaient de savoir qui étaient ces deux hérétiques. Ils se moquaient de leur cause, de leur combat. Ce qu'ils voulaient voir, c'était ces deux corps débiles

se balancer au bout d'une corde, se débattre comme des pantins idiots puis succomber, la nuque brisée. Chercher un peu de frisson. Jouer un peu avec la

mort, se rire d'elle pour oublier qu'un jour ce serait leur tour…

Bernard ferma les yeux. Il devait se tourner vers Lui, maintenant. Vers Dieu. Mais ne les avait-Il pas abandonnés ? Lui qui avait laissé mourir les leurs ?

Lui qui avait laissé brûler leurs maisons ? Combien de temps encore faudrait-il pour qu'il protège ses enfants, abandonnés de tous ? Eux dont la foi était si

pure ! Eux qui se vouaient tant aux Évangiles ! Pourquoi les avait-Il oubliés ? N'étaient-ils pas meilleurs chrétiens ? Eux qui ne juraient pas, ne tuaient pas,

eux qui aimaient leur prochain, qui répétaient au sein de leur communauté ce que le Christ avait enseigné sur la Terre ? Eux qui enseignaient au plus grand

nombre la parole de Dieu en la rendant accessible, simple, pure ? Eux qui n'aspiraient qu'à être des hommes bons ? De Bons Hommes ? Que fallait-il de plus

pour qu'enfin Il leur offre sa bienveillance ? Qu'enfin ils aient droit à une vie paisible ?

Non. Non, il ne devait pas douter. Ne pas faiblir. S'il en était ainsi, c'était sans doute à dessein. Et il ne devait pas désespérer. Son âme aurait bientôt droit

à une nouvelle naissance. Elle allait bientôt rejoindre une nouvelle vie. Il n'y avait pas de douleur dans la mort. Seulement un espoir. Une chance. Il suffisait

de croire.

Alors, il attendit son tour et il pria, jurant de ne plus jamais ouvrir les yeux. Ne pas offrir à la Milice du Christ le visage de sa détresse. Et le monde devant

lui, de toute façon, ne méritait plus d'être vu. Il n'y avait plus rien à regarder. Plus rien dans ces visages, ces yeux. Mieux valait regarder au fond de soi-

même, chercher la dernière petite flamme. La petite lueur.

Les cris de la foule se faisaient de plus en plus forts, de plus en plus proches. Les gardes de Carnute, que le bourgmestre avait envoyés en catastrophe, ne

suffisaient sans doute plus à contenir les habitants assoiffés de sang. Prévenus au dernier instant par Dumont Desbardes, ils n'avaient pas eu le temps de se

préparer et étaient complètement dépassés par le nombre des spectateurs. Mais il fallait bien qu'ils fassent ce qui était en leur pouvoir. Ils ne pouvaient

s'opposer au Grand-Maître de la Milice du Christ. S'il avait décidé de procéder à une exécution, alors il devait en être ainsi. On ne s'opposait pas à Andréas

Dumont Desbardes.

Bernard sentait son corps vaciller de droite et de gauche. Une main le retenait. Les cris qui montaient, se mélangeaient dans sa tête. Sa propre voix, ou

peut-être une autre, le grincement des planches sous ses pieds. La voix du Grand-Maître, derrière lui. Tout s'embrouillait. Les bruits, les odeurs, les

sensations, la peur, l'angoisse, la douleur. Et puis la corde, autour de son cou, qui semblait peser si lourd ! Ses jambes qui tenaient par miracle. Le sang qui

sensations, la peur, l'angoisse, la douleur. Et puis la corde, autour de son cou, qui semblait peser si lourd ! Ses jambes qui tenaient par miracle. Le sang qui

séchait sur ses joues. Soudain, une agitation nouvelle autour de lui, des bruits de pas dans son dos. Puis un silence, pesant, immédiat, et enfin, le sifflement

de la corde. Un claquement sec. Là, sur sa droite. Guillaume. Des cris dans le public, rares d'abord, puis de plus en plus nombreux, de plus en plus

hystériques. Et ce grincement, enfin. Le balancement du corps de Guillaume, mort déjà, sans doute. Il n'avait pas ouvert les yeux, crispé, tendu, mais il voyait

la scène dans sa tête. Del Pech pendu à côté de lui, le regard vide, la peau si blanche. Et les gens qui attendaient son tour.

Pardonne-moi, Guillaume, pardonne-moi.

Une main se posa sur son épaule. Ajusta la corde une dernière fois. Puis la laissa retomber contre sa nuque. Les pas s'éloignèrent un peu. Bernard pensa à

son fils. Son jeune garçon, tué par les mêmes bourreaux. Sa petite tête innocente. Ne pas crier. Rester fier. Pour lui. Pour son fils. Et il allait le retrouver,

dans la prochaine vie. Et ce serait une vie meilleure. *Il n'y aura plus de secret, mon fils, plus de peur, plus de mensonge. Je te le promets. Nous serons seuls*

et nous mènerons une vie simple, sans ennemis. Nous l'avons méritée, mon fils. Notre prochaine vie sera paisible comme Veau d'un grand lac. Et nous

aurons le temps, tout le temps. Nous grandirons ensemble. Pardonne-moi, mon fils. Tout est ma faute.

Le silence se fit soudain dans la foule. L'instant d'après il entendit la trappe s'ouvrir, sentit le sol se dérober sous ses pieds. Un claquement sec. Puis tout

sembla s'écrouler. Et il reçut un choc terrible. Violent. Mais ce n'était pas son cou. Ce n'était pas la

corde. Non.

Il ouvrit les yeux, incrédule. Il était allongé par terre. Sous les planches de l'échafaud. La trappe était ouverte au-dessus de lui, et il voyait se balancer un

bout de corde tranchée, là où aurait dû être son cou.

Comment était-ce possible ? Il ne parvenait à comprendre ce qu'il se passait. Tous ces cris ! Était-il mort ? Non. Son dos lui faisait si mal ! Des bruits de

pas rapides traversaient les planches au-dessus de lui. Puis des bruits de flèches qui se plantaient dans le bois. Des corps qui tombaient. Des hurlements dans

la foule. Là, derrière lui. Il tourna la tête. Il vit les gens qui s'enfuyaient, puis au milieu d'eux, des chevaux. Beaucoup de chevaux qui s'approchaient de

l'échafaud, qui trépignaient dans la terre. D'autres cris encore, la voix de Dumont Desbardes, furieux, hors de lui. Et soudain une main. Là. Tendue vers lui.

– Prenez ma main ! Vite ! Prenez ma main !

Il hésita. Son corps tout entier n'était plus que douleur. Le bruit sec de la corde résonnait encore dans sa tête comme un écho morbide. Un son qu'il

n'oublierait jamais. Mais il était vivant. Vivant. Il avait échappé à la mort une nouvelle fois. Ce ne pouvait être qu'un signe. Il devait vivre !

– Prenez ma main !

– Je… Je ne peux pas.

Il se retourna pour montrer ses mains dans son dos, encore attachées. Il sentit une lame passer près de ses poignets, puis on coupa les liens.

Bernard tendit le bras et saisit en grimaçant la main qu'on lui tendait. Il fut tiré sur le dos jusque sur la place, où on l'attrapa à pleins bras pour le hisser sur

un cheval, derrière un homme au visage caché sous une capuche.

– Accrochez-vous ! cria l'inconnu.

Bernard avait du mal à bouger, mais il passa son bras autour de la taille du cavalier et s'agrippa tant bien que mal. Le cheval partit aussitôt au galop, au

milieu de la foule paniquée.

Tout allait si vite que Bernard, au bord de l'évanouissement, n'était pas sûr de bien comprendre. On

l'avait sauvé… Et on s'enfuyait. Mais où ? Qui ? Tout

dansait autour de lui. Il vit des flammes devant la basilique. On avait mis le feu à l'échafaud. Les Miliciens se battaient avec des ennemis masqués, vêtus de

noir, le visage caché sous de grandes capuches – comme l'homme devant lui – et qui parvenaient à leur échapper puis disparaissaient dans la foule,

abandonnant derrière eux leur déguisement. Des pierres tombaient des toits. Des flèches enflammées s'envolaient, surgies de nulle part. C'était comme si tout

était fait pour semer la panique sur la grande place de la ville.

Le cheval se cabra pour se frayer un chemin à travers la foule. Bernard faillit tomber et s'agrippa plus fermement à l'homme devant lui. Il vit d'autres

chevaux autour d'eux. Puis le leur se remit au galop, vers l'est de la ville, fonçant au milieu des ruelles. Il jeta un coup d'œil derrière lui et vit que trois autres

chevaux les suivaient. Amis ou ennemis ? Il n'aurait su le dire, tant sa vue était trouble. Mais cela ne semblait pas être des Miliciens…

La traversée de la ville lui sembla durer une éternité. Il crut qu'il allait perdre encore connaissance, abasourdi par le vacarme et la douleur. Mais bientôt il

aperçut les remparts et la grande porte qui ouvrait la ville vers l'est. Le cheval se précipita droit devant, frôlant les murs de la ruelle étroite où ils s'étaient

engagés. Ils passèrent sous la porte immense et Bernard entendit soudain la herse se baisser derrière eux et heurter violemment le sol. Il se retourna et vit que

les trois autres chevaux étaient avec eux. L'homme devant lui marqua une pause et fit tourner son cheval.

– Tout le monde est là ? demanda-t-il.

Le cavalier le plus près d'eux acquiesça. Bernard vit alors que c'était une femme. Mais, avant qu'il puisse vraiment voir son visage, les quatre chevaux se

remirent au galop et foncèrent vers l'est, laissant derrière eux la ville de Carnute, plongée dans le chaos.

*

* *

Pieter le Vénérable entra dans le bureau du roi de Gallica vêtu de sa dalmatique en soie, de sa mitre

et de ses gants. L'affaire du louvetier avait terni son

image auprès de Livain et de ses conseillers, et il avait besoin de se refaire une réputation. À trop vouloir bien faire, il avait tout gâché, et elle était bien loin

l'époque où il pouvait espérer prendre aux côtés du roi la place laissée vacante par Courage de Blanval.

Mais tout n'était pas perdu. Pieter avait peut-être connu un échec cuisant dans l'affaire du fameux Bohem, mais il était toujours abbé de Cerly, et l'ordre,

lui, ne cessait de prendre de l'importance au royaume de Gallica. Livain ne pouvait se passer de l'appui de Pieter le Vénérable ; d'abord parce que celui-ci

était toujours en excellents termes avec le nouveau pape, mais aussi parce qu'il représentait – depuis la mort de Courage de Blanval – la première force

régulière du clergé gallicien. Pieter le Vénérable, depuis qu'il s'était rapproché du pape, était de plus en plus respecté par le clergé, et Livain ne pouvait se

permettre de rester en froid avec lui.

En me demandant de rester à Lutès après le départ du légat, Livain a clairement montré qu'il avait besoin de moi. Mais je dois rester prudent. J'ai déjà

vu par le passé que cela ne suffisait pas à me laisser les coudées franches… Et surtout, surtout, je dois me méfier de Camille.

Malgré son mal au dos qui empirait de jour en jour, l'abbé expliqua qu'il préférait rester debout pendant l'entrevue. En réalité, il ne voulait pas s'asseoir

devant le roi de Gallica, comme il le faisait jadis, car cela le mettait dans une position inférieure, et il voulait faire physiquement preuve de l'indépendance de

son autorité.

Le roi ne se formalisa pas et resta, lui, assis derrière son grand bureau.

Ils attendirent ainsi un long moment, le roi classant quelques documents dans ses tiroirs et Pieter, debout devant la petite fenêtre, les mains derrière le dos.

– Je suis heureux que vous puissiez passer un peu de temps à Lutès, déclara finalement le roi en croisant les mains sur son bureau. Les derniers

événements nous ont séparés bien plus que je ne l'aurais souhaité.

Est-ce sa façon de s'excuser d'avoir été si dur avec moi ces derniers temps ? Il commence peut-

être enfin à comprendre-mais trop tard -que j'agissais

réellement dans son intérêt en essayant de le tenir éloigné de ce Bohem…

L'abbé se retourna lentement, le sourire aux lèvres.

– Nous avons l'un et l'autre des obligations politiques qui nous poussent parfois à faire des choses que nous préférerions ne pas avoir à faire, Majesté.

– C'est le propre de la politique ! répliqua le roi en souriant à son tour.

Vraiment ? Ou bien n'en faisons-nous qu'à notre tête en prenant la politique pour prétexte ? Livain, je vous ai vu grandir, je connais vos vices aussi bien

que je connais les miens.

– Où en êtes-vous avec ce Dumont Desbardes ? demanda le roi, en prenant soudain un air grave.

– Majesté, ce fourbe, malheureusement, est de plus en plus insaisissable ! Aux dernières nouvelles, il aurait quitté le comté de Tolsanne pour partir à la

poursuite d'un hérétique nommé Laroche, qui était l'un des principaux agitateurs de la communauté des Bons Hommes de Nabomar… Mais j'ai peur que

cela l'éloigné beaucoup du sud de Gallica.

– Vous n'avez pas pu mettre la main dessus ?

Chacun ses défaillances, mon cher ! Vous avez bien échoué, vous, dans votre traque du louvetier !

– Le Grand-Maître refuse de nous donner de ses nouvelles, Majesté. Le temps que nos messagers reviennent pour nous confirmer qu'ils ont pu

transmettre nos ordres à la Milice, on ne sait déjà plus où il est… En vieillissant, Dumont Desbardes prend de plus en plus de libertés, et, pour tout vous dire,

je crains qu'il ne soit en train de donner une mauvaise influence à la confrérie des moines guerriers, jadis si fidèle !

– Dumont Desbardes est un fou dangereux, il a perdu la raison sur les routes d'Orient ! s'exclama le roi. Le pape devrait rapidement le faire remplacer…

Il laisse parler son cœur sans retenue. C'est bien. Il recommence petit à petit à se fier à moi. À me parler comme à un conseiller.

– Je dois avouer que je partage votre point de vue. Mais ce n'est pas si simple, Majesté… Ce n'est malheureusement pas si simple ! La Milice du Christ a

beaucoup de pouvoir aujourd'hui, et son Grand-Maître une grande influence. Le précédent pape a donné beaucoup trop de libertés et d'avantages à la Milice.

– C'est qu'à l'époque, elle était irréprochable !

C'est surtout que votre cher Courage de Blanval en fit l'éloge sans retenue et que le pape lui fit bien trop confiance… La Milice a obtenu plus

d'avantages encore que mon bel ordre de Cerly. C'était sans doute d'ailleurs l'objectif de Courage. Renforcer la Milice pour affaiblir Cerly.

– Aucune institution ne l'est jamais vraiment, Majesté. Même Cerly, je le sais, a des faiblesses…

– Vous avez raison. Mais je vais être franc avec vous, Pieter…

C'est trop d'honneur ! pensa l'abbé, amusé.

– Ce qui perd nos institutions, ce qui a perdu la Milice et ce qui perdra peut-être un jour Cerly, si vous me le pardonnez, c'est l'argent. Ces richesses qui

n'en finissent plus de grandir et qui aveuglent leurs dirigeants…

– L'argent perdra-t-il aussi la couronne ? se moqua gentiment l'abbé de Cerly.

– Peut-être, admit le roi. Encore que la couronne ait beaucoup à dépenser pour ses sujets ! Et peu de rois sont la première fortune en leur propre pays, vous

le savez aussi bien que moi…

Peut-être parce que les rois passent leur temps à dilapider leur fortune pour mener des guerres ridicules…

On frappa à la porte. Pieter, que son mal aux reins faisait tant souffrir, s'adossa au rebord de la fenêtre pour se préparer à l'entrevue qu'il attendait avec

impatience.

– Entrez ! dit le roi en se renfonçant dans son fauteuil.

La porte s'ouvrit et Camille de Chastel apparut dans une belle robe de soie bleue. Elle portait sur ses cheveux bruns une couronne dorée et à ses oreilles de

magnifiques diamants. À côté d'elle se tenait une jeune fille aux cheveux blonds bouclés et dont la moitié du visage était couvert d'un fin masque de cuir.

Pieter le Vénérable se redressa tant bien que mal. Il allait enfin rencontrer celle dont le roi et lui avaient tant parlé ces derniers jours : Catriona, la jeune

sœur de Bohem.

– Bonjour, Camille, et bonjour, mademoiselle, dit le roi d'un ton courtois.

– Madame la reine, enchaîna l'abbé de Cerly en s'inclinant légèrement. Mademoiselle…

Il salua la jeune fille d'un petit signe de tête.

– Prenez place, invita le roi en indiquant deux sièges disposés face à son bureau.

Il les invite toutes les deux à s'asseoir ! Camille va donc assister à notre entretien ! J'aurais préféré que nous soyons seuls avec la jeune fille. Le pouvoir

grandissant de Camille m'inquiète, car je reste persuadé que cette jeune opportuniste cache quelque chose. J'aurais dû m'en ouvrir au roi, mais j'ai peur

qu'il ne m'en tienne rigueur. Le sot semble sincèrement amoureux de cette garce. Comme je regrette d'avoir suggéré cette union !

– Mademoiselle, reprit Livain, je tiens à vous remercier d'avoir accepté notre invitation. Nous sommes heureux de vous recevoir au palais.

– L'honneur est mien, Majesté, répondit la jeune fille.

Sa voix est beaucoup moins sauvage que je ne l'aurais imaginé. Elle est toute frêle et encore bien jeune ; et pourtant sa voix est d'une froideur étonnante,

presque désabusée. Ce qu'elle a vécu a dû la marquer terriblement.

– Nous savons que vous avez traversé des épreuves terribles, intervint Pieter, et que l'attaque de votre village par ces sauvages vous a fait perdre

beaucoup… Votre courage est exemplaire, jeune fille !

– Je n'ai pas tout perdu. Il me reste un frère.

– Oui, le fameux Bohem, acquiesça le roi. Et vous savez que c'est à son sujet que nous voulons vous parler ?

La jeune fille hocha lentement la tête. Le masque de cuir sur son visage lui donnait un air étrange, presque malsain. Il jurait avec la jeunesse de son allure,

et les plaies qu'il cachait étaient encore plus effrayantes du fait qu'on ne pouvait que les imaginer.

Le roi inspira profondément puis reprit la parole.

– Votre frère, Catriona, s'est laissé abuser par le roi de Brittia et son épouse, la duchesse de

Quienne. Il a décidé de rejoindre leur camp, en pensant bien

faire, sans doute, mais ceux-là préparent en ce moment même une guerre terrible contre notre pays. Si nous les laissons faire, Gallica disparaîtra pour ne plus

être qu'une province de Brittia. Nous sommes certains que si votre frère savait cela, il rallierait notre camp… Nous avons besoin de l'en convaincre. Je n'irai

pas par quatre chemins : nous pensons que vous êtes la mieux placée pour le persuader de quitter la cour d'Emmer et de rejoindre la couronne de Gallica…

Bohem vous fait confiance, n'est-ce pas ?

– Bohem adore sa petite sœur, répondit simplement Catriona.

Elle ne répond pas directement à la question. Pourquoi ?

– Alors, il vous écoutera. Accepteriez-vous de partir à sa rencontre pour l'en persuader ?

La jeune fille fit sous son masque une grimace qui ressemblait vaguement à un sourire.

– Que me proposez-vous en échange ?

Elle n'est pas dupe. Ou bien Camille lui a déjà fait des promesses… La reine a sûrement dû tout faire pour s'attirer la confiance de cette jeune fille. Elle

lui a peut-être même soufflé ce qu'elle devait dire aujourd'hui pendant cet entretien.

– Votre frère est très important pour moi, Catriona. Je suis prêt à vous offrir beaucoup. Votre prix sera le mien.

La jeune fille tourna la tête vers Camille.

– Catriona désire une résidence au sud de Lutès, une rente mensuelle jusqu'au jour de sa mort, une immunité au sein du royaume, et la promesse signée de

votre main que vous ne vous retournerez pas contre elle et que vous la protégerez comme votre propre fille, énuméra Camille d'une voix monocorde.

J'en étais sûr ! Elles ont donc bien préparé cet entretien ensemble !

Le roi fit mine de réfléchir. Mais ce que la jeune fille demandait n'était rien par rapport à ce qu'elle pouvait lui apporter.

– C'est beaucoup, dit-il. Mais vous avez beaucoup souffert, mademoiselle, et le royaume pourra vous offrir tout cela si vous nous rendez ce service…

– Et si j'échoue ? intervint Catriona.

Le roi fronça les sourcils.

– Je veux les mêmes garanties, si j'échoue, insista-t-elle.

– Vous plaisantez ? s'offusqua Livain qui ne s'était pas attendu à cela.

– Alors, demandez à quelqu'un d'autre de convaincre Bohem. Si vous voulez obtenir ma confiance, je dois d'abord obtenir la vôtre. Je ferai tout ce qui est

en mon pouvoir pour ne pas vous faillir, mais si je faillis – nous ne pouvons pas ne pas l'envisager – je ne veux pas avoir tout perdu.

La sournoise ! Elle sait que Livain a besoin d'elle. Je ne mis pas comment il peut se sortir de cette négociation…

Le roi poussa un soupir. Il hésita, jeta un coup d'œil vers Pieter.

– Qu'en pensez-vous, cher abbé ?

Le lâche ! C'est donc à moi de trouver une solution ! Ce que la jeune fille demande ne représente rien par rapport à la fortune royale, mais ses

conditions ne nous permettent pas d'être certains qu'elle fera tout pour y parvenir… Je dois tourner cela autrement. Le roi compte sur moi.

– Je pense que nous pouvons garantir à mademoiselle, comme elle le demande, une rente mensuelle, l'immunité et votre protection, quoi qu'il arrive,

Majesté. Pour ce qui est de sa résidence, elle pourrait être la faveur supplémentaire que vous ferez à Catriona si elle réussit sa mission…

– Excellente idée, Pieter ! Qu'en pensez-vous, jeune fille ?

Catriona dévisagea longuement l'abbé de Cerly. Une grimace étrange se dessina à nouveau sur ses lèvres. Pieter aurait juré qu'elle se moquait de lui.

– Marché conclu, j'attends vos garanties signées, dit-elle simplement, puis elle fit demi-tour sans avoir attendu que le roi l'invite à partir et se dirigea tout

droit vers la sortie.

Camille de Chastel adressa un regard embarrassé à son époux et suivit rapidement la jeune fille pour l'accompagner dehors.

Camille de Chastel adressa un regard embarrassé à son époux et suivit rapidement la jeune fille pour

l'accompagner dehors.

Cette jeune fille est particulièrement étrange ! Le principal, c'est que nous ayons trouvé un arrangement. Mais je crois que nous ne sommes pas au bout

de nos surprises... Je ne lui fais pas plus confiance qu'à Camille de Chastel ! J'espère qu'elles n'ont rien manigancé… Cependant, si c'était le cas, ce

serait un bon moyen de me débarrasser de la reine : Livain ne lui pardonnerait jamais. Je vais devoir suivre tout cela de très près.

*

* *

Il devait être très tard dans la nuit. Ils s'étaient arrêtés longtemps après la tombée du soir pour mettre le plus de distance possible entre eux et Carnute. Le

ciel était d'un noir opaque et un vent frais faisait vaciller les flammes de leur petit feu de bois.

Bernard de Laroche leva lentement la tête et but avec difficulté l'infusion que lui avait présentée la jeune femme. Le liquide lui brûlait la gorge, mais le goût

était agréable. Doux. Il sentit la boisson descendre dans sa poitrine, et l'apaiser, déjà. Il n'aurait su dire ce qu'il y avait dans cette infusion, mais la jeune

femme et le nain semblaient, à eux deux, connaître un peu la médecine et il décida de leur faire confiance. Ils avaient lavé ses plaies, les avaient frottées avec

des herbes et les avaient ensuite recouvertes de bandages. Sur son front ils avaient appliqué un baume que le nain avait sorti de son sac et qui était censé

calmer ses douleurs.

– Merci, murmura-t-il après avoir bu la dernière gorgée.

La jeune femme lui adressa un sourire bienveillant et se releva pour reprendre sa place près du feu. Bernard tourna la tête. Le jeune homme qui l'avait pris

sur son cheval était assis près des flammes lui aussi. Il regarda son visage encore une fois, éclairé de lumière orange et traversé d'ombres vacillantes. Ses

yeux bleus, brillants, profonds, sa chevelure noire, ses cicatrices. Ce ne pouvait être que lui…

– Vous… Vous êtes Bohem, n'est-ce pas ?

Le jeune homme se retourna vers lui.

– Oui. Je m'appelle Bohem. Et vous ?

– Je… Je m'appelle Bernard de Laroche, balbutia-t-il, perplexe.

C'était incroyable ! Providentiel ! L'homme qui l'avait sauvé était justement celui qu'il était venu chercher ! Celui qu'il poursuivait depuis si longtemps !

Celui dont il était venu demander la protection… Comment était-ce possible ? Cela ne pouvait pas être un hasard ! Il ne s'était donc pas trompé. Bohem était

vraiment leur sauveur. Plus encore qu'il ne l'avait espéré !

– Reposez-vous, Bernard. Vous nous raconterez demain toute votre histoire. Vous avez besoin d'une nuit de sommeil. Demain, nous reprendrons la

route !

– Je… Je vous remercie mais je ne pense pas que je vais réussir à m'endormir… Je suis tellement… Tellement étonné.

– Pourquoi étonné ? demanda Mjolln.

Bernard s'appuya sur ses coudes pour se redresser. Il essaya de masquer sa douleur.

– Comment vous expliquer ? dit-il en reposant sa tête sur un sac derrière lui. C'est… C'est à cause de… À cause de Bohem que je suis venu à Carnute…

– À cause de lui ?

– Enfin, oui, ou grâce à lui, plutôt ! Bohem… Je voulais vous rencontrer !

– Reposez-vous, Bernard. Vous nous raconterez cela demain…

Mais le Bon Homme ne pouvait pas se taire. Il avait besoin de leur dire. De leur faire partager ce qu'il ressentait.

– J'étais persuadé que vous pourriez nous aider, moi et les miens. Et je ne m'étais pas trompé, n'est-ce pas ? Vous m'avez sauvé la vie, Bohem !

– C'est un hasard, Bernard. Je vous ai sauvé la vie parce que vous étiez sur le point d'être exécuté à Carnute, or, je me trouvais à Carnute au même

moment, ce qui n'est pas si étonnant puisque c'est moi que vous veniez voir… Voilà tout.

– Oui, mais pourquoi avez-vous décidé de me sauver ?

Bohem haussa les épaules.

– C'est une habitude chez lui, intervint La Rochelle, d'une voix un peu moqueuse.

Bohem sourit. Oui. C'était une habitude. Une habitude qu'ils allaient devoir prendre. Et donner.

– N'importe qui devrait en faire autant, affirma-t-il. Vous savez, j'ai moi aussi été accusé d'hérésie par ce Dumont Desbardes…

La voix de Bohem s'éteignit lentement. Il avait le regard perdu dans les flammes. Il était visiblement mal à l'aise. Dans son regard brillait la même gêne

que le jour où la foule les avait suivis dans cette ville du comté de Pierevain.

Ils restèrent silencieux un long moment. Chacun dans ses pensées. Puis Bohem se tourna à nouveau vers l'homme qu'ils avaient sauvé :

– De quoi étiez-vous accusé, Bernard ?

– J'appartiens à une petite communauté de Bons Hommes, à Nabomar. Il semble que le pape et Livain ont décidé de… de nous exterminer. Ils ont envoyé

la Milice. Ils sont venus un matin dans notre ville, et ils ont tout brûlé. Dumont Desbardes a tout brûlé. J'ai tout perdu ce jour-là, ma femme, mon fils, ma

maison, ma ville. Tout.

– Je suis désolé.

– J'ai entendu votre histoire, Bohem. Vous avez vécu quelque chose de semblable, n'est-ce pas ? Votre village a été brûlé ? C'est pour cela que je me suis

dit que vous devriez pouvoir me comprendre. Nous comprendre. Nous ne sommes pas des hérétiques. Nous ne méritons pas cela…

– Le pape voit des hérétiques partout, et les villages brûlent par centaines… Et même si vous étiez hérétiques, Bernard, rien ne justifie qu'on brûle une

ville. Mon village, toutefois, n'a pas été brûlé par les mêmes personnes… Dumont Desbardes n'avait rien à voir avec ça…

– Oui, enfin… Il s'est rattrapé depuis ! intervint La Rochelle. Tu as eu rapidement la joie de faire sa connaissance…

– Allons, coupa Vivienne, il est tard maintenant. Bernard est épuisé. Nous devons le laisser dormir. Et nous aussi, nous avons besoin de sommeil…

– Ça, oui. Ahum, avec notre joli spectacle de Carnute, les Miliciens sont sûrement déjà à notre recherche, Bohem, il faudra partir très tôt demain matin.

– Je sais, répondit le louvetier. Reposez-vous Bernard, nous reprendrons cette discussion demain.

– Bien sûr ! Mais je veux encore vous remercier, Bohem… Sincèrement. Je ne sais comment le faire. Vous m'avez sauvé la vie.

– Ce n'est pas seulement moi, mais aussi mes trois amis ici présents, ainsi que tous les Compagnons de Carnute… Et c'est à eux que je pense maintenant.

Ils risquent de payer pour nous, si Dumont Desbardes comprend qu'ils nous ont aidés. Allons, nous verrons. Dormez, maintenant !

Le Bon Homme acquiesça. De toute façon, il était à bout de forces. Il trouva rapidement le sommeil, et, pour la première fois depuis longtemps, il

s'endormit avec un sourire sur les lèvres.

Je suis Bohem, je suis dans le monde de Djar.

Chaque fois, je ne sais pas à quel moment précis j'entre dans le monde des rêves. Je ne saurais dire exactement ce qui se passe dans mon esprit ; cet

instant, ce basculement incontrôlé, progressif. C'est comme si mon attention se perdait tout à coup et se réveillait ici. Comme lorsque nos yeux se perdent

dans le vague, quand notre vision devient floue et qu'on voit le monde avec un voile étrange, irréel. Je passe d'un monde à l'autre.

Mon esprit est une porte de Djar.

Je suis sur une montagne. Au sommet d'une montagne. Il y a du vent, qui siffle contre les rochers, et des neiges éternelles partout autour de moi. Le ciel

est d'un bleu éclatant. Brillant. Je suis tellement haut que c'est comme si je flottais dedans.

Je ne suis jamais venu ici. Et ce ne sont pas les Brumes qui m'y ont amené. Mais alors qui ? Lui ? Non. Je ne crois pas. J'ai l'impression qu'Il n'est pas

là. Qu'Il me fuit. Que je Lui fais peur. Ou peut-être est-Il occupé à autre chose ? À quoi ? Que fait-Il ? Que prépare-t-Il ? Il a dit qu'il voulait ma fin, mais

pourquoi, et quand ? Quand m'attaquera-t-Il ?

Je ne dois pas penser à ça. Je dois me concentrer sur les Brumes. Elles comptent sur moi. Elles m'attendent. Et je sais qu'elles continuent de mourir. Je

ne peux pas faillir. J'espère que Bastian réussira à rassembler les louvetiers et qu'ensemble nous pourrons les guider vers les portes du Sid… Si je

parviens à les trouver.

Le temple d'Ariel. Je dois voir le temple d'Ariel. Et espérer que j'y trouverai la réponse. Une vraie réponse, enfin.

Le temple d'Ariel. Je dois voir le temple d'Ariel. Et espérer que j'y trouverai la réponse. Une vraie réponse, enfin.

– Bohem !

J'entends une voix. Ici. Dans le monde de Djar.

– Bohem !

C'est une voix de femme.

– Bohem, il faut que tu regardes ! J'ai peu de temps.

Je n'arrive pas à reconnaître cette voix. Pourtant elle me dit quelque chose. Je l'ai déjà entendue, j'en suis sûr !

– Bohem ! Regarde le danger. Je t'ai amené ici pour que tu le voies. Il est ici ! Regarde. Adieu.

La voix disparaît. Sans écho. Elle s'est éteinte soudain. Et même son souvenir semble disparaître.

Une ombre passe au-dessus de moi. Rapide. Je lève les yeux. Et je le vois. Le merle blanc. Est-ce lui qui m'a parlé ? Non ! Il ne m'a pas vu. Est-ce lui le

danger ? Je ne comprends pas. Est-ce lui que je dois regarder ? Comment savoir ? Je dois le suivre.

Il fonce vers la vallée. Je ne dois pas le perdre de vue. Je veux comprendre. Je le suis. Je cours droit devant moi. Dans le vide. Je ne peux pas voler Il va

trop vite pour moi. La pente défile sous mes pieds. Par moments je crois me soulever, prendre mon envol moi aussi, mais je ne peux pas. Je dois aller plus

vite. Le merle s'éloigne. Il file tout droit vers le pied de la montagne. Je ne pourrai jamais le rattraper.

Il se rapproche du sol. Il vise quelque chose. Je dois aller plus vite. Mais je ne peux pas. Je ne contrôle pas Djar suffisamment bien. Si seulement je

pouvais voler, comme lui !

Il plane de plus en plus bas. Il… Oui ! Il fonce sur une proie. Il plonge, comme un rapace.

Je la vois. Je vois sa proie. C'est un rouge-gorge. Là. Posé sur un petit pommier, au milieu de la vallée. C'est comme si j'étais à côté, et pourtant, je suis

si loin ! Beaucoup trop loin ! Non !

Le merle blanc pique sur Elle. Je dois La sauver. Il va L'enlever !

Il va L'enlever, et je ne peux rien faire !

*

* *

Bastian se leva dès les premiers rayons du soleil, en espérant qu'ainsi il ne croiserait aucun des quatre louvetiers qui devaient encore dormir. Sans faire de

bruit, il s'habilla, prit ses affaires et descendit l'escalier de la grande louveterie. Il n'y avait personne en bas. La grande pièce était vide. Les restes du dîner

traînaient sur la longue table. Il sortit sans prendre le temps de manger et partit chercher son cheval.

Il n'y avait pas un bruit alentour. Quelques oiseaux seulement sifflaient en haut des arbres. La forêt semblait se réveiller lentement, elle aussi. Le soleil

chassait péniblement le froid de la nuit.

Bastian accrocha ses affaires à son harnais, sella son cheval, monta dessus et se mit en route vers l'est. Il avait faim, mais il n'avait aucune envie de

s'attarder ici. La conversation avec les louvetiers avait extrêmement mal fini la veille, et il était inutile d'insister. Il avait eu toute la nuit pour réfléchir à ses

erreurs, penser à ce qu'il pourrait dire la prochaine fois, dans la prochaine louveterie. Il serait meilleur. Il avait promis à Bohem.

Mais, soudain, alors qu'il arrivait sur la grande route qui partait vers Riven, il entendit derrière lui une voix qui l'appelait.

Il se retourna, étonné, et reconnut l'un des quatre louvetiers de la veille. Celui qui avait déjà entendu parler de Bohem. Bastian arrêta son cheval et

l'attendit. Le louvetier, qui arrivait au trot, fut bientôt à ses côtés.

– Bastian ! Tu es parti bien vite, confrère !

– Je pense que c'était plus raisonnable, n'est-ce pas ?

Le louvetier grimaça d'un air gêné.

– Stephan a été un peu dur avec toi hier soir…

– Je comprends très bien qu'il ait été choqué par mes propos…

– Disons que tu ne prends pas beaucoup de précautions, répondit le louvetier en souriant.

– Je sais. J'ai du mal. Je n'ai jamais fait cela avant… Convaincre les gens…

– Je comprends. Mais je dois avouer que ton histoire m'intrigue, Bastian. Et, à vrai dire, j'aimerais en parler encore un peu avec toi…

– Je me dirige vers Riven, j'espère y être d'ici quelques jours.

– Eh bien, je vais faire un bout de route avec toi, si tu veux bien. J'aimerais vraiment parler encore de ton histoire…

Bastian opina du chef.

– Avec plaisir… Tu ne m'as pas dit ton nom…

– Césaire.

– Enchanté, Césaire. En vérité, je suis ravi que tu veuilles m'accompagner. D'ordinaire, je préfère voyager seul, mais à présent que je ne chasse plus, je

crois que je n'aime plus trop cela…

– Alors, allons-y !

Ils se mirent en route vers le soleil levant et leurs chevaux marchèrent au pas côte à côte.

– Dis-moi, Bastian, tu as vraiment l'intention d'aider ce fameux Bohem ?

– Oui.

– Mais pourquoi ?

– Je ne sais pas… Pour plusieurs raisons, je suppose. Quand j'ai tiré sur la Licorne, et qu'il l'a protégée, j'ai été très étonné. Troublé. Et ensuite, alors que

je venais d'essayer de tuer une créature qu'il veut protéger, il ne m'a pas attaqué. Pourtant, crois-moi, il était en position de le faire. Il avait plusieurs amis

avec lui. Mais, au contraire, il m'a demandé de le suivre. Je t'avoue que j'avais vraiment peur. Mais je l'ai suivi, et j'ai commencé à les connaître, lui et ses

trois compagnons. J'ai passé plusieurs jours à leurs côtés à Pierre-Levée, à la cour de la duchesse de Quienne.

– Dans le palais ? s'exclama Césaire, incrédule.

– Oui, dans le palais. Je n'aurais jamais imaginé être un jour invité dans un lieu pareil, moi, un simple louvetier ! Et pourtant… En tout cas, c'est là que j'ai

découvert vraiment Bohem. C'est un personnage vraiment singulier ! Chaque jour j'avais des raisons de m'étonner…

– Comment ça ?

– Par exemple, il a beau être devenu ami avec la duchesse, il refuse de prendre le parti d'Emmer… et il refuse même de dormir à l'intérieur du palais. Il

dort à la belle étoile… Et son discours sur les Brumes ! Visiblement, je ne suis pas capable d'en parler aussi bien qu'il sait le faire, mais il m'a convaincu !

– Tu es donc vraiment persuadé que les Brumes ne sont pas des créatures du démon ?

– J'en suis certain, Césaire. Bohem et ses amis ont même été sauvés par des Brumes, à deux occasions. Tu vas me prendre pour un fou, mais Bohem

semble pouvoir communiquer avec elles !

Césaire fronça les sourcils.

– Te rends-tu compte, répondit le louvetier, que l'image que tu donnes de ce Bohem est plutôt celle que véhiculent ses détracteurs ? À t'écouter, il agit

vraiment comme un sorcier ou un hérétique ! Un homme qui parle avec les Brumes…

– Je sais. Cela peut paraître étrange, comme cela, mais tout ce que Bohem veut faire, c'est sauver les dernières Brumes. Tu sais qu'il n'en reste plus

beaucoup…

– Oui, je commence à le croire, en effet. Et je suis de ton avis au moins sur un point : le fait que le roi ait doublé nos primes est plutôt mauvais signe. Mais

de là à vouloir sauver les Brumes…

– Si tu les avais vues comme je les ai vues, tu comprendrais peut-être…

– Si tu les avais vues comme je les ai vues, tu comprendrais peut-être…

Césaire fit une moue sceptique.

– Pourquoi n'es-tu pas aux côtés de Bohem en ce moment même ? demanda-t-il.

– Il m'a demandé de rassembler un maximum de louvetiers pour l'aider à sauver les Brumes.

– C'est bien ce qu'il me semblait. *Un maximum de louvetiers !* Il est fou !

– Pourquoi ? Qui mieux que les louvetiers ? Personne ne connaît les Brumes aussi bien que nous !

– Personne *ne les tue* aussi bien que nous ! Notre métier consiste à les éliminer ! Pourquoi changerions-nous soudain, comme ça, si radicalement ?

– Si Bohem était là, sa réponse, je crois, serait « parce que les hommes peuvent changer ».

Césaire sourit.

– Ton ami est un doux rêveur, alors ?

– Je suis la preuve que ses rêves peuvent devenir réalité. Je suis louvetier, et j'ai changé. Je veux sauver les Brumes. Dans quelque temps, tu le sais, nous

n'aurons plus de travail, Césaire. Notre métier risque de disparaître. Bohem m'a demandé de donner un nouveau sens au mot louvetier. Je crois que c'est ce

qu'il me reste de mieux à faire.

– Et après ? Quand vous les aurez sauvées ? Vous n'aurez pas plus de travail pour autant !

– Je ne sais pas. Mais au moins j'aurais l'impression d'avoir fait quelque chose de bien. Et je préfère être dans le camp de Bohem que me retrouver

abandonné par le roi…

– C'est un pari dangereux…

– Je n'ai plus rien à perdre. Et depuis que j'ai vu la Licorne…

Bastian s'arrêta de parler au milieu de sa phrase. Il avait les yeux perdus dans le vague. Comme s'il voyait la Licorne devant lui.

–… depuis que j'ai vu la Licorne, reprit-il d'une voix soudain légère, je ne rêve plus que d'une chose, Césaire. La sauver.

Le louvetier regarda Bastian d'un air intrigué.

– Elle… Elle est si belle que ça ? demanda-t-il, les yeux grands ouverts.

– Plus belle que tu ne peux l'imaginer, répondit Bastian en ouvrant un large sourire. Plus belle que la plus belle des femmes !

Césaire sourit à son tour.

– J'aimerais bien la voir, avoua-t-il d'une voix embarrassée.

Bastian tourna la tête vers lui avec un regard brillant.

– Je te comprends.

Puis ils se turent tous deux, bercés par le pas indolent de leurs chevaux. Le soleil s'était levé au-dessus des arbres. Il les réchauffait lentement, et les

couleurs de l'automne s'allumaient tout autour d'eux. Camouflés dans leurs costumes verts de louvetiers, ils étaient comme les deux enfants de cette nature

bienveillante, perdus dans ses immenses jardins.

Ils continuèrent ainsi longtemps, portés par leur silence, jusqu'à ce que Césaire arrête son cheval.

Bastian arrêta le sien à son tour et se retourna vers le louvetier en levant les sourcils.

– Tu retournes à la louveterie ?

Césaire ne répondit pas. Il avait le regard fixe, droit devant lui, comme s'il observait une chose immobile, dans le lointain. Puis, sans tourner la tête, il

demanda :

– De quelle couleur est-elle ?

– La Licorne ?

– Oui.

– Elle est blanche. Toute blanche. Sa corne est une longue pointe effilée, blanche elle aussi. Elle a dans les yeux des reflets bleus, lumineux.

Césaire soupira. Puis il tourna enfin la tête vers Bastian, et son visage sembla se détendre. Comme s'il revenait à la réalité.

– Bastian, tu vas avoir besoin d'aide. Je t'accompagne.

*

* *

Je ne peux plus attendre, à errer dans ce monde vide. Je ne peux plus attendre qu'il vienne à moi. Je dois aller à lui. Je dois tuer Bohem.

Trouver Bohem, et le tuer. Soulager le monde de cette vie inutile. Le soulager de sa présence.

Ce sera ma délivrance. Ma liberté. Oui. Voilà. Ma liberté. Tuer Bohem.

Où qu'il soit, où qu'il aille, je le trouverai. Je sentirai sa présence. Dans la foule, entre mille, je le reconnaîtrai. Et je le tuerai. D'une main sûre et

tranquille. Il ne pourra pas se défendre. Pas contre moi. Il n'a aucune chance, et je ne faillirai pas.

C'est le sens de ma vie.

Je dois tuer Bohem.

*

* *

Bohem réveilla ses compagnons avant le lever du soleil. Ils n'avaient eu que très peu de temps pour dormir, mais le louvetier avait le regard grave et nul

n'osa se plaindre. Les hommes de Dumont Desbardes étaient peut-être déjà proches. Ils se mirent rapidement en route vers Lutès. Bernard de Laroche prit le

cheval de Vivienne, et celle-ci monta derrière Bohem.

Les chevaux se jetèrent tête baissée dans la pénombre de ce matin d'octobre. Les voyageurs traversèrent pendant toute la matinée cette verte région que

l'on appelait jadis les jardins de Gallica, où se succédaient forêts et escarpements, rivières et prairies et où l'on croisait encore de nombreux animaux

sauvages. Ils s'arrêtèrent pour déjeuner près d'un petit étang, et Mjolln demanda à Bernard de leur raconter son aventure en détail.

L'homme, qui se remettait lentement de ses blessures, reprit toute son histoire depuis le début. Il expliqua qui étaient les Bons Hommes, ce en quoi ils

croyaient, pourquoi ils s'opposaient au pouvoir royal et à celui de l'Église, leur situation au comté de Tolsanne… Il évoqua avec émotion le massacre de sa

communauté, la mort de son épouse et de son fils, puis il raconta comment Guillaume del Pech l'avait délivré des griffes de Dumont Desbardes… pour

finalement mourir sur une potence, à côté de lui, sur la grande place de Carnute.

– J'aurais aimé pouvoir le sauver aussi, déclara Bohem, ému.

Bernard fit un geste reconnaissant de la tête.

– Ça, ahum, vous ne méritez pas, Bernard, tout ce qui vous est arrivé.

– Je ne sais pas, répondit le Bon Homme. Dieu doit avoir ses raisons. Et je suis seulement heureux d'avoir trouvé Bohem.

– Je suis touché, Bernard, toutefois, je ne sais pas vraiment ce que je peux faire pour toi ou pour les tiens, avoua le louvetier. Tu es venu chercher un

protecteur, mais je ne suis jamais qu'un louvetier…

– Un louvetier qui m'a tout de même sauvé de la pendaison !

Bohem acquiesça. Oui, il avait sauvé Bernard, mais uniquement grâce aux Compagnons. Et c'était un hasard. Il s'était trouvé là au bon moment, dans une

ville où il avait pu compter sur leur soutien.

– Malheureusement, je ne vois pas ce que je peux faire d'autre pour ta communauté, Bernard ! Je n'ai aucune autorité… Je ne peux pas empêcher le roi ou

l'Église de vous attaquer…

l'Église de vous attaquer…

– Nous pourrons en parler à Hélène, intervint Vivienne. Elle pourrait offrir refuge aux Bons Hommes dans le duché de Quienne, qui n'est pas très éloigné

de votre région…

– Ce serait formidable ! répondit Bernard. C'est très généreux de votre part ! Toutefois, cela va obliger beaucoup de familles à quitter leurs terres…

– Tu as raison, Bernard. Vous ne devriez pas avoir à fuir ainsi ! s'emporta Bohem. J'ai beau ne pas partager vos croyances, je pense qu'il y a de la place

pour tout le monde…

– Quelles sont tes croyances, Bohem ?

Le louvetier parut étonné. Il ne s'était pas attendu à cette question. Et il n'était pas certain d'en connaître la réponse.

– Je… Je ne sais pas. Je sais seulement que l'Église m'a menti, ou qu'elle s'est trompée. Pour les Brumes. Et pour vous, les Bons Hommes, elle se

trompe aussi. Pour tous ces gens qu'elle accuse d'hérésie…

– Cela n'a rien à voir avec une croyance, Bohem, et tu ne peux pas généraliser ! intervint Vivienne.

– Que veux-tu dire ?

– Dans le quartier que nous habitons, à Tolsanne, les prêtres ne passent pas leur temps à crier à l'hérésie… Ils s'occupent de leurs fidèles avec

dévouement. Ils sont attentifs et compréhensifs. Et je n'ai jamais, moi, assisté à la mort d'une Brume…

– Le problème, répliqua Bohem, c'est que le pouvoir religieux est si grand que, quand il tombe entre de mauvaises mains, il fait des dégâts

épouvantables… Combien d'hommes sont morts en suivant Livain sur les routes d'Orient ? Et combien d'hommes ont-ils tués là-bas ?

– Mais combien en sauvent-ils ici ? répondit Vivienne. Tu oublies les hôtels-Dieu, où les moines soignent les plus pauvres, les hospices, toutes les œuvres

de charité, l'instruction…

– Oui, peut-être, concéda Bohem. Mais l'Église est-elle obligée de tuer autant d'un côté pour sauver de l'autre ?

Vivienne haussa les épaules.

– De toute façon, si je peux me permettre, cela ne répond pas vraiment à ma question, Bohem. Tu crois en Dieu ?

Le louvetier fronça les sourcils. Il n'avait pas vraiment envie de répondre à cette question, parce qu'il n'était pas certain de la réponse. Mais cela semblait

important pour Bernard.

– Je suis désolé, Bernard, je ne sais pas… Tout ce que je sais, c'est que je ne suis pas… religieux. Je ne veux pas être le *fidèle* d'une Église. D'aucune

Église. Après tout ce qui m'est arrivé, je ne peux plus être un *bon chrétien*, comme on l'entend, et je ne pourrais pas non plus être un Bon Homme, comme

toi. Mes croyances… Je garde cela pour moi.

Bernard hocha la tête. Cela semblait le satisfaire.

– Ça, oui, intervint Mjolln avec un regard malicieux, tu ne veux pas être fidèle d'une Église, Bohem, mais tu es bien devenu un fidèle des Compagnons du

Devoir, non ?

Bohem grimaça. Il avait l'impression de passer un examen. Les quatre autres le dévisageaient comme s'il devait se justifier…

– C'est peut-être un peu paradoxal… Mais le Devoir n'est pas une Église, à ce que je sache… Et puis les Compagnons ne brûlent pas sur le bûcher les

gens qui ne pensent pas comme eux… Enfin, j'espère ! La Rochelle ?

– Bien sûr que non. Le seul but du Devoir est le partage du savoir, de l'intelligence, pour que les hommes deviennent de meilleurs bâtisseurs. Nos travaux

sont voués à la construction… pas à la destruction ! Et surtout, on ne s'occupe pas des croyances de chacun…

– La preuve, reprit Bohem, tout le monde me prend pour un hérétique, et pourtant, les Compagnons m'ont accepté parmi eux !

Mjolln hocha la tête en riant.

– Quitte à choisir un camp, ajouta le louvetier, en ce qui me concerne, autant qu'il ne soit ni politique ni religieux, voilà tout… Mais, revenons-en à toi,

Bernard. Je ne sais pas ce que je peux faire pour t'aider. Et, pour le moment, je dois me concentrer sur les Brumes, tu comprends, car le temps presse…

– Bien sûr. De toute façon, tu ne me dois rien, Bohem. C'est moi qui te suis redevable. Et si je peux vous aider d'une façon ou d'une autre, je veux le

faire. Je serais heureux de pouvoir vous accompagner…

– Tu es le bienvenu. Et je te promets que nous trouverons un moyen de vous aider, conclut Bohem en se relevant. Dès que nous aurons fini ce que nous

avons à faire. Allons, il est temps de partir.

Les cinq voyageurs rangèrent leurs affaires, montèrent à cheval et se remirent en route. Lutès était encore loin, ils devaient y arriver sans se faire rattraper

par la Milice du Christ.

Ils galopèrent pendant la première moitié de l'après-midi, puis, comme les chevaux étaient fatigués, ils se mirent au pas. Après un long moment de silence,

Vivienne, serrée contre le dos de Bohem, lui demanda à l'oreille.

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Pourquoi tu dis ça ?

– Je sens que quelque chose ne va pas, Bohem. Je commence à te connaître. C'est cette conversation de tout à l'heure qui te tracasse ?

– Pas du tout.

– Alors quoi ?

– Je ne sais pas. J'ai eu… J'ai eu une vision étrange dans le monde de Djar. Une sorte de rêve prémonitoire ou de mise en garde, je ne sais pas. Mais

c'était… C'était inquiétant. Ce qui m'angoisse le plus, Vivienne, c'est que je ne comprends pas ce qu'il signifiait, ce rêve…

– Tu comprendras sûrement plus tard, Bohem. Ne te fais pas de souci. Pour l'instant, nous n'avons qu'une chose à faire, et c'est tout ce qui compte :

trouver les portes du Sid. Tu as fait une promesse. Ne te laisse pas divertir par tout le reste.

– Tout devient si compliqué, murmura le louvetier.

– Pas si tu prends les choses les unes après les autres, Bohem. Pour l'instant : les portes du Sid. Ne pense à rien d'autre. À ça, et aussi au fait que je

t'aime !

Bohem posa sa main sur celle de Vivienne, sur sa hanche, et la serra affectueusement. La jeune femme se colla contre lui.

*

* *

– Cet imbécile de bourgmestre est responsable de tout ce qui s'est passé hier ! s'exclama Andréas Dumont Desbardes, furieux. C'était à lui d'assurer la

sécurité sur la grande place ! Il est incompétent ! Ou pire, il est complice ! Je le ferai remplacer, dès que je verrai le roi ! Imbécile de bourgmestre ! Imbécile !

Ils étaient réunis au sous-sol du petit monastère, dans une crypte obscure où le Grand-Maître pouvait hurler toute sa colère. La communauté des moines de

Cerly de Carnute les avaient accueillis parmi eux avec égards et soignaient encore en ce moment dans l'hôpital les Miliciens qui avaient été blessés.

Dumont Desbardes avait son visage des jours terribles. Ce regard dément qu'il avait eu quelques semaines plus tôt quand le sergent Fredric avait eu

l'audace de s'opposer à lui. Personne n'avait oublié. Sa colère. Sa folie. Les Miliciens autour de lui n'osaient dire un seul mot. Et Judicaël, son bras droit,

était tout aussi silencieux.

– Ce ne pouvait être que Bohem ! Ce satané Bohem ! J'en suis convaincu ! Mais qui étaient tous ces gens qui l'ont aidé à organiser ça ?

Personne ne répondit. En vérité, personne ne savait vraiment. Les Miliciens, complètement désemparés, n'avaient pu interpeller aucun des hommes

masqués qui avaient interrompu l'exécution des Bons Hommes sur la grande place de Carnute. La panique avait été si totale que les hommes de Dumont

Desbardes n'avaient rien pu faire, pas plus que la garde du bourgmestre. Et personne, dans la ville, ne semblait savoir qui avait monté ce complot. Ou peut-

être les habitants de Carnute refusaient-ils de parler…

– Je suis persuadé que ce sont les Compagnons ! s'exclama soudain le Grand-Maître. Comme à Sarlac ! Ce sont toujours les Compagnons qui aident ce

maudit louvetier ! Ils sont nombreux, ici. Carnute est une ville du Devoir. Oui ! Ce doit être les Compagnons !

Il tournait en rond dans la grande crypte, les yeux rivés sur le sol. Il parlait tout haut, mais il se parlait à lui-même. Et une rage immense accompagnait

chacun de ses mots. Sa voix résonnait entre les murs dénudés du sous-sol du monastère.

Les Miliciens avaient passé la journée de la veille à fouiller toute la ville, à questionner les gens. Mais cela n'avait servi à rien. Et ils étaient toujours sans

Les Miliciens avaient passé la journée de la veille à fouiller toute la ville, à questionner les gens. Mais cela n'avait servi à rien. Et ils étaient toujours sans

nouvelles de deux des leurs qui étaient partis à la poursuite des fuyards.

– J’écraserai ce satané louvetier ! Je le réduirai en miettes ! J’aurais dû le tuer quand je l’avais à portée de main ! Et les Compagnons ! Ces maudits

Compagnons ! Ils vont payer, eux aussi !

Au même instant, on frappa à la porte de la crypte. Judicaël se précipita pour aller l’entrouvrir. Il regarda l’homme de l’autre côté, puis il se retourna vers

Dumont Desbardes.

– Maître, c’est frère Galien.

– Que veut-il ? s’impatienta Dumont Desbardes sans cesser sa déambulation au cœur de la crypte.

– C’est lui qui était parti à la poursuite des cavaliers, hier… Ceux qui ont emporté Bernard de Laroche. Il a sans doute des nouvelles.

Le Grand-Maître s’immobilisa et releva la tête.

– Entrez, Galien !

Le Milicien passa la porte et se tint immobile devant le Grand-Maître.

– Alors, Galien, parlez !

– Nous… nous avons retrouvé leur trace, maître. Nous pensons qu’ils se dirigent tout droit vers Lutès. Hugues est resté là-bas, il continue de les suivre, et

je suis revenu, moi, pour vous prévenir.

Dumont Desbardes se précipita vers la porte sans plus attendre.

– Vers Lutès ? Parfait ! En route ! Je me moque de ce que veulent Livain et Pieter ! Cette fois-ci, je vais m’occuper moi-même de ce Bohem ! Judicaël,

prévenez tout le monde ! Nous partons pour Lutès. Tout de suite ! Vous m’entendez ?

Le sergent acquiesça.

– Et laissez un message au Premier en Ville de la cayenne. Dites-lui qu’il ne perd rien pour attendre, que je repasserai le voir. Les Compagnons de Carnute

auront bientôt de mes nouvelles.

*

* *

Ils voyagèrent ainsi pendant deux jours encore. Comme ils voulaient éviter les villes et même les petits villages, ils ne purent trouver un cinquième cheval

pour Vivienne, si bien qu'elle dut rester derrière Bohem pendant tout le trajet. Cela ralentissait quelque peu leur rythme, mais ils partaient tôt et s'arrêtaient

tard pour rattraper le temps perdu.

Le deuxième jour, ils furent réveillés par la pluie. Une pluie grasse et dense, lourde, qui transforma rapidement la terre en boue visqueuse. Ils prirent un

repas léger, sans pouvoir allumer un feu, et montèrent, trempés, sur les pauvres chevaux. Ils s'enfoncèrent, maussades, dans le rideau de pluie. Les gouttes

claquaient contre leurs vêtements, sur leurs capuches, se glissaient à l'intérieur de leurs bottes, le long de leurs cuisses. Les sabots des chevaux s'enfonçaient

dans le sol gluant, ce qui les ralentissait encore davantage.

Mjolln essayait de plaisanter pour maintenir le moral de ses amis, mais Bohem était de moins en moins loquace. La vision qu'il avait eue dans le monde de

Djar le hantait de plus en plus. Il se demandait qui était venu lui parler ainsi, à qui appartenait cette voix féminine qu'il avait entendue ? Et surtout, de quel

danger elle voulait parler ? Quel était le rapport avec ce merle blanc ?

Il l'avait vu plusieurs fois, cet oiseau étrange. Et pas seulement dans le monde de Djar. Il était certain de l'avoir vu en plein jour, pendant leur voyage, mais

il ne se souvenait plus quand. Chaque fois qu'il croyait voir un oiseau, il sursautait, regardait mieux pour voir si c'était un merle. Mais sous cette pluie

battante les oiseaux ne se montraient guère, et il devenait nerveux.

Le pire, au fond, c'était qu'il avait peur de comprendre. Une partie de sa vision, tout au moins : le rouge-gorge. Cette pauvre proie que le merle blanc

venait enlever, il avait l'impression de savoir qui c'était. Il refusait de se l'avouer. Pourtant, quelque chose lui disait qu'il ne pouvait pas se tromper.

Bien sûr. C'était elle. Vivienne. C'était Vivienne qui était en danger.

Non ! Il se trompait sûrement. Il s'imaginait n'importe quoi ! C'était la peur, l'angoisse qui lui faisaient craindre toutes ces choses. Il aimait tellement

Vivienne que tout lui était prétexte pour se faire du souci pour elle. Il ne devait plus penser à cela.

Oublier le sens caché de cette vision. Vivienne était en

sécurité, avec eux. Il ne laisserait rien lui arriver.

Lutès. Il devait se concentrer sur Lutès. C'était ce que Vivienne elle-même ne cessait de lui dire. Les portes du Sid. Le temple d'Ariel. Voilà ce qui

comptait. Les jours passaient, la Toussaint approchait, il leur restait très peu de temps. Les Brumes, sans doute, continuaient de mourir et il ne pouvait rien

faire. Pour le moment.

Les Brumes. Cela faisait plusieurs jours, maintenant, qu'il n'avait pas vu une seule Brume. Depuis qu'ils étaient entrés dans Carnute. La nuit, épuisé, il

était resté à dormir auprès de Vivienne et il n'avait pas pris le temps d'aller voir les loups, comme il aimait le faire d'habitude. Et ils commençaient à lui

manquer. C'était sans doute cela qui assombrissait son humeur. Les Brumes lui manquaient. Mais peut-être étaient-elles là. À veiller sur eux, en retrait…

Au soir du deuxième jour, la pluie s'arrêta enfin, et alors que le soleil descendait lentement dans leur dos, séchant péniblement leurs vêtements trempés, ils

arrivèrent en vue de la capitale, dont les contours se dessinaient en contrebas, sous un immense arc-en-ciel. Bohem et Vivienne furent les premiers à mettre

pied à terre. Ils montèrent ensemble sur un petit monticule de terre pour admirer l'incroyable tableau, adouci par le spectre des couleurs qui traversaient le ciel

et la lumière vespérale, teintée d'orange et de gris.

La ville immense – certainement la plus grande de tout le pays – s'étendait autour du fleuve Isicauna, sur un large bassin où ne se dressaient que quelques

monts isolés. Le centre de Lutès était concentré sur une petite île allongée, où l'on apercevait le sommet d'une basilique, baigné par les derniers rayons du

soleil. La rive droite, plus peuplée, était entourée de remparts – anciens sans doute car les faubourgs tout autour étaient déjà nombreux, comme une nébuleuse

de petites villes qui se regroupaient contre les vieux quartiers. Dispersées au-delà, au milieu des vignes et des marais, là où semblait naître l'arc-en-ciel, on

voyait par endroit des fermes ou des tours fortifiées.

– C'est… c'est, oui, prodigieux ! murmura Mjolln derrière eux. Ça, je n'ai jamais vu ville si grande !

Si grande ville, non !

Bohem posa affectueusement sa main sur l'épaule du Cornemuseur.

Ils étaient alignés à présent tous les cinq sur la butte détrempée. Et tous souriaient, comme envoûtés par ce spectacle unique, cet instant magique où le soleil

et la pluie semblaient s'être entendus pour leur offrir la plus belle vue sur Lutès.

– J'espère que nous trouverons ce que nous sommes venus chercher, murmura Bohem.

– Une ville si grande, répliqua La Rochelle, a forcément une réponse à toutes les questions !

Ils restèrent encore un instant tous les cinq, comme hypnotisés, puis Bohem rompit enfin le silence.

– Je pense qu'il serait plus sage de dormir ici ce soir, nous avons pris assez d'avance je crois, et nous avons besoin de nous reposer. Nous partirons

demain, avant le lever du soleil.

Les autres acquiescèrent, et, un à un, partirent chercher leurs affaires sur les chevaux mouillés.

Vivienne regarda son compagnon. L'inquiétude semblait avoir quitté son visage. Il avait l'air apaisé, serein, enfin. Elle déposa un baiser sur ses lèvres.

– Je suis sûre que tu vas trouver ce que tu cherches, Bohem, dit-elle avant d'aller aider les autres à installer le campement.

Mais ce n'était pas pour cela que Bohem souriait. En vérité, il était heureux de n'être pas encore arrivé à Lutès. Bohem voulait passer une dernière nuit

hors de la ville.

Il voulait rendre une dernière visite aux Brumes.

*

* *

Le roi Livain vil était assis à côté de son épouse, devant l'autel de la basilique Notre-Dame de Lutès. Le prêtre était en train de dire son sermon, et sa voix

résonnait dans l'immense édifice.

Livain, que le sermon ennuyait, se pencha discrètement vers Camille de Chastel.

Livain, que le sermon ennuyait, se pencha discrètement vers Camille de Chastel.

– Cette basilique est beaucoup trop vieille, chuchota-t-il. Il faudrait songer à la reconstruire entièrement. Si l'on ne fait rien, un jour ou l'autre, elle va finir

par s'écrouler en plein milieu d'une messe. Et Lutès a besoin d'une cathédrale.

Camille hocha lentement la tête. Il y avait de nombreux sujets de Livain autour d'eux, qui avaient les yeux rivés sur le couple royal. La bienséance lui

interdisait de répondre. Mais le roi, lui, continua.

– Mon père a fait de grands travaux dans cette ville, vous savez. Le Grand Pont, le Châtelet… C'était lui. Lutès restera pour toujours la plus belle ville de

Gallica. Je veux y laisser une trace, moi aussi. Qu'on se souvienne de moi. Il y a tant de choses à faire, dans cette ville ! Le château du Louvre par exemple, il

faudrait entièrement le reconstruire ! Il y a à l'ouest de la ville la place pour un palais magnifique, où nous serions bien mieux logés que sur cette île trop

petite…

La voix du prêtre continuait, monotone, comme un bourdonnement sinistre au milieu des pierres.

– Mais je n'aurai jamais le temps, Camille. Je n'aurai jamais le temps.

Camille de Chastel tourna la tête vers son époux. Elle le dévisagea un moment, puis elle se décida finalement à lui parler, bien que le prêtre n'eut pas fini

son sermon.

– Si vous voulez vraiment laisser quelque chose, Livain, ce qu'il vous faut, c'est un fils.

Le roi écarquilla les yeux. Il regarda son épouse, mais elle avait à nouveau tourné la tête et semblait écouter le prêtre attentivement. Il se demanda ce qu'elle

avait voulu dire. Un fils ? Bien sûr qu'il voulait un fils ! Hélène de Quienne n'avait pas su lui en donner un, mais il comptait bien sur Camille pour remédier

à cet état de fait ! Pourquoi disait-elle cela ?

Il resta interdit jusqu'à la fin de la mes se et, quand il sortit au bras de Camille, sous le regard admiratif de l'assemblée, il avait un air grave et le front

soucieux.

Ils montèrent dans le carrosse qui les attendait sur le parvis et qui devait les ramener au palais. Quand les chevaux se mirent en route, le roi se pencha vers

son épouse.

– Que vouliez-vous dire tout à l'heure, Camille ?

La jeune femme posa sa main sur le bras de Livain.

– Je voulais dire, Majesté, que je n'attends toujours aucun enfant de vous et que nous devrions peut-être passer un peu plus de temps ensemble, au calme,

dans l'une de vos demeures, loin de Lutès.

– Mais, Camille ! Vous savez bien que nous ne pouvons pas quitter Lutès pour le moment !

– Dieu ne semble pas vouloir, Majesté, que nous ayons un enfant ici… Si vous voulez un fils…

– Ce n'est pas la question ! Bien sûr que je veux un fils, Camille, sans doute plus que vous encore, mais pour le moment une guerre se prépare…

– Les guerres ne s'arrêteront jamais, Livain. Vous êtes roi… Il y aura toujours des guerres.

– Non, répliqua Livain, qui perdait patience. Pas des guerres comme celle-ci. Jamais je n'ai eu à gérer conflit si important. Il en va de l'intégrité de Gallica !

Si nous l'emportons, le pays sera plus uni et plus grand qu'il ne l'a jamais été. C'était ce dont rêvait mon père, Camille !

Mais si nous perdons, nous ne serons plus qu'une province de Brittia… Non, vraiment, cette guerre est des plus importantes, et je dois m'y consacrer tout

entier

Camille ne répondit pas. Le carrosse roulait lentement le long des ruelles étroites de l'île de la Cité, et la foule tout autour acclamait le roi.

– Qu'en est-il de votre père ? demanda Livain sur un ton agacé.

– Mon père ?

– Nous avons besoin du royaume de Chastel parmi nos alliés, Camille ! Vous devez convaincre votre père !

– Le convaincre à distance n'est pas chose aisée, je vous l'ai déjà dit.

– Alors, partez le voir ! répliqua Livain.

– Que je parte au royaume de Chastel ? Que je quitte votre cour ? Que je passe toutes ces longues journées sur les routes de Gallica ? C'est un énorme

sacrifice que vous me demandez, Livain !

– Ce n'est pas un sacrifice, c'est pour le bien de notre royaume, Camille. Le royaume dont vous êtes devenue reine quand je vous ai épousée.

– Me demandez-vous d'assumer cette responsabilité, Livain ? Me demandez-vous de m'impliquer dans cette guerre autant que vous ?

– Je crois que vous pouvez le faire…

– Alors, je veux être impliquée dans toutes les décisions que vous devrez prendre, Livain. Je veux avoir mon mot à dire. Je ne veux pas être un pion, mais

partie prenante !

Livain fronça les sourcils. Il se demandait où Camille voulait en venir. Il l'invitait déjà à toutes les réunions importantes et la laissait toujours donner son

avis. Que voulait-elle de plus ? Elle avait quelque chose derrière la tête, il en était certain.

– Que voulez-vous exactement ?

Camille regarda Livain droit dans les yeux.

– Je veux que vous me confiiez la gestion de l'une de vos affaires, Majesté.

– Mais laquelle ?

– Bohem. Je veux m'occuper de Bohem. Quand Catriona l'aura retrouvé, je veux que vous me laissiez m'occuper de son accueil au palais, et de la

négociation que nous devrons sûrement mener avec lui.

Le roi parut étonné. Il avait déjà remarqué que Camille semblait particulièrement intéressée par le sort du louvetier. Mais pourquoi ? Que savait-elle sur lui

que lui-même ne savait pas ? Le connaissait-elle ? Non. Ce n'était pas possible. Elle avait vécu toute sa vie au royaume de Chastel. Mais alors quoi ?

– Camille, j'aimerais comprendre… Pourquoi Bohem ?

– Livain, confiez-moi ce jeune homme, et je ferai de vous l'homme le plus heureux du monde.

– Mais enfin ! s'emporta le roi. Dites-moi pourquoi !

– Je ne peux rien vous dire pour le moment, Majesté, mais si vous me faites confiance, vous ne le regretterez pas. Promettez-moi de me confier le sort du

louvetier, et je vous promets, moi, de partir demain pour le royaume de Chastel pour y sceller votre alliance avec mon père.

Livain resta bouche bée. Sa jeune femme était encore plus impertinente qu'il n'aurait pu l'imaginer. Comment pouvait-elle espérer avoir des secrets pour

son époux ? Pour le roi de Gallica ? Comment osait-elle lui cacher ses desseins ? La colère montait en lui. Et Camille le dévisageait toujours, elle soutenait

son regard avec un sourire aux lèvres. Elle semblait si sûre d'elle ! Elle semblait déjà savoir que Livain ne pourrait pas refuser.

Le roi essaya de garder son calme. Il ne voulait pas céder si facilement à la colère devant la foule. Et surtout, il avait grand besoin de l'alliance que seule

Camille pouvait lui offrir. Le soutien du royaume de Chastel serait décisif. Plus décisif, sans doute, que celui de Bohem. Alors, si pour l'obtenir, il devait

faire à son épouse cette étrange concession, cela en valait peut-être la peine. Mais il aurait voulu comprendre pourquoi. Bien sûr, ce Bohem était un jeune

homme étrange. Bien sûr, les légendes à son sujet ne cessaient de grandir et de se répandre dans tout le royaume. Mais qu'avait-il qui pouvait intéresser

autant Camille, et pourquoi refusait-elle de l'expliquer ?

– Livain, reprit la jeune femme, je ne vous demande rien de plus que de me laisser négocier avec ce jeune homme quand il sera à votre cour. Je crois

connaître l'un de ses secrets, mais je ne peux vous le révéler pour le moment. Je comprends que cela puisse vous agacer, Majesté, mais, croyez-moi, si je ne

me suis pas trompée, cela en vaudra largement la peine. Accordez-moi simplement cette faveur, et je ferai tout ce que vous me demandez. Je vous donnerai

même ce fils que vous espérez tant.

Livain, incrédule, prit le visage de son épouse entre ses mains. Il serra les joues de la jeune femme et la fixa d'un regard paternel, comme s'il essayait de

lire son secret au fond de ses yeux. Le carrosse venait de s'arrêter dans la cours du palais de l'île de la Cité. Ils restèrent un long moment immobile, face à

face. Puis Livain poussa un long soupir.

– Apportez-moi le soutien de votre père et je vous le donnerai, ce satané Bohem !

Camille approcha sa bouche de celle du roi, fit un sourire, puis elle l'embrassa.

*

*

* *

Tu viens par ici, Bohem ? Tu mens à moi ? Je n'aurai donc même pas à aller te chercher ! Tu seras toi-même l'acteur de ta propre mort. C'est comme

si c'était écrit, n'est-ce pas ?

Oui, tout était écrit. Depuis le début, il devait en être ainsi. Tu viens à moi, car il était écrit que personne d'autre que moi ne pouvait te tuer. Cela va de

soi. Il ne pouvait en être autrement.

Bohem, viens à ta mort.

Viens vers moi.

Je t'attends. Je t'ai attendu longtemps. Mais pour te voir mourir, j'attendrai des siècles s'il le fallait. Juste te voir mourir. Voir la flamme s'éteindre dans

tes yeux. Ce moment-là. Ce moment précis. Quand la vie quitte le corps. Quand les deux se séparent.

Et voir ton corps idiot, allongé dans la terre, la peur dans ton regard partie depuis longtemps. La mort, la mort, que rien ne peut changer.

*

* *

Quand il fut certain que tout le monde dormait, Bohem se leva et s'éloigna de leur campement sommaire. Le clair de lune chassait doucement l'obscurité

profonde de la nuit, comme si le jour avait voulu prolonger encore un peu ses droits avant le grand hiver.

Le louvetier se faufila en silence entre les futaies, dans le sens opposé à la ville. Quelque chose lui disait qu'il ne pourrait pas voir les Brumes s'il restait en

vue de Lutès. Il voulait s'éloigner le plus possible. Les bras tendus sur les côtés pour prévenir toute chute, il essaya de ne pas faire de bruit et marcha droit

devant lui.

Quand il estima qu'il était assez loin, il chercha un endroit pour attendre, comme il le faisait les autres soirs. Les Brumes, chaque fois, venaient le trouver

d'elles-mêmes. Sur sa gauche il aperçut un rocher large et haut. Il grimpa dessus, faillit glisser car le rocher était encore humide, puis il s'assit sur le sommet,

en tailleur. Il croisa les bras sur sa poitrine et se frotta les épaules pour se réchauffer un peu. Le vent ne soufflait pas encore trop fort, mais il était froid, déjà,

et se glissait sous ses vêtements trempés.

Il posa un regard sur les environs. Il y avait quelques arbres, des rochers, des escarpements. De nombreux endroits où les Brumes pouvaient se cacher.

Elles étaient peut-être déjà ici.

Il se rappela le soir où il avait quitté Villiers-Passant. Le soir où il s'était enfui dans les broussailles de la garrigue, quand il avait vu le loup gris, à

quelques pas de lui. Il se rappela son émotion. Sa peur, puis son excitation. C'était ce jour-là qu'il avait eu la confirmation de ne pas s'être trompé. Il avait

acquis la certitude que les Brumes étaient des créatures inoffensives, douces. Merveilleuses. Alors, il essaya de se souvenir des bayards, de la chimère, et de

la Licorne, bien sûr. Et s'il arrivait trop tard ? S'il ne trouvait pas les portes du Sid à temps ? Allaient-elles toutes mourir ? Allaient-elles disparaître avant

qu'il ne puisse les revoir ?

Bohem frissonna, puis il replia ses jambes contre lui, amena ses genoux sous son menton et agrippa ses chevilles des deux mains. Il se balança

doucement, d'arrière en avant, les yeux levés vers le ciel, et il attendit. Longtemps. Bientôt, comme il n'entendait rien, il se demanda s'il y avait des Brumes

dans cette région de Gallica. Si les loups les avaient suivis. La nuit était tellement silencieuse ! D'ordinaire, elles venaient le voir beaucoup plus rapidement. Il

aurait tellement aimé en apercevoir une avant d'entrer dans Lutès. Juste un moment, à la lumière de la lune. Puiser dans leur beauté un petit peu de courage,

un petit peu d'espoir.

Mais le temps passa, et aucune ne vint.

Bohem grimaça. Il avait vraiment froid maintenant. Il s'apprêtait à se relever quand, soudain, il entendit un bruissement derrière lui, dans les feuilles.

Toujours derrière. Il sourit aussitôt. Ce ne pouvait être qu'une Brume. Il en était certain.

Délicatement, il posa sa main sur la paroi froide du rocher et pivota sans faire de bruit. Alors, là, au milieu des arbres, derrière le grand rocher, il vit ses

yeux. Ses beaux yeux jaunes qui brillaient dans la nuit, si pleins de sagesse. Ce regard insaisissable. Et cette fourrure accueillante autour de son cou, comme

une invite aux caresses discrètes. Ses oreilles dressées, immobiles, son pelage tacheté, ses longues

pattes. Le loup. Il le regardait, face à face, la gueule

légèrement inclinée. Bohem ne se lassait pas de cette expression noble et sauvage, cette éternelle question, cette éternelle distance.

Je suis content que tu sois là, loup.

Le jeune homme, sans faire de bruit, s'installa plus à son aise sur le rocher, mais il ne se leva pas. Ce soir, il ne voulait pas jouer, il ne voulait pas aller

courir avec le loup comme il le faisait parfois. Non, il voulait simplement rester ici, à côté de lui. Le regarder, partager un petit moment de cette dernière nuit.

Demain, je retourne à la ville. Je ne vous verrai plus pendant quelques jours. Vous allez me manquer.

Le loup se balança d'une patte à l'autre en poussant un petit couinement, comme s'il avait compris. Il semblait s'impatienter.

Bohem hocha la tête.

Pars, si tu veux.

Mais le loup ne partait pas. Il s'agitait de plus en plus, trépignait sur place. Puis soudain, il aboya, sans quitter Bohem du regard. Le louvetier fronça les

sourcils. Il se leva lentement. Le loup eut un geste de recul, puis il aboya à nouveau et fit quelques pas de côté.

Qu'y a-t-il ?

Le loup aboya encore, tourna sur lui-même, fléchit ses pattes avant, puis il galopa tout autour du rocher, vers l'endroit d'où Bohem était arrivé. Le jeune

homme comprit aussitôt. Il reconnaissait ce langage. Le langage de la peur. Il se passait quelque chose. Là-bas, au campement.

Bohem sauta du haut du rocher sans attendre et courut sur ses propres pas. À toute vitesse, il se glissa entre les arbres et les buissons, sans se soucier de

ce que le loup était devenu, derrière lui. Il s'était probablement enfui quand il avait sauté du rocher. Mais cela n'avait aucune importance. Ce qui comptait,

c'était d'arriver au campement à temps. Il se passait quelque chose, il en était certain.

Bohem allait aussi vite qu'il pouvait. Mais le sol était glissant et il perdit l'équilibre. Il tomba de tout son long dans la terre boueuse, s'écorcha la main sur

des branchages, mais il se releva aussitôt pour reprendre sa course. Il n'était plus très loin. Quelques foulées à peine. Mais il ne voyait toujours rien. Il

n'entendait pas un bruit, à part celui de son souffle et de ses pas. Aucun combat. Aucun cri de panique. Peut-être ne s'était-il rien passé ! Son cœur,

néanmoins, battait à tout rompre, et il franchit les derniers pas plus vite encore.

Il sauta à travers un buisson et déboula comme une flèche à l'endroit où dormaient ses compagnons. La Rochelle fut réveillé aussitôt et se leva d'un bond

en saisissant son bâton.

– Que se passe-t-il ? s'écria le Compagnon, perplexe.

Mjolln se leva à son tour, le regard ahuri.

Bohem se laissa tomber sur les genoux, sous la lumière livide de la lune. Il crut que son cœur allait exploser. C'était un cauchemar. Ce qu'il avait redouté

si fort était donc arrivé. Vivienne avait disparu.

Chapitre 5

SUR LES RIVES DE LUTÈS

Je dois partir la chercher ! s'exclama Bohem en se dégageant des mains de Mjolln qui essayait de le retenir.

Ils avaient couru autour du campement, fouillé les environs, appelé, mais en vain. Vivienne avait été enlevée. On l'avait assommée, probablement, car il

n'y avait aucune trace de lutte et les autres n'avaient même pas été réveillés. Malgré la pénombre, toutefois, Bohem avait trouvé des traces de pas suspectes

dans la terre humide, qui semblaient partir vers le sud. Il s'apprêtait donc à suivre cette piste.

– Non ! intervint La Rochelle. C'est moi qui irai. Toi, tu dois aller à Lutès.

– C'est hors de question ! Lutès attendra ! Je veux d'abord retrouver Vivienne. Tout est ma faute ! J'ai été stupide de m'absenter cette nuit !

Le louvetier alla ramasser ses affaires et les hissa sur son cheval.

– Bohem, c'est ridicule ! Tu ne sais pas combien de temps cela prendra de retrouver Vivienne, et les Brumes ont besoin de toi.

– Vivienne aussi a besoin de moi, et elle compte beaucoup plus à mes yeux !

– Bernard et moi pouvons nous occuper d'elle, répéta La Rochelle, alors que les Brumes, tu es le seul à pouvoir t'en charger ! Tu as promis, Bohem ! Tu

as promis à la Licorne !

– J'ai aussi promis à Hélène de veiller sur sa nièce ! Comment ai-je pu être assez stupide pour la laisser seule avec vous cette nuit !

– Nous allons la retrouver ! s'exclama La Rochelle en attrapant le louvetier par le bras. Tu dois me faire confiance, Bohem ! Bernard et moi allons nous

mettre à sa recherche, et si nous ne la trouvons pas rapidement, j'irai demander de l'aide dans les cayennes. Mais toi, tu dois aller à Lutès ! Le temps presse !

Bohem poussa un soupir et laissa retomber son front sur la selle de son cheval, l'air désespéré.

– Ça, La Rochelle a raison, intervint Mjolln derrière eux. Bohem, oui, tu sais, Vivienne dirait la même chose, ahum. Tu dois te concentrer sur les Brumes.

Oui. Fidélité a raison, je vais aller avec toi à Lutès, et lui ira chercher Vivienne avec l'aide de monsieur de Laroche. Ahum. Tu peux faire confiance à La

Rochelle, oui.

Bohem secoua la tête. Il s'en voulait tellement ! Cela faisait trois jours qu'il savait. On l'avait prévenu dans le monde de Djar : un danger les guettait. Et il

avait même deviné le sens de cette vision étrange : Vivienne était en danger. Le rouge-gorge. C'était elle que le merle blanc venait enlever ! Il le savait ! Et

pourtant, il s'était absenté en pleine nuit ! Pour aller voir les Brumes ! Ces maudites Brumes !

Le louvetier ferma les yeux pour retenir ses larmes. Non ! Il avait assez pleuré comme ça. Il ne

pouvait plus s'apitoyer sur son propre sort. Il devait se

ressaisir. Et les Brumes n'y étaient pour rien, évidemment. Au contraire, elles avaient même essayé de le prévenir ! Le loup l'avait redirigé vers le

campement. Il se demandait même, à présent, si, l'autre nuit, ce n'était pas la Licorne qui l'avait attiré dans le monde de Djar pour le mettre en garde…

Il devait se rendre à l'évidence. Mjolln et La Rochelle avaient raison. Il valait mieux que ce soit le Compagnon qui parte à la recherche de la jeune femme.

Il devait lui faire confiance. C'était son ami, son frère. Mais il avait tellement peur. Qu'allait-il arriver à Vivienne ? Qu'allait-il arriver à la femme qu'il

aimait ?

– Bohem ! reprit La Rochelle. Je n'abandonnerai pas tant que je n'aurai pas retrouvé Vivienne. Tu peux me faire confiance. Va chercher les portes du Sid.

Tu dois tenir ta promesse ! La personne qui a enlevé Vivienne veut sûrement t'en empêcher ! C'est certainement quelqu'un qui veut te détourner de ta route.

Tu ne dois pas céder !

Le louvetier, qui n'avait toujours pas rouvert les yeux, hocha lentement la tête. Il savait que le Compagnon avait raison, mais il détestait ça. La Rochelle

posa une main sur son épaule. Bohem releva doucement la tête et regarda son ami.

– Essaie d'écouter la voix des Brumes, murmura-t-il. Essaie. Elles te guideront peut-être.

Le Compagnon acquiesça. Et Bohem vit dans ses yeux qu'il ferait tout ce qui était en son pouvoir. Le cœur de Vivienne avait depuis longtemps choisi

Bohem. Mais le louvetier savait que La Rochelle avait toujours eu pour elle une affection particulière. Il l'aimait, lui aussi. Jalousement. Mais puisqu'il

n'avait pas été élu, puisqu'elle ne serait jamais sa femme, il l'aimait à présent comme une sœur. Bohem pouvait lui faire confiance. Il ferait tout pour

retrouver Vivienne. Il la rechercherait avec autant d'acharnement que lui, il pouvait en être certain.

Il aurait simplement aimé être là. La retrouver lui-même. Mais il devait s'y résoudre : il ne restait plus beaucoup de jours avant la Toussaint, et il n'avait

toujours pas trouvé les portes du Sid.

– Partez tout de suite, ajouta Bohem d'un air grave. Partez vite, avant qu'elle ne soit trop loin. Et avant que je ne change d'avis.

La Rochelle acquiesça.

– Bonne chance, Bohem ! Nous nous retrouverons au point de rendez-vous que tu as fixé avec Bastian : dans la forêt de Roazhon, trois jours avant la

Toussaint.

Bohem embrassa le Compagnon, le serra fortement entre ses bras, et lui lança un regard plein de reconnaissance et de détresse mélangées.

La Rochelle et Bernard ne perdirent pas un seul instant, ils prirent leurs affaires et montèrent à cheval, saluèrent Mjolln et Bohem, puis partirent au galop

vers le sud.

– Ne t'en fais pas, Bohem. Ahum. Ne t'en fais pas. Allons-y.

Le louvetier avala sa salive, la gorge nouée, puis monta sur son cheval. Il faisait encore nuit, mais ils se mirent en route vers Lutès. À présent ils avaient

deux bonnes raisons de faire vite. Bohem partit en tête, le cœur empli d'angoisse.

Ils descendirent rapidement vers le bassin de la capitale et rejoignirent une grande route qui pointait vers le nord-est au cœur de Lutès. Ils restèrent au

galop sur ce large chemin de terre et chevauchèrent ainsi jusqu'à ce que le soleil se lève. Ils se remirent alors au pas, car ils approchaient de la ville et ils

voulaient éviter d'attirer l'attention.

Pendant tout le trajet Bohem ne put penser à autre chose qu'à Vivienne. Il se demandait où elle était à présent, et si son ravisseur l'avait maltraitée. Le

visage de la jeune femme ne cessait de hanter son esprit, et il devait lutter pour ne pas hurler sa colère et sa peur.

Le jour se levait lentement de l'autre côté des marais et des vignes. On entendait ici et là le chant des coqs dans les grandes fermes qui bordaient la route,

de plus en plus nombreuses. Des chiens commençaient à aboyer à leur passage, et ils virent bientôt les premiers fermiers partir aux champs.

Ils arrivèrent rapidement en vue de l'abbaye Saint-Germain, vers laquelle se dirigeait leur chemin. Surélevée au milieu d'un groupe de maisons, l'immense

abbaye était entourée de douves et de petites murailles. Au-delà des murs on voyait dépasser les trois clochers d'une grande basilique romane et les longs

toits du palais abbatial.

Bohem et Mjolln entrèrent dans Saint-Germain-des-Prés, éblouis. Ils prirent aussitôt conscience de la démesure de Lutès. Le quartier de l'abbaye n'était

qu'une infime partie de la capitale, et pourtant il était aussi grand qu'une ville entière. Ils arrivèrent sur la grande place de Saint-Germain au moment où les

rues commençaient à s'animer. Les commerçants étaient les premiers dehors pour ouvrir leurs boutiques, puis l'on vit apparaître des transporteurs, des

enfants, et même quelques étudiants puisque c'était dans ce quartier que s'étaient installés les premiers collèges indépendants de la capitale, loin de l'autorité

ecclésiastique de l'île de la Cité. Bohem observa justement un groupe d'étudiants qui attendaient sans doute le début des répétitions, et il remarqua qu'ils

semblaient aussi détendus et facétieux qu'à Carnute. Il devait y avoir à Lutès des maîtres aussi érudits que Courage, et Bohem songea que ces jeunes gens

avaient bien de la chance. Le temps semblait n'avoir pour eux aucune importance, alors qu'à lui, il manquait tant !

Les maisons alentour étaient quasiment toutes construites de la même façon, comme dans Lutès tout entière. À part quelques maisons qui étaient

entièrement en bois, le rez-de-chaussée était d'ordinaire en pierre de taille tandis que les étages étaient en colombages emplis de moellons et recouverts de

chaux, si bien que la ville était presque entièrement blanche. Dans ce quartier, les rues étaient encore larges car les champs n'étaient pas loin et il passait

chaque jour de nombreuses charrettes. Ce n'était qu'un avant-goût de Lutès, mais c'était déjà impressionnant.

Mjolln approcha son poney du cheval de Bohem.

– Ahum ! Tu sais où nous allons, exactement ?

Bohem secoua la tête.

– Non, pas vraiment. Il faut que nous trouvions la cayenne de Lutès… Nous pourrions demander à quelqu'un. Arrêtons-nous un instant, je vais aller

poser la question aux étudiants.

– Attends ! répliqua le nain. Ça, les gens pourraient très bien te reconnaître ici… Alors, tada, Bohem, il vaudrait peut-être mieux que j'y aille, moi…

Le louvetier ne put s'empêcher de sourire.

– Tu crois vraiment que tu passes plus inaperçu que moi ?

Le Cornemuseur haussa les épaules, l'air un peu vexé.

– Très bien, grogna-t-il. Tu n'as qu'à y aller !

Bohem descendit de cheval, confia les brides à son ami et rejoignit les étudiants qu'il avait repérés. Il avait envie de parler. Comme si cela pouvait lui faire

oublier Vivienne. Lui changer un peu les idées.

– Excusez-moi, messieurs…

Les étudiants interrompirent leur discussion et se retournèrent vers Bohem. Ils le regardèrent d'un air surpris, car il avait drôle allure. Ses vêtements étaient

usés, ses cheveux noirs étaient sales et gras, il portait toujours à l'oreille sa petite équerre, et les cicatrices sur son visage lui donnaient sans doute une figure

de brigand.

– Bonjour, répondit finalement l'un des étudiants.

– Bonjour… Je cherche la cayenne de Lutès…

– Ah, la cayenne de Lutès ? répéta l'étudiant en comprenant qu'il avait sans doute affaire à un jeune homme qui faisait le Tour de Gallica. Vous voulez

parler des maisons de Compagnons, c'est ça ?

– Oui.

– Il me semble qu'il y en a plusieurs, mon ami ! Un peu partout dans la ville…

Bohem grimaça. La Mère de Carnute lui avait pourtant parlé d'une seule cayenne ! Il devait y en avoir une principale…

– Je vois… Pourriez-vous m'indiquer la plus grande que vous connaissez ? demanda Bohem.

Un deuxième étudiant, en retrait, intervint :

– Je crois que la plus importante est celle de la place de Grève, derrière la maison aux Piliers où siègent les porteurs d'eau.

Les autres acquiescèrent.

– Je… Je suis désolé, reprit le louvetier, je ne connais pas Lutès. Comment va-t-on sur cette place ?

– C'est sur la rive droite, répondit le premier étudiant en posant une main amicale sur l'épaule de Bohem, et en indiquant de l'autre main la rive opposée du

fleuve. Il faut que vous traversiez l'île, que vous passiez le Grand Pont, puis que vous tourniez à droite au Grand Châtelet. Ensuite, continuez tout droit en

longeant l'Isicauna et vous arriverez sur la place de Grève…

– Je vous remercie, dit Bohem en lui serrant la main.

– Et faites attention aux mauvais larrons, de l'autre côté, il y en a plein les ruelles ! Surveillez vos poches !

Bohem les remercia encore d'un signe de tête et retourna vers Mjolln en lui faisant un clin d'œil.

Bohem était soulagé : visiblement, les étudiants ne l'avaient pas reconnu. Son visage n'avait sans doute pas été placardé sur les murs de la ville. Il allait

enfin pouvoir rester un peu dans l'anonymat. Et la taille de la ville s'y prêtait certainement.

Ils se remirent en route. Le nain était impatient de découvrir le cœur de Lutès. Mais Bohem, lui, ne pensait qu'à une chose. Revoir Vivienne.

*

* *

Sous le ciel obscur et les éclairs bleutés, la mer déchaînée se soulevait et se creusait avec violence. Le bateau tanguait sur les hautes vagues, le bois de la

coque semblait crier de douleur à chaque envolée sur les flots, et le visage du prévôt était fouetté par des rafales d'embruns. Agrippé au bastingage, il avait si

mal au cœur qu'il se demandait s'il n'allait pas perdre connaissance.

Le prévôt Leuthaire détestait la mer, et elle avait vraisemblablement décidé de le lui rendre. Il ne rêvait plus que d'une chose, retrouver la terre ferme. Mais

il n'avait pas le choix : Emmer Capigesne l'avait investi d'une mission de tout premier ordre, et il ne pouvait faillir au roi de Brittia. C'était un honneur que

d'aller en son nom au pays de Gaelia et le prévôt avait fièrement accepté de traverser les deux mers qui séparaient Pierre-Levée de Providence. Un long

voyage, certes, mais un voyage qui lui vaudrait sans doute la reconnaissance du roi, et qui lui garantirait certainement une belle situation pour le reste de sa

carrière.

Il entendait par moments le rire des marins derrière lui, eux pour qui les plus grosses tempêtes n'étaient probablement qu'un divertissement. Ils se

moquaient gentiment de lui, venaient le voir de temps en temps pour demander s'il avait besoin

d'aide, mais il se contentait de grimacer et refusait de quitter

le pont. La mâchoire serrée, il priait en silence pour que ce cauchemar cesse enfin.

Mais la tempête dura toute la nuit, et le prévôt ne trouva le sommeil qu'au petit matin, épuisé, quand les vagues cessèrent et que le bateau se mit à glisser

doucement sur une mer enfin paisible.

Ils arrivèrent sur les côtes de Brittia à la mi-journée. Le bateau se rapprocha autant que possible de la longue plage qui s'étendait au pied des falaises.

Leuthaire fut le premier à sauter dans la barque pour aller rejoindre la terre ferme. On débarqua les sacs et les chevaux, puis le prévôt se mit en route avec son

escorte de huit soldats et ils grimpèrent rapidement jusqu'au plateau d'herbe verte qui se déployait à perte de vue vers le cœur de Brittia.

Il leur faudrait une semaine pour traverser le pays, puis une autre encore pour franchir la mer et arriver à Providence, la capitale de Gaelia – s'ils tenaient

un bon rythme et si aucun incident ne venait contrarier leur voyage ! Il n'y avait pas un seul instant à perdre.

Les chances qu'avait Leuthaire de retourner en Gallica avant le début de la guerre étaient quasiment nulles. Ses chances de revenir avec le soutien de Gaelia

étaient plus minces encore. Mais il avait pour réputation d'être le meilleur négociateur à la cour d'Emmer. C'était l'occasion ou jamais d'en faire la preuve.

*

* *

Plus ils pénétraient dans le cœur de la capitale, plus les ruelles étaient étroites, bruyantes et bondées. L'horizon n'était plus qu'un enchevêtrement

d'escaliers, de petits passages et de toits biscornus, on ne voyait presque plus le ciel dans ce labyrinthe. Les gens criaient, dans la rue, aux fenêtres ou devant

les boutiques. Les charrettes avaient du mal à se croiser dans la plupart des rues, parfois elles devaient faire demi-tour, et c'était alors un chaos gigantesque

où les chevaux trépignaient dans la boue nauséabonde. Dans certains quartiers, l'odeur était épouvantable ; les détritus jonchaient la rue et le milieu de la

chaussée n'était plus qu'un amas d'ordures et de fange. Le quartier le plus sale qu'ils traversèrent

était sans aucun doute celui des bouchers, au bout du

Grand Pont, à l'endroit même où les eaux de l'Isicauna évacuaient les déchets et où s'abreuvaient les bêtes fatiguées qui venaient des fermes à l'abattoir.

Mais Lutès était aussi une concentration d'édifices plus magnifiques les uns que les autres. Se laissant porter par le pas nonchalant de leurs chevaux,

Bohem et Mjolln purent admirer successivement le vaste palais des Thermes, le Petit Châtelet, puis, en traversant l'île de la Cité, il découvrirent la vieille

basilique Notre-Dame, qui pointait au-dessus des toits, et le palais royal, gigantesque demeure où se trouvait peut-être en ce moment l'un de leurs pires

ennemis, le roi Livain VII lui-même ! Après avoir traversé le Grand Pont, ils étaient passés sous les tourelles arrondies du Grand Châtelet – qui était en ce

temps une prison – et avaient longé le fleuve jusqu'à la place de Grève.

Depuis les quais, on pouvait voir l'île dans son ensemble, et c'était une vue étonnante, magique. On aurait dit une ville-bateau, retenue seulement par cet

énorme pont de pierre, prête à remonter le fleuve en emportant ses milliers d'habitants.

Sur la place de Grève, on leur avait indiqué la cayenne, qui était en effet derrière une grande maison où siégeaient les porteurs d'eau de la ville de Lutès.

On ne pouvait deviner la grandeur réelle de la cayenne, car sa façade étroite était coincée au milieu d'autres maisons, mais en réalité elle s'étendait loin

derrière et s'élargissait au-delà de la rue. Composée de plusieurs bâtiments, elle était comme un petit village à elle toute seule, et il y avait des portes qui

donnaient dans trois des quatre rues qui formaient cet îlot.

Bohem, qui avait juste eu le temps à Camute d'apprendre le fameux rituel, confia son cheval à Mjolln et partit frapper à la porte de la cayenne. Il se

présenta comme il le devait et demanda qu'on lui accorde l'entrée, ainsi qu'à son ami Mjolln. Le Rouleur sembla quelque peu étonné, et Bohem se demanda

s'il ne s'était pas montré maladroit dans son respect du protocole…

– Liberté Outremer ? Est-ce que c'est toi que l'on appelle aussi Bohem ? demanda le Rouleur en fronçant les sourcils.

Le louvetier grimaça. Son histoire, finalement, était donc connue aussi dans la capitale.

– Oui, c'est bien moi, maître.

– Je ne savais pas que tu étais Compagnon ! s'étonna le Rouleur.

– Je viens tout juste d'être reçu, expliqua Bohem. À Carnute.

– Je vois. Et que pouvons-nous faire pour toi, Outremer ?

– Je suis à la recherche d'un chef-d'œuvre dont on m'a dit qu'il était dans une cayenne de Lutès. Il s'agit du temple d'Ariel…

– Le temple d'Ariel ? Il faudrait pour cela que tu voies le Premier en Ville. Malheureusement, il est aujourd'hui sur un chantier. Tu pourras le voir demain,

– Le temple d'Ariel ? Il faudrait pour cela que tu voies le Premier en Ville. Malheureusement, il est aujourd'hui sur un chantier. Tu pourras le voir demain,

si tu le souhaites.

Bohem se retourna vers Mjolln en grimaçant. Le nain haussa les épaules.

– Pouvons-nous loger ici en attendant son retour ? demanda le louvetier.

– Vous avez des chevaux… C'est inhabituel.

Bohem fit une moue gênée. Il devait, en effet, y avoir très peu d'apprentis qui pouvaient se permettre de voyager à cheval, et la cayenne n'avait peut-être

pas d'écurie, contrairement à celles de province qui s'étendaient la plupart du temps sur de grands terrains.

– Je suis désolé…

– Attendez un instant, je vais voir si la Mère peut vous trouver une chambre et s'il reste de la place aux écuries d'à côté.

Ils patientèrent à la porte, puis le Rouleur revint les chercher.

– Nous avons une chambre pour vous. Mais, pour les écuries, il faudra payer la taverne voisine… Laissez vos chevaux dans la cour, je vous attends.

Bohem et Mjolln s'exécutèrent, et le Rouleur les fit entrer dans le bâtiment. Ils traversèrent le grand hall, puis une petite cour intérieure bordée d'ateliers où

des apprentis travaillaient la pierre et le bois sous le regard de maîtres Compagnons, et ils montèrent enfin un petit escalier qui menait à un long couloir.

Le Rouleur confia une clef à Bohem.

– Vous pouvez vous installer dans la troisième chambre sur la droite. Pour l'instant, vous êtes seuls, mais il y aura peut-être d'autres visiteurs d'ici à ce

soir. N'oubliez pas de passer voir la Mère pour dire combien de temps vous pensez rester et si vous mangez avec nous.

Bohem acquiesça et Mjolln fit un geste de la tête pour le remercier. Ils entrèrent dans la chambre et posèrent leurs affaires sur les lits.

– Eh bien ! Il n'a pas l'air commode ! souffla Bohem en se laissant tomber sur la paillasse.

– Ça, il est moins jovial que les Compagnons de Carnute, oui, mais il n'a pas l'air méchant, ahum. Et nous sommes bien logés !

– Oui… Mais il va nous falloir attendre jusqu'à demain, à présent. Et nous ne pouvons rien faire ! Si seulement j'avais des nouvelles de Vivienne ! Je me

demande où elle est en ce moment…

– Ne pense plus à ça, Bohem ! La Rochelle va la retrouver, j'en suis sûr !

– J'ai été tellement stupide !

– Allons, tu ne vas pas passer ton temps, ça, non, à répéter cela ! Cela n'aurait peut-être rien changé si tu étais resté avec nous, cette nuit, ahum. Nous

n'avons rien entendu, nous… D'ailleurs, c'est davantage notre faute que la tienne, oui.

Ils restèrent un moment face à face, silencieux, séparés par un rayon de soleil. Bohem essayait de trouver un peu de réconfort dans le regard du nain.

Quelque chose lui disait que le Cornemuseur avait déjà vécu une situation similaire avec sa mère, Aléa. Ils avaient dû en vivre, des choses, avant qu'elle ne

devînt reine !

– Est-ce que je ressemble beaucoup à ma mère ? demanda soudain Bohem.

Mjolln fit une moue de surprise.

– Hmm… À ta mère ? Ahum. Oui. Oui, tu lui ressembles sur bien des points… Mais quand je l'ai connue, ça, elle était plus jeune que toi, tu sais. Tu es

un peu plus mûr… Je crois. Quoiqu'elle était très mûre, pour son âge, oui.

– Tu ne m'as jamais dit comment tu l'avais rencontrée…

Le nain sourit. Le souvenir semblait lui faire plaisir.

– Eh bien, c'est amusant, ça, vois-tu, car je l'ai rencontrée dans les mêmes circonstances que tu as rencontré Vivienne.

– Tu l'as aidée alors qu'elle se faisait attaquer ?

Le nain grimaça.

– Non. Ahum. C'était le contraire ! C'est elle qui m'a aidé…

Bohem sourit.

– Elle t'a aidé ?

– Oui. Ça, elle avait treize ans, mais beaucoup de caractère, oui. Ahum ! Des brigands en voulaient à mon argent, oui, et elle est arrivée dessus en hurlant

et en leur jetant des cailloux. Ha ! Elle a réussi à les faire fuir ! Tada ! Quelle jeune fille elle était ! De ce jour-là, je ne l'ai pas quittée, et je l'appelais ma

« lanceuse de cailloux » ! Oui. Elle avait un sacré caractère…

– Et donc tu trouves qu'elle me ressemblait ? ironisa le louvetier.

– Ça, oui. J'espère… Ahum.

– Quoi ?

– J'espère, Bohem, que tu pourras continuer, oui, à faire ce qu'elle faisait.

– C'est-à-dire ?

– Du bien aux gens, Bohem. Ta mère faisait du bien aux gens de son pays. Voilà. Comme toi avec les Brumes. Ahum. Elle voulait les aider à sortir de leur

misère.

Bohem haussa les épaules.

– Je ne m'en sens pas vraiment capable, Mjolln. Je n'ai certainement pas la force qu'elle semble avoir eue. Elle est devenue reine, Mjolln ! Ce n'est pas

vraiment ce dont je rêve… Mais faire du bien aux gens… Oui. J'aimerais y arriver…

– Ahum. Tu as cela dans le sang, Bohem. C'est plus fort que toi, n'est-ce pas ? Tu vois comme les

gens te regardent ? Tu vois comme ils parlent de toi ?

– Je ne fais rien pour ça…

– Mais c'est ainsi, Bohem. C'est ainsi. Ahum. Il y a des gens, comme Vivienne, qui naissent avec une belle voix. Ils peuvent ou non s'en servir pour

chanter. C'est leur liberté, Bohem… Mais quand ils chantent… Quand ils chantent !

– Oui. Je sais. Je ferai de mon mieux, Mjolln.

Le nain hocha la tête d'un air confiant.

– Bien, dit-il finalement en se levant. Ahum. Nous n'allons pas rester ici toute la journée, non ! Allons visiter la ville, Bohem, cette belle grande ville pleine

de belles choses, belle, belle !

Le louvetier se leva à son tour. Cette conversation lui avait fait du bien, parce que l'amitié de Mjolln l'émouvait, tout simplement ; elle était comme un lien

entre sa mère et lui, et même s'il ne l'avait jamais connue, grâce à Mjolln, il avait l'impression qu'elle était un peu là, près de lui. Et il se sentait mieux. Il

suivit le Cornemuseur dans l'escalier, ils passèrent annoncer à la Mère qu'ils n'étaient ici probablement que pour une nuit et qu'ils y mangeraient le soir, puis

ils sortirent de la cayenne. Ils passèrent le reste de la journée à se promener ensemble dans les rues de la capitale, en essayant de ne pas trop penser à

Vivienne.

Ils visitèrent l'intérieur de la Cité, son labyrinthe de rues et de venelles surchargées, ses arrière-cours, ses églises aux clochers engoncés, ses rangées de

tavernes et de boutiques chamarrées, les marchandises pendues le long des étals, les débits de viande qui débordaient sur la chaussée, les enseignes colorées

au-dessus des portes, les animaux éparpillés, les soldats de la Garde qui croisaient les porteurs, les marchands qui discutaient sur les petites places, les

enfants qui couraient derrière des chiens… Partout du bruit, des couleurs et du mouvement, partout des odeurs qui se mélangeaient.

Bohem et Mjolln ne savaient plus où donner de la tête. Carnute ou Pierre-Levée n'étaient rien à côté de cette cité immense où il ne devait pas y avoir une

seule rue déserte, une seule maison inhabitée, une seule place vide. Il y avait des gens partout, et toutes sortes de gens, certaines vêtues avec extravagance…

Ils déjeunèrent dans une taverne du quartier Saint-Jacques où ils trouvèrent péniblement deux places assises. Il y avait beaucoup de monde et beaucoup de

bruit, mais une ambiance chaleureuse qui les enchanta. On leur servit deux très bons repas, quoique fort chers, mais ce devait être la norme dans la capitale…

Soudain, alors qu'ils finissaient leur déjeuner, Bohem sentit un picotement sur son flanc droit. Il sursauta, fit volte-face, et attrapa de justesse la main d'un

jeune enfant qui était en train d'essayer de détacher sa bourse.

– Eh la ! dit-il en retenant le petit voleur qui tentait de s'enfuir.

Il se leva et, tout en le tenant par le bras, l'entraîna dehors, suivi de près par Mjolln. Les clients de la taverne semblaient trouver la chose amusante, ils

Il se leva et, tout en le tenant par le bras, l'entraîna dehors, suivi de près par Mjolln. Les clients de la taverne semblaient trouver la chose amusante, ils

devaient avoir l'habitude et ils les regardèrent sortir en riant.

Une fois dans la rue, Bohem se baissa pour regarder son voleur en face, et découvrit alors que c'était une jeune fille ! Elle ne devait pas avoir plus de

douze ou treize ans, mais elle avait déjà beaucoup de force et, visiblement, un sacré caractère ! Coiffée comme un garçon, les cheveux courts, bruns, le visage

sale, habillée de guenilles tâchées, elle essayait de détourner les yeux et se débattait pour lui échapper.

– Du calme, bon sang ! Si tu ne veux pas prendre une bonne gifle, calme-toi, petite !

Mais elle se débattait encore. Bohem l'attrapa par les épaules et la bloqua contre le mur de la taverne. En poussant un soupir, la jeune fille abaissa sa garde,

résignée.

– Quoi ?

– Comment ça, quoi ? Tu étais en train de me prendre ma bourse !

– Et alors ? Je ne vous l'ai pas prise, finalement ! Alors, laissez-moi maintenant !

– C'est un peu facile ! Tu mériterais que…

– Que quoi ?

Bohem grimaça. Il allait dire qu'elle méritait qu'on la livre à la Garde, mais au moment de le dire, cela lui parut tellement idiot ! Lui qui avait passé les

derniers mois à fuir les soldats du roi, il n'était pas vraiment bien placé pour dire ce genre de choses…

– Tu mériterais d'apprendre à être plus discrète ! dit-il finalement en souriant. Tu es la voleuse la plus maladroite que j'aie jamais rencontrée !

– Pfff ! Vous avez eu de la chance, c'est tout. D'habitude…

– Parce que c'est une habitude ?

La jeune fille haussa les épaules.

– Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Bon, laissez-moi partir maintenant !

Bohem écarquilla les yeux. Il n'en revenait pas. Il se retourna vers Mjolln, désemparé.

– Qu'est-ce que tu penses que je devrais faire de cette petite voleuse ? demanda-t-il au nain amusé.

– Je ne sais pas. Ahum. Si ta mère était ici, elle pourrait lui donner des cours. Mais toi… Je ne suis pas sûr que tu y connaisses quoi que ce soit. Ce n'est

pas vraiment ton domaine, ça, le petit larcin…

La jeune fille fit une grimace perplexe. Elle commençait à se demander sur quels drôles d'étrangers elle était tombée.

– Comment tu t'appelles ? demanda finalement Bohem.

– Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

– Ton nom ou une gifle. Tu choisis.

– Je pourrais vous répondre n'importe quoi !

– Essaie pour voir.

La jeune fille grimaça.

– Allons ! Comment tu t'appelles ? insista Bohem.

– Et vous ?

– Outremer.

– C’est pas un nom, ça !

– C’est mon nom. Et tu ferais bien de me donner le tien…

– Lœva. Voilà ! Vous êtes content ?

– Non. Je ne suis pas content, Lœva. On ne vole pas les gens, comme ça, dans une taverne, au hasard ! C’est extrêmement injuste de faire ça ! Tu ne sais

pas sur qui tu peux tomber ! Tu peux très bien tomber sur quelqu’un dont ce sont les dernières pièces. Quelqu’un d’encore plus pauvre que toi et qui n’a

vraiment pas besoin de ça…

– Non ! Moi je ne prends que dans les poches bien remplies ! Ne me dites pas que vous êtes pauvre ! Je les reconnais, ceux qui ont les poches pleines !

Bohem relâcha un peu son emprise. Non. Pauvres, pour le moment, ils ne l’étaient plus, grâce à Hélène. Et il commençait à se demander s’il n’en faisait

pas un peu trop. Il glissa une main au fond de sa poche.

– Eh bien, regarde, je te donne une pièce, voilà. C’est mieux comme ça, non ?

Et, en effet, il tendit une pièce à la jeune fille. Lœva la prit avec méfiance.

– Je préfère te la donner de bon cœur plutôt que tu me voles !

– Très bien ! répliqua la jeune fille d’un ton ironique. Vous êtes un saint homme ! Je suis sauvée ! Merci, mon sauveur !

Elle fit une révérence et, voyant que Bohem l’avait complètement lâchée, elle en profita pour s’enfuir en courant.

Bohem secoua la tête. Mjolln, quant à lui, était hilare.

– Bohem, ça, mon ami, je crois que tu es prêt pour faire des enfants !

– Très drôle ! Quel culot, quand même ! Enfin ! La ville ne doit pas manquer de gamines dans son genre… Mais qu’est-ce que tu as raconté sur ma mère ?

– Bah. Aléa était exactement comme cette petite fille, tu sais.

Oui, dans son village, j’ai cru comprendre qu’elle était bien obligée de piocher à droite et à gauche pour manger à sa faim… Alors, tada, tu dois

comprendre…

Bohem hocha la tête, résigné, puis ils retournèrent à l'intérieur de la taverne, payèrent leur repas sous le regard amusé des derniers clients, et reprirent leur

promenade dans la ville. Ils s'aventurèrent vers l'ouest de Lutès, au-delà des remparts. Ils passèrent le long du cimetière, là où se tenait un gigantesque

marché au blé, puis ils traversèrent le bourg Saint-Germain et partirent enfin admirer le château du Louvre, qui était à l'époque sur les terres du prieuré de

Saint-Denis-de-la-Châtre, à l'extrémité de la ville. Quelques décennies plus tard, le fils de Livain **vii** allait transformer ce château en une immense forteresse,

mais il était déjà en ce temps un bien bel édifice, construit autour de deux cours intérieures et surmonté de quatre tours rectangulaires qui semblaient veiller

sur la ville. Quelques promeneurs traînaient dans le grand parc qui entourait le château, alors Bohem et Mjolln en firent de même et déambulèrent entre les

arbres alignés ; ils purent échanger leurs impressions sur l'édifice, heureux l'un comme l'autre de penser à autre chose qu'au sort de Vivienne et de La

Rochelle.

Puis, le soir, ils revinrent fatigués à la cayenne, mangèrent avec plaisir parmi les Compagnons et partirent se coucher dans leur petite chambre après avoir

bien mangé, bien bu et – grâce aux autres convives -bien ri. L'ambiance, le soir venu, semblait se détendre soudainement dans la cayenne, et il faisait, ici,

aussi bon vivre que dans les maisons de province. C'était comme si la nuit Lutès devenait une toute autre ville.

*

* *

Je suis derrière toi, Bohem. Je t'ai suivi toute la journée, je te vois, là, marcher. Tu as même croisé mon regard, dans cette taverne. Mais tu ne peux pas

me reconnaître.

Moi, oui.

Je connais tes yeux, je connais ton regard, je te connais si bien. Je savais que tu serais là. Que tu viendrais à moi. J'aurais pu te tuer mille fois, déjà.

Dans les rues de Lutès, dans cette taverne, sur l'île de la Cité ou même chez tes Compagnons.

Mais je veux te voir encore un peu. Et te tuer en face. Quand

tu ne t'y attendras pas.

Je sais ce que tu cherches. Et je te laisserai le trouver. Je veux te tuer après. Seulement quand tu croiras que tu as réussi. Quand tu croiras que tout est

fini. Que tu as gagné.

Je te tuerai, Bohem, les yeux droits dans les yeux.

Je te tuerai, Bohem, les yeux droits dans les yeux.

Et voir ton corps idiot, allongé dans la terre, la peur dans ton regard partie depuis longtemps. La mort, la mort, que rien ne peut changer.

*

* *

Il fallut deux jours à Dumont Desbardes et ses hommes pour rattraper Hugues, le Milicien qui avait poursuivi les fuyards après l'affaire de Camute. Deux

jours de chevauchées intenses, à braver la pluie au galop, à foncer vers la capitale à travers champs et forêts.

À la fin du deuxième jour, ils trouvèrent le Milicien assis près d'un feu, qui semblait les attendre et qui se précipita à leur rencontre en les apercevant.

– Maître, dit le jeune moine soldat en arrivant devant le cheval de Dumont Desbardes, il s'agissait bien de ce fameux Bohem ! J'ai pu les épier hier soir, et

je vous confirme qu'il s'agit bien du louvetier et de ses amis.

– J'en étais certain ! s'exclama le Grand-Maître en mettant pied à terre.

– Mais ils se sont séparés cette nuit, expliqua le Milicien.

– Comment ça, ils se sont séparés ?

– La jeune fille qui les accompagnait…

– Vivienne de Châtellerault ?

Hugues acquiesça.

– Elle a disparu pendant la nuit.

– Disparu ?

– Oui. Je ne sais pas comment. Peut-être a-t-elle fui. Je n'en ai aucune idée. Mais Bernard de Laroche et le Compagnon qui les accompagnait semblent être

partis vers le sud, à sa recherche. Quant à Bohem, il est parti avec le vieux nain en direction de Lutès. J'ai préféré vous attendre ici, ne sachant s'il fallait

suivre les uns ou les autres. J'espère avoir bien fait.

– Oui, vous avez bien fait, Hugues, très bien fait.

Le Grand-Maître se retourna vers ses hommes, le poing fermé sur le pommeau de son épée, et s'adressa à eux d'une voix forte et autoritaire.

– Vous avez entendu ? Nous allons nous séparer, nous aussi ! expliqua-t-il. La moitié d'entre nous ira avec le sergent Judicaël à la poursuite de Bernard de

Laroche. Quand vous trouverez cet hérétique, vous l'exécuterez sur place, sans cérémonie. Si mademoiselle de Châtellerault est avec lui, en revanche, ne lui

faites aucun mal. Faites-la prisonnière et emmenez-la à la commanderie de Lutès où nous nous retrouverons plus tard. Les autres, vous venez avec moi. Nous

partons dès maintenant pour la capitale. À Lutès, ce satané Bohem ne pourra pas nous échapper. Cette ville nous appartient !

En effet, la commanderie de la Milice du Christ avait été fondée quelques années plus tôt au nord de la ville, sur des terres offertes par le roi lui-même.

Construite par les Compagnons bâtisseurs de Lutès, c'était un édifice vaste et somptueux dans lequel Dumont Desbardes aimait se rendre régulièrement.

Mais les acquisitions de la Milice dans la ville ne s'arrêtaient pas là : l'ordre possédait également un moulin près du Grand Pont et une maison sur l'île de la

Cité. En outre, la Milice venait d'hériter, en périphérie de la ville, de la seigneurie de Reuilly, dont les terres étaient plus grandes encore que celles de la

commanderie mère.

Depuis plusieurs décennies, les Miliciens avaient donc eu le temps de bien s'implanter dans la capitale, et les nombreux privilèges que leur avait accordés

le pape leur donnaient une puissance financière suffisante pour avoir, à Lutès comme ailleurs, un solide réseau de zélateurs – leurs débiteurs pour la plupart,

en vérité.

Sans plus attendre, Andréas Dumont Desbardes se mit en route avec la moitié de ses hommes, certain qu'il allait enfin mettre la main sur ce sombre

louvetier. Les Bons Hommes de Tolsanne et la mission du pape pouvaient bien attendre. Maintenant qu'il pouvait prouver que Bohem avait effectivement

libéré le Bon Homme à Carnute, le Grand-Maître n'avait plus aucun scrupule. Bohem était sa nouvelle priorité, et il n'avait plus à s'en cacher.

Les soldats foncèrent vers la capitale comme une armée au pas de charge. Au galop, leurs capes volant au-dessus de leurs armures brillantes, ils faisaient

forte impression et, quand ils arrivèrent au soir aux abords de la grande ville, les gens s'écartèrent pour laisser passer ce bataillon menaçant.

*

* *

Le monde de Djar est un jeu de l'esprit.

Tout est vide autour de moi. Aucune âme n'erre dans ce grand monde blanc. Je suis seul, noyé dans le néant, comme une fleur au milieu du désert. C'est

à cause de Vivienne. Son absence. Djar est si vide sans elle !

Je dois trouver la Licorne. Je veux savoir si c'est elle qui m'a prévenu du danger, qui m'a montré le merle blanc lors de mon dernier passage. Car si

c'est elle, peut-être pourra-t-elle m'en dire plus. Peut-être sait-elle qui a enlevé Vivienne. Où elle est maintenant. Si elle est encore en vie.

Le monde de Djar est un jeu de l'esprit.

Roazhon. Je dois trouver la forêt de Roazhon, ici, dans le monde des rêves. Mais je ne sais pas comment faire. Je ne sais pas me diriger à travers cet

univers éthéré. Peut-être suffit-il de me l'imaginer : De visualiser la forêt dans ma tête. Ou devant moi. Juste là ; la peindre par l'esprit sur la grande toile

vide du monde de Djar. Il faut que je trouve l'énergie pour contrôler ce rêve. Il faut que j'apprenne. Je sais que c'est possible. J'ai appris à parler, ici. J'ai

même réussi plusieurs fois à appeler les Brumes. Je dois pouvoir faire d'autres choses encore. Appeler à moi les rives lointaines de Djar Annuler les

distances.

Le monde de Djar est un jeu de l'esprit.

Penser la forêt de Roazhon. Ses arbres immenses. Les lianes qui pendent entre les branches. Le dôme vert au-dessus de moi. La voix des Brumes, qui

chuchote derrière le voile émeraude des feuilles. Roazhon. La Licorne. Devant moi. Je dois y arriver.

Je vais fermer les yeux. Quelques instants seulement. Et imaginer Roazhon partout autour de moi. Créer la forêt, petit à petit, feuille après feuille,

branche après branche. Je veux sentir la terre sous mes pieds. M'asseoir. Plonger mes mains encore dans le cœur de la forêt. Ne faire qu'un avec elle.

Je suis le fils de la Terre.

J'ouvre les yeux ; lentement. Mon cœur y croit. Mon esprit y croit. Les arbres se dessinent autour de moi, un à un, immenses, majestueux et brillants

sous un soleil invisible. J'y suis. Roazhon. La forêt éternelle m'englobe. Je suis recroquevillé là, dans son ventre, comme l'enfant dans celui de sa mère.

J'ai réussi.

Le monde de Djar est un jeu de l'esprit.

J'ai gommé les distances. Mon corps a changé de lieu par la force de ma pensée. Je suis un voyageur du monde des rêves.

– Bohem.

Je reconnais sa voix. Cette fois, je sais. C'est la Licorne. Et je sais déjà, sans le lui demander, que ce n'était pas elle la dernière fois. Ce n'était pas cette

voix, ce timbre unique, comme mille chœurs harmonieux qui s'accordent et résonnent à la surface de Djar.

– Je suis venu vous voir, Licorne.

– Oui. Je te vois, moi, et je t'entends, Bohem Liberté. C'est ton nouveau nom, n'est-ce pas ? Bohem Liberté, fils d'Aléa Kailiana, petit-fils de Cathfad le

Druide. Oui. L'histoire de ta famille est une histoire de liberté. Tu es bien nommé, Bohem. Je suis heureuse de voir ton visage. Mais ton cœur semble triste.

– Vivienne a disparu.

– Oui. Je le sais, cher enfant. Je l'entends dans la plainte des Brumes.

– Elle a été enlevée, Licorne. Enlevée. Je n'ai rien pu faire.

– Tu n'y es pour rien.

– J'aimerais partir à sa recherche, mais je ne peux pas.

– C'est à cause de nous, alors… Je suis désolée…

– Non. C'est un choix que j'ai fait. Je veux d'abord trouver les portes du Sid. Vos jours sont comptés. Et je dois garder espoir. Mes amis sont partis à sa

– Non. C'est un choix que j'ai fait. Je veux d'abord trouver les portes du Sid. Vos jours sont comptés. Et je dois garder espoir. Mes amis sont partis à sa

recherche. La Rochelle. Vous souvenez-vous de lui ?

– Bien sûr. Ce garçon au grand cœur qui t'accompagnait… Fidélité, n'est-ce pas ? Lui aussi est bien nommé.

– Il va essayer de la retrouver. Vous devez l'aider, Licorne, vous et toutes les Brumes. Si vous le pouvez, vous devez l'aider.

– Je comprends. Nous ferons ce que nous pourrons, s'il sait écouter.

– Elle me manque tellement !

– Cela s'entend dans le vide de ton cœur, Bohem. Mais ne perds pas espoir.

Les feuilles s'écartent doucement et elle apparaît devant moi, blanche, fière et douce à la fois, comme portée par un halo de lumière bleue. Sa longue

corne effilée, digne, scintille par moments, quand elle tourne la tête. Et ses yeux étincellent.

– Licorne, je crois que je vais bientôt trouver les portes. Bientôt. Je le crois. J'ai trouvé un moyen. Il faut que vous commenciez à réunir les Brumes

autour de vous. Que mus commenciez à mus rassembler dans la forêt de Roazhon. Je viendrai bientôt vous chercher. Avec d'autres louvetiers. Et avec mes

compagnons, je l'espère.

– Nous t'attendons, Bohem. La plupart des Brumes sont déjà ici, et les autres sont en route. Toutes les Brumes de Gallica, toutes celles qui sont encore

en vie, nous serons ici. Nous serons dans la forêt de Roazhon, Bohem. Tu nous trouveras, si tu écoutes nos voix.

Elle se retire lentement, disparaît peu à peu parmi les branchages.

– N'oubliez pas La Rochelle, Licorne. Vous devez l'aider. À très bientôt !

– À bientôt, Bohem, fils de la veuve.

Elle se retourne et la forêt tout entière s'éteint autour de moi.

*

* *

Le lendemain matin, Mjolln et Bohem attendirent le Premier en Ville dans la bibliothèque de la cayenne de Lutès. Il y avait là quelques apprentis, plongés

dans leurs travaux théoriques, et une femme, la bibliothécaire, qui accueillait les visiteurs et les guidait dans leurs recherches. Discrète, elle était venue voir si

le louvetier et son ami avaient besoin d'aide. Il y avait dans son regard une sagesse et une bienveillance rares. Sa bouche ne souriait pas, mais ses yeux

suffisaient. Comme avec la première Mère qui avait accueilli Bohem dans le village de Cornou, on devinait dans sa voix une bonté généreuse et dévouée. Elle

était de ces femmes qui faisaient la force et la beauté du Devoir en consacrant leur vie aux jeunes apprentis, en guidant avec chaleur tous ces jeunes gens qui

avaient quitté leurs parents pour parcourir Gallica et apprendre leur métier loin de chez eux.

Bohem lui demanda s'il existait des ouvrages sur les chefs-d'œuvre des Compagnons et, après avoir fouillé aux quatre coins de la bibliothèque, elle lui

rapporta trois beaux volumes qui traitaient du sujet plus ou moins directement. Ils s'installèrent sur l'une des grandes tables, et Mjolln lut quelques passages

au louvetier, tout bas, pour ne pas gêner les autres lecteurs. Ils admirèrent ensemble quelques peintures et quelques croquis, mais ils ne trouvèrent aucune

représentation du temple d'Ariel, bien qu'il fût effectivement plusieurs fois mentionné comme l'un des plus vieux chefs-d'œuvre du Devoir.

À la fin de la matinée, alors qu'ils étaient encore plongés dans ces ouvrages, le Premier en Ville vint les chercher dans la bibliothèque.

C'était un homme assez âgé, beaucoup plus âgé en tout cas que le Premier en Ville de Carnute. De petite taille, large d'épaules, les cheveux gris, des

sourcils épais, il invita Bohem à le suivre dans son bureau. Il avait une voix grave et l'air sérieux. Ils abandonnèrent Mjolln dans la bibliothèque, remontèrent

un petit couloir et entrèrent dans le cabinet du Premier en Ville. Le louvetier s'assit sur une petite chaise en bois.

– On parle beaucoup de toi, dans les cayennes, Outremer, commença le vieil homme en prenant place en face de Bohem. On racontait déjà beaucoup de

choses sur un fameux Bohem, mais nous ignorions ici que tu avais été reçu… Cela s'est fait très vite !

– Oui, reconnut Bohem l'air embarrassé. Après avoir longuement réfléchi, j'ai demandé au Premier en Ville de Carnute si je pouvais rejoindre votre

institution…

– Longuement réfléchi ?

Bohem grimaça.

– Oui, enfin… Toute la nuit.

– Ah ! C'est ce que tu appelles réfléchir longuement ?

– Cela fait quelques mois que je voyage avec des Compagnons. Un en particulier. J'y avais déjà pensé avant. Le Premier en Ville de Carnute a dû estimer

que cela me correspondait…

– Je vois. Je suppose qu'il a bien fait. Tu n'es pourtant pas artisan, mais il doit y avoir de bonnes raisons… Alors, que puis-je pour toi ?

Bohem se racla la gorge. Son interlocuteur n'avait pas l'air commode…

– Je cherche un chef-d'œuvre, l'un des plus vieux qui soit, semble-t-il : le temple d'Ariel. La Mère de la cayenne de Camute m'a dit qu'il était

probablement à Lutès, et, comme je voudrais le voir de près, j'aimerais savoir s'il est bien en votre possession…

– Il était ici il y a encore quelques années, oui, mais nous ne l'avons plus.

Bohem baissa les épaules. Il avait espéré qu'enfin ses recherches pourraient prendre fin. Que le Premier en Ville allait lui ouvrir une porte, et que la

solution serait là, devant ses yeux. Mais cela ne serait pas aussi simple. Combien de temps encore devrait-il courir après la trace des portes du Sid ? C'était

comme si le sort avait décidé de l'empêcher de trouver les réponses à ses questions. Et il n'en pouvait plus !

– Savez-vous où il est à présent ? demanda-t-il en essayant de masquer sa déception tant bien que mal.

– Oui. Nous l'avons offert à la Milice du Christ, Outremer.

– À la Milice ? s'exclama Bohem. Mais… Pourquoi ?

Le Premier en Ville parut choqué.

– Comment ça, pourquoi ?

– Je… Je ne sais pas, je suis étonné, simplement… Les rapports entre la Milice et les Compagnons du Devoir m'ont paru très tendus. Je ne savais pas

que…

– Il y a beaucoup de choses qu'on ne sait pas quand on a ton âge.

Bohem écarquilla les yeux. Il ne s'était pas attendu à une réponse aussi sèche. Il avait de plus en plus l'impression que le Premier en Ville ne l'appréciait

guère…

– Écoutez, maître, reprit-il en se rapprochant du bureau, j'ai bien compris que ma réception à Carnute vous semble un peu rapide, je comprends qu'elle

vous dérange, mais…

– Ta réception ne me dérange pas le moins du monde, Bohem. Mais j'ai bien peur que tu te fasses beaucoup d'idées fausses.

– Que voulez-vous dire ?

– Eh bien, commençons par le Devoir. L'image qu'on t'a donnée du Devoir, visiblement, n'est pas forcément la plus juste. Entrer chez les Compagnons,

ce n'est pas seulement un honneur, une… mondanité. Le seul et unique but de notre institution, c'est l'apprentissage. Or, on n'apprend pas sans maître. Tu

as déjà pris beaucoup de mauvaises habitudes, Outremer. Tu as déjà la tête pleine d'idées fausses.

– Je ne demande qu'à apprendre !

– Alors, écoute plus et parle moins ! Tu es étonné que nous ayons offert ce chef-d'œuvre à la Milice, parce que tu as porté sur elle un jugement bien trop

rapide, mon jeune Outremer. À ton âge tu crois pouvoir comprendre par toi-même et juger les rapports qui unissent nos deux institutions, alors qu'ils

existaient déjà longtemps avant ta naissance ?

– Disons que les rapports que j'ai vus ne m'ont pas semblés très bons, se défendit Bohem.

– En effet. Car nos rapports se sont beaucoup dégradés, ces derniers temps. Mais cela n'a pas toujours été le cas. Savais-tu, par exemple, que ce sont les

Compagnons qui ont construit la plupart des commanderies de la Milice à travers Gallica, et même jusqu'en Orient ? Nos origines sont très proches de celles

de la Milice. Les premiers Grands-Maîtres de l'ordre ont contribué à la création de nos Devoirs. Nous leur devons beaucoup. Alors, nous finirons sûrement

par régler nos petits différends…

– Des petits différends ? s'offusqua Bohem. Dumont Desbardes a exécuté la Mère de la cayenne de Sarlac !

Le Premier en Ville poussa un long soupir.

– Dumont Desbardes n'est rien. Il n'est rien par rapport à ce que sont nos deux institutions. Cet homme, je te l'accorde, est un fou dangereux, un criminel.

Mais sa folie n'implique pas la Milice tout entière ! Tu ne dois pas juger une institution en te fondant seulement sur l'un de ses représentants…

– Pour le moment, c'est lui qui donne les ordres, visiblement ! Et ses ordres ont des répercussions difficiles à ignorer.

– Outremer, je comprends ta réaction. Mais c'est la réaction d'un jeune apprenti. Ton jugement est trop hâtif, beaucoup trop hâtif. Tu as encore beaucoup

de choses à apprendre, tu parles trop vite, sans connaître toutes les données du problème. La Milice du Christ est une armée de plusieurs milliers d'hommes,

de chevaliers et de sergents, et, contrairement à ce que tu sembles croire, le Grand-Maître n'a pas sur eux un pouvoir absolu. Les véritables décisions sont

prises par le chapitre, lequel est composé de personnalités fort différentes : il y a le Maréchal de

l'ordre, le Sénéchal, le Commandeur de Jérusalem et bien

d'autres officiers encore. En ce moment même – je ne devrais pas te le dire mais cela te fera peut-être changer d'avis – la destitution d'Andréas Dumont

Desbardes est envisagée par le chapitre, non seulement parce qu'il a désobéi au roi et au pape, mais aussi parce que nombre de ses décisions sont contraires à

la règle de saint Courage et entachent l'honneur des moines guerriers. Il se pourrait que dans quelques jours Dumont Desbardes soit relevé de ses fonctions

et emprisonné au Châtelet.

Bohem resta bouche bée sous le regard sévère du Premier en Ville.

– Tu vois ? Tu ignorais ces choses, certainement, comme tu ignores sûrement beaucoup de choses au sujet du Devoir. Tu n'as pas à en avoir honte,

Liberté. Tu ne peux pas tout savoir. Et c'est en cela que ta réception au Devoir – bien que trop rapide – me semble une bonne chose. Mais à une seule

condition : que tu comprennes que tu as tout à apprendre et, que toute sa vie, on reste un apprenti.

Bohem acquiesça. Il ne savait plus que répondre.

– Que cela te serve de leçon : tu ne dois pas juger les choses trop rapidement, ni céder aux généralités. On dit souvent, et c'est aujourd'hui de circonstance,

que – l'habit ne fait pas le moine » !

Le Premier en Ville s'arrêta un moment de parler, et Bohem vit dans son visage une petite lueur généreuse. C'était sans doute la façon qu'avait le maître de

réconforter Bohem…

– Alors, oui, pour répondre à ta question, reprit le Premier en Ville, il y a quelques années, nos rapports avec la Milice étaient excellents, et nous avons

offert notre plus vieux chef-d'œuvre à la commanderie de Lutès. Pendant quelques temps, quand notre cayenne ici n'avait pas encore été agrandie, de

nombreux Compagnons ont même vécu là-bas ! Aujourd'hui, depuis la Grande-Maîtrise de Dumont Desbardes, nos rapports sont beaucoup plus difficiles,

c'est vrai, mais nous gardons pour la Milice un immense respect.

– Je comprends… Il faut me pardonner. Les rares rapports que j'ai eus avec la Milice ont failli me

coûter la vie et, autour de moi, plusieurs Compagnons

sont morts en se battant contre les hommes de Dumont Desbardes…

– Je veux bien admettre que cela ne peut pas faciliter un jugement objectif de la Milice, avoua le Premier en Ville en hochant la tête.

– Mes relations avec la Milice étant ce qu'elles sont, je crains de ne pas pouvoir leur demander aujourd'hui de me laisser voir ce chef-d'œuvre…

Le Premier en Ville acquiesça en souriant.

– Il y a peu de chances qu'ils acceptent, en effet, et je pense qu'il serait même très dangereux pour toi de le leur demander.

– Pourtant, il faut absolument que je voie le temple d'Ariel !

– Je suis désolé, Outremer, je ne peux rien faire pour t'aider. Il existe peut-être une représentation quelque part de ce chef-d'œuvre, mais il faudra sans

doute à notre bibliothécaire plusieurs semaines, voire plusieurs mois pour mettre la main dessus. Si tu es patient…

– Malheureusement, je ne peux pas attendre…

– Alors, nous ne pouvons rien pour toi, Outremer. Je suis désolé. Mais tu trouveras sûrement une autre solution. Il y a toujours une autre solution. Le

secret de l'apprentissage, Liberté, c'est la persévérance. La persévérance. À présent, je dois te laisser. J'ai beaucoup à faire.

– Je vous remercie, maître.

– J'espère que je ne t'ai pas paru trop dur. Mais tu ne dois pas prendre le Devoir à la légère, et j'ai bien peur que la cayenne de Carnute t'ait un peu laissé

seul pour te débrouiller. On ne progresse jamais seul, Outremer. C'est le fondement même de notre confrérie. Alors, bon courage, Liberté, et travaille bien.

Bohem sortit du bureau, ébranlé, et partit rejoindre Mjolln à la bibliothèque.

*

* *

– Si votre pays ne soutient pas le royaume de Brittia, vous risquez à moyen terme d'avoir pour voisin un royaume beaucoup plus belliqueux et prosélyte,

et qui aura tôt fait de venir vous envahir, comme il est sur le point de le faire chez nous.

Le prévôt Leuthaire, après deux semaines de voyage par terre et par mer, était arrivé sur l'île de Gaelia et avait obtenu rapidement un entretien avec le roi

O'Connor de Galatie. Rien n'avait pu ralentir le messager d'Emmer, ni son horreur des traversées maritimes, ni les pluies incessantes de Gaelia, ni sa

méconnaissance de l'île. Avant de partir, il avait passé deux jours entiers à étudier l'histoire du pays, ses rapports avec Brittia et leur complexe évolution, et

surtout son système politique hors du commun. Au cours des vingt dernières années, Gaelia avait connu des bouleversements profonds, principalement

provoqués par l'accession au trône d'Aléa – une figure mythique du pays – et par la chute de Saî-Mina, où se tenait jadis le Conseil des druides, l'une des

principales forces politiques de l'île. L'équilibre politique de Gaelia était encore précaire, c'était une nation qui se cherchait, et où subsistaient de nombreuses

rancœurs.

Ainsi, Leuthaire avait eu peu de temps pour préparer cet entretien, mais il savait l'essentiel et devait pouvoir éviter au moins quelques maladresses

diplomatiques.

Installés dans l'un des nombreux bureaux du palais de Providence, les deux hommes se faisaient face et se parlaient avec autant de respect que de

circonspection. Les relations entre Gaelia et Brittia n'avaient jamais été simples : c'étaient les rapports d'amour et de haine mélangés d'une fratrie séparée par

une mer et des siècles de guerres.

Le roi O'Connor n'avait pas la réputation d'être un souverain autoritaire ou engagé. Au contraire, c'était sans doute à sa neutralité et à son immobilisme

qu'il devait son accession au trône. Au moment des élections, après la mort d'Erwan et d'Aléa, il était tout simplement l'un des candidats qui s'étaient fait le

moins d'ennemis et il s'était fait élire par défaut. Cela risquait de rendre les choses encore plus difficiles pour Leuthaire. Le convaincre de partir en guerre ne

serait certainement pas chose aisée.

– Gaelia est une île paisible, monsieur le prévôt. Nous avons payé cher cette paix, et nous avons

plusieurs fois failli la perdre. Encore aujourd'hui, cette

paix est sans cesse menacée. Mes prédécesseurs, Aléa et Erwan de Galatie, ont été assassinés. Ils sont morts sans laisser de descendance, et je ne suis pas

moi-même à l'abri d'un nouveau complot. Non, Leuthaire, je suis désolé, mais j'ai assez de mal à maintenir la paix en mon pays pour ne pas aller en plus

m'impliquer dans des guerres à l'autre bout du monde.

À Vautre bout du monde… Gallica n'est pas si éloignée que ça ! Je dois le persuader que cette guerre le concerne. Lui montrer que nos deux destins sont

liés. Je dois me servir d'arguments qui touchent directement son pays. La menace d'un retour à une dictature religieuse ; par exemple…

– Gallica n'est pas à l'autre bout du monde, Majesté. J'en reviens à peine. Et si Livain VII remporte la guerre contre Emmer, je vous le répète, ce fanatique

religieux pourrait devenir votre plus proche voisin.

– Fanatique religieux ? Vous exagérez un peu… Livain vii ne m'a jamais paru fanatique !

– Vraiment ? Il a mené seul une croisade en Orient, des milliers d'hommes sont morts pour rien. Il a répudié Hélène de Quienne parce qu'elle n'était pas

assez religieuse pour lui ! Il a ordonné qu'on brûle des communautés de Bons Hommes au comté de Tolsanne… Alors, croyez-moi, le zèle religieux de

Livain n'est pas une légende ! Vous, mieux que quiconque, savez ce que c'est que de vivre près d'une dictature religieuse : vous n'avez sûrement pas oublié

les méfaits du comté d'Harcourt sur votre île, ni ceux du Conseil des druides…

– Il y a toutes sortes de fanatisme, Leuthaire. Le fanatisme religieux, certes, mais le fanatisme politique, aussi. Notre île a souffert de l'un comme de

l'autre. Tout cela nous a conduits à beaucoup trop de guerres. Notre pays a connu trop de conflits. Retomber dans les affaires belliqueuses serait pour nous

un retour aux années de cauchemar.

Ce ne sont pas les raisons du conflit qui le bloquent. C'est le conflit lui-même. La peur d'entrer en guerre. De devoir envoyer des hommes sur le champ

de bataille. Je vais devoir le rassurer sur ce point, lui dire que les risques de défaite, s'il participe, seront minimes. Mais je dois d'abord le persuader que

cette bataille est justifiée. Enfoncer le clou.

– Vous savez ce que l'on dit de celui qui veut la paix… Si vous ne voulez plus de guerres sur Gaelia, votre intérêt est de vous assurer de la victoire de

Brittia…

– Est-ce une menace, prévôt ?

– Allons, O'Connor, je n'ai pas traversé deux mers pour venir vous faire des menaces futiles. C'est un allié que je suis venu voir. Nos deux peuples sont

frères. Nous avons les mêmes ancêtres. Les hommes qui ont fondé votre royaume ne venaient-ils pas de Brittia ?

– Si. Et ils ont massacré tout le monde à leur arrivée… Je suis assez au fait des méthodes de votre pays. Nous avons mis des siècles à nous relever du

chaos dans lequel vos ancêtres nous ont laissé cette île.

– Mais c'est leur sang qui coule dans vos veines.

Je dois le convaincre que cette guerre sera l'occasion de nous rapprocher davantage. De réparer les fractures du passé et de former un front commun.

– Majesté, reprit Leuthaire, le passé est rempli de mauvais souvenirs. Nos ancêtres ont commis bien des fautes que l'Histoire, heureusement, a corrigées.

Brittia et Gaelia vivent en paix, à présent, depuis des décennies. Nos deux pays ont trouvé un équilibre certain. Mais cet équilibre sera rompu si Emmer ne

peut contenir les assauts du roi de Gallica. En revanche, si nous y parvenons ensemble, nos deux pays se seront rapprochés. Pensez à la force politique que

nous assurerait une plus grande union. Brittia et Gaelia, à elles deux, formeraient un bloc stratégique que nul n'oserait plus jamais attaquer.

– Nous n'en sommes pas là. Gaelia n'est pas attaquée, pour le moment. Certes, nous la défendrons si elle devait l'être un jour, mais, en attendant, nous

voulons rester un peuple pacifique, Leuthaire. Un peuple pacifique.

Il revient à ses premiers arguments. Cette argumentation tourne en rond ! Je n'emploie pas la bonne méthode. Je dois être plus dur avec lui. Lui faire

peur et me servir de ce que je sais sur Gaelia. Dans ce pays, le trône n'est pas héréditaire. Les rois sont élus par les représentants du peuple. Le système

qu'Aléa a mis en place a un énorme défaut : il affaiblit l'autorité du roi. Or, O'Connor n'a pas en Gaelia l'autorité que pouvaient avoir ses prédécesseurs,

et c'est son point faible : il a peur de malfaire et sait que de nombreuses personnes à Providence attendent la première occasion, la première erreur de sa

part pour remettre en question la légitimité de sa nomination sur le trône. Je dois lui faire comprendre que son choix pourrait lui faire perdre sa place.

– O'Connor, vous ne pouvez pas refuser sans avoir réfléchi. Vous pourriez avoir à le regretter.

– Encore des menaces !

– Ce n'est pas une menace, mais une mise en garde ! Si Livain venait à l'emporter, il sera sans doute trop tard pour vous défendre, car vous serez seul

contre lui et vous ne ferez jamais le poids. En réagissant dès maintenant, nous opposerons à Livain une force bien plus grande. Avoir le courage politique de

réagir aujourd'hui pourrait vous éviter bien des déconvenues… C'est une responsabilité que vous devrez assumer face aux habitants de cette île, Majesté.

Une lourde responsabilité.

O'Connor poussa un long soupir. Il savait que les arguments du prévôt n'étaient que ruse politicienne. Comme il l'avait dit lui-même, le messager

d'Emmer avait traversé deux pays et deux mers pour venir le convaincre ! Il était sans doute prêt à dire n'importe quoi pour réussir sa mission. Mais il y

avait tout de même une part de vérité dans ses propos. Le roi ne pouvait prendre de décision à la légère.

– De nombreuses guerres ont été perdues parce que leurs victimes ont attendu trop longtemps avant de se défendre, ajouta Leuthaire en voyant que son

interlocuteur commençait à douter. Nous devons arrêter Livain pendant qu'il est encore temps.

– Mon armée n'est pas suffisamment nombreuse pour que je puisse me permettre si facilement d'envoyer des troupes de l'autre côté des mers ! Le

système politique dont nous avons hérité d'Aléa est plus fragile que vous ne pouvez l'imaginer. Avec ses idéaux pacifistes, elle a considérablement réduit

notre pouvoir militaire, à tel point que nous avons du mal à assurer la sécurité sur notre propre sol !

– Raison de plus pour ne pas risquer d'avoir un jour Livain pour voisin, Majesté ! Car une chose est

sûre, ce jour-là, votre armée seule ne suffira pas. En

outre, il n'est jamais trop tard pour recruter de nouveaux soldats ! Il reste, m'a-t-on dit, des légions de mercenaires au sud de votre pays qui sont toujours

parmi les meilleurs guerriers d'Occident !

– Le royaume de Gaelia n'a pas les moyens de se payer les services des mercenaires bisagnais, mon cher prévôt ! Ah, si seulement je pouvais me

permettre ce genre de luxe !

– L'argent ne sera plus un problème si nous remportons la victoire contre Livain. Gallica est un pays riche. Si nous gagnons la guerre, il va de soi que

nous nous partagerons ses terres, Majesté !

– L'appât du gain maintenant ! se moqua le roi de Gaelia. Vous aurez vraiment tout essayé pour me convaincre, n'est-ce pas ?

– C'est que l'enjeu est grand, reconnut Leuthaire.

Le roi de Gaelia se leva pour signifier au prévôt que leur entretien était fini.

– Écoutez, prévôt, dit-il en écartant les mains d'un air désolé, j'ai compris les enjeux de cette guerre. Les vôtres et les miens. Je suis loin d'être convaincu

que notre intérêt est d'entrer dans ce conflit, mais je ne peux pas prendre cette décision seul. Mon pouvoir en ce pays n'est qu'exécutif ; il est limité par celui

– grandissant – de la Chambre des communes. Je vous promets donc de lancer le débat à la Chambre et nous verrons comment réagissent les représentants

du peuple de Gaelia. C'est tout ce que je peux vous proposer.

– Nous n'avons pas beaucoup de temps, Majesté, insista Leuthaire en se levant à son tour.

– C'est pourquoi j'en parlerai dès demain à la Chambre des communes. Je ne peux rien vous promettre de plus, Leuthaire, et c'est déjà beaucoup. Par

respect pour Emmer, par fraternité pour Brittia, et pour que votre long voyage n'ait pas été vain. Je vous tiendrai informé.

*

* *

– Je ne peux pas me résoudre à abandonner, dit Bohem en entrant dans les écuries. Je pourrais être à la recherche de Vivienne plutôt qu'ici ! Nous ne

pouvons pas être venus à Lutès pour rien ! Je dois voir le temple d'Ariel.

– Mais, ça, tu le sais bien, la Milice du Christ ne te laissera jamais le voir !

– Alors, il ne nous reste qu'une seule solution, Mjolln.

– J'ai peur, ça, oui, de deviner laquelle…

Bohem sourit et partit payer le palefrenier qui avait déjà préparé les chevaux, puis il revint vers Mjolln et murmura :

– Nous devons entrer dans la commanderie d'une façon ou d'une autre…

– Ahum ! C'est bien ce que je craignais…

Le nain monta sur son poney en secouant la tête.

– Nous n'avons pas le choix ! insista Bohem.

– Je te confirme une chose, mon garçon, ça, comme je te le disais : tu ressembles beaucoup à ta mère. De plus en plus. C'est bien le genre, oui, de folie,

que celle-là aurait manigancée. Fous sur la tête, de mère en fils…

– Mjolln, il ne nous reste que quelques jours avant la Toussaint… Nous n'avons plus le temps de chercher une autre piste. Et, de toute façon, je te le

répète, je refuse que nous soyons venus ici pour rien, alors que nous aurions pu aller à la recherche de Vivienne…

– Mais, taha, pourquoi essaies-tu de me convaincre ? Je t'ai dit que c'était une idée folle, oui, mais je n'ai pas dit que je ne voulais pas y aller… Ferme un

peu ta bouche, monte à cheval et allons-y !

Bohem sourit et se mit en selle. Il n'était pas certain que le Premier en Ville apprécierait la chose s'il l'apprenait, mais ils n'avaient vraiment plus le choix.

Après tout, ne lui avait-il pas dit lui-même qu'il finirait par trouver une solution ? Or entrer dans la commanderie, c'était la seule solution. Il n'y en avait pas

d'autre.

Bohem et Mjolln sortirent des écuries côte à côte.

– Je suis simplement curieux, ahum, de savoir comment tu comptes t'y prendre pour entrer dans une commanderie de la Milice sans y être invité…

– Je ne sais pas. Je n'ai pas l'habitude de faire ce genre de choses. Mais il y a peut-être quelqu'un qui peut nous aider… Quelqu'un qui s'est déjà

sûrement essayé à quelques visites non sollicitées…

– Ne me dis pas, oh non, que tu veux demander à la petite voleuse d'hier ?

– Si, Lœva. Voilà peut-être le moyen de lui faire gagner un peu d'argent.

Le nain écarquilla les yeux.

– Tu veux inciter une jeune fille à la cambriole ?

– Ce n'est pas de la cambriole ! Nous n'allons rien voler, je veux juste… regarder.

– N'est-elle pas un peu jeune pour que tu l'entraînes dans nos histoires ?

Bohem tourna la tête vers le nain et le regarda d'un air défiant.

– Quel âge avait ma mère quand elle t'a entraîné dans les siennes ?

– Ahum. Oui, elle avait treize ans, mais…

– Je pense que cette fille doit avoir à peu près le même âge, non ? Et ce que je veux lui demander est moins dangereux que ce qu'elle fait toute la journée,

visiblement…

– En es-tu bien sûr, oui ? Ça, entrer chez les Miliciens, je ne suis pas sûr que ce soit de toute prudence.

– Nous lui dirons de partir si cela tourne mal.

Mjolln fit une grimace dubitative et haussa les épaules.

– De toute façon, encore faut-il, ça, mon ami, que l'on puisse la retrouver…

Et, en effet, ce ne fut pas chose facile. Ils passèrent l'après-midi tout entier à parcourir de long en large le quartier Saint-Jacques mais, respectant sans

doute l'adage selon lequel on ne revient jamais sur le lieu de son crime, la jeune fille resta introuvable.

C'est en se décidant, vaincus, à aller boire un godet dans une taverne de la Boucherie qu'ils la virent enfin, avec sa coiffure de garçon manqué, ses yeux de

colère sur sa bouille friponne. Et au visage qu'elle fit quand Bohem l'appela par son nom, il y avait fort à parier qu'il l'interrompait au moment où elle

s'apprêtait à se livrer à son art favori sur un autre client.

– Encore vous ! s'exclama la jeune fille d'un air embarrassé.

– Oui, encore nous. Bonjour, Lœva, nous avons un marché à te proposer.

La petite voleuse pencha la tête et ne put s'empêcher de sourire.

– Quelque chose d'honnête, j'espère !

– Oh, je crois que ta conception de l'honnêteté ne s'en trouvera pas trop chamboulée, se moqua Bohem en lui faisant signe de venir s'asseoir à leur table.

Elle hésita en jetant un regard vers le tavernier.

– Euh… Je ne sais pas si j'ai vraiment le droit de m'asseoir ici…

– Tu n'as pas non plus celui de faire les poches des clients, et ce n'est pas ce qui te retient, semble-t-il…

– Bon, dit-elle en prenant place en face de Bohem. Que voulez-vous ?

Le tavernier leur lança un regard de travers, mais après avoir poussé un soupir désabusé, il les laissa tranquilles : sans doute préférait-il voir la gamine

assise à cette table ; pendant ce temps-là, au moins, il était certain qu'elle ne volait rien à personne.

– Connais-tu la commanderie ?

La jeune fille fronça les sourcils.

– Oui, je connais la commanderie, comme tout le monde ! Pourquoi ?

– Tu es déjà entrée dedans ?

– Je n'y ai jamais rien volé, si c'est ce que vous voulez savoir !

– Non, ce n'est pas ce que je veux savoir, encore que cela aurait pu nous être utile… Mais es-tu déjà entrée dans la commanderie ?

– Il y a longtemps, oui, répondit-elle, intriguée. Quand j'étais à l'orphano, nous étions allés là-bas pour la fête de l'âne. J'étais entrée dans la chapelle de la

commanderie assise sur un baudet, et cela n'a pas très bien fini… Il semble que les Miliciens n'apprécient pas vraiment cette fête.

– Oui… Vous n'aviez probablement pas choisi la meilleure chapelle pour ce genre de facéties… Mais accepterais-tu de nous y emmener ?

– Vous y emmener ? Mais vous n'avez pas besoin de moi ! Pourquoi ne demandez-vous pas directement aux Miliciens de vous faire la visite ? se moqua-

t-elle.

– C'est que… Nous aimerions y aller sans que les Miliciens le sachent…

Lœva haussa les sourcils, en feignant d'être choquée.

– Je croyais que le vol était une vilaine chose ! N'est-ce pas vous, qui hier…

– Il ne s'agit pas de voler quoi que ce soit, coupa Bohem. Il y a là-bas un objet que je veux aller voir. Simplement voir…

– Bien sûr ! ironisa la jeune fille.

– Non ! Vraiment ! Je dois regarder quelque chose qui est quelque part là-bas, et c'est tout.

– Et où, là-bas ?

– Je n'en ai pas la moindre idée !

– Cela ne va pas simplifier les choses…

– Cela signifie que tu acceptes ?

– Vous parliez de marché… Combien proposez-vous ?

Bohem hésita. Il n'avait pas vraiment réfléchi à la question. La jeune fille voulait sûrement de l'argent. Et de l'argent, ils en avaient. La duchesse leur en

avait donné plus qu'il n'en fallait. Toutefois, ce dont Lœva avait besoin, plus encore que d'argent, c'était d'une chose qui ne s'offre pas si facilement : une

deuxième chance. Et c'est ce que Bohem aurait voulu lui offrir. Mais comment faire ? Que pouvait-il faire pour l'aider vraiment ? Lui trouver des parents

adoptifs ? Non, c'était ridicule ! Un métier ? Ce n'était pas dans ses cordes ! Il aurait aimé lui offrir beaucoup plus que de l'argent, mais il ne voyait pas

comment faire. Pour le moment, lui proposer des pièces était malheureusement ce qu'il pouvait faire de mieux.

– Combien… combien gagnes-tu en une journée, d'ordinaire ?

Lœva grimaça.

– Allons, insista Bohem. N'aie pas peur. Dis-moi. Et n'exagère pas !

– Cela dépend ! Parfois, rien du tout ! Parfois, de quoi vivre un mois tout entier !

– Alors, va pour… deux mois ! Si tu nous aides à pénétrer dans la commanderie sans être vus et à trouver ce que l'on cherche, je te donnerai de quoi vivre

pendant deux mois. Que cela soit ta meilleure journée de l'année !

– Lutès est chère, vous savez, deux mois, c'est beaucoup d'argent !

– Contente-toi de nous faire profiter de ton savoir-faire. Je m'occupe de l'argent.

– Marché conclu ! répliqua la jeune fille tout sourire. Mais qu'est-ce que vous voulez voir là-bas qui puisse justifier que vous dépensiez une telle somme ?

Bohem hésita.

– Une œuvre d'art.

– Elle est belle ?

– Je ne sais pas. Sûrement.

– Elle vaut cher ?

– Elle n'est pas à vendre… Et je te répète que nous n'allons pas là-bas pour voler quoi que ce soit. Pour regarder, simplement.

La jeune fille haussa les épaules.

– D'accord. Ça me paraît complètement idiot, mais c'est votre problème, pas le mien.

– Exactement.

– Exactement.

– Et quand voulez-vous que nous y allions ?

– Ce soir même.

– Alors, il va me falloir la moitié de l'argent tout de suite.

Mjolln éclata de rire.

– Bohem, dit-il, ça, je te félicite : tu as trouvé plus têtu que toi !

La jeune fille regarda Bohem l'air étonné.

– Bohem ? C'est votre nom, Bohem ? Hier vous m'aviez dit que vous vous appeliez autrement… Autremer, ou quelque chose comme ça…

Le louvetier acquiesça d'un air embarrassé. Il aurait préféré que Mjolln ne prononce pas son vrai nom.

– Vous êtes le fameux Bohem ? insista la jeune fille. Celui qui parle avec les Brumes ?

– Écoute, disons que je ne suis pas le fameux Bohem, que je suis Bohem, tout simplement. D'accord ?

– Ah, d'accord ! Et moi je ne suis pas la petite voleuse Lœva, je suis Lœva, tout simplement…

– Ça me va ! répondit le louvetier en souriant. Et je te présente Mjolln, le barde.

– Enchantée. Ça sert à quoi, cette chose ? dit-elle en pointant du doigt la cornemuse.

– Ahum. Ce n'est pas une chose, c'est un instrument de musique ! Une cornemuse.

– Jamais entendu parler.

– Ça ne m'étonne pas, répliqua Bohem. Et tu n'as sûrement jamais entendu un son pareil…

– Qu'est-ce que ça veut dire, ça ? demanda Mjolln d'un air désobligé.

– Rien. C'est très beau.

Le nain haussa les épaules. Il n'était pas sûr que Bohem ne se moque pas de lui…

– Bon, coupa Lœva. Et notre affaire ?

Le louvetier prit dans sa bourse quelques pièces et les donna à la jeune fille. Il y avait là beaucoup plus qu'il n'avait promis. Lœva ne put masquer son

heureuse surprise.

– Allez, en route ! dit Bohem en se levant. Allons préparer tout ça.

La jeune fille, fière et ravie, suivit Mjolln et Bohem jusqu'à leurs chevaux. Elle monta derrière le louvetier et ils se mirent en route vers le nord.

*

* *

– Le plus dur, ce ne sera pas d'entrer, avait expliqué la jeune fille. Le plus dur, ce sera de s'enfuir si nous sommes repérés.

– Bohem. Ahum, nous aurons peut-être besoin d'un peu d'aide, ça, oui, si tu vois, ce que je veux dire…

Le louvetier avait très bien compris ce que sous-entendait le nain. Les bayards auraient pu leur être d'un grand secours. Mais il n'était pas sûr, si loin de la

forêt, que les Brumes puissent l'entendre. En outre, elles devaient être toutes en route pour la forêt de Roazhon, comme l'avait promis la Licorne. Non, cette

fois-ci, ils allaient devoir se débrouiller seuls.

– Comment penses-tu que nous pourrons entrer ? avait demandé Bohem.

– Eh bien, l'accès est libre, sous savez, il y a beaucoup de gens qui vivent dans l'enceinte de la commanderie et qui reçoivent de la visite. Il y a des allers et

retours toute la journée. Les gardes à l'entrée ne sont pas très regardants.

– On ne peut pas prendre le risque qu'ils nous reconnaissent, avait objecté le louvetier. Disons que mon visage et celui de Mjolln ont des chances de ne

pas leur être complètement inconnus…

– Ah. Alors, il faudra entrer sans se faire voir… Si j'avais été toute seule, j'aurais pu me cacher dans une des nombreuses charrettes qui reviennent des

champs quand le soleil se couche, mais à nous trois, cela risque d'être un peu difficile… Non, la seule solution, c'est de rentrer par l'enceinte de la

commanderie. Il va nous falloir des cordes…

Ainsi, la nuit était tombée, ils avaient attaché leurs chevaux non loin de la commanderie et ils étaient à présent au pied de la muraille opposée à l'entrée,

équipés pour l'escalade, et Bohem commençait à se demander si tout cela était bien raisonnable… Lœva était si jeune ! Mjolln avait raison : ce n'était pas très

prudent de l'emmener dans ce genre d'aventures. Mais la jeune fille ne semblait pas inquiète. Au contraire, l'entreprise, visiblement, l'excitait beaucoup, et

c'est sans hésiter qu'elle lança une corde lestée par-dessus le mur.

La commanderie de la Milice du Christ était à l'écart de la ville, sur les terres marécageuses au nord de Lutès. La surface de l'exploitation que Livain vu

avait cédée à l'ordre à son retour de croisade était, disait-on, le tiers de celle de la capitale. Et, au milieu de ces terres, la Milice s'était fait construire un

véritable village fortifié ; Lœva avait expliqué à Bohem qu'il y avait dans l'enceinte de très nombreux bâtiments, et que trouver le bon risquait de ne pas être

simple… De l'extérieur, on voyait seulement la tour César qui gardait l'entrée de la commanderie et, au centre, le gigantesque donjon de pierre, qui comptait

cinq étages et qui était flanqué de quatre tours et d'une tourelle.

– Qui veut monter en premier ? demanda la jeune fille le sourire aux lèvres, après s'être assurée que la corde tenait bon.

– J'y vais, répondit Bohem sans hésiter.

Lœva lui tendit la corde et il commença à grimper. Cela faisait bien longtemps qu'il n'avait pas fait ce genre de choses, et cela lui rappela son enfance à

Villiers-Passant. Arrivé au milieu de la muraille, toutefois, il se rendit compte que c'était moins aisé qu'il ne l'avait imaginé. La corde commençait à lui brûler

les paumes, et ses bras fatiguaient. Il essaya de se plaquer le plus possible contre le mur et de glisser ses pieds dans des interstices pour faire passer le

maximum de poids sur ses jambes et se reposer un peu. Il regarda en bas et, malgré l'obscurité, il crut deviner sur le visage de Mjolln et Lœva qu'ils

s'impatientaient. Il poussa un soupir et se remit à escalader. Après une dernière série d'efforts, il arriva enfin en haut de la muraille. Il passa ses deux avant-

bras sur le rebord et se hissa au-dessus en essayant de ne pas faire de bruit. Il y avait encore de la lumière dans la cour de la commanderie et il put découvrir

les nombreux bâtiments. En plus du donjon, il aperçut une grande église, flanquée d'un clocher roman, un cloître, de nombreux logements, un puits, un four,

une chapelle, un moulin et d'autres bâtiments encore dont il ne pouvait deviner la fonction. Il y avait quelques espaces arborés, des pelouses, et le long des

chemins des piquets sur lesquels brûlaient des torches.

Pour le moment, il n'y avait personne en vue, et les seules lumières venaient des flambeaux à l'extérieur ou des cierges qui, sans doute, étaient allumés

dans la chapelle et l'église. Bohem se retourna et fit signe aux deux autres de venir le rejoindre. Lœva passa la première et se montra beaucoup plus agile et

rapide que Bohem. Quant à Mjolln, il eut tellement de mal à monter jusqu'en haut que Bohem tira finalement sur la corde pour le hisser vers eux.

– Vous verrez quand vous aurez mon âge ! chuchota-t-il en époussetant ses vêtements.

Assis tous les trois à califourchon sur le mur, ils observèrent la commanderie. Bohem remarqua que la jeune fille fronçait les sourcils.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il en s'approchant d'elle.

– Il n'y avait pas autant de bâtiments la dernière fois que je suis venue… Cela a été beaucoup agrandi !

– Ce n'est pas grave, dit Bohem. Il y a neuf chances sur dix que ce que nous cherchons soit dans le donjon, tu ne crois pas ?

– Je n'en sais rien, répliqua-t-elle. Vous ne m'avez même pas dit ce que vous cherchez exactement !

– C'est une sculpture, de taille moyenne, qui représente un temple antique.

– Et pourquoi serait-elle dans le donjon ?

– Je ne sais pas… C'est une intuition. C'est un objet que les Miliciens doivent vouloir exposer, or le donjon semble être l'édifice principal, non ?

– Je n'en ai pas la moindre idée !

– Eh bien, ça, intervint Mjolln, nous ne sommes pas au bout de nos peines !

– Alors ? demanda Lœva. Que fait-on ?

– Je mise sur le donjon, affirma Bohem. Allez ! Essayons le donjon !

– Je mise sur le donjon, affirma Bohem. Allez ! Essayons le donjon !

La jeune fille acquiesça. Elle prit le bout de la corde et la fixa plus solidement sur le dessus de la muraille.

– Nous allons descendre par ici, et nous pourrons nous servir à nouveau de la corde pour ressortir…

– C'est un peu dangereux de la laisser là, non ? Quelqu'un pourrait la voir…

– C'est un risque à prendre. Il nous faut garder un moyen de partir rapidement.

– D'accord. Allons-y.

Cette fois-ci, Lœva passa la première. Elle se laissa glisser le long de la corde et sauta rapidement dans l'herbe au pied de la muraille. C'était un terre-plein

légèrement bombé et, en se baissant un peu, elle était à l'abri des regards. Mjolln passa après elle, puis Bohem en dernier.

– Passons par la droite, suggéra Bohem. À travers les arbres. C'est là qu'il y a le plus d'ombre.

Lœva hocha la tête et se mit aussitôt en route. Mjolln et Bohem la suivirent prudemment. Ils arrivèrent rapidement à l'abri des arbres, dans une obscurité

profonde. Chacun leur tour, ils avançaient d'un tronc à l'autre, s'arrêtant à chaque fois pour vérifier que rien ne bougeait dans la cour de la commanderie.

Tout était silencieux et ils devaient faire attention à ne pas marcher sur les quelques branches qui traînaient par terre pour ne pas faire de bruit.

Soudain, Bohem entendit un grincement de porte de l'autre côté de la pelouse qui bordait leur rangée d'arbres. Il fit signe à Lœva devant lui de se baisser,

et il se plaqua contre un tronc. Délicatement, il pencha la tête pour essayer de voir ce qu'il se passait. Il vit alors deux moines qui sortaient de la chapelle et

qui se dirigeaient dans leur direction. Il se recula pour se cacher à nouveau et attendit, la mâchoire serrée. Les avaient-ils vus ? Venaient-ils vraiment vers

eux ? Il entendait leurs pas sur les graviers de la petite allée, qui approchaient lentement. Puis leurs voix. Ils parlaient à voix basse, d'un ton désinvolte ; ils ne

devaient pas les avoir repérés. Bohem expira en silence et écouta leurs pas passer derrière lui et s'éloigner vers l'est. Il sortit à nouveau la tête et les vit entrer

dans un petit bâtiment, au loin. Il fit signe à Lœva. Elle lui sourit et se remit en route.

Au fur et à mesure qu'ils avançaient vers le sud, la vue sur l'entrée de la commanderie et la tour César se dégageait. Bohem aperçut un bâtiment

rectangulaire de deux étages, adossé à la muraille, et qui avait l'architecture austère d'un édifice militaire. Il en déduisit que ce devait être la garde de la

commanderie et qu'il était sans doute prudent de la surveiller régulièrement et de ne pas s'en approcher.

Ils arrivèrent bientôt à la hauteur du donjon et Lœva s'accroupit pour attendre que les deux autres la rejoignent.

– C'est maintenant que ça se complique, chuchota-t-elle. Il va falloir traverser le chemin de gravier, et cela risque de faire du bruit…

– En effet…

– Vous voulez que j'y aille toute seule ? proposa la jeune fille. Je suis la plus légère, et j'ai l'habitude. Je pourrais me faufiler dans le donjon…

– Ne dis pas de bêtises ! répliqua Bohem. Je me demande même si tu ne devrais pas faire demi-tour, maintenant… Cela devient risqué, et nous n'avons

plus vraiment besoin de toi…

– Ah oui ? Vous savez crocheter une serrure, Bohem ?

– Non, mais…

– Alors, vous avez vraiment besoin de moi, coupa la jeune fille.

Mjolln secoua la tête d'un air amusé. Ce n'était pas le moment de l'expliquer à Bohem, mais décidément, la jeune fille le faisait de plus en plus penser à

Aléa ! Ce que Lœva venait de dire lui avait rappelé les nombreuses portes que la mère de Bohem, presque vingt ans plus tôt, avait ouvertes devant lui avec

une facilité déconcertante…

– Alors, allons-y, dit Bohem. Et gare aux graviers !

Lœva jeta un coup d'œil à droite et à gauche, puis elle se lança, le dos courbé, vers l'immense donjon. Elle traversa la bande d'herbe, puis ralentit en

arrivant sur les graviers, et d'un pas léger elle passa de l'autre côté de la petite allée. À tout moment, quelqu'un pouvait la voir. Depuis les meurtrières du

donjon, depuis le haut d'une tour ou à travers la fenêtre d'un bâtiment. Bohem, tapi dans l'ombre, sentait battre son cœur. Quand il vit la jeune fille arriver au

pied du donjon, il se précipita à son tour. Se baissant le plus possible il franchit le chemin de gravier en grimaçant, courut sur l'herbe puis il alla s'accroupir

près de Lœva.

– Pour l'instant, ça va, dit-elle en l'attrapant par le bras.

Bohem lui sourit.

– Merci. Merci pour ce que tu fais.

– Eh ! Me remerciez pas. C'est pour l'argent…

– Bien sûr.

Bohem se redressa et fit signe à Mjolln de l'autre côté de la cour. Mais le nain ne bougea pas. Au contraire, Bohem le vit se cacher derrière un arbre. Il

fronça les sourcils.

– Il a dû voir quelque chose, murmura le louvetier en reculant.

Il se plaqua contre le mur du donjon et la jeune fille l'imita. Puis ils virent Mjolln qui leur faisait des signes. Ils avaient du mal à voir ce qu'il montrait, tant

il était dans l'ombre, mais Bohem finit par comprendre qu'il désignait quelque chose sur leur gauche. Vers l'entrée du donjon. Soudain, le nain se plaqua par

terre et disparut derrière les herbes. Ils entendirent alors des pas dans la direction qu'il avait indiquée. Des pas lents, indécis, qui s'approchèrent d'eux, puis

s'arrêtèrent, juste là, à quelques coudées seulement. Ils virent l'ombre qui s'était dessinée sur le sol. Une silhouette large et haute. Bohem attrapa la main de

Lœva et la serra au creux de sa paume. Ils restèrent un moment ainsi, collés contre le mur, les yeux presque fermés, sans respirer. Puis le bruit des pas reprit.

S'éloigna lentement. Bohem poussa un petit soupir de soulagement.

La tête de Mjolln réapparut. Puis le nain se lança sur l'herbe, traversa l'allée de gravillons sur la pointe des pieds et se faufila jusqu'à ses amis, les yeux

écarquillés.

Il fit des signes à Bohem, pour essayer de lui expliquer ce qu'il avait vu. Un garde. Devant le donjon. Qui devait être encore là. Il fit un geste circulaire

vers la droite. Le louvetier acquiesça : mieux valait faire le tour du donjon et chercher une entrée de l'autre côté ; celle-ci était inaccessible.

Le louvetier passa en tête et, le dos collé au mur, longea le donjon pour le contourner par la droite. Il évoluait avec prudence, les mains plaquées sur la

surface rugueuse des pierres, pas après pas. Les uns derrière les autres, ils suivirent la courbe de l'édifice, et arrivèrent bientôt devant la tourelle nord. Bohem

jeta un coup d'œil par-delà le mur pour essayer de voir s'il y avait quelqu'un de ce côté du donjon. Il ne remarqua rien. Cette façade, au contraire de l'entrée,

n'était pas du tout éclairée. Il se remit en route sans relâcher sa vigilance. Ils passèrent la petite tour et commencèrent à suivre le mur nord du donjon. À mi-

chemin, ils découvrirent un renfoncement dans la pierre, avec un petit escalier qui descendait vers une porte basse. Le cellier sans doute.

Bohem s'arrêta pour jeter un coup d'œil.

– Tu crois que cela communique avec le reste du donjon ? demanda-t-il en se retournant vers la jeune fille.

– Aucune idée. Mais autant essayer… C'est moins risqué que de l'autre côté.

Bohem acquiesça et, après avoir vérifié qu'il n'y avait toujours personne dans la cour, il descendit les marches étroites. Il attendit un instant, puis, comme

il n'y avait aucun bruit à l'intérieur, délicatement, il tourna la poignée de la porte. Elle résista. La porte était fermée à clef. Il lança un regard à Lœva, juste

derrière lui. Elle lui sourit.

– Je vous avais dit que vous auriez besoin de moi !

– Tu penses pouvoir y arriver ?

Elle se pencha pour examiner la porte.

– Ça n'a pas l'air d'une serrure trop méchante, conclut-elle. Je vais voir.

Bohem s'écarta pour la laisser s'installer et fit signe à Mjolln de venir se cacher avec lui en bas des marches.

La jeune fille sortit un crochet de sa poche et s'accroupit devant la porte. Elle inséra le petit bout de métal à l'intérieur de la serrure, puis le ressortit

lentement pour estimer la pression des ressorts. Ensuite, graduellement, elle appliqua une pression sur les mécanismes, un à un, jusqu'à ce que les pièces

commencent à se mettre en place. Quand le crochet ne passait pas, elle le déplaçait lentement d'avant en arrière jusqu'à ce que le métal cède. Elle jeta un

regard à Bohem, inspira profondément, puis des deux mains, elle fit tourner le crochet dans la serrure le plus délicatement possible. Il y eut une série de

déclics, puis la porte s'ouvrit.

– Et voilà ! dit-elle fièrement en se redressant.

Bohem lui fit un clin d'œil, passa devant elle et poussa lentement la porte. L'intérieur était plongé dans le noir absolu.

– Je ne vois rien, dit-il. Mjolln ?

– Je ne vois rien, dit-il. Mjolln ?

Le nain prit l'une des petites torches dans le fond de son sac, jeta un coup d'œil alentour puis partit l'allumer sur un flambeau planté dans le sol en retrait

du donjon. Il revint rapidement vers la porte en essayant de masquer la flamme derrière sa main, puis il tendit la torche à Bohem.

Le louvetier entra lentement dans la cave et leva la torche au-dessus de sa tête. La pièce s'éclaira autour de lui. Bohem fit un geste circulaire pour

l'inspecter complètement et il découvrit, entassés contre les murs de pierre, de nombreuses bouteilles de vin, quelques tonneaux et un grand foudre en chêne.

L'air était frais et légèrement humide, et le sol était couvert de terre fine. De l'autre côté de la cave, il vit une porte surélevée, derrière trois petites marches. Il

s'avança et fit signe aux deux autres de le suivre. Mjolln referma la porte derrière eux.

Après avoir vérifié qu'il n'y avait pas d'autre issue, Bohem fixa sa torche contre une étagère et alla essayer la poignée de la porte qui s'ouvrit aussitôt. Il la

poussa avec précaution et découvrit alors un petit escalier en colimaçon, abrupt et très étroit. Il monta les premières marches, les mains posées sur la paroi, et

vit une nouvelle porte, qui devait être au niveau du rez-de-chaussée.

– C'est probablement les cuisines, murmura-t-il en faisant signe à la jeune fille. On essaie d'entrer ?

Lœva hocha la tête. Le louvetier monta les dernières marches, se frotta les mains pour essuyer la sueur qui commençait à envahir ses paumes, puis il ouvrit

la porte. Elle donnait en effet sur les cuisines du donjon, éclairées par la faible lumière qui passait à travers les fenêtres.

– Bien, dit Bohem à ses deux compagnons, blottis derrière lui. Attendez-moi ici, je vais partir en reconnaissance. C'est plus prudent. À trois, nous

multiplions les risques de nous faire repérer.

Lœva le retint par le bras.

– Bohem, franchement, il vaudrait mieux que ce soit moi. Je suis plus petite, plus discrète, et j'ai l'habitude de ce genre de choses.

– Non ! Hors de question.

– C’est ridicule, Bohem !

– Shhh !

– Allons ! insista-t-elle. Vous risquez dix fois plus que moi de faire du bruit.

– Je suis tout à fait capable d’être silencieux, objecta-t-il.

– Mais si vous tombez sur une autre porte fermée, vous ne saurez pas l’ouvrir, et vous serez obligé de venir me chercher. Allez, Bohem ! Faites-moi

confiance !

Le louvetier fit non de la tête.

– Je pense qu’elle a raison, intervint Mjolln derrière elle. Bohem, ahum, elle a raison.

– C’est trop risqué !

– Mais je ne vais pas bien loin, pressa Lœva. Je vais juste repérer comment est organisé le rez-de-chaussée ! Et s’il m’arrive quoi que ce soit, d’ici, vous

l’entendrez !

Bohem poussa un soupir. Il savait que la jeune fille avait raison et qu’elle ferait cela certainement mieux que lui. Mais il avait tellement peur qu’il lui arrive

quelque chose !

– Vous savez, reprit la petite voleuse en grimaçant, c’est presque aussi risqué pour moi de rester ici, à vous attendre !

– Bon, céda Bohem. D’accord. Mais sois vraiment prudente. Pas de risque inutile. Tu jettes un coup d’œil dans les serrures, tu regardes ce que tu vois, s’il

n’y a rien, tu ouvres la porte, tu inspectes les environs et tu reviens ici.

– Entendu ! répondit-elle, excitée.

Elle ne semblait pas se rendre compte de la dangerosité de la situation, et c’était bien ce qui inquiétait Bohem. Mais il la laissa partir, résigné. Lœva entra

dans les grandes cuisines.

Bohem se rapprocha de Mjolln et celui-ci lui fit une moue qui se voulait rassurante. Ils regardèrent la jeune fille s’éloigner sur la pointe des pieds. Elle fit le

tour de la longue table qui trônait au centre de la pièce et repéra l’unique porte, sur le mur opposé.

Elle se baissa, regarda par le trou de la serrure comme le lui

avait demandé Bohem, puis tourna précautionneusement la poignée. La porte s'ouvrit, et la petite voleuse s'engouffra dans la pièce voisine.

Bohem et Mjolln tendirent l'oreille pour essayer de l'entendre, mais elle ne faisait pas un bruit. Ils attendirent en se jetant des coups d'œil inquiets.

Il n'y avait pas un seul bruit dans le donjon. Bohem sentait monter l'angoisse dans les battements de son cœur. Il essaya de rester serein. De faire

confiance à la jeune fille. Elle avait l'habitude. Immobile, il attendait à côté du nain. Mais le temps commençait à lui sembler long. Lœva avait disparu depuis

un bon moment et ne revenait toujours pas. Il s'imagina le pire. Et si elle s'était fait prendre ? Si des Miliciens les avaient repérés depuis longtemps et avaient

attrapé Lœva, sans faire de bruit ? Non. Elle se serait débattue. Ils auraient entendu quelque chose. Mais pas si elle était déjà deux pièces plus loin. Les murs

étaient si épais ! Il n'aurait jamais dû la laisser partir seule… Quel imbécile ! Une fille si jeune ! Et qui n'avait rien à voir avec leurs histoires… Il l'avait jetée

dans une souricière !

Bohem était sur le point de partir la chercher quand Lœva réapparut à la porte de la cuisine. Elle traversa la petite pièce et les rejoignit en haut de l'escalier

de la cave.

– Je n'ai rien vu qui ressemble à ce que vous dites, expliqua-t-elle, d'un air gêné. Il y a une chambre vide, une autre dans laquelle j'ai entendu des

ronflements – alors, j'ai préféré ne pas y entrer – et une salle à manger et une antichambre. Il y a beaucoup de bibelots dans cette dernière, mais pas de

sculpture en forme de temple…

Bohem grimaça.

– Il reste les étages à visiter, reprit la jeune fille. J'ai repéré l'escalier qui mène en haut. Il est dans la tourelle nord. Il n'y a personne jusque là-bas, nous

pouvons monter, si vous voulez…

– Malheureusement, on n'a pas le choix.

– Alors, suivez-moi. Il faudra juste faire attention à ne pas faire de bruit en passant devant la chambre où j'ai entendu des ronflements…

Ils traversèrent la cuisine derrière la jeune fille, passèrent la porte où ils l'avaient vue disparaître, longèrent prudemment la chambre occupée, puis suivirent

Lœva vers l'escalier en colimaçon qui montait à l'intérieur de la tour nord. Ils marchaient en redoublant de prudence, sans faire de bruit, et faisaient attention

à ne rien renverser tout en inspectant les murs, les meubles, les moindres recoins du donjon à la recherche du chef-d'œuvre. Mais, en effet, il y avait peu de

chances qu'il fût dans ces pièces, et Bohem espérait qu'ils trouveraient quelque chose à l'étage. Mais il commençait à en douter. Le chef-d'œuvre était sans

doute exposé à un endroit où il y avait du passage. S'il était vraiment dans le donjon, il aurait dû être au rez-de-chaussée… À moins qu'il y eût plus haut une

salle de réception ou quelque bureau important.

Ils montèrent les grandes marches de granit en s'appuyant sur les pierres froides du mur de la tour. À mi-chemin, Lœva s'arrêta soudain et leur fit signe de

ne plus bouger. Bohem s'immobilisa. Il les avait entendues, lui aussi : des voix sourdes, en haut de l'escalier. Deux personnes qui discutaient à l'étage, peut-

être trois.

– Bohem, murmura Mjolln derrière lui.

Le louvetier se retourna et lui fit signe de se taire en fronçant les sourcils.

– Regarde ! insista le nain en désignant une meurtrière à côté de lui.

– Quoi ? demanda Bohem en redescendant les quelques marches qui le séparaient du Cornemuseur.

– Regarde ! L'église !

Bohem approcha sa tête de l'ouverture et jeta un coup d'œil au dehors.

– Eh bien ?

– Ahum, elle ressemble beaucoup à un temple, tu ne trouves pas ?

C'était une église gothique, avec une grande coupole en son centre, et dont l'entrée, en effet, ressemblait au porche massif d'un temple antique.

– Oui, un peu, c'est vrai, murmura Bohem. Mais de là à en déduire que le chef-d'œuvre est à l'intérieur…

– Ça, cela ne coûte rien, non, d'aller vérifier, louvetier, surtout qu'il y a du monde ici, ahum, et que ce n'est peut-être pas prudent de monter, non ?

Bohem haussa les épaules. Il regarda Lœva quelques marches plus haut. Elle les dévisageait, dans l'expectative. Il hésita, puis il lui fit signe de

redescendre. Non. Cela ne coûtait rien d'aller voir dans l'église, et, de toute façon, il était de moins en moins sûr que le temple d'Ariel puisse se trouver dans

le donjon.

Ils commencèrent à descendre les marches tous les trois, toujours aussi prudemment, et soudain ils entendirent une porte s'ouvrir au-dessus d'eux. Les

voix qui étaient étouffées l'instant d'avant étaient à présent claires et beaucoup plus fortes. C'étaient bien celles de trois hommes, à n'en pas douter. Qui

discutaient… et qui s'apprêtaient à descendre l'escalier !

Bohem accéléra le pas et fit signe aux deux autres de se dépêcher. Ils allèrent aussi vite qu'ils purent sans faire de bruit, arrivèrent au rez-de-chaussée au

moment où les pas commencèrent à résonner en haut des marches, puis ils se précipitèrent dans la cuisine, descendirent dans la cave à toute vitesse et

refermèrent la porte derrière eux. La torche brûlait toujours à l'intérieur, et ils se lancèrent des regards sidérés.

– On l'a échappé belle ! murmura Lœva en souriant.

– Ça n'est pas drôle du tout ! répliqua Bohem. Tu ne te rends pas bien compte… Si les Miliciens nous trouvent ici…

Il ne finit pas sa phrase. Dans un sens, il ne voulait pas inquiéter la jeune fille. Mais il se demandait si elle comprenait qu'ils risquaient vraiment leur vie.

– Je sais, je sais, répliqua la jeune fille. Mais on va faire attention, n'est-ce pas ?

Bohem secoua la tête et alla vers la porte qui menait au dehors. Il colla son oreille contre la paroi. Aucun bruit dans la cour, pour le moment. Il ouvrit,

inspecta rapidement l'enclos de la commanderie et sortit. Mjolln et Lœva lui emboîtèrent le pas.

L'église était située au nord, assez près de l'endroit par lequel ils étaient arrivés. Ils longèrent donc

le donjon en courant, jusqu'à ce qu'ils arrivent en face

de l'impressionnant bâtiment.

Bohem posa un regard circulaire sur la cour et les baraquements alentour. Il n'y avait toujours personne de ce côté-ci. Le louvetier se frotta les mains,

inspira un grand coup et courut à travers la grande étendue d'herbe jusqu'au large puits de pierre, qui était à mi-chemin.

Il resta caché un instant, accroupi, pivota sur ses pieds puis se précipita vers l'église. Par chance, il n'y avait pas de gravier de ce côté-ci, le chemin était en

terre, mais en revanche il n'y avait pratiquement aucun arbre et donc beaucoup moins d'ombre. Il fallait aller vite. Il arriva, courbé en deux, au pied de la

grande rotonde. Il s'agenouilla, reprit son souffle, puis fit signe à ses amis de le rejoindre.

Mjolln passa le premier, puis Lœva. La cour était toujours déserte de ce côté-ci, mais Bohem était à peu près sûr qu'il y avait des soldats de l'autre côté,

près du bâtiment rectangulaire qui flanquait la tour César. Cela devenait de plus en plus risqué. Plus le temps passait, plus leurs chances de se faire repérer

grandissaient.

Les uns derrière les autres, ils longèrent la partie circulaire de l'église et approchèrent du grand porche. Bohem s'arrêta près des claires-voies qui bordaient

l'entrée.

– On ne peut pas entrer par ici, marmonna-t-il. La porte est beaucoup trop grande, les Miliciens risquent de nous voir ou de nous entendre. Il faut trouver

une entrée latérale…

– Il y en a sûrement une de l'autre côté, en bas du clocher, répliqua Lœva.

– Allons voir.

Le mur de l'église était assez creusé pour qu'ils soient à nouveau cachés dans l'ombre. Ils firent rapidement le tour du bâtiment par l'autre côté, se baissant

chaque fois qu'ils passaient devant les vitraux hauts et étroits, puis ils arrivèrent au pied du haut beffroi qui abritait les cloches. Il y avait en effet une petite

porte en bois, en mauvais état, et qui semblait ouverte.

– Bien, dit Bohem. Il va falloir faire très attention. Il y a beaucoup de moines dans cette commanderie, et les Miliciens eux-mêmes ont pour devoir de prier

plusieurs fois dans la nuit. Les vêpres sont passées, je pense, mais il reste peut-être les compiles ou je ne sais quel autre office nocturne ! Alors, soyons

prudents.

Effectivement, à cette heure tardive, les risques de croiser des gens étaient sans doute beaucoup plus élevés ici que n'importe où ailleurs. Bohem jeta un

regard aux deux autres, hésita un instant devant la porte, puis se décida à l'ouvrir.

*

* *

Je t'attendrai ici, là où tu ne m'attends pas. Au cœur de la nuit. À l'heure des Brumes.

As-tu trouvé ce que tu cherchais ? Crois-tu donc que tout est fini ?

Tu te crois tellement invincible ! Mais je suis là. Je t'attends. Je veille. Et tu ne pourras pas m'échapper, Bohem. Tu ne pourras plus m'échapper. C'est

par moi que viendra le moment de ta mort.

Regarde. Ces pauvres chevaux ! Ils ne pourront pas vous porter bien loin, tu sais. Vous les avez usés. Épuisés. Et moi je suis là qui veille. Non. Tu ne

pourras pas m'échapper.

Je t'enfoncerai cette lame jusqu'à ce que ta vie s'arrête. Là. Dans le creux de la gorge. Je te trancherai le cou. Avec ce seul couteau et la rage dans mon

cœur. Je le tiens tout contre moi. Depuis si longtemps. Je l'ai gardé pour toi. Aiguisé mille fois. Je le tremperai dans ton sang. Et je le laisserai dans ta

gorge, pour l'éternité, comme une croix plantée sur une pierre tombale. Cette lame ne connaîtra jamais d'autre destin. Elle est faite pour toi.

Pour ta traîtrise. Car tu es l'ennemi. Tout est ta faute, Bohem. Tout est arrivé à cause de toi. Ta vie est une insulte à la vie. Et je te donnerai la mort. Ce

sera une délivrance. Pour nous deux.

Tu m'entends, Bohem ? Je suis ici.

Sors. Je t'attends.

Et je verrai ton corps idiot, allongé dans la terre, la peur dans ton regard partie depuis longtemps. La mort, la mort, que rien ne peut changer :

*

* *

Il n'y avait personne à l'intérieur du beffroi. C'était une petite pièce emplie de poussière et de paille, entièrement vide jusqu'à la charpente qui supportait,

au sommet, les cloches de l'église. Deux longues cordes descendaient depuis les deux bras de sonnerie et traînaient par terre au milieu de la paille. Sur le mur

d'en face, une petite porte donnait sans doute sur la nef de l'église.

Bohem traversa la pièce ronde et se colla contre la porte. Il n'y avait toujours pas de bruit, pas un seul, mais il fallait rester prudent : les gens dans les

églises ne font jamais de bruit… Il fit signe à Mjolln et Lœva d'attendre, il avala sa salive, chercha un peu de courage au fond de lui-même et ouvrit la porte

tout doucement.

Il passa sa tête dans l'ouverture et découvrit l'intérieur de l'église, cette gigantesque rotonde, soutenue par six larges piliers, et qui était à elle seule une

représentation de l'univers céleste et divin, du cosmos dans son entier. Chaque face de cette coupole hexagonale était ouverte de trois fenêtres étroites, qui

symbolisaient tout à la fois la Sainte-Trinité, et la vie, la mort et la résurrection du Christ. Sur la droite s'étendait une longue nef rectangulaire, orientée vers le

sud-est, vers la Terre sainte, et dont la charpente ressemblait à celle d'un grand vaisseau.

Mais ce qui attira tout de suite l'œil de Bohem, ce fut la tribune, au-dessus des arcades de la coupole, du côté est de l'église.

C'était une grande alcôve, fermée par une balustrade de pierre, vers laquelle montaient deux escaliers symétriques. Et au milieu, posé sur un autel, il était

là : le chef-d'œuvre des Compagnons. Le temple d'Ariel. Bohem en était sûr. Cela ne pouvait être que ça. Une sculpture de pierre, de la taille d'un grand

coffre, et qui représentait un temple dont le style était fort semblable au porche de cette église. Le temple d'Ariel qui renfermait le mystère des portes du Sid.

Enfin ! À quelques pas seulement. Accessible.

– Il est là, balbutia Bohem en levant la main vers la tribune.

Il avait parlé tout bas, mais sa voix résonna tout de même sous le dôme immense de l'église. Mjolln et Lœva levèrent la tête pour regarder à leur tour.

Bohem leur fit des signes, pour éviter que sa voix ne fasse à nouveau écho au-dessus d'eux. Il fallait qu'ils montent là-haut, leur fit-il comprendre. Il posa

un regard circulaire dans l'église. Toutes les chaises étaient vides, il n'y avait personne ni d'un côté ni de l'autre. Il entra sous la coupole et se dirigea vers le

premier escalier qui montait à la tribune, à gauche. Mjolln et Lœva le suivirent sans faire de bruit.

Ils arrivèrent tous les trois au pied des marches, regardèrent en haut, virent que la voie était libre et montèrent l'escalier. Sur leur droite, ils purent admirer

la perspective somptueuse de la grande coupole. Les piliers et leurs chapiteaux, les rangées de contreforts et d'arcs-boutants.

Arrivés en haut, Mjolln et Bohem se précipitèrent vers le temple d'Ariel. Éclairé par la lumière de quelques cierges et par les rayons colorés de la lune que

filtraient les vitraux, il leur apparut, magnifique, majestueux. La sculpture était d'un réalisme saisissant, avec de nombreux détails minutieux. Édifié sur une

filtraient les vitraux, il leur apparut, magnifique, majestueux. La sculpture était d'un réalisme saisissant, avec de nombreux détails minutieux. Édifié sur une

plate-forme carrée, le temple en lui-même était de forme rectangulaire. Des arches massives ouvraient sur de grandes portes de chaque côté de la muraille,

vers lesquelles montaient des escaliers imposants. À l'intérieur, le temple se divisait en deux parties : une immense tour, qui dépassait tout le reste, et qui se

divisait en son sommet en deux terrasses crénelées, et le temple à proprement parler, bordé de colonnes corinthiennes, et dont le toit était ouvert en son

milieu. Certaines parties de la sculpture étaient couvertes d'une fine couche d'or et d'autres étaient en bronze. Le toit était orné de nombreux motifs : des

rosaces, des grenades ou des chérubins…

– C'est ce que vous cherchiez ? demanda la jeune fille les yeux écarquillés.

– Oui, à n'en pas douter…

– Mmmh. C'est très beau ! Mais, en effet, pas moyen de voler une chose pareille ! Bon. Et maintenant ? Que fait-on ?

– Shhh ! lui intima Bohem en tournant lentement autour du chef-d'œuvre.

Il s'arrêta devant le fronton du temple et fit signe à Mjolln de venir voir.

La façade de la haute tour était magnifiquement sculptée. C'était un bas-relief miniature d'une minutie prodigieuse. Les motifs étaient aussi nombreux que

sur la galerie d'une cathédrale. Bohem s'approcha et comprit qu'il s'agissait d'une succession de scènes, presque toutes identiques. On y voyait chaque fois

un homme qui, le corps à moitié enfoncé dans la pierre, semblait sortir d'une haute stèle, devant laquelle étaient prosternés de nombreux autres personnages.

Mais, pour chacune d'elles, le décor était différent.

– Tu crois que c'est cela ? chuchota Bohem en posant une main sur l'épaule du Cornemuseur.

– Je pense, oui. Ahum. Ce sont différentes représentations des portes du Sid. Ça, certaines ressemblent à ce que j'ai pu voir dans mon pays à l'époque où

elles existaient encore, mais il y en a beaucoup plus, oui, que je ne l'imaginais.

– Mais comment savoir laquelle est la bonne ? Laquelle est celle que nous cherchons ! Il y en a tellement ! Il faut trouver celle dont parlait la Licorne, celle

qui doit se trouver en Gallica. Mais comment la reconnaître ? Rien n'indique où se trouvent ces portes !

– Attends, ahum, ne t'emporte pas, Bohem. Regardons de plus près.

Mjolln s'approcha autant que possible du fronton du temple d'Ariel. L'air grave, les sourcils froncés, il inspecta les sculptures de plus près. Soudain, il se

retourna vers Lœva.

– S'il te plaît… Ça, tu veux bien aller chercher un cierge ? demanda-t-il à la jeune fille. Il y a des choses inscrites en bas de chaque niche, oui. Je n'arrive

pas à les lire.

Lœva grimpa sur une chaise au fond de la tribune et attrapa l'un des cierges qui étaient encore allumés sur le rebord des arcades.

– Tenez, dit-elle en la tendant au nain.

Bohem, impatient, était collé contre Mjolln et regardait pardessus lui.

Le nain, sur la pointe des pieds, commença à déchiffrer les inscriptions.

– Parfait ! s'exclama-t-il soudain. Ce sont des indications de lieu ! Regarde, là : Gaelia, Gor Draka. C'est le nom de la montagne, dans mon pays, au pied

de laquelle se trouvait l'une des portes du Sid ! Je connais cet endroit !

– Excellent ! répliqua Bohem, exalté. Excellent ! Vite ! Regarde s'il y a écrit – Gallica » quelque part.

– C'est ce que je fais ! répliqua le nain. Ahum. Patience !

Au même instant, ils entendirent un claquement en bas, vers la porte de l'église. Bohem se redressa d'un bond, les yeux écarquillés. Le bruit résonnait

encore entre les murs, comme une menace grandissante. Il tourna la tête vers le rez-de-chaussée et aperçut un moine, debout au milieu des chaises, qui

regardait dans leur direction, hébété.

– Qui est là-haut ? lança le moine en avançant lentement vers la tribune.

Bohem se baissa aussitôt, pour se cacher derrière le chef-d'œuvre, mais c'était trop tard, évidemment : le moine l'avait vu ! Le louvetier jeta un coup d'œil

vers Mjolln. Il était encore en train de déchiffrer les inscriptions sur le fronton du temple, il lisait le plus vite possible, passant frénétiquement d'une

épigraphe à une autre.

– Il faut qu'on descende avant qu'il appelle du secours ! les pressa Lœva.

– Attendez ! répliqua Mjolln. Je n'ai pas encore trouvé !

Bohem pesta. S'ils descendaient les escaliers, ils allaient se retrouver face au moine. Mais s'ils restaient en haut, ils seraient acculés et ne pourraient plus

s'enfuir. Il n'y avait pas d'autre issue !

– Mais qui êtes-vous ? insista le moine d'une voix beaucoup plus inquiète, et beaucoup plus proche…

Il n'y a qu'une seule solution, pensa Bohem. *Descendre affronter le moine avant qu'il n'aille chercher du renfort, et laisser ainsi à Mjolln le temps de*

déchiffrer les inscriptions du temple.

– Je m'occupe de lui ! lança-t-il en se précipitant vers les escaliers.

Il descendit les marches à toute vitesse et se retrouva nez à nez avec le religieux.

– Mais ! Qui êtes-vous ? Que faites-vous là ?

Bohem ne répondit pas et bondit sans hésiter vers le moine. Il fallait l'assommer, ou au moins le bâillonner. Mais celui-ci prit peur et partit en courant dans

le sens opposé. Le louvetier se lança à sa poursuite. Il ne fallait pas le laisser sortir ! Bohem sauta par-dessus une rambarde pour rejoindre le centre de la

coupole. Il courut aussi vite qu'il put, mais il se prit les pieds dans une chaise. Il s'écroula par terre, glissa sur le sol glacial de l'église, puis se releva en

grognant. Mais il avait perdu trop de temps : le moine venait de sortir par la grande porte de l'église et appelait au secours sur le parvis d'une voix hystérique.

Bohem s'immobilisa aussitôt et fit volte-face. Cela ne servirait plus à rien de rattraper le moine, à présent. Il fallait fuir.

– Descendez ! Vite ! cria-t-il aux deux autres en se dirigeant vers la porte du clocher. Dépêchez-vous ! Les Miliciens vont arriver !

Mjolln et Lœva ne se firent pas prier. Ils apparurent en haut des escaliers et descendirent les marches quatre à quatre. Lœva ne souriait plus du tout. Ses

yeux étaient emplis de terreur.

– Tu as eu le temps de tout lire ? demanda Bohem à toute vitesse en attrapant Mjolln par les épaules.

– C'est bon ! répondit simplement le nain.

Bohem ouvrit la porte donnant sur le clocher, ils entrèrent tous les trois dans la petite pièce puis se précipitèrent dehors. Ils entendirent alors les voix et les

bruits de pas de l'autre côté de la cour, du côté du bâtiment de la garde.

– Vite ! La corde ! s'écria Lœva en indiquant les remparts au nord de la commanderie.

Ils coururent ensemble de toutes leurs forces, traversant les allées et les terre-pleins, sautant par-dessus les massifs de fleurs. Bohem allait beaucoup plus

vite que les deux autres et il fut le premier à voir les deux soldats en face de lui, qui fonçaient droit sur eux, leur épée à la main.

Mjolln avait peut-être une dague sur lui, mais Bohem, lui, n'avait pas d'arme. Pourtant, le louvetier ne s'arrêta pas de courir. Il était trop tard pour faire

demi-tour, et les Miliciens qui arrivaient de l'autre côté étaient certainement beaucoup plus nombreux encore.

Ils vont me massacrer !

Il chassa cette idée de sa tête et courut encore plus vite en criant, pour se donner du courage. Les deux hommes en face se laissèrent sans doute

impressionner, car ils ralentirent leur course et se mirent en garde.

Je n'ai aucune chance ! À main nue contre deux hommes armés ! Je vais me faire dépecer !

Il fut bientôt à portée de leurs épées et, sans réfléchir, il se jeta en l'air, sur le soldat de droite.

Tout se passa en un éclair, mais qui sembla durer une éternité. Le temps sembla n'être plus qu'une succession d'images saccadées. Bohem eut

l'impression de se voir flotter au-dessus du sol. Arrêté presque. Et les pensées traversèrent son esprit comme les carreaux d'une arbalète.

Je dois être plus rapide que sa lame. Comme à Villiers-Passant, quand l'Aïshan a abattu son épée sur moi. Plus rapide que le temps.

Le soldat était en train de faire un grand mouvement circulaire pour intercepter Bohem en plein vol, du tranchant de son arme. Bohem la voyait

s'approcher. Si vite, et si doucement à la fois.

Un jeu de l'esprit.

Au dernier moment il donna un coup de reins et passa juste en dessous du fil étincelant de l'épée. Sa main frôla le plat du métal froid, et il s'écroula de tout

Au dernier moment il donna un coup de reins et passa juste en dessous du fil étincelant de l'épée. Sa main frôla le plat du métal froid, et il s'écroula de tout

son long sur le soldat, sans cesser de hurler. Le choc fut violent et ce fut comme si le temps reprenait son cours normal. L'homme céda sous la violence de

son assaut et ils tombèrent tous les deux sur le sol avec force. Bohem attrapa aussitôt la main de son adversaire pour bloquer une deuxième attaque. Ils

roulèrent sur l'herbe, agrippés l'un à l'autre. Quand Bohem fut sur le dessus, il bloqua soudain leur chute en écartant le genou. Et sans attendre il asséna un

coup de tête au soldat bloqué entre ses jambes, les bras en croix. L'os du nez de son opposant se brisa dans un claquement sec. Le sang gicla sur le front de

Bohem. Le Milicien hurla de douleur.

Au même instant, le louvetier devina une ombre qui tombait sur lui. Le deuxième soldat se précipitait vers eux. Mais Mjolln venait d'arriver lui aussi et, en

se jetant par terre, il fit un croche-patte au nouvel assaillant. Le Milicien perdit l'équilibre, tomba sur le ventre, et quand il se releva il dut parer l'assaut de

Mjolln qui brandissait sa dague.

Bohem, qui avait tourné la tête, reçut de l'homme qui était encore sous lui un coup de poing en plein visage. Il roula sur le côté en se tenant la joue. Le

soldat, dont le nez était complètement déboîté et le visage couvert de sang, tenta de se relever en s'appuyant sur son épée, mais Bohem ne lui en laissa pas le

temps, se releva plus vite encore et lui envoya un grand coup de pied dans le bas-ventre. Le Milicien s'écroula lourdement par terre, sans voix.

Bohem se tourna vers le second, qui était en train de se battre avec Mjolln sous le regard terrifié de Lœva, qui n'osait intervenir. Le louvetier ramassa

l'épée qu'avait lâchée le soldat, lequel se roulait par terre, les mains entre les jambes, et il se précipita pour aider le nain. D'un coup d'œil, il jaugea la

situation. Mjolln, dont la dague était trop petite, n'arrivait pas à frapper son adversaire et se contentait de parer les coups, avec de plus en plus de difficulté.

Au loin, d'autres Miliciens, une demi-douzaine au moins, arrivaient en courant. Il n'y avait pas un instant à perdre. Bohem poussa un cri pour que le Milicien

se retourne. Il ne voulait pas le frapper de dos. Mais il lui laissa à peine le temps de réagir et donna deux grands coups d'épée, de taille et d'estoc. Le Milicien

para le premier coup mais fut trop lent pour esquiver le second et l'épée s'enfonça dans son ventre. Il tomba à terre en se tenant les entrailles.

Bohem lâcha son épée et attrapa Lœva par la main.

– Vite !

Ils se mirent à courir tous les trois et se précipitèrent vers l'endroit où ils avaient laissé leur corde. Les Miliciens n'étaient plus très loin, et Bohem se

demanda s'ils auraient le temps d'escalader la muraille. Quand ils arrivèrent au pied du rempart, Bohem chercha désespérément la corde dans l'obscurité.

Mais il ne la voyait nulle part. Les Miliciens l'avaient-ils trouvée ? Non ! Elle était un peu plus loin, sur leur gauche. Il poussa Lœva devant lui.

– Vas-y ! Monte !

La jeune fille sauta pour attraper la corde et grimpa à toute vitesse. Ses pieds glissaient sur la paroi de pierre, mais elle arriva rapidement au sommet.

– À ton tour ! dit Bohem en tirant Mjolln par le bras.

– Non ! Tu montes plus vite que moi, et tu me hisseras une fois en haut.

Pas le temps de discuter. Bohem commença à escalader la paroi. Et cette fois-ci, il ne s'arrêta pas à mi-chemin pour se reposer. Il monta aussi vite qu'il

put, en tirant sur la corde et en poussant sur ses pieds.

– Dépêche-toi ! hurla Mjolln.

Les Miliciens n'étaient plus qu'à quelques pas. Bohem se jeta sur le dessus du rempart. Le nain agrippa la corde de sa main droite et la fit tourner deux

fois autour de son poignet.

– Vite ! hurla-t-il. Hisse-moi !

Bohem se mit debout sur le rempart pour avoir plus de force, saisit la corde des deux mains et tira dessus avec rage. Le nain était tellement lourd ! Les

Miliciens arrivèrent au même instant au pied du mur et l'un d'eux lança son épée vers Mjolln, à mi-hauteur. La lame, heureusement, arriva sur le plat et

rebondit sur son armure de cuir.

Bohem tirait de toutes ses forces, il s'y prit à trois reprises et parvint à hisser Mjolln jusqu'à lui. Il se rendit alors compte que Lœva avait disparu. Était-elle

tombée ? Non ! Il l'aurait entendue ! Elle était sans doute parvenue à descendre de l'autre côté sans l'aide de la corde. Il jeta un coup d'œil en bas, mais il ne

la vit nulle part.

Mjolln détacha la corde de sa main et la laissa tomber de l'autre côté du rempart, pendant que les Miliciens essayaient de grimper à mains nues.

Bohem fit signe au nain de passer le premier. Pendant que Mjolln se laissait glisser le long de la corde, le louvetier réussit à décrocher une pierre qui était

branlante, en haut du rempart. Il la leva au-dessus de sa tête et la projeta sur le Milicien qui commençait à grimper. Le soldat reçut la pierre en pleine tête et

tomba à la renverse.

Bohem se retourna, vit que Mjolln était arrivé en bas ; il agrippa la corde, se laissa glisser le long du mur et rejoignit le nain qui avait commencé à courir

vers l'endroit où ils avaient laissé les chevaux.

Ils aperçurent alors Lœva qui tirait les deux animaux derrière elle en courant vers eux. Grâce à elle, ils allaient gagner du temps. *Cette jeune fille est*

vraiment dégourdie pensa Bohem. Il attrapa son cheval, monta en selle et tendit la main à la jeune fille qui se hissa derrière lui. Le nain monta sur son poney,

et ils partirent au galop vers l'ouest sans attendre. S'ils voulaient être certains que les Miliciens ne pourraient pas les rattraper, ils devaient s'éloigner le plus

vite possible et profiter de la nuit pour disparaître. Il n'y avait pas un instant à perdre. Mais Bohem était obligé de ralentir un peu son cheval, car le poney de

Mjolln était beaucoup moins rapide. Il jetait de temps en temps des coups d'œil derrière lui pour vérifier que le nain suivait, et soudain il aperçut un cheval

qui les pourchassait déjà !

Bohem n'en crut pas ses yeux ! Comment était-ce possible ? Le cavalier était si proche d'eux et pourtant les Miliciens n'avaient certainement pas eu le

temps d'aller chercher leurs chevaux, de faire tout le tour de la commanderie et de retrouver leur piste ! C'était inexplicable !

– Mjolln ! cria-t-il. Plus vite ! Nous sommes suivis !

Le nain jeta un coup d'œil derrière lui, incrédule, et vit à son tour le cavalier qui les talonnait, et qui commençait même à gagner de la distance. Il essaya de

pousser son poney encore plus fort, mais la pauvre bête faisait déjà tout ce qu'elle pouvait pour rattraper le cheval de Bohem.

Ils continuèrent à ce rythme effréné pendant longtemps encore. Bohem se retournait de temps en temps, de plus en plus inquiet. La commanderie avait

depuis longtemps disparu dans le lointain obscur. Mais le cavalier ne cessait de se rapprocher et il allait bientôt les rejoindre.

Voyant que le poney de Mjolln commençait à perdre de la vitesse, Bohem décida soudain qu'il ne servait plus à rien de fuir. Celui qui les poursuivait allait

finir par arriver à leur hauteur et par les attaquer par derrière. Il était seul. Autant s'arrêter pour lui faire face. L'affronter et en finir.

Le louvetier tira sur les brides de son cheval et lui fit faire demi-tour pour faire face à leur ennemi. Puis il prit l'épée accrochée derrière sa selle et se mit en

garde. Mjolln mit un peu de temps à réagir, mais dès qu'il comprit ce que faisait Bohem, il arrêta son poney et vint se placer à côté de son ami.

Le cavalier qui les poursuivait ralentit aussitôt son cheval et passa au pas. Il n'était plus très loin à présent. Il avançait lentement vers eux, sa silhouette se

découpant sur la toile bleutée de la nuit.

Bohem fronça les sourcils. Ce cavalier avait quelque chose de bizarre. Quelque chose d'étrange. Il n'était pas très grand et plutôt mince. Son cheval

continuait d'avancer vers eux et bientôt ils purent distinguer son visage. Ou une partie en tout cas.

Car l'autre moitié était cachée sous un masque de cuir.

Chapitre 6

CELLE QUI VENAIT DANS LA NUIT

Andréas Dumont Desbardes arriva avec ses hommes à la commanderie de Lutès au beau milieu de la nuit, quelques heures après que Bohem et ses amis

se furent enfuis.

Étant donnée l'heure tardive, en entrant dans l'enclos il se demanda pourquoi il régnait une telle agitation et il alla tout droit vers le donjon, devant lequel

étaient réunis plusieurs sergents, des moines et des chevaliers de la Milice du Christ.

– Que se passe-t-il ? demanda-t-il en descendant rapidement de cheval.

Les hommes rassemblés devant le grand bâtiment lui lancèrent des regards surpris. Ils ne s'étaient certainement pas attendus à voir arriver le Grand-Maître

de la milice. C'était une nuit étrange, et tous semblaient fort mal à l'aise.

– Maître, répondit finalement l'un des sergents en s'avançant vers lui, nous… Nous venons d'être cambriolés par… Par…

– Par qui ? pressa Dumont Desbardes, impatient.

– Par ce monsieur Bohem…

Le Grand-Maître resta bouche bée. Bohem avait cambriolé la commanderie de Lutès ? C'était une plaisanterie ! Il n'arrivait pas à y croire. C'était trop

énorme ! Le louvetier se moquait-il de lui ? Ou bien les Miliciens se trompaient-ils ?

– Êtes-vous bien certains que c'était Bohem, le louvetier ?

– Oui, affirma le sergent d'un air confiant, et il y avait aussi le nain, avec lui… En s'échappant ils ont blessé deux de mes hommes. Et je les ai vus de mes

propres yeux.

Alors, il n'y avait pas de doute possible. Mais c'était tellement incroyable ! Ce jeune homme qu'il pourchassait depuis Carnute était venu le narguer sur

son propre terrain ! Au cœur même de la commanderie mère de la Milice du Christ ? Était-il fou ? Cela n'avait aucun sens !

– Et qu'a-t-il cambriolé exactement ? demanda Dumont Desbardes en jetant un coup d'œil alentour.

– On ne sait pas encore maître, mais nous l'avons surpris avec ses complices à l'intérieur de l'église.

– Dans l'église ! C'est un pilleur d'église ?

– Il faut croire, maître…

Dumont Desbardes éclata aussitôt de rire. Tout cela était complètement grotesque ! Absurde ! Il n'arrivait pas à comprendre ce qui avait pu inciter Bohem

à prendre un risque si énorme. Le défi ? Non. C'était sûrement autre chose. Quelque chose dans l'église. Qu'était-il venu chercher ici ? Les reliques d'un

saint ? Le temple d'Ariel ? Oui. Pourquoi pas ? C'était le plus ancien chef-d'œuvre du Devoir. Et Bohem semblait être en train de mettre la main sur cette

confrérie. Peut-être voulait-il reprendre à la Milice cette sculpture symbolique.

– Le temple d'Ariel est-il toujours là-haut ? demanda Dumont Desbardes en regardant l'église.

– Oui, maître. Mais… Mais ils étaient effectivement devant quand notre frère les a surpris. Vous

pensez qu'ils essayaient de voler le temple ? Ils n'étaient

pas assez nombreux pour ça, maître ! Le temple est beaucoup trop lourd…

– C'est peut-être pour ça qu'ils ne l'ont pas dérobé. Ils ne s'attendaient peut-être pas à un chef-d'œuvre de cette envergure… Je ne sais pas, moi ! À vous

de mener l'enquête, sergent !

– C'est ce que nous faisons.

Soudain, les sergents rassemblés devant l'entrée du donjon regardèrent par-dessus l'épaule du Grand-Maître. Quelqu'un arrivait derrière lui.

Dumont Desbardes se retourna et reconnut Pierre de Pierreville, le Sénéchal, l'un des principaux officiers du chapitre. Il était vêtu d'un long manteau noir

– seuls les officiers du chapitre non combattants pouvaient porter cette couleur – et portait sur le cœur, en bijou, la croix des huit béatitudes.

– Maître ! Je suis très, très surpris de vous voir ici, vous et vos hommes…

– Et la bonne nuit à vous aussi, de Pierreville, railla le Grand-Maître. Mais, après ce qu'il vient de se passer ici, plus rien ne devrait vous surprendre…

– Vous avez quelque chose à voir avec tout cela, maître ?

– Que voulez-vous dire, Sénéchal ? s'offusqua Dumont Desbardes.

– Vous arrivez quelques instants à peine après cette mésaventure…

– C'est que nous poursuivions Bohem qui a aidé un hérétique à s'évader lors d'une exécution à Carnute…

– Une exécution à Carnute ? Mais que *faisiez-vous* à Carnute ?

– Sénéchal, je vous conseille de changer rapidement de ton, car vous allez me mettre en colère. Ignoreriez-vous notre règle sur la paix et la vertu de

charité ? « Chaque frère se doit de ne pas inciter son frère au courroux ni à la colère », de Pierreville. Je suis Grand-Maître de cet ordre, je vous le rappelle, et

je ne pense pas qu'il soit convenable que vous me parliez ainsi. Et la cour de la commanderie n'est pas non plus l'endroit… Je vous donnerai les raisons de

ma présence ici plus tard et en un autre lieu.

– Vous ne croyez pas si bien dire, Dumont. Le chapitre se réunit demain matin dans la chambre capitulaire. Vous serez convoqué en fin de matinée.

– Le chapitre ? Tout le monde est ici ? s'étonna le Grand-Maître. Je n'ai pas été mis au courant !

– Cette réunion n'est prévue que depuis quelques jours. C'est une réunion exceptionnelle.

– Une réunion exceptionnelle ? Mais pour parler de quoi ?

– Mais de vous, Dumont. Pour parler de vous…

*

* *

Bohem descendit de son cheval en tremblant. Ses jambes semblaient prêtes à défaillir. Il s'appuya sur l'animal et, bouche bée, regarda encore la personne

qui les avait suivis.

Il était certain de la reconnaître. Mais il ne pouvait l'accepter. Son esprit refusait de croire ce que ses yeux voyaient.

Ces cheveux blonds bouclés. Cette bouche fine et céleste. Ces yeux d'un bleu profond. Cette allure fébrile et élégante à la fois. Cela ne pouvait être qu'elle.

Et pourtant il ne pouvait l'admettre.

Catriona. Ici, devant lui. Comme un fantôme surgi au milieu de la nuit.

Bohem cligna des yeux et avala sa salive. Mais le visage de sa sœur était toujours là. Non. Il ne rêvait pas. C'était bien elle, cachée derrière ce masque de

cuir. Sa petite sœur. Sa belle petite sœur, si fragile, si douce, si silencieuse. Qu'il avait tant pleurée pendant de si longues heures ! Comment était-ce

possible ? Comment pouvait-elle être là, vivante ? Immobile, droite, mais vivante.

Il hésita, abasourdi, puis il avança vers elle, les yeux écarquillés, la bouche entrouverte. Elle avait arrêté son cheval et le dévisageait à présent.

Mjolln, derrière eux, s'était rapproché de Lœva, et ensemble, ils observaient la scène sans vraiment comprendre.

– Cat… Catriona ? bégaya Bohem, perplexe. Ce… Ce n'est pas possible…

La jeune fille fit un geste de la tête pour chasser ses cheveux derrière ses épaules. Mais elle ne le

quitta pas des yeux. De ses yeux bleus perçants.

– C'est bien moi, Bohem.

– Mais… Je… Tu…

Le louvetier n'arrivait pas à trouver ses mots. Cela faisait presque cinq mois maintenant. Cinq mois depuis Villiers-Passant. Cinq mois qu'il la croyait

morte.

Il entendait encore les paroles du pelletier. « Elle est morte ! Ton père est mort ! Ils sont tous morts, Bohem ! » Il avait vu la maison qui brûlait. Les corps

dans la rue. Comment pouvait-elle être là ?

– Je croyais que tu…

– Tu n'es pas venu me chercher, Bohem, coupa la jeune fille d'une voix pleine de haine.

– Comment ça ? Je… Je ne comprends pas…

– Tu nous as abandonnés, Bohem. Tu nous as laissés mourir sous les coups de tes propres bourreaux. Et le village a brûlé, à cause de toi.

Bohem n'en revenait pas. C'était bien sa voix. La voix de sa petite sœur. Mais elle avait changé. Elle était devenue amère et froide. Glaciale même.

– Je… Je ne pouvais pas savoir. Je suis revenu, et…

– Ne mens pas. Tu n'es pas revenu, Bohem. Je t'ai attendu. Longtemps. Au milieu des flammes. Regarde.

Elle arracha d'un coup le masque de cuir de son visage pour dévoiler ce qu'il cachait. Ses brûlures horribles. Sa peau en lambeaux. Bohem ne put retenir

une grimace. Sa petite sœur ! Catriona, si belle… Défigurée ! Les flammes avaient emporté la moitié de son beau visage.

Il essaya de se ressaisir. Elle était vivante ! Vivante ! C'était tout ce qui comptait !

– Catriona… Je suis désolé, je suis réellement désolé, dit-il en s'approchant d'elle.

Il aurait voulu l'embrasser. La prendre dans ses bras. La serrer contre lui, très fort, comme il l'avait fait jadis. Lui dire qu'il l'aimait. Qu'il ne la quitterait

Il aurait voulu l'embrasser. La prendre dans ses bras. La serrer contre lui, très fort, comme il l'avait

fait jadis. Lui dire qu'il l'aimait. Qu'il ne la quitterait

plus jamais. Mais elle tira sur ses brides et fit reculer son cheval.

– Désolé ? Tu es désolé ? Il est un peu tard pour ça, Bohem ! Tu as laissé mourir ton père au milieu des flammes ! Et tu m'as abandonnée, moi ! Ta petite

sœur ! Moi qui t'admirais tant ! Moi qui croyais en toi, qui t'ai toujours tant aimé, même quand tous les autres te rejetaient. Comme j'étais naïve ! Tu es un

démon, Bohem ! *Le* démon ! Pourquoi n'es-tu pas venu, grand frère ?

– Je croyais…

– Je t'ai attendu ! Je pensais que tu viendrais ! J'en étais tellement sûre ! Je t'avais vu marcher dans les flammes, Bohem, pour sauver cette Brume. Tu te

souviens ? Mais moi ? Moi, Bohem ? Je ne le méritais pas ? Pas comme ces Brumes que tu veux tant sauver ? Tu tiens donc à elle plus qu'à ta propre sœur,

c'est cela ?

– Pas du tout… Catriona… J'ai cru que tu étais morte… Dans les flammes…

– Tu as cru ? Mais comment ? Tu n'es même pas venu voir ! Si tu étais venu, Bohem, tu m'aurais trouvée, là, qui t'attendais. Et tu aurais vu ton père.

Mort.

– Martial n'était pas mon père, Catriona… Je… Comment t'expliquer ?

Non, il n'aurait pu lui expliquer. Lui dire qu'il était l'enfant d'un autre homme et d'une autre mère ? Pas comme ça. Pas ici.

– Pas ton père ? Comment peux-tu dire une chose pareille ?

– Il n'était pas mon père, Catriona, je t'assure…

Catriona éclata aussitôt d'un rire dément.

– Pas ton père ! lâcha-t-elle. Mais alors, moi, je ne suis pas ta sœur ? C'est pour ça que tu m'as abandonnée ? Parce que tu ne me considérais plus comme

ta sœur ?

Bohem se mordit les lèvres. Il ne savait plus que dire.

– Écoute, Catriona, je…

– Tais-toi ! coupa la jeune fille. Je ne veux plus entendre tes mensonges ! Je vais te dire pourquoi je suis ici. Je suis ici parce que le roi de Gallica m'a

demandé de venir te parler. Cela fait deux jours que je vous suis, Bohem. Je vous ai suivis dans Lutès, et je vous ai suivis à la commanderie. J'ai attendu, et

quand je vous ai vus vous enfuir, je me suis dit qu'il était temps. Temps que je fasse ce que je suis venue faire.

– C'est Livain qui t'envoie ? reprit Bohem, stupéfait. Livain ? Pour me parler ? Mais je ne comprends pas… Comment as-tu rencontré le roi et… Et de

quoi dois-tu me parler ?

– Cela n'a aucune importance, Bohem. Car ce n'est pas cela que je suis venue faire. Je me moque de la mission de Livain. Ce roi est un idiot. Ce sont tous

des idiots. Des sots. Qui ne comprennent pas. Mais je sais moi, maintenant. Je sais qui tu es vraiment. Je connais ton vrai visage.

– Catriona, je ne comprends pas…

– Tu n'as pas de cœur, Bohem. Le démon n'a pas de cœur. Il ment. Il trompe. Il trahit. Tu ne m'as jamais vraiment aimée. Ce sont tes Brumes que tu

aimes, n'est-ce pas ? Tes Brumes…

Bohem sentit les larmes monter à ses yeux. Il devait lui dire, lui expliquer. Lui faire comprendre. Il l'aimait plus que tout au monde. Il se souvenait encore

de son visage, de son regard derrière cette porte, le jour où il était parti. Comme elle lui avait manqué ! Comme il s'en était voulu ! Il fallait qu'il lui dise.

Qu'elle sache !

– Catriona, je…

– J'attends ce moment depuis longtemps, coupa la jeune fille en baissant la tête d'un air menaçant. Depuis trop longtemps.

Un sourire se dessina sur ses lèvres. Un sourire terrible. Qui cachait plus de folie et de haine que Bohem n'en avait jamais vu. Et soudain, Catriona donna

un grand coup de talon à son cheval. L'animal fonça sur Bohem comme un cheval de guerre. Catriona hurlait, les yeux rivés sur son frère.

Le louvetier eut à peine le temps de s'écarter. À peine le temps de comprendre. Il fut projeté au sol,

violemment. Il se cogna la tête par terre et perdit

connaissance l'espace d'un instant.

Quand il rouvrit les yeux, il vit Catriona qui était descendue de cheval et qui courait vers lui, un couteau à la main. Il se leva péniblement et marcha à

reculons en tendant les mains vers sa sœur, mais elle se jeta sur lui et lui envoya un coup de couteau dans le ventre. Bohem n'eut pas le réflexe d'esquiver. Il

était tellement désemparé. Tellement perdu ! Il voulait tant la prendre dans ses bras ! Lui demander pardon !

La lame s'enfonça dans son ventre, jusqu'à la garde, puis Catriona la ressortit d'un coup sec. Bohem hurla de douleur et se laissa tomber par terre.

Catriona se précipita vers lui et s'agenouilla sur son torse. Elle colla la pointe ensanglantée de son couteau sous le cou de son frère et le dévisagea.

Je vais te voir mourir. Lentement. Comme j'ai vu mourir notre père.

Ses yeux étaient ceux d'une folle. Rouges de haine et de démence. Avides d'un meurtre libérateur. Tant attendu.

Tu vas payer pour nous tous, Bohem. Enfin. Payer pour Martial. Pour le Père Grimaud. Pour tous ceux qui sont morts à cause de toi et à qui tu as

tourné le dos.

Elle posa lentement sa deuxième main sur le manche de son couteau, puis elle se pencha vers lui.

– Tu as raison, Bohem, chuchota-t-elle d'une voix soudain calme et sereine. Tu as raison. Je suis morte. Je suis morte ce jour-là. La petite fille que tu

connaissais n'existe plus. Celle qui croyait en toi. Celle qui t'aimait. Elle est morte, comme est mort notre père. Pour toi. Par toi. Dans la douleur.

Elle ricana.

– Et aujourd'hui, c'est toi qui vas mourir. Je vais voir ton corps idiot, allongé dans la terre, la peur dans ton regard partie depuis longtemps. La mort, la

mort, que rien ne peut changer…

Bohem sentit la lame appuyer de plus en plus fort sur sa gorge. Il sentit le liquide chaud couler dans son cou. Son propre sang. Il ne pouvait rien faire. Il

ne *voulait* rien faire. Sa sœur avait raison. Il ne méritait que la mort. Comment avait-il pu faillir ainsi ? La laisser souffrir au milieu des flammes ? Devant le

cadavre de son père ?

Les larmes coulaient sur ses joues. Se mêlaient au sang le long de sa nuque. La vie n'avait plus d'importance. Il voulait en finir. Oublier. Tout oublier.

Cette peine, cette douleur, cette trahison.

Il ferma les yeux, ses paupières chassèrent les dernières larmes, et aussitôt il sentit un choc terrible. Il était mort.

Égorgé. Enfin. Libéré. Libre.

Non ! Ce n'était pas possible. Son cœur lui faisait encore mal. Sa gorge était toujours nouée. Il respirait. Il entendait son souffle pénible, irrégulier. Et,

soudain, il sentit le corps de Catriona glisser d'un seul coup. Et il entendit le bruit sourd de sa chute tout contre lui. Il ouvrit les yeux et vit sa sœur, les

paupières grandes ouvertes, allongée sur lui, la tête posée sur son épaule, les mains étendues dans la terre. Une dague plantée dans la nuque. Une dernière

grimace sur ses lèvres.

Et ces yeux ! Ces yeux ! C'étaient ceux qu'il avait vus un jour derrière la porte de leur petite maison. Terrifiés. Suppliants. Désespérés. Mais sans vie,

cette fois. Sans vie, et à jamais.

*

* *

Andréas Dumont Desbardes fut le dernier à entrer dans la salle capitulaire de la commanderie. Tout le chapitre était déjà là, et l'attendait. Ils étaient

installés, silencieux, autour d'une grande table rectangulaire, vêtus de leurs longs manteaux noirs – hormis le Maréchal qui, tout comme Dumont Desbardes,

portait le blanc des frères combattants. Le Sénéchal de Pierreville se tenait à l'une des extrémités, et à l'autre se dressait une chaise vide pour le Grand-Maître.

La pièce entière était décorée avec les symboles de l'ordre. Des baucents ornés de croix pattées étaient pendus aux quatre murs. De nombreuses pièces

rapportées d'Orient étaient disposées sur les commodes qui occupaient les murs de la longue salle, dont un buste de Mahomet en bois doré.

Dumont Desbardes passa lentement derrière les officiers : le Maréchal du couvent, le Commandeur de Jérusalem, les frères chevaliers commandeurs de

Gallica et les sept frères sergents de Lutès, ainsi que deux chapelains. Il avait pris *l'abacus,* le bâton réservé à son grade et qui symbolisait le commandement

spirituel de l'ordre, et il s'appliquait à le faire cogner sur le sol à chacun de ses pas, comme pour marquer son autorité.

Ils ne m'ont jamais regardé ainsi. Certains, ceux que je connais le mieux, sont gênés. D'autres, comme le Sénéchal, ont le regard narquois. Ils doivent

Ils ne m'ont jamais regardé ainsi. Certains, ceux que je connais le mieux, sont gênés. D'autres, comme le Sénéchal, ont le regard narquois. Ils doivent

préparer cela depuis plusieurs jours. Peut-être plusieurs semaines. Un complot. C'est sûrement de Pierreville qui a tout fomenté. Il veut ma place. Je le

sais depuis le début. Mais je ne vais pas l'abandonner si facilement. J'ai vaincu des ennemis bien plus redoutables que ces opportunistes véreux. Il n'y en a

pas un seul ici qui ait guerroyé en Terre sainte. Mes vrais frères sont dehors. Ce sont les chevaliers de la Milice du Christ, ceux qui étaient en croisade

avec moi pendant que ceux-ci défendaient leurs intérêts propres dans la capitale…

– Andréas, soyez le bienvenu au chapitre, l'accueillit Pierre de Pierreville en se levant.

Les autres officiers se levèrent à leur tour, la main sur le cœur.

– Chapitre que je suis censé convoquer moi-même, Sénéchal, et non l'inverse… J'aurais dû être consulté avant qu'une date soit arrêtée. Estimez-vous

heureux que j'accepte de venir ici aujourd'hui.

– Maître, ces assemblées extraordinaires sont prévues par le règlement…

– Dans un cas et un seul, Sénéchal.

– En effet.

– Voulez-vous dire que vous souhaitez voter ma destitution ? demanda le Grand-Maître, un sourire au coin des lèvres.

Il n'ose pas me regarder en face. Il n'ose pas me dire en me regardant droit dans les yeux comme un vrai chevalier, la raison de ce chapitre. Il préfère

}

se cacher derrière le règlement. De Pierreville est un lâche. Je n'en ferai qu'une bouchée.

– Allons, Pierre, répondez ! insista Dumont Desbardes. Sommes-nous réunis ici pour soumettre ma destitution au vote du chapitre ?

– Andréas, je vous en prie, asseyez-vous. Nous devons respecter notre protocole, dans notre intérêt et dans le vôtre. Avant tout, je dois vous préciser que

notre frère chapelain va rédiger un procès-verbal de cette réunion.

– Mais j'espère bien ! Je pourrais ainsi le faire lire à Sa Sainteté, répliqua Dumont Desbardes en prenant place. Je suis sûr que le pape appréciera.

Le Grand-Maître posa les coudes sur la table et croisa les mains devant lui.

– Je vous écoute, dit-il d'une voix fière et faussement curieuse.

– *Non nobis domine sed nomini tuo da gloriam,* commença le Sénéchal d'une voix grave et solennelle. An du Seigneur 1154, dix-huitième jour d'octobre,

le vénérable Andréas Dumont Desbardes, par la providence divine Grand-Maître de la Milice du Christ, est entendu par le vénérable et très religieux chapitre

de la Milice du Christ, défendeur de l'Église catholique, apostolique et johannique, présidé par moi-même, Pierre de Pierreville, Sénéchal de la Milice du

Christ, dans la chambre capitulaire de la commanderie mère de Lutès, sur la tenue de sa Grande-Maîtrise et sur son comportement au sein de l'ordre pour les

dix premiers mois de l'an 1154…

– Ne soyez pas si cérémonieux, de Pierreville ! Dites ce que vous avez à me dire et finissons-en. J'ai à faire, et cela ne pourra attendre très longtemps.

– C'est que je m'attache, moi, à respecter notre règle, mon cher maître.

– Tant mieux pour vous, Pierre ! Je m'attache, moi, à défendre les intérêts de la chrétienté et de notre ordre en particulier…

– Je vais vous donner lecture, pour mémoire, de la première règle de saint Courage…

Quel toupet ! Comment peut-il oser ? Je ne dois pas le laisser faire. Je n'entrerai pas dans son

jeu.

– Je connais notre règle certainement mieux que vous, Sénéchal, et je n'ai nul besoin qu'on me la relise. « La Milice du Christ parle premièrement à tous

ceux qui méprisent secrètement leurs propres volontés et désirent avec un pur courage servir la chevalerie du souverain roi et à ceux qui désirent accomplir et

accomplissent, avec assiduité, la très noble vertu d'obéissance. Je me reconnais dans cette règle, Pierre. Mais vous ?

– Il n'est pas question de moi, aujourd'hui, mais de vous, maître. C'est bien l'article premier de la règle de la Milice que vous venez de réciter, en effet,

mais il semble que vous ayez cessé de le respecter, vous-même, depuis trop longtemps, ainsi que de nombreuses autres règles de notre ordre…

– J'ai participé au chapitre qui rédigea ce texte avec saint Courage, abbé de Blanval, mon enfant, quand vous n'étiez encore qu'un petit sergent de province

avide de pouvoir, et je vous prie de ne pas m'accuser avec tant de légèreté, car lorsque je lui porterai ce procès-verbal, vous aurez à répondre devant le pape

de ces allégations.

– Andréas Dumont Desbardes, continua le Sénéchal en ignorant les menaces du Grand-Maître, reconnaissez-vous avoir ordonné l'exécution d'une Mère

de l'ordre des Compagnons du Devoir en la ville de Sarlac ?

– Je le reconnais et j'en suis fier, de Pierreville, car cette femme avait protégé et aidé un hérétique et refusait de répondre à la question. Car voyez-vous, je

suis « parmi ceux que Dieu a élus de la masse de perdition et a ordonné par son agréable pitié pour la défense de la Sainte Église ainsi que le précise toujours

ce premier règlement. Avez-vous d'autres questions ?

– Dois-je vous rappeler, Dumont Desbardes, que le Grand-Maître de la Milice du Christ, conformément au règlement, ne dispose pas des pleins pouvoirs

et doit soumettre certaines de ses décisions au vote du chapitre ? L'exécution d'une personne n'ayant pas été reconnue coupable d'hérésie à la suite d'un

procès demandé par l'autorité ecclésiastique et exécuté devant notaire fait partie de ces décisions qui doivent être soumises à notre vote…

– Cette femme était coupable d'hérésie et l'avait avoué devant moi et devant les frères chevaliers qui m'accompagnaient.

– Elle n'avait pas été reconnue coupable devant notaire, maître, et devait donc être encore considérée comme chrétienne. Or, selon notre loi, un frère qui tue

ou fait tuer un chrétien ou une chrétienne perd la maison de la Milice et doit être destitué de ses fonctions après vote du chapitre.

– Je vous répète que cette Mère était coupable d'hérésie, votre accusation est illégitime.

– C'est ce dont devra décider le chapitre, maître. Je vous en prie, laissez-moi continuer. Andréas Dumont Desbardes, reconnaissez-vous avoir donné

vous-même la mort au frère sergent Fredric…

– Il suffit ! s'exclama le Grand-Maître en se levant. Je n'ai ni le temps ni l'envie de répondre à ces questions insultantes. Ce que j'ai fait, je l'ai fait dans

l'intérêt de l'ordre et dans celui de l'Église. Je n'ai pas à m'en justifier devant cette assemblée.

Il quitta la table et se dirigea vers la sortie.

– Continuez votre petite cérémonie sans moi, Sénéchal, votez ce que vous voudrez, je m'en rends, moi, à la grâce de Sa Sainteté Nicolas IV et de notre roi,

Livain vil le Jeune. Adieu !

Il sortit de la chambre capitulaire et claqua la porte derrière lui.

Sans attendre, il réunit les hommes qui l'avaient accompagnés de Tolsanne à Lutès et leur ordonna de le suivre jusqu'au palais de l'île de la Cité.

*

* *

Bohem perdit beaucoup de sang avant que Mjolln ne parvienne à arrêter l'hémorragie de sa blessure au ventre. Adossé contre un arbre, il pleurait – comme

il l'avait fait toute la nuit – et Lœva à son côté lui tenait tendrement la main.

Mjolln revint quelque temps après le lever du soleil, les mains noires de terre et le front en sueur. Il avait creusé lui-même une tombe pour celle qu'il avait

dû tuer, et l'avait enterrée derrière une petite futaie, à quelques pas de là.

– Je… Je suis désolé, Bohem, dit-il en s'agenouillant près du louvetier.

Bohem avait tellement pleuré que ses yeux étaient maintenant rouges et gonflés. Il n'avait pas prononcé un seul mot depuis la mort de Catriona, et son

corps, de temps en temps, était subitement secoué par de nouveaux sanglots.

– Je suis vraiment désolé, répéta le nain en posant une main sur l'épaule de son ami. Ça, je… Ahum. J'aurais dû essayer de la repousser, simplement. De

m'interposer, oui. Mais j'ai vu sa lame s'enfoncer dans ta gorge et j'ai pris peur. C'était ta vie ou la sienne, Bohem… Je… Oh, je suis réellement désolé !

Le louvetier secoua lentement la tête. Mjolln n'y était pour rien. C'était sa faute, à lui. Sa faute. Catriona avait raison : il l'avait abandonnée. Il n'aurait

jamais dû écouter le pelletier, le jour de l'incendie, se contenter de ses dires. Il aurait dû aller voir par lui-même. Il aurait pu la sauver, et tout aurait été

différent. Mais maintenant… Maintenant il allait devoir vivre avec tout cela sur la conscience… Et c'était insupportable. C'était trop. Beaucoup trop pour lui.

Plus dur encore que la première fois.

– Je ne pouvais pas, non, la laisser te tuer, mon Bohem. Nous devons continuer, oui. Nous devons rejoindre la Licorne… Je… Je ne pouvais pas. Ahum.

Écoute-moi, louvetier. J'ai trouvé le nom de l'endroit où se trouvent les portes du Sid, ça oui. Nous devons amener les Brumes… Et retrouver Vivienne.

Nous devons continuer, Bohem.

– Non, murmura le jeune homme sans relever la tête. Non. Cela n'a plus aucun sens. Je ne peux plus.

– Non, murmura le jeune homme sans relever la tête. Non. Cela n'a plus aucun sens. Je ne peux plus.

– Comment ça, tu ne peux plus ? Ahum. Tu ne vas pas rester ici, là, au pied de cet arbre ! Allons ! Bohem ! Nous devons au moins retrouver Vivienne, la

troubadour !

– Laisse-moi.

– Non, Bohem, nous…

– Laisse-moi ! hurla Bohem en repoussant le nain.

Mjolln tomba à la renverse. Il resta bouche bée un instant, puis il se releva lentement. Des larmes montèrent au bord de ses paupières. Lui qui ne pleurait

jamais.

Le nain s'écarta, la tête baissée, et disparut de l'autre côté des arbres. Bohem ne le regarda pas partir. Il n'entendait plus. Il ne voyait plus, ne sentait plus.

Son cœur et sa tête étaient plongés dans un néant immense. C'était comme si le monde s'éloignait lentement de lui et qu'il sombrait dans un gouffre infini

dont il ne pourrait plus jamais sortir.

– Allons ! Monsieur Bohem ! chuchota Lœva à côté de lui. Votre ami a raison. Vous devez vous reprendre ! Votre sœur… Votre sœur, je crois, est mieux

ainsi. Je crois… Je crois qu'elle voulait peut-être mourir. Vous ou elle, pour elle, cela n'avait plus d'importance… Elle voulait en finir, n'est-ce pas ? Mais

vous… Il y a, je crois, des gens qui comptent sur vous, Bohem.

Le louvetier ferma les yeux. Il ne voulait pas entendre la jeune fille.

– Vous ne pouvez pas les abandonner, continua-t-elle. On parle de vous partout. Vous représentez tant, pour tant de gens. Même moi, j'ai entendu parler

de vous, à Lutès. Et puis il y a votre amie, cette Vivienne. Mjolln dit que vous devez la retrouver. C'est… C'est la femme que vous aimez ?

Mais il ne répondit pas. Les larmes, encore, furent sa seule réponse.

– Vous ne pouvez pas l'abandonner, elle. L'amour est plus fort que tout, m'a-t-on dit. Plus fort que la mort. Et puis, les Brumes… On dit que vous parlez

aux Brumes… C'est vrai, n'est-ce pas ?

Bohem resta silencieux. Il ne bougeait pas, ne pleurait même plus. C'était comme s'il avait perdu connaissance.

– Tout ce que nous avons fait, dans la commanderie, c'était pour les Brumes, n'est-ce pas ? Vous n'allez pas les abandonner, les Brumes ! Bohem ! Vous

m'entendez ? Vous ne pouvez pas les abandonner !

– Et moi ? lâcha enfin Bohem en redressant soudain la tête. Hein ? Et moi ?

Il regarda la jeune fille droit dans les yeux.

– Ne m'a-t-on pas abandonné, moi ? demanda-t-il d'une voix étranglée. J'ai vu ma sœur mourir par deux fois. Deux fois ! Tu comprends ? Par deux fois

ma sœur est morte à cause de moi ! Par deux fois j'ai perdu l'être qui m'était le plus cher au monde…

Il laissa à nouveau retomber sa tête entre ses épaules et se remit à pleurer.

Lœva passa une main derrière son cou et posa l'autre sur son bras.

– Bohem. Je… Je veux bien être votre sœur, moi.

Le louvetier prit la jeune fille dans ses bras et sanglota contre elle. Comme un enfant. Et elle le serra contre lui. Comme une sœur. Et elle était sincère. Elle

avait pensé chacun de ses mots. Du fond du cœur elle voulait se lier à lui. Lui offrir ce qu'il avait perdu. Lui redonner la sœur qu'il avait vue mourir.

Ils restèrent ainsi longtemps, jusqu'à ce que les pleurs de Bohem se fussent complètement arrêtés. Et plus longtemps encore.

*

* *

Une mélodie d'une douce mélancolie s'éleva au milieu de la plaine. Mjolln, seul parmi les arbres, jouait de la cornemuse, les yeux fermés. Ses notes étaient

d'une beauté unique et glissaient le long de la terre comme le chant d'une sirène sur les flots. Tristes et réconfortantes à la fois. C'était le mode du deuil que

jouaient les bardes de Gaelia. Et Gaelia, il l'imaginait tout autour de lui. Ses vertes vallées. Ses forêts infinies. La mer, partout alentour. Il était triste.

Profondément triste. Parce qu'il partageait la peine de Bohem. Il connaissait si bien cette douleur. Il l'avait ressentie, aiguë, assassine, le jour où il avait appris

la mort d'Aléa. Et, comme Bohem, il avait pleuré toute une nuit, et même plusieurs jours. Car elle était comme sa sœur. Sa petite sœur. C'était pour elle et

pour Catriona qu'il voulait jouer. En leur mémoire. Comme une ode à cette fraternité disparue.

– Comment s'appelle cet endroit où sont les portes du Sid ?

Le nain sursauta. Il ne les avait pas entendus approcher. Il se retourna et sourit au louvetier. Le jeune homme se tenait le ventre. Il semblait souffrir de sa

blessure, mais son regard avait retrouvé un peu de vie. Et la jeune fille à côté de lui souriait.

– Alors, ahum, Bohem, oui, tu es prêt à repartir ? s'enthousiasma le nain.

Bohem haussa les épaules.

– Oui. Je suis désolé. Je me suis comporté comme un égoïste. Je ne vais pas passer le reste de ma vie à pleurer comme un enfant…

– *Tu es un homme, puisque tu pleures…*

Les deux amis se sourirent chaleureusement.

– Où sont les portes, Mjolln ? demanda Bohem à nouveau.

– À Karnag. Les portes sont dans une ville qui s'appelle Karnag. C'est ce qui était écrit sur le temple d'Ariel, en tout cas.

– Tu sais où cela se trouve ? demanda Bohem.

Le nain fit une grimace.

– Aucune idée ! Mais nous trouverons sûrement…

– Moi, je sais ! intervint Lœva.

Bohem se tourna lentement vers elle.

– C'est au duché de Breizh, expliqua la jeune fille.

– Comment sais-tu cela ? s'étonna le louvetier.

– Eh bien ! Je suis née dans cette région. Mon prénom, à l'origine, vient du duché de Breizh…

– Vraiment ? reprit le nain en s'approchant d'eux. « Lœva » ? Et que signifie-t-il ?

– « Sève ».

Bohem hocha la tête.

– C'est un joli nom, murmura-t-il.

– Et où se trouve Karnag, précisément, dans le duché de Breizh ? demanda Mjolln, impatient.

– À l'ouest de Roazhon, près de la côte.

– À quelle distance, oui, de Roazhon ? insista-t-il.

– Je ne sais plus trop, assez loin je crois. Mais j'étais toute petite, la dernière fois que je suis allée là-bas. C'était avant que je sois envoyée à l'orphano de

Lutès.

– Dans la région de Roazhon, ça oui, cela tombe bien. Mais ce n'est sans doute pas un hasard, n'est-ce pas, Bohem ? Si la Licorne est déjà près de cet

endroit. Oui, sans doute pas un hasard. Tout est lié.

Bohem acquiesça.

– Bien, ahum, alors, je crois que nous devons nous mettre en route, Bohem. Tu as donné rendez-vous à la Licorne trois jours avant la Toussaint, n'est-ce

pas ? Et Bastian sera là aussi, oui. Et La Rochelle. Vivienne, peut-être aussi. Nous devons y aller, oui.

– Lœva ? demanda Bohem. Tu… Tu veux retourner à Lutès ? Nous pouvons te donner le poney de Mjolln, et il montera avec moi… Et puis je vais te

donner l'argent que je t'ai promis, avec ça, tu seras tranquille un bon moment.

La jeune fille parut vexée.

– Bohem ! Je… Je préférerais vous accompagner.

Le louvetier prit la main de la jeune fille.

– Cela me ferait très plaisir, Lœva. Très plaisir. Mais tu sais que cela risque d'être dangereux…

– Vous n'allez pas me répéter ça toute la vie, tout de même ?

– D'accord, répondit le louvetier. Mais à une seule condition…

– Laquelle ?

– Tu arrêtes de me vouvoyer.

Lœva sourit.

– Je crois que c'est dans mes cordes !

– Alors, Mjolln a raison. Nous devons nous mettre en route. La Toussaint approche.

*

* *

– Andréas, calmez-vous, nous avons sûrement un moyen d'arranger cette fâcheuse situation.

Le Grand-Maître de la Milice du Christ avait rapidement obtenu un entretien avec le roi de Gallica et Pieter le Vénérable. Ils s'étaient isolés tous les trois

dans le bureau de Livain, et, malgré la retenue qu'exigeait son rang, Dumont Desbardes ne pouvait masquer sa colère.

– C'est de Pierreville qui a tout manigancé, j'en suis certain, Majesté ! Ce maudit petit Lutésien de Pierreville ! Ce fourbe veut prendre ma place depuis au

moins cinq ans. Il aurait sans doute préféré que je meure en Orient quand je vous escortais pour votre croisade, Livain. Mais je suis revenu, et il fera tout

pour m'écarter des affaires de la Milice ! Tout !

– Calmez-vous, maître ! insista le roi. Calmez-vous !

Mais Dumont Desbardes était beaucoup trop emporté pour l'entendre. Il déambulait devant la fenêtre comme un animal en cage.

– Réunir le chapitre pour voter ma destitution ! Oser me faire ça, à moi ! Qui ai donné ma vie à l'ordre ! Qui vous ai suivi en Terre sainte, et qui ai défendu

la chrétienté au cœur même de Jérusalem ! Il a osé me faire ça à moi ! Qui ai tout sacrifié pour la Milice ! Je n'en reviens pas !

– Pour la dernière fois, Andréas, je vous prie de vous calmer ! Si vous voulez que Pieter et moi puissions vous aider, vous devez recouvrer votre sérénité

et m'écouter.

Le Grand-Maître s'immobilisa enfin, poussa un long soupir et s'assit à côté de l'abbé de Cerly, en face du roi.

– Veuillez me pardonner, Livain. Jamais de ma vie je n'aurais imaginé en arriver là. Mais vous avez raison, je vais essayer de me calmer. Je vous écoute,

Majesté.

– Bien. Avant tout, je veux vous dire mon mécontentement. Pieter le Vénérable, ici présent, vous a fait savoir que nous ne voulions plus que vous vous

mêliez de l'affaire du louvetier, Bohem…

– Ce n'est pas moi qui suis allé à lui, Majesté, mais lui qui est venu à moi.

– Vous l'avez suivi jusqu'à Lutès, Andréas, et c'était une décision stupide !

– Majesté…

– N'en parlons plus ! Ce qui est fait est fait. Je me suis occupé, moi, de cette affaire, et nous avons quelqu'un qui va se charger de nous ramener le

louvetier.

– Et qui donc ? répliqua Dumont Desbardes, perplexe.

– Une personne que mon épouse a retrouvée et qui est mieux placée que quiconque pour le retrouver. Peut-être y est-elle déjà parvenue, car elle suivait

Bohem le soir où il est entré dans votre commanderie. Mais nous gardons son identité secrète, et cela ne vous regarde plus.

Le Grand-Maître poussa un soupir exaspéré. Mais il resta silencieux. Il ne pouvait plus se permettre de s'opposer au roi.

– Dumont Desbardes, vous devez regarder la réalité en face, reprit Livain, vous êtes dans une fort mauvaise situation.

– Pardon ? s'offusqua le Grand-Maître.

– Allons ! Pas d'hypocrisie ! Vous le savez comme moi. Le chapitre peut voter votre destitution aujourd'hui même, et vous ne pourrez rien y faire.

– Je ne les laisserai pas faire !

– S'ils votent contre vous, vous n'aurez pas le choix. Vous connaissez la règle de saint Courage mieux que quiconque, Andréas. Les officiers du chapitre

peuvent vous destituer à tout moment s'ils votent unanimement contre vous. Mais Pieter et moi pouvons peut-être les en dissuader. N'est-ce pas, cher abbé ?

Pieter le Vénérable hocha lentement la tête.

– Je le pense, en effet. Le Sénéchal est un homme comme les autres : il a des faiblesses. Il suffit de trouver la faille.

– Et quelles sont ses faiblesses ? demanda Dumont Desbardes en tournant la tête vers l'abbé de Cerly.

– Pour trouver les faiblesses d'un homme, maître, il faut connaître ses ambitions. Celles de votre Sénéchal sont bien différentes des vôtres.

– Ma seule ambition est de défendre la chrétienté, Pieter…

– Oui, oui… C'est entendu, nous n'en doutons pas un seul instant. Mais vous êtes un homme de terrain, Andréas, un homme de combat.

– Je suis un chevalier, abbé.

– Exactement. De Pierreville, lui, est un politicien. Il n'a jamais porté l'épée que pour l'apparat et ne la portera jamais au combat. Ce qui l'intéresse, c'est le

pouvoir. Et donc, ce qui compte le plus pour lui aujourd'hui, c'est Lutès.

– Lutès ? s'étonna Dumont Desbardes.

– Bien sûr ! répliqua l'abbé de Cerly. Jérusalem est une ville pleine d'incertitudes. Monsieur le roi et vous-mêmes voudrez bien m'excuser, mais votre

dernière croisade s'est soldée par un échec, et la Terre sainte est tout sauf sûre, aujourd'hui. Peut-être Jérusalem retrouvera-t-elle la paix un jour, mais rien

n'est moins sûr, et de Pierreville le sait. Lutès, en revanche, est en pleine expansion. C'est la plus grande ville du royaume de Gallica et peut-être même la

plus grande ville d'Occident. Elle grandit plus vite que toutes les autres cités que je connais. Gageons qu'elle sera demain le plus grand carrefour commercial

et politique du monde occidental.

– C'est certain, affirma le roi en opinant du chef.

– Vous en conviendrez, Andréas : aujourd'hui, mieux vaut être Commandeur de Lutès que de Jérusalem…

– C'est possible, répondit le Grand-Maître. Et alors ?

– Et alors, de Pierreville a une priorité : lui qui est Commandeur de Lutès, il ne doit pas passer à côté du développement de la capitale. Il sait que le moment

est crucial, et que la Milice doit acquérir rapidement de nombreuses terres autour des remparts de la ville… Car, dans quelques années, Lutès aura doublé sa

taille, et ceux qui en bénéficieront seront les propriétaires terriens. Si les gens qui possèdent aujourd'hui des champs et des marais autour de Lutès savaient

combien ces terres se monnaieront un jour, ils n'en reviendraient pas ! Tout l'avenir de Gallica se jouera dans cette ville, Andréas, et de Pierreville le sait

pertinemment. N'est-ce pas, Majesté ?

Le roi acquiesça en souriant.

– Or, si le Sénéchal veut acquérir de nouvelles terres, il a intérêt à rester en bons termes avec la couronne… Car, comme le veut la loi du royaume, la

Milice ne pourra rien acheter sur le domaine de la couronne sans l'accord préalable de Livain…

– Je comprends, glissa Dumont Desbardes d'une voix soudain plus calme.

– Plus que votre place, intervint le roi, ce que de Pierreville désire vraiment, c'est faire de sa commanderie la plus grande commanderie d'Occident. Et pour

cela, il aura besoin de moi. Le Sénéchal ne pourra rien me refuser que je lui demanderai. En outre, Pieter ici présent m'assure que le pape pourrait lui aussi, si

nécessaire, influencer le chapitre pour qu'il abandonne ses charges contre vous…

nécessaire, influencer le chapitre pour qu'il abandonne ses charges contre vous…

Andréas Dumont Desbardes regarda le roi. Celui-ci le dévisageait en souriant, silencieux. Qu'attendait-il ? Quelque chose en échange ? Bien sûr. Il n'allait

pas aider le Grand-Maître pour rien… Rien n'était gratuit au palais. Tout était politique.

– Qu'attendez-vous de moi, Majesté ?

– Vous lisez dans mes pensées, maître !

– Je sais comment marche le monde…

Livain hocha la tête, puis il se leva et alla s'asseoir sur le bord de son bureau, tout près du Grand-Maître.

– Emmer Capigesne s'apprête à déclarer la guerre à Gallica, Andréas.

– La guerre ? Il n'oserait pas !

– Non seulement il ose, mais c'est imminent. Il a envoyé il y a plus d'une semaine un messager pour faire entrer Gaelia dans le conflit à ses côtés. Ses

troupes sont en train de se rassembler dans le comté de Pierevain. Le conflit est inévitable.

– C'est de la folie ! Ne pouvez-vous pas trouver une conciliation ?

– Il est trop tard, Andréas. La seule chose que nous puissions faire, c'est préparer notre défense. Nous avons besoin de mettre toutes les chances de notre

côté. Mon épouse est déjà partie pour le royaume de Chastel, elle reviendra, je l'espère, avec quelques milliers d'hommes. Mes vassaux me soutiennent

également. Mais nous devons écraser Emmer par le nombre et par la force. Et c'est là que vous pouvez nous rendre service, maître.

– Je suis votre serviteur, Majesté.

– La Milice du Christ n'a pas d'ordinaire pour mission de participer à ce genre de conflit. Car ce sont des chrétiens qui nous attaquent. Mais vous pourriez

peut-être convaincre vos hommes du contraire, et mener au combat un régiment de Miliciens et de frères chevaliers. Car, en fin de compte, c'est tout le

royaume chrétien de Gallica qui est en danger. Et notre royaume est bien plus fidèle à la papauté que celui d'Emmer. Nous avons besoin de vous, Andréas.

Vos hommes sont parmi les meilleurs soldats du royaume.

– Le chapitre ne me laissera jamais faire…

– Je vous ai dit que je m'occupais, moi, du chapitre, répliqua le roi.

– Et le pape ?

– Il nous soutient, intervint Pieter le Vénérable, d'un air satisfait.

– Tout ce que vous aurez à faire, Andréas, c'est mener vos hommes à la victoire. J'ai déjà levé mon ost, car nous voulons attaquer les premiers.

– Me battre à vos côtés contre Emmer Capigesne ? Majesté, ce serait un immense honneur !

– Alors, c'est un marché conclu ?

– Débarrassez-moi du chapitre et je ferai tout ce que vous voudrez, Majesté.

*

* *

Cela faisait quatre jours qu'ils avaient quitté Lutès. Quatre jours depuis la mort de Catriona. Et si la blessure morale commençait à se refermer dans le cœur

de Bohem, celle, physique, dans son ventre, semblait ne pas vouloir guérir. Chaque soir, Mjolln essayait de soigner le louvetier, mais la plaie continuait de

saigner, et Bohem – quoiqu'il essayât de ne point le montrer – souffrait atrocement.

Lœva, quant à elle, avait trouvé sa place auprès de ses deux aînés, elle leur offrait sa jeunesse et sa bonté naturelle, ne se plaignait jamais malgré la

longueur du voyage, et passait des heures, le soir, à écouter le Cornemuseur jouer de son instrument ou raconter l'une de ses mille aventures. Mjolln était

heureux de l'avoir à ses côtés car, tout seul, il aurait eu bien de la peine à réconforter Bohem. La présence de Lœva apportait un peu de gaîté à leur équipée.

Elle semblait si heureuse de voyager avec eux qu'ils en oubliaient presque le reste. Ils fonçaient droit vers Roazhon, sans trop penser à ce qui les attendait là-

bas. Les Brumes, Vivienne peut-être… Il suffisait d'espérer !

Prudents, ils évitaient les villes et les villages, car la Milice était peut-être encore à leur recherche. Dès le deuxième jour, ils avaient acheté à un paysan un

deuxième poney pour Lœva. La jeune fille, qui n'était jamais montée à cheval, avait eu un peu de peine au début, mais elle s'était vite habituée et allait

maintenant aussi vite que Mjolln.

Au soir du quatrième jour, ils s'installèrent sous un grand rocher, à l'abri du vent, et alors que la nuit tombait, ils partagèrent un lapin que Bohem avait

chassé.

– Mjolln, je crois savoir qui a enlevé Vivienne, annonça soudain le louvetier alors qu'ils étaient tous trois silencieux depuis un petit moment.

– Pardon ?

– Depuis le début, je croyais que c'était la Milice du Christ. Mais plus j'y réfléchis, plus je me dis que ce n'est pas possible. Cela n'aurait aucun sens.

Dumont Desbardes ne se serait pas contenté de l'enlever, elle. Il aurait essayé de nous tuer tous. Moi, en tout cas. Non. Celui qui a enlevé Vivienne ne peut

l'avoir fait que pour une seule raison : faire pression sur moi.

– Comment ça ?

– Elle n'a pas été tuée, Mjolln. Elle a été enlevée, presque sous nos yeux. Celui qui l'a enlevée, j'en suis convaincu, s'en servira pour passer un marché

avec moi. Elle servira se monnaie d'échange. La vie de Vivienne contre…

– Contre quoi ?

– Je n'en suis pas certain, avoua Bohem. Mais j'ai fait de nombreux rêves étranges. Tu sais…

Le louvetier jeta un coup d'œil embarrassé en direction de Lœva.

– Tu sais, reprit-il, des rêves… dans le monde de Djar. Et je sais que celui qui avait envoyé les Aïshans pour me tuer est toujours là.

– Es-tu sûr, ahum, de qui il s'agit ?

– Oui. C'est Lailoken, le Sauvage.

Lœva fronça les sourcils. Bohem se rendait compte que tout cela devait la sidérer, mais il ne voulait pas attendre qu'elle dorme pour parler à Mjolln. Après

tout, elle était avec eux, à présent. Elle avait le droit de savoir…

– Il m'a parlé, plusieurs fois, dans le monde de Djar. Mais je ne suis pas sûr de comprendre ce qu'il me veut. Il… Il me reproche la fin du Saîman, la fin

de ce pouvoir dont tu m'as parlé…

– Ah. Ça, oui, le pouvoir des druides. Oui. C'est cela que te reproche Lailoken, oui ? La fin du Saîman. Mais tu n'y es pour rien, non. Il s'est éteint, ahum,

quand ta mère est devenue reine…

Lœva ne put une nouvelle fois cacher son étonnement. Elle avait entendu beaucoup de légendes sur Bohem, mais elle s'était imaginée que la plupart étaient

fausses et jamais elle n'aurait pensé qu'il était le fils d'une reine… Pourtant, elle devait s'attendre à tout, maintenant. Car depuis qu'elle était auprès de ses

deux nouveaux compagnons, elle allait de surprise en surprise, et cela n'allait pas s'arrêter, semblait-il…

– Il veut me tuer, Mjolln. Il me l'a dit plusieurs fois, dans le monde de Djar. Alors… Alors, ce sera peut-être la vie de Vivienne… contre la mienne.

Un long silence suivit la dernière phrase de Bohem. Le louvetier, les yeux dans le vague, essayait de pousser sa réflexion encore plus loin. Il était sûr de ne

pas avoir encore compris la relation exacte entre toutes ces choses. Le Saîman, les Brumes, le Sauvage…

Quant à Lœva, elle ne savait pas quoi dire. Pour la première fois, la jeune fille ne se sentait plus du

tout à sa place. Elle avait l'impression d'entendre des

choses qui ne la concernaient pas. Qui lui faisaient peur, en tout cas. Le Sauvage ? Bohem avait rencontré le Sauvage ? Ce personnage de légende qui faisait

peur aux enfants existait donc vraiment ? Non ! Elle refusait d'y croire ! Bohem était-il fou ? Pourtant, il semblait très sérieux… Et ce n'était certainement pas

par hasard que son nom était sur toutes les lèvres dans le royaume ! Bohem n'était pas un garçon comme les autres. Elle essaya de ne pas céder à la peur. Elle

essaya de se convaincre qu'elle avait simplement de la chance d'être là, près de ce jeune homme si singulier.

– Nous trouverons, Bohem, une autre solution, oui. Mais…

Mjolln s'arrêta de parler. Il semblait gêné.

– Mais quoi ? le poussa Bohem.

– Mmm. Je ne sais pas si je devrais te dire ça, ahum.

– Mmm. Je ne sais pas si je devrais te dire ça, ahum.

– Quoi ? répéta Bohem.

– Je sais, oui, que cela doit être désagréable, quand… Quand je parle de ce que ta mère faisait… Oui, ahum.

– Je t'écoute, Mjolln.

– Le plus profond regret de ta mère, Bohem, c'est de ne pas avoir su résoudre le plus grand conflit de sa vie, oui, autrement que… Comment dire ?

Autrement qu'en tuant son adversaire, Maolmôrdha. Un jour, elle a été obligée de l'affronter et de le tuer et, toute sa vie, elle l'a regretté. Oui. Parce que

c'était le contraire de ce qu'elle prêchait, ahum. Toute sa vie, elle a voulu prouver que l'on peut, ça, résoudre les conflits autrement qu'en s'entre-tuant. Tahin.

Je n'étais pas d'accord avec elle, non, ça non… Je crois que parfois on n'a pas le choix… Comme…

– Comme avec Catriona ?

Le nain acquiesça d'un air désolé.

– Oui. Mais vois-tu, maintenant, là, je ne cesse de penser à tout ça… Depuis Catriona, Bohem. Je ne

cesse de penser à ce que ta mère disait, et je me

demande, oui, si elle n'avait pas raison…

– C'est-à-dire ?

– Ahum. Il n'y a pas de plus grand défi au monde, oui, que de résoudre un conflit sans en arriver à l'élimination de son adversaire, n'est-ce pas ? Quand

un homme te menace d'une arme et que ta vie est en jeu, tu n'as souvent que le choix entre sa vie, oui, et la tienne… Pourtant, c'est cela que ta mère

cherchait, ahum. Une troisième voie. Plusieurs fois, elle y est parvenue. Elle a évité bien des conflits et arrêté bien des guerres, tu sais, en mon pays, là-bas.

Mais ce combat-là, ce combat contre son plus grand ennemi, ça, elle n'a pas pu le résoudre autrement. Elle a tué Maolmôrdha.

– Où veux-tu en venir ?

Le nain lança à Bohem un regard plein d'intensité. Il le fixa longuement, d'un air grave.

– Il faut que nous trouvions la troisième voie, Bohem. C'est le sens de ta vie, n'est-ce pas ? Vivre ensemble. Apprendre à vivre ensemble. Concilier. Oui ?

Tout se résume à cela. Ton message ne pourra souffrir une exception si grande…

– Mon *message*. ^s'étonna Bohem.

– Allons ! Tu le sais bien ! Le monde a les yeux rivés sur toi. Tu es porteur d'un message, louvetier, que tu le veuilles ou non. Tahin.

Bohem avala sa salive. Le nain avait-il raison ? Était-ce cela, le sens de sa vie ? Le sens qu'il devait lui donner, en tout cas ?

Peut-être. Il était le porteur involontaire d'un *message*. Involontaire ? Vraiment ? Non. Il avait fait des choix. De véritables choix. Sauver les Brumes ou

les Bons Hommes de Nabomar ; entrer chez les Compagnons du Devoir… Non, ce n'était pas involontaire. C'était flou, tout simplement. Trop flou, pour le

moment. Parce que ce message, il ne le comprenait pas encore entièrement. Mais Mjolln avait raison. Et cette phrase qui revenait si souvent dans sa bouche

ou celle du nain résumait peut-être à elle seule la quête que Bohem menait, et que sa mère avait menée avant lui. « Vivre ensemble ». Vivienne elle-même le

lui avait rappelé, le soir où il hésitait à accepter la proposition des Compagnons de Carnute.

– Bohem, reprit le nain en posant une main sur l'épaule de son ami, il faut que nous trouvions la troisième voie. Quand le jour viendra, tu ne tueras pas

Lailoken.

– Livain a levé son ost, Majesté. Les troupes de Gallica sont déjà en route vers notre comté. Quatre colonnes armées se dirigent droit sur nous. Les

divisions de Livain accompagnées de la Milice du Christ arrivent de Lutès, les troupes du comte Théodore II ont déjà franchi le Veromandois, celles du

comte Emmerich I sont au nord d'Aurilian, et l'armée de Théobald V, comte de Bleizis, attend l'ost du roi à la frontière. Nous pensons… Nous pensons qu'il y a entre cent et cent

cinquante mille soldats en marche vers Pierre-Levée, Majesté.

Le général Chroce était entré dans l'antichambre du roi sans attendre que le chambellan du palais l'y ait invité. L'information qu'il venait livrer à Emmer ne pouvait souffrir aucun

délai et il savait que le roi ne lui en tiendrait pas rigueur.

Emmer fit signe à l'officier de prendre place.

– Il a donc choisi d'attaquer le premier ! Je ne m'étais pas trompé ! Hélène aurait dû m'écouter ! Nous aurions pu réagir beaucoup plus vite. Cent cinquante mille hommes ? C'est

plus du double de ce que je pourrai réunir ici en quelques jours !

Le général Chroce resta muet. Personne, au palais, n'osait mentionner les raisons de la disparition de la duchesse de Quienne, mais nul n'ignorait la dispute qui l'avait opposée au

roi de Brittia. Hélène, furieuse, avait quitté la ville avec les cent soldats de sa garde. Emmer lui-même faisait mine de ne pas s'en inquiéter ; la duchesse était une femme imprévisible

et ce n'était pas la première fois qu'elle s'absentait quelque temps sans dire où elle allait mais, au fond, il était fort anxieux. Ce désaccord ne donnait pas aux sujets de la reine et du roi

une image solide du couple royal, et cela risquait d'entamer leur confiance au moment, justement, où la guerre se préparait.

Emmer se dirigea vers la porte et demanda à un garde que l'on aille chercher Valérien, maître d'artillerie du palais des Ducs et fidèle conseiller d'Hélène.

Celui-ci arriva rapidement dans le bureau du roi et prit place à côté du général Chroce. Il avait déjà été mis au courant du départ des troupes de Gallica et il avait la mine rembrunie.

– Valérien, l'heure est grave et j'aimerais que vous participiez à cette réunion. Votre avis m'est cher, vous le savez, et la confiance qu'Hélène a en vous m'inspire le plus grand

respect.

– Majesté, je suis au service de la duchesse et au vôtre.

– Merci. Vous… Vous êtes toujours sans nouvelles d'Hélène ?

– Malheureusement. Mais comme je vous l'ai déjà dit, je ne pense pas qu'il soit nécessaire de s'en inquiéter outre mesure. La duchesse, comme elle me l'a fait comprendre juste

avant de partir, aura rejoint quelque couvent pour prier un peu… Elle… Elle redoutait cette guerre et ne veut pas y prendre part, je crois. Et elle est accompagnée de sa garde, Majesté,

l'élite des soldats de Pierre-Levée… Il ne peut rien lui arriver.

– Je vous remercie de votre franchise, Valérien. J'ai été un peu dur avec la reine. Et je comprends qu'elle ait éprouvé le besoin de sortir de cette ambiance belliqueuse… Mais,

malheureusement, je ne me trompais pas sur les intentions de Livain. J'espère, cher maître, que vous accepterez de nous aider, car à présent nous ne pouvons plus reculer. Livain nous

attaque, et que nous le voulions ou non, cette guerre aura lieu.

Le maître d'artillerie acquiesça.

– Nous avons pris du retard, expliqua le roi. Livain a pris les devants, et la guerre va devoir se jouer sur notre terrain, ce qui pourrait tourner en notre défaveur. En outre, nous

n'avons pas non plus l'avantage du nombre. Livain a obtenu le soutien de Dumont Desbardes et de la Milice du Christ, ainsi que celui de ses principaux vassaux, sans compter que son

épouse a peut-être convaincu le roi de Chastel de prendre part au conflit. Nous, en revanche, sommes sans nouvelles de Gaelia. Leuthaire n'est pas encore rentré de Providence… Tout

cela s'annonce fort mal… J'ai perdu trop de temps à vouloir convaincre Hélène… J'aurais dû aller chercher davantage de soutien auprès de mes vassaux en Brittia.

– Majesté, intervint le général Chroce, le duc de Breizh et le comte d'Arvert, comme vous le leur aviez demandé, vous ont envoyé plusieurs garnisons de leur armée qui devraient

arriver dans quelques jours à Pierre-Levée pour nous assister, et vos vassaux de Brittia vous ont tout de même dépêché un effectif de huit mille hommes.

– Cela ne suffira pas à opposer à Livain un nombre conséquent de combattants. En comptant mon armée de trente mille hommes et celle de ces vassaux, nous serons moins de

soixante-dix mille, et la plupart arriveront peut-être après le début des hostilités.

– Ceci n'est pas forcément un handicap… Un renfort tardif est souvent un bon moyen de prendre l'ennemi à revers…

– Messieurs, nous devons trouver la meilleure stratégie pour combler notre déficit numérique.

Le roi de Brittia se leva et alla examiner sur une table basse une carte du comté de Pierevain. Il resta muet un petit moment, puis se retourna vers les deux hommes et reprit la

parole :

– Je veux connaître votre avis : devons-nous partir à la rencontre de Livain ou l'attendre ici ?

– L'attendre ici ? répliqua aussitôt le maître d'artillerie, hébété. Majesté, vous ne l'envisagez pas sérieusement ? Ce serait… Ce serait une catastrophe ! Pierre-Levée est une grande

ville, bien trop difficile à défendre, et nous mettrions en péril la vie de nombreux civils !

– Pierre-Levée est une ville fortifiée, Valérien, nous aurions l'avantage du terrain, ce qui ne serait pas le cas si la bataille avait lieu en rase campagne ! Et vous connaissez cette ville

mieux que personne, vous saurez en tirer de nombreux avantages.

– J'insiste, Majesté : nous ne sommes pas assez nombreux pour défendre Pierre-Levée, la ville est trop large, trop éparpillée ! Les points faibles beaucoup trop évidents… Pour

pénétrer à l'intérieur des remparts, l'ennemi n'aura que trop de choix !

– Nous ne sommes pas assez nombreux non plus pour mener une bataille frontale contre l'armée de Livain !

– Pierre-Levée est la capitale du comté, mais aussi la cour de la duchesse de Quienne, Majesté. Si nous perdons ici, nous perdons toutes les terres d'Hélène !

– L'enjeu ne sera pas moins grand ailleurs, Valérien. Ce qui compte, c'est de mettre le plus de chances possible de notre côté ! Et je crois que profiter des avantages d'une ville

fortifiée est un atout que l'on ne peut négliger, étant donnée la situation.

– Hélène n'est même pas ici pour défendre sa ville ! Elle n'aurait jamais quitté Pierre-Levée avec ses meilleurs soldats si elle avait su que vous prendriez une telle décision !

– Mais je préfère, moi, qu'elle se soit absentée, Valérien ! répliqua le roi en colère. Voudriez-vous qu'elle risquât sa vie ici ?

– Non, bien sûr ! Mais nous ne pouvons pas laisser les troupes de Livain parcourir ainsi les fiefs de

Brittia impunément et attendre ici qu'il vienne mettre notre ville à feu et à sang.

Plus il avancera profondément sur vos terres, Emmer, plus notre défaite sera coûteuse. Nous devons l'arrêter le plus tôt possible.

Le roi hocha la tête d'un air peu convaincu.

– Qu'en pensez-vous, général ? demanda-t-il en se tournant vers Chroce.

L'officier hésita. Il connaissait Emmer depuis longtemps. Il savait que le roi lui faisait confiance, et que ce qu'il allait dire compterait beaucoup dans la décision royale.

– Je comprends que le maître d'artillerie veuille éviter à tout prix que le conflit soit porté ici, dans cette ville. Il y a en effet de nombreux civils qui pourraient être tués, et la défense

d'une ville si grande est loin d'être aisée. Mais je crois que ce serait pourtant un réel avantage. La chose qui me semble la plus importante, c'est que si Gaelia nous envoie des troupes

ou si celles de vos vassaux ont du retard, elles viendront d'abord à Pierre-Levée. Si nous sommes ailleurs, elles devront reprendre la route. Nous ne pouvons risquer que l'armée de

Gaelia ne sache où nous trouver ! Enfin, en attendant ici, nous gagnons du temps, un temps précieux pour nous préparer au combat. Mais je comprends vos réticences, Valérien, et je ne

peux que partager votre inquiétude. Peut-être pouvons-nous faire évacuer la ville pour éviter qu'il y ait des victimes dans la population ?

– Évacuer la ville ? s'exclama Valérien. Vous n'y pensez pas ! Pierre-Levée compte plus de quarante-cinq mille âmes !

– Nous avons plus d'une semaine pour le faire, rétorqua le général.

– Nous avons plus d'une semaine pour le faire, rétorqua le général.

– Et où voulez-vous qu'aillent ces pauvres gens ?

– Dans les campagnes avoisinantes, maître, ou je ne sais où ! Là où ils voudront aller ! De toute façon, certains refuseront sûrement de quitter la ville…

– Raison de plus pour renoncer à cette stratégie ! Majesté, reprit le maître d'artillerie en se tournant vers le roi, c'est de la folie !

– Valérien, vous devez reconnaître que cette ville possède de nombreux atouts stratégiques ! Elle est fortifiée, surélevée et entourée d'un fossé. Nous devons étudier toutes les

possibilités, mon cher. Cent cinquante mille hommes marchent sur nous. Il faut être réaliste : nous ne pourrons jamais les arrêter sur un champ de bataille.

– Alors, trouvons une autre place forte !

– Une place forte pour soixante-dix mille soldats ? Et abandonner Pierre-Levée ? Vous plaisantez ! Livain viendra aussitôt prendre la ville !

Le maître d'artillerie se laissa retomber au fond de son fauteuil. Il était à court d'arguments, et il était horrifié. Il aimait Pierre-Levée plus que tout au monde, il était né dans cette

ville et était déjà à la cour quand le père d'Hélène, duc de Quienne, y régnait encore. Pierre-Levée était la ville des poètes, des troubadours, et l'idée qu'on puisse la transformer en ville

guerrière lui glaçait le sang.

Le roi reprit sa place à son bureau. Il se mordit les lèvres d'un air soucieux, puis il annonça :

– Messieurs, je vais réfléchir à tout cela. J'ai besoin d'un peu de temps. Je prendrai ma décision demain matin. Tenez-vous prêts.

*

* *

Bohem fut réveillé au milieu de la nuit par un bruit, de l'autre côté du rocher. Il se redressa aussitôt, repoussa sa couverture et se mit debout, tous les sens en alerte. Il ramassa

délicatement son épée près de sa couverture et la glissa à sa ceinture en prenant garde à ne pas toucher la blessure à son ventre.

Depuis l'enlèvement de Vivienne et la mort de Catriona, il avait le sommeil léger, se réveillait plusieurs fois dans la nuit et il n'était pas retourné une seule fois dans le monde de

Djar. Mais ce n'était pas un cauchemar qui l'avait réveillé cette fois. Il en était sûr. Quelque chose avait bougé à quelques pas d'ici. Peut-être une Brume ? Ou bien les gens qui avaient

enlevé Vivienne les épiaient-ils encore la nuit venue ? Il voulait en avoir le cœur net.

Sans faire de bruit, il s'écarta du gros rocher sous lequel ils s'étaient couchés, et essaya de voir d'où le bruit pouvait venir. Tout était calme alentour. La lune projetait une lumière de

guède sur la pierre et sur l'écorce des arbres. Un vent léger bourdonnait le long du sol, et on entendait au loin le clapotis cristallin d'une petite cascade. Bohem frissonna. Il marcha vers

la droite, du côté où le sol escarpé remontait par-dessus le rocher. Il escalada lentement la pente, s'agrippant aux racines qui dépassaient du sol ici et là. La plaie qui refusait de guérir le

fit souffrir à chaque effort. Arrivé en haut, il se redressa et aperçut aussitôt une silhouette noire, droite au milieu d'une futaie d'arbres fins, et que les vapeurs nocturnes semblaient

envelopper d'un halo bleuté.

C'était la silhouette d'une femme.

Bohem s'approcha prudemment. La femme ne bougea pas. Elle n'essaya pas de se cacher. Plus il avançait, mieux il distinguait sa silhouette. Elle avait la taille fine et l'allure

gracieuse, ses cheveux mi-longs étaient légèrement bouclés… Cela ne pouvait pas être elle ! Ici, au milieu de la nuit ? Bohem accéléra le pas.

– Vivienne ? appela-t-il à voix basse.

La femme fit deux pas en avant et son visage entra dans la lumière d'un rayon de lune.

– Non.

C'était une jeune femme, fort belle, du même âge sans doute que la nièce d'Hélène, mais plus petite, et ses cheveux étaient plus foncés.

– Qui êtes-vous ? demanda Bohem en posant la main sur le pommeau de son épée.

– Je suis Camille de Chastel, héritière du royaume de Chastel et épouse de Livain vii le Jeune, roi de Gallica.

Bohem écarquilla les yeux, incrédule. Était-ce un piège ? Il jeta un coup d'œil alentour. Mais il ne vit personne.

– Que… Que faites-vous là, madame ? demanda-t-il, sur ses gardes.

– Disons que je vous ai suivi…

La jeune femme avait une voix suave et avenante. Ce n'était pas la voix douce et mélodieuse de Vivienne, mais une voix plus chaude, plus ronde. Enchanteresse.

– C'est Livain qui vous envoie ?

– Oh, non ! Non, Livain me croit partie pour le royaume de Chastel. Le pauvre garçon…

Bohem secoua la tête. Il se demanda s'il ne rêvait pas. Cela lui semblait tellement invraisemblable !

– En réalité, reprit la jeune femme, au début, ce n'était pas vous que je suivais, mais votre sœur…

Le louvetier secoua la tête.

– Ma sœur ?

– Oui… Enfin, votre demi-sœur, Catriona. Je suis désolée, Bohem, j'ai vu ce qu'il s'est passé. J'étais là quand… Elle… Elle n'était pas censée vous attaquer…

– C’est vous qui l’avez envoyée ?

– Oui, oui c’est moi. Mais elle n’était pas censée vous attaquer, je vous assure. Je l’ai suivie pour voir si elle réussissait à vous convaincre…

– Me convaincre de quoi ?

– De vous unir à moi.

– À vous ou à Livain ?

La jeune femme s’approcha encore un peu et sourit. Elle avait de magnifiques petits yeux clairs, verts sans doute, quoique la lumière de la nuit fût trompeuse. Ils brillaient dans la

pénombre tels les yeux d’une Brume.

– À moi, Bohem. De vous unir à moi. Livain est un sot. S’il vous plaît, ne parlons plus de lui…

– Pourquoi l’avez-vous épousé, si c’est un sot ?

– Mais, pour me rapprocher de vous, Bohem !

Le louvetier se retint de rire. Soit c'était un piège, soit cette jeune femme était complètement folle. Son regard, pourtant, semblait si sûr ! Si déterminé !

– Et que me voulez-vous ? Vous voulez me tuer, vous aussi ?

– Non ! Au contraire, Bohem ! Je vous ai dit que je voulais que nous nous unissions ! À présent que je sais qui vous êtes, votre mort serait pour moi une catastrophe ! Une

catastrophe !

– Madame ! Ce que vous dites n'a absolument aucun sens !

– Pourtant, c'est bien vrai : je sais qui vous êtes, Bohem…

– Vraiment ? Et qui suis-je ?

La jeune femme posa ses mains sur ses hanches d'un geste gracieux.

– Tu es le Samildanach.

Le louvetier resta bouche bée. À part Mjolln et le Sauvage dans le monde de Djar, il n'avait jamais entendu personne prononcer ce mot-là ! Comment pouvait-elle savoir ?

Connaissait-elle même le sens véritable de ce mot ? Sans réfléchir, il posa furtivement sa main sur son torse et effleura la pochette où il gardait la bague. Elle était toujours là.

– Bohem, tu dois me faire confiance…

Elle s'était encore avancée et elle n'était plus qu'à deux pas de lui à présent. Il hésita à reculer – cette folle allait peut-être tenter de l'assassiner ! – mais il était tellement hébété qu'il

resta immobile.

– Nous devons nous unir, Bohem. Ensemble, nous pourrons gouverner le monde tout entier. Livain et Emmer ne sont rien. Gallica n'est rien. Ce sont tous des pantins, Bohem.

Mais nous deux, réunis, rien ne pourra nous arrêter. Nous avons un destin à accomplir, tu sais. Viens avec moi au royaume de Chastel. Nous régnerons, là-bas, ensemble, sur le monde

entier. Comme cela est écrit.

– Vous êtes complètement folle, madame ! souffla finalement Bohem en faisant un pas en arrière.

– Tu crois ? Alors, comment expliques-tu que je sache qui tu es ? Que je sache ce que tu gardes contre ton cœur ? Regarde, dit-elle en levant délicatement la main et en la tendant, à

plat, vers Bohem.

Le louvetier n'en crut pas ses yeux ! Elle portait au doigt la même bague que celle que lui avait donnée le nain. Le symbole du Samildanach était gravé dessus : deux mains couvrant

un cœur et une couronne.

– Où… Où avez-vous trouvé cela ?

– Tu as encore beaucoup de choses à apprendre, Bohem.

Elle fit un pas en avant, puis un autre. Elle posa sa main sur le bras du louvetier.

Il ne parvenait pas à bouger. Il était comme pétrifié. Par la surprise, mais aussi par les yeux de Camille de Chastel. Elle le dévisageait avec un regard charmeur. Ses yeux étaient si

clairs, si purs et si droits !

La jeune femme approcha son visage de celui de Bohem. Puis sa bouche. Elle ouvrit doucement ses lèvres et l'embrassa.

Bohem resta paralysé quelques instants encore, comme envoûté par ce baiser. Puis soudain il recula la tête et repoussa Camille violemment.

La jeune femme fit quelques pas en arrière, puis s'immobilisa. Son visage s'illumina d'un sourire délicieux.

– Vous essayez de m'ensorceler ! lâcha le louvetier, furieux.

– Tu as le même pouvoir sur les gens, Bohem…

Le jeune homme s'essuya la bouche d'un revers de la main.

– Viens avec moi, louvetier, dit-elle en tendant la main vers lui.

Bohem secoua la tête.

– Vous êtes… Vous êtes complètement folle ! Retournez voir Livain et dites-lui que son stratagème a échoué ! Allez-vous en, madame, avant que je cède à la colère !

Camille pencha la tête d'un air désolé.

– Très bien. Tu as besoin de temps. Je te laisse réfléchir. Mais je reviendrai. Et ce jour-là, il faudra que tu sois prêt. Le temps nous est compté, Samildanach. À bientôt !

– Très bien. Tu as besoin de temps. Je te laisse réfléchir. Mais je reviendrai. Et ce jour-là, il faudra que tu sois prêt. Le temps nous est compté, Samildanach. À bientôt !

Elle se retourna et partit vers les arbres. Sa silhouette disparut lentement dans l'ombre, et soudain, elle ne fut plus là.

Bohem resta immobile un moment, abasourdi, puis il fit quelques pas en avant, pour voir où elle était passée. Mais elle avait disparu. Tout simplement.

*

* *

Le soir venait de tomber sur ce jour d'automne quand la longue colonne de l'armée de Livain et des Miliciens de Dumont Desbardes arriva dans le campement installé par le comte

de Bleizis à la frontière, au sud-ouest de Bleiz.

C'était une impressionnante cohorte de cavaliers et de fantassins en armure, qui semblait ne jamais devoir finir d'arriver au milieu du camp de fortune. La lumière de la lune allumait

ce long serpent de métal de reflets bleu argenté. Le vacarme immense s'élevait au milieu de la nuit, où se mêlaient les tintements des armures, le bruit lourd de la marche militaire, les

craquements secs des roues des chars et le bruit des bêtes. Le vent faisait claquer dans l'air la toile tendue des oriflammes. L'ost royal comptait près de cinquante mille hommes, à pied

ou à cheval, qui portaient sur leur surcot et sur leurs ailettes le blason de la couronne, des fleurs de lys dorées sur fond bleu nuit. Quant à l'armée du comte Théobald V, qui attendait là

depuis plusieurs jours déjà, elle réunissait trente mille hommes, arborant les armes de Bleizis : un écusson coupé, portant en premier deux fleurs de lys d'or sur fond d'azur, surmontées

d'un lambel d'argent, et en second une fleur d'azur sur fond d'or.

Les hommes de Dumont Desbardes, qui évoluaient parallèlement à l'armée de Livain, n'étaient que mille cinq cents, dont deux cents chevaliers et trente-trois sergents, mais c'étaient

des soldats aguerris et qui comptaient au moins pour le triple. Leurs chevaux, de grands shires, forts, au corps musclé et aux épaules profondes, étaient dressés et équipés pour la

guerre.

Une grande tente octogonale, sur laquelle flottait déjà le blason de la couronne, avait été installée au centre du campement pour accueillir le roi. Livain, qui avait revêtu son armure

d'apparat, passa au milieu des troupes du comte de Bleizis escorté par la Garde royale, et salua les soldats qui se prosternaient sur son passage. Des flambeaux avaient été plantés tout

au long de l'allée qui menait à la tente.

Le roi descendit de cheval, ôta son heaume doré à bec de passereau pendant que son écuyer lui enlevait les plaques de fer, trop lourdes, qui protégeaient son torse, ses bras et ses

jambes. Le roi entra enfin sous la tente où l'attendaient le comte de Bleizis et ses généraux. Ils furent rapidement rejoints par le Grand-Maître de la Milice du Christ et par le général

Gœtta, principal conseiller militaire du roi.

– Comte, je vous remercie de la promptitude avec laquelle vous avez répondu à mon appel.

– Majesté, je suis votre serviteur. La sécurité de Gallica n'attend pas.

– Vous connaissez Dumont Desbardes, inutile que je fasse les présentations. Entrons directement dans le vif du sujet, si vous le voulez bien. Messieurs, asseyez-vous.

La chaise du roi était installée sur une petite estrade où plusieurs meubles étaient disposés à sa convenance, et plusieurs fauteuils, en face, avaient été préparés pour ses sujets. Ils

prirent place après Livain.

– Les comtes Théodore de Flandrie et Emmerich de Vasteplaine sont en marche et devraient arriver ici même dans les deux prochains jours. Cela nous laisse un peu de temps pour

penser à notre stratégie. Maître, vous connaissez l'art de la guerre mieux que quiconque ici, et je m'en remets à votre jugement…

– Majesté, vous m'honorez.

– Nous avons pris les devants, et pour l'instant aucun éclaireur n'est revenu nous annoncer un quelconque mouvement de troupes dans le comté de Pierevain. Emmer est encore à

Pierre-Levée. À votre avis, pour quelle tactique optera-t-il ?

Dumont Desbardes, qui était heureux d'avoir retrouvé au côté du roi une place d'importance et d'avoir contrecarré le complot de Pierre de Pierreville et du chapitre, avait la mine fière

et le regard brillant.

– Capigesne est sûrement au courant de l'ampleur de votre attaque, Majesté. Ses espions l'ont très certainement informé de la participation de vos trois vassaux et de moi-même. Il

n'aura pas, lui, le temps de réunir une armée aussi vaste. Je pense donc qu'il va choisir de rester à Pierre-Levée, pour nous contraindre à assiéger la ville.

– Est-ce un désavantage pour nous ? demanda le roi.

– Cela sera forcément plus compliqué qu'une bataille de front, Majesté. Mais Pierre-Levée n'est pas

une ville facile à défendre, et nous pourrons en profiter.

– C'est donc un siège que nous devons préparer ?

– Je le crois.

– Général, demanda Livain en se tournant vers Gœtta, y sommes-nous prêts ?

Gœtta acquiesça en souriant. Il avait une revanche à prendre sur la capitale du Pierevain, et l'idée d'assiéger Pierre-Levée le réjouissait d'avance. Hélène de Quienne l'avait humilié

devant ses hommes, quand il était venu chercher le louvetier, et il gardait dans son cœur un profond désir de vengeance qu'il allait enfin pouvoir assouvir.

– Majesté, nous avons pris avec nous d'excellents ingénieurs militaires et de nombreux menuisiers. Votre armée possède déjà plusieurs pierrières sur roues, et nous pourrons monter

d'autres machines aux abords de la ville. Nous avons également des bœufs pour pousser les chars jusqu'au siège. Tout a été prévu, Majesté.

– Parfait.

– Toutefois, intervint le comte de Bleizis, je pense que nous aurons intérêt à donner un assaut rapide. Nous ne pourrons compter sur un long siège pour affamer l'ennemi : plus nous

attendrons, plus le risque de voir arriver des renforts de Brittia sera grand. Emmer Capigesne a encore de nombreux soldats de l'autre côté de la mer, sans compter l'éventuelle

participation de l'armée de Gaelia. Le mieux serait de pouvoir prendre la ville sans leur laisser le temps d'arriver.

– En effet, acquiesça le roi. Cela nous sera-t-il possible ?

– Nous disposons d'un avantage numérique conséquent, répondit le général Gœtta, et Pierre-Levée est grande. Nous aurons intérêt à multiplier les fronts, à attaquer la ville depuis les

quatre points cardinaux, pour submerger l'ennemi.

– Cela nous obligera à diviser nos troupes en quatre, répliqua Livain.

– Certes, mais cela obligera aussi l'ennemi à éparpiller les siennes, et Pierre-Levée est si grande qu'il y aura certainement de nombreux points faibles dans la défense.

– N'oublions pas, intervint le comte Théobald, que Pierre-Levée est en hauteur et entourée de deux rivières…

– Ce sera en effet notre principal handicap, répondit le général, et Emmer sait pertinemment que c'est

son seul atout. Gageons d'ailleurs qu'il va mettre les jours qui nous séparent de

la bataille à profit pour installer des pièges autour de la ville…

– C'est pourquoi nous devons faire vite.

– Je vois, répondit le roi.

Livain se tut un moment pour réfléchir, l'air soucieux.

– La rapidité de notre attaque sera donc essentielle, reprit-il en relevant la tête. Peut-être ne devrions-nous pas attendre ici les comtes de Flandrie et de Vasteplaine pour prendre de

l'avance et aller nous placer au sud et à l'ouest de la ville…

Dumont Desbardes acquiesça.

– Deux jours d'avance ne seraient pas superflus, en effet. Et si nous pouvions attaquer avant qu'Emmer ne puisse trouver des renforts, ce serait décisif !

– Très bien, conclut le roi. Je vous laisse régler les détails stratégiques. Prévenez les officiers que nous partirons demain. Et laissez ici une garnison qui accueillera les comtes de

Flandrie et de Vasteplaine pour leur expliquer notre plan. Vous pouvez disposer, messieurs.

Ils se levèrent, saluèrent le roi et sortirent rapidement de la tente. La guerre annoncée depuis tant de mois allait enfin commencer, et tous semblaient s'en réjouir.

Chapitre 7

LE SIÈGE

Ils arrivèrent devant la forêt de Roazhon au milieu du huitième jour. Bohem souffrait de plus en plus. Sa blessure, plutôt que de guérir, s'aggravait de jour en jour, et son humeur

était de plus en plus sombre. Il n'avait pas raconté à ses compagnons sa rencontre étrange avec Camille de Chastel car elle le plongeait dans un profond désarroi. Il restait muet la

plupart du temps, partagé entre ce souvenir insolite et l'angoisse de ne pas revoir Vivienne.

Chaque soir, il devait changer le bandage qui protégeait sa blessure, et chaque soir il trouvait plus de sang sur l'étoffe. Sa mine était pâle, ses traits tirés, et il perdait beaucoup de

forces.

Mjolln et Lœva tentaient de masquer leur inquiétude et faisaient tout leur possible pour lui changer les idées, mais ils ne parvenaient plus depuis quelques jours à lui tirer le moindre

sourire.

Quand ils furent enfin à la lisière de la grande forêt, ils descendirent de cheval pour faire une pause et Bohem se laissa tomber par terre, à bout de forces. Mjolln se précipita à côté de

lui.

– Je n'en peux plus, monsieur Abbac, balbutia Bohem en grimaçant. Je n'en peux vraiment plus ! Je suis si fatigué ! Cette blessure me tue à petit feu !

– Tu dois tenir bon, Bohem ! Ahum. Nous serons au cœur de la forêt ce soir, oui, et la Licorne, sans doute, pourra nous aider. Elle doit connaître des plantes dans cette forêt qui

soignent les blessures, oui.

– Je n'entends plus la voix des Brumes, Mjolln. Et le monde de Djar, je ne parviens plus à le voir. Je… Je crois que je suis en train de mourir…

– Ne dis pas de bêtises, enfin ! Là ! Ta blessure, oui, est profonde et tu perds beaucoup de sang. Cela t'épuise. Ahum. Mais avec l'aide de la Licorne, ce soir, je vais essayer de

mieux te soigner, oui. Tu dois tenir bon, mon ami.

– Je vais nous préparer un peu de viande, intervint Lœva en se penchant vers eux. Il nous en reste d'hier soir. Cela te redonnera des forces, Bohem.

Le louvetier acquiesça.

– Merci. Merci, petite sœur.

La jeune fille partit chercher du bois et alluma un feu de la façon que lui avait apprise Bohem, avec le briquet à silex qu'ils gardaient dans le grand sac du nain et un morceau

d'amadou. Elle fit cuire la viande et apporta des morceaux saignants à ses deux amis.

Ils mangèrent tous trois en silence, Bohem reprit quelque peu ses esprits, but beaucoup d'eau, puis ils se remirent en route. Mjolln et Lœva devaient aider le louvetier à monter sur

son cheval tant sa blessure le handicapait.

Ils pénétrèrent dans la forêt de Roazhon et se mirent au trot au milieu des arbres. Bohem, en tête, se demandait s'il allait retrouver le chemin qui menait au cœur de la forêt. Là où

l'attendait sans doute la Licorne et les Brumes.

Je n'entends plus la voix des Brumes. Je n'y arrive pas. Je n'ai pas la force, et mon âme s'y refuse. Que m'arrive-t-il ?

Camille de Chastel. Je n'arrive plus à penser à autre chose. Cette bague. Où a-t-elle pu trouver cette bague ? Et comment peut-elle la porter ? Que cela signifie-t-il ? Je pourrais

en parler à Mjolln, mais je suis sûr qu'il ne sait rien à ce sujet. Il m'en aurait parlé lui-même.

J'ai peur.

Voilà. Pour la première fois, j'ai vraiment peur. Et c'est la peur qui paralyse mes sens. Je dois la dépasser.

Ne plus penser à ça. Vivienne. Je dois revoir Vivienne, ma belle Vivienne. Ses beaux cheveux d'or, ses yeux couleur de bois, son sourire, sa voix. Combien j'aimerais l'entendre !

Qu'elle me murmure à l'oreille l'un de ses beaux poèmes !

Non. Je ne dois pas céder à la peur. Je veux revoir Vivienne.

Je dois retrouver la force au fond de moi. Reprendre espoir. Ne pas laisser le monde se jouer de moi. Je ne veux pas être un pion. Je ne veux pas être une victime. La victime de

Camille ou du Sauvage. Je ne dois pas les laisser jouer avec ma vie, dicter ma conduite. Je dois reprendre le contrôle de moi-même. Il est temps, maintenant. Il est temps que je

choisisse. Que je décide.

Je suis un bâtisseur. Je suis un Compagnon du Devoir. Je dois construire ma propre vie. C'est mon pied qui avance. Mon cœur qui guide mes pas. Ma volonté. Je dois choisir

seul. Ne plus écouter ma peur, mais lui commander.

Je trouverai la Licorne. Je construirai ma route jusqu'à elle. Je bâtirai mon chemin. Je guiderai les Brumes jusqu'aux portes du Sid. Par la force de ma volonté. Et je retrouverai

Vivienne.

Soudain, Bohem tira sur les brides de son cheval et le força à s'arrêter. Derrière lui, les deux poneys l'imitèrent.

Ils étaient dans une partie fort dense de la forêt de Roazhon. Les arbres, de plus en plus serrés, laissaient peu de place pour leur passage. La lumière du soleil pénétrait difficilement

dans le toit des branchages. Le sol était couvert de racines, de brindilles et de feuilles mortes.

Le louvetier, sans dire une seule parole, descendit de son cheval, lâcha les brides et fit quelques pas sous le regard médusé de ses deux amis. Il se laissa soudain tomber sur les

genoux, les bras le long du corps.

Il ferma les yeux et inspira profondément. Il se souvenait de ce geste.

Il était ici chez lui.

Il plongea les deux mains dans la terre, agrippa le sol comme pour s'y retenir, et leva la tête vers la cime des arbres, paupières closes.

Je suis Bohem, le louvetier. Mon nom est Liberté.

Je suis Outremer, fils d'Aléa.

Je suis ici chez moi. Dans le ventre de ma mère. Roazhon, ouvre-toi.

Mjolln descendit lentement de son poney et fit signe à Lœva de ne pas bouger. Il fit quelques pas de côté pour regarder Bohem. Le louvetier était-il en train de succomber à sa

blessure ? Non. Non, c'était bien ce qu'il pensait. Il l'avait déjà vu faire cela. Et Aléa, longtemps avant lui.

Il parlait à la forêt.

Soudain, le nain écarquilla les yeux et recula de quelques pas. Devant lui, les arbres s'étaient mis à bouger, à prendre vie. Lentement. Quelques feuilles d'abord, puis les branches,

comme soulevées par le vent. Elles s'écartaient, gracieuses, les unes après les autres, selon une ligne droite qui partait de Bohem et s'enfonçait dans le cœur de la forêt. Les troncs eux-

mêmes semblaient se mettre à glisser : c'était comme si la terre les repoussait, ouvrait une voie rectiligne, une allée parfaite au milieu des grands arbres. Les cimes aux couleurs

d'automne se refermaient lentement au-dessus de cette avenue insolite et dessinaient une longue voûte orangée. C'était une haie d'honneur, de branches et de feuilles fauves, qui

semblait s'allonger à perte de vue.

Mjolln, bouche bée, se dirigea vers Lœva pour lui donner la main.

– Que… qu'est-ce qu'il se passe ? balbutia la jeune fille, terrorisée.

Le nain serra sa main dans la sienne et essaya de lui faire un sourire rassurant.

– Ce n'est rien, c'est… c'est Bohem, Lœva. C'est Bohem, ne t'inquiète pas.

Puis lentement, le louvetier se releva au bord de l'allée magnifique. Il resta un long moment immobile, debout, majestueux, le dos tourné à ses deux compagnons. Puis il fit volte-

face. Un sourire illuminait son visage. Ses yeux bleus brillaient comme ils n'avaient pas brillé depuis

longtemps.

– Je les ai trouvées, affirma-t-il en revenant vers eux. Les Brumes. Elles sont là. Dépêchons-nous !

*

* *

– L'armée de Théobald est en place à l'ouest de Pierre-Levée, annonça le général Gœtta en saluant respectueusement le roi. Quant aux comtes de Flandrie et de Vasteplaine, ils

prendront poste au nord et à l'est de la ville dès demain soir, comme vous l'avez ordonné.

Livain hocha la tête d'un air satisfait. Le siège de Pierre-Levée s'annonçait pour le mieux. Même le temps semblait clément : il n'y avait dans le ciel aucun nuage menaçant, et la

pluie ne risquait donc pas de rendre l'assaut plus difficile. La ville serait bientôt cernée et Gallica pourrait attaquer sur les quatre fronts. Emmer Capigesne n'avait aucune chance.

L'heure de la vengeance avait enfin sonné.

Livain repensa aux humiliations et aux revers qu'il avait subis depuis deux ans. Le mariage d'Hélène avec Emmer Capigesne, quelques mois seulement après qu'il l'eut répudiée et,

du même coup, la perte de près d'un tiers de Gallica. La mort de Courage de Blanval, son plus fidèle conseiller. L'échec de sa croisade en Terre sainte. Et puis cette année encore,

l'affront qu'Hélène lui avait fait subir dans l'affaire du louvetier… Après toutes ces désillusions, le sort allait enfin lui sourire. Dieu l'avait donc entendu ! Il avait répondu à ses prières

et, bientôt, il allait lui offrir la victoire. Gallica serait à jamais réunie, et Emmer Capigesne bouté hors du pays, vers sa Brittia natale.

Mais il ne fallait pas se réjouir trop tôt. Non. Cela pourrait lui porter malheur. Le combat serait rude. Comme l'avait expliqué le général, ils avaient peu de temps pour assiéger la

ville, ils devaient faire au plus vite. Ils ne pouvaient risquer de laisser le temps à des renforts de venir par la mer prêter main-forte au roi de Brittia et prendre les troupes de Théobald à

revers. Toutefois, le temps pouvait *aussi* jouer en leur faveur… si Camille avait réussi sa mission. Pour le moment, Livain était sans nouvelles de son épouse, mais elle devait être

arrivée à Toledo, maintenant, et peut-être avait-elle réussi à convaincre son père. Ils pouvaient s'attendre à tout moment à voir venir du sud la fière armée du royaume de Chastel.

Auquel cas, aucun renfort – même celui de Gaelia – ne pourrait suffire à sauver ce traître d'Emmer. Il serait perdu, sans aucun doute.

Livain releva la tête et serra les poings sur ses accoudoirs. Ce soir et cette nuit, il faudrait encore prier.

– Où en sont les préparatifs ? demanda-t-il au général Gœtta.

– Les menuisiers avancent rapidement. Il y a alentour plus de bois qu'il n'en faut et nous construisons de nombreuses machines pour le siège. Nous avons quatre trébuchets, deux ici,

pour vos troupes, et deux à l'ouest, pour le comte de Bleizis. Nous en fabriquons quatre autres pour les armées de Flandrie et de Vasteplaine, guère davantage, car ce sont certes des

armes d'assaut redoutables, Majesté, mais il faut près de cent hommes pour manipuler chacune d'elle…

– Très bien.

– En revanche, reprit le général, nous avons de nombreuses pierrières, des tonnelons et quelques beffrois de la hauteur des remparts, et nous construisons en ce moment même des

béliers pour enfoncer les portes et des échelles pour les murailles.

– Tout sera prêt demain soir ? demanda le roi, impatient.

– Majesté, vous aurez dès demain le plus bel arsenal militaire que l'on n'ait jamais vu dans ce pays, je vous en fais la promesse.

– Parfait, Gœtta, parfait.

Au même instant, Dumont Desbardes entra sous la tente royale. Vêtu de son long manteau blanc, croix rouge pattée sur l'épaule, il tenait son heaume à bassinet sous le bras.

– Majesté, salua-t-il en se prosternant devant Livain.

– Maître ! Je vous ai convoqué car nous devons décider de votre position pendant l'assaut…

– Je resterai auprès de vous, Majesté, comme sur les routes d'Orient…

– Je suis très touché, Andréas, mais vos hommes pourraient être plus utiles ailleurs, sur un autre front, n'est-ce pas, général ?

– En effet. Votre armée, ici, est la plus nombreuse, Majesté. Cinquante mille hommes attaqueront le sud de la ville. Il y en aura trente mille à l'est avec le comte de Bleizis, et autant

à l'ouest avec Vasteplaine. C'est au nord que se trouvera le front le plus faible. Théodore II de Flandrie n'a pu venir qu'avec vingt mille soldats.

– C'est déjà beaucoup ! répliqua le roi en souriant.

– Bien sûr, Majesté, mais c'est sans doute là que la Milice sera la plus utile.

– Je vois. Andréas, qu'en pensez-vous ?

– Je suis à vos ordres, Majesté. Et si vous n'avez pas besoin de moi à vos côtés, je ferai ce que vous dites.

– Andréas, j'aurais aimé avoir la Milice à mes côtés, comme au temps de notre croisade, mais vous serez plus indispensable encore sur le front nord. Le comte de Flandrie aura

besoin de votre expérience et de la puissance légendaire de vos chevaliers.

– À vos ordres, Majesté.

– Maître, le temps pour nous de retrouver la saveur de la victoire est arrivé.

– Dieu vous entende, Livain !

Le roi acquiesça. Tous deux avaient de nombreuses revanches à prendre, et c'était la guerre qui, finalement, allait les réunir à nouveau.

– Comme moi, priez cette nuit, et nous l'emporterons.

– Nous prions, Majesté, nous prions. *Non nobis domine sed nomini tuo da gloriam.*

*

* *

Ils arrivèrent au tout début de la soirée au bout de la grande allée magnifique, au cœur même de la forêt de Roazhon. Ils avaient galopé toute l'après-midi vers cette lumière lointaine,

et, derrière eux, les arbres s'étaient refermés après leur passage.

Ils descendirent tous trois en même temps de leurs chevaux, éblouis par le spectacle fabuleux qu'offrait cette alcôve naturelle, et restèrent côte à côte, comme paralysés par sa douce

splendeur.

C'était une clairière féerique, comme un tableau vivant, drapée de nuées bleues qui semblaient la placer hors du monde et du temps.

Le sol de terre et de roche grise était couvert par endroit d'herbe verte et de petites fleurs blanches. Une cascade d'argent coulait d'un haut rocher dans une petite rivière qui séparait en

Le sol de terre et de roche grise était couvert par endroit d'herbe verte et de petites fleurs blanches. Une cascade d'argent coulait d'un haut rocher dans une petite rivière qui séparait en

deux l'espace devant eux. De l'autre côté, elles étaient là, quelques dizaines, magnifiques, blanches comme des statues de glace : les Brumes. Éparpillées entre les arbres, allongées dans

les herbes ou au sommet des rochers, immobiles, discrètes, silencieuses, la plupart avaient levé la tête quand ils étaient arrivés et les dévisageaient, sereines, résignées. Il y avait les

loups, fiers et peureux à la fois, les bayards majestueux, les chimères inquiétantes aux épines dressées, ici une vouivre à la queue de dragon, là une piterne à la blanche fourrure, ou

encore des tarannes, ces grands chiens élégants… On ne pouvait les voir toutes, et certaines, on les devinait seulement. Enfin, au milieu de la rivière, comme une reine gracieuse dans

un écrin d'opale, la Licorne se dressait, digne, les pattes enfoncées dans un miroir d'eau claire.

– Bienvenue Bohem. Ta voix nous a manqué.

Le louvetier fit deux pas en avant, s'immobilisa de l'autre côté du cours d'eau, et salua la Licorne d'un geste de tête plein de respect et de grâce subtile.

– Vous aussi, vous m'avez manqué. Je suis blessé, Licorne, et mon âme avait bien du mal à vous rejoindre. Mais je suis ici, maintenant.

– Oui, tu es ici. J'entends ta voix, maintenant, fils de la Terre. Je savais que tu viendrais. Les Brumes, tu les entends ? Elles chantent pour toi. Elles ont tellement pleuré ! Nous

mourons, Bohem, les unes après les autres. Chaque jour, nous tombons par dizaine.

Il y avait dans la voix de la Licorne une détresse si profonde ! Le louvetier fit encore un pas vers elle.

– Tout cela va bientôt s'arrêter, Licorne. J'ai trouvé les portes du Sid ! Nous partirons dès demain et vous pourrez enfin vivre éternellement dans la quiétude…

– Merci, Bohem. Merci mille fois ! Ton nom restera à jamais gravé dans le cœur des Brumes, Liberté. Et si tu le veux bien, nous partirons demain soir. La nuit nous est plus

favorable.

– Bien sûr, Licorne.

– Les portes, Bohem, peux-tu me dire où elles se trouvent ?

– À Karnag.

La Licorne resta silencieuse et immobile un long moment.

– Karnag… Oui ! J'aurais dû le comprendre depuis longtemps !

– Pourquoi ?

– C'est un endroit peu ordinaire… Enchanté. Je l'ai traversé, il y a très longtemps, et je ne l'ai jamais oublié. C'était donc cela… Oui, j'aurais dû comprendre. Je suis désolée,

Bohem…

– Ne vous inquiétez pas, à présent, nous sommes sûrs, et c'est tout ce qui compte. Demain soir nous vous escorterons.

,

– Merci, fils d'Aléa. Il faut que tu te reposes, maintenant. Tes amis sont là, juste à côté. Ils t'attendent depuis plusieurs jours. Dépêche-toi !

– Vivienne ?

La Licorne baissa lentement la tête, silencieuse. Sa corne trempa dans l'eau brillante de la rivière.

– Je suis désolée…

Bohem acquiesça. Il s'était préparé. Il savait que les chances de La Rochelle étaient faibles de parvenir à la retrouver.

Vivienne ! L'heure de revoir enfin son visage lumineux n'était donc pas encore arrivée. Il aurait tant aimé la tenir ce soir dans ses bras. Pour ne plus jamais la quitter. Mais il en était

sûr, à présent. C'était le Sauvage qui l'avait enlevée. Et il allait devoir le trouver, lui, pour revoir enfin celle qu'il aimait.

– Dépêche-toi, Bohem. Tes amis t'attendent.

La Licorne se retourna et s'éloigna parmi les Brumes, de l'autre côté de la rivière. Une à une, elles disparurent au milieu des arbres, dans le brouillard épais.

Bohem regarda un moment les silhouettes blanches s'évanouir, puis il se retourna vers ses deux compagnons. Lœva était tétanisée, la bouche entrouverte, et Mjolln, à côté d'elle,

n'était pas moins ébahi.

Soudain, il y eut un craquement sur leur droite. Bohem sursauta. Puis ses lèvres s'ouvrirent sur un large sourire. La Rochelle était apparu au milieu des branchages.

– Fidélité ! s'écria Mjolln les bras grands ouverts.

Bernard de Laroche apparut à son tour, suivi de Bastian.

Ils se retrouvèrent tous autour de Bohem et s'embrassèrent chaleureusement, le cœur empli de joie et de peine mélangées.

Bohem présenta Lœva à ses amis, et la jeune fille les salua timidement.

– Bohem, nous… nous n'avons pas retrouvé Vivienne, annonça La Rochelle, d'un air accablé, dès que les présentations furent finies.

– Je sais, répondit le louvetier en soupirant. Je sais. Mais tout espoir n'est pas perdu. Je sais qu'elle est vivante, mon frère. Je le sens…

Il prit la main du Compagnon au creux des siennes et la serra longuement, comme pour le rassurer et se rassurer lui-même. Et il adressa un sourire reconnaissant à Bernard de

Laroche, à côté de lui. Puis il se tourna vers le louvetier.

– Et vous, Bastian ? Avez-vous réussi à trouver des hommes pour nous aider ?

Le louvetier hocha la tête avec un sourire contenu.

– Oh oui ! Bohem ! Beaucoup plus que je n'aurais pu l'imaginer ! Ils sont rassemblés là-bas, dit-il en pointant son doigt vers le nord, dans notre campement. Nous sommes plus de

cent vingt, Bohem ! Cent vingt-quatre exactement !

– C'est formidable !

– Ils sont impatients de vous rencontrer ! Vous auriez dû voir leur visage quand ils ont vu la Licorne et toutes ces Brumes ! C'était… C'était incroyable ! Incroyable !

Bohem lui tapa fraternellement sur l'épaule.

– Bravo, Bastian ! Je savais que je pouvais compter sur vous…

Puis il se retourna vers les autres.

– Nous partirons demain soir, mes amis, dès la tombée de la nuit. Nous sommes à trois jours de la Toussaint, et si Chrétien de Troyes et moi ne nous sommes pas trompés, les

portes du Sid devraient s'ouvrir cette nuit-là. Et nous pourrons enfin sauver les Brumes. Allons, maintenant, présentez-moi ces bons louvetiers !

Ils repartirent tous ensemble vers le campement, abandonnant pour l'heure la grande clairière des Brumes.

*

* *

L’offensive fut lancée en milieu de soirée. Le roi, les comtes, les généraux et le Grand-Maître de la Milice du Christ s’étaient réunis une dernière fois dans l’après-midi pour préparer

avec minutie les derniers détails de leur stratégie – un plan d’attaque terrible et foudroyant, dont le but unique était de faire tomber la ville le plus rapidement possible, quel qu’en soit

le coût matériel et humain.

La tension était grande, chez les officiers comme chez les soldats. Aucun d’entre eux n’avaient jamais pris part à un siège d’une si grande envergure, et tous savaient qu’il y aurait de

nombreux morts, d’un côté comme de l’autre. Mais les capitaines ne laissèrent pas la peur s’installer dans les rangs. Ils sermonnèrent leurs troupes pendant toute la soirée, leur

promettant une victoire écrasante, aiguisant leur haine de l’ennemi, éveillant leurs instincts guerriers… Dans la chaleur du nombre, la furie meurtrière ne tarda pas à monter, et l’on

entendit jusque dans la ville la clameur furieuse de ceux qui se préparaient à mourir pour Livain. Quand l’heure du combat arriva, les soldats de Gallica étaient comme une horde

barbare, assoiffée de vengeance et de sang.

Aux quatre coins de la ville, on commença par faire fuir les derniers habitants des faubourgs en mettant le feu à quelques maisons tout autour de Pierre-Levée. Par précaution – si le

siège venait à durer – les soldats de Gallica prirent sans peine possession des moulins, des greniers à sel et des points d’eau. Puis, simultanément, les quatre armées se mirent en

marche vers la ville, le cœur gonflé par la rage de vaincre.

Les bœufs, protégés derrière des peaux de bête humides et des boucliers, poussèrent les machines de guerre pour les amener près des remparts. Derrière eux, chevaliers et fantassins

avançaient d’un pas lourd et bruyant, à l’abri derrière des mantelets ou cachés par leurs écus.

Le signal de l’assaut fut donné par une ligne d’archers au sud de la ville, dans les rangs du général Gœtta, qui projetèrent au-dessus des remparts une volée de flèches enflammées,

visibles depuis les quatre fronts. Aussitôt, les soldats actionnèrent toutes les machines de jet qui encerclaient Pierre-Levée. Les boulets et les pots de résine brûlante s’envolèrent des

pierrières pour retomber à l’intérieur de la ville ou sur les remparts. Les trébuchets envoyèrent contre les fortifications de lourds et larges blocs de pierre qui firent s’écrouler des pans

entiers de mur. En l’espace de quelques instants, ce fut une pluie de pierres et de feu qui s’abattit de

tous côtés sur la ville fortifiée.

*

* *

Valérien, le maître d'artillerie du palais des Ducs, avait pris poste au nord de la ville dès qu'il avait aperçu sur les étendards la croix pattée de la Milice du Christ. Il savait que ses

hommes et ceux d'Emmer, ici, auraient besoin de conseils stratégiques pour résister à l'assaut de ces chevaliers aguerris. Emmer, quant à lui, avait pris le front sud, pour faire face à

Livain.

Pour ne pas démoraliser ses troupes, Valérien essayait de masquer sa colère en passant le long des courtines. Mais, au fond de lui, l'homme était furieux et accablé. Il savait que

Pierre-Levée n'avait presque aucune chance de survivre à ce siège monstrueux, et quelle que soit l'issue des combats, cette ville, cette si belle ville, serait détruite au moins en grande

partie, si ce n'était complètement. Elle qui n'était que paix et poésie ! Elle qui, depuis près d'un siècle maintenant, avait abrité les plus grandes fêtes de Gallica, accueilli les

troubadours les plus renommés, les plus illustres poètes ! La cour d'Hélène était une cour de culture et de quiétude, qui s'était toujours exclue des ambitions guerrières de ses rois

successifs. La duchesse avait perpétué avec amour et sagesse l'héritage de la famille de Quienne, cultivé dans cette ville un esprit de tolérance qui pour beaucoup était une lumière de

l'Occident. Pierre-Levée était une cité féminine, gracieuse, dont les habitants étaient unis par leur amour pour Hélène. Elle n'était pas faite pour la guerre, ni pour voir mourir en son

sein ses enfants par milliers.

Je suis heureux, Hélène, que vous ne puissiez voir ceci. Que votre éloignement vous épargne ce spectacle terrible ! Mais où que mus soyez, chère duchesse, où que vous soyez, priez

pour Pierre-Levée. Priez pour nous. Et que Dieu vous entende !

Quand il arriva devant la grande porte du nord, Valérien vit avec effroi les premières pierres s'envoler des machines militaires de Livain et traverser le ciel obscur de la nuit.

Il se tourna aussitôt vers les soldats alignés dans les courtines et cria de sa voix la plus forte :

– Archers ! Armez vos arcs et vos arbalètes ! L'ennemi donne l'assaut ! Que personne n'abandonne son poste ! Tenez bon et préparez-vous au combat ! Que Dieu vous garde !

Au même instant un immense boulet défonça le haut de l'une des deux tours qui surplombaient la porte nord. Valérien vit tomber les premières pierres de sa ville. Il posa sur l'armée

de Gallica un regard embué de larmes.

*

* *

Puis ce fut au tour des hommes de se lancer à l'attaque dans un vacarme immense. D'un côté comme de l'autre, les archers se mirent à décocher des flèches par milliers. Pendant cette

première phase, il y eut plus de victimes au dehors de la ville qu'en dedans, car les soldats d'Emmer Capigesne étaient à l'abri dans les hourds, fixés en haut des remparts et depuis

lesquels ils tiraient sur leurs agresseurs. Mais les flammes et les boulets commencèrent rapidement à détruire ces fragiles constructions de bois. Les échanges de tirs durèrent un long

moment, de plus en plus désordonnés. Les flèches sifflaient en déchirant l'air, les blocs de pierre s'écrasaient dans un effroyable fracas, entraînant avec eux des soldats démembrés.

Au sud de la ville, le général Gœtta donna l'ordre à ses hommes de passer à la seconde phase de l'assaut. Au milieu des flèches, les sapeurs amenèrent des chars emplis de terre et de

pierres devant les fossés de la ville afin de les déverser dans les douves et de créer ainsi des accès pour les beffrois et les tonnelons. Protégés par leurs seuls boucliers, ils tombaient par

dizaines sous les flèches, s'embrochaient sur les piques cachées dans le sol ou tombaient dans les pièges éparpillés tout au long de la tranchée. Les carreaux des arbalètes parvenaient à

transpercer même les plus épaisses cottes de mailles, et les cadavres commençaient à s'entasser au pied des remparts, mais les soldats les plus acharnés, enjambant les corps inertes,

parvinrent tout de même à combler les douves en plusieurs endroits, et les tours roulantes purent enfin approcher de la muraille, pendant que d'autres fantassins dressaient des échelles

tout autour.

Du haut des beffrois, des archers et des frondeurs se mirent à viser l'intérieur des hourds tout en essuyant eux-mêmes des volées de flèches et de pierres. De nombreux soldats

tombèrent du haut de ces tourelles de bois pour s'abîmer plus bas dans les douves humides.

– Encore ! Plus vite ! hurla le général Gœtta en galopant vers ses capitaines. Envoyez une deuxième charge ! Il faut submerger l'ennemi ! Hissez toutes les échelles !

Une nouvelle vague de fantassins se rua aussitôt sur les remparts. Sur la droite, on avait amené un

large bélier suspendu devant l'entrée sud de la ville. La gigantesque poutre frappait

de plus en plus fort contre la lourde porte en chêne. Le bois résistait pour le moment, mais on l'entendait craquer et bientôt il céderait.

Depuis le haut des remparts, les défenseurs tentaient de renverser les échelles et lâchaient sur l'ennemi de la poix bouillante, des pierres et des poutres prévues à cet effet ou ramassées

parmi les décombres qui commençaient à s'accumuler sur le haut de la muraille. Les assaillants tombaient du haut des échelles et s'écrasaient sur le sol au milieu de leurs frères

d'armes, mais d'autres arrivaient encore, les uns après les autres, toujours plus nombreux, dressant toujours plus d'échelles, et bientôt les soldats de Pierre-Levée ne purent parer tous

ces assauts répétés. Près de la grande porte, les premiers soldats de Livain passèrent par-dessus les remparts et engagèrent des combats à l'épée au milieu des courtines. Le bruit du

métal s'éleva parmi les cris et les éboulements.

Au même moment, les trébuchets – qui nécessitaient un temps très long pour être rechargés – lancèrent leur deuxième salve. Et cette fois-ci, les tirs furent mieux ajustés. Les

armuriers visèrent le haut des remparts, là où les pierrières avaient entamé la muraille. Le premier tir arracha un nouveau pan de mur, et le deuxième acheva d'abattre toute une section

du rempart. L'armée de Livain pénétra aussitôt dans la brèche. Chevaliers en tête, écrasant du haut de leur monture l'ennemi submergé, suivis de près par une horde de fantassins aux

lances dressées. De l'autre côté, l'armée de Capigesne s'était rassemblée pour tenter de repousser l'ennemi au dehors. Ce fut une collision violente et massive entre deux foules

furieuses. Les corps se déchiraient sous les coups des épées, les blessés étaient écrasés par les chevaux caparaçonnés, les lances empalaient dans de grandes gerbes de sang, les masses

d'armes brisaient les os, écrasaient les crânes, les coups se croisaient, de plus en plus violents, et les morts s'amoncelaient sur la terre ensanglantée.

L'armée d'Emmer ne put contenir longtemps la vague furieuse qui s'était abattue contre le sud de la ville. Le roi et son escorte se ruèrent vers le palais pour trouver un second refuge,

et l'armée dut se replier elle aussi vers l'intérieur de la ville où se livra, dans les rues, une seconde bataille. On se poursuivait parmi les maisons enflammées, on surgissait au détour

d'une rue, on tombait dans une embuscade… Petit à petit les combats s'éparpillèrent dans tout le sud de Pierre-Levée. Les soldats de la ville bénéficièrent de leur connaissance des

lieux, et certains des rares habitants qui n'avaient pas fui prirent part aux combats, se jetant sur des

armes de fortune, bâtons, pioches, fourches, couteaux… Mais l'armée de Livain

avançait sans pitié, toujours plus nombreuse.

Sur le front est, les troupes de Vasteplaine rencontrèrent plus de difficultés. Le bras de la rivière faisait un barrage naturel et ralentissait l'assaut. Du haut des tours et des coursives,

les archers d'Emmer avaient le temps de viser et de tirer bien plus de flèches, et les salves des trébuchets n'étaient pas assez rapprochées. La défense avait chaque fois le temps de se

réorganiser. Alors qu'au sud, le général Gœtta était déjà entré dans la ville, les soldats du comte Euzon II n'avaient encore ouvert aucune brèche sur la muraille orientale.

Mais à l'ouest et au nord, surtout, Pierre-Levée ne put résister très longtemps aux assauts des soldats de Gallica, et les chevaliers de la Milice du Christ, beaucoup plus organisés et

aguerris, firent rapidement la preuve de leur efficacité aux côtés du comte de Flandrie.

Andréas Dumont Desbardes repéra rapidement les points faibles des remparts et ordonna que les machines de jet se concentrent sur ces zones. Il fallut peu de temps pour que la

muraille s'écroule. La défense, sous les ordres du maître Valérien, dressa aussitôt une contre-sape en bois pour contenir l'assaut. Les fantassins qui s'étaient précipités pour entrer dans

la ville furent coupés dans leur élan par une puissante salve d'arbalétriers. Mais ce ne fut qu'un sursis de courte durée car le petit mur de bois ne résista pas longtemps aux machines de

jet et Dumont Desbardes ordonna à ses hommes de passer à l'attaque.

La Milice du Christ fut la première à entrer au nord de la ville, sous le regard terrifié de Valérien.

*

* *

– Bernard, je vous remercie d'avoir accompagné Fidélité…

Bohem était assis sur une paillasse, dans une petite cabane que Bastian avait fait construire par les louvetiers. Il était épuisé et sa blessure le faisait souffrir de plus en plus, mais il

essayait de ne pas le montrer à ses amis, tant ils semblaient heureux de pouvoir parler un peu avec lui.

Il avait passé une bonne partie de la soirée parmi les louvetiers, les avait salués et remerciés un par un, et il était encore ému par la chaleur et l'enthousiasme que Bastian avait su

cultiver parmi eux. Ainsi, ils avaient gagné leur pari. Ils avaient donné un sens nouveau au mot «

louvetier ».

La clairière était calme et silencieuse maintenant, et Bohem était seul avec ses amis à l'abri de cette cabane en bois. Mjolln et La Rochelle discutaient dans un coin, se racontant sans

doute mutuellement tout ce qu'il s'était passé depuis qu'ils s'étaient quittés, aux portes de Lutès.

Bernard de Laroche, assis près de Bohem, le regardait d'un air embarrassé.

– Ne me remerciez pas, Bohem. Je vous dois la vie et reste votre éternel obligé. De plus, nous n'avons pas su retrouver Vivienne et j'en suis bouleversé…

– Vous avez fait ce que vous pouviez, Bernard, et je n'aurais pas fait mieux. La Rochelle m'a expliqué que vous êtes retournés à Carnute puis que vous avez parcouru ensemble toute

la région. Malheureusement, je crois que celui qui a enlevé Vivienne était parti depuis longtemps, et vous n'aviez aucune chance de le rattraper…

– Bohem, je ne sais que vous dire, nous avons échoué…

– Ne dites pas de bêtises, Bernard. Je vous suis reconnaissant et je n'oublierai jamais.

Il serra vigoureusement l'épaule du Bon Homme, puis rabaissa aussitôt la main. Sa blessure lui faisait atrocement mal dès qu'il bougeait le bras.

– Bernard, je veux que vous retourniez dès demain au comté de Tolsanne, dit-il en grimaçant.

– Pardon ? Ne puis-je pas vous accompagner ?

– Non, les louvetiers de Bastian seront bien assez nombreux pour me prêter main-forte. Vous avez mieux à faire au sud du pays.

– Comment cela ?

– Vous êtes venu chercher mon soutien, Bernard. Je veux vous le donner. Retournez à Nabomar et faites savoir aux Bons Hommes que je trouverai une solution pour vous protéger.

– Mais cela peut attendre… Je serai plus utile à vos côtés !

– Non, Bernard. Les Bons Hommes se font encore massacrer dans le sud du pays, et il faut que cela cesse. J'aimerais que vous fassiez avec eux ce que Bastian a fait avec les

louvetiers. Rentrez à Nabomar, unissez les communautés de Bons Hommes derrière vous, et retrouvez-moi avec elles, dans un mois, à Pierre-Levée, à la cour de la duchesse de

Quienne.

– Mais, Bohem…

– Je vous en prie, Bernard, faites-moi confiance. Retrouvons-nous à Pierre-Levée, avec les principaux représentants de votre communauté, et nous chercherons ensemble une solution

à vos problèmes. Les Bons Hommes ont besoin de vous bien plus que moi.

– Soit. Je ferai tout ce que vous voudrez, Bohem.

– Faites-le uniquement si c'est ce que vous voulez aussi, Bernard… Je ne veux pas vous dicter quoi que ce soit… Mais je ne voudrais pas non plus que vous ayez fait tout ce chemin

pour moi. Vous avez fait la promesse de faire connaître au monde l'injustice dont les vôtres sont les victimes, en mémoire de votre épouse et de votre enfant. Vous pouvez dire à vos

frères que vous avez réussi votre mission. Votre cause sera entendue par la duchesse de Quienne, j'en fais le serment. Et si elle ne peut rien faire pour vous, alors je le ferai, moi.

– Merci, Bohem. Vous avez raison. Je partirai demain pour Nabomar et nous nous retrouverons dans un mois.

– Je serai heureux de vous revoir alors, Bernard, car… Car j'aurai besoin des conseils d'hommes de bonne volonté pour ce que je veux faire quand nous aurons sauvé les Brumes…

Mjolln et La Rochelle, qui discutaient à voix basse, ne purent s'empêcher d'entendre la dernière phrase de Bohem. Ils se tournèrent vers lui avec le même regard intrigué.

– Et quelle est cette chose, oui, que tu veux faire ? demanda Mjolln d'une voix faussement détachée.

Un sourire se dessina sur la bouche du louvetier.

– Je vois que vous avez l'oreille fine, monsieur Abbac ! se moqua Bohem.

– Allons, quelle est cette chose que tu veux faire ?

– Nous en parlerons en temps voulu, mes amis. D'abord, nous devons accompagner les Brumes et retrouver Vivienne.

– Ah non ! Ah non ! s'exclama le nain en feignant la colère. Pas de cachotteries, hein !

– Monsieur Bohem joue les grands mystérieux ? surenchérit Fidélité en s'approchant lui aussi.

Mais au même instant, Bohem se tordit de douleur. Sa plaie, comme chaque soir, l'éprouvait terriblement. Il posa ses mains sur son ventre et serra les dents en poussant un

grognement.

Mjolln se précipita vers lui et le prit par la nuque.

– Ça va ?

– Ce n'est rien, murmura Bohem, ça va passer.

De la sueur coulait sur son front et son visage était d'une blancheur inquiétante.

– Ahum, Bohem, allons voir la Licorne…

Bohem ferma les yeux, attendit que la douleur se calme un peu, puis il acquiesça et Mjolln l'aida à se relever. Ils sortirent de la cabane sous le regard inquiet de La Rochelle.

Ils traversèrent ensemble la clairière. Bohem devait s'appuyer sur l'épaule du nain pour ne pas tomber. Les louvetiers avaient allumé un feu au milieu du camp, et ils étaient encore

une demi-douzaine assis autour des flammes alors que tous les autres, sans doute, s'étaient endormis. Ils virent arriver Bohem, s'étonnèrent certainement de le voir si pâle, mais ils

tournèrent discrètement la tête pour le laisser tranquille, comme Bastian le leur avait demandé.

Mjolln guida son ami jusqu'à la petite rivière, ils marchèrent lentement, car Bohem manquait tomber à chaque pas, et ils s'assirent enfin ensemble sur le bord d'un rocher.

– Qu'est-ce… Qu'est-ce qu'il m'arrive ? balbutia Bohem, complètement assommé.

– Tu as perdu beaucoup de sang, Bohem…

– Je… ne vais jamais pouvoir marcher jusqu'à Karnag, souffla le jeune homme d'une voix angoissée.

– Allons, courage, Bohem. Nous allons te soigner, oui. Ne t'inquiète pas. Ahum. Et si vraiment tu ne vas pas mieux, non, alors j'irai à ta place, ahum, j'accompagnerai les Brumes.

Bohem grimaça. La douleur à présent montait jusqu'à sa poitrine et il avait du mal à respirer. La tête lui tournait et sa vue se brouillait de plus en plus. Il transpirait à grosses

gouttes.

Mjolln le tenait par les épaules, et ils attendirent ainsi un long moment, immobiles. Bohem était de plus en plus mal, ses yeux se fermaient tout seuls et il n'arrivait plus à bouger

les bras. Et la Licorne n'arrivait toujours pas ! Mjolln essayait de masquer son inquiétude. Chaque fois que Bohem rouvrait les yeux, il lui souriait d'un air réconfortant. Mais au fond

de lui il était terrifié. Il se demandait si son ami allait pouvoir tenir jusqu'à ce que la Licorne revienne. Et quand bien même elle serait là, saurait-elle le soigner ? Rien n'était moins

sûr. L'état de Bohem s'était dégradé de jour en jour, et rien ne semblait pouvoir guérir sa plaie.

Soudain, le nain eut une idée et secoua Bohem par l'épaule.

– Bohem ! La Muscaria ! Ahum ! Il faut que tu prennes la Muscaria !

Le louvetier, fébrile, fit non de la tête.

– Allons ! C'est le meilleur moyen ! Oui. Elle guérit tous les maux, Bohem, on dit même qu'elle peut ramener à la vie, ahum, un homme qui vient de la perdre !

– Non, balbutia Bohem.

Sa voix était de plus en plus faible, et ses yeux perdus dans le vague.

– Non, répéta-t-il, je veux la garder, Bohem. Pas la Muscaria… Nous devons la garder. Mjolln. Promets-moi.

– Mais qu'est-ce que tu racontes ? Ça, tu es en train de mourir, mon Bohem !

Les yeux de Bohem se fermèrent lentement. Ses lèvres bougeaient à peine.

– Pour Vivienne, murmura-t-il. Nous devons la garder pour Vivienne.

– Bohem ! s'écria le nain. Tiens bon ! Ne t'endors pas !

– Promets-moi, Mjolln. Quoi qu'il arrive, promets-moi.

– Tu es fou, ça !

– Je t'en supplie. Promets-moi, tu n'utiliseras pas la Muscaria ! Garde-la. Garde-la pour Vivienne…

Mjolln poussa un cri d'horreur. Le visage de son ami semblait s'être fermé d'un seul coup. Ses yeux étaient devenus blancs, et son corps s'était vidé de toute force. Le louvetier

glissa lentement le long du rocher et s'écroula par terre.

Mjolln, les yeux emplis de larme, se laissa tomber sur les genoux, devant le corps inerte de son ami.

Dès qu'il vit les chevaliers de la Milice du Christ entrer par la brèche au pied des remparts, Valérien se précipita vers l'escalier qui descendait du haut des courtines vers l'intérieur de

la ville. Il dévala les marches aussi vite que possible et courut vers les écuries. Il portait une broigne, une cuirasse en cuir recouverte d'anneaux cousus, qui ralentissait sa course mais le

laissait plus libre qu'un haubert ou qu'une armure de plates. La tunique descendait jusqu'à ses genoux et les anneaux tintaient chaque fois qu'il posait un pied à terre.

Il arriva devant le petit bâtiment où l'attendait un écuyer dans la pénombre, grimpa sur un grand cheval noir, équipé d'une barde sur tout le corps et d'un chanfrein qui protégeait sa

tête, enfila un heaume cylindrique à dessus plat et partit au galop sans attendre. Quand il arriva en vue de la brèche, il dégaina une épée dont la poignée était assez longue pour être

tenue à deux mains et poussa le cri de guerre du comté de Pierevain : « Endure jusqu'au bout ! ».

Les armées du comte Théodore et de Dumont Desbardes venaient de détruire la contre-sape en bois et les soldats de Gallica pénétraient en masse dans le nord de la ville. Au sol

s'amoncelaient les ruines des remparts et les corps mutilés des soldats. Les abords de la muraille détruite étaient envahis par une fumée opaque à travers laquelle surgissaient par

moment des groupes de combattants, portant fièrement au-dessus d'eux l'oriflamme de Flandrie ou la croix pattée de la Milice.

Valérien laissa son cheval s'abattre sur les premiers ennemis. Il traversa une ligne de fantassins armés de piques. Il passa si vite parmi eux qu'ils n'eurent pas le temps de lever leurs

armes et les pointes aiguisés ricochèrent sur la barde du cheval en projetant des étincelles. Le maître d'artillerie précipita son épée de droite et de gauche avec une férocité vengeresse, de

la tranche il coupait un membre, de la pointe il embrochait, du pommeau il assommait. Le cheval ralentissait à mesure que les lignes ennemies devenaient plus denses, Valérien devait

parer de plus en plus de coups, et bientôt son cheval se mit à trépigner sur place au milieu des cadavres. Le maître d'artillerie tira sur les brides et, d'un mouvement de jambes, força

son cheval à se cabrer, ce qui fit reculer nombre d'assaillants autour de lui. Alors, il fit sauter l'animal en avant et il traversa à nouveau la ligne des fantassins, au galop. Tout était de

plus en plus confus, la fumée brouillait la vue et les corps s'amoncelaient dans de grandes flaques de sang. Les deux armées se retrouvaient dans de grandes mêlées où l'on avait du mal

à distinguer l'ami de l'ennemi.

Valérien aperçut soudain un groupe de Miliciens qui se détachait vers l'ouest. Il fonça sur eux en armant son épée. En arrivant à leur hauteur il se pencha sur le côté, s'agrippant de la

main gauche au pommeau de sa selle, et donna de grands coups d'épée sur tous les soldats que le cheval rencontrait sur son flanc droit. Il en fit tomber un premier, puis un deuxième,

un troisième… Les touches se succédaient, de plus en plus violentes. Il coupa un bras, une tête, n'écoutant plus que sa hargne, et il frappa encore et encore, de toutes ses forces. Mais

les soldats de Gallica arrivaient sans cesse et certains remontaient maintenant dans les rues de la

ville. Valérien fit tourner son cheval et se précipita à leur poursuite. Arrivant par

derrière, il les fauchait sans pitié, frappant d'estoc et de taille.

Mais soudain, il sentit un grand choc dans son dos et il fut projeté instantanément par-dessus sa selle. Il tomba violemment par terre et roula jusqu'au pied d'une porte, en bas d'une

ruelle.

Il secoua la tête pour reprendre ses esprits et se redressa lentement. Heureusement, son heaume lui avait évité de se fendre le crâne dans sa chute, mais son épaule droite, elle, le faisait

grandement souffrir. Il pesta : il avait perdu son épée en tombant.

Un bon chevalier ne lâche jamais son arme.

Il la voyait, là, de l'autre côté de la ruelle, à moitié recouverte par la poussière. Il n'hésita pas un instant et se précipita vers elle, tête baissée. Des Miliciens arrivaient vers lui en

courant. Il se demanda s'il aurait le temps de reprendre son épée avant qu'ils ne soient sur lui. Il courut à toute vitesse, poussant sur ses jambes de toutes ses forces, mais un Milicien

était déjà sur le point de lui tomber dessus. Valérien se jeta par terre pour franchir les derniers pas et ramasser du même coup son arme. Il attrapa la poignée des deux mains, roula sur le

dos et para, d'instinct, le violent coup d'épée que lui assénait son adversaire. D'une parade il détourna l'arme du Milicien avec tant de force que celui-ci fit deux pas en arrière pour ne

pas perdre l'équilibre. Le maître d'artillerie en profita pour se remettre debout. Le Milicien se jeta aussitôt sur lui en armant par-dessus son épaule droite, puis il abattit son épée d'un

puissant moulinet vertical. Valérien rompit au dernier moment en se glissant sur la gauche, puis se mit en garde à son tour. Ils échangèrent alors une série de coups, variant les attaques

du taillant ou de la pointe, de dextre ou de senestre, puis le maître d'artillerie, dans une ultime feinte, parvint à désarmer son adversaire en crochetant sa garde. Le moment n'était pas

aux belles manières, il ne lui laissa pas le loisir de se reprendre et enfonça d'un seul coup sa lame dans son ventre. Le Milicien s'écroula par terre, le visage tordu de douleur.

Valérien eut à peine le temps de dégager sa lame que déjà un nouvel adversaire lui tombait dessus. Les deux épées se heurtèrent violemment, une première fois, une deuxième, puis

Valérien réussit une botte en poussant son adversaire au bras pour le faire tourner sur lui-même, glisser derrière ses épaules et lui trancher la gorge.

Pendant ce temps-là, d'autres Miliciens étaient passés derrière eux et remontaient déjà vers le centre

de Pierre-Levée. Il était trop tard pour les arrêter. Valérien tourna la tête vers les

remparts pour mesurer l'ampleur de la catastrophe. Ses hommes ne cessaient de reculer, et de plus en plus d'ennemis passaient à travers leurs défenses. D'autres continuaient d'entrer par

la brèche, mais aussi par la porte qui avait fini par céder sous les coups d'un grand bélier. Valérien poussa un grognement découragé. Ils étaient trop nombreux ! Ils ne pourraient jamais

les contenir, et cela devait être pareil, ou pire peut-être, sur les trois autres fronts.

Le maître d'artillerie, essoufflé, secoua la tête, d'un air désespéré. Les pierrières continuaient de jeter sur les maisons leurs boulets destructeurs. Pierre-Levée était en train de

s'écrouler tout autour de lui.

À cet instant, il aperçut un chevalier de la Milice qui, du haut de son cheval, traversait un bataillon de soldats d'Emmer en les massacrant les uns après les autres avec une force et

une précision extraordinaires. Valérien ne pouvait voir son visage, caché sous son heaume à bassinet, mais il était sûr de le reconnaître : ce ne pouvait être que lui, Andréas Dumont

Desbardes, le Grand-Maître sanguinaire de la Milice du Christ.

Valérien n'hésita pas un seul instant. Tout espoir de sauver la ville était perdu, mais s'il fallait qu'elle tombe, il voulait emporter avec elle de nombreux ennemis. Et celui-ci n'était

pas des moindres. « Endure jusqu'au bout ! »

Le maître d'artillerie se lança vers le Grand-Maître dans un dernier élan de fureur.

*

* *

Je suis mort. Sans vie. Sans corps. Je ne suis plus qu'esprit.

Je n'ai plus mal. La mort m'a délivré de mon corps. De la souffrance.

Je suis bien. Je flotte dans un néant immense. Obscur. Vide.

Je ne ressens plus rien. Pas de douleur, pas de joie, pas de chaleur, pas de froid. Pas de temps. Pas de futur Pas de passé.

Je suis mort. Simplement mort.

Je suis une âme paisible dans le monde des morts. Et ce n'est pas Djar ; non. Ici, il n'y a rien. Rien. Pas de montagnes, pas de ciel, pas de merle blanc. La paix ; seulement. La

fin de toutes les douleurs. La fin de toutes les choses.

Je suis bien. Je crois. Dormir pour l'éternité. Le repos, enfin.

Le calme, la solitude.

Mais Vivienne ? Les Brumes ? Aurais-je donc failli ?

Non ! Ce n'est pas possible ! Je ne peux pas. Je ne dois pas les abandonner ! Non ! Je ne peux pas partir. Je ne peux pas être mort !

Si je dois mourir, que ce soit en les sauvant !

Mourir, oui, mais que ce soit après avoir redonné vie aux Brumes ! Retrouvé Vivienne. Je n'ai jamais rien voulu d'autre. Seulement sauver les Brumes et revoir Vivienne.

Oh, qu'ai-je fait ?

Pourquoi ai-je cédé à cet appel glacial ? Vivienne, je suis réellement désolé ! Mais où es-tu, Vivienne ? Si seulement tu voulais bien me guider !

Non. Je dois me débrouiller. Encore. Une dernière fois.

Je suis Bohem. Liberté Outremer. Je suis un bâtisseur.

Non, je ne suis pas mort. Je ne peux pas être mort car je n'ai rien construit. Rien sauvé. Je n'ai fait que détruire ! Je n'ai entraîné que la mort autour de moi ! Non ! Je ne peux

pas être mort. Pas encore.

Je dois vivre. Vivre encore un peu ! Retrouver le chemin de la vie.

Je dois ouvrir les yeux. Là. Mais je n'y arrive pas.

Je ne peux pas y arriver seul. Je suis si fatigué !

Je dois me concentrer. Et je dois la chercher. Là. Quelque part au fond de mon âme. Je dois l'écouter. L'entendre. La sentir, la suivre, la laisser me guider. La voix des Brumes.

Je dois écouter la voix des Brumes.

Ce chant gracieux. Cet appel chaleureux. Ces quelques notes simples, douces comme la voix d'une mère. Le berceau de la vie. La petite lumière au creux de mon esprit. Celle qui

relie les âmes. Le chant originel. La complainte de la Terre.

La voix des Brumes.

La voix des Brumes.

Je dois écouter la voix des Brumes.

*

* *

Bohem ouvrit lentement les yeux.

Il cligna des paupières comme un nouveau-né.

Et il revint doucement dans le monde des vivants.

Sa vue s'éclaircit progressivement et il reconnut le visage de Mjolln, penché sur lui, avec un grand sourire. Il referma les yeux, attendit un moment, puis les ouvrit encore.

Oui, c'était bien Mjolln. Monsieur Abbac, le Cornemuseur, là, près de lui. Bien vivant.

Ses yeux s'habituèrent de mieux en mieux à la lumière et il vit les morceaux de bois derrière le nain, le toit de branches : ils étaient dans la petite cabane des louvetiers.

Il passa sa langue sur ses lèvres sèches, pour les humidifier. Il grimaça, puis il posa sa main sur son ventre. Il sentit l'étoffe serrée sur sa blessure. Elle était sèche. Il ne saignait plus.

Il fronça les sourcils.

– Mjolln, murmura-t-il, la voix enrouée. Qu'as-tu fait ?

– Shhh, fit le nain en posant son doigt sur la bouche du louvetier. Repose-toi.

Mais Bohem repoussa la main du nain.

– Tu m'as donné la Muscaria ! reprit-il, le souffle court. Mjolln ! Non ! Tu m'avais promis !

Le nain secoua la tête.

– Shhh ! Calme-toi ! Non, Bohem, ça, non, je ne t'ai pas donné la Muscaria. Elle est toujours ici, oui, dans ta pochette. Je n'y ai pas touché. Ahum.

Bohem poussa un soupir. Il plia le bras et prit la pochette dans sa main. Il sentit la bague à travers, et le tissu qui entourait la Muscaria. Oui. Elle était toujours là.

– Mais alors, balbutia-t-il…

– C'est la Licorne, coupa le nain. Elle… Elle m'a aidé à te soigner. Ahum. J'ai recousu ta plaie, oui, avec un crin de la Licorne, Bohem ! Et ton bandage est imbibé de sève, oui, la

sève d'un arbre qu'elle nous a indiqué, tada. Hum hum, j'étais sûr que l'on pouvait compter sur elle, oui !

– Je… Je suis guéri ? demanda Bohem en souriant enfin.

– Pas tout à fait, non. Mais ta blessure ne s'ouvrira plus, et ton mal s'est arrêté.

– Je me sens beaucoup mieux, en tout cas, dit Bohem en redressant la tête.

– Oui, ahum, cela se voit. Tu as déjà meilleure mine. Mais tu dois encore te reposer.

– Depuis combien de temps suis-je évanoui ?

– C'était hier soir, Bohem. Seulement hier soir, oui, ne t'inquiète pas. Les soins de la Licorne sont très efficaces, ça, ahum.

– En effet…

– Oui. Mais maintenant tu dois encore te reposer, Bohem.

– Nous n'avons pas le temps, rétorqua le louvetier. Les Brumes…

– Nous avons au moins jusqu'à ce soir puisque, ahum, nous voyagerons de nuit. Alors, dors un peu, oui, et ça, je viendrai te réveiller juste avant la tombée du soir.

Bohem acquiesça. Il attrapa la main du nain et la serra chaleureusement. Puis il ferma les yeux et chercha le sommeil. Il aurait voulu prendre le temps de réfléchir, de répondre aux

mille questions qu'il se posait, mais il était encore fatigué. Il s'endormit rapidement, profondément, et sursauta au crépuscule quand Mjolln vint le réveiller.

– Ça va ? demanda le nain en s'asseyant près de lui.

Bohem hocha la tête en souriant.

Oui. Il se sentait encore mieux. Il inspira profondément et essaya de se lever. Il sentit une douleur dans son ventre, mais ce n'était rien à côté de ce qu'il avait enduré pendant les

jours précédents.

– Attention ! s'exclama Mjolln, inquiet. Fais attention, oui, à ta blessure !

Bohem fit glisser ses pieds sur le bord de la paillasse, puis, en s'appuyant sur l'épaule de son ami, il se mit debout. Il fit quelques pas prudemment, puis il se retourna vers le nain.

– Ça va, Mjolln. Je me sens beaucoup mieux. Nous devons nous mettre en route.

Le nain fit une grimace. Il avait eu très peur la veille quand Bohem s'était écroulé devant lui et il

aurait aimé que son ami se repose encore quelques jours. Mais ils n'avaient pas le

choix. Mjolln secoua la tête d'un air désespéré.

– Bohem, dit-il simplement, résigné, tu es fou dans la tête !

Ils sortirent côte à côté de la petite cabane. Il commençait à faire nuit et les louvetiers s'affairaient dans le grand campement.

La Rochelle, qui discutait avec un groupe de louvetiers, fut le premier à le voir.

– Bohem ! s'exclama-t-il.

Il courut vers son ami en souriant et lui serra le bras.

– Tu nous as fait une sacrée peur, imbécile !

Les louvetiers s'approchèrent un à un derrière le Compagnon, et la joie envahit leurs visages.

– Je suis désolé, murmura Bohem en penchant la tête. Mais je vais beaucoup mieux, et nous allons pouvoir nous mettre en route.

Il aperçut alors Bernard de Laroche et Bastian qui se faufilaient à leur tour parmi les louvetiers.

– Bohem ! lança le Bon Homme tout sourire. Vous êtes déjà sur pied ! Comme je suis heureux ! Je… Je voulais être sûr que vous alliez vous remettre, avant de partir.

– Merci, mon ami. Oui, je me sens beaucoup mieux. Et je vous remercie d'avoir attendu !

– Vous faites plaisir à voir, maintenant !

– Merci. Vous pouvez partir tranquille. Nous allons nous mettre en route, nous aussi.

Bohem se tourna alors vers le second arrivant.

– Bastian, dites aux louvetiers de se préparer. La nuit tombe, nous allons pouvoir aller chercher les Brumes.

– Bohem, vous êtes sûr que ça ira ?

– Je vais parfaitement bien, ne vous inquiétez pas pour moi. Cela fait longtemps que je ne me suis pas senti aussi bien. Allons, préparons-nous, Bastian. Les Brumes ont besoin de

nous…

*

* *

Dumont Desbardes abattit encore son arme au milieu du groupe de soldats. D'un seul coup de taille, il en pourfendit deux. Son épée était large comme deux lames ordinaires.

Façonnée par des Compagnons, elle était si bien équilibrée qu'elle se maniait avec aisance, et elle était forgée dans un alliage si pur qu'elle tranchait même le métal. À chaque coup de

lame, le Grand-Maître emportait une vie, parfois deux. Derrière son cheval s'étendait une longue ligne de cadavres, et il avançait encore, comme une machine infernale, entouré de ses

sergents, écrasant l'ennemi d'un côté et de l'autre.

Bientôt il n'y eut plus un seul adversaire debout autour de lui et il s'engagea dans une ruelle qui montait vers le centre de la ville, au milieu des maisons enflammées.

– En avant, mes frères ! Vers le palais des Ducs ! cria-t-il en dressant son épée au-dessus de lui.

Il lança son cheval au galop dans la ruelle, pressé de prendre possession du cœur de la ville, mais au premier croisement il fut désarçonné par un homme qui avait surgi de derrière

une maison. Le soldat l'avait attrapé par le bras et était parvenu à le faire tomber en arrière. Dumont Desbardes roula dans la terre poussiéreuse puis se releva d'un bond. Son cheval

s'échappa au galop vers le sud, entraînant les sergents à sa suite.

Le Grand-Maître serra devant lui la poignée de son épée, puis il se mit en position. Son adversaire avançait lentement sur lui, en garde moyenne, et par moments il faisait habilement

tourner son épée dans une passe exercée. *Une fine lame*, pensa le Grand-Maître en souriant. Il inspecta sa silhouette. Il était grand, vêtu d'une broigne, et tenait son épée à deux mains

avec l'assurance et l'élégance d'un chevalier. Le pommeau de son arme, qui s'évanouissait en deux ailes de bronze, était richement décoré. Ce n'était pas un simple soldat, mais sans

doute un homme de haut grade. Or il ne portait ni les couleurs d'Emmer, ni celles de l'un de ses vassaux. Cela ne pouvait être qu'un officier de la ville.

Dumont Desbardes voulait en avoir le cœur net. Il enleva son heaume et le laissa tomber par terre avec désinvolture.

– Je suis Andréas Dumont Desbardes, Grand-Maître de la Milice du Christ.

Son adversaire hésita un instant. Le chevalier du Christ se demanda s'il allait avoir l'audace de passer aussitôt à l'assaut sans se découvrir, lui, mais l'homme finit par enlever son

heaume à son tour en poussant un soupir.

– Bonjour, Andréas.

Le Grand-Maître reconnut aussitôt son adversaire : Valérien, maître d'artillerie, plus ancien et plus proche conseiller de la duchesse de Quienne. Le visage de Dumont Desbardes

s'illumina d'un sourire satisfait. C'était un ennemi à sa hauteur ! Et une mort qu'il allait donner avec grand plaisir.

Les deux hommes se dévisagèrent un moment, s'écartant lentement de la rue principale comme pour s'extraire de la bataille qui se livrait derrière eux, puis ils se tournèrent autour

telles deux bêtes prudentes.

Soudain, Dumont Desbardes se rua sur son adversaire et porta un coup de taille vertical. Valérien fit une parade en diagonale et chassa vers le bas la lame du Grand-Maître. Le

Milicien se remit en garde, faisant de petits cercles avec la pointe de sa lame comme pour chercher le meilleur angle d'attaque. Il feinta à droite, puis avança le pied pour donner un

coup de martel à l'épaule. Mais Valérien esquiva à nouveau et riposta aussitôt d'un coup d'estoc qui frôla l'épaule du Grand-Maître. Ils se retrouvèrent côte à côte et Dumont Desbardes

repoussa le maître d'artillerie d'un grand coup de coude. Celui-ci tourna sur lui-même et fit quelques pas en arrière, s'enfonçant encore plus loin dans la ruelle.

Les deux adversaires se firent face à nouveau. Dumont Desbardes avançait sur son ennemi, qui marchait, lui, à reculons mais n'avait pas perdu son assurance. Le sourire, en revanche,

avait disparu du visage du Grand-Maître, car il commençait à prendre la mesure de son adversaire et n'était plus si certain de sa victoire. Dumont Desbardes avait quelques années de

plus et il était moins rapide. Mais il garda confiance. Il maîtrisait l'escrime mieux que quiconque : il avait enrichi sa technique en combattant les infidèles sur la Terre sainte et

connaissait plus de coups et de parades que n'importe quel Gallicien.

connaissait plus de coups et de parades que n'importe quel Gallicien.

– Vous n'êtes pas auprès de votre duchesse ? demanda Dumont Desbardes en avançant sur le côté, la garde pendante.

Son regard brillait derrière la lame de son épée et les flammes des maisons se réfléchissaient sur le métal clair.

– Je n'aurais pas eu le plaisir de croiser le fer avec vous…

– Elle est donc au palais ?

– Là où elle est, vous ne pourrez jamais l'atteindre, Dumont.

Le maître d'artillerie fit un rapide pas en avant et, en se baissant, porta un coup du tranchant vers la hanche du Grand-Maître. Dumont Desbardes esquiva de peu et frappa à son tour.

Dans le vide. Un pas de côté et il frappa à nouveau, plus fort cette fois. Sa lame effleura les chaînes de la broigne de Valérien, mais ne passa pas au travers. Il arma à nouveau et abattit

encore son épée, à droite, à gauche, à l'intérieur, en contre-taille, chaque fois, le maître d'artillerie était le plus rapide et trouvait la parade.

Dumont Desbardes se remit en garde pour souffler un peu. Son épée était lourde et les combats l'avaient déjà un peu fatigué.

Ce scélérat est bien plus agile que je ne le croyais ! Et il est rusé. Il ne s'engage pas. Il frappe une fois, puis me laisse venir. Il me provoque pour me fatiguer. Je vais le tenir à

distance jusqu'à ce qu'il perde patience et qu'il fasse une erreur.

Les deux hommes s'approchèrent à nouveau. Ils étaient arrivés au bout de la ruelle et étaient coincés entre un escalier, qui montait vers une rue plus haut, et une maison abandonnée.

Valérien amena la pointe de son épée vers le sol, puis tenta un nouveau coup d'estoc en remontant sa lame. Mais Dumont Desbardes frappa aussitôt sa jambe d'attaque du bout de

son épée. La lame cogna dans les anneaux de fer, et le maître d'artillerie ne put achever de porter son coup.

Il arma à nouveau, frappa d'un autre côté, mais Dumont Desbardes le repoussa encore en lui heurtant la jambe. Deux, trois fois de suite, le Grand-Maître empêcha son adversaire de

conclure ses attaques de la même façon.

Valérien commençait à sentir les coups sur ses mollets et ses cuisses. Dumont Desbardes ne pouvait frapper très fort dans cette position, mais il visait chaque fois le même endroit et

cela devenait de plus en plus douloureux.

Le maître d'artillerie fit quelques pas en arrière pour reposer sa jambe, puis il changea sa garde en avançant le pied gauche.

Il feinta deux fois, puis donna un coup de taille par le dessus. Mais, là encore, Dumont Desbardes le coupa dans son élan en touchant sa jambe d'attaque. Valérien poussa un petit cri

de douleur et recula en grimaçant. Ses talons heurtèrent alors les marches de l'escalier. Il hésita un moment, puis commença à monter à reculons.

C'était une position dangereuse. Il exposait tout le bas de son corps, mais il gagnerait en puissance s'il s'abattait sur son adversaire.

Dumont Desbardes le suivit sans hésiter, et le pressa même en avançant l'épée tendue devant lui. Ils échangèrent deux coups au milieu de l'escalier, et leurs lames cognèrent contre la

paroi de pierre. Ils se donnèrent encore quelques coups esquivés, puis arrivèrent bientôt au sommet de l'escalier et débouchèrent dans une rue plus large.

Le Grand-Maître, à distance, abaissa sa garde un instant. À l'autre bout de la rue, à travers des nuages de fumée épaisse, il voyait ses hommes courir en direction du sud, monter vers

le centre de la ville. Il ouvrit un large sourire.

– Vous avez perdu, Valérien. Mes hommes marchent sur le palais des Ducs.

Le maître d'artillerie secoua la tête.

– Jusqu'au bout, répliqua-t-il, le comté de Pierevain endure jusqu'au bout et ne se rend jamais…

– Tant mieux… Je préfère vous tuer que vous laissez vous rendre…

Dumont Desbardes se remit en garde et fit deux pas de côté pour se mettre en face de son adversaire. Ils étaient à distance d'attaque, maintenant, immobiles, droits comme deux

arbres plantés au milieu de la rue. Et ils se dévisageaient, avec dans le regard cette haine et ce respect étrange des hommes qui vont se donner la mort en duel. L'un et l'autre savaient

que ce serait le dernier assaut. Ils voulaient en finir, ici, maintenant.

Le Grand-Maître inspira profondément et écarta les pieds, comme pour mieux s'ancrer dans la terre de la grande rue enfumée.

Assez joué. Je veux entrer avec mes hommes dans le palais des Ducs. Il faut que j'en finisse rapidement avec lui. Depuis que je le tiens à distance, il n'a pas pu m'attaquer une

seule fois. Je le sens, j'ai trouvé son rythme. J'ai compris la vitesse de ses coups. Il doit penser que je vais continuer de frapper sa jambe d'attaque. Mais pas cette fois-ci. Non. Tout

est une question d'instinct. Je ne dois pas frapper avant lui. Ni en même temps. Mais juste après. Je dois envoyer mon coup dès qu'il aura entamé une attaque. Au moment crucial où

il s'approche et se découvre. Il suffit que je garde la mémoire de son rythme. Que je sente l'instant.

Valérien se mit en position d'attaque. Le buste légèrement en retrait, les bras fléchis, les mains au niveau de la ceinture et l'épée dressée vers l'ennemi, légèrement en dedans, il

s'avança prudemment, le pied droit en avant et le gauche derrière, en perpendiculaire. Il avait les yeux plongés dans ceux de son adversaire.

Je dois suivre son rythme, se répéta Dumont Desbardes. *Sentir le moment. Frapper aussitôt. Dès qu'il s'ouvrira.*

Et soudain, Valérien s'élança. Il arma sa garde à dextre puis porta un coup d'avers à la figure de son ennemi. Mais Dumont Desbardes fut le plus rapide. Profitant de l'ouverture de

son adversaire et tout en parant l'attaque, il donna un grand coup de taille en biais et sa lame s'enfonça dans la hanche du maître d'artillerie.

Valérien fut projeté sur le côté et tomba au sol, le côté en lambeaux. En se redressant sur les genoux, il vit sa chair déchirée qui pendait sur le cuir. Il poussa un grognement. La tête

lui tournait. Il comprit aussitôt qu'il ne pourrait certainement pas survivre à cette blessure. Et, sentant la mort venir, le maître d'artillerie, l'esprit embué, ne put s'empêcher de penser à

Hélène. Il s'imagina la douleur terrible que la duchesse ressentirait en apprenant que sa ville était tombée aux mains de Livain et de la Milice du Christ. Elle qui avait toujours vécu ici.

Elle qui n'avait pas souhaité cette guerre. Qui n'avait jamais souhaité *aucune* guerre, aucun conflit. L'idée le rendit fou de rage et lui redonna la force de se battre. Il se releva

péniblement, tituba, mais se remit en garde avec courage.

Il vit Dumont Desbardes qui approchait lentement, la poignée de son épée levée sous son visage. Valérien se mit en marche lui aussi, le souffle court, l'épée tendue droit devant lui.

Son sang coulait par terre et son visage avait déjà blêmi. Sa vue se troubla soudain. Il cligna des yeux pour se ressaisir, puis, à bout de forces, donna un coup d'épée à hauteur de

poitrine.

Dumont Desbardes para l'attaque sans difficulté et força l'épée du maître d'artillerie vers le sol en maintenant d'une main le contact du fer. Puis de l'autre il saisit fermement le

poignet de Valérien et le tira vers le bas. Il dégagea simultanément sa propre lame et la redressa vers l'estomac de son adversaire.

Le conseiller d'Hélène perdit l'équilibre et, les yeux écarquillés d'horreur, s'embrocha violemment sur l'épée du Milicien, jusqu'à mi-lame. Il s'écroula sur les genoux de tout son

poids, le visage figé.

Dumont Desbardes dégagea son épée d'un geste brusque, et repoussa Valérien d'un coup de pied.

Le maître d'artillerie tomba à la renverse, les mains jointes sur sa plaie béante. L'arrière de son crâne heurta violemment le sol et il mourut sur le coup.

Dumont Desbardes salua son adversaire défunt avec un sourire narquois, essuya le plat de son épée et partit rejoindre ses hommes.

*

* *

Ce fut une procession bien singulière qui traversa cette nuit-là les ombres nocturnes de la forêt de Roazhon. Jamais autant de Brumes n'avaient parcouru ensemble une distance aussi

longue. Et ce fut, pour les rares hommes qui eurent la chance de les voir, un spectacle magnifique et émouvant.

Tout autour, avançant prudemment en formation régulière, les louvetiers formaient une grande chaîne dans leur vert uniforme, l'arbalète tenue en garde, le regard à l'affût. Sous la

lumière des flambeaux, le cuir teinté de leur gambison se mariait parfaitement aux couleurs sombres de la forêt. Ils étaient une armée d'un genre nouveau. Une armée pour la terre. Et

dans leur regard brillait une fierté immense. Eux qui avaient passé leur vie à chasser les Brumes, ils voulaient leur rendre hommage, les guider dans leur denier voyage comme pour

obtenir leur pardon.

En tête, Bohem et Bastian, côte à côte, ouvraient la marche la mine grave. Bohem avait beaucoup moins mal à sa blessure que les jours précédents, mais il était encore gêné pour

marcher. En outre, on ne voyait pas bien dans la nuit, et ils espéraient qu'ils ne tomberaient pas sur une embuscade. La nouvelle que Bohem avait fait réunir les louvetiers s'était

certainement répandue dans le royaume tout entier, et il n'était pas impossible que quelqu'un tente de les empêcher de sauver les Brumes. Ils devaient rester sur leurs gardes.

Quant à La Rochelle, Mjolln et Lœva, ils assuraient l'arrière du convoi et jetaient de temps en temps des regards inquiets derrière eux pour vérifier qu'ils n'étaient pas suivis.

Les torches vacillantes dessinaient, vues du ciel, un grand anneau de feu qui se déplaçait lentement vers l'ouest, dans un silence étonnant. Ils ne faisaient pas de bruit, marchaient

avec précaution et ne parlaient pas. On entendait seulement le crépitement des flammes, le bruit des armures de cuir et de métal, et quelques branches qui se brisaient sous leur pas.

Au milieu de cette escorte immense, semblant flotter à travers les arbres comme le brouillard sur la mer, le cortège des Brumes évoluait avec grâce. C'était une grande meute d'argent,

distante et digne, qui se faufilait entre les rochers, noyée dans les nuées bleutées de l'air humide. On aurait dit une luciole géante, qui volait au ralenti dans le cœur de la forêt, une

grande lumière blafarde qui chavirait à la surface du sol. Les loups, les chimères, les bayards, les vouivres, elles étaient toutes rassemblées autour de la Licorne, protégées par cette

armée étrange, et marchaient lentement vers le Sid, comme ces vieux éléphants qui, dignes et silencieux, s'en vont mourir au loin.

Au milieu de ce grand halo blanc, on les voyait disparaître par moments, derrière les arbres ou dans le brouillard épais, puis ici on distinguait une ombre furtive, là une silhouette, un

mouvement près du sol… Rien ne semblait pouvoir arrêter cette vision féerique, ces fantômes de splendeur qui franchissaient les bois.

Après un long moment de silence, Bohem se tourna vers Bastian, le capitaine des louvetiers. C'était ainsi que l'avaient proclamé tous les autres. Il était leur chef, leur guide, le

premier d'entre eux à avoir compris le sens de leur nouvelle vocation, le premier à avoir trouvé la Licorne.

– Bastian, murmura Bohem en se rapprochant de lui. Vous êtes de la région, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Parfait. Il faut que nous suivions la forêt jusqu'au bout. Nous ne devons jamais sortir de l'abri des arbres.

– Cela va nous faire faire un détour par le sud, Bohem. Il n'y a pas de forêt au nord entre Roazhon et Karnag.

– Alors, nous ferons le détour par le sud, Bastian. Nous avons un peu d'avance. Nous ne pouvons pas prendre le risque d'amener les Brumes au grand jour.

Le capitaine acquiesça, confiant.

Ils marchèrent ainsi toute la nuit, les sens en éveil, prêts à défendre de leur vie le cortège des Brumes. Ils obliquèrent progressivement vers le sud pour rester à distance de la lisière de

la forêt. Ils ne s'arrêtèrent pas une seule fois ni ne changèrent le rythme de leur marche. La procession continua longtemps. Mais ils sentirent bientôt la fatigue, et certains louvetiers

montrèrent des signes de faiblesse. Toutefois il fallait marcher, et marcher encore.

Ce ne fut que quand les premiers rayons du soleil commencèrent à chatouiller la cime des arbres que Bastian leva la main pour ordonner à tous les louvetiers de s'immobiliser enfin.

Bohem lui adressa un sourire reconnaissant. Ils avaient passé la première nuit sans encombre. Karnag n'était plus très loin. Si tout se passait bien, ils y seraient pour la Toussaint.

Les Brumes se dispersèrent dans les dernières ombres et échappèrent même au regard bienveillant des louvetiers.

Les hommes de Bastian installèrent un campement où ils allaient pouvoir se reposer tout le jour.

*

* *

– Repliez-vous ! hurla le général Chroce en remontant la rue au galop. Au palais !

La nuit était déchirée par les flammes et les cris des mourants. Les combats dans les rues basses de Pierre-Levée se transformaient en véritable hécatombe. Plus rien ne servait de

La nuit était déchirée par les flammes et les cris des mourants. Les combats dans les rues basses de Pierre-Levée se transformaient en véritable hécatombe. Plus rien ne servait de

lutter aux abords des remparts. L'armée de Livain et celles de ses vassaux étaient beaucoup trop nombreuses, et les machines de guerre avaient détruit la muraille en de trop nombreux

points. L'ennemi s'infiltrait de tous les côtés. Les soldats d'Emmer entendirent l'appel de leur général et se ruèrent derrière lui vers le palais des Ducs, mais il était sans doute déjà trop

tard. Ils ne pourraient pas tous entrer dans l'enceinte du château : il faudrait fermer les portes avant que les soldats de Gallica ne puissent y pénétrer.

Cependant, il y avait encore une chance de tenir tête à l'ennemi en attendant des renforts providentiels, et le général Chroce avait déjà vu une partie de son armée remonter vers le haut

du promontoire rocheux où était construit le palais. Là-bas, enfin, le combat serait plus équilibré : les machines de guerre de Livain ne pourraient probablement pas être transportées aux

abords du château. Ses remparts tiendraient plus longtemps que ceux de la ville.

L'officier guida son cheval à travers le labyrinthe des rues plongées dans la nuit, au milieu des églises et des maisons à encorbellement que l'incendie avait pour l'instant épargnées.

Il fit tourner sa monture de ruelle en ruelle, grimpant toujours plus vite vers le sommet de la ville. Il s'engagea dans la rue du Marché et arriva au galop sur le parvis du palais. La

grande place était éclairée par quelques flambeaux et par la lumière de l'immense édifice.

Les soldats d'Emmer, qui avaient survécu et qui avaient pu s'extraire des combats des remparts, arrivaient de toutes parts, se repliant, paniqués, vers ce dernier bastion. Le palais des

Ducs semblait les appeler à lui, son grand donjon rectangulaire dressé, majestueux sur le parvis immense.

Chroce fit le tour de l'esplanade au galop en criant, pour motiver ses hommes et les presser vers la porte du palais.

– Plus vite ! Montez dans les courtines ! Plus vite, au nom d'Emmer ! Plus vite !

Mais bientôt il vit arriver l'ennemi dans les rues tout autour. Au nord, il reconnut le manteau blanc des chevaliers de la Milice du Christ. Au sud, les soldats de Livain. Il poussa un

hurlement de colère et partit à toute vitesse vers le palais.

Les deux lourds battants en chêne massif se refermèrent derrière lui dans un vacarme assourdissant, et il sut aussitôt que tous ceux qui étaient restés au dehors allaient se faire

massacrer. Certains sans doute allaient mourir à quelques pas, contre cette porte même.

Il sauta de son cheval au milieu de la cour, furieux, et jeta un coup d'œil alentour pour voir comment la défense s'organisait. Il y avait heureusement plus d'hommes à l'intérieur du

palais qu'il n'avait osé l'espérer. Mais ce n'était pas le moment de compter.

Le général Chroce inspira profondément. Jamais il n'avait connu pareille situation. La défaite, oui, sur un champ de bataille. Mais être enfermé ainsi à l'intérieur d'un palais, écrasé

par l'ennemi, à attendre une mort certaine, non, cette résignation fatale, cette terreur sourde, il ne les avait jamais vécues. Il était furieux et terrifié à la fois, submergé par un sentiment

amer d'impuissance.

Il leva la tête vers le sommet du donjon où flottaient côte à côte les bannières de Quienne et de Brittia. Des torches brûlaient sur des supports en fer fixés tout autour de l'édifice. Il

aperçut dans la lumière orangée la chevelure blonde d'Emmer, à travers un créneau de l'échauguette qui était en surplomb de ce côté du parvis. Le roi criait des ordres à ses capitaines

depuis le haut de la guérite de pierre.

Le général Chroce se précipita alors vers l'entrée du donjon et monta les marches quatre à quatre pour rejoindre Emmer Capigesne. Il ouvrit la petite porte qui donnait sur le toit de la

grande tour carrée et marcha d'un pas rapide vers l'échauguette où se tenait encore le roi, le front soucieux.

Emmer lança un coup d'œil rapide au général.

– Je vous écoute.

– Majesté, nos défenses ont lâché. L'ennemi est partout dans la ville…

– Je vois cela, Chroce, je vois cela… Mais nous devons tenir, général. Jusqu'à ce que l'armée du comte d'Arvert arrive enfin…

– Willem ne vient qu'avec vingt mille hommes, Majesté, cela ne suffira jamais ! L'armée de Livain est tellement nombreuse ! Je pense que vous devriez vous enfuir par la poterne au

sud du palais avant qu'il ne soit trop tard, Majesté.

Le roi se tourna vers Chroce, le regard furieux.

– Jusqu'au bout, général. *Jusqu'au bout !* Je ne suis pas de ceux qui abandonnent. Descendez dans les tours des remparts, occupez-vous de vos hommes, général, allons, vous savez

ce que vous avez à faire !

– À vos ordres, Majesté.

– Où est Valérien, le conseiller de mon épouse ?

Le général fit une grimace embarrassée.

– Majesté, il est mort sous la lame de Dumont Desbardes… Je suis désolé !

Le roi ferma les yeux. La duchesse de Quienne ne le lui pardonnerait jamais.

– Bien, reprit-il en soupirant. Rejoignez vos hommes. Et priez. Priez pour que les renforts arrivent à temps !

Chroce acquiesça et fit demi-tour. Il devait reconnaître une chose : Emmer avait du cran. La plupart des rois auraient décidé de fuir depuis longtemps, en pareille situation. Mais le

roi de Brittia, lui, était aussi courageux qu'il était têtu, aussi valeureux qu'il était orgueilleux. C'était un honneur de le servir. Et qu'elle qu'en soit l'issue, cette bataille resterait à

jamais dans la mémoire des gens de Brittia et de Gallica.

Le général reprit quelque peu confiance et se lança à nouveau dans les escaliers pour redescendre vers la cour. La panique régnait au milieu du palais. Les armuriers poussaient des

charrettes pleines de flèches, de lances et d'épées, les blessés partaient en boitant vers les hospices, les menuisiers installaient des poutres sur la grande porte, en contrefort, et des

soldats désemparés se précipitaient, les uns derrière les autres, vers les escaliers qui menaient aux courtines.

– Attendez ! Redescendez ! hurla le général en leur adressant des gestes furieux.

Les quelques soldats qui étaient en train de grimper les marches, firent demi-tour, perplexes, et rejoignirent le général dans la cour.

– Cela ne sert à rien de monter tous là-haut tout de suite ! s'exclama Chroce en grimpant sur le rebord d'un puits. Nous avons un peu de temps avant que les archers de Livain

arrivent jusqu'ici. Nous devons en profiter pour préparer notre défense…

– Mais, général, nous devons aider nos frères dehors… Ils sont en train de se faire massacrer juste devant nos portes !

– Nous ne pouvons plus rien pour eux, soldat ! Et ne me coupez jamais la parole ! Il n'y a pas un instant à perdre. Vous ! Allez assister les armuriers, il nous faut plus de flèches,

beaucoup plus de flèches ! Vous ! Préparez la poix et la résine. Vous ! Montez des pierres tout le long des courtines, et aspergez d'eau les peaux de bête qui protègent les hourds. Tout

de suite !

Les soldats à qui il avait donné des ordres se mirent aussitôt en mouvement, se dispersant aux quatre coins de la cour.

– Les autres, reprit le général, vous pouvez monter aux courtines. Faites ce que vous pouvez pour aider ceux qui sont restés dehors… Dieu ait leur âme !

Les derniers soldats ne se firent pas prier. On entendait au dehors le bruit des combats, et tous ceux qui n'avaient pas pu rejoindre le palais à temps étaient probablement en train de

se faire écraser par la masse des soldats de Livain. Les hommes d'Emmer se précipitèrent vers le haut des remparts et firent ce qu'ils purent pour assister leurs frères d'armes.

Le général Chroce descendit de la margelle et fit quelques pas vers le centre de la cour. Il regarda le haut des remparts, les bâtiments, les jardins de l'autre côté du donjon. Le palais

était immense, il ne serait pas facile à défendre.

Il espéra qu'ils étaient assez nombreux pour tenir jusqu'à ce que les renforts arrivent. Combien avaient survécu ? Combien avaient eu le temps de se replier jusqu'ici ? Six mille ?

Sept mille ? Probablement guère plus. Il frissonna en pensant au nombre de morts aux quatre coins de la ville. Entre trente et quarante mille, peut-être plus. Certains avaient fui, sans

doute. D'autres n'étaient que blessés. Mais c'était de toute façon une hécatombe terrible. Et ce n'était pas fini. Car les hommes de Livain, au dehors, étaient encore, eux, quelques

dizaines de milliers.

Le général secoua la tête et se dirigea, accablé, vers la tourelle au sud des remparts.

Quand il arriva au sommet, il découvrit un spectacle plus sinistre encore qu'il n'aurait pu l'imaginer. Le parvis du palais était le théâtre d'un carnage répugnant auquel il était obligé

d'assister, impuissant. Les archers d'Emmer essayaient tant bien que mal de soutenir ceux qui se battaient sur la grande place, mais plus rien ne pourrait les sauver. L'ennemi était de

plus en plus nombreux, surgissait de chaque rue par vagues successives, et bientôt il ne resta plus un seul soldat d'Emmer vivant sur la grande esplanade.

Les chevaliers et fantassins de Gallica, excités par cette première victoire et attendant le renfort des archers, se mirent à mutiler les corps inertes et à les exhiber en direction des

remparts. Ils enfoncèrent des têtes coupées sur des lances et plantèrent celles-ci au beau milieu de l'esplanade, comme une insulte macabre.

Le général Chroce serra les poings sur la pierre des mâchicoulis. Il posa son regard au-delà, sur le sud de la ville. Des colonnes de fumée s'élevaient en de multiples points. Les

maisons brûlaient par centaines, les églises, les moulins… Les soldats de Livain n'avaient rien épargné. Ils ne voulaient pas prendre la ville ; ils voulaient *l'anéantir*.

Soudain, le général aperçut un groupe d'officiers galliciens de l'autre côté de la grande place carrée. Malgré l'obscurité, il parvint à distinguer leurs uniformes, éclairés par leurs

torches. Il y avait un chevalier de la Milice du Christ – Dumont Desbardes certainement -et des généraux de Livain et de ses trois vassaux. Les combats étaient terminés, pour le

moment, et le parvis était plongé dans un calme morbide. Ils avancèrent au milieu d'une escorte jusqu'au centre de la grande place, inspectèrent les remparts à distance, puis firent

demi-tour et disparurent à nouveau dans l'obscurité de la nuit.

Quelques instants plus tard, des sous-officiers ordonnèrent à tous les soldats qui étaient encore devant le palais des Ducs de se retirer. L'esplanade se vida d'un seul coup. Les

milliers de soldats partirent et laissèrent la place aux cadavres et aux ténèbres.

– Que font-ils ? demanda une voix derrière le général.

Chroce sursauta. C'était la voix d'Emmer Capigesne.

– Majesté, je pense qu'ils vont attendre demain pour attaquer. Peut-être même plus tard.

– Pourquoi ?

– À pied et à cheval, ils ne peuvent pas grand-chose contre les remparts du palais. Ils vont certainement essayer d'amener leurs machines jusqu'ici. Cela va leur prendre du temps…

– Croyez-vous qu'ils ignorent que nous attendons des renforts ?

Le général haussa les épaules.

– Peut-être en attendent-ils, eux aussi.

Chapitre 8

LES PORTES DU SID

Pendant les trois jours qui suivirent le début de l'attaque, un déluge de pluie s'abattit sur la capitale du Pierevain. C'était une pluie lourde et forte, qui tombait jour et nuit. On

l'entendait claquer, incessante, sur les ardoises des maisons ou sur les pavés de la cour du palais. C'était comme si le ciel avait décidé de laver la ville de tout son sang. Des ruisseaux

d'un liquide rose clair coulaient le long des rues vers le bas de la grande cité.

Pendant ces trois jours, le parvis du palais resta désert. Seuls quelques charognards osèrent s'aventurer sur la grande esplanade. Posés sur les cadavres, essuyant la pluie drue, ils

arrachaient frénétiquement des bouts de chair, sous le regard horrifié des soldats d'Emmer, postés le long des courtines.

Depuis le donjon et les tours, on devinait toutefois la présence des soldats de Livain, toujours aussi nombreux, et l'on voyait avancer les machines de jet à travers la ville. Elles

Depuis le donjon et les tours, on devinait toutefois la présence des soldats de Livain, toujours aussi nombreux, et l'on voyait avancer les machines de jet à travers la ville. Elles

grimpaient, rue par rue, vers le centre de Pierre-Levée, sous des trombes d'eau noire, avec une lenteur menaçante. Certaines avaient été partiellement démontées pour être transportées

plus facilement. On les voyait se soulever, s'arrêter puis repartir, faire demi-tour parfois quand la rue était trop étroite.

Mais, inexorablement, elles arrivaient.

En attendant de donner l'assaut, les troupes de Gallica occupaient probablement plusieurs bâtiments alentour. Elles avaient dû s'installer dans les plus grandes maisons, et il y avait

fort à parier que la Milice du Christ avait fixé son siège au baptistère Saint-Jean.

De jour en jour, la tension montait dans l'enceinte du palais des Ducs. Sans voir le visage de

l'ennemi, on devinait sa menace oppressante, qui pesait sur la ville comme le glaive du

tyran de Syracuse, suspendu au bout du crin fragile d'un cheval. Prévoyant un long siège – les réserves du palais ne pouvant subvenir bien longtemps aux besoins de six mille soldats

– l'intendant avait réduit les rations quotidiennes au strict minimum. En plus de l'angoisse, les soldats devaient se contenter de peu. Et pour parfaire leur désespérance, malgré la pluie,

l'odeur des cadavres amassés tout autour des murailles commençait à devenir insupportable. C'était l'odeur de leurs frères qui pourrissaient sous leurs yeux.

Ce matin-là, le général Chroce, le visage sombre, entra dans le cabinet d'Hélène de Quienne, où s'était installé le roi son époux.

Emmer Capigesne, debout devant la fenêtre, les mains croisées dans le dos, ne se retourna même pas.

Chroce resta un instant immobile et silencieux, au milieu de la petite pièce.

– Je me demande si Hélène sait, dit le roi d'une voix grave et basse.

Le général ne répondit pas. Il savait qu'Emmer n'attendait pas de réponse. Il ne s'adressait pas vraiment à l'officier. Il pensait à voix haute, l'âme pleine d'amertume.

– Je me demande si elle sait, reprit-il. Si la nouvelle est arrivée jusqu'à elle, là où elle est. Comme elle doit m'en vouloir, elle qui ne voulait pas cette guerre ! Peut-être ne reverra-t-

elle jamais ce palais. Et ses troubadours ? Ses fidèles troubadours ? Où iront-ils ? Pourra-t-elle un jour réunir à nouveau une cour de poètes, si cette place tombe ? Me pardonnera-t-

elle ? Mais je n'ai pas le choix. Je *n'avais* pas le choix. Je connais trop Livain. Nous devons lui résister. Il a monté contre nous la terre entière. Le pape, même ! Lui qui est né,

pourtant, à quelques pas de chez moi, au royaume de Brittia. Lui qui a grandi parmi les miens. J'aurais pu me rapprocher de lui, tendre enfin la main au chef de l'Église et oublier le

passé… Mais Livain m'en a empêché. Le pire, voyez-vous, c'est que je ne crois pas qu'il le fasse pour la terre. La terre que, moi, je veux défendre. Non. C'est pour Hélène. Pour

l'humilier. L'avoir répudiée ne lui a pas suffi. Lui avoir ôté la couronne de Gallica, ce n'était pas assez. Livain veut la déposséder, après l'avoir salie. Comment cet homme qui se dit si

dévot peut-il être si mauvais chrétien ? Non. Je n'avais pas le choix. Hélène n'aurait pas pu l'arrêter. Il n'y a qu'une seule façon d'arrêter un homme comme Livain. Qu'une seule façon.

Le roi de Brittia poussa un long soupir, puis il se tut, sans avoir bougé.

Le général Chroce pouvait voir son visage se refléter sur la vitre de la fenêtre : le souverain avait

fermé les yeux.

– Je vous écoute, général, dit soudain Emmer après un long silence.

– Majesté, la poterne a été découverte par l'ennemi. Nos espions ne peuvent plus quitter le palais ni y revenir. Nous sommes sans nouvelles des renforts du comte d'Arvert.

– Willem ne peut pas m'avoir abandonné, général. Ce n'est pas possible, c'est certainement, de tous mes vassaux, le plus fidèle.

– Ses espions l'ont peut-être prévenu du nombre des soldats de Livain, et il se sera ravisé…

– Non, général. Pas Willem. Peut-être, au contraire, est-il allé chercher plus de renforts encore…

Chroce ne répondit pas. Il aurait aimé partager l'optimisme de son roi, mais, en vérité, il était de plus en plus inquiet. Pendant les deux premières journées, il avait été trop occupé

par la préparation de la défense pour penser à autre chose, mais à présent il n'avait plus rien à faire qu'attendre, au milieu de ses soldats, et l'angoisse ne l'épargnait pas, malgré sa

longue expérience du combat. On le voyait tourner en rond dans la cour, longer les courtines, muet, vérifier encore et encore les préparatifs avec une rage obsessionnelle.

– Comment sont les troupes, général ? demanda Emmer.

Le général soupira d'un air accablé.

– Je ne vous mentirai pas, Majesté : elles sont… terrifiées.

Le roi se retourna enfin, l'air courroucé.

– Alors, c'est que vous ne remplissez pas votre devoir, Chroce ! S'ils ont peur, c'est sans doute qu'ils lisent l'inquiétude dans vos yeux ! Vous êtes leur général, bon sang ! Vous

êtes leur chef ! C'est à vous de leur redonner confiance !

– Bien sûr, Majesté, mais…

– Ce sont les grands hommes qui remportent les grandes batailles, général, et bien des armées avant nous ont connu des situations plus désespérées que celle-ci et ont tout de même

remporté la victoire. Le courage et la bravoure multiplient les forces de ceux qui se battent. Un siège est avant tout une guerre des nerfs. Ne perdons pas la bataille du courage, et nos

chances de résister à l'assaut de Livain seront dix fois plus grandes !

– Oui, Majesté…

– Je vais descendre avec vous, général, et vous montrer un peu.

Le roi alla prendre son épée, posée près de son bureau, la glissa à sa ceinture et passa devant Chroce d'un pas décidé. L'officier le suivit dans les escaliers, confus, et il s'arrêta

derrière lui sur le perron du grand donjon.

Les soldats dans la cour et en haut des remparts, qui n'avaient pas vu le roi depuis plusieurs jours, remarquant sa présence, se tournèrent les uns après les autres vers leur souverain.

– Soldats de Pierre-Levée ! cria le roi d'une voix forte et claire, qui s'éleva dans le clapotis continu de la pluie battante.

Petit à petit, malgré l'averse, les hommes se rassemblèrent dans la cour. Ceux qui étaient dans les courtines se retournèrent vers le donjon. D'autres arrivèrent des jardins ou sortirent

des logis. Ils furent bientôt près d'un millier au pied de la haute tour, les yeux rivés sur Emmer Capigesne, roi de Brittia.

– Soldats de Pierre-Levée, répéta le souverain en faisant un pas en avant. Je sais votre inquiétude ! Je sais l'angoisse qui monte dans vos ventres, je sais la peur et la douleur, j'ai

pleuré, moi aussi, nos frères morts au dehors ou au pied des remparts !

Il marqua une pause et posa un regard circulaire sur l'assemblée, s'arrêtant sur certains visages, plongeant ses yeux dans ceux des soldats, droits, pénétrants. La pluie dégoulinait sur

leurs figures, alourdissait leurs vêtements, mais ses hommes l'écoutaient, attentifs.

– Cependant, les batailles comme celle que nous allons mener se gagnent avec le cœur ! Que ceux qui n'en ont pas se cachent au fond des oubliettes ! Que ceux qui craignent

l'ennemi déposent leurs armes à mes pieds ! Car je les ramasserai, moi, ces armes ! Une par une, avec cette main ! Et je les lèverai vers l'envahisseur. Je serai au front, parmi ceux qui

se battent. Ceux qui n'abandonnent pas. Car je suis un soldat, mes frères, et les soldats ne baissent pas la garde ! Les soldats se battent jusqu'à la dernière goutte de leur sang ! Le pire

de nos ennemis, c'est celui qui se cache en nous-même ! La lâcheté, la couardise. L'abandon ! Alors, oui ! J'ai peur ! Moi aussi, comme chacun d'entre vous ! Mais la peur, mes frères,

la peur n'est qu'un ennemi de plus, et avec vous, je la terrasserai ! Soldats de Pierre-Levée ! Le combat que nous allons livrer sera historique ! Il restera à jamais gravé dans l'histoire de

ce pays. Dans les mémoires de nos enfants, et de leurs enfants, et de leurs petits-enfants. Que nous l'emportions ou que nous perdions, ce n'est pas cela qui restera dans leur souvenir.

Non ! Ce qui restera, mes frères, c'est notre vaillance ! Notre bravoure ! Si nous devons être vaincus, soyons vaincus debout, l'épée droite et le regard fier ! Seul au combat ou avec

vous, je ne fléchirai pas. Je me tiendrai face à l'ennemi, dressé comme ce vieux chêne qui résiste aux tempêtes ! Si nous mourons, nous mourrons ensemble ! Si nous l'emportons,

nous l'emporterons grâce à nos courages mêlés !

Des cris d'enthousiasme commencèrent à s'élever au milieu de la foule, de plus en plus nombreux et de plus en plus forts. Les soldats d'Emmer ne cessaient de se rapprocher des

marches du donjon, les uns contre les autres, enivrés par le nombre, excités par la voix auguste et solennelle de leur souverain.

– Soyez fiers, soldats ! Fiers d'appartenir à une armée de légende, fiers de défendre non seulement une cité, mais un symbole ! Celui de la liberté, de l'indépendance ! Car nous

sommes à la cour d'Hélène de Quienne, votre reine, et ce sont ses valeurs que nous devons préserver !

Dans ce palais, il n'y a plus de roi, il n'y a plus de généraux, il n'y a plus d'officiers ! Il n'y a que des soldats, des frères d'armes qui partiront au combat comme un seul. Et si Dieu

nous aide, nous l'emporterons ! Mes frères, aux armes ! Endurez jusqu'au bout !

Le roi prit son épée à sa taille et la leva vers le ciel dans un élan majestueux. Les soldats l'imitèrent dans une clameur immense. Les lames ruisselantes se levèrent dans ce ciel de

pluie. – Jusqu'au bout ! -criaient-ils, le regard belliqueux.

Puis, Emmer les salua, comme on salue un prince, et rentra dans le donjon d'un pas martial et digne, l'épée toujours à la main.

*

* *

Je suis dans les jardins du palais des Ducs. L'été colore les bosquets, comme mille palettes de peintre. Le ciel bleu irradie de lumière. L'air est doux ; mon corps léger flotte dans

un océan de douceur. Je suis bien.

Suis-je revenu enfin dans le monde de Djar ?

Pourquoi ici ? Dans ces allées où je discutais pendant de longues matinées avec la duchesse de Quienne… Pourquoi ? Qui m'a mené ici ?

J'avance lentement sur les petits chemins de gravier. Je passe au milieu des fleurs et je devine derrière moi l'ombre du donjon majestueux. Je me laisse bercer par ce doux souvenir.

J'ai dormi, une nuit, au milieu de ce parc. Je me souviens encore de l'arbre sous lequel Vivienne m'a embrassé. Là, sur cette petite butte d'herbe verte.

Soudain, j'entends des pas derrière moi. Qui se rapprochent. Mais je n'arrive pas à me retourner. Des pas lents, réguliers, qui s'enfoncent dans les gravillons et qui montent vers

moi. Je dois me retourner, voir qui vient.

– Bohem ?

Est-ce possible ? Est-ce sa voix ?

Oui, je suis Bohem, et je dois me retourner : Le monde de Djar n'est qu'un jeu de l'esprit. Je me retourne. Et je la mis. Son grand front, ses cheveux roux, son regard brillant. La

duchesse de Quienne.

– Hélène ?

– Vous m'entendez, Bohem ?

Elle me regarde, perplexe.

– Oui.

– Suis-je en train de rêver ?

– Peut-être, oui, mais nous rêvons tous deux, Hélène…

– Cela fait plusieurs nuits… Plusieurs nuits que je vous vois, ici, dans ces jardins qui me manquent tant, et jamais je n'ai réussi à vous parler ! Jamais mus ne vous êtes

retourné…

– Ce soir, je vous entends, Hélène. Et je suis heureux de vous voir…

– Mais n'est-ce qu'un rêve ? répéta Hélène, s'approchant de lui et prenant sa main.

– C'est un rêve, et ce n'en est pas un. Nous sommes ensemble dans le pays des songes... Je ne savais pas... Je ne savais pas que vous pouviez venir…

– Je suis tellement heureuse de vous voir, Bohem ! Tellement heureuse ! Je voulais vous parler. J'ai… J'ai des choses à vous dire qui ne peuvent plus attendre !

Peut-être est-ce cela qui l'a menée ici et qui m'a guidé, moi. Son désir si fort de me voir… Ses

rêves l'ont portée jusqu'à moi. Jusqu'au monde de Djar.

– Hélène, Vivienne a disparu…

– Je sais Bohem. Votre ami, La Rochelle, me l'a fait savoir par le réseau des Compagnons…

– Je la retrouverai.

Oui. Je la retrouverai. Où qu'elle soit, où qu'elle aille. Même jusqu'au pays des morts j'irai te chercher, Vivienne.

– Que vouliez-vous me dire, duchesse ?

– Pierre-Levée… Pierre-Levée a été assiégée par l'armée de Livain. J'ai voulu fuir la guerre que préparait mon époux. Si seulement j'avais su qu'elle se livrerait dans mon palais,

dans ma ville, ma ville bien-aimée, je ne serais jamais partie ! Je suis tellement inquiète, Bohem !

La guerre. Rien ne pouvait l'empêcher. Et tout est venu par ma faute. Je n'aurais jamais dû aller au palais des Ducs. C'est moi qui ai attiré Livain jusque-là. C'est moi qui lui

sers de prétexte…

– Que puis-je faire ?

– Rien… Vous ne pouvez rien faire, Bohem. Prier peut-être…

– Je ne suis pas très bon pour ça…

Un sourire traverse son visage triste. Un sourire trop court, pourtant. Et sa main serre la mienne.

– Mais ce n'est pas cela que je suis venue vous dire, Bohem…

Non.

Elle semble terrifiée. Ses yeux sont emplis de peur. Elle hésite.

– Je vous écoute, Hélène.

– Bohem, je vous avais dit que mon cœur sentait une menace plus grande encore que celle dont vous parliez… Je vous avais dit que je ressentais quelque chose d'étrange, derrière

tout cela.

– Oui, je me souviens, c'était ici même, dans ces jardins.

– Bohem. J'ai compris d'où venait cette angoisse. Ce sentiment étrange. Je n'avais pas fait attention. Je n'avais pas réuni les éléments de l'énigme, et pourtant…

– Oui ?

– Bohem. Ce que je ne faisais que deviner est pire encore que je n'aurais pu le craindre. Ce qui se passe autour de nous…

Elle se tait. Elle tremble.

– Je vous écoute…

– Bohem, aucune femme n'est tombée enceinte depuis le mois de juin, dans tout le pays de Gallica.

Je la regarde, abasourdi. Aucune femme ? Il y a tant de détresse dans ses yeux. Et dans les miens, sans doute, doit se lire la surprise. Comment est-ce possible ? Peut-elle se

tromper ?

– Vous en êtes sûre ?

– Oui, Bohem. Je l'ai d'abord remarqué au palais, sans vraiment y prêter attention. Mais quand j'ai quitté Pierre-Levée, j'ai traversé de nombreuses villes, rencontré des gens, des

femmes, beaucoup de femmes. J'ai posé des questions, j'ai enquêté, j'ai cherché… Bohem, j'en suis sûre, maintenant. Il n'y a pas une seule femme dans tout le pays qui soit tombée

enceinte dans les cinq derniers mois !

– C'est… C'est terrible ! Est-ce que…

Elle hoche la tête. Elle a compris la question que je n'ose pas poser.

– Oui. Cela a forcément un rapport avec tout ce qu'il se passe, Bohem… Les Brumes, vous, le retour du Sauvage… Toutes ces choses étranges ! Je vous l'avais dit…

Oui. Bien sûr. Ces choses sont liées. Je le sens, moi, comme elle doit le sentir.

– Vous rendez-vous compte, Bohem, de ce que cela signifie ?

J'acquiesce. Oui. Je le sais. Je le sens.

– Le monde meurt, Hélène. Comme les Brumes.

Des larmes montent à ses paupières. Des larmes de douleur et d'effroi. Je la prends dans mes bras. Je la serre contre moi comme une grande sœur.

– Nous devons faire quelque chose, Bohem. Vous devez faire quelque chose.

– Mais… Que puis-je faire ?

– Comprendre ! Vous devez comprendre !

– Comment ?

– Je ne sais pas. Où êtes-vous ?

– Je suis avec les Brumes, dans la forêt de Roazhon. Nous marchons vers Karnag, vers les portes du Sid. Je dois les accompagner, duchesse. Les portes s'ouvrent pendant la nuit

de la Toussaint.

– Il faut que je vous voie, Bohem. Nous devons faire quelque chose.

– Oui. Je le sais. Je viendrai à vous dès que les Brumes auront franchi les portes du Sid. Où que vous soyez, je viendrai vous voir, Hélène.

– J'espère qu'il sera encore temps.

Je la garde encore tout contre moi. Comme pour lui enlever un peu de sa peur Partager sa douleur. Puis je la laisse partir. Je ne peux pas attendre. Je dois me réveiller. Les

Brumes. Karnag.

Pour le moment, oublier tout le reste. Ne plus penser qu'à ça.

Oublier, si je peux.

Le monde de Djar est un jeu de l'esprit.

Je peux le maîtriser. Je peux apprendre. Je le sens.

C'est un jeu de l'esprit. Mieux. Un jeu démon esprit.

Le monde de Djar est un jeu de mon esprit.

*

* *

Au soir du troisième jour, la pluie cessa enfin. Et alors que le soleil s'évanouissait lentement à l'ouest dans un ciel de velours parme, on vit soudain approcher les machines, ces

géants de bois sans visage, tout autour du palais. Les archers d'Emmer apparurent aussitôt entre les merlons, en haut des murs de pierre, parés pour cet assaut final.

Le siège du palais des Ducs allait donc commencer. Plus rien ne pouvait l'empêcher.

Les Galliciens poussèrent les pierrières et les trébuchets en première ligne, puis les tonnelons et les

beffrois juste derrière. Ceux-ci seraient avancés jusqu'aux remparts au tout dernier

instant, quand il faudrait entrer dans l'enceinte du palais.

Les soldats de Livain armèrent les machines de jet, et les archers, débouchant des ruelles, se mirent en place, formant deux longues lignes courbes. Parmi eux, des cavaliers tenaient

dressés torches et grands étendards. On devinait les blasons de Flandrie, de Vasteplaine, de Bleizis, et, bien sûr, les fleurs de lys dorées du drapeau de Livain. Puis ce fut au tour des

fantassins et des chevaliers de prendre place, en retrait, par bataillons si grands qu'ils débordaient jusque dans les grandes rues.

Soudain, tout redevint calme et silencieux. Les soldats s'immobilisèrent. Les machines, chargées, restèrent en place. Seuls bougeaient les derniers rayons du soleil, qui scintillaient

sur les surfaces mouillées ; puis ils disparurent si vite que bientôt le parvis du palais fut plongé dans l'obscurité. Les flammes des torches dansaient au milieu des soldats, comme

autant de cierges dans l'alcôve d'une chapelle.

Un long moment passa dans ce silence morbide, et la tension ne cessa de monter, lourde, pénible. C'était comme si le temps jouait avec une longue courroie qu'il étendait,

lentement, jusqu'à la faire céder sans que jamais, pourtant, elle ne casse.

Au bout de la rue du Marché, Livain était là, vêtu de son armure dorée, le regard posé sur son armée immense, la mine satisfaite. Ils avaient fait vite. En trois jours seulement ils

étaient parvenus à réorganiser les troupes et à amener la plupart des machines jusqu'au sommet de la ville. Il n'y avait pas de temps à perdre. Chaque jour qui passait risquait d'amener

à Capigesne de nouveaux renforts.

Le roi de Gallica hocha lentement la tête. Andréas Dumont Desbardes et le général Gœtta attendaient près de lui.

– Messieurs, faisons tomber le palais des troubadours ! déclara-t-il avec un sourire cynique.

Aussitôt, le général Gœtta avança vers les machines de guerre au milieu de la grande esplanade et, debout sur ses étriers, donna l'ordre de l'assaut.

Instantanément, les crochets qui retenaient les bras des pierrières et des trébuchets furent lâchés, et les boulets de pierre s'envolèrent au-dessus du parvis. Le vol des projectiles sembla

durer une éternité, allonger les derniers instants avant le premier impact. Puis les sphères de granit s'abattirent soudain sur le palais comme une tornade immense. La plupart

s'écrasèrent sur les remparts, emportant des bouts de mur dans un vacarme extraordinaire. D'autres tombèrent trop court ou à l'intérieur du palais. Les pots de résine brûlante

explosèrent en de multiples endroits. Les premiers incendies se déclarèrent ici et là, en haut de la longue façade.

Pendant que l'on rechargeait les machines, les archers de Gallica s'avancèrent vers les remparts. Le général Gœtta amena son cheval devant eux, puis, dressant son épée vers le palais,

il ordonna le tir d'une voix forte et grave. La première ligne, d'un seul geste, arma, puis décocha une volée de flèches embrasées vers les hourds et les tourelles. Les traits de flamme

décrivirent en sifflant une courbe régulière dans le ciel ténébreux avant de retomber sur la grande muraille. Les pointes claquèrent sur la pierre ou contre le métal des boucliers, se

plantèrent dans le bois ou dans la chair. La première salve sembla ne faire que très peu de victimes, car les soldats du palais étaient encore aux abris.

Soudain, à la surprise du général Gœtta, de courtes catapultes apparurent en haut des tours du palais. Et ce fut sur les archers de Gallica, cette fois, que les pierres s'abattirent. Ce

n'étaient pas d'immenses boulets comme pouvaient en jeter les trébuchets, mais des pavés en nombre. La nuée grise s'éparpilla dans le ciel et retomba, dispersée, sur les tireurs à l'arc,

sous le regard médusé du général Gœtta. Ils moururent par dizaines, réduits en bouillie par ces projectiles inattendus. Pris de panique, les archers se mirent à courir en tous sens.

– Reformez les rangs ! hurla le général, furieux, en remontant la cohue, au galop. Reformez les rangs, et tirez à volonté !

À l'autre bout du parvis, Dumont Desbardes s'impatientait. Il secoua la tête. Les soldats de Gallica n'étaient pas à la hauteur. Jamais des Miliciens du Christ ne se seraient ainsi

dispersés ! Mais pour le moment, il ne pouvait rien faire. Il fallait que les remparts tombent. Il se retourna vers ses hommes et lut sur leurs visages la même fièvre, le même

empressement. Il sourit. Bientôt, bientôt ils allaient pouvoir entrer dans la bataille. Et malgré les ordres de Livain, il irait lui-même, de sa main, occire Emmer Capigesne. Arracher la

vie au souverain de Brittia.

La plupart des archers, après cette vague de panique, reprirent position tant bien que mal, pendant que la deuxième ligne s'avançait, pleine de regards terrifiés.

– Tirez ! Au nom du Christ, tirez ! ordonna le général Gœtta du haut de son cheval.

Les archers décochèrent leurs flèches, bien moins ordonnées cette fois-ci.

– Encore, tirez encore !

Et alors, commença réellement la bataille. Les archers en haut des remparts se découvrirent enfin et se mirent à tirer eux aussi, à travers les créneaux, en hurlant la devise de la ville.

Les catapultes, que l'on pouvait recharger beaucoup plus vite que les lourdes machines de jet, lancèrent depuis le haut des tours une nouvelle volée de gros pavés qui firent encore de

nombreux morts au milieu de la place. D'un côté, les flèches déchiraient l'air, se plantaient dans la chair, et de l'autre, les os se brisaient, les corps étaient broyés sous cette pluie de

pierres. Les archers couraient, affolés, à travers les nuages de poussière qui s'élevaient ici et là.

Pendant un long moment, les flèches se croisèrent au-dessus du parvis, causant plus de victimes dans les rangs de Livain que dans ceux du palais, et le général Gœtta, voyant que

cette phase tournait en défaveur de son camp, donna l'ordre aux fantassins de passer à l'attaque.

Remontant à travers la ligne déconstruite des archers, roulant sur les cadavres, anciens ou nouveaux, ils poussèrent jusqu'aux remparts les tonnelons et les beffrois, se réfugiant

derrière ces tours immenses, puis grimpèrent à l'intérieur pour attaquer l'ennemi de face, pendant qu'au sol, d'autres fantassins hissaient les échelles. Les grandes barres de bois croisées

s'élevèrent les unes après les autres contre l'enceinte du palais. Certaines retombèrent aussitôt, repoussées par l'ennemi. D'autres tombèrent plus tard, quand plusieurs soldats déjà

avaient grimpé dessus.

Depuis les hourds, les archers d'Emmer projetèrent de la poix bouillante, puis décochèrent leurs flèches sur l'escarpe de pierre à la base du mur pour qu'elles rebondissent vers leurs

assaillants.

De l'autre côté de l'esplanade, les trébuchets furent à nouveau chargés.

Dumont Desbardes, voyant que les sapeurs s'apprêtaient à tirer, se précipita vers eux en criant.

– Le rempart droit, imbéciles ! Visez le rempart droit !

Les soldats, perplexes, se firent passer le mot et inclinèrent les machines comme il l'avait ordonné. Commença alors la deuxième salve des hautes machines de jet. Les boulets

s'envolèrent tous dans la même direction. Les premiers arrachèrent quelques pierres du rempart, puis des blocs plus grands. Les derniers firent s'écrouler un pan entier de la muraille, et,

sans attendre un seul instant de plus, le Grand-Maître de la Milice du Christ ordonna à ses chevaliers

de charger.

Les centaines de chevaux traversèrent en groupes le parvis au milieu du chaos et foncèrent au galop vers la grande brèche qui s'était ouverte sur le palais des Ducs. Ils franchirent les

décombres et les cadavres et se jetèrent dans la percée géante. De l'autre côté s'éleva aussitôt une rangée de hallebardes. Les premiers chevaux s'empalèrent sur les pointes acérées. Leurs

cavaliers tombèrent, assaillis par des fantassins en embuscade.

Les combats à l'épée s'engagèrent au milieu d'un grand nuage de fumée. Les lames tournoyèrent, s'abattirent violemment, tranchèrent, coupèrent, égorgèrent d'un côté comme de

l'autre. Fantassins et chevaliers s'affrontèrent dans une mêlée confuse, au milieu des gravats.

Pendant ce temps, l'assaut continuait sur le rempart de gauche. Les soldats de Livain arrivaient en haut des échelles et sautaient dans les courtines en hurlant. La plupart des archers

abandonnèrent leur arc et se saisirent de leur épée pour se défendre. Des corps tombaient du haut des parapets, d'autres se coinçaient, inertes, dans les mâchicoulis.

De l'autre côté des machines, tout au bout du parvis, Livain vit alors arriver vers lui un cavalier qui remontait des parties basses de la ville.

– Majesté ! cria-t-il en descendant de cheval précipitamment. Majesté, deux armées arrivent sur la ville. L'une par l'ouest et l'autre par le sud !

– Par le sud ? Est-ce l'armée de Chastel ? demanda le roi, pressant.

Le cavalier fit non de la tête, d'un air paniqué.

– Non, Majesté. Elle porte le blason de Willem, comte d'Arvert.

Le roi serra les poings et grimaça.

– Et par l'ouest ? demanda-t-il.

– Majesté, c'est… C'est…

– Parlez ! adjura le roi, hors de lui.

– Leur drapeau porte une couronne de diamants. C'est la bannière du royaume de Gaelia, Majesté.

Le roi poussa un grognement de rage.

– Allez me chercher le général Gœtta ! Il faut que nous partions à leur rencontre pour les intercepter plutôt que les laisser monter jusqu'ici. Je ne veux pas deux fronts différents pour

la même bataille !

– À vos ordres, Majesté.

Le soldat remonta à cheval et s'éloigna vers le centre du parvis.

Bohem fut arraché à sa stupeur rêveuse par les premiers rayons du soleil marin. La mer, à quelques pas de l'orée des bois, réfléchissait à travers les arbres la lumière blanche de l'astre

matutinal.

Ils avaient traversé toute la nuit la grande forêt qui longeait la côte du duché de Breizh. Les Brumes, regroupées derrière la ligne des louvetiers, semblaient de plus en plus éprouvées,

et certaines s'étaient même écroulées, sans vie, au milieu du cortège. Ils avaient dû abandonner, le cœur gros, les cadavres désolants de ces créatures merveilleuses et continuer,

inlassablement, à progresser vers l'ouest.

Mais la forêt était de moins en moins dense, et ils arrivèrent bientôt – Bohem et Bastian en tête – en vue du site de Karnag. Enfin. Leur destination finale. La promesse pour les

Brumes, peut-être, d'un havre de paix pour l'éternité. Si tout se passait comme ils l'espéraient. Et pour le moment, rien n'était venu troubler leur fabuleuse procession.

D'un geste du poing, le capitaine des louvetiers fit signe à ses hommes de s'arrêter. Le cortège s'immobilisa parmi les derniers arbres.

Bohem fit quelques pas en avant et découvrit, stupéfait, ce paysage de légende.

Éloignée de la mer, la plaine ondulée, parsemée d'herbes rares, s'étendait vers l'ouest où elle se terminait par une longue zone surélevée. Là, spectaculaire, baignée par la lumière, une

armée de hautes pierres se dressait vers les cieux, alignements superbes, comme autant de soldats de granit adressant au soleil un salut immortel.

C'étaient des centaines, non, des milliers de blocs gris, disposés à intervalles réguliers et qui envahissaient tout l'espace en rangées longues et parfaites. Tout au bout, à l'ouest,

quatre lignes formaient un grand carré, comme une enceinte au ras du sol, un espace sacré.

Bohem entendit arriver Mjolln, Bastian, Lœva et La Rochelle.

– C'est incroyable ! s'exclama Fidélité en s'approchant de lui.

Les trois autres vinrent à leur hauteur. Côte à côte, ils regardaient, stoïques, le panorama prodigieux. Lœva poussa un long soupir.

– Je suis venue ici des dizaines de fois, quand j'étais petite… Mais je suis toujours aussi éblouie !

– Mjolln ? demanda Bohem en se tournant vers le nain. Reconnais-tu quelque part ce qui était gravé sur le fronton du temple d'Ariel ?

Le nain posa un regard circulaire sur les rangées infinies.

– Ahum. C'est possible. Il n'y avait pas autant de pierres… La gravure, oui, je crois, ne représentait qu'une partie, hum, de ce site… Il faudrait s'avancer un peu, ahum, mieux

regarder les stèles.

– Vous croyez que ce sont vraiment les portes du Sid ? demanda La Rochelle.

Bohem hocha la tête.

– Je ne le *crois* pas ; j'en suis sûr ! Je le sens. Et la Licorne le sent, elle aussi.

Ils se tournèrent tous les quatre vers lui avec des regards étonnés. Il leur fit un sourire, puis sans s'étendre sur le sujet, il s'adressa à Bastian :

– Capitaine…

– Bohem ! coupa le louvetier. Ne m'appelez pas comme ça ! Je suis déjà assez gêné quand les autres le font !

– Bastian, corrigea Bohem, amusé, dites aux louvetiers de nous attendre ici. Laissez les Brumes se disperser un peu en retrait, dans la forêt. Mes amis et moi allons inspecter les

lieux d'un peu plus près.

– Entendu.

Le louvetier partit vers ses confrères d'un pas rapide.

Bohem et ses trois compagnons, quant à eux, se mirent en route vers les rangées de pierres.

*

* *

Quand le général Gœtta arriva au milieu de la grande rue qui descendait, à l'ouest, vers les remparts de la ville, il sut aussitôt qu'ils ne pourraient jamais arrêter l'armée de Gaelia.

Les hommes venus de l'île lointaine devaient être trente mille, peut-être plus… Ils étaient certes en nombre égal, mais il fallut peu de temps au général pour comprendre que ces

guerriers étranges comptaient chacun pour dix de ses soldats. Ils avaient le torse nu, le corps couvert

de peinture bleue ; leurs longs cheveux, de cette même couleur, retombaient dans

leur dos, noués de lanières de cuir. Ils étaient grands, beaucoup plus grands que la plupart des Galliciens et leurs bras étaient musclés comme ceux d'un forgeron. Ils avaient une allure

de barbares mais se battaient avec une agilité rare, une technique étonnante, et chacune de leurs attaques était comme une danse rituelle. Armés de marteaux et de masses d'armes, ils

marchaient sur l'ennemi sans crainte, frappaient encore et encore, se frayaient un chemin dans les lignes adverses à grands coups de moulinet.

C'était une vague massive et écrasante que rien ne semblait pouvoir arrêter, pas même les chevaliers de Livain, qui se faisaient renverser de leurs montures et finissaient au sol sous

les coups impitoyables des lourdes masses de fer noir.

Les soldats de Gaelia avaient déjà franchi la muraille effondrée et remontaient maintenant vers le centre de la ville. Vers lui.

Le général Gœtta jeta un coup d'œil aux six chevaliers qui l'escortaient. Le regard rivé sur lui, ils semblaient attendre ses ordres, impatients. Deux possibilités s'offraient à eux. Fuir

comme des lâches, ou descendre au galop sur l'ennemi, vers une mort certaine. L'officier secoua la tête. Comment avaient-ils pu en arriver là ? La victoire lui avait paru si simple, si

proche ! Les questions défilaient dans sa tête, terribles. Où était Livain ? S'était-il enfui, lui, ou était-il resté devant le palais avec ses hommes ? Et le comte d'Euzon, reparti vers le

sud-est de la ville, pourrait-il contenir l'assaut de l'armée d'Arvert ? Ou bien serait-il submergé lui aussi ? Et la Milice du Christ ? Il avait vu Dumont Desbardes et ses hommes

pénétrer dans le palais… Avaient-ils trouvé Emmer ? Et s'ils le trouvaient, s'ils le prenaient, forcerait-il ses hommes à renoncer ? Si, au contraire, Emmer l'emportait, qu'adviendrait-il

alors de Gallica ? L'idée que son pays puisse passer aux mains du roi de Brittia le terrorisait.

Soudain, les cris des soldats de Gaelia le sortirent de sa torpeur. Il redressa la tête. L'ennemi n'était plus qu'à quelques enjambées, en bas de la rue.

– Général, que fait-on ? le pressa un capitaine sur sa droite.

Il hésita. Il était encore temps de fuir. Mais pourrait-il supporter la honte ? Un général n'abandonne pas ses hommes. Mourir pour Gallica ? Toute sa vie il s'était préparé pour ce

moment-là. Mourir pour Livain. Donner son sang à la couronne… Oui, mais jamais il n'aurait pu imaginer que la chose était si terrifiante, quand elle était si proche !

Le général Gœtta se tourna vers ses hommes. Il inspira profondément.

Le général Gœtta se tourna vers ses hommes. Il inspira profondément.

– Retournons au palais ! lâcha-t-il enfin en tirant sur les brides de son cheval.

Il rabattit le bassinet de son heaume pour ne pas voir le regard accusateur de ses soldats, et il partit au galop.

Non. Il n'était pas prêt à mourir. Pas pour ce roi.

*

* *

Ils approchaient lentement du grand carré de pierres, au bout des alignements, quand Mjolln poussa un cri.

– Bohem ! Regarde ! Ahum ! La stèle, là, oui, au milieu ! C'est celle du temple d'Ariel !

– Tu es sûr ? demanda le jeune homme en accélérant le pas.

Mais il n'avait pas besoin d'entendre la réponse du nain. Oui, il lui semblait reconnaître, lui aussi, la forme du bloc de granit.

C'était une pierre foncée, lisse, arrondie, et contrairement aux autres tout autour, elle n'avait ni mousse ni marques blanches sur sa surface. Elle était pure, régulière, et se dressait au-

dessus de toutes les autres.

Bohem marcha encore un peu plus vite, le cœur battant, les yeux grands ouverts, puis, le regard levé vers la stèle, il s'arrêta un instant devant le carré de pierres. Il hésita. Les autres

s'étaient arrêtés derrière lui, et ils attendaient, silencieux. Bohem se décida à franchir la ligne de l'enceinte.

Là, il fut saisi par une impression aussi soudaine qu'étrange. Comme si son corps tout entier était entré d'un seul coup dans un nuage glacial. Et sa vue se troubla.

Je suis dans le monde de Djar.

Il se retourna, hésitant, et distingua la silhouette de ses trois compagnons de l'autre côté du carré de pierres. Là où il était lui-même l'instant d'avant. Ils étaient là, bien réels, à

quelques pas de lui, mais il avait le sentiment de les voir à travers une surface frémissante, une fine pellicule d'eau claire. Et il ne les entendait plus.

Je suis à côté d'eux, et pourtant je suis dans le monde de Djar.

Il porta une main tremblante à son visage, caressa lentement sa joue comme pour s'assurer qu'il ne rêvait pas.

J'y suis, et je n'y suis pas. Je suis ici et là. Dans les deux mondes à la fois.

Il se tourna à nouveau vers la stèle et fit quelques pas vers le centre du grand carré de pierres. Il avait l'impression d'être poussé par le vent de tous côtés, d'être porté par mille

courants d'air.

Je suis à la porte du Sid.

Il tourna lentement autour du monolithe, les bras écartés.

À la croisée des mondes. Le Sid. Les morts. Les vivants.

Et soudain, alors qu'il avait fait le tour complet de la stèle noire, il sentit la blessure à son ventre. Elle recommençait à lui faire mal. Si mal… Il se mit à respirer péniblement,

incrédule. La tête lui tournait.

Sortir Maintenant. Je dois sortir du carré de pierres.

Il se dirigea en titubant vers ses amis. Ses pieds lui semblaient de plus en plus lourds. Quelques pas encore. Il grimaça, avança une jambe, puis l'autre. Il tendit le bras devant lui,

les doigts écartés. Ses yeux voyaient de moins en moins bien. Le monde tournait autour de lui. Il sentait ses jambes vaciller sous son poids. Sa tête s'alourdir. Il allait tomber,

s'évanouir. Mais une main attrapa la sienne et le tira brusquement hors de l'enceinte.

Il s'écroula par terre de l'autre côté des pierres, à l'extérieur du grand carré.

– Bohem ! Ça va ?

Il reprit lentement ses esprits. Le monde redevint clair autour de lui. La Rochelle était agenouillé à ses côtés et lui tenait encore la main.

– Oui… Oui, je crois que ça va.

Il posa la main sur son ventre. La douleur avait à nouveau disparu. Il se releva en s'appuyant sur l'épaule du Compagnon, puis il se frotta les yeux.

– Ça va, répéta-t-il.

– Ahum… Que… Que s'est-il passé ? demanda le nain, troublé.

– Je ne sais pas, répondit Bohem en se retournant vers la stèle.

Je ne sais pas. Mais une chose est sûre. C'est la porte du Sid !

Il adressa un semblant de sourire à ses amis, mais ils ne paraissaient pas trouver la chose très réjouissante…

– Allons chercher les Brumes ! proposa-t-il toutefois en époussetant ses vêtements.

Ils le suivirent sans mot dire et se lancèrent des regards médusés.

*

* *

Emmer, posté en haut de la tour ouest du palais des Ducs, tapota sur l'épaule du général Chroce.

– Vous voyez, général ! Je vous l'avais dit ! Jusqu'au bout. Il faut croire jusqu'au bout !

L'officier, appuyé sur la pierre des merlons, observait la bataille à l'ouest de la ville avec un sourire perplexe.

– Majesté ! C'est… C'est un miracle ! Dieu vous a donc entendu !

Le roi haussa les épaules, et se saisit de son épée à sa ceinture.

– Dieu… ou le roi de Gaelia, peut-être !

Il sourit à son tour et agita son arme devant lui.

– À présent, tenons notre promesse, général ! Descendons nous battre auprès des nôtres !

– Avec plaisir, Majesté !

Les deux hommes se précipitèrent vers le petit escalier en colimaçon qui descendait dans la cour du palais. Ils arrivèrent côte à côte, au cœur de la bataille, et se jetèrent en criant aux

côtés de leurs soldats.

Emmer, dès le début du siège, avait revêtu une armure de cuir, beaucoup plus légère que son armure de plates, et il se déplaçait avec aisance. Il se faufila parmi un groupe de soldats

et se lança sur un chevalier de la Milice du Christ. Tenant son épée des deux mains, il donna un puissant coup de taille. Le chevalier para et repoussa l'épée du roi. Mais Capigesne

frappa à nouveau, de l'autre côté, et plus fort encore. Le chevalier rompit sur le côté et évita la lame de justesse. Emmer frappa une troisième fois ; les deux lames se heurtèrent à mi-

hauteur. Il lia l'épée de son adversaire, puis lui asséna un contre-taillant vers la gorge. La lame cogna contre le bas du heaume si fort qu'elle fit tomber celui-ci. Le chevalier perdit

quelque peu l'équilibre et fit un pas en arrière. Le roi en profita pour armer son épée d'un grand cercle au-dessus de sa tête et donna un violent coup de travers, bras tendus. La lame

décapita le Milicien sur-le-champ. Son corps s'écroula lourdement devant les pieds d'Emmer.

Où êtes-vous ? Je sais que vous êtes là. Je vous ai vu, tout à l'heure, depuis la tour de garde. Là, franchissant les remparts à cheval. Terrassant mes soldats.

Capigesne enjamba le corps inanimé devant lui et engagea le fer avec un deuxième Milicien. Ils échangèrent plusieurs coups, parades et attaques, mais le roi encore une fois l'emporta

rapidement. Il enfonça sa lame dans les tripes de son adversaire, et se précipita vers un troisième.

Je finirai par vous trouver. Dussé-je les tuer tous. Un par un. Mais je vous trouverai. Je sais que vous êtes là, et c'est vous que je veux.

Emmer semblait invincible. Ses gestes étaient de plus en plus violents, mais toujours précis. Il avait appris dès sa plus tendre enfance les secrets de l'escrime auprès des meilleurs

maîtres d'armes du royaume de Brittia, et il se battait avec force et courage. Les uns après les autres, il renversait ses ennemis, et chaque fois que tombait l'adversaire, il fouillait la

foule du regard pour trouver celui qu'il cherchait. Il en tua dix, onze, douze peut-être, avant d'apercevoir enfin l'homme qu'il voulait.

Abattant son épée de droite et de gauche, dressé sur son cheval, il était là, enfin, à quelques pas de lui, avançant vers le grand donjon, et sur son manteau blanc le sang se mêlait au

rouge de la croix pattée qu'il portait à l'épaule.

Vous êtes à moi, Grand-Maître.

Emmer esquiva un coup de lame qui venait de la droite, et sans même riposter il se précipita vers Andréas Dumont Desbardes, le regard brillant. Contournant son adversaire par la

gauche, il grimpa sur le perron du donjon et se tint debout face à lui, les bras le long du corps, comme pour le défier.

Pour vous, ma reine. Pour vous, et en votre nom. Mon épée pour votre pardon. Je tuerai celui-ci, qui emporta votre fidèle Valérien. Je vengerai votre ville, Hélène. Votre ville que

j'ai mise à feu et à sang. Pardonnez-moi, Hélène. Pardonne-moi, petit troubadour. Et que Dumont Desbardes trépasse sous ma lame !

Le Grand-Maître, perché sur sa monture, aperçut enfin le roi. Il leva son épée, sortit son cheval de la mêlée confuse au milieu de la cour et le fit avancer vers la grande tour carrée.

Emmer ne bougeait toujours pas.

Dressé comme ce vieux chêne qui résiste aux tempêtes.

Le Grand-Maître sortit son pied droit de l'étrier et descendit lentement de cheval. Il fit quelques pas vers les grandes marches, puis salua le roi de Brittia d'un geste de tête. Il

acceptait le défi, avide, semblait-il, d'une nouvelle victoire.

Emmer lui rendit son salut, et les deux hommes se mirent en garde.

Dumont Desbardes fit quelques pas de côté, puis monta les marches une à une jusqu'au perron. La pointe de son épée, tendue devant lui, immobile comme la pierre.

Sous leurs heaumes de fer, les deux hommes se dévisageaient dignement. Puis ils se mirent à tourner, doucement, réduisant à chaque pas la distance qui les séparait. Face à face, ils

amenèrent les plats de leurs épées l'un contre l'autre. Les lames se frottèrent en silence. Puis soudain, Emmer donna la première attaque. Avançant le pied droit, il porta un coup d'estoc

direct. Le Grand-Maître écarta sa lame du fort de l'épée.

Emmer se remit en garde, relâchant un instant ses muscles. Puis il frappa à nouveau, de taille, vers le buste de son adversaire. Dumont Desbardes esquiva d'une garde courte et

riposta. Emmer se baissa et évita la lame au-dessus de sa tête.

Je ne suis pas Valérien, Andréas. Je ne tomberai pas comme lui. Mon sang ne finira pas entre les plis de votre manteau blanc.

Le Grand-Maître envoya un moulinet vertical. Emmer esquiva en sautant sur la droite et en profita pour viser le flanc découvert de son adversaire. Mais celui-ci tourna sur son élan et

évita le coup en s'éloignant.

Les deux hommes se replacèrent, face à face. En bas des marches, les combats faisaient encore rage et se rapprochaient d'eux. Mais ils ne se laissèrent pas distraire et engagèrent à

Les deux hommes se replacèrent, face à face. En bas des marches, les combats faisaient encore rage et se rapprochaient d'eux. Mais ils ne se laissèrent pas distraire et engagèrent à

nouveau le fer.

Patience. J'enfoncerai ma lame dans votre gorge. Votre corps pourrira au charnier comme vous

avez laissé pourrir le corps de mes frères.

Emmer enchaîna plusieurs coups. Martel, coups de revers, il avança sur l'ennemi en le submergeant d'attaques variées, à la tête, au torse, sur les jambes. Dumont Desbardes para les

coups avec dextérité, mais fut contraint de reculer. Il arriva bientôt contre le mur du donjon. Emmer arma son épée par-dessus son épaule et abattit le tranchant d'un coup sec. Le Grand-

Maître roula contre le mur pour esquiver. La lame du roi tinta contre la pierre mais ne se brisa pas.

Le Milicien saisit l'occasion et riposta, l'arme à mi-hauteur. D'un seul coup de la pointe, il atteignit le roi à l'estomac, mais sans force. La lame ricocha sur l'armure de cuir. Emmer

fit un pas en avant et donna un violent coup de coude au visage de son rival. Dumont Desbardes fut projeté en arrière et se rattrapa sur le mur du donjon.

Il pare tous mes coups. Je dois trouver son point faible. Tout homme a un point faible. Un coup dont il ne connaît pas la parade. Une botte secrète. Oui. Ma *botte secrète.*

Capigesne commença alors à reculer, lentement.

Venez sur moi, Grand-Maître.

Dumont Desbardes se mit en garde basse, l'épée le long de sa jambe d'attaque, puis il avança vers le roi. Emmer continua de reculer, mais de moins en moins vite, laissant le

Milicien remonter lentement sur lui et le laissant croire à une ouverture en relâchant la main droite de sa garde. Le Grand-Maître fit aussitôt un pas en avant et tomba dans le piège en

donnant un coup d'estoc, droit devant. Le roi, qui attendait l'attaque, pivota le torse sur la gauche, et tendit sa main libre pour attraper le bras du Milicien, le poussa de toutes ses

forces pour le faire tourner et envoya un violent coup circulaire de la main gauche, imparable, vers la hanche. La lame entailla le haubert de Dumont Desbardes et s'enfonça dans la

chair.

Le Grand-Maître perdit l'équilibre et tomba sur le côté, tout près de l'escalier.

Je pourrais vous achever, maintenant. Mais levez-vous, Andréas. Je veux vous voir mourir debout.

Le Milicien resta un court instant sur le dos, se demandant sans doute pourquoi Emmer n'attaquait pas, puis il roula sur le côté et se releva aussi vite que possible. Un pied descendu

sur la première marche, il se mit en garde d'une main, et de l'autre, essuya instinctivement le sang qui coulait à sa taille.

Au même instant, alors qu'il s'apprêtait à lancer une nouvelle attaque, Emmer reçut une pierre en pleine face, venue du centre de la cour. Le gros caillou enfonça son heaume et le roi

tomba à la renverse, sonné.

Il secoua la tête et se redressa pour voir son adversaire.

Dumont Desbardes n'avait pas bougé.

Vous me laissez me relever, Andréas. Je ne vous épargnerai pas pour autant.

Emmer se remit rapidement sur ses jambes.

Les deux hommes avancèrent l'un vers l'autre, la garde à la même hauteur, et encore une fois leurs épées se touchèrent. Ils tournèrent ainsi, lame contre lame, au milieu du perron.

Capigesne eut soudain l'impression que les combats derrière eux s'éloignaient. Il se demanda si c'était une illusion, ou si ses troupes prenaient enfin le dessus.

Qu'importe ! Je dois me concentrer. Vous n'avez pas su parer ma première botte, Grand-Maître ? Essayons la deuxième !

Le roi s'avança et arma sur la gauche. Mais Desbardes fut plus rapide et frappa vers l'épaule. Emmer arrêta la lame de justesse, mais le Milicien lui envoya un coup au visage du

pommeau de son arme.

La tête du roi partit en arrière, et au moment où il la redressait, il prit un violent coup de taille sur la cuisse. Retenant un cri de douleur, il fit un pas en arrière et se remit en garde. Il

ne baissa pas les yeux pour voir sa blessure : le Grand-Maître armait à nouveau. L'épée du Milicien s'éleva dans l'air et s'abattit en biais vers son cou. Emmer para du fort de la lame et

arrêta l'attaque juste devant son visage. Les deux hommes étaient face à face, presque à se toucher, leurs épées croisées entre leurs deux visages.

Aussitôt, Capigesne, reculant le buste, força l'épée de son adversaire vers le sol, puis, levant le genou, il lui envoya un coup de pied au ventre pour le repousser en arrière. Le Grand-

Maître fut projeté contre le mur à nouveau. Son armure cogna avec bruit contre la pierre du donjon. Le roi se rua immédiatement sur lui, armant son épée sur la gauche pour feindre une

taille. Dumont Desbardes para au dernier instant en oblique, le coude devant le visage et la pointe vers le sol. Les deux lames se rapprochèrent, mais juste avant l'impact, Emmer dévia

la pointe, et de taille son coup devint estoc. La lame glissa le long du tranchant d'Andréas, se faufila entre ses bras levés et s'enfonça, droite et précise, sous sa pomme d'Adam. Le

bout de l'épée ressortit par la nuque du Milicien et se planta entre deux pierres.

Pour Hélène !

Le roi dégagea sa lame d'un coup sec et avant que le corps du Grand-Maître ne s'écroule il lui trancha la gorge d'un revers violent.

La tête du Grand-Maître fut projetée vers la droite tandis que son buste inanimé s'affaissait le long du mur.

Emmer poussa un cri de rage victorieuse, puis il se retourna.

Il regarda la cour du palais et sourit sous son heaume. Les combats avaient pris fin. Les soldats de Livain et les chevaliers de la Milice du Christ, s'ils n'étaient pas morts, s'étaient

rendus.

Contre toute attente, et grâce à Gaelia et au comte d'Arvert, ils avaient gagné cette guerre ! Emmer ferma les yeux un instant et pensa à son épouse.

Puis il rouvrit les paupières et il vit alors dans la pénombre un groupe de soldats qui portaient un homme vers l'hospice, trébuchant au milieu des cadavres et des soldats blessés.

Reconnaissant l'officier qu'on transportait ainsi, il descendit rapidement les marches et se précipita vers eux en boitant, la cuisse ensanglantée.

– Général ! souffla-t-il en prenant la main de Chroce, soutenu par ses soldats.

– Majesté… balbutia le militaire. Ne… Ne vous inquiétez pas, ce n'est rien de grave… J'ai reçu un mauvais coup à l'épaule, simplement.

Le roi hocha la tête, rassuré.

– Majesté… Nous avons gagné, Majesté.

– Oui. Jusqu'au bout, mon ami. Jusqu'au bout. Et Livain ?

– Il s'est enfui avec ses derniers hommes…

Emmer secoua la tête.

– Je vous l'avais dit, général. On gagne les batailles avec le cœur…

Le roi regarda le groupe s'éloigner, puis il partit vers la grande porte, qui brûlait encore.

On raconte que lorsqu'il arriva sur le parvis du palais des Ducs,

Emmer Capigesne vit devant lui les corps de dix-huit mille soldats.

*

* *

À la tombée de la nuit, les louvetiers sortirent de la forêt et formèrent une longue colonne vers les alignements de pierres pour protéger le passage des Brumes.

La nuit de la Toussaint, en cette année 1154, fut une nuit de pleine lune, et les Brumes marchèrent lentement dans une lumière blafarde. Les unes derrière les autres, elles traversèrent

les longues rangées de pierres de Karnag. Les louvetiers, pour la dernière fois, posèrent leur regard sur ces créatures de légende qu'ils avaient jadis pourchassées et ils admirèrent la

beauté unique de l'instant. Aucun d'eux ne voulait oublier cette dernière image, jamais.

Les derniers pas des Brumes sur la terre des hommes.

Les loups étaient les plus rapides. La queue basse, ils frôlaient le sol, se faufilaient entre les blocs de granit et jetaient des regards craintifs autour d'eux. Leurs yeux jaunes brillaient

dans la nuit, magnifiques, et leur fourrure, blanche ou grise, se confondait avec la couleur des pierres. Derrière eux, la Licorne guidait les autres Brumes d'un pas majestueux. Sa longue

corne d'ivoire, pointée vers la stèle lointaine, semblait indiquer le chemin. Après elle, les dernières chimères, une dizaine tout au plus, avançaient d'un pas lourd, secouant par moments

leur crinière de lion. Puis venaient quelques bayards, des vouivres, des piternes… Il en manquait tant, à présent ! La forêt, derrière elles, abritait les corps immobiles de celles qui

n'avaient pu tenir jusqu'ici.

Le cortège arriva enfin devant le carré de pierres au milieu duquel se dressait le monolithe sombre. Une à une, les Brumes entrèrent, hésitantes, dans l'enceinte dessinée sur le sol par

les quatre lignes de blocs gris.

Bohem, debout en haut d'un tumulus qui surplombait la plaine, regardait les créatures se rassembler dans le ventre de Karnag, les yeux emplis de larmes. Il espérait qu'elles ne

ressentiraient pas la douleur et l'impression étrange qu'il avait ressenties, lui, en approchant de la stèle.

– Merci, Bohem. Merci !

– Merci à mus, Licorne. Et pardon ! Pardon pour ce que nous vous avons fait.

– Nous ne t'oublierons jamais, Liberté…

Le jeune homme ne répondit pas. La gorge nouée, il poussa un long soupir peiné et regarda les dernières Brumes franchir la ligne droite des pierres.

Attendre. Il ne restait plus qu'à attendre, maintenant. Mais attendre quoi ? Il n'en était pas sûr… Si Chrétien de Troyes ne s'était pas trompé, si la gravure du temple d'Ariel était

correcte, alors, peut-être, les portes du Sid s'ouvriraient-elles cette nuit. Oui, mais comment ? Et à quel moment ? Combien de temps devrait-il rester ici, devant ce spectacle

magnifique et terrifiant à la fois ?

Bohem ferma les yeux. Il n'arrivait pas à concevoir qu'il ne les verrait plus jamais. Aucune d'elles. Ni la Licorne, ni les loups, ni les chimères… Mais c'était mieux ainsi. Oui, bien

sûr, elles n'avaient pas le choix. Ce monde n'était plus fait pour elles, et elles n'étaient peut-être plus faites pour ce monde. Elles allaient appartenir au Sid, maintenant, et pour

l'éternité.

Oui. Il devait le croire, il devait l'accepter. Mais bien qu'il fût heureux pour elles, cela lui déchirait le cœur. Il avait rêvé des Brumes depuis qu'il était enfant. Il était presque né au

milieu d'elles. Les premières semaines de sa vie, il les avait passées parmi les loups. Évidemment, il ne pouvait pas s'en souvenir, mais il le sentait. Il l'avait toujours senti. Même si

Mjolln n'était jamais venu le lui raconter, il aurait fini, un jour, par le découvrir par lui-même. Par se souvenir. Sa mère l'avait confié aux Brumes avant de mourir. Il avait grandi sous

leur regard bienveillant, et il ne pourrait jamais l'oublier.

Mais il devait les laisser partir, maintenant. Et continuer, ici, sans elles, ce qu'il avait à faire. Retrouver Vivienne, puis rejoindre Hélène, comme il l'avait promis. S'occuper des

Bons Hommes aussi… Tenir toutes ses promesses, et bâtir, jour après jour, avec les siens, avec les Compagnons, avec *ses* compagnons, le monde dans lequel il avait envie de vivre.

L'heure du repos n'était pas encore arrivée.

Bohem, bercé par la nostalgie, hypnotisé par le spectacle des Brumes, se laissa lentement emporter dans le monde de Djar.

J'espère que je les reverrai, ici au moins. Djar est un jeu de mon esprit. Il sera une alcôve pour les recevoir. J'espère qu'elles viendront me voir, depuis le Sid.

Que le lien ne sera pas rompu.

Une voix s'élève parmi les Brumes et m'appelle. Oui. Comme un chant lointain porté par le souffle

du vent. Je reconnais cette voix. C'est celle d'un vieil ami. Une voix que je n'ai

pas entendue depuis longtemps. Et c'est une voix si triste !

Je t'entends, Zao. Mon loup. Mon loup gris. Tu es donc là ? Dans le cercle de pierres. Tu vas me manquer, Zao, toi plus que toutes les autres, encore. Mais tu dois partir, toi

aussi… Là où vous ne mourrez plus. Souviens-toi, je t'ai sauvé du bûcher, Zao, pour que tu vives. Tu dois vivre, avec les tiens, au cœur du Sid.

aussi… Là où vous ne mourrez plus. Souviens-toi, je t'ai sauvé du bûcher, Zao, pour que tu vives. Tu dois vivre, avec les tiens, au cœur du Sid.

Alors adieu, Zao. Nous nous reverrons peut-être dans le monde de Djar… Oui ! Revenez me voir ici, mes Brumes. Ici.

Bohem ouvrit lentement les yeux et il les regarda encore une fois, serrées les unes contre les autres, attendant leur dernier voyage. Il pouvait sentir leur peur et leur espoir. Leur joie et

leur tristesse. Il ressentait les mêmes émotions, comme s'il allait devoir partir, lui aussi.

Et puis soudain, alors que les louvetiers, ébahis, commençaient à se regrouper autour du grand carré de pierres, Bohem crut voir du coin de l'œil des silhouettes de l'autre côté des

alignements, à la lisière de la forêt.

Le louvetier serra les poings. Il n'avait pas besoin de regarder. Il devina aussitôt qui étaient les hommes qui avançaient dans la nuit. Il avait espéré jusqu'au dernier instant qu'ils ne

les trouveraient pas. Mais il s'était préparé. Il savait qu'ils allaient venir.

Alors, il se tourna vers eux. Vers lui.

Lailoken.

*

* *

Fidélité La Rochelle, au pied du tumulus, debout devant les Brumes, fut le premier à les apercevoir. Il attrapa le bras du nain, à côté de lui.

– Mjolln, regarde !

Le Cornemuseur tourna la tête et les vit à son tour, ces silhouettes sombres se découpant dans la lumière de la lune, qui avançaient sur eux. Il fronça les sourcils, fit quelques pas en

avant en plissant les yeux pour essayer de mieux voir malgré l'obscurité. Puis il reconnut les deux druides et leurs Magistels, et les Aïshans autour d'eux. Aussitôt, il porta la main à

la poignée de sa dague.

– Nous ne devons pas, non, les laisser approcher ! Ahum.

Le nain se retourna vers le capitaine des louvetiers.

– Bastian ! Dites à vos hommes de se regrouper, oui. De se regrouper, tahin, et de se préparer à se battre !

– À se battre ? répliqua le louvetier, interloqué.

– Oui, répondit le nain en désignant les silhouettes qui approchaient de l'autre côté de la plaine. Ahum, vous allez faire ce que vous êtes venus faire, Bastian. Ça, oui. Louvetiers,

vous allez devoir protéger les Brumes !

Bastian acquiesça lentement, regarda les hommes qui avançaient au milieu des longues lignes de pierres, puis il se retourna vers ses confrères et leur donna l'ordre de se préparer au

combat.

– Mes frères ! cria-t-il. Laissez vos arbalètes et prenez vos épées ! Nous allons devoir nous battre en combat rapproché ! Pour les Brumes ! Pour la Licorne !

*

* *

– Je t'avais dit, Bohem, que je serais là... Je ne mens jamais.

– Oui. Je t'attendais, Lailoken. Je t'attendais, Merlin… Bien sûr. Merlin le Merle blanc.

– Alors, ne m'attends plus, Bohem, car je suis ici. Souviens-toi, je suis celui par qui tu vas périr. Cette nuit.

– Où est Vivienne ?

– Tu ne la reverras jamais, Bohem. Jamais. Puisque tu dois partir. Mais, en revanche, je peux te proposer un marché.

– Où est-elle ?

– Cela ne te servirait à rien de le savoir, puisque ce soir, quoi qu'il advienne, tu ne seras plus de ce monde.

– Que me veux-tu, Merlin ? Pourquoi t'acharnes-tu ainsi ?

– Oh, je n'ai rien contre toi en particulier, mon enfant. Mais tu comprends, je dois prendre ta place. Je dois être le nouveau Samildanach. Je ne peux donc pas faire autrement, je

suis désolé… Ce soir, tu dois quitter ce monde. Mais Vivienne, je peux lui laisser la vie sauve, si tu me facilites les choses…

– Pourquoi veux-tu prendre ma place, Lailoken ? Crois-tu vraiment qu'elle soit si enviable ?

– Parce que tu ne comprends pas ton rôle. Tu ignores tout du Saîman. Et parce que je meurs, Bohem, comme les Brumes. Et tu mourrais aussi, toi, de cette blessure que tu as au

ventre, si tu n'étais le Samildanach. Mais tu ignores tout. Tu es une erreur de la Moïra. Le Saîman ne doit pas disparaître. Et je saurai, moi, le faire renaître. Toi tu n'y comprends

,

rien…

– Le Saîman ? À quoi sert le Saîman ? Tu parles de choses qui ne concernent plus notre monde. De choses que ma mère a combattues. Le monde change, nous devons l'accepter,

Lailoken, trouver notre place. Les Brumes s'en vont, et le Saîman disparaît. C'est ainsi. Et c'est peut-être mieux. C'est ce que voulait ma mère, et je crois que je comprends

pourquoi, maintenant. Le Saîman n'a plus sa place dans ce monde, Lailoken, la magie n'a plus sa place : elle était une malédiction pour les hommes. Elle les a séparés, elle les a

opposés. Nous devons la laisser disparaître…

– La laisser disparaître ? Pour la remplacer par quoi ?

– Rien. Les hommes n'ont besoin de rien. C'est en eux qu'ils doivent trouver les réponses. C'est seuls qu'ils doivent construire leur route. Seuls, mais ensemble.

– Ha ! Verbiage de Compagnon ! Tu récites bien ta petite leçon, Bohem. Mais non, Compagnon, non… Tu ignores tant de choses ! Allons, accepte mon marché, et Vivienne aura

la vie sauve. Donne-moi la bague du Samildanach et rejoins les Brumes devant la porte du Sid. Toi qui voulais tellement être auprès d'elles ! Prends la place de la Licorne. C'est

tout ce que je te demande, Bohem. Et c'est la solution la plus simple, pour toi. Si tu refuses, je te tuerai, je tuerai Vivienne, et je viendrai prendre moi-même la bague autour de ton

cou, de toute façon.

– Pourquoi veux-tu que je prenne la place de la Licorne ?

– Tu ne pourrais pas comprendre, Bohem. J'ai besoin d'elle et de ta bague. Et j'ai besoin que tu meures, ou au moins que tu entres dans le Sid. C'est à toi de choisir ; Si tu veux

mourir, c'est ta liberté. Si tu veux vivre, alors, entre dans le Sid. Car ici, c'est toi qui n'as plus ta place. Je suis le prochain Samildanach.

*

* *

En bas de la plaine, les guerriers aïshans, les druides et leurs Magistels se mirent soudain à courir vers le carré de pierres. Le bruit sourd de leurs pas sur la terre s'éleva dans la nuit

comme le roulement menaçant des tambours de guerre.

– Lœva, reste ici ! Reste près des Brumes.

La Rochelle donna une épée à la jeune fille au cas où elle aurait besoin de se défendre, puis il se tourna vers Mjolln et Bastian.

– Mes frères, allons-y ! Nous ne devons en laisser passer aucun !

Les trois amis descendirent côte à côte, suivis de près par la centaine de louvetiers. Ils marchèrent d'abord, puis accélérèrent le pas, et enfin, ils se mirent à courir, de plus en plus

vite, fonçant droit sur l'ennemi, les armes en garde, le regard furieux, La Rochelle serra son poing sur son épée et l'éleva vers le ciel. Il entendit Mjolln, à côté de lui, pousser son cri

de guerre dans la langue ancienne des nains de Gaelia :

– Alragan !

Les deux armées se rapprochèrent rapidement, courant l'une vers l'autre, inexorablement, et se rencontrèrent enfin au milieu des alignements de granit. Le choc frontal fut d'une

violence effroyable. Des dizaines de louvetiers et de nombreux Aïshans moururent dans les tout premiers instants du combat, empalés sur les épées tendues, décapités ou démembrés.

Les gerbes de sang scintillèrent sous les rayons de lune, et le combat sombra rapidement dans un chaos ignoble.

Les louvetiers étaient beaucoup plus nombreux – plus du triple en vérité – mais ils étaient loin d'avoir l'expérience des Aïshans ou la maîtrise des Magistels.

Le combat s'annonçait difficile, d'un côté comme de l'autre.

Les druides se battaient derrière leurs Magistels, une dague dans une main et un bâton dans l'autre. Ils n'avaient plus le Saîman, mais ils connaissaient encore l'art du combat.

Henon, le Grand-Druide, se défendait avec une agilité étonnante malgré son grand âge. Son bâton fendait l'air avec force et vigueur, s'abattait sur le crâne de ses adversaires, fauchait

leurs jambes, brisait leurs os. Au milieu de cette meute confuse, il se battait avec une rage folle, comme si c'était la dernière fois. Et ça l'était sans doute.

Les Aïshans, eux aussi, mettaient toute leur furie dans la bataille. Ils avaient une revanche à prendre contre les compagnons de Bohem, et ils savaient que c'était leur dernière chance

de satisfaire leur maître, Lailoken. Cette fois-ci, ils n'avaient pas le droit à l'erreur. Ils se jetaient sur les louvetiers en hurlant, élevaient dans l'air leurs lourdes épées et frappaient avec

une violence terrifiante. En force, ils traversaient les lignes ennemis, décapitaient, empalaient, écrasaient, puis se retournaient pour repartir vers le cœur de la mêlée.

Mais les louvetiers se défendaient avec courage et essayaient de repousser l'ennemi le plus loin possible du cœur de Karnag.

*

* *

– Lailoken, je ne te donnerai ni ma vie ni ma bague. La Licorne et toutes les Brumes vont entrer dans le Sid. Tu ne peux plus nous en empêcher. Et je refuse de t'affronter.

Rappelle tes Aïshans. Rappelle tes druides. Tout cela ne sert plus à rien. Ces hommes meurent pour rien. Je t'en prie, Lailoken, nous ne devons pas nous affronter. Nous devons

trouver une troisième voie.

– Il n'y a pas de troisième voie, Bohem.

– Alors, construisons-la !

– Bohem, ne sois pas ridicule ! C'est écrit. Je serai le nouveau Samildanach. Allons, tu as encore une chance de sauver Vivienne. Donne-moi la bague et va prendre la place de la

Licorne. Je t'offre la liberté d'entrer dans le Sid, Bohem. Je t'offre l'éternité…

– Je n'ai que faire de l'éternité ! Ce que je veux, c'est Vivienne. Dis-moi où elle se trouve…

– Non. C'est ta dernière chance, Bohem. Je te le demande pour la dernière fois.

Je le vois à présent. Je le vois devant moi, qui se retourne et me regarde. Nous sommes sur un

désert de soufre et sous un ciel de sang. Ses peaux de bête. La gueule du loup sur

son crâne. Ses yeux rouges. Comment oublier ce visage ? Terrifiant, et pourtant…

Pourtant, je n'ai pas peur. J'ai presque pitié de lui. Que se cache-t-il sous ces yeux de sang ? Que se cache-t-il derrière ce regard de haine ?

*

* *

Au milieu de la bataille confuse qui avait envahi la plaine de Karnag, Fidélité se jeta soudain sur Henon, le Grand-Druide. Le Compagnon, qui avait forgé lui-même son épée, la

maniait avec une agilité étonnante pour un garçon de son rang. Il avait beaucoup appris, au côté de Mjolln. Portant son arme des deux mains, il frappait fort et visait juste. Mais son

adversaire, en druide aguerri, esquivait chaque coup avec une grâce surprenante. Il tenait son bâton d'une seule main, le faisant siffler dans l'air à chacun de ses gestes, et dans l'autre il

tenait une longue dague. La robe blanche du vieil homme claquait à chacune de ses parades. La Rochelle arrêta un instant l'enchaînement de ses coups et se mit en garde pour reprendre

son souffle. Le Grand-Druide en profita pour abattre son bâton vers l'épaule gauche du Compagnon. Celui-ci l'évita de justesse et riposta aussitôt en donnant un coup d'épée de travers,

du tranchant de son arme. Henon tourna sur lui-même et se retrouva derrière lui. Il asséna un coup dans les jambes du jeune homme et le fit tomber au sol.

La Rochelle vit arriver le bâton du Grand-Druide au dernier instant et pencha la tête sur le côté juste avant l'impact. Le bois s'enfonça dans la terre juste à côté de son oreille. Fidélité

le saisit aussitôt de la main droite et tira dessus violemment. Le Grand-Druide fut entraîné vers l'avant mais se ressaisit quelques pas plus loin. Le Compagnon se releva aussitôt et se

remit en garde.

Je ne sais pas qui vous êtes, vieil homme, mais mus ne passerez pas.

Il arma son épée derrière lui, fit un pas en avant, feinta et, au lieu de frapper son adversaire, donna un violent coup de taille dans le bâton du Grand-Druide. Le bois se coupa en deux.

La Rochelle enchaîna en frappant de la pointe de l'épée. Henon repoussa la lame encore une fois. Fidélité tourna aussitôt sur lui-même pour envoyer un coup horizontal puissant. Le

Grand-Druide essaya de parer, mais son bâton était trop court et l'arme du Compagnon l'atteignit en pleine hanche. Le vieil homme se plia en deux, hurlant de douleur. Mais en se

relevant, ayant gardé sa dague dans la main gauche, il parvint à porter un coup à son adversaire. Fidélité esquiva en rompant sur la gauche, puis frappa à nouveau, plus haut et plus fort

cette fois. La lame du Compagnon atteignit le Grand-Druide en pleine gorge et s'enfonça dans la chair. Henon lâcha ses armes, les yeux écarquillés. Il porta les mains à son cou

ensanglanté, poussa un grognement rauque, puis s'écroula, sans vie.

Je pourrais le tuer, sans doute. Ici, dans le monde de Djar. Par la force de mon esprit. Mais je dois trouver une troisième mie. Pour Aléa. Réussir ce qu'elle n'a pas fini…

Pour les Brumes, pensa le jeune homme, bouleversé, *pour les Brumes !*

Le Compagnon adressa un dernier regard au corps du vieil homme, puis il se retourna vers la mêlée. Le combat devenait de plus en plus violent. Mjolln, juste devant lui, s'était

précipité sur le Magistel du Grand-Druide… Il se battait avec une telle rage que La Rochelle se demanda s'il ne réglait pas avec le guerrier une histoire ancienne… Une vieille

vengeance.

La Rochelle tourna la tête et vit à quelques pas de lui un louvetier tomber au sol, les entrailles grandes ouvertes. Il se rua aussitôt sur l'Aïshan qui se tenait debout devant le corps

inerte, la hache pointée vers le bas au bout de ses deux bras tendus. Fidélité arma son épée derrière sa nuque et envoya un puissant moulinet horizontal. Le guerrier releva sa hache à

temps et arrêta la lame devant lui. Puis, abaissant son arme, il força l'épée du Compagnon vers le sol. La Rochelle eut le réflexe de ne pas résister et, au contraire, plia le poignet pour

échapper à la prise crochue de la hache. Il dégagea son épée, fit un pas en arrière, remonta la pointe et avança d'un seul coup vers son ennemi. La lame s'enfonça dans la poitrine

dénudée du guerrier.

– La Rochelle ! Derrière toi !

Le Compagnon se baissa juste à temps, grâce à l'avertissement de Mjolln. Il entendit siffler au-dessus de lui la lame épaisse d'une épée. Il fit volte-face en se redressant, et para

aussitôt un deuxième coup violent. L'homme devant lui n'était pas un Aïshan. C'était un autre Magistel. Il n'y en avait que deux sur le champ de bataille, mais à eux seuls ils faisaient

plus de morts que trois ou quatre louvetiers réunis. Fidélité ne se laissa pas impressionner et riposta rapidement, frappant de taille et d'estoc. Les deux épées se heurtèrent avec bruit, et

progressivement, alors qu'il avait frappé le premier, les coups du Compagnon cessèrent d'être des

attaques pour se transformer en défenses. Le Magistel était plus rapide, beaucoup plus

rapide, et La Rochelle commença à reculer sous les coups incessants de son adversaire.

– Mjolln ! appela-t-il, au secours !

Le nain était à côté de lui, mais il était encore aux prises avec l'autre Magistel.

Fidélité para encore un coup, puis un autre. Le guerrier frappait de plus en plus fort. Et soudain, le Compagnon manqua une parade basse et reçut un coup d'épée en plein genou.

Il entendit l'os se briser et sentit aussitôt après une douleur insupportable. Il leva légèrement la jambe et se mit sur la pointe du pied pour ne plus être en appui sur son genou.

Abasourdi, il faillit perdre l'équilibre. Le Magistel en profita pour élever son épée derrière sa tête et abattre un coup encore plus puissant vers le forgeron. Mais avant que la lame ne

puisse atteindre La Rochelle, le guerrier reçut un grand coup de pied sur le tibia, si fort que sa jambe céda sous lui et qu'il s'écroula de tout son poids sur le sol. Mjolln, qui venait de

sauver la vie du Compagnon, sauta sur le corps du Magistel et lui enfonça son épée dans le cou.

– Et de deux ! s'exclama le nain fièrement. En souvenir de Faith !

Fidélité adressa un signe de tête reconnaissant au nain, et s'apprêta à parer les coups d'un Aïshan qui déjà, avançait sur lui.

*

* *

Lailoken avance sur moi. Ses yeux sont emplis de haine ; je les devine sous l'ombre du crâne de loup qu'il a sur la tête. Il tient un bâton dans ses mains. Peut-il me tuer dans le

monde de Djar ? Non. Le monde de Djar est un jeu de l'esprit. Le jeu de mon *esprit. Oui, mais l'esprit peut tuer.*

Ses yeux ont la couleur de la mort. C'est ce qu'il est venu chercher, et rien d'autre. Il n'a pas d'autre issue. Mourir ou me tuer. Me tuer pour devenir le Samildanach.

Mais non. Je ne mourrai pas, et je ne le tuerai pas. Nous trouverons une autre issue. Je dois trouver une autre issue.

Il est là à quelques pas à peine maintenant. Et je sais que je ne peux pas lui parler. Il ne m'entendrait pas. Son bâton se dresse lentement au-dessus de sa tête et s'abat sur moi. Je

dois esquiver. Le bout de bois frôle mon épaule.

Je dévisage Lailoken. Sait-il vraiment ce qu'il fait ? S'il était si sûr de me battre, pourquoi m'a-t-il d'abord proposé un marché ? Pourquoi avoir enlevé Vivienne ? Il n'y a qu'une

seule explication.

Il a peur de moi. Lailoken a peur de moi.

Je pourrais faire apparaître une épée dans ma main et me défendre. Le terrasser. Il suffit que j'y pense. C'est un jeu de mon esprit. Mais je ne veux pas.

Je refuse de me battre.

Lailoken, pourtant, s'avance vers moi. Son corps semble flotter dans le ciel carmin. L'azur de Djar est teinté de ses crimes.

Le bâton du devin se soulève encore au-dessus de moi. Il s'abat, plus vite cette fois. C'est comme si Lailoken s'habituait à moi. À mes mouvements. À ma façon de bouger dans le

monde de Djar. Je ne dois pas le laisser prendre le contrôle de mon esprit et prévoir mes mouvements. Je dois être maître de moi-même. Dans le monde des hommes autant que dans

celui de Djar.

Je lève les yeux. La canne semble me tomber dessus mille fois, à l'infini, toujours plus vite. Mais j'esquive ses coups. De justesse encore. La prochaine fois, pourrai-je encore

l'éviter ? Peut-être pas.

Si Lailoken me fait tomber ici, je tombe aussi dehors. Et cela, je ne peux pas me le permettre. Pas maintenant. Pas devant les portes du Sid. Car les Brumes comptent sur moi. Les

louvetiers comptent sur moi. Lœva, Mjolln, La Rochelle, Bastian…

Ils m'attendent. Ils savent que je compte, moi, sur eux. Je ne peux pas les décevoir.

Je dois me battre, oui, mais pas comme il l'entend.

Je dois changer. Faire autrement.

– Il y a toujours une troisième voie, Lailoken.

Il ne répond plus. Il ne m'entend peut-être même pas ! Il traverse encore une fois ce désert de soufre. Il se jette sur moi, mais son bâton, cette fois, m'attaque de revers.

Je dois répondre autrement. Ne pas esquiver. Trouver une autre parade.

Trop tard. Le bâton me touche en pleine épaule.

*

* *

Bohem s'écroula par terre en hurlant de douleur du haut du tumulus, personne ne pouvait l'entendre. La plaine tout entière était emplie des bruits de la bataille que se livraient

louvetiers et Aïshans. Le chaos grandissait à quelques pas de là, et il ne pouvait rien faire. Il avait un autre combat à mener Chacun avait le sien, et personne ne devait perdre.

Ensemble. Nous devons y arriver, ensemble. Pour les Brumes.

Le jeune homme grimaça. Il avait l'épaule brisée, à n'en pas douter. Il se redressa lentement en se tenant le haut du bras, et il essaya de se concentrer. Il fallait qu'il retourne dans le

monde de Djar. Le plus rapidement possible. Il ne devait pas laisser de temps à Lailoken…

Soudain, au pied du tumulus, il vit la haute stèle se draper de lumière. Les Brumes, tout autour, s'écartèrent, effarouchées. Le monolithe irradiait avec une intensité grandissante,

devenait plus rouge encore que la braise, et quelques Brumes s'apprêtèrent à sortir de l'enceinte de pierres.

Non ! Restez là ! Restez devant la porte du Sid !

Bohem se mit à genoux, la tête haute.

Lœva ! Lœva ! Empêche-les de partir ! Rassure-les, Lœva !

Il attendit, se concentra sur la jeune fille. *Empêche-les départir, petite sœur, et rassure-les !*

Alors, comme si elle avait entendu son appel, la petite voleuse de Lutès tourna la tête vers lui. Debout devant le carré des Brumes, les yeux écarquillés, elle avait l'air terrorisé. Son

visage était éclairé par la lumière de la haute stèle.

Elle regarda Bohem et haussa les épaules, d'un air impuissant. Le jeune homme lui fit signe de rester près des Brumes. De ne pas les laisser partir. La jeune fille comprit, hocha la

tête et essaya, tant bien que mal, de calmer les créatures terrorisées par la lumière. Les bras tendus, elle essayait de les empêcher de quitter l'enclos de la porte du Sid.

Bohem se mit debout et tourna la tête. Il devait lui faire confiance. Elle allait y arriver.

À quelques pas du grand carré de pierres, le combat des louvetiers et des Aïshans, quant à lui, semblait de plus en plus acharné. De nombreux corps étaient déjà étendus par terre.

Ce n'est pas la troisième voie…

Il se hissa sur la pointe des pieds pour mieux voir dans la plaine. Rassuré, il aperçut Mjolln et La Rochelle qui se battaient, côte à côte. À eux aussi, il devait faire confiance. Il

n'avait pas le choix.

Ensemble. Nous devons y arriver, ensemble. Pour les Brumes.

Alors, il tourna la tête un peu plus, vers le bout de la plaine, et il vit le Sauvage, affublé de peaux de bête. Il approchait, traversant les lignes de pierres en s'appuyant sur son grand

bâton. Et il se dirigeait droit vers les Brumes. Vers la Licorne.

Non, Merlin. Je ne peux pas te laisser l'atteindre. Les Brumes ont mérité leur liberté, maintenant. Laissons-les rejoindre le Sid.

Non, Merlin. Je ne peux pas te laisser l'atteindre. Les Brumes ont mérité leur liberté, maintenant. Laissons-les rejoindre le Sid.

Le Sauvage continuait de marcher vers le monolithe. Bohem ferma les yeux et se laissa tomber par terre.

Je dois l'attirer à nouveau dans le monde de Djar. Merlin. Entends-moi.

– Je ne suis pas mort, Lailoken. Je suis toujours là, et je ne te laisserai pas devenir le Samildanach. Cela ne sert à rien que tu ailles vers les Brumes. Affronte-moi d'abord,

puisque c'est moi que tu veux.

Un silence absolu envahit le désert du monde des rêves. Je l'attends. Je l'appelle à moi. Comme il m'attirait jadis. Mais à présent, c'est moi qui veux le voir. C'est moi qui dois le

contrôler :

Le monde de Djar est un jeu de mon esprit.

Sa silhouette apparaît soudain.

– La bague, Bohem. Donne-moi la bague du Samildanach ! Tu n'en comprends même pas le sens !

– Non, Merlin. Tu ne seras pas le Samildanach…

– Je le dois, Bohem. Si le Saîman disparaît, je meurs. Pour la dernière fois, donne-moi cette bague…

– Non.

Il avance à nouveau sur moi. Je suis à genoux. Je plonge mes mains dans le sable jaune du désert de soufre. Je ne fais qu'un avec la terre.

Le bâton s'élève au-dessus du visage de Lailoken. Cette fois-ci, je ne pourrai pas l'esquiver. Pas comme ça.

Le monde de Djar est un jeu de mon esprit. Je dois comprendre. Pourquoi nous sommes là. Comment nous sommes là. Comment j'ai pu amener Lailoken moi-même. Pourquoi la

porte du Sid me brûlait tout à l'heure.

Le bâton s'abat lentement sur moi.

Je dois comprendre.

Il y a sûrement une autre voie.

Je vois les yeux de Lailoken derrière son arme. Je vois le bois qui va me briser le crâne. J'entends les pensées de Merlin. Sa haine. Sa peur. Je les ressens. Comme si elles étaient

miennes.

Je dois comprendre.

Une troisième voie, Lailoken. Toujours. Il y a toujours une troisième voie.

Le bâton tombe sur moi comme une dernière sentence. Je ne peux plus l'éviter, mais si je ne l'évite pas, je meurs.

J'entends toujours les pensées de Lailoken. C'est comme si c'était moi qui abattais cette arme. Comme si j'allais me tuer moi-même. Je suis mon pire ennemi.

Je dois comprendre. Ce que je ressens. Ce que lui ressent. Ensemble. Nous sommes ensemble.

Oui, je comprends. Tout est un, tout est en moi.

Ici, je suis Bohem et je suis Lailoken. Je suis le ciel de sang et le désert de soufre. Je suis le Merle Blanc, je suis Vivienne, je suis la Licorne. Je suis le hêtre dans lequel tu as

taillé ton arme, Lailoken… Je suis l'esprit qui frappe et l'esprit qui reçoit. Je suis le crâne qui se brise et je suis le bâton qui s'abat. Tu ne peux pas m'utiliser contre moi-même.

Nous sommes un.

Djar est mon esprit. Je suis le monde de Djar.

*

* *

La Rochelle, ne pouvant presque plus marcher, se mit en garde basse face au guerrier aïshan. Quand celui-ci arma sa hache par-dessus son épaule, le Compagnon comprit que ce

n'était pas un guerrier comme les autres. C'était leur chef et sans doute le plus dangereux d'entre tous. Des runes rouges étaient peintes sur son torse et sur ses bras, et il portait une

longue moustache tressée. Ses muscles étaient plus saillants encore que ceux des autres barbares. Et il avait au fond des yeux une certitude inquiétante. La certitude de tuer.

La lumière colorée, étrange, qui semblait venir de la porte du Sid et qui englobait petit à petit le champ de bataille rendait le barbare encore plus terrifiant.

L'Aïshan envoya un puissant coup de hache vers la tête du Compagnon. La Rochelle releva son épée et para du fort de la lame, mais le coup était si violent que l'épée céda et ne fit

que dévier la course de la hache. Le tranchant de celle-ci effleura le front de Fidélité. Le Compagnon fit un pas en arrière, les yeux écarquillés. Son genou le faisait souffrir atrocement.

Il ne pourrait résister longtemps face à un adversaire de cette envergure, de cette force.

Mais il n'eut pas le temps de chercher de l'aide, car le guerrier marcha vers lui en soulevant à nouveau sa hache, de l'autre côté cette fois, puis il frappa encore. La Rochelle leva sa

garde en serrant la poignée plus fermement. Mais le coup, plus puissant encore, ne put être arrêté par l'arme du Compagnon, et celui-ci évita de peu de se faire trancher la gorge. Ses

poignets lui faisaient mal, tant les chocs étaient brutaux. La force de l'Aïshan était celle d'un titan. Sa rage décuplée par le sang de ses frères qui, partout, abreuvait la terre de Karnag.

Fidélité eut à peine le temps de relever son arme que déjà l'Aïshan frappait à nouveau. Et encore, et encore. Chaque fois, La Rochelle mettait plus de temps à se remettre en garde, en

équilibre sur une seule jambe, et ses mains le faisaient de plus en plus souffrir. Le coup suivant fut si fort que Fidélité lâcha son arme. L'épée s'envola et partit se planter dans la terre,

loin sur sa gauche. Le barbare fonça sur Fidélité sans hésiter, la hache prête à lui fracasser le crâne. Mais au dernier instant, alors que La Rochelle se voyait déjà mort, Bastian surgit de

derrière le Compagnon, s'interposa et para le coup à sa place, l'épée tendue à l'horizontale au-dessus de la tête.

La lame du louvetier, toutefois, ne résista pas à la violence du choc et se brisa en deux, si bien que la hache continua sa course et se planta violemment dans la tête de Bastian, dans

un bruit sourd et terrifiant.

Le capitaine des louvetiers, le crâne fendu en deux, la cervelle écrasée, mourut sur le coup et s'écroula devant La Rochelle comme un pantin.

Fidélité ferma les yeux, résigné, et se laissa tomber sur le genou qu'il n'avait pas brisé, gardant l'autre jambe fléchie sur le côté. Il n'y avait plus rien à faire. Il était désarmé, et

Bastian, le capitaine des louvetiers, était tombé.

Quand il rouvrit les yeux, La Rochelle vit sans surprise la hache du chef des Aïshans se dresser à nouveau devant lui.

*

* *

Lailoken frappe. Le bâton passe à travers moi. Non : il devient *moi. Il disparaît des mains de Lailoken et s'intègre à mon corps dans le monde de Djar.*

Tu ne peux pas me tuer ici, Merlin. Je suis ton arme. Je suis le bois. Je suis le hêtre, l'Armensul.

Tu te tais. Je sais reconnaître ton silence, Lailoken.

L'Armensul. Elle est là-bas n'est-ce pas ? Tu n'as plus besoin de me parler, Merlin. Ici, je suis toi. Je suis le Devin. Je sais ce que tu sais. Je vois ce tu vois. J'entends ce que tu

,

entends.

Ainsi, Vivienne est dans l'Armensul ? Tu vois, je l'ai trouvée. Parce que je peux lire toutes tes pensées ici. Je suis tes pensées. Tu crois que j'ignore tout du Samildanach ? Tu te

trompes. Je suis le fils de Kailiana, et je sais ce que je représente.

J'ai compris, Merlin. Compris ce qui te fait peur. Je suis le monde de Djar. Et je peux t'enfermer ici. Te bannir dans le monde de Djar.

Voilà. Tu as perdu, Lailoken. Non. N'essaie pas de sortir. Tu ne pourras pas. Je suis la porte de Djar, tu ne pourras plus sortir sans moi. Ton corps erra, stupide, dans le monde

des vivants. Longtemps.

Aussi longtemps que tu me résisteras.

Tant que tu n'auras pas trouvé la troisième voie, frère devin, ton esprit restera enfermé dans le monde de Djar.

Tu vois ? Je ne voulais pas te battre, Lailoken. Je te laisse la vie sauve.

Te tuer, ce serait me tuer moi. Médite cela, Merlin : je suis mon pire ennemi. Médite cela, et pars loin. Voyage jusqu'au fin fond de Djar. Fais le tour de ce monde, Lailoken.

Plusieurs fois s'il le faut. Mais ne reviens pas tant que tu n'auras pas trouvé la troisième voie.

*

* *

– Bohem ! Réveille-toi !

Le louvetier ouvrit lentement les yeux et découvrit le visage de Lœva au-dessus de lui.

– Bohem, ça va ?

– Oui, je crois. Et les Brumes ?

– Elles… Elles sont en train d'entrer dans le Sid, Bohem.

Le louvetier tourna la tête. Oui. Il les voyait. Juste en bas, comme aspirées par la lumière.

– Allons-y ! souffla-t-il.

Le jeune homme se redressa en essayant de ne pas trop bouger son épaule cassée. Il se leva, titubant. Lœva lui tendit le bras et le guida vers le bas du tumulus. Bohem jeta un rapide

coup d'œil vers la gauche. Le combat n'était pas fini, les louvetiers, toutefois, semblaient parvenir à contenir les Aïshans. Et le Sauvage, quant à lui, avait bien disparu. Enfermé dans

le monde de Djar.

Mais ce qu'il se passait à droite, au bout des alignements, plus que tout, dépassait l'entendement ! La lumière, au centre du grand carré de pierres, était de plus en plus vive. Elle

projetait des rayons rouges et violets tout autour du site et formait de grands cercles mouvants qui semblaient glisser le long de la plaine. Le monolithe s'était soulevé du sol et flottait

au-dessus de l'enclos. Et, en contrebas, on distinguait à peine les Brumes, dont les silhouettes étaient comme absorbées par la lueur éclatante.

Les unes après les autres, elles entraient dans la colonne éblouissante en dessous de la stèle et disparaissaient soudainement. Vers ce monde que les hommes ne pouvaient voir. Le

monde du Sid.

Bohem et Lœva s'avancèrent lentement vers le carré de pierres.

*

* *

Le corps massif du chef des Aïshans était entouré d'un halo violet. Les deux mains levées au-dessus de la tête, il tenait sa hache fermement, et ses yeux fixaient La Rochelle.

Le Compagnon était tétanisé. Le reste du monde semblait avoir disparu autour d'eux ; il ne restait que le buste imposant du guerrier et la lame étincelante de sa hache, suspendue

dans le ciel. C'était comme si tout s'était figé soudain, et que le temps se fût arrêté, offrant à La Rochelle un dernier sursis.

Les images alors se succédèrent dans sa tête. Sarlac. La rencontre avec Bohem et la belle Vivienne. Les yeux de la jeune femme. Les bayards dans la forêt. Pierre-Levée. Le palais des

Ducs et Hélène de Quienne. Le sourire de la duchesse. Son indépendance. La Licorne. Roazhon. Puis Carnute. La réception de Bohem chez les Compagnons du Devoir. Bernard de

Laroche. La nuit de l'enlèvement de Vivienne.

Et Bastian, le bon Bastian, qui venait de mourir à ses pieds… Tous ces souvenirs se confondaient, se mélangeaient dans sa tête, se superposaient avec l'image de l'Aïshan qui allait

le tuer.

Un sourire apparut au coin de la bouche du barbare. L'Aïshan inspira un grand coup et abattit sa hache.

La Rochelle ferma les yeux. Il était prêt à mourir. Mourir pour Bohem et pour les Brumes.

Il espérait seulement que celles-ci seraient enfin sauvées.

Qu'il ne serait pas mort en vain.

Puis plus rien.

*

* *

– Adieu, Bohem, Adieu ! Nous entrons dans la porte du Sid ! Nous quittons ce monde à jamais ! Merci, louvetier !

Bohem se laissa tomber sur les genoux, à côté de Lœva. Les yeux grands ouverts, il regardait les Brumes entrer dans le grand halo de lumière et disparaître sous le monolithe

rayonnant. Ses yeux pleuraient à chaudes larmes et son cœur battait à tout rompre.

Il aurait tellement voulu pouvoir les sauver ici. Leur permettre de rester dans ce monde pour les voir encore toute sa vie. Oui, les sauver toutes, vraiment. Ou en sauver une au moins.

En sauver une au moins.

Soudain, il posa la main sur sa poitrine. Et il sourit.

Le louvetier se redressa d'un bond et s'avança jusqu'au bord de la rangée de pierres.

Il baissa la tête. Le corps de l'Aïshan était étendu à ses pieds, immobile, le regard vide. Addham, le fils de la terre rouge, n'était plus.

Et devant lui, Mjolln, le visage couvert de sang, se tenait immobile, le regard hébété, une épée à la main.

Non. Je suis vivant.

Le Compagnon regarda autour de lui. Les derniers barbares avaient fui. Étendus par terre, il vit les corps des deux druides et de leurs Magistels, ainsi que ceux de nombreux Aïshans

et probablement de deux fois plus de louvetiers. Une cinquantaine, peut-être, avaient trouvé la mort pour défendre les Brumes. Mais ils avaient réussi.

Les louvetiers avaient réussi.

La Rochelle, encore sur le genou, s'avança vers le nain et le serra dans ses bras de toutes ses forces.

– Mjolln ! Merci !

– Ahum… Attention, Compagnon ! Ne me serre pas trop fort, j'ai des blessures partout, oui ! Là, ici, là, et là.

La Rochelle ne put s'empêcher de rire.

– Merci, Mjolln ! répéta-t-il en se reculant un peu.

– Ahum. J'ai vu assez de mes amis mourir sous mes yeux, Compagnon. Ça, assez pour toute une vie, oui ! Ahum. Allons, rejoignons Bohem !

Fidélité se releva péniblement, le genou en charpie, mais il était si heureux d'être vivant, simplement vivant, qu'il n'y prêta même pas attention. Il s'appuya sur l'épaule du nain, et

ils se mirent en route tous deux vers Bohem et Lœva, de l'autre côté de la plaine. La lumière étrange qu'ils avaient vue dans le grand carré de pierres s'était éteinte brusquement. Et les

Brumes avaient disparu. Du moins, il n'en restait plus une seule au milieu de l'enceinte. La stèle avait repris sa place. Et devant elle, Bohem et Lœva leur tournait le dos, immobiles.

Mjolln et La Rochelle, en s'approchant, aperçurent alors deux loups qui s'éloignaient en trottant vers la forêt. Ils se jetèrent un regard perplexe, puis accélérèrent le pas tant bien que

mal.

Le nain et le Compagnon arrivèrent derrière leurs amis… Quelques louvetiers suivirent, épuisés.

– Que… Que s'est-il passé ?

Bohem se retourna. Il avait les yeux encore embués de larmes, mais il souriait.

– Les Brumes sont entrées dans le Sid, Mjolln. Nous avons réussi ! Elles sont sauvées !

– Oui, ça, j'ai vu, oui, mais… Ahum. Ces deux loups ?

Bohem haussa les épaules.

– Je leur ai donné la Muscaria…

– Pardon ?

– Je les ai sauvées, avec la fleur que tu m'avais offerte.

– Quoi ? Mais, et Vivienne ? s'offusqua le nain. Je croyais, ça, oui, que tu voulais la garder pour Vivienne ? Tu m'avais fait promettre !

Bohem posa une main chaleureuse sur l'épaule du nain.

– Rassure-toi, Mjolln, elle n'en a pas besoin. Je sais où elle est. Nous allons pouvoir aller la chercher. Elle n'a plus rien à craindre, le Sauvage ne peut plus lui faire aucun mal.

– Il est mort ?

– Non. Disons qu'il est… en sursis.

Mjolln fronça les sourcils. Il n'était pas sûr de comprendre. Mais il commençait à avoir l'habitude.

– Et pourquoi, oui, as-tu donné la Muscaria à ces deux loups, Bohem ?

Le louvetier se releva et se tourna vers la forêt.

– Je me suis dit que le monde ne pouvait pas vivre sans le souvenir des Brumes… Alors voilà. Nous ne pouvions pas les sauver toutes, mais celles-là au moins.

Bohem ferma les yeux, le visage radieux.

– Les loups, à jamais, seront là pour nous rappeler que sur cette terre, jadis, vivaient des créatures extraordinaires qu'on appelait les – Brumes.

Épilogue

Je voyage à l'intérieur de moi-même.

Djar est mon esprit, mais il m'est encore mystérieux. Il y a tant d'endroits que je dois découvrir. Tant de choses que je dois comprendre. Des souvenirs dont je n'ai même pas

conscience.

Je sais qu'Il est là, maintenant. Qu'Il a peur de moi. Il se cache, se terre, fuit. Mais un jour il trouvera. J'en suis sûr. Merlin trouvera la troisième voie. Il comprendra ce que nous

devons faire. Et ce jour-là, je comprendrai aussi.

Ensemble. Nous devons y arriver, ensemble.

Je peux redessiner Djar à chaque fois. Peindre ses rivages, dessiner ses routes. Les arbres, les montagnes, les forêts. Donner naissance au jour et à la nuit. Réveiller le chant des

oiseaux. Et inviter ici ceux que j'aime. N'est-ce pas ?

– Bohem ?

– Oui.

– Bohem Liberté !

La Licorne n'a jamais été aussi belle. Sa crinière brille comme l'argent. Ses yeux sont deux lunes de mercure.

– Nous sommes dans le Sid, louvetier, au milieu des silves. Nous sommes dans le Sid !

– Oui, Licorne. Nous avons réussi.

Djar resplendit autour d'elle. La Licorne illumine mon esprit.

– Oui. Vous avez réussi. Merci. Mais tu as encore beaucoup à faire, n'est-ce pas ?

– Oui. Et je ne sais pas par où commencer…

– Le plus important, Bohem, c'est d'abord de comprendre le sens de ce que t'a dit Hélène de Quienne.

– Comment savez-vous ce qu'elle m'a dit ?

– Je mus ai entendus, Bohem. Tu es Djar, mais tu ne connais pas encore Djar aussi bien que tu le crois.

– Oui, je commence à comprendre, Licorne. J'essaie d'ouvrir les yeux.

– Alors, as-tu réfléchi au sens de ce que t'a appris la duchesse ?

– Oui. Et je crois que j'ai compris, Licorne.

– Tu as compris ?

Elle le sait, elle aussi. Elle l'a toujours su. Pourquoi ne m'a-t-elle pas prévenu ?

– Oui, Licorne. Je crois que j'ai compris pourquoi aucun enfant ne naît sur Gallica. Les hommes…

– Oui, Licorne. Je crois que j'ai compris pourquoi aucun enfant ne naît sur Gallica. Les hommes…

– Oui ?

– Les hommes sont des Brumes. N'est-ce pas ?

– Et vous mourez, Bohem. Vous mourez comme nous. Tu n'as donc pas fini ton travail, louvetier.

– Je sais.

– Mais nous avons confiance en toi. Alors, va retrouver Vivienne. Va retrouver celle que tu aimes, et continue ton œuvre. Tu es un bâtisseur, Bohem. Bon courage. Nous

reviendrons te voir.

Les Enfants de la Veuve

Gallica - livre troisième

Henri Lœvenbruck

Bragelonne

Prologue

LA DAME À LA FORÊT

Lettre de Philippe Demos, dit le Peintre borgne, à Estienne Baudel, son apprenti. Palais des ducs, cour d'Hélène de Quienne, Pierre-Levée ; comté de Pierevain, trentième jour

d'octobre.

« Mon cher Estienne,

J'ai vu hier ces sots de médecins et j'ai compris dans leurs regards que je vais bientôt mourir. Ce soir peut-être, ou demain, qui sait ?

Le mal qui me ronge ne me quittera plus, et ni Dieu ni les misérables soins que me prodiguent les enfants d'Hippocrate ne pourront me sauver à présent. Ces charlatans n'y

connaissent guère plus à la médecine que les herbiers, ces épiciers sans scrupule qui se jouent du petit peuple. Hier encore, me croiras-tu Estienne, ces grands idiots m'ont donné à

manger de la chair de lion, de l'huile de scorpion et des œufs de fourmi en jurant qu'ainsi je guérirai. Mais notre bonne duchesse de Quienne pourrait dépêcher à mon chevet les plus

grands savants de la faculté de Lutès, cela n'y changerait rien. Je vais mourir, et c'est bien ainsi. Je suis vieux, fatigué, et je n'attends plus rien de la vie. De la mort, peut-être…

Mais avant de partir – et je ne sais où – je veux te livrer, à toi qui fus mon meilleur apprenti et à qui la vie tend encore les bras, mon plus grand secret.

Car je sais que tu es digne de l'entendre. J'ai vu tes derniers travaux, tes peintures sur bois que tu ne signes pas mais que je reconnais toujours à l'atelier ; car de tous mes élèves, tu

es le seul dont j'admire le talent. J'ai vu les gravures d'ivoire pour les valves de boîtes à miroir que tu as finies, et tu n'as plus rien à envier aux Compagnons eux-mêmes. J'ai reconnu

dans la fresque de Saint-Hilaire les pièces qui sont de ta main, et j'ai à côté de moi les enluminures que tu as faites pour le recueil que nous a commandé Hélène de Quienne. Elles sont

éblouissantes. Tes œuvres sont aujourd'hui si belles que je n'ai pas hésité hier à te recommander auprès de la duchesse, et tu prendras peut-être un jour ma place à sa cour, tu habiteras

peut-être cette chambre depuis laquelle je t'écris, en haut du palais des Ducs. Tu es encore jeune, mais j'admire ton travail, Estienne, car je sais que ton talent est sincère. Que tes dons

sont profonds. Que tu ne dois rien à personne. Et que moi, mon cher apprenti, je ne peux en dire autant.

Ce que je suis sur le point de te révéler, je ne l'ai jamais dit à quiconque ; pas même à Hélène de Quienne, à qui, pourtant, je me suis si souvent ouvert. Mais je ressens aujourd'hui

le besoin de me livrer enfin, de me confesser. Car ce secret fut pour moi à la fois la plus belle et la pire des choses que la vie m'ait offertes.

Alors si tu le veux bien, comme je serai mort sans doute quand tu trouveras cette lettre, laisse-moi te la conter.

Quand tu m'as connu, quand tu es entré dans mon atelier alors que tu n'avais pas seize ans, j'étais déjà à la cour d'Hélène où, comme tu le sais, je fus le premier et suis encore

aujourd'hui le seul peintre à avoir l'immense privilège de pouvoir signer ses œuvres. Je ris encore de la jalousie de tous les prétendus artistes qui faisaient la queue à l'entrée du palais

en n'espérant qu'un simple regard d'Hélène. J'ai vu passer ici une multitude de troubadours et de poètes qui ne restaient guère, que l'on oubliait vite. Mais de peintre, il n'y en eut

qu'un seul et ce fut moi, le Peintre borgne. La duchesse me commandait chaque année de nouvelles pièces et jamais elle ne se lassait de mon art.

J'ai peint l'Ascension sur les murs de la grande salle du baptistère Saint-Jean, j'ai décoré le tombeau de Radegonde à Sainte-Marie, j'ai travaillé auprès des Compagnons pour les

plans de la cathédrale Saint-Pierre et j'ai signé à l'atelier du maître verrier le vitrail de la Crucifixion dont, paraît-il, on parle aux quatre coins de Gallica. Les appartements d'Hélène

regorgent de mes peintures. On vient visiter mon atelier depuis tous les continents. Jamais avant moi un peintre n'avait reçu tant de faveurs.

Et tout cela, Estienne, tout cela grâce à un seul tableau. Un tableau que tu n'as jamais vu. Que nul n'a jamais vu qu'Hélène de Quienne, quand je vins me présenter à sa cour. Et

qu'elle-même ne vit qu'une seule fois, ce jour-là. C'est en voyant ce tableau que la duchesse m'invita au palais, et c'est en espérant le revoir un jour qu'elle me garda si longtemps

auprès d'elle.

Pourtant, avant cela – le savais-tu ? – j'étais un moine. Ne ris pas. Un moine de Cistel, à l'époque où Courage de Blanval était encore en vie et que par lui, et par sa place auprès du

roi, notre ordre resplendissait dans le pays tout entier.

J'étais le deuxième enfant d'une famille des faubourgs de Pierre-Levée, et mon père avait choisi pour moi – et malgré moi – la carrière religieuse.

Depuis que j'étais enfant on me destinait donc à épouser l'Église, néanmoins – je peux l'avouer,

aujourd'hui que nul châtiment ne me fait plus peur – cela ne m'intéressait guère.

Nullement. Moi, je rêvais d'autre chose.

À l'âge de neuf ans, j'avais découvert en cachette les enluminures des beaux livres du scriptorium à l'abbaye de Montneuf. Depuis ce jour-là, une seule chose m'attirait : la peinture.

Je me souviens des heures que j'ai passées au milieu de ces livres. Dès le premier jour, je fus frappé par la beauté des lettrines, des encadrements, et surtout des peintures qui occupaient

de pleines pages et où s'exprimait tout entier le talent de leur auteur. Je sus ce jour-là que je voulais devenir peintre et rien d'autre.

Mais je ne pouvais échapper au destin que mon père me préparait. Par chance toutefois, je parvins à concilier les deux. Car à Cistel je trouvai mon bonheur, parmi les copistes. Mon

père aurait voulu que je fusse un grand séculier, évêque peut-être ; je devins moine. Un simple moine, sans nom. Mais je peignais, et j'aimais cela. C'est aussi là que je commençai à

comprendre que la plupart des moines valent bien mieux, mon cher enfant, que les plus grands ecclésiastiques du royaume… Au cœur de l'Église comme ailleurs, l'argent abîme tout,

tu le verras.

Mon bonheur, toutefois, ne dura pas longtemps. Je découvris bien vite – et avec un désespoir immense – que j'étais un piètre peintre, Estienne. Si, crois-moi, un piètre peintre, sans

réel talent. Oh, bien sûr, suffisamment bon pour rester parmi les moines à décorer ces ouvrages dans l'anonymat. Mais je n'avais rien qui me différenciât des autres, rien qui fît de moi

l'un de ces moines dont on murmure le nom et dont on reconnaît l'âme dans ses peintures. J'étais un copiste ordinaire, voilà tout. Et pourtant… Pourtant j'aspirais à bien autre chose !

Tu ne sauras jamais, toi qui as reçu le don de la peinture, ce que c'est que de connaître le Beau sans jamais pouvoir l'approcher. Ce que c'est que de chercher une flamme qui ne cesse

de s'éteindre quand on tend la main vers elle. Ce que c'est de savoir qu'on n'a aucun génie quand on ne désire rien d'autre. Chaque fois que je finissais une nouvelle peinture et que

mes frères acquiesçaient pour me féliciter, je savais, moi, qu'il n'y avait rien de Beau dans ce que j'avais dessiné, qu'il manquait ce seing lumineux que seuls les grands artistes savent

poser sur la toile, cette empreinte que toi, tu donnes à tes œuvres. Cet éclat qui différencie l'art de l'artisanat, Estienne. La grâce.

Je la cherchais à chaque trait de plume d'oie, à chaque coup de couteau, dans les ébauches que je grattais au style sur la cire, dans mes couleurs, dans mes dessins, dans les formes

des êtres et des paysages auxquels je tentais de donner vie. Mais mes œuvres n'étaient rien. Rien que des enluminures anonymes dans un scriptorium silencieux.

Au début, ce n'était qu'un regret. Qu'une envie. Puis cela devint une obsession. Un cauchemar. Chaque fois que je finissais une pièce, je devenais de plus en plus fou. De plus en

plus enragé. À moi, qui avais tant le goût des belles choses, pourquoi Dieu n'avait-Il donné aucun talent ? Que ne guidait-Il point ma main ? Les frères me virent me renfermer et l'on

commença à se méfier de moi. Je devenais de plus en plus fanatique, la rancœur s'emparait de moi chaque jour davantage. J'en vins plusieurs fois à me battre avec ceux qui partageaient

ma chambre au monastère.

Et la grâce, la grâce toujours se refusait à mes doigts.

Alors un jour, au bord de la folie, je partis. Je quittai la prison qui me confrontait chaque jour à ma médiocrité.

C'était un matin du printemps mille cent trente-huit. Cela fait donc vingt ans. La duchesse de Quienne venait d'épouser le roi de Gallica. La plus belle femme du royaume, et la plus

mystérieuse ! Comment cet imbécile de Livain avait-il pu la répudier ? Et combien il a dû le regretter, quand elle en a épousé un autre – et son pire ennemi de surcroît ! Mais je

m'égare…

Ce matin-là, donc, je quittai le monastère sans vraiment réfléchir. Je crois bien que j'étais décidé à mourir. Puisque seule la grâce comptait à mes yeux et puisqu'elle se refusait à

moi, je n'avais plus de raison de vivre. Contrairement à toi – j'ai vu la façon dont tu regardes la nièce de notre logeur – à cet âge je n'avais pas encore connu l'amour d'une femme. Les

moines de Cistel, à cette époque, étaient sans doute les derniers pour qui le vœu de chasteté n'était pas devenu parole d'ivrogne ! Quant à ma famille, elle m'importait peu. En somme,

je n'avais aucune attache sur cette terre et je n'étais pas vraiment triste de pouvoir la quitter. La mort me rapprocherait peut-être de Celui qui refusait de me tendre la main.

Je partis vers l'ouest, aveuglément, sans bagage, vêtu seulement de mes pauvres habits de moine. Je marchai le jour tout entier, sans m'arrêter, sans manger, sans même voir la nature

autour de moi. Je coupai à travers champs, me glissai le long des petits bois, comme happé par le vent d'ouest ou appelé par la mer, peut-être, quittant mes frères sans un au revoir,

abandonnant Dieu sur terre. Ne m'y avait-il pas Lui-même abandonné ?

Quand je n'en pus plus, je m'arrêtai et tombai de fatigue. Le lendemain – je n'avais toujours pas mangé – je repartis sans y songer. Mais avant la fin de la journée, j'arrivai au

sommet d'une colline, devant un ravin que je ne pouvais franchir. C'était la plus haute colline alentour, et de là l'on pouvait admirer la merveilleuse vallée des Deux Grèves. Tu la

connais, je crois.

La vue était fort belle, bien sûr, mais je ne me serais pas arrêté plus longtemps s'il n'y avait eu là quelque chose qui attira mon attention.

Assis sur un tronc d'arbre, un homme étrange, vêtu de peaux de bête, scrutait la vallée et semblait ne pas m'avoir entendu approcher, je ne l'avais pas vu tout de suite, car son

costume étonnant se fondait avec les couleurs de la nature.

Je dois avouer que je fus d'abord un peu effrayé par ce curieux personnage. Était-ce un brigand, un vagabond prêt à me sauter dessus s'il découvrait ma présence ? Ou bien était-ce un

vieillard fatigué qui ne trouvait même plus la force de se tourner vers moi ? Je ne pouvais voir son visage. En m'approchant un peu j'eus plus peur encore, car je vis sur son crâne deux

oreilles pointues et poilues, et je crus un instant que ce n'était pas un homme mais peut-être une bête dangereuse, une Brume, comme on les appelait alors. Je restai figé, de plus en

plus inquiet, mais poussé par la curiosité je me penchai finalement pour tenter de le voir mieux.

Et je le vis alors. C'était bien un homme, m'assurai-je. Simplement, il portait sur le dos la fourrure d'une Brume. La fourrure d'un loup, pour être bien précis. Et cette fourrure se

Et je le vis alors. C'était bien un homme, m'assurai-je. Simplement, il portait sur le dos la fourrure d'une Brume. La fourrure d'un loup, pour être bien précis. Et cette fourrure se

terminait au-dessus de sa tête par la gueule ouverte de l'animal.

La raison me dictait de fuir, mais en quittant le monastère j'avais choisi de mourir, après tout, et je décidai qu'il était donc ridicule de céder à la peur. Je m'approchai encore. Je vis

alors de plus près son visage ténébreux. Sa fine barbe noire, ses yeux d'aigle et ses pommettes saillantes. Il ne me regardait pas, mais, j'en fus certain, il savait que j'étais là. Je

compris même qu'il m'avait entendu approcher, mais qu'il n'avait sans doute pas jugé utile de se retourner. Non. Il regardait la vallée, comme captivé tout entier par cette simple vue,

et il resta totalement immobile.

Je restai un moment à le dévisager puis à scruter, comme lui, la vallée des Deux Grèves.

Je ne cherchais pas la compagnie, mais le personnage m'intriguait tellement que je ne pus m'empêcher d'engager la conversation.

"Bonjour… C'est une belle vue, n'est-ce pas ? "

Je ne sais plus si c'étaient ces mots-là exactement, mais quelque chose d'aussi stupide, c'est certain. Le vieil homme ne répondit pas. Sans me regarder, il porta un doigt devant ses

lèvres pour me demander le silence. Pendant tout ce temps, il ne quitta pas la vallée des yeux.

Intrigué, je m'assis délicatement à côté de lui, sur le bord du tronc d'arbre. J'essayai de suivre la direction de son regard. Quel spectacle, quel animal étrange pouvait le captiver

ainsi ? J'inspectai la vallée, de haut en bas, pendant de longues minutes silencieuses, mais je ne vis rien, rien de particulier en tout cas. Juste cette vallée verte où naissait la forêt de

Baronde.

Le vieil homme ne bougeait pas. Mais je vis soudain un sourire se dessiner sur son visage. J'avais envie de lui demander ce qu'il regardait ou ce qu'il faisait là, tout simplement ;

mais je n'osais plus parler. Après tout, de quel droit étais-je venu le déranger ?

Toutefois, je n'avais pas envie de partir. Tout cela m'intriguait trop.

Enfin, le vieil homme tourna son visage vers moi. Je lui souris. Il me regarda pendant un moment qui me sembla éternel, comme s'il me jugeait, puis il se décida à me parler.

"Vous la voyez ? " demanda-t-il d'une voix caverneuse.

Il y avait comme de la complicité dans sa question. Comme s'il était certain que je savais de quoi il voulait parler. Je fronçai les sourcils.

"Si je vois quoi ? "

Il parut surpris. Il jeta un coup d'œil vers la vallée puis se tourna à nouveau vers moi.

"La Dame, dit-il simplement.

– Quelle dame ?

– Là. Regardez. Devant la forêt. "

Et il reprit la position dans laquelle je l'avais trouvé. Ensorcelé par un spectacle que je ne voyais pas.

Je fouillai du regard le bas de la vallée, les abords de la forêt, mais je ne discernai toujours rien.

J’insistai. Mais il n’y avait que des arbres, des prairies et quelques oiseaux. Je

jouissais encore de mes deux yeux, à l’époque, mon cher Estienne, et cependant le vieil homme semblait voir quelque chose que moi je ne voyais pas.

"Je ne vois pas de dame", avouai-je, quelque peu embarrassé.

Mon voisin soupira, comme s’il était déçu, puis il se leva lentement. Quand il fut debout, il s’avéra beaucoup moins faible et, surtout, beaucoup moins vieux que je ne l’avais cru. Il

était même fort grand, large, et semblait solide comme un roc. Soudain, il parut jeune à mes yeux. Sans doute ces peaux de Brume et son calme l’avaient-ils fait paraître plus âgé.

Il me salua.

"Revenez demain, vous l’apercevrez peut-être", dit-il en souriant.

Puis il se mit en route, comme si tout cela avait été très naturel.

"Attendez ! " appelai-je.

Il s’arrêta, se tourna vers moi.

"Nous ne nous sommes même pas présentés, repris-je. Je suis… "

J’hésitai. Il haussa les sourcils.

"Je suis Philippe Demas, annonçai-je finalement. Je suis moine, mais je m’appelle Philippe Demas, même si cela fait bien des années qu’on ne m’a pas appelé comme ça…

– Enchanté. "

Il s’apprêtait à repartir.

"Et vous êtes ? " l’interpellai-je.

Il fit une grimace. Il me regarda. Puis d’un hochement de tête, comme s’il était contraint, il me confia :

"Eh bien, nous avons une chose en commun : moi aussi, cela fait des années que l’on ne m’a pas appelé par mon nom.

Il s’arrêta de parler, songeur et amusé à la fois. C’était décidément un curieux personnage. Il leva les yeux vers moi et il ajouta :

"Je m’appelle Lailoken. "

Puis il s’en alla, sans rien ajouter.

Revenir le lendemain ? L'idée ne me plaisait pas vraiment, mon cher apprenti. Cet homme étrange, dont le nom sonnait déjà comme une menace, ne m'inspirait guère confiance.

Mais, comme je te l'ai expliqué, je n'avais pas grand-chose à perdre… Après tout, l'affaire m'avait suffisamment intrigué et mon rendez-vous avec la mort pouvait bien attendre ! Après

mûre réflexion, je décidai de revenir le lendemain. Mon éducation religieuse avait beau m'avoir prévenu des méfaits de la curiosité, j'y succombai cette fois et sans trop de regrets.

Quand le soir arriva, je n'avais toujours pas mangé et je commençais à me sentir mal. Je me décidai à rejoindre une auberge que j'avais aperçue le matin en amont, et qui n'était qu'à

une heure de marche tout au plus. Je n'avais pas un sou mais j'étais encore vêtu de mon habit de Cistel et l'on me servit à souper de bonne grâce. L'aubergiste m'offrit même un lit

pour la nuit et ne me demanda en guise de paiement qu'une prière, le lendemain matin, quand je quittai son établissement. J'attendis d'être loin pour rire en songeant au brave homme.

Dans l'espoir d'une bonne place au ciel, Estienne, bien des Galliciens seraient prêts à baiser les pieds d'un serviteur du Seigneur ! Après tout, il en est qui vont jusqu'à quitter tous

leurs biens, femme et enfants pour suivre notre roi en croisade contre une place au paradis…

Mais moi, je n'attendais plus rien du ciel et tout ceci me faisait rire. D'un rire triste, bien sûr. Dieu m'avait refusé le talent de la peinture, Dieu m'avait refusé la grâce, alors je

voulais bien brûler en enfer !

Tu dois te demander où je veux en venir avec cette longue lettre, et je ne devrais pas me disperser ainsi, cher apprenti. Pardonne-moi. Mais, patience, tu vas bientôt comprendre. Et

tu verras alors que mon secret méritait bien une si longue missive.

Avant midi, j'étais déjà assis au-dessus de la vallée des Deux Grèves, quand mon mystérieux personnage réapparut. Il vit que j'avais déjà pris place sur le tronc où je l'avais trouvé la

veille et cela sembla l'amuser.

"Bonjour Philippe, dit-il en s'installant à côté de moi. Vous l'avez vue ? "

À présent je savais de quoi il parlait. Enfin, plus ou moins. Je fis non de la tête.

"Vous ne cherchez pas bien", soupira-t-il.

Je haussai les épaules. Dès lors, il ne prononça plus un mot. Il plongea son regard dans la vallée et commença sa longue observation. Je le dévisageai un moment. Je me demandais

pourquoi j'étais revenu. Cet homme devait être fou, tout simplement. Ces habits, cette tenue et cette obsession ! Il ne pouvait s'agir que d'un dément, rien d'autre. Toutefois, je

n'arrivais pas à me résigner à partir. C'était comme s'il me transmettait sa préoccupation et que plus rien d'autre n'eût d'importance.

Je regardai la vallée à nouveau. Je n'y vis rien, bien sûr, rien que forêt, chemins et prés, rien qu'une belle vallée. Et, petit à petit, je me mis à trouver la vue reposante, tout

simplement. Soit. Je ne trouvais pas ce que ce vieux fou prétendait admirer, mais au moins je pouvais méditer. Méditer encore sur mon sort, une dernière fois, sur la grâce ou sur Dieu.

Sur Cistel, que je ne pourrai plus jamais rejoindre, et sur la mort, enfin, la mort. Elle me semblait être la seule issue pour échapper à la douleur qui déchirait ma vie. Car oui,

finalement, la beauté de cette vallée réveillait au fond de moi la douleur de n'avoir pas au bout de mes doigts le don du Beau.

Soudain, alors que j'avais presque fermé les yeux, l'homme qui s'appelait Lailoken se mit à bouger à côté de moi. Je sursautai. Il avait les yeux écarquillés. Son visage

resplendissait, comme inondé d'une lumière dont je ne voyais pourtant pas la source. Il semblait être en transe, ou en plein rêve. Lentement, je le vis lever le bras droit et tendre la

main devant lui, index dressé. Il avança le doigt dans le vide, comme pour toucher un voile invisible. Ses gestes étaient d'une lenteur excessive. Puis soudain, il retira sa main, comme

s'il s'était brûlé. Brûlé sur quoi ? Je n'aurais su le dire, car il n'y avait rien devant lui. Rien que l'air, le silence et le vent…

"Vous ne la voyez toujours pas ? demanda-t-il en passant sa main sur son front.

– Non. Où est-elle, cette dame ? À quel endroit ? Je suis désolé, mais êtes-vous sûr, monsieur, que vous ne rêvez pas ? "

Il esquissa un sourire.

"Bien au contraire ! Je suis certain de rêver ! "

Je haussai les sourcils. Il n'y avait plus de doute, cet homme n'avait pas toute sa raison. Malgré tout, quelque chose me disait qu'il y avait plus dans tout cela que simple folie. Car

son regard ne semblait pas mentir. Il se montrait tellement certain, hautain, presque – lui qui voyait ce qui m'échappait.

"Demain, vous la verrez peut-être", répéta-t-il en se levant.

Et il s'en alla comme la veille, sans que je puisse le retenir.

Je restai un moment assis sur le tronc, hébété, à me demander ce que j'allais faire. Pourquoi étais-je tellement intrigué par cet illuminé ? Pourquoi étais-je revenu ? Je ne parvenais

pas à répondre à ces questions. Mais le lendemain, je vins m'asseoir à nouveau sur le tronc.

Et le surlendemain. Puis les jours suivants. Les heures et les jours passèrent. Chaque matin je venais m'asseoir en haut de la colline. Et chaque matin, mon étrange compagnon

voyait le même spectacle invisible qui se refusait encore à moi. Cependant, je commençais à me satisfaire de ces heures de quiétude face à la vallée des Deux Grèves. Lailoken avait sur

moi un pouvoir d'apaisement. C'était comme si, à ses côtés, je ne sentais plus passer le temps. Je me contentais de m'asseoir, de le regarder, d'écouter les bruits de la vallée, et le soir,

je retournais à l'auberge d'où l'on n'osait pas me déloger. Là aussi, on devait me prendre pour un fou. Ne l'étais-je pas devenu ?

Jours après jour, les mêmes gestes, la même attente. Mes yeux pleuraient à force de scruter l'horizon. Je ne croyais plus à la vision de l'homme vêtu de peaux de Brume, et pourtant

je regardais toujours. Comme une excuse pour ne pas partir. Ne pas aller où je m'étais promis d'aller. Au-devant de la fin.

Puis un matin, un matin comme les autres, Estienne, je la vis.

Tu dois croire que j'ai perdu la raison. Tu dois penser, comme je l'ai pensé un moment, qu'à force de vouloir la voir, j'ai fini par l'imaginer… Mais crois-moi, Estienne, crois-moi,

je l'ai bien vue, et tu vas comprendre que je ne te mens pas.

Ce matin-là, j'étais à côté de Lailoken, cet homme étrange qui semblait tantôt jeune et tantôt vieux. Comme chaque matin, nous avions tous deux le regard perdu dans la vallée

quand, soudain, dans le silence de cette douce journée, je distinguai un voile liquide se dessinant devant moi. Comme un grand drap transparent, une fine capsule d'eau qui s'était

dressée entre la vallée et moi et qui tremblait, brouillant le paysage. Je me frottai les yeux, certain de n'être que la sotte victime d'une hallucination, mais le voile était toujours là,

secoué de petites vaguelettes. Je tournai la tête vers Lailoken, et je remarquai qu'il me souriait.

"Ça y est ? Vous la voyez ? "

Je haussai les épaules, incrédule. Non. Juste ce voile liquide devant mes yeux. Mais je ne pus le lui dire. Je n'arrivais pas à parler.

Je haussai les épaules, incrédule. Non. Juste ce voile liquide devant mes yeux. Mais je ne pus le lui dire. Je n'arrivais pas à parler.

Je secouai la tête et regardai à nouveau devant moi. Lentement, le voile s'éclaircit. Les ondes qui le traversaient l'instant d'avant s'écartèrent, puis s'estompèrent les unes après les

autres. Et je vis à nouveau la vallée. La vallée des Deux Grèves. C'était bien elle, mais différente.

Ce n'était pas la même lumière. Elle était plus brillante, et plus floue à la fois. Et surtout, plusieurs détails différaient. Depuis le temps que je la regardais, cette vallée, je la

connaissais par cœur, et toutes ces petites différences ne m'échappèrent pas. Il y avait là des arbres qui d'habitude n'y étaient pas. Ici, une petite cabane de bois avait disparu. Ce chemin

était moins large. Ce pré n'avait plus de clôture…

Je crus que j'allais m'évanouir. Quel délire m'envahissait ? Étais-je en plein rêve ? Étais-je devenu aussi fou que mon compagnon ? Je refusais de croire ce que mes yeux voyaient, et

pourtant, chaque fois que je les ouvrais, c'était le même spectacle. Ma vallée, la même petite vallée, mais avec un autre aspect. C'était comme si je regardais une autre époque, me dis-

je soudain. Oui. Ce devait être ça. C'était sans doute l'aspect de la vallée quelques années plus tôt. Ou, qui sait, l'aspect qu'elle aurait quelques années plus tard ? Non. Ce n'était pas

possible. Quelle magie aurait permis cela ?

Me rappelant le geste de Lailoken et comprenant ce qu'il avait voulu faire, je tendis la main pour toucher le voile transparent qui s'était dressé devant moi. L'air se troubla autour de

mon doigt, comme si j'avais trempé celui-ci dans un lac. Je retirai ma main aussitôt, terrorisé. Je frottai mon doigt. Il était sec.

Puis soudain, je sentis la panique me gagner à nouveau. Je ne pouvais céder devant cette folie. Je tombai à la renverse, me relevai de l'autre côté du tronc et, sans me retourner, je

partis en courant, le plus loin possible de ce spectacle impossible. Je ne m'arrêtai qu'une fois réfugié dans ma chambre à l'auberge, où je me blottis jusqu'au lendemain, dans le silence

et la peur.

Tu dois me trouver bien lâche, Estienne, mais je ne saurais te dire par écrit combien cette vision fut impressionnante. Je suis peintre, pas conteur, et je ne trouve aucun mot pour

expliquer la peur qui me saisit ce jour-là, ce jour où je crus perdre la raison.

Toutefois au petit matin, tu t'en doutes, je ne pus m'empêcher de retourner là-bas. J'arrivai plus tôt

que d'habitude. Lailoken n'était pas là. Je ne m'étonnai pas. Je m'assis sur le

tronc d'arbre, face à la vallée, et j'attendis.

Comme le temps me parut long ! Je finis par me demander si je pourrais revoir ce qui m'était apparu la veille. Quel imbécile je faisais ! Pourquoi donc m'étais-je enfui ? Et si je ne

pouvais plus jamais être le témoin de ce phénomène fabuleux ? La peur de la veille se transformait à présent en angoisse. Il fallait que je sois à nouveau le témoin de cette apparition.

Absolument. Je voulais comprendre ! Je ne pouvais pas m'arrêter là. Il me fallait une réponse. Une explication.

Quand arriva le milieu de la journée, je remarquai que Lailoken n'était toujours pas là. C'était peut-être mieux ainsi. J'avais un peu honte de mon comportement de la veille, et nulle

envie de parler. Mais avais-je toutefois une chance de revoir cette chose si lui n'était pas là ? Je me posais encore cette question quand enfin le voile se dessina devant moi.

Cette fois-ci je n'en perdis pas une miette. Et ce fut exactement comme le jour précédent. Les mêmes tremblements, le même flou, puis la même vallée défigurée qui prenait forme,

comme derrière la surface d'un étang surgi devant moi. Je ne bougeai pas. Je restai assis, bouche bée. Et soudain, oui soudain, comme par enchantement, elle apparut.

C'était une jeune femme magnifique, vêtue d'un grand voile blanc. Ses longs cheveux noirs lui tombaient dans le dos et se noyaient dans le tissu. Elle courait les bras serrés sur sa

poitrine. Elle était si belle ! Mais c'était comme un rêve. Sans un bruit. Ses mouvements étaient d'une lenteur troublante. Elle semblait flotter dans le paysage, se fondre avec la

lumière.

Je compris alors qu'elle courait vers la forêt. Non. Elle ne courait pas : elle fuyait. Il devait y avoir quelque chose derrière elle. Quelqu'un qui la faisait fuir. Elle se retournait tout le

temps, lançait des regards emplis de terreur vers le fond de la vallée.

J'étais le témoin muet d'un spectacle onirique. C'était comme une tapisserie qui prenait vie sous mes yeux. Je regardais la jeune femme sans savoir si elle était vraiment là. Et

pourtant c'était si réel ! Je la voyais courir de plus en plus vite. La forêt n'était plus très loin. Bientôt elle pourrait se cacher dans l'ombre des arbres. Puis soudain, je la vis tomber,

lentement, et s'étendre sur le sol.

Je me levai d'un bond. Le voile se brouilla. La vallée s'effaça sous mes yeux. La vision tout entière

disparut. Je fis un pas en avant, les poings serrés. Mais non. Elle n'était plus là.

Il n'y avait plus devant moi que ma simple vallée. Calme. Vide à nouveau. Le voile s'était levé. La fenêtre s'était refermée.

Je sus qu'il me faudrait revenir.

Et c'est ce que je fis, Estienne. Ce que je fis pendant des jours, des jours et des semaines. Plus jamais je ne revis Lailoken : c'était comme s'il m'avait transmis sa vision et qu'il ne

jugeait plus utile de revenir, et je finis d'ailleurs par l'oublier. Mais je continuai, moi, de m'asseoir face à la vallée, et chaque jour je fus le témoin de cette même scène. Merveilleuse et

horrible à la fois. J'en comprenais chaque jour davantage, je remarquais de nouveaux détails, saisissais mieux chaque élément. C'est ainsi que je sus qu'elle n'avait pas les bras serrés

sur sa poitrine. Non. Elle tenait un enfant contre elle, un tout petit enfant, enveloppé dans un linge du même blanc que son voile. Et, si elle tombait avant de pouvoir atteindre la forêt,

c'était qu'une flèche lui transperçait le cœur. Je vis aussi ceux qui la faisaient fuir, Estienne. Des guerriers barbares, trois, peut-être quatre, vêtus de cuir noir, qui semblaient venir tout

droit de l'enfer. Leurs visages – qu'on distinguait mal – étaient maquillés de peinture marron, et de fines tiges de bois traversaient leur nez et leurs lèvres. Ils étaient armés de sabres et

l'un d'eux portait un arc massif… Ils étaient terrifiants. Ils ne ressemblaient à aucun guerrier qu'il m'avait été donné de voir à l'époque, et plus jamais je n'en ai vu d'aussi monstrueux.

Ils étaient si larges et si forts qu'ils ne ressemblaient presque plus à des hommes. Mais en était-ce vraiment ?

Quoi qu'il en fût, l'apparition était de plus en plus précise, de plus en plus claire, et de plus en plus longue aussi. Je ne sais si c'était moi qui parvenais à la retenir plus longtemps,

mais chaque jour j'apercevais la jeune femme quelques instants de plus. Je la voyais sombrer dans l'agonie, son bébé dans les bras. Et ce spectacle devenait insupportable. Comme une

torture qui ne cesse jamais. Jusqu'au jour où je la vis lever les yeux vers moi.

Si tu avais vu ce visage, Estienne ! Je t'ai déjà dit mille fois sans doute que la duchesse de Quienne est la plus belle femme du royaume. Mais je t'ai menti, Estienne. Non. La plus

belle femme qu'il m'ait été donné d'admirer, Estienne, ce fut elle. Cette jeune femme aux cheveux noirs, avec ses yeux bridés d'un bleu profond, sa peau comme une plage de sable

brun, son corps à peine voilé par ce tissu blanc, maculé de son sang. La simple beauté de ses gestes, son enfant tout contre elle.

Et là, allongée par terre, devinant sa fin proche, elle me regardait, moi. Si près, et si lointain pourtant. Il y avait dans ses yeux toute la sagesse du monde, et toute la détresse aussi.

Elle bougeait à peine, et je savais, las, qu'elle allait mourir.

Je l'avais vue mourir tant de fois, à présent.

Comme chaque fois, les larmes envahirent mes yeux. Mais je ne détournai pas le regard. Je la dévisageai. Puis, hésitant, je fis un premier pas. Le voile devant moi se mit à trembler.

Je retins ma respiration. Il fallait que je passe de l'autre côté. Il devait y avoir un moyen. Fermer les yeux ? Non. Du courage, peut-être. Ou un tout petit peu de foi. Essayer. Je fis un

deuxième pas. Puis un autre. Lentement, je sentis la caresse subtile du tissu que je traversais, son souffle discret sur ma peau. Puis les couleurs reprirent leur éclat. Le monde se remit à

parler. Les secondes cessèrent de s'étendre. Et je compris que j'étais passé de l'autre côté.

Sans réfléchir, je me précipitai vers la jeune femme. Je m'agenouillai près d'elle et pris sa main dans la mienne. Mon cœur battait à tout rompre. Je ne pouvais pas la sauver. Je ne

pouvais pas !

Soudain, j'entendis un craquement, de l'autre côté du pré où elle était tombée. Les guerriers n'étaient plus loin. Elle leva la tête vers moi.

"Vite ! balbutia-t-elle. Emmenez-le ! "

Et elle me tendit le bébé qui était encore contre sa poitrine. J'eus un geste de recul. Non. Je ne pouvais pas. Je n'étais pas vraiment là. Tout cela n'était qu'un rêve. Je devenais fou.

"Vite ! " insista-t-elle.

Je ne pouvais continuer de la regarder sans rien dire. Si tu avais vu la souffrance dans ses yeux !

"Je… Je ne peux pas ! " murmurai-je.

Ainsi, je pouvais parler ? Je baissai les yeux. Je sentais la pression de ses doigts sur ma main. Oui, j'étais donc bien là, auprès d'elle. Tout cela était bien réel. Je n'arrivais pas à

comprendre, j'étais terrorisé.

"Emmenez-le dans la forêt ! "

Dans un dernier effort elle posa l'enfant dans mes bras. Il ne pleurait pas. Il me regardait. Il ne devait avoir que quelques semaines. Cependant il me regardait fixement. Comme s'il

comprenait. Comme s'il me suppliait lui aussi.

Je passai mon bras sous sa tête et le serrai contre moi. J'essayai de ne plus trembler.

"Ne le gardez pas avec vous. Ne le confiez à personne. Laissez-le au cœur de la forêt !

– Il va mourir !

– Non. Promettez-moi ! Laissez-le à la forêt ! "

Je serrai les dents. Les bruits de pas derrière nous étaient de plus en plus forts.

"Comment… Comment vous appelez-vous ? " me demanda-t-elle.

J'hésitai un instant.

"Philippe.

– Promettez-moi, Philippe. Promettez-moi, et n'attendez plus ! Laissez-le à la forêt ! Maintenant, fuyez ! "

Je soupirai, puis j'acquiesçai lentement. Je la regardai une dernière fois. Si belle. Puis je me levai. Mes joues étaient trempées de larmes.

Je l'entendis alors murmurer quelques mots étranges :

"Que la Moïra réponde à ton désir ! "

Elle ferma les yeux. Je vis alors les guerriers, qui n'étaient plus qu'à quelques pas, et je me mis à courir. Sans réfléchir. Je ne sais si je fuyais les guerriers ou si je fuyais plutôt

l'image de cette jeune femme ensanglantée. Serrant l'enfant contre moi, je courus vers la forêt. Je courus longtemps, sans jamais me retourner. J'entendais battre mes tempes, mon

cœur, mon pouls. Mes jambes tremblaient à chaque pas. Mais je courus, Estienne. Je courus aussi loin que je le pus. Et je devais être au cœur même de la forêt quand enfin je tombai

de fatigue.

Je jetai un dernier coup d'œil derrière moi. Ils n'étaient plus là. Par miracle, je les avais semés, ou distancés tout au moins. Je m'étendis par terre, sur le dos, cherchant mon souffle.

Je voyais le bébé monter et descendre sur ma poitrine tant je respirais fort. Et, derrière lui, la cime des arbres. Une voûte verte, si dense qu'on ne voyait plus le ciel.

Quand j'eus retrouvé mes esprits, je me mis à genoux. J'écoutai. Pas un bruit. Alors je me remémorai les mots de la jeune femme. "Ne le gardez pas, ne le confiez à personne. " Je

voyais encore son visage implorant. Et si sûr. "Laissez-le au cœur de la forêt ! "

Comment aurais-je pu désobéir, Estienne ? Comment aurais-je pu aller contre la dernière volonté de cette pauvre femme ? Je devais honorer ma promesse, déposer l'enfant parmi les

arbres. Mais comment pouvais-je abandonner un bébé ici, seul, au milieu d'une forêt ? Il n'avait aucune chance de survivre !

Je ne savais que faire. La raison me dictait de ramener le bébé dans le village le plus proche, de le donner à une église, sans doute. Pourtant je ne pouvais m'y résoudre. J'avais

promis. J'avais promis à cette jeune femme de donner son enfant à la forêt. Et, de toute façon, aurais-je pu le ramener avec moi ? Pourrait-il franchir ce voile que j'avais franchi, lui qui

ne venait pas du même monde que moi ? Je ne savais même pas si je pourrais moi-même revenir.

Finalement – je ne saurai jamais si j'ai bien fait – je décidai de faire confiance à la jeune femme. Après tout, elle était sa mère, et elle semblait certaine qu'il serait sauvé si je le

laissais là, aussi improbable que cela pût paraître. Mais qui mieux que la mère de cet enfant pouvait savoir ce qui était bon pour lui ?

Aussi délicatement que je le pus, je déposai l'enfant au pied d'un arbre. Je rapportai quelques feuilles et quelques touffes de hautes herbes pour lui faire un lit et pour les amonceler

contre lui. Je restai un instant à le regarder, immobile, me demandant encore une fois si je n'étais pas devenu fou. Je pris sa main entre mes paumes, et je lui souris, comme si cela

avait pu le rassurer. Puis je partis, le cœur déchiré.

Je me remis à courir. Je voulais m'éloigner de l'enfant. Sortir de la forêt. Peut-être pouvais-je le sauver en attirant loin d'ici ceux qui avaient tué sa mère et qui étaient peut-être sur

mes traces. Je suivis mon instinct, essayant de repartir vers l'endroit où j'avais franchi le voile. Je devais retrouver la colline qui surplombait la vallée, le point culminant où j'étais tant

de fois revenu.

Je courus aussi longtemps que me le permettaient mon état de fatigue et mon désarroi. Bientôt, je vis les arbres s'écarter et j'aperçus l'orée du bois. La vallée. La colline. J'accélérai

encore le rythme, cherchant dans ma peur un dernier lambeau de force.

encore le rythme, cherchant dans ma peur un dernier lambeau de force.

Je venais de sortir complètement de la forêt quand je fus saisi par une immense douleur. Une flèche venait de siffler juste devant moi. Je ne sais si ce fut la chance ou bien les prières

de la jeune femme, mais la flèche passa si près de moi que seul l'empennage avait effleuré mon œil. La douleur fut terrible, certes, mais au moins j'échappai – de peu – à la mort. Je

tombai toutefois en arrière, presque inconscient, tant la douleur était insupportable. Puis tout s'embrouilla.

Tu me pardonneras d'être aussi vague, Estienne, mais je ne me souviens plus exactement de ce qui s'est passé dans les instants qui ont suivi ma chute. D'une façon ou d'une autre –

à cause de la souffrance peut-être, ou bien parce que je suis tombé précisément là où j'avais franchi le voile – je suis repassé de l'autre côté. De *notre* côté. Je ne sais plus si cela fut

instantané, peut-être ai-je rampé, ou peut-être m'a-t-on amené là. Toujours est-il que quand je repris mes esprits, j'étais devant le tronc d'arbre qui surplombe la vallée et du sang coulait

abondamment de mon œil. Derrière moi, tout avait disparu. La jeune femme, les guerriers et le rideau qui séparait nos deux mondes.

Tu commences peut-être à comprendre un peu mieux mon histoire, Estienne, et j'espère seulement que tu veux bien me croire, aussi folle qu'elle puisse paraître.

Je suis resté quelques jours dans l'auberge dont je t'ai déjà parlé. On m'a soigné, on m'a sans doute sauvé, même, mais on n'a rien pu faire pour mon œil et c'est depuis ce temps-là,

Estienne, que l'on m'appelle le Borgne. Le Peintre borgne.

Je n'ai jamais raconté cette histoire à quiconque, tu sais, et d'ailleurs nul ne pourrait imaginer comment j'ai perdu la moitié de ma vue… On ne me croirait pas.

Quand je fus totalement rétabli, je me forçai d'oublier cette histoire. Et rapidement, je retournai à mes anciens démons. L'obsession qui m'avait chassé du monastère me reprit. La

frustration de ne pas être l'artiste que j'aurais tant voulu devenir… Mais cette fois-ci, c'était différent. Je n'étais plus tout à fait le même homme. Je décidai de me donner une nouvelle

chance. Je voulais peindre à nouveau.

Après ce que j'avais vécu, je me refusais à baisser les bras. Je fis toute une histoire dans l'auberge pour qu'on m'apporte de quoi peindre, puis je m'enfermai dans ma chambre et je

me mis à dessiner. Et tu t'en doutes, Estienne, une seule image hantait mon esprit. Un seul tableau me suppliait d'être peint.

Je me mis au travail. Dès les premières ébauches, je sentis que quelque chose, en effet, avait changé. Les traits me venaient plus facilement, comme si l'on eût guidé ma main !

L'image que j'avais dans la tête commençait à prendre forme sur le bois avec plus de beauté encore

que je n'aurais pu l'espérer. Puis vinrent les couleurs. Plus lumineuses que jamais je

ne les avais rêvées ! Petit à petit, le tableau prit vie sous mes doigts, et je vis apparaître les traits parfaits de la jeune femme, étendue devant la forêt, son enfant serré contre elle, et son

regard transperçant, qui me dévisageait, moi. Un tableau magnifique. Unique. L'œuvre de ma vie, Estienne. La grâce, enfin, s'était posée sur moi.

Tu connais la suite. Quelques semaines plus tard, avec mon tableau pour seul bagage, je suis arrivé à la cour d'Hélène de Quienne. Elle fut la seule personne à qui je montrai ma

peinture. Et cela suffit. Je devins l'homme que je suis aujourd'hui, par la seule force de cette image, si sublime, si parfaite, si pure. Enfin.

Mais sais-tu, Estienne, pourquoi je te raconte tout cela ? Sais-tu pourquoi j'ai tant besoin de me livrer, à présent que je vais mourir ?

Car je pense que je me suis trompé.

J'entends encore la voix de la jeune femme. Je l'entends encore murmurer : "Que la Moïra réponde à ton désir ! " La Moïra ? Sais-tu ce que c'est, Estienne, que cette Moïra ? Non,

bien sûr. Ce n'est pas dans notre culture. Ici, Dieu a pris sa place. Mais j'ai découvert quelques années plus tard ce que signifie ce mot, Estienne, en fouillant parmi les innombrables

volumes de la bibliothèque du palais des Ducs, et en parlant avec les nombreux voyageurs qui, toujours, s'arrêtent à la cour de la duchesse…

Je sais ce que c'est, à présent. La Moïra. Tu le découvriras peut-être un jour. Car oui, comme me l'a souhaité cette jeune femme, la Moïra m'a apporté ce que je désirais le plus. Ce

que je souhaitais de tout mon cœur, n'est-ce pas ? La grâce. Le don de peindre. La gloire et le succès… Pourtant, je l'ai compris à présent, la Moïra n'est pas une force magique,

Estienne. Elle n'est pas un miracle, non, ni même un sort. La Moïra, cher apprenti, c'est le fil qui relie au futur chacun de nos choix. Chacune de nos décisions ne peut avoir qu'une

conséquence. Une seule. Chaque fois que nous choisissons, nous écrivons nous-mêmes notre propre devenir. Il n'y a pas de magie, pas de fatalité, seulement des choix. *Ce sont les*

hommes qui font l'Histoire.

Voilà ce que j'ai compris, et voilà le sens de la Moïra.

Mais alors, Estienne, était-ce vraiment ce que j'aurais dû désirer le plus, quand cette jeune femme mourait devant moi ? Était-ce vraiment le choix que j'aurais dû faire ?

Non. Comme je te l'ai dit, je crois que je me suis trompé, mon cher apprenti. Tout au long de ma vie, je me suis trompé. Je comprends, mais bien trop tard, que j'ai fait fausse

route. Que mon envie m'a aveuglé. Et j'espère, Estienne, que tu ne feras pas la même erreur. J'espère que tu sauras faire le bon choix.

Car, ce jour-là, Estienne, ce que mon cœur aurait dû désirer le plus n'était pas le don de peindre. Évidemment.

J'espère simplement aujourd'hui que là où je vais, je pourrai retrouver la Dame à la forêt.

Philippe Demas, Pierre-Levée »

Chapitre 1

SAUVAGE VOYAGEUR

La mémoire de la terre est étrangère à celle des hommes. On croit tout connaître de l'histoire et du monde, mais il est des âges anciens où vivaient encore mille merveilles

aujourd'hui disparues. Seuls les arbres se souviennent ; et le ciel et le vent… Ainsi peut-on lire encore aujourd'hui, gravée dans la pierre, l'histoire de Bohem le louvetier, que les

Compagnons du Devoir nommaient Liberté Outremer.

L'hiver de l'an 1154 s'était abattu sur les terres de Gallica avec la force et la violence d'un raz de marée. Jamais le pays n'avait connu de saison aussi rude que celle-là. Le ciel, un

matin, avait refusé de s'éclaircir et depuis lors il continuait de plonger le pays dans de tristes ténèbres. Les hommes sortaient peu, réfugiés devant leurs cheminées, et les bêtes, elles,

enduraient au dehors la morsure du froid. Il n'y avait guère que le voile pâle de la neige pour éclairer encore timidement le paysage, alors que les flocons qui tombaient jour et nuit

étouffaient l'horizon. Les arbres dénudés étaient des statues noires, entortillées, au milieu des longues plaines. Les plus fragiles pliaient sous le poids de la glace et leurs branches

s'enfonçaient dans la neige telles de grandes arches blanches. C'était comme si la nature tout entière essayait de se cacher sous cette fourrure capitonnée pour fuir le froid pénétrant du

vent et attendre, immobile, le retour de matins plus cléments. Même les nuages, déchirés, semblaient figés au milieu du ciel comme des cristaux de givre.

Il n'y avait plus de forêt sur la plaine de Norsuther. Bien plus qu'ailleurs, la nature ici avait cédé devant la cruauté de l'hiver. Quelques souches, quelques branches mortes seulement

dépassaient péniblement du parterre monochrome, derniers témoins d'un paysage oublié, derniers

survivants dans une désolation de glace. C'étaient de toutes petites taches noires sur

un long drap plissé.

Et, seul au milieu de cet océan de coton, plus sombre encore qu'une montagne de charbon, se dressait l'Armensul, le doyen de tous les arbres, le frêne immense qui avait été la

demeure du Sauvage. Il était si unique, si grand, si disloqué qu'il ne ressemblait même plus à un frêne, mais plutôt à un épouvantable géant de bois, tordu par la douleur et pétrifié par

le froid, menaçant comme la mort mais aussi beau qu'un drame. Ses branches, couvertes de neige, s'élevaient tout autour du tronc magistral, bras noueux aux mains grandes ouvertes,

squelette aux doigts suppliants, agrippés dans le vide.

Par moments, la brume hivernale s'écartait devant lui et laissait apparaître son grand secret. Son cœur indicible. Au milieu, noyé dans l'écorce noire, enchevêtré dans un labyrinthe de

ramures torses, un corps blafard était suspendu, nu, tête en bas, abandonné les bras en croix, chevilles et poignets retenus par des nœuds de branchages. C'était le corps d'une jeune

femme, froid et statique comme une statue de cristal aux formes merveilleuses. Ses cheveux étaient des fils d'argent, son visage un masque de verre où la terreur s'était soudain crispée.

Piégée par le gel et par les longs tentacules de bois, comme morte, elle semblait pourtant attendre sa renaissance, sa résurrection. L'éclair de soleil qui saurait lui redonner vie. Le corps

pendu au-dessus du sol, comme soumise au poids du gel, elle attendait.

Mais elle ne pourrait plus attendre longtemps. Une seule goutte de sang la séparait encore de la mort, comme la goutte de sève qui faisait vivre l'Armensul. Une seule goutte. Si peu

d'espoir.

Son nom était déjà une légende. Inscrit dans la terre comme dans le cœur des hommes. Elle était cette jeune femme étrange qui avait su allumer le regard de Bohem, cette aventurière

trop jeune qui voulait devenir troubadour. Elle était celle qui avait fait apparaître la Licorne, elle était une sœur, une amie, une amante, une nièce. Elle était une femme.

Elle était Vivienne, et l'Armensul était sa prison.

*

* *

Lœva aperçut enfin la silhouette de Bohem à travers les arbres. Elle s'approcha lentement pour le

regarder. Ses cheveux d'un noir de jais cachaient à peine son profil élégant et

retombaient sur sa nuque, parsemés de cristaux de givre. On devinait sous les ombres de son front la cicatrice qui barrait son visage. Pensif, il était adossé à un grand rocher couvert de

neige.

C'était une image d'une grande tristesse, pensa la jeune fille. Bohem avait l'air si seul, si préoccupé. Et elle savait pourquoi. La voix des Brumes avait disparu. On pouvait le

deviner en regardant son visage nostalgique. C'était comme si la forêt l'avait abandonné. Pourtant, ils n'avaient pas eu le choix. Il avait fallu s'y résoudre. Les Brumes devaient partir.

Lœva poussa toutefois un soupir de soulagement. Malgré la faible lumière diffusée par la lune grise de l'hiver, elle l'avait tout de même retrouvé. Enfin ! Cela faisait déjà un bon

moment qu'elle était partie dans le froid à sa recherche, contre l'avis de Mjolln et de Fidélité, et elle commençait à ne plus y croire.

Les disparitions de Bohem l'inquiétaient de plus en plus, comme elles inquiétaient sans doute tous les autres, bien qu'ils ne pussent l'avouer. Ils marchaient tous les jours depuis

presque une semaine et, le soir venu, Bohem s'en allait sans rien dire, avant même d'avoir mangé. C'était devenu un rituel silencieux, que tout le monde – à part elle – faisait semblant

d'accepter.

Lœva ne le supportait plus. Et elle finissait même par trouver son ami impoli. Nul ne savait vraiment où Bohem les guidait, pas même le nain ou le Compagnon, ses deux meilleurs

amis, et tous les louvetiers le suivaient sans rien dire, aussi dociles qu'un troupeau derrière son berger.

– Te voilà enfin ! s'exclama-t-elle en s'approchant encore.

Comme elle arrivait par derrière, elle s'était attendue à le voir sursauter ; mais il l'avait sans doute entendue venir car il ne parut pas surpris. Il tourna lentement la tête et lui sourit.

Ses joues étaient rougies par le vent glacial.

– Bon ! reprit Lœva en fronçant les sourcils, tu ne crois pas que tu pourrais au moins nous dire où nous allons ? Et puis ce n'est pas très courtois de partir comme ça tous les soirs

sans rien nous expliquer !

Bohem s'étonna. Il n'avait plus l'habitude qu'on lui parle ainsi. Même Mjolln et Fidélité, qui ne s'étaient pas privés par le passé, le ménageaient à présent. Depuis sa blessure et le

départ des Brumes… Il sourit à nouveau.

– Allons, petite sœur, assieds-toi à côté de moi et arrête de me sermonner, répliqua-t-il en tapotant le sol à côté de lui.

– M'asseoir ici, dans la neige ? Certainement pas !

– Assieds-toi, enfin ! Regarde, c'est sec ici, près du rocher. Allez, viens ! Je vais t'expliquer.

La jeune fille grimaça, puis elle s'exécuta nonchalamment. Bohem reprit sa position méditative, respira profondément, puis il murmura :

– Tu veux savoir où nous allons ?

– Oui, et je pense que je ne suis pas la seule !

– Nous allons… Nous allons à Mont-des-Marais, Lœva.

– Mont-des-Marais ? C'est où ?

– Dans le sud, dans le duché de Quienne.

– Dans le sud, dans le duché de Quienne.

– D'accord. Et qu'est-ce qu'on va faire là-bas ?

– Retrouver Hélène de Quienne.

– Elle est là-bas ? s'étonna Lœva.

– Oui. C'est là qu'elle est allée se réfugier après sa dispute avec Emmer. Elle va se joindre à nous pour nous aider à retrouver Vivienne, et elle ne sera sans doute pas de trop.

– Pourquoi tu ne nous l'as pas dit plus tôt ? Pourquoi tu ne dis rien aux louvetiers ? Ils sont bien gentils d'accepter de te suivre comme ça, sans avoir d'informations !

Bohem acquiesça, mais il ne répondit pas vraiment. Il avait l'air absent : sa préoccupation était ailleurs.

– Et pourquoi tu te retires comme ça tous les soirs ? insista la jeune fille.

Le louvetier la regarda un long moment. Il trouva que son visage avait changé. Ses épais cheveux bruns étaient un peu plus longs, et elle avait perdu son air de garçon malicieux.

Bohem lui prit la main tendrement. Il la serra dans la sienne, avec insistance, espérant sans doute que ce geste fraternel vaudrait mille pardons, et que Lœva, celle qui était devenue sa

petite sœur, pourrait le comprendre mieux que personne.

Il se sentait tellement responsable d'elle ! Elle était la seule fille, au milieu de tous ces garçons bien plus âgés qu'elle, mais jamais elle ne se plaignait. Elle se comportait comme une

adulte, et son courage était même un exemple pour la plupart d'entre eux.

– Tu sais… J'ai juste besoin d'être un peu seul, expliqua le louvetier.

La jeune fille hocha lentement la tête.

– Je vois.

– Mais tu as raison, reprit-il, je te dois, à toi au moins, quelques explications.

– Je t'écoute.

Bohem tourna la tête et plongea à nouveau son regard dans les ténèbres de la forêt.

– Le soir, j'ai besoin de me retrouver seul pour deux raisons, Lœva. D'abord, cela me permet de méditer et de trouver en moi les réponses que je cherche. C'est comme ça notamment

que j'ai… *compris* où est Hélène de Quienne.

– Vraiment ? Rien qu'en méditant dans la forêt ? se moqua l'ancienne petite voleuse.

– Oui. Je la vois dans le monde de Djar, Lœva, et je vois aussi Vivienne. Mais pour cela, j'ai besoin d'être seul, en retrait.

– Bon. D'accord. Et la deuxième raison ?

– La deuxième raison… La deuxième raison, petite sœur, tu vas la voir bientôt, si nous ne faisons pas trop de bruit.

La jeune voleuse inclina la tête d'un air surpris. Bohem porta l'index à sa bouche, fit un clin d'œil à Lœva, puis lui fit signe de regarder devant eux, vers le sud.

Les bruits de la nuit étaient étouffés par l'hiver. Tout était calme, immobile, silencieux. La neige avait cessé de tomber au milieu de l'après-midi et l'on entendait seulement par

moments des bruissements dans les arbres, là où les branches finissaient par céder sous le poids des congères.

Ils restèrent un long moment côte à côte, main dans la main, emmitouflés dans leurs manteaux de laine comme deux enfants devant le foyer d'une ferme. De petits nuages de buée

s'échappaient de leurs bouches et s'évanouissaient dans la nuit tels des fantômes en fuite.

Lœva se laissa emporter par ses pensées. Au fond, elle était heureuse, fière presque, de pouvoir

partager cet instant avec Bohem. Son grand frère. Elle repensa à la vie qu'elle avait

quittée, dans les ruelles de Lutès, aux longs silences qui pesaient à l'époque sur ses soirées, sur ses longues nuits, et à l'angoisse sourde, chaque jour renouvelée, l'incertitude, la

faim… Elle aurait refusé, à l'époque, d'imaginer une autre vie, d'envisager même qu'une amitié comme celle-ci pût la saisir encore dans sa chute solitaire. Et pourtant… Pourtant elle

ne s'était jamais sentie aussi bien, au milieu de tous ses nouveaux compagnons, tellement différents des badauds et des chalands pressés qui la bousculaient dans les rues de Lutès et à

qui elle faisait les poches, pour vivre, certes, mais pour se venger aussi. Pour exister, en somme. Elle n'avait plus besoin de tout cela. Ici, elle avait l'impression d'exister, vraiment.

De ne plus être une ombre gênante au coin d'une ruelle. Elle se sentait utile, elle se sentait aimée, elle se sentait vivre. La vérité, c'était que, comme ces dizaines de louvetiers, elle était

prête à suivre Bohem n'importe où.

Puis elle pensa à Vivienne. La femme dont Bohem semblait si amoureux. Elle se demandait, jalousement peut-être, comment elle était. Douce, ou bien sévère ? Était-elle belle ?

Était-elle aussi étrange que le louvetier ? Qu'avait-elle de plus que les autres pour avoir ainsi conquis Bohem ? S'entendrait-elle bien avec elle ?

Et surtout… Surtout, était-elle toujours vivante ?

Soudain, une ombre glissa au milieu des arbres. Lœva redressa la tête, le regard inquiet. Un frisson lui parcourut l'échiné. Elle sentit la main de Bohem serrer plus fortement la

sienne. Elle respira profondément. Puis, comme elle l'avait espéré, elle vit apparaître deux loups juste devant eux, à quelques pas seulement, comme deux songes au cœur de la nuit.

La jeune fille les reconnut instantanément. De toute façon, elle n'avait pas besoin de les reconnaître : ils étaient les deux dernières Brumes de Gallica, les deux seules que Bohem

avait pu sauver. Il y avait le grand mâle gris, à la fourrure magnifique – que le louvetier appelait Zao – et sa compagne, plus fine, plus petite, mais qui avait la même assurance à

chacun de ses pas et ce même regard, fier et droit, qui brillait dans la nuit comme un couple de lucioles insolite.

Les deux loups s'approchèrent lentement, pas à pas, avec la méfiance des Brumes, puis ils s'arrêtèrent au pied d'un arbre, la queue basse. La femelle s'avança davantage, comme pour

défier sa peur. La gueule baissée, elle regardait Bohem.

– Comme ils sont beaux ! J'ai envie de les caresser, murmura Lœva.

– Je sais. Oui. Mais laissons-les tranquilles, répondit Bohem.

– Tu crois qu'ils n'aiment pas les caresses ? demanda la jeune fille.

– S'ils en veulent, ils viendront les chercher.

La jeune fille acquiesça. Elle pencha la tête pour essayer de mieux les voir. C'était donc eux que Bohem venait retrouver tous les soirs ? Elle s'en était doutée, et les autres – Mjolln

et Fidélité – le supposaient aussi. Mais les voir ! Les voir, là, devant elle, c'était tout autre chose !

– Disons-leur plutôt adieu, Lœva. Disons-leur adieu pour toujours…

La petite voleuse fronça les sourcils. Leur dire adieu ? Déjà ?

Alors qu'elle ne les avait vus que de si courts instants ? Et leur dire adieu pour de bon, de surcroît ? Oui. Bien sûr. Demain, Bohem et les siens allaient descendre davantage vers le

sud. Mais les loups, eux, devaient rester dans la forêt de Roazhon. Il fallait qu'ils s'y cachent, longtemps, loin du regard des hommes. Le louvetier avait raison : il était temps de leur

dire adieu. Mais comme c'était triste !

Lœva envoya un baiser en direction des Brumes, puis Bohem tapa dans ses mains d'un coup sec et bruyant. Les loups sursautèrent et s'éloignèrent à toute vitesse.

– Allez ! leur lança Bohem en se levant. Allez-vous-en !

Puis, le visage triste, il aida Lœva à se lever. On devinait dans son regard sa peine. Cette certitude qu'il ne reverrait plus les loups…

– Retournons au campement, petite sœur.

La jeune fille le suivit, attendrie.

– Demain, nous devons nous lever tôt, reprit-il d'une voix autoritaire comme pour chasser son affliction, et nous mettre rapidement en route pour gagner du temps. Je suis pressé de

te présenter à Hélène de Quienne.

– À la duchesse ! s'exclama la jeune fille en imitant la voix d'une noble dame.

– Oui. Mais tu verras, elle te plaira. J'en suis certain.

– Et Vivienne ? demanda Lœva d'un air malicieux.

Le louvetier sourit.

– Oui. Vivienne aussi, bien sûr. Je pense que vous vous entendrez bien.

– Comment est-elle ? insista la jeune fille.

– Tu verras… Allons, dépêchons-nous !

*

* *

– Le prêtre. Allez me chercher le prêtre !

Livain VII, roi de Gallica, était allongé sur un lit de fortune, à l'abri d'une tente en toile déchirée, à quelques lieues de la ville de Bleiz. Sa blessure le faisait souffrir atrocement et il

avait perdu beaucoup de sang. Aboulcassim, le médecin arabe qui suivait le roi depuis plus de quinze ans – l'un des meilleurs praticiens d'Orient et d'Occident, disciple du célèbre

Abou Ali Ibn Abdillah – était mort devant les remparts de Pierre-Levée pendant la bataille, le cœur transpercé par une flèche ennemie. C'était l'un de ses apprentis qui soignait le roi à

présent, tant bien que mal, mais il était loin d'avoir l'expérience de son maître et il ne disposait en outre que de très rares plantes médicinales. En plein hiver, il était difficile de trouver

quoi que ce fût alentour pour tenter de guérir le roi.

L'état de Livain s'aggravait de jour en jour et il ne lui était plus possible de continuer sa fuite vers Lutès. Des messagers étaient partis chercher les meilleurs chirurgiens de la

capitale, mais il faudrait encore du temps avant que ceux-ci ne parviennent au chevet du souverain, et il se murmurait ici et là que le roi serait mort bien avant.

Le froid n'arrangeait rien, pas plus que le secret dans lequel devait rester cette armée en déroute. Sa position ne devait en aucun cas être divulguée, de peur qu'Emmer ne fût à la

poursuite de Livain. Elle était donc contrainte de se cacher au milieu d'une forêt dévastée, loin de la chaleur des villes.

Le père Lefrançois, le seul prêtre qui avait survécu à l'hécatombe de Pierre-Levée, entra enfin dans la tente du roi. Il traversa l'espace désolé de cet abri fragile, qui n'était pas digne

d'un roi, songea-t-il.

– Majesté…

– Approchez, murmura Livain sans se tourner vers son visiteur, approchez, mon père.

Allongé sur le dos, blafard, il avait le regard fixé sur le plafond de la tente et le visage crispé.

Le prêtre attrapa un tabouret et alla s'asseoir à côté du lit.

– Comment vous sentez-vous, Majesté ?

Le roi poussa un soupir, mais le fantôme d'un sourire glissa sur sa figure. Il était aussi blanc que les draps qui couvraient son pauvre corps. Ses lèvres étaient sèches, comme

parcheminées, et ses yeux malades ne s'ouvraient presque plus.

– Je n'ai même plus la force de prier, mon père…

Le prêtre posa ses mains sur l'épaule du monarque. Un geste de familiarité qu'il ne se serait jamais permis s'il n'avait passé de longues heures au chevet du roi depuis leur fuite de

Pierre-Levée. Deux jours plus tôt, le père Lefrançois avait même dû administrer l'extrême-onction à Livain, croyant qu'il était sur le point de mourir, et cela avait inévitablement

rapproché les deux hommes d'une manière profonde et embarrassante à la fois. Les mots résonnaient encore dans sa tête. « Que le Seigneur, en vertu de son onction sainte et par sa

rapproché les deux hommes d'une manière profonde et embarrassante à la fois. Les mots résonnaient encore dans sa tête. « Que le Seigneur, en vertu de son onction sainte et par sa

grande miséricorde, te pardonne tous les péchés que tu as commis par tes yeux. Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé. -

– Vous priez pour moi, n'est-ce pas, Lefrançois ?

– Bien sûr, Majesté, je prie chaque heure pour vous.

Le roi acquiesça lentement.

– J'ai… J'ai tellement péché…

– Livain, vous êtes en paix avec le Seigneur. Vous avez donné votre vie au Christ, vos péchés seront pardonnés. Vous avez reçu l'extrême…

Livain lui coupa la parole d'un geste fébrile de la main.

– Combien… Mon père, combien sont morts ? Ou plutôt… Combien… Combien ont survécu ?

Le prêtre pinça les lèvres. Ils étaient arrêtés depuis deux jours à présent, ils avaient eu le temps de compter. De compter les vivants, les blessés, de rassembler ceux qui s'étaient

laissés distancer. Et les chiffres étaient pires encore qu'ils ne l'avaient imaginé…

– Nous ne sommes pas nombreux, Majesté…

– Combien ? insista le roi.

– À peine plus de mille deux cents, avoua le prêtre en détournant le regard.

Livain serra les paupières, mais il ne put retenir quelques larmes. Était-ce possible ? Il était arrivé avec plus de cent mille hommes. Combien étaient morts, combien avaient fui ?

Combien en avait-il abandonné là-bas, dans les faubourgs de Pierre-Levée ?

– Maudit Gœtta ! Ce traître, ce…

– Majesté, coupa le prêtre, ne pensez plus à tout ça… Il faut vous reposer, maintenant. Les chirurgiens de Lutès devraient arriver demain, ou après-demain, sans doute. Ils prendront

soin de vous.

Mais non, le roi ne pouvait penser à autre chose. Toutes ces morts, cette défaite ! Et la trahison du général Gœtta, qui avait fui au milieu de la bataille… S'il s'était battu jusqu'au

bout, les choses auraient peut-être été différentes. Comment l'officier avait-il pu l'abandonner ainsi ? Livain n'inspirait-il plus suffisamment le respect ?

– Je n'aurais jamais dû attaquer Emmer, mon père. Je me suis trompé, une nouvelle fois. Et Pieter qui n'est pas là… Pieter le Vénérable, mon bon abbé de Cerly ! Il sait, lui. Je me

suis trompé…

– Majesté, oui, nous nous sommes *tous* trompés, sur une chose : la certitude de notre victoire. Mais pour le reste, nous avons fait, *vous* avez fait ce qui vous semblait juste…

Le roi bougea lentement la tête sur son oreiller. Sa voix, ses yeux, l'ouverture amorphe de ses lèvres, tout en lui trahissait une profonde tristesse.

Le prêtre, voyant que son souverain était épuisé, se leva sans faire de bruit, fit un signe de croix et se retira.

Livain se tourna péniblement sur le côté, pour ne plus voir la lumière du jour qui perçait à travers ses paupières. Il sentit les larmes froides glisser sur ses tempes ridées.

À nouveau, Dieu l'avait abandonné. Tout était devenu si compliqué ! N'avait-il pas pourtant agi avec la bénédiction du pape et celle de l'abbé de Cerly ? N'avait-il pas cherché à

redonner à Gallica l'unité qui lui faisait tant défaut ? Et ce, en ne perdant jamais de vue sa foi

chrétienne ? Il n'avait jamais rien voulu d'autre que faire de Gallica le plus grand royaume

chrétien. Chasser les hérétiques du comté de Tolsanne, bouter le roi de Brittia hors du pays et offrir enfin au pape un allié fidèle, cohérent, et tout entier dévoué au message du Christ.

N'avait-ce pas été son seul dessein ?

Mais il se sentait si seul, aujourd'hui, seul devant les portes de la mort. Il n'entendait même plus la douce voix de Dieu, profonde et calme, qui le visitait chaque fois qu'il était en

proie au doute. Et Camille, sa belle et jeune femme, avait disparu. L'avait-elle abandonné, elle aussi ? Elle qui lui avait tant promis ! Elle qui devait lui apporter cette alliance décisive

avec le royaume de Chastel, où était-elle à présent ? Se cachait-elle ? Avait-elle été enlevée ? Ou bien complotait-elle à Lutès contre lui ?

Il n'avait plus la force de se poser ces questions. Plus le courage d'envisager les réponses. Tout s'était écroulé autour de lui, avec la défaite de Pierre-Levée, et jamais il n'aurait

l'énergie de reconstruire ce qu'il avait lui-même détruit. Mais comment faire ? Il n'avait pas de fils sur lequel se reposer. Pas de descendance pour assurer à nouveau l'unité du royaume

après sa mort. Gallica allait sombrer dans le chaos, et, dans la mémoire des gens, il resterait à jamais le roi qui avait détruit ce que son père avait bâti au cours d'une longue vie. Le roi

qui avait réduit en cendre le royaume de Gallica.

Livain serra les poings et pleura de plus belle. Comme la mort tardait à venir le prendre enfin !

*

* *

Le grand loup gris avançait, la queue basse, le long des arbres dégarnis. À la lisière de la forêt, les traces de ses pas se confondaient dans la neige avec les brindilles et les buttes de

terre. Il trottait, léger comme une ombre, et, la langue pendante, jetait des coups d'œil rapides vers la grande plaine blanche où il avait aperçu la longue file des verticaux. Quelques pas

derrière lui, la louve le suivait au même rythme. Leur beau pelage d'hiver, épais et dense, leur donnait fière allure – ils étaient comme deux poupées de fourrure dans les bras de dame

nature. Ils se ressemblaient de plus en plus, et leurs pas se mariaient si bien qu'ils ne semblaient faire qu'un.

La neige était encore tombée abondamment, cette nuit-là, et avait balayé l'horizon bosselé de la région tout entière. Les deux loups paraissaient flotter au bout d'un lac immaculé,

comme deux embarcations indistinctes glissant l'une derrière l'autre. Ils arrivèrent bientôt au pied d'une petite colline. Sans ralentir, ils grimpèrent la pente, trottinant droit devant eux,

la gueule tout près du sol, puis ils s'arrêtèrent au sommet. La louve s'assit dans la neige, calme, sereine, et son compagnon resta sur ses quatre pattes, face à la plaine qu'ils

surplombaient. Ferme et droit, le grand loup gris ressemblait à une statue de pierre dressée contre le temps sur cette crête rocheuse.

Ils regardaient tous deux dans la même direction. En bas, dans la vallée, le groupe des verticaux avançait lentement vers le sud, laissant sur le sol une longue traînée sinueuse. Et, à

la tête de cette grande meute, ils devinaient la silhouette de celui qui venait les voir chaque soir. Le vertical aux gestes doux, aux yeux clairs et au regard pénétrant. Celui qui voyait

comme eux. Il n'était pas comme les autres, celui-là. Il ne leur inspirait aucune crainte. Il était presque des leurs. Il les avait sauvés, un jour. Et la veille, ils avaient compris qu'il allait

partir.

Les deux loups regardèrent s'éloigner en silence la colonne des marcheurs. Ils poussèrent quelques jappements plaintifs. Ils comprenaient peut-être que c'était la dernière fois qu'ils le

voyaient, que les verticaux quittaient ce territoire pour toujours. La forêt allait retrouver sa quiétude et son silence. Vaste, protectrice, encore giboyeuse malgré le froid, elle serait un

asile généreux contre la violence de l'hiver. Mais cela suffirait-il ? Zao et sa femelle pourraient-ils accomplir leur destin ? Leurs chances de survie étaient-elles suffisamment élevées ?

Les réponses ne leur appartenaient pas.

Au cœur de la forêt de Roazhon, l'heure était venue pour les Brumes de commencer une nouvelle vie. Une nouvelle meute. Il n'y aurait pas d'autre occasion.

Quand les verticaux eurent enfin disparu, le couple de loups gris se remit en route vers le nord.

*

* *

La couche épaisse de neige rendait la marche difficile pour les hommes comme pour les quelques chevaux qui transportaient les plus lourds bagages. Mais Bohem ne leur permettait

pas de ralentir. Vivienne était toujours loin d'ici, prisonnière de l'Armensul, comme endormie dans un sommeil éternel, il n'y avait pas de temps à perdre. Plus vite ils auraient rejoint

Hélène de Quienne, plus vite ils pourraient aller sauver la jeune fille de sa prison de bois. En

espérant qu'ils n'arriveraient pas trop tard.

Le louvetier avait vu plusieurs fois l'image de Vivienne dans le monde de Djar. Son corps nu, d'un blanc glacial, ses bras en croix, son visage baissé au milieu des branches noires.

Cette image le terrifiait. Mais il lui semblait qu'elle était en vie. Inconsciente, certes, mais vivante. Il pouvait le sentir, comme s'il entendait battre son cœur à travers les vapeurs

fantasmatiques du monde des rêves.

Il préférait ne pas trop y penser et se contentait de presser ses compagnons. Malgré la blessure à son côté qui le faisait encore souffrir, il marchait en tête du convoi et ne ralentissait

pas, le regard loin devant lui, le pas sûr et le dos droit.

Au milieu de la matinée, Fidélité vint marcher à ses côtés. Le froid colorait de rose son visage joufflu et son crâne chauve. Son écharpe bariolée de Compagnon était gelée, dure

comme l'écorce d'un arbre, et le bleu de ses vêtements avait presque complètement disparu sous le givre. Sa grande canne s'enfonçait à chaque pas avec bruit et projetait quelques

flocons derrière lui.

– Tu les as vus ? demanda simplement le forgeron, le souffle court.

Bohem acquiesça. Bien sûr. Il les avait même entendus, ses loups, au fond de lui. Il avait entendu leur voix. Elle était la seule à présent, qui habitait la forêt de Roazhon. La dernière

voix des Brumes.

– Ils nous regardent quitter la vallée, expliqua le louvetier.

– Ils ne vont pas nous suivre, cette fois ? demanda La Rochelle en jetant des coups d'œil vers le sommet de la colline, où il avait aperçu les deux loups.

– Non.

– Pourquoi ?

– Leur place est ici, dans la forêt. Loin des hommes.

Le Compagnon hocha la tête. Puis ils gardèrent le silence un moment, bercés par le craquement de leurs pas dans la neige.

Soudain, Bohem se tourna vers le Compagnon et lui dit d'un ton paternaliste :

– Fidélité, j'ai réfléchi, et je ne veux pas que tu viennes avec nous.

– Pardon ? s'étonna La Rochelle.

– À Mont-des-Marais. Je ne veux pas que tu viennes.

– Mais qu'est-ce que tu racontes ?

Bohem tendit la main vers le cou de son ami.

– Il manque une couleur à ton écharpe, Compagnon.

Fidélité haussa les sourcils.

– Tu as suffisamment retardé la date pour passer Compagnon Fini, continua le louvetier, et tout ça à cause de moi. Ton Tour de Gallica devrait être fini depuis longtemps, mais en

me suivant partout comme tu l'as fait si généreusement, tu n'as pas pu aller jusqu'au bout de ton parcours. Et cela me gêne beaucoup. Tu mérites d'achever ton compagnonnage, La

Rochelle. Il faut que tu ailles dans une ville du Devoir te faire recevoir comme Compagnon Fini.

– Tu plaisantes ? s'exclama le forgeron. Cela peut bien attendre, nous avons des choses beaucoup plus urgentes à faire ! Tu auras besoin de moi pour aller chercher Vivienne.

– Non, non. Nous serons assez nombreux avec les louvetiers et les soldats d'Hélène de Quienne ! Nous n'avons pas besoin…

– Assez nombreux ? coupa le forgeron. Nous ne le serons jamais ! Tu ne sais pas ce qui nous attend, devant l'Armensul. Qui sait si Lailoken ne sera pas là pour t'affronter à

nouveau ?

– Lailoken est prisonnier du monde de Djar, Fidélité. Nous n'avons plus rien à craindre de lui. Pas pour le moment, en tout cas.

Le Compagnon haussa les épaules.

– De toute façon, je n'ai pas le moindre empressement à devenir Compagnon Fini, c'est le cadet de mes soucis !

– Pas le mien, monsieur La Rochelle. Par ma faute, Vivienne n'est pas devenue troubadour, alors que c'était son rêve le plus profond. Et toi, tu n'as pas achevé ton Tour de Gallica.

Je ne supporte plus d'être ainsi au centre de vos vies, d'être l'objet de vos sacrifices. Tu dois t'accomplir toi-même, mon ami, cela compte autant à mes yeux que les missions que je

me suis fixées…

– Allons ! Ne sois pas si narcissique, Bohem ! Ces « missions » ne te concernent pas exclusivement, c'est notre pays tout entier qui est en danger, et nous sommes tous impliqués,

autant que toi. Nous ne faisons pas cela pour toi, nous le faisons parce que cela nous semble juste…

– Oui, oui, tu m'as déjà dit tout cela, mais il n'empêche que tu n'es toujours pas Compagnon Fini, et que c'est ridicule ! Je n'ai pas besoin de ton aide pour aller chercher Vivienne,

tu pourras tout à fait nous rejoindre plus tard, quand tu seras devenu maître et que tu auras sur ton écharpe toutes les couleurs d'un véritable Compagnon. Vivienne dirait la même

chose si elle était ici, c'est même elle qui m'a rappelé, plusieurs fois, que tu avais interrompu ton apprentissage uniquement pour me porter secours.

– J'ai envie, tout autant que toi, de revoir Vivienne vivante, et je ne te laisserai pas y aller sans moi.

Fidélité, qui semblait quelque peu agacé, avait prononcé ces dernières paroles avec fermeté, et le ton de sa voix indiquait clairement qu'il ne reviendrait pas sur sa décision, que la

conversation était finie. Bohem ne put s'empêcher de sourire.

– C'est donc ça, tu es encore amoureux d'elle ! se moqua le louvetier en s'approchant de son ami.

– Imbécile ! répliqua le forgeron. Vivienne est avec toi, et si ce n'était pour l'amitié profonde que je lui voue, ce serait au moins en l'honneur de celle que j'ai pour toi que j'irais

sauver cette femme, coûte que coûte !

Bohem hocha lentement la tête et posa une main sur l'épaule du Compagnon.

– Tu as déjà fait beaucoup pour nous deux, mon ami. Allons, n'en parlons plus, nous avons encore du chemin à parcourir.

Ils marchèrent ainsi, l'un à côté de l'autre, jusqu'à la fin de l'après-midi. Au fond d'eux brûlaient la même angoisse, la même impatience. Revoir Vivienne. La trouver avant que la

mort ne l'emporte. Et plus le temps passait, plus leurs chances étaient minces.

La ville était envahie par la neige et les nombreux habitants de la région qui avaient accouru pour participer à la reconstruction de Pierre-Levée devaient lutter chaque jour un peu plus

contre les éléments. Paysans, commerçants, artisans, bourgeois, femmes, adolescents, tout le monde participait. Il y avait eu au cœur du comté de Pierevain un élan de solidarité sans

précédent, que seul venait gâcher l'absence d'Hélène de Quienne, dont on n'avait toujours aucune nouvelle. Les sentiments à son égard étaient mitigés, et les rumeurs allaient bon train.

Avait-elle abandonné les siens ? Ou bien avait-elle eu raison de signifier son désaccord avec Emmer en quittant Pierre-Levée ? Mais surtout, où était-elle aujourd'hui, et pourquoi ne

revenait-elle pas ici, où l'on avait tant besoin d'elle ?

Les uns et les autres essayaient de ne point trop y penser, de reporter ces questions à plus tard et se réfugiaient dans les travaux qu'ils avaient à faire. Il avait déjà fallu plusieurs jours

pour rassembler et inhumer tous les cadavres à l'extérieur des faubourgs. La fumée noire et nauséabonde avait longtemps plané dans le ciel hivernal. Puis on avait dégagé les principaux

gravats qui bloquaient les grands axes de la ville. Enfin, on avait commencé à rebâtir. En priorité, on s'était attelé à l'enceinte, aux toits des habitations et, bien sûr, au palais des Ducs.

Mais il faudrait des mois, plus d'un an peut-être, pour tout réparer. Et une génération complète, sans doute, pour oublier.

Plusieurs églises avaient brûlé et leurs clochers s'étaient abattus sur la ville comme de grands arbres morts. Le baptistère Saint-Jean, heureusement, avait été épargné, mais le quartier

du marché, lui, avait beaucoup souffert. De façon générale, les principaux dégâts étaient recensés aux deux endroits où la bataille avait été la plus féroce : sur les remparts de la ville et

sur le palais de la duchesse lui-même.

Mais pour reconstruire le palais – qui était une véritable œuvre d'art – il faudrait demander l'aide des Compagnons et, pour le moment, Emmer n'en avait pas la moindre envie. Tant

qu'il n'aurait pas réglé l'affaire de cet étrange Bohem, tant qu'il n'aurait pas compris ses liens avec les Compagnons, le roi de Brittia se refusait à faire appel à ces artisans insolites,

aussi réputés fussent-ils.

Assis dans le bureau de son épouse où il avait essayé toute la matinée – en vain – de trouver des informations sur Bohem, Emmer II Capigesne était plongé dans ses pensées. Il avait

le regard perdu dans un tableau de Philippe Demas, le célèbre Peintre borgne, accroché près de la fenêtre, quand on frappa soudain à la porte.

Le roi sursauta.

– Entrez ! dit-il en refermant les tiroirs qu'il avait ouverts autour de lui.

Le général Chroce apparut alors dans l'ouverture de la porte, les vêtements et les cheveux trempés.

– Vous m'avez fait chercher, sire ?

Le roi acquiesça et fit signe à l'officier de venir s'asseoir en face de lui.

– Prenez place, mon bon général, prenez place. A-t-on des nouvelles de la reine ? demanda Emmer d'un air inquiet.

– Malheureusement, nous n'en avons toujours aucune, Majesté. Votre épouse semble vouloir rester dans…

–… dans sa cachette ! finit le roi d'un air cynique. Mais que fait-elle ? Pierre-Levée aurait bien besoin d'elle aujourd'hui ! Les habitants ne lui pardonneront jamais !

– Majesté, sauf votre respect, j'ai bien peur qu'ils ne nous pardonnent jamais à nous non plus… Ils nous tiennent pour responsables de la destruction de leur ville.

Le roi fut surpris par l'impertinence du général Chroce. Mais cela faisait partie du personnage, franc et direct, et, finalement, c'était ce qu'il appréciait chez lui.

– Nous ne l'avons pas détruite, général, nous avons empêché qu'elle le fût. Nous l'avons défendue.

– Certes, mais on nous accuse ici et là d'avoir amené la guerre jusqu'ici, d'avoir attiré Livain dans la ville… Et il est vrai que nous avons fait le choix de mener la bataille en ce lieu.

Le roi secoua la tête. Pour le moment, il se moquait de ce que pouvaient penser les sujets d'Hélène.

– Bah, ne nous inquiétons pas de tout cela, reprit-il en posant les deux mains sur le bureau. L'important, c'est que nous l'ayons emporté sur ce maudit Livain. Et nous avons plus

urgent à faire…

– Voulez-vous que nous nous mettions plus activement à la recherche de votre épouse, Majesté ? Je pourrais envoyer des troupes…

Emmer poussa un discret soupir. Il se posait en effet la question depuis la veille. Quelle devait être sa priorité, aujourd'hui : retrouver Hélène, ou bien pourchasser Livain pour mettre

un terme à cette guerre une bonne fois pour toutes ? Devait-il être époux avant d'être roi ? La question n'était pas des plus simples.

– Chercher Hélène… Nous ne saurions pas par où commencer, général. Le seul homme qui aurait pu la retrouver était sans doute Valérien, son maître d'artillerie, et il est mort

aujourd'hui. Je me demande si nous ne devrions pas plutôt en finir avec Livain. Hélène reviendra sans doute d'elle-même. Elle ne peut pas abandonner Pierre-Levée ainsi. Qu'en

pensez-vous ?

– Nous pourrions avoir besoin de la duchesse, Majesté, de son autorité sur son peuple. Alors que

nous sommes en quête de légitimité sur le territoire de Gallica, elle pourrait nous

être d'un grand secours. Peut-être devriez-vous plutôt renouer des liens avec votre épouse. Je crains que votre désaccord puisse avoir de fâcheuses conséquences. En l'épousant, vous

avez agrandi votre emprise sur ce pays, mais la partie est loin d'être gagnée, et vous ne pouvez vous permettre de perdre l'appui d'Hélène. Nous sommes nombreux, ici, à penser qu'elle

est la femme la plus importante du pays. Peut-être même la personnalité la plus influente, après Livain.

– Certes, mais si nous laissons filer Livain et qu'il retourne à Lutès, il sera plus difficile de le renverser. Le trône de Gallica ne sera jamais aussi affaibli qu'il l'est aujourd'hui, c'est

sans doute le moment de nous en emparer.

– Sans l'accord de la duchesse, votre épouse ? Vous risqueriez de perdre d'un côté ce que vous gagneriez de l'autre. Légalement, elle reste souveraine des comtés de Pierevain et

d'Arvert, mais surtout du duché de Quienne, qui à lui seul est plus grand que les trois domaines que vous dirigez en Gallica. Renoncer à Hélène, c'est renoncer à plus de la moitié de

vos terres.

– Avec ou sans elle, je reste roi de Brittia, et en prenant Lutès, je deviendrai roi de Gallica. Quoi qu'il advienne, elle restera ma vassale. Certes, je préférerais que les choses se

passent sans heurts, général, mais après tout, c'est elle qui a choisi de quitter le palais. Je n'y suis pour rien. Et si elle souhaite revenir à mes côtés, elle sera la bienvenue.

Le général acquiesça. Il avait dit ce qu'il avait à dire, il savait à présent qu'il était inutile d'insister.

– Je vais vous dire le fond de ma pensée, Chroce. À cette heure, Hélène doit regretter d'avoir abandonné Pierre-Levée. Nous avons gagné la bataille sans elle, et son absence

inexpliquée ne peut qu'avoir blessé ses sujets. Elle aura besoin de moi pour retrouver son aura sur ses propres terres, croyez-moi. Hélène ne nous causera aucun problème. En outre, je

l'aime toujours, et je sais que son affection pour moi est intacte, malgré notre différend. Nous saurons retrouver la paix. Ce qui me préoccupe, à présent, c'est Livain. Sait-on où il se

trouve aujourd'hui ?

– Selon mes informations, Majesté, le roi de Gallica est encore en fuite. Il n'est toujours pas arrivé à Lutès…

– Tant mieux. Vous pensez qu'il prépare une riposte ?

– Non. Il est blessé, et peut-être même mort ! À partir des informations dont nous disposons, mon analyse est la suivante : soit il se cache quelque part, soit son entourage prépare sa

succession avant d'annoncer son décès.

Emmer se recula sur son fauteuil, l'air confiant.

– Livain n'a pas de descendance. Qui pourrait lui succéder ? C'est moi qui l'ai battu, son royaume me revient de droit.

– Ce ne sera pas aussi simple, j'en ai peur…

Le roi de Brittia ne put masquer son sourire narquois. Au fond, la perspective d'imposer sa souveraineté sur Gallica par la force l'excitait.

– Alors il faut que nous le retrouvions, mort ou vivant ! Comme je vous le disais : nous n'avons pas le choix, nous devons partir pour Lutès. Si nous ne le trouvons pas en chemin,

nous marcherons sur la capitale et nous prendrons de fait le pouvoir en Gallica.

– Majesté, répliqua le général d'un air embarrassé, nous avons certes repoussé son assaut à Pierre-Levée, mais nous n'avons pas écrasé son armée tout entière, loin de là, sans compter

les nombreux vassaux qui lui sont encore fidèles.

– Ils viennent de subir une terrible défaite en l'accompagnant dans le comté de Pierevain. Certains seraient peut-être heureux de changer de souverain et de passer sous ma

protection…

– Peut-être, concéda l'officier.

– Sans compter que les nôtres, de vassaux, sont impatients de me voir monter sur le trône de Gallica. Et les guerriers tuathanns que Gaelia a envoyés à notre secours lors de l'attaque

de Pierre-Levée sont toujours parmi nous.

– Rien n'indique qu'ils accepteront de se battre à Lutès, sire.

– Je me charge de les convaincre. Vous, occupez-vous de préparer nos troupes. Il va nous falloir de nouvelles armes, de nouvelles machines. Général, nous repartons en guerre.

*

* *

Bohem entendit soudain un cri derrière lui. Un hurlement terrible qui résonna un court instant au

milieu de la vallée puis s'éteignit brusquement, étouffé. Il se retourna et vit

l'agitation parmi les louvetiers, à l'autre bout du cortège. Le jeune homme fronça les sourcils et partit en courant voir ce qu'il se passait.

Ils avaient marché toute la journée, comme la veille et l'avant-veille, et tous les hommes que Bohem croisaient avaient l'air non seulement épuisé, mais inquiet. Le soir commençait

à tomber, il faisait sombre et froid, et les torches allumées dessinaient des halos de lumière orange tout au long du convoi.

Bohem se faufila au milieu des hommes qui, comme lui, avançaient vers l'endroit d'où avait surgi le cri. Il arriva enfin devant l'attroupement qui s'était formé et aperçut la plume

Bohem se faufila au milieu des hommes qui, comme lui, avançaient vers l'endroit d'où avait surgi le cri. Il arriva enfin devant l'attroupement qui s'était formé et aperçut la plume

d'oie blanche du chapeau de Mjolln. Il se hissa sur la pointe des pieds et vit que le Cornemuseur lui faisait signe d'avancer.

– Ahum, lança le nain au milieu des murmures, regarde, ce jeune homme s'est écroulé par terre, d'un seul coup, oui.

Le louvetier s'approcha du corps immobile étendu dans la neige et s'agenouilla avec précaution.

– Ça, il est mort, chuchota le nain. Oui.

Bohem prit la main gelée du jeune louvetier dans la sienne, puis se pencha sur sa poitrine pour essayer d'entendre son cœur. Rien. Plus un battement, plus un souffle. Mjolln ne

s'était pas trompé. Malheureusement. Il retourna le corps pour voir s'il y avait du sang qui coulait dans son dos ou quoi que ce fût qui pût expliquer cette mort, mais non. Il n'y avait

rien.

– Que s'est-il passé ? demanda Bohem en levant les yeux vers les autres louvetiers.

Ils étaient presque tous là, à présent, agglutinés autour du cadavre, perplexes.

– On ne sait pas, expliqua l'un d'eux. Il marchait, normalement. Tout allait bien et, soudain, il est tombé, raide, sans vie.

– Il est peut-être mort de froid ? suggéra quelqu'un.

– Non ! Enfin, c'est ridicule ! rétorqua un autre.

Bohem se releva lentement, la mine grave. Il enleva la neige de ses vêtements, puis il se tourna vers

les louvetiers.

– Enterrez-le dignement, dit-il simplement, nous allons rester ici ce soir.

Puis il s'éloigna sans rien ajouter. Mjolln se précipita derrière lui.

– Mais, ahum, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? demanda le nain, le regard tourmenté.

– Je ne sais pas, Mjolln. Je n'en suis pas sûr. Nous verrons. S'il te plaît, va avec Fidélité et assurez-vous que les louvetiers ne paniquent pas. Joue-leur de la cornemuse, change-leur

les idées. Et peux-tu dire à Lœva de venir avec moi ? Nous allons partir en reconnaissance pour trouver un endroit où camper ce soir.

– Entendu, dit le nain, et il s'exécuta.

Bohem regarda son ami s'éloigner puis il poussa un long soupir. Il enfonça sa tête dans ses épaules pour se réchauffer un peu. Les oreilles bouchées par sa lourde écharpe, il entendait

battre son cœur.

Il sentit monter en lui une vague d'angoisse familière.

Ça a commencé.

*

* *

Il marchait dans le monde de Djar depuis si longtemps qu'il se demandait s'il y avait eu un commencement. Et si un jour il pourrait y mettre fin. S'arrêter.

Mais non, il ne pouvait pas. Marcher, marcher, c'était tout ce qu'il savait faire, ici, trouver le bout du monde, la fin de toutes les routes, traverser les frontières, repousser

l'horizon, s'éloigner du cœur de Djar, et, qui sait, découvrir une issue ? Un petit coin oublié ?

Une liberté factice.

Ses pieds avançaient tout seuls, comme ceux d'un survivant, traînés dans le sable blanc du désert. Ses pas refusaient de s'interrompre. Il fallait cheminer, toujours, c'était devenu

sa vie, son essence. Il était *la marche. Il* était *le mouvement, l'évasion, le déplacement perpétuel.*

Il errait depuis si longtemps qu'il se demandait s'il avait un jour eu un nom. Oui, bien sûr. Lailoken. Cela était son nom. Ou bien n'était-ce qu'un rêve ? Qu'un souvenir

mensonger ?

Il n'était plus Lailoken. Il n'était plus rien ici, ni le Sauvage, ni l'Alchimiste. Ni Suileone-gelt, ni Merlin. Il n'était qu'une ombre, qu'un fantôme, un esprit sans corps, un spectre.

Il n'était que doute, que questionnement. À vrai dire, il ne savait plus vraiment ce qu'il faisait là. Il savait seulement qu'un jour il avait été autre chose, et qu'aujourd'hui il fuyait.

Qu'aujourd'hui, il marchait sur les rives changeantes du monde de Djar, dans le décor animé du pays des rêves. Les songes défilaient à ses côtés comme défile la route sous les

sabots d'un bayard, mais sans bruit ; muets. Ils l'effleuraient, l'ignoraient, passaient à travers lui. Ils semblaient n'être là que pour marquer le temps qui s'enfuit. Et le temps

semblait long. Si long. Dans quelque direction que son regard se tourne, vers le passé ou vers l'avenir, le temps semblait ne jamais vouloir lui accorder le moindre répit.

Il se voyait maintenant. Son image inquiétante traversait Djar, lente, noire, imprécise. Il était vêtu de fourrures obscures, vieilles et décomposées, et sur son front on devinait

encore le crâne aplati d'un loup, la gueule ouverte d'une Brume. C'étaient les habits d'une vie passée qu'il avait complètement oubliée.

Il était le Marcheur de Djar, et son cœur était vide.

Il ne cherchait pas de réponse.

Il cherchait encore la question.

Chapitre 2

LES SŒURS NOIRES

Quatre jours s'étaient écoulés depuis la mort inexpliquée du jeune louvetier et deux autres avaient perdu la vie dans les mêmes conditions étranges. Le premier s'était écroulé, en

pleine marche, et le second ne s'était simplement pas réveillé un matin. On commençait ici et là à parler d'une épidémie, mais Bohem se refusait à donner son avis sur la question. Il

avait l'air grave et passait le plus clair de son temps silencieux, la tête baissée et le regard distant, perdu dans ses pensées secrètes, ce qui n'arrangeait rien à l'humeur générale de

l'expédition.

Lœva essayait tant bien que mal de faire parler Bohem. Contrairement à Mjolln et Fidélité, qui s'étaient depuis longtemps habitués au caractère mystérieux du jeune homme, elle ne

pouvait s'empêcher – aussi curieuse que tous les enfants de son âge – de lui demander à quoi il pensait. Mais il ne répondait jamais vraiment. Gentiment, en essayant de ne pas vexer la

jeune fille, il changeait de sujet, faisait croire qu'il ne savait plus…

– Les louvetiers commencent à être réellement inquiets, tu sais. Tu devrais leur dire quelque chose… Trois morts inexpliquées en si peu de jours ! Ils vont finir par croire que nous

sommes maudits. Et que tu ne t'en soucies guère !

Bohem hocha la tête. Bien sûr, il sentait la tension monter dans les rangs des louvetiers. Il ne pouvait l'ignorer. Elle était palpable tout au long de la journée, pendant la marche,

autant que le soir quand ils se rassemblaient autour du feu. Un silence pesant avait envahi ces veillées de plus en plus courtes.

Les louvetiers chuchotaient quelques paroles, lançaient des regards anxieux vers Bohem ou vers Mjolln. Ils se demandaient, sans oser le formuler à haute voix, ce qui pouvait causer

ces morts soudaines. Et surtout, la question la plus angoissante pour la plupart d'entre eux, celle qui menaçait petit à petit l'équilibre du groupe, consistait à savoir qui serait le

prochain. Qui serait la prochaine victime de cette mort inattendue.

En vérité, Bohem lui-même n'était pas épargné par cette appréhension. Le matin, quand il se réveillait, il jetait un coup d'œil autour de lui, il cherchait du regard Lœva, Fidélité,

Mjolln, puis les autres. Il se demandait s'il allait trouver un nouveau défunt. Ce sentiment d'impuissance et de fatalité le rendait absolument furieux.

Et malgré tout, étonnamment, le nombre des jeunes hommes qui suivaient Bohem ne cessait de grandir. De village en village, de marchés en campagnes, ils étaient de plus en plus

nombreux à tout abandonner pour suivre ce personnage de légende, sans qu'on leur ait rien demandé, et sans qu'ils sachent vraiment où ils allaient, ni ce qu'ils pourraient faire au sein

de cette communauté singulière. Certains étaient d'anciens louvetiers qui rejoignaient les leurs, d'autres étaient de simples fermiers, des commerçants. Il y avait quelques femmes aussi,

qui suivaient leurs époux, ou même des veuves et des jeunes femmes qui venaient seules. Bohem n'était pas sûr de comprendre leur engouement. De comprendre pourquoi ils se

lançaient ainsi aveuglément dans son aventure. Mais ils suivaient un rêve, un espoir, un besoin de liberté. Et Liberté, justement, était son nom.

Il ne savait pas vraiment s'il devait se réjouir de cette troupe grandissante. Il ignorait où tout cela allait les mener. Mais il en tirait au moins une satisfaction : Lœva n'était plus la

seule fille dans le cortège. Non pas qu'elle s'en fût plainte ; au contraire, elle s'entendait fort bien avec les louvetiers et n'avait nullement besoin d'un entourage spécifiquement

féminin, d'une mère ou d'une sœur, mais au moins sa présence parmi la foule des suivants semblait moins extraordinaire, et cela ôtait une certaine pression des épaules de la jeune fille.

– Lœva, répondit finalement Bohem, je ne saurais pas quoi leur dire… Je ne suis pas sûr de comprendre moi-même ce qu'il se passe.

– Allons ! Tu as bien une petite idée ! Je le vois dans tes yeux, Bohem. Certains de ceux qui nous ont rejoints disent qu'il y a aussi des morts semblables dans leur village. Ce n'est

pas seulement nous… Pas seulement ici…

Bohem ne parut pas surpris. Il savait. En vérité, oui, il savait parfaitement ce qu'il se passait, mais il n'avait pas le courage de le dire, de l'admettre. Surtout devant la jeune fille.

Pourtant un jour il faudrait affronter la vérité en face…

Il se souvenait encore des paroles échangées avec la Licorne le jour où il avait compris ce qu'il se passait. Elles prenaient tout leur sens à présent que les hommes commençaient à

mourir autour de lui :

« Les hommes sont des Brumes. N'est-ce pas ? » avait-il dit à la plus belle des Brumes, le soir où s'étaient ouvertes les portes du Sid.

« Oui. Et vous mourrez, Bohem. Vous mourrez comme nous. Tu n'as donc pas fini ton travail, louvetier. »

Il n'arrivait pas à oublier ces quelques mots. « Tu n'as donc pas fini ton travail, louvetier. » Ils résonnaient dans sa tête comme un écho infini au milieu des montagnes.

Oui, les hommes étaient des Brumes, tout comme les loups, les chimères, les bayards ou la Licorne. Et c'était leur tour, à présent. Ils étaient en train de mourir, de s'éteindre peu à

peu. Et cela continuerait jusqu'à ce qu'ils aient entièrement disparu. Cela avait commencé avec les grossesses. Aucune femme n'était tombée enceinte depuis fort longtemps, comme

l'avait remarqué Hélène de Quienne. Et puis maintenant, les morts. Soudaines, inexpliquées.

C'était aussi simple que cela. Aussi simple, et aussi terrible.

Bohem sentit un frisson glacé lui transpercer la nuque. Il ne pouvait pas le leur dire. Pas si crûment. Et surtout, il devait y avoir une solution, un moyen d'arrêter cela. Car c'était

bien son rôle, à lui, le louvetier. Il avait juré de sauver les Brumes, n'est-ce pas ? « Tu n'as donc pas

fini ton travail, louvetier. «

Bohem poussa un long soupir.

– Vraiment… Je ne saurais pas quoi leur dire, Lœva. Pas pour le moment. Pour le moment, nous ne devons penser qu'à deux choses : aller chercher Hélène et retrouver Vivienne.

– Je sais, je sais, répondit la jeune fille sans la moindre conviction. Mais tu pourrais au moins leur parler, sans nécessairement parler des morts, mais juste pour leur redonner un peu

de courage, un peu de confiance… Et puis pour accueillir tout ceux qui nous rejoignent.

– Je ne sais pas si je suis très bon pour faire ça… Hélène le fera bien mieux que moi, c'est une duchesse, après tout ! Et nous ne sommes plus très loin…

Lœva secoua la tête. Bohem était tellement têtu ! Il semblait ne pas se rendre compte de l'impact qu'il avait sur les gens. Elle se souvenait combien son nom était déjà devenu une

légende de nombreuses semaines plus tôt, longtemps même avant qu'elle le rencontre à Lutès. Et sa renommée devait probablement s'amplifier de jour en jour. La rumeur selon

laquelle il avait affronté le Sauvage devait certainement déjà circuler dans le pays tout entier… On le voyait chaque fois qu'ils traversaient un village. Le regard des habitants ne mentait

pas. Ils étaient aussi impressionnés que s'ils voyaient passer un roi. Peut-être même plus encore.

pas. Ils étaient aussi impressionnés que s'ils voyaient passer un roi. Peut-être même plus encore.

Elle essaya toutefois de se plier à la demande de Bohem. Ne plus penser à tout ça et se concentrer sur l'avenir.

*

* *

De l'autre côté du cortège, Mjolln et Fidélité étaient eux aussi plongés dans une conversation visiblement très prenante. Sans vraiment se disputer, ils parlaient fort et l'on devinait

qu'ils essayaient mutuellement de se convaincre de quelque chose. Nul n'osait aller les déranger et, de toute façon, chacun avait suffisamment à faire avec le froid et l'angoisse pour ne

pas s'occuper des affaires des autres…

– Bohem, ça, oui, aura bientôt, plus que jamais, besoin des Compagnons, tahin !

– Et alors ? Ils lui sont déjà acquis. Ils l'ont suffisamment prouvé, non ?

Mjolln avait le souffle court. Sa petite taille l'obligeait à marcher plus vite, et la profondeur de la neige le ralentissait. Mais il était trop fier pour se plaindre et faisait tout son

possible pour suivre le rythme de Fidélité.

– Oui, ahum, je ne dis pas le contraire. Bien sûr, ça. Ahum. Toutefois, ce ne sera pas forcément toujours comme ça, non. Tahin, taha, il y aura sûrement des désaccords, oui. Alors,

voilà. Ahum. Si tu deviens maître Compagnon, ta parole comptera plus…

– Écoute, Mjolln, je ne suis pas pressé de devenir Compagnon Fini, et je suis beaucoup plus utile ici que dans une cayenne !

– Non. Taha, non. Ça, je ne le crois pas.

Les mains de Mjolln, emmitouflées dans de gros gants de laine, étaient crispées sur les cornes de sa cornemuse. L'instrument émettait par moments des petits sons primitifs.

– Ahum. Nous arriverons ce soir à l'intersection qui mène vers Burdigale, oui. C'est une ville du Devoir. Tu pourrais y aller et…

– Non ! coupa le Compagnon en s'arrêtant de marcher. Je n'ai pas envie ! Mais, dis-moi, c'est Bohem qui t'a demandé de me dire tout ça ?

Le nain, qui lui ne s'était pas arrêté, poussa un rire cynique et forcé.

– Non ! Ça, non, La Rochelle. Pas Bohem. Non. Bohem ne sait pas encore vraiment ce qui nous attend. Il ne sait pas, non, que nous aurons tant besoin des Compagnons…

Fidélité se remit en route et rattrapa sans peine son ami.

– Mais toi, dit-il d'un ton ironique, toi, Mjolln, tu le sais, bien sûr ?

– Hmmm, je peux le deviner mieux que lui, oui. Ahum. Je sais une chose qu'il ne sait pas.

Fidélité fronça les sourcils et jeta un coup d'œil surpris au vieux Cornemuseur.

– Ah oui, vraiment ? Et quoi ?

Le nain haussa les épaules.

– Fais-moi confiance, Fidélité.

– Vous nous cachez quelque chose, monsieur Abbac ? lança le forgeron en feignant d'être choqué.

Un sourire malicieux se dessina sous la barbe du vieux nain.

– Disons qu'il y a des choses, oui, que Bohem devra découvrir tout seul. Mais tu peux me faire

confiance, ça, tu peux me croire, oui, les louvetiers ne suffiront pas. Ahum. Nous

avons besoin des Compagnons.

– Si nous avons besoin d'eux, ils nous aideront.

– Non. Leur simple soutien, ahum, ne suffira pas. Ça, oui, ils nous ont déjà aidés, plusieurs fois. Mais à présent, ils vont devoir participer, tu comprends ? S'engager, réellement. Et

pour cela, oui, tu dois, toi, les convaincre. Tada. Car Bohem ne le fera jamais. Il ne sait pas faire ça, non.

Fidélité fit une grimace contrariée.

– Eh bien, oui, le moment venu, je saurai les convaincre de s'engager à nos côtés, si c'est ce que tu veux. Mais je n'ai pas besoin pour cela d'aller dès maintenant à Burdigale. Je

préfère aller chercher Vivienne…

– Ahum. Non. Tu dois devenir maître Compagnon, tahin. C'est le meilleur moyen, oui, d'aller chercher, dans cette ville du Devoir, le soutien dont nous allons avoir besoin, ça. Si

tu ne le fais pas pour toi, fais-le pour Bohem.

– Je n'ai pas besoin de passer Compagnon Fini pour trouver du soutien à Bohem ! répliqua Fidélité d'un ton de plus en plus agacé. Tout cela n'a rien à voir ! Tu confonds mon

apprentissage du métier de forgeron et mon devoir d'aider Bohem…

– Non. Ahum. Non, ça, je ne les confonds pas, La Rochelle. Ces deux éléments ne font qu'un, n'est-ce pas ? Allons, tu le sais. Le chef-d'œuvre est la rencontre de la main et de

l'esprit, c'est vous qui l'enseignez. « La main est esprit. » Tada, tu ne peux pas, non, dissocier les deux. Bohem a besoin d'un maître Compagnon à ses côtés, oui. Ahum. À toi de le

devenir.

*

* *

La crypte de l'Athnuachan était enfouie sous la végétation dense et verte des montagnes de l'Ours, au nord du royaume de Chastel. Ici, l'hiver n'avait pas eu raison de ces arbres

immenses, serrés les uns contre les autres, et ni le froid ni la neige n'étaient parvenus à pénétrer le bouclier touffu de la forêt. Les monts ciselés étaient entièrement recouverts d'un épais

feuillage, ils s'élevaient à l'horizon comme un gisement d'émeraudes, lézardés par les éclats lumineux des torrents gelés.

Enterrée jusqu'à mi-hauteur dans le sol rocailleux, aussi vaste qu'un temple, la longue crypte de pierre grise semblait avoir été abandonnée depuis des siècles. Ses parois fissurées

étaient envahies par les plantes. Par endroits, des racines avaient même déchiré le roc.

Tout était calme, immobile, silencieux. Les animaux avaient déserté depuis longtemps la clairière qui abritait la crypte de l'Athnuachan. Il n'y avait pas un seul bruit. Seul montait

du sol un grondement sourd et profond.

Des monticules de terre grimpaient le long des murs, comme des vagues figées, et aucune entrée, aucune ouverture n'apparaissait dans ce fouillis obscur. Pourtant, au cœur de cette

sépulture oubliée, loin du regard du monde, se tenait à cette heure une insolite réunion.

Les épais murs de pierre protégeaient une grande salle, dont la disposition rappelait la nef d'une église inversée. Sur le sol, des pavés noirs et blancs dessinaient une grande

mosaïque : on y devinait, dans l'ombre, les formes d'une louve à queue de serpent. Des torches vacillantes coloriaient l'espace d'une lueur orangée. La faible lumière semblait danser au

son d'une incantation ténébreuse.

Il régnait dans la pièce une atmosphère étrange, calme mais tendue, si froide qu'elle en était presque brûlante. Quelques bâtons d'encens se consumaient lentement ici et là, élevant

des spirales de fumée capiteuse jusque dans les noirceurs infinies du plafond.

Au centre de l'immense croisée, huit mystérieuses silhouettes étaient assemblées autour d'une grande table de granit, éclairée par sept bougeoirs disposés harmonieusement autour

d'elles.

D'un côté de la table, sept femmes au visage voilé se tenaient côte à côte, en demi-cercle. L'une d'entre elles, au milieu, était assise sur un fauteuil plus élevé ; quelque chose dans

son maintien laissait penser qu'elle dirigeait sans doute la scène. Entièrement vêtues de noir, toutes les sept portaient à la poitrine une broche d'argent, sur laquelle était gravé le même

symbole que celui qui décorait le sol : la louve à queue de serpent. On n'aurait su dire leur âge, car même leurs mains étaient cachées ; on devinait simplement leurs formes féminines

sous leurs robes noires, quelques traits de visage inquiétants sous les tissus diaphanes.

Isolée de l'autre côté de la table, une jeune femme richement vêtue leur faisait face. Ses yeux verts brillaient au milieu de son beau visage et ses cheveux châtains cachaient à peine

deux immenses boucles d'oreille dorées du pays de Chastel. Malgré son jeune âge et ses vêtements si différents, elle semblait parfaitement à l'aise au milieu de cette assemblée

singulière et, à sa façon de se tenir à cette table, on pouvait deviner qu'elle n'était pas ici pour la première fois.

Ce n'était pas, en outre, n'importe quelle jeune femme. Elle était réputée de par le monde pour son tempérament comme pour son ambition. Fille du roi de Chastel, épouse du roi de

Gallica, Camille rompit le silence d'une voix résolue :

– Mes sœurs, Bohem a refusé de s'unir à moi. Je n'ai pas su le convaincre.

La femme qui était assise à l'autre bout de la table, et dont le fauteuil était plus richement décoré que tous les autres, hocha doucement la tête.

– Camille-sœur, chuchota-t-elle d'une voix sifflante et pénétrante, nulle ici, dans les ombres de l'Athnuachan, ne s'attendait à ce que vous réussissiez dès la première fois. Pour

réussir vous tenterez par trois fois.

La phrase résonna longtemps entre les quatre murs de la crypte, comme un torrent qui aurait survolé la pièce.

– Mais, reprit la femme, ma sœur, pourriez-vous dire à cet ordre vénérable si le jeune homme Samildanach a vu la bague ?

Camille de Chastel lança un rapide regard vers sa main gauche.

– Oui, Lamastu-sœur. Il l'a vue, répondit la jeune reine en souriant.

Un murmure de satisfaction indistinct circula parmi les sept prêtresses. Certaines échangèrent des regards.

– Il est bien ainsi, Camille-sœur, vous avez fait dûment votre premier office. Ainsi, la prochaine fois que le Samildanach vous verra, il cherchera… des réponses.

« Des réponses », reprit l'écho de la pièce, comme si la crypte elle-même avait une âme et participait aux débats. Les flammes des bougies s'animaient au rythme des rumeurs

discordantes.

– Le premier pilier est la force, Camille-sœur. Et vous êtes, à présent, en position de force. Cela convient à l'ordre. Car vous aurez besoin de toutes ces forces nouvelles, maintenant

que l'Athnuachan ne peut plus compter sur celles de jadis.

Un souffle invisible effleura les robes des sept sœurs.

– L'Arhiman a presque entièrement disparu.

– Nous le ferons renaître, Lamastu-sœur. J'en ai fait ici serment.

Camille de Chastel se leva, salua les sept prêtresses puis elle sortit et disparut dans les ombres profondes de la crypte de l'Athnuachan.

*

* *

Ils arrivèrent un peu avant le soir devant une grande intersection. La route, qui s'était élargie, se séparait ici en deux bras perpendiculaires. D'un côté, elle s'engouffrait dans la plaine

enneigée de l'ouest, vers la mer, et de l'autre, elle descendait vers les landes et la ville où ils voulaient se rendre, Mont-des-Marais.

Bohem proposa que l'on installe le campement en retrait de la route, et tout le monde s'y attela aussitôt avec soulagement, tant ils étaient fatigués.

Bohem proposa que l'on installe le campement en retrait de la route, et tout le monde s'y attela aussitôt avec soulagement, tant ils étaient fatigués.

Ils étaient près de deux cents, à présent, dont la moitié de louvetiers. Il fallait trouver chaque soir un espace assez grand et adapté pour que tout le monde ait de la place, mais une

fois l'endroit choisi, cela allait assez vite car chacun savait ce qu'il avait à faire. On dégageait le terrain, on essayait de trouver du bois aussi sec que possible pour qu'il ne fume pas

trop, on préparait un grand feu et on construisait quelques abris. Parfois, les louvetiers partaient chasser, et l'on se débrouillait ainsi pour nourrir tous les membres de cette assemblée

grandissante. Cela faisait beaucoup de bruit dans le soir étouffé de l'hiver, et de la lumière, des couleurs. L'air s'emplissait rapidement des odeurs de bois brûlé et de viande grillée. On

entendait par moments le rire des quelques enfants qui avaient suivi leurs parents dans cette expédition bariolée.

C'était souvent dans ces moments de repos que de nouveaux arrivants se joignaient à la troupe. Ils approchaient, humblement, venus des villages voisins, attirés par la rumeur,

guidés par les flammes au loin. Ils se présentaient, seuls ou en groupe, n'osaient pas toujours demander leur admission dans cette étrange compagnie, mais on les accueillait avec

chaleur, et rapidement ils s'intégraient. Bohem, gêné, essayait toutefois de sourire à tous ceux qui venaient et qui lui lançaient des regards emplis d'admiration et de crainte mélangées.

Mais il ne leur parlait pas. Il restait quelque temps avec Lœva, Fidélité ou Mjolln, puis comme chaque soir il disparaissait pour aller méditer en paix. Mais pas ce soir-là.

Car ce soir-là, si Bohem se retira à l'écart de la foule, ce fut pour une autre raison.

La nuit était tombée depuis longtemps quand tout le monde s'installa enfin autour du feu pour manger. Bohem, assis près de Fidélité, posa un regard circulaire sur l'assemblée. Il se

rendit compte qu'il y avait de plus en plus de visages qui lui étaient inconnus, et il se demanda même combien de ces personnes il aurait pu appeler par leur nom. Cela le mettait de

plus en plus mal à l'aise, mais paradoxalement, cela le rassurait en même temps. Il pouvait sentir le soutien, la fraternité de tous ces compagnons de route qui ne posaient pas de

questions, qui se joignaient à lui, confiants, dans un élan étrange et émouvant. Et qui partageaient avec lui la peur tout autant que l'espoir.

Il ne parvint pas à voir Lœva et Mjolln. Ils devaient être dissimulés dans un groupe, de l'autre côté du grand feu. Souvent, le soir, la jeune fille et le nain mangeaient de leur côté. Ils

avaient l'air de s'entendre à merveille, et cela emplissait Bohem de joie. Mjolln avait un jour confié à Bohem que la jeune fille lui rappelait Aléa, sa mère, et qu'il aimait parler avec

elle. Et leur façon de se retrouver ainsi à l'écart pendant le dîner était peut-être en sus un moyen de narguer amicalement Bohem, lui qui continuait de s'éclipser discrètement chaque

soir…

Soudain, alors que le repas venait à peine de commencer, un cri strident s'éleva au milieu d'un groupe de convives. Bohem serra les dents. Il savait pertinemment ce qui venait de se

passer. Quelqu'un était mort. Encore.

Mais qui ?

Comme la plupart des gens autour de lui, il se leva brusquement pour voir qui avait été emporté cette fois. Son cœur battait à tout rompre. Lœva ? Mjolln ? Il ne les voyait pas.

Non.

Il lâcha le bout de viande qu'il tenait dans sa main droite et se précipita de l'autre côté du feu, où un attroupement se formait déjà. Il eut l'impression que le temps s'était arrêté. Des

sons étouffés, confus, lui parvenaient et sa vue se troublait sur les côtés, comme si elle ne pouvait se

focaliser que sur un seul point, celui du drame. Ses pieds lui semblaient lourds,

empêtrés dans la neige, comme dans un mauvais rêve. Ses jambes tremblaient. Il imagina le pire. Lœva.

Il arriva en courant au milieu de la foule, et il aperçut Mjolln en face de lui, le regard horrifié. À ses pieds était étendu le corps menu d'une jeune personne. Bohem sentit soudain

s'arrêter les battements de son cœur. Il fit un pas de plus. Et il vit son visage.

C'était celui d'un jeune garçon, de treize ou quatorze ans à peine. Sa mère, comme glacée par l'hiver, se tenait à genoux à côté de Mjolln, tétanisée, incrédule.

Bohem, reprenant lentement ses esprits, s'avança et posa une main sur les épaules de cette femme qu'il ne connaissait même pas. Il la serra contre lui, ferma les yeux et sentit

aussitôt les larmes couler sous ses paupières.

– Je… Je suis désolé, balbutia-t-il en serrant plus fort encore la jeune mère contre lui.

Quelques louvetiers s'accroupirent à leur tour auprès d'elle pour la soutenir, et Bohem se releva lentement. Il fit signe à deux hommes d'emporter sous un abri le corps sans vie du

jeune garçon, puis il s'écarta, à reculons, les yeux écarquillés, mouillés de larmes.

À cet instant, il vit Lœva, qui était juste à côté de Mjolln. Debout, vivante. Elle aussi pleurait. Aussitôt, il fit volte-face et s'éloigna du cercle qui s'était rassemblé. Sans se retourner

il sortit du campement, accélérant le pas au fur et à mesure que les larmes inondaient son visage. Il courut, maladroitement, trébucha plusieurs fois, puis, quand il fut certain d'être hors

de vue du campement, il s'assit sur un vieux tronc d'arbre mort, prit sa tête dans ses mains et pleura sans retenue.

Il ne savait plus que penser. En voyant Lœva, il avait éprouvé un grand soulagement, mais ce soulagement lui faisait honte, à présent, car il ne pouvait s'empêcher de penser à cette

pauvre mère, à ce qu'elle devait ressentir en cet instant précis, elle qui n'avait pas été épargnée par le hasard. Il se sentait écrasé par l'impuissance, l'injustice, la douleur. Si seulement il

avait pu ramener cet enfant à la vie ! Mais il savait bien que c'était impossible, et que cela continuerait. Demain, un ou deux autres partiraient, peut-être plus. Et un jour, sûrement,

viendrait leur tour. Le sien, celui de Lœva, de Fidélité, de Mjolln… Comment arrêter cela ? Cette spirale insupportable ?

Et toujours la voix de la Licorne résonnait dans sa tête.

• Tu n’as donc pas fini ton travail, louvetier. »

Mais comment pourrait-il supporter seul cette charge ? Au fond de lui, il savait que la solution était entre les mains de Lailoken, entre les mains de cet homme qu’il avait affronté et

qu’il avait banni dans le monde de Djar. Il était presque certain que seul le Sauvage pouvait y faire quelque chose. Mais quoi ? Et comment l’en convaincre ?

Bohem entendit des bruits de pas, dans la neige, qui approchaient derrière lui. Il sut aussitôt que c’était La Rochelle.

– Allons, Outremer, il faut que tu reviennes au campement. Les autres ont besoin de toi…

Bohem fut heureux d’entendre la voix du Compagnon. Cette voix amicale et sûre, sincère. Fidélité. Il portait si bien son nom…

– Je ne sais plus quoi faire, avoua Bohem en essuyant ses larmes du revers de sa manche gelée.

La Rochelle s’assit à côté de lui et posa une main sur son épaule.

– Mais si, tu sais ce que tu dois faire. Tu me l’as dit toi-même. Tu dois aller chercher Hélène et Vivienne. Et moi, je dois aller à Burdigale.

Bohem releva la tête.

– Tu as finalement décidé d’y aller ? demanda-t-il d’un air étonné.

– Bah, répondit le Compagnon en haussant une épaule. Ton ami le nain s’est montré convaincant… Et les choses ont l’air de se compliquer. Il serait bon en effet que je

m’entretienne avec les Compagnons.

Le louvetier acquiesça.

Ils restèrent un moment silencieux, assis l’un à côté de l’autre, le regard plongé dans le parterre soyeux. Puis Bohem se redressa le premier.

– Tu comprends ce qu’il se passe, mon frère ?

– Je crois, répondit le forgeron. En partie.

– Nous sommes des Brumes, Fidélité. Nous allons disparaître.

Le Compagnon hocha la tête, d'un air à la fois horrifié et résigné.

– Si l'on doit disparaître, Bohem, au moins, disparaissons réunis. Va chercher Hélène et sa nièce, moi, j'irai chercher les Compagnons de Burdigale, et tous ceux qui voudront se

joindre à nous. Retrouvons-nous quelque part.

– À Pierre-Levée, répliqua le louvetier. Bernard de Laroche doit nous y rejoindre avec les Bons Hommes, tu te souviens ?

– Oui. Alors à Pierre-Levée. Nous devons tous nous réunir, maintenant.

– Comme les Brumes, chuchota Bohem.

Les deux amis s'étreignirent, silencieux. Quelques flocons de neige commençaient à tomber.

– Allons dormir, à présent, proposa Fidélité. Je partirai demain matin pour ma dernière ville du Devoir.

– D'accord, dit Bohem en se levant. Merci, merci, mon frère, et bonne chance…

Ils regagnèrent le campement.

*

* *

Je suis dans l'abri silencieux du monde de Djar. Ici, personne ne meurt. Ici disparaît la peur qui au dehors me tord le cœur. Je suis seul, et cela me convient, car je n'ai à craindre

pour personne. J'aimerais tant ne plus savoir. Découvrir que tout n'était qu'un mauvais rêve. Mais le rêve, il est ici, devant moi, et je dois l'écouter, me laisser porter par les élans

capricieux du monde de Djar.

Car Djar est mon esprit.

L'hiver a disparu. Aucune neige, aucun arbre mort. La nature est vivante. Mais il fait sombre. C'est le printemps, peut-être. Ou ces instants calmes et lourds qui précèdent les

orages d'été.

Soudain le vent se lève, violent, et met en mouvement le monde sous mes yeux. Quelle vue splendide ! Quel décor étrange ! Le ciel se couvre de nuages gris, qui s'assombrissent au

loin, vers l'est. Au centre, un lac. Comme un miroir vert, bleu et blanc reflétant le firmament. Il semble avoir dessiné la terre autour de lui, ordonné le décor à son image. Tout part

de cette rondeur calme et plate. Les collines s'élèvent de part et d'autre et l'horizon fait un grand V dont la base est au cœur même de l'étendue d'eau brillante.

Par moments, des éclairs blancs déchirent le ciel obscur, comme de longs et fins torrents de glace. Ils éclairent les parois des pâles bâtisses aux toits de tuiles roses qui se

superposent sur les côtes. Des bourrasques de vent décoiffent les arbres. Les feuilles et les branches se portent vers l'est et résistent péniblement à la force des éléments déchaînés.

Au bord du lac, entre terre et eau, un petit mausolée de pierre attire le regard. Entouré de quelques buissons verts, il ressemble à un étrange bateau, amarré sur la berge. Ses

pierres saumon se reflètent à la surface de Veau. Elles ont la couleur de la terre qu'on voit ici et là, entre les arbres et les carrés de fougères.

Plus loin, dans un rayon de lumière blafarde, on devine une chaîne de montagnes grise, vers laquelle s'enfuient les colonnes de nuages. Au fond, un sommet culmine sur la ligne

d'horizon. C'est peut-être un château que l'on aperçoit tout en haut. Ou bien est-ce seulement la forme des rochers ?

Je baisse à nouveau les yeux. Il y a un homme au bord du lac, assis sur un banc de pierre, qui me tourne le dos. Je n'ai pas besoin de m'approcher pour savoir qui il est. C'est

moi qui l'ai amené là, qui l'ai chassé du monde. Lailoken. Son corps recroquevillé sous sa fourrure de Brumes. Djar est sa prison. Un jour il faudra que je lui demande quel choix

}

il fait. Il est le Sauvage ; je sais qu'il détient le secret qui pourra arrêter le cycle fatal de ce dernier hiver. Mais il est encore trop tôt. Je le sens. Je dois le laisser seul.

Son regard est fixé sur la surface du lac. Que regarde-t-il ? Que voit-il ? J'imagine son visage sous la tête de loup. Ses yeux rouges, sa peau dure et craquelée comme du cuir.

Je me retourne, Je veux m'écarter de lui. Le laisser tranquille. Le temps presse, mais l'heure n'est pas encore venue. Il faudra attendre le dernier instant.

Je ferme les yeux, je laisse passer le temps. Le lac disparaît dans mon dos.

Et maintenant ? Où puis-je aller ?

Djar est mon esprit, je voyage à l'intérieur de moi-même. Dans ces recoins de mon âme que je ne connais pas.

J'ouvre les yeux, je vois approcher la ville. Pierre-Levée. Ses rues meurtries par la guerre. Puis le palais des Ducs. Les portes s'ouvrent devant moi. Je traverse comme un souffle

de vent ces jardins où je marchais jadis aux côtés de la duchesse. Des pierres et des débris jonchent le soi Les voix des morts me parviennent par milliers. Valérien, le maître

d'artillerie d'Hélène, est tombé ici, sous la lame de Dumont Desbardes. Et celui-ci aussi a péri. J'entends son dernier cri, comme il s'écroule sous le regard enflammé d'Emmer

Capigesne.

L'écho des défunts est un concert morbide qui hante la cour et les murs du palais. Combien encore souffriront par la folie des rois ? Combien de vies volées au nom d'un pays,

d'une terre ? Combien de temps encore les hommes accepteront-ils de donner leur vie au nom d'un Dieu ou d'une nation ?

Combien de vies cet hiver devra-t-il emporter pour que changent les priorités ? Quel sera le nombre qui nous fera baisser les armes et lever la main ?

Quelle menace la nature devra-t-elle faire peser sur nous pour que nous n \ayons plus l'instinct de nous tuer nous-mêmes ?

Quelle est cette limite étrange où notre peur de mourir l'emportera sur notre besoin de donner la mort ?

Ici. Maintenant. Ne plus attendre.

Chaque être que l'hiver emporte est un tribut de trop.

Du calme. Attendre. Patience.

J'entends des voix. On parlemente de l'autre côté de cette porte. C'est le bureau d'Hélène. J'entends les phrases mais je ne les comprends pas. Je pousse la porte.

,

Ils sont là, assis autour d'une grande table ronde. En face de moi, je reconnais Emmer Capigesne. Ce n'est pas son vrai visage, mais je sais que c'est lui. Ce ne sont pas ses yeux,

mais c'est son regard. Ce n'est pas sa voix ; mais ce sont ses paroles. Je ne saurais le décrire. Dire ses cheveux, ses traits. C'est comme si je ne le voyais pas vraiment. Pas plus que

les dix convives qui l'écoutent. Ce sont des têtes sans visage, anonymes.

Et il est encore question de guerre, de combats. Je le comprends. Je le devine dans l'intonation de leurs voix.

J'ai envie de partir, de les oublier. Mais l'un d'eux se retourne lentement vers moi, et il me regarde. Personne ne semble le remarquer. Ils parlent, ils parlent encore, et ils ne me

voient pas, enfermés dans leur monde.

Mais lui, il me regarde, et je ne sais pas qui il est.

Comme un Aïshan, il a le torse nu et ses jambes sont couvertes de fourrure. Pourtant, ce n'est pas l'un des guerriers d'Addham. Non, il y a quelque chose de plus noble dans son

,

allure. Il semble venir d'une terre lointaine, d'un âge oublié. Sa peau claire est enduite par endroits de peinture bleue. Ses cheveux lui font sur le crâne une crête de cette même

couleur d'azur et retombent dans son dos, entremêlés de fines lanières de cuir.

Il me regarde, intrigué. Il y a tant de choses qui passent dans ses yeux. De la surprise, peut-être, mais de la compréhension aussi. De la curiosité. Il pourrait se retourner et

dénoncer ma présence. Mais non, il me dévisage, comme s'il essayait de lire mes pensées.

Soudain, l'idée me fait peur, je recule, je tombe en arrière.

Et Djar, lentement, s'éteint.

*

* *

Bohem adressa un dernier geste de la main au Compagnon forgeron comme celui-ci s'éloignait, seul, sur la route qui menait à Burdigale. Il avait fière allure, sur la toile blanche de

l'hiver, avec son écharpe de rubans colorés aux franges d'or, la boule d'ivoire sur son long bâton de bois et ses beaux habits bleus.

Le louvetier posa une main sur l'épaule de Lœva, à côté de lui. Mjolln, devant eux, semblait ému lui aussi. Ensemble, ils regardèrent disparaître dans le brouillard la silhouette

singulière de leur ami, puis ils se mirent en route, bientôt suivis par la foule qui les accompagnait.

Depuis le lever du jour, l'inquiétude des hommes et des femmes était trahie par leur silence, par leurs regards, leur empressement à reprendre la route. L'angoisse continuait de gagner

du terrain et seule la présence de Bohem leur faisait garder espoir. Un groupe s'était formé autour de la jeune mère qui avait perdu son fils la veille. Ils étaient quatre ou cinq, qui

l'accompagnaient en silence, la réconfortaient comme ils pouvaient. On lui avait proposé de retourner dans son village, mais elle avait refusé. Elle voulait continuer de marcher derrière

Bohem, certaine que plus rien ne l'attendait dans sa vie de jadis. Comme tous ces gens, elle voulait aller de l'avant. Quoi qu'il advienne.

Bohem, à force d'être rappelé à l'ordre par Mjolln et Lœva, essayait d'être de moins en moins solitaire et silencieux. Plus les jours passaient, plus il se mêlait à la foule. Chaque

jour, il marchait auprès de gens différents, louvetiers ou non, et il les écoutait, découvrait leur histoire. Il espérait que cela changerait le regard des gens sur lui, et qu'on finirait par le

considérer comme n'importe lequel des voyageurs. C'était bien sûr impossible, il était et resterait Bohem le louvetier, dit Liberté Outremer – une légende vivante pour la plupart

d'entre eux – mais au moins cela le rapprochait d'eux.

Ce matin-là, toutefois, il resta seul auprès de Mjolln, car il voulait lui raconter ce qu'il avait vu dans le monde de Djar. Le nain l'écouta attentivement et, quand le louvetier eut fini

son histoire, il hocha lentement la tête.

– À ton avis, qu'est-ce que cela veut dire ? demanda Bohem en regardant son vieil ami.

– Ça, Bohem, je n'en ai pas la moindre idée. Ahum. Mais je peux, oui, te dire qui était l'homme qui te regardait, ça, dans le bureau d'Hélène.

– Vraiment ?

– Oui.

– Tu le connais ?

– Non, répondit le Cornemuseur en riant. Mais, ça, c'était un Tuathann. Tahin. Il n'y a aucun doute, non.

– Un Tuathann ?

– Oui. C'est un peuple de Gaelia, Bohem, et ta mère, Aléa, y était rattachée par sa propre mère, ça. Tada, ta grand-mère, oui, était tuathanne, tu sais.

Le louvetier fronça les sourcils. Non, il ne savait pas.

– Mais cette façon étrange de s'habiller, cette peinture sur sa peau…

– Ahum, ça, les Tuathanns ont des coutumes étranges, oui. Ce sont des clans de guerriers. Ils ont longtemps vécu dans le Sid, ahum, rejetés du monde, réfugiés sous terre. Comme

les Brumes, oui. On dit que certains y vivent encore, ahum. Mais la plupart sont revenus en Gaelia, et ils ont aidé ta mère… Il y avait… Oui. Il y avait beaucoup de Tuathanns autour

de ta mère, ça.

Bohem resta silencieux quelques instants. Il n'était pas près de tout savoir au sujet de sa mère, Aléa, et il se doutait que Mjolln ne lui avait pas encore tout dit.

– Et pourquoi crois-tu qu'il y avait ce Tuathann à la table d'Emmer ? demanda finalement le louvetier.

Mjolln haussa les épaules.

– Tu l'as vu, oui, dans le monde de Djar. Ce n'est peut-être pas la réalité.

– Cela veut forcément dire quelque chose, insista le louvetier.

– Je ne sais pas. Ahum. À moins que les Tuathanns soient venus de Gaelia et aient aidé Emmer à se défendre, ça, contre Livain. Oui, c'est possible, tu sais. Emmer est roi de

Brittia, les liens entre Brittia et Gaelia sont assez singuliers. Compliqués, oui. Mais Gaelia a peut-être accepté d'envoyer des guerriers tuathanns pour porter secours à Emmer. Oui.

Quelque chose comme ça, Bohem.

– En tout cas, il était assis à la table d'Emmer, et il me regardait. Comme s'il était surpris de me voir. Ou comme s'il essayait de me reconnaître…

Le Cornemuseur garda le silence, et Bohem fut certain qu'il lui cachait quelque chose. Mais avant qu'il ne puisse essayer de lui en faire dire davantage, il y eut des cris dans la foule

derrière eux, et le jeune homme comprit aussitôt que quelqu'un venait encore de s'éteindre…

Quand Pieter le Vénérable entra dans la salle capitulaire de la Commanderie de Lutès, les nombreux dignitaires présents, une trentaine, se levèrent avec respect pour l'accueillir parmi

eux. L'abbé de Cerly était de plus en plus handicapé par le mal qui lui bloquait le dos. Il marchait péniblement, courbé, et son visage était traversé de grimaces de douleur. Il avança

lentement vers l'autre bout de la pièce dans sa dalmatique brodée d'or et d'argent et s'assit à côté de Pierre de Pierreville, le Sénéchal de la Milice du Christ.

Il régnait dans la salle capitulaire – et dans la Commanderie tout entière – une ambiance lourde et pesante, comme un écho aux troubles qui déchiraient le pays. Les mines étaient

graves, les regards sombres, fuyants. Chacun avait revêtu ses habits de cérémonie. Les officiers portaient leur manteaux noirs, le Sénéchal son habit blanc, croix pattée à l'épaule, et

Pieter le Vénérable arborait fièrement ses *pontificalia.*

– *Non nobis domine sed nomini tuo da gloriam,* déclama Pierre de Pierreville en saluant l'abbé de Cerly. An du Seigneur mil cent cinquante-quatre, treizième jour de décembre,

Pieter le Vénérable, par la providence divine Abbé de Cerly, est accueilli par le vénérable et très religieux chapitre de la Milice du Christ, défendeur de l'Église catholique, apostolique

et johannique, présidé par moi-même, Pierre de Pierreville, Sénéchal de la Milice du Christ en Occident, dans la chambre capitulaire de la Commanderie mère de Lutès. Mes frères,

prenez place.

Les officiers s'assirent à leur tour après avoir humblement salué leur invité.

– La crise que traverse Gallica, cher abbé, appelait cette réunion exceptionnelle, en l'absence de ceux qui auraient dû la présider. Nous vous remercions d'avoir répondu à notre

invitation.

Pieter le Vénérable hocha doucement la tête, sans rien dire. Pour le moment, il préférait laisser parler son interlocuteur.

Il faudra qu'il soit dit que c'est Pierre de Pierreville qui a appelé cette réunion, et non pas moi. Je dois le laisser assumer son rôle et ne pas lui donner l'occasion de me faire

}

porter la responsabilité et l'initiative de ce qui se trame ici.

– Andréas Dumont Desbardes est mort, reprit le Sénéchal en s'adressant cette fois à toute la salle.

C'est plutôt une bonne nouvelle, pensa l'abbé de Cerly en essayant de cacher son amusement, *et pour tout le monde, y compris pour vous, de Pierreville, n'est-ce pas ? La place de*

Grand-Maître de l'ordre est à présent disponible… Est-ce pour assister à votre élection que vous m'avez invité ici ?

– Et nous sommes sans nouvelles de notre bon roi Livain.

Tiens ! Je ne pensais pas qu'il serait question de Livain. Il ne s'agit peut-être donc pas seulement de l'élection du Grand-Maître…

Les regards se tournèrent vers l'abbé. Il était le seul à cette table à pouvoir donner des nouvelles récentes du souverain.

– Livain est vivant, annonça Pieter le Vénérable de sa voix éraillée. Trois chirurgiens viennent de

quitter Lutès pour aller soigner le roi, qui est réfugié dans la campagne du comté de

Bleizis.

– Et comment se porte-t-il ?

C'est étrange. On dirait qu'il espère de mauvaises nouvelles.

– Mal, répondit l'abbé de Cerly en soupirant, il se porte mal, mais il est vivant, Sénéchal.

– Bien. La question de l'intérim au palais, en attendant son retour, devra donc être posée.

L'abbé de Cerly fronça les sourcils.

– Je pense que le roi s'en chargera lui-même, répliqua-t-il, en manifestant son indignation.

Serait-ce donc ça ? De Pierreville envisagerait-il d'assurer l'intérim de Livain ? Je n'ose y croire…

– Certes. Quoi qu'il en soit, reprit le Sénéchal, nous devons nous occuper de notre propre exécutif, et c'est pour cela que nous sommes ici, mes frères. Nous devons nommer un

nouveau Grand-Maître.

Il a rapidement changé de sujet. La question de Livain l'embarrasse. Ce qui m'étonne le plus, c'est que quand il parle d'un nouveau Grand-Maître, j'ai soudain l'impression qu'il

Il a rapidement changé de sujet. La question de Livain l'embarrasse. Ce qui m'étonne le plus, c'est que quand il parle d'un nouveau Grand-Maître, j'ai soudain l'impression qu'il

ne pense pas à lui-même, qu'il ne veut pas ce poste… J'ai toujours cru le contraire.

Pierre de Pierreville voudrait-il rester Sénéchal ? Cela confirmerait mes craintes. Il aimerait assurer l'intérim de Livain et il ne peut donc pas occuper en même temps la fonction

,

de Grand-Maître…

– Pieter, nous vous remercions pour votre présence, vous serez le garant, auprès de sa Sainteté le pape, de la conformité de cette élection.

Ce n'est pas la véritable raison de ma présence. De Pierreville n'a pas besoin de moi pour valider le vote du chapitre. Non, il m'a fait venir dans un but plus complexe.

– Mes frères, toutefois, avant de procéder au vote, adressons une dernière prière au défunt Grand-Maître, notre frère Andréas Dumont Desbardes, qui a dignement servi l'ordre, et qui

est passé de vie à trépas. Lequel n'est épargné à personne. Conformément à notre règle, nous avons passé la nuit tout entière en oraison pour son salut, et les frères servants

s'acquitteront de cent oraisons durant sept jours encore. Mais nous dirons à nouveau ici, maintenant, une prière solennelle pour le repos de son âme. Aussi prions-nous, au nom de la

miséricordieuse et divine charité, et demandons-nous par notre autorité pastorale que, chaque jour, soit dépensé ce qui devait être donné au frère disparu, et ce jusqu'au quarantième

jour, pour nourrir un pauvre tant en viande qu'en boisson.

– Il sera ainsi fait, déclara un frère sergent en se signant.

Ils baissèrent alors tous la tête et se plongèrent dans une prière silencieuse. Pieter le Vénérable se prêta à la cérémonie sans un mot, mais en son for intérieur il ne pouvait s'empêcher

de sourire.

Quelle mascarade ! Il n'y en a pas un seul ici qui ne se réjouisse de la mort de Dumont Desbardes ! Il y a quelques jours à peine ils étaient prêts à voter sa destitution. Desbardes

était un dangereux forcené, et sa vanité les empêchait tous d'évoluer au sein de l'ordre comme ils l'auraient souhaité…

– Mes frères, reprit finalement le Sénéchal en redressant la tête, il revient donc à ce chapitre d'élire le nouveau Grand-Maître de la Milice du Christ, conformément à la règle de saint

Courage. Le résultat du vote sera annoncé demain en présence des trois cents chevaliers du couvent. Pieter, vous ne pouvez prendre part au vote, mais nous vous invitons à assister à

cette élection, si vous le voulez bien, afin de pouvoir rendre compte de sa conformité.

– Avec plaisir, répondit l'abbé avec un sourire cynique.

– Selon nos statuts, le Maréchal a donc convoqué les dignitaires de l'ordre et m'a désigné grand commandeur pour veiller à la réunion du chapitre.

Comme c'est étonnant… C'est donc lui qui connaîtra le résultat du vote et l'annoncera demain au couvent.

– Conformément à notre règle, je vais donc à mon tour désigner un commandeur de l'élection, lequel choisira un compagnon, car les Miliciens du Christ doivent toujours aller par

deux. Ces deux frères devront élire deux autres frères, et ils seront quatre. Et ces quatre devront élire deux autres frères, et ainsi jusqu'à douze, en l'honneur des douze apôtres. Et les

douze frères doivent élire ensemble le frère chapelain qui tiendra la place de Jésus-Christ, lequel

doit beaucoup s'efforcer à tenir les frères en paix, en amour et en accord : et ils seront

treize frères. Et parmi ces treize il doit y avoir huit frères chevaliers, quatre sergents et le frère chapelain. Ils se retireront alors pour élire en secret le Grand-Maître. Le commandeur de

l'élection me transmettra le résultat du vote, et je proclamerai élu le nouveau Grand-Maître demain, devant notre communauté. Je rappelle aux frères électeurs qu'ils doivent désigner un

chevalier qui a une longue expérience de l'ordre et qui a exercé des fonctions importantes en Occident comme en Orient.

Tous les frères acquiescèrent, et il fut procédé comme convenu. Pierre de Pierreville désigna un commandeur de l'élection, lequel désigna un autre frère, et ainsi de suite jusqu'à ce

qu'ils fussent treize. Ils se retirèrent alors dans l'antichambre de la salle capitulaire, et on ne les revit pas avant le milieu de la nuit.

Pieter le Vénérable n'était pas certain de comprendre réellement pourquoi on l'avait invité à cette cérémonie. Mais il était sûr qu'il allait bientôt le découvrir.

Je n'ai pas besoin d'ouvrir les yeux pour savoir où je suis. Je reconnais l'odeur des jardins de Pierre-Levée. J'y ai dormi tant de fois. Ce sont les parfums du printemps. Il fait

bon, ici. Je suis assis sur un banc. Le contact froid de la pierre sous mes cuisses ; sous mes mains, est tellement agréable ! Le silence et le vent sont les compagnons discrets de ma

solitude et de mon enfermement.

Je profite de cet instant gracieux pour songer à Vivienne. Je sais qu'elle m'attend. Je veux revoir ses yeux couleur de bois, sa chevelure d'or bouclée, son grand corps enchanteur ;

Entendre sa voix, sa douce voix qui dit si bien le trobar. Embrasser ses lèvres, la serrer contre moi.

Elle me manque tant ! Vivienne. Elle est tout ce qui me reste. Je voudrais la voir, maintenant. Me porter auprès d'elle.

Mais je ne suis pas seul. J'ai entendu des pas. Derrière moi. J'ouvre les yeux.

Serait-ce Lailoken ? A-t-il fini de méditer ? Vient-il m'annoncer qu'il est prêt à m'aider ? Non. Ce n'est pas possible. Il est beaucoup trop tôt.

Je me retourne.

Et je le vois. Son regard de glace, sa chevelure de guerrier ; la peinture bleue sur son torse. Le Tuathann. Celui qui était à la table d'Emmer Capigesne.

Je me lève. Il est immobile. Je le salue d'un geste de la main. Il ne répond pas.

– Je suis Bohem, et Von me nomme aussi Liberté Outremer.

Cela ne semble pas l'intéresser. Ce sont mes yeux qu'il regarde. Le bleu de mes yeux. Il me dévisage. Il cherche une confirmation dans mon regard.

Je fais un pas vers lui.

– Qui êtes-vous F Que me voulez-vous ?

Il reste impassible. Je n'ose pas avancer davantage. J'ai peur qu'il ne s'éloigne, qu'il prenne peur. Il a quelque chose à me dire. Mais il n'est pas sûr de pouvoir le faire. Je dois le

mettre en confiance. Je fais un pas en arrière. Je m'assieds à nouveau sur le banc, mais face à lui cette fois. J'attends.

Je vois son buste se gonfler ; il pousse un soupir.

Je dois trouver un moyen de le convaincre de me parler.

Je me souviens des mots Mjolln. Il disait que ma grand-mère était tuathanne. Le sang de son peuple coule dans mes veines. Je dois le lui faire savoir. Mais comment ?

Il attend un signe■ un geste de ma part. Quelque chose qui confirmerait ce qu'il croit deviner dans mes yeux. Oui, c'est cela. Une preuve que je suis des siens.

– Je suis le fils d'Aléa, dite Kailiana. Je suis le fils de la Terre.

Son regard s'agrandit. Ses sourcils se sont levés quand j'ai prononcé le deuxième nom de ma mère. Mais il ne bouge toujours pas. Il attend encore.

Que puis-je dire de plus ? Que puis-je faire pour lui montrer que je suis un descendant de son peuple ? Un Tuathann.

J'hésite. Je le regarde encore. Puis l'idée me prend. Je me lève. J'ôte ma chemise et je la jette sur le sol. Je me mets à genoux. Les gestes me reviennent. Je plonge mes mains dans

la terre, et je baisse la tête.

Je ferme les yeux. J'attends. Longtemps. Si longtemps que j'ai l'impression qu'il n'est plus là. Que je vais me réveiller, loin du monde de Djar.

Mais soudain, il avance vers moi. Puis je sens sa main qui se pose sur mon crâne.

– Je suis Artosach, chef du clan tuathann des Baintreach Clanns.

Que la Terre te reconnaisse, Bohem Liberté, ainsi que tous les tiens.

*

* *

On avait accordé à Pieter le Vénérable une place d'honneur sous la rotonde de l'église de la Commanderie. Face à la grande nef, il était assis sur une haute chaise de bois à côté de

Pierre de Pierreville, Sénéchal de la Milice du Christ, entre deux des six immenses piliers qui soutenaient la coupole. L'édifice magnifique, œuvre des Compagnons du Devoir, était

plongé dans la lumière chaude des bougies, qui faisaient un spectacle d'ombres et de lueurs dans les hauteurs de pierre, sur les statues et les fresques. Au-dessus des arcades du mur est,

on devinait la sculpture du temple d'Ariel dans une grande alcôve. Pieter ne put s'empêcher de penser à Bohem, qui était venu dans cette même église, et qui leur avait échappé une fois

de plus…

Tout le couvent avait été réuni pour l'annonce de l'élection du nouveau Grand-Maître. On avait sorti les décors de cérémonie, les drapeaux et les gonfanons de l'ordre. En dépit des

nombreux frères qui avaient péri lors du siège de Pierre-Levée, plus de trois cents chevaliers de la Milice du Christ étaient présents ce jour-là.

L'abbé de Cerly se pencha vers son voisin de gauche.

– Je suis étonné de vous voir si nombreux, chuchota-t-il avec malice. Aucun Milicien n'est resté auprès du roi après Pierre-Levée ?

Le Sénéchal fit mine de ne point s'offusquer.

– Non, aucun. Comme vous, nous avons rapidement rejoint Lutès. Le roi s'est enfui avant la fin de la bataille, Pieter, et comme vous, nous l'avons… perdu de vue.

L'abbé acquiesça en souriant.

Il se moque de moi. Mais une fois encore, je crois déceler l'aversion soudaine de Pierreville pour le roi… je ne sais quel sentiment l'emporte chez le Sénéchal : le reproche que le

roi n'ait point mené la bataille jusqu'au bout, ou l'espoir de pouvoir le remplacer ? Je n'arrive pas à croire que cet impétueux se voie sur le trône de Gallica. Et pourtant…

Les treize frères électeurs, habillés de leurs manteaux blancs – le noir, réservé aux dignitaires, n'était toutefois jamais porté à l'intérieur des églises – étaient assis en demi-cercle au

centre de la coupole. Celui qui avait été nommé commandeur de l'élection se leva et s'avança vers Pierre de Pierreville.

Le Sénéchal, voyant arriver le Milicien, se pencha à son tour vers son voisin.

– Excusez-moi, cher abbé, mais cela va être mon tour…, lui chuchota-t-il à l'oreille juste avant de se lever.

Vraiment ? Je crois, moi, que votre tour n'est pas encore venu, mon cher !

Pierre de Pierreville lissa son grand manteau de cérémonie et se laissa guider vers le pupitre. Il fit un signe de tête vers l'assemblée et les trois cents chevaliers se levèrent d'un seul

élan. Le bruit des chaises résonna sous la voûte éclatante de l'église.

Le Sénéchal posa un regard circulaire sur ses nombreux frères.

Il prend son temps, certainement pour insuffler de la solennité à l'événement. Il est manifestement satisfait du résultat du vote. Nul doute que tout avait été prévu d'avance.

– Nous avons élu, par vos commandements, le Grand-Maître de la Milice, annonça Pierre de Pierreville d'une voix sentencieuse. Accepterez-vous celui que nous avons choisi, et

promettez-vous de lui obéir tous les jours de sa vie ?

La foule répondit en chœur :

– Oui, si à Dieu plaît.

Je crois, malheureusement, que Dieu n'a plus grand-chose à voir avec toute cette mascarade…

Symboliquement, le Sénéchal demanda à trois chevaliers de s'approcher. C'était trois des frères les plus réputés de la Milice, qui s'étaient illustrés au combat comme dans la vie

ordinaire de l'ordre. L'un d'eux était l'élu, mais il ne le savait pas encore. Officiellement, en tout cas.

– Mes frères, reprit de Pierreville en s'adressant à eux, si vous êtes l'élu, promettez-vous d'obéir au couvent et de garder les bonnes coutumes de l'ordre ?

– Oui, si à Dieu plaît, répondirent les trois chevaliers en baissant la tête.

Je n'en connais pas un seul. Le chapitre a donc choisi un parfait inconnu. Quelqu'un qui ne dérangera pas de Pierreville, certainement.

– En ce quatorzième jour de décembre de l'an du seigneur mil cent cinquante-quatre, par la providence divine et conformément au choix de nos frères électeurs, justement choisis par

le très vénérable chapitre de la Milice du Christ, je proclame élu au rang de Grand-Maître le frère Grégoire de Berva, seigneur des terres de Berva au comté de Vasteplaine. Mes frères,

prosternez-vous.

Tous les membres de l'assemblée posèrent un genou à terre.

– Frère Grégoire, levez-vous et venez devant l'autel.

L'un des trois chevaliers qui s'étaient approchés se redressa. C'était un homme plutôt jeune, large et fort, qui portait un bouc et dont les longs cheveux bruns étaient noués sur une

nuque épaisse. Ses yeux verts brillaient de reconnaissance ; ils semblaient refléter toute la lumière des grands vitraux colorés.

Grégoire de Berva. Son nom ne me dit rien, pas plus que son visage. Et c'est sans doute pour cela qu'il a été élu. Un jeune Milicien qui n'a certainement pas encore de réelle

conscience politique et que le Sénéchal pourra manipuler à sa guise.

– À genoux, mon frère.

Le Milicien s'exécuta. Pierre de Pierreville se saisit alors d'une magnifique épée, large et lourde. Il la posa à plat sur ses deux mains.

– Exauce, nous t'en prions, Seigneur, nos prières. Que la dextre de ta Majesté daigne bénir cette épée dont ton serviteur ici présent désire être ceint ; que dans la mesure de ta

bénédiction il puisse être le défenseur des églises, des veuves, des orphelins et de tous les serviteurs de Dieu contre la cruauté des païens ; qu'il épouvante et terrifie ceux qui lui

tendraient des pièges ; accorde-lui de les poursuivre dans l'équité et de nous défendre dans la justice. Amen.

La salle répondit en écho. Puis le Sénéchal souleva son épée au-dessus des épaules de l'impétrant et répéta avec lenteur les gestes de l'adoubement.

– Par le pouvoir dont j'ai hérité de mes frères et conformément au vote des électeurs qui vous en ont jugé digne, je vous nomme, Grégoire de Berva, Grand-Maître de la Milice du

Christ. Puissiez-vous ne jamais oublier la mesure de votre fonction. Laissez-moi vous en rappeler le fondamental : l'autorité du Grand-Maître est limitée par le pouvoir constitutionnel

du couvent ici présent, par l'ensemble des dignitaires et le corps des chevaliers de la Milice. Comme chaque frère a son compagnon de rang, selon la parole de l'évangile qui dit « vous

irez deux par deux pour vous garder du mal », le Grand-Maître lui-même a deux compagnons. Ce sont

les deux chevaliers qui vous ont accompagné jusqu'à l'autel. Vous serez tenu de

les consulter, car ils feront partie de votre conseil restreint. Selon les statuts, le Grand-Maître de la Milice ne possède pas les clés du Trésor et n'a point le droit de décréter des trêves ni

d'ouvrir les hostilités sans l'accord du chapitre. Mis à part ces restrictions, votre pouvoir, mon frère, n'est limité que par la règle de saint Courage et les statuts de l'ordre, dont il vous

sera donné une nouvelle lecture ce soir.

Le Sénéchal reposa son épée sur la petite table qui était à côté de lui, puis s'approcha du chevalier de Berva.

– Grégoire de Berva, promettez-vous de servir la sainte Église et la Milice du Christ et d'honorer en son sein la charge de Grand-Maître, selon le souhait de vos frères ?

– Si à Dieu plaît, je le promets.

Pierre de Pierreville reprit l'épée et la tendit au tout nouveau Grand-Maître.

– Chevalier de Berva, recevez ce glaive, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, puissiez-vous vous en servir pour votre propre défense, pour celle de la sainte Église de Dieu et

de son humble Milice, pour la confusion des ennemis de la Croix du Christ et de la foi chrétienne ainsi que de la couronne du royaume de Gallica. Autant que l'humaine fragilité vous

le permettra, ne blessez personne injustement avec lui. Qu'il daigne vous accorder cela, Celui qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles.

– Amen.

Grégoire de Berva se releva lentement et enfila l'épée à sa ceinture. Deux Miliciens s'approchèrent alors et lui remirent l'un *l'abacus*- bâton de commandement spirituel de l'ordre – et

l'autre la bague de Grand-Maître, où était gravée *l'Abraxas Panthée.*

Voici donc les reliques d'Andréas Dumont Desbardes, songea Pieter le Vénérable, non sans ironie.

Au même instant, les cloches de l'église se mirent à sonner, et la cérémonie prit fin sous les acclamations des chevaliers de la Milice. Les sourires sur les visages des Miliciens

semblaient indiquer que le nouveau Grand-Maître faisait l'unanimité. Pieter le Vénérable pensa qu'il était impatient de découvrir sa véritable personnalité.

Les chevaliers s'écartèrent au passage de Grégoire de Berva et des dignitaires, puis ils sortirent lentement, sous le regard désabusé de l'abbé de Cerly.

Celui-ci se leva péniblement et alla rejoindre le Sénéchal sur le parvis de l'église. Arrivé près de lui, le dos courbé, il posa une main sur l'avant-bras du Milicien.

– Je suppose, mon cher de Pierreville, que nous allons pouvoir parler de Livain et de la couronne de Gallica, à présent.

Le Sénéchal lança un regard entendu au vieil homme.

– Bientôt, abbé, bientôt. Chaque chose en son temps.

– Si à Dieu plaît, répliqua Pieter le Vénérable en hochant la tête.

– Oui, si à Dieu plaît. Mais il y a plus urgent, vous en conviendrez. Nous devons comprendre la raison de ces morts soudaines qui ravagent le pays. Vous n'ignorez pas, sans doute,

que ce mal va grandissant.

– Il me semble, Sénéchal, qu'il n'y ait plus grand-chose en ce pays qui n'aille de travers.

*

* *

Emmer Capigesne, roi de Brittia, se présenta seul à la tombée du soir devant le camp des guerriers tuathanns, en retrait de Pierre-Levée. Les hautes tentes de toile brune formaient un

grand arc de cercle, comme une demi-lune tracée dans la neige. Quelques feux brûlaient çà et là, à l'intérieur d'une longue barrière qui délimitait le campement, et semblaient souffler

dans le ciel des bulles de lumière.

Le général Chroce avait insisté pour escorter Emmer, mais le roi avait refusé. Il voulait parler seul à seul avec Artosach et il espérait que sa venue sans escorte serait appréciée par les

Tuathanns comme un geste humble et respectueux. Toutefois, il était inquiet.

Le roi fut accueilli à l'entrée du campement, devant la barrière, par deux guerriers qui, malgré le froid, avaient le torse nu. Emmer ne s'était toujours pas habitué à ces soldats

étranges, vêtus et armés comme des barbares, et qui parlaient d'une façon énigmatique. Il ne savait presque rien d'eux, sinon qu'ils avaient été envoyés par le roi O'Connor de Galatie,

souverain de l'île de Gaelia, et que c'était sans doute grâce à eux que le siège de Pierre-Levée avait été remporté. Quand Emmer avait envoyé Leuthaire chercher du renfort en Gaelia, il

avait espéré que celui-ci reviendrait avec des mercenaires ou des soldats de l'armée d'O'Connor, mais il ne s'était certainement pas attendu à voir venir des Tuathanns. Il pensait que ces

hommes – qui étaient sortis du Sid quelques années auparavant – gardaient pour Brittia une haine ancestrale. Leur peuple et le sien étaient des ennemis de jadis. Pourtant, ils avaient

traversé les mers et étaient venus jusqu'ici pour combattre à ses côtés, contre le roi de Gallica. Ces rivaux d'antan étaient devenus sans explication des alliés inattendus. Et maintenant

que la bataille avait été gagnée, ils ne demandaient rien en retour et avaient même proposé de rester encore quelque temps pour protéger Pierre-Levée, dans l'éventualité d'un nouvel

assaut. Emmer se demandait s'il réussirait à les convaincre d'aller encore plus loin et de venir avec lui à la recherche de Livain… Il devinait que les convaincre ne serait guère aisé, mais

leur soutien serait capital. Il devait tout tenter.

– Que la Terre te reconnaisse, Emmer Capigesne, ainsi que tous les tiens.

Le roi s'inclina légèrement pour remercier le guerrier tuathann qui venait de parler. Il ne connaissait pas les coutumes de ces hommes, mais il essaya de se montrer à son tour plein de

considération.

– Merci, et que Dieu vous bénisse, vous qui nous avez porté secours si loin de vos terres…

– Nous n'avons pas de terres, roi, c'est la Terre qui nous possède.

Emmer hocha la tête, embarrassé.

– Oui. Bien sûr. Je… Je souhaite m'entretenir avec Artosach, s'il le veut bien.

– Le chef du clan t'attend, roi.

Capigesne essaya de ne pas se formaliser du tutoiement à son égard. Il aurait exigé de n'importe quel autre homme qu'il respectât le protocole, mais il se devait de faire une exception

pour les Tuathanns. Il était prêt à accepter leurs manières étranges.

– Il m'attend ?

– La Terre t'a annoncé, fils de Brittia. Entre dans le croissant et, si tu cherches sa tente, tu la trouveras.

Les deux guerriers s'écartèrent et lui firent signe d'avancer. Emmer, perplexe, les remercia d'un signe de tête et passa de l'autre côté de la barrière. Il n'avait aucune idée de l'endroit

où pouvait se trouver la tente d'Artosach et se demandait pourquoi les guerriers ne l'y accompagnaient pas. Ce devait aussi être une coutume tuathanne, une sorte de rituel.

Le roi fit quelques pas en avant. Il vit des Tuathanns lui adresser un regard ici et là, mais on ne fit bientôt plus attention à lui. Il se demanda un instant s'il n'était pas fou d'être

venu ainsi tout seul. Mais il devait aller jusqu'au bout. Il s'avança vers un grand feu, comme attiré par les flammes, espérant qu'il pourrait alors voir la tente du chef. De l'intérieur, le

camp offrait un spectacle étonnant. Les armes étaient plantées dans la neige et dessinaient de longues allées rectilignes entre les habitations de fortune. On retrouvait en de nombreux

endroits le bleu des peintures de guerre : dans les tissus étendus sur des séchoirs, dans les décors des tentes brunes, au bout des lances ou sur les poteries posées près des foyers…

Emmer continua d'avancer dans la nuit hivernale et passa près du grand feu. Il marcha lentement au milieu des Tuathanns. Il les saluait discrètement, en essayant de masquer sa peur.

Il y avait beaucoup d'agitation dans le campement. Les guerriers préparaient le repas du soir ; ici, ils s'affairaient autour d'un fumoir à poisson, là ils attisaient les flammes… Chaque

fois qu'il dévisageait l'un d'eux, il recevait en retour un regard froid, indéchiffrable.

Le roi commençait à se sentir mal. La fumée lui piquait les yeux. L'odeur du poisson fumé se mélangeait à un autre parfum dont il ignorait l'origine. Un relent épicé et âcre à la fois.

La tête lui tournait. Il se frotta le front et essuya les gouttes de sueur qui coulaient vers ses sourcils. La chaleur des hautes flammes lui brûlait la peau. Il toussa un peu, s'écarta d'une

vague de fumée. Plus loin, sur la gauche, il aperçut des petits monticules de pierres, dressés en pyramides. Les Tuathanns avaient ramené leurs morts de Pierre-Levée et les avaient

enterrés dans l'enceinte même de leur camp. Emmer avala sa salive et tourna la tête. Il vit alors une tente qui attira son attention. Il n'aurait su dire pourquoi, mais elle n'était pas

comme les autres. Peut-être était-elle plus grande, plus haute, plus décorée… Il semblait y avoir davantage d'objets tout autour. Et surtout, un guerrier tuathann se tenait debout devant

l'entrée.

Emmer se dit qu'il devait s'agir de la tente d'Artosach et accéléra le pas, heureux de s'écarter de l'atmosphère enfumée du centre du campement. Quand il arriva devant la tente, il fit

un signe au guerrier pour demander s'il pouvait entrer.

– Non, répondit le Tuathann d'une voix grave et profonde.

– Je viens m'entretenir avec Artosach, expliqua Emmer, offusqué.

Le guerrier sourit. Emmer jura qu'il se moquait de lui.

– Artosach n'est pas dans cette tente, roi.

– Comment puis-je le savoir ? s'emporta Capigesne, qui estimait que la façon dont était reçu un homme de son rang était indigne. On ne m'a pas dit dans quelle tente il est, cela

commence à bien faire ! Dites-moi où il se trouve, bon sang !

– Roi, ce que l'on cherche sans patience, on l'a souvent passé. Il suffit parfois de regarder derrière soi.

Emmer se retourna, furieux. Il vit alors juste derrière lui une tente, beaucoup plus petite, d'où émanait une faible lumière. Sans aucune décoration, c'était sans doute la plus humble

habitation du campement. Emmer la rejoignit en secouant la tête. Il s'arrêta devant l'entrée, hésita un instant. La tente était à demi ouverte. Emmer poussa un soupir, se baissa et entra

à l'intérieur.

Artosach, le chef du clan, était assis par terre, sur une fourrure épaisse. Les yeux fermés, il semblait méditer. Une petite bougie posée sur le sol vacilla quand Emmer referma la porte

en toile derrière lui.

– Que la Terre te reconnaisse, roi Emmer Capigesne, ainsi que tous les tiens.

– Que la Terre te reconnaisse, roi Emmer Capigesne, ainsi que tous les tiens.

– Vous avez de bien étranges coutumes, Artosach…

– Et je te remercie, roi, de les respecter, comme j'ai respecté les tiennes quand je suis entré au palais.

– Oui, soit, répondit Emmer sans conviction.

– Que me vaut ta visite ?

Le roi de Brittia n'arrivait pas à se faire à ce tutoiement, mais il essaya de ne pas le montrer. Son agacement pourrait être pris comme un signe de faiblesse.

– Nous partons demain pour achever cette guerre contre Livain, le roi de Gallica.

– Hmmm.

Emmer fronça les sourcils. Il n'était pas sûr de comprendre ce que signifiait cette réponse évasive.

– Nous aimerions que vous veniez vous battre à nos côtés, comme vous l'avez fait ici pour défendre Pierre-Levée.

– Nous étions venus aider la duchesse de Quienne, et nous l'avons fait, roi, à la demande d'O'Connor de Galatie. Mais nous ne sommes pas venus faire la guerre à Livain VII, roi de

Gallica.

– Cela revient au même, Artosach ! Si nous n'éliminons pas Livain, il reviendra nous attaquer et nous aurons encore besoin de votre soutien. Peut-être pas tout de suite. Pas cette

année, ni la suivante. Mais un jour il reviendra. Nous devons en finir une bonne fois pour toutes, et profiter de votre présence. Votre soutien nous a été très précieux…

– Je sais. Mais je suis ici sur ordre du roi O'Connor, et ses ordres se limitaient à défendre Pierre-Levée.

– Attaquer Livain, *c'est* défendre Pierre-Levée, à long terme !

– Parfois, il faut savoir oublier le long terme. Je ne serais pas ici, si je n'avais accepté d'oublier ce que ton peuple a fait subir au mien lors du Premier Âge.

– Votre peuple, Artosach, a eu sa revanche. Les Tuathanns ont quitté le Sid et retrouvé la terre de leurs ancêtres. Vous vivez en paix sur l'île de Gaelia.

Artosach hocha lentement la tête, mais Emmer voyait qu'il n'était pas tout à fait du même avis.

– Écoutez, je ne vais pas vous supplier. Je vous suis déjà infiniment reconnaissant pour l'aide que vous nous avez apportée ici, et si vous décidez d'en rester là, nul ne saurait vous

en tenir rigueur. Nous vous sommes déjà redevables. Toutefois, si nous ne parvenons pas à l'emporter sur Livain, tous nos efforts auront été en vain… Et nous avons plus de chances

de gagner avec vous que sans vous.

– Je ne peux te répondre, roi. Pas maintenant. C'est la Terre qui donnera ma réponse. Partez sans nous. De toute façon, nous ne ferions pas la route ensemble. Quand vous attaquerez

Livain, si la Terre le veut, nous serons à vos côtés. Sinon, vous combattrez seuls. Quoi qu'il advienne, je souhaite, roi, que la Terre te reconnaisse.

Le Tuathann ferma les yeux et Emmer comprit, perplexe, que la conversation était finie. Il n'avait pas obtenu sa réponse, mais il savait qu'il était inutile d'insister. Il se leva

lentement, salua Artosach et sortit de la tente sans faire de bruit.

Il traversa rapidement le campement et retourna aux portes de la ville où l'attendait sa garde. Une chose était sûre, avec ou sans les Tuathanns, demain, il partirait avec son armée à la

recherche de Livain.

Il y eut encore beaucoup de morts parmi les hommes qui marchaient derrière Bohem avant qu'ils n'arrivent en vue de Mont-des-Marais. Chaque jour ils étaient plus nombreux à

tomber sans qu'on puisse rien faire, et chaque nouvel arrivant qui les rejoignait apportait des nouvelles terribles des villages voisins. Les hommes, les femmes, les enfants mouraient

par dizaines, disait-on, et toujours sans raison. Le pays tout entier souffrait du même mal, une contamination sans visage. Les anciens racontaient que Gallica avait connu bien pire,

lors des grandes épidémies de peste, mais au moins on connaissait à l'époque l'origine de ces morts si nombreuses. Aujourd'hui, il n'en était pas de même. Personne n'osait mettre un

nom sur la plaie qui ravageait le pays, et la peur grandissait.

La nature avait changé de visage, depuis quelques jours, au-delà du fleuve Karauna. Ils étaient entrés dans le pays du Gabardan, avec ses forêts de pins à perte de vue, ses vallées

encaissées, ses champs de vigne à eau-de-vie et de céréales figés par l'hiver, ses étangs gelés et ses marécages asséchés, ses moulins, ses fermes à colombages et leurs cours fermées…

L'air était purifié par le vent de l'océan, qui soufflait non loin de là. C'était le chemin des pèlerins de Chamdetoile, bordé d'auberges qui d'ordinaire accueillaient de nombreux

visiteurs. Mais pas ces jours-ci. Plus maintenant.

Un soir, la ville de Mont-des-Marais apparut enfin au sommet d'une petite colline, entourée de grands arbres couverts de neige. Dressée au confluent de deux rivières, c'était une

petite place forte, protégée par de solides remparts. Quelques légers flocons blancs flottaient dans le ciel et ralentissaient le temps.

– Veux-tu que nous entrions dès ce soir dans la ville ? demanda Lœva en s'approchant du louvetier qui admirait la vue, pensif.

Bohem hésita un moment. Il était impatient de retrouver la duchesse de Quienne. Et surtout, de partir avec elle chercher Vivienne. Comme la jeune femme lui manquait ! Comme il

aurait aimé entendre sa voix, oublier dans ses poèmes la misère de ce monde… Mais il commençait à faire nuit et tout le monde était épuisé. De plus, il sentait l'angoisse de plus en

plus lourde peser sur le groupe tout entier. Non. Ils avaient assez marché pour aujourd'hui. Ils avaient besoin du réconfort d'un grand feu.

Le jeune homme chassa de son esprit l'image de Vivienne.

– Nous allons nous installer ici, Lœva, et je vais… Je vais parler.

– Tu vas parler ? s'étonna la jeune fille, qui n'était pas sûre de comprendre.

– Oui. À tout le monde. Je vais essayer de leur parler, ce soir. Ils en ont besoin. Et moi aussi. J'ai besoin de… de faire le point.

– Je comprends. Bien. Alors je vais leur dire d'installer le camp.

La jeune fille fit demi-tour, un sourire aux lèvres. Cela faisait longtemps qu'elle attendait de Bohem un geste comme celui-là. Elle savait, elle aussi, que tous ces hommes et toutes

ces femmes qui les accompagnaient commençaient à douter. Qu'ils avaient peur, en tout cas, et qu'ils n'avaient plus de repères, plus de ciment pour les unir. Il fallait que Bohem leur

redonne un peu de lumière, un peu d'espoir.

Le camp fut rapidement monté ; on alluma un grand feu, on installa quelques tentes, on soigna ceux que ces longues marches avaient blessés, on réchauffa ceux qui avaient froid et

on prépara le dîner… Mais avant de manger, comme il l'avait promis, Bohem se leva pour s'adresser à la foule. Ils étaient près de deux cents, maintenant, et jamais Bohem ne s'était

adressé à eux tous ensemble.

Un à un, les gens rassemblés autour du feu se turent, même les enfants, devinant dans le regard du louvetier qu'il allait prendre la parole, et que c'était important. Le silence se fit

rapidement et l'on sentait dans celui-ci une véritable impatience. Lœva ne s'était pas trompée : tout le monde attendait depuis longtemps que Bohem fasse enfin un discours.

Mjolln et la jeune fille vinrent près de leur ami. En retrait, ils lui adressèrent un regard pour l'encourager. Il était visiblement mal à l'aise, s'appuyant sur un pied, puis sur l'autre.

Mais il n'avait rien perdu de son charisme. Ses yeux bleus profonds pénétraient la foule, graves et délicats à la fois. Ses longs cheveux noirs flottaient au vent. Sa boucle d'oreille, qui

étincelait par moments, lui donnait un air noble et sauvage. Il parla d'une voix faible au début, puis de plus en plus forte, de plus en plus assurée.

– Mes amis, avant tout, je veux vous remercier de votre présence, de votre patience. Je sais que j'aurais dû vous parler, comme je le fais, depuis longtemps, mais je ne suis pas fait

pour cela. Je… Je ne suis pas fait pour les discours. Alors pardonnez-moi. Pardonnez-moi de ne l'avoir pas fait plus tôt, et pardonnez-moi de ne savoir comment m'y prendre,

maintenant que j'ai décidé de parler.

Bohem marqua une pause. Il regarda tous ces gens qui l'écoutaient, les yeux levés vers lui. Il n'était

vraiment pas à son aise. Il hésita, puis, soudain, il se décida à se rasseoir.

– Je… Je vais rester assis, pour vous parler, si vous le voulez bien.

Il y eut des sourires sur de nombreux visages. Et des rires, même, quand Mjolln réalisa qu'il était seul debout et qu'il se baissa d'un geste rapide en grognant.

Bohem montra un visage plus détendu. Il se sentait mieux ainsi, parmi eux, le regard à la même hauteur que les leurs.

– Je… Je sais que vous avez peur. Et pour être honnête, je dois vous dire : j'ai peur moi aussi. Mais vous êtes courageux. Vous, les louvetiers, qui avez abandonné votre métier,

abandonné vos maisons pour m'aider à guider les Brumes jusqu'au bout du duché de Breizh. Vous, villageois, paysans, qui avez quitté vos vies, vos terres, vos fermes, vos ateliers.

Aussi courageux que mes frères Compagnons qui nous ont souvent aidés, et dont je sais qu'ils nous aideront encore. Je sais le prix du départ, le prix de l'abandon. Je sais ce qu'il vous

en a coûté. Alors merci ; votre courage nourrit le mien, c'est grâce à vous que j'avance. Ne croyez pas que mon silence soit du mépris. C'est… C'est plutôt de la gêne. Je suis

terriblement embarrassé, par votre bonté. Mais Mjolln a raison. Fidélité avait raison. Je ne devrais pas l'être. C'est même de l'orgueil que de croire que vous faites cela pour moi. Nous

le faisons ensemble, pour nous tous et pour les autres. Car je suis ici pour les mêmes raisons que vous, et je suis fier d'être à vos côtés. Nous devons avoir confiance. Confiance en

nous. Malgré…

Il soupira et baissa la tête.

– Malgré les morts. Il y en aura encore, vous le savez. Demain, moi peut-être. Ou Lœva, ma petite sœur. Mais il y aura aussi de nouveaux arrivants. Vous êtes plus nombreux tous

les jours. Et c'est… Comment dire ? Cela a un sens, n'est-ce pas ? Nous sommes sur le même chemin. Un chemin dont nous ne savons pas vraiment où il nous mènera, mais que nous

sommes décidés à parcourir, ensemble. Vous savez, je dois vous l'avouer, le nombre me fait peur. Plus nous sommes nombreux, moins je me sens à l'aise. Je dois avoir appris cela

des loups : je suis un peu sauvage. Et pourtant, c'est… C'est ce dont nous aurons besoin. Du nombre.

Il leva les yeux et leur adressa un regard plus assuré.

– Demain, si vous le voulez bien, nous entrerons à Mont-des-Marais. Si je vous ai menés ici, c'est que nous sommes venus pour y retrouver, je l'espère, Hélène, duchesse de

Quienne.

Un murmure parcourut l'assemblée. Le nom de la duchesse avait quelque chose de magique. La rencontrer était sans doute un rêve pour beaucoup d'entre eux. Ce n'était plus un

secret pour personne, Bohem l'avait déjà évoquée dans des conversations, mais cette rencontre devenait soudain bien plus concrète.

– C'est une femme et une reine digne. Elle est… Elle est une exception dans ce que j'ai pu voir des dirigeants de notre monde, et je crois qu'elle ne sera pas de trop à nos côtés. Oui,

j'en suis sûr, elle sera des nôtres pour la longue route qui nous attend. Et vous apprendrez à l'aimer comme je l'aime, si ce n'est déjà le cas. J'en suis certain. Hélène est une femme

unique.

Bohem hocha lentement la tête. Il savait qu'il devait maintenant entrer dans le vif du sujet. Aborder ce dont ils avaient tous le plus besoin. Du sens. Donner du sens à leur élan

naturel, à leur présence. Il aurait aimé pouvoir leur dire exactement ce qui les attendait, mais il ne possédait pas encore toutes les pièces du puzzle. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était se

baser sur ses suppositions, sur ce qu'il avait pu comprendre de ses conversations avec Mjolln ou avec la Licorne, mais aussi avec Lailoken…

– La plupart d'entre vous ne savent pas vraiment ce que nous faisons ici. C'est étonnant, mais c'est ainsi, j'ai fini par le comprendre. L'accepter. Certains sont venus pour me suivre,

moi, tout simplement, sans autre raison formulée. Suivre une image, une idée qu'ils se sont faite de moi, que *vous vous* faites de moi, et que je ne suis pas sûr de réellement maîtriser.

Je… Je dois vous avouer que cela me trouble beaucoup, mais aussi, cela me touche. Car c'est le signe d'une confiance aveugle dont je ne suis pas sûr d'être digne. Alors, je veux

d'abord vous dire ma gratitude, à vous qui avez choisi de nous suivre sur la simple foi en la pertinence de notre cause, même si cette cause n'est pas bien définie, n'est-ce pas ?

– Nous voulons vivre ! s'exclama simplement l'une des femmes dans la foule.

– Libres ! ajouta un homme à côté d'elle.

Bohem hocha la tête.

– Libres.

À présent, il ne regardait plus personne. Ses yeux étaient perdus dans le vague, dans la danse des flammes. Et il parlait d'une voix monotone, comme à lui-même :

– Oui. Vous avez raison. Libre de ne pas marcher dans les pas de son père. Libre de devenir troubadour même quand on est femme. Libre de ne pas embrasser la même religion que

celle de son roi, lorsqu'on est juif ou Bon Homme de Tolsanne. Libre, même, de n'en embrasser aucune. Libre de refuser de mourir au nom d'une guerre dont on ne comprend même

pas le sens. Libre de n'appartenir à personne. Libre de vivre en harmonie avec la terre, avec les Brumes quand elles étaient encore là. Libre de s'associer à d'autres hommes pour partager

son savoir, ses richesses, ses rêves. Libre de vivre, en somme.

– Oui, c'est de bien jolis rêves, tout ça. Mais toutes ces morts ! intervint un autre homme. Vous parlez de liberté, mais nous ne sommes mêmes plus sûrs que nous serons tous

vivants dans quelques jours, quelques semaines ! Et si… Si…

vivants dans quelques jours, quelques semaines ! Et si… Si…

– Si nous mourions tous ? continua Bohem à sa place.

Il dévisagea l'homme qui avait parlé. Il le regardait droit dans les yeux, comme s'il refusait de fuir cette question. Cette éventualité.

– C'est possible, reprit-il. Oui. C'est fort possible. Mais pas sans résister.

– Mais expliquez-nous au moins pourquoi ! répliqua l'autre. Pourquoi nous mourons !

– Je ne sais pas pourquoi, répondit trop rapidement Bohem, comme pour se défendre.

Mjolln se racla la gorge à côté de lui et, sans relever la tête, il dit de sa voix grave et rauque.

– Ahum, ça, tu as bien, oui, une petite idée ?

Bohem serra les lèvres. Oui, bien sûr. Il avait une petite idée. Il était même certain de comprendre assez bien le sens général de ce qui se passait. Mais c'était si difficile à expliquer.

Pourtant, Mjolln avait raison. Il devait dire ce qu'il pensait. Ce qu'il craignait. Il n'avait pas le droit de garder ses peurs pour lui-même, et, surtout, les gens avaient besoin de savoir.

– Oui, lâcha Bohem dans un soupir. Peut-être.

– Alors, dites-nous !

– Ce ne sont que des suppositions… D'ailleurs, beaucoup d'entre vous ne voudront pas me croire et, moi-même, je suis surpris de pouvoir penser cela. Pourtant, aujourd'hui, c'est

ce que je crois. Et ce que je redoute. Car, voyez-vous, je crois que le mal qui nous ronge, qui ronge le

pays tout entier, est précisément celui qui faisait mourir les Brumes.

Il y eut des chuchotements étonnés tout autour du feu.

– Je crois que nous mourons pour les mêmes raisons qu'elles.

– Mais alors, il n'y a pas d'issue ! intervint un louvetier. La seule issue, pour les Brumes, c'était les portes du Sid. Or, elles sont refermées, je les ai vues de mes propres yeux !

Nous serons tous morts avant qu'elles ne s'ouvrent à nouveau !

– Auriez-vous vraiment voulu abandonner cette terre ? répliqua Bohem. Auriez-vous quitté ces forêts, ces plaines, ce ciel, pour entrer dans le Sid ? Je crois, moi, que notre vie est ici

et que nous devons nous défendre. Je ne sais pas encore comment, mais il y a sûrement un moyen.

– Tout ça est très flou, et peu rassurant ! reprit l'homme qui avait parlé le premier. Nous ne savons même pas quelle est l'origine de ce mal, que ce soit celui des Brumes ou non…

– Si. Je connais peut-être son origine. Peut-être.

Bohem marqua à nouveau une pause. Il n'était pas sûr d'être capable de leur dire ce qu'il ressentait. D'abord parce que ce n'était que des soupçons, des suppositions, mais surtout, il

avait peur qu'ils le prennent pour un fou. Toutefois, il ne pouvait plus reculer, maintenant. Et Mjolln, derrière lui, lui adressait de nouveaux regards pour le pousser à parler.

– Je dois, pour cela, vous en dire plus sur moi. Car je crois, malheureusement, que je suis lié à tout cela. Ce n'est pas un hasard si tout a commencé par l'incendie de mon village.

Ce n'est pas un hasard si c'est moi qui ai mené – grâce à nombre d'entre vous, d'ailleurs – les Brumes vers les portes du Sid. Et ce n'est pas un hasard non plus si ma tête est mise à

prix dans le pays tout entier. Croyez-moi, j'aimerais qu'il en soit autrement. J'aimerais être encore dans mon petit village de Villiers-Passant, tout près d'ici, avec ma sœur et mon

père, et ignorer tout de cette histoire… Mais je dois maintenant assumer ce que je suis.

Bohem jeta un regard vers le Cornemuseur. Celui-ci souriait.

– Vous me connaissez tous sous le simple nom de Bohem. Mais je porte aussi le nom de ma mère : Cathfad. Je suis le fils d'Aléa Kailiana Cathfad, qui fut un jour reine, loin d'ici,

au pays de Gaelia. C'est une grande île, de l'autre côté des mers, où la magie à cette époque était en toutes choses. Il n'y avait pas seulement des Brumes, des créatures merveilleuses,

mais la magie était aussi parmi les hommes. Mjolln Abbac, notre ami, a connu ce pays. Il a connu ma

mère, et il a connu ce temps. Il y avait sur cette île des prêtres, que l'on

nommait les druides, et qui avaient le pouvoir de contrôler des forces qui dépassent l'entendement. Or, ma mère hérita elle aussi de ce pouvoir étrange. Je crois que, comme moi, elle

aurait préféré ne pas vivre ce qu'elle a vécu. Je le devine en tout cas. Mais c'est ainsi. On ne choisit pas qui on est. Mais on choisit ce que l'on fait. Et elle fit ce qu'elle crut bon de

faire. Plutôt que de se servir de ce pouvoir comme les druides, elle décida de le détruire. À jamais.

Bohem remarqua à cet instant le regard d'un enfant. Il avait les yeux écarquillés, le visage émerveillé.

– Je sais… Je sais que ce que je vous raconte ressemble à une vieille légende. Un conte merveilleux. Mais il n'en est rien, et vous devez me croire. Non seulement nous devons croire

à ce passé, mais nous devons le comprendre, car je pense qu'il explique ce que nous vivons aujourd'hui. Cela vous semble extraordinaire ? Impensable ? Mais souvenez-vous des

Brumes. Et vous, les louvetiers qui étiez là quand elle ont quitté notre terre, souvenez-vous des portes du Sid. Pensez à ce qui se passe maintenant. Tout ceci est lié, j'en suis sûr… Ma

mère croyait profondément que la magie, et le pouvoir politique et religieux qui en résultait, était la source des plus grands maux chez les hommes, des plus grandes inégalités. Je

pense qu'elle avait raison. Le pouvoir des druides était démesuré, et certains l'utilisaient à des fins terribles. Nous souffrons, vous et moi, des inégalités de notre monde. Mais celles

dont souffrait la génération de ma mère, sur cette île lointaine, étaient bien pires encore. Or, il était en son pouvoir de mettre fin au règne de la magie, et elle le fit. Elle détruisit, je ne

saurais vous dire comment, les forces magiques qui habitaient le monde. Et c'était une bonne chose.

– Ça, oui, intervint Mjolln. Un passage obligé, ahum. Nous débarrasser de ces mystères anciens, bah. Ces forces qui échappaient aux petites gens, oui. Nous ne devrions pas avoir

besoin d'elles, non. En tout cas, pas comme ça. Ahum. Aléa voulait que nous comprenions les forces de la nature. Les forces naturelles, oui, mais pas la magie…

Il y eut quelques regards perplexes dans l'assemblée. Nombreux étaient ceux qui ne comprenaient pas vraiment les paroles du nain.

– Toujours est-il que, par les actes de ma mère, notre monde a perdu – il me semble – une force invisible qui le régissait.

– Le Saîman, intervint Mjolln.

– La disparition de la magie, j'en suis persuadé, est un grand progrès pour les hommes. Mais elle est aussi responsable, je le crains, de ce qui se passe aujourd'hui.

Bohem vit que les gens commençaient à comprendre. Leur regard avait changé d'intensité. Ils avaient perdu leur trouble, leur confusion, mais pas leur inquiétude.

– Les Brumes appartenaient à ce monde de jadis. Ce monde où la magie était en toutes choses. C'est pour cela, je crois, qu'elles ont disparu, qu'elles se sont éteintes au fur et à

mesure que cette force se retirait du monde…

– Mais vous avez dit que nous, les hommes, nous souffrions du même mal…

Bohem soupira.

– Oui, dit-il d'une voix sinistre. Parce que… Parce que nous sommes des Brumes, nous aussi.

Des exclamations de surprise, ou d'indignation peut-être, traversèrent les rangs. Il y eut même quelques rires, mais des rires où l'on devinait une peur profonde. Bohem sut qu'il

devait les convaincre et les rassurer à la fois.

– Et comment expliquez-vous que nous mourons, si nous ne sommes pas des Brumes ? Comment expliquez-vous qu'aucune femme ne soit tombée enceinte depuis plusieurs

semaines, des mois peut-être ? Je crois, moi, que nous subissons le même sort que ces créatures que nous chassions encore il n'y a pas si longtemps. Nous mourons. Comme elles, un

à un, nous nous éteignons. Et il n'y a qu'une seule explication : nous sommes nous aussi des créatures du monde de jadis. Nous dépendons de cette force qui disparaît, qui se retire du

monde. Nous devons l'accepter. Accepter de perdre cette force, mais refuser de mourir, et refuser de partir. Nous devons trouver une solution. Je crois que nous devons quitter le monde

de jadis mais trouver le monde de demain. Ou le créer. Il y a sûrement un moyen.

– Mais comment ? s'emporta une femme, près de lui.

– Encore une fois, je ne le sais pas. Et pourtant, je crois que nous pouvons survivre. Je le crois, parce que ma mère le croyait, et parce que je ne vois pas d'autre issue, de toute façon.

Nous devons trouver la force, l'énergie, la raison qui remplacera la magie de jadis. Notre essence, en somme. Ou quelque chose comme ça.

Bohem posa un regard circulaire sur tous ceux qui l'entouraient. Les hommes, les femmes, les enfants. Ils avaient l'air incertain ou terrifié, comme s'il leur faisait peur. Pourtant, ils

étaient là. Ils l'avaient suivi. Ça ne pouvait pas être un simple hasard. Ils étaient venus ici pour chercher quelque chose, comme lui. Et à présent qu'il leur donnait quelques réponses,

ils devaient accepter la vérité. C'était le prix de leur liberté.

– Au fond de vous, reprit-il d'une voix soudain plus douce, vous savez que vous êtes là pour ça. C'est ce que vous êtes venus chercher ici. Toutes ces choses, je les ressens au fond

de moi, et je suis sûr que vous les sentez aussi. Ce n'est peut-être pas très clair, mais elles sont tapies dans nos esprits. Dans votre peur, votre angoisse, mais dans votre espoir aussi.

Vous ne seriez pas là aujourd'hui, s'il n'y avait pas cette voix discrète, mais profonde, qui vous souffle un peu de désir, qui vous dit que nous devons trouver le chemin du monde de

demain. Un monde sans Brumes et sans magie, certes, mais un monde où nous voulons vivre à nouveau. Le monde des hommes.

En voyant leurs visages, Bohem vit qu'il avait raison. Il était sûr, pour la première fois depuis longtemps, de ne pas se tromper.

– Voilà. Vous savez ce que je sais. À présent, j'écoute mon instinct. Et mon instinct me dit que tout commence là où est Vivienne de Châtellerault, la femme que j'aime. Là où elle

est retenue prisonnière. Car elle non plus n'a pas été enlevée par hasard. Elle fait partie de tout cela. Et pour cette raison, nous irons la chercher. Où qu'elle soit. Si vous croyez comme

moi, si vous sentez cette petite flamme d'espoir au fond de vous, alors suivez-moi, car j'aurai besoin de vous. Mais si vous n'y croyez pas, retournez dans vos villages, dans vos

louveteries, retournez auprès des vôtres. Car nul ne doit me suivre contre son gré. Je n'ai ni le droit de vous mentir sur ce que je crois, ni celui de vous tromper pour vous garder près

de moi. Nous avons peu de chances de survivre, car nous ne savons rien, mais je veux croire en cet élan inexpliqué qui vous a menés ici. Cet élan inexpliqué qui m'a fait quitter mon

village, moi. Les Brumes ne sont plus, la magie n'est plus, je veux croire en l'homme, à présent. Et c'est à nous de nous fabriquer.

Bohem se tut à nouveau, quelques instants. L'ambiance était lourde et grave, mais il se sentait libéré. Au fond, il avait l'impression d'avoir réussi à dire ce qu'il voulait dire,

maladroitement peut-être, mais il avait tout dit, et c'était tout ce qui comptait. Il adressa un sourire à Lœva sur sa gauche, puis il s'approcha du feu.

– Allons, mes amis ! Vous avez toute la nuit pour réfléchir, mais il est temps de manger, maintenant !

Les gens hésitèrent, encore sous le choc de tout ce qu'ils venaient d'entendre. Puis progressivement,

un par un, ils allèrent se servir à manger. Ce fut la soirée la plus silencieuse de

leur long voyage, mais Bohem savait que ce silence-là était bon.

À perte de vue, la cape blanche et cotonneuse de la neige arrondissait les terres du comté de Pierevain. Au loin, par-delà les collines, elle se coloriait de rose et de violet à mesure que

s'élevait l'astre du jour dans ce matin clair. Des bandes de satin s'allongeaient dans le ciel diaphane. La plaine s'éclairait lentement et dessinait un passage, comme si elle avait attendu,

patiente, ceux qui bientôt la fouleraient. Le soleil, en se levant, créait des accidents de lumières et d'ombres qui s'étendaient vers l'ouest. Des gerbes de feu déchiraient l'horizon des

arbres. Le sol était couvert d'une poudre vierge, immaculée. Nul n'avait traversé cette route depuis plusieurs jours sans doute, des semaines peut-être. Tout était tranquille, silencieux.

Aucune trace d'animaux, aucun souffle de vent.

C'était la douce mélancolie d'un matin d'hiver, quand soudain apparut dans les distances floues une myriade d'éclats scintillants. Tel une nuée d'étoiles, une armée de chevaliers

s'engouffra dans la plaine, piques dressées vers le ciel. Lancés au galop, les chevaux foulaient la terre enneigée et avançaient vers le nord, aussi rapides que la vague d'une mer

démontée. On distinguait petit à petit les fanions de commandement, les bannières, les couleurs sur les surcots, toute une cohorte furieuse de métal étincelant.

En tête se trouvait Emmer Capigesne en personne, roi de Brittia, jeune époux belliqueux d'Hélène de Quienne. Il portait son armure de guerre en fer poli et, sur son heaume à

bassinet, un magnifique cimier qui le distinguait de tous les autres chevaliers. Entouré de sa garde, il ouvrait la route, déterminé, prêt à se battre lui-même avec la fougue de sa jeunesse

et l'espoir d'annexer enfin le royaume de Gallica, qui avait jadis été celui de sa femme.

Décidé à retrouver Livain au plus vite pour le surprendre et le terrasser avant qu'il ne gagne Lutès, Emmer n'avait emmené avec lui que des chevaliers. Les fantassins suivraient plus

tard, en renfort. Pour le moment, seule comptait la rapidité.

Emmer espérait seulement que les Tuathanns aussi viendraient les rejoindre. Leur soutien serait sans doute décisif. Mais il n'avait aucun moyen de savoir. Il ne pouvait que prier. Et

c'était ce qu'il faisait, enivré par le bruit des armures et du galop, alors que l'impressionnante armée dévorait la plaine. Au loin, il aperçut la grande route qui menait vers le comté de

Bleizis, où Livain avait été vu pour la dernière fois. Il pressa plus fort encore les flancs de son

cheval.

Chapitre 3

LES HONNEURS

– Je ne m'attendais pas à vous voir ici, Votre Excellence, et si l'on m'avait prévenu de votre visite, j'aurais exigé que l'on vous accueille ici avec les honneurs qui vous sont dus,

malgré l'absence de notre roi Livain.

Quand un serviteur était venu l'informer que le légat du pape était au palais de l'île de la Cité et qu'il demandait à le voir, Pieter le Vénérable avait été tellement surpris qu'il était

resté un long moment silencieux.

Jamais il ne se serait imaginé que le représentant de Sa Sainteté Nicolas IV était à Lutès et, comme il n'avait eu aucun échange avec le pape depuis l'échec du siège à Pierre-Levée, il

redoutait cette nouvelle confrontation. Le légat n'était pas un homme commode, et il apportait souvent de mauvaises nouvelles, quand ce n'était pas des menaces…

– Je ne suis pas venu chercher des honneurs, cher abbé, mais l'assurance que la volonté du pape est bien respectée par ceux qui ont fait serment de défendre l'Église.

Il sous-entend que le pape ne fait pas confiance à mon jugement. Comme toujours, le légat ne m'épargne pas sa désapprobation. Il ne m'a jamais apprécié, et je le soupçonne

même d'être plus dur avec moi que ne le serait Sa Sainteté elle-même.

– Alors nous sommes deux. Votre Excellence, je cherche la même assurance.

– Pieter, mon cher Pieter… Non, nous ne sommes pas deux. Vous êtes vieux. Les informations essentielles vous échappent, et votre présence ici ne suffit pas à défendre les intérêts

du pape au royaume de Gallica.

L'abbé de Cerly accusa le coup sans montrer le moindre signe de faiblesse. Il ne savait pas à quelles informations le légat faisait allusion, mais il n'appréciait certainement pas la

remarque désobligeante sur son âge.

– Sauf votre respect, il ne faut pas confondre vieillesse et expérience, Votre Excellence. Les années m'ont appris la prudence, et si vous semblez croire que des informations

m'échappent, c'est peut-être que je prends le temps de les analyser avec circonspection, plutôt que de réagir dans la précipitation…

– Vraiment ? Vous n'ignorez donc pas le différend qui oppose Pierre de Pierreville au nouveau Grand-Maître de la Milice ?

Pieter fronça les sourcils.

Un différend ? Déjà ? Se pourrait-il que le légat sache vraiment quelque chose que je ne sais pas ? Cela m'étonne, j'étais là ! Je sais que Pierre de Pierreville a fait nommer un

Grand-Maître dont il s'est assuré la bienveillance. Ils ne peuvent pas avoir déjà un différend !

– Je vois à votre trouble, cher abbé, que je ne me suis pas trompé.

Une lueur de sarcasme traversa le regard du légat.

– Je pense qu'on vous aura mal informé… Le nouveau Grand-Maître ne peut pas s'être opposé au Sénéchal.

– C'est bien ce que je dis : vous ignorez complètement ce qui se trame vraiment à la Commanderie de Lutès, et c'est pourtant de la plus haute importance pour le pape.

Non. Je sais très bien ce qui se trame à la Milice : le Sénéchal espère prendre la place de Livain.

– Votre Excellence, les prétentions de Pierre de Pierreville, si c'est ce à quoi vous pensez, ne m'ont pas échappé, et je comptais bien en apprendre davantage avant de…

– Je ne vous parle pas de cela, Pieter. Je vous parle de Grégoire de Berva, le nouveau Grand-Maître.

– Mais, Votre Excellence, ce n'est qu'un pion placé là par de Pierreville qui a usé de son influence auprès des électeurs et…

Le légat éclata de rire.

– Comme vous êtes naïf, Pieter ! Vous croyez vraiment que le pape laisserait un inconnu, un simple pion du Sénéchal, arriver au sommet de la Milice du Christ ? Allons,

réfléchissez ! Si Grégoire de Berva a été nommé, c'est que Sa Sainteté l'a bien voulu, et c'est au contraire pour faire barrage aux manœuvres de Pierre de Pierreville. Le chevalier de

Berva est un honnête serviteur du Christ et, contrairement au Sénéchal, il n'est pas motivé par la soif de pouvoir politique, mais bien par la volonté de défendre l'Église !

Ce serait le pape qui a placé de Berva ? Mais Pierre de Pierreville semblait avoir tout manigancé. Aurait-il été berné ?

– Je ne comprends pas, avoua Pieter le Vénérable, perplexe.

– C'est bien ce que je vous reproche, abbé. Mais ce qui compte, à présent, ce n'est pas que vous

compreniez. C'est que vous vous pliiez à la volonté de Sa Sainteté.

Il me parle vraiment comme à un imbécile. Me plier à la volonté de Sa Sainteté ! Je ne suis pas, moi, un pion, et j'ai chèrement payé ma place à Cerly. Toutefois, je dois

reconnaître que je n'avais pas imaginé un seul instant que le pape était derrière cette histoire. Je me demande si le légat n'a pas fait exprès de ne pas m'en tenir informé. Je ne

connais même pas ce Grégoire de Berva… Quoi qu'il en soit, il vaut mieux que je montre patte blanche. Je saurai bien retourner cette situation à mon avantage.

– Que puis-je faire, Votre Excellence ?

– Conformément à ce que nous attendions de lui, Grégoire de Berva a décidé d'envoyer la Milice du Christ au secours de Livain, dans le comté de Bleizis, mais Pierre de Pierreville

s'y oppose et usera de tous les moyens pour empêcher qu'on sauve le roi de Gallica.

Je ne m'étais donc pas trompé sur une chose au moins : les ambitions du Sénéchal. Ce fou brigue la place de Livain !

– Pieter, reprit le légat, vous devez soutenir Grégoire de Berva. Vous irez ce soir même à la Commanderie et demanderez la réunion du chapitre. Ce n'est pas conforme aux habitudes

de la Milice, mais la situation est exceptionnelle, et le Grand-Maître est prévenu, il facilitera la tenue de cette réunion. Vous défendrez la décision de Grégoire de Berva, en tant qu'abbé

de Cerly, et assurerez le chapitre de la confiance que le pape place en vous.

En tant qu'abbé de Cerly ? Le pape croit donc encore à mon influence. Il ne me sous-estime certainement pas autant que son insupportable légat…

– Je ferai avec honneur et plaisir ce que le pape attend de moi, comme je l'ai toujours fait. Mais, Votre Excellence, je ne comprends pas pourquoi le pape ne vous envoie pas, vous en

personne, soutenir le chevalier de Berva. Votre voix ne serait-elle pas encore plus décisive que la mienne ?

Le légat sourit à cette provocation.

– Disons que Sa Sainteté préfère ne pas s'immiscer directement dans cette affaire.

Nicolas IV est peut-être encore plus fin politicien que je ne l'imaginais…

– Entendu. Je suis votre serviteur.

– Parfait, Pieter. Ne me décevez pas une nouvelle fois.

L’abbé salua le légat respectueusement et sortit de la chapelle sans ajouter un mot. Il était temps pour lui de reprendre les choses en main.

*

* *

L’arrivée de Bohem et de ses nombreux compagnons ne passa pas inaperçue dans la petite ville de Mont-des-Marais. Les gens, devant les maisons, dans les rues, s’arrêtaient pour

regarder passer cette procession hétérogène, faite de louvetiers et de paysans, sales, fatigués, mais qui ne manquaient pas d’un certain charisme, parce qu’ils semblaient unis. Bohem fut

rapidement reconnu, et on commença à murmurer son nom de ci de là. Mais ce n’était pas avec l’enthousiasme des villages qu’ils avaient traversés au tout début de leur voyage ; c’était

une joie contenue, mesurée, qui trahissait une détresse profonde. Bohem n’eut aucun mal à deviner pourquoi. Ici aussi, les morts devenaient de plus en plus nombreuses. On voyait

même des corps étendus sur des brancards devant les portes des maisons ; des hommes ou des femmes, morts pendant la nuit, à qui leurs proches adressaient un dernier adieu.

Bohem ne savait pas exactement où se trouvait Hélène de Quienne. Il l’avait vue en songe, dans le monde de Djar. Elle l’avait guidé jusqu’ici, dans cette ville qu’il ne connaissait

pas. Et il avait vu le bâtiment dans lequel elle l’attendait. Une longue bâtisse, au milieu de grands champs cultivés. Ce devait être légèrement à l’écart de la ville, certainement, mais

Bohem ne pouvait deviner où. Il avait donc décidé d’aller jusqu’au centre de Mont-des-Marais, dans l’espoir d’y trouver quelque information. Il se demandait si les habitants étaient au

courant de la présence de leur reine. Il en avait l’impression. Cela expliquait peut-être que les gens fussent moins surpris de le voir que dans les autres villes.

Ils arrivèrent bientôt en vue de ce qui semblait être la place centrale de Mont-des-Marais, et Bohem aperçut immédiatement le petit groupe de personnes rassemblées là qui,

visiblement, les attendait. Parmi eux, le louvetier distingua un homme en particulier qui, à en juger par ses vêtements, devait être un noble. Il ne put s’empêcher de penser à Maugard

de Villiers, le seigneur de Villiers-Passant, cet homme un peu distant qu’il avait vu de loin pendant toute son enfance. Il chassa le souvenir des flammes, des Aïshans. De Martial,

l’homme qui l’avait adopté, et de Catriona.

Bohem fit signe à ses compagnons derrière lui de s’arrêter. On se passa le message dans la foule et le cortège s’immobilisa au milieu de la grande rue. Bohem, Mjolln et Lœva

partirent devant à la rencontre de leur comité d'accueil.

L'homme que Bohem avait remarqué s'avança à son tour vers eux. C'était un homme âgé, qui semblait fatigué, richement vêtu mais sans extravagance. La noblesse n'était pas

seulement dans ses habits, elle était surtout dans son regard. Un vieux regard de sage, un peu triste, mais qui ne trompait pas. Un regard généreux. Le crâne presque chauve, la peau

ridée, il marchait avec peine, s'appuyant sur une canne. Pourtant, il se dégageait de sa démarche une vigueur certaine, comme le souvenir d'une force que son corps avait perdue, mais

pas oubliée.

Bohem fit les derniers pas et lui tendit la main. Le vieil homme sourit. Ce n'était sans doute pas la manière dont on saluait un seigneur de son rang, mais cela semblait l'amuser

plutôt que l'offusquer, et il serra chaleureusement la main du jeune homme.

– Vous êtes Bohem, n'est-ce pas ?

– Oui, je suis Bohem, Liberté Outremer, et voici mes amis, Mjolln Abbac, le Cornemuseur, et Lœva.

– Alors soyez les bienvenus. Je suis Jacob Filhole de Mont-des-Marais, et c'est une joie de vous recevoir ici. Je parle au nom de toute la ville, Bohem. Nous sommes sincèrement

heureux de vous voir enfin. Vous êtes… Vous êtes une petite lueur d'espoir dans ces jours bien trop sombres.

– Merci. Vous connaissez la raison de ma venue ?

– Je sais qui vous attend. Nous le savons tous. Mais nous n'avons jamais prononcé son nom ni révélé sa présence. Les gens de ce pays savent tenir leur langue, Bohem. Ce sont de

simples gens, mais des gens de cœur.

– Je vous crois, monsieur. Chaque jour je découvre de nouvelles gens qui me font voir ce que la terre a d'enfants nobles.

Le vieil homme sourit à nouveau. Il appréciait le choix des mots de Bohem, une amicale provocation. Une intelligence qui étonnait sans doute dans la bouche d'un jeune homme de

dix-sept ans.

– Vous avez raison, Bohem. La noblesse n'est jamais là où on l'annonce, n'est-ce pas ? Mais on ne choisit pas toujours son rang. On dit que vous êtes né louvetier…

– Au sens où je l'entends, je crois l'être toujours.

– Comme certains nobles, Bohem, essaient de l'être encore…

Cette fois, ce fut à Bohem de sourire.

– Votre arrivée est une bonne nouvelle, reprit le vieil homme en venant à côté du louvetier.

Il releva sa canne et s'appuya sur son épaule.

– Vous êtes important, Bohem.

– Vous êtes important, Bohem.

– Pas plus que tous ces gens, se défendit le Compagnon, embarrassé.

– Si, vous l'êtes. Mais n'en tirez aucune fierté. Vous l'êtes seulement parce que vous êtes un symbole. Vous êtes le symbole de la révolution qui se prépare. Mais vous *n'êtes pas* la

révolution, et en cela vous avez raison de rester humble. La révolution, elle est derrière vous, ce sont ces gens qui vous suivent, et elle est partout dans le pays, j'en suis certain.

Comme ici, d'ailleurs. Je connais les hommes, ils sont meilleurs qu'ils ne le laissent souvent croire. Vous en trouverez beaucoup pour vous aider, Bohem, justement parce que vous

êtes un symbole. Et cela est bien. S'il n'y avait que moi, je ne me soucierais guère de ce mal étrange, je serais même pressé qu'il m'emporte, car je suis bien fatigué ; ma vie est

derrière moi. Mais il y a tous ces gens, si braves, si forts, et qui travaillent tant. La vie leur tendait encore les bras, ils ne méritent pas de partir.

– Personne ne mérite de partir, monsieur…

– Ah ! Vous savez, il arrive un moment, dans une vie, où partir ne fait plus peur. Quand on a vécu ce que j'ai vécu, qu'on a perdu ses illusions derrière son roi sur les terres d'Orient,

mais qu'on a vu là-bas des choses plus belles que tout ce qui nous attend ensuite, un jour, on se sent prêt. J'estime avoir eu beaucoup de chance. Vous savez ce que signifie mon

prénom : Jacob ? « Celui que Dieu protège. » Je crois, moi, qu'il m'a trop protégé. J'aurais aimé partir plus tôt, Bohem, et en tout cas, aujourd'hui, je suis prêt. Je vous souhaite un

jour de trouver cette paix, mon jeune ami. Mais vous n'en êtes pas là, pas plus que les enfants de mon pays, et je ne devrais pas vous embêter avec ces paroles de vieillard. Pour le

moment, une seule chose compte : vous devez trouver une issue, une guérison.

– Nous ferons de notre mieux…

– Et vous y arriverez. J'ai confiance en votre génération, Bohem. C'est dans les crises que se révèlent le pire et le meilleur des hommes. Gallica a connu des crises plus graves que

celle-ci, que je n'ai pas connues moi-même, mais c'est le propre des hommes de ne jamais renoncer.

– Je le crois aussi, affirma le louvetier.

– Alors vous y arriverez. Mais assez parlé. Celle qui vous attend est sans doute impatiente de vous voir. Je suis trop fatigué pour vous mener auprès d'elle, mais mon fils, Istvan, va

vous conduire. Il est comme vous. Un peu plus discret peut-être, mais c'est sans doute que je prends trop de place et qu'il n'a pas encore montré tout son visage. Quand je partirai…,

ce sera mieux pour lui.

Bohem pensa qu'au contraire, il aurait bien aimé avoir un père comme cet homme-là, qu'il ne devait pas prendre autant de place qu'il le prétendait, car il semblait à l'écoute,

généreux, et surtout, il semblait croire aux hommes qui viendraient après lui. C'était, pour Bohem, la plus belle des qualités. Faire confiance à ceux qui vous succèdent, et pas

seulement vos fils, mais à leur génération tout entière. Il espérait, quand son tour serait venu, qu'il en serait capable, lui aussi.

Un jeune homme s'approcha d'eux et le seigneur de Mont-des-Marais le présenta :

– Voici Istvan, mon fils. Il va vous emmener au monastère et personne ne vous suivra. Nous vous laisserons tranquille, Bohem. Mais, quand vous repartirez, veuillez passer par le

cœur de la ville. Nombreux sont ceux, ici, qui veulent se joindre à vous, et je leur ai donné mon accord – s'ils en avaient besoin.

Bohem acquiesça et salua le vieil homme avec respect, puis ils se mirent en route derrière son fils. Toute la compagnie se remit en marche, comme une armée sans soldats, et ils

furent bientôt sortis de la ville, adressant des sourires aimables aux habitants qui les regardaient partir en silence. Ils s'engouffrèrent dans la forêt de pins parfumés, marchèrent sur le sol

sec épargné par la neige. Bohem allait près du jeune Istvan, à la chevelure bouclée et touffue, au visage rond et au regard fin.

– Y a-t-il autant de morts à travers tout le pays ? demanda le jeune homme alors qu'ils traversaient une clairière blanche.

– Oui, répondit Bohem. Dans toutes les villes, tous les villages. Personne n'est épargné.

– Ici, c'est terrible. Mais les gens ont du courage, chez nous.

– Votre père doit beaucoup les inspirer.

– Peut-être. C'est vrai qu'il n'est pas ordinaire. Mais ce n'est pas uniquement grâce à lui, les gens de la région sont d'un naturel valeureux. Nous sommes loin de tout, ici, vous

savez. Loin des grandes villes, loin des grands hommes. Il n'y a que la terre et nos mains. Nous avons appris à nous débrouiller seuls.

– Je sais, Istvan. Je viens d'un village de Tolsanne, pas très loin d'ici. Nous n'étions pas si différents. Mais le seigneur, chez nous, n'était pas aussi près des hommes que semble

l'être votre père.

– Mon père aime les gens et il aime ce pays. Il a longtemps été éloigné de cette terre qui l'a vu naître, éloigné de moi et de ma mère, aussi, lorsqu'il a suivi le roi en croisade. Il est

resté longtemps là-bas, il y a découvert la culture étrange des gens d'Orient, et quand il est revenu, il n'était plus le même homme. Avant de partir, il n'avait pas souvent l'occasion –

l'envie peut-être – de connaître vraiment les gens du peuple. Mais là-bas, il a appris à les aimer sincèrement, car il a vu qu'il y avait bien plus d'honneur dans les mains d'un paysan

que dans l'épée d'un croisé. Plus d'authenticité dans son regard que dans la révérence d'un vassal. Et il n'a jamais oublié. Il a vu tellement de choses, là-bas, belles ou horribles, que

chaque soir il avait une nouvelle histoire à nous raconter. Il était heureux de nous retrouver, ma mère et moi, et puis son pays, mais il a gardé une grande nostalgie que nul, je pense, ne

peut comprendre qui n'a voyagé comme lui dans des terres lointaines. Et puis ma mère est morte. Mon père était déchiré, brisé. Il n'a survécu, je crois, que pour assumer ses devoirs

envers les gens de Mont-des-Marais, et envers moi… C'est pour cela qu'il est tel que vous l'avez vu, à la fois confiant en la vie, mais peu attaché à elle.

– Je comprends.

Bohem était ému par les paroles du jeune homme. Ils devaient avoir le même âge. Leur vie, leur destin étaient bien différents, et pourtant, il se sentait proche de lui.

À cet instant, ils arrivèrent devant de grands champs couverts de neige et Bohem reconnut aussitôt la longue bâtisse de pierre grise qu'il avait vue en songe, dans le monde de Djar.

– Voici le monastère, expliqua Istvan.

Quand la porte en bois s'ouvrit au milieu de la façade, Bohem sut aussitôt que c'était Hélène de Quienne qui venait à leur rencontre.

Derrière les eaux du Karauna, Fidélité La Rochelle découvrit la grande cité de Burdigale dans la lumière bleutée du crépuscule, comme flottant à la surface du fleuve. À mesure qu'il

s'approchait de ce port de légende, il se laissait submerger par sa splendeur et son envergure, comme par un joyau au milieu des vignes, des montagnes et de l'océan. C'était sans aucun

doute la plus grande ville de Quienne. Le mariage de la duchesse avec Emmer, roi de Brittia, avait soudain développé ses activités portuaires et l'exportation du vin, si bien que c'était

à présent une ville en pleine ébullition. Tout autour du castrum, de nouveaux quartiers étaient en train de se construire, au sud principalement, et l'on voyait se dresser des remparts

modernes de pierre blanche.

Fidélité marcha jusqu'à un large pont qui trempait ses nombreuses jambes dans le Karauna et qui menait directement au port. La tête levée, le visage ébloui, il ne pouvait s'empêcher

de sourire devant la beauté de la ville, hérissée de flèches et de clochers enneigés. Malgré le froid, rien ne semblait pouvoir arrêter la foule grouillante de ses habitants. Il traversa le pont

d'une démarche maladroite, sans regarder où il posait les pieds tant ses yeux étaient accaparés par le spectacle, les longs et magnifiques bateaux qui avançaient dans la rade, le ballet des

marchandises vers les échoppes et les chais et, plus loin, comme des gardiennes immobiles, les portes fortifiées qui entouraient la cité… Il se laissa bousculer plusieurs fois, sans

vraiment s'en rendre compte. Les gens passaient rapidement, affairés, à côté de ce spectateur distrait.

Il arriva enfin au pied de la muraille et suivit le flot des passants qui entraient dans la ville. Il découvrit alors les ruelles de Burdigale, les hautes façades serrées les unes contre les

autres, les petites maisons en torchis avec des colombages, ou celles en pierre, bien plus grandes, les églises, les boutiques, les ateliers… Les femmes qui allaient chercher de l'eau, les

marchands qui remballaient leurs affaires, ceux qui poussaient une barrique au milieu de la rue, les tonneliers, les chaudronniers et, courant ici et là, des enfants, leurs mères…

Soudain il vit arriver une charrette au beau milieu de la chaussée. Tiré par un cheval, son chargement était caché sous une grosse couverture noire. Mais Fidélité devina rapidement ce

qui s'entassait en dessous. Les morts. Ceux et celles que la journée avait emportés sans raison, ici comme partout en Gallica. La camarde ne s'arrêtait pas au pied des remparts.

Le Compagnon frissonna. Cette vision morbide l'avait ramené à la réalité. Et soudain, Burdigale était moins belle. Elle n'était plus qu'une étape dans son chemin obscur. Une

épreuve dans l'urgence de sa nouvelle vie. Il se dit qu'il n'avait plus de temps à perdre et qu'il

devait trouver la cayenne de cette grande ville du Devoir.

Il se dirigea vers l'atelier d'un artisan menuisier qui était en train de fermer laborieusement ses portes. L'homme, assez âgé, le vit arriver et s'arrêta aussitôt. Il fronça les sourcils en

regardant la boucle d'oreille de Fidélité.

– Eh bien ! dit-il en posant ses mains sur son dos fatigué. Un forgeron ! Faut-il qu'il y ait si peu de travail en ville pour que tu viennes me voir, moi ?

La Rochelle sourit.

– Non, maître, le rassura-t-il. Je ne viens pas chercher un chantier. J'arrive tout juste en ville et je ne sais pas où se trouve ma cayenne.

Le vieil homme hocha la tête, l'air soulagé.

– Eh bien, dis-moi, es-tu avec les Compagnons du Devoir, ou du Devoir de Liberté ? Je ne vois pas bien tes couleurs.

– Je suis au Devoir, maître.

– Vraiment ? Qui es-tu ?

– Un honnête Compagnon, enfant de maître Jacques…

– Ça va, ça va… Bon. Je vais t'y emmener, si tu m'aides à fermer l'atelier.

Fidélité acquiesça et prêta main-forte au vieux menuisier. Les volets abîmés grinçaient et les crochets étaient rouillés. Ce devait être difficile pour l'artisan de les fermer chaque soir,

et Fidélité trouva qu'il était bien âgé pour travailler seul ainsi. Peut-être avait-il un apprenti qui était parti plus tôt aujourd'hui…

Quand ils eurent fini, ils se mirent en route vers le nord, remontant les venelles du vieux bourg. Le vieil homme marchait lentement et s'appuyait sur l'épaule du Compagnon.

– Je vois qu'il te manque une couleur, mon garçon, dit le menuisier en prenant l'écharpe de Fidélité dans sa main. Tu n'as donc pas fini ton Tour ?

– Pas tout à fait.

– Et un chef-d'œuvre ?

– Non. Je n'ai… Je n'ai pas eu le temps, maître. J'ai été très occupé. Il se passe beaucoup de choses dans le pays.

– Bah ! La belle affaire ! Ces choses ne nous regardent pas, jeune homme ! Comment t'appelles-tu ?

– Mes frères me nomment Fidélité La Rochelle.

– Eh bien, Fidélité, tu veux que je te dise : je trouve que le Devoir n'est plus ce qu'il était de mon temps ! Qu'est-ce que j'apprends ? On se mêle de politique maintenant ? On dit

même que des Compagnons, dans le nord, auraient pris les armes… Et que cet étranger, Bohem, aurait été reçu alors qu'il n'est pas artisan…

La Rochelle ne répondit pas. Le vieil homme ne pouvait pas se douter qu'il s'adressait justement au meilleur ami de Bohem… En outre, il trouvait la situation plutôt amusante et

voulait en écouter davantage.

– C'est de pis en pis. Nous perdons la tradition. Bientôt, le Devoir n'aura plus de sens. Quand je me suis installé à Burdigale, il y a trente ans, les Compagnons, crois-moi, avaient

bien meilleur jugement ! Bah !

Il parlait avec une voix rauque et très maniérée, un accent entendu, comme si c'était une petite saynète mille fois répétée.

– De mon temps, il ne nous serait jamais venu à l'idée de faire de la politique, et nous consacrions bien plus de soin au travail. Aujourd'hui, les jeunes aspirants veulent aller trop

vite. Ha ! Ils ont perdu les valeurs des anciens…

Fidélité ne put s'empêcher de sourire. Ce n'était pas la première fois qu'il entendait un maître se plaindre ainsi du changement et de la jeune génération, mais celui-ci était d'une belle

espèce !

– J'en ai vu qui maîtrisaient à peine le trait et qui préféraient faire confiance à ces outils modernes plutôt qu'à leur simple entendement. Un jour, les Compagnons ne sauront même

plus tracer, j'en fais le pari. Tu me crois ?

Fidélité tourna la tête vers le vieil homme.

– Maître, veux-tu que je te réponde sincèrement ou comme un bon élève ?

Le menuisier haussa les sourcils, perplexe.

Le menuisier haussa les sourcils, perplexe.

– Eh bien ? Quelle différence ? Un bon élève n'est-il pas sincère ?

– Alors dans ce cas, je te dirai, maître, que je ne pense pas comme toi.

Le vieil homme poussa un rire sarcastique.

– Forcément ! Tu es jeune !

Fidélité aurait voulu lui répondre : « Et forcément, toi, tu es vieux ! », mais il se garda bien de le faire, car il avait beau ne pas être d'accord avec lui, il n'en était pas moins

respectueux à l'égard du maître.

– Je crois, maître, que le monde évolue, fort heureusement, car c'est le sens de la vie. S'il fallait qu'il se fige, à quoi bon continuer ? Le monde évolue, et les hommes comme les

outils doivent évoluer avec lui. On ne fait plus les mêmes choses aujourd'hui, ce qui ne signifie pas que celles que l'on faisait hier sont pires ou meilleures. C'est simplement que les

choses doivent changer, parce que la vie est un chemin et qu'un décor qui ne bouge pas est un décor factice.

Le vieux menuisier s'arrêta de marcher et lança un regard perplexe au Compagnon. Il n'en croyait pas ses oreilles.

– Quant à la politique, reprit Fidélité sans se laisser intimider, je crois que si les Compagnons ne s'en occupent pas, c'est elle qui s'occupera d'eux. Les rois et les chefs religieux ont

horreur des corporations, car quand ils s'unissent, les peuples sont plus difficiles à manipuler. Si nous ne nous défendons pas, ils détruiront le Devoir pour diviser les artisans.

Le vieil homme resta bouche bée un instant, puis un sourire éclaira son visage.

– Eh bien ! Quel discours ! Si tu ne m'avais pas dit que tu t'appelles Fidélité, j'aurais juré que tu étais ce Bohem !

– Non, ce n'est pas moi, mais j'aurais bien aimé l'être. Pour de multiples raisons, d'ailleurs !

Le menuisier secoua la tête en riant, puis il se remit en marche, entraînant Fidélité avec lui.

– Ah ! Les jeunes ! Vous êtes bien tous les mêmes ! J'étais peut-être comme toi, quand je tournais…

La Rochelle sourit à son tour.

– Tu pourrais encore l'être, maître. Il n'y a pas d'âge pour croire au progrès. Les anciens qui critiquent le monde d'aujourd'hui oublient souvent que les jeunes en ont hérité d'eux…

– Croire au progrès ! Bah ! Décidément, tu ne manques pas d'arrogance, forgeron ! Et on dirait que tu n'es pas au courant de toutes ces morts… Le futur a mauvaise mine, tu sais…

Allons, viens, n'en parlons plus, nous ne sommes plus qu'à quelques pas.

*

* *

La duchesse de Quienne était toujours aussi resplendissante. Elle était belle comme une jeune mère, souriante, solide et délicate à la fois. Ses yeux, sous la frange bouclée de sa

chevelure rousse, étaient un accueil complice et chaleureux, sa bouche un tendre pardon. Elle sut masquer, en ouvrant, l'inquiétude qui devait l'envahir elle aussi. Vêtue simplement,

elle semblait ici chez elle, comme si ce monastère l'avait vue naître. Bohem supposa qu'elle y venait souvent. Ce devait être une retraite tranquille, un havre où elle venait chercher un

peu de paix quand le monde l'étouffait trop.

– Comme je suis heureuse de vous voir, Bohem !

Hélène serra longuement le louvetier dans ses bras, avec la tendresse d'une sœur. Il y avait tant d'émotions dans cette étreinte ! Et Bohem les devinait toutes. La joie, la peur, le

regret peut-être ; l'inquiétude de ne pas voir Vivienne ; les remords de n'avoir pas été présente pour défendre Pierre-Levée ; la confiance, enfin, et l'envie de prendre part aux enjeux de

ce nouveau monde.

– Je suis heureux aussi, murmura le jeune homme à son oreille, ému.

Il avait l'impression de retrouver un peu de Vivienne en serrant ainsi la duchesse dans ses bras. Et autre chose encore. Car il avait pour cette femme plus que du respect. Un amour

indicible, qui n'était certes pas le même que celui qu'il éprouvait pour Vivienne, mais qui était bien plus que de l'amitié toutefois.

Ils s'écartèrent pour se regarder un peu, face à face. Bohem fit un sourire gêné, puis il se retourna vers ses amis.

– Duchesse, vous connaissez Mjolln Abbac, le Cornemuseur, et laissez-moi vous présenter Lœva, qui est comme une sœur pour moi. Elle nous a beaucoup aidés, à Lutès comme au

duché de Breizh.

– Bonjour, mademoiselle, dit la duchesse en tendant la main vers la jeune fille.

Lœva, rouge écarlate, saisit maladroitement la main d'Hélène de Quienne et fit une révérence très approximative en baissant les yeux. La duchesse sourit et passa délicatement une

main dans les courts cheveux bruns de la petite voleuse.

– Tu es très belle, Lœva.

Puis elle se tourna vers Mjolln.

– Monsieur le barde, quelle joie de vous revoir ! La musique me manque ici, et votre cornemuse sera la bienvenue !

Mjolln, le visage rayonnant, la salua avec respect, à la manière des gens de Gaelia. La duchesse lui retourna la politesse, puis elle se tourna vers la foule amassée derrière eux. Ils

étaient plus de deux cents, à présent. Elle croisa le regard de la plupart d'entre eux, lentement, et inclina la tête en souriant comme pour les saluer tous.

C'était un moment unique, où le silence disait beaucoup. Il disait l'amour de ces gens pour leur duchesse, et la foi de celle-ci en leur volonté, son admiration pour leur courage.

Bohem enviait presque la facilité avec laquelle elle les regardait tous. Jamais il n'aurait pu se sentir aussi à l'aise qu'elle, ainsi épié. C'était la force d'une vraie reine, d'une femme qui

régnait par amour et non par intérêt.

– Bohem, je suis surprise de vous voir avec tant de gens. On m'avait dit qu'un groupe s'était formé autour de vous, mais je ne pensais pas que vous étiez si nombreux.

– Cela me surprend moi-même, Hélène. Mais les temps sont très durs, vous le savez sans doute, et ces gens sont désespérés.

– S'ils sont avec vous, c'est qu'ils ne sont pas désespérés, Bohem. Au contraire, c'est sans doute qu'ils ont retrouvé de l'espoir.

– J'espère que nous ne les décevrons pas.

Hélène glissa sa main sous le bras du jeune homme.

– Allons, venez, nous allons trouver une place à table pour tout le monde dans le grand réfectoire. Les moines vont nous préparer à manger.

– Avec plaisir, duchesse.

Ils partirent vers le grand monastère bras dessus, bras dessous, suivis de près par Mjolln et Lœva, un peu jaloux mais empressés.

Le bâtiment s'allongeait dans la prairie blanche comme un vieux et grand vaisseau. Sur un seul niveau, il était tout en pierre et son toit en tuiles rouges disparaissait par endroit sous

la neige. Il y avait de nombreuses dépendances tout autour. Une chapelle, des écuries, une grange, un atelier, et d'autres petites bâtisses encore, plus ou moins éloignées.

Hélène les guida à l'intérieur, et chacun en effet trouva sa place dans la longue pièce centrale du monastère. Il n'y avait nul décor ici, nul ornement, seulement la surface naturellement

belle des pierres anciennes et quelques austères meubles de bois. Le réfectoire était immense et trahissait les espoirs ambitieux des fondateurs de l'abbaye, mais elle n'avait certainement

pas atteint ses objectifs, à ce jour, tant elle semblait vide et silencieuse. Par moments, des moines apparaissaient derrière les portes, puis disparaissaient aussitôt, s'affairaient pour

installer tout le monde, passaient rapidement, le dos courbé. Ils ne parlaient pas – sans doute avaient-ils fait vœu de silence – mais leurs regards étaient pleins d'amitié. Il y avait là

également la garde de la duchesse, une trentaine d'hommes d'armes qui ne la quittaient jamais.

Le repas que leur servirent les moines était simple, mais pour ceux qui avaient pris l'habitude de manger chichement dans le froid de l'hiver, ce fut un véritable festin. La bonne

humeur gagna rapidement la grande tablée. Bohem ne les avait jamais vus comme cela. Prenant confiance petit à petit, oubliant un moment les horreurs du monde, ils se mirent à parler

fort, à rire, à chanter même, quand Mjolln se décida enfin à jouer de sa cornemuse. Les gardes de la duchesse eux-mêmes prenaient part sans réserve à cette allégresse. Eux aussi, sans

doute, avaient besoin d'évacuer une angoisse accumulée depuis trop longtemps.

– Alors, jeune fille, dites-moi ce que vous faites ici, demanda Hélène de Quienne en se penchant vers Lœva, qui était assise à sa gauche.

La jeune fille avait surmonté sa timidité et parlait à présent sans manières. Jamais elle n'aurait imaginé parler un jour avec une duchesse, mais elle avait pris l'habitude de vivre des

choses nouvelles et étonnantes, depuis qu'elle avait rencontré Mjolln et Bohem, et elle n'avait plus envie de se laisser intimider.

– Eh bien, j'ai rencontré Bohem et Mjolln à Lutès, et je les ai aidés à entrer dans la Commanderie, parce que je connaissais un moyen. Ensuite, je suis restée avec eux, parce que ça

me plaisait.

– Mais tu n'as personne qui t'attend à Lutès ?

– Non. Je vivais seule là-bas. Et puis ensuite, Bohem a perdu sa sœur, alors je lui ai dit que je resterais avec lui. Voilà.

– C'est très généreux de ta part, Lœva. Bohem a bien de la chance.

– Oh, vous savez, je m'amuse plus avec lui qu'en restant à Lutès. J'estime avoir beaucoup de chance, moi aussi. Mais vous, madame, pourquoi êtes-vous cachée ici ?

Hélène sourit, amusée par la question.

– Je ne me cache pas vraiment… Disons que j'ai refusé une guerre que voulait mener mon mari et que j'ai pensé que je serais plus utile ailleurs. Auprès de Bohem notamment.

Elle marqua une pause et son visage prit un air plus grave.

– Je me demande, au fond, si je n'ai pas fait une erreur, car en quittant Pierre-Levée, j'ai abandonné les miens. Ils doivent penser que je suis lâche…

– L'êtes-vous ? demanda Lœva très simplement.

– Eh bien, non, je ne crois pas. Mais quand on est reine et duchesse, la façon dont les gens vous perçoivent est aussi très importante.

– Vraiment ? Je vous plains. Dans la rue, ce qui compte, c'est qui vous êtes.

– Cela devrait être partout ainsi.

– De toute façon, ne vous en faites pas, duchesse. Si vous venez avec nous, vos gens ne penseront pas longtemps que vous êtes lâche…

– Tu crois ?

– J'en suis sûre. Il se passe toujours beaucoup de choses quand on marche près de Bohem. Et si j'ai bien compris, Vivienne est votre nièce. Ils ne pourront pas vous en vouloir d'être

venue la chercher avec nous.

– Peut-être. De toute façon, je ne voulais vraiment pas prendre part à cette guerre, et mon mari m'a poussée dans mes derniers retranchements. J'avais un dernier espoir que mon

départ soudain le ramènerait à la raison… Mais il faut croire que je ne connais pas encore assez les hommes. Je me demande ce qui peut les arrêter, quand ils ont décidé de se battre.

Lœva acquiesça, mais elle n'écoutait plus vraiment. Il y avait une question qu'elle voulait poser à la duchesse, et dès que celle-ci eut fini, elle lui demanda :

– Parlez-moi de Vivienne.

La duchesse, qui avait compris que ses histoires avec son mari n'intéressaient pas vraiment la jeune fille, répondit en souriant :

– Tu sais, je ne la connais pas si bien que ça. Pas autant que je le voudrais, en tout cas. Ses parents l'ont longtemps retenue loin de moi, car ils avaient peur que ma cour de

troubadours ait une mauvaise influence sur elle. Pourtant, cela ne l'a pas empêchée de vouloir devenir poète. Et elle a eu le courage de venir seule jusqu'à Pierre-Levée, pour réaliser son

rêve… C'est courageux, n'est-ce pas ?

rêve… C'est courageux, n'est-ce pas ?

– Bohem dit que les femmes n'ont pas le droit de devenir troubadours et que c'est très injuste…

– Oui. Il n'a pas tout à fait tort. Tu ne connais pas cela, toi, sans doute, ce ne sont pas les questions que l'on se pose quand on vit dans la rue.

– Non, c'est sûr, il y a des questions plus urgentes. Mais vous croyez que moi, par exemple, je pourrais devenir troubadour ?

– Je crois que cela serait très dur, Lœva, mais que ce devrait être à nous, les femmes, d'en décider. Nous devons imposer notre liberté, Lœva, car elle ne nous sera jamais offerte sur

un plateau d'argent. Jamais. Chacune à sa façon, à son niveau, nous devons imposer nos choix. Tu vois, même moi qui suis reine, je dois m'opposer à mon mari, et ma seule voix ne

suffit pas à l'empêcher de partir en guerre. Pourtant, c'est sur mes propres terres qu'ont eu lieu les combats, pas sur les siennes.

– Bohem a raison, c'est très injuste.

– Tu sais, Lœva, le vrai danger, ce n'est pas que les hommes nous empêchent de faire ce que nous voulons faire. Le vrai danger, c'est que les femmes cessent de se battre pour y

parvenir. Il y a des femmes qui se complaisent dans cette soumission, car c'est un moyen de fuir leurs responsabilités. Il y a même des femmes qui sont plus dures envers elles-mêmes

que ne le sont les hommes…

– C'est grotesque, répondit Lœva. Je ne me suis jamais posé ce genre de questions, moi. Là d'où je viens, fille ou garçon, nous avons tous les mêmes peines.

– C'est sans doute pour cela que tu as plu à Bohem. Vous vous ressemblez beaucoup, j'ai l'impression. Mais toi, tu ne m'as pas dit ce que tu voulais faire. Tu veux vraiment être

troubadour comme Vivienne ?

– Non. Non, je disais ça pour l'exemple… Non, moi, vous savez, je n'en suis pas à me demander ce que je vais faire, et je ne réfléchis pas comme vous à toutes ces questions

politiques. Je suis heureuse, comme ça, sur les routes, à vivre au jour le jour, avec ces gens. Cette nouvelle vie me convient très bien, madame.

La duchesse acquiesça et prit la main de Lœva dans la sienne.

– En tout cas, tu es très belle, Lœva, et tu parles avec le cœur. Je suis heureuse que Bohem t'ait rencontrée.

– Merci, madame.

La jeune fille, enchantée, se remit à manger. Au fond d'elle-même, elle se demanda si ce qu'elle avait dit était tout à fait vrai. Ne savait-elle vraiment pas ce qu'elle voulait devenir ?

Et ne se posait-elle vraiment aucune question politique ? Lœva y réfléchissait certainement plus que la plupart des filles de son âge. Mais peut-être se sentait-elle trop jeune pour

assumer ces questions. Les rendre publiques, en quelque sorte. Lœva savait qu'un jour toutes ces choses seraient au centre de sa vie, et elle ne voulait pas précipiter les événements.

Elle voulait rester encore un peu une jeune fille, à qui l'on dit qu'elle est belle en lui tenant la main.

Hélène, de son côté, reprit la conversation avec Bohem.

– Votre jeune amie est charmante, louvetier.

– Je suis content qu'elle vous plaise. J'ai l'impression de me voir, moi, il y a quelques années…

La duchesse soupira.

– Ah, Bohem, je suis tellement inquiète ! Je me demande quel monde nous allons laisser à ces jeunes gens…

– Qui sait ? Le monde dans lequel ils vivront sera peut-être bien meilleur que celui qui nous a vus naître, nous. Les bouleversements que nous subissons nous feront peut-être faire

un grand progrès…

– Vous parlez comme si nous avions le même âge, Bohem ! Comme vous avez mûri, en si peu de temps ! Mais vous avez raison. Je le souhaite, Bohem, je le souhaite. Que toutes

ces morts n'aient pas été en vain…

– Vous avez perdu beaucoup d'hommes ici ? demanda Bohem.

– Oui. Parmi ma garde, il y en a eu quatre. Et les moines… Je ne sais pas le nombre exact, car ils ne parlent pas. Mais il y en a eu plusieurs.

– Aucune ville, aucune campagne n'est épargnée, Hélène.

– Je le sais. Quelques informations me parviennent, de temps en temps. Sou venez-vous, je vous avais dit que je sentais un trouble profond. Quelque chose de bien plus vaste que ce

que nous pouvions imaginer alors. Ce n'était pas seulement la guerre, ni même les Brumes. C'est le monde qui meurt, Bohem.

– Ne dites pas cela. Nous n'avons pas encore baissé les bras, duchés se.

– Ce qui me terrifie le plus, Bohem, c'est que malgré ce mal, les hommes ne deviennent pas meilleurs. J'ai appris que mon époux avait décidé de continuer à se battre contre

Livain… Comme si toutes ces morts ne suffisaient pas ! Et moi, ici, qui ne puis même pas empêcher cette guerre ! Je me sens tellement inutile.

– Nous avons besoin de vous, duchesse. Vous n'êtes pas inutile. Nous devons nous unir, former un nouveau front. Les populations, je crois, sont avec nous. Nous finirons par avoir

raison d'Emmer et de Livain, des comtes et des ducs, des rois des autres pays, et du pape, même, s'il le faut. Nous aurons raison de leurs guerres, si nous refusons tous de les faire.

– Dire que j'ai épousé ces deux hommes et qu'ils sont aujourd'hui la source de mes pires cauchemars ! Ces rois auraient pu être les pères de mes enfants. Les voir se déchirer ainsi, et

entraîner avec eux le déchirement de mon propre pays, cela me brise le cœur !

– Hélène, j'en suis sûr à présent : ensemble nous pouvons unir les hommes à nouveau. Le seigneur de Mont-des-Marais me disait ce matin que dans les crises se révèlent le pire et le

meilleur des hommes. Nous devons, nous, réunir le meilleur, souder les hommes et les femmes, les souder ensemble contre la crise, et nous en sortirons.

– J'espère que vous avez raison, Bohem.

Le louvetier acquiesça d'un air confiant. Il prit quelques bouchées de viande, puis il se tourna à nouveau vers la duchesse.

– Mais avant tout, Hélène, nous devons trouver votre nièce. Et pas seulement parce que je l'aime et qu'elle me manque. Oh, oui, elle me manque ! Vous vous en doutez ! Mais il n'y

a pas que cela. Je crois que le lieu où Lailoken l'a emmenée est d'une grande importance…

– Vous… Vous savez où elle se trouve, précisément ?

– En quelque sorte, oui, répondit Bohem. Elle est prisonnière de l'Armensul. Je ne saurais vous dire où il se trouve exactement, mais je le vois, je le sens, et je sais comment

l'approcher. Je n'ai qu'à me laisser guider par le murmure qui m'appelle, comme je me suis laissé guider jusqu'à vous.

– Alors nous partirons demain dès l'aube, louvetier ! Il n'y a pas un seul instant à perdre. Chaque journée qui passe, je me demande si elle est encore en vie…

– Elle est en vie, duchesse. Pour le moment, elle est en vie. Mais vous avez raison, le temps presse. Vous serez donc des nôtres ?

– Je vous suivrai, Bohem, où que vous alliez. Et ma garde vous appartient.

Le louvetier hocha la tête, reconnaissant.

– Vous voyez, dit-il en souriant, notre front commence à s'unir.

*

* *

– Grégoire, si vous partez pour le comté de Bleizis, Lutès n'aura plus la moindre défense. Emmer en profitera certainement pour attaquer la capitale et la prendre sans aucune

difficulté. Non. Vous ne pouvez pas partir. La Milice doit rester ici pour défendre le siège du royaume.

Pierre de Pierreville ne pouvait masquer sa colère. Il parlait rapidement et la fureur l'emportait dans sa voix.

Pieter le Vénérable, comme l'avait prévu le légat du pape, était parvenu à provoquer une réunion exceptionnelle du chapitre de la Milice du Christ, réunion à laquelle il prenait part

avec un certain plaisir.

Le Sénéchal est encore plus surpris que moi. Il croyait, comme je le croyais aussi, que Grégoire de Berva lui serait favorable. Il n'a pas vu la main manipulatrice du pape derrière

cette élection qu'il présumait contrôler lui-même, je ne peux m'empêcher de trouver la situation cocasse. De Pierreville est tombé dans son propre piège. Quel spectacle ! Je n'ai pas

plus d'amitié pour le légat que pour de Pierreville, et je me délecte de les voir se déchirer ainsi par l'intermédiaire de ce jeune Grand-Maître.

– La vie du roi de Gallica compte bien plus que la défense de sa capitale, répliqua Grégoire de Berva qui faisait preuve, depuis son élection, d'une détermination que nul n'avait

soupçonnée. Je dois aller sauver Livain à tout prix, même si je dois pour cela abandonner Lutès.

– La Milice n'a pas pour fonction de défendre le roi, mais la chrétienté tout entière ! s'emporta de Pierreville, qui ne masquait même plus son aversion pour Livain.

– La survie de la chrétienté en Gallica passe par celle de son roi. S'il meurt sans descendance, le pays sombrera dans le chaos.

S'il meurt en vérité, Pierre de Pierreville s'empressera de prendre sa place ! Et il n'attend que ça ! Le pape espère-t-il encore que Livain aura un fils ? Camille de Chastel a

,

disparu… Peut-être veut-il gagner du temps et trouver quelqu'un qui lui conviendra mieux que de Pierreville.

Le Sénéchal poussa un soupir exaspéré et se tourna vers l'abbé de Cerly.

– Pieter ! Mon cher Pieter. Je vous en supplie ! Dites à notre Grand-Maître qu'il fait fausse route. Qu'il ne doit pas se laisser emporter par la fougue de sa jeunesse ! Vous savez

comme moi que Lutès a besoin de la protection de la Milice, n'est-ce pas ? Dites-nous, abbé de Cerly, ce que Dieu vous inspire ?

Pieter le Vénérable prit tout son temps pour répondre. Il savourait chaque instant de cette véritable pièce de théâtre. Mais il était aussi impatient de voir la tête du Sénéchal quand il

lui dirait qu'il soutenait de Berva.

– Je crois, messieurs, que les choses ne sont pas si simples, répondit Pieter avec malice. Les temps sont particulièrement étranges et durs. On ne peut prendre de décisions trop

hâtives. En chaque chose, il faut peser le pour et le contre et ne pas se laisser abuser pas ses passions.

De Pierreville hochait la tête, persuadé que l'abbé allait abonder dans son sens.

– Le royaume traverse une crise sans précédent. Au-delà du roi, c'est le pays tout entier qui est menacé. Et pas seulement par cette épidémie étrange qui frappe les populations, mais

aussi par la guerre, contre Emmer ou contre tous les ennemis de la chrétienté. Et pour toutes ces raisons, mes chers Miliciens, pour toutes ces raisons…

Il marqua délibérément une pause, admirant l'effet de sa rhétorique sur le visage impatient du Sénéchal

–… je donnerai ma confiance… au chevalier de Berva.

Pierre de Pierreville écarquilla les yeux, perplexe.

– Oui, à mes yeux, pour rétablir l'équilibre au sein du royaume, la vie de Livain importe plus que tout. Nous ne pouvons abandonner notre guide, il est le seul qui pourra ramener

l'ordre et l'unité en Gallica. Nous ne devons pas risquer qu'il soit tué par Emmer Capigesne.

Un long silence suivit l'intervention de l'abbé de Cerly. Puis, quand il eut recouvré la force de parler, Pierre de Pierreville essaya de reprendre l'avantage.

– Rien ne prouve qu'Emmer va attaquer Livain. Le roi de Brittia est peut-être déjà en route pour Lutès. Il sait que la ville est plus vulnérable que jamais et que le trône lui-même est

inoccupé. Et alors, si la Milice part pour le comté de Bleiz, qui sera là pour défendre Lutès ? À quoi bon sauver Livain s'il n'a plus de trône ?

– Sénéchal, intervint Grégoire de Berva, sauf votre respect, vous avez déjà fait entendre cet argument, et nous l'avons bien écouté. Oui, la capitale est en danger, et c'est en toute

connaissance de ce danger que toutefois, j'ai pris la décision de partir pour Bleizis.

Eh bien ! Il ne manque pas de contenance ! Si tôt ! Il a déjà le charisme d'un Grand-Maître chevronné et il n'hésite pas à remettre en place le Sénéchal, qui est malgré tout son

aîné.

Pierre de Pierreville posa ses deux poings sur la table, le regard furieux.

Pierre de Pierreville posa ses deux poings sur la table, le regard furieux.

– Bien, alors si le Grand-Maître estime que tout a été dit, déclara-t-il sur un ton désabusé, nous n'avons qu'à procéder au vote.

– Ma décision n'appelle aucun vote, Sénéchal. Je suis libre d'ordonner une telle action militaire sans devoir me soumettre au vote du chapitre, vous le savez aussi bien que moi.

Mais pour éviter que vous ne me la reprochiez plus tard, je veux bien faire une exception, et soumettre ma décision aux voix des officiers de la Milice.

Grégoire de Berva se leva lentement.

– Mes frères, nous voterons ce soir à bulletin secret. Pieter, je suis désolé, mais vous ne pourrez prendre part à ce vote, bien entendu.

– Cela va de soi, répondit l'abbé en fermant les yeux. Toutefois, Grand-Maître, je veux vous assurer

de mon total soutien, ainsi que de celui de l'ordre de Cerly tout entier, et enfin,

je veux vous dire que le pape, lui-même, abonderait certainement dans votre sens.

– Si le pape avait voulu intervenir dans cette dispute, abbé, il aurait envoyé son légat ! intervint de Pierreville, furieux.

Pieter hocha la tête, mais il savait que son travail était fait : indirectement, il signifiait aux officiers que s'ils votaient contre le Grand-Maître, ils risquaient de s'attirer les foudres de

Sa Sainteté Nicolas IV.

Les officiers se retirèrent un à un de la salle capitulaire, Pierre de Pierreville en tête, et Pieter le Vénérable resta seul, face au nouveau Grand-Maître.

– Grégoire, je dois vous adresser mes félicitations. Le chapitre votera en votre sens, affirma l'abbé en souriant.

Le chevalier de Berva ne réagit pas. Il avait le visage dur. Ses yeux, au milieu de ses traits tranchants, ne montraient aucune émotion. Il tourna lentement la tête vers l'abbé, et celui-

ci crut déceler alors dans son regard un soupçon de mépris.

– Je sais que c'est le légat qui vous a envoyé, Pieter, et je n'avais nul besoin de vous, pas plus que de l'appui du pape.

Pieter le Vénérable haussa les sourcils.

– Je suis déçu, Pieter, continua le Grand-Maître. Après de Pierreville, c'est au tour du légat de me prendre pour une marionnette ? Je ne suis pas ici pour défendre l'intérêt politique

de l'un ou de l'autre, cher abbé. Mes frères m'ont nommé Grand-Maître de la Milice, et j'ai juré devant Dieu de défendre la chrétienté. C'est le seul dessein qui m'anime, et je n'ai

aucune intention de céder aux pressions politiques, quelles qu'elles soient.

L'abbé de Cerly ne put s'empêcher de sourire. Il n'était pas au bout de ses surprises. Et ce Grégoire de Berva était bien plus étonnant qu'il ne l'avait imaginé.

– Votre indépendance vous honore, Grégoire.

– Je ne suis pas indépendant, Pieter, je suis un Milicien, tout entier au service du Christ. La Milice n'a pas pour vocation de servir son propre Sénéchal ou même les intérêts

personnels du pape. Elle a pour vocation de pourfendre les ennemis de la chrétienté, et c'est ce que je ferai. Aujourd'hui, notre principal ennemi est Emmer, car il met en péril

l'équilibre de ce royaume, berceau de la chrétienté. Ensuite viendra le tour de Bohem et des Bons Hommes de Tolsanne, car je les tiens pour responsables du mal qui ravage le pays.

– L'épidémie ? s'étonna Pieter.

– Appelez-la comme vous voulez, abbé. C'est l'œuvre du Malin, rien de moins. Bohem et les Bons Hommes l'ont convoquée sur nos terres pour y faire régner le chaos. Nous les

décimerons, et nous ramènerons l'ordre sur Gallica.

Eh bien ! Le légat va tomber de haut quand il découvrira la véritable personnalité du nouveau Grand-Maître. Il espérait trouver un complice docile, voici un guerrier fou qui

n'obéit qu'à Dieu…

– Bonne chance, Grégoire. Je suis impatient de vous voir triompher.

Et sur ce point, Pieter ne mentait guère.

*

* *

Je visite l'intérieur de mon âme.

Je retrouve avec délice la caresse voluptueuse d'un soleil d'été. Je marche dans un désert de sable, mes pieds nus s'enfoncent dans le parterre brûlant. Je flotte dans un bain de

chaleur, mais je ne transpire pas ; je ne fais qu'un avec l'air.

La voix d'Hélène s'est éteinte. Elle a quitté le monde de Djar, car elle est près de moi, maintenant. Subsiste l'écho lointain de la voix de Vivienne, qui m'appelle vers l'est. Mais

pas tout de suite. J'ai une dernière chose à faire, ici. Mais je ne sais comment me repérer. J'ai besoin de mes guides. Mes Brumes. Mes loups.

Je les appelle, yeux mi-clos. Je les invoque, de toute mon âme. Je forme leur image devant moi. Leurs yeux, leur fourrure, leur grâce et leur fierté. Les voilà, silencieux, comme deux

ombres devant moi.

Ils me regardent, m'interrogent de leurs yeux jaunes. Je dois leur faire comprendre, leur faire sentir ce que je cherche. Celui que je cherche. Je projette mes souvenirs devant moi.

Son torse nu, la peinture bleue sur son corps, les peaux de bête sur ses jambes. Le Tuathann.

Les loups s'agitent. Ils m'ont compris. Ils m'invitent à les suivre.

Nous traversons Djar comme des oiseaux migrateurs. Survolant les terres colorées, les mers, les forêts. Puis à nouveau le désert. Blanc. Une étendue aride, sèche, arrondie comme

un sein. Le sein de la Terre.

Les loups s'écartent devant moi. Ils m'ont ouvert le passage. Au loin, je vois sa silhouette. Assis sur le sol, les mains plongées dans le sable, je connais son nom. Il me vient à

l'esprit, soudain. Artosach. Il est celui qui me relie à mes ancêtres. Comme lui, je suis un enfant de la Terre. Mon sang coule dans les entrailles du monde.

Je m'approche, je laisse les loups derrière moi. Il faut que je lui parle, cette fois-ci.

Il lève les yeux vers moi.

– Que la Terre te reconnaisse, Bohem Liberté, ainsi que tous les tiens.

Je lui réponds. Il m'entend.

– Que la Terre te reconnaisse, Artosach. J'ai suivi la voix des Brumes jusqu'à toi. Nous devons parler.

– Alors tu entends parler les loups ? Si tu es celui que je crois, oui, nous aurons beaucoup à nous dire.

– Je suis Bohem Liberté, fils d'Aléa Cathfad.

– Tais-toi. Je devrai te reconnaître comme tel, Bohem, tu ne peux te réclamer de Kailiana par la parole. Seuls les actes recommandent les hommes.

Je comprends le sens de ses paroles. Elles symbolisent tout à la fois la fierté et l'humilité de ce peuple.

– Je veux bien être jugé sur mes actes, Artosach. Mais nous devons d'abord parler du roi Emmer Capigesne. Je t'ai vu à sa table, dans le monde de Djar.

– Le roi O'Connor de Galatie m'a envoyé pour empêcher que Livain ne prenne Pierre-Levée. Le clan des Baintreach Clanns a jugé que cela était bon. Nous avons croisé le fer aux

côtés d Emmer.

– Je comprends. Mais vous devez arrêter, Artosach. Cette guerre doit s'arrêter.

– Il n'est pas en mon pouvoir de l'arrêter.

– Il est en ton pouvoir de ne pas y prendre part.

– Est-ce que tu me le demandes, Bohem ?

– Je crois que la Terre nous le demande, Artosach. La Terre est engorgée du sang des hommes. Il faut que cela cesse.

– Comment peux-tu connaître les vœux de la Terre ?

– J'entends couler ses larmes.

Le Tuathann se relève.

– Celui qui dit entendre la voix des Brumes et celle de la Terre est le plus grand des hommes ou le plus grand des menteurs. Je ferai ce que décidera le clan.

– La Terre pleure si fort, Artosach, qu'il faut être sourd pour ne pas l'entendre.

Je sais qu'il est inutile d'insister : Le Tuatbann n'en écoutera pas davantage. Je dois respecter son choix, et attendre. Espérer.

– Que la Terre nous protège, Artosach.

Je me lève, je le salue et je m'en vais. Je devine ses yeux qui me regardent partir.

Je ne pourrai connaître sa réponse. Elle ne m'appartient pas.

J'ai fait ce que je pouvais faire, ici.

*

* *

Le soir du troisième jour, l'armée d'Emmer arriva au sommet de la colline des Cendres, en plein cœur du comté de Bleizis, où l'attendaient deux éclaireurs. Il était encore tôt mais la

nuit commençait déjà à tomber. Elle s'annonçait glaciale, cédant sous quelques flocons de neige menaçants. La lune apparaissait, blafarde, au-delà des feuillus.

Plus bas, enfouies dans la vallée, on devinait à la lueur de flammes lointaines les troupes immobiles de Livain VII, le souverain blessé de Gallica. Elles avaient établi un campement

au bord d'une rivière, et installé plusieurs postes de défense alentour. Depuis ces hauteurs, le spectacle était étonnant. Les derniers hommes de Livain faisaient peine à voir, traqués

jusque dans cette triste retraite, abandonnés, prêts à livrer le dernier combat. On les voyait déambuler lentement au milieu des torches plantées dans le sol, comme des fourmis

désorganisées.

– Ils sont à découvert, mais ils s'attendent à être attaqués, affirma le général Chroce en approchant son cheval de celui d'Emmer.

– Oui. Cela prouve que Livain est au plus mal… Ils sont bloqués ici depuis plusieurs jours. Livain ne doit plus pouvoir marcher. Ils ont eu le temps d'installer ces postes de défense

et sans doute quelques pièges. Mais ils ne se cachent même pas. Les principaux généraux sont morts, mon ami. Il n'y a sans doute plus de grands stratèges aux côtés de Livain.

– Méfions-nous quand même. Les vassaux ont peut-être envoyé du renfort. Livain a eu tout le temps de dépêcher des messagers chercher du secours. Et pas seulement les médecins

dont il a sans doute grand besoin.

– Alors, il ne faut pas perdre de temps, répliqua le roi de Brittia. Il faut attaquer tout de suite. Combien sont-ils, à votre avis ?

Le général hésita et posa un regard circulaire sur la vallée.

– J'en compte un petit millier, Majesté. Il faut ajouter à cela ceux qui ne sont pas visibles, et ceux qui peuvent arriver à tout moment. Je dirais qu'il faut s'attendre au minimum à

mille trois cents hommes.

– C'est beaucoup plus que nous, dit Emmer en fronçant les sourcils.

– C'est beaucoup plus que nous, dit Emmer en fronçant les sourcils.

– Certes, mais ils ont sans doute beaucoup de blessés et peu de chevaux. Nous avons l'avantage de la surprise, et nos soldats sont en bien meilleure forme.

– Pour la surprise, rien n'est moins sûr. Ils ont peut-être des vigiles qui nous ont vus arriver.

– Je crois, Majesté, que nous devrions attendre le milieu de la nuit pour attaquer. Ils sont fatigués, la plupart vont s'endormir, et nos chevaux nous conduiront au milieu de leur

campement pour les écraser en plusieurs vagues.

Le roi réfléchit.

– La rivière nous enlève un flanc pour les prendre à revers. Mais nous devons tout de même attaquer de deux endroits différents. Au moins. Nous devons mettre le feu aux postes de

défense et attaquer rapidement avant qu'ils n'aient le temps de s'organiser. Chroce, prenez une heure avec vos capitaines pour bien préparer l'attaque. Ensuite, nous irons nous mettre en

place. Il y a encore une chance que les Tuathanns nous rejoignent. Ils sont peut-être déjà là, cachés

dans la forêt. Envoyez des éclaireurs fouiller les environs pour voir si les guerriers de

Gaelia ont finalement décidé de nous prêter main-forte.

– Vous croyez qu'ils nous auraient suivis ?

– Je ne sais pas. Leur chef m'a dit que s'ils venaient, ce serait de leur côté. Il y a encore une chance, je l'espère. Allons, Chroce, ne perdons plus un instant. Plus nous frapperons

vite, plus grandes seront nos chances de défaire Livain.

– À vos ordres, Majesté.

*

* *

Le vieil homme passa le premier la porte de la cayenne, puis ce fut au tour de Fidélité de répondre aux questions rituelles du Rouleur.

– Que faites-vous ?

– Le Tour de Gallica.

– Qui êtes-vous ?

– Un Enfant de la Veuve.

– Que cherchez-vous ?

– Hiram.

– Où le trouverez-vous ?

– Sous les gravats, recouvert d'une branche d'acacia.

Le Rouleur tapa sur l'épaule de Fidélité et le laissa entrer en ouvrant un large sourire. La Rochelle comprit qu'il avait été reconnu. L'histoire de Bohem avait visiblement fait le tour

de toutes les cayennes et, visiblement, on connaissait même Fidélité La Rochelle, le Compagnon qui le suivait partout.

La première question que lui posa le Rouleur une fois à l'intérieur confirma ses doutes :

– Nous sommes heureux de te recevoir, Fidélité. Vous n'êtes que tous les deux ?

– Oui, frère Rouleur. Je suis venu seul, et ce maître menuisier a bien voulu me guider jusqu'ici.

Le vieil homme acquiesça.

– Ce jeune Compagnon a besoin d'être guidé, railla-t-il en se dirigeant vers la porte. Mais moi, je dois rentrer chez moi, maintenant. Salue la Mère de ma part, frère Rouleur. Quant à

toi, Fidélité, je te souhaite bonne chance…

La Rochelle salua le menuisier et le regarda quitter la cayenne en secouant la tête. Puis il se tourna vers le Rouleur et lui confia son carré, comme le voulait la coutume.

– Merci, Compagnon, je présume que tu as la marque de bien des villes sur ce carré pourtant jeune. As-tu les six autres villes du Devoir ?

– Oui, il ne me manquait plus que Burdigale, confirma La Rochelle.

– Je vois. Eh bien, félicitations. Nous sommes heureux de t'accueillir dans notre cayenne, par maître Jacques !

– Merci. Et moi, je suis heureux d'être parmi vous. Crois-tu que je pourrais voir le Premier en Ville ? demanda-t-il ensuite en enlevant son lourd manteau.

– Je ne peux te le garantir, il est très occupé. Mais tu peux toujours aller frapper à la porte de son bureau et voir s'il veut bien te recevoir. Regarde, c'est là-bas, juste après l'escalier.

– Merci, maître. J'y vais de ce pas, si tu le permets.

– Entendu, répondit le Rouleur, un peu déçu.

Il aurait sans doute aimé parler davantage avec La Rochelle.

– Je préviens la Mère que tu es là. Elle voudra sûrement te voir tout de suite après.

Fidélité acquiesça et se dirigea sans plus attendre vers le bureau du Premier en Ville. Il avait encore en mémoire l'image de cette charrette remplie de cadavres, défilant dans les rues

de Burdigale. Le temps pressait. Il frappa trois fois à la porte, puis une voix grave l'invita à entrer. Il ouvrit et salua le Premier en Ville, qui était debout devant une planche à tracer,

une loupe à la main.

– Bonjour, Compagnon, honneur à maître Jacques.

– Bonjour, maître, répondit Fidélité en s'inclinant, honneur à maître Jacques et respect à tous les Jolis Compagnons.

L'homme, d'une quarantaine d'années, était bien en chair, il avait les épaules basses et le ventre dodu. Les cheveux grisonnants, il avait un visage souriant et des yeux qui brillaient

de sympathie.

– Tu es nouveau ici, je n'ai jamais vu ton visage, forgeron. Qui es-tu ?

– Mes frères me nomment Fidélité La Rochelle, et je suis venu pour finir mon Tour de Gallica.

Le Premier en Ville fronça les sourcils.

– Je ne connais pas ton visage, mais je connais ton nom, Compagnon ! Es-tu celui dont tout le monde parle et qui fait route avec le fameux Bohem ?

– Oui, c'est moi, mais nos routes se sont séparées, pour le moment.

– Tiens donc ! Et pourquoi ?

Fidélité hésita. Il était assez embarrassé d'avouer pourquoi il avait accepté de venir à Burdigale, n'étant pas lui-même à l'origine de cette décision.

– Eh bien, Bohem m'a conseillé de finir mon Tour… Il voulait absolument que je vienne ici. Je pense, moi, que cela peut attendre et que je le finirai quand il le faudra. Mais il a

beaucoup insisté…

– Et il a su te convaincre ?

– Oui, avoua Fidélité. Quoique maintenant, je le regrette un peu. Je n'aime pas le savoir seul là où il est. Mon frère Bohem a besoin de moi.

Le Premier en Ville sourit.

– Allons, à ce que j'ai entendu dire, il n'est pas vraiment seul ! Tu n'as rien à regretter ! Et puis, Bohem n'a peut-être pas tort : si ce que l'on dit de toi est vrai, il y a déjà longtemps

que tu as fait tes preuves comme Compagnon Reçu, il est temps sans doute que tu passes Compagnon Fini.

– Je n'ai même pas commencé mon chef-d'œuvre, répliqua humblement La Rochelle.

– Vraiment ? Eh ! Sans parler de l'évasion de Sarlac – qui relevait déjà d'un certain art de la fuite – ne crois-tu pas que ce que Bohem et toi avez fait pour sauver les Brumes était un

chef-d'œuvre inégalé ?

Fidélité sourit.

– Un chef d'œuvre dans l'art de l'évasion, peut-être, mais c'est maître forgeron que je veux devenir…

Le Premier en Ville posa la loupe sur sa planche et alla s'asseoir à son bureau. Il fit signe à Fidélité de prendre place sur une chaise en face de lui.

– Ah ! Mon jeune frère, la main-d'œuvre compagnonnique doit aller là où il y a de la demande et, en ce moment, ce dont le Devoir a le plus besoin, ce n'est pas de tes talents de

forgeron, malheureusement. Allons, ce n'est pas à toi de juger si tu as fini ou non ton apprentissage. Les maîtres en décideront. Et s'ils t'en jugent digne – ce qui n'est pas tout à fait

certain, tout le monde ne pense pas comme moi, ici – tu seras Remercié, tu recevras les Honneurs et seras nommé Compagnon Fini.

– Maître, je me plierai au choix de la cayenne.

– Mais je l'espère bien, Fidélité, je l'espère bien ! Bon. Voilà pour ce qui est des paroles officielles, jeune homme. Maintenant, parlons de frère à frère. J'ai plusieurs questions à te

poser…

– Je t'écoute, maître.

– Je m'appelle Loïc l'Africain, tu peux m'appeler par mon prénom.

Fidélité hocha la tête. Il avait rarement vu un Premier en Ville aussi avenant. C'était aussi sans doute l'un des plus jeunes qu'il avait vus. Et son surnom, l'Africain, laissait

supposer qu'il avait beaucoup voyagé.

– Pourquoi penses-tu que Bohem veut que tu deviennes Compagnon Fini ?

La Rochelle hésita. Il se demanda si sa réponse pouvait influencer le choix du Premier en Ville quant à son Remerciement. Et si c'était le cas, que devait-il répondre ? Mais devait-il

penser ainsi ? Un Compagnon pouvait-il formuler ses réponses en fonction de ce qu'il attendait de son interlocuteur ? Non. Il avait juré de ne jamais mentir, pas même par omission. Il

décida de répondre avec sincérité :

– Bohem va avoir besoin d'aide. Il veut réunir derrière lui le plus de monde possible. Des hommes et des femmes désireux de se battre pour la liberté. Il veut sans doute que je me

charge de convaincre les Compagnons de se joindre à son mouvement ; et il pense que cela me sera plus facile si je suis Compagnon Fini.

Le Premier en Ville hocha rapidement la tête, comme si c'était précisément la réponse qu'il avait imaginée.

– Soit. Tu parles d'un *mouvement*… mais cela ressemble plus à une armée.

– Au sens où il y a un combat à mener, oui. Mais ce sera une armée sans armes, et qui ne fera pas la guerre.

– Pourtant, de nombreux Compagnons ont pris les armes et sont morts pour défendre Bohem…

La Rochelle acquiesça. Il ne s'en souvenait que trop bien.

– Oui. Et j'espère sincèrement que cela n'arrivera plus. Bohem dit qu'à présent nous devons trouver une troisième voie. Un autre moyen que les armes et la mort pour résoudre les

conflits. Je crois que nous pouvons y arriver. Si nous nous y mettons tous.

Le Premier en Ville parut sceptique. Fidélité reprit la parole, comme pour le convaincre :

– Plutôt que de tuer Lailoken, qui était son plus grand ennemi, Bohem lui a laissé la vie sauve, et l'a invité à chercher avec lui cette troisième voie… Je crois que c'était un premier

pas important.

– C'est généreux de sa part, mais un peu optimiste, tu ne crois pas ?

La Rochelle haussa les épaules.

– Il faut bien que quelqu'un, un jour, essaie une autre voie. Même les plus grands pacifistes disent qu'il y a un stade à partir duquel le droit de se défendre justifie qu'on prenne les

armes, et du coup, personne n'envisage autrement la résolution des conflits. Le « dernier recours » est toujours l'excuse de la violence. Bohem juge que ce n'est pas acceptable. Et je

commence à penser comme lui. Ce n'est optimiste que parce que nous ne sommes pas encore assez nombreux à le croire…

Le Premier en Ville soupira. Il ne paraissait pas entièrement convaincu.

– Et cette épidémie, qui tue tant d'hommes ? Savez-vous ce que c'est, et comment l'arrêter ?

Fidélité avala sa salive. Les gens attendaient tant de Bohem ! Ils attendaient plus de lui, même, que de leur Dieu. Lui qui avait créé les hommes et l'Univers, n'était-Il pas mieux

placé que Bohem pour sauver Sa propre création ?

– Non. Bohem pense que tout est lié.

– Je vois. Je suis désolé, Fidélité, mais tu n'es pas très convaincant. On dirait que vous ne savez pas vraiment où vous allez.

– Nous n'en savions pas plus, Loïc, quand nous avons guidé les Brumes vers les portes du Sid. Mais il fallait bien que quelqu'un le fasse, et elles nous ont suivis.

– Aveuglément ? C'est cela que tu conseilles aux Compagnons ? Suivre aveuglément Bohem, sans se poser de questions ?

– Est-il aveugle celui qui reconnaît les hommes de bonne volonté ?

– Mais la bonne volonté de Bohem suffira-t-elle à sauver les hommes ? répliqua le Premier en Ville.

– Celle de Bohem tout seul, probablement pas. Mais il est un Enfant de la Veuve, à présent. Il n'est plus seul.

– Alors souhaitons qu'il ne nous entraîne pas tous dans sa chute. Ne te méprends pas, Fidélité, je ne suis pas hostile à ton ami. Loin de là. Je suis peut-être même, ici, celui qui

croit le plus en lui. Mais un Compagnon a pour devoir de ne jamais rien accepter sans raisonner. Tout est dans le trait, La Rochelle. Celui que dessine Bohem doit être juste et parfait.

– Y a-t-il toujours une planche sur laquelle on dessine ses plans ? Peut-on toujours tracer sa vie à l'avance, maître ? Je crois, moi, qu'il faut parfois se lancer dans l'inconnu et faire

confiance à son entendement. N'est-ce pas dans ces moments que la main devient esprit ?

– Peut-être, reconnut l'Africain en souriant. C'est peut-être même l'achèvement de la maîtrise… Cette fameuse perfection vers laquelle nous courons tous. Nul ne serait maître parfait

qui ne saurait créer parfaitement sans tracer, c'est cela ?

– La perfection n'existe pas, maître.

Le Premier en Ville acquiesça. Le pragmatisme de Fidélité le rassurait un peu.

– Alors comptons sur la chance.

– Ou sur la force de nos additions, proposa La Rochelle.

– Nous verrons. Je souhaite sincèrement que les Enfants de la Veuve vous suivent, Bohem et toi. Mais je n'en serai pas le seul juge. Je te remercie de m'avoir parlé si ouvertement,

Fidélité. Et maintenant, va te présenter à notre Mère et installe-toi avec les autres Compagnons. Je suis prêt à parier qu'ils ont eux aussi une foule de questions à te poser. C'est le

moment de les convaincre. C'est ce que Bohem t'a envoyé faire. Fais-le bien. En outre, ton arrivée leur changera les idées. L'épidémie qui frappe le pays a emporté trois des nôtres,

dans les dernières semaines. Va, demain, tu sauras ce que nous avons décidé.

– Merci de ton accueil, maître. Et merci de tes questions. À présent, je sais mieux pourquoi je suis ici.

*

* *

La nuit était tombée depuis plusieurs heures sur la colline des Cendres quand le général Chroce fit savoir au roi de Brittia que l'attaque était prête. Emmer Capigesne jeta un dernier

coup d'œil vers le sud, puis, l'air inquiet, ordonna qu'on donne l'assaut. Il avait attendu aussi longtemps que possible dans l'espoir de voir arriver les Tuathanns, mais il avait fini par

se résoudre. Les guerriers de Gaelia ne viendraient pas. Artosach en avait décidé autrement. Il était seul contre Livain.

La neige continuait de tomber doucement, elle se glissait dans les armures et trempait les lames des épées. La lune était cachée par les nuages, il faisait froid. Mais bientôt, tout cela

n'aurait plus d'importance.

Quelques hommes vêtus d'armures de cuir partirent à pied vers la vallée et se séparèrent à l'orée du bois. On les vit disparaître au milieu des arbres, comme happés par les ténèbres.

La nuit s'immobilisa dans un silence pesant. Quelques instants d'une quiétude menaçante. Le mutisme des cieux avant le grand orage.

Puis, presque simultanément, des flammes s'allumèrent tout autour du campement et, un à un, les hauts postes de défense se mirent à brûler. C'était le signal de l'attaque. Les

chevaliers d'Emmer, ceux qui étaient placés au sud, n'attendirent pas un instant de plus. Le cœur gonflé, l'âme battante, ils partirent aussitôt au galop, dégainant leurs lourdes épées et

se protégeant derrière leurs boucliers pointus.

Contrairement à ce qu'avait craint le roi de Brittia, les Galliciens ne s'étaient pas attendus à être attaqués en pleine nuit. Les vigiles n'avaient rien vu. La première vague de l'assaut

fut une véritable surprise, et donc un grand massacre.

Éclairé par les flammes de plus en plus hautes qui dévoraient les structures de bois, le campement sombra soudain dans le chaos et la fureur. Les soldats de Livain, alertés par les cris

et le bruit de l'incendie, sortaient par dizaines des tentes et des cabanes, souvent sans armes, et se faisaient écraser par les rangées de chevaliers impitoyables qui balayaient le

campement. C'était comme une grande lame de fond qui rasait la vallée. Membres tranchés, corps

empalés, renversés, piétinés.

Après les hurlements de terreur et d'effroi vinrent ceux de la colère. Dans la panique, l'armée de Gallica tenta de s'organiser dès que les chevaliers d'Emmer eurent fini leur premier

assaut. Prenant leurs épées, leurs lances, leurs arcs, les hommes rallièrent tant bien que mal les étendards de leur commandement dans la pénombre, se mirent en formation quand cela

leur était possible et se préparèrent pour la deuxième attaque. Mais, alors qu'ils s'attendaient à voir les chevaux de guerre revenir par le nord, là où ils avaient disparu, une seconde

vague soudaine les prit à revers, par l'ouest. Une nouvelle colonne de chevaliers surgit de l'ombre comme une armée de fantômes et leur fondit dessus à la vitesse d'un aigle qui tombe

sur sa proie. Et il y eut encore bien plus de morts dans le camp de Livain. Le sang se répandit dans la neige comme des torrents venus des montagnes.

Au nord, Emmer Capigesne regardait ce spectacle du haut de son cheval, le front plissé et la mine grave. Ne craignant pas les combats, il avait pris part au premier assaut. Pour le

moment, tout se passait comme il l'avait prévu. Mais il savait que ce n'était pas fini. Les soldats de Livain étaient toujours plus nombreux que ses chevaliers, et bientôt, ils pourraient

s'organiser. L'avantage de la surprise ne durerait pas longtemps.

Le roi regarda la lame de son épée. Le sang d'un Gallicien coulait sur le métal brillant. C'était le sang qui lui donnerait la couronne de Gallica.

Il abaissa son épée et donna l'ordre d'un nouvel assaut.

Ils se remirent en route dans le froid de l'hiver comme une grande famille, un village tout entier traversant le monde pour fuir le passé et embrasser l'avenir. Ils ne faisaient qu'un,

riches de leurs différences. Ils étaient pure intention, volonté, un groupe d'hommes et de femmes, avec pour seule route l'espoir, l'envie de partager pour seule certitude. Ils n'avaient

pas encore de nom, mais ils marchaient ensemble. Et cela était bien plus qu'un nom.

Bohem demanda une seule faveur à la duchesse de Quienne : que ses soldats ne se mettent pas en formation mais se dispersent parmi la foule de ceux qui allaient avec eux.

– Je ne veux pas que nous ayons l'air d'une armée, Hélène. Nous ne sommes pas une armée.

La duchesse avait souri. Bohem n'avait pas changé. C'était toujours ce jeune homme étrange qui avait refusé le luxe de son palais de Pierre-Levée, qui avait dormi dehors pour rester

dans les bras de la terre. Elle accepta sans hésiter, et ses soldats – quelque peu surpris – se plièrent à

la volonté du louvetier. Ils se mélangèrent aux autres voyageurs, rangeant leurs

armes et oubliant la marche militaire. Et finalement, ils trouvèrent rapidement leurs marques dans l'ambiance fraternelle qui régnait autour d'eux. C'était ce même sentiment qui les

unissait au cœur de la guerre, quand la raison a disparu et qu'il ne reste plus que l'amour d'un homme-frère pour ne pas sombrer dans la folie et la peur. Cette main tendue entre deux

ennemis, quand plus rien ne sert de se battre et que l'on voit son reflet, stupide, fébrile, dans le regard de l'autre.

Ainsi, c'était une procession étrange qui avançait maintenant vers l'est, traversant villes et villages sous le regard tantôt inquiet, tantôt admiratif des habitants du royaume. Le

spectacle du cortège était à peine croyable. À sa tête, d'abord, deux personnages insolites qui marchaient côte à côte : la duchesse de Quienne, épouse du jeune roi de Brittia, et le

fameux Bohem, l'homme qui avait sauvé les Brumes et que les Compagnons nommaient Liberté. Puis, après eux, un nain barde, venu de l'île lointaine de Gaelia, et une jeune voleuse

de Lutès. Derrière, enfin, des louvetiers convertis, des soldats de Quienne, et de simples habitants des régions qu'ils avaient traversées. Paysans, commerçants, artisans, hommes,

femmes, enfants, ils formaient une colonne vivante et colorée dans les plaines enneigées. On aurait dit des Roms, ces gens du voyage que l'on voyait de temps en temps dans le sud du

royaume, qui traversaient le pays dans leurs costumes brillants et bariolés, et dont on avait si peur, parce qu'ils étaient différents. C'était une troupe tout aussi inhabituelle, mais qui

n'inspirait pas la même crainte. Au contraire. Pour beaucoup, la compagnie de Bohem était un espoir.

Ils avaient quitté le duché de Quienne et rejoint le tumultueux comté de Tolsanne, le pays des Bons Hommes, que l'Église pourchassait encore. Mais surtout, le pays de Bohem.

Le jeune homme reconnaissait à peine les terres de son enfance. Jamais il n'avait vu tant de neige sur ces plaines d'ordinaire baignées de soleil. À peine voyait-on ici et là surgir

quelques roches rouges, échappées de l'océan de coton. Les arbres même avaient cédé, les oliviers, les figuiers, la plupart n'étaient plus qu'un tronc désolé, et plus on avançait vers

l'est, plus le paysage s'enfonçait dans la ruine. La neige devenait plus dure, le ciel plus sombre. C'était comme si la source de cet hiver fulgurant était là-bas, au bout de leur chemin.

Plusieurs fois, ils passèrent devant des villages en feu, abandonnés. Le pape, sans doute, avait demandé qu'on les brûle. Qu'on écrase les nids des hérétiques. Les colonnes de fumée

s'envolaient et se perdaient dans le ciel obscur Les cendres s'éparpillaient, comme le souvenir des

hommes qui avaient travaillé la terre.

Chaque jour, le spectacle de la Tolsanne devenait plus dur. Et la mort, toujours, s'invitait parmi eux. Mais ils marchaient encore, droit devant eux, inébranlables. Et leurs rangs

continuaient de grossir.

Ils n'étaient qu'un, et ils n'avaient pas de nom.

*

* *

Après la disparition inexpliquée du général Gœtta aux portes de Pierre-Levée, c'était le capitaine Balard qui avait pris le commandement des troupes de Livain et des quelques soldats

laissés par ses vassaux. Après avoir pris le temps d'enfiler son armure de plates, le jeune officier se fit hisser sur son cheval, puis, galopant d'un bout à l'autre de la clairière, il ordonna

aux troupes de se rassembler au centre du campement.

– Les lances devant ! hurlait-il en faisant de grands gestes pour diriger ses hommes. Formez deux demi-cercles, vers le nord, et vers l'ouest ! Les fantassins derrière et les archers au

centre !

Fouettant les flancs de sa monture, il partit au galop vers un jeune lieutenant.

– Vous ! Prenez le commandement du flanc ouest, dit-il en parlant vite et fort. Attendez le dernier moment pour faire tirer les archers. Et dites aux fantassins de blesser les chevaux.

Ils n'ont pas d'armures lourdes. Visez les chevaux ! Il faut mettre l'ennemi à terre !

Le capitaine Balard n'attendit pas la réponse. Il fit aussitôt demi-tour et partit vers le nord. Sur le chemin, il interpella un autre officier.

– Vous ! Organisez la garde de Livain. Prenez cinquante hommes, et séparez-les en deux groupes pour faire diversion. Déplacez le roi sans vous faire voir. On ne doit pas savoir où il

est. Dépêchez-vous !

est. Dépêchez-vous !

Puis il continua son galop vers le nord pour passer devant la ligne de front. Il entendit aussitôt le vacarme des chevaux ennemis qui avançaient sur eux.

– Lances dressées ! hurla-t-il en levant son épée vers le ciel obscur.

Le capitaine Balard passa derrière la première rangée de ses hommes. Son cheval trépignait, puis juste avant le choc, il poussa un cri de guerre pour donner du courage aux soldats.

– Archers ! Tirez !

Une nuée de flèches s'éleva dans la nuit de l'hiver, puis emporta en retombant quelques cavaliers. Mais il en restait tellement ! La collision fut violente, d'un bout à l'autre de la

colonne. Les lances s'enfoncèrent dans le flanc des premiers chevaux. Les animaux s'écrasèrent sur les fantassins dans des gerbes de neige rouge. Les soldats se jetèrent sur les hommes

désarçonnés pour les frapper à terre. D'autres furent emportés par la charge encore soutenue des chevaliers d'Emmer. Les épées et les masses d'armes s'abaissaient avec force pour

trancher les gorges et écraser les crânes. On ne voyait pas toujours venir les coups dans la confusion et la nuit. Les guerriers tombaient par dizaines d'un côté comme de l'autre.

Balard s'était jeté sur l'ennemi aussitôt après la salve des archers. Tenant son épée d'une main, il frappait de droite et de gauche avec hargne, engageait le fer avec les cavaliers dont

les chevaux n'étaient pas passés de l'autre côté du front. Soudain, il sentit un grand choc dans son dos. Il fut projeté contre l'encolure de son cheval, mais parvint à garder l'équilibre.

Tirant les brides vers la gauche, il fit faire un demi-tour à sa monture et se trouva face au chevalier qui venait de lui assener un coup d'épée. Fort heureusement, la lame avait ricoché sur

son armure.

Le capitaine se mit en garde et chargea vers son ennemi sans hésiter. Le cheval bondit par-dessus le corps d'un soldat étendu dans la neige et fonça droit sur son adversaire. Balard

abattit son épée au dernier instant, mais le cavalier para le coup. Les deux chevaux s'arrêtèrent flanc contre flanc. Le capitaine de l'armée de Livain souleva à nouveau son arme, puis

frappa, plus bas cette fois, et plus fort. Son adversaire n'eut pas le temps de se protéger. La lame s'enfonça dans sa hanche. L'homme, torturé par la douleur, se laissa tomber sur le

côté. Balard releva sa lame et lui trancha la tête d'un seul coup. Puis il remit son cheval au galop pour retourner parmi les fantassins qui se faisaient déborder et leur porter secours.

En arrivant au milieu des siens, Balard poussa un cri de rage. Les chevaliers d'Emmer avaient soigneusement préparé leur attaque. Ils restaient en formation, et faisaient des passages

successifs, rapides, à travers les rangs défaits et désorganisés de la défense. Profitant de l'obscurité, ils s'éloignaient, disparaissaient, puis revenaient par un autre endroit, comme surgis

de nulle part. Et, visiblement, leur stratégie fonctionnait parfaitement. Le capitaine était terrifié par le

nombre de cadavres qui jonchaient déjà le sol.

Il releva le bassinet de son heaume, jeta un coup d'œil vers la tente où il devinait qu'on avait emmené le roi. Il y avait des soldats tout autour, qui ne bougeaient pas, et que l'ennemi

n'avait pas encore pu atteindre. Pour le moment, Livain était encore sauf. Il ne fallait pas abandonner. *Pour le roi.*

Rabaissant la plaque de métal sur ses yeux, il leva son épée en signe de ralliement et cria pour que les soldats autour de lui se remettent en formation et se préparent à subir un

nouvel assaut. Ce ne serait pas le dernier.

*

* *

Depuis combien de jours n'ai-je pas vu Lailoken ? Sur quelle rive de Djar a-t-il trouvé refuge ? Et que pense-t-il ? Que sait-il ? A-t-il trouvé, lui, la troisième voie ? Le moyen de

sortir de ce conflit sans que nous devions nous tuer, lui et moi ?

Je ne sais si c'est bon signe de ne plus le voir, de ne plus l'entendre. Est-ce qu'il médite comme je le lui ai demandé ? Est-ce lui qui me guide vers l'Armensul ? Est-ce sa voix ou

bien celle de Vivienne ?

Vivienne. Elle est déjà une part de moi-même. Ma part douce. Ma part forte. Elle est la volonté. Oui. C'est forcément sa voix que j'entends.

J'écoute. Je connais ces notes, ce murmure. Je souris.

– J'entends ta voix ; Vivienne. Quelques mots confus. Un chuchotement dans les vagues de l'air. Je t'écoute, Vivienne. Où es-tu ? – Je suis là, Bohem.

Je me retourne. Là. Est-ce bien sa voix ? Elle est si proche ! Mon cœur bat, mon corps tremble. C'est donc vrai. Vivienne. – Je t'entends.

– Comme tu m'as manqué, Bohem !

– Toi aussi. Et tu me manques encore.

Je crois voir son visage. Mais elle est encore trop loin. Tout est flou.

– J'ai quitté l'Armensul, Bohem. Tu m'entends ? J'ai quitté l'Armensul ! J'ai entendu ta voix ! Je viens vers toi.

Est-ce possible ? Enfin ! Revoir Vivienne ! Je parviens à peine à y croire. J'aimerais tellement être déjà auprès d'elle.

– Vivienne, nous sommes sur les routes de Tolsanne. Nous marchons vers l'est, vers l'Armensul.

– Alors nous nous retrouverons avant, Bohem. Car je viens. Je fais des pas en avant, mais son visage ne s'approche pas.

Non, pas dans le monde de Djar. Il faut encore attendre. Demain peut-être.

– Dépêche-toi, Bohem ! Dépêche-toi.

Chapitre 4

LA SIXIÈME COULEUR

Bohem était déjà réveillé depuis longtemps quand les premiers rayons d'un timide soleil tirèrent ses compagnons de leur courte nuit de sommeil. Dès qu'il vit Hélène de Quienne, il

se leva et se précipita à sa rencontre, le visage radieux :

– Hélène ! Votre nièce s'est échappée de l'Armensul ! Elle se dirige vers nous. Nous devons nous dépêcher de la rejoindre ! Elle doit être épuisée !

La duchesse écarquilla les yeux. Bohem parlait si vite qu'elle n'était pas sûre de bien comprendre.

– Mais… Comment le savez-vous, Bohem ? Et comment sait-elle où nous sommes ?

– Je l'ai vue dans le monde de Djar, duchesse. C'est lui qui nous guide l'un vers l'autre. Vous devez me croire ! C'est comme avec vous… C'est le monde de Djar qui m'a mené à

vous.

Hélène hocha lentement la tête, encore perplexe.

– Vivienne a quitté l'Armensul ! répéta Bohem, d'une voix plus forte, comme s'il voulait que le camp tout entier l'entende.

– Bien, bien, répondit la duchesse en souriant. Alors, ne perdons pas de temps.

Hélène se retourna pour voir où en étaient les hommes et les femmes du campement. Mais la plupart n'étaient pas là. Sur la pointe des pieds, elle les chercha en inspectant l'étendue

de la prairie où ils s'étaient installés. Elle vit alors un attroupement de l'autre côté. Là où ils avaient allumé leur feu la veille.

La duchesse jeta un coup d'œil à Bohem. Comme elle, il avait compris ce qui se passait. Quelqu'un

était mort pendant la nuit. À nouveau. Ils se dépêchèrent tous deux d'aller voir

par eux-mêmes. Ils se faufilèrent parmi les spectateurs effarés et découvrirent le corps immobile, étendu dans la neige. C'était un louvetier. Un de plus. Et l'un des plus âgés, cette fois.

Bohem soupira. Il ne put s'empêcher de penser à Martial, son père adoptif. Les louvetiers payaient un lourd tribut dans ces temps abominables. Jamais il ne pourrait s'habituer, bien

sûr. Mais au fond, il préférait voir mourir un louvetier qu'un enfant. Car parfois, c'étaient les plus jeunes que la nuit emportait, impitoyable.

– Il n'y a rien à faire, lâcha-t-il d'une voix résignée. Enterrez-le ici. Nous devons nous mettre en route rapidement. Vivienne s'est échappée. Nous devons aller à sa rencontre.

La nouvelle fit rapidement le tour de la compagnie, et il fallut peu de temps à tout le monde pour être prêt. On enterra le louvetier au pied d'un arbre, ses confrères dirent quelques

courtes paroles à sa mémoire, trop courtes bien sûr, mais ils n'avaient pas le choix. Le cortège, alors, se remit en route vers l'est, parce que depuis longtemps ils ne marchaient plus que

pour cela : rejoindre Vivienne de Châtellerault. Bohem l'avait dit, tout commencerait là-bas, quand il l'aurait retrouvée.

Les nuages filtraient la lumière du soleil. L'astre dérobé parvenait à projeter par endroits quelques rais jaunes en éventail. Mais tout le reste du ciel était sombre. Les enfants se

plaignaient de plus en plus souvent du froid. Le sol était glissant, gelé. Et pourtant, Bohem avançait d'un pas encore plus rapide qu'à l'accoutumée. Lœva, à côté de lui, avait peine à

garder le rythme. Elle manqua plusieurs fois de tomber, se rattrapant au bras de son ami.

– Alors nous allons enfin voir Vivienne ? dit la jeune fille, le souffle court.

– Oui, enfin, répondit seulement Bohem.

Il ne souriait pas, mais on devinait la joie qui l'envahissait dans son regard comme dans le ton de sa voix. Une joie presque insolente, sous la noirceur du temps.

– Et après ? demanda la jeune fille.

– Après ? Eh bien, nous retournerons à Pierre-Levée, Lœva. Nous avons rendez-vous là-bas avec Fidélité, ainsi qu'avec les Compagnons du Devoir et les Bons Hommes. Bernard de

Laroche a promis de nous y retrouver. Tous ensemble, nous chercherons une solution à tout cela, avec l'aide de la duchesse de Quienne…

– Si nous tenons jusque-là.

Bohem fronça les sourcils. Lœva n'avait pas l'habitude de se montrer aussi pessimiste.

– Eh bien ? Tu perds courage, petite sœur ?

– Non. Mais le temps passe, et je ne sais pas comment nous allons y arriver. Nous passons les étapes une à une, d'abord Hélène de Quienne, bientôt Vivienne… Mais rien ne change

vraiment.

– Tu trouves ? Moi, j'ai l'impression que les choses changent, au contraire. Regarde les gens, derrière nous. Il y a quelques semaines, crois-tu que ces gens auraient marché ensemble,

à travers le pays ?

– Ce n'est pas cette marche qui les sauvera… Les morts sont de plus en plus nombreuses.

Bohem soupira. D'ordinaire, c'était lui le pessimiste, et Lœva qui le réconfortait. Mais les circonstances, pour une fois, avaient inversé les rôles ! Il se demanda si la jeune fille était

consciente de l'ironie…

– Je n'ai rien de mieux à te proposer, Lœva. Tout ce que nous pouvons faire, c'est chercher, avancer…

– Et Lailoken ? demanda la jeune fille. C'est lui, notre véritable ennemi, n'est-ce pas ? C'est lui qui a emprisonné Vivienne dans l'Armensul. Tout est sa faute. Pourquoi ne le

combattons-nous pas une bonne fois pour toutes ?

– Parce que je ne crois pas que cela arrangerait les choses, Lœva, et parce que nous ne devons plus réfléchir comme ça…

– C'est peut-être le seul moyen de mettre un terme à cette épidémie.

– Je ne crois pas que Lailoken soit réellement responsable de ce que tu appelles « cette épidémie ». Je crois même que nous aurons besoin de lui pour en venir à bout… Tu dis que

tout est sa faute ? N'est-ce pas un peu trop simple, Lœva ? Lailoken voulait m'attaquer justement pour arrêter la disparition progressive de cette force qui faisait vivre les Brumes, et

qui nous faisait vivre nous. Alors, non, je ne crois pas que tout soit sa faute.

qui nous faisait vivre nous. Alors, non, je ne crois pas que tout soit sa faute.

– Alors tu en sais plus que tu ne veux nous le dire !

– Je ne sais rien, Lœva. J'espère. Je vous l'ai déjà dit : je crois que ce qui arrive est la conséquence

de ce que ma mère a fait par le passé. Elle a entraîné la destruction d'une force qui

dépassait les hommes. En disparaissant, cette force laisse le monde orphelin. Il faut simplement que nous trouvions un moyen de survivre à cette disparition. Je ne sais pas comment,

mais je sais que nous devons le faire ensemble.

La jeune fille secoua la tête. Les réponses de Bohem ne parvenaient pas à apaiser son angoisse grandissante.

– Écoute, petite sœur. Toi, Mjolln, et moi, à nous trois, nous avons réussi à pénétrer un jour dans l'un des bâtiments les mieux gardés du royaume. Tu t'en souviens ? Nous avons

réussi à trouver le temple d'Ariel dans la Commanderie de Lutès.

– Bien sûr que je m'en souviens !

– Et tout ceci sans la force… Juste nous trois, avec beaucoup de foi et beaucoup de courage. Ce jour-là, nous avons remporté une victoire sur un ennemi bien plus fort que nous, dont

nous ne pouvions même pas deviner la puissance réelle. Tous les trois, ensemble. Et c'était grâce à toi, Lœva. Quand je t'ai demandé de nous laisser, quand j'ai dit que cela devenait

trop dangereux pour toi, tu as insisté pour rester. Et au fond, je crois que tu t'es montrée la plus courageuse de nous trois. Il fallait un peu de folie, ce jour-là, pour s'imaginer capables

d'accomplir une telle prouesse, n'est-ce pas ? Eh bien aujourd'hui, c'est pareil. Aussi difficile que soit le défi qui nous attend, aussi invisible que soit l'issue de notre quête, nous

devons croire en nos chances de victoire. Nous avons besoin de cette petite folie. Et nous y arriverons, encore une fois, parce que nous sommes ensemble. Tu ne vas pas abandonner

maintenant, Lœva ?

La petite voleuse haussa les épaules.

– Non, bien sûr.

– J'ai besoin de toi.

– Il y a des serrures à crocheter ? demanda Lœva, ironique.

– Il y en aura plein, petite sœur. Et plein de portes à ouvrir !

– Bon, d'accord !

Bohem prit la jeune fille par le bras et ils continuèrent la route serrés l'un contre l'autre, impatients.

Ils ne mesuraient sans doute pas ce qui les attendaient, mais ils avaient

confiance, et l'un pour l'autre, ils étaient prêts à tout.

*

* *

Au matin, on avait annoncé à Fidélité La Rochelle qu'il allait recevoir les Honneurs, car les maîtres de Burdigale l'avaient jugé digne d'être reconnu Compagnon Fini.

Fidélité savait qu'il aurait dû être empli de joie, que c'était une distinction importante qu'espéraient tous les Compagnons à la fin de leur Tour de Gallica. Mais au fond, il se

moquait à présent de quelque distinction que ce fût. Il se rendait compte, non sans ironie, que Bohem lui avait sans doute transmis son désintéressement de la reconnaissance

publique… Il savait, à présent, que ce n'était pas les titres qui comptaient, mais ce que l'on faisait chaque jour ; le sens que l'on donnait à chacun de ses actes. Surtout en ces temps

difficiles. Mais il était venu pour ça. Il avait promis à Bohem d'achever son itinéraire, car en devenant Compagnon Fini, il pourrait sans doute faire entendre sa voix auprès d'un plus

grand nombre de ses frères. Et c'était bien le nombre, aujourd'hui, qui comptait.

Il avait donc eu la journée entière pour se préparer à la cérémonie du Remerciement. Il avait appris les phrases qu'il allait devoir dire, et réfléchi à ce qu'elles signifiaient. Il ne voulait

pas les réciter sans y croire, par cœur, sans adhérer à leur sens profond. Et plus la journée avança, plus il se laissa gagner, finalement, par une certaine émotion. À force de réfléchir au

sens de cette dernière étape, il avait fini par prendre la mesure de son importance. Il ne s'agissait pas seulement d'un honneur, mais d'un nouveau départ. On remerciait le Compagnon

du travail qu'il avait effectué au sein du Devoir, et on l'invitait à voler de ses propres ailes, dehors. À partir, seul cette fois, travailler dans le grand monde, en son nom, avec sa

conscience propre.

C'est donc bien moins décontracté qu'il ne l'avait imaginé qu'il se présenta, le soir venu, devant ses frères. Troublé, il se tenait à l'entrée de la grande salle des cérémonies de la

cayenne de Burdigale, où avaient lieu les tenues du Devoir. Vêtu des habits qu'on lui avait offerts pour l'occasion, il ne se sentait pas tout à fait à son aise, mais il était impatient.

Longue et ample culotte bleue, veste de la même couleur sombre, chapeau monté, grande canne dans la main droite, il attendait immobile devant la porte ouverte de la Chambre.

Autour du cou, il portait son écharpe, à laquelle on avait ajouté un nouveau ruban. Le dernier.

– Qui demande l'entrée de la Chambre ?

La voix de Loïc l'Africain, le Premier en Ville, résonna dans la haute pièce. Fidélité ne put s'empêcher de repenser au jour de sa Réception. Comme il lui semblait loin ! Quel

chemin il avait parcouru depuis lors !

– Fidélité La Rochelle, répondit-il d'une voix forte et claire.

– Qui êtes-vous ?

– Un Enfant de la Veuve.

– Que cherchez-vous ?

– Hiram.

– Où le trouverez-vous ?

– Sous les gravats, recouvert d'une branche d'acacia.

– Entrez, frère La Rochelle.

Deux Compagnons guidèrent Fidélité vers la grande planche à tracer, en haut de la Chambre, où on lui demanda de déposer son écharpe. Il s'exécuta. On posa ensuite sur le morceau

de tissu une équerre et une bisaiguë.

– Comment avez-vous été reçu Compagnon ?

Fidélité attendit avant de répondre. Il inspira profondément. Chercha au fond de lui-même son authenticité. Et il parla enfin, en donnant à chaque mot son sens le plus profond :

– Sur la pierre carrée.

– Que signifie-t-elle ? demanda le Premier en Ville.

– C'est la première pierre qui fonda le Temple de Salomon.

– Quel est l'âge d'un Compagnon Fini ?

– Sept ans et plus.

– Pourquoi ?

– Parce que Salomon employa sept ans et plus à construire le Temple.

Construire le temple. Construire son chef-d'œuvre. Malgré ce qu'avait dit le Premier en Ville, malgré l'histoire des Brumes, il estimait ne pas l'avoir encore achevé. Et au fond, il

espérait ne jamais le faire. Avoir toujours ce but à poursuivre…

– Apprends par le rassemblement de tout et de tous autour de ton œuvre, que jamais tu ne travailles seul, mais que ton travail est une œuvre commune et que le moindre de tes gestes

comme le moindre des actes de ta vie concourt à l'avènement de la cité spirituelle parmi les hommes ou, au contraire, s'il est gâché ou mauvais, qu'il s'oppose au bien commun de

tous les Compagnons et de tous les hommes, tes frères. Que veut dire « Enfant de la Veuve » ?

– C'est le mot de passe, qui signifie qu'à la mort d'Hiram, maître Jacques et d'autres Compagnons eurent soin de la veuve, dont ils étaient tous les enfants, comme le sont tous les

Jolis Compagnons.

– Que signifient les initiales APLV ?

– « Alliance pour la vie. «

– Et les suivantes, VPLHMHC ?

– « Vivre pour l'humanité, mourir honnête Compagnon. »

– Avez-vous voyagé ?

– Oui, j'ai visité les cinq villes du Devoir.

– À quoi reconnaît-on le Compagnon ?

– À son cœur et à son talent.

– Combien y a-t-il de couleurs, Fidélité ?

La Rochelle regarda son écharpe, posée devant lui.

– Cinq et une de cachée.

– Nommez les cinq.

– La blanche, la rouge, la bleue, la jaune et la verte.

– Que signifie la blanche ?

– Elle représente les larmes de maître Jacques, répondit Fidélité.

– Que signifie la rouge ?

– Le sang de maître Jacques.

– Que signifie la bleue ?

– Les coups qu'il a reçus.

– Que signifie la jaune ?

– La persévérance.

– Que signifie la verte ?

La Rochelle sourit.

– L'espérance.

– Fidélité, vos frères vous ont jugé digne de connaître la sixième couleur et son sens caché.

Le Premier en Ville s'approcha de lui, posa une main sur son épaule et lui livra à l'oreille ce secret connu seulement des Compagnons.

Le Premier en Ville s'approcha de lui, posa une main sur son épaule et lui livra à l'oreille ce secret connu seulement des Compagnons.

– Mes frères, reprit le maître Loïc en se redressant, Fidélité La Rochelle connaît la sixième couleur, reconnaissons-le Compagnon Fini !

Il y eut une clameur de joie dans la salle. Fidélité regarda tous ces hommes autour de lui, jeunes ou âgés. Ils lui rappelaient ceux qui marchaient avec Bohem. Il semblait régner ici le

même espoir, le même partage…

– La Rochelle, voici le frère Rouleur qui vient d'apporter sept bouteilles de vin, c'est la quantité que le Devoir paie au compagnon qu'il Remercie. Donnez-moi votre carré.

Fidélité tendit le bout de papier qui l'avait accompagné pendant tout son Tour de Gallica. Il était abîmé, quelque peu déchiré, mais à ses yeux il n'en avait que plus de valeur. Le

Premier en Ville prit délicatement le carré, le coupa en trois morceaux, le brûla, puis fit glisser les cendres dans une grande coupe, où il versa ensuite du vin.

– À la santé de maître Jacques, à la santé de Fidélité La Rochelle !

Le Premier en Ville but une gorgée, puis passa la coupe à Fidélité qui en fit de même, et l'on se passa ainsi le breuvage dans toute la Chambre. Puis le Rouleur remplit les verres de

chacun, et l'on but à nouveau à la santé de Fidélité. Les frères se mirent à chanter, à rire et à féliciter celui qui allait bientôt les quitter. Ils se rassemblèrent tous au milieu de la grande

salle, et acclamèrent la Mère qui venait embrasser le Compagnon Fini.

La Rochelle les remercia tous. Il se sentait libéré, mais triste aussi. Un nouveau départ était toujours un adieu… Et il savait que le travail qu'il lui restait à accomplir serait sans

doute beaucoup plus dur que tout ce qu'il avait fait jusqu'à ce jour.

La soirée continua ainsi, festive et nostalgique à la fois. Un peu plus tard, le Premier en Ville remit à Fidélité son congé. C'était un diplôme qui indiquait que toutes ses obligations

avaient été remplies loyalement envers le Devoir et qu'il était à présent libre. Remercié.

Soudain, Fidélité sentit une main serrer son épaule. Il se retourna et vit un très grand jeune homme, au visage fin et aux yeux brillants, qui lui souriait. Le Compagnon se pencha

vers lui, l'embrassa et lui murmura à l'oreille :

– Mon nom est Trinité Rivenois. Tu embrasseras Bohem de ma part.

*

* *

Livain, depuis quelques jours, avait perdu la jouissance de ses yeux. Tout au plus, il voyait par moment des ombres, des mouvements de lumière. Mais son ouïe, elle, était intacte.

Elle s'était peut-être même développée, avec la perte de la vue. Et il entendait tout.

Il avait entendu les flammes, avant tout le monde, puis les premiers cris, les sabots des chevaux dans la neige, la toile déchirée des tentes qu'on éventrait, le choc des fers, la douleur,

le bruit sourd des corps morts. Il avait entendu ses hommes, perdus, désemparés. Et, immobile, impuissant, il avait attendu la mort, allongé sur son lit.

La main serrée sur celle du père Lefrançois, le roi parlait avec peine.

– Tout s'en va, murmura Livain alors que le jeune prêtre lui passait un linge mouillé sur le front. La lumière est partie. Je crois bien que je vais mourir, cette fois.

Le père Lefrançois ne savait plus que dire. Il avait l'impression de flotter dans un rêve. Ou plutôt un cauchemar. Le combat faisait rage au dehors. C'était un vacarme assourdissant.

Fer contre fer, fer contre chair, douleur, agonie. C'était le bruit de la guerre. Et le spectacle de ce roi mourant, qui semblait bien plus vieux qu'il ne l'était en réalité, était bouleversant.

La guerre semblait si stupide, si vaine, alors que le roi se mourait ici, à quelques pas à peine de ceux qui perdaient la vie pour ou contre lui.

– Comment vous appelez-vous, mon père ? murmura le roi.

Il avait déjà dû le lui demander mille fois. Son esprit semblait de plus en plus embrouillé. Il avait l'air si malade ! Ses yeux, vides, tremblaient sans regarder. Ses longs et fins

cheveux bruns se collaient à la sueur de son visage.

– Lefrançois… Je m'appelle Lefrançois, Majesté.

Livain toussa et faillit s'étouffer. Il reprit son souffle et parla tout bas :

– Ah oui. Lefrançois. Vous voyez, tout s'en va. Ma mémoire, la lumière… Si je meurs, il ne restera plus rien. Rien. Le même rien que celui qui précède la naissance. Vous vous

souvenez, vous, d'avant votre naissance ?

Au même instant, à quelques pas de la tente, un homme s'écroula dans la neige. Le prêtre entendit le bruit de sa chute, juste derrière eux. Les combats se rapprochaient de plus en

plus. Il serra plus fort encore la main du souverain.

– Ils vont bientôt l'emporter, soupira le roi. Et qui se souviendra ?

– Se souvenir de quoi ? demanda le prêtre, qui n'était pas sûr de comprendre.

– Mais de tout ! De nos noms. Des vallées de fleurs mauves. Des arbres. Et puis… des Brumes. Des mers de vin et des soleils de miel. Des routes d'Orient. De la Licorne. Tiens,

toi, mon garçon, dis-moi comment s'appelle la plante qui rampe sur mon corps…

Le père Lefrançois fronça les sourcils. Les paroles du roi avaient de moins en moins de sens.

– Quelle plante ? Seigneur, je ne vois pas de plante…

– Alors cela a déjà commencé… Je ne puis plus rien pour vous tous, souffla le roi en fermant les yeux. Je suis désolé, mon garçon, je vais mourir.

Le jeune prêtre caressa la tête de son roi comme celle d'un enfant pris par la fièvre.

– Je n'ai plus la force. Et aucun d'entre vous ne voudra me remplacer, n'est-ce pas ? Aucun de vous n'a la foi qu'il m'a fallu pour croire en notre combat. Pire encore : aucun de vous

ne se souvient de la raison de cette guerre. Qui pourrait se souvenir à ma place ? Toi, petit ?

– Je… Non, je… Je ne comprends pas… Que voulez-vous dire, Majesté ?

– Tu ne comprends rien. Bien sûr ! Sais-tu au moins pourquoi nous nous battons ?

– Je ne suis pas un combattant, Majesté. Je suis prêtre. Mais ces hommes, dehors, ils se battent pour vous. Parce que vous le leur avez demandé et que vous êtes leur roi…

– C'est tout ce dont tu te souviens ?

Le prêtre ne répondit pas. Il se demandait si cela servait vraiment à quelque chose. Si le roi l'entendait.

– Tu ne crois donc en rien ? s'emporta le mourant. Mais c'est pour cela que nous nous battons, soldat : le pouvoir de croire !

Le jeune homme porta un verre d'eau fraîche à la bouche du roi. Cette fois, il se dit que Livain avait bien perdu la raison. Il croyait parler à l'un de ses soldats, à présent…

– Est-ce que tu crois aux Brumes ? demanda le roi après avoir bu une gorgée.

– Les Brumes ont disparu, mon roi.

– Et les Aïshans ? Les druides ?

– Ils ont disparu, eux aussi.

– C'est bien ce que je craignais. Comment t'appelles-tu, déjà ?

– Lefrançois.

– Vraiment ? Il y avait un prêtre, ici, tout à l'heure, qui s'appelait comme toi…

– C'est moi, Majesté.

– Crois-tu à la magie ?

– Non, Livain. Je ne crois pas à la magie. Je crois en Dieu, comme vous, et nous devons le prier, pour qu'il nous sauve. La bataille n'est pas perdue.

– La bataille ? Quelle bataille ? Celle-ci ? Dehors ? Mais elle n'a aucune importance, mon père. La bataille, nous l'avons déjà perdue. Depuis longtemps. C'est… comment s'appelle-

t-il ?

– Qui, Majesté ?

– Le jeune homme. Celui qui marche dans les flammes.

– Bohem ?

– Oui. C'est cela. Bohem. C'est lui qui a gagné, mon garçon. C'est lui qui a gagné. Bohem. Je me souviens maintenant. Nous aurions dû le suivre.

Les bruits du combat s'éloignèrent quelque peu, et le roi poussa un long soupir. Son visage s'apaisa un peu. Il semblait presque dormir. Le prêtre lâcha les mains de Livain, se recula

sur sa chaise, et il aperçut alors les larmes qui coulaient sur les joues du souverain.

Ils marchèrent sans répit pendant deux longues journées, à une cadence épuisante, affrontant le froid et la neige, et Bohem ne les laissa pas ralentir. Il entendait la voix de Vivienne,

si forte qu'elle semblait même sortie du monde de Djar. Elle était là, dans sa tête, de plus en plus proche. Elle l'appelait, elle le guidait, et il n'entendait plus que cela. Il ne parlait

plus à personne, pas même à la duchesse de Quienne. Le dos courbé, la tête rentrée dans les épaules, il ne pensait plus qu'à une seule chose, avancer, avancer plus vite, et personne

n'aurait osé le contrarier.

Il y eut des morts, encore, dans les rangs des marcheurs, mais ils continuèrent de le suivre, sans se plaindre, sans espérer la moindre halte. La mort ne devait pas les arrêter.

Plus ils avançaient, plus le froid devenait glacial, plus le sol craquait sous leurs pas. C'était comme s'ils approchaient de la source même du froid, de la naissance de cet hiver

furieux. Le paysage était d'une désolation grandissante.

Au soir du deuxième jour, enfin, ils arrivèrent devant une forêt d'arbres morts, et Bohem fut certain que Vivienne n'était plus loin. À quelques pas seulement, peut-être. Il se

retourna, adressa un regard à la duchesse, comme pour s'excuser, puis il se mit à courir, sans un mot, cherchant partout du regard la trace du passage de la jeune femme. Il s'enfonça

dans le cœur de la forêt. Il tournait sans cesse, croyant l'avoir vue là, derrière un tronc, ici, près d'un chemin. Il voyait des ombres bouger dans la neige, il imaginait des silhouettes, il

entendait des bruits de pas… Mais nulle part il ne pouvait la trouver. Il grogna, frappa l'écorce d'un arbre et se mit à courir de plus belle. La voix de Vivienne grandissait dans sa tête,

tournait comme une complainte désespérée. Il avait l'impression de devenir fou. Et pourtant, pourtant elle était là. Il n'y avait pas de doute.

Soudain, il se rendit compte qu'il courait depuis longtemps. Il n'y avait plus rien autour de lui que ces armées d'arbres dénudés et difformes. Il ne savait plus où était le sud ou le

nord, et il ne voyait même plus le chemin par lequel il était venu. Perdu. La tête lui tournait. Les cimes noires s'élevaient au-dessus de lui, de plus en plus hautes, semblant toucher le

ciel obscur, comme s'il était en train de s'enfoncer dans le sol. Il cria :

– Vivienne !

Mais personne ne répondit. Il se ressaisit, courut encore un peu. S'arrêta. Tourna sur lui-même, fouilla encore parmi les arbres. Mais il n'y avait que lui. Lui et le grand hiver. Il se

laissa tomber par terre, à genoux. Ses mains s'enfoncèrent dans la neige, en écho à ce geste ancestral. Il ferma les yeux. Et il comprit.

Il avait rêvé. Vivienne n'était pas là. Tout cela n'était qu'un songe. Elle devait être encore dans l'Armensul. Prisonnière de l'arbre de Lailoken. Morte peut-être. Il sentit sa gorge se

nouer et des larmes couler sur ses joues. Comment avait-il pu se laisser ainsi tromper par ses sens ?

La voix de la forêt ne parvenait même plus à ses oreilles. Elle était morte, ici, comme la plaine immense tout autour. Morte, gelée. La terre n'avait plus le moindre souffle de vie.

Elle s'était éteinte, comme les Brumes. Comme tous ceux qui étaient tombés ces derniers jours. Et comme lui, bientôt.

Comme Vivienne, sûrement. Alors à quoi bon ?

Et puis, soudain, il entendit sa voix. Indistincte, d'abord. Puis claire, enfin. Comme un chant de cristal.

– Bohem !

Le jeune homme ouvrit les yeux, incrédule. Il se leva d'un bond, les mains rougies par la neige. Il chercha, le cœur battant à tout rompre. Il se retourna. Et il la vit, devant lui, à

quelques pas, si belle.

Vivienne. De chair et de sang. Ses cheveux blonds, trempés, qui paraissaient presque bruns, collés contre son visage, jusque sous ses yeux couleur de bois. Elle souriait, incrédule

elle aussi. Elle semblait tellement fatiguée ! Ses mains, son visage étaient si blancs !

Bohem n'attendit pas un instant de plus. Sans respirer, il courut vers elle, comme volant au milieu des arbres, au-dessus du tapis blanc de la forêt. Il franchit les derniers pas, et

enfin, il fut contre elle. Avec elle. Il la prit dans ses bras, la serra sur son cœur, et il ferma les yeux. C'était bien elle. Bien réelle. Là, tout contre lui.

Les flocons de neige se mêlaient aux larmes sur leurs joues réunies. Ils ne dirent rien, ils respirèrent, ensemble, front contre front, puis ils s'embrassèrent avec la passion des amants

trop longtemps séparés qui ont cru ne jamais se revoir.

– Je t'aime, Vivienne, dit le jeune homme en prenant la tête de la jeune femme entre ses mains, ses yeux plongés dans les siens.

Elle sourit, et son visage retrouva un peu de couleur

– J'ai cru que je ne te reverrais jamais, chuchota-t-elle.

Il la serra à nouveau contre lui. Ils restèrent un long moment ainsi, profitant de ces quelques instants uniques, loin des regards, loin du chaos où sombrait le monde. Ils

s'embrassèrent encore, puis Bohem murmura enfin :

– Viens. Nous devons rejoindre les autres. Nous avons tant à te raconter. Et tu as besoin qu'on te soigne, Vivienne. Tu es blanche. Mais tu es si belle !

*

* *

Il y eut un court répit dans la fureur des combats. Les corps étaient de plus en plus nombreux, enfoncés dans la neige rouge, et on entendait le râle plaintif et vain des blessés,

abandonnés à la nuit. Puis, à nouveau, la formation des cavaliers menés par Emmer fondit sur le campement comme une vague de chair et de fer.

Le capitaine Balard, malgré son épuisement, était parvenu à réunir huit chevaliers avec lui. C'était peu, mais c'était déjà cela. L'armée de Livain n'avait presque plus de chevaux, et il

lui avait fallu faire tout le tour du campement pour trouver les derniers hommes encore sur leur monture.

– Suivez-moi !

Nous sommes si peu nombreux ! pensa-t-il. *Mais nous n'avons pas le choix. Ils sont en train de nous massacrer. Nous devons rompre l'unité de leur cavalerie ! Les éparpiller et les*

empêcher de se reformer.

L'officier partit au galop, droit sur l'adversaire. Les huit chevaliers le suivirent aussitôt, l'épée dressée. Face à eux, l'ennemi était au moins quatre fois plus nombreux. Ils savaient

tous, sans doute, que c'était un héroïsme déraisonnable, mais c'était le seul moyen de laisser une chance aux fantassins…

Ils arrivèrent au contact juste avant que l'ennemi ne passe une nouvelle fois au milieu des troupes à

terre. Et l'affrontement fut d'une violence effroyable. Les cavaliers d'Emmer

étaient sans doute parmi les meilleurs de Brittia.

Le capitaine Balard, enragé, échangea quelques passes avec plusieurs ennemis, puis il parvint à toucher un combattant d'un grand coup de taille. Touché en plein torse, l'homme

tomba à terre, et l'officier laissa les fantassins s'occuper de lui. Au sol, il n'avait aucune chance.

Tout autour, les autres chevaliers se battaient avec autant de frénésie que lui. Deux, déjà, étaient tombés, mais son plan semblait fonctionner : les chevaliers d'Emmer se dispersaient,

et ne parvenaient pas à reformer un bloc. Il précipita son cheval vers un nouvel adversaire. Para du tranchant un coup d'épée donné en martel, se dressa sur ses étriers pour prendre de la

hauteur et riposta d'un revers, portant sa lame vers la figure de son rival. Celui-ci esquiva, et répliqua à son tour. Balard repoussa encore l'assaut, fit avancer son cheval d'un simple

mouvement des jambes et donna simultanément un coup d'estoc. Le cavalier d'Emmer n'eut pas le temps de se protéger, la lame glissa sous son armure et s'enfonça dans la chair. Il

s'écroula sur son cheval, agonisant.

Mais alors que le capitaine dégageait sa lame pour chercher un nouvel ennemi, il aperçut du coin de l'œil l'éclat d'une épée qui tombait sur lui. Il eut tout juste le temps de lever le

bras pour protéger son visage, et la lame s'enfonça dans son épaule. Le coup fut si fort qu'il fut projeté au sol.

Sa chute fut amortie par la neige. Balard, allongé sur le dos, serra les dents pour retenir un hurlement de douleur. Son épaule était probablement déboîtée. Il leva les yeux et reconnut

aussitôt l'homme qui l'avait frappé. Emmer en personne. Emmer Capigesne, roi de Brittia, qui portait un heaume conique et une splendide armure de guerre. Sur son surcot, on

reconnaissait le blason du duché de Northia, trois léopards dorés sur champ de gueules. Le capitaine vit le roi lui jeter un coup d'œil, puis tirer sur les brides pour faire demi-tour et

trouver un autre chevalier à désarçonner. Le jeune homme n'hésita pas un seul instant. Il ne pouvait laisser partir Emmer. Cet homme était un des siens.

L'heure est venue pour moi de faire la différence. Nul ici n'est mieux placé que moi pour défaire Capigesne. Je le dois à mes hommes, je le dois à mon roi.

Le jeune officier s'appuya sur son épée pour se relever et courut en boitant vers le cheval d'Emmer. Il arriva juste à temps pour se jeter contre le flanc de l'animal, et d'une force

brute, il poussa le pied du cavalier pour tenter de le faire tomber Le roi, déséquilibré, se rattrapa à sa selle. Puis, pivotant, il envoya un coup d'épée vers son assaillant. Mais Balard

esquiva l'attaque trop haute et trop approximative. La tête baissée, il aperçut alors un point faible dans l'armure du cheval. Alors qu'Emmer se préparait à donner un nouveau coup, le

capitaine se jeta au sol, prit un poignard à sa ceinture et d'un coup net et habile, il frappa la jambe antérieure gauche du cheval, qui était à découvert. L'animal blessé fit une violente

ruade. Balard roula sur le côté pour ne pas se faire piétiner et, quand il se redressa, il vit que le roi était tombé de son cheval. Il était à genoux, visiblement sonné.

Nous voici face à face, Emmer, à armes égales. Que Dieu me donne la force d'occire un homme de si noble rang !

Le capitaine Balard se mit debout, en garde basse, et avança lentement vers son ennemi. Le roi se releva à son tour. Il jeta un coup d'œil à son pur-sang, tombé un peu plus loin.

D'un geste furieux il amena son épée sur son épaule droite, le bras gauche contre la poitrine, et il fonça sur son adversaire.

Aussitôt, Balard s'écarta sur le côté pour attirer le roi hors du cœur de la bataille, et éviter une attaque surprise d'un autre chevalier. Il enjamba deux hommes étendus à terre, morts

sans doute, puis il s'immobilisa enfin, le regard droit, les muscles tendus. Il vit arriver le puissant coup de taille. Il releva sa garde, sans reculer, et para en fermant la ligne de quarte,

sa lame parfaitement perpendiculaire à celle d'Emmer. Le choc produisit une vive étincelle. Il fendit sur sa gauche et tenta de saisir le bras de son adversaire. Mais le roi se dégagea, et

frappa à nouveau. Le capitaine esquiva en rompant à sénestre, puis donna un coup d'estoc, sans succès. Les coups s'enchaînaient de part et d'autre avec une violence grandissante.

Balard tentait de casser le rythme de ses coups. Lents, rapides, puis lents à nouveau. Tantôt il avançait, tantôt il effectuait une agile passe arrière, pour empêcher le roi de le cadrer.

Mais il ne parvenait pas à toucher. Son épaule le faisait souffrir et, petit à petit, il se fatiguait, alors que son adversaire, lui, semblait ne pas peiner. Il se rendit bientôt compte

qu'Emmer prenait l'avantage, par la force comme par la vitesse. Et soudain, il manqua une parade et reçut un coup de taille à la hanche. Il ne ressentit pas tout de suite la douleur, mais

il vit le sang sur la lame de son opposant. Il se déroba deux pas en arrière et se laissa gagner par la peur. Il n'osait imaginer la profondeur de sa blessure à son côté.

Non. Pour Livain. Je dois résister. Si je ne tue pas Emmer, qu'au moins je le retienne, aussi longtemps que possible.

Mais aussitôt, Emmer réduisit la distance qui les séparait d'une double fente et porta un nouveau coup horizontal. Balard bloqua l'attaque du tranchant de sa lame. Puis une seconde,

une troisième.

Il voit que je suis fatigué. Il essaie de m'user. Qu'importe ! Je sais maintenant que je ne pourrai pas gagner. Je dois combattre le plus longtemps possible. Pendant ce temps-là,

Emmer ne peut soutenir ses chevaliers.

Le capitaine ne portait plus aucun coup. Il ne faisait qu'esquiver, mais en reculant il entraînait le roi de plus en plus loin de la bataille. Soudain, alors qu'il rompait encore pour

éviter une attaque, il butta contre un arbre derrière lui. Au même instant, l'épée d'Emmer arriva en hauteur. Balard se baissa. La lame s'enfonça dans l'écorce de l'arbre. Le jeune

officier, par pur réflexe, en profita pour porter un coup au roi. La pointe de son arme heurta le heaume d'Emmer, mais elle glissa sur le métal poli.

Balard se remit en garde. Son adversaire avait dégagé son épée du tronc, et préparait déjà un nouvel assaut.

Il est en train de s'emporter. Il voit que je l'éloigné de la bataille. Il veut retourner là-bas au plus vite. Trop vite.

Le roi effectua un moulinet vertical du contre-tranchant. Mais Balard esquiva à nouveau. Il avait repris confiance, et c'était Emmer, à présent, qui s'essoufflait. Le jeune homme fit

une volte, pivota d'un quart de tour sur son pied gauche et visa le cou du roi d'un puissant avers. Sa lame manqua de peu sa cible. Emporté par la force de son coup, Balard offrit son

flanc gauche à l'adversaire. Emmer n'hésita pas un seul instant. D'un geste bref, il enfonça sa lame dans la poitrine du capitaine.

Le jeune homme poussa un hurlement de surprise et de douleur. Il essaya de rompre, mais ses jambes cédèrent sous lui. Il tomba au sol en se tordant la jambe droite. Sa vue se

brouilla. Il sentit une grande vague de froid parcourir tout son corps. Il secoua la tête et ouvrit grands les yeux. Mais trop tard. L'épée d'Emmer s'abattit sur sa tête. Le capitaine Balard

mourut aussitôt, le crâne défoncé.

Emmer poussa un grognement de satisfaction, il repoussa le corps sans vie de son adversaire, puis il se retourna pour voir où en était la bataille. Il découvrit alors avec stupéfaction le

tournant inattendu qu'avaient pris les combats. Le roi de Brittia poussa un cri de rage : la Milice des Chevaliers du Christ venait d'arriver sur le champ de bataille.

Il était tard et, un à un, les Compagnons saluèrent Fidélité et se retirèrent, souvent ivres, pour aller dormir d'un sommeil mérité. Ils ne furent bientôt plus qu'une demi-douzaine,

assis sur les chaises de la Chambre, à finir leur vin en échangeant quelques dernières paroles, l'humeur joyeuse.

La Rochelle se sentait bien. Il se sentait chez lui, si cela pouvait encore signifier quelque chose pour un Compagnon. Il pensait avec nostalgie à ces années passées sur les routes de

Gallica, à toutes ces cayennes où il avait partagé le savoir, les espoirs et les découvertes des Compagnons du Devoir. Il pensa à ses parents, aussi, se demandant s'il les reverrait un

jour. S'ils étaient encore vivants…

Soudain, il vit se lever le Compagnon qui, plus tôt, lui avait parlé de Bohem. Il était sur le point de quitter la salle lui aussi.

– Attends ! J'aimerais parler avec toi…

Le grand gaillard se retourna. Il avait l'air épuisé et passablement éméché, mais il acquiesça et, traînant les pieds, il vint s'asseoir à côté de Fidélité.

Les autres Compagnons, devinant peut-être que La Rochelle avait besoin d'intimité, se retirèrent en silence, et seul resta Loïc l'Africain, le Premier en Ville, qui vint s'asseoir avec

eux.

– Je me souviens, maintenant. Bohem m'avait parlé de toi, expliqua Fidélité en regardant Trinité Rivenois avec un sourire amical. Mais il y avait un autre frère, avec vous, n'est-ce

pas ?

Le grand Compagnon hocha la tête, d'un air triste.

– Oui. Gautier Burgonnais. Par maître Jacques ! Il est mort quand nous nous sommes battus contre les Aïshans pour permettre à Bohem de s'enfuir… Cela n'aura pas été en vain.

Fidélité grimaça.

– Bohem sera désolé de l'apprendre. Je pense que vous comptez beaucoup pour lui. C'est vous qui lui avez fait découvrir le Devoir…

– Oui. On l'a emmené avec nous dans les cayennes, on lui a parlé du métier. J'étais là quand il a reçu sa boucle d'oreille. Tu sais, il nous avait beaucoup étonnés, le jour où il a

essayé de tailler une pierre pour la première fois. Il est très doué. Je veux dire : sa main est esprit. Je m'étais dit à l'époque qu'il allait devenir un grand maître tailleur de pierre… Mais

il est devenu bien plus que ça… À vrai dire, je ne suis pas bien sûr de comprendre ce qu'il est devenu.

À côté d'eux, le Premier en Ville les écoutait en silence.

– C'est un honnête Compagnon, répondit Fidélité en haussant les épaules. Il fait ce qu'il pense devoir faire, conformément à nos valeurs. Ne pas asservir, ne pas se servir, mais

servir.

– Je vois. Et toi, pourquoi es-tu venu ici ? demanda Trinité, le regard brillant. Je me doute que ce n'est pas seulement pour finir ton Tour. Tu dois avoir plus urgent à faire, n'est-ce

pas ?

Fidélité sourit. Les Compagnons n'étaient pas dupes. Aucun d'entre eux.

Fidélité sourit. Les Compagnons n'étaient pas dupes. Aucun d'entre eux.

– Nous allons devoir nous rassembler autour de Bohem, expliqua Fidélité en se tournant vers le Premier en Ville. L'heure est venue pour les Compagnons du Devoir de quitter les

cayennes.

– Eh bien ! répliqua Rivenois en riant. Au moins, tu ne manques pas de franchise !

– C'est notre devoir, mes frères. C'est écrit dans notre charte, souvenez-vous. « Par la conscience du métier, le compagnonnage mène à celle de l'homme, par la conscience de

l'homme, à celle de la cité. – Quand la cité est en danger, les Compagnons se doivent d'y descendre. Le monde est en train de s'éteindre, Trinité. Les hommes sont face à un unique

choix. Soit ils luttent pour sauver ce qui peut l'être, soit ils attendent la mort en silence.

– N'exagères-tu pas un peu ?

– Combien sont morts, ici ?

Trinité lança un regard au Premier en Ville. Celui-ci se décida à répondre :

– Beaucoup trop. Tu as raison, Fidélité. Nous ne pouvons pas attendre les bras croisés. Mais qui peut nous assurer que Bohem nous mènera à la survie ?

– Personne, avoua La Rochelle. Bohem n'a rien d'autre à nous proposer que de nous unir. Il ne connaît pas le remède au mal qui détruit le monde, mais il pense que nous aurons

plus de chances de le trouver ensemble. « Tous ensemble -, pas seulement nous, les Compagnons…

mais aussi tous ceux qui voudront se joindre à nous. Les louvetiers nous ont

rejoints, et les Bons Hommes, bientôt, viendront à Pierre-Levée.

– Les Bons Hommes ? s'étonna Trinité. Je reviens du sud de la Tolsanne, et les Bons Hommes m'ont paru dans une difficulté profonde ! Je ne vois pas comment ces pauvres gens

pourront se joindre à nous… Tant bien que mal, ils tentent de reconstruire Nabomar, mais le pape continue de leur envoyer son armée. Et ils refusent de se défendre. Ils refusent de se

battre.

– Alors nous devons aller les chercher.

Loïc l'Africain haussa les sourcils.

– Tu es sérieux ?

– Plus que jamais, maître. Nous devons les conduire, sains et saufs, jusqu'à Pierre-Levée. C'est là que Bohem a prévu un grand rassemblement.

– Mais Pierre-Levée est en pleine crise… Hélène de Quienne a disparu, et Emmer s'entête dans sa guerre contre Livain.

– Non. Hélène n'a pas disparu. À l'heure qu'il est, elle doit être avec Bohem. Et bientôt, ils retourneront à Pierre-Levée, avec ou sans l'accord d'Emmer. La capitale du comté de

Pierevain appartient à la reine, pas au roi.

Trinité et le Premier en Ville restèrent silencieux, confus sans doute. Les nouvelles du monde leur parvenaient certainement de façon bien déformée, ici.

– Êtes-vous prêts, mes frères, à m'aider dans ma tâche ?

– Je n'ai jamais refusé d'aider un Compagnon, répondit Trinité avec malice.

Le Premier en Ville fit une moue hésitante.

– Je ne sais pas. Il n'a jamais été dans les fonctions du Devoir de participer aux combats politiques… Mais il est certain que les temps appellent des mesures exceptionnelles. Sans

parler du fait que le Devoir, lui-même, est directement menacé, tout autant que les Bons Hommes…

– Que voulez-vous dire ? demanda Fidélité.

– Nous avons appris que le pape prépare pour le prochain concile des décrets concernant l'excommunication des membres de nos confréries.

Fidélité ne put s'empêcher de sourire.

– Il faut croire que nous sommes aussi dérangeants que les Bons Hommes de Nabomar. Mais à vrai dire, tout cela n'a pas grande importance, aujourd'hui. Ce qui compte, ce n'est

pas de résister aux assauts de l'Église, c'est de trouver la solution à l'épidémie qui décime les populations.

– Tu as sans doute raison, concéda Loïc l'Africain. Nous ne pouvons pas nous laisser mourir, les uns après les autres, et je ne connais pour l'instant aucune meilleure alternative que

de rejoindre Bohem.

Fidélité acquiesça, d'un air reconnaissant.

– Si je parviens à convaincre les maîtres de Burdigale, nous serons des vôtres, promit le Premier en Ville en se levant. Les Compagnons du Devoir de cette cité sortiront des

cayennes et marcheront avec vous. D'autres villes suivront certainement, au nom de maître Jacques !

– Alors ne perdons pas de temps.

*

* *

Bohem serra contre lui le corps de Vivienne. Allongés dans une petite cabane de bois, protégés par une grande couverture, ils se réchauffaient l'un l'autre en se frottant le dos.

La soirée avait été fort gaie, tellement réconfortante ! Hélène et Mjolln avaient pleuré de joie. Et même si Vivienne, épuisée, n'avait passé que de très brefs moments parmi les gens

assemblés, ils avaient continué de célébrer son retour au dehors, en chantant au son de la cornemuse jusque tard dans la nuit. L'espace d'une soirée, on avait oublié les peurs et les

doutes. On avait oublié demain pour ne vivre que l'instant. L'angoisse s'était envolée dans les volutes sombres de leur grand feu de joie.

On entendait encore quelques hommes qui continuaient de parler, au centre du campement. Bohem était certain de reconnaître la voix grave du nain. La lumière des hautes flammes

passait à travers les branches de la petite cabane et éclairait la chevelure blonde de Vivienne.

Bohem se sentait bien, à présent, apaisé. Les voix, enfin, s'étaient tues dans sa tête. Les yeux fermés, il écoutait le souffle discret de son amante à côté de lui. Ses mains retrouvaient

le paysage familier du corps de Vivienne. Son dos, son ventre, sa poitrine, sa fragile nuque. Il se

pressa contre elle. Lentement, elle s'animait entre ses bras et son souffle devenait plus

profond.

Il se souleva sur un coude pour l'embrasser, mais alors que leurs lèvres se touchèrent, il crut entendre une voix à nouveau au tréfonds de son âme. Il s'immobilisa.

– Qu'y a-t-il ? murmura Vivienne en passant une main sur son front.

Bohem hésita. Le silence régnait à nouveau dans sa tête.

– Rien.

Il se pencha à nouveau vers elle et l'embrassa. Mais à nouveau, la voix résonna à l'intérieur de lui-même. Plus claire, plus forte cette fois.

– *Non.*

Bohem recula la tête. Il ne comprenait pas. Il souffla, comme pour chasser ce murmure qui l'habitait. Il aurait voulu garder pour lui ces moments de quiétude. Être tout entier plongé

dans l'intimité de leurs retrouvailles. Mais Djar l'appelait, comme pour briser son rêve.

– *Non. Bohem !*

Le louvetier serra les poings derrière le dos de Vivienne.

– Que se passe-t-il, Bohem ?

Il fit un petit signe de tête, comme pour la rassurer.

– Embrasse-moi, murmura la jeune femme.

Mais il ne pouvait pas. Il n'y arrivait pas. La voix était trop présente. Comme une troisième personne qui se glissait entre eux.

– *Non.*

Il lui semblait reconnaître cette voix. Oui. Ce timbre familier. Il en était presque sûr, à présent. Mais ce n'était pas possible.

– *Bohem, non !*

Un frisson lui parcourut l'échiné. Il se redressa complètement et s'assit, en se prenant la tête dans les mains.

– Ça ne va pas ?

Bohem regarda la jeune femme dans la lumière tamisée de la cabane. Comment était-ce possible ? La voix qu'il entendait…

– *Non, Bohem, mon amour…*

La voix dans sa tête… C'était celle… C'était celle de Vivienne elle-même !

Bohem se mit à genoux et saisit la jeune femme par les épaules.

– Qui êtes-vous ? lâcha-t-il en la secouant.

– Mais ! C'est moi, enfin…

– *Non. Bohem. Je suis toujours dans l'Armensul.*

Un instant, le jeune homme se demanda s'il devenait fou. Pourtant, cette voix ne mentait pas. Il le sentait au fond de son cœur.

Ce n'était pas Vivienne, là, devant lui.

Et soudain, il vit les traits de la jeune femme se transformer sous ses yeux. Il se leva, le regard incrédule. Horrifié.

– Camille ! balbutia-t-il. Vous êtes…

La jeune femme se leva lentement, couvrant son corps dénudé avec la grande couverture. Son visage apparut enfin tel qu'il était. Plus rond, plus fier. Ses cheveux, devenus châtains,

semblèrent s'allonger soudain et ses yeux ne mentirent plus. Oui. C'était bien elle. Là, devant lui. Camille de Chastel, épouse de Livain, héritière du royaume de Chastel !

– Camille ! répéta Bohem avec dégoût.

La jeune femme eut un sourire malicieux.

– Vivienne est morte, Bohem. Tu es avec moi, maintenant.

– Non !

Le jeune homme, pris d'un élan de fureur, gifla la reine brutalement. Le visage de Camille fut projeté sur le côté, mais elle redressa aussitôt la tête, et le dévisagea en souriant.

– Bohem, tu n'as pas le choix. Nous devons nous unir, toi et moi.

Le louvetier chercha une arme autour de lui.

– Tu me tuerais, Bohem ?

Il la regarda à nouveau.

Il la regarda à nouveau.

Non. Il ne devait pas céder à cet instinct si vif. Il ne pouvait pas tuer cette femme. Mais il voulait qu'elle disparaisse.

– Madame, partez avant que je ne demande aux gardes d'Hélène de vous emmener de force.

– Qu'espères-tu ? Me repousser ainsi alors que tu n'as pas d'autre issue ? Je suis reine de Gallica, Bohem. Tu ne peux rien me refuser.

Elle tendit une main vers lui, les yeux brillants. Il vit sur son doigt la bague du Samildanach. La couronne, les deux mains et le cœur. La bague qu'il portait lui-même autour du

cou.

– Allons, Bohem, des milliers d'hommes rêveraient d'être à ta place. Je suis à toi.

Le jeune homme, furibond, se jeta sur la reine. Il la saisit par le cou, passa derrière elle et serra sa gorge sous son bras, de plus en plus fort.

– Et moi, je ne suis à personne, Camille !

Il augmenta encore la pression sur le cou de la jeune femme. Il sentit ses muscles se tendre. Elle commençait à manquer d'air. Sans réfléchir, il serrait encore, cédant à sa pure colère.

La reine se débattait. Il risquait de la tuer, s'il continuait. Mais il n'arrivait pas à se raisonner. Il voulait effacer l'image de Camille. La faire disparaître. Comme si cela avait pu lui

rendre Vivienne.

Puis soudain, la reine attrapa le bras de Bohem et se dégagea d'un geste brusque. Pour une femme de sa taille, elle avait une force prodigieuse ! Sans lâcher la main du louvetier, elle

pivota sur elle-même et lui tordit le bras. Bohem poussa un cri de douleur et perdit l'équilibre. Il parvint à dégager son bras, mais il tomba la tête la première contre la paroi de la petite

cabane. La structure s'écroula tout autour de lui.

Bohem, étourdi, se retourna au milieu des bouts de bois, écarta les branches qui recouvraient son visage et se redressa sur ses coudes. Il regarda, perplexe, tout autour de lui.

Camille de Chastel avait déjà disparu.

*

* *

Grégoire de Berva, Grand-Maître de la Milice du Christ, comprit rapidement la stratégie de l'ennemi et en guerrier avisé il fut prompt à réagir. Il ordonna à ses soixante hommes de

se séparer en trois groupes. Deux pour affronter les formations d'Emmer, et le troisième pour aller assurer la protection de Livain, s'il était encore temps. Il prit le commandement de

l'un des deux groupes de chevaliers et les mena aussitôt vers le nord, où un bataillon d'Emmer était en train de massacrer les fantassins du roi.

Vêtus de leurs grands manteaux blancs, croix pattée sur l'épaule, les Miliciens de Berva s'engouffrèrent au cœur du combat en formation serrée, protégés par leurs grands écus ornés

du blason de l'ordre. Leur assaut provoqua une surprise générale et un retournement soudain de la situation. Très peu de gens, d'un côté comme de l'autre de la bataille, les avaient vus

arriver, et il régna une grande confusion dans les premiers instants du combat.

Grégoire de Berva en profita pour attaquer les cavaliers qui lui semblaient les plus désorientés. Un premier, qu'il parvint à renverser en quelques coups d'épée, puis un second, plus

loin, qui se défendait à peine tant il semblait surpris d'être attaqué par des soldats du Christ ! Mais, petit à petit, les hommes d'Emmer se réorganisèrent, et ils reprirent leur formation

pour affronter ce nouvel ennemi d'un seul bloc.

Le Grand-Maître se débarrassa de son ennemi, puis donna une seconde fois l'ordre de charger. Les Miliciens obéirent aussitôt, fonçant droit sur l'adversaire. La sauvagerie des

combats s'intensifia encore. Les épées se heurtaient de part et d'autre dans un fracas assourdissant, les fléaux faisaient tournoyer leurs boules aux pointes acérées dans les airs et

s'abattaient sur les crânes, s'enfonçaient dans les hauberts. Il y eut de nombreux morts dans ces instants barbares, d'un côté comme de l'autre. On les voyait tomber, ensanglantés,

éventrés, décapités, au milieu des ruades affolées des chevaux. Les fantassins de Livain reprenaient courage, ils se jetaient à corps perdu dans la mêlée, et s'acharnaient sur les cavaliers

qui tombaient à terre avec une férocité inouïe.

Grégoire de Berva aperçut soudain Emmer, seul, qui arrivait au galop depuis le sud. Le Grand-Maître fit faire une volte à son cheval et sans hésiter, il partit affronter le roi de Brittia.

Les deux chevaux filaient l'un vers l'autre, se frayant une longue ligne droite au milieu des combats. C'était comme si une grande route avait été tracée entre ces deux guerriers. Les

soldats semblaient s'écarter un à un du duel qui se préparait.

Le Grand-Maître se pencha légèrement pour mieux se protéger derrière son grand bouclier et amena son épée à hauteur d'épaule, se préparant à l'abattre sur le roi au dernier moment. Il

savait combien tout était une question de rythme. Un instant trop tôt, un instant trop tard, la réussite tenait à si peu, et le galop ne facilitait pas la précision. Il fallait se fier à son

instinct, et ne pas quitter l'ennemi des yeux un seul moment. Toujours chercher son regard, le deviner à travers la fine ouverture de son heaume.

Les deux chevaux s'approchaient à une vitesse vertigineuse. Grégoire serra ses doigts sur le manche de son arme. Il chercha le point d'équilibre parfait entre la garde et le pommeau.

Et enfin, il vit le roi à sa portée. Du coin de l'œil, il aperçut l'attaque d'Emmer, et il frappa aussitôt, de toutes ses forces. Les deux épées se heurtèrent à mi-course. Le Grand-Maître

tira sur les rênes de son cheval, pour l'empêcher d'aller trop loin. Il fit aussitôt demi-tour et se précipita vers le roi. Il voulait se battre à courte distance, à un allongement de bras. C'est

là qu'il était le meilleur, grâce à sa force et à son poids.

Emmer ne refusa pas le combat et amena son cheval contre celui du Grand-Maître. Celui-ci frappa le premier, de taille. Le roi écarta le coup en levant son bouclier, et envoya une

attaque d'estoc. À côté.

Grégoire de Berva tenta une offensive de revers. La doubla. Mais Emmer bloqua les deux coups du tranchant de son arme et rendit la pareille.

Les deux hommes échangèrent encore plusieurs coups. Leurs chevaux piétinaient, se tournaient autour. Mais aucune attaque ne passait. Grégoire décida alors de changer d'angle. Il

amena ses brides vers la gauche et fit pivoter sa monture pour attaquer de l'autre flanc. Mais là encore, le roi parvenait à esquiver chaque nouvel assaut. Rarement Grégoire avait

rencontré escrimeur si habile à cheval. Ni en Gallica, ni même en Orient. Les parades du roi étaient impeccables. Précises, toujours parfaitement anticipées. Mais il y avait sûrement un

moyen de le battre. Il fallait frapper plus vite.

Grégoire de Berva laissa soudain tomber son bouclier à terre et saisit son épée à deux mains. Du même élan, il envoya un moulinet horizontal vers le torse de son adversaire, avec

autant de force que de rapidité. Le roi eut toutefois le temps d'amener son bouclier dans la trajectoire de la lame. Mais le choc fut si violent qu'il perdit son écu.

Les deux hommes, côte à côte, se retrouvaient à présent sans protection. Le Grand-Maître se pencha sur le côté et, avançant, porta deux attaques successives. Un coup au fer pour

écarter la lame du roi, et un fort coup de pommeau sur le torse royal.

Emmer ne put esquiver et perdit l'équilibre. Il tomba violemment à terre.

Grégoire de Berva, qui combattait selon la règle de la Milice du Christ, descendit de cheval pour aller affronter le roi à armes égales. Il attendit que celui-ci se fût relevé, puis il se

mit en garde.

Autour d'eux, les combats n'avaient rien perdu de leur intensité, et les flammes des postes de défense qui brûlaient toujours éclairaient à présent le campement tout entier.

Emmer enleva son heaume, puis il se mit en garde, lui aussi, en secouant la tête pour reprendre ses esprits.

Le Grand-Maître ôta son casque en retour. Les deux hommes s'approchèrent, amenant leurs deux épées au contact.

– Ainsi, c'est vous qui remplacez Dumont Desbardes ? lança le roi de Brittia d'une voix assez forte pour couvrir le bruit de la bataille.

Le Grand-Maître hocha la tête.

– Oui, Majesté. Je suis Grégoire de Berva, Grand-Maître de la Milice du Christ. Et au nom de l'Église, je vous somme de cesser les combats.

Emmer sourit.

– Vous savez bien que je ne ferai jamais ça. Pas tant que Livain sera encore en vie.

– Alors je devrai vous tuer, Capigesne.

– Sachez, monsieur, que c'est moi qui ai tué Andréas, votre prédécesseur, et qu'il était bien plus aguerri que vous.

– Andréas n'avait plus le Christ à son côté.

– Car vous l'avez, peut-être ?

– Je suis son serviteur, répondit Grégoire en lançant une attaque.

Sa lame percuta le tranchant de l'épée d'Emmer.

– Alors Dieu me pardonne de devoir tuer un bon chrétien ! répliqua le roi de Brittia en attaquant à

son tour.

Grégoire de Berva rompit pour esquiver, releva sa garde et frappa à son tour. Peu à peu, il prenait la mesure de son adversaire. Il commençait à comprendre sa façon de se battre.

Bientôt, il pourrait anticiper ses attaques et peut-être déjouer ses défenses.

Ils échangèrent encore quelques coups, et le Grand-Maître prit petit à petit l'ascendant sur son ennemi. Ses coups étaient plus rapides, plus précis et, après avoir fait reculer le roi, il

ne lui laissa même plus le temps d'attaquer, mais seulement celui de se défendre.

Le roi, essoufflé, effectua une habile retraite de trois pas pour se mettre hors de portée et se donner un peu de répit.

– Je vous ai sous-estimé, Berva. Vous valez mieux que Desbardes.

Le Grand-Maître ne se laissa pas prendre au piège des échanges verbaux. Il porta aussitôt de nouvelles attaques, refusant de laisser son opposant reprendre son souffle.

Le roi para, à droite, à gauche, repoussa plusieurs fois la lame adverse, mais alors qu'il s'apprêtait lui-même à porter un coup, il reçut une flèche en pleine jambe.

La pointe s'enfonça dans sa chair. Emmer poussa un grognement de douleur et posa un genou à terre.

Grégoire baissa aussitôt sa garde. Il hésita. Il ne pouvait frapper le roi au sol, alors qu'il n'était pas lui-même la cause de sa chute.

Emmer leva les yeux vers lui. Les deux hommes se dévisagèrent un instant. C'était le regard de deux guerriers héroïques, qui s'étaient préparés à mourir ou à tuer en duel. Mais pas

ainsi. Pas à cause d'une flèche perdue. Immobiles, ils se comprirent dans ce simple silence.

Un répit.

L'un et l'autre acceptaient un répit. Emmer Capigesne se releva péniblement, adressa un dernier regard au Milicien, où se mêlait un sentiment de reconnaissance et la promesse de

reprendre bientôt le combat. Il se tourna vers la bataille, et hurla à l'intention de ses hommes :

– Repliez-vous ! Repliez-vous !

Grégoire de Berva le regarda rejoindre un autre chevalier qui lui céda son cheval. Le roi de Brittia donna l'exemple de la retraite et partit au galop vers l'ouest.

Un officier de l'armée de Livain s'écria aussitôt :

– Ne les laissez pas partir ! Poursuivez-les ! Mais Grégoire coupa :

– Non ! Restez dans le campement !

Les fantassins du roi de Gallica hésitèrent.

– C'est un ordre ! cria le Grand-Maître en rejoignant son cheval. Il monta dessus et partit demander à ses hommes de cesser le combat eux aussi.

Lentement, le vacarme de la bataille s'évanouit, et l'on vit disparaître dans la nuit les derniers cavaliers d'Emmer Capigesne. Quand il fut certain que personne n'allait poursuivre

vainement l'ennemi, Grégoire de Berva se précipita vers la tente de Livain.

*

*

* *

Bohem resta un moment assis au milieu des décombres, abasourdi. Il se demandait si ce qu'il venait de vivre était bien la réalité. Était-il dans le monde de Djar ? Ou bien en plein

cauchemar ? Pourtant, non, il le savait : tout était bien réel. C'était bien Camille de Chastel qui s'était tenue là, devant lui. Et qui avait disparu. Soudain, les voix inquiètes d'un

groupe d'hommes qui avaient dû entendre l'altercation et l'écroulement de la cabane s'élevèrent derrière lui et le tirèrent de sa torpeur.

Reprenant ses esprits, il se leva d'un bond, enfila ses vêtements et se précipita vers le sud. Il n'y avait pas un instant à perdre. Camille s'était forcément enfuie de ce côté-là, à

l'opposé du campement. Il courut de toutes ses forces, se faufilant entre les arbres dans la nuit. Il se tordit plusieurs fois la cheville sur des obstacles qui jonchaient sa route, mais il ne

ralentit pas. La jeune femme ne pouvait pas être loin. Elle était sûrement encore dans la forêt, peut-être même était-elle retournée là où il l'avait trouvée tout à l'heure. Mais il savait

que ses chances de la rattraper étaient faibles. Comment retrouver sa piste dans le noir ? Il voyait à peine les arbres autour de lui. Bientôt, le souffle commença à lui manquer. Sa tête

lui tournait. Il sentait un énorme poids sur tout le côté gauche de son crâne. Mais il devait continuer. Il ne pouvait pas abandonner si vite !

Sans cesser de courir, il commençait à prendre la mesure de ce qui venait de se passer. Et il avait peine à s'y résoudre. Par quelle magie Camille de Chastel avait-elle pu prendre les

traits de Vivienne ? Le tromper, lui, tout comme Hélène de Quienne, la propre tante de la jeune femme ? Comment avait-elle pu l'attirer jusqu'à elle, par le monde de Djar, en imitant

si justement la voix de Vivienne ? Et pourquoi portait-elle la même bague que lui ? Ce prodige le confondait complètement. Mais surtout, cela le rendait furieux !

Il l'avait embrassée ! Il l'avait tenue dans ses bras, serrée nue contre lui ! Et s'il n'avait entendu dans sa tête la voix distante de la véritable Vivienne, peut-être même auraient-ils fait

l'amour !

Bohem se sentait trahi, abusé ! Mais par-dessus tout, la crainte de ne jamais revoir Vivienne l'envahissait à nouveau.

Soudain, son pied se prit dans un tronc d'arbre mort. Il s'étala de tout son long dans la neige glacée en s'écorchant les mains et les bras. Il glissa sur le sol, puis s'immobilisa contre

une souche éclatée.

Il resta un moment allongé sur le ventre, sonné. Le contact glacé du sol devint rapidement insupportable et il se releva laborieusement. Désespéré, il s'assit sur le bord de la souche et

posa sa tête contre ses avant-bras calés sur ses genoux.

Il ferma les yeux et essaya de ne pas pleurer. Non. Pas à cause de Camille de Chastel. Il ne voulait pas. Il avait trop de haine dans le cœur pour céder à son accablement.

Il chercha dans sa tête la voix de Vivienne. Le murmure qu'il avait entendu tout à l'heure, quand il avait embrassé Camille de Chastel. Mais il n'entendait rien. Seulement les bruits

étouffés de la forêt.

Pourtant, il l'avait bien entendue ! « Je suis toujours dans l'Armensul. » Cela devait signifier qu'elle était encore en vie ! Oui, il devait y croire.

Il aurait tant aimé l'entendre dire un poème, ce soir. L'entendre réciter ces vers anciens auxquels elle donnait tant de vie ! Se laisser bercer par le son chaleureux de sa voix, les

moments de silence, la mélodie de la langue de Quienne…

Soudain, Bohem entendit un craquement devant lui, à quelques pas à peine. Il redressa la tête, méfiant, et reconnut aussitôt ses deux amis. Mjolln et Lœva. Comme toujours, ils

avaient retrouvé sa trace. Comme toujours, ils étaient là au moment où il avait le plus besoin d'eux. Debout au milieu des arbres, ils le regardaient, perplexes. Le nain avait dégainé sa

courte épée et lançait des regards alentour, sur ses gardes.

– Que s'est-il passé ? demanda la jeune fille en se précipitant à ses côtés.

Et Bohem leur raconta, confusément. Son histoire lui paraissait tellement invraisemblable ! Mjolln et Lœva parurent aussi troublés que lui. Non seulement la chose était incroyable,

mais en plus elle cachait un mystère inattendu. Comment Camille de Chastel avait-elle pu ainsi tromper tout le monde ? Quel pouvoir possédait-elle ? Qui était-elle vraiment ?

Aucun d'eux n'osait poser ces questions à voix haute, mais ils savaient tous trois qu'ils étaient habités par le même désarroi. Et ils n'osaient imaginer la réaction d'Hélène, quand

elle allait l'apprendre.

Mjolln inspecta les parages, puis ils décidèrent rapidement qu'il était inutile de continuer à chercher Camille de Chastel et que le plus sage était de rentrer au campement pour

expliquer la situation à tout le monde.

Lœva aida le louvetier à se relever, et ils se mirent en route dans le silence de la nuit.

Sur le chemin du retour, comme s'il avait deviné les pensées de Bohem, Mjolln récita un poème qu'il avait appris de Vivienne, dans la langue de Quienne.

« Can vei la lauzeta mover

De joi sas alas contrai rai,

Que s'oblid'es laissa chazer

Per la doussor c'al cor li vai,

Ai ! Tan grans enveya m'en ve

De cui qu'eu veya jauzion,

Meravilhas ai, car desse

Lo cor de dezirer nom fon.

Ai, las ! Tan cuidava saber

D'amor, e tan petit en sai,

Car eu d'amar nom posc tener

Celeis donja pro non aurai.

Tout m'a mo cor, e tout m'a me,

E se mezeis e tot lo mon ;

E can sem tolc, nom laisset re

Mas dezirer e cor volon. »

Bohem posa une main sur l'épaule de son ami. Si Vivienne n'était pas parmi eux, son esprit, au moins, les accompagnait.

– Ahum, nous allons la retrouver, Bohem, ça, oui, murmura le nain d'un ton rassurant.

– Elle est encore dans l'Armensul.

– Où qu'elle soit, ça, nous la retrouverons.

Ils arrivèrent en vue du campement, où tout le monde les attendait avec angoisse. Quand Bohem croisa le regard d'Hélène, il sut qu'elle avait déjà compris.

*

* *

J'appelle l'astre du jour, son feu et sa chaleur. Il fait tressaillir le paysage. La neige fond peu à peu sous mes yeux, se transforme en herbe fraîche. Les brins souples se dressent ;

un à un, et colorent l'horizon du vert de l'été. Les feuilles, gracieusement, poussent aux arbres alors que les branches s'étirent au soleil comme les bras d'un enfant qui s'éveille. Et

le ciel n'a plus de fin. C'est juin, la porte de l'été.

Je souffle, j'inspire, je me nourris de mon rêve. Je ferme les yeux. Je me laisse pénétrer par la chaleur de Djar et je m'ouvre aux milliers de liens que le monde tend vers moi. Je ne

,

suis qu'un maillon de cette immensité. Je m'enchaîne à la terre, au ciel, aux étoiles. Mes cheveux sont l'herbe ; mes bras sont les arbres, et mon cœur le soleil. Nous sommes un.

Je tiens Djar dans le creux de ma main. Et ma main est esprit. Elle est tendue vers la route du Devoir. Et j'accepte le long chemin qui me sépare de l'œuvre. Je sais que le travail

sera long. Je suis patient. Il y aura des erreurs. Il y aura des efforts. Des renoncements. Mais j'y viendrai. Je serai la somme de tout ce que j'ai accompli. Mes fautes et mes erreurs.

Mes joies et mes succès. J'essaierai toutes les routes. J'essuierai les refus. Je me débarrasserai du superflu. Et quand je deviendrai moi-même, quand mes yeux pourront se retourner

et regarder, rassasiés, le chemin parcouru, alors j'aurai fini. Et nous partirons, Vivienne. Nous partirons ensemble.

Je le sais.

Et maintenant, la paix, lentement, m'envahit.

Il suffît que je te trouve, Vivienne.

J'ouvre à nouveau les yeux. Je cherche le chemin de l'Armensul, dans le labyrinthe de Djar. Mais Use cache. Il est seul, le grand frêne. Il a perdu son maître, Lailoken. Alors Use

terre, se dissimule, dans les replis de Djar. Sans la voix de Vivienne qui me guide, saurais-je le trouver ? Seul ?

Et Lailoken ? Il pourrait me guider, lui. Il connaît le chemin de l'Armensul. Mais à quoi bon ? Je sais qu'il refusera. Et je sais qu'il n'a pas fini son errance dans le monde de

Djar. J'entends encore ses pas lointains et lourds qui foulent la terre, j'entends sa mélancolie et sa peur. C'est mieux ainsi.

Continue, Sauvage, continue ton voyage. Je ne viendrai pas te chercher tant que tu n'auras pas fini.

Mais alors qui ? Qui pourra me mettre sur la voie de l'Armensul ? Qui pourra m'aider à retrouver Vivienne ? Je sais que je ne peux pas y arriver seul. Pas assez vite, en tout cas.

Et Vivienne ne peut plus attendre.

Je dois trouver le chemin. Demain, nous devrons partir pour l'Armensul.

Les loups. Oui, bien sûr ! Les Brumes. Les dernières Brumes. Elles ont toujours été mes guides. Et elles savent, sûrement, où se cache le cœur de l'hiver. Dans quelle terre gelée

plongent les racines du frêne géant. Elles n'ont qu'à flairer sa piste et m'ouvrir le chemin.

Je dois les appeler. Ici, dans le monde de Djar. Mais pas dehors. Non. Je ne veux pas que les deux derniers loups quittent le duché de Breizh. Là-bas, loin du regard du monde, ils

ont une chance d'échapper à la folie des hommes. Une infime chance, que rien ne doit gâcher, pas même l'espoir de retrouver Vivienne.

Non, si les loups doivent me guider, que cela soit par le monde de Djar. Ici, où ils ne craignent rien.

Je suis le louvetier de Djar. Je les protégerai.

Zao, mon loup, mon grand loup gris, viens, j'ai besoin de savoir. J'ai besoin de retrouver Vivienne. La vraie Vivienne, la troubadour aux yeux de chêne. Je ne peux pas la laisser

plus longtemps prisonnière de l'Armensul.

Je m'assieds dans l'herbe verte et je ferme les yeux. J'attends. Toute mon âme les appelle. Je laisse le ciel et le vent porter mon message jusqu'aux plus lointaines rives de Djar.

Mais ni le ciel ni le vent ne ramènent le bruit de leur pas. Je n'entends pas les loups. Je n'entends que l'écho de mon appel. Djar est si vide à présent ! Et je me sens si seul, sans

les Brumes.

Si seul.

Soudain, j'entends un bruit devant moi. J'ouvre les yeux. La lumière m'inonde. Il y a un homme devant moi. Assis par terre. Et je reconnais son visage. Je souris. Ce n'est pas lui

que j'attendais. Mais sa présence m'est douce.

que j'attendais. Mais sa présence m'est douce.

Je me souviens de la formule. Elle est inscrite en moi comme un souvenir d'enfance.

– Que la Terre te reconnaisse, Artosach, ainsi que tous les tiens.

Le Tuathann sourit à son tour. Ses yeux ont changé. La méfiance a quitté son regard. On dirait qu'il me connaît depuis la nuit des temps.

– Que la Terre te reconnaisse, Bohem.

– Quelles nouvelles m'apportes-tu, Tuathann ?

Il fait un signe respectueux de la tête.

– Nous avons accepté de te reconnaître, Bohem, Liberté Outremer. Le clan des Baintreach Clanns te nomme fils de Kailiana, fils de la Terre.

Voilà pourquoi ses yeux ont changé. Il me reconnaît comme l'un des siens, je ne sais ce qui me vaut cet honneur. Sans doute m'ont-ils observé ? Ici, dans le monde de Djar ? Ou

bien nous suivent-ils au dehors ?

– Oui, je suis le fils d'Aléa, Artosach. Le sang de ton peuple coule dans mes veines. Quelles nouvelles m'apportes-tu de la guerre ?

– Nous avons fait selon ton souhait, Liberté. Nous n'avons pas accompagné Emmer. La guerre s'est faite, mais sans nous.

– Merci, Artosach. Merci.

– Ne me remercie pas. Ton souhait était juste. Et nous l'avons d'abord fait pour la Terre. Tu avais raison, Bohem. La Terre pleure si fort ! Mais, à présent, c'est notre tour de te

demander une faveur, fils de Kailiana.

– Je t'écoute.

Le Tuathann se lève, il s'approche de moi et s'assied à mes côtés. Il a le regard grave, il me prend la main.

– Tu dois venir en Gaelia avec moi.

– En Gaelia ? Mais c'est à l'autre bout du monde, Artosach ! De Vautre côté des mers ! J'ai tant à faire ici…

– Bohem, tu dois rencontrer le conseil du clan des Baintreach Clanns.

– Je dois les rencontrer ? Mais je ne sais même pas qui ils sont ?

– Eux savent qui tu es. C'est pour cela que tu dois venir.

– Mais Vivienne ? Et Gallica ? Je ne peux pas tout laisser.

– Non. Vivienne, tu dois la retrouver. Continue ta route vers l'est, fils de la Terre. Bientôt, les loups te guideront. Mais ensuite, tu devras venir avec moi, sur l'île de Gaelia. Je

n'attends pas de réponse aujourd'hui, Bohem. Je reviendrai. Tu choisiras. Tu trouveras.

Je ne sais que répondre. Chacune de ses phrases est un mystère. Je ne suis pas sûr de comprendre.

Il se lève à nouveau, il me salue et il s'en va. Ses pieds nus s'enfoncent dans l'herbe de Djar. Lentement, il disparaît, et me voilà seul à nouveau.

Désemparé. Le Tuathann semble en savoir plus que moi sur mon propre avenir. Ne suis-je pas maître de mon destin ? Et comment choisir ? Quel choix, vraiment, me laisse-t-il ?

Je ne sais rien des choses dont il parle. Je ne sais même pas qui se cache derrière ce nom étrange. Baintreach Clanns. Comment faire confiance à des inconnus ? Que représentent-ils

de si important pour que je traverse les mers ?

« Tu choisiras. Tu trouveras. »

Je n'aime pas ces énigmes, ces mystères. Mais Artosach, lui, m'a fait confiance. S'il ne ment pas, il a écouté ma demande : il n'a pas pris part à la guerre d'Emmer. Puis-je pour

autant lui faire confiance à mon tour ?

Dehors. Le monde m'appelle. J'entends la voix de Lœva. Je vais me réveiller.

Marcher vers l'est. Trouver l'Armensul.

Chapitre 5

L'ANGE DE LUMIÈRE

Il était fort tard quand l'armée d'Emmer Capigesne rejoignit son point de ralliement, en amont de la colline des Cendres. Au loin, on apercevait encore les flammes du camp ennemi,

mais elles s'éteignaient une à une. Et il ne faisait aucun doute que les hommes de Livain allaient rapidement construire de nouvelles défenses. On entendait déjà le bruit des réparations

qui résonnait dans la vallée obscure.

Jamais le général Chroce n'avait vu ce regard sur le visage d'Emmer. La colère n'était certes pas un sentiment étranger au roi de Brittia, mais l'humiliation ! Et Chroce sut en cet

instant que la nuit allait être longue.

Il estima qu'il était préférable, pour le moment, de laisser le roi tranquille et il s'occupa de l'organisation interne du campement. Le combat avait été particulièrement dur et il était

tard ; il y avait beaucoup à faire. Il vérifia que l'on soignait les chevaux, que l'on s'occupait des blessés et que l'on préparait le coucher pour tout le monde. Il demanda qu'on allume

un feu au plus vite et qu'on prépare une soupe pour réchauffer les hommes. Et il commença à compter ses troupes. Il s'y reprit à deux fois. Il trouva à peine soixante hommes, blessés

compris ! C'était si peu, face à l'armée de fantassins dont disposait encore Livain, assistée à présent d'une cinquantaine de Miliciens du Christ ! Sans renforts, ils n'avaient aucune

chance. Emmer s'était précipité, il avait surestimé ses forces et sous-estimé celles de l'ennemi.

Le général Chroce enleva une à une les plaques de sa lourde armure. Quelque chose lui disait qu'elle n'allait pas lui servir avant un bon moment. Il y avait peu de chances que Livain

donne l'assaut cette nuit. Les deux camps avaient besoin d'une trêve, autant l'un que l'autre. Mais un jour, inévitablement, la bataille allait reprendre. Toute la question était de savoir

qui prendrait l'initiative de l'assaut.

Le général Chroce poussa un long soupir. Comme les événements s'étaient précipités, depuis l'été ! Comme le monde avait changé ! Quelle que fût l'issue des combats, il savait que

plus rien ne serait comme avant. Il se demandait où était la reine, Hélène de Quienne. Au fond, elle lui manquait. Malgré sa haine de la chose militaire, la reine avait sur lui un effet

prodigieux. Elle qui avait été l'épouse de ces deux hommes, et qui avait tenu tête à chacun d'eux ! Quel caractère ! Quelle beauté ! Il se demandait si elle n'était pas ce qui manquait

aujourd'hui le plus à Emmer Capigesne. Bien plus que des renforts. La voix raisonnée de cette grande politicienne.

Il chassa cette idée de sa tête et se détendit un moment. Quand il eut retrouvé la force de se lever, il alla chercher un grand bol de soupe pour le porter au roi.

Il se dirigea vers la tente d'Emmer et s'arrêta juste devant la toile tendue en guise de porte.

– Majesté ?

Il y eut un court silence, puis le roi l'invita à entrer.

Emmer était assis sur un petit coffre où il gardait ses effets personnels. La tête dans les mains, il n'adressa même pas un regard au général qui entrait.

La chemise trempée, les cheveux collés par la sueur, il respirait péniblement. Ses chausses étaient couvertes de sang.

– Vous êtes blessé, Majesté.

– Ce n'est rien. Une flèche.

– Je vais demander qu'on vous soigne !

– Non ! Plus tard. J'ai besoin de réfléchir, général.

Chroce déposa le bol de soupe près de son roi et s'apprêta à quitter la tente pour le laisser en paix.

– Non, restez, général. Asseyez-vous.

L'officier hésita, embarrassé, puis il prit place sur un petit tabouret, face au roi.

Emmer resta silencieux un long moment encore, figé dans la même position. De temps en temps, il levait la tête et fermait les yeux d'un air dépité.

Il avait serré un tissu autour de sa jambe, à l'endroit de sa blessure. Le sang avait beaucoup coulé. Il était pâle et semblait à bout de forces, mais petit à petit, sa respiration redevenait

plus normale.

Finalement, il leva la tête vers l'officier, et, d'un air grave, il parla enfin.

– Maudite Milice ! grogna-t-il. Le pape, encore, s'est mis sur notre route. Nous allons avoir besoin de renforts, général.

Chroce se racla la gorge.

– Je le crois aussi, Majesté. Mais Livain sera-t-il encore là quand ils arriveront ? Ou bien ne risque-

t-il pas d'attaquer le premier ?

Le roi leva les mains dans un geste d'impuissance.

– De toute façon, nous n'avons pas le choix, général.

Chroce haussa les sourcils.

– La retraite ?

– Vous n'y pensez pas ? s'offusqua Emmer.

Non, bien sûr. Il n'avait pas imaginé un seul instant que le roi de Brittia pourrait abandonner.

– J'ai peur, Majesté, que les renforts que nous attendons de Pierre-Levée et qui ne seront pas là avant au moins deux jours, soient insuffisants. Il s'agit de quatre cents fantassins,

tout au plus. Il en reste davantage dans le camp de Livain.

– Je sais, général, je sais. J'y ai réfléchi. Mais je suis comte de Turan et d'Andesie. Ces fiefs sont très proches. Nous pourrions y trouver d'autres soldats.

– Vous n'avez pas beaucoup d'hommes, là-bas, et ils sont utiles là où ils sont. Ils gardent vos cités. Par ces temps, il serait dangereux de laisser vos domaines sans protection.

– Ce qui se passe ici est plus important que la protection de ces deux comtés, général. Et je ne crois pas que Livain soit en état de préparer une attaque sur mes fiefs secondaires.

Le général hocha lentement la tête. Le roi avait sans doute raison, mais il n'aimait pas puiser dans les ressources défensives d'une armée pour renforcer les rangs d'une autre. Il savait

combien c'était dangereux, car les seigneurs étaient nombreux, en Gallica, qui attendaient la moindre faille pour s'emparer d'un nouveau fief. Le roi de Brittia ne devait pas oublier

qu'il était, finalement, en territoire ennemi, et que ses possessions terriennes, ici, étaient convoitées par de vieilles familles de Gallica.

– Je sais ce que vous pensez, coupa le roi. Mais c'est un risque à prendre, général. Si nous gagnons cette bataille, nous gagnons un royaume. L'un des plus puissants qui soit. Cela

vaut bien plus que ces deux comtés. Aujourd'hui, plus rien ne compte que cette bataille contre Livain. Nous avons besoin d'hommes.

Le général eut un hochement de tête résigné.

Le général eut un hochement de tête résigné.

– Alors il ne faut pas tarder.

– En effet. Et je veux que vous y alliez vous-même, Chroce, en personne. Vous êtes celui en qui j'ai la plus grande confiance. Je vous donne toute autorité pour revenir ici avec

chevaliers et fantassins.

Le général acquiesça.

– Je pars dès maintenant, dit-il en se levant.

– Vous avez cinq jours. Pas un de plus.

Chroce fit une révérence et se dirigea vers la sortie de la tente.

Il partit chercher une armure légère, confia le commandement du campement à un jeune officier, puis il monta à cheval et s'engouffra à l'ouest vers le comté d'Andesie.

Il espérait que, cette fois, Emmer Capigesne avait fait le bon choix.

C'était quelques jours avant Noël, au petit matin. Les rues n'arboraient cette année aucune des décorations habituelles. Le temps n'était pas à la fête. Chaque nuit emportait avec elle

de nouvelles victimes, et le froid était de plus en plus pénible.

Les habitants de Burdigale virent avec étonnement la longue colonne de Compagnons traverser la ville. Ils étaient près de trois cents, jeunes pour la plupart, vêtus des habits bleus du

Devoir, portant canne et écharpe. Il y avait des tailleurs de pierre – qu'on surnommait les « loups » -, des menuisiers – qu'on appelait « gavots » -, des charpentiers – qui portaient

quant à eux le nom de « Bons Drilles » -, et puis des forgerons, des serruriers, des tonneliers… Ils marchaient vers le sud, sans ordre apparent, en murmurant ensemble une chanson du

métier.

« L'hiver vient de naître Les Compagnons s'apprêtent. Le Devoir nous unit, Nous prenons les outils. La cayenne à grands pas Ne l'entendez-vous pas ? Ne l'entendez-vous pas ?

Que diront les fillettes, Là-haut dans leurs chambrettes ? Diront tout en pleurant : Où vont tous nos amants ? Ils sont partis, tu vois Là-bas dedans ces bois, En plaine et jusqu'au

soir, Au service du Devoir, Au service du Devoir. »

En tête de cortège se tenaient quelques maîtres, ainsi que le Premier en Ville et ce fameux Fidélité La Rochelle, ce Compagnon forgeron dont le nom n'était plus inconnu. On disait

ici et là qu'il était un ami de Bohem, l'homme qui avait sauvé les Brumes. Et sa présence à Burdigale causait autant de crainte qu'elle suscitait d'espoir. Plus personne n'ignorait qu'il

existait un lien entre la compagnie de Bohem et les événements qui bouleversaient le monde. Mais nul n'aurait su dire la nature exacte de ce lien, et les gens, ici, se contentèrent de

regarder passer les Compagnons en silence, inquiets et admiratifs à la fois.

C'était la première fois qu'on les voyait si nombreux dans les rues de Burdigale, et les habitants de la ville eurent tôt fait de comprendre que la cayenne avait décidé de prendre part

aux mystérieux événements dont on savait si peu. Certains avaient entendu dire qu'ils partaient pour Nabomar, où, affirmait-on, ils allaient s'allier aux Bons Hommes de Tolsanne.

Mais ce n'était qu'une rumeur au milieu de mille autres…

Ils traversèrent la ville jusqu'au port, drainant avec eux la foule des curieux. Puis, au lieu de traverser le fleuve, ils suivirent sa rive vers le sud. On les vit s'éloigner lentement,

comme un bateau sans voile, puis disparaître dans l'horizon blafard.

Un à un, les badauds retournèrent vers le centre de la ville, où il fut question, tout au long du jour, de ce mystérieux départ.

*

* *

Personne n'avait posé de questions. Mjolln, sans doute, avait tenu informée toute la compagnie et demandé qu'on ne dérange pas Bohem. Le louvetier était encore sous le choc, et il

avait manifesté, dès le réveil, son impatience à trouver l'Armensul. À présent, ses amis l'avaient compris, plus rien ne pourrait l'apaiser que le regard de Vivienne.

Ils marchaient, silencieux, sur la route gelée. Le froid leur faisait courber le dos et baisser le regard, mais ils étaient unis, serrés comme une grande chaîne. Ils partageaient la peine de

celui qui allait devant eux. Ils le portaient, presque, de leurs silences éloquents.

Combien étaient-ils à présent ? Trois cents, peut-être. Le flot des nouveaux arrivants diminuait chaque jour, à mesure qu'ils avançaient vers l'est. Mais il en venait toujours plus que

ce que la mort emportait et, d'une certaine façon, cela atténuait la peine des endeuillés. On continuait à croire.

Bohem, à la mi-journée, vint marcher près du vieux nain. Il n'avait pas prononcé une seule parole depuis le matin. Ses cheveux et ses sourcils, couverts de givre, paraissaient blancs

et lui donnaient l'allure d'un vieil homme.

– Mjolln, j'ai vu cette nuit le chef des Tuathanns, dans le monde de Djar.

Le nain hocha la tête.

– Ahum.

– Il me demande quelque chose, mais je ne sais pas si je dois lui faire confiance…

– Le peuple tuathann, oui, est un peuple honnête, Bohem. Voilà ce que je peux te dire, ahum.

Des flocons de neige apparurent lentement autour d'eux. Il faisait de plus en plus sombre. Un enfant se mit à pleurer derrière eux. Bohem se retourna. Il vit que Lœva et Hélène s'en

occupaient. Il se remit en marche.

– Mjolln. Sais-tu ce qu'est le clan des Baintreach Clanns ?

Le nain parut étonné. De toute évidence, le nom évoquait quelque chose pour lui. Cela n'échappa pas à Bohem. Le Comemuseur bafouilla un peu, se racla la gorge puis fit un geste

évasif de la main.

– Ahum, ça, j'en ai peut-être entendu parler… Mais je ne peux pas te dire grand-chose, non, ça, non.

Bohem fronça les sourcils. Mjolln avait l'air embarrassé, il cachait quelque chose.

– Tu ne *veux pas* m'en parler ?

Le nain regardait droit devant lui, comme s'il voulait éviter de croiser le regard du jeune homme.

– Il y a des choses qu'on ne *veut* pas dire, Bohem, ahum, et d'autres qu'on ne *peut* pas dire. Le Tuathann, lui, pourra t'en dire plus que moi.

Le louvetier se demanda ce qui pouvait gêner ainsi son ami. Ses réponses étaient bien énigmatiques ! Quel mystère recelait le clan des Tuathanns ? Et quel rapport le nain avait-il

avec eux ? Visiblement, il savait quelque chose. Mais Bohem devinait qu'il était inutile d'insister. Mjolln était encore plus têtu que lui. S'il refusait de parler, rien ne pourrait le faire

changer d'avis.

– Je… Je suis un peu perdu, Mjolln. Il y a tant de choses qui brouillent mes pensées. J'ai peur de perdre confiance. Je ne sais plus vraiment ce que je dois faire…

– Ahum, mais si, ça, nous devons trouver l'Armensul, petit homme !

Bohem acquiesça. Oui, bien sûr. Trouver l'Armensul. Retrouver Vivienne. Et ensuite, retourner à Pierre-Levée. Mais après ? Que restait-il de toutes ces belles paroles qu'il avait dites

l'autre jour aux gens qui le suivaient ? Que restait-il de son espoir ? Avait-il raison de croire qu'ils pourraient, tous ensemble, mettre fin à l'extinction lente du monde ? Quel orgueil !

Tout devenait si compliqué ! Ce n'était plus seulement les morts soudaines qui occupaient son esprit. Ce n'était plus seulement Lailoken, et le rôle qu'il pourrait jouer. Non. Il y

avait aussi Camille de Chastel, à présent, et les Baintreach Clanns, qui l'appelaient sur 111e de Gaelia… Comment donner un sens à tout cela ? Et combien de choses encore lui

échappaient ? Combien de nouveaux mystères allaient lui apparaître ?

Gaelia. Il ne pouvait s'empêcher de penser à sa mère. *Quel héritage m'as-tu laissé ; Aléa ? Et combien de temps encore devrais-je errer dans les intrigues qui ont suivi ta mort ?*

Qui suis-je pour les assumer toutes ? Qui suis-je pour prétendre guider tous ces hommes ? Je n'ai aucune réponse à leur donner. Au fond je suis comme Lailoken. Nous errons, tous

,

les deux ; chacun de son côté ; à la recherche d'une réponse sans même saisir la question. À la recherche d'une issue que nous ne trouverons peut-être jamais.

Bohem poussa un long soupir.

– J'en ai assez d'avancer dans l'inconnu, Mjolln.

– Ahum. Y a-t-il jamais eu quiconque, ça, pour avancer dans la certitude ? Ahum. Il reste toujours un mystère, Bohem. Toujours. Ça, oui. Tout au bout du chemin, il reste un grand

mystère. Ahum. La vie plonge vers lui. C'est la seule chose qui unit tous les hommes, ça, Bohem, oui. C'est la seule chose à laquelle on peut croire, sans jamais l'avoir vécue.

Bohem ne put s'empêcher de sourire.

– Eh bien ! J'ai besoin qu'on me redonne du courage, et toi, tu me parles de la mort ?

Le nain haussa les épaules.

– Ça, connais-tu plus grand mystère ?

– Non, répondit Bohem.

– Et désires-tu pourtant mourir ?

– Non.

Mjolln sourit, la mine fière.

– Alors, ne dis pas que tu en as assez, Bohem, d'avancer dans l'inconnu. Ça, c'est le sens de la vie, mon garçon.

Bohem haussa les sourcils, perplexe. Puis il rit un peu. Il n'était pas bien sûr de comprendre la philosophie de son ami. Mais au moins il trouvait sa démonstration bien singulière,

et elle l'avait sorti de son humeur angoissée…

Il secoua la tête, et se dit que le nain était décidément un bien étrange personnage, qui serait sans doute à jamais plein de surprises.

Soudain, le louvetier sentit un frisson glacial lui parcourir l'échiné. Il sursauta, et s'immobilisa. Mjolln lui jeta un regard interrogateur. Mais, alors qu'il était sur le point de se

remettre en route, Bohem tourna la tête vers son ami et lui fit un large sourire.

– Mjolln !

– Eh bien ?

– J'entends la voix de Vivienne, murmura-t-il. Je l'entends à nouveau ! Nous ne sommes plus très loin !

Le nain lui adressa un sourire à son tour. Aussitôt, les deux amis accélérèrent le pas.

Lœva et Hélène, qui se demandaient sans doute ce qui les faisait soudain marcher aussi vite, les rejoignirent rapidement.

– Que se passe-t-il ? demanda la jeune fille, en attrapant le bras du louvetier.

– Nous approchons de l'Armensul, petite sœur.

*

* *

L'état de santé de Livain s'était légèrement amélioré le jour où on lui annonça que Pieter le Vénérable venait d'arriver au campement. Le roi de Gallica n'avait toujours pas recouvré

la vue, mais ses crises de délire avaient disparu ; pour le moment en tout cas. Il était toutefois encore très faible, et semblait dormir la plupart du temps.

la vue, mais ses crises de délire avaient disparu ; pour le moment en tout cas. Il était toutefois encore

très faible, et semblait dormir la plupart du temps.

L'abbé de Cerly fut amené au chevet de Livain aussitôt après son arrivée. Fatigué par le voyage, le vieil homme demanda qu'on lui apporte un fauteuil. Il avait une mine terrible.

Son dos le faisait grandement souffrir, et le long trajet n'avait rien arrangé.

– Majesté, chuchota-t-il en s'approchant de Livain.

Le roi bougea lentement la main pour faire signe qu'il était bien éveillé.

– Majesté, je suis venu accompagné du meilleur chirurgien de la faculté de Lutès. Nous allons vous remettre sur pied, et bientôt, vous pourrez rentrer à la capitale.

Livain chercha à tâtons la main de l'abbé, puis la serra dans la sienne.

– Pieter ! Mon bon Pieter ! Comme je suis heureux de vous entendre.

– Majesté, c'est moi qui suis heureux de vous voir.

Le roi esquissa un sourire. Les deux hommes se connaissaient depuis si longtemps ! Malgré leurs désaccords, dont la fréquence avait augmenté ces dernières années, ils avaient l'un

pour l'autre une estime profonde. Livain VII avait grandi sous le regard bienveillant de Pieter le Vénérable et, à la mort de Courage de Blanval, l'abbé de Cerly était devenu son plus

proche conseiller au sein de l'Église.

En entendant la voix de Pieter, Livain avait l'impression de reprendre un peu possession de lui-même. De se rapprocher de l'homme qu'il était jadis. Avant tout cela…

– Pieter. Je veux vous dire… Ce jeune prêtre, ici, le père Lefrançois… Vous le recommanderez à Sa Sainteté Nicolas IV, n'est-ce pas ? Je lui suis tellement reconnaissant !

– Bien sûr, Livain, tout ce que vous voudrez.

– Ce jeune homme ne m'a pas quitté un seul instant, Pieter, même quand j'étais au plus mal.

– Tout cela est fini, à présent. Vous allez vite guérir, Majesté.

Un sourire désabusé apparut sur le visage du roi.

– Ah, Pieter, j'ai l'impression d'être si vieux… Je me rappelle ces heures passées auprès de mon père, ces longues heures à le regarder partir. Vous vous souvenez, Pieter ? Vous étiez

là, avec moi. J'ai l'impression que c'est mon tour à présent.

– Allons, Livain ! Vous êtes encore jeune, et la médecine vous guérira de votre mal. Je serai mort

bien avant vous ! Vous allez voir, ce chirurgien est le meilleur de tout le royaume.

Il va vous soigner rapidement.

– À quoi bon ? Emmer Capigesne est sur le point de s'emparer du trône de Gallica, mon pauvre abbé. Alors pourquoi vivre ? Pour terminer mes jours au fond d'un cachot ? Non, je

crois que je préfère mourir, mon ami.

– Ne dites pas cela !

L'abbé de Cerly approcha péniblement son fauteuil du lit et se pencha vers le roi.

– Livain, je ne suis pas seulement venu pour accompagner le chirurgien. Je suis venu parce que j'ai compris ce que nous devons faire, Majesté.

– Comment cela ?

Pieter le Vénérable marqua un silence. Il y avait dans sa voix une gravité que le roi ne lui connaissait guère. Il semblait particulièrement troublé.

– Nous avons tous fait fausse route, mon roi. Nous nous sommes écartés de la voie que nous aurions dû suivre dès le départ. Livain, la vérité n'est pas celle que nous croyions.

– Je ne comprends pas, Pieter.

– Nous devons faire la paix avec Capigesne.

– La paix ? Mais il est bien trop tard ! répliqua le roi, en serrant contre sa poitrine la main du vieil abbé.

– Je ne le crois pas, Majesté.

– Allons ! Même si je le voulais, Emmer refusera, lui !

– Pas si je parviens à le convaincre de… de ce que j'ai fini par comprendre !

– Vous êtes bien mystérieux, Pieter !

L'abbé poussa un soupir. Il paraissait bouleversé.

– Je crois que je peux convaincre Emmer que nous ne sommes pas son véritable ennemi.

Le roi secoua la tête.

– Vous vous méprenez. Emmer ne pense qu'à une seule chose : le trône de Gallica.

– Certes. Mais quand je lui aurai dit ce que je vais vous dire, il verra, comme moi, que nous devons

faire la paix. Que nous n'avons pas d'autre possibilité.

– Et qu'allez-vous lui dire, alors ? le pressa le roi.

– Majesté, je crois… Je crois que j'ai compris qui est Bohem. Et je sais, maintenant, que c'est lui qui est à l'origine de tous nos maux.

– Eh bien, oui, il est indirectement à l'origine de cette guerre, puisque c'est en allant le chercher à Pierre-Levée que nous avons provoqué le courroux d'Emmer… Il n'y a rien de

nouveau à cela, Pieter… Et…

– Non, coupa l'abbé sans délicatesse. Vous ne comprenez pas ! Il n'est pas seulement à l'origine de cette guerre. Il est aussi à l'origine des morts soudaines qui ravagent le pays tout

entier, Majesté.

– N'est-ce pas une épidémie ? demanda le roi, d'un ton las.

– Non, Majesté, certes non.

– Et vous croyez que Bohem est mêlé à tout cela ?

– J'en ai la certitude ! Depuis le début, nous nous demandons qui est ce jeune homme. Souvenez-vous, Majesté, nous avons même eu la tentation de nous allier à lui ?

– Certes…

– Mais j'ai beaucoup réfléchi, Livain. J'ai essayé de comprendre qui il est vraiment. Ce qui se cache derrière ce personnage étrange. J'ai repensé à sa façon de marcher dans les

flammes. J'ai repensé à son habileté pour soulever les hommes, leur insuffler un esprit de rébellion… Bohem n'est pas simplement le descendant d'une reine lointaine, au pays de

Gaelia. Il n'est pas seulement un jeune homme qui marche dans les flammes. Il n'est pas seulement un jeune fou qui voulait sauver les Brumes. Il est bien plus que cela, Majesté.

Pourquoi croyez-vous qu'il a voulu sauver ces créatures diaboliques ? Et avez-vous vu comme il est proche des Bons Hommes, qui prêchent un évangile différent du nôtre ? Au départ,

cette affinité avec les hérétiques m'a beaucoup intrigué, Majesté. Mais maintenant, elle prend tout son sens. À présent, toutes ces morts, par tout le pays, je leur trouve une explication.

Un sens terrible, Majesté. Une hypothèse qui me remplit d'effroi, mais qui se confirme de jour en jour.

– Je vous écoute…

– Majesté, je vois dans la venue de Bohem un sens caché, qu'avaient annoncé les Écritures.

Le roi fronça les sourcils.

– Allons… Vous ne pensez pas sérieusement que Bohem soit un démon, tout de même ?

– Non, Livain. Je crois qu'il est bien plus que cela. Je sais combien cela peut paraître incroyable, et j'ai moi-même eu du mal à m'y résoudre ; mais il n'y a pas d'autre explication.

Et après tout, ce qui se passe aujourd'hui est annoncé partout dans la Bible.

Le roi savait pertinemment à quels épisodes des Saintes Écritures l'abbé faisait allusion.

– Êtes-vous certain que cela soit vraiment ce que les textes annoncent, Pieter ? Ce serait… Ce serait une terrible nouvelle, abbé. La plus terrible de l'histoire de la chrétienté.

– Quoi d'autre ? Le peuple, naïf, ne prend-t-il pas Bohem pour un nouvel apôtre ? J'ai relu les Lettres aux Corinthiens, Majesté. L'écho qu'elles font à ce qui se passe ici est plus que

troublant. « Car, si quelqu'un vient vous prêcher un autre Jésus que celui que nous avons prêché, ou si vous recevez un autre Esprit que celui que vous avez reçu, ou un autre évangile

que celui que vous avez embrassé, vous le supportez fort bien. Ces hommes-là sont de faux apôtres, des ouvriers trompeurs, déguisés en apôtres de Christ. Et cela n'est pas étonnant,

puisque Satan lui-même se déguise en ange de lumière. Il n'est donc pas étrange que ses ministres aussi se déguisent en ministres de justice. » Livain, je ne crois pas que Bohem soit

un démon, je crois qu'il est l'incarnation de Satan lui-même. Je crois qu'il est…

L'abbé hésita. La vérité lui semblait pénible à dire.

– Je crois qu'il est l'Antéchrist.

Le roi se redressa quelque peu sur son oreiller.

– Vous n'êtes pas sérieux, Pieter ?

Pourtant, Pieter, cette fois, était tout à fait sincère.

– Je ne vous dirais pas cela si je n'en avais pas acquis la conviction, Majesté. Tous les éléments correspondent à ce que la Bible annonce. « L'apparition de cet impie se fera, par la

puissance de Satan, avec toutes sortes de miracles, de signes et de prodiges mensongers, et avec toutes les séductions de l'iniquité pour ceux qui périssent parce qu'ils n'ont pas reçu

l'amour de la vérité pour être sauvés. » Ne voyez-vous donc pas que c'est exactement ce qu'il se

passe ?

– Peut-être, Pieter. Bohem est certainement un hérétique. Mais le diable en personne ?

– La Bible le dit, Livain, nous vivons un temps ultime, celui de la dernière Alliance. Et voyez : partout autour de nous, le monde se meurt. Les gens disparaissent par milliers,

chaque jour, à travers le pays. L'hiver ne cesse d'empirer. Où sommes-nous, Livain, sinon aux portes de l'Apocalypse ? Et comme l'annonçait saint Jean, si nous ne combattons pas

Satan, si nous ne le renvoyons pas aux enfers, il régnera sur la Terre à la place du Christ. Et alors viendra le royaume des Ténèbres.

Le roi avala sa salive. Il n'était pas convaincu par la démonstration de l'abbé, mais il devait reconnaître que les événements prenaient partout des allures apocalyptiques et que le

personnage de Bohem semblait lié à tout cela depuis le début. II ne parvint pas à masquer son trouble.

– Nous devons arrêter Bohem, reprit l'abbé de Cerly, voyant que le roi commençait à le croire. Nous sommes les soldats du Christ, Livain. Nous devons le combattre. Avec Emmer

Capigesne. Avec tous les chrétiens.

Le roi tourna la tête vers l'abbé de Cerly. Il avait les yeux grands ouverts, et il semblait deviner la silhouette de Pieter le Vénérable.

– Je… Je ne sais pas, Pieter… Et même si vous avez raison, la haine d'Emmer est bien trop grande aujourd'hui pour qu'il entende votre cause. Il refusera de cesser les combats et de

s'unir à nous.

– Laissez-moi l'en convaincre ! répliqua Pieter, la voix pressante. Je veux aller le rencontrer.

– Non, Pieter. Ce serait du suicide ! Il vous ferait pendre avant même que vous ne puissiez lui parler.

– Mais je dois essayer, Majesté. C'est notre dernière chance. Nous ne pourrons lutter seuls contre Bohem. Si nous échouons, même cette guerre n'aura plus aucune importance. Car

dans quelques jours, le monde tel que nous le connaissons aura tout entier disparu.

Le roi poussa un long soupir. Il parvenait à peine à croire qu'il adhérait à la thèse de l'abbé. Pourtant, il commençait à sentir au fond de lui le parfum de la vérité.

– Le pape est-il au courant de votre démarche, Pieter ? Pense-t-il, lui aussi, que Bohem est l'Antéchrist ?

Pieter hésita. Il aurait pu mentir. Le pape était si loin. Et la chose tellement urgente ! Mais pas cette

fois. Non. Il voulait être parfaitement honnête avec le roi. Il ne s'agissait plus de

manœuvres politiques.

– Je ne sais pas, Livain. Je n'ai pas eu le temps d'en parler avec lui ou avec son légat. Mais il tenait déjà Bohem pour un hérétique quand celui-ci n'avait fait que marcher dans les

flammes… À présent, il est bien plus que cela.

Livain, lentement, tourna la tête de l'autre côté, comme s'il avait voulu détourner son regard. Ses mains tremblaient légèrement.

– Alors vous avez mon accord, Pieter.

L'abbé de Cerly ferma les yeux. Plus les heures passaient, plus il était convaincu d'avoir raison. Et plus la peur s'emparait de lui. Mais il ne pouvait plus reculer, maintenant.

– Allez dire à Emmer ce que vous venez de me dire, abbé. Et que Dieu vous protège !

*

* *

Je connais le chemin, et je sais qu'il m'attend.

Je le vois, assis dans l'herbe, patient, les yeux fermés. Les peintures bleues sur son torse ont changé, me semble-t-il. Ce ne sont pas les mêmes formes, les mêmes motifs. Peut-être

signifient-elles autre chose.

Je m'avance. Je m'assieds face à lui. Je regarde mes bras, je porte moi aussi des dessins de la même couleur, je ne les comprends pas. Mais ils sont là. Ils sont la part de

Tuathann qu'il y a en moi.

– Que la Terre te reconnaisse, Artosach.

– Tu es venu bien vite, Bohem.

Il pensait sans doute qu'il me faudrait réfléchir plus longtemps. Mais je veux faire vite. Régler ce que je dois régler avec lui. Parce que je ne veux plus penser à cela. Pas pour le

moment, je dois me consacrer tout entier à Vivienne, à l'Armensul.

– Je suis venu te dire, Artosach, que je ne peux décider aujourd'hui de vous suivre en Gaelia.

– La décision t'appartient, Liberté.

– Les choses m'échappent, cousin. Je ne vois plus clairement la route que je dois suivre, et je ne sais pas où je serai demain.

– C'est le propre des hommes qui agissent, Liberté.

Il parle comme Mjolln. C'est la même pensée, la même école. Il ne me juge pas, il respecte mes choix quand ils sont réfléchis.

– Toutefois, Artosach, dans quelques jours, des hommes viendront à Pierre-Levée dans l'espoir de m'y retrouver. Il y aura sans doute les Compagnons et les Bons Hommes de

Tolsanne. J'aimerais, Tuathann, que tu y sois aussi. Que tu leur dises de m'attendre, car je ne suis pas sûr d'être là à temps. Mais je viendrai. Et je voudrais, j'aimerais que tu

m'attendes aussi, toi. Car là-bas, Artosach, là-bas je pourrai prendre ma décision.

Il sourit. J'ai l'impression qu'il n'est pas surpris par ma décision.

– Nous t'y attendons déjà, Bohem. Quand tu viendras, nous serons là.

Lentement, son image s'efface. Et c'est comme un poids qui disparaît de mes épaules. Je me sens libéré.

Il n'y a plus rien entre Vivienne et moi. Rien que l'amour que je lui porte.

À cet instant, j'entends un bruit. Juste derrière moi. Puis un autre. Ce sont des pas qui approchent. Je ne me retourne pas. Je sais qui vient. Ce ne sont pas des hommes. Non. Ce

sont les loups. Ils arrivent. Je n'ai pas besoin de les regarder pour les voir. Je sais leur allure, je sais leurs yeux jaunes, je sais leur fourrure grise et touffue de l'hiver. Nous

sommes si proches à présent.

Ils sont venus me guider. Ils ont entendu mon appel.

Et je suivrai la voix des Brumes.

*

* *

– Vous avez échoué, Camille-sœur.

Debout sur la grande mosaïque de la louve à queue de serpent, dans la nef de la crypte de l'Athnuachan, la reine de Gallica tournait le dos aux sept femmes qui avaient attendu son

retour. Les yeux fermés, elle se balançait lentement, de droite et de gauche, comme bercée par un

psaume inaudible. Elle se rappelait les nombreuses heures qu'elle avait passées, ici, à

peine adolescente, à écouter patiemment les enseignements de ses aînées, dans cette grande pièce dont elle avait mille fois craint l'effroyable obscurité. Elle s'était souvent sentie si

seule ! Aussi seule qu'aujourd'hui, sans doute, confrontée à son échec.

Mais il en avait toujours été ainsi. Elle avait toujours été isolée, de son côté de la table de granit. Elle n'était pas l'une d'elles. Les sept sœurs étaient comme des jumelles, qui

partageaient tout, les échecs et les succès, les remords et les espoirs. Comme elle aurait aimé avoir une jumelle ! Pouvoir se reposer, parfois, ne serait-ce que quelques instants, sur

l'épaule d'une âme sœur qui aurait su comprendre. Mais son destin en avait voulu autrement. Même au palais de Raymond VII, empereur-roi de Chastel, son père, elle avait toujours

été enfermée dans sa solitude, isolée dans la plus grande chambre d'enfant que devait compter le Royaume.

– Bohem est plus fort que je ne le pensais, Lamastu-sœur. Il reste en lui les dernières gouttes du Saîman.

– Nous savons. Ne cherchez pas à vous excuser, ma sœur. C'est ainsi.

La voix de la prêtresse de l'Athnuachan était comme un vent glacial qui soufflait sur les pavés et s'évanouissait dans les hauteurs ténébreuses de la crypte. Aiguë, pénétrante, elle

semblait sortir tout droit de la gueule du serpent représenté sur le sol.

– Il est inutile de vous lamenter. Ce second échec était prévu, Camille. Je vous l'avais annoncé.

– Par trois fois, vous tenterez, énonça une autre sœur.

– La première fois, vous échouerez.

– La deuxième, vous comprendrez.

– Et la troisième fois sera couronnée de succès.

– À présent, donc, vous savez. Votre prochaine tentative sera la bonne, Camille-sœur. Car vous possédez maintenant le deuxième pilier : la Sagesse. Et que vous apprend-t-elle ?

Camille ouvrit les yeux et se retourna vers les sept femmes assises de l'autre côté de la grande table. Les bougies vacillaient et diffusaient dans la pièce une lumière douce, qui

dessinait sur le tissu noir des vêtements des sœurs de longues ombres mouvantes.

– Que je ne pourrai réussir seule, Lamastu.

Un sourire se dessina derrière le voile diaphane qui couvrait le visage de la vieille femme.

– C'est ainsi.

– C'est ainsi, répétèrent les six autres.

– Alors nous viendrons avec vous. Cette fois-ci, Bohem vous reconnaîtra et il acceptera de s'unir à vous.

Camille poussa un soupir. Elle espérait que Lamastu ne se trompait pas. Cela faisait si longtemps, maintenant, qu'elle attendait ce moment. Si longtemps qu'elle cherchait celui qui

portait la bague du Samildanach. Il ne fallait prendre aucun risque.

– Nous devons trouver Bohem avant que Merlin ne revienne du monde de Djar, souffla la jeune reine d'un air soucieux.

– Lailoken ne reviendra pas, Camille-sœur. Et s'il revient, Bohem ne saura pas le convaincre de mettre fin à jamais au Saîman. Il ne peut pas. Le peu de Saîman qui reste coule dans

les veines de l'Armensul. S'il disparaît complètement, Lailoken mourra avec lui.

La jeune reine acquiesça. Elle aurait aimé avoir l'assurance de la vieille femme.

– Et Livain, mon époux ?

– Il est déjà mort. Oubliez-le.

Camille sourit. Pauvre Livain ! Il ne saurait jamais. Sa vie ne serait donc qu'une longue succession d'échecs et de trahisons. Elle le plaignait, au fond.

– À présent, reprit la vieille femme du haut de son fauteuil sculpté, nous devons écouter les rumeurs des hommes pour retrouver Bohem.

*

* *

Deux jours avaient passé. Et comme chaque matin, ils marchaient contre la neige, la tête enfoncée dans les épaules et les mains cachées sous la laine. On voyait à peine à quelques

pas devant soi, et Hélène de Quienne avait demandé que l'on fasse passer de grandes cordes entre les gens pour éviter qu'ils ne se perdent.

Plus personne ne parlait pendant les longues heures de marche, tout le monde luttait contre le froid et

la fatigue. De toute façon, le bruit du vent était trop fort pour s'entendre. Mais

Bohem, ce matin, l'avait promis : ils n'étaient plus très loin. La plupart se demandaient sans doute comment il parvenait à se diriger dans ce grand désert blanc, sans jamais hésiter. Et

pourtant, il avançait droit devant lui, avec une assurance étonnante.

Mjolln et Lœva, eux, savaient : Bohem entendait la voix des Brumes.

Depuis le monde de Djar, les loups le guidaient, ils lui montraient le chemin. Il n'avait qu'à suivre l'appel continu des loups, comme il l'avait déjà fait en marchant vers les portes

du Sid. Il aurait pu fermer les yeux et se fier seulement à ce chuchotement que nul autre n'entendait.

Quand arriva la mi-journée, il fallut que Lœva vienne lui taper sur l'épaule pour que Bohem pense à s'arrêter. Il était tellement accaparé par le murmure des loups, et tellement pressé,

qu'il en oubliait la faim et la fatigue.

Le louvetier s'arrêta et prit Lœva par les épaules.

– Nous sommes tout près, petite sœur. Tout près !

Ils étaient obligés de crier pour couvrir le bruit de la tempête.

– Ce n'est pas une raison pour ne pas manger ! Nous devons reprendre des forces. Les gens sont épuisés !

– Ce n'est pas une raison pour ne pas manger ! Nous devons reprendre des forces. Les gens sont épuisés !

Bohem acquiesça, mais on voyait dans ses yeux qu'il aurait préféré continuer. Seul, il aurait sans doute pu marcher jour et nuit sans jamais s'arrêter.

– Bien, allons-y.

Le vent était si fort et la neige si dense qu'il était devenu très difficile d'allumer un feu. Il fallait tout le savoir-faire et la patience des louvetiers pour y parvenir. Et quand enfin ils y

arrivaient, tout le monde voulait s'en approcher pour s'y réchauffer. Mais ils étaient beaucoup trop nombreux, à présent, et chacun devait attendre son tour.

En outre, la nourriture commençait à manquer. Cela faisait plusieurs jours que les louvetiers ne pouvaient plus chasser et qu'on vivait sur le reste des réserves offertes par les moines

de Mont-des-Marais.

Mais personne ne se plaignait, à part les enfants bien sûr – et encore, les adultes trouvaient toujours les mots pour les réconforter.

Ils mangèrent plus vite que les autres jours. Ils espéraient sans doute que Bohem ne s'était pas trompé. Qu'avant le soir ils auraient enfin trouvé l'Armensul, et que bientôt ils

pourraient retourner sous des cieux plus cléments. Tout le monde savait que – une fois cette première mission achevée – leur prochaine destination serait Pierre-Levée. On en parlait

beaucoup, comme l'on parlait aussi des Compagnons et des Bons Hommes qui, sans doute, les rejoindraient là-bas. Mais surtout, Hélène avait promis que les gens seraient logés à

l'intérieur même du palais des Ducs. C'était une perspective qui les faisait tous rêver et qui les motivait.

Ainsi, impatients, ils se remirent en route sans même prendre le temps d'éteindre le grand feu. L'hiver s'en chargerait bien vite. Le long des grandes cordes, ils marchèrent en file, en

restant près les uns des autres dans l'espoir futile de se tenir un peu chaud.

Au fur et à mesure que l'après-midi avançait, la tempête se faisait de plus en plus terrible. Il devenait impossible de marcher normalement. Le vent les repoussait et les pieds

s'enfonçaient dans une neige sans cesse plus profonde.

– Bohem ! appela Hélène en remontant vers la tête du convoi.

Mais il ne l'entendait pas. La duchesse essaya de marcher plus

vite encore. Elle faillit tomber plusieurs fois. Deux de ses gardes vinrent lui prêter main-forte.

– Bohem ! Attendez !

Elle aperçut enfin devant elle la silhouette obstinée du louvetier. À l'autre bout de la corde, tête baissée, il semblait traîner le convoi tout entier derrière lui.

– Bohem ! hurla-t-elle encore.

Le jeune homme se retourna et porta une main au-dessus de ses yeux pour se protéger de la neige.

– Bohem, on ne peut pas continuer comme ça. Regardez ! Les enfants ne vont jamais tenir le coup !

Le louvetier était essoufflé. Il dévisageait la reine, d'un air désemparé.

– Nous sommes si proches, Hélène ! balbutia-t-il en grimaçant.

Il avait peine à reprendre sa respiration.

– Bohem, c'est de la folie ! Ces gens vont mourir de froid.

Les enfants, les femmes… Ils n'en peuvent plus, et cela va être de pis en pis.

Il acquiesça. Oui, bien sûr, elle avait raison. Cela devenait de plus en plus dangereux. Et les morts inexpliquées étaient déjà bien assez nombreuses pour ne pas risquer en plus de

laisser quelques personnes périr par le froid. Il ne se le pardonnerait jamais.

– Bien. Alors faites demi-tour, Hélène. Emmenez-les, et retournez à la forêt. Je continuerai seul.

La reine poussa un soupir. La solution ne lui plaisait guère, mais elle savait qu'il n'y en avait pas d'autre. Jamais Bohem n'abandonnerait. Elle-même ne souhaitait qu'une chose.

Retrouver Vivienne.

– Je vais avec vous, Bohem.

– Non ! Les gens refuseront de faire demi-tour si vous ne les accompagnez pas. C'est le seul moyen de les convaincre.

Hélène sut aussitôt qu'il avait raison et qu'il était inutile d'insister.

– Alors prenez un de mes gardes avec vous.

– Non, vraiment, Hélène. Je préfère y aller seul. Marcher à mon rythme sans me sentir responsable de quelqu'un d'autre.

– Ah ça, c'est hors de question ! intervint Mjolln, qui les avait rejoints. Je viens avec toi, ahum !

Bohem leva les yeux au ciel. Il aurait dû se douter que le nain allait exiger de l'accompagner. Mais après tout, partir avec Mjolln n'était peut-être pas une mauvaise idée. Il avait

quelques connaissances en matière de médecine qu'il avait apprises sur l'île de Gaelia. Cela pourrait être utile quand ils retrouveraient Vivienne.

– C'est entendu, Mjolln. Hélène, emmenez tous les autres à la forêt où nous étions hier. Nous vous y retrouverons. Mais surtout, prenez soin de Lœva. Elle voudra venir avec moi,

mais vous devez l'en empêcher.

– Bien sûr ! cria la reine.

– Promettez-moi de vous occuper d'elle ! insista le louvetier.

– Je la garderai comme si c'était ma propre fille, promit la reine.

Bohem la remercia d'un signe de tête. L'appréhension se lisait dans ses yeux, mais une certaine

impatience aussi. Il était pressé de se remettre en route. Il fit un signe au nain, et ils

reprirent leur pénible marche.

Lœva arriva quelques instants plus tard, et elle vit les deux silhouettes disparaître dans le rideau épais de la neige. Elle écarquilla les yeux, consternée.

– Que font-ils, Hélène ?

Mais la jeune fille avait déjà deviné.

La reine la prit par les épaules et la serra contre elle.

*

* *

Il fallut un peu plus d'une semaine aux Compagnons de Burdigale pour rejoindre la cité de Nabomar dans le froid d'un hiver sans pareil. Malgré la mort qui chaque jour emportait

quelques-uns de leurs frères, il régnait dans la troupe une ambiance chaleureuse. On chantait beaucoup, pour se donner du courage sans doute, et l'on se plaisait à retrouver les routes du

Tour de Gallica, que presque tout le monde, ici, avait commencé, ou même fini, pour certains. On discutait, on partageait son savoir, on expliquait ses travaux… Et puis on parlait de

Bohem, surtout. Des changements profonds qu'occasionnait son arrivée, et de ceux qui, sans doute, risquaient de se produire dans les prochains jours. La plupart des Compagnons

étaient enthousiastes, bien sûr, mais beaucoup étaient inquiets, aussi. Enfin, on évoquait parfois le conflit qui était en train de naître avec l'Église. Cela dérangeait de nombreux jeunes

Compagnons qui désiraient rester de bons chrétiens et craignaient grandement les décrets envisagés par le pape. Qu'allaient-ils devenir, si l'on excommuniait les artisans du Devoir ? Et

que diraient leurs parents ?

Fidélité, lui, profita du voyage pour raconter à Trinité tout ce qui s'était passé depuis sa rencontre avec Bohem.

– J'ai l'impression de t'avoir remplacé auprès de Bohem, avait-il expliqué. D'avoir repris le flambeau. Gautier et toi aviez décidé de lui porter secours. Je ne vous connaissais pas,

mais j'ai décidé de faire confiance à votre jugement de Compagnons. Quand j'ai vu Bohem dans l'embarras, à Sarlac, j'ai essayé de le tirer de ce mauvais pas. Depuis… je le suis

partout.

– Ce n'est pas uniquement pour lui, n'est-ce pas ? avait répondu Trinité.

– Que veux-tu dire ? Non, bien sûr, c'est surtout pour ses idées…

Le tailleur de pierre avait souri.

– Non. Je veux dire : il y a une fille là-dessous.

La Rochelle avait haussé les épaules.

– Pas vraiment. Elle est avec Bohem, maintenant.

Trinité avait hoché la tête, puis ils avaient changé de sujet. Les deux jeunes hommes nouèrent rapidement de solides liens d'amitié, ce qui contraria Fidélité, car chaque matin il se

réveillait en sursaut et, paniqué, il cherchait Trinité du regard pour s'assurer que la nuit ne l'avait pas emporté. Souvent il se demandait si la mort, là-bas, n'avait pas frappé l'un de ses

êtres chers. Mjolln ? Hélène ? La petite Lœva ? Ou pourquoi pas Bohem ? L'un d'eux était peut-être déjà mort, pensait-il. Et il ne l'apprendrait que bien plus tard. S'il survivait lui-

même… Contrairement aux jeunes Compagnons qui, visiblement, parvenaient à oublier cette menace continue, il ne se passait pas une journée sans que Fidélité ne soit sujet à des

crises d'angoisse, nourries par la certitude que la mort, inéluctablement, allait encore s'abattre sur eux.

C'est au milieu du huitième jour, donc, qu'ils arrivèrent en vue des remparts enneigés de Nabomar. Nombreux étaient ceux qui avaient déjà visité la célèbre cité des hérétiques, mais

elle offrait à présent un visage bien triste et désolé, ruinée par les attaques successives des soldats du pape et du roi de Gallica.

Depuis la colline où ils s'étaient arrêtés, on apercevait les dégâts qu'avait subis la ville. De nombreux bâtiments étaient entièrement détruits, et partout on voyait les réparations

hâtives auxquelles devaient se livrer les habitants eux-mêmes. En hauteur, on distinguait toutefois la silhouette majestueuse du palais des Archevêques, intact. Il semblait défier la cité

de sa hauteur divine.

Il fut décidé qu'une délégation de cinq Compagnons, présidée par Fidélité, allait entrer dans la ville pour rencontrer les Bons Hommes, pendant qu'ici l'on installerait un campement.

Le séjour risquait de durer quelques jours, peut-être même plus si l'on décidait de participer à la reconstruction de Nabomar.

Ainsi, un peu avant le soir, La Rochelle salua ses amis et partit avec quatre hommes vers la porte principale de la cité des hérétiques. Il espérait qu'il pourrait revoir Bernard de

Laroche, l'homme avec lequel il avait longuement voyagé à la recherche de Vivienne, lorsque Bohem était parti pour Lutès. Ils s'étaient beaucoup rapprochés, pendant ces longues

journées de marche. Fidélité avait parlé du Devoir et Bernard de la foi des Bons Hommes. Ils s'étaient écoutés mutuellement avec beaucoup de respect et d'intérêt, curieux de découvrir

un univers qui leur était si étranger.

En entrant dans la cité fortifiée, La Rochelle se rappela l'accent si caractéristique de son ami. C'était un accent plus prononcé encore que celui de Bohem, tout en rondeur et en

chanson.

Les cinq Compagnons passèrent sous la grande porte et remontèrent vers le centre de la ville. Leur habit n'attira que quelques regards : on avait l'habitude, ici, de voir passer les

Enfants de la Veuve, qui avaient construit les plus beaux bâtiments de Nabomar. Mais on sentait tout de même une tension qui régnait partout. On devinait les rancœurs et les

amertumes, les divisions qui animaient les différentes communautés. La blessure était profonde, elle marquerait pour longtemps cette si belle région.

Fidélité poussa de nombreux soupirs en voyant toutes les maisons qui étaient tombées, certaines vieilles de plusieurs siècles ! Partout on voyait encore les traces de plusieurs

incendies. Des familles entières s'activaient pour reconstruire leur logement et, sans doute, retrouver enfin un toit. La peine et la douleur se lisaient sur presque tous les visages, mais la

volonté aussi. Cette volonté – il s'en souvenait bien – qu'il avait lue dans les yeux de Bernard de Laroche, quand celui-ci était venu rencontrer Bohem pour demander son secours.

Ils marchaient de plus en plus lentement, effarés par ce spectacle de désolation. Ils auraient voulu s'arrêter et prêter main-forte à ces pauvres gens. Ici, porter des pierres, là, donner un

conseil sur la façon de les poser, préparer le torchis, porter les poutres… L'un des quatre Compagnons qui suivaient Fidélité lui tapa sur l'épaule.

– Nous allons aider ces gens, n'est-ce pas ?

– Nous allons aider ces gens, n'est-ce pas ?

– Oui, bien sûr, répondit La Rochelle en lui adressant un clin d'œil amical.

Ils arrivèrent bientôt devant la tour du Nord. Le quartier était particulièrement endommagé. Fidélité

en déduisit qu'il avait probablement été au cœur de l'attaque. La tour elle-même

était détruite. Des pierres et des décombres jonchaient encore le sol ici et là. Des hommes de tout âge participaient à sa reconstruction. Ce n'était pas de vrais ouvriers, mais de simples

habitants de la ville sans doute, des commerçants, des artisans, qui se débrouillaient pour redonner vie à l'édifice.

Fidélité s'arrêta devant les ruines de la tour et regarda les gens qui y travaillaient. Il se dit qu'ils ne pouvaient être que des Bons Hommes. Ils n'avaient pas de vêtements particuliers,

mais son instinct lui disait qu'ils étaient membres d'une même communauté. Quelque chose dans leur façon de se parler, de se regarder. Il se souvenait que Bernard avait évoqué cette

tour, qu'il lui avait raconté comment elle avait brûlé sous ses yeux, le jour où sa fille et son épouse avaient été tuées par la Milice du Christ…

Le Compagnon se présenta au pied d'un échafaudage de fortune et s'adressa à un homme qui tirait sur une corde pour faire monter une pierre vers le haut de la construction.

– Bonjour, dit-il en inclinant la tête.

L'homme se retourna.

– Bonjour à vous, monsieur, répondit-il d'un ton aimable.

Fidélité hésita un instant. Était-il prudent de prononcer le nom de Bernard de Laroche, comme ça, en pleine rue ? Celui-ci était peut-être encore recherché par les autorités. Pourtant, il

n'y avait pas la moindre trace de la Milice ou de la Garde royale dans la ville. L'une et l'autre avaient bien mieux à faire à l'autre bout du pays, sans doute. Il estima qu'il y avait peu

de risques.

– Je cherche Bernard de Laroche…

L'homme fronça les sourcils.

– Et qui le demande ?

– Fidélité La Rochelle, honnête Compagnon.

Aussitôt, le visage de l'homme s'illumina.

– Vous êtes La Rochelle ? demanda-t-il en lâchant la corde derrière lui.

Fidélité rattrapa celle-ci rapidement avant que le poids qu'elle retenait plus haut ne s'écroule à terre.

– Oui, dit-il en souriant. C'est moi. Mais vous feriez mieux de tenir cette corde !

L'homme saisit le bout que le Compagnon lui tendait.

– Oui, bien sûr ! Oh ! Fidélité ! Le seigneur de Laroche va être si content de vous voir ! Il ne s'attend sûrement pas à votre visite !

– Et où est-il ?

– Eh bien, il est… à la prédication, répondit l'homme à voix basse en vérifiant que personne n'entendait.

– Et où est-ce ? demanda Fidélité.

L'homme s'approcha de lui et lui chuchota à l'oreille. Il lui expliqua comment se rendre dans la cave d'une petite maison de Nabomar, l'un des multiples lieux où les Bons Hommes

se retrouvaient en cachette pour leurs cérémonies religieuses.

– Merci, monsieur, j'y vais de ce pas.

– Eh bien, bonne chance, monsieur. Croyez que nous sommes honorés de votre présence.

Fidélité eut un sourire étonné, il salua l'homme et fit signe aux quatre Compagnons de le suivre. Derrière lui, il entendit l'homme expliquer fièrement à ses compères à qui il venait

de parler.

Ils remontèrent quelques ruelles et se rendirent au lieu indiqué, en essayant de ne pas trop attirer l'attention. Ils entrèrent dans une petite cour cachée derrière une porte cochère, et

descendirent un étroit escalier de pierre.

En bas, ils tombèrent sur une porte fermée. On entendait les voix de plusieurs hommes de l'autre côté. Fidélité frappa discrètement. Il y eut un moment de silence, puis des pas

approchèrent.

– Qui va là ?

– Fidélité La Rochelle, annonça le forgeron. Je suis venu…

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase. La porte s'ouvrit brusquement, et il découvrit dans la pénombre le visage sidéré de Bernard de Laroche.

Le Bon Homme le saisit à l'épaule et l'embrassa chaleureusement.

– Fidélité ! Mais que fais-tu ici ?

– Bonjour Bernard ! Nous sommes venus vous prêter main-forte et vous conduire à Pierre-Levée, expliqua le Compagnon.

– *Nous* ? Tu veux dire que Bohem est ici ?

– Non. Mais je suis venu avec quelque trois cents Compagnons, Bernard.

– Trois cents ! s'exclama le Bon Homme, enchanté.

– Oui. J'ai entendu dire que vous aviez besoin d'aide. Et puis, Bohem nous attend à Pierre-Levée…

– C'est… C'est formidable, mon ami ! C'est formidable. Entrez ! Nous étions sur le point de finir, justement ! Vous serez mieux à l'intérieur.

Ils entrèrent tous les cinq dans la petite cave obscure, et Bernard referma la porte derrière eux.

Il y avait là une petite dizaine de personnes, des hommes exclusivement, et sur les murs des étagères remplies de livres.

Fidélité fit les présentations. Les Bons Hommes semblaient heureux de rencontrer le Compagnon, mais légèrement intimidés.

– Bernard, dit-il d'un air grave, je vois que votre ville et votre communauté ont été durement touchées. Plus durement encore que je ne l'avais imaginé…

– Oui, mon ami. Nombre de nos amis sont morts, les familles sont déchirées, nous parvenons à peine à subvenir aux besoins de tous les orphelins que les assauts répétés de la

Milice ont laissés derrière eux. Je… Je sais que j'ai promis à Bohem de le rejoindre à Pierre-Levée, mais chaque matin, je n'arrive pas à me résoudre à quitter Nabomar. Il reste tant à

faire !

– Je comprends, mon ami, je comprends. Et Bohem comprendrait aussi. Tu n'as pas à te justifier. Chacun se défend comme il peut. Toutefois, je crois que nous pouvons trouver une

solution. Bohem, il me semble, a besoin de réunir le plus possible de communautés différentes à Pierre-Levée. Et il serait dommage que vous n'y soyez pas représentés. Comme je te

l'ai dit, je suis venu avec trois cents Compagnons. Ce sont les meilleurs ouvriers de Gallica, tu peux me croire.

– Je n'en doute pas.

– Je te propose que pour chaque Bon Homme qui décidera de partir à Pierre-Levée, l'un des Compagnons ici présents le remplace, pour participer à la reconstruction de Nabomar.

– Tu ferais ça ? s'exclama Bernard enthousiaste.

– Bien sûr. Les Compagnons répareront la ville bien mieux et beaucoup plus vite que vous, mon ami.

Bernard jeta un coup d'œil ravi aux Bons Hommes qui étaient dans la cave avec lui, puis il réfléchit un instant.

– Ce serait formidable !

– De cette façon, tu pourras aller voir Bohem l'esprit tranquille.

– Soit. Alors, je mènerai un groupe de trente Bons Hommes à Pierre-Levée.

– Parfait, Bernard ! Trente Compagnons prendront leur place ici, pendant que nous irons ensemble dans la capitale du Pierevain.

– Merci, La Rochelle. Merci. Les habitants de Nabomar vous seront à jamais reconnaissants. Et qui plus est, je suis impatient de reprendre la route avec toi !

– Moi aussi, mon ami. Moi aussi.

Les deux hommes s'embrassèrent à nouveau. Ils discutèrent encore de longs moments à l'abri de cette petite cave, puis ils partirent, chacun de son côté. Il y avait encore beaucoup à

faire avant de se remettre en route pour le palais des Ducs de Pierre-Levée.

*

* *

Bohem et Mjolln marchaient l'un à côté de l'autre. Le vent soufflait si fort à présent qu'ils avaient l'impression d'avancer contre un mur. Emmitouflés dans d'épaisses couches de

laine couvertes de neige, ils ressemblaient à deux monstres blancs bravant les éléments.

Le froid pénétrant leur brûlait les joues. Leurs oreilles, leurs mains et leurs pieds étaient gelés, leurs lèvres gercées.

Un pas après l'autre, cherchant continuellement l'équilibre, ils évoluaient avec une lenteur grandissante. L'hiver était un ennemi contre lequel ils livraient un véritable duel.

Je n'abandonnerai pas, Lailoken ! Je n'abandonnerai pas.

Soudain, Bohem vit que Mjolln n'arrivait plus à le suivre. Chaque fois que le louvetier faisait deux pas, le nain parvenait à peine à en faire un. Bohem attendit son ami et l'attrapa

par le coude pour l'aider à avancer. Mais Mjolln souffrait de plus en plus. À chaque enjambée, il

semblait sur le point de s'écrouler.

Et alors Bohem se dit qu'ils ne s'en sortiraient jamais. Ils arrivaient, à bout de forces, au cœur de la tempête, et il se demandait si cela se terminerait un jour. Il se vit, là, ne pouvant

plus avancer, et tombant dans la neige. Il imagina leur deux corps allongés, immobiles, gelés, ensevelis. Il imagina son sang qui se transformait en glace, sa peau qui devenait une fine

couche de verre.

Si je dois mourir, que ce soit au pied de l'Armensul !

Bohem serra les dents et reprit courage. Malgré le vacarme de la tempête, il entendait la voix des Brumes. De plus en plus forte. Il savait qu'ils n'étaient plus très loin. Il ne pouvait

pas abandonner maintenant !

À cet instant, Mjolln perdit vraiment l'équilibre et s'écroula par terre. Bohem le rattrapa aussitôt et l'aida à se relever.

– Courage, monsieur Abbac !

– Ahum. Je n'en peux plus, Bohem ! Mes jambes, ça, sont trop courtes pour marcher dans cette neige, oui ! Je… Je suis désolé.

Bohem regarda son ami. Il n'avait plus la moindre force. Il avait le souffle court, son torse était secoué de soubresauts comme celui d'un animal blessé.

Je ne peux pas le laisser derrière moi.

Bohem hésita, puis il attrapa Mjolln par les hanches et le souleva au-dessus de sa tête pour le poser sur ses épaules.

– Qu'est-ce que tu fais ! hurla le nain en attrapant la tête de Bohem pour ne pas tomber en arrière.

– Agrippe-toi, Mjolln ! Nous allons trouver l'Armensul. Ensemble !

Jamais il n'aurait imaginé que le nain pût être aussi lourd. La tempête rendait la chose encore plus difficile. Mais il avait fait un premier pas. Puis un deuxième. Et le louvetier se

remit à marcher, portant son ami sur ses épaules, les deux mains agrippées sur les genoux du nain. Chaque effort lui tirait un grognement de rage et de douleur.

Je dois penser à Vivienne !

Il avait de plus en plus de mal à dégager ses pieds de la couche de neige. Il devait donner de grands coups de hanches pour se libérer du sol et enjamber cet océan de coton.

Bientôt, il ne sentit plus ses membres, et sa vue se brouilla. Il lui semblait être dans un rêve, ou dans le monde de Djar, peut-être. Tout tournait autour de lui.

Des tourbillons de cristaux scintillants enveloppaient son visage. Il n'était plus sûr de vraiment marcher. Était-il encore debout ? Mjolln était-il toujours sur ses épaules ? Il avait

l'impression d'être porté par la tempête, peut-être même de voler.

Je deviens fou. C'est le froid. Je dois me ressaisir.

Bohem souffla plusieurs fois, secoua la tête, puis il essaya de faire un nouveau pas. Mais ses membres ne répondaient plus. Il était comme paralysé.

Le jeune homme poussa un cri de colère et de désespoir. Il ne pouvait plus avancer.

Je dois me battre ! Me battre contre la tempête !

Il se rendit compte alors que la voix des Brumes s'était tue dans sa tête. Il n'entendait plus rien. Même plus le bruit des énormes bourrasques de vent. Seulement les battements

sourds de son cœur. Si violents ! Ils résonnaient comme de grands coups de tambour au cœur d'une vallée immense.

Et ils ralentissaient.

Il leva les mains vers ses épaules et attrapa les jambes de Mjolln. Il les serra entre ses doigts. Mais aucune réaction. Le nain, sans doute, avait perdu connaissance.

Me battre contre la tempête.

Alors, tout au fond de son âme, Bohem chercha le chemin du monde de Djar. La petite route étroite qui reliait son esprit à la contrée des rêves. Là où il faisait chaud. Il sonda,

tendu, tous les recoins de sa conscience, à la recherche de la plus petite ouverture, du moindre rayon de soleil. Mais aucune réaction. Tout était mort, gelé.

Je ne peux pas abandonner Je veux revoir Vivienne.

Survivre. Se battre, lutter contre la tornade. Oui, il devait y avoir un moyen : il était le fils de la Terre. Il devait pouvoir repousser la neige comme il avait écarté les arbres de la forêt

de Roazhon. Mais il lui restait si peu de forces ! Il *devait* essayer.

Bohem se concentra à nouveau. Il tenta d'oublier la peur, le froid, le poids sur ses épaules, le vent glacial sur son visage. Il plongea à l'intérieur de lui-même. Ce n'était pas Djar

qu'il devait trouver, c'était la Terre. Son lien secret avec la Terre. Remonter le fil qui le reliait aux

éléments, et se battre.

Il sentit soudain les ténèbres l'envahir. Et, au cœur de l'immensité, il vit la lumière d'une faible flamme. Si lointaine, si fragile ! Il tenta de l'approcher, ou de la ramener, elle, vers

lui. La flamme vacilla. *Doucement ! Ne pas l'éteindre* /Il essaya encore. Elle vibrait à chaque battement de son cœur, prête à s'étouffer et à disparaître à jamais. Il fallait qu'il arrête,

qu'il fasse taire ces pulsations sourdes. Alors il se tourna vers elles, il se tourna vers son cœur pour lui ordonner de s'apaiser. Puis de mourir, complètement.

Son cœur, lentement, s'arrêta. Et son esprit se mit à flotter dans l'océan des ombres. Il vola vers la flamme avec la douceur d'une rivière. Il tendit la main, ouvrit ses doigts

suppliants. Et il posa sa paume, là, juste au-dessus.

Il y eut un grand choc. Une explosion de lumière.

Puis plus rien.

– Majesté ! Nous avons surpris cet homme qui tentait d'entrer dans notre campement.

La neige avait cessé de tomber. Tout était blanc. C'était un matin calme, baigné de quelques rares rayons de soleil. Emmer avait fait soigner la blessure à sa jambe. Il releva la tête

pour voir le prisonnier qu'on lui amenait. Et quand il vit son visage, il n'en crut pas ses yeux.

C'était Pieter le Vénérable, abbé de Cerly. L'une des plus grandes personnalités de l'Église. Un protégé du pape, et l'une des éminences grises de Livain VII le Jeune.

– Lâchez-le ! ordonna-t-il d'un ton sec en se levant. Pieter, que faites-vous ici ?

Le vieil homme avait le visage tordu de douleur. Le dos courbé, il respirait fort.

– Je suis venu vous parler, Capigesne.

– Si vous êtes venu me demander de cesser cette guerre, c'est parfaitement inutile, abbé !

– Accordez-moi quelques instants, Emmer. Pouvons-nous parler tranquillement ?

Le roi de Brittia soupira. Et si c'était un piège ? Non. Ce n'était pas le genre d'un homme d'Église comme celui-ci, aussi corrompu qu'il fût. Une manipulation politique, tout au

plus. De toute façon, Emmer avait du temps. Le général Chroce ne reviendrait pas avant quelques jours avec les renforts. Alors pourquoi ne pas écouter ce vieil abbé ? Il pourrait peut-

être lui apprendre des choses sur la situation de Livain.

– Bien. Suivez-moi, Pieter.

Les deux hommes partirent s'installer face à face à la table qu'on avait construite dans la tente du roi. Celui-ci demanda à ses gardes qu'on ne le dérange pas.

– Je vous écoute, Pieter.

Le vieil homme inspira profondément. Son dos le faisait tant souffrir !

– Emmer, je ne suis pas venu pour juger vos motifs ni même la raison de cette guerre. Quelles que soient vos allégations, elles ne me regardent pas, et bien que je sois attristé par

cette querelle, je suis un homme d'Église, pas un homme d'État.

– Je ne savais pas qu'il y avait une différence.

L'abbé ne releva pas l'ironie.

– Si je viens vous parler, ce n'est donc pas pour des raisons politiques, mais bien pour une cause qui concerne la chrétienté. Vous êtes chrétien, Emmer ?

– Quelle question ! s'offusqua le roi de Brittia.

– Alors, si vous l'êtes, vous ne serez pas insensible à ce que j'ai à vous dire.

Le roi haussa les sourcils. La conversation l'ennuyait déjà.

– Savez-vous qui est Bohem ? demanda Pieter d'une voix soudain plus grave.

Le roi écarquilla les yeux.

– Encore celui-là !

– Majesté, savez-vous qui il est *vraiment ?*

– Oui. Il est le fils d'Aléa Cathfad, qui fut jadis reine de Gaelia, pays voisin du mien. Mais sa lignée ne peut plus revendiquer le trône, si c'est ce qui vous inquiète. En Gaelia, les

rois sont élus, à présent. Le véritable pouvoir est entre les mains de la Chambre des communes. Et c'est O'Connor qui…

– Non, Majesté, ce n'est pas ce qui m'inquiète. Je ne crois pas que Bohem soit intéressé par le trône de Gaelia. Je crois que ses desseins sont bien plus vastes que cela.

– Allons ! Ce n'est qu'un enfant prétentieux, abbé. Il a su s'attirer la sympathie de mon épouse, et il joue les trouble-fête en agitant le peuple de Quienne, principalement les

Compagnons et les Bons Hommes…

– Il est bien plus qu'un enfant prétentieux, Majesté. Savez-vous que ce jeune homme s'est d'abord fait remarquer en marchant dans les flammes ?

– Oui, j'ai entendu dire cela.

– Savez-vous qu'il a ensuite fait preuve de pouvoirs surnaturels qui lui permettaient notamment de communiquer avec les Brumes, ces créatures du démon ?

– Ces rumeurs aussi me sont parvenues, oui. Mais quelle importance ? Les Brumes ont complètement disparu, aujourd'hui…

– Elles pourraient revenir. Bohem les a conduites en lieu sûr. C'est peut-être pour les rappeler plus tard… le moment venu.

– Qu'essayez-vous de me dire, Pieter ?

– Vous n'êtes pas sans savoir que le pays tout entier est touché par une étrange série de morts inexpliquées ?

Le roi hocha la tête.

– Et vous ne vous demandez pas ce que signifient ces morts ?

– Une maladie, sans doute…

– Emmer ! Vous n'êtes pas sérieux ! Une maladie ? Qui toucherait le pays tout entier, et qui tuerait sans prévenir, sans symptômes ?

– Pourquoi pas ? C'est peut-être une nouvelle forme de peste…

– Allons, Emmer ! Vous le faites exprès ! Ne voyez-vous pas le rapport entre tout cela ? Ce jeune homme, surgi de nulle part, né – selon la légende – d'une druidesse, et dont la

venue est accompagnée de phénomènes étranges, puis de la mort de milliers de personnes ?

Le roi pencha la tête, incrédule.

– Ne me dites pas que vous prenez Bohem pour le diable en personne ? s'exclama-t-il en souriant.

– Avez-vous une meilleure explication ?

Emmer resta bouche bée. Il n'arrivait pas à croire que l'abbé de Cerly puisse être sérieux.

– Pieter, malgré le respect que je dois à votre âge et à votre rang, vous vous égarez !

– Je suis parfaitement sérieux, Majesté. Et Livain pense comme moi.

– Le contraire m'eût étonné.

– Tout ce qui se passe depuis cet été était écrit dans la Bible. Bohem a accompli son premier méfait le jour de la Saint-Jean, au solstice d'été. Nous voici maintenant au solstice

d'hiver, Emmer. Ne voyez-vous pas tous les signes ? Avez-vous déjà vu pareil hiver ?

Avez-vous déjà entendu parler de tant de morts ? Ne voyez-vous pas ces gens qui, déjà, suivent Bohem dans tout le pays, prêts à mourir pour lui ?

– Ce que je vois, Pieter, c'est que vous êtes prêt à inventer n'importe quoi pour me convaincre de cesser les combats. C'est Livain qui a eu cette idée, n'est-ce pas ?

– Non, Majesté. Comme vous, il a d'abord refusé de me croire. Mais aujourd'hui, l'avenir de Livain n'a plus pour moi la moindre importance, car je suis convaincu que la venue de

Bohem annonce la fin des temps. Vous me prenez pour un fou ? Alors expliquez-moi seulement d'où il tient ses pouvoirs…

– Sa mère avait reçu l'enseignement des druides de Gaelia, Pieter. Ces illuminés pratiquaient tout un tas de rites magiques… Il aura hérité de ces étranges pouvoirs. Cela fait

– Sa mère avait reçu l'enseignement des druides de Gaelia, Pieter. Ces illuminés pratiquaient tout un tas de rites magiques… Il aura hérité de ces étranges pouvoirs. Cela fait

certainement de lui un hérétique, mais il n'a pas l'envergure d'un ange de l'enfer, mon pauvre Pieter…

– Ne me parlez pas ainsi, Emmer ! s'emporta le vieil homme. Vous oubliez que je suis abbé de Cerly, sous la protection directe de Sa Sainteté Nicolas IV !

– Je n'oublie rien du tout, Pieter ! Et je n'oublie particulièrement pas que le pape a envoyé contre moi la Milice du Christ, par deux fois. À Pierre-Levée, d'abord, et maintenant, ici !

Il semble plus intéressé par ma défaite que par le sort de votre démon. En revanche, vous oubliez, vous, peut-être, que vous vous adressez à un roi !

– Demain, il n'y aura plus de roi, plus de pape, plus rien du monde que nous connaissons, Emmer ! Si Bohem parvient à ses fins, viendra alors le royaume des Ténèbres.

– Ne soyez pas si dramatique ! se moqua Emmer.

– Les temps le sont.

– Vous divaguez, Pieter, et en outre, vous m'agacez.

Le roi se leva et se dirigea vers la porte de la tente.

– Capigesne ! Je vous en conjure ! Réfléchissez ! Il n'y a pas d'autre explication !

Emmer souleva le drap tendu devant lui et adressa un regard méprisant à l'abbé de Cerly.

– Bohem est l'Antéchrist, Majesté.

Le roi eut un ricanement désemparé.

– Gardes ! cria-t-il. Emmenez ce vieux fou ! Attachez-le et bâillonnez-le, je ne veux plus entendre sa voix !

*

* *

Le néant l'avait aspiré totalement. Il n'était plus qu'esprit. Ce devait être la saveur insipide de la mort. Le grand rien. C'était presque agréable, réconfortant.

– Bohem ! Regarde !

La voix résonna dans le gouffre obscur où flottait la conscience de Bohem.

– Regarde !

Il essaya de s'accrocher à cette voix. C'était comme si là-haut, soudain, une petite porte s'était ouverte et avait laissé passer un rayon de lumière.

Lentement, Bohem remonta vers elle. Il s'éleva au-dessus du vide comme un corps remonte à la surface d'un océan.

– Bohem ! Regarde !

Le louvetier revint doucement à lui. Il ouvrit les yeux et fut ébloui par une intense lumière. Il les referma aussitôt. Il attendit, secoua la tête et inspira profondément.

Il sentit alors une main amicale se poser sur son épaule. Il essaya à nouveau d'ouvrir les yeux, le plus délicatement possible. La lumière était toujours aussi intense, mais il

commençait à voir.

À genoux, tête baissée, il aperçut d'abord ses mains ensanglantées. Elles trempaient dans une neige fondue, rosie par son propre sang. Il tourna la tête et vit les pieds de Mjolln sur

sa droite. Son ami était vivant. C'était sa voix, bien sûr, qui l'avait ramené.

Il laissa encore ses yeux s'accoutumer à la lumière, puis il se redressa lentement. Et alors il découvrit le spectacle incroyable qui s'offrait à eux.

C'était comme si la tempête avait ouvert une grande bulle, une grande réserve paisible en son sein. Il

n'y avait plus une once de vent et le soleil, à nouveau, brillait haut dans le ciel.

Ses rayons illuminaient la plaine enneigée. Les cristaux scintillaient sur la grande surface lisse. Et au centre, tout au centre, se dressait, imposant, le frêne solitaire. L'Armensul.

Vivienne.

Le tronc immense déployait ses branches dénudées comme autant de bras suppliants. Il était noir, noir comme du charbon. À sa base, il était éventré. On apercevait les petites

marches d'un escalier qui grimpait à l'intérieur de l'arbre.

Mais surtout, surtout, Bohem vit, comme en rêve, le pauvre corps de Vivienne, suspendu au cœur de l'arbre par de longues lianes séchées. Les bras en croix, les pieds liés, la tête

abandonnée dans le vide, elle semblait déjà morte, comme une proie suffoquée dans la toile géante d'une araignée. Son corps était presque aussi blanc que la neige. Ses cheveux blonds

tombaient le long de son visage comme des larmes de glace, figés par le froid.

Bohem poussa un cri de rage et d'horreur.

Il se leva d'un bond et, oubliant la douleur, il se mit à courir, de toutes ses forces. Sans quitter des yeux le corps immobile de Vivienne, il traversa la longue plaine enneigée à la

vitesse d'un fauve.

Quand il fut au pied de l'arbre, il sauta vers la plus basse branche, l'agrippa à pleines mains et se hissa au-dessus. Il grimpa, agile, jusqu'à la hauteur de Vivienne, puis il prit la tête

de la jeune femme dans ses mains. Elle avait les paupières closes et son corps était gelé.

– Vivienne ! hurla-t-il.

Mais elle ne bougeait pas. Les larmes envahirent les yeux du louvetier. Il les essuya d'un revers de manche, puis détacha lentement les lianes qui emprisonnaient Vivienne. Il vit

alors que certaines avaient pénétré sous sa peau. De fines petites branches s'étaient glissées dans ses poignets et ses chevilles, comme des veines de bois. Il les arracha une à une,

comme on arrache les racines des mauvaises herbes qui infestent la terre. Il prit Vivienne par la taille, puis il ôta ses derniers liens. La jeune femme tomba dans ses bras comme un fruit

mort. Elle était aussi légère qu'une enfant. Elle avait perdu tant de poids !

Il recula précautionneusement sur sa branche et amena le corps de Vivienne sur ses cuisses. Il passa délicatement sa paume sur les joues livides de la jeune femme, puis il aperçut

Mjolln, en dessous de lui.

– Descends-la, Bohem, je vais t'aider.

Le nain tendait les bras vers lui. Le louvetier resta un instant assis sur sa branche, la poitrine soulevée de sanglots, puis il se laissa glisser jusqu'à ce que son pied s'appuie sur une

saillie du tronc d'arbre. Lentement, il fit descendre le corps de Vivienne en la tenant par les poignets, et quand il fut certain que Mjolln pourrait la retenir, il la laissa tomber dans les

bras de son ami.

Bohem sauta de l'arbre et vint s'agenouiller près du corps de celle qu'il aimait.

– Elle respire, murmura le nain juste à côté de lui, un sourire aux lèvres. Elle respire, Bohem. Laisse-moi m'occuper d'elle.

Chapitre 6

RENAISSANCES

Le Marcheur de Djar errait encore, seul, sur les rives de ce monde infini. Il marchait depuis la nuit des temps, peut-être, prisonnier d'une question qu'il ne comprenait pas. Il

avait tourné mille fois autour de ce lac immense, la tête baissée sous la gueule d'une Brume, les épaules résignées. Il était l'homme sans âge, le Sauvage, celui qui voit le passé et

l'avenir, qui se tient, la tête double, à la porte des saisons.

Soudain, Lailoken sentit une douleur violente à ses poignets, comme des coups de couteau qui lui lacéraient la peau. Il poussa un cri de souffrance, se laissa tomber sur les genoux

et leva les mains devant ses yeux.

Du sang coulait de ses veines et glissait sur ses bras comme des rivières de lave rouge. Il regarda longtemps ces gouttes écarlates, consterné. Que se passait-il ? Quel mal s'était

emparé de lui ?

Il sentit l'affliction, le détachement d'une âme lointaine. Comme une sœur qu'on lui eût enlevée. Puis il comprit. L'image de l'Armensul lui revint comme un éclair à l'esprit. Il vit

le frêne, ses lianes découpées, qui pendaient dans le vide, et la sève qui coulait, goutte à goutte, sur le voile blanc de la neige.

Bohem a enlevé Vivienne. Il a versé le sang de l'Armensul.

Le Sauvage ferma les yeux. Il marchait depuis si longtemps ! Il en avait presque oublié Bohem. Il en avait presque oublié qu'il y avait un monde en dehors de celui-là, en dehors de

Djar Et surtout, il avait oublié pourquoi il était là.

Il fut pris d'un élan de rage.

Tuer Bohem. Je dois tuer Bohem, avant de mourir moi-même. Il a mis fin au règne du Saîman, il a coupé les veines de l'Armensul, et il m'a banni, moi, Suileone-gelt.

Le Sauvage se retourna et posa sur Djar un regard nouveau. Le regard d'un prisonnier qui avait décidé ; soudain, qu'il était temps de s'évader.

Non, il n'y avait pas d'issue. Non, il n'y avait pas de réponse, pas de vie après le Saîman, il en était sûr à présent. Il avait cru, d'abord, que Bohem avait peut-être raison. Qu'il

pourrait trouver une nouvelle voie, ici, dans la quiétude et l'errance. Un moyen de sortir du cycle de jadis pour entrer dans un monde nouveau. Mais non. Il le savait à présent. Il n'y

avait pas de troisième voie. Il n'y avait que la mort, la fin, la délivrance du temps. La sienne et celle du Samildanach.

Bohem et lui étaient les derniers enfants du Saîman.

Mais s'il fallait mourir, qu'il puisse au moins punir celui qui avait tout gâché. Oui. Il se souvenait à présent. Il s'était écarté de son chemin, de son devoir. Il devait tuer Bohem.

Merlin retourna vers le grand lac qui hantait ses marches dans le monde de Djar. Il s'assit sur un petit banc de pierre. Et là, le regard perdu dans les reflets étincelants, il se

souvint de cette scène étrange, ce seul moment de poésie qui avait su un jour l'émouvoir. Il se rappela cette jeune femme si belle qu'il avait vue courir, un bébé dans les bras, et qui

était morte mille fois sous ses yeux. Pourquoi ne l'avait-il pas sauvée ? Pourquoi avait-il refusé cette main tendue du destin ?

C'était trop tard aujourd'hui. Tout était fini. Tout était perdu.

Et seule la mort de Bohem pourrait abréger cette longue souffrance.

*

* *

Ce fut Lœva qui les vit la première.

Depuis le matin elle attendait, perchée sur une des branches d'un vieux pin, à scruter l'horizon dans

l'espoir de voir enfin celui qui était devenu son frère. Malgré l'insistance

d'Hélène, elle n'était même pas descendue pour manger. « Je n'ai pas faim ! – avait-elle menti.

La neige avait cessé de tomber. Ils s'étaient installés à la lisière de la grande forêt morte, là où les arbres dénudés faisaient encore un abri et où l'on pouvait trouver tout le bois

nécessaire pour faire des feux, des cabanes et tous les ustensiles dont on avait besoin pour vivre là quelques jours. Les enfants avaient pu se reposer et l'on avait soigné les nombreuses

nécessaire pour faire des feux, des cabanes et tous les ustensiles dont on avait besoin pour vivre là quelques jours. Les enfants avaient pu se reposer et l'on avait soigné les nombreuses

plaies dues à la tempête. Les louvetiers recommençaient à chasser et la reine, pour masquer son angoisse, organisait la vie du camp. Il n'y avait qu'à attendre. Attendre et espérer.

Mais au début de la soirée, alors que le soleil avait amorcé sa chute au bout de l'horizon, alors qu'elle commençait à sentir la douleur de l'ankylose dans ses petites jambes, Lœva

avait enfin aperçu deux silhouettes, peut-être trois, sortir des brouillards opaques du lointain. Elle s'était aussitôt mise debout sur la branche, impatiente, et elle avait attendu d'être

sûre. Quand elle vit se dessiner la forme si particulière d'une cornemuse sur le dos du plus petit des deux marcheurs, pleine de joie, elle s'écria :

– Les voilà !

Lœva descendit de l'arbre à toute vitesse et courut tout droit vers eux, les poings serrés. Ses pieds s'enfonçaient dans la poudreuse et soulevaient des nuages de neige. À mi-course,

elle vit que Bohem portait une jeune femme dans ses bras. Vivienne. D'où elle était, Lœva ne put dire si elle était morte ou vivante. Elle courut de plus belle, le cœur battant. Quand

elle arriva, essoufflée, devant ses deux amis, elle avait les yeux emplis de larmes.

– Vivienne ? demanda-t-elle, mais sa question avait un sens bien plus profond.

Bohem hocha la tête en souriant.

– Tout va bien, Lœva. Elle est vivante.

La jeune fille ne put retenir un rire franc et soulagé. Le rire d'une enfant troublée, entremêlé de petits sanglots discrets.

– Nous nous sommes tellement inquiétés ! s'écria-t-elle en sautant finalement dans les bras de Mjolln.

Le nain faillit tomber à la renverse. Il se mit à rire lui aussi.

– Ahum ! Oh la ! Petite voleuse ! Doucement ! Ça, je n'ai plus vingt ans, non, tu sais !

Lœva embrassa longuement le vieux barde, puis elle recula pour mieux regarder ses deux amis. La peau des deux hommes était brûlée, boursouflée. Leurs lèvres écorchées étaient

striées de croûtes de sang. Leurs mains étaient couvertes de plaies multiples. Ils avaient le teint blanc et les yeux cernés. Mais ils souriaient tous les deux. Ils étaient vivants !

La jeune fille, impatiente, les guida vers le camp en jetant de rapides coups d'œil à Vivienne, immobile dans les bras de Bohem. Elle avait l'air si fragile ! Mais elle était aussi belle

qu'elle l'avait imaginée. Peut-être même plus.

À mi-chemin, ils virent arriver Hélène de Quienne, les bras croisés sur sa poitrine, le visage pétri d'angoisse. La duchesse, en voyant Vivienne, accéléra le pas. Elle s'arrêta devant

eux et, voyant le visage si blanc de sa nièce, elle porta les mains à sa bouche d'un air horrifié.

– Nous allons la soigner, duchesse, la rassura Mjolln en lui prenant la main.

La reine lui rendit son geste amical et lui adressa un regard plein de gratitude.

– Venez, dit-elle, nous avons fait une cabane où nous pourrons la coucher. Dépêchons-nous.

Ils marchèrent tous ensemble jusqu'au camp, à l'orée de la forêt. Tout le monde, louvetiers, gardes d'Hélène, habitants de Gallica – plus de trois cents voyageurs, déjà -, était

rassemblé là. Ils étaient impatients de voir les rescapés de la tempête et, surtout, cette jeune femme dont on avait tant parlé. Vivienne de Châtellerault. Mais ils restèrent silencieux,

devinant sans doute que les trois arrivants avaient besoin de calme et de repos. Ils s'écartèrent progressivement en murmurant des paroles amicales et en adressant à Mjolln et Bohem

des sourires de bienvenue.

Le soir était tombé, on installa rapidement Vivienne dans la grande cabane que les louvetiers avaient construite pour elle. Bohem, à bout de forces, s'écroula peu après. Mais Mjolln,

lui, malgré la fatigue, passa une grande partie de la soirée à soigner la jeune femme. Il demanda à Lœva et Hélène de lui préparer quelques décoctions avec des ingrédients qu'il sortait

un à un de son sac. Il fit boire à Vivienne des breuvages étranges, la pansa, lui prodigua de nombreux soins jusqu'à ce que lui-même ne put plus rester debout, et alors il alla dormir

près de Bohem, à quelques pas de là.

Hélène et Lœva, quant à elles, passèrent la nuit à veiller la jeune femme, l'une près de l'autre. Elles

lui épongeaient le front de temps en temps, remettaient la couverture sur ses

épaules quand celle-ci avait glissé.

– Votre nièce est très belle, Majesté, chuchota Lœva au beau milieu de la nuit.

La duchesse sourit et prit la main de la jeune fille.

– Elle est aussi d'un merveilleux tempérament, tu verras. Je suis sûre que vous allez très bien vous entendre, toutes les deux.

Lœva acquiesça.

– J'espère que nous aurons le temps de nous connaître. Avec tout ce qui nous reste à faire et si peu de temps…

– Vous aurez toute la vie, Lœva.

– Peut-être, répondit la jeune fille avec un air grave.

Hélène soupira. Les temps étaient tellement injustes de plonger ces enfants si tôt dans de si grands tourments !

– Tu ne veux pas dormir, maintenant ?

– Non. Je voudrais la voir se réveiller, chuchota Lœva en haussant les épaules.

– Moi aussi ! avoua la duchesse en lui adressant un clin d'œil.

Alors, elles restèrent ainsi, côte à côte, toute la nuit. Elles échangeaient parfois quelques paroles complices, du bout des lèvres, puis au petit matin leurs vœux furent exaucés :

Vivienne ouvrit les yeux dans la lueur des premiers rayons de soleil.

*

* *

Le général Chroce arriva au sommet de la colline des Cendres avec un jour d'avance. Il dirigeait une colonne de trois cents soldats, portant les bannières d'Andesie et de Turan.

Le jeune roi de Brittia les vit arriver de loin avec satisfaction. Ces nouveaux hommes venaient compléter les quatre cents fantassins arrivés deux jours plus tôt en renfort de Pierre-

Levée. Cela faisait maintenant une armée importante. Une nouvelle chance de détrôner Livain.

Il s'approcha de l'entrée du camp, les mains croisées derrière le dos, et attendit la tête du convoi.

Quelques instants plus tard, le général arriva devant lui et immobilisa son cheval. Il salua Emmer Capigesne et fit signe aux hommes derrière lui de s'arrêter aussi.

– Majesté ! dit-il en inclinant respectueusement la tête.

– Je vous félicite, général ! l'accueillit le roi en souriant. Je savais pouvoir compter sur vous. Grâce à vous, je pense que nous sommes plus nombreux à présent que dans le camp

adverse !

– Je suis à votre service, Emmer. Mais cela ne nous assurera pas forcément la victoire. Les soldats de Livain ont sans doute mieux préparé leur défense, cette fois-ci. Et ils ont la

Milice du Christ pour les conseiller.

– Certes. Et ce Grégoire de Berva semble être un sérieux adversaire.

– C'est un fin stratège, Majesté.

– Vous le connaissez ?

– De réputation. Il est certes plus jeune et moins expérimenté que ne l'était Dumont Desbardes, mais il est plus sage et plus prévoyant. Et surtout, on dit que sa foi est si profonde

que cela le rend particulièrement redoutable…

– Je me battrai contre lui, général, et cette fois-ci, je ne me laisserai pas surprendre.

L'officier acquiesça. Il admirait le courage et la détermination de son roi, qui – contrairement à beaucoup de souverains – prenait toujours part aux combats parmi ses hommes et leur

communiquait ainsi sa bravoure légendaire.

– Général, installez vos hommes et retrouvez-moi rapidement dans ma tente, nous devons préparer notre assaut au plus vite. Je veux que nous attaquions dès ce soir.

– Dès ce soir ? s'étonna l'officier. Mais les hommes et les chevaux sont fatigués ! Nous avons fait un long voyage.

– Plus le temps passe, plus Livain peut préparer sa défense. En outre, l'obscurité donne l'avantage aux assaillants. Il reste quelques heures avant la nuit noire, dites à vos hommes de

se reposer en attendant nos ordres.

Chroce acquiesça et fit avancer son cheval. La longue cohorte se remit en route et prit place dans le campement parmi les chevaliers et les fantassins de Pierre-Levée.

Chacun trouva rapidement sa place, les soldats se répartirent selon leur corps d'armée, et le général put rapidement rejoindre Emmer Capigesne, comme il l'avait promis.

En deux heures, les deux hommes établirent un plan d'attaque, en tenant compte de ce qu'ils avaient découvert lors du premier assaut. L'impatience se lisait dans le regard du roi. Et

ce n'était plus seulement l'envie de vaincre Livain pour s'emparer du trône de Gallica ; mais c'était aussi un désir profond de se mesurer une seconde fois au nouveau Grand-Maître de

la Milice.

Le général Chroce espérait seulement que ce désir de vengeance n'allait pas fausser le jugement de son roi. Un bon stratège ne doit pas se laisser influencer par la passion, mais par la

raison seulement… Il se garda bien toutefois d'en faire part au souverain.

Ainsi, un peu avant minuit, les troupes d'Emmer prirent position autour du campement de Livain, suivant la stratégie établie par les deux assaillants. Cette fois-ci le plan d'attaque,

quoique reposant toujours sur deux fronts, était sensiblement différent.

Les fantassins de Pierre-Levée, à la demande du roi, avaient préparé une intrusion surprise à laquelle Livain et Grégoire de Berva ne s'attendaient sûrement pas. Ils avaient construit

de longues passerelles de bois pour enjamber la rivière et attaquer par le flanc est du campement, qui n'était probablement pas défendu. L'ennemi n'avait sans doute pas envisagé qu'il

puisse être attaqué par la voie fluviale, et ses défenses devaient être concentrées aux trois autres points cardinaux.

Emmer avait à nouveau pris le commandement du flanc ouest, où la bataille serait la plus rude, parce que frontale, et le général Chroce, lui, dirigerait le flanc est, donnant l'assaut

quelques instants après le début des hostilités pour que l'effet de surprise soit plus efficace.

Le général avait emmené ses hommes vers le sud où ils avaient traversé la rivière, puis ils étaient remontés à la hauteur du campement par l'autre rive, sans faire de bruit.

Ils étaient tapis dans l'ombre, maintenant, attendant le moment opportun pour leur attaque surprise.

Le général Chroce se frotta les mains pour se réchauffer un peu. L'eau de la rivière était si froide ! Et la neige, partout, faisait un tapis glacial.

La nuit étoilée colorait le sol d'un bleu suave. Il frissonna. Son souffle projetait dans l'air des petits nuages de buée éphémères. Pour la première fois de sa vie, il éprouvait une

certaine appréhension. Une hésitation, même. Il se demandait si cette bataille serait la dernière.

Jamais il n'aurait osé l'avouer à son roi, mais il commençait à douter de la pertinence de

ces combats. Neuf soldats étaient morts, durant leur voyage, foudroyés par ce mal étrange qui n'avait pas de nom. Si cela continuait, il n'en resterait bientôt plus un seul. Et alors, à

quoi aurait servi cette guerre ? Ne se trompaient-ils pas d'ennemi ?

Le général Chroce ferma les yeux et poussa un soupir. Que lui arrivait-il ? Il ne devait pas penser à cela ! C'était indigne d'un homme de son rang ! Allons, il n'était pas là pour se

poser ce genre de questions, mais pour assurer la victoire de son roi ! Emmer, sûrement, avait pensé à tout cela. Il s'en occuperait sans doute une fois la guerre finie.

Si elle finissait un jour…

À cet instant, une flèche enflammée fut tirée dans le ciel pour donner le signal de l'attaque, et le général oublia aussitôt ses scrupules. Il fit signe à ses hommes de patienter. De

l'autre côté de la rivière, la bataille s'engagea rapidement, et elle fut plus violente encore, et bien plus meurtrière.

l'autre côté de la rivière, la bataille s'engagea rapidement, et elle fut plus violente encore, et bien plus meurtrière.

*

* *

C'était le matin du jour de Noël.

Vivienne ne parvint pas à parler de toute la matinée. Elle était si faible et sa gorge était si sèche qu'elle n'en trouva pas la force. Mais elle adressa quelques sourires à ses amis qui

venaient la voir et tint longuement la main de Bohem, avant de plonger à nouveau dans un sommeil profond.

Mjolln et Bohem, de leur côté, en profitèrent pour se reposer eux aussi. Leur expédition au cœur de la tempête leur avait enlevé beaucoup de force, et la joie d'avoir retrouvé Vivienne

avait fait soudain chuter la tension qui les animait depuis plusieurs semaines.

Au milieu de l'après-midi, Vivienne se réveilla une seconde fois. Mjolln lui fit boire quelque infusion de son cru, et la jeune femme parvint à prononcer ses premières paroles.

C'étaient des mots confus, perdus, de reconnaissance et d'inquiétude à la fois.

Hélène essaya de la rassurer et lui demanda de se ménager, mais Bohem décida de l'aider à

comprendre ce qu'elle faisait là. Il voyait la peur dans ses yeux et se refusait à la laisser

dans l'ignorance. Il lui raconta donc succinctement ce qui s'était passé, combien de temps elle avait passé prisonnière de l'Armensul, et comment il l'avait retrouvée.

– C'est grâce à toi, Vivienne, grâce à toi. Tu m'as appelé dans le monde de Djar. Je ne te quitterai plus, maintenant.

La jeune femme sourit.

– Je… Je ne me souviens de rien, balbutia Vivienne, le regard inquiet.

Bohem lui caressa délicatement le front.

– Tout se mélange dans ma tête. Je ne sais plus ce qui est souvenir et ce qui est rêve.

– C'est normal, Vivienne, tu es restée longtemps inconsciente. Mais c'est fini à présent…

– Il y a… Il y a tout de même une chose, je crois…

Bohem continua de caresser le front de Vivienne avec son pouce, pour l'apaiser, la rassurer.

– Il y a cette chose, Bohem. Cette chose dont je crois me souvenir. Oui…

– Ne te fatigue pas, Vivienne. Tu me raconteras plus tard…

– J'ai… Je ne saurais pas t'expliquer. C'est étrange. Mais je le vois clairement. Un poème. Oui, c'est ça, je me souviens. Je crois que j'ai inventé un poème, Bohem. Tous ces jours,

dans l'Armensul. J'ai inventé ces vers, un à un. Ce sont eux qui m'ont maintenue vivante, je crois. Un long poème. C'est tellement étrange…

– Shhh… Repose-toi, Vivienne. Repose-toi.

La jeune femme acquiesça. Elle serra encore une fois la main de son amant, puis elle s'endormit à nouveau.

Bohem resta longtemps auprès d'elle, à regarder ses yeux clos, sa bouche entrouverte, son petit corps qui se soulevait au rythme d'une respiration paisible. Il avait tant attendu ces

moments qu'il n'arrivait pas à croire qu'elle était enfin là ! Il se mit à genoux pour poser sa tête auprès d'elle et la regarder de plus près encore. Son visage avait repris des couleurs.

Elle était plus belle encore que dans son souvenir !

Bohem frissonna. Son cœur battait si fort ! Ce n'était pas une image, pas une métaphore. Non ! Son cœur battait à tout rompre, comme après une longue course. Il avait l'impression

d’être suspendu au-dessus d’un précipice, plongé dans un perpétuel vertige. Le vertige d’un amour si fort, si authentique.

Il soupira. Cet amour était trop fort pour qu’on le laisse s’éteindre dans l’agonie du monde. Il ne fallait pas que cela s’arrête. Jamais ! Il devait trouver la solution, le passage vers la

vie, le renouveau. Il fallait offrir à leurs cœurs la paix d’un monde vivant. La mort n’était plus possible ! Gallica, les hommes, la terre, tout devait être sauvé ! Avec ou sans Lailoken,

avec ou sans les Tuathanns, il devait trouver la troisième voie, celle de la guérison ou de la renaissance.

Bohem déposa un tendre baiser sur le front de Vivienne et se leva sans faire de bruit. Il sortit de la tente et partit chercher Hélène, Mjolln et Lœva. Il leur demanda de venir avec lui à

l'écart. Il avait le visage sévère, et ses mains tremblaient légèrement.

– Mes amis, nous allons devoir décider de ce que nous faisons maintenant. Le temps presse, nous ne pouvons laisser mourir tous ces gens. De nombreuses personnes nous attendent

à Pierre-Levée. Toutefois, je ne voudrais pas empêcher Vivienne de se rétablir en l'emmenant dès maintenant sur les routes de Gallica ! Mjolln, qu'en penses-tu ?

– Tada, ça, elle guérit vite, Bohem. Mais je crois qu'une journée, oui, une journée de plus sera encore nécessaire. Et puis, ahum, il faudra lui faire un brancard, ça, oui, pour la

porter. Nous devrions y arriver, oui. Laissons-lui encore demain, ça, pour se reposer.

– Hélène ?

La duchesse hésita. Elle regardait Bohem qui ne parvenait pas à masquer son inquiétude, son impatience.

– Eh bien, le barde a raison. Peut-être y verrons-nous plus clair demain soir. Si vraiment elle va mieux, alors oui, nous pourrons nous mettre en route. Comme vous, Bohem, je sais

que le temps presse, et, croyez-moi, je suis impatiente – peut-être plus que vous – de retourner à Pierre-Levée. Je n'ai plus de nouvelles de mon époux depuis plusieurs semaines, quant

à mes sujets, ils doivent penser que je les ai abandonnés. Et ils n'auraient pas vraiment tort. Ma place est auprès d'eux. Mais la santé de ma nièce est plus importante que tout cela.

Bohem soupira.

– À nos yeux, oui. À mes yeux plus que tout. Mais pour le reste du monde ? Nous ne pouvons nous éterniser ici…

– Mjolln a raison, intervint Lœva. Attendons au moins une journée de plus.

Bohem sourit. Ses amis savaient qu'il ne souhaitait rien d'autre que laisser Vivienne se reposer. Et ils essayaient de lui faire croire que la décision venait d'eux, pour lui éviter d'en

porter le poids.

– Bien, dit-il en se levant. Alors nous en reparlerons demain soir.

– Entendu, répondit la duchesse de Quienne. À présent, allons aider tous ces gens à préparer la fête de ce soir.

– La fête ? demanda Bohem en fronçant les sourcils.

– C'est Noël aujourd'hui, Bohem ! s'exclama Lœva le visage illuminé.

– Ah oui, c'est vrai. Noël…

– Ahum, c'est le solstice d'hiver, chez nous, intervint le barde. Je connais des chansons pour l'occasion, oui !

Bohem acquiesça.

– Je n'en doute pas ! Je ne sais pas si je resterai longtemps avec vous, car Vivienne aura besoin de moi, mais cela nous fera à tous du bien de nous détendre un peu. Allons-y, je vous

suis…

*

* *

Pieter le Vénérable avait essayé vainement d'enlever les liens qui retenaient ses mains attachées dans son dos. La corde lui déchirait la peau. Il était trop vieux, trop fatigué, et il

comprit qu'il ne pourrait pas se libérer seul.

Le vieil homme enrageait. Dehors, dans la nuit, il avait entendu partir les soldats d'Emmer vers le campement de Livain. La guerre allait reprendre. Non seulement il avait échoué,

mais en plus il avait été fait prisonnier comme un vulgaire espion. Jamais on ne lui avait autant manqué de respect !

Il aurait pu tuer Emmer, s'il l'avait eu devant lui ! Mais il fallait trouver le moyen de partir. C'était tout ce qui comptait, pour le moment. Partir, et rejoindre le pape pour le prévenir

de sa découverte. Lui faire part de ce qu'il avait compris sur Bohem. Il n'y avait plus de temps à perdre ! L'Église devait réagir au plus vite, avant qu'il ne soit trop tard ! Avant que

Bohem ne mette fin au règne de Dieu ! Car il en était sûr à présent. Tout concordait. Tout ce qui était annoncé dans les Écritures !

Oui. S'enfuir ! Maintenant ! Il fallait s'enfuir !

Pieter commença à s'agiter et à mugir sous son bâillon. Le soldat qui le gardait lui posa une main sur l'épaule.

– Allons, monsieur l'abbé, tenez-vous tranquille, s'il vous plaît.

Mais Pieter s'emporta de plus belle. Il se mit à crier d'inaudibles paroles, jusqu'à ce que le soldat n'en pût plus et se décidât à lui ôter l'étoffe qu'il avait sur la bouche.

L'abbé transpirait, et son visage était d'une blancheur inquiétante.

– Je vous l'enlève, mais, par pitié, tenez-vous bien, sinon je vous remets votre bâillon !

Pieter peina à reprendre son souffle. Son dos le faisait souffrir atrocement, et il se demanda s'il était encore capable de se lever. Quand il eut retrouvé sa respiration, il se tourna vers

son gardien et lui adressa un regard plein d'une colère noire.

– Détachez-moi tout de suite, soldat !

– Allons, vous savez bien que je ne peux pas.

Le vieil homme poussa un grognement de fureur.

– Est-ce que vous savez qui je suis ? demanda-t-il d'une voix courroucée.

– Un abbé…

– Non, jeune homme. Je ne suis pas *un* abbé. Je suis l'abbé de Cerly ! Je suis abbé du plus grand ordre monacal de Gallica, vous m'entendez ?

Le soldat trépigna, mal à l'aise.

– Je vous en supplie, je sais qui vous êtes… Mais je vous ai demandé de vous tenir tranquille…

– Écoutez-moi bien, soldat ! Je suis l'un des principaux conseillers de Sa Sainteté Nicolas IV ! Vous comprenez ? Emmer a fait une grave erreur en me retenant prisonnier, et vous

vous rendez coupable du même crime !

– Je ne fais qu'obéir aux ordres… Maintenant, taisez-vous, par pitié !

Pieter secoua la tête.

– Quand le pape apprendra qu'on m'a attaché les mains dans le dos, moi, son plus fidèle ami, il vous fera excommunier, vous tout autant qu'Emmer !

Le soldat fit mine de ne pas écouter, mais Pieter savait que la menace terrifiait le jeune homme.

– Excommunier, soldat, vous comprenez ? Vous ne pourrez plus jamais entrer dans une église et ne recevrez plus jamais l'hostie ! Vous savez ce que cela signifie ?

– Certes. Mais je ne fais que mon devoir, je… Je suis un bon chrétien.

– Alors, je vous conseille de me détacher tout de suite et de me laisser partir ! Sur l'instant !

– Vous n'y pensez pas ! répliqua le soldat, médusé. Le roi me fera abattre sur-le-champ !

Pieter soupira. Il savait qu'il y avait un moyen de convaincre le soldat de le laisser partir. L'homme

semblait assez faible et impressionnable. Pour qu'Emmer le laisse là plutôt que

l'emmener sur le champ de bataille, c'est qu'il ne devait pas être un soldat des plus durs. Mais il fallait trouver l'argument décisif.

– Allons ! Faites preuve de bon sens ! Votre roi est en guerre contre Livain, mais moi, je n'ai rien à voir avec tout ça ! Tout ce que je veux, c'est partir d'ici et rejoindre le pape pour

le prévenir du mal qui ronge le pays. Vous êtes au courant, n'est-ce pas ?

Le soldat hocha la tête.

– C'est Bohem qui est responsable de tout cela. Bohem, vous m'entendez ? Cela n'a rien à voir avec cette guerre. Tout ce que je veux, c'est aller dire au pape que nous devons arrêter

Bohem avant qu'il ne soit trop tard. Je ne vous mens pas, soldat. Je le jure devant Dieu, moi, abbé de Cerly ! Je ne veux aucun mal à Emmer ! Je veux juste partir !

Le gardien se mordit les lèvres. Il aurait aimé ne pas entendre tout cela. Mais il avait tellement peur de commettre un péché ! Comment le roi avait-il pu lui demander de garder

prisonnier un homme d'Église aussi important ? Peut-être Emmer avait-il été aveuglé par la guerre. Par l'urgence. Peut-être ne s'était-il pas rendu compte de la portée de son acte… Et

si l'abbé disait vrai ? Sa théorie avait beaucoup fait parler d'elle, toute la journée, dans le campement. On avait murmuré ce mot terrifiant. Cette phrase abominable. « Et si Bohem était

vraiment l'Antéchrist ? »

– Allons, soldat, laissez-moi partir. Quel risque y a-t-il à laisser un homme de mon âge s'en aller librement ? Vous ne croyez quand même pas qu'un vieillard comme moi puisse

faire quoi que ce soit dans une affaire militaire comme celle-ci ! Je vous demande de me laisser partir. Ce n'est pas un acte de trahison, soldat, c'est un acte de chrétienté. Il *faut que*

j'aille voir le pape. Il le faut absolument !

– Je comprends, abbé, mais encore une fois, je ne fais qu'obéir aux ordres.

– Et je vous donne l'ordre, moi, de me détacher ! s'emporta Pieter en frappant le sol du pied. Un ordre qui vient directement d'un représentant de Sa Sainteté le pape. Quelle autorité

vous semble la plus grande ? Celle d'un jeune roi belliqueux, ou celle du chef suprême de toute la chrétienté ?

– Je… Je ne peux pas faire une chose pareille…

Pieter réfléchit. Il voyait bien dans les yeux du soldat qu'il avait vraiment peur, qu'il redoutait réellement d'être excommunié. Il fallait jouer sur cette peur.

– Si vous me détachez tout de suite, jeune homme, je ferai en sorte que le pape vous gracie, le jour où il découvrira cette affaire. Car, croyez-moi, que je sois libéré ou non, il la

découvrira. Et alors il excommuniera tous ceux qui ont participé de près ou de loin à mon emprisonnement. Et toute leur famille, aussi. C'est votre dernière chance, jeune homme.

Libérez-moi.

Pieter vit alors que le soldat hésitait.

– Au nom du Christ, soldat, libérez-moi !

N'y tenant plus, le soldat se leva en pestant et alla détacher l'abbé de Cerly à la hâte.

Le vieil homme se leva et frotta ses poignets endoloris.

– Je vous remercie, soldat. Donnez-moi votre nom, je ne l'oublierai pas.

Le jeune homme donna son nom à l'abbé et le regarda partir, perplexe. Mais avant qu'il n'ait eu le temps de se demander s'il ne venait pas de commettre une terrible erreur, l'abbé de

Cerly était déjà loin.

Arrivé dehors, Pieter le Vénérable prit un bâton pour s'en servir comme d'une canne et, le dos courbé, il s'éloigna lentement du camp désert pour rejoindre la vallée. Avant de partir,

il lui restait une dernière chose à faire. Une dernière carte à jouer.

On entendait d'ici la rage des combats. Le vieil homme marcha aussi vite que son dos abîmé le lui permettait. Et tout en approchant de la grande bataille, il dit une prière, car pour la

première fois, il avait vraiment peur.

*

* *

– Je dirai à Bohem que tu es resté ici, Trinité, et que c'est toi qui dirigeras la reconstruction de Nabomar.

L'ambiance était lourde, ce matin-là, aux portes de la ville fortifiée. Plusieurs Compagnons étaient morts pendant la nuit, ainsi que des habitants de la ville, des Bons Hommes.

L'hécatombe continuait, implacable, et on lisait dans tous les yeux une détresse résignée. Il n'y avait

rien à faire contre cette mort certaine. Et les pleurs ne pourraient sauver personne.

Trinité Rivenois posa une main sur l'épaule de La Rochelle.

– Dis-lui aussi que, quand nous aurons fini, j'irai diriger d'autres travaux qui… qui lui tiendront à cœur.

– Vraiment ? Où ça ? demanda La Rochelle, intrigué.

Le tailleur de pierre ouvrit un large sourire et adressa un clin d'œil à Fidélité.

– Eh bien, à Villiers-Passant, bien sûr !

Le forgeron acquiesça. Oui ! Quelle merveilleuse idée ! Rien, sans doute, ne pourrait faire davantage plaisir à leur ami Bohem que la reconstruction de son ancien village, détruit par

les Aïshans.

– Alors, bon courage, Trinité ! Que l'esprit de maître Jacques guide vos mains !

– Et bonne route à vous, mon frère ! Salue Bohem de ma part, et dis-lui d'espérer !

Les deux Compagnons s'embrassèrent, puis Fidélité se mit à genoux et posa son sac à terre. Derrière lui, la foule des Compagnons l'imita.

Rivenois sourit. La cérémonie des partants ne se faisait d'ordinaire qu'à la porte des cayennes. Mais Fidélité voulait sans doute rendre hommage à tous ces hommes qui prenaient la

route avec lui et rendre cet instant plus solennel.

– Le travail de nos frères ici est terminé, commença Trinité d'une voix forte et claire, est-ce que quelqu'un ici a quelque chose à reprocher aux partants ?

Il se retourna vers les Compagnons qui allaient rester avec lui à Nabomar.

– Non, non, répondirent-ils en chœur.

Trinité ramassa le sac de Fidélité et le posa sur ses épaules. Puis il serra le bras de son ami.

– Honneur à maître Jacques, respect à tous les braves Compagnons ! Soyez prudents, Enfants de la Veuve. Levez-vous, fuyez les grandes routes, empruntez les sentiers !

Fidélité se releva. Il se hissa sur la pointe des pieds pour embrasser ce grand gaillard de Rivenois, puis ils se séparèrent à regret.

Le forgeron fît signe à Bernard de Laroche, et ils se mirent en route vers le nord. Plus de deux cent cinquante Compagnons et trente Bons Hommes les suivaient, et ils s'éloignèrent

lentement de la cité des hérétiques.

*

* *

Le grand cortège se mit en route à l'aube, abandonnant la forêt blanche et, au loin, l'horizon de la tempête qui cachait l'Armensul. Le ciel était plein de nuages, mais il ne neigeait

pas. C'était de bon augure pour tous ces voyageurs, car la route était encore longue.

Bohem resta toute la matinée à côté du brancard sur lequel on portait Vivienne, il lui tenait la main en marchant auprès d'elle.

La veille, comme la jeune fille avait recouvré quelques forces, il avait été décidé qu'on pourrait partir au petit matin pour Pierre-Levée. Tout le monde avait profité de cette dernière

journée de repos, d'autant plus nécessaire que la plupart avait veillé très tard le soir de Noël…

Malgré les morts qui continuaient de frapper au hasard la grande compagnie, l'humeur était bien plus légère qu'à l'aller. D'abord, Vivienne était sauve. Ensuite, les gens se

connaissaient de mieux en mieux, la fête de Noël et les épreuves partagées les avaient rapprochés. Et enfin, la perspective de rejoindre la capitale du Pierevain enchantait tout le monde.

Chacun avait une bonne raison de s'en réjouir. Les uns parce qu'ils ne connaissaient pas le palais des Ducs et qu'ils avaient toute leur vie rêver d'y séjourner un jour, les autres parce

que la ville, tout simplement, leur manquait. Hélène, elle, était impatiente de retrouver ses troubadours, ses amis, ses sujets et, surtout, d'entendre des nouvelles d'Emmer Capigesne,

son époux. Quant à Bohem, bien sûr, en plus des Bons Hommes et des Compagnons, il ne pouvait s'empêcher de penser à Artosach et aux Tuathanns, dont il sentait qu'ils détenaient

une clé de l'avenir du pays tout entier. Il était presque sûr que la raison pour laquelle les Baintreach Clanns voulaient le voir avait un rapport avec sa quête pour la survie de ces

dernières Brumes : les hommes.

– Veux-tu que je te dise mon poème, Bohem ? demanda Vivienne au milieu de la matinée.

Le louvetier lui serra la main.

– Non. Vivienne, tu le diras pour la première fois à la cour de Pierre-Levée. Que cela soit ton chef-d'œuvre, comme celui des Compagnons…

– Tu ne veux pas l'entendre avant ?

– Non. Garde-le comme un trésor précieux que tu nous délivreras devant les troubadours !

La jeune femme sourit. L'idée, bien sûr, l'enchantait.

– J'aimerais tellement que tu réalises ton rêve, Vivienne. Que tu puisses devenir troubadour !

– Il y a des choses bien plus urgentes, Bohem !

– Vraiment ? Je ne crois pas, non. Je refuse que tu sacrifies ton rêve, à présent. Tu l'as trop longtemps repoussé, par ma faute.

– Pourquoi faut-il que tu te sentes toujours responsable, Bohem ?

– Parce que je le suis. Je sais que ma cause est juste, je sais que vous me suivez tous pour de bonnes raisons, bien sûr, mais c'est toujours au prix de vos désirs à vous. Je refuse que

vous soyez contraints de payer le prix de vos rêves. C'est pour cela que j'ai demandé à Fidélité de rejoindre Burdigale où, je l'espère, il est devenu Compagnon Fini, et c'est aussi pour

cela que tu diras ton poème devant les troubadours de Pierre-Levée.

– Tu es fou, Bohem. Mais c'est une folie adorable !

Le jeune homme haussa les épaules.

Au même instant, Mjolln les rejoignit.

– Allons, ahum ! Bohem ! Ça, laisse Vivienne se reposer ! Tu vas la fatiguer, à la faire parler comme ça, oui !

Le louvetier acquiesça.

– C'est juste. Essaie de dormir, Vivienne. Le voyage te paraîtra moins long.

Mais alors que Bohem lâchait la main de la jeune fille, il vit que la tête du cortège s'était arrêtée. Intrigué, il accéléra le pas pour aller voir ce qu'il se passait.

Mais alors que Bohem lâchait la main de la jeune fille, il vit que la tête du cortège s'était arrêtée. Intrigué, il accéléra le pas pour aller voir ce qu'il se passait.

*

* *

Le général Chroce attendit d'être sûr que tous les soldats de Livain s'étaient jetés vers l'ouest contre l'assaut mené par Emmer. Quand il en fut certain, quand il constata que la

diversion avait fonctionné, il ordonna à ses hommes de jeter les passerelles pardessus le bras de la

petite rivière.

Ils n'avaient allumé aucune torche et profitaient de l'obscurité pour ne point se faire voir. La longueur et la largeur des ponts de bois avaient été savamment calculées, et ils permirent

aux soldats de traverser le fleuve rapidement, sans être repérés. Le dos courbé, sans bruit, ils s'infiltrèrent dans le campement de Livain comme des espions habiles.

Quand toute la troupe fut passée, le général donna l'ordre de mettre le feu à toutes les tentes alentour, puis de donner l'assaut à revers. Cette fois-ci, ils étaient en nombre assez grand

pour profiter du désordre qu'ils allaient semer. Emmer avait bien fait les choses.

Une à une, les tentes prirent feu, puis rapidement, les hommes du général Chroce se jetèrent dans la bataille en arrivant par l'est, là où ils n'étaient pas attendus. L'effet de surprise

fut entier, et la défense de Livain s'en trouva complètement désorganisée. Les combats se livrèrent alors à l'intérieur même du campement dans la panique et le sang.

Il n'y avait plus beaucoup de chevaliers, d'un côté comme de l'autre, et l'essentiel des mêlées se fit en corps à corps, sur le tapis glissant de la neige.

Les épées s'entrechoquèrent, les haches se croisèrent, on donna du fléau ou de la masse d'armes, on égorgea, on empala, on piétina d'un côté comme de l'autre. Les hommes criaient

pour impressionner l'ennemi et se donner du courage, « À la mort, Galliciens ! », puis leurs hurlements s'éteignaient soudain dans le néant. La mort, partout, encore. Le sang des

hommes, dans la neige, se mêlait à celui des chevaux. Les cadavres s'amoncelaient, stupides figurines. La vallée devenait le plus grand des tombeaux.

La nuit et le brouillard rendaient les combats plus durs encore. On se battait à l'aveuglette, on était assailli soudain par d'invisibles adversaires. Tout à coup, on était seul, puis

l'instant d'après, au milieu de dizaines de soldats. On encerclait, on désarçonnait, puis on tombait sur plus fort que soi. On livrait de longs duels, ou l'on tombait d'un coup. On

avançait en rangs serrés, derrière des alignements de piques, ou bien seul, sournois, se jetant par derrière, de victime en victime, en silence. On rampait sous les nappes de brume, son

arme à la main, on essayait de survivre. On donnait la mort sans réfléchir, on la trouvait sans comprendre. On était lâche, on était brave. On se battait pour un roi ou pour l'autre. On

oubliait sa dignité, ou on la retrouvait soudain, là, au pied d'un arbre, dans une dernière main tendue.

Plus de la moitié des hommes moururent dans les premiers instants du combat. Et nul ne pouvait dire quel camp allait l'emporter.

Quand le général Chroce eut tellement occis d'ennemis qu'il arriva de l'autre côté de la bataille, retrouvant les troupes de son roi, il se retourna, incrédule, et regarda, perplexe, le

sang qui couvrait son armure.

Il sut, à cet instant, qu'il ne se pardonnerait jamais cette bataille de trop. Et il partit en courant chercher la mort, la sienne ou celle de son ennemi, dans le cœur des combats.

*

* *

Bohem aperçut aussitôt le costume des soldats de Redhan V, comte de Tolsanne, et il vit que le ton entre ceux-ci et la garde d'Hélène était en train de monter. Une à une, les épées

sortaient de leur fourreau.

Il se précipita à l'avant du cortège en s'écriant :

– Soldats de Quienne ! Rangez vos armes !

Mais la garde d'Hélène refusa d'obéir. Les soldats des deux camps se défiaient, de plus en plus proches, déjà en garde.

Le louvetier vint se placer devant le capitaine d'Hélène et, d'une voix autoritaire, il s'écria :

– Officier, dites à vos hommes de baisser les armes tout de suite !

Le capitaine hésita, mais au même instant la duchesse arriva derrière Bohem.

– Obéissez, capitaine ! ordonna-t-elle, le regard furieux. L'officier s'inclina, rengaina son épée et fit signe à ses hommes de faire de même.

Bohem se retourna aussitôt vers les soldats de Tolsanne. À vue d'œil, ils devaient n'être qu'une trentaine.

– Messieurs, commença le louvetier, nous n'avons aucune intention belliqueuse, veuillez pardonner ce geste impulsif de nos soldats ! Et rangez vos armes, vous n'en aurez pas

besoin.

En face de lui, un homme à peine plus âgé que lui fit un pas en avant ; il n'avait pas rangé son arme. Il portait les insignes d'un capitaine.

– Vous êtes sur les terres du comte de Tolsanne, vassal du roi de Gallica ! Vous n'avez rien à faire ici, et surtout pas vous, madame la duchesse !

Bohem soupira. Il était étonné au fond du courage de cet homme, qui s'adressait à une troupe dix fois plus nombreuse que la sienne. Il reconnaissait bien là l'esprit des Tolsannais,

fiers et intrépides.

– Nous ne faisons que passer, capitaine, nous retournons au duché de Quienne. Allons, ne soyez pas ridicule, vous n'êtes pas en position de nous arrêter, et un combat occasionnerait

des morts inutiles d'un côté comme de l'autre…

– Nos deux pays sont en guerre, vous n'avez pas droit de passage sur ces terres.

– Nos deux pays ? s'étonna le louvetier. Mais, à quel pays pensez-vous que j'appartiens ?

– Si vous êtes avec la reine de Brittia, vos préférences ne font pas grand mystère, monsieur, d'où que vous soyez !

– Vous savez qui je suis ?

– Oui, Bohem. Et cela ne m'impressionne guère.

– Alors, si vous savez qui je suis, vous devez savoir aussi que je n'ai de préférence pour aucune terre, capitaine et que je les aime toutes. Je n'appartiens à aucune, et aucune ne nous

appartient. Nous ne sommes pas en guerre contre votre roi, et encore moins contre le comte de Tolsanne. S'il est une seule guerre que nous voulons mener, c'est celle contre les morts

soudaines qui terrassent la population du monde.

Le capitaine de Tolsanne se frotta le front du revers de sa manche.

– On dit, justement, que vous êtes responsable de ces morts !

– Si je l'étais, soldat, la mort ne terrasserait pas ces gens qui me suivent. J'ai perdu beaucoup d'amis. Nous sommes aussi victimes que vous devez l'être. Et si vous aviez quelque

bon sens, vous vous rangeriez à nos côtés.

– Nous ranger à vos côtés ? Vous plaisantez ? Nous sommes galliciens, jamais nous ne pourrions nous allier aux partisans du roi de Brittia !

– Qui parle de Brittia ? Il y a des Galliciens parmi nous, capitaine. N'ai-je pas moi-même grandi dans le comté de Tolsanne ? L'instinct de survie et le droit à la liberté n'ont pas de

nationalité, soldat. Notre envie de vivre ne dépend d'aucun roi.

– Alors, que fait la reine de Brittia à vos côtés ?

– Sans doute a-t-elle choisi le camp de la vie.

– Ce sont de bien belles paroles ! se moqua le soldat.

– Si les paroles ne vous suffisent pas et que seuls les actes comptent à vos yeux, alors vous êtes le bienvenu parmi nous. Car nous pensons à l'identique.

Le capitaine baissa sa garde et jeta un coup d'œil embarrassé à ses soldats derrière lui. Il ne savait que faire. Il n'avait aucune chance si un combat s'engageait, mais la fuite n'était pas

honorable.

– Capitaine, la crise que traverse le monde aujourd'hui dépasse les intérêts particuliers des rois et des seigneurs. Nous ne sommes plus les sujets de quiconque, mais seulement les

enfants d'une terre malade. Nous n'avons d'autre choix que de nous unir pour trouver la voie de sa guérison.

– En ce qui me concerne, répliqua le capitaine, je suis aux ordres du comte de Tolsanne. Et en tant que tel, je ne peux que m'opposer à vous.

– Et pourquoi n'iriez-vous pas plutôt porter à votre comte la nouvelle que les hommes de la Terre ont choisi de s'unir plutôt que de se diviser ?

– Les hommes de la Terre ? Vous n'êtes jamais que quelques centaines, objecta le soldat…

– Nous sommes bien plus que cela. Des milliers marchent en ce moment même vers Pierre-Levée, où nous allons nous unir contre ce mal qui fauche tous les hommes. Chaque jour,

de nouveaux disciples rejoignent notre cause. Pourquoi pas vous ? Retournez à Tolsanne, allez dire au comte qu'il est attendu à Pierre-Levée, s'il cherche lui aussi une fin heureuse à

tous ces événements. Je connais l'esprit de Redhan. Je suis sûr qu'il ne porte pas dans son cœur les raisons de la guerre que mène son roi Livain.

Le capitaine soupira. C'était sans doute pour lui la solution la plus noble. Porter ce message au comte de Tolsanne.

– Combien d'hommes avez-vous perdus ces dernières semaines, sans explication ? demanda Bohem d'une voix soudain plus douce.

– Des dizaines, avoua le capitaine.

– Alors nous sommes dans la même tourmente. Nous avons le même ennemi. Et ce n'est pas un roi, mais la mort elle-même.

Le capitaine acquiesça. On voyait dans son regard qu'il était, au fond, du même avis.

– C’est entendu, Bohem. J’irai voir le comte de Tolsanne, et je lui parlerai de Pierre-Levée. Mais je vous conseille de ne pas traîner sur les terres de Gallica. D’autres officiers seront

peut-être moins cléments que moi.

Bohem sourit. La clémence du capitaine lui eût été dictée de toute façon par le nombre. Mais il ne releva pas l’ironie et adressa un regard reconnaissant au soldat.

– Merci, capitaine. Nous filons vers le nord. J’espère vous revoir un jour à nos côtés.

Le soldat hocha la tête, puis il fit signe à ses hommes de s’écarter. La compagnie de Bohem se remit en marche. Quelques regards furent échangés entre les soldats de Tolsanne et ces

voyageurs insolites. Certains étaient emplis de méfiance et de doute, mais d’autres témoignaient une estime sensible.

*

* *

Il y eut soudain une courte pause au milieu des combats, sur le flanc ouest de la vallée des Cendres. Les soldats d’Emmer s’étaient écartés pour aller se reformer en amont et préparer,

sans doute, un nouvel assaut.

Grégoire de Berva en profita pour réunir ses hommes, et donner de nouveaux ordres aux soldats de Livain. La défense s’était éparpillée et, à présent que l’ennemi avait montré sa

stratégie, il fallait prendre de nouvelles décisions.

Mais alors que le Grand-Maître s’apprêtait à retourner vers la ligne de front, il aperçut dans l’ombre la silhouette d’un vieil homme qui sortait du bois.

– Grégoire ! s’écria l’homme en avançant, appuyé sur un grand bâton.

Le chevalier de Berva n’en crut pas ses yeux ! Pieter le Vénérable ! Que faisait ici le vieil abbé ? Il s’approcha de lui et ôta son heaume, incrédule.

Le chevalier de Berva n’en crut pas ses yeux ! Pieter le Vénérable ! Que faisait ici le vieil abbé ? Il s’approcha de lui et ôta son heaume, incrédule.

– Vous êtes fou, Pieter ! Allez tout de suite vous réfugier dans une tente ! Nous sommes en pleine bataille !

Le vieil homme s’arrêta, le souffle court. Il semblait bien mal en point. Mais il leva finalement la tête vers le Milicien.

– Grégoire, par la grâce de Dieu, quittez ce champ de morts inutiles ! Nous devons abandonner cette guerre stupide et rejoindre le Saint-Père !

– Vous perdez la raison, Pieter ! La vie de Livain est en danger. Nous sommes là pour le protéger !

– La vie de Livain n'a plus la moindre importance, Grégoire ! Cette guerre est insensée ! Et la Milice n'a rien à y faire. Si c'est la chrétienté que vous voulez défendre, alors vous

vous trompez d'ennemi. Notre ennemi est Bohem, et nous devons prévenir le pape au plus vite !

Le Grand-Maître secoua la tête, stupéfait.

– Vous êtes fou, Pieter ! Maintenant, laissez-moi, vous allez me faire perdre la bataille !

– C'est celle contre Bohem que nous devons gagner !

– Pieter, ne restez pas ici. Allez vous mettre à l'abri. Nous parlerons de cela quand la guerre sera finie.

Grégoire de Berva enfila son heaume, jeta un dernier regard au vieil abbé et rejoignit ses hommes au galop.

Pieter le Vénérable, les bras ballants, fit quelques pas en arrière, désemparé. Il était donc seul. Seul contre Bohem. La raison avait définitivement abandonné les gens de Gallica.

Soudain, il se heurta à un homme derrière lui. L'abbé sursauta et se retourna. Un Milicien se tenait là, immobile, sous sa longue cape blanche.

– Que voulez-vous ? lança l'abbé, irascible. Laissez-moi passer, je ne veux pas retourner dans ce camp.

Le Milicien saisit le bras de Pieter.

– J'ai entendu ce que vous avez expliqué à Livain VII, abbé. J'ai entendu ce que vous pensez de Bohem. Et nous sommes plusieurs à penser que vous avez raison.

Pieter écarquilla les yeux.

– Vous… Vous me croyez ?

– Votre explication, aussi terrifiante soit-elle, est la plus rationnelle. Bohem est notre véritable ennemi. Nous devons faire quelque chose.

– Mais… et Berva ?

– Il ne voit pas comme nous. C'est son droit.

– C’est votre supérieur ! Il refuse que la Milice vienne avec moi.

– La crise est trop profonde pour se plier aux ordres d’un seul homme, Pieter. C’est à Dieu que nous devons notre lame. C’est pour la défense du monde chrétien que nous avons

promis de nous battre.

– Alors vous acceptez de me suivre ?

– Oui. Nous ne sommes que cinq, abbé. Cinq braves Miliciens. C’est peu, mais cela suffira, je l’espère, pour vous escorter jusqu’au pape. Il doit être prévenu.

Le visage de l’abbé de Cerly s’illumina. Enfin ! Enfin, quelqu’un acceptait de le croire ! Il n’était donc pas fou !

– Alors, partons, dit-il. Partons tout de suite avant que la folie de ce combat ne reprenne !

Le Milicien acquiesça. Quelques instants plus tard, ils étaient en route vers le sud, abandonnant derrière eux la guerre des deux rois et les centaines de cadavres qui s’amoncelaient

déjà dans la plaine enneigée.

*

* *

Je nage dans une rivière du monde de Djar. L’eau est chaude, lourde. C’est doux et apaisant. Mon âme ; elle aussi, a besoin de repos. Il nous reste tant à faire !

Je traverse ce lac immense et je rejoins la berge. Mes pieds s’enfoncent dans l’herbe fraîche. Je m’allonge et laisse le soleil sécher ma peau. Je fais corps avec la terre. Je laisse

mes pensées s’évader. Je reste là, longtemps, profitant de la quiétude. J’en avais oublié la saveur. L’ai-je un jour vraiment connue ? Jamais je n’aurais imaginé avoir autant besoin

de calme. Moi qui cherche toujours l’action. Moi qui veux toujours avancer. Fuir, peut-être ? Au fond, quel est le sentiment qui m’anime vraiment ? Est-ce l’amour des hommes ou la

peur d’être confronté à ma solitude ?

Un peu des deux, peut-être.

Je me sens bien, ici, seul. À présent, j’essaie de ne plus penser. De ne pas écouter le temps qui passe et de chercher le vide.

Je m’assoupis sans doute ; si vraiment l’on peut parler de sommeil dans le monde de Djar… Le temps n’a pas vraiment de sens, ici. Est-ce que je dors ? Longtemps ?

Lentement, je reviens à moi. Je me lève. Je regarde mes habits. J'ai le torse nu, les jambes couvertes, les bras peints de bleu. Je suis tuathann.

Je comprends ce que cela signifie. Artosach me cherche. Il ne doit pas être loin. Il a quelque chose à me dire, certainement. Cela me fait plaisir. J'aime le voir. J'ai l'impression

qu'il est un fil intemporel qui me relie à la mère que je n'ai jamais connue.

Je marche. Je cherche ce cousin secret dans le monde de Djar. La plaine s'étend à perte de vue. Elle est l'image de ma sérénité.

Je longe le grand lac. Puis je le vois, assis là, qui m'attend près de l'eau.

– Que la Terre te reconnaisse, Bohem, ainsi que tous les tiens.

Je lui réponds. Il apprécie le respect que je voue à sa culture, à ses manières. Je sens qu'il me fait confiance désormais. Peut-être plus que je ne me fais confiance moi-même.

– Bohem, j'ai parlé au conseil des Baintreach Clanns. Ils comprennent l'urgence à laquelle tu es confronté. Ils savent que le temps t'est compté. Les choses s'accélèrent.

– Elles m'échappent.

– Ce n'est pas dans les habitudes du conseil de quitter Gaelia. D'ordinaire ses membres reçoivent chez eux ; car c'est la coutume. Mais, après une longue réflexion, ils ont accepté

de venir vers toi, Bohem, caria situation est exceptionnelle.

– Je suis reconnaissant, Artosach. Ce geste me touche. Il dit le bon sens et la générosité de ton peuple.

– C'est aussi le tien, Liberté.

– Alors le conseil viendra à Pierre-Levée ?

Il sourit.

– Non, certainement pas chez les hommes ! Le conseil n'apparaît plus chez les hommes, Bohem.

– Alors où ? Ici, dans le monde de Djar ?

– Non. La Terre accueillera la rencontre. En un lieu connu seulement des Tuathanns, Bohem. Un lieu secret ; aux portes des mondes, qui est dans le cœur de la Terre. Le conseil

te rencontrera à la fontaine du bois de Mette, dans la grotte de Lucine.

– Où est-ce ?

– Je ne peux pas te le dire. Ce lieu ne se nomme pas, Bohem, il se visite. Mais je pourrai t'y emmener. Et tu ne perdras pas de temps inutilement : ce n'est pas loin de Pierre-Levée.

– Alors je te suivrai, Artosach. Je sais que j'ai beaucoup à apprendre de ton clan.

– Que la Terre nous protège, Bohem, qu'elle nous protège encore un peu !

Pour la première fois, il a l'air inquiet. Je n'aime pas ça. Lui qui semble savoir tant de choses, a-t-il conscience d'une urgence plus grande encore ? La crainte a-t-elle gagné les

Baintreach Clanns ?

Il se lève, et il me quitte. Son image s'évanouit sur l'horizon de verdure.

Je suis seul à nouveau.

Non. Pas tout à fait seul. Le Marcheur de Djar erre encore dans les couloirs des rêves.

J'ai l'impression qu'il me cherche.

Chapitre 7

BAINTREACH CLANNS

La longue marche vers Pierre-Levée dura plus d'une semaine. La compagnie de Bohem remonta le pays enneigé et ses rangs continuèrent de grossir au fur et à mesure qu'elle

traversait les villes et les villages. Ils étaient de plus en plus nombreux à rejoindre cette armée d'espoir, prêts à tout quitter pour participer à ce rêve de liberté, si bien qu'à l'arrivée,

Mjolln annonça au louvetier qu'ils étaient plus de mille. Il y avait de moins en moins de femmes et d'enfants. L'hiver était trop dur pour laisser les plus jeunes prendre la route.

Il sembla à Bohem que le nombre des morts aussi allait en s'accroissant. Dans la compagnie, mais aussi dans les villes et les campagnes. Il y avait de plus en plus de corps étendus

sur leur route. On n'avait pas toujours le temps d'enterrer tous ces morts. L'hiver gelait les cadavres accumulés aux portes des villes. Les gens se terraient dans leurs maisons. La

plupart arrêtaient de travailler. Ils attendaient, dans l'angoisse, le passage de la Grande Faucheuse. Figés dans l'instant, incapables de penser à demain. Ils se tournaient vers Dieu,

s'agglutinaient dans les églises, ou bien ils prenaient leur bâton de marche et rejoignaient Bohem.

Depuis deux jours, Vivienne avait retrouvé assez de forces pour se tenir debout, et elle avait insisté pour le faire malgré les réserves de Mjolln. Elle ne supportait plus de rester

allongée sur son brancard, et on la vit, vaillante et souriante, marcher près de Bohem.

Ils allaient, côte à côte, au milieu de la foule, se fondant parmi elle. Ils n'étaient que deux marcheurs de plus, inquiets et impatients, mais heureux d'être ensemble.

Quand cette grande procession arriva enfin en vue de Pierre-Levée, une grande tristesse se dessina sur le visage d'Hélène de Quienne. D'ici, on devinait l'ampleur des dégâts subis par

la grande cité. Les remparts étaient ouverts de trous béants en de multiples points, et certains clochers étaient en ruine, écroulés à mi-hauteur. D'autres avaient tout simplement disparu.

On apercevait le noir laissé aux murs par les nombreux incendies, et des forêts entières avaient été rasées, sans doute brûlées, ou coupées pour construire les machines de guerre.

Les yeux de la duchesse s'emplirent de larmes.

– Allons, ma tante, courage ! Les Compagnons, j'en suis sûre, nous aideront à reconstruire Pierre-Levée.

La reine de Brittia acquiesça, mais ses yeux pleurèrent encore jusqu'à ce que la compagnie fût arrivée aux portes de la ville. Toutefois, quand ils se présentèrent au pied des hauts

La reine de Brittia acquiesça, mais ses yeux pleurèrent encore jusqu'à ce que la compagnie fût arrivée aux portes de la ville. Toutefois, quand ils se présentèrent au pied des hauts

remparts, ils furent accueillis par une belle surprise.

La nouvelle de leur arrivée, depuis longtemps, s'était propagée dans toute la cité et à travers les faubourgs, si bien que la population entière de Pierre-Levée était amassée dans la rue

principale qui menait au palais et attendait, impatiente, l'entrée de la duchesse. Et quand ces gens virent enfin le visage d'Hélène, ils poussèrent des cris de joie et des acclamations qui

s'élevèrent de concert au-dessus de la ville. On jeta en l'air chapeaux, foulards, et des milliers de fleurs, on applaudit, on chanta le nom d'Hélène avec une fièvre déchaînée.

La ville était pleine de couleurs, comme un affront au ciel d'hiver. Elle rayonnait, malgré la ruine, autant qu'aux plus beaux jours de fête. On avait sorti les décorations, les

lampions, on avait bravé la grisaille, et on criait fort, plus fort que toutes les tempêtes.

La duchesse de Quienne ne put s'empêcher de rire. Personne, pas même elle, ne s'était attendu à un tel accueil. Pierre-Levée, sans doute, avait besoin de sourire à nouveau.

– Ma belle ville ! s'exclama la reine en serrant la main de sa nièce auprès d'elle. Regarde ! Elle n'a finalement pas changé ! Les murs sont tombés, certes, mais l'essentiel, lui, est

encore debout.

Vivienne acquiesça, bouleversée elle aussi. Elle donnait la main à Lœva, qui était si impressionnée qu'elle ne prononçait pas une seule parole !

Devant, Mjolln avait pris sa cornemuse et jouait de tout son cœur sur le mode de la joie. Les troubadours, qui étaient aussi dans la rue, coururent à ses côtés et plusieurs

l'accompagnèrent, qui à la vièle ou à la gigue, qui au flûtiau.

La foule en liesse se bousculait de plus en plus, si bien que la garde d'Hélène dut se ranger des deux côtés pour escorter la reine et toute la compagnie de Bohem. Au nom de la

duchesse se mêlèrent bientôt, dans les acclamations, ceux de Bohem et de Vivienne. Le public, exalté, était si nombreux qu'il remplissait toutes les rues, tous les passages qui

longeaient l'avenue principale. Il fallut à Hélène et ses invités plus d'une heure pour traverser cette chaleureuse marée humaine et arriver enfin au palais. La procession s'arrêtait à chaque

croisement de rues, ralentie par la multitude des spectateurs réjouis.

Quand ils pénétrèrent finalement dans la cour du palais des Ducs, Hélène monta aussitôt l'escalier qui menait aux remparts et resta un long moment en haut du mur à saluer la foule.

Elle pleura à nouveau, mais de joie cette fois.

Bohem, Lœva et Vivienne la regardèrent depuis la cour, touchés. La duchesse avait attendu ce moment pendant si longtemps ! Il y avait entre la ville et sa famille une véritable

histoire d'amour, qui durait depuis l'époque de son grand-père, ce duc poète dont la mémoire hantait les murs du palais. Quand Hélène redescendit enfin, le bruit des acclamations

s'apaisa au dehors, mais on faisait encore la fête dans toute la ville, et on la ferait jusqu'au soir. Pierre-Levée retrouvait dans ces célébrations sa dignité perdue.

Hélène rejoignit ses amis au centre de la grande cour, resplendissante. À cet instant, le chambellan arriva en courant.

– Madame la duchesse ! s'exclama-t-il, incrédule.

La reine l'accueillit à bras ouverts.

– Chambellan, comme je suis heureuse de vous voir !

– Oh, madame ! Il s'est passé tant de choses ! Tant de choses depuis votre départ… Et Valérien…

– Je sais, chambellan, je sais, répondit-elle le regard accablé. Cette stupide guerre lui aura coûté la

vie. Mon bon maître d'artillerie ! Et à de nombreux autres, aussi, pour défendre ma

ville ! Comme je regrette de n'avoir pas été ici…

– Oh, non ! Madame la duchesse ! Non ! Ce fut notre seule consolation ! Que vous n'assistiez pas à ce terrible spectacle !

– Vous êtes aimable, chambellan.

– Votre époux, heureusement, a su défendre la ville.

La duchesse acquiesça. Elle aurait préféré qu'Emmer empêche cette guerre, mais oui, elle lui devait au moins d'avoir défendu Pierre-Levée, au péril de sa vie.

– Dites-moi, chambellan. J'ai vu de nombreux troubadours, dans les rues. Je vois qu'ils n'ont pas déserté la ville. Mais Ventadorn, lui, est-il revenu ?

L'homme fit non de la tête. Le favori de la duchesse, qui avait quitté Pierre-Levée longtemps avant la bataille, ne reviendrait sans doute jamais ici, effrayé par les sentiments

qu'Hélène avait pour lui, et que lui-même avait pour elle.

– Merci, chambellan. Vous m'êtes si précieux ! Ce palais ne tiendrait pas sans vous…

L'homme fit une révérence. Il semblait sincèrement ému. Ses mains tremblaient, et son regard était aussi brillant que celui de la reine.

– Comme vous voyez, reprit la reine, nous sommes très nombreux ! Plus de mille, je crois. Nous avons fait un long et pénible voyage, et j'ai promis à tous ces gens de les loger ici.

Vous y arriverez, n'est-ce pas ?

– Mais bien sûr, Majesté ! Bien sûr !

Le chambellan jeta un regard à la foule en bas de la grande cour. Quelle étrange assemblée ! Louvetiers, soldats, campagnards, citadins, il y avait des hommes et des femmes de

toutes sortes. Il se garda bien de paraître inquiété par le nombre… Il trouverait bien un moyen de loger tout le monde dans les nombreuses dépendances du palais. Puis il adressa un

regard à Bohem.

– Monsieur le louvetier préfère-t-il toujours dormir dehors ? demanda-t-il d'un air gentiment moqueur.

– Je ne sais pas, répondit la duchesse en souriant, elle aussi.

– Les hommes étranges que votre époux a fait venir de Gaelia ont préféré s'installer à l'extérieur, eux aussi… Cela nous a rappelé votre passage ! ajouta-t-il pour le louvetier.

Bohem haussa les sourcils.

– Les Tuathanns ?

– Oui, monsieur, ils ont monté un camp en dehors de la ville.

Bohem hocha la tête d'un air satisfait.

– Parfait. Mais cette fois, voyez-vous, je dormirai au palais avec Vivienne…

– Vraiment ? railla Hélène en feignant la surprise. Mais que nous vaut cet honneur ?

– Je ne saurais refuser une nouvelle fois l'hospitalité de la duchesse, qui a longtemps partagé notre sort, loin de son beau palais, répondit Bohem en plaisantant. Et j'ai promis à

votre nièce de ne plus jamais la quitter.

– Mais ! Il faudrait l'épouser, avant de partager sa chambre ! répliqua la duchesse, malicieuse.

– Allons, Hélène, cela fait bien longtemps que votre nièce et moi avons transgressé les lois de la bienséance, et sans grands scrupules, je dois l'avouer…

– Alors, vous êtes ici chez vous, vous ne dépareillez pas avec la réputation du palais des Ducs ! s'exclama la duchesse, espiègle.

Le chambellan parut gêné. Il avait déjà perdu l'habitude des facéties de la reine, sans doute…

– Mais demain, reprit Bohem plus sérieusement, vous voudrez bien me conduire auprès des Tuathanns, je dois les rencontrer…

– Bien sûr, monsieur, bien sûr.

– A-t-on des nouvelles de mon époux ? demanda la duchesse.

– Majesté, il est parti avec ses chevaliers au comté de Bleizis, à la poursuite de Livain VII, et ses fantassins l'y ont rejoint quelques jours plus tard.

Hélène poussa un soupir Bohem lui serra l'épaule.

– Et Fidélité La Rochelle ? demanda-t-il à son tour. N'est-il pas revenu au palais ?

– Pas encore, monsieur.

Bohem pencha la tête. Sans doute son ami avait-il été retenu plus longtemps à Burdigale. Quant à Bernard de Laroche et aux Bons Hommes de Tolsanne, il espérait qu'ils ne

tarderaient pas, eux non plus…

– Bien, reprit la duchesse, chambellan, ne perdons plus de temps, nous avons beaucoup à faire.

Hélène se retourna vers la foule.

– Mes amis ! Soyez les bienvenus au palais des Ducs de Quienne ! Le chambellan va vous conduire au réfectoire, où l'on vous apportera à manger et où vous pourrez vous reposer en

attendant qu'on trouve à vous loger

Un murmure enthousiaste traversa la grande assemblée. Le chambellan fit signe aux gens de le suivre et ils partirent en groupe vers l'aile ouest du palais, admirant au passage la

splendeur des lieux.

La duchesse conduisit alors Vivienne, Mjolln et Bohem vers ses appartements. Ils traversèrent les jardins enneigés du palais, heureux de retrouver cet endroit où tous avaient de

délicieux souvenirs.

*

* *

Grégoire de Berva partit au galop vers les chevaliers du roi Emmer Capigesne. À travers l'ouverture de son heaume, il voyait mal les formes plongées dans l'obscurité. Mais il

reconnaissait au moins les hommes du roi de Brittia, qui portaient sur leurs surcots les couleurs de Northia. Il y avait encore plusieurs ennemis à cheval qui faisaient des dégâts parmi

les fantassins de Livain.

Le Grand-Maître de la Milice porta son épée en garde haute et baissa la tête. Il avait du mal à chasser de son esprit l'image de Pieter le Vénérable. Il était persuadé que le vieil homme

était devenu fou. Et pourtant, Livain lui-même portait crédit à ses affirmations farfelues. Et s'il avait raison ? Si Bohem était vraiment celui dont la venue annonçait la fin des temps ?

Non ! C'était complètement insensé ! Il ne devait pas se laisser déconcentrer par cette idée absurde.

Grégoire resserra son poing sur le manche de son arme, et, comme pour se reprendre, il cria la devise de la Milice du Christ : – *Non nobis domine sed nomini tuo da gloriam ! »*

Il arriva au cœur des combats et abattit son arme avec hargne sur son plus proche adversaire. La lame heurta le bouclier du chevalier. Celui-ci riposta. Grégoire esquiva le coup et

frappa à nouveau, en contre-taille. Il toucha cette fois-ci son adversaire en pleine tête. L'homme tomba de selle et, le pied accroché à l'étrier, fut traîné dans la neige par son cheval.

Le Grand-Maître se jeta aussitôt vers un nouvel ennemi. Il enchaînait les coups avec frénésie, sans y penser. Sans doute était-il plus troublé qu'il ne l'avait imaginé. Les dernières

phrases de Pieter résonnaient encore dans sa tête :

« Cette guerre est insensée ! Et la Milice n'a rien à y faire. Si c'est la chrétienté que vous voulez défendre, alors vous vous trompez d'ennemi… »

Il désarçonna un deuxième chevalier, puis un troisième. Il se rendit compte alors qu'il avait reçu un coup à l'épaule, sans l'avoir senti. Il était incapable de se souvenir à quel moment

il avait été touché. Était-ce à l'instant, ou bien plus tôt, par son précédent adversaire ? Que lui arrivait-il ? Il n'arrivait pas à se concentrer !

Il poussa un grognement à l'intérieur de son heaume et, au même instant, il aperçut Emmer, qui livrait bataille un peu plus loin.

Le Grand-Maître hésita. Devait-il l'affronter immédiatement, ou bien continuer ici, où d'autres chevaliers se battaient encore ? Non. Emmer était le seul adversaire à sa taille, sur ce

champ de bataille.

Pourquoi repousser le moment de leur rencontre ? De toute façon, l'un des deux devait mourir. Il ne voulait plus attendre.

À la gloire de Ton nom, Seigneur.

Le Milicien donna des coups de talon à son cheval qui partit au galop vers le roi de Brittia.

– Emmer !

Le roi, dont le cheval venait de piétiner deux fantassins, se retourna aussitôt.

– Berva ! Vous voilà enfin !

Les deux hommes avancèrent lentement l'un vers l'autre, retenant leurs chevaux impatients.

Cette fois-ci, Emmer, l'un de nous doit mourir. Il n'y aura pas de trêve, pas de pitié.

Grégoire souleva lentement son arme, la fît tourner une fois dans les airs et assura sa prise. L'instant d'après, ils étaient face à face. Le Grand-Maître fut le premier à attaquer. Dès

qu'il fut à distance, il envoya un agile moulinet horizontal vers la gorge d'Emmer. Le roi para du tranchant de l'épée, mais ne rendit pas le coup. Il continua de faire avancer son cheval,

le faisant tourner autour de celui de Grégoire.

Le Grand-Maître se dressa sur ses étriers, attendit une ouverture dans la garde du roi et envoya un coup vertical, mais sa lame fut déviée au dernier moment par le bouclier de son

adversaire.

Emmer se remit en garde et continua de tourner autour du Milicien.

Qu'attend-il pour attaquer ? Il me provoque. Il essaie de m'agacer.

Grégoire de Berva ne se laissa pas impressionner par l'impassibilité de son ennemi et frappa à nouveau, de taille, puis d'estoc. Encore, et encore. Mais le roi parvenait à parer chaque

coup habilement, comme s'il lisait dans les pensées de son adversaire.

Je vais m'épuiser. Je dois trouver une meilleure stratégie. Jouer le même jeu que lui, peut-être.

Le Milicien se mit en garde à son tour. Les deux chevaux s'approchèrent, flanc contre flanc, en sens inverse. L'épée de Grégoire remonta lentement le long de celle d'Emmer, dans un

sifflement métallique. Les deux hommes se trouvèrent si proches l'un de l'autre que leurs yeux se croisèrent. Grégoire plongea son regard dans celui du roi. Il y trouva une sérénité

pleine de respect et de certitude.

Il est persuadé qu'il va me tuer II n'a plus peur de moi.

Un frisson parcourut l'échiné du Grand-Maître. Il repoussa aussitôt Emmer du pommeau de son épée, puis lui assena un coup plongeant par la gauche. Le roi se recula brusquement,

mais la lame le toucha tout de même à hauteur de poitrine. Elle ricocha sur le métal de l'armure. Emmer s'agrippa à l'encolure de son cheval pour ne pas tomber, et dès qu'il eut repris

son équilibre, il se remit en garde, dans un geste plein d'élégance. Un geste de défi.

Le Grand-Maître commençait à perdre patience. Il savait que le roi faisait exprès de le narguer à distance pour le déstabiliser, et il était furieux de constater que cela marchait !

Dieu, donnez-moi la force de reprendre le contrôle de moi-même. J'ai déjà battu cet homme, je peux le faire à nouveau. C'est pour Votre gloire que je me bats, pour la défense d'un

royaume qui Vous est fidèle. Je suis Votre serviteur. Que l'Esprit Saint guide ma main !

Grégoire inspira profondément puis, avec une célérité surprenante, il envoya un coup horizontal à hauteur de tête. Le roi, cette fois, n'eut pas le temps de parer. Il perdit l'équilibre en

esquivant le coup au dernier instant. Il tomba à la renverse, mais, en se retenant à sa selle, il parvint miraculeusement à retomber sur ses pieds. Emmer, debout dans la neige, donna un

coup sur la croupe de son cheval pour le faire partir et se campa sur ses deux jambes, la garde haute.

Aussitôt, le Grand-Maître de la Milice du Christ descendit de sa monture et prit position face au roi.

– J'espère que vous n'allez pas refuser le combat, à présent ! s'exclama-t-il en avançant lentement vers Emmer.

– Je ne vous frapperai qu'une fois, Grégoire, et ce sera la dernière.

Le Milicien partit d'un rire forcé.

– Vous présumez de vos forces, Majesté !

Le roi l'invita de la tête à venir l'attaquer. Grégoire ne se fit pas prier. L'arrogance du souverain l'agaçait. Il se jeta sur Emmer avec toute sa force et envoya un violent coup du

tranchant de sa lame vers la gorge du souverain. Celui-ci fit un pas de côté et évita l'attaque. Berva enchaîna sans attendre, un coup de taille vers le buste, un coup en remontant, un

coup en gagnant à dextre, un coup d'estoc… Il frappait avec puissance, mais le roi parvenait toujours à se tirer d'affaire.

Grégoire reprit son souffle. Il se remit en garde courte, lame vers le sol. Il fit mine de se stabiliser, mais soudain il remonta son épée à la verticale pour tenter de désarmer le roi.

Capigesne au même instant, comme s'il avait deviné le coup, avait pivoté sur la droite, et d'un coup sec il repoussa le plat de la lame du Milicien.

Grégoire, surpris, sur le mauvais appui, fut entraîné par le poids de son arme et n'eut pas le temps de rabaisser sa garde. L'épée d'Emmer arriva à l'horizontale comme une longue

faux et s'enfonça dans son épaule.

Le Grand-Maître de la Milice du Christ poussa un cri de douleur. Il fit quelques pas en arrière et changea son épée de main. Il était aussi habile de l'une que de l'autre, mais sa

blessure allait grandement l'affaiblir.

Emmer souleva le bassinet de son heaume. Il souriait.

– Vous avez gagné, Grand-Maître, il me faudra plus d'un coup pour vous faire tomber. Peut-être plus de deux.

Grégoire ne réagit pas à l'ironie du roi. Il se remit en garde et avança. Il feinta à gauche, puis se

risqua à porter un coup retourné. C'était une attaque dangereuse, mais puissante. Il

pivota sur lui-même, le bras plié, puis, quand il fut presque face au roi, il tendit sa lame pour atteindre Emmer au visage. Il vit alors avec horreur que le roi avait eu le temps de se

baisser, la lame frôla le dessus de sa tête et, en se relevant, Emmer enfonça son épée dans le ventre de son adversaire. La lame se glissa entre deux plaques de l'armure et pénétra dans

l'abdomen du Milicien.

Grégoire, le visage figé dans une grimace paniquée, lâcha son arme. Il porta les mains à son ventre, incrédule, puis il s'écroula lourdement sur le sol, sur les genoux. Le sang coulait

abondamment entre ses doigts et se répandait dans la neige.

Emmer Capigesne resta un instant immobile, à dévisager son adversaire.

– Adieu, Grégoire. Livain est à moi, maintenant.

Puis d'un geste parfait, il le décapita. Le corps sans tête bascula en arrière.

Emmer posa la pointe de son arme par terre et poussa un long soupir. C'était le deuxième Grand-Maître de la Milice qu'il tuait en quelques semaines à peine. Un sourire se dessina

sur ses lèvres.

*

* *

– Que la Terre te reconnaisse, Artosach, ainsi que tous les tiens.

Au petit matin, Bohem avait demandé au chambellan de le conduire dans le campement des Tuathanns. Il l'avait suivi vers la plaine reculée où s'étaient installés les guerriers de

Gaelia, puis il était entré, seul, dans le grand croissant des tentes.

Les Tuathanns avaient tiré profit de la neige pour faire des structures de glace, et même quelques petits abris étonnants. Habiles et courageux, ils s'étaient adaptés à la rigueur de

l'hiver. Bohem avait salué en silence les hommes qui s'affairaient dans le campement et qui ne semblaient pas lui prêter la moindre attention. Il avait admiré leur beauté, leur sérénité,

la douceur de leurs gestes, qui cachait une grande force. Puis, comme personne ne venait le guider, il avait cherché seul la tente d'Artosach. Il les regarda une à une, puis, sur l'une des

plus petites, il reconnut des motifs à la peinture bleue. Dessinés sur la toile tendue devant l'entrée, ils

étaient exactement semblables à ceux qu'Artosach portait sur le torse et les bras.

Bohem n'avait pas dormi de la nuit. Il avait passé la soirée dans les bras de Vivienne ; ils avaient fait l'amour tendrement, mais passionnément, comme deux corps qui se retrouvent

enfin pour ne faire plus qu'un à nouveau, puis la jeune femme s'était endormie.

Alors il était resté allongé près d'elle, les yeux rivés au plafond éclairé par la faible lumière de la lune. Et il avait attendu ce moment avec impatience. Rencontrer Artosach. L'homme

qu'il n'avait jamais vu qu'en rêve. Celui qui, il l'espérait, allait lui montrer un chemin où emmener les hommes.

– Que la Terre te reconnaisse, Bohem Liberté.

– Je vous remercie, toi et les tiens, de m'avoir attendu.

– Mais c'est toi qui nous attends, Bohem. Et depuis longtemps !

Le louvetier fronça les sourcils. Il n'était pas sûr de comprendre ce que voulait dire le Tuathann…

– Comment ça ?

– Tu ne peux pas résoudre seul le drame qui meurtrit la Terre, Bohem. Nous te devons des explications, et tu les attends depuis longtemps.

– Vous savez comment mettre fin à tout ceci ?

– Non. Nous pensons que c'est toi qui trouveras. Mais nous pouvons au moins t'expliquer ce qu'il se passe.

Bohem se mordit les lèvres. Oui ! Ils avaient donc des réponses ! Son espoir n'était pas vain. Depuis le début, il savait que les Tuathanns pourraient l'aider. Restait à savoir à quel

point, et comment !

– Quand pourrons-nous voir le conseil des Baintreach Clanns ? demanda-t-il.

– Quand tu le voudras, Bohem. Je te guiderai à la fontaine du bois de Melle et tu rencontreras le conseil. Aujourd'hui, si tu veux.

Le louvetier grimaça.

– Non. Ce soir, Hélène a prévu une fête pour Vivienne. C'est important que j'y sois. Si tu le veux bien, nous partirons demain.

– Le choix t'appartient, Bohem.

– Artosach, parle-moi des Baintreach Clanns. Qui sont-ils ?

– Eh bien, je suis un Baintreach Clann, Bohem. Nous sommes plusieurs milliers. C'est le nom de notre clan, comme il en existe plusieurs chez nous. Les gens que tu vas rencontrer

à Melle sont les représentants de notre tribu.

– Et que veut dire votre nom ?

Le Tuathann sourit.

– Cette question t'en inspirera beaucoup d'autres, louvetier. Est-ce que tu es prêt à l'entendre ?

– Que veux-tu dire ?

– Le nom de notre tribu n'est pas un hasard. Il va te faire réfléchir. Cela est bien, mais ne veux-tu pas attendre demain ?

– Non. Dis-moi.

– Tu es impatient, Bohem ?

– J'ai besoin de repères. Je suis perdu, Artosach.

– Alors, écoute. Mais ne me pose pas d'autres questions avant demain.

– Entendu.

– Dans notre langue, les *clanns*, ce sont les « enfants ».

Bohem fronça les sourcils. Devinait-il ce qu'Artosach allait lui révéler ? Était-ce possible ? Il avait peine à y croire. Son cœur se mit à battre plus fort. Il sentait que cet aveu était un

élément fondamental de son histoire. Les liens invisibles dont il supposait depuis longtemps l'existence allaient sans doute apparaître, les uns après les autres. Il se souvenait des

paroles d'Hélène, le jour où elle avait compris que les femmes avaient perdu la possibilité de tomber enceintes. « Toutes ces choses sont liées, Bohem. » Oui. Par des cordons secrets,

serrés, dont la compréhension progressive serait peut-être salutaire. S'il était encore temps.

– Et *Baintreach* ? demanda Bohem, qui connaissait déjà la réponse.

– Tu le déduis, j'en suis sûr. *Baintreach*, c'est la « veuve », Bohem. Nous sommes les enfants de la veuve.

Le visage du jeune homme se figea. Il ne s'était donc pas trompé. Il secoua la tête.

– Les enfants de la veuve ? s'exclama-t-il. Mais c'est le nom que l'on donne aux Compagnons du Devoir !

Le Tuathann hocha la tête, l'air satisfait.

– Je t'ai dit, Liberté. Une seule question. Tu dois partir, maintenant.

Mais le louvetier resta immobile encore quelques instants, bouche bée. Il ne comprenait pas. Comment le clan des Tuathanns, si ancien, pouvait-il porter le nom que l'on donnait

aussi aux Compagnons ? Quel rapport pouvait-il y avoir ? Artosach avait raison. Cette réponse appelait tant de nouvelles questions ! Le jeune homme était complètement hébété.

– Bohem, tu dois partir, répéta Artosach. Demain, nous irons voir le conseil. Ils t'en diront bien plus. Patience.

Le louvetier se leva lentement, déboussolé. Il salua le chef des Tuathanns et se dirigea vers la sortie sans dire un mot. Il traversa le campement comme un fantôme, le regard perdu

dans le vide, et rejoignit le palais, songeur.

Les Enfants de la Veuve ! C'était si mystérieux ! Un seul nom pour deux communautés tellement différentes ! Mais quel secret ancien pouvait ainsi les réunir ? Et n'était-il pas, lui-

même, l'enfant d'Aléa, une veuve ?

Tout ce qu'il avait découvert jusqu'à ce jour se pressait dans sa mémoire. Les Aïshans, Mjolln, Aléa, la bague du Samildanach, le Saîman, Camille, Lailoken, et puis, maintenant,

les Baintreach Clanns…

Il se souvint alors du jour où le Premier en Ville de la cayenne de Carnute lui avait raconté l'origine de l'expression « les Enfants de la Veuve ». Il se souvint de chaque mot, et il se

demanda s'il pourrait y trouver des réponses.

Bohem entra dans le palais des Ducs, l'air absent. La légende d'Hiram le hanta jusqu'au soir.

*

* *

« Le secret que je vous livre, Bohem, n'est connu que des seuls Compagnons du Devoir. Vous ne devriez pas l'entendre, aujourd'hui… Pas avant que nous ayons décidé de vous

recevoir parmi nous, en tout cas. C'est une légende secrète, qui donne corps à notre communauté. Mais encore une fois, la situation est exceptionnelle, elle engendre donc des

exceptions. Alors je veux bien vous en révéler les mystères, puisque vous me le demandez. Peut-être pourront-ils vous aider dans votre quête… Je vous le souhaite.

» Alors écoutez bien, Bohem, je vais vous raconter pourquoi on appelle les Compagnons les Enfants de la Veuve.

» La légende remonte au temps de l'Ancien Testament, au règne du roi David. Je suis sûr que vous avez déjà entendu parler de ce roi et de son fils Salomon à l'église, dans votre

village. Mais vous ne connaissez sûrement pas toute l'histoire…

» Voici ce qu'il se passa, selon notre tradition.

» Désireux d'offrir un temple à son Dieu, David demanda au roi de Tyr de l'aider à construire un bâtiment digne de Yahvé. Mais, avant que ne commence la construction, le roi

David mourut, et ce fut à son fils, Salomon, que revint la charge de mener à bien ce grand chantier. Il demanda donc au roi de Tyr de lui fournir le bois de cèdre nécessaire à

l'édification et de lui prêter ses architectes afin de réaliser son projet. Le roi de Tyr accepta et les travaux commencèrent. Ainsi, on construisit à la gloire de Yahvé le plus beau temple

jamais érigé sur la terre des hommes.

« C'est ce temple, Bohem, que la Milice du Christ cherchait à retrouver quand elle s'aventura sur les routes d'Orient. Ce temple de légende ! On raconte notamment que la porte était

encadrée de deux grandes colonnes de bronze. Qu'à l'intérieur se trouvaient une immense cour, avec une vasque aux eaux purifiantes, et un autel. Ensuite se succédaient trois pièces : un

vestibule carré, puis une longue salle rectangulaire où se dressait une console dorée, et enfin un sanctuaire, au bout du temple, où l'on gardait en secret l'Arche d'Alliance.

» Parmi les architectes que le roi de Tyr avait dépêchés auprès de Salomon, l'un possédait de grands talents pour la pierre et le bronze. Il s'appelait Hiram et était issu de la tribu de

Nephtali.

» Hiram se chargea de nombreux travaux du chantier : les deux colonnes, les volutes des chapiteaux au sommet de celles-ci, les entrelacs et leurs grenades, les bassins… On dit que

son œuvre était splendide et qu'elle suscitait l'envie de ses confrères…

» La légende raconte qu'il travaillait depuis sept ans au temple de Yahvé quand se produisit un drame.

« Les ouvriers, comme aujourd'hui dans notre communauté, étaient répartis en deux classes distinctes

: les compagnons et les maîtres. Chez nous, ce sont les Compagnons Reçus et

les Compagnons Finis. Hiram, en tant qu'architecte, faisait partie de la seconde classe. Ainsi, les secrets de la construction n'étaient transmis qu'aux maîtres qui, pour se reconnaître,

utilisaient un mot de passe qu'ils ne devaient révéler aux compagnons à aucun prix.

• En cette septième année, les travaux touchant à leur fin, trois compagnons sans scrupule élaborèrent un plan abject. Désireux de s'attribuer les privilèges des maîtres, ils se postèrent

un soir chacun devant une porte du temple, et ils attendirent. Comme ils l'avaient prévu, Hiram fut le dernier à sortir.

• Le premier compagnon l'interpella et lui demanda de lui révéler le mot de passe. Hiram lui répondit qu'il n'était pas possible de l'obtenir ainsi et qu'il fallait avoir la patience

d'attendre le moment opportun. Le compagnon frappa alors l'architecte au cou à l'aide d'une règle. Hiram recula, blessé, et se trouva plus loin nez à nez avec le deuxième compagnon.

Celui-ci, comme Hiram ne voulait toujours pas parler, porta sur le sein gauche du maître un violent coup d'équerre. L'architecte s'éloigna ; chancelant, il tenta de s'enfuir et il tomba

dans les bras du troisième compagnon. Ce dernier vit qu'Hiram refusait toujours de livrer le mot de passe et lui donna un coup de maillet. Le maître mourut dans l'instant.

» C'est ainsi, Bohem, que fut assassiné le meilleur architecte du temple de Salomon.

» Les trois meurtriers virent alors que leur plan avait échoué. Par la violence, ils n'avaient rien obtenu. Comprenant l'inanité de leur crime et pour ne pas se faire prendre, ils

enterrèrent Hiram en un lieu secret. La légende raconte que, en signe de repentir, ils plantèrent, à l'endroit où ils l'avaient enseveli, un rameau d'acacia.

– C'est ainsi, Bohem, que tous les Compagnons du Devoir considèrent le maître Hiram, assassiné, comme leur père. Et c'est pourquoi ils disent être les enfants de sa veuve…

• Voilà pourquoi, mon ami, on nous nomme aujourd'hui les Enfants de la Veuve.

« Mais cette veuve, Bohem, est aussi un symbole. Celui de l'attente silencieuse et de l'espoir. Comme la veuve a perdu son époux, les Compagnons ont perdu leur maître et en

attendent un nouveau. Car Hiram a emporté ses secrets avec lui dans la tombe. Et telle Isis, la grande veuve d'Osiris, recherchant les membres épars de son époux, les Compagnons

recherchent à jamais le secret perdu, le corps de maître Hiram… Et s'ils le trouvent un jour, ils ne seront plus les enfants d'une veuve.

» Il existe une seconde légende, Bohem. Celle de maître Jacques et de maître Soubise, qui auraient été des élèves d'Hiram, et qui, quittant Jérusalem après la mort de l'architecte,

auraient apporté en Gallica le souvenir du maître. Symboliquement, on raconte que ce sont eux qui ont fondé les Compagnons du Devoir et perpétué la lignée des Enfants de la Veuve.

C'est pour cela, Bohem, que vous entendrez souvent les Compagnons se référer à l'un ou l'autre.

– Mais ce qui est important, mon jeune ami, c'est qu'à ce jour, le secret du maître n'a toujours pas été retrouvé, et que nous sommes tous orphelins. »

*

* *

– Le jour va bientôt se lever, Camille-Sœur, nous devons rejoindre au plus vite le ventre de la terre.

Les huit femmes s'étaient arrêtées au cœur d'une forêt de pins, près d'une clairière rocailleuse. Vêtues de leurs longues robes noires, elles se mariaient aux ombres des grands arbres et

semblaient flotter dans la brume. Les broches à leur poitrine scintillaient dans la nuit comme les yeux d'une louve.

Camille de Chastel jeta un regard vers le ciel. Les premières lueurs du jour se reflétaient déjà sous le plafond bas des nuages. Elle soupira. Les sept sœurs de l'Athnuachan ne

pouvaient souffrir la lumière du soleil. Quelques jours plus tôt, elles avaient quitté la crypte pour marcher avec elle en direction de Pierre-Levée, où elles savaient à présent que Bohem

était parti se réfugier. Mais elles ne pouvaient voyager que de nuit, ce qui ralentissait leur marche, et le jour elles trouvaient abri dans des grottes souterraines dont elles seules

connaissaient l'existence : des galeries oubliées qui se croisaient sous le sol de Gallica, jadis royaume – entre autres – des Brumes nocturnes.

– Lamastu-sœur, nous devons nous presser si nous ne voulons pas arriver trop tard ! Bohem ne va sûrement pas rester longtemps en place… Sa quête ne se termine pas à la cour de la

duchesse de Quienne.

– Tu sais que nous ne pouvons pas faire autrement, dit la vieille femme de sa voix stridente. Le soleil nous tuerait, petite.

La jeune femme hocha la tête en souriant.

– Des femmes si puissantes, et pourtant si fragiles !

– Ne raille pas, ma sœur. À chacune ses faiblesses… Nous avons vu les tiennes, n'est-ce pas ?

Camille haussa les épaules. Les choses avaient bien changé, depuis l'époque où, enfant, elle osait à peine parler aux sœurs de l'Athnuachan. Aujourd'hui, ces sept prêtresses au visage

voilé ne lui faisaient plus vraiment peur, mais elle avait gardé à leur égard une réserve, plus ou moins consciente ; un respect instinctif qui l'empêchait de s'adresser à Lamastu comme

elle aurait aimé le faire.

– Bien. Alors je vous suis, mon aînée.

Lamastu poussa un sifflement aigu, qui disait sa froideur, puis tendit les bras devant elle d'un geste solennel. Aussitôt, les sœurs se mirent en cercle et se donnèrent la main. Camille

les observa en retrait, impassible. Elle s'était habituée à ce rituel étrange qui permettait aux sept femmes de trouver une entrée vers les entrailles de la terre.

Elles restèrent un moment immobiles, leurs corps se balançant lentement de droite et de gauche, puis soudain elles rompirent leur chaîne, et Lamastu se mit en route vers le nord

sans attendre. Camille et les autres sœurs la suivirent aussitôt, et elles marchèrent en silence jusqu'aux rochers qui bordaient la clairière.

Là, la plus ancienne sœur désigna une excavation où elles s'engouffrèrent une à une, au moment même où, entre les troncs d'arbres morts, apparaissaient à l'horizon les premiers

rayons du soleil d'hiver.

Elles disparurent dans l'ombre et restèrent terrées là, dans un état de demi-sommeil, jusqu'au retour de la nuit.

*

* *

Au beau milieu de l'après-midi, alors que tout le monde au palais participait aux préparatifs de la grande fête qui allait avoir lieu le soir même, le chambellan vint chercher Bohem

Au beau milieu de l'après-midi, alors que tout le monde au palais participait aux préparatifs de la grande fête qui allait avoir lieu le soir même, le chambellan vint chercher Bohem

dans la salle de réception.

– Monsieur ! s'exclama-t-il les yeux écarquillés. Monsieur ! Votre ami Fidélité est arrivé avec les Bons Hommes et les Compagnons.

Bohem lâcha aussitôt le maillet dont il se servait pour accrocher des décorations et fit un large sourire.

– Ils sont près de cinq cents, reprit le chambellan d'une voix paniquée, amassés dans la cour ! Je ne sais pas comment faire !

– Quelle bonne nouvelle ! Eh bien, accueillons-les, chambellan, accueillons-les !

– Mais, mais… Il n'y a plus de place, monsieur Bohem…

Le louvetier éclata de rire.

– Comment ça, plus de place ? On se serrera, mon vieux ! Il y a toujours de la place !

– C'est que… nous sommes déjà bien serrés !

– Vous êtes trop habitué à la vie de palais, chambellan ! Ne vous inquiétez pas, ces hommes seraient prêts à dormir dans les écuries, s'il le fallait ! Croyez-moi, quand vous verrez ce

que les Compagnons sont capables de faire pour réparer un édifice, vous ne serez pas mécontent de les avoir accueillis ! Allons ! Laissez-moi passer, je veux voir mes amis !

Le louvetier partit vers la cour d'un pas alerte et, quand il aperçut le forgeron au loin, suivi de centaines de Compagnons, il cria son nom avec enthousiasme.

– La Rochelle !

Les deux amis coururent l'un vers l'autre et s'embrassèrent longuement, puis Bohem se recula pour mieux voir le Compagnon.

– Eh bien ! Quelle belle écharpe ! dit-il en voyant son nouvel habit. Alors, ça y est ? Monsieur est Compagnon Fini ?

Fidélité fit un geste de la main comme si cela n'avait aucune importance.

Bohem se tourna vers tous les Compagnons massés derrière son ami, et s'inclina légèrement.

– Bienvenue, mes frères ! s'exclama-t-il. Honneur à maître Jacques et respect à tous les Jolis Compagnons !

Ils répondirent à son accueil en sifflant à leur manière si particulière, ou en levant leur chapeau et leur canne.

– Et vous ? reprit La Rochelle. À voir ta bonne humeur, j'en déduis que vous avez retrouvé notre Vivienne !

Bohem acquiesça, réjoui.

– Oui, nous l'avons retrouvée, mon frère ! Elle était très faible, mais à présent, elle est sur pied, presque complètement rétablie ! Tiens ! La voilà, regarde !

La Rochelle tourna la tête et aperçut la jeune femme qui venait vers eux, un sourire aux lèvres. Son visage s'illumina.

– Vivienne ! s'écria-t-il en ouvrant les bras.

Elle s'élança vers lui et il la serra dans ses bras avec chaleur.

– Comme je suis content de te voir, Vivienne ! dit le forgeron, les yeux inondés de larmes.

– Moi aussi, Compagnon. Comment vas-tu ? demanda la jeune fille, aussi émue que lui.

– Je vais bien. Enfin… comme vous, je suppose ! Je ne cesse de me demander quand mon tour viendra. Nous avons perdu beaucoup de frères en route…

– Mais tu es là, Fidélité, tu es là. C'est le principal !

– Et Mjolln ? Et Lœva ? Et Hélène ? Où sont-ils ? demanda le forgeron en fronçant les sourcils.

– Ah ah ! Mystère ! répondit Bohem. Rassure-toi, ils ne sont pas loin. Mais ils nous préparent une cérémonie pour ce soir, en l'honneur de Vivienne. Ce sera, je crois, une grande et

belle fête !

– Alors, nous tombons bien ! répliqua Fidélité. Nous avons bien besoin de nous détendre, nous aussi ! Et regardez, ajouta-t-il en se retournant. Bernard de Laroche est ici, lui aussi.

Le Bon Homme s'approcha et inclina timidement la tête pour saluer Bohem. Le louvetier lui attrapa le bras en lui adressant un sourire chaleureux.

– Allons, Bernard ! Serrez-moi la main ! Je vous suis reconnaissant d'être revenu jusqu'ici.

– Je vous l'avais promis, Bohem.

– Oui. Mais je suppose qu'on a aussi besoin de vous à Nabomar…

– Fidélité a eu l'amabilité d'y laisser trente Compagnons, Bohem ! Ils sont bien plus utiles que moi, là-bas !

– Parfait, tu as bien fait, La Rochelle. Tu n'es pas si bête que tu en as l'air, finalement ! plaisanta Bohem.

– Ce doit être à force de parler avec une lumière comme toi, répliqua le forgeron en haussant les sourcils.

Le louvetier l'attrapa par le bras.

– Les Compagnons seront aussi très utiles ici, tu sais…

– Oui. Nous avons vu les dégâts en traversant la ville. Il y a beaucoup de travail. Mais nous sommes nombreux. Trois cents frères sont partis avec moi de Burdigale, et beaucoup

d'autres nous ont rejoints en route.

Bohem fit un signe de tête ravi.

– Je savais que je pouvais compter sur eux.

– Sur eux ? Sur *tes frères*, tu veux dire ! Tu es l'un des nôtres, Bohem ! Et de toute façon, les Compagnons ne peuvent pas rester les bras croisés devant tout ce qui se passe. Les

Enfants de la Veuve ont leur place ici.

Bohem hocha la tête. Son ami n'imaginait sans doute pas à quel point cette phrase prenait un nouveau sens pour lui, à présent.

– Il y a autre chose, Bohem…

– Oui ?

– À Burdigale, j'ai vu Trinité Rivenois…

Le louvetier écarquilla les yeux, le visage éblouissant.

– Trinité ? Il est donc…

Soudain, il fronça les sourcils.

– Et Gautier ?

Le forgeron secoua la tête d'un air désolé.

– Il est mort le jour où tu t'es enfui, Bohem.

Bohem ferma les yeux, accablé.

– Trinité est resté à Nabomar, expliqua le forgeron. C'est lui qui va diriger les travaux.

– Alors ils seront réussis ! répliqua Bohem, comme pour se consoler.

– Et je pense que tu seras heureux d'apprendre que les Compagnons, ensuite, iront un peu plus au nord…

– C’est-à-dire ?

– Quand ils auront fini de reconstruire Nabomar, ils s’attaqueront à la restauration d’un petit village que tu connais bien…

– Villiers-Passant ? demanda Bohem, incrédule.

Le forgeron hocha la tête. Un sourire se dessina à nouveau sur le visage du louvetier.

Vivienne se faufila alors entre les deux amis.

– Allez ! Assez bavardé, messieurs ! Allons à l’intérieur où il fait bien moins froid ! Il y a de la place pour tout le monde dans le grand réfectoire.

Bohem se tourna vers la foule.

– Compagnons, Bons Hommes de Tolsanne, mes amis, suivez-nous !

Toute la troupe se mit en route avec satisfaction. Ils entrèrent dans le palais où l’on servit des boissons chaudes aux nouveaux arrivants pour les réchauffer, et l’on alluma un grand

feu dans le foyer.

Le chambellan, paniqué, essaya d’organiser l’accueil de tous ces invités supplémentaires. Il courait dans tous les sens sous le regard amusé de Bohem et Vivienne. Mais chacun, à la

tombée du soir, avait finalement trouvé sa place dans les chambres, la grange ou les grands dortoirs aménagés à la hâte par les serviteurs du palais. Et quand la nuit enroba

complètement le ciel de Pierre-Levée, une trompette annonça que la fête allait commencer Tout le monde se dirigea vers la grande salle de réception.

*

* *

– Majesté, Grégoire de Berva est tombé, et vos troupes ne vont pas résister longtemps. Nous n’avons plus le choix. Il faut fuir !

Le jeune prêtre, le front ruisselant, s’était penché sur le lit de Livain et tenait celui-ci par les épaules. Sa voix tremblait. L’issue de la bataille ne faisait aucun doute, à présent, et les

soldats d’Emmer étaient de plus en plus près de la tente où l’on avait allongé le roi de Gallica.

Livain, qui avait partiellement recouvré la vue, pouvait lire la frayeur sur le visage du prêtre. Mais il n’avait plus peur, lui. Il ne ressentait rien, pas même des remords. Il attendait,

patiemment.

– Majesté ! insista le jeune homme. Nous devons nous enfuir !

– Nous enfuir ? répéta le roi d'une voix lasse. À quoi bon ? Je vous ai dit, père Lefrançois, que je veux mourir ! Je n'ai rien qui me retient sur cette terre. Ma seconde femme a

disparu, je n'ai toujours pas de fils, mes amis meurent les uns après les autres… Non, vraiment, je n'ai plus envie de vivre. Partez, vous. Partez tant qu'il en est encore temps ! Vous

ne méritez pas de mourir ici !

– Ne dites pas de bêtises, Livain ! C'est justement parce que vous n'avez pas de fils que vous devez, vous, vivre et retourner à Lutès ! Allons ! Nous avons besoin de vous !

– Emmer a gagné, mon père. Il ne sert à rien de résister… De toute façon, je n'en ai plus la force.

– Mais si, il faut résister, au contraire ! Majesté, vous ne pouvez pas nous abandonner. Il nous reste encore une chance ! J'ai demandé à deux Miliciens de nous prendre avec eux sur

– Mais si, il faut résister, au contraire ! Majesté, vous ne pouvez pas nous abandonner. Il nous reste encore une chance ! J'ai demandé à deux Miliciens de nous prendre avec eux sur

leurs chevaux. Ils nous escorteront jusqu'à Lutès ! Là-bas, vous avez encore de nombreux soutiens qui vous défendront contre le roi de Brittia.

Livain secoua la tête. Bien sûr, il avait encore beaucoup d'alliés dans la capitale, mais il n'avait plus le courage de se défendre, lui.

– Lefrançois, réfléchissez ! Je ne supporterai jamais le voyage !

Le prêtre s'impatienta. Oubliant le respect qu'il devait à son roi, il poussa un soupir irrité.

– En quoi cela vous importe-t-il, s'exclama le jeune homme en se redressant, puisque vous êtes prêt à mourir ! Livain, je vous en supplie ! Je ne suis pas resté si longtemps à votre

chevet pour vous voir abandonner aujourd'hui !

Le roi, surpris, finit par sourire. Il s'était réellement attaché à ce jeune prêtre, et son obstination, au fond, le touchait.

– Vous êtes plus têtu que mon ancienne épouse, mon père !

– Gallica a besoin de vous, Livain. Vous ne pouvez pas nous laisser sans roi.

Livain hésita.

– A-t-on des nouvelles de Pieter ?

Au moment où le roi posait cette question, il y eut dehors un énorme vacarme. Sans doute une tour de défense qui s'était effondrée, fragilisée par les flammes.

Le père Lefrançois frissonna. Il n'était vraiment pas fait pour vivre si près de la guerre !

– Oui, Majesté, dit-il le souffle court. Il s'est enfui. Nul ne sait où… Mais…

– Il est allé retrouver le pape, coupa Livain. Je prie, je prie pour qu'il se soit trompé… Car s'il avait raison, mon père, s'il avait raison…

Les bruits des combats étaient de plus en plus proches. Dans quelques instants, l'ennemi allait probablement entrer dans la tente.

– Nous n'avons plus le temps d'attendre, Livain ! s'écria le prêtre d'un ton sévère. Vous avez le choix : soit vous abandonnez votre pays, vos sujets, et vous vous laissez mourir ici,

soit vous croyez encore en votre devoir, et vous venez avec moi !

Le roi écarquilla les yeux. L'arrogance du jeune prêtre était particulièrement déplacée. Mais peut-être avait-il raison, après tout ! Avait-il le droit, lui, fils de Livain VI, d'abandonner

ainsi le royaume que son père avait eu tant de peine à souder ? Pouvait-il laisser la lignée de ses ancêtres s'éteindre ainsi, sans lutter ?

Livain grimaça. Ses chances étaient minces, et Emmer le poursuivrait sans doute jusqu'à Lutès. Mais, après tout, pourquoi ne pas essayer ? Il restait au fond de son cœur malade un

soupçon d'orgueil, un reliquat de sa superbe passée qui le poussa finalement à se laisser convaincre.

– Soit. C'est entendu, Lefrançois. Nous n'avons aucune chance, mais en mémoire de mon père, je veux bien essayer… Allons-y !

Le prêtre poussa un soupir de soulagement. Sans tarder, il fit signe aux deux Miliciens qui attendaient à l'entrée de la tente de venir porter le roi. Dehors, les combats s'acharnaient.

On entendait les cris des hommes, les hennissements des chevaux et le bruit de la mort, partout, qui approchait, inéluctable.

Les deux Miliciens sortirent de la tente, tête baissée, portant le souverain entre eux. Ils se dirigèrent vers le nord, à l'abri des regards, là où ils avaient attaché leurs deux grands

chevaux blancs.

C'était un de ces moments fragiles, où l'Histoire ne tient plus qu'à un fil. Quelques instants inouïs, où tout peut basculer. La nuit enveloppait ce tableau incroyable, ces images

uniques qui resteraient dans les chroniques comme le symbole de cette guerre absurde, l'apothéose de son inanité : un roi mourant, porté au milieu des combats par deux moines

guerriers, et un jeune prêtre terrifié, qui prenaient ensemble la fuite pour Lutès, vers leur dernière chance.

Le roi, qui était encore très affaibli, poussait des gémissements de douleur. Ses compagnons l'installèrent sur la croupe d'un cheval, et l'un des Miliciens monta derrière lui en le

tenant fermement. Le prêtre monta derrière le second, et ils partirent au galop vers la capitale, abandonnant à la vallée les derniers survivants, et des centaines de morts qui eux, bientôt,

seraient oubliés de l'Histoire.

*

* *

Bien qu'il n'y ait eu que fort peu de temps pour la préparer, la cérémonie en l'honneur de Vivienne fut grandiose et émouvante.

C'était surtout la première fois qu'une femme était accueillie dans la grande famille des troubadours, au palais des Ducs.

La grande salle de réception avait été richement décorée. On avait disposé sur les murs des tentures, des bannières et même quelques tableaux de la collection d'Hélène de Quienne.

Sur les meubles étaient alignés de nombreux candélabres aux bougies colorées. On avait installé suffisamment de tables pour accueillir les quelque mille six cents convives réunis pour

l'occasion, et disposé des services raffinés, appartenant au palais ou prêtés par quelques seigneurs des environs.

Tous les troubadours, les jongleurs, les artistes de la cour d'Hélène étaient présents, ainsi que ses principaux sujets, et bien sûr les louvetiers, les Compagnons, les Bons Hommes,

les Tuathanns, et tous ceux qui avaient suivi Bohem sur les routes de Gallica. Jamais le palais n'avait accueilli autant de visiteurs, même pour les plus grandes fêtes des ancêtres de la

duchesse.

Le repas se déroula dans un brouhaha énorme, mais cela n'avait pas la moindre importance ; l'heure était à la fête, et tout le monde s'amusa. Quant à la nourriture, le chambellan

avait fait venir tous les cuisiniers de Pierre-Levée et il avait trouvé tant bien que mal de quoi nourrir tout ce monde !

On dégusta d'abord des œufs rôtis à la broche et du brouet de viande de lapin. En entremets, on servit de l'angélique confite, puis on passa à un délicieux bourguignon aux épices, et

en dessert, enfin, il y eut de nombreux fruits au vin de Burdigale.

Hélène et ses amis étaient installés à la dernière table, qui était légèrement surélevée. De là, la duchesse pouvait voir tous ses invités et leur adresser par moments des signes de tête

amicaux. Bohem et Vivienne étaient à sa droite, Mjolln et Lœva à sa gauche. Face à elle, se trouvaient Fidélité, Bernard de Laroche, mais également le bourgmestre de Pierre-Levée,

Chrétien de Troyes, quelques troubadours ainsi que Philippe Demas, le célèbre Peintre borgne, qui s'était assis à côté de la petite voleuse de Lutès.

Au milieu du repas, la duchesse se leva et, d'un geste de la main, demanda le silence. Le calme se fit rapidement, et tout le monde se tourna vers l'hôtesse, attentif. Elle était

resplendissante. Sa longue chevelure rousse et bouclée retombait sur ses épaules, qu'une robe de velours vert laissait partiellement dénudées. Un mantel brodé, noué au cou par une

cordelette dorée, pendait dans son dos.

– Mes amis, mes chers amis ! Nous célébrons ce soir le retour de ma nièce, Vivienne de Châtellerault.

Des acclamations retentirent aussitôt à travers toute la salle.

– Je voudrais partager avec vous la joie de la revoir, mais surtout, le plaisir de l'entendre. Car, vous le savez, Vivienne a une voix merveilleuse, et je crois qu'elle souhaite nous

chanter ce soir un poème écrit de sa main. Vivienne, nous sommes impatients d'entendre ces vers si mystérieux !

La jeune fille se mordit les lèvres, prise soudain par le trac. Mais Mjolln s'était levé, il avait pris sa cornemuse, et il lui tendait la main pour la conduire vers l'estrade où se

produisaient toujours les troubadours. Vivienne adressa à Bohem un regard angoissé.

– Allons, Vivienne, la pressa Mjolln en attrapant sa main, j'ai prévu un accompagnement. Tu ne vas pas me laisser seul sur scène.

La jeune fille se laissa entraîner. Elle monta une à une les marches qui menaient à la grande estrade, sous les applaudissements, puis elle se tourna face au public. Jamais elle n'avait

dit un poème devant autant de monde. D'ailleurs, personne ici, pas même les troubadours les plus renommés, n'avait eu un si grand auditoire.

Vivienne se retourna brièvement vers Mjolln. Le nain, qui s'était assis en retrait sur un haut tabouret, commença à jouer de sa cornemuse. La jeune femme laissa les notes

envoûtantes du barde s'installer dans le grand silence de la salle. Puis elle ferma les yeux et commença à chanter le trobar. Son visage était d'une douceur céleste. Et sa voix était plus

pure que celle d'une enfant. Elle s'accordait à merveille avec la mélodie jouée par le nain et remplissait tout l'espace. Vivienne chantait avec une splendide maîtrise, elle liait les

mouvements de sa voix à l'élan même du texte. L'alchimie était parfaite, et le public l'écoutait, stupéfait.

« Ar em alfreg temps vengut

que-l gels e-l neus e la fanha

e l'auzelet estan mut

qu'us de chantar non s'afranba

e son sec li ram pels plais

que flors nifolha no-i nais

ni rossinhols no-i crida

que am s'en mai me reissida.

Tant ai lo cor deceubut

per qu'eu soi a totz estranha

e sai que l'om a perdut

moutplus tost que non gazanha

es'eu falh ab motz vernis

de Villespassa me moc l'esglais

per qu'eu m'estauc esbaida

e-n pert solatz en partida.

Domna met mout mal s'amor

que ab rie ome plaideia

ab plus aut de vavassor

es'ilh o fai ilh foleia

car so ditz om en Quien

que gesper ricor non vai

e domna que n'es ebauzida

en tencper envilanida.

Amie ai degran valor

que sobre totz senhoreia

e non a cortrichador

vas me que s'amor m'autreia

eu die que m'amors l'eschai

e cel que dis que non fai

Deus li don mal'escarida

qu'eu m'en tenh fort per guerida.

Bels amies de bon talan

som ab vos totz jors en gatge

cortez'e de bel semblan

sol no-m demandetz outratge

tost en veirem a l'essai

qu'en vostre merce-m metrai

vos m'avetz la fe plevida. »

Quand la voix de Vivienne s'éteignit lentement dans le silence admiratif de la grande salle, Bohem sentit les larmes monter à ses yeux.

Le poème lui était directement dédié.

Tout ce temps, elle n'avait pensé qu'à lui. C'était son amour qui l'avait aidée à vivre, et ce poème

était aussi beau qu'un battement de cœur qui craint d'être le dernier.

Il disait la solitude de celle qui aime, il disait la terreur de l'hiver, il disait tout ce que personne ne pourrait jamais comprendre et qu'elle seule avait pu vivre.

Il y eut un long silence ému dans la grande salle, puis, soudain, les troubadours se levèrent, les premiers, et ils se mirent à applaudir, émerveillés. Toute la salle suivit aussitôt, les

gens se levèrent et acclamèrent Vivienne.

Un homme quitta alors la table d'Hélène de Quienne et monta les marches qui menaient à l'estrade. Vêtu d'une longue cape bordeaux, il était le plus ancien troubadour à la cour de

Quienne. Il tenait dans ses mains une longue et magnifique boîte de bois qu'il tendit à Vivienne.

– Mademoiselle de Châtellerault, les troubadours de Quienne souhaitent vous offrir ce présent en signe de bienvenue. Nous sommes heureux et fiers de vous compter parmi nous.

Vous êtes la première femme troubadour de tout le pays, la première trobairitz, et nous espérons que vous ne serez pas la dernière. Votre poème, madame, est digne des meilleurs

d'entre nous, et nul ici ne chante le trobar mieux que vous.

Vivienne s'inclina, troublée, et ouvrit la boîte que lui tendait le troubadour. Son visage s'illumina. Délicatement, elle souleva un magnifique instrument de musique à deux cordes

d'une facture visiblement fort ancienne.

Les gens dans la salle se levèrent pour mieux voir. Il y eut des murmures intrigués à toutes les tables.

Le corps de l'instrument était en bois creusé, magnifiquement orné de gravures et de marqueterie, et la table était en peau de mouton. Un petit archer recourbé dépassait de la boîte.

– Vivienne, reprit le troubadour, nous vous offrons ce rebâb, qui fut ramené d'Orient il y a plus de cent ans. Il a un jour appartenu à William de Pierevain, duc de Quienne, le grand-

père de votre tante. On raconte que celui-ci savait en jouer à la perfection. Quelques jours avant sa mort, il l'avait offert aux troubadours de Pierre-Levée, en signe de reconnaissance, et

nous pensons, aujourd'hui, qu'il vous revient de droit.

– Je… Je suis très touchée, répondit Vivienne en admirant l'instrument. Il ne vous restera plus, maître, qu'à m'apprendre à en jouer !

Le vieil homme sourit.

– Vous avez ici les meilleurs professeurs de Gallica.

La jeune fille adressa un signe de tête reconnaissant aux troubadours assemblés à la table d'Hélène, salua encore la foule et alla rejoindre Bohem, les yeux brillants et le visage réjoui.

Le louvetier la serra dans ses bras.

– Merci, Vivienne. Merci pour ce magnifique poème.

– Je ne saurais te dire comment je l'ai écrit, Bohem. Les mots me sont venus lentement, l'un après l'autre, comme en rêve, pendant que j'attendais au cœur de l'Armensul.

– Il est merveilleux, Vivienne. Ces mots sont le reflet de ton âme.

À l'autre bout de la table, Lœva applaudit la jeune fille chaleureusement, imitée bientôt par le vieux peintre qui se tenait à côté d'elle.

Depuis le début du repas, Philippe Demas et la jeune fille riaient tous deux de bon cœur. Ils se chuchotaient des plaisanteries à l'oreille et éclataient de rire comme deux espiègles

galopins. Lœva avait rapidement sympathisé avec le vieil homme, parce qu'elle appréciait sa franchise et son humour. Il ne lui parlait pas comme à une enfant, mais plutôt comme à

une vieille amie, et faisait preuve d'un sens aigu de l'ironie qui amusait beaucoup la petite voleuse.

Mais quand les applaudissements pour Vivienne se turent enfin, le Peintre borgne parla beaucoup plus sérieusement à la jeune fille :

– Vous savez, ma jeune amie, votre Vivienne me fait penser au jeune homme que j'étais, moi, il y a quelques années. Elle ne le sait pas, et il ne faut pas le lui dire, mais ce poème

est sans doute le plus beau qu'elle écrira jamais…

– Ce n'est pas très gentil…

– C'est pourtant vrai. Enfin… probablement. Elle me ressemble beaucoup, vous savez. Oh, rassurez-vous, elle écrira encore de très beaux poèmes ! Nettement plus beaux que la

plupart de ceux qu'on entend ici et qui sont écrits par la horde de benêts que la duchesse entretient aimablement à sa cour sans oser leur dire qu'ils ont, certes, la technique, mais pas le

moindre talent… Mais plus jamais elle ne retrouvera la fraîcheur authentique, la grâce pure de ce premier poème. Vous pouvez me faire confiance, ma petite. En tout cas, l'inspiration

de ce texte est venue à Vivienne dans un moment fort étrange, très particulier, vous en conviendrez…

– Certes, reconnut la jeune fille.

– Eh bien, figurez-vous que j'ai vécu exactement la même chose que Vivienne ! C'est troublant,

d'ailleurs. Mon plus beau tableau, à ce jour, reste le premier que je peignis vraiment,

et qui, quand la duchesse le vit, me valut d'être accueilli à sa cour. Et voyez-vous, Lœva, il me fut inspiré dans un moment aussi étrange ! Croyez-moi, ma jeune amie, il était au

moins aussi beau que ce poème. C'est étrange comme des événements comme ceux qu'elle et moi avons vécus peuvent inspirer de si belles œuvres… Comme si le sublime se

nourrissait davantage de l'inconscient que de la raison.

– Et où est-il, ce fameux tableau ? demanda Lœva, intriguée.

Le vieil homme fit une grimace amusée.

– Ah ! Ça, vous ne le verrez jamais, mademoiselle ! Je l'ai caché, car il est bien trop personnel ! Il m'est bien trop précieux, en quelque sorte. Je ne l'ai montré qu'une fois, à la

duchesse de Quienne, et depuis, je l'ai soigneusement dissimulé.

– Quelle idée ! S'il est si beau, vous devriez le montrer !

– Je ne pourrais vous expliquer, jeune fille, mais il a un sens trop intime, pour moi. Mais vous pouvez me croire, il ressemblait beaucoup, par sa grâce, à ce magnifique poème que

vient de nous dire votre amie. Je dois vous sembler bien prétentieux…

– Un peu ! s'exclama la jeune fille en riant.

Le vieil homme hocha la tête.

– Vous avez raison. Assez parlé de moi. Parlons plutôt de… Laissez-moi réfléchir. Ah oui, parlons de ce gros sot de bourgmestre, là-bas. Ne trouvez-vous pas qu'il est affreusement

laid ? Eh bien, figurez-vous qu'il est bien moins laid qu'il n'est stupide !

Lœva éclata de rire. Ce vieil homme, décidément, ne manquait pas de la surprendre ! Il continua de lui chuchoter mille bêtises jusqu'à la fin de la soirée. Leurs rires se mêlaient à la

clameur joyeuse qui anima encore longtemps la salle tout entière.

On oublia, jusque tard dans la nuit, les guerres et les tourments.

Ce ne fut qu'un court répit, certes, mais tellement bienvenu !

*

* *

Le jour commençait déjà à se lever quand les derniers soldats de Livain se rendirent, comprenant, bien trop tard, que la bataille était définitivement perdue.

Le spectacle qu'offrait la fin des combats était pure désolation. Des hommes rampaient au sol, agonisant. Ici, on voyait un soldat, empalé sur une lance, dont le corps sans vie

glissait par moments le long du manche ensanglanté. Là, une tête enfoncée dans la neige. Les charognards, déjà, tournoyaient dans le ciel.

Les premiers à se rendre furent assassinés aussitôt par les fantassins d'Emmer, jusqu'à ce que le roi, furieux, ordonne qu'on leur laisse la vie sauve.

– Allons ! Il serait ridicule de tuer ces hommes, ils seront bientôt à mon service ! Voyez ! Livain a perdu la guerre ! Je serai bientôt roi de Gallica. Débarrassez-les plutôt de leurs

armes, et soignez les blessés.

Puis le roi rangea lui-même son épée, pour signifier la fin de la bataille. Au même instant, le général Chroce approcha sur son cheval. Du sang coulait de son épaule.

– Vous êtes blessé, général ? l'interpella Emmer.

– Rien de grave, Majesté.

– Alors, trouvez-moi ce lâche de Livain, qui a dû se terrer dans une tente !

Chroce acquiesça, descendit de cheval et envoya des hommes à travers le campement pour fouiller toutes les tentes. Il alla lui-même vers celles qui étaient les plus proches de la

rivière.

Le soleil, lentement, chassait les ombres. La neige commençait à s'éclairer de scintillements d'argent. Et les corps étendus çà et là devenaient soudain plus réels. Emmer rejoignit le

centre de la clairière et se dressa sur ses étriers pour avoir une vue globale du champ de bataille et tenter d'estimer le nombre des survivants. Il n'y en avait pas beaucoup, ni d'un côté,

ni de l'autre, et surtout, il ne voyait parmi les ennemis aucun Milicien. Étaient-ils tous morts, ou bien avaient-ils fui ? Il se demanda aussitôt s'ils n'avaient pas emmené Livain, avant

la fin de la bataille… Pourtant, il avait tué Grégoire de Berva de ses propres mains, alors qui aurait pu donner un tel ordre ? Avant qu'il ne puisse répondre à cette question, il vit le

général Chroce revenir vers lui, la mine grave, et il comprit aussitôt que Livain n'était plus dans le camp.

– Chroce, nous devons le rattraper avant qu'il ne rejoigne Lutès. Préparez les hommes, nous partons

tout de suite.

– Majesté ! Ce n'est pas raisonnable ! protesta l'officier. Les hommes ont combattu toute la nuit !

– Dépêchez-vous, général ! C'est un ordre ! Livain ne doit pas nous échapper !

– Bien, répondit Chroce, résigné.

– Bien, répondit Chroce, résigné.

Il demanda aux soldats de reprendre leurs armes, de se mettre en formation, et quelques instants plus tard, ils partirent à la hâte, exténués, vers le nord, sur la route de Lutès.

*

* *

– Bernard, dites-moi un peu comment se porte votre communauté.

La soirée touchait à sa fin. La salle de réception s'était déjà beaucoup vidée, et le brouhaha des discussions s'apaisait progressivement.

– Mal, Bohem. Elle se porte mal. Mais nous avons foi en l'avenir, et nous ne sommes pas de ceux qui se laissent décourager. Le pape et le roi de Gallica essaient de nous éliminer

depuis si longtemps ! Nous avons la peau dure !

Le louvetier sourit.

– Je suis heureux que vous soyez venus ici. Votre présence compte beaucoup pour moi. Vous incarnez, comme les Compagnons ou les nouveaux louvetiers, le droit des hommes à

choisir leur propre chemin, des chemins qui ne sont pas forcément ceux souhaités par le roi ou l'Église. Je vous l'ai déjà dit, Bernard, je n'adhère pas à votre religion – à aucune

d'ailleurs – mais je vous souhaite de pouvoir la pratiquer librement.

– Bohem, si je puis me permettre, vous ne connaissez pas grand-chose des Bons Hommes !

– Suffisamment pour savoir que je ne suis pas l'un des vôtres, mais bien assez aussi pour souhaiter qu'on vous laisse libres…

Vivienne posa sa main sur le bras de Bohem pour l'interrompre.

– Bernard, je ne connais pas, moi, votre religion… Dites-moi qui sont les Bons Hommes de Tolsanne.

– Nous sommes de bons chrétiens, madame.

– Mais alors pourquoi l'Église vous considère-t-elle comme hérétiques ?

– Parce que nous sommes différents.

– Mais en quoi ? insista la jeune femme.

– Eh bien, d'abord, nous nions l'autorité du pape…

– Ah, en effet, cela ne doit pas beaucoup plaire ! répliqua la jeune femme en souriant.

– Ensuite, nous ne sommes pas d'accord avec l'Église sur plusieurs points.

– Lesquels ?

– La liste serait trop longue, madame, mais par exemple, nous ne croyons pas en l'incarnation du Christ.

– C'est-à-dire ?

– Pour nous, le Christ est de nature divine, et il n'a pris forme humaine que l'instant de délivrer son message. Nous ne croyons pas à la réalité de sa chair et, par conséquent, nous ne

croyons pas en la Passion. Pour nous, l'image du sacrifice rédempteur de Jésus est un mensonge. Dieu n'aurait pas permis que son fils fût torturé sur une croix…

– Je vois. Cela fait donc une vraie différence !

– Certes. Au fond, nous n'avons pas la même vision du monde, Vivienne, et surtout pas la même vision du Mal. Nous refusons de croire que Dieu soit à l'origine du Mal et qu'il

laisse ses créatures choisir elles-mêmes. Nous pensons que le monde est constitué entièrement de ces deux forces, que le Bien est esprit et que le Mal est matière.

– Le Mal est matière ?

– Oui. Tout ce qui est matériel, y compris notre pauvre corps.

– Cela me semble assez triste… L'homme, en tant qu'être de chair, serait donc forcément mauvais ?

– En quelque sorte. Mais nous croyons en la réincarnation, Vivienne, et contrairement à l'Église qui promet l'enfer aux pécheurs, nous croyons, nous, que les hommes se purifient au

fil de leurs vies successives.

– Je comprends. Mais, tout de même, quelle tristesse de se sentir enfermé dans une enveloppe que l'on considère forcément comme mauvaise. Cela laisse peu de place… au plaisir.

– Au plaisir charnel, en effet. Pour nous, le plaisir ne doit être que l'épanouissement de l'esprit. On le trouve notamment en méditant. Vous savez, Vivienne, nous sommes des gens

très simples. Nous n'avons pas d'églises, pas de sacrements, à part celui de nos Parfaits, qui sont un peu comme des prêtres… Nous parlons la langue des gens simples, nous prêchons

dans la rue. Contrairement à l'Église, nous n'avons aucune richesse, cela ne nous intéresse guère. L'argent, de tout ce qui est matériel, est le pire de tous les maux.

– Vous voyez, Bernard, intervint Bohem, cela confirme à la fois mon respect pour vous et mes nombreuses réserves. Je respecte votre simplicité, votre proximité avec les gens, je

respecte aussi votre liberté d'esprit. Mais je dois vous avouer, Bernard, que votre rejet absolu du corps et de la matière me dérange particulièrement.

– Je peux le comprendre, mon ami. Mais il ne faut pas tout prendre au premier degré. Je vous rappelle que j'ai été marié et que j'ai eu un enfant. Je ne rejette pas complètement le

corps. Pour l'instant, il est l'enveloppe incontournable de l'esprit.

– Mais l'idéal des vôtres serait tout de même de pouvoir s'en débarrasser. J'ai entendu certains de vos frères qui vont plus loin dans cette doctrine et qui considèrent les hommes

comme des éternels damnés, allant jusqu'à dénoncer tout simplement la procréation pour que le corps disparaisse réellement au profit, disent-ils, de l'esprit… Ce serait la mort pure et

simple de l'humanité ! Je crois, Bernard, que vos notions de Bien et de Mal sont beaucoup trop radicales, et qu'elles laissent trop peu de place à l'homme, à sa volonté, à sa

magnifique complexité…

– Je ne vois pas les choses comme cela, Bohem. Pour moi, contrairement à ce que dit l'Église, la fin du monde ne sera pas apocalyptique, elle sera libératrice ! Elle sera un départ

progressif de ces âmes qui se seront améliorées au fur et à mesure de leurs réincarnations, et il ne restera plus ici-bas que l'âme du diable… Satan sera seul sur cette Terre, seul du côté

de la matière.

– Je comprends, mais je l'aime, moi, cette Terre ! répliqua Bohem en souriant.

– Votre présence, Bohem, la rend certes plus agréable !

– C'est très aimable, Bernard ! Allons, ce n'est sans doute pas l'endroit ni l'heure pour parler de ces choses – bien que cela soit passionnant – et je vois que les gens sont déjà

presque tous partis…

En effet, il était bien tard et les derniers convives se retiraient de la grande salle de réception. La fête avait été splendide, et tout le monde semblait être reparti le cœur léger. Bohem

serra la main de Vivienne à côté de lui. Il se souvenait de ces longues journées passées sans elle, à se demander si un jour il la reverrait et vivrait des instants comme celui-ci. Des

instants si précieux !

– Mais où est ta tante, Vivienne ? demanda le louvetier en remarquant que la duchesse n'était plus à leur table.

– La voilà ! Elle est partie raccompagner ses invités jusqu'aux portes du palais.

En effet, Hélène de Quienne revint quelques instants plus tard dans la grande salle, et trouva Bohem et ses amis, assis à une longue table, silencieux. La duchesse traversa la pièce

pour les rejoindre, se faufila entre les tables et les chaises en désordre, enjamba les détritus qui jonchaient le sol et alla s'asseoir à côté de Bohem. Ses pas résonnèrent dans le silence du

grand dôme.

Elle poussa un long soupir et regarda ses amis, le visage paisible. C'était un tableau émouvant. Ils étaient sept, fatigués, unis par tant d'épreuves partagées, qui se lançaient, là, des

regards tendres et réjouis. Bohem et Vivienne, se tenant la main, Mjolln et Lœva, en face d'eux, affalés sur la table, Fidélité, Bernard, et enfin elle, leur hôtesse, enchantée. Ils étaient

tous conscients que ce moment était exceptionnel, inestimable.

– Eh bien ! La soirée était réussie, n'est-ce pas ?

– Ça, oui ! Bravo, duchesse ! Ahum.

– C'est un tel bonheur de vous voir tous ici ! répondit-elle en prenant la main du barde. J'aimerais que cet instant dure toujours !

– Pourtant, intervint Fidélité d'un air gêné, vous savez que c'est impossible… Je… Je suis désolé de briser ainsi la quiétude que j'accueille pourtant moi-même avec délice. Mais

nous devons regarder les choses en face. Nous ne devons plus prendre le moindre retard.

– Vous avez raison, forgeron.

– Bohem, qu'allons-nous faire, maintenant ? demanda Fidélité en se tournant vers le louvetier. Tout le monde est rassemblé à Pierre-Levée, comme tu le souhaitais. Il va falloir que

nous décidions quoi faire, à présent !

Bohem soupira. Il était à bout de forces. Il se demandait si c'était vraiment le moment de parler de tout cela. Il était déjà bien tard ! Mais d'un autre côté, tous ses amis étaient là,

réunis, et le calme de la pièce était une invitation à la discussion. En outre, il avait déjà retardé son départ d'une journée, pour ne pas gâcher la fête. La Rochelle avait raison. Il n'y

avait plus de temps à perdre.

– C'est juste, mon frère. Le temps presse.

Bohem hésita un bref instant, puis se redressant sur sa chaise, il expliqua à ses amis les décisions qu'il avait prises.

– Demain, vous le savez sans doute, je dois partir avec les Tuathanns pour aller rencontrer des gens venus de Gaelia qui, je le crois, devraient pouvoir nous aider à comprendre le mal

dont souffre le pays.

– Ça, tu vas donc rencontrer le conseil des Baintreach Clanns ?

– Oui, monsieur Abbac. Et quelque chose me dit que vous attendez ce moment avec autant d'impatience que moi.

Le nain haussa les épaules, faussement naïf.

– Et où dois-tu les rencontrer ? demanda Fidélité.

– Dans une ville qui n'est pas très loin d'ici.

– Tu tiens à y aller seul ?

– Non. Je pensais, s'ils acceptent, que Mjolln, Vivienne et Lœva pourraient venir avec moi. Hélène, vous avez beaucoup à faire ici. Quant à vous deux, Bernard et Fidélité, vous

devriez pouvoir aider la duchesse. J'aimerais que les Compagnons, les louvetiers et les Bons Hommes, en attendant notre retour, participent à la reconstruction de Pierre-Levée.

– Cela me semble une bonne idée, répondit Fidélité à contrecœur.

Il aurait préféré ne pas quitter Bohem, et surtout Vivienne. Mais sans doute serait-il encore plus utile ici.

– Et quand je parle de reconstruire Pierre-Levée, reprit le louvetier, je ne parle pas seulement du palais, mais de la ville tout entière.

– Bien sûr, répliqua le forgeron. Fais-moi confiance, je me chargerai de répartir au mieux les tâches.

– Hélène, sans vouloir vous alarmer, je crois qu'il serait sage que vous prépariez votre armée et que vous recrutiez de nouveaux soldats. Nous avons toujours de nombreux ennemis,

et notre présence ici va exposer la ville à de nouveaux dangers. Nous ne savons pas où en est la guerre entre Livain et votre époux.

La duchesse acquiesça.

La duchesse acquiesça.

– Combien de temps pensez-vous être partis, Bohem ?

– Je n'en ai pas la moindre idée. J'espère que nous ne serons pas trop longs.

– Et après ? demanda la duchesse.

– Après… Qui sait ? Ce que les Tuathanns ont à me dire nous indiquera peut-être une marche à suivre.

– Je le souhaite, répondit Hélène. Il faut que nous trouvions un moyen d'arrêter cette épidémie. Cela ne peut plus durer !

– Nous ferons ce que nous pourrons, Hélène.

Le silence s'installa lentement entre les sept compagnons. Ils restèrent un moment assis les uns en face des autres, songeurs, puis Hélène se leva la première.

– Allons dormir, mes amis. Je regrette que nous devions nous séparer tant ces moments sont doux, mais de longues journées nous attendent.

Ils se levèrent tous et se souhaitèrent chaleureusement une bonne nuit. Quand Bohem se retourna pour

embrasser Lœva, il vit qu'elle avait disparu.

– Mais, où est passée notre jeune amie ? demanda-t-il à Mjolln en fronçant les sourcils.

– Ah, ça, je ne sais pas, non… Elle est partie par là, dit le nain en indiquant la sortie de la grande salle. Elle m'a dit qu'elle avait quelque chose à faire avant d'aller dormir, oui.

– C'est étrange ! s'exclama le louvetier. Qu'est-ce qu'elle mijote encore ?

– Eh bien ! intervint la duchesse. Laissez-la tranquille ! Vous pouvez parler, mon ami, vous qui êtes toujours mystérieux ! Peut-être a-t-elle décidé d'aller dormir dehors, comme

vous le fîtes la première fois que vous êtes venu ici !

– Par ce froid ? Ça m'étonnerait !

– Allons, ne t'inquiète pas, dit Vivienne en tirant Bohem par le bras. Elle est jeune, elle est sans doute allée s'amuser quelque part ; le palais ne manque pas de sources

d'émerveillements pour une fille de son âge.

– Mais, à cette heure de la nuit ? insista Bohem.

– Justement ! Il est tard, allons nous coucher ! Et laisse donc ta petite sœur tranquille !

Bohem soupira et suivit Vivienne dans leur chambre, contrarié. Ils se couchèrent ensemble, s'embrassèrent, et, malgré tout ce qui trottait dans leurs têtes, ils s'endormirent

rapidement.

*

* *

Camille de Chastel était debout sur un rocher, seule, aussi droite et immobile qu'une statue de pierre. Les flocons de neige tombaient lentement sur sa robe et ses cheveux, fondaient

sur son visage et coulaient le long de ses joues comme de grosses larmes.

À l'horizon se dessinait le profil défiguré de Pierre-Levée. La ville était si proche ! Et Bohem, enfin, était à portée de main ! Ce serait bientôt le moment de la grande renaissance. Le

début d'un nouveau cycle du Saîman.

Mais Camille devait être patiente. Pour le moment, les sœurs de l'Athnuachan étaient encore réfugiées dans le ventre de la terre, à l'abri du soleil. Il lui faudrait attendre la nuit.

Au fond, pensa la jeune fille, ce n'était pas plus mal. Elles bénéficieraient ainsi de l'obscurité pour

entrer par surprise dans le palais des Ducs. Camille espérait qu'elles pourraient

enlever Bohem sans déclencher une bataille avec les gardes d'Hélène. Non pas qu'elle doutât de la capacité de ses sœurs à battre de simples soldats, mais, pour le moment, mieux valait

éviter de révéler l'existence de l'Athnuachan. L'heure n'était pas encore venue.

Elle se doutait toutefois que cela ne se ferait pas sans heurts. Bohem, elle en était sûre à présent, refuserait de s'unir à elle. Mais il y avait un moyen de le contraindre. Il finirait par

se résoudre à la suivre. Il n'aurait pas le choix. Et quand enfin elle aurait pratiqué le rituel, il pourrait mourir en paix.

Camille ne pouvait s'empêcher de le regretter, malgré tout. Bohem était beau garçon, et surtout, il avait un tempérament qui lui plaisait. Il allait lui manquer, sans nul doute. Mais

cela ne changeait rien. Le plus important était de réaliser le rituel.

La reine resta un moment à observer la grande ville. Elle essaya de méditer pour apaiser son impatience, mais elle avait l'esprit bien trop occupé pour y parvenir et elle retourna dans

l'ombre, auprès de ses sœurs aînées.

La fin était proche. Dans quelques jours à peine, le monde allait se découvrir un tout nouveau visage.

Chapitre 8

LA FONTAINE DE LUCINE

Il faisait nuit noire quand les incendies se déclarèrent un à un aux quatre coins du palais. Les flammes, soudain, déchirèrent l'obscurité. Les jardins s'illuminèrent lentement comme

aux lueurs de l'aube. Camille ne perdit pas un seul instant.

Les sœurs ont commencé leur ouvrage. Le feu va occuper les gardes et détourner leur attention. C'est le moment ! Je dois profiter des instants de panique qui vont suivre pour

faire ce que j'ai à faire.

Camille de Chastel savait précisément où elle devait se rendre. Elle connaissait par cœur le plan du palais des Ducs, qu'elle avait longuement étudié. Seule au milieu de la cour, elle

avança tout droit vers l'aile nord du grand bâtiment.

Bohem, cette fois-ci, tu n'auras pas le choix. Je suis la reine de Gallica, je suis fille de l'Athnuachan. J'obtiendrai ce que je suis venue chercher. Ce que j'attends depuis tant

d'années.

Les sœurs, sans se faire voir, s'étaient éparpillées dans les nombreuses dépendances pour déclencher plusieurs incendies. Camille elle-même ignorait où elles se trouvaient à présent.

Les sept femmes savaient se dissimuler dans l'ombre et, à peine les remparts franchis, elles avaient disparu chacune de son côté.

La jeune femme approchait de l'entrée du palais quand elle entendit des bruits de pas dans le hall. Elle se précipita sur le côté et se plaqua contre le mur extérieur. Les portes

s'ouvrirent violemment et trois hommes sortirent du bâtiment en criant : « Au feu ! Au feu ! ». Camille les regarda s'éloigner vers les écuries, puis elle entra dans le palais en silence.

Elle découvrit alors le hall immense et jeta un coup d'œil vers toutes les portes qui menaient dans les pièces attenantes. La salle correspondait exactement à ce qu'elle avait imaginé à

partir des plans.

Elle leva les yeux vers l'escalier et aperçut aussitôt Hélène de Quienne qui arrivait en courant. Camille fit un pas en arrière et remonta la capuche de son long manteau noir. Comme

un chat, elle se tapit dans l'ombre. Elle avait appris des sœurs de l'Athnuachan l'art de disparaître aux yeux du monde, la manière de se fondre dans l'obscurité et de détourner l'esprit

des observateurs. C'était un jeu de manipulation mentale que l'Arhiman lui permettait de maîtriser parfaitement. C'est ainsi qu'elle avait disparu par deux fois sous les yeux de Bohem,

mais aussi qu'elle avait pris l'apparence de Vivienne de Châtellerault. Le tout était de tromper, de convaincre l'esprit adverse.

À cet instant, la duchesse de Quienne s'immobilisa en haut des marches, posa un regard circulaire sur le hall, comme si elle avait entendu un bruit. Ses yeux se fixèrent un court

instant en direction de Camille, puis elle commença à descendre les marches, avec une lenteur prudente. Camille pouvait lire la méfiance et la peur sur le visage de la duchesse.

Passez ; Hélène, passez, ce n'est pas vous que je suis venue chercher. Pas tout de suite.

Mais Hélène, quand elle fut arrivée en bas de l'escalier, se mit à marcher droit vers elle, comme si elle l'avait vue. Camille ferma les yeux. *Je dois tromper sa raison.* Tapie dans

l'ombre, la jeune femme se concentra pour attirer l'attention de la duchesse vers l'extérieur du palais. *Un pur jeu de l'esprit.* Soudain, Hélène s'arrêta et tourna la tête vers la cour du

palais. Sans attendre, elle se précipita au dehors.

Camille la regarda sortir en souriant. Quand la voie fut libre, la jeune femme se faufila vers l'escalier. Sans bruit, elle monta une à une les grandes marches de marbre blanc.

Petit à petit, les gens se réveillaient dans le grand bâtiment. On les entendait crier des paroles confuses, pousser des hurlements de surprise et de frayeur. La lumière des flammes

pénétrait par les fenêtres et faisait danser les ombres sur le sol et les murs. La fumée, déjà, se glissait sous les portes.

Je sais où tu es, Bohem. Dans les bras de Vivienne. Mais tu m'appartiens maintenant. Je viens vers vous.

La reine de Gallica avança dans le long couloir du premier étage d'un pas rapide et léger. Longeant les murs, elle se dirigea sans hésiter vers la troisième porte du mur ouest. Elle

savait ce qu'elle allait trouver derrière. La chambre des deux amants.

Elle jeta un coup d'œil des deux côtés du couloir, et inspira profondément. Elle leva lentement la main vers la poignée et vit alors que ses doigts tremblaient. Elle serra les poings.

Elle était si près du but !

Camille inspira deux fois, puis, d'un geste sûr et bref, elle ouvrit la porte. Elle entra aussitôt dans la pièce obscure et referma derrière elle.

Puis elle se retourna vers le grand lit, prête à agir. *Vivienne.* Elle devait d'abord s'occuper de la nièce d'Hélène. Après, tout serait plus facile.

Elle posa sa main sur le couteau à sa ceinture et avança lentement dans les ténèbres.

Mais alors qu'elle s'apprêtait à accomplir son forfait, une vive flamme s'éleva dans les jardins et inonda la pièce de lumière. Elle vit alors clairement le lit devant elle et poussa un cri

de colère.

Personne. Les draps n'étaient même pas défaits.

Camille comprit aussitôt que Bohem avait déjà quitté le palais. Furieuse, elle alla en courant vers les fenêtres pour voir ce qu'il se passait dans la cour. Dehors, les soldats d'Hélène

de Quienne venaient de découvrir l'une des sept sœurs. Ils l'encerclaient, leurs armes à la main.

*

* *

– Bohem, tu sais, les Tuathanns me font un peu peur, chuchota Lœva en attrapant le bras de son ami.

Artosach n'avait pas dit un seul mot de la journée. Il marchait, devant eux, sans jamais se retourner. Douze guerriers de Gaelia encadraient Bohem et ses amis, six de chaque côté,

comme une escorte militaire. Ils avançaient, les uns derrière les autres, et eux non plus n'avaient prononcé aucune parole depuis qu'ils avaient quitté Pierre-Levée.

– Ne dis pas de bêtises, Lœva. Ce sont nos amis.

– Ils n'ont pas l'air commode, tout de même !

Le louvetier acquiesça en souriant. Il devait reconnaître que les coutumes des Tuathanns n'étaient pas ordinaires, mais il savait, lui, combien elles étaient une marque de respect.

Combien leur silence était un hommage.

Ils descendaient depuis le matin vers le sud-ouest du comté, suivant une ligne droite imaginaire qui coupait à travers champs. Le vent froid et la neige leur faisaient courber l'échiné.

Ils descendaient depuis le matin vers le sud-ouest du comté, suivant une ligne droite imaginaire qui coupait à travers champs. Le vent froid et la neige leur faisaient courber l'échiné.

La campagne, ici, était déserte, abandonnée. Aucun village, aucune ferme. Bohem se demandait comment Artosach pouvait se diriger au milieu de ces champs enneigés. Comment il

pouvait connaître le chemin, lui qui venait d'un pays si lointain…

Plus ils avançaient, plus le louvetier était impatient. Il devinait que cette rencontre allait être importante, capitale. La première fois où il avait croisé le regard pénétrant d'Artosach,

dans le monde de Djar, il avait compris que cet homme devait lui apporter des réponses. Sans doute pas *toutes* les réponses, mais suffisamment pour lui permettre de choisir une voie.

Alors que la silhouette du chef des Tuathanns se fondait dans la brume devant lui, il se demandait qui étaient les membres du conseil, et surtout, ce qu'ils pourraient lui révéler.

Quelque chose lui disait que ces gens avaient connu sa mère. C'était sans doute pour cela que Mjolln refusait de parler d'eux. Une chose était certaine, il en savait bien plus à leur sujet

qu'il ne voulait l'admettre.

Et si le conseil était en mesure d'expliquer à Bohem ce qu'Aléa avait voulu faire ? Ou mieux encore, peut-être ces membres avaient-ils un message de sa part à lui transmettre ! La

parole perdue de sa mère défunte.

Bohem soupira. Il ne voulait plus penser à ça. De toute façon, les réponses finiraient par venir. Il devait être patient. Mais il avait tellement besoin qu'on le guide ! Tellement besoin

de comprendre, et de trouver un chemin pour tous ces gens qui comptaient tant sur lui.

Vivienne, à côté de lui, dut sentir son impatience. Elle lui prit le bras et lui adressa un clin d'œil.

– Ne t'inquiète pas, Bohem. Je suis certaine que les Tuathanns te donneront les réponses que tu cherches.

– Peut-être, Vivienne. Mais sera-t-il encore temps ?

La jeune femme serra sa main.

– L'important, Bohem, c'est que nous soyons tous réunis, à présent. Au moins, nous affronterons toutes ces choses ensemble.

Le louvetier acquiesça. Vivienne n'avait pas tort. S'ils échouaient, au moins, ils échoueraient dignement, les uns à côté des autres. Ils auraient essayé !

*

* *

Lamastu se tenait immobile, debout sur le toit de l'atelier du maître forgeron. Sa silhouette noire se découpait sur le bleu obscur du ciel nocturne et vacillait derrière les flocons de

neige. Les longs pans de sa robe claquaient au rythme du vent. Elle avait l'allure d'une guerrière, comme surgie d'un lointain passé.

Elle posa un regard circulaire sur les bâtiments du palais des Ducs de Quienne. Les flammes continuaient de se propager tout autour. Elle émit un sifflement satisfait. L'ennemi était

débordé. Tout fonctionnait comme prévu.

Mais soudain, alors qu'elle s'apprêtait à quitter l'enceinte du palais, elle entendit des cris et des bruits de pas dans la cour, juste en dessous d'elle. La prêtresse s'avança lentement

vers le bord du toit et elle découvrit alors ce qu'il se passait au pied du bâtiment. Les soldats d'Hélène avaient encerclé l'une des leurs ; Dracosolia, l'une des plus anciennes sœurs de

l'ordre. Acculée contre l'atelier du maître forgeron, elle ne pouvait plus fuir et allait devoir se battre contre ces hommes. Ils étaient déjà une vingtaine et seraient sans doute bientôt

rejoints par d'autres soldats encore.

Lamastu, sur le toit, serra les poings. C'était la première fois depuis la naissance de l'Athnuachan qu'un homme pouvait voir une sœur en chair et en os. Leur existence allait donc

être révélée au grand jour ! C'était inéluctable.

Pendant toutes ces années, les prêtresses de l'Athnuachan étaient restées dans l'ombre, terrées dans les abîmes, au fond de leur crypte cachée, et nul n'avait découvert – ni même

soupçonné – leur présence. Mais, aujourd'hui, tout allait prendre fin. Le secret centenaire allait être brisé. Il ne restait plus qu'à espérer que Camille était parvenue à capturer Bohem.

Dans ce cas – et dans ce cas seulement -cela n'aurait aucune importance.

Mais ce n'était pas une raison pour ne pas se défendre. Car les sœurs devaient vivre.

Lamastu s'avança vers le bord du toit et sauta dans la cour. Agile, elle se réceptionna en douceur au milieu des ombres, les jambes solidement ancrées au sol, en parfait équilibre. Au

même instant, à quelques pas de là, un soldat s'élança pour attaquer Dracosolia.

La prêtresse isolée esquiva sans peine et envoya en retour un coup de couteau dans la gorge de son agresseur. Celui-ci s'écroula dans une gerbe de sang. Il y eut quelques murmures

étonnés parmi les soldats qui l'encerclaient. On n'avait sans doute pas l'habitude en ces lieux de voir une femme maîtriser si bien l'art du combat. Ils n'étaient pas au bout de leurs

surprises !

Dracosolia se remit en garde, sereine, le poignard dans une main, en retrait, et le front baissé. Les soldats autour d'elle resserrèrent le cercle.

Lamastu s'avança prudemment. Elle vit que sa sœur l'avait aperçue. Mais les soldats, eux, ignoraient encore sa présence. Elle allait devoir choisir le meilleur moment pour intervenir

et porter secours à Dracosolia.

Deux autres soldats s'approchèrent, l'épée haute, plus méfiants que leur malheureux prédécesseur. Ils tournèrent autour de la prêtresse, comme on tourne autour d'un fauve avant de

l'attraper, puis ils attaquèrent soudain, presque simultanément. Mais Dracosolia fut à nouveau la plus rapide.

Lamastu, qui était toujours dans l'ombre, admira les gestes de sa sœur. Celle-ci esquiva les deux attaques sans difficulté et se débarrassa des deux soldats avec une aisance insolente.

Les deux corps, étendus à ses pieds, furent bientôt entourés d'une boue rougeâtre.

La prêtresse les enjamba et, d'un geste plein de mépris, fit signe aux autres soldats d'approcher. Stupéfaits, ils n'osaient plus avancer.

Aussitôt, un officier, dans la cour, s'écria, furieux :

– Mais attaquez-la, bon sang !

Il y eut un court moment de silence, puis une dizaine de soldats se décida à avancer vers elle.

Lamastu, voyant que sa sœur ne pourrait tenir tête à tant d'ennemis, se jeta dans la bataille et prit les gardes d'Hélène à revers. Surpris, ils furent coupés dans leur élan et disloquèrent

leur formation. Les sœurs en profitèrent pour attaquer ensemble. Elles semblaient danser dans leurs grandes robes noires et, à chaque coup de couteau, touchaient un adversaire avec une

force étonnante. Leurs gestes étaient si proches qu'on eut dit les deux ombres d'une même femme. Les lames de leurs poignards scintillaient dans les ténèbres, sifflaient dans l'air puis

s'enfonçaient dans la chair à la vitesse d'une flèche.

Des renforts arrivèrent dans la cour et le combat redoubla d'intensité. Les prêtresses, qui étaient pourtant bien esseulées, paraissaient intouchables. Elles étaient si rapides et si agiles

qu'aucun soldat n'avait le temps de porter la moindre attaque. Ils tombaient, les uns après les autres, comme de vulgaires poupées de chair.

Petit à petit, les sœurs parvenaient à se rapprocher des grandes portes du palais. Aussitôt, un officier envoya des renforts de ce côté-là pour leur barrer la route. Mais, au même

moment, comme surgies de nulle part, une à une, les cinq autres sœurs de l'Athnuachan firent leur apparition.

Leurs corps gracieux, drapés de noir, sortirent des ombres de toutes parts. Là derrière un mur, ici par une porte, un toit… Sous la lumière chancelante des incendies, lentement, les

cinq prêtresses rejoignirent leurs deux sœurs puis, toutes ensemble, comme en un ballet macabre, elles s'assemblèrent en cercle dans la cour du palais. Le visage voilé, en robe longue,

elles étaient parfaitement identiques et évoluaient dans une chorégraphie parfaite. Elles tournèrent, prudentes, sous le regard incrédule des soldats d'Hélène, puis soudain elles se mirent

en garde.

Elles attendirent, immobiles, un nouvel assaut.

Les gardes, bientôt, furent une bonne cinquantaine à les encercler. Il y eut un long moment de silence et d'attente, où l'on devinait l'angoisse et la stupéfaction. Les soldats de Pierre-

Levée se demandaient sans doute à qui ils avaient affaire. Jamais on n'avait vu ces guerrières mystérieuses.

Lamastu abaissa légèrement sa garde, puis soudain, comme si cela eut été un signal, les sept sœurs

passèrent à l'attaque, plongeant sur les soldats tels des prédateurs.

Commença alors dans le cœur de la nuit une bataille incroyable et d'une violence singulière. Les prêtresses se battaient avec autant d'art et d'agilité que les meilleurs guerriers

tuathanns, et de nombreux soldats moururent sous leurs attaques avant que la première d'entre elles ne fût touchée.

*

* *

Le père Lefrançois, apercevant le profil inimitable des toits de Lutès, fit signe au Milicien de s'arrêter.

La nuit était froide et silencieuse. Le souffle des chevaux résonnait devant eux et faisait des nuages de buée blanche. La neige était tombée sans interruption depuis le matin. Elle

recouvrait le paysage tout entier, plaines, forêts et maisons.

Le prêtre regarda un instant les silhouettes échancrées de la capitale. On imaginait son immensité parmi les lueurs innombrables qui s'étendaient au cœur du grand bassin, au-delà du

fleuve sinueux où se dressait la belle cathédrale.

– Majesté, nous arrivons à Lutès ! murmura le jeune homme en se penchant vers le roi.

Livain, à bout de forces, se tenait au Milicien devant lui. Ses vêtements étaient couverts de givre. Son visage blafard n'exprimait que douleur et froid.

– Emmenez-moi au Palais de l'île de la Cité, répondit le roi d'une voix faible et fluette. Je n'en peux plus !

Le prêtre acquiesça et fit signe aux deux Miliciens de se remettre en route. Les chevaux, aussitôt, partirent vers le nord au galop, face au vent.

Le père Lefrançois se recroquevilla derrière le chevalier. Il avait tellement froid qu'il ne sentait plus ses pieds ni ses mains. Mais surtout, il essayait de ne pas perdre connaissance. Il

devait lutter contre la fatigue et la douleur, vaincre l'envie irrésistible de sombrer dans un sommeil dont il craignait qu'il ne devienne un coma. Pour focaliser son esprit, il récitait en

boucle des prières et des extraits de la Bible qu'il avait appris par cœur.

« Il essuiera toute larme de leurs yeux, et la mort ne sera plus, et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur, car les premières choses auront disparu. »

Le prêtre lançait régulièrement des regards vers Livain. Plusieurs fois, il avait cru que le roi allait perdre l'équilibre et s'écrouler. Il était encore plus exténué que lui, bien sûr. Le

trajet avait été une épreuve véritablement pénible, et c'était un miracle que Livain ait survécu.

Le père Lefrançois poussa un soupir résigné. Il aurait tant aimé que cette course s'arrête ! Mais ils n'avaient pas le choix. Emmer était déjà sûrement à leurs trousses, et seule la

capitale pouvait encore leur offrir un asile sûr. Du moins, il l'espérait ! Tant de soldats étaient morts à Pierre-Levée et à Bleizis ! Combien en restait-il à Lutès ?

Le jeune homme essaya de ne plus y penser. Il ferma les yeux et rentra la tête dans ses épaules.

« Les rachetés de l'Éternel retourneront, ils iront à Sion avec chants de triomphe, et une joie éternelle couronnera leur tête ; l'allégresse et la joie s'approcheront, la douleur et les

gémissements s'enfuiront. -

Quand il ouvrit à nouveau les yeux, le prêtre vit qu'ils étaient aux portes de l'abbaye Saint-Germain. Il pensa aux nombreuses heures qu'il avait passées en ce lieu, parmi les moines.

Il se demanda si ceux qu'il avait connus étaient encore en vie. Combien avaient été emportés par les morts soudaines qui décimaient Gallica ? Reverrait-il un jour, sous un soleil d'été,

ces murs de pierre et leurs plantes grimpantes, la chapelle, le lac de l'abbaye ?

Mais les chevaux ne lui laissèrent guère le temps de se réchauffer à la lumière de ces souvenirs heureux ; déjà, ils entraient dans les rues de Lutès.

En quelques jours, la capitale avait changé de visage. Vide, silencieuse et froide, elle respirait l'angoisse et la mort. Des cadavres s'amoncelaient aux coins des rues, partiellement

ensevelis sous une neige sale. Des charrettes étaient abandonnées çà et là, comme au cœur d'une ville déserte, elles s'abîmaient dans l'indifférence. Certaines maisons avaient des portes

ou des fenêtres ouvertes, que personne ne venait plus fermer. Des volets claquaient contre les murs de pierre, emportés par les tourbillons gelés.

Le père Lefrançois n'en croyait pas ses yeux. Il ne s'était pas attendu à une désolation si grande. Il n'y avait presque personne dans les rues de la grande ville, et nul ne semblait

s'intéresser à ces deux chevaux ni à leurs quatre cavaliers qui remontaient au galop vers l'île de la Cité, dans le vacarme assourdissant des sabots.

Les maisons défilaient autour d'eux et rares étaient celles où l'on voyait brûler un feu. Ils passèrent le long de la grande rue qui traversait le bourg au sud de la ville, puis, enfin, ils

arrivèrent devant le Petit Châtelet. Il y avait là quelques gardes, mais les Miliciens ne ralentirent pas. Ils foncèrent sur le grand pont pavé sous le regard perplexe des soldats du roi.

Les berges de l'Isicauna étaient enfouies sous une haute couche de neige immaculée. On voyait par endroits de fines plaques gelées à la surface de l'eau, sur lesquelles se reflétait en

cercles successifs la lumière jaune de la lune.

Les chevaux traversèrent le pont à grande vitesse et, une fois arrivés sur 111e, obliquèrent vers l'ouest. L'hiver camouflait les odeurs pestilentielles de ce quartier marchand, mais le

sol était toujours jonché de détritus, lesquels se noyaient dans l'eau et la neige. Ils remontèrent les venelles de Lutès, ralentissant à peine aux croisements étroits, et ils arrivèrent enfin

devant les grands murs sombres du palais royal. Les hautes portes, bien sûr, étaient fermées. Les chevaux s'arrêtèrent au pied des remparts, trépignant sur la chaussée de pierre.

– Qui va là ? demanda un garde depuis la tour adjacente.

– Ouvrez ! s'écria le Milicien dont le cheval portait Livain. Ouvrez au roi de Gallica !

Le père Lefrançois releva la tête. Il tremblait de tout son corps. Il ne parvenait pas à empêcher ses mâchoires de claquer l'une contre l'autre. La tête lui tournait. Il regarda en direction

du roi. Mais Livain, blotti contre le Milicien devant lui, était tourné dans l'autre sens. Le prêtre ne pouvait voir son visage.

Il y eut un long moment de silence, puis les portes s'ouvrirent dans un grincement sourd. Les deux Miliciens entrèrent aussitôt dans la cour.

Le père Lefrançois avait l'impression que le temps défilait au ralenti. Les flocons de neige tombaient autour d'eux avec une lenteur hypnotique. Les bruits de la cour semblaient

venir, étouffés, d'un invisible au-delà. Le prêtre secoua la tête pour tenter de sortir de son étourdissement. Il vit alors confusément des soldats et quelques serviteurs qui arrivaient vers

eux. Il les devinait, seulement. Ses paupières battaient mollement. Elles découpaient la scène comme les phases embrouillées d'un cauchemar. Il regarda sur sa gauche. Des hommes

descendaient le corps du roi du grand cheval blanc. Ils bredouillaient d'inaudibles paroles.

Le prêtre sentit soudain une main se poser sur son bras. Il tourna la tête et croisa le regard amical d'un soldat. On l'aida à mettre pied à terre. Il s'appuya sur l'épaule de l'homme à

côté de lui. Puis il regarda à nouveau vers le roi. Porté par trois de ses serviteurs, Livain avait les bras ballants et sa tête pendait en arrière, dans le vide. On s'apprêtait à l'emmener.

– Attendez ! s'exclama Lefrançois dans un dernier effort.

Le prêtre avança vers eux, péniblement, se tenant au bras du soldat. Il s'arrêta devant le corps immobile de Livain. Il découvrit alors son visage figé, ses paupières closes et sa bouche

entrouverte. Sa peau était d'une blancheur terrible.

– Majesté ! s'écria le prêtre, accablé.

Sa voix résonna entre les murs de la cour du palais. Des larmes coulèrent sur ses joues glacées.

– Allons, mon père, dit l'un des serviteurs en posant une main sur l'épaule du prêtre.

Lefrançois leva les yeux.

– Il est vivant, ajouta l'homme.

La phrase tourna dans la tête du prêtre comme un écho au milieu des montagnes. « Il est vivant. » Il mit un certain temps à le comprendre, à l'admettre.

– Il s'est juste évanoui.

Le jeune prêtre sentit alors un poids énorme quitter ses épaules. Il était tellement soulagé qu'il en perdit l'équilibre. Le soldat l'aida à se tenir debout.

– Emmenez-le tout de suite dans ses appartements, murmura Lefrançois.

– Ne vous inquiétez pas, mon père…

– Et allez chercher les médecins ! ajouta-t-il, les yeux mi-clos.

Les serviteurs se remirent en route. Le prêtre les regarda s'éloigner, puis, dans un soupir, il perdit connaissance.

*

* *

– Duchesse ! Que se passe-t-il ?

Fidélité, réveillé par les cris et la lumière des flammes, avait rapidement enfilé ses habits et était descendu dans le hall du palais, son épée à la main. Hélène, le visage dégoulinant,

venait de rentrer avec le chambellan, et ses yeux étaient pleins de panique.

– Le palais est attaqué ! expliqua-t-elle en prenant le bras du forgeron.

La Rochelle jeta un coup d'œil vers la cour et vit les combats qu'on y livrait.

– Attaqué ? Mais par qui ?

– Nous ne le savons pas.

– Que puis-je faire, Hélène ?

– Allez voir comment s'en sortent mes gardes dehors… Le chambellan et moi allons nous occuper de notre côté des incendies qui gagnent l'arrière du palais.

– Bien, répondit Fidélité, et, sans attendre un instant de plus, il se précipita au dehors.

Il découvrit alors avec consternation la bataille meurtrière qui se jouait devant lui. Il vit cinq femmes – deux autres étaient tombées – tout de noir vêtues, le visage voilé, armées

seulement de poignards effilés, et qui tenaient tête à des soldats six fois plus nombreux qu'elles. Pire. Elles commençaient à les faire reculer.

Fidélité se demanda qui étaient ces femmes. À quel camp appartenaient-elles ? Étaient-elles envoyées par Livain ? Étaient-elles, comme les Aïshans autrefois, au service de Lailoken ?

Il n'avait jamais vu pareils personnages !

Après quelques instants de stupéfaction, le Compagnon se décida enfin à agir et fonça tout droit sur la femme la plus proche.

Arrivé à portée de lame, il envoya sans réfléchir un puissant coup de taille. La sœur de l'Athnuachan, qui semblait n'avoir pas vu venir le coup, se baissa pourtant au dernier moment

et évita l'attaque. Avec une élégance étonnante, elle se redressa et se plaça face à son nouvel assaillant.

Fidélité essaya de voir ses yeux à travers le voile qui couvrait son visage. Mais on devinait à peine quelques formes obscures. Il poussa un soupir et tenta une nouvelle attaque de

préparation, ses pieds effleurant à peine le sol glissant. Un coup d'estoc puis, approchant, un coup en dedans, donné avec le quillon de son arme. Mais les deux tentatives échouèrent.

La femme avait rompu en rythme, avec des gestes exagérés, comme si c'était un jeu.

Quand La Rochelle se retourna pour se remettre en garde, il aperçut de justesse le poignard qui venait vers lui. Il recula la tête d'un geste instinctif et la lame lui frôla le nez.

Aussitôt, pour se donner du large, il envoya un contre-taillant. La femme fit un pas en arrière, et se remit en position, le poignard à la hauteur du visage.

Le Compagnon relâcha quelques instants ses doigts autour de la poignée de son arme. Il ne devait pas se crisper. Il effectua quelques pas de côté, fit tourner son épée devant lui, puis

se lança soudain dans une nouvelle attaque. Un revers, et un coup de pointe. Il essayait de se souvenir des trop rares leçons d'escrime qu'il avait reçues. Il effectua un dégagement

habile, mais la lame ne parvenait pas à approcher sa cible. Toutefois, La Rochelle ne se découragea pas. Il enchaînait les coups, trouvant dans sa force musculaire un substitut à la

technique. Il frappait fort, comme à la forge, s'imaginant qu'il était en train de battre le fer, et si ses attaques manquaient de finesse, elles étaient suffisamment puissantes pour, au

moins, gêner son adversaire.

Mais à force d'essayer d'atteindre sa cible, Fidélité se fatiguait. Il se rendit bientôt compte que son rythme baissait. Plutôt que de se laisser surprendre, il fit un pas en arrière et se

mit en garde basse, pour laisser ses bras se reposer. Son ennemie y trouva l'opportunité d'une attaque verticale. Mais le forgeron para l'assaut en remontant son épée d'un coup sec, et

sa lame, sans qu'il ne l'ait vraiment cherché, entra en collision avec le poignet de son assaillante. Il lui trancha la main.

La prêtresse poussa un hurlement de douleur strident, presque inhumain, et fit deux pas en arrière, incrédule. La Rochelle n'hésita pas un seul instant, et d'un coup d'estoc il enfonça

sa lame dans le cœur de son adversaire sans défense. La femme s'écroula dans la neige, les yeux écarquillés.

Fidélité se retourna. Il grimaça en voyant où en était la bataille. Les quatre autres prêtresses étaient toujours debout, et elles avaient tué de nombreux soldats.

Le jeune homme se demanda s'ils pourraient en venir à bout. Il avait peine à y croire. Comment quatre femmes pouvaient-elles tenir ainsi tête à un si grand nombre de soldats ? Par

quelle magie ? Ses bras n'avaient plus de forces, et il était à bout de souffle. Il était sur le point de perdre espoir quand soudain il y eut de l'agitation près des portes du palais.

La Rochelle se demanda ce qu'il se passait à présent. Il fit quelques pas de côté pour voir qui arrivait et vit alors des soldats en armure qui entraient dans la cour. Ils portaient sur

leurs surcots l'emblème du comté de Tolsanne.

*

* *

– Bohem, c'est ici que nos routes se séparent. Voici le bois de Melle où tes amis et toi devrez trouver la fontaine de la grotte de Lucine.

La journée touchait déjà à sa fin et devant le groupe se dressaient les arbres d'une forêt haute et dense. Le crépuscule engloutissait le monde sous de belles nuances bleutées.

– Tu ne viens pas avec nous, Artosach ?

Le Tuathann inclina respectueusement la tête.

– Ce n'est pas dans nos coutumes, Bohem, tu le sais. Je t'ai mis sur le chemin, mais c'est seul que tu dois finir la route. Seul que tu devras trouver les Baintreach Clanns.

– Je comprends.

Tout comme j'ai dû trouver seul le chemin de ta tente Artosach, et comme je t'ai cherché dans le monde de Djar. Oui, je comprends vos coutumes. Elles entrent en résonance avec

}

ce qui est inscrit au fond de moi. Cela doit être le sang que nom partageons, Tuathann. Il n'y a pas de réussite sans volonté. Ce sont les hommes qui font l'Histoire… Cesser de

croire que l'on peut changer le monde, c'est offrir à d'autres le pouvoir de le faire. Toutes ces phrases hantent ma mémoire.

– Bonne chance, Bohem. Que la Terre te reconnaisse !

– Merci, Artosach.

– J'espère que les Enfants de la Veuve t'apporteront les réponses que tu cherches.

Le louvetier acquiesça.

Oui, je l'espère aussi. C'est sans doute notre dernière chance. Il y a tant de gens qui comptent sur nous. Chaque jour qui passe emporte avec lui des victimes de plus en plus

nombreuses. Je n'ai pas seulement besoin de réponses, Artosach, j'ai besoin de réponses qui puissent m \aider à mettre fin à cette désolation.

– Quoi qu'il advienne, Artosach, je te remercie de nous avoir attendus à Pierre-Levée et de nous avoir guidés jusqu'ici. Je te dois beaucoup.

– Tu dois aussi beaucoup à tes amis, répliqua le Tuathann en se tournant vers Vivienne, Mjolln et Lœva.

– Ils sont bien plus que des amis, dit Bohem en souriant. Ils sont mes compagnons.

– Je ne suis pas sûr de connaître la différence, répliqua le Tuathann.

C’est Vivienne qui donna la réponse :

– Les amis pleurent le jour de ta mort. Les compagnons meurent avec toi.

Artosach acquiesça.

– Alors tu es bien accompagné, Bohem. Allons, bonne route, Liberté. Je sais que tu sauras trouver la fontaine.

Artosach embrassa le creux de sa paume et la posa sur le front du louvetier, il salua les trois autres, puis il fit signe aux guerriers tuathanns de le rejoindre. Ils se regroupèrent derrière

lui et ils se mirent en route vers Pierre-Levée.

Bohem les regarda s’éloigner. Son cœur battait à tout rompre.

Trouver la fontaine. Oui, j’espère que j’en serai capable. Si seulement tu m’en avais dit un peu plus, Artosach ! Je n’ai qu’un nom. Lucine. C’est peu. Mais c’est peut-être aussi

beaucoup.

Il se tourna vers la grande forêt, puis il frissonna. L’obscurité était pleine de promesses.

– Bien. Alors tu sais où nous allons ? demanda Lœva en s’approchant du louvetier.

– Tu as entendu Artosach, répondit-il en haussant les épaules. Nous devons trouver une grotte… dans laquelle coule une fontaine.

– Ce n’est pas très précis ! répliqua la jeune fille.

Bohem sourit.

– Non, en effet. Mais voilà une raison de plus pour ne pas perdre de temps.

La jeune fille acquiesça et ils se mirent tous les quatre en route vers le cœur de la forêt, Bohem en tête, et Mjolln fermant la marche.

Quand ils furent parmi les grands arbres, Bohem ne put s’empêcher de penser à Roazhon et à la clairière où ils avaient retrouvé les Brumes. Malgré la neige, il se dégageait de cette

forêt-ci la même impression d’une vie secrète et riche, d’un monde invisible et silencieux. Les arbres, si différents les uns des autres, étaient comme autant de visages distincts, une

galerie de portraits énigmatiques. Ils ressemblaient à de grands géants dévêtus, amaigris par l’hiver, que seul le regard des hommes rendait immobiles, l’espace d’un instant. Les

craquements du bois faisaient comme une incantation lointaine, un secret que se transmettaient les

cimes pour prévenir de l'arrivée des marcheurs. Les branchages, sur le sol,

s'emmitouflaient dans la poudre blanche comme pour se soustraire à la vue des hommes et les observer en silence. La forêt de Melle tout entière semblait attendre, méfiante et

intriguée, curieuse peut-être de voir s'ils remporteraient l'épreuve.

Bohem marchait d'un pas lent. Ses yeux fouillaient la grande sphère des arbres. De temps en temps, il posait une main sur un tronc et on eût dit qu'il écoutait le murmure de la

forêt.

Je n'entends pas la voix des Brumes. Je crois qu'elle ne peut pas venir jusqu'ici. Les loups, cette fois, ne pourront m'être d'aucun secours. Cette forêt n'est pas comme les autres.

C'est une demeure, un jardin secret, isolé du monde. Rien ne peut y entrer qui n'y soit invité, pas même la voix douce des Brumes. Le murmure que j'entends n'est pas le leur C'est la

voix d'une femme.

Plus ils avançaient, plus les ténèbres grandissaient, et plus la forêt devenait inquiétante. Ses ombres prenaient vie et son silence n'avait plus le même sens. Il se faisait défiant,

supérieur. Bohem, quelques pas en avant, pouvait sentir l'angoisse qui gagnait ses amis. Mais il essaya de ne pas y prêter attention. Il devait se concentrer sur cette voix lointaine,

discrète, qui chantait dans les arbres.

C'est comme si c'était la voix de la forêt elle-même. Elle sait que nous sommes ici. Elle nous appelle, j'ai même l'impression qu'elle rit ! Qu'elle se moque ? Non pas vraiment.

}

Bohem changea plusieurs fois de direction. Soudain, il accélérait, puis l'instant d'après il se mettait à marcher lentement. Le regard perdu dans le vague, il semblait en transe, exalté,

presque, et ses amis n'osaient plus lui parler, de peur de troubler quelque chose qu'ils ne pouvaient comprendre, mais qu'ils devinaient.

Sa voix est de plus en plus claire. C'est mon nom qu'elle appelle. Liberté. Par ici, de ce côté. Et si c'était un piège ? Si c'était à nouveau Camille de Chastel ?

Le louvetier s'immobilisa soudain. Son visage, à peine éclairé par quelques rayons de lune, se figea dans une moue inquiète. La tête haute, il écoutait ce que ses amis ne pouvaient

pas entendre.

Non, ce n'est pas la voix de Camille de Chastel. Mais je sais maintenant qu'elle peut tricher. Elle a su prendre l'apparence de Vivienne, elle a su me tromper, je dois rester sur

mes gardes. Camille est prête à tout, et je sais qu'elle essaiera à nouveau de m'avoir.

La voix était de plus en plus proche. Elle semblait venir des profondeurs de la terre, s'échapper d'un gouffre non loin de là.

La voix vient-elle de la grotte dont parlait Artosach ? La grotte de Lucine. Mais qui est Lucine ? Est-ce le nom de cette femme qui me parle F Et qui est-elle ? Pourquoi le conseil

a-t-il choisi de me rencontrer là ? Ce n'est pas le moment de me poser ces questions, je dois avancer, faire confiance à mon instinct. Et il me dit de marcher. De suivre cette voix.

Bohem se remit en route vers l'ouest d'un pas plus assuré. Il jeta un coup d'œil à ses amis derrière lui. Tous trois le regardaient, perplexes. Ils se demandaient sans doute si Bohem

allait trouver la grotte, mais quoi qu'il advienne, il était certain qu'ils étaient prêts à le suivre, où qu'il aille. Il le devinait sur leurs visages. Il le savait au fond de lui. Et cela lui

donnait la force de continuer. Il leur adressa un regard qu'il espérait rassurant, puis il accéléra le pas.

Le murmure à présent était si près qu'il tournait presque autour de lui. Et, petit à petit, les paroles devinrent enfin claires. Bohem parvint à les comprendre.

– *Approche. Je suis la fille de la Lune, Liberté.*

La phrase se répéta plusieurs fois.

– *Je suis Lucine, la Dame de la Fontaine. Approche.*

Le jeune homme marchait de plus en plus lentement. Ils ne devaient plus être loin ! Mais cette voix ! Comment être sûr que c'était bien Lucine ? Comment être certain que ce n'était

pas Camille ?

– *Ça ne sert plus à rien de marcher, Bohem.*

Le jeune homme s'arrêta.

– *Je n'arrive pas à vous trouver, madame.*

– *Ouvre-moi ton cœur, et tu me trouveras.*

Le louvetier sentit un frisson dans sa nuque, comme une douche gelée. La voix n'était plus autour de lui. Elle était *en* lui, maintenant. Elle fouillait à l'intérieur de son âme. Bohem

résista. Il tenta de la rejeter.

– Je ne laisse pas entrer n'importe qui dans ma grotte, Bohem.

– Je ne suis rien d'autre que Bohem, Liberté Outremer, le fils d'Aléa.

– Prouve-le.

– Comment prouver une chose pareille ?

– C'est l'ultime épreuve, Bohem. Si tu me laisses regarder dans ton cœur, si tu te mets à nu, alors je croirai en toi.

Bohem repoussa la voix qui envahissait sa tête. Non. Il ne voulait pas se laisser faire. Il y avait trop de risques que cela fut un piège.

– Aurais-tu quelque chose à cacher, Bohem, puisque tu te fermes ?

– Je ne sais pas, moi, qui vous êtes.

Le louvetier avait fermé les yeux. Debout, au milieu de la forêt, il n'était plus vraiment là. Son esprit était à l'intérieur de lui-même. Le monde, lentement, avait disparu tout autour.

Mais il tremblait. De peur, ou de froid. Peut-être un peu des deux.

– Tu crois que je suis ton ennemie ?

– Je ne crois ni cela ni son contraire.

– Les hommes honnêtes, Bohem, ne cachent rien de leur être. Pas même à leurs ennemis.

– Je me protège, pour protéger les miens.

– Le choix t'appartient, Liberté. Mais les hommes libres doivent apprendre à ne faire qu'un avec eux-mêmes. S'il y a quelque chose de caché dans ton âme qui ne se lise pas sur ton

visage, alors tu n'es pas un homme libre. Tu es prisonnier de ton apparence. On m'a annoncé la venue d'un homme libre. Si tu es celui-là, alors dépouille-toi de tes défenses, sois

toi-même, et montre-moi !

Le jeune homme hésita. Il savait ce que voulait la voix de Lucine. Il lui suffisait de baisser sa garde, d'ouvrir complètement les portes de son esprit et de la laisser voir tout au fond

de lui, là où l'on n'ose pas regarder soi-même, à la source des cauchemars et des souvenirs oubliés. Mais il n'arrivait pas à se convaincre que ce n'était pas un piège. Pourtant, n'avait-

elle pas raison ? Avait-il quelque chose à cacher, même à Camille ? La peur de s'ouvrir à ses

ennemis n'était-elle pas justement sa faiblesse ? Ne devait-il pas apprendre à ne plus avoir

peur de lui-même avant de pouvoir affronter les autres ?

La tête lui tournait. S'ouvrir. Tout montrer. Ne plus séparer le corps de l'esprit. Oui. Pourquoi pas ? De toute façon, ils étaient presque au bout du chemin. Il ne servait plus à rien de

tricher. Et avait-il le choix ? Il n'avait d'autre piste que cette voix. La voix de Lucine.

Alors Bohem, soudain, se laissa pénétrer par le regard invisible de Lucine.

Et il vit qu'elle entrait dans les moindres recoins de son âme. D'un seul coup, presque instantanément, elle le connut tout à fait. Peut-être mieux encore qu'il ne se connaissait lui-

même. Elle vit la bague du Samildanach, elle vit Aléa, elle vit même Vivienne, son amour, ses peurs, son espoir. Elle vit ses doutes, elle vit ses mensonges, ses oublis, elle vit les

questions que Bohem se posait, sur lui-même, sur le sens des Enfants de la Veuve, et surtout, elle vit qu'il n'attendait plus qu'une seule chose : trouver la voie de la guérison pour

cette Terre malade. Elle vit qu'il était pur, et qu'il était presque libre.

Tout à coup, la voix de Lucine revint autour de lui, et elle était devenue plus douce.

– Tu portes bien ton nom, Liberté. Tu es digne de rejoindre ma demeure. Et je sais, maintenant, de qui tu as peur C'est de celle qu'on appelle Camille de Chastel, n'est-ce pas ?

Celle qui veut s'unir à toi. Tu as raison d'avoir peur Elle est ton plus grand ennemi. Mais de moi, petit Bohem, de moi tu n'as rien à craindre. Je ne chercherai même pas à m'unir à

toi, malgré la beauté de ton corps, la force de ton âme et la grandeur de ton destin.

La voix de Lucine se transforma alors en un rire gracieux.

– Tu es désirable, Bohem, mais je préfère, vois-tu, la compagnie des femmes…

Bohem ouvrit lentement les yeux. Il regarda autour de lui. Ses amis, juste à côté, lui tenaient la main. Il comprit alors qu'il était tombé par terre. Ses genoux trempaient dans la

neige froide.

– Mais je te remercie de t'être ainsi ouvert à moi, Bohem. Jamais un homme ne s'était livré si entièrement. Comme ta volonté est forte ! Sois le bienvenu dans la forêt de Melle.

Bohem se redressa doucement. La voix était si claire à présent qu'il avait l'impression que Lucine était à côté de lui.

– Regarde, Liberté. Regarde là, derrière cette souche. C'est la bouche de la Terre. Tu es arrivé, petit Bohem. Tu y es arrivé. Vous pouvez entrer chez moi.

*

* *

– Ne la tuez pas !

– Ne la tuez pas !

Quand Hélène de Quienne arriva dans la cour du palais des Ducs, il était déjà trop tard. La dernière prêtresse venait de s'écrouler dans un cri d'agonie sous le coup d'épée d'un soldat

de Tolsanne.

La duchesse se précipita vers elle et se pencha, dépitée, au-dessus du corps sans vie de l'étrange guerrière. Elle ôta lentement le voile qui cachait le visage du cadavre. Elle découvrit

alors les traits usés d'une vieille femme. L'âge que laissaient deviner ses rides jurait avec l'agilité et la force dont elle avait fait preuve au combat.

– Vous n'auriez pas dû la tuer, murmura Hélène en remettant le voile sur le visage blafard de la prêtresse. J'aurais voulu l'interroger. Nous ne saurons peut-être jamais qui elles

étaient ni qui les a envoyées.

Elle se releva doucement et aperçut Fidélité qui venait à sa rencontre. Son crâne chauve dégoulinait de sueur et de neige fondue.

– Tout va bien, Majesté ? demanda le Compagnon en regardant le visage de la duchesse, noirci par les flammes des incendies.

– Oui, répondit-elle en lui donnant la main. Tous les feux sont maîtrisés. Mais les dégâts sont nombreux ; comme si ma pauvre ville avait encore besoin de ça ! Et vous ?

– J'ai bien cru que cette sorcière allait avoir ma peau, dit-il en désignant au loin le cadavre de l'une des sœurs de l'Athnuachan. Sans l'arrivée des soldats de Tolsanne, je crois bien

que nous n'aurions pas pu les battre.

– J'aurais aimé qu'il en restât une de vivante, répliqua la duchesse, afin de comprendre l'origine de cette attaque. Malheureusement, vous les avez toutes tuées.

Fidélité fronça les sourcils. Il posa un regard circulaire sur la cour.

– Je… Je ne suis pas sûr, Hélène. Il me semble qu'elles étaient sept, et je n'en compte plus que six.

Mais peut-être me suis-je trompé…

La duchesse se tourna vers le chef de sa garde.

– Faites ramasser les corps, enterrez nos soldats, et isolez les cadavres de ces femmes. Puis fouillez le palais de fond en comble.

– À vos ordres, Majesté.

Le soldat s'éloigna et commença à transmettre les ordres de la duchesse. Puis Hélène s'adressa à l'officier qui avait commandé les soldats de Tolsanne.

– Capitaine, je vous dois des remerciements. Comme l'a dit mon ami La Rochelle, sans vos hommes, nous ne serions sans doute pas venus à bout de ces femmes bien singulières…

Mais vous me devez, vous, quelques explications. Il me semble vous reconnaître. Vous ai-je déjà vu quelque part, et que faites-vous ici, en terre ennemie ?

L'officier inclina respectueusement la tête.

– Madame la duchesse, nous nous sommes rencontrés sur les routes de Tolsanne, quand vous accompagniez Bohem.

Hélène hocha la tête. Elle reconnut alors l'officier avec lequel ses soldats avaient eu une altercation quand ils étaient revenus vers Pierre-Levée. Bohem leur avait demandé de les

laisser passer et de transmettre au comte de Tolsanne un message de paix.

– Oui, je me souviens à présent !

– Nous sommes envoyés par Redhan V. Le comte de Tolsanne désire apporter son soutien à Bohem.

– Vraiment ? s'étonna la duchesse. Même s'il faut pour cela s'allier à un ennemi de la couronne de Gallica ?

– À n'importe quel prix, répondit l'officier en souriant. Nous ne serions pas là aujourd'hui…

– Vous avez donc su convaincre le comte, soldat. Au nom de Bohem et de tous ses compagnons, je vous remercie.

– C'est Bohem qui a su nous convaincre, Majesté. Nous croyons à votre cause, et à vrai dire, nous ne voyons plus d'autre alternative. Les morts sont de plus en plus nombreuses, en

Tolsanne. Si le louvetier a une chance de mettre fin à cette malédiction, nous voulons lui prêter main-forte.

– Alors, dans ce cas, soyez les bienvenus. Le comte de Tolsanne m'étonnera toujours ! Mais, au fond,

j'ai toujours su qu'il était un homme bon et raisonnable. Bohem n'est pas au

palais pour le moment, mais il reviendra bientôt. Et je suis sûre qu'il sera enchanté de vous voir parmi nous. Le chambellan va vous accueillir, capitaine.

La duchesse salua l'officier, puis retourna vers le bâtiment principal avec Fidélité. Tous les serviteurs et tous les hôtes d'Hélène s'activaient pour remettre de l'ordre dans la cour et

les bâtiments.

Mais on ne retrouva pas la septième sœur de l'Athnuachan.

Elles venaient pour Bohem, pensa la duchesse de Quienne.

C'est lui qu'elles sont venues chercher.

*

* *

Emmer Capigesne entra dans Lutès avec son armée deux jours après Livain.

En temps normal, le roi de Brittia aurait probablement déjà rencontré de la résistance mais, au contraire, ses hommes s'engouffrèrent avec aisance dans la ville, comme si elle lui

appartenait déjà.

La capitale était plongée dans le chaos le plus total. Le sol était couvert d'un amas boueux de terre et de neige mélangées. Les rues étaient sombres et vides, à peine y croisait-on

quelques passants pressés, la tête enfoncée dans les épaules, qui couraient contre le vent sans prêter attention à cette armée ennemie. La plupart des habitants se terraient chez eux,

d'autres avaient fui et beaucoup étaient morts. On devinait les cadavres étendus çà et là, presque entièrement recouverts de blanc.

La nouvelle du retour de Livain n'avait sans doute pas encore fait le tour de la ville, mais nul n'ignorait que le roi avait perdu la bataille de Pierre-Levée. Les habitants de Lutès, en

somme, ne se sentaient sûrement pas en sécurité et ne mettaient presque plus le nez dehors. La ville tout entière semblait attendre sa dernière heure, résignée.

L'armée de Capigesne traversa tout le sud de Lutès sans rencontrer un seul soldat. Mais quand ils arrivèrent en vue du pont du Petit Châtelet, ils comprirent que les troupes du roi de

Gallica s'étaient assemblées sur l'île de la Cité.

Isolée entre les deux bras de l'Isicauna, la petite étendue de terre était aussi bien protégée qu'une forteresse, et Emmer comprit qu'elle serait difficile à prendre. Le pont était

complètement barricadé, et l'on apercevait de l'autre côté des postes de défense.

Les soldats d'Emmer se regroupèrent devant le pont, autour du roi et du général Chroce. Les deux armées s'observèrent un moment, chacune de son côté du fleuve. La neige

continuait de tomber. On voyait à travers le voile velouté des flocons les lances dressées, les silhouettes immobiles.

Emmer Capigesne amena son cheval près de celui du général.

– Livain s'est réfugié dans son palais.

– Toutes les entrées de l'île doivent être protégées, au nord comme au sud. Nous ne pourrons jamais passer.

– Il est trop tard pour abandonner, général.

– Emmer, c'est de la folie ! Malgré tout le respect que je vous dois, je dois vous dire que nous n'avons aucune chance.

– Jamais Livain ne sera aussi affaibli qu'il l'est aujourd'hui, général. C'est au contraire notre meilleure chance de le renverser.

– Nous ne sommes pas nombreux, et nous ignorons combien ils sont sur l'île.

– Livain a déjà usé tous ses renforts. Ils ne doivent pas être tant que ça, général !

– Mais ils ont l'avantage de la position. La seule solution serait d'assiéger l'île et de les affamer.

– Nous n'avons pas le temps. Général, nous n'avons pas fait tout ce chemin pour rien. En venant attaquer Pierre-Levée, Livain a signé son arrêt de mort. Je n'abandonnerai pas tant

que la tête du roi de Gallica ne sera pas tombée. Et je monterai alors sur le trône de ce pays enfin unifié.

L'officier resta muet. Il savait qu'il était inutile de discuter. Mais l'entêtement d'Emmer tournait au ridicule. Attaquer l'île de la Cité était pur suicide.

– Général, préparez vos hommes et élaborez une stratégie qui me surprenne moi-même. Nous passerons à l'attaque dès ce soir.

*

* *

Bohem jeta un coup d'œil dans le couloir obscur. Les parois, creusées dans la terre, disparaissaient un peu plus loin dans l'ombre.

Quelques racines pendaient dans le vide comme de grosses toiles d'araignée.

– Ahum ! Cela me rappelle, oui, de très mauvais souvenirs ! Je n'aime pas, non, entrer dans ce genre de souterrain !

Mjolln, les sourcils froncés, se tenait debout devant l'entrée de la grotte. Agité, il frottait ses paumes contre ses cuisses en grimaçant.

– Allons, monsieur Abbac, un nain courageux comme vous ! se moqua Lœva en lui tapant sur l'épaule, mais, au fond, la jeune fille ne paraissait pas tout à fait rassurée elle non

plus.

– Tada ! La dernière fois, oui, que je suis entré dans un endroit pareil, mes cheveux ont changé de couleur, ahum.

La jeune fille pouffa.

– Ce n'est pas drôle, répliqua le nain. Tu en ferais une tête, si tes cheveux devenaient tout blancs !

Bohem, devant eux, n'attendit pas que ses amis se décident. Il était impatient de rencontrer Lucine, et surtout, le conseil des Baintreach Clanns. Cela faisait si longtemps qu'il

attendait cet instant ! Et plus le temps passait, plus il se demandait ce que cette rencontre allait lui apprendre.

Je sais qu'un grand mystère se cache au bout de ce chemin. J'espère seulement que je saurai le comprendre et que je pourrai m'en servir Je crois que c'est la dernière chance de

notre pauvre Terre. Une dernière main tendue à ceux qui voudront bien la sauver. Nous devons nous dépêcher

Le jeune homme prit une torche au fond de son sac, l'alluma, fit un signe de tête à ses amis et commença à descendre le tunnel qui plongeait sous la forêt de Melle. Il se sentait

irrésistiblement attiré par cette noirceur impénétrable, car elle était le symbole même de son ignorance. Il voulait voir au-delà.

Vivienne et Lœva le suivirent bientôt. Puis Mjolln, après avoir grogné au dehors, se dépêcha de les rattraper.

Après quelques pas, Bohem entendit à nouveau les échos familiers de la voix de Lucine. Il ne savait rien d'elle, mais sa voix, à présent, n'avait plus pour lui de secret. Il l'aurait

reconnue entre mille, et jamais il ne l'oublierait.

J'arrive, madame, qui connaissez tout de moi. J'arrive, j'ai accueilli votre voix jusqu'au fond de mon âme, alors à votre tour, accueillez-moi.

Rapidement, il fallut allumer une deuxième torche tant l'obscurité du couloir s'épaississait. Les quatre compagnons avançaient, les uns derrière les autres, et leur silence trahissait

leur émotion. Le bruit de leurs pas résonnait entre les parois étroites. Plus ils avançaient, plus l'air était plein d'une odeur de terre humide.

Où vous cachez-vous, Lucine ? Pourquoi êtes-vous si loin du monde, si profond sous la terre ?

Bohem, qui marchait en tête, sentit soudain une main qui prenait la sienne. Il se retourna et vit le visage tourmenté de Vivienne à la lumière de sa torche.

Bohem, qui marchait en tête, sentit soudain une main qui prenait la sienne. Il se retourna et vit le visage tourmenté de Vivienne à la lumière de sa torche.

– J'ai froid, Bohem !

Le louvetier s'arrêta et l'enlaça pour lui frotter le dos. Il jeta un coup d'œil aux deux autres. Mjolln et Lœva se tenaient par la main eux aussi. Ils n'avaient guère l'air plus à l'aise

que la troubadour.

– Nous ne sommes plus très loin, chuchota le louvetier pour les réconforter.

– Quel endroit étrange pour donner rendez-vous ! glissa Lœva.

– Certes. Mais ce n'est pas un rendez-vous ordinaire, répliqua Bohem. N'est-ce pas, Mjolln ?

Le nain haussa les épaules. Il avait du mal à masquer son émotion.

Que me caches-tu, mon ami ? Tu connais les gens que nous allons voir, n'est-ce pas ? Mais on dirait que tu as peur de les voir. À moins que ce ne soit autre chose…

– Allons, ne restons pas ici. Finissons-en !

Bohem se remit en route. Il entendait derrière lui les pas de ses compagnons. Il arrivait même à discerner chacun d'eux, comme si c'était ses propres pas. Soudain, il vit la flamme de

sa torche qui commençait à faiblir. Il pesta. Il n'en avait pas d'autre. Puis elle se mit à crépiter, et enfin s'éteignit complètement. Ils n'étaient plus éclairés que par celle que Mjolln

avait allumée.

– Quelqu'un a une autre torche ? demanda-t-il.

Mais il connaissait déjà la réponse. Personne ne parla. Il poussa un soupir et reprit la marche, plus prudent. Il ne voyait même plus où il posait les pieds.

– Ça, la mienne va bientôt s'éteindre elle aussi, ahum.

– Alors, essayons de marcher plus vite !

Le louvetier accéléra le pas, mais c'était difficile. À chaque instant il pouvait tomber dans un trou ou butter contre un obstacle. De temps en temps, il posait ses mains contre les

parois, des deux côtés, pour contrôler la direction. Ses doigts s'enfonçaient dans la terre humide et se prenaient dans des brindilles molles.

Mais qui êtes-vous, Lucine, pour vivre dans ce gouffre ? Vous disiez que je ne devais rien avoir à cacher… Mais vous ? Que cachez-vous ainsi au cœur du monde ?

Mais Lucine ne répondait pas. Elle continuait de chanter, comme pour les attirer vers elle.

Bientôt, Bohem vit que la lumière derrière lui commençait à baisser, et quand la torche de Mjolln s'éteignit, il s'arrêta. L'obscurité était totale. Bien plus intense que la plus sombre

des nuits.

– Pose ta main sur mon épaule, Vivienne.

La jeune femme obtempéra.

– Mjolln et Lœva, faites pareil. Nous ne devons pas risquer de nous séparer, et nous devons nous guider les uns les autres.

– J'ai l'impression qu'on ne fait que ça depuis des semaines ! glissa Lœva d'une voix faussement légère.

– Ah ça ! Et bien sûr, c'est moi, oui, qui suis le dernier ! grogna le nain derrière elle.

– Allez, courage, Mjolln.

Bohem inspira profondément et recommença à marcher dans les ténèbres. Il sentait la main de Vivienne serrée sur son épaule. La jeune femme ne cherchait pas seulement l'équilibre.

Elle lui transmettait aussi sa confiance.

Petit à petit, Bohem remarqua que les parois s'écartaient l'une de l'autre, et bientôt il ne put plus toucher les deux en même temps. Il décida de longer celle de gauche, et

régulièrement il tendait la main de l'autre côté pour voir si le couloir redevenait étroit.

Ils marchaient depuis longtemps déjà quand enfin le tunnel obliqua et quand ils aperçurent une lumière en contrebas.

– Regardez ! s'exclama le louvetier.

Il accéléra aussitôt. Au fur et à mesure qu'ils avançaient, les formes se dessinaient autour d'eux. Les parois de terre réapparaissaient ; elles étaient de plus en plus claires, et de plus en

plus écartées l'une de l'autre. Bohem recommença à voir le sol, et il put assurer à nouveau sa marche.

Soudain il poussa un soupir de soulagement : il apercevait le bout du couloir. Le tunnel s'ouvrait sur une grotte immense, baignée d'une douce lumière.

Le louvetier attrapa à nouveau la main de Vivienne sur son épaule et la tira derrière lui.

– Nous y sommes ! murmura-t-il.

Ils avançaient si vite qu'ils couraient presque. Mjolln et Lœva se pressaient derrière eux, impatients eux aussi. Et quand ils arrivèrent enfin devant la grande caverne, ils

s'immobilisèrent, subjugués par sa beauté.

Le couloir arrivait à mi-hauteur des grandes murailles, si bien qu'ils pouvaient admirer le spectacle d'une perspective élevée.

Aussi haute que profonde, la grotte était comme une gigantesque serre souterraine. Des plantes d'une vive couleur verte couvraient toutes les parois, des arbres se dressaient sous la

voûte, aussi épanouis qu'aux portes de l'été. L'air était humide et on entendait des bruits d'eau résonner entre les parois. Toute la pièce était éclairée d'une lueur bleue vacillante.

– Mais d'où vient cette lumière ? demanda Vivienne, les yeux écarquillés.

– On dirait qu'elle vient de la fontaine, répondit Bohem. Regarde !

Il tendit la main en bas, vers la gauche, et tous virent alors cette magnifique source d'eau et de lumière. C'était un grand bassin de pierre, rempli d'une eau claire, et dont le fond

brillait comme une étoile.

Et au même moment, tous les quatre, ils la virent.

Tout près de la fontaine, assise sur un petit banc de pierre, une femme les observait. Vêtue d'une robe fourreau blanche, elle avait de longs cheveux blonds qui lui tombaient dans le

dos, presque argentés, et une peau aussi pâle qu'une pleine lune. Les deux mains croisées sur ses genoux, elle les dévisageait, immobile, et sa bouche dessinait un sourire délicat. Mais

le plus étonnant était le bijou resplendissant qu'elle portait au milieu du front. C'était une pierre rouge, comme animée de reflets éclatants.

– *Je savais que tu me trouverais, Bohem.*

Le louvetier frissonna. Il inclina légèrement la tête.

– Allons-y, murmura-t-il.

Ils descendirent alors les marches étroites qui menaient vers le fond de la grotte. Quand ils furent presque arrivés, la femme se leva et vint à leur rencontre. Elle marchait avec la grâce

d'une danseuse. Sa longue robe cachait ses pieds, si bien qu'elle semblait flotter au-dessus du sol.

– Soyez les bienvenus, dit-elle d'une voix cristalline. Je vous attendais.

Elle tendit d'abord la main vers Lœva.

– Bonjour, mademoiselle.

– Bonjour, madame, répondit la jeune fille, intimidée, en serrant la main qu'on lui tendait.

– On m'avait dit que tu étais très belle. On ne m'a pas menti.

Lœva rougit.

– Mais je suis impolie. Je ne me suis même pas présentée ! Je suis Lucine, et cette grotte est ma demeure. Ah, oui ! Certains m'appellent aussi Riwanon ou Morgane… D'autres me

nomment la Dame de la Fontaine. Mais tu peux m'appeler comme tu le veux ! dit-elle en souriant. Tu es Lœva, toi, n'est-ce pas ?

La jeune fille acquiesça.

– C'est un joli prénom ! Sais-tu qu'il signifie « sève » ?

– Oui.

– Alors ce n'est sans doute pas un hasard…

Lœva s'étonna de la remarque de Lucine, mais avant qu'elle ait pu lui demander ce qu'elle voulait dire, celle-ci s'était déjà tournée vers Vivienne.

– Bonjour, mademoiselle. Vous devez être Vivienne de Châtellerault…

– Oui. Bonjour, madame. Enchantée.

Lucine hocha la tête, puis tendit la main au barde.

– Quant à vous, monsieur Abbac, je vous reconnais.

Le nain parut gêné. Il adressa un regard embarrassé à Bohem, puis il baisa la main que lui tendait leur hôtesse.

– Madame, c'est un honneur de… vous revoir.

– L'honneur est mien, cher barde. Je vous remercie d'avoir bien voulu descendre jusqu'au fond de mon antre ! J'ai cru comprendre qu'il vous en coûtait !

Lucine lui serra l'épaule, puis enfin, elle se tourna vers Bohem.

– Et te voici donc, Liberté Outremer !

Lucine lui parlait comme à un ami de longue date. Mais après tout, c'était presque le cas : elle avait visité l'âme et la mémoire de Bohem si profondément qu'il n'avait plus aucun

secret pour elle !

– Bonjour, Lucine, répondit le jeune homme, mal à son aise lui aussi.

Il ne savait rien, lui, sur cette femme étrange, même si son regard, à présent, lui rappelait quelque chose. Et sa beauté avait quelque chose de surnaturel qui les impressionnait tous.

Sa façon de marcher, sa voix, ses yeux, tout chez elle semblait enrobé de mystère. Sa robe était si claire et sa peau si blanche qu'on aurait dit une poupée de cristal. Et son corps tout

entier, en vérité, était comme entouré d'un halo lumineux.

– Tu es très beau, Liberté. Mais je ne suis pas surprise. Tu ressembles à ta mère, qui était la beauté même !

Bohem fronça les sourcils.

– Vous l'avez connue ?

La femme rejeta la question d'un geste de la main.

– Patience, Bohem, patience. Nous te dirons bientôt tout ce que tu dois savoir. Avant tout, je veux vous recevoir comme il se doit. Vous devez être épuisés. Nous allons nous

installer à la grande table de pierre où nous rejoindra bientôt le conseil des Baintreach Clanns.

Elle fit demi-tour et les conduisit près de la fontaine où ils prirent place autour d'un grand bloc de

granit. Les quatre amis se jetaient des regards intrigués.

– Je vous ai préparé ces infusions… Ce sont des herbes qui apaisent l'esprit, mais qui n'endorment pas, rassurez-vous. Cela vous fera le plus grand bien.

– Je vous ai préparé ces infusions… Ce sont des herbes qui apaisent l'esprit, mais qui n'endorment pas, rassurez-vous. Cela vous fera le plus grand bien.

Une odeur délicieuse se dégageait des petites coupes en terre qu'elle avait soigneusement disposées sur la table. Vivienne et Lœva jetèrent un regard méfiant à leur boisson, mais

Mjolln n'hésita pas à boire, et il fut rapidement imité par les autres.

– Pourquoi le conseil a-t-il choisi ce lieu ? demanda Bohem après avoir avalé une gorgée de son infusion.

– Décidément, tu es bien pressé, Bohem…

– C'est que, madame, sauf votre respect, je ne suis pas venu ici pour partager des boissons avec vous, aussi délicieuses soient-elles. Les gens meurent, là-haut, loin de votre caverne.

Je ne suis venu que pour une seule chose : chercher des réponses.

Mjolln fronça les sourcils. L'impétuosité de son ami le mettait visiblement mal à l'aise. Mais Lucine ne sembla pas s'offusquer. Au contraire, elle sourit.

– Je comprends, Bohem. Le temps vous est compté. Je vais te répondre. Mais sache que, de toute façon, nous devons attendre les autres. La raison pour laquelle ce lieu a été choisi

est simple : d'abord, c'est ma demeure et, tu l'ignores sans doute, je fais moi-même partie du conseil des Baintreach Clanns.

Bohem ne cacha pas son étonnement.

– Je suis, en quelque sorte, leur représentante en Gallica. Or, tu semblais vouloir nous rencontrer le moins loin possible de Pierre-Levée et…

– Vous faites partie du conseil ? coupa Bohem. Vous ne ressemblez pourtant pas à une Tuathanne…

– C'est que je n'en suis pas une ! Mais je ne suis pas vraiment une femme non plus…

– Ni femme ni Tuathanne ? Mais qui êtes-vous, alors ? s'impatienta le louvetier.

– Je suis certaine que tu vas rapidement le deviner, Bohem. Je suis une Enfant de la Veuve.

Le jeune homme poussa un soupir. Lucine l'impressionnait, certes, mais elle l'agaçait, aussi. Il avait attendu si longtemps ce moment qu'il ne supportait plus de se heurter chaque

fois à de nouveaux mystères, d'interminables secrets !

– Nous sommes sept membres au conseil, reprit la femme en voyant, amusée, l'impatience de Bohem, et seuls quatre d'entre nous sont Tuathanns.

– C'est étrange…

– C'est unique ! C'est en tout cas la preuve que les Tuathanns sont bien plus ouverts qu'il n'y paraît. Et c'est aussi le résultat d'un étonnant concours de circonstances…

– Vous avez une formidable façon d'entretenir les mystères, madame, osa finalement Bohem en posant les mains sur la table.

Lucine se contenta de sourire. Elle semblait prendre cela pour un compliment.

– Ça, ahum, c'est la manière des gens de tous les conseils du monde, Bohem, oui !

Le louvetier remarqua qu'il y avait une pointe d'amertume dans la voix de son ami.

– Que veux-tu dire, Mjolln ?

– Tu verras. Ahum. Le conseil des druides de Gaelia avait la même manie, oui.

Lucine tourna son regard vers le nain.

– Vous avez raison, monsieur Abbac. C'est pour cela que vous avez refusé de nous rejoindre, n'est-ce pas ?

Mjolln ne répondit pas. Il fit une grimace confuse.

C'est donc cela ! Non seulement Mjolln les connaît, mais en plus il a failli faire partie de ce fameux conseil… Il a dû un jour refuser de s'associer à eux, et c'est pour cela qu'il est

gêné depuis le début…

Le silence s'installa parmi les convives. On entendait seulement le bruit délicat de la fontaine. Bohem dévisagea Lucine. Il était certain d'avoir déjà vu son regard quelque part, mais

il ne pouvait se rappeler où. Une chose était sûre, cette femme était Tune des plus belles qu'il avait vues, et le bijou sur son front donnait à son visage une noblesse sans pareil.

Il tourna alors les yeux vers le bassin et admira les lueurs scintillantes qui illuminaient la surface de l'eau.

On dirait qu'elle est vivante.

Au même instant, Lucine ouvrit un large sourire. Elle avait entendu ses pensées.

– Oui, Bohem, répondit-elle à haute voix. Cette fontaine est vivante.

Puis elle regarda Lœva.

– L'eau qui y coule est comme une sève qui nourrit tous ces arbres… et qui me nourrit, moi.

Lœva, troublée, se leva et avança vers la fontaine pour regarder dans l'eau. On ne pouvait voir le fond du bassin, mais seulement cette vive lumière.

– *Cette fontaine est ma mère, Bohem.*

Le jeune homme sursauta. Lucine parlait à nouveau dans sa tête.

– *Et votre père ? Qui est votre père ?*

La femme parut surprise par la question du louvetier. Elle ferma les yeux. Et Bohem comprit aussitôt. Il ne s'était pas trompé.

Il se souvenait à présent de ce regard. C'était celui qu'il avait vu dans les yeux du Sauvage. Lucine était la fille de Lailoken ! C'était donc cela ! Mais alors ? Dans quel camp était-

elle ? Pouvait-il lui faire confiance ?

– C'est magnifique ! murmura Lœva derrière eux.

Quand Lucine ouvrit à nouveau les yeux, Bohem aperçut une larme qui coulait sous ses paupières. Il hocha lentement la tête.

– Je suis heureux de vous rencontrer, Lucine.

– Merci, Liberté. Je ferai tout pour t'aider.

La nuit était tombée sur la capitale. Un océan de nuages noirs bouchait le ciel d'hiver. L'Isicauna était sombre comme le fond des mers ; elle coulait, glaciale, entre les rives

blanchies par la neige. Des hauteurs gelées de la ville montait la clameur sourde des combats. On entendait crier les hommes et les armes dans l'obscurité complice pendant que partout

ailleurs, en Gallica, d'autres mouraient encore et dans l'anonymat.

La bataille du pont du Petit Châtelet se poursuivit dans la nuit sans perdre de sa violence ni de sa férocité. Les cadavres s'entassaient sur les pavés mouillés, tombaient dans le

fleuve, des nuées de flèches déchiraient l'air entre les deux rives et, par moments, des hommes se lançaient à l'assaut de l'île, pour se heurter enfin à un mur de chair et de fer

impénétrable.

La stratégie du général Chroce avait échoué. Les soldats qu'il avait envoyés sous le pont pour aller prendre les postes de défense à revers s'étaient fait repérer, et ils n'étaient même

pas parvenus jusqu'à l'autre rive. On les avait abattus, criblés de flèches, et quelques uns de leurs corps gisaient encore sur des plaques d'eau gelée de l'Isicauna.

Rapidement, la bataille avait tourné à l'avantage des soldats de Livain. Même en force, l'armée d'Emmer ne parvenait pas à passer les barrages qui leur interdisaient l'accès de l'île.

Les rares fois qu'un chevalier de Brittia parvenait à franchir le pont, il était aussitôt assailli de toutes parts et tombait comme une proie au fond d'un piège.

En voyant que ses hommes se faisaient tuer les uns après les autres, Emmer entra dans une rage folle.

– Vos soldats sont des incapables, général !

– Ils sont à bout de forces, Majesté. Et il n'y a aucune faille dans les défenses ennemies…

– Il y a *toujours* une faille ! s'exclama le roi en montant à cheval. Vous deux ! Suivez-moi.

Le roi partit au galop vers l'est, suivi des deux chevaliers qu'il avait apostrophés. Il s'engouffra dans les ruelles sombres de Lutès, longea les maisons endormies jusqu'à la rivière de

Bièvre. Là, il descendit de cheval. Il inspecta les environs, le front soucieux. On entendait encore ici les bruits de la bataille. Mais le pont se perdait dans la brume et le rideau de la

neige. Emmer marcha le long de la petite rivière d'un pas rapide et décidé. Il resta un moment à regarder l'île, puis il se retourna vers les deux chevaliers.

– Le bras de l'Isicauna est plus étroit ici. Trouvez-moi une embarcation ! Il doit bien y en avoir une quelque part sur la berge en descendant vers le sud.

– À vos ordres, Majesté.

Les deux chevaliers partirent vers le sud, longeant la petite rivière. Le roi, quant à lui, remonta prestement à cheval et retourna vers le Petit Châtelet. Il parcourut les ruelles en sens

inverse, frôlant les façades plus vite encore qu'à l'aller. Quand il arriva devant le pont, il vit qu'on ramenait encore de nouveaux blessés.

Emmer partit à la rencontre du général. L'officier était en train de rassembler ses hommes. Le front dégoulinant de sueur, il avait sur le visage un air de panique que le roi ne lui avait

jamais vu.

– Chroce, dit Emmer en attrapant le général par l'épaule. J'ai besoin de cinq autres hommes. Les meilleurs qui vous restent. Nous allons tenter de traverser le fleuve par la rivière de

Bièvre. Laissez-nous quelques instants, puis attaquez avec tous les hommes que vous avez pour faire diversion de ce côté-ci.

– Majesté, nous ne sommes plus qu'une petite trentaine…

– Cela suffira !

– Si nous échouons, la bataille sera définitivement perdue.

– C'est bien pour cela que nous ne devons pas échouer, général. C'est notre dernière chance. Ne la gâchez pas !

– Pourquoi n'attendons-nous pas des renforts, Emmer ?

– Ne discutez plus mes ordres ! s'exclama Emmer, hors de lui. Prenez position ! Et quand vous estimerez que nous sommes arrivés à la rivière de Bièvre, attaquez sans réserves !

– Bien, Majesté. Il sera fait selon vos désirs.

Le général Chroce désigna cinq chevaliers pour accompagner le roi, et il les regarda s'éloigner vers l'est, sous les bourrasques de la tempête.

*

* *

Cela faisait déjà un long moment que Bohem et ses compagnons étaient assis à la table de la grotte de Lucine quand ils entendirent des voix s'élever plus haut, dans le long couloir

qu'ils avaient emprunté pour venir.

Mjolln fut le premier à se lever, les yeux écarquillés.

– Ce sont eux ? s'exclama-t-il en jetant un coup d'œil à Lucine.

– Oui, monsieur Abbac. Ce sont eux.

La Dame de la Fontaine eut un sourire malicieux. Au même instant, la lumière de la grotte sembla vaciller et s'intensifier légèrement.

Le nain quitta la table et se précipita sans attendre vers les marches qui menaient au couloir. Bohem, Vivienne et Lœva se levèrent à leur tour, et attendirent en bas de l'escalier,

impatients.

Le louvetier arrivait à peine à croire qu'il allait enfin voir les membres du conseil des Baintreach Clanns. Leur nom, pour lui, était déjà comme une fable impossible ! Les voir était

devenu une obsession. Et un espoir immense.

Les voix se firent de plus en plus proches.

Bohem attrapa la main de la troubadour à côté de lui. Il la serra fortement. Les yeux levés vers le haut des marches, il s'attendait à les voir à tout instant. Le mystère de leur identité

– ce que Mjolln avait caché depuis le début – allait enfin être révélé.

Et soudain, comme des songes au milieu de la nuit, ils apparurent ensemble dans l'ouverture de la grande paroi. Six silhouettes se découpèrent dans la lumière bleutée de la fontaine,

alignées comme des guerriers avant la bataille. Bohem inspira profondément. Un frisson lui parcourut l'échiné.

Il vit alors Mjolln courir comme un enfant et se précipiter vers l'un des six arrivants. C'était une femme d'une trentaine d'années, peut-être plus, aux cheveux blonds et raides, plus

courts que ceux de Lucine, mais au moins aussi clairs. Son corps était d'une grâce insolente. Elle portait des vêtements étranges, de toutes les couleurs, une tunique avec des franges au

bout des manches, un pantalon bouffant et une ample chemise blanche.

Mjolln, alors, cria son nom. Et Bohem sut que c'était le nom d'une légende.

– Kaitlin !

Le nain sauta dans les bras de la femme aux cheveux d'argent. Celle-ci éclata de rire et l'embrassa avec une chaleur émouvante. Il sembla même à Bohem qu'elle avait les larmes aux

yeux.

À côté d'elle, un homme, à peine plus âgé, se baissa à son tour pour embrasser le barde. Il avait le crâne rasé, comme Fidélité La Rochelle, et il portait un manteau blanc, fermé à la

poitrine par une broche singulière.

– Bonjour, Mjolln…

– Finghin ! s'exclama le nain qui, lui aussi, pleurait. Ahum ! Comme je suis heureux de vous voir, oui ! Toutes ces années ! Ça ! J'ai l'impression que c'était il y a si longtemps,

oui !

Bohem se demanda qui était ce couple étonnant. Quelque chose lui disait qu'ils étaient des acteurs essentiels de ce qu'avait vécu sa propre mère. Des héros, sans doute, des histoires

que Mjolln racontait parfois au sujet de l'île lointaine de Gaelia. En tout cas, il ne s'était pas trompé : le Cornemuseur connaissait fort bien les membres du conseil ! Il semblait même

les aimer comme sa propre famille ! Jamais Bohem ne l'avait vu comme ça. Il semblait avoir rajeuni. À tel point qu'il paraissait même plus jeune que les nouveaux arrivants.

Les quatre autres personnages étaient des Tuathanns, on les reconnaissait sans peine, avec leurs torses nus, la peinture bleue sur leurs bras, et leurs cheveux, de la même couleur,

coiffés en crête. L'un d'eux, pourtant, se distinguait des autres. Bohem fut attiré par son regard. Le Tuathann le dévisageait. Bohem ne détourna pas les yeux.

Le Tuathann lui adressa un signe de tête, qui semblait presque complice, puis il se tourna vers le nain.

– Que la Terre te reconnaisse, Mjolln, ainsi que tous les tiens.

Le barde se pencha respectueusement, une main sur le cœur.

– Ça, bonjour, Tagor ! Quel bonheur, oui, quel bonheur de vous voir ici.

Le nain tremblait de joie.

– Regardez, Tagor. Regardez. Votre neveu est ici, dit le nain en tendant le doigt vers Bohem.

Le louvetier sentit son cœur s'arrêter. Il n'arrivait pas à croire ce qu'il venait d'entendre. Il se demandait s'il avait bien entendu. Son neveu ? Et pourtant… Pourtant, oui, cela ne

pouvait être que ça. Il le sentait au fond de lui. Cet homme, ce Tuathann était sa famille. C'était sans doute ce qu'il avait ressenti dans ce regard.

– Oui, répondit le Tuathann. J'ai reconnu le fils de ma sœur Aléa. Il a les mêmes yeux qu'elle, n'est-ce pas ?

Mjolln acquiesça. Il avait le visage illuminé. Il invita les nouveaux arrivants à le suivre, et ils descendirent les marches pour rejoindre Lucine, Bohem, Vivienne et Lœva.

L'homme que Mjolln avait appelé Tagor salua d'abord la Dame de la Fontaine. Ils échangèrent des regards amicaux, puis le Tuathann dévisagea à nouveau Bohem. Une force

incroyable se dégageait de son regard. Le louvetier remarqua alors que ses yeux n'étaient pas de couleur identique. L'un était bleu, et l'autre noir.

– Ainsi, c'est toi, le fils d'Aléa, dit le Tuathann d'une voix douce et grave.

Bohem fit un signe de tête réservé.

Alors, contre toute attente, l'homme s'approcha de lui et le serra dans ses bras. Bohem, perplexe, se

laissa faire. Puis lentement, il se laissa aller, et il serra le Tuathann dans ses bras

à son tour. Il était envahi par un sentiment étrange, inexplicable. L'impression de réparer un vieil objet cassé, qui avait attendu des années de redevenir lui-même. Le sentiment de

rectifier une erreur, de ressouder un lien qui n'aurait jamais dû être rompu. Mais, surtout, il prenait lentement conscience que l'être qu'il serrait dans ses bras était toute sa famille, sa

seule famille, sans doute, sa vraie famille, celle du sang, et il sentit les larmes monter à ses yeux. Il n'avait pas échangé une seule parole avec cet homme et, déjà, il se sentait prêt à

l'appeler sien.

– Je suis Tagor, fils de Sarkan et de Morah, la femme qui mit au monde ta mère, Aléa. Cela fait près de vingt ans que ta mère a disparu, Bohem.

– Dix-sept, corrigea le jeune homme d'une voix tremblante.

Le Tuathann acquiesça.

– Je savais que ta mère avait été tuée, comme l'avait été ton père. Il devait en être ainsi. Mais de toi, Bohem, je n'avais jamais eu de nouvelles jusqu'à ce que Mjolln te retrouve. Je

suis… Je suis tellement désolé !

Bohem se souvint du jour où Mjolln lui avait révélé sa véritable identité. Il se rappela sa colère d'alors, son refus d'assumer si soudainement un héritage tellement étrange. Mais,

aujourd'hui, il n'éprouvait plus la moindre colère. Au contraire. Un sentiment nouveau l'habitait, qui ressemblait davantage à une certaine fierté. Il assumait en tout cas son héritage. Et

il chérissait la force et le destin que sa mère lui avait laissés.

– Vous n'avez pas à l'être, mon oncle. Mais vous me devez en revanche beaucoup d'explications. Tout le monde, ici, me doit des explications, n'est-ce pas ?

– Oui, Bohem. Nous sommes venus pour cela. Et pour te voir, aussi. Si nous existons aujourd'hui, si les Enfants de la Veuve ont continué d'exister, pendant ces dix-sept années,

c'est grâce à tes parents. Parce que c'étaient leurs vœux, et que nous les aimions plus que tout. Nous sommes heureux de te voir aujourd'hui, car dans tes yeux nous voyons ceux

d'Aléa Cathfad et d'Erwan Al'Daman. Mais n'aie crainte. Nous allons parler. Kaidin et Finghin, ici présents, étaient les plus proches amis de ta mère. Moi, j'étais son frère. Nous

avons beaucoup à t'apprendre. Mais sache une chose, avant tout. Quelles que soient les explications que nous pourrons te donner, tu es seul maître de ton destin. Au bout du compte,

quand tout aura été dit, Bohem, c'est toi qui choisiras.

Le louvetier acquiesça. Il se demandait toutefois s'il en aurait la force. La force de choisir seul la route qu'il devrait prendre. Choisir pour tous les autres. En avait-il le droit ? Le

devoir ? Et surtout, il se demandait où les mènerait cette route.

Au milieu du bras étroit de l'Isicauna, recroquevillés dans l'ombre sur leur embarcation, Emmer et les sept soldats qui l'accompagnaient entendirent soudain au loin un vacarme

immense. Le général Chroce, comme convenu, venait de lancer son ultime assaut.

Le roi de Brittia se redressa pour regarder l'endroit où ils allaient accoster. En face d'eux se dressait un mur de pierre. Il n'y avait pas de quai de ce côté de l'île. Ils allaient devoir

franchir la haute muraille, avec les cordes qu'ils avaient prévues à cet effet. Ce ne serait sûrement pas simple, mais il était trop tard pour renoncer.

Emmer inspira profondément. Tant qu'ils n'auraient pas atteint le haut de ce rempart, ils ne pourraient savoir si leur plan avait fonctionné : il y avait peut-être des soldats de Livain

de l'autre côté, qui les attendaient cachés dans l'ombre. Ou bien il était déjà trop tard. Tous les hommes de Chroce étaient peut-être morts. Le roi de Brittia essaya d'oublier ses

craintes. Il ne devait penser qu'à une seule chose : le trône de Gallica. S'il parvenait à tuer Livain, l'instant serait historique. Réunies, Brittia et Gallica deviendraient la plus grande

puissance du monde, et même le pape serait obligé de se soumettre à son autorité. Ce serait une belle vengeance, d'ailleurs. Ce pape, qui venait pourtant lui aussi de Brittia, n'avait

jamais montré le moindre respect à Emmer !

Le vent glacial ralentissait la barque et la faisait dévier, mais après de nombreux efforts, les soldats parvinrent enfin à rejoindre la berge. Ils s'agrippèrent à des anneaux fixés dans le

mur et jetèrent une corde vers le haut de la paroi. Ils s'y reprirent à plusieurs fois pour passer derrière l'un des créneaux.

Emmer voulut monter le premier. Il se leva, posa un pied sur le bord de la barque et enroula la corde autour de son poignet.

– Si vous voyez que je suis attaqué en haut du mur, retournez sur l'autre rive et allez prévenir le général Chroce. Dites-lui de retourner à Pierre-Levée.

Les soldats acquiescèrent, admiratifs. Jamais ils n'avaient entendu parler d'un roi qui passait devant ses hommes dans de si périlleuses opérations. Emmer était un jeune homme

courageux.

Il était orgueilleux, sans doute, mais au moins il n'hésitait pas à partager le sort de ses soldats.

Le roi commença à grimper le long du rempart, les pieds plaqués contre le mur. Il avait échangé son armure de plates contre une fine armure de cuir, mais il pesait tout de même très

lourd et eut bien du mal à atteindre le sommet. Quand il y arriva enfin, il posa ses deux coudes sur l'enceinte et releva la tête pour regarder de l'autre côté.

Rien. Personne. La rue derrière le mur était déserte, et la neige, au sol, immaculée. Il n'y avait aucun poste de défense dans cette partie de l'île. Sans doute les soldats de Livain

n'avaient-ils pas imaginé que l'on puisse franchir les remparts. Emmer enjamba le parapet et se laissa glisser de l'autre côté.

Il fit un signe aux soldats dans la barque, et les sept hommes le rejoignirent rapidement, l'un après l'autre.

– Ne faites pas de bruit, ordonna-t-il, mais dépêchons-nous. Nous devons les attaquer par surprise.

Le roi passa en tête. Le dos courbé, l'épée en main, il remonta la rue en courant, longeant le mur sur sa gauche. Caché dans l'ombre, il regardait dans toutes les ruelles pour s'assurer

qu'ils n'allaient pas tomber nez à nez avec un groupe ennemi.

Ils traversèrent les venelles obscures de la capitale, passèrent Notre-Dame sur leur droite, puis l'Hôtel-Dieu sur leur gauche. Emmer s'arrêta au bout du bâtiment. Il se plaqua contre le

mur et jeta un coup d'œil de l'autre côté. Il aperçut les trois barricades depuis lesquelles les soldats de Livain défendaient l'île. Les combats faisaient encore rage. Le général Chroce

tenait bon.

Il se retourna vers ses hommes et leur adressa un sourire rassurant.

– Nous sommes parfaitement placés pour attaquer par surprise. Nous allons nous séparer en trois groupes. Chacun son poste de défense.

Les soldats hochèrent la tête.

Emmer jeta un dernier coup d'œil vers le pont, puis il donna le signal de l'assaut.

Le roi fonça vers le poste de défense le plus proche, suivi de deux de ses hommes. Les Galliciens, abrités derrière les murets de fortune, tiraient des flèches vers les soldats du général

Chroce et ne virent pas arriver sur leur gauche leurs nouveaux assaillants.

Emmer s'approcha le plus possible sans se faire voir, puis soudain il s'immisça dans le groupe de fantassins hébétés. Profitant de l'effet de surprise, le roi se mit à frapper les

hommes autour de lui, de toutes ses forces. Il en égorgea un premier, en décapita un deuxième. Ses adversaires n'avaient même pas le temps de parer les coups. Emmer hurlait,

s'acharnait de droite et de gauche. Sa lame tombait avec une lourdeur meurtrière. D'un coup il écartait les lances qu'on dressait vers lui, puis d'un autre il assommait son assaillant. Le

sang giclait sur le sol et sur son armure. Mais cela ne l'arrêtait pas. Au contraire, cela aiguisait sa rage. Bientôt, il se rendit compte que lui et les deux autres soldats s'étaient

débarrassés de tous les hommes qui bloquaient cette partie du pont. Il jeta un coup d'œil vers les deux autres barricades. Elles avaient été renversées elles aussi. Son plan avait marché,

et la voie était enfin libre.

Emmer fit signe aux soldats du général Chroce de les rejoindre. Ceux-ci traversèrent aussitôt le pont. Le roi demanda à un cavalier de lui laisser son cheval, et il monta dessus

prestement.

– Le quai ! hurla-t-il sans attendre. Suivez le quai !

– Le quai ! hurla-t-il sans attendre. Suivez le quai !

Il pointa son épée vers l'ouest, pour guider ses hommes dans la direction du palais royal. Ils s'engouffrèrent sur la rive qui longeait l'Isicauna. Il restait une demi-douzaine de

chevaliers et une quinzaine de fantassins. C'était peu, mais ils avaient encore une chance.

Emmer suivit le groupe de soldats, au trot. Ils passèrent un premier bâtiment, puis un second. Ils obliquèrent derrière une église, puis repartirent vers l'ouest, et soudain, comme des

fauves surgissant d'une cage, un régiment entier de soldats de Livain apparut au bout d'une ruelle sur leur droite.

Emmer jura, mais il était trop tard. Le combat s'engagea aussitôt.

Le roi se précipita aux côtés de ses soldats. Il affronta un premier ennemi, du haut de sa monture. Un coup vertical, un second ; il toucha. Les chevaux avaient du mal à tenir sur le

sol glissant. Ils dérapaient dans la neige, faisaient des soubresauts, ce qui rendait le combat plus difficile. Emmer faillit perdre l'équilibre, mais il se rattrapa de justesse et parvint à se

débarrasser d'un second adversaire. Son cheval fit un écart en dehors du combat. Le roi lui fit faire demi-tour un peu plus loin. Il constata alors avec effroi que ses hommes étaient en

train de se faire écraser par les soldats de Livain.

L'ennemi était bien trop nombreux. Emmer comprit aussitôt qu'il n'y avait aucune chance de l'emporter. Il poussa un hurlement de colère. Au même instant, il vit au milieu de la

chaussée un chevalier gallicien qui fonçait droit sur lui, la lance en avant. Le roi, voyant qu'il était trop tard pour esquiver, se protégea derrière son bouclier et para le coup, mais le

choc fut si violent que son cheval glissa sur le sol. Emmer fut éjecté de sa selle et s'étala de tout son long dans la neige noirâtre.

Quand il tenta de se relever, il sentit une grande douleur dans sa jambe droite. Une souffrance si vive, même, qu'elle ne laissait aucun doute : un os était brisé.

C'est alors qu'il les vit.

Deux soldats, vêtus aux couleurs du royaume de Gallica, qui l'avaient vu tomber et qui avançaient vers lui d'un pas décidé, leur arme à la main. Leurs regards ne trompaient pas. Ils

l'avaient reconnu et ils venaient le tuer. Derrière eux, les combats continuaient, et les soldats d'Emmer se faisaient massacrer un à un. Submergés, ils ne résistaient pas à la charge de

l'ennemi et on les achevait au sol comme des vieux chiens agonisants.

Le roi, étendu par terre, chercha son épée autour de lui. Il vit alors qu'elle était tombée un peu plus loin. Impossible de se relever. Il rampa péniblement. Ses mains glissaient dans la

boue. Il grogna, furieux, et jeta un coup d'œil derrière lui. Les deux soldats approchaient. D'un coup de hanche il se retourna sur le ventre et se traîna en tirant le plus fort possible sur

ses bras. Mais son épée était encore loin, de l'autre côté de la chaussée. Le bruit des pas, lui, était de plus en plus proche. Emmer, à bout de forces, comprit soudain qu'il n'aurait

jamais le temps d'atteindre son arme, et qu'il allait finir ici, dans la fange des rues de Lutès. Il ferma les yeux. C'était tellement idiot ! Il aurait dû écouter le général Chroce, quand il

était encore temps.

Lui qui avait tout gagné, lui qui par deux fois avait battu l'armée du roi de Gallica, il allait donc mourir là, comme un simple soldat ? Si près de la victoire ? Et tout cela à cause de

son entêtement légendaire ? Par simple péché d'orgueil ?

Emmer pensa alors à Hélène de Quienne. Il ne la reverrait donc jamais. Elle qui lui avait si souvent reproché cet orgueil ! Il ne l'avait pas revue depuis leur dernière dispute. Il se

rendait compte, à présent, combien tout était ridicule. Il aurait voulu la serrer dans ses bras. Lui

demander pardon. Mais à cet instant il vit l'ombre des deux hommes s'allonger devant

lui.

Le roi de Brittia se mit à nouveau sur le dos et ouvrit grands les yeux. Il préférait voir sa mort en face. Plonger son regard dans celui de ses assassins.

Il adressa à Dieu une dernière prière, pensa encore une fois au visage d'Hélène et attendit la mort.

Chapitre 9

PAROUSIE

Le monde, soudain, sembla se figer comme sur la toile d'un peintre. Emmer vit le visage mauvais de ses deux assassins, juste au-dessus de lui, immobiles comme deux statues de

glace. Leur épée dressée vers le ciel noir de Lutès, prêts à lui trancher la tête, ils paraissaient attendre, pétrifiés, comme si le dernier battement de son cœur avait dû durer l'éternité.

Puis soudain tout se mit à vaciller. Les images se confondirent devant ses yeux et dans son esprit embrumé par la douleur. Hélène, Bohem, les deux assassins, le général Chroce, le

jour de son couronnement à Chanteville, les plaines vertes de Brittia… Tout se mélangeait devant lui comme des flocons éphémères dans un tourbillon de neige. Le monde se mit à

tourner, et un visage, enfin, apparut sous ses yeux, qui emplissait le ciel immense. Emmer hurla. C'était le visage de l'Antéchrist.

Le roi ferma les yeux. Son corps entier se cabra. Il entendit un grand coup et son visage fut couvert de sang. Tout devint rouge. Les gouttes épaisses coulaient entre ses paupières. Il

se demanda si c'était la couleur de l'enfer. Le silence. L'odeur. La douleur.

Puis, étourdi par les battements sourds de son cœur, il sentit une main se poser sur son épaule.

Ce sont les anges qui me prennent.

On tira son corps sur le sol.

– Majesté !

Emmer fut sorti de sa torpeur par cette voix familière. Il se demanda s'il était mort et si cette parole était le dernier appel du monde des vivants. Un adieu, une oraison funèbre. Mais

non. C'était la voix du général Chroce, juste à côté de lui. Il était bien vivant.

Le roi s'essuya les yeux. Il redressa lentement la tête. Il vit alors le visage de l'officier se dessiner

dans l'obscurité.

– Majesté, nous devons nous replier.

Une fois de plus, le général lui avait sauvé la vie. Emmer essaya de s'asseoir, encore abasourdi. Il aperçut les corps de ses deux assassins, étendus dans la neige à ses pieds.

Chroce prit le roi par le buste et l'aida à se relever. Puis il le porta sur ses épaules et l'emmena de l'autre côté de la rue. Les combats avaient nettement baissé d'intensité, mais on

entendait encore des bruits de lames et le râle misérable des agonisants, à quelques pas seulement, derrière le rideau des flocons. Un soldat de Brittia apparut au milieu de la brume,

tirant derrière lui un cheval. L'un des derniers encore debout, sans doute.

Chroce monta sur l'animal, et, avec l'aide du soldat, il hissa Emmer derrière lui. Il donna un coup de talon, et le cheval partit au galop vers l'est.

Pendant tout le trajet qui les ramena de l'autre côté du fleuve, l'esprit du roi flotta dans une profonde confusion. Son cœur battait à tout rompre. La saveur de la mort était encore au

bord de ses lèvres.

Petit à petit, il prenait conscience qu'il était bien vivant, mais qu'il s'en était fallu de peu. Tout aurait pu s'arrêter là, au milieu de cette ruelle glaciale. Il se rendit compte alors qu'il

n'avait pas eu peur. Qu'il avait seulement eu des regrets. Et que jamais le visage d'Hélène ne l'avait quitté. Puis il se souvint de l'image qu'il avait vue, dans les derniers instants, cette

image pleine de menaces : la figure immense de l'Antéchrist. Emmer se demanda si cela n'avait été qu'un rêve, inspiré par les propos délirants de Pieter le Vénérable, ou si le diable lui

était vraiment apparu. Et surtout : était-ce le visage de Bohem ? Il n'en était pas vraiment sûr.

Quand le cheval s'arrêta enfin derrière le Petit Châtelet, la douleur à la jambe du roi se réveilla. Emmer poussa des grognements de douleur et lutta pour ne pas perdre connaissance.

– Général…, balbutia-t-il. Nous… Nous ne pouvons pas rester là. J'aurais dû vous écouter. Cette attaque était stupide.

Chroce prit la main du roi sur sa taille.

– Nous n'avons pas eu de chance, Majesté, mais ce que vous avez fait aujourd'hui était d'une bravoure qui restera longtemps dans la mémoire de vos hommes.

– Non, Chroce. J'ai échoué… On ne se souvient que des victoires, général, pas des défaites.

Emmer avait le souffle court. Il marqua une pause, inspira profondément, puis, d'une voix plus ferme, il ajouta :

– Rassemblez vos hommes, général, et allons chercher un abri en dehors de la ville.

L'officier se retourna vers le roi et fronça les sourcils.

– Mes hommes ? Mes hommes ? Mais ils sont tous devant vous, Majesté !

Le roi regarda les soldats autour de lui. Il n'en compta que cinq.

– Tous les autres sont morts, Emmer. Ils sont tous morts !

Le roi poussa un long soupir.

– Alors, allons-nous-en ! Mais pas trop loin, général. Je n'ai pas dit mon dernier mot.

*

* *

– Ce livre, Bohem, est l'Encyclopédie d'Anali. Il nous a été confié par ta mère quelques jours avant sa mort.

Finghin posa devant le louvetier un énorme volume, de facture fort ancienne. Il y eut un moment de silence autour de la grande table de granit. Tout le monde avait les yeux rivés sur

l'Encyclopédie, aussi bien les amis de Bohem que les Baintreach Clanns eux-mêmes. On entendait en retrait les clapotis de la fontaine de Lucine. Sa lumière bleutée se reflétait sur la

couverture en cuir de l'étonnant ouvrage.

– Il te revient de droit, reprit Finghin. Il explique beaucoup de choses, Bohem.

– Je ne sais pas lire, répliqua le louvetier, sans quitter le livre des yeux.

Vivienne posa une main sur ses genoux, sous la table. Elle devinait l'émotion de Bohem et voulait lui signifier son soutien, son amour.

– Un jour, répondit Finghin, si tu le veux, tu apprendras, comme l'avait fait ta mère.

– Mais c'est aujourd'hui, aujourd'hui même que j'ai besoin de réponses !

Finghin hocha la tête.

– C'est pour cela que nous sommes ici. Nous sommes venus pour tout te raconter, Bohem.

– Dites-moi simplement ce que je peux faire pour arrêter cette malédiction, le reste, pour le moment,

n’a aucune importance !

– Ce n’est pas si simple, Bohem.

Le louvetier redressa la tête. Un à un, il dévisagea les Enfants de la Veuve. Leur regard cachait tant de mystères ! Une ambiance lourde et gênée pesait sur cette assemblée silencieuse.

Mais Bohem ne pouvait plus attendre. Il ne pouvait s’empêcher de penser au monde du dehors. À tous ceux qui l’attendaient à Pierre-Levée. À tous ceux dont la vie s’éteignait

soudain, comme fondaient un à un les flocons de neige.

Je dois les faire parler. Ils ont peur de ma réaction, peur de me dire la vérité, tout comme Mjolln n’osait pas me dire ce qu’il savait de ce conseil. Mais pourquoi ont-ils si peur ?

– Vous avez traversé les mers pour venir me voir, Baintreach Clanns. Si vous êtes venus m’aider, alors parlez !

Il se tourna vers Finghin. Il avait les yeux fermés.

Il se tourna vers Finghin. Il avait les yeux fermés.

Qu’attendent-ils ? Pourquoi n’assument-ils pas ce qu’ils sont venus faire ?

– Je suis prêt à tout entendre, insista Bohem.

Tagor, en face de lui, posa les deux mains sur la table.

– Finghin ! Bohem a raison. Nous lui devons la vérité. La Terre l'a reconnu. Il est un Enfant de la Veuve. Vous êtes notre orateur, druide. Alors, finissons-en !

Un druide ? Bien sûr. J'aurais dû reconnaître ce manteau, cette broche.

– Vous êtes druide, Finghin ?

L'homme ouvrit les yeux. Il adressa à Bohem un regard étrange, où se mêlaient tendresse et nostalgie.

– Je l'étais.

– Ahum. Ton père, Bohem, était le Magistel de Finghin, oui. Il était son frère d'arme.

Mon père ? Erwan ? Oui. J'aurais pu le deviner. C'était donc cela, ce lien étrange qui unissait mes parents à cet homme ! Et les autres ? Que me cache-t-on encore ?

– Et vous, Kaitlin ? demanda Bohem d'un air effronté. Quel autre *grand secret* vous unissait à mes parents ?

La femme sourit. Elle semblait comprendre l'agacement de Bohem.

– Aucun secret, jeune homme. J'étais simplement leur amie. Et Finghin est mon époux.

– Vous n'étiez pas une vate ou je ne sais quel autre mystère ? demanda Bohem en montrant les habits étranges de Kaitlin.

– Non. J'étais actrice, Bohem. Ce sont les vêtements des cheminants, que vous voyez là. Je suis une enfant du peuple de la route. Allons, je comprends votre emportement, jeune

homme. C'est un peu comme si le monde entier vous cachait quelque chose depuis le jour de votre naissance. Mais nous sommes justement venus pour réparer ce tort.

– Alors, parlez.

– Nous devons d'abord t'expliquer quelque chose, commença Finghin.

– Je vous écoute.

– Par où commencer ? hésita le druide.

– Par l'essentiel ! répliqua Bohem.

Le druide ne put retenir un léger sourire. L'agacement de Bohem avait quelque chose de touchant.

– Soit. Je vais essayer d'être clair, mais ce n'est pas aisé. Il y a encore de nombreuses choses qui nous échappent, Bohem, et nous ne sommes sûrs de rien. Nous connaissons trop

bien le danger des certitudes. Voici toutefois ce que je peux te dire. Ta mère, tu le sais, était la première femme, en notre pays, à hériter du pouvoir du Samildanach. Elle avait trouvé

sur un cadavre la bague que tu portes autour du cou, et, en touchant la main de ce cadavre, elle avait hérité d'un pouvoir qui, selon les druides de l'époque, ne lui était pas destiné.

– Je sais tout cela.

– Tu sais également qu'après avoir compris le sens de ce pouvoir, elle a décidé de le détruire, car elle estimait qu'il était à l'origine d'un trop grand nombre d'injustices.

– Oui.

– Après la mort de ta mère, le monde, en quelque sorte, s'est séparé en deux. D'un côté, les hommes qui étaient prêts à vivre une vie nouvelle, dans une société débarrassée de la

magie. Un monde sans Saîman. Nous, les Enfants de la Veuve, faisons partie de ces gens-là. Et même moi, qui fus pourtant Grand Druide, j'ai accepté que meure le Saîman, comme

tous les gens que tu vois autour de cette table. Mais d'autres en ont décidé autrement.

Bohem acquiesça.

Tout cela n'est donc qu'une lutte de pouvoir ! Une lutte entre ceux qui ne veulent pas quitter les âges anciens et ceux qui sont prêts à entrer dans un monde nouveau… C'est cette

rivalité stupide qui fait mourir tant de gens ? Tant de gens pour qui, en outre ; ces choses n'ont aucun sens ?

– Les druides que nous avons combattus dans la forêt de Roazhon faisaient partie des gens qui refusent le changement, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

– Oui, notamment. Ils se sont opposés à tes parents et aux druides qui, comme moi, avaient décidé de se soumettre à la volonté d'Aléa. Mais ils ne sont pas les seuls,

malheureusement. En Gallica aussi, des hommes et des femmes refusent la disparition du Saîman. Lailoken, tu le sais, est l'un de ceux qui refusent que ce pouvoir disparaisse.

Le louvetier adressa un regard à Lucine.

La situation doit être terrible pour elle. Son propre père se trouve dans le camp ennemi. Mais si, comme je le crois, Lailoken est un élément majeur de toute cette histoire, elle

pourra peut-être nous être utile. Personne ne doit connaître le Sauvage aussi bien qu'elle. C'est

peut-être pour cette raison que les Baintreach Clanns l'ont accueillie dans leur

conseil. Mais comment peuvent-ils être sûrs qu'elle ne les trahira pas ? Qu'elle ne finira pas par rejoindre son père ?

– Il y avait aussi les Aïshans, et d'autres gens encore, dans d'autres pays. Mais dans les rangs de nos ennemis, Bohem, à leur tête plus exactement, se cache un ordre secret dont

l'importance est capitale.

– Un ordre *secret* ? répéta Bohem d'un air sceptique.

– Oui. Qui ne le sera sans doute plus très longtemps, car l'heure est venue pour ses membres de jouer leur dernière carte.

– Qui sont-ils ?

– *Qui sont-elles,* devrais-tu dire. L'ordre de l'Athnuachan existe depuis plusieurs centaines d'années. Je t'expliquerai plus tard pourquoi il a été créé. Mais pour l'instant, sache que

c'est une communauté religieuse, très proche de ce qu'était le conseil des druides – à la différence que ce sont des femmes qui la composent, et non des hommes – dont on pense

qu'elle se cache au sud de Gallica, dans les montagnes de l'Ours. Ces femmes, Bohem, sont au nombre de sept. On les appelle les sœurs de l'Athnuachan.

Bohem soupira. Il se demandait combien de temps encore il allait se découvrir de nouveaux ennemis dont il ne soupçonnait pas l'existence.

– Ces femmes maîtrisent-elles le Saîman, comme les druides ?

– Non. Comme nous, elles ont perdu leur pouvoir. Et ce n'était d'ailleurs pas le Saîman, mais son opposé. L'Arhiman.

Bohem haussa les sourcils.

– Saîman, Arhiman, druides, Athnuachan… En quoi toutes ces choses nous concernent-elles ? Vous parlez d'un autre monde. Le monde dans lequel je vis, moi, se moque de tout

cela. Ce que les gens veulent, là-haut, est simple : ils veulent vivre.

– Allons, n'exagère pas, Bohem. Tu joues toi-même avec ces forces… Elles ne te sont pas si étrangères que cela ! Que fais-tu du monde de Djar ?

– Je me moque du monde de Djar ! s'emporta le louvetier. Il peut bien disparaître ! Ce que je veux, c'est que les hommes puissent vivre, tout simplement !

– Ça, on croirait entendre Aléa, oui ! intervint le nain en souriant.

– Ne me parle pas d'Aléa, Mjolln ! Je ne la connais pas, cette mère invisible, pas plus que les gens aujourd'hui ne connaissent et ne comprennent le sens de toutes vos histoires de

Saîman et de druides ! Ce qu'il nous faut, aujourd'hui, ce sont des choses concrètes. Vivre. Nous n'avons que faire de toutes ces choses du passé !

– Tu as raison, reprit Finghin. Ces détails n'ont d'ailleurs pas beaucoup d'importance. Malheureusement, les morts qui déciment le monde ne sont rien d'autre que le résultat de ce

conflit entre deux réalités. Deux mondes qui se chevauchent. Tu es obligé de les comprendre, Bohem, si tu veux t'en débarrasser. Alors fais-nous confiance. Accepte seulement

d'écouter ce que nous avons à te dire.

– Je suis là pour ça, répondit Bohem d'une voix calme.

– Une seule chose est réellement importante. Une seule chose compte. Cette chose, Bohem, c'est ce que ta mère a découvert quelques jours avant de mourir, dans l'encyclopédie qui

est devant toi.

– Je vous écoute.

– Ce qu'Aléa a compris, dans ces pages, a changé beaucoup de choses. Cela a remis en cause tout ce que nous avions cru pendant des siècles. Et cela explique aussi pourquoi ta mère

s'est enfuie, et pourquoi elle t'a caché, loin de Gaelia, en te confiant aux loups dans une forêt de Gallica.

– Qu'a-t-elle découvert ?

– Contrairement à ce que nous avons longtemps cru, contrairement à ce que nous-mêmes, les druides, avons toujours imaginé, il n'y a jamais eu un seul et unique Samildanach sur

la Terre. Il y en a toujours eu deux. Toujours. Un homme et une femme.

Il y eut un instant de silence autour de la table. Bohem avait les yeux rivés sur ceux du druide.

Deux Samildanachs ? Un homme et une femme ? Je ne serais donc pas seul ? Oui. Bien sûr. Je comprends, maintenant… Et je sais, je le savais. Je l'ai toujours su. Mais savoir et

admettre sont deux choses bien différentes. On me demande aujourd'hui de faire les deux.

Savoir et admettre.

– Ce qui est arrivé à ta mère, en quelque sorte, était une anomalie. Elle était une femme, et pourtant, elle a pris la place du Samildanach masculin. Elle a succédé à une longue lignée

d'hommes, soigneusement protégés depuis la nuit des temps par le conseil des druides. Or, les prophéties de l'Encyclopédie d'Anali disaient que c'était ainsi que disparaîtrait le

Saîman. Le jour où une femme hériterait du pouvoir masculin. Mais nous savons maintenant que ce n'était pas tout à fait exact. Que ce n'était que le début, en tout cas, de ce grand

bouleversement. Le début de l'extinction du Saîman. Car tu l'as compris, Bohem, le Saîman n'est pas tout à fait mort. Pour que sa destruction soit totale, vois-tu, il ne suffisait pas

que la chaîne soit rompue, comme elle l'a été avec ta mère. Il faut aussi que *les deux* Samildanachs l'acceptent et que *les deux* détruisent leur bague…

Bohem porta la main à son cou et serra le petit sac où était caché le bijou que lui avait confié Mjolln.

– Ta mère croyait pouvoir détruire seule le Saîman, mais elle a découvert, trop tard, qu'elle ne pouvait le faire entièrement. Ainsi, aujourd'hui, le Saîman n'a pas complètement

disparu. Il attend, dans l'ombre, de renaître, ou de mourir complètement. Tu es le Samildanach masculin, Bohem, car ta mère t'a légué son pouvoir, le jour où elle est morte. Tu as

hérité de la lignée masculine du Samildanach, et tu en portes la bague, mais il reste quelque part une femme…

– Je sais qui est le deuxième Samildanach, coupa Bohem. Je l'ai vu.

Vivienne et Lœva tournèrent la tête vers le louvetier.

– C'est Camille de Chastel, n'est-ce pas ? murmura le jeune homme, le visage blême.

Le druide acquiesça, l'air grave.

– Oui. C'est elle.

Bohem se mordit la lèvre. Il sentit la sueur couler sur son front et au creux de ses mains.

– J'ai vu la bague du Samildanach qu'elle porte au doigt…

– Oui, oui, Bohem. C'est bien elle. Mais… Mais tu ne sais pas tout au sujet de Camille. Tu ne sais pas… l'essentiel. Cette jeune femme, Bohem…

Finghin arrêta de parler, il semblait très troublé. Bohem sentit son cœur battre. Sans vraiment comprendre pourquoi, il avait peur de ce que le druide était sur le point de lui révéler.

Il serra la main de Vivienne sous la table.

Finghin se tourna vers Kaitlin, avec un regard désemparé. Celle-ci hocha la tête. Et elle annonça à Bohem ce que Finghin n'osait pas dire :

Finghin se tourna vers Kaitlin, avec un regard désemparé. Celle-ci hocha la tête. Et elle annonça à Bohem ce que Finghin n'osait pas dire :

– Bohem… Camille est… Elle est le premier enfant qu'a eu

Aléa.

Le louvetier écarquilla les yeux, stupéfait. Il sentit tout son corps se glacer. C'était comme si tout son être refusait de croire ce qu'il venait d'entendre. Et pourtant…

– Vous… Vous devez vous tromper ! balbutia-t-il, les lèvres tremblantes. Camille ne peut pas être ma sœur ! C'est complètement ridicule ! Camille est la fille du roi de Chastel !

Elle ne peut pas être ma sœur…

Les Baintreach Clanns se jetèrent des regards embarrassés. Kaitlin se pencha sur la table et posa une main sur le bras de Finghin.

– C'est pourtant vrai, Bohem. Tu dois nous croire.

– Non.

– Écoute-moi, Bohem.

– Non, vous vous trompez.

– Quand ta mère a accédé au trône de Gaelia, elle était enceinte, expliqua Kaitlin d'une voix désolée. Mais pas de toi. Tu es né quelques années plus tard, Bohem.

Bohem ferma les yeux. Il ne voulait plus les entendre. Il en avait trop entendu. Il avait l'impression de devenir fou. Il voyait le visage de Catriona, puis celui de Camille. Les deux

se mélangeaient. Tout s'embrouillait dans sa tête.

– Bohem, tu dois nous croire, reprit Finghin. Tu dois nous écouter. C'est la vérité que tu es venu chercher, n'est-ce pas ?

Non. Je ne veux plus l'entendre, votre vérité. Je veux que toutes ces voix se taisent dans ma tête. Que le silence se fasse. Et quand j'ouvrirai les yeux, je veux voir Villiers-Passant.

Notre petite ferme. Je veux voir Catriona, petite, courant dans la lande. Je veux tout oublier. Voilà ce que je veux.

À cet instant, Lucine se leva et marcha vers Bohem. Elle passa derrière lui et se pencha sur son

épaule.

– Souviens-toi, murmura-t-elle. Souviens-toi de ce que je t'ai dit quand tu es venu vers moi. « Les hommes libres doivent apprendre à ne faire qu'un avec eux-mêmes. S'il y a

quelque chose de caché dans ton âme qui ne se lise pas sur ton visage, alors tu n'es pas un homme libre. »

Bohem sentit le souffle chaud de la Dame de la Fontaine contre sa nuque. Puis il sentit une larme couler sur sa joue.

Il était prêt à entendre.

Il releva la tête, ouvrit ses yeux mouillés et demanda à Finghin :

– Continuez, je vous écoute.

Le druide inspira profondément. Il fit signe à Lucine de retourner s'asseoir, puis il continua :

– Camille a été enlevée deux semaines après sa naissance. Nous savons maintenant que ce sont les sœurs de l'Athnuachan qui l'ont enlevée. Comme la Samildanach féminine, qui

était l'une d'entre elles, était sur le point de mourir, elles ont transmis cet héritage à Camille, pour des raisons qui nous échappent. Peut-être parce qu'elle était la fille d'Aléa. En tout

cas, elles lui ont donné la deuxième bague du Samildanach, et elles ont réussi à faire passer ta sœur de sang pour la fille du roi de Chastel… Nous ne savons pas non plus comment.

Soit la reine de Chastel, qui est morte aujourd'hui, était, elle aussi, l'une des sœurs de l'ordre secret, soit elles ont passé un pacte avec le roi, soit elles ont remplacé un enfant par un

autre…

– Cette histoire est… Cette histoire est complètement folle ! s'exclama Bohem.

– C'est pourtant la réalité. Et je suis certain que tu le sais, Bohem, au fond de toi.

Non ! Non, je ne le sais pas !

– Ahum, je croyais, moi, que tu l'avais déjà deviné, Bohem, oui.

Le nain parlait à voix basse, désolé.

Bohem se prit la tête dans les mains. Vivienne se serra contre lui.

– Vous devez vous tromper, répéta le jeune homme, sans vraiment y croire, cette fois. Camille n'est pas ma sœur. Elle a…

Il tourna la tête vers Vivienne. Il n'avait jamais évoqué avec elle ce qui s'était passé avant qu'il ne la délivre de l'Armensul. Mais il ne pouvait garder cela secret. Plus maintenant.

– Elle a même essayé de coucher avec moi !

Finghin poussa un long soupir.

– Elle ne sait peut-être pas que tu es son frère. Les sœurs de l'Athnuachan ne lui ont peut-être jamais dit, à elle, la vérité. Et, de toute façon, elle… Elle n'a pas le choix.

Bohem redressa la tête.

– Que voulez-vous dire ?

Cette fois, ce fut Tagor qui prit la parole :

– À en croire ce qui est écrit dans l'Encyclopédie, comme nous te l'avons dit, le seul moyen de détruire définitivement le Saîman et l'Arhiman, c'est que les deux Samildanach

renoncent tous les deux à leur pouvoir et détruisent leur bague. Mais, de la même manière, il y a un moyen pour qu'un nouveau cycle du Saîman démarre. C'est ce que cherchent à faire

les sœurs de l'Athnuachan. Elles veulent accomplir le rituel qui permettra au Saîman de renaître.

– Quel rituel ?

– Les deux Samildanachs doivent avoir un enfant.

Emmer était allongé sur un vieux lit abîmé, dans une ferme abandonnée au sud-ouest de Lutès. Le jour venait à peine de se lever. Dehors, la neige continuait de tomber sur la plaine

infinie. L'horizon se perdait dans la brume, on ne voyait plus au loin la limite entre ciel et terre.

Un soldat était en train de soigner la jambe du roi. Il avait fabriqué deux attelles, et les fixait maintenant à l'aide de bandes de tissu découpées dans de grands draps blancs.

Le roi se tourna vers le général Chroce, qui était assis près de lui. L'officier avait les traits tirés. Il n'avait toujours pas dormi. Du sang séché maculait son visage blafard.

– Général, commença Emmer d'une voix débonnaire, je vous dois des excuses. Vous aviez raison : nous ne pouvions entrer en force sur l'île de la Cité.

Chroce ne répondit pas. Il aurait voulu dire à Emmer qu'un roi ne doit jamais d'excuses à ses généraux, mais il n'y parvint pas. Il ne pensait qu'à une chose. Tous ces hommes qui

étaient morts en vain.

– J'aurais dû vous écouter, oui. Mais nous n'avons pas tout perdu, général. Tous ces hommes ne sont pas morts pour rien.

Chroce se demanda si le roi avait lu dans ses pensées.

– Car voyez-vous, reprit Emmer en regardant à nouveau au dehors, malgré tout, cette bataille nous aura permis de voir qu'il est aisé de pénétrer en secret de l'autre côté des murailles.

Le général tourna la tête vers le roi, incrédule. Emmer songeait-il encore à entrer dans Lutès ? La leçon ne lui avait-elle donc pas suffi ?

– Majesté, vous devez vous reposer…

– Non, général. Non, l'heure n'est pas au repos. Pas encore. Vous le savez. Livain doit mourir. Je veux ma victoire, Chroce, le trône m'appartient. Ma décision est prise : vous allez

envoyer un assassin à l'intérieur du palais.

– Emmer ! C'est de la folie !

– Non, répondit calmement le roi, les yeux toujours rivés sur l'étendue blanche et paisible qui entourait la ferme. Je refuse d'abandonner, général. Je veux revenir à Pierre-Levée avec

la couronne de

Gallica, fier, victorieux. Hélène verra alors que j'avais raison. Livain n'a pas de fils. Tout le pays sait que j'ai battu son armée à Pierre-Levée comme je l'ai battue à Bleizis. Le trône

me revient de droit.

– Mais, Majesté, il ne suffit pas de tuer un roi pour prendre sa place…

– J'aurai l'appui de ses vassaux. Ils comprendront rapidement quel avantage je représente pour eux, et ils me reconnaîtront la légitimité du trône. Croyez-moi, ils seront heureux

d'avoir un roi plus puissant, plus jeune que Livain et, surtout, de vivre dans un pays unifié.

Le général Chroce poussa un soupir

– Emmer, nous nous connaissons depuis tant d'années ! Je vous ai toujours obéi, toujours défendu. Je donnerais ma vie pour vous, vous le savez. Vous êtes mon roi, mais je vous

considère aussi, si vous m'en reconnaissez le droit, comme un ami. Et je ne peux pas vous laisser vous entêter ainsi. La colère vous aveugle.

Le roi de Brittia se redressa sur son lit et se tourna vers le général Chroce. Le soldat à ses pieds continuait de bander sa jambe.

– Mon ami, je crois en la sincérité de vos propos. Et je sais aujourd'hui que j'aurais dû vous écouter quand j'ai attaqué Lutès. Ce jour-là, oui, vous avez raison, j'étais aveuglé par la

colère. Mais plus maintenant. J'ai bien réfléchi. J'ai étudié toutes les alternatives. Envoyer un assassin est la meilleure solution. Et après tout, quel risque encourais-je ? Au pire, notre

assassin se fera tuer. J'en porterai seul la responsabilité.

Chroce secoua la tête.

– Votre amitié me touche, reprit le roi d'une voix condescendante, mais vous êtes un militaire. Un excellent militaire, certes, mais uniquement un militaire. Vous ne pouvez pas

comprendre ce qui motive un roi. Vous ne pouvez pas comprendre ce pour quoi je vis. Je vis pour régner, Chroce, pour régner, et pour rien d'autre. Il est hors de question que je rentre

à Pierre-Levée sans avoir pris le trône de Gallica. Ce n'est pas envisageable. Je suis allé trop loin. À ce stade, je préfère la mort que l'échec. Je suis désolé, mais vous ne pouvez pas

comprendre, général. Vous ignorez ce que c'est que d'être le père d'un peuple tout entier. Je *sais* ce qui est bon pour ce pays. Je *sais* ce qu'il a à gagner en devenant uni derrière ma

bannière. La division de Gallica est à la source de tous ses maux. Ce dont ce pays a besoin, c'est d'un roi unique, qui puisse faire régner la même loi d'un bout à l'autre des frontières.

Livain n'en est pas capable. Mais moi, général, moi, je sais que je peux le faire. Et je veux qu'on se souvienne de moi comme de l'homme qui aura unifié ce royaume. C'est la seule

raison pour laquelle j'ai épousé Hélène de Quienne, général. Et c'est la seule raison pour laquelle je suis resté si longtemps éloigné de mon royaume de Brittia. Je dois monter sur le

trône de Gallica. Et pour cela, nous n'avons plus qu'une seule possibilité. Nous devons tuer Livain.

– Un homme seul n'y parviendra pas ! objecta le général.

Le roi fronça les sourcils. Mais alors qu'il s'apprêtait à parler, il fut interrompu par le jeune soldat qui était en train de soigner sa jambe.

– Moi, Majesté, je crois que je peux le faire, dit-il d'une voix tremblante, mais le regard décidé.

Le jeune homme avait relevé la tête. Il dévisageait son roi. Ses yeux brillaient d'envie.

– Taisez-vous ! s'exclama le général Chroce, furieux. Le roi ne vous a pas invité à parler !

Mais Emmer posa sa main sur le bras du général pour le faire taire. Il regarda le jeune soldat droit dans les yeux.

– Vous pensez pouvoir entrer dans le Palais de l'île de la Cité sans vous faire voir, et tuer de vos mains le roi de Gallica ? demanda-t-il, défiant.

Le soldat hocha la tête.

– Majesté, j'étais à vos côtés quand nous sommes passés par la rivière de Bièvre. Je sais comment entrer dans Lutès. Quant à Livain, je lui dois la mort de mes deux frères. Je me

ferais un plaisir et un devoir de mettre fin à ses jours. Dussé-je en mourir.

ferais un plaisir et un devoir de mettre fin à ses jours. Dussé-je en mourir.

– Mais le palais est bien gardé, jeune homme. Comment entrerez-vous ?

– Il y a beaucoup de morts sur l'île, parmi les soldats de Livain. Je n'aurai aucune peine à trouver des vêtements à ma taille.

Emmer sourit. Se faire passer pour un soldat gallicien. Oui, l'idée était excellente !

– Jeune homme, vous savez que vos chances de survie seraient quasiment nulles.

– Si j'y parviens, je survivrai dans la mémoire des gens de Brittia.

Le roi haussa les sourcils. La ferveur du jeune soldat était touchante. Sa naïveté serait une force.

– Vous vous sentez réellement capable de le faire ?

– Absolument, Majesté.

– Dans ce cas, jeune homme, ma victoire est entre vos mains. Si vous parvenez à tuer Livain, je ferai de vous le maître d'artillerie de Lutès !

Le visage du jeune soldat s'illumina.

– Majesté, je n'ai besoin d'aucune récompense. Je tuerai Livain avec plaisir. C'est un honneur pour moi et l'occasion de venger mes frères.

– Comment vous appelez-vous ?

– Nicolas Châtel.

– Nicolas, ne perdez pas de temps, allez vous préparer. Vous devez profiter du chaos dans lequel Lutès est encore plongée.

– Mais votre jambe, Majesté…

– Laissez. Je me débrouillerai. Tenez, prenez mon poignard. Je vous l'offre. Que Livain soit tué par la lame d'un roi. Partez, Nicolas. Que Dieu vous garde !

Le jeune homme se leva, prit le poignard que lui tendait Emmer puis, sous le regard perplexe du général Chroce, il fit une révérence et quitta la pièce d'un pas décidé.

– C'est de la folie, Majesté, intervint Chroce quand le soldat fut sorti. Cet homme va se faire tuer.

– C'est notre seule chance, général. Et ne vous faites pas trop de soucis pour lui. Vous ignorez certaines choses, mon ami. J'ai mes petits secrets, vous savez…

Le roi eut un sourire malicieux.

– Nous avons un allié de poids dans les murs du palais, chuchota-t-il.

– Que voulez-vous dire ? Un traître ?

– Vous verrez, général. J'ai assuré nos arrières, mon cher. Les choses ne sont peut-être pas aussi simples que vous l'imaginez.

– Je ne les ai jamais trouvées simples, Majesté…

– Alors vous ne serez pas déçu. Mais ce n'est pas tout, général. Une fois que Livain sera mort, nous devrons tout de même assurer l'ordre au palais. Nous allons avoir besoin de

renforts. Vous m'avez déjà prouvé, mon ami, que vous êtes doué pour cette tâche. Le duché de Northia, mon fief, est tout proche. Il y a à la frontière des garnisons entières dans les

postes de garde. Partez tout de suite, vous aussi, et revenez avec autant d'hommes que vous le pourrez.

– Emmer, je n'en puis plus. Nous n'avons pas dormi depuis des jours. Nous…

– C'est un ordre, général. Un ordre. Je ne vous demande plus de vous battre, seulement d'aller chercher des hommes. Bientôt, vous aurez tout le temps de vous reposer. Mais pour

l'instant, je vous demande de servir la couronne de Brittia.

– Bien, Majesté. Je m'en vais de ce pas.

Le général se leva et quitta la pièce sans saluer le roi.

Emmer se rallongea sur le lit. Sa jambe le faisait atrocement souffrir. Mais il avait repris espoir. Tout n'était pas encore perdu.

*

* *

Pierre de Pierreville s'était dépêché d'aller au chevet du roi de Gallica. Livain était très pâle, et ses

yeux, à nouveau, étaient tombés dans une obscurité nébuleuse.

– Je… Je dois vous dire, Sénéchal. Votre… Votre Grand-Maître est tombé. Il s'est battu dignement, mais il est tombé… Grégoire de Berva. Oui… Que Dieu l'accueille auprès de

lui !

– Je sais, Majesté, je sais. Mais l'important, c'est que vous soyez en vie, vous.

La mort de Berva est même une excellente nouvelle. Il ne risquera plus de se mettre en travers de ma route, et le temps d'incertitude dans lequel nous sommes à la Milice va servir

mes desseins. Pour l'instant, je suis seul à la tête de l'ordre.

Allongé dans son grand lit démesuré, le visage blême, Livain semblait vieilli de dix ou quinze ans. Il avait perdu toute sa superbe de jadis. Ses longs cheveux bruns étaient collés à

son visage trempé de sueur. Et ses lèvres tremblaient comme celles d'un vieillard.

– Sénéchal… Savez-vous où est ma femme ? Où est Camille ?

– Nous ne l'avons pas revue depuis votre départ, Majesté.

– Vous pensez qu'elle m'a trahi ?

Le Sénéchal de la Milice du Christ ne répondit pas.

Mais qui ne vous a pas trahi, Livain ? Qui ne trahirait pas un homme aussi inconsistant que vous ? Vous vivez dans le passé… Vous n'avez aucune ambition. Votre vie, Livain,

s'est arrêtée le jour où vous avez répudié Hélène de Quienne. Depuis, vous n'êtes plus qu'un fantôme, un pantin inutile. Mon pauvre Livain ! Au fond, je vous plains. Vous avez

complètement perdu le contact de la chose politique. Nous ne sommes plus dans le même monde. Le vôtre est triste et solitaire. Mon pauvre Livain !

– Camille. Ma douce, douce Camille. Si belle, si jeune… Elle est avec *ce*… ce Bohem, n'est-ce pas ?

Pierre de Pierreville feignit un soupir accablé.

– Cela fait partie, malheureusement, des possibilités, Majesté.

Le roi ferma les yeux, comme s'il n'avait même plus envie de voir ces rares ombres difformes qui peuplaient maintenant son univers.

– Ce Bohem aura causé tous mes malheurs, chuchota-t-il comme à lui-même. Pieter avait raison. Il est

le diable en personne ! C'est lui qui a déclenché cette guerre entre Emmer et

moi, et voilà à présent qu'il me vole ma femme.

Pourquoi dit-il que Pieter avait raison ? L'abbé de Cerly aurait-il soupçonné Bohem d'être le démon ? L'hypothèse semble avoir convaincu le roi… Inutile de le détromper. Livain

est près de sombrer dans la folie. Pourquoi l'en empêcher ?

– Le diable, Majesté, est le maître des mensonges. Votre femme se sera laissé abuser par quelque argument fallacieux.

– Il est plus que le diable, de Pierreville. Il est plus que ça. Bohem est l'Antéchrist. Regardez tous les signes. Voyez comme le monde s'écroule autour de nous… Toutes ces femmes

qui ne tombent plus enceintes, ces gens qui meurent… Et le froid. Ce froid terrible !

Livain tremblait de tout son corps, comme si le froid de l'hiver eut soudain pénétré dans sa grande chambre.

Il est terrifié ! C'est une peur stupide ! Celle d'un paysan ! Notre roi est tombé bien bas ! Il est grand temps que nous en changions. Plus la peur l'affaiblira, moins nous aurons

de mal à nous débarrasser de lui. Je dois alimenter sa peur

– J'aimerais vous dire que vous vous trompez, Majesté. Que Pieter se trompe. Mais je crains que vous ne soyez dans le vrai. Tout ce qui était annoncé se produit peu à peu. L'heure

est peut-être venue du jugement dernier. Diable et Dieu se livreront demain la dernière bataille. Et alors seront jugés les fidèles. Oui. Mais vous, Majesté, vous n'avez rien à vous

reprocher…

Une larme coula sur la joue du souverain.

– Oh, si ! Si, Pierre. J'ai tellement, tellement de choses à me reprocher !

Pierre de Pierreville passa une main sur le front trempé du roi de Gallica.

– Majesté, ne pensez plus à tout cela. Vous devez vous reposer. N'ayez crainte, je veille près de vous.

Le roi poussa un long soupir et posa sa joue sur l'oreiller. Il ouvrit les yeux pour tenter de voir le Sénéchal de la Milice du Christ.

– Vous… Vous êtes bien bon, de Pierreville. Je regrette, à présent, de n'avoir pas été plus proche de vous. Et je regrette aussi mes disputes avec Pieter le Vénérable. J'espère qu'il est

auprès du pape. Qu'il aura le temps de le prévenir…

– Allons, allons… Dormez, maintenant. N'ayez crainte. Nous ne vous abandonnerons pas. Je reste ici, près de vous. Dormez tranquillement.

Le roi esquissa un sourire sans conviction, puis il tourna la tête de l'autre côté et chercha le sommeil.

– Et dans l'hypothèse où je parviendrais, par je ne sais quel miracle, à convaincre Camille de renoncer au Saîman et de détruire son anneau de Samildanach, cela suffirait-il à arrêter le

mal qui tue les hommes ?

Finghin secoua la tête d'un air désolé.

– Non, Bohem. Non, malheureusement. Cela empêchera seulement le Saîman de renaître. Ce qui est déjà beaucoup, mais en effet, nous ne pourrons nous arrêter là. Après la fin totale

du Saîman, les hommes, eux, n'auront toujours aucune force de vie, aucun… principe pour remplacer la magie de jadis.

– Alors, demanda Bohem en quittant la grande table, que devrons-nous faire ?

Il alla s'asseoir près de la fontaine bleutée. L'eau tremblait trop pour qu'il pût voir clairement le reflet de son visage à la surface. Elle ne lui renvoyait qu'une image trouble, aussi

trouble que l'était son esprit.

La tête baissée, le louvetier se sentait observé. Il imaginait derrière lui les regards de Vivienne et Lœva. Aucune des deux n'avait prononcé une seule parole depuis le début de cette

longue conversation. Il devinait leur peur et leur compassion. Il aurait voulu leur épargner toutes ces révélations qui dépassaient l'entendement. Toutes leurs implications. Mais elles –

pas plus que lui – ne pouvaient désormais échapper à la réalité, aussi angoissante fût-elle.

– Quand le Saîman aura totalement disparu, expliqua Finghin, il faudra le remplacer par autre chose, Bohem. Ta mère l'avait bien compris. Et tu l'as deviné, toi aussi. Ce sont les

forces naturelles qui doivent remplacer la magie. Car la nature, Bohem… La nature, aujourd'hui, est une veuve triste.

Le louvetier se retourna et regarda Finghin.

– Que voulez-vous dire ?

– Il y a eu une rupture, Bohem. Il y a fort longtemps. Entre l'homme-nature et la nature elle-même.

– Lailoken ?

– Oui. Le Sauvage, jadis, a décidé de quitter la nature et d'embrasser le monde du Saîman. Il s'est laissé envoûter par les charmes de ce pouvoir plus attrayant, mais trompeur. Alors

le lien avec la nature s'est détruit.

– Si je comprends bien, si nous détruisons notre lien avec le Saîman, nous devons en contrepartie reconstruire celui avec la nature ? demanda Bohem en retournant s'asseoir à côté de

Finghin.

– Oui. Tout cela est très symbolique, Bohem, et pourtant… Pourtant, cela correspond à quelque chose de très concret.

– Les morts, là-haut, sont très concrètes, oui…

– Pour que les hommes retrouvent aujourd'hui un principe vital, il faudrait que Lailoken accepte de renouer le lien avec la nature. C'est par lui, et par lui seulement, que l'homme

pourra se réinscrire dans le fonctionnement naturel du monde. Nous en avons perdu le sens depuis trop longtemps. Et les miens, les druides, en portent en partie la responsabilité. Nous

n'aurions jamais dû rompre le lien avec la nature, Bohem…

– Le Sauvage doit redevenir celui qu'il était jadis, intervint Kaitlin de sa voix douce et triste. Il est le porteur des forces primitives. Celles que nous avons perdues. Il n'y a que lui

qui puisse mettre fin au grand hiver et ouvrir les portes du printemps, Bohem.

– Et de quelle manière ?

– Nous ne le savons pas vraiment, avoua Finghin, l'air désolé. Nous espérons qu'il le sait, lui… et qu'il acceptera de le faire.

– Alors tout repose sur la bonne volonté de Lailoken ?

Finghin acquiesça.

– Il est le Sauvage, Bohem. Il est le médiateur entre l'homme et la nature. Tant qu'il refusera de retrouver le sens de son existence, la nature… sera veuve. Et elle s'éteindra petit à

petit, délaissée, démunie.

– Mais comment convaincre Lailoken ? Il veut, lui, que le cycle du Saîman renaisse. Comment le convaincre d'abandonner cette idée ?

– Nous ne savons pas, Bohem. Ton choix de le cloîtrer dans le monde de Djar n'était pas forcément une mauvaise idée… Nous espérons qu'il y a médité. Mais cela ne suffira

sûrement pas. Et nous comptons sur toi, Bohem, pour le convaincre, pour trouver les mots justes…

– Pourquoi moi ?

– Parce que tu es le Samildanach, et qu'il ne peut pas se passer de toi…

Bohem réfléchit. Il mesurait l'importance de cette dernière phrase. Et il en mesurait l'ironie.

– Et Lucine ? demanda-t-il alors en se tournant vers la Dame de la Fontaine. Pourquoi n'essayez-vous pas, vous, de lui parler ? Vous le connaissez sûrement mieux que quiconque…

Lucine fixa Bohem du regard.

– Tu penses donc que je n'ai jamais essayé ? Que pendant toutes ces années, je suis restée spectatrice de sa trahison ? Oh, non, non, Bohem ! Crois-moi, j'ai tout essayé. J'ai tenté de

mille façons de retrouver en mon père un petit grain de raison. Oui, je l'ai supplié tant de fois ! Mais il refuse, Bohem, il refuse de m'écouter. Je crois que ma voix ne l'atteint même

plus.

La gorge nouée, la Dame de la Fontaine parlait avec difficulté.

– Tu es notre dernière chance, louvetier, reprit-elle. J'ai… J'ai tellement confiance en toi ! J'ai vu ce que tu as fait avec les Brumes. J'ai vu dans ton cœur que tu as réellement

compris ce que représentaient les Enfants de la Veuve. Et je t'ai vu, dans le monde de Djar, parler avec mon père. Tu as quelque chose, Bohem, quelque chose dans tes mots qui touche

Lailoken comme nul n'était jamais parvenu à le toucher. Pas même moi. Tu es notre dernière chance, Bohem, notre seul espoir.

– Tu as le même don que ta mère, continua Finghin. Le don de réveiller les foules, de faire avancer les gens. Liberté. Ton nom, même, ferait marcher le monde. Nous misons sur ton

pouvoir de persuasion. Tu as su rallier à ta cause tellement de gens !

– Vous… vous me demandez beaucoup ! Et c'est un *pouvoir* dont je ne suis pas particulièrement fier…

– Nous ne te demandons pas d'être fier, Bohem. Nous te demandons de faire ce en quoi tu crois… Et nous ne t'abandonnons pas… Nous sommes sur la même route que toi, et

depuis des années.

Le jeune homme se prit la tête dans les mains. Comment avait-il pu en arriver là ? Comment pouvait-il représenter tant de choses pour tant de gens ? Et comment l'assumer, à

présent ?

– Je… Je n'y arriverai jamais, balbutia-t-il.

Finghin se pencha vers lui et, d'une voix douce, il lui demanda :

– Crois-tu vraiment que cela soit plus dur que de sauver les Brumes ?

Bohem releva les yeux.

– Oui, Finghin. Oui. Car cette fois, cela n'engage pas ma seule volonté, ma seule conviction, mais cela nécessite l'adhésion d'un homme qui me hait, d'un homme qui ne rêve que

d'une chose : me tuer.

– Peut-être, oui. Mais c'est tout le sens de ce que tu cherches, Bohem. C'est tout le sens de ce que ta mère cherchait, elle aussi. Le plus grand défi de l'humanité, sans doute.

Transformer ses ennemis en alliés… Résoudre le conflit par la mutation des deux ennemis. C'est la fameuse troisième voie, Bohem, celle que tu as invité Lailoken à rechercher dans le

monde de Djar…

– La troisième voie. Oui. Ce sont de belles paroles. Un idéal formidable, Finghin. La troisième voie. Celle de la paix. Mais arriverai-je à la trouver seul ?

– Tu n'es pas seul, Bohem. Tu as les Baintreach Clanns avec toi, les Compagnons du Devoir, les Bons Hommes, les anciens louvetiers, et Hélène, Vivienne, Lœva, Mjolln… Et

tous ces gens qui vous ont rejoints. Vous êtes nombreux. Jamais un seul homme n'a réuni autant de communautés différentes autour de lui. Vous êtes, *nous sommes* les Enfants de la

Veuve, Bohem. Nous devons retrouver ce qui a été perdu : le lien qui unit l'homme et la nature.

Bohem acquiesça.

– Tant de choses reposent sur mes épaules. Camille, Lailoken… Il suffit que l'un des deux éléments ne fonctionne pas comme il faut, et tout sera perdu.

– Nous t'aiderons, Bohem. Du mieux que nous pourrons.

Le jeune homme acquiesça. Lentement, il posa la main sur le petit sac qu'il avait au cou. Il serra entre ses doigts la bague du Samildanach. Il regarda Mjolln à côté de lui. Depuis

tout ce temps, le nain savait donc tout cela ? Depuis tout ce temps, il l'avait suivi en sachant qu'un jour ils en arriveraient là ? Il se demandait s'il devait lui en vouloir de ne pas lui

avoir tout dit, ou s'il devait le remercier de l'avoir guidé avec autant de discrétion. Car, après tout, jamais Mjolln ne l'avait forcé.

Au fond, il se sentait proche de lui. Le Cornemuseur avait refusé d'entrer dans le conseil des Baintreach Clanns, mais il avait tout de même poursuivi le même but qu'eux. À sa

manière. Avec son indépendance. Et, dans son cœur, le souvenir vivant d'Aléa.

Bohem fit un clin d'œil amical au nain, puis il se tourna vers Finghin, le regard décidé.

– Viendrez-vous avec moi à Pierre-Levée ?

– Si tu nous le demandes, Bohem.

– Je vous le demande.

– Alors, nous irons avec toi.

*

* *

Nicolas Châtel ajusta l'uniforme de soldat gallicien qu'il avait pris sur un cadavre, dans une ruelle de l'île de la Cité. Caché derrière un porche, le souffle court, il attendait à présent

dans l'ombre pour retrouver son calme.

Il essaya de se concentrer sur ce qu'il devait faire. Tuer Livain. Tuer le roi de Gallica. Venger ses frères, et tous ceux qui étaient morts par sa faute. Il savait que sa tâche serait rude. Il

savait même qu'il avait peu de chances d'en sortir vivant. Mais il refusait de céder à la peur. Il voulait être fier. Fier de s'inscrire dans un si grand dessein. Fier d'en être même l'une

des pièces maîtresses. Emmer l'avait dit : « Ma victoire est entre vos mains ». Il ne devait pas faillir.

Nicolas Châtel inspira profondément. Il n'y avait pas un seul bruit autour de lui. Ni dans la cour, ni dans la rue. C'était comme si l'île entière avait été désertée. Mais, à cet instant,

il entendit des soldats qui passaient dans une rue à proximité.

Le jeune soldat se demanda quelle était la meilleure solution pour lui. Entrer seul dans le palais ou bien se fondre dans un groupe de soldats ? Les deux possibilités comportaient

leurs propres pièges. S'il entrait seul, il risquait d'être personnellement interrogé par les gardes à

l'entrée du palais. Mais s'il rejoignait un groupe, il risquait d'être identifié par les

membres de celui-ci…

Il opta finalement pour la deuxième solution, et, sans plus tarder, il décida de sortir du porche pour regarder s'il pouvait rejoindre le groupe de soldats dont il entendait encore les

pas. Mais au moment de sortir, il se prit les pieds dans un obstacle sur le sol. Il manqua de tomber, se rattrapa au mur et se retourna pour voir ce sur quoi il avait trébuché. Il découvrit

alors avec dégoût un cadavre à ses pieds. Le corps d'un jeune soldat qui était venu mourir là et qu'il n'avait pas vu, dans l'ombre.

Il ouvrit la porte. La lumière éclaira la dépouille mutilée, étendue sur le sol. Il grimaça, mais ce corps ensanglanté lui donna une idée.

Il sortit lentement dans la rue. Il regarda à droite, puis à gauche. Personne. Mais au cas où quelqu'un le surprendrait, il prit un air grave et marcha d'un pas décidé. Il remonta la rue

prestement, emprunta une rue parallèle à celle où marchaient les soldats, et accéléra pour arriver avant eux à un croisement où il pourrait les rencontrer. Il prit alors le poignard à sa

ceinture, celui qu'Emmer lui avait donné, et d'un geste sec il se fit une entaille peu profonde sur le ventre. Il rangea son poignard, puis pressa la blessure de ses deux mains pour faire

sortir le sang. Il avança de quelques pas, se mit dans le champ de vision des soldats qui arrivaient et se laissa tomber sur les genoux en se tenant le ventre. Voyant que les soldats

l'avaient aperçu, il se mit à geindre et prit un air affaibli.

Les soldats coururent vers lui.

– Tiens bon, camarade ! s'exclama l'un d'eux en l'attrapant par les épaules. Nous allons t'emmener à l'infirmerie !

– Ce… Ce n'est rien, balbutia-t-il d'une voix misérable. J'ai, j'ai pris un mauvais coup hier, je…

Un deuxième soldat vint le soutenir. Ils l'entourèrent, le portèrent dans la rue et l'escortèrent ainsi jusqu'aux portes du palais royal, ne se doutant nullement de sa véritable identité.

Son plan avait fonctionné à merveille. Par la ruse, il était entré sans peine dans le bâtiment où s'était réfugié Livain, le roi de Gallica. Pour le moment, les choses se passaient encore

mieux qu'il ne l'avait espéré. Et bientôt il pourrait accomplir son destin.

Il fut rapidement emmené à l'infirmerie, dans l'une des dépendances de l'immense bâtiment. Là, des dizaines d'autres soldats attendaient d'être soignés, certains au bord de l'agonie.

Il se faufila parmi eux et resta muet. Il se fit le plus discret possible pour se faire oublier. Et en fin de matinée, alors qu'on amenait de nouveaux blessés, il profita d'un moment de

confusion pour quitter l'infirmerie.

Tout en ajustant son uniforme gallicien, il sortit dans la cour et se dirigea vers l'aile principale du palais.

Il avait toujours à la ceinture le poignard de son roi.

Il avait toujours à la ceinture le poignard de son roi.

*

* *

Bohem et les Baintreach Clanns décidèrent d'attendre le lendemain matin pour quitter la grotte de Lucine et rejoindre Pierre-Levée, où un plan serait élaboré pour tenter de retrouver

d'abord Camille de Chastel. Mais pour l'heure, ils avaient tous besoin de se reposer et de se détendre un peu autour d'un bon repas.

Tous ensemble, ils mangèrent à la grande table de granit. Ils évitèrent soigneusement de parler de ce qu'ils allaient devoir faire le lendemain, comme si, d'un commun accord, ils

avaient décidé de s'offrir simplement quelques heures de répit, un dernier dîner en feignant l'insouciance.

Alors ils apprirent à se connaître, chacun parla de sa vie, de son histoire. Bohem raconta le Devoir, Vivienne le trobar, Lœva, elle, parla de Lutès, et Kaitlin expliqua la vie et la

philosophie des cheminants. Finghin, qui avait perdu son air grave et impatient, évoqua son passé de druide, ce qu'il avait appris, ce qu'il avait perdu, tandis que Tagor et les

Tuathanns parlèrent de leur clan, des coutumes de leur peuple. Mjolln, enfin, joua de la cornemuse à la fin du repas.

Seule Lucine resta silencieuse. Elle ne dit pas un seul mot pendant tout le repas et se contenta d'apporter les plats délicieux qu'elle avait préparés. C'étaient des mets à base de

plantes exclusivement, des herbes, des baies et des fruits qui sans doute poussaient dans cette grotte immense et que, pour la plupart, personne n'avait jamais goûtés. Mais surtout,

Lucine leur donna à boire quelques gouttes d'eau de la fontaine. Ces seules gouttes leur firent plus de bien que les plus grands repas ou les meilleures boissons. Elles recelaient des

vertus réparatrices et apaisantes insoupçonnables, et tous les avalèrent avec un regard émerveillé.

À la fin de la soirée, quand tout le monde partit se coucher sur les paillasses que la Dame de la Fontaine avait confectionnées dans sa grotte, dans un coin d'ombre épargné par la

lumière bleutée du bassin, Bohem prit Lucine à part et lui demanda de marcher un peu au milieu des grands arbres souterrains.

– Je vois bien, Lucine, que vous êtes préoccupée, dit-il à voix basse quand ils furent loin des autres.

La femme repoussa une mèche blonde qui tombait sur son visage et adressa un sourire reconnaissant au louvetier.

– Tu es gentil, Bohem. Mais je ne suis sans doute pas plus préoccupée que vous tous. La fin approche, simplement. Je suis inquiète, comme toi…

– Non, répliqua Bohem. Il y a quelque chose d'autre, vous ne pouvez pas me mentir, Lucine, pas à moi. Dites-moi la vérité. Ne me suis-je pas ouvert, moi ?

Lucine s'arrêta de marcher. Elle regarda Bohem avec des yeux pleins de tendresse et alla s'asseoir sur un rocher. Le louvetier s'installa près d'elle.

– Tu as raison, Bohem. Je ne peux pas te mentir.

– Alors, dites-moi ce qui vous fait si peur.

– Je… Je ne sais pas si je vais survivre longtemps au dehors, loin de ma grotte. Je te l'ai dit, Bohem : l'eau de cette fontaine est ma sève… Loin d'elle, je ne sais pas si je pourrai…

– Alors ne venez pas, Lucine ! coupa le jeune homme en posant sa main sur son bras.

– Vous aurez besoin de moi. Tu avais raison tout à l'heure, je connais mieux Lailoken que vous tous, je… Je n'ai sûrement pas tout essayé. Ma présence, malgré tout, sera

certainement un atout pour le convaincre…

– Mais si vous mourez, Lucine, si vous mourez quand nous serons dehors, cela n'aura pas servi à grand-chose.

– Vraiment ?

Bohem ferma les yeux. Si, bien sûr. Ils devaient mettre toutes les chances de leur côté. Prendre tous les risques, même celui de mourir. Il en allait de la survie du monde. La Dame

de la Fontaine était prête à se sacrifier, certes… Mais ils l'étaient tous, finalement.

– Depuis que mon père a embrassé le Saîman, je n'ai jamais quitté ma grotte, Bohem. C'est le seul endroit où j'ai pu survivre quand mon père a renié notre lien avec la nature. C'est

pour cela que ma peau est si blanche, vois-tu. Je ne me souviens même plus de la lumière du soleil…

Bohem lui prit les mains et les serra entre ses paumes.

– Nous ferons vite, Lucine. Je ne vous laisserai pas mourir. Si vous mourez, c'est que nous mourrons aussi.

La Dame de la Fontaine sourit, mais Bohem vit dans ses yeux qu'elle n'avait pas grand espoir.

– Je ne suis pas si triste, Bohem, ma vie ici n'a plus grand intérêt, tu sais. J'ai juste un peu peur… Une peur enfantine. Il n'y a pas que les hommes, tu sais, qui ont peur de la

mort…

– Je comprends. Mais nous sommes tous ensemble, Lucine. Nous partageons tout, même votre peur.

Il amena les mains de la femme sur sa poitrine.

– Écoutez, murmura-t-il.

Son cœur battait si fort qu'elle put sentir les coups à travers la chemise de Bohem.

– J'ai peur, moi aussi. Mais la peur, ce n'est rien. C'est la solitude, Lucine, qui est terrible. La solitude. Mais, nous, nous ne serons plus jamais seuls.

*

* *

Dehors, la neige, toujours, engloutissait le monde.

Dehors, les hommes pleuraient chaque heure de nouvelles morts inexpliquées. Inexplicables.

Le monde, lentement, marchait vers une fin. Nul ne savait encore laquelle. Le printemps reviendrait-il ? Ou bien l'hiver, toujours, jusqu'à la fin des temps ?

Livain VII, roi de Gallica, prisonnier de ce grand tourbillon, s'était endormi depuis quelques heures quand il fut réveillé en sursaut par un bruit de pas dans sa chambre.

– Qui va là ? lança-t-il dans l'obscurité, d'une voix pleine de panique.

Mais il n'y eut aucune réponse. Seulement le bruit de ces pas qui avançaient lentement vers lui.

Livain se redressa péniblement sur son oreiller. Les yeux dans la vague, il balbutia :

– De Pierreville ? C'est vous ?

Mais personne ne répondit.

– Qui… qui êtes-vous ?

Petit à petit le roi vit les ombres confuses de sa chambre se dessiner devant lui. Quelques contrastes, quelques formes indistinctes. Son cœur se mit à battre. Il aperçut alors une

silhouette noire qui avançait doucement vers lui.

– Bohem…, murmura le roi d'une voix tremblante. Bohem, c'est vous, n'est-ce pas ?

Des larmes coulèrent sur ses joues blanches.

– Vous, vous êtes venu me prendre…

Livain se plaqua contre le mur, poussant sur ses mains comme s'il pouvait reculer plus loin encore. Tout son corps frémissait.

– Non… Bohem… Je… Ne prenez pas mon âme, Bohem ! Je… Je sais qui vous êtes…

La silhouette continuait d'approcher.

– Je sais qui tu es, démon ! hurla le roi, la voix emplie de terreur N'approche pas, démon ! Dieu me garde !

Soudain, le roi aperçut l'éclat brillant d'une lame qui s'élevait devant lui.

Il cria de toutes ses forces :

– Gardes !

Mais ce fut sa dernière parole. Le poignard s'enfonça dans son cœur et il mourut sans voir le visage de son assassin. Son esprit se figea dans une dernière image, un dernier songe. La

certitude douloureuse d'un terrible gâchis.

*

* *

Nous ne sommes plus que deux ; dans le monde de Djar. Toi et moi, Lailoken. Nous seuls. Les deux derniers voyageurs du pays des rêves. L'heure est venue, Sauvage. Ton errance

doit prendre fin. Je ne veux plus venir ici. Tu lésais, Lailoken : Djar doit disparaître, et à jamais.

Nous ne pouvons plus attendre. Nous devons, ensemble, ouvrir la troisième voie.

Je t'attends, Merlin. Viens. Rejoins-moi.

Nous avons tant à nous dire.

*

* *

Quand Pierre de Pierreville, caché derrière la porte du roi, fut certain que l'affaire était faite, il se mit à crier dans le couloir :

– Gardes ! Gardes ! On assassine le roi !

Des soldats accoururent quelques instants plus tard et entrèrent dans la chambre du roi l'arme à la main.

Nicolas Châtel, immobile devant le lit de Livain, n'opposa aucune résistance. Il laissa tomber par terre le poignard d'Emmer Capigesne et tendit les bras sur le côté, en signe de

soumission.

– Cet homme a tué notre bon Livain ! s'écria le Sénéchal en entrant dans la chambre. Qu'il soit emmené dans la cour et exécuté sur-le-champ !

Les soldats se saisirent de l'assassin et l'emmenèrent vers le couloir. Nicolas Châtel, prenant soudain conscience qu'il allait mourir, commença à se débattre, mais il était trop tard.

Pierre de Pierreville les regarda s'éloigner, puis, lentement, approcha du lit de Livain. Le visage figé dans une grimace horrifiée, le roi reposait, blafard, parmi ses draps ensanglantés.

Le Sénéchal passa sa paume sur les paupières du souverain et lui ferma les yeux.

Adieu, Livain. Et pardonnez-moi. Vous n'aviez plus votre place, ici. Vous appartenez à un autre monde, mon roi. Adieu.

À cet instant, le chambellan arriva dans la chambre de Livain. Il se précipita à côté du Sénéchal et constata avec effroi la terrible réalité : Gallica n'avait plus de roi.

– Monsieur, dit calmement Pierre de Pierreville en remontant le drap sur le corps sans vie de Livain, nous avons perdu la guerre.

– Mais… Que… Qu'allons-nous devenir ? balbutia le chambellan, abasourdi.

– Nous n'avons plus le choix, chambellan. Nous devons nous rendre. Préparons-nous à nous soumettre à l'ennemi.

Le Sénéchal marcha vers la fenêtre et regarda la neige qui tombait dans la cour du palais royal. Il entendait derrière lui les sanglots incrédules du chambellan.

Puis, d'une voix froide et solennelle, il annonça :

– Emmer Capigesne est notre nouveau roi.

*

* *

Pieter le Vénérable traversa lentement la grande cour qui menait au palais du Latran, derrière la cathédrale Saint-Jean. La neige tombait sur la cité papale et se mariait

harmonieusement à la blancheur des grandes façades.

L'abbé de Cerly ne put s'empêcher de penser qu'il était à l'endroit même où le christianisme occidental avait commencé son expansion, sur les lieux où furent enterrés les apôtres du

Christ, Pierre et Paul, après leur martyre, et où bientôt, peut-être, se terminerait le règne de l'Église catholique. Car cela ne faisait plus aucun doute, à présent. Bohem était bien

l'Antéchrist, et il était peut-être sur le point de remporter la dernière bataille.

Pieter monta rapidement les marches qui menaient au palais. Les deux gardes s'écartèrent et le laissèrent entrer dans la grande salle de réception. L'abbé jeta un coup d'œil à la célèbre

mosaïque qui ornait l'abside au-dessus de lui. On y voyait le Christ demandant aux apôtres de continuer leur mission d'évangélisation. Il frissonna. Puis, l'air grave, il se dirigea vers

le bureau du légat.

Il se souvenait des heures nombreuses qu'il avait passées dans cette pièce. Les plans, les projets, les manipulations, au fond, qu'ils avaient élaborés dans ce lieu saint. Il se rendait

compte aujourd'hui de leur inanité. De la futilité de ces combats face à la gravité de ce qui l'amenait aujourd'hui, pour la dernière fois sans doute. Comment, le légat et lui-même,

avaient-ils pu gaspiller tout ce temps à vouloir chacun toujours un peu plus de pouvoir, alors que dans l'ombre le Malin préparait sa venue ?

Pieter s'arrêta devant la porte et frappa trois coups rapides. Quelques instants plus tard, un moine vint lui ouvrir. L'abbé jeta un coup d'œil à l'intérieur du bureau. Il était vide. Le

légat, sans doute, était ailleurs.

– Que puis-je pour vous, très révérend père ?

– Je suis venu voir le légat…

Le visage du moine, aussitôt, se transforma.

– Mais…, Pieter, balbutia-t-il. Vous n'êtes pas au courant ?

– Quoi donc ?

– Pieter, Son Excellence est morte la semaine dernière. Emportée comme des dizaines d'autres… Que dis-je ? Des centaines !

L'abbé de Cerly poussa un soupir abattu.

– Non…

Le moine ouvrit grand la porte et invita Pieter à entrer. Il lui tendit une chaise, d'un air désolé.

– Ce… Ce n'est pas possible, murmura l'abbé en s'asseyant.

– Malheureusement, c'est ainsi ! Nous l'avons enterré avant-hier, ainsi qu'un cardinal et plusieurs prêtres…

– Jusqu'ici… Jusqu'ici ! se lamenta Pieter.

– Personne n'est épargné, mon père. Mais, dites-moi, quel était l'objet de votre visite ? Personne ne nous a prévenus de votre venue !

– Je… Je dois m'entretenir de toute urgence avec le Saint-Père.

Le moine haussa les sourcils.

– Sa Sainteté est très, très occupée ! Vous devez vous en douter, Pieter. Vous êtes fort nombreux à vouloir rencontrer Nicolas IV…

– J'ai à lui communiquer une information de la plus haute importance, répliqua Pieter le Vénérable en redressant la tête. Cela… Cela ne peut pas attendre !

– Mais enfin, Pieter ! Toutes les affaires du pape, ces jours-ci, sont de la plus haute importance ! Que croyez-vous ?

– Écoutez… C'est… C'est plus important que vous ne pouvez l'imaginer. Il en va de notre survie à tous, frère ! Mon message pour le Saint-Père est capital !

– Voulez-vous que je lui fasse porter un mot ?

– Non ! Je dois le voir en personne ! Débrouillez-vous comme vous le pouvez, mais je dois obtenir un rendez-vous avec le Saint-Père le plus rapidement possible !

– Ce ne sera pas facile, mon père ! Le pape a tellement de rendez-vous qu'il ne dort presque plus…

– Débrouillez-vous !

– Je ferai de mon mieux.

– Je compte sur vous ! Quand le pape saura ce que j'ai à lui dire, il ne vous pardonnera pas de m'avoir fait attendre.

Le moine acquiesça, troublé sans doute par l'angoisse qui brillait dans les yeux de l'abbé.

– Soit. Je vous promets, mon père, que je ferai tout mon possible.

– Parfait. Alors j'attendrai dans le triclinium.

– Vous n'aurez peut-être pas de rendez-vous avant plusieurs jours, Pieter.

– J'attendrai.

Pieter se leva et quitta le bureau du légat, le visage sombre.

Sur le chemin du triclinium, il pria pour qu'il ne fût pas déjà trop tard.

*

* *

Le matin du premier jour de l'an 1155, Emmer Capigesne entra dans la cour du palais royal de l'île de la Cité avec le général Chroce et une garnison de deux cents soldats.

Il régnait dans toute la ville une ambiance étrange, un mélange d'angoisse, de curiosité et d'incompréhension. Les gens peinaient à croire que Livain était réellement mort. Personne

n'avait pu assister à l'enterrement, et nul ne comprenait vraiment comment Emmer pouvait à présent entrer si facilement dans la ville. Hébétés, les rares habitants qui osaient encore

mettre le nez dehors avaient regardé passer cette procession arrogante, qui marchait vers le palais, un rien conquérante. Emmer, malgré sa blessure, avait revêtu son armure et il avait

posé sur les Galliciens le regard suffisant de l'envahisseur victorieux. Cet homme qui avait toujours été leur ennemi allait-il vraiment devenir maintenant leur roi ? Plus rien ne

semblait pouvoir l'arrêter. Et à vrai dire, l'avenir, pour les Galliciens, était tellement incertain qu'ils se résignèrent, abattus.

Quand les grandes portes des remparts se fermèrent derrière eux, le général Chroce fit signe à ses hommes de mener leurs chevaux vers les écuries. Comme il l'avait promis au roi,

l'officier avait rapidement trouvé des renforts dans le duché de Northia et, à son retour, il avait déjà appris la nouvelle de la mort de Livain avant qu'Emmer ne pût la lui annoncer lui-

même.

Le général descendit de cheval et alla aider Emmer, que sa blessure gênait grandement.

Le roi s'appuya sur les épaules de l'officier.

– Merci, général. Je ne sais pas ce que je ferais sans vous. Mais le temps de vous récompenser est venu. Et ici, vous allez enfin pouvoir trouver ce repos mérité.

Chroce ne répondit pas et se contenta d'incliner la tête. Depuis la décision qu'avait prise Emmer de faire assassiner Livain, quelque chose s'était brisé dans les sentiments que le

général éprouvait pour son roi. L'admiration et l'estime avaient disparu. Il ne restait plus chez l'officier que la fidélité toute militaire envers son souverain, et le respect de la parole

donnée.

Le roi se tourna vers l'assemblée qui l'attendait au milieu de la cour enneigée.

Les chevaliers de la Milice du Christ, obéissant aux ordres du Sénéchal Pierre de Pierreville, avaient attendu le roi de Brittia et se tenaient en tenue d'apparat, alignés devant l'entrée

principale du grand bâtiment.

Le roi remonta le long de la haie d'honneur au bras du général, adressant aux Miliciens des signes de tête reconnaissants.

Chroce fut certain à cet instant précis que la plupart des Miliciens éprouvaient le même dégoût que lui envers ce roi bouffi d'orgueil. Il devina dans leurs regards le mépris résigné.

Mais comme lui, sans doute, ils n'avaient pas le choix. Ils ne faisaient que tenir leur promesse d'obéir à leur supérieur, fussent-ils écœurés par les choix de celui-ci.

Après la mort de Livain, Pierre de Pierreville avait rapidement pris le contrôle de la situation sur l'île de la Cité. C'était comme si l'état-major de la Milice du Christ avait quitté la

Commanderie de Lutès pour être transféré au palais royal.

Les Miliciens, à présent, maintenaient l'ordre dans les rues de Lutès tout autant qu'à l'intérieur du palais. Le Sénéchal, débarrassé de Grégoire de Berva, était parvenu à convaincre le

chapitre de la Milice qu'il était dans l'intérêt de l'ordre d'accepter la victoire d'Emmer Capigesne. Cela ne s'était pas fait sans heurts, mais pour de Pierreville, l'essentiel était de

pouvoir s'allier au roi de Brittia.

Ainsi, quand Emmer entra dans la salle du trône du Palais de l'île de la Cité, il fut accueilli par

Pierre de Pierreville en personne.

– Majesté, soyez le bienvenu dans votre nouveau palais, déclara le Sénéchal, non sans une certaine ironie.

Le roi de Brittia ne put s'empêcher de sourire. Il regarda la grande pièce d'un œil satisfait. Bientôt, il dirigerait ses deux royaumes depuis ce trône, et il profiterait de la renommée

dont Lutès jouissait dans toute la chrétienté.

– Merci, Sénéchal, mais n'allons pas trop vite. Nous n'en sommes pas encore là, et j'ai beaucoup à faire. En outre, je veux un couronnement en bonne et due forme. C'est le pape

lui-même qui posera sur ma tête la couronne du royaume de Gallica.

Le Sénéchal s'avança et fit une révérence.

– Sa Sainteté ne pourra vous le refuser, Majesté. Vous êtes aujourd'hui le souverain légitime de ce pays, et il ne prendrait pas le risque de se mettre à dos Gallica et Brittia réunies.

En outre, vous êtes tous deux enfants de la même nation ! Vous devriez pouvoir enfin vous entendre…

– Nous verrons, Sénéchal, nous verrons. Je suis venu vous remercier, et installer le général Chroce au palais pour assurer mon intérim pendant quelques semaines sans doute.

Le général Chroce, qui était resté en retrait, fronça les sourcils. Emmer ne lui avait encore rien dit de ses plans.

– On vient de m'apporter de Pierre-Levée des nouvelles qui exigent mon retour rapide à la cour de la duchesse, ma femme.

Le Sénéchal fit une moue inquiète.

– Que se passe-t-il, Majesté ?

– Bohem, les Compagnons du Devoir et les Bons Hommes ont pris possession du palais des Ducs. Et mon épouse semble cautionner leur présence. Je ne peux pas accepter cela. Je

dois aller rétablir rapidement mon autorité dans ce lieu hautement stratégique.

– Ce satané Bohem ne cessera donc jamais de nous importuner ! s'exclama le Sénéchal.

– Pieter le Vénérable disait que ce jeune homme était l'incarnation de l'Antéchrist. Je commence à me demander s'il n'avait pas raison…

– Il a en tout cas la persévérance du démon !

– C'est le moins que l'on puisse dire. Pierre, je ne vous dirai jamais assez combien je vous suis redevable. Nous allons faire de grandes choses ensemble. Brittia et Gallica, grâce à

nous, seront enfin réunies. En attendant mon retour, je vous charge, avec le général Chroce ici présent, de rétablir l'ordre dans cette capitale. Je veux que l'on sache partout que Livain

est mort et que je vais lui succéder. Quand j'en aurai fini avec Bohem, je ferai savoir au pape que je l'attends à Lutès pour mon couronnement.

– Vous avez mon soutien entier, Majesté.

– Vous m'en voyez ravi. Mon royaume a trop longtemps souffert de son opposition à la Milice du Christ. Cette alliance mettra fin à ces conflits stupides qui ont causé bien trop de

morts, dans vos rangs comme dans les miens.

– Je suis certain, Emmer, que le prochain Grand-Maître de la Milice saura honorer cette alliance, assura le Sénéchal avec un sourire entendu.

Le roi hocha la tête, puis il se tourna vers le général Chroce.

– Général, je vous confie, le temps de mon absence, le commandement de ce palais.

– Majesté, je suis à votre service, répondit Chroce, l'air grave.

Jamais il n'aurait imaginé détester son roi comme il le détestait à cet instant. Mais il était un homme d'honneur, et il ne trahirait pas sa parole. Il avait juré une indéfectible

allégeance à Emmer, il remplirait sa tâche jusqu'au bout. Il serait un fidèle déçu et mortifié, certes, mais un fidèle tout de même.

– Et pour toutes ces morts qui continuent de décimer le pays ? osa-t-il toutefois demander d'une voix sinistre. Que devons-nous faire, Majesté, pour enrayer l'épidémie ?

Le roi hésita un instant en dévisageant son officier. Il n'était certainement pas dupe de l'amertume du général, mais il espérait sans doute que celle-ci disparaîtrait, avec le temps.

– Vous avez raison. Nous devons faire quelque chose. Sénéchal, vous avez une idée ?

– Nous pourrions réunir les plus grands savants de la faculté de Lutès, Majesté. Nommer une commission, et lui demander de trouver rapidement un remède.

Le général retint une grimace de dédain. Il se doutait, bien sûr, que le remède à toutes ces morts ne viendrait pas de la science des médecins. Le mal, il en était convaincu, était bien

plus grave qu'une simple épidémie.

– Messieurs, faites du mieux que vous pourrez, répondit le roi avec désinvolture. Mais, à présent, je dois me préparer pour mon voyage. Je veux rejoindre Pierre-Levée au plus vite.

Le roi posa alors une main paternelle sur l'épaule du général Chroce.

– Ah ! Mon ami ! N'aurons-nous donc jamais de répit ?

Le général ne répondit pas. Il regarda le roi s'éloigner puis il ferma les yeux, comme si cela pouvait dissiper le cauchemar qu'il avait l'impression de vivre.

Le soir même, Emmer Capigesne quittait Lutès pour gagner Pierre-Levée à la tête d'une armée de cent cinquante soldats.

Chapitre 10

LA TROISIÈME VOIE

Je marche le long d'un chemin de terre rouge, sur un plateau venteux. Le ciel est bleu comme un rêve d'enfant. Il fait bon.

Le silence a quelque chose d'accueillant.

Je ne sais pas pourquoi je suis là, mais je sais où je vais. Je connais ce décor par cœur. Je connais ces monticules de pierres, alignés au bord des terre-pleins verts ; je connais les

capitelles, ces cabanes de roc où s'abritent la nuit les travailleurs de la terre ; je connais ces moulins à eau le long des rivières, ces moulins à vent au sommet des collines ; je

connais ces pigeonniers robustes, plantés fièrement sur les parcelles protégées des grands seigneurs du Sud ; je connais ces fours à chaux, à la sortie des villages, ces séchoirs à

châtaignes, là-haut, dans les hauteurs où la vigne et l'olivier ne savent plus s'épanouir. Je te connais, ma belle région, ma chaumière. J'ai le goût de ta rouille au bord de mes

lèvres, l'odeur de ta lavande, ton câprier au creux de mes narines, le bruit de tes rivières comme une comptine éternelle à mon oreille.

Il fallait donc que je revienne. Villiers-Passant.

Je te vois, belle comme aux portes de l'été dans ton collier de vignes, tes couleurs écarlates. Je vois tes murailles, sur leur timide colline, tes longues baies de pierres, tes *chemins*

escarpés où rêvent les promeneurs. Je pourrais presque entendre les loups, là-bas, derrière tes rochers hérissés.

Il fallait donc que je revienne.

J'ai fait mon Tour de Gallica, j'ai connu d'autres terres ; d'autres cieux. J'ai traîné mes chausses dans des poussières lointaines, mes yeux se sont posés sur des villes plus

grandes que tes plus vastes champs de vigne, j'ai croisé des regards aussi profonds que le rouge de ton sol, mais c'est ici, Villiers-Passant, je le sais, c'est ici que se terminera ma

route.

Je ne suis pourtant pas né dans tes bras. Mon cœur, pour la première fois, a battu loin de ton air si pur. Mes ancêtres, sans doute, n'ont jamais foulé tes chemins. Toutefois, je

suis bien à toi, Villiers-Passant. Je t'appartiens. Parce que c'est à la terre qu'appartiennent les hommes, et non pas aux hommes qu'appartiendra la terre. Il fallait donc que je

revienne.

La colonne des chevaliers d'Emmer s'arrêta au soir du cinquième jour sur une petite colline d'où l'on pouvait voir le profil altéré de Pierre-Levée. Ils n'avaient pas perdu de temps.

Emmer brûlait d'impatience. Il regrettait presque déjà d'avoir quitté Lutès. Son avenir était là-bas. Mais il ne pouvait prendre le risque de perdre Pierre-Levée. Et surtout, il devait

retrouver Hélène. Lui montrer qu'il avait eu raison. Il était certain qu'il parviendrait à la convaincre. Après tout, il lui offrait sur un plateau d'argent le royaume immense qu'elle avait

perdu lorsque Livain l'avait répudiée. Quelle femme pouvait refuser ça ?

Le roi laissa ses hommes installer un campement sommaire et décida d'aller visiter le village près duquel ils s'étaient arrêtés, pour voir s'il ne pouvait pas y glaner quelques

informations. Avant d'entrer dans Pierre-Levée, il aurait aimé en savoir davantage sur ce qu'il se passait à la cour de la duchesse, sa femme. Et les gens de la région étaient sûrement les

mieux renseignés.

Il remonta péniblement le petit chemin enneigé qui longeait la crête, sa jambe encore tenue par des attelles en bois. Sa hanche le faisait souffrir, à force de tirer dessus, et il grognait à

chaque pas. Mais c'était un prix dérisoire pour ce qu'il avait remporté en échange.

Il arriva bientôt à l'entrée du village. C'était un petit bourg discret, niché au milieu d'arbres épars. Les maisons se ressemblaient toutes, serrées les unes contre les autres, comme si

elles avaient dû se tenir chaud.

Le ciel se teintait déjà des couleurs chaudes qui précèdent la tombée de la nuit. Des chiens aboyaient, attachés près des habitations, d'autres traînaient au milieu du chemin qui

traversait le village, le museau fouillant sous la neige. Mais il n'y avait personne dehors. Pas un seul villageois. Le temps, sans doute, était trop froid, et les journées trop rudes.

Emmer décida de marcher vers la petite église, dans l'espoir d'y croiser le prêtre. Il se dirigea vers le clocher et aperçut une petite maison, collée contre l'église, le presbytère sans

doute. À en juger par la lumière orange qui brillait derrière ses deux fenêtres, un feu brûlait à l'intérieur. De la fumée s'échappait d'une cheminée penchée en haut du toit.

D'un pas lent, il s'engagea dans la ruelle qui menait à l'église et découvrit alors, amoncelés comme des sacs de grain lourds, les cadavres gelés de trois villageois. Un couple et son

enfant, sans doute, leurs corps et leurs vêtements crispés par le givre. Emmer grimaça et détourna le regard. Les gens, ici, n'avaient-ils même plus le courage d'enterrer leurs morts ? Il

passa rapidement devant ce spectacle désolant et approcha de l'église et de son presbytère.

La tête enfoncée dans les épaules, il entra dans le petit jardin clos et marcha jusqu'à l'une des fenêtres. Il jeta un coup d'œil à l'intérieur. Il ne vit personne. Juste les flammes timides

qui brûlaient dans Titre.

Il longea le mur et s'arrêta devant l'entrée. Un crucifix était accroché au-dessus du seuil. Penché vers lui, le Christ semblait le regarder d'un air accablé. Emmer frappa à la porte.

Personne ne répondit. Il frappa à nouveau, plus fort cette fois. Toujours rien. Il hésita un instant, puis il se décida à ouvrir la porte.

Il entra alors dans ce qui devait être la pièce principale du presbytère. Il ne fut guère étonné par la pauvreté des lieux. Une table, deux chaises, un grand coffre en bois et un fauteuil,

près de la cheminée. Il s'avança un peu et vit les dernières braises du feu qui mourait lentement.

– Mon père ? appela-t-il, sans trop y croire.

Il fit quelques pas sur le côté, l'oreille tendue, et ses yeux tombèrent alors sur un corps étendu au pied du grand fauteuil. Le roi poussa un cri de surprise.

Une bouteille de vin brisée avait déversé sur le sol son liquide pourpre. Des bouts de verre parsemaient les pierres maculées.

Comme le feu s'éteignait à peine, Emmer en déduisit que le prêtre ne devait pas être mort depuis très longtemps. Quelques heures sans doute. Mais une odeur nauséabonde se

dégageait déjà du cadavre. Le roi grogna.

Tout le monde était-il donc mort dans ce maudit village ? Sans attendre, il fit demi-tour et sortit du

presbytère en boitant.

Il redescendit la petite allée aussi vite que le lui permettait sa blessure, et il se dirigea vers un autre groupe de maisons. Il appela au hasard en portant ses mains gelées au bord de sa

bouche. Sa voix résonna au cœur du petit village, sans réponse.

Il pesta. Ce n'était pas possible ! Tout le monde ne pouvait pas être mort ! Pas un village tout entier ! Il tourna lentement sur lui-même scrutant le moindre recoin, les fenêtres, les

jardins… Mais il ne vit que d'autres cadavres, encore. Et encore. Plus il regardait, plus il voyait des corps, figés dans la neige dure comme des statues morbides.

Il ne put s'empêcher de penser aux paroles alarmistes de Pieter le Vénérable. Était-ce donc vraiment la fin des temps ? Non. C'était ridicule ! Il était bien vivant, lui, ainsi que ses

soldats.

Il pensa alors à Hélène de Quienne. Ses yeux se tournèrent vers le sud, au-delà des toits du village. Il regarda au loin la silhouette de Pierre-Levée. On y voyait briller quelques

lumières. Cela signifiait-il pour autant qu'il y avait là-bas des survivants ? Mais oui ! Bien sûr ! Tout le monde ne pouvait pas avoir déjà succombé à cette… *épidémie*. Mais Hélène ?

Le roi frissonna. Il chassa de son esprit l'image macabre qui le hantait. Il refusait d'imaginer qu'Hélène pût être morte, elle aussi. Car au fond, bien sûr, il avait menti au général

Chroce. Ce n'était pas uniquement par intérêt qu'il avait épousé la duchesse. Non. Il l'aimait sincèrement. Et malgré tous leurs différends, malgré toutes les disputes, il n'aurait pu se

passer d'elle. Hélène le fascinait. Oui. Jamais aucune femme ne l'avait autant fasciné que cette reine troubadour ! Cette liberté, cette indépendance, cette agressive fierté, finalement,

étaient même ce qu'il chérissait le plus en elle. Et son intelligence. Sa finesse d'esprit, pour l'art comme pour la politique…

Dans la solitude morbide de ce village désert, il se rendit compte soudain à quel point sa femme lui manquait.

Il s'apprêta à partir pour rejoindre le campement, mais au moment de faire demi-tour, il aperçut du coin de l'œil la silhouette d'un homme, assis près d'un petit puits de pierre, là-

haut, sur le bord du grand chemin. Aussitôt, il se dirigea vers lui, soulevant péniblement sa jambe droite au-dessus de la neige. Quand il ne fut plus qu'à quelques pas, il appela.

Mais l'homme, de dos, ne bougea pas. Emmer appela encore. Mais l'homme resta immobile. Le roi comprit qu'il devait être mort. Oui. Bien sûr. Comment pouvait-il en être

autrement ? Cette ville n'était plus qu'un grand cimetière. Mais malgré tout, il voulait en avoir le cœur net.

Il s'approcha, fit le tour et vint se mettre en face de l'homme immobile. Il vit alors le regard vitreux du vieillard, sa peau d'un bleu livide, ses lèvres hâves, figées dans une grimace

de douleur.

Emmer ferma les yeux et poussa un soupir écœuré.

Au même instant, il entendit un froissement derrière lui. Le roi sursauta, comme si la Mort elle-même avait surgi dans son dos.

– C'est bon-papa.

Emmer se retourna lentement, le front piqué de gouttes de sueur, et il aperçut une petite fille, de trois ou quatre ans à peine, qui se tenait contre le puits, les mains derrière le dos, le

regard froid et triste.

Le roi écarquilla les yeux. Bouche bée, il avança lentement vers l'enfant en ouvrant les mains devant lui. La petite fille fit un pas en arrière. Emmer s'arrêta. Il ne voulait pas lui faire

peur. Elle avait de grands yeux bleus, les joues bien pleines et des cheveux châtains qui dépassaient d'un bonnet de laine.

– Il ne bouge plus depuis ce matin. J'ai faim.

Emmer avala sa salive.

– Tes… Tes parents, où sont-ils ? demanda-t-il d'une voix troublée.

La petite fille tendit timidement la main vers une maison derrière elle.

– Bon-papa a creusé un trou dans le champ. Ils dorment pour toujours.

Emmer hocha délicatement la tête, comme pour lui dire qu'il comprenait. Que ce n'était pas grave. Mais si. Si. C'était grave. C'était plus grave que tout. Il sentit une boule lui

tordre l'estomac.

– Comment t'appelles-tu ?

– Je m'appelle Sandrine. Et toi ?

Le roi sourit.

– Emmer.

– C’est bizarre comme nom.

– C’est un nom étranger…

– Et qu’est-ce que tu as à ta jambe ?

Le roi baissa les yeux vers ses attelles.

– Oh ! Ce n’est rien. Je me suis blessé dans une bataille…

La petite fille haussa les sourcils.

– Tu es un guerrier ?

– Oui… On peut dire ça.

– J’ai faim, répéta la petite fille d’un air désemparé.

– Si tu veux, tu peux venir avec moi, là-bas, dans notre campement. Nous te donnerons à manger.

– Un campement ? Tu es avec d’autres guerriers ?

– Oui. Ça ne te fait pas peur, j’espère ?

La petite fille haussa les épaules.

– Non. Mais on ne peut pas laisser bon-papa ici tout seul.

Le roi se redressa et regarda le corps du vieil homme derrière lui.

– Non. Tu as raison. Nous demanderons à mes soldats de venir… le coucher, près de tes parents.

– Tes soldats ? Tu es leur chef ?

– Oui. Je suis… Je suis leur roi, Sandrine. La petite fille pouffa.

– Menteur ! Tu n’es pas un roi ! Emmer recula la tête, d’un air étonné.

– Pourquoi ?

– Les rois, ils ne sont pas blessés. Et ils ne parlent pas avec les gens dans les villages.

Emmer acquiesça lentement.

– Je vois… Mais tu sais, les rois ne sont pas tous pareils… Il lui tendit la main.

– Allez, viens, Sandrine, suis-moi. J’ai faim, moi aussi.

La petite fille hésita. Elle fronça les sourcils et pencha la tête.

– Tu es vraiment un roi ?

– Oui. Je suis vraiment un roi. Ce qu'on dit sur les rois, ce n'est pas toujours vrai. Tu vois, je suis blessé. Et je suis comme toi, j'ai faim.

– Bon-papa m'a menti, n'est-ce pas ?

– Pourquoi ?

– Ils ne dorment pas. Ils sont morts.

Emmer serra les poings. Il y avait tant de détresse dans le regard de cette enfant ! Elle semblait si perdue !

Et lui, lui… se sentait tellement responsable !

– Oui. Ils sont morts, Sandrine. Tu as raison.

– Alors je ne les reverrai jamais ?

Les yeux d'Emmer s'embuèrent de larmes.

– Un jour, tu les verras. Là-haut, dans le ciel.

– C'est des histoires, ça, Emmer. J'ai bien regardé, dans le ciel. Il n'y a jamais personne.

– Allons, viens. Je vais te trouver à manger.

– Et bon-papa aussi, il est mort, dit-elle.

Ce n'était pas une question.

– Allez, viens, répéta Emmer. Il va faire nuit.

La petite fille attrapa la main que lui tendait le roi. Ils descendirent ensemble le chemin enneigé. Main dans la main, ils abandonnèrent en silence ce village qui, comme tant d'autres,

s'était éteint au cœur de l'hiver.

Le ciel, lentement, engloutit leurs deux silhouettes dans son voile ténébreux.

*

* *

Pieter le Vénérable posa péniblement un genou à terre et, tremblant, embrassa la bague de Nicolas IV

où étaient gravées les clefs de saint Pierre.

– Allons, levez-vous. Pieter, levez-vous.

Le pape, assis sur une haute chaise finement sculptée, avait lui aussi l'air épuisé. Il avait laissé sa tiare sur une table derrière lui, et l'on voyait son crâne dégarni, couvert de taches

brunes.

– Je vous en prie, prenez place, mon cher abbé.

Pieter se redressa en grimaçant. Son dos le faisait de plus en plus souffrir. Il marcha lentement jusqu'au fauteuil que lui avait indiqué Nicolas et se laissa tomber entre ses bras

capitonnés.

– Saint-Père, j'ai appris le décès du légat en arrivant… Je suis bouleversé…

– Pieter, nous le sommes tous. Mais vous êtes venu, me dit-on, pour me porter un message de la plus grande importance… Je suis disposé à vous entendre, abbé, mais faisons vite.

Vous devinez que j'ai beaucoup à faire.

L'abbé posa ses deux mains sur les accoudoirs du fauteuil.

– Je vous remercie, Votre Sainteté, de m'accorder cet entretien. Je ne me serais pas permis de vous déranger en des temps si troublés si l'affaire n'était pas, en effet, de la plus haute

importance.

– Je vous écoute…

– Eh bien… Ce que j'ai à vous dire est terrible. J'ai peine à trouver les mots, tant la chose me terrifie moi-même. Je crois, Votre Sainteté, que j'ai découvert la vérité au sujet de ce

fameux Bohem, ce jeune homme dont le légat a dû souvent vous parler…

– Vraiment ? La vérité ? demanda le pape en haussant les sourcils.

– Oui, Saint-Père. Et elle n'est pas aisée à entendre. Pourtant, je ne peux la taire. Et nous devons agir. Car, voyez-vous, j'ai acquis la certitude que Bohem n'est pas le simple

hérétique que nous pensions… Je crois savoir qu'il est… Qu'il est bien plus que cela.

hérétique que nous pensions… Je crois savoir qu'il est… Qu'il est bien plus que cela.

– Et quoi donc, mon cher abbé ?

– Eh bien… J'ai du mal à dire les choses aussi crûment qu'elles sont… Et pourtant, je ne vois aucun autre moyen de le dire. Les signes, à présent, sont trop nombreux pour refuser

de regarder la vérité en face. Le monde, vous le savez, est en train de mourir. Partout, des hommes et des femmes s'éteignent, un à un, plus nombreux encore que lors des plus terribles

pestes. Partout, la guerre fait rage. Les trahisons se succèdent. Et l'hiver est si rude qu'il n'a plus rien de naturel. Saint-Père, c'est comme si les portes de l'enfer s'étaient soudainement

ouvertes ! Et ce Bohem… Ce Bohem, qui marche dans les flammes, qui parle avec les créatures du démon, qui rassemble derrière lui des armées d'infidèles… Je crois, Saint-Père, oui,

je crois que Bohem est l'Antéchrist.

Le pape pencha la tête d'un air étonné. Simplement étonné. Il laissa passer un long moment de silence. Pieter attendit, blafard. Le pape, trouvait-il, ne semblait pas aussi surpris

qu'il aurait dû l'être. Sans doute ne le croyait-il pas. Comme Emmer avait refusé de le croire. Et pourtant, il était si sûr à présent ! Tout concordait ! Comment pouvait-on nier la

réalité ? Même ici, en ce lieu saint, les effets de l'Apocalypse prochaine se faisaient déjà sentir.

– Eh bien, mon cher Pieter… Cela va peut-être vous surprendre, mais, en quelque sorte, vous n'êtes pas très loin de la vérité…

L'abbé écarquilla les yeux.

– Que… Que voulez-vous dire ?

Le pape poussa un long soupir et se recula sur sa haute chaise.

– Pieter, vous pensez bien que je suis le cas de Bohem de très près, et ce depuis fort longtemps. Vous ne croyez tout de même pas que tout ce qui se passe dans le monde nous est

étranger ?

– Alors vous savez qui il est ?

– Oui, bien sûr. Et en effet, on peut dire que Bohem a quelque chose de l'Antéchrist… En réalité, ce n'est pas tout à fait cela, mais c'est une interprétation canonique qui n'est

finalement pas très éloignée de la vérité.

– Très Saint-Père, je… J'ai peur de ne pas comprendre… S'il n'est pas tout à fait l'Antéchrist, qu'est-il au juste ?

Le pape ouvrit un sourire entendu.

– Cela, Pieter, je ne peux vous le dire… Mais je peux vous confirmer que, en effet, le monde tel que nous le connaissons va bientôt prendre fin…

– Mais alors, Votre Sainteté, alors, nous devons nous battre ! s'exclama Pieter, incrédule. Nous devons faire quelque chose ! Lever des armées de chrétiens et remporter cette bataille

avant qu'il ne soit trop tard !

– Allons, abbé, mon cher abbé, répondit le pape en souriant, ne vous emportez pas !

– Mais, Saint-Père, nous ne pouvons assister, indifférents, à la fin du monde !

– Je n'ai pas dit que c'était la fin du monde, Pieter. J'ai dit que c'était la fin du monde tel que nous le connaissons…

– Je ne comprends pas.

– Il n'est pas vraiment utile que vous compreniez, Pieter. Mais puisque vous êtes venu de si loin et que vous semblez si inquiet, je veux bien vous en dire un peu plus. La venue de

Bohem, certes, va bouleverser le monde. Mais nous n'avons aucune raison de nous en plaindre. En vérité, il est en train de détruire à notre place ce que nous rêvions de détruire depuis

des siècles.

– Mais, Saint-Père, il détruit le monde !

– Non, Pieter, non. Il ne détruit pas le monde. Ce qu'il détruit, c'est le Saîman. La magie. Et pas seulement elle, mais aussi la foi que les gens ont encore en cette force magique.

Réfléchissez ! Nous avons tout lieu de nous réjouir, Pieter. Ce n'est pas la fin du monde, c'est la fin du paganisme qui se joue en ces heures étranges ! La fin de notre plus grand

ennemi ! Loin de vouloir arrêter Bohem, nous devons l'aider, au contraire.

Le pape s'avança sur son fauteuil et tendit les bras vers Pieter, l'air comblé.

– Ce jeune homme est ce qui pouvait arriver de mieux à notre sainte Église ! s'exclama-t-il, réjoui.

– Je… Je ne comprends pas… Toutes ces morts… Cet hiver terrible…

– Vous comprendrez bientôt, Pieter, faites-moi confiance. Quand le Saîman aura vraiment disparu, quand ces anciennes croyances ne seront plus que de lointaines légendes, le monde

entier se tournera vers l'Église. Et nous pourrons asseoir mieux que jamais notre pouvoir aux quatre coins de la terre, Pieter. L'ère de la magie prend fin. Certes, en mourant, elle

emmène avec elle de nombreux vivants. Mais ce n'est pas bien grave, Pieter. Ce qui compte, aujourd'hui, c'est que Bohem réussisse. Car alors commencera une ère nouvelle où notre

Église sera renforcée.

Pieter le Vénérable se laissa tomber contre le dossier de son fauteuil, abasourdi.

– Allons, reprit le pape, rentrez dans votre abbaye, Pieter. Priez comme moi pour que cette transition vous épargne, vous, et si vous survivez, vous verrez. L'Église sortira grandie de

cette grande mutation.

Le pape se leva et marcha vers l'abbé de Cerly.

– Levez-vous, abbé, et retournez en Gallica. Je ne peux pas vous accorder plus de temps. Nous avons beaucoup à faire, ici.

Pieter secoua la tête. Il arrivait à peine à croire ce qu'il venait d'entendre. Consterné, il se leva et fit une timide révérence. Il embrassa à nouveau la bague de Nicolas IV et sortit de la

pièce sans être capable de formuler la moindre parole.

Quand la porte se fut fermée derrière lui, il resta un long moment immobile, le regard perdu dans le vague. Il se sentait tellement idiot, tellement stupide. Et tellement impuissant !

L'abbé de Cerly quitta le palais du Latran, mais il ne partit pas pour Gallica, comme le lui avait conseillé le pape, et comme lui-même avait prévu de le faire.

Nul ne sait où Pieter le Vénérable décida finalement d'aller, ni ce qu'il choisit de faire. Il disparut, tout simplement, derrière le voile opaque de la neige, abandonnant derrière lui une

vie entière de manœuvres politiques qui ne l'avait pas mené où il avait rêvé d'arriver.

*

* *

Emmer Capigesne arriva à la fin de la matinée aux portes du palais des Ducs de Pierre-Levée, à la tête de son armée de chevaliers. Il tenait devant lui la petite fille qu'il avait trouvée

la veille dans le village désert.

Les gardes qui protégeaient l'entrée du palais eurent un moment d'hésitation, puis, voyant la bannière aux lions dorés, ils se décidèrent enfin à ouvrir les portes au roi de Brittia.

Emmer découvrit alors, hébété, les centaines de personnes qui circulaient dans la grande cour. Jamais il n'avait vu une telle activité dans le palais, mais surtout, il constata qu'on ne

lui avait pas menti : on voyait là se croiser Bons Hommes, Compagnons, paysans, anciens louvetiers, enfants… Pire encore : il crut reconnaître sur un soldat les couleurs du comte de

Tolsanne.

Le chambellan vint à sa rencontre, traversant la cour d'un air embarrassé. Emmer, qui s'était promis de garder son calme, sentit la colère monter en lui. Mais au même instant, la

petite fille, à l'avant du cheval, déclara d'une voix émerveillée :

– C'est beau ! C'est si beau !

Emmer poussa un soupir et descendit de cheval avec difficulté, puis il attrapa la fillette par la taille et la posa sur le sol enneigé de la cour.

– Je peux aller voir ce qu'ils font ? demanda Sandrine en désignant des Compagnons du Devoir qui étaient en train de restaurer les remparts, un peu plus loin.

– Oui, vas-y, répondit le roi en essayant de se composer un visage souriant.

La petite fille s'en alla en sautillant au milieu des flocons. Emmer la regarda s'éloigner, attendri, puis il se tourna vers le chambellan qui arrivait.

– Majesté ! dit celui-ci en faisant une révérence.

Le visage d'Emmer se durcit à nouveau.

– Bonjour, chambellan. Où est mon épouse ? Et qui sont tous ces gens ?

– La duchesse est dans ses appartements. Quant à ces gens… Eh bien, tous ces gens sont ses invités, Majesté.

Le roi enleva sa cape d'un geste agacé et la posa sur sa selle.

– Occupez-vous de mes hommes, dit-il d'un ton sec.

Il s'apprêta à partir, mais il se retourna et ajouta :

– Et veillez à ce que cette petite fille ne manque de rien !

Le chambellan opina du chef et se dirigea vers les soldats sans dire un mot.

Emmer partit en boitant vers le bâtiment principal du palais.

Depuis la veille, le roi était plongé dans un état de confusion qu'il avait peine à s'expliquer lui-même. Ou plutôt, qu'il refusait d'admettre. Car évidemment, au fond, il savait très

bien ce qui le troublait ainsi.

C'était cette petite fille, Sandrine. En quelques phrases, en quelques mots, elle lui avait fait prendre soudain conscience du drame que vivaient les habitants de Gallica. Un drame

qu'il avait nié jusqu'alors, ou qu'il avait fait semblant de ne pas voir, peut-être parce qu'il lui faisait plus peur encore que la guerre ou la mort. La jeune enfant l'avait tellement perturbé

qu'il ne savait plus réellement ce qu'il allait dire à la duchesse. Tout ce qu'il avait préparé, toutes les phrases qu'il avait imaginées dans sa tête, il n'y croyait plus vraiment. Il se

demandait même s'il savait en quoi croire, aujourd'hui.

Il entra dans le palais et, sans prendre le temps de saluer les hommes qu'il croisait, il monta le grand escalier, le visage fermé. Il arriva bientôt à la porte des appartements d'Hélène

de Quienne.

Il inspira profondément, essuya son front brillant, lissa ses vêtements, puis il frappa à la porte.

– Entrez ! répondit aussitôt la voix de la duchesse.

Le roi tourna la poignée, poussa la porte, et entra dans la grande pièce.

Assise devant un miroir, dos à l'entrée, la duchesse était en train de se coiffer. Il vit alors le reflet du visage splendide de sa femme. Sa chevelure rousse, son regard pénétrant, son

élégance infinie, jusque dans le moindre de ses gestes.

– Hélène ! souffla le roi, le visage illuminé.

La reine poussa un soupir. Elle ne se retourna pas et continua de se coiffer.

– Votre guerre est finie, Emmer ? lança-t-elle finalement d'une voix distante.

Emmer ferma la porte derrière lui et avança vers la duchesse.

– Oui. Livain est mort.

– Bravo.

Le roi secoua la tête.

– Allons, Hélène ! Qu'attendiez-vous de moi ? Vous avez épousé un roi, pas un troubadour !

La duchesse arrêta de se coiffer, gardant la brosse dans sa main, comme paralysée.

– Vous lisez donc dans mes pensées, Emmer ? J'étais justement en train de le regretter.

– Ne dites pas de bêtises, Hélène !

La reine posa sa brosse sur la petite table devant elle. Elle se leva et marcha vers le roi.

– Pourquoi êtes-vous revenu ici, Emmer ?

– Mais, parce que vous êtes ma femme, Hélène.

– Non. Je ne suis pas votre femme. Je suis tout juste votre épouse.

Le roi avança vers la duchesse et lui tendit les mains. Hélène fit un pas en arrière.

– Ne cherchez pas la moindre tendresse de ma part, Emmer. A compter de ce jour, je ne vous accorderai plus jamais le droit de me toucher Je vous demande de quitter mon palais sur

l'instant. Je ne veux pas vous voir, Emmer.

Le roi avança d'un pas rapide et saisit fermement la duchesse par les épaules.

– Faites attention à ce que vous dites, Hélène ! Vous avez beau être ma femme, je n'en suis pas moins roi de Brittia, et bientôt de Gallica !

– De Gallica, jamais ! intervint alors une voix masculine dans le dos d'Emmer.

Le roi sursauta. Il se retourna brusquement et découvrit Bohem, sur le seuil de la porte. Le louvetier, vêtu comme un Compagnon du Devoir, le défiait de ses grands yeux bleus.

– Que… Que faites-vous là ? Qui vous a donné le droit d'entrer ici ?

Bohem fit un pas à l'intérieur de la pièce.

– Je pourrais vous retourner la question, Emmer. Mais votre épouse vous a demandé de partir… Alors, je vous en prie, vous connaissez le chemin.

Le roi éclata de rire.

– Vous me menacez, jeune homme ? Mais vous plaisantez, j'espère ! Je suis ici chez moi, et si quelqu'un doit quitter ce palais au plus vite, c'est bien vous ! Vous et toute votre

bande d'illuminés !

Emmer se tourna vers la reine.

– Hélène ? Comment avez-vous pu vous laisser abuser par ces hérétiques, ces infatués stupides et arrogants ?

La reine ne répondit pas, mais Bohem, lui, fit un pas de plus.

– Emmer, dit-il d'une voix calme et froide, la seule personne qui ne soit pas à sa place dans ce palais, c'est toi.

Le roi écarquilla les yeux.

– Comment osez-vous me tutoyer ? s'emporta-t-il en portant la main sur le pommeau de son épée.

– Je te tutoie pour les mêmes raisons que la petite fille que tu as croisée hier, Emmer. Parce que je ne sais pas ce que c'est qu'un roi, que je m'en moque, et que tu ne me fais pas

peur.

Emmer resta interdit. Son regard fit un aller-retour entre Hélène et Bohem. Il semblait de plus en plus troublé.

– Comment… Comment savez-vous, pour cette petite fille ? balbutia-t-il, à la fois furieux et stupéfait.

Bohem sourit et baissa la tête. Il posa son index au milieu de son front.

– Je lis dans tes pensées, Emmer. Je lis tout : tes peurs, tes regrets, tes mensonges, tes espoirs, mais aussi cette incroyable soif de pouvoir, cet orgueil, cette ambition qui

t'étouffent ! Je vois tout, Emmer. Je te vois même un jour trahir Pierre de Pierreville et le général Chroce. Tu les trahiras tous, Emmer, parce que ton ambition est si forte qu'elle finit,

malgré toi, par effacer tous tes autres sentiments… Tu es misérable, Emmer, et j'ai pitié de toi.

– Vous… Vous êtes le diable en personne ! bafouilla le roi, presque convaincu que Bohem l'était vraiment.

Bohem releva la tête, le regard brillant.

– Cela t'arrangerait bien, n'est-ce pas ? Que je sois le diable en personne ? Mais non, Emmer. Je ne suis pas le diable ou le démon. D'ailleurs, je ne crois pas qu'il existe, en réalité.

Je crois qu'il n'y a que nous, Capigesne. Nous, les hommes, dans notre belle et triste condition. À quoi bon chercher ailleurs l'origine du mal quand il est si évidemment niché dans le

cœur de tous les hommes, tout autant que le bien ?

Emmer se retourna, perplexe, et regarda son épouse. Elle le dévisageait, impassible, comme si elle attendait qu'il se résigne et qu'il s'en aille. Il commençait à trembler. Il s'était

attendu à tout, sauf à cela. Il s'était préparé à se battre, ou à ordonner à ses hommes de reprendre le contrôle du palais, certes. Mais une telle confrontation, aussi extravagante, non, ça,

il ne l'avait pas prévu ! Il avait l'impression de rêver.

Il essaya de retrouver son calme, sa dignité, et s'adressa à nouveau au louvetier :

– Vous ne me chasserez pas de ce palais, Bohem. Je suis ici chez moi !

– Non, répliqua alors Hélène en faisant un pas vers lui. Vous n'êtes pas ici chez vous, Emmer, mais chez moi. Bohem a raison. Il y a plus de mille personnes dans ce palais à ce

jour, et vous êtes le seul qui n'y soit pas le bienvenu.

– Mais que croyez-vous, Hélène ? Qu'espérez-vous ? Que je vais partir ? Abandonner ? Êtes-vous devenue complètement folle, ou stupide ? Est-ce Bohem qui vous fait perdre ainsi la

raison ? Qui vous rend si naïve ? Je suis roi de Brittia et de Gallica, Hélène ! Vous n'êtes pas seulement ma femme, mais aussi ma vassale ! Je pourrais vous écraser tous les deux en

moins de temps qu'il n'en faut pour le dire !

– Tu te trompes, Emmer, répliqua Bohem, d'une voix toujours aussi posée. Tu ne pourrais jamais réunir en un an une armée qui fasse le millième de celle qu'Hélène et moi

pourrions lever en un jour.

Le roi eut un rire sarcastique.

– Vous ? Une armée ? Vous plaisantez ? Vous appelez ces misérables Bons Hommes et ces quelques Compagnons une armée ? Un seul de mes soldats tuerait cent de vos pitoyables

saltimbanques !

– Nous avons avec nous la plus grande armée du monde, Emmer. Celle des hommes qui veulent vivre libres. Crois-moi, dit Bohem en souriant, nous sommes nombreux. Mais

rassure-toi, ni eux ni moi n'avons l'intention de nous battre contre toi, Emmer. Ce serait trop facile. En outre, je ne suis pas sûr que tu sois tout à fait au courant de la réalité.

– Que racontez-vous ?

– Tu n'as aucune armée, Emmer. Pas un seul homme.

– Vraiment ? Et que faites-vous, pour commencer, des cent cinquante hommes qui m'ont accompagné ici ?

– Depuis le temps que nous parlons dans cette pièce, Emmer, je crois qu'ils sont déjà bien loin.

– Ne dites pas n'importe quoi, Bohem ! Vous êtes grotesque !

Le louvetier haussa les épaules.

– Tu peux regarder par la fenêtre, Emmer. Crois-moi, tu n'as plus un seul soldat dans ce palais. Les

Tuathanns, je pense, ont dû leur faire comprendre aimablement qu'il était plus

sage de déposer les armes et de retourner d'où ils venaient…

– Les Tuathanns ?

– Oui, Emmer, mon peuple, les Tuathanns. Gaelia aussi s'est rangée de notre côté.

Le roi resta immobile un moment, l'air incertain, puis il marcha vers la fenêtre sans quitter Bohem du regard. Il jeta un coup d'œil dans la cour. Il vit alors qu'il n'y avait en effet

plus un seul de ses soldats. Il scruta longuement les écuries, les bâtiments annexes, incrédule… Mais non. Aucun homme, aucun cheval de son armée. Ils étaient tous partis. Et alors

qu'il allait se tourner à nouveau vers Bohem, il vit soudain un attroupement aux pieds des remparts. Des hommes arrivaient en courant des quatre coins de la cour.

Le roi fronça les sourcils, pencha la tête et, alors, le cœur battant, il comprit ce qu'il se passait.

Il fit un pas en arrière, et ses yeux s'emplirent aussitôt de larmes.

– Sandrine ! hurla-t-il d'une voix déchirante.

Il fit volte-face et, sans adresser un regard à Bohem ou à Hélène, tenant sa jambe blessée entre ses mains, il sortit de la pièce aussi vite qu'il put.

*

* *

Bohem arriva quelques instants après le roi dans la cour du palais des Ducs. Le sol était encombré de gros tas de neige. Il se hissa sur la pointe des pieds et aperçut alors Emmer,

près des grandes portes, un genou à terre, qui portait le corps sans vie d'une petite fille dans ses bras.

Bohem le rejoignit en courant, l'air grave. La foule, hébétée, s'était écartée autour du roi. Le louvetier se faufila au milieu de l'attroupement et arriva derrière Emmer. Il posa une

main sur l'épaule du roi.

Emmer se tourna vers le louvetier. Dans ses bras, la petite fille avait les yeux grands ouverts, et ses membres pendaient dans le vide comme ceux d'un pantin. Son visage était aussi

blanc que la surface de la neige. Ses cheveux trempés collaient sur son front.

– Bohem ! Vous… Vous pouvez faire quelque chose, n'est-ce pas ? Vos pouvoirs… Vous pouvez… Vous pouvez la ramener à la vie ?

Le jeune homme s'agenouilla près du roi. Il passa ses mains sous la tête de l'enfant.

– Non, Emmer. Non. Je ne peux rien. Je suis désolé. Si je pouvais faire quoi que ce soit, Emmer, j'aurais sauvé tous ces gens depuis longtemps…

Le roi ferma les yeux. Des larmes coulèrent sur ses joues rougies par le froid.

– Je suis désolé, répéta Bohem.

– Mais qu'ai-je fait ? Qu'ai-je donc fait ? murmura le roi dans un sanglot.

– Tu t'es perdu, Emmer.

Un silence terrible pesait sur la grande cour. C'était comme si tout le palais s'était arrêté de vivre.

Le roi tourna la tête et regarda Bohem, à côté de lui.

Le roi tourna la tête et regarda Bohem, à côté de lui.

– Qu'allez-vous faire, Bohem ?

– Tutoie-moi, Emmer.

Le roi haussa les sourcils. Il se demandait sans doute si Bohem n'était pas fou.

– Comment ? demanda-t-il.

– Tutoie-moi.

Emmer resta silencieux un moment. Puis l'esquisse d'un sourire effaça pendant un court instant son air accablé.

– Que vas-tu faire ? dit-il finalement.

Bohem hocha la tête. Il hésita. Il cherchait ses mots.

– Je vais… Je vais demander à la Terre de nous reprendre sous son aile, Emmer.

– Je… Je ne suis pas sûr de comprendre, balbutia le roi. Mais, si je le peux, je t'aiderai.

– Commence par demander pardon à ton épouse, Emmer.

Alors Bohem se pencha et prit le corps de la petite fille dans ses bras. Il embrassa son front trempé de neige et il l'emporta vers l'arrière du palais.

Emmer le regarda s'éloigner, la gorge nouée, puis il se remit lentement debout. Il leva la tête vers le bâtiment principal. À l'étage, Hélène le regardait par la fenêtre.

Il fit quelques pas en avant et alors il vit qu'elle aussi avait les joues striées de larmes.

*

* *

Je ne veux plus les voir mourir. Je ne veux plus voir ces vies gâchées, volées. Nous ne pouvons plus attendre. Nous avons déjà perdu tant de temps !

Je dois le trouver. Et ensemble, nous devons en finir. Lailoken, l'heure est venue.

J'irai dans les confins du monde de Djar ; dans les oubliettes du pays des rêves. Je m'aventurerai jusqu'au bout de mon esprit. Je chercherai sur toutes ses rives, sous tous ses

cieux, et je le trouverai. Je détruirai l'hiver qui ne veut pas mourir, j'affronterai l'ombre et porterai la lumière. Je reconstruirai ce qui a été détruit, retrouverai ce qui a été perdu. Je

tisserai ce lien qui nous unit à la terre. Nous marcherons ensemble, Sauvage, toi qui vois le passé et l'avenir, toi qui es la porte des saisons. Nous marcherons ensemble, à nouveau,

comme tu marchais autrefois dans nos forêts, dans nos campagnes.

Lailoken. Réponds-moi.

J'avance seul dans un décor que je ne contrôle même plus. Le monde de Djar n'est plus qu'un vaste désert blanc, sans fin, sans horizon. Il est l'infini de mes peurs, le miroir de

mes doutes.

Je flotte dans cet océan de lumière, à la recherche de celui qui se cache. Mais il n'y a personne. Seulement le vide et l'angoisse.

Puis soudain, la lumière vacille. Le monde tremble. Des formes immenses se dessinent à côté de moi, comme des arbres qui se hissent vers les cieux. Je les regarde, impuissant. Ce

sont des contours transparents, des fantômes géants. Des maisons, des églises. Une ville. Oui. Une ville que je connais. Perchée au-dessus des rivières, fière comme une mère qui

regarde ses enfants. Je reconnais la silhouette ronde de Pierre-Levée.

Puis, soudain, une voix s'élève de la terre.

– Je suis là, Bohem. Tout près de toi. Pourquoi cherches-tu si loin, quand tu sais que je veille sur toi ? Je suis là, sous la ville, à quelques pas à peine.

Est-ce bien lui ? Le Sauvage ? Je ne reconnais plus sa voix. Lailoken FA-t-il déjà changé ? N'est-il déjà plus l'homme que je connaissais ?

– Approche. Tu verras.

Oui. Je verrai. Car je dois en finir. Je l'ai promis depuis trop longtemps à tous ces gens.

Je marche vers ce mirage immense ; je me glisse dans les rues étroites, dans le cœur de la cité des ducs de Quienne. Mon regard se pose sur une bâtisse ronde. Je reconnais la

vieille abbaye, le baptistère Saint-Jean. Ses murs brillent plus que les autres, comme s'ils étaient les seuls à exister vraiment. Ce sont eux qui m'appellent.

Puis les murs lentement s'effacent. De l'autre côté, je vois alors un escalier qui plonge dans le cœur de la terre.

Un piège ? Qu'importe ! Je n'ai plus le temps de le craindre. Je n'ai plus le droit d'hésiter. Je descends les marches, je m'engouffre dans l'obscurité et l'inconnu. L'escalier tourne,

tourne comme s'il ne devait jamais finir, je perds la notion du temps. Djar s'enfuit sous mes doigts. J'oublie l'espace. Ma tête tourne.

Enfin, une porte apparaît devant moi.

– Entre, Bohem.

J'ouvre. Je me laisse porter par mon désir d'en finir. Je flotte vers cette voix qui m'appelle. J'arrive bientôt dans une grande cave obscure.

Je lève les yeux. La lumière revient lentement, elle envahit l'espace. Je vois deux silhouettes qui se dessinent devant moi, qui se détachent progressivement des ombres.

– Je ne suis pas celui que tu cherches ? dit la voix d'une femme, moqueuse.

Le visage de Camille de Chastel apparaît alors dans un rayon étincelant.

Camille. Ma sœur. Le Samildanach. Sa voix, encore, a su me tromper. Mais je n'ai plus peur. Je dois l'affronter, elle aussi. Je ne pourrai pas l'éviter. Elle sera sur mon chemin.

Elle sera *le chemin.*

Je ne détourne pas mon regard. Derrière elle, y'e devine alors la silhouette d'une autre femme. Je n'ai pas besoin delà voir. Je sais qui elle est, maintenant. La prêtresse de l'ordre

de l'Athnuachan. Celle qui a survécu. Fidélité m'a parlé d'elle.

– C'est Lailoken que tu cherchés, n'est-ce pas ?

Je ne réponds pas.

– Mais nous n'avons pas besoin de lui, Bohem. Si tu l'acceptes, nous pouvons régler notre histoire tous les deux.

Chaque parole porte mille années de mensonge. L'Athnuachan a reconstruit le monde à son image. Camille est la victime d'une propagande ancestrale. Je dois essayer de lui

ouvrir les yeux.

– Tous les deux ? Mais alors que fait cette sœur de l'Athnuachan derrière toi, Camille ?

Ma sœur sourit.

– Tu as donc découvert le nom de notre ordre ?

– Oui, Camille. Et j'ai découvert bien d'autres choses encore… Des choses que les sœurs de l'Athnuachan ne t'ont peut-être jamais dites.

La femme au visage voilé s'avance à son tour. Son corps est drapé dans une longue robe noire. Je sens son hostilité, sa haine, plus forte encore que celle de Lailoken. Plus forte

encore que toutes les haines de tous nos ennemis.

– Les sœurs t'ont-elles dit, Camille, qui étaient tes véritables parents ?

– Oui, Bohem. Ma mère était le Samildanach.

– En effet.

– Pour qui me prends-tu, Bohem ? Tu crois que j'ignore qui nous sommes et ce que nous pouvons faire ? Tu crois que j'avance dans le noir ?

– Non. Je crois que les sœurs t'y ont enfermée, je crois que tu ne sais pas qui est ta véritable mère.

– Et comment pourrais-je l'ignorer ? Ma mère était l'une des sœurs de l'Athnuachan. C'est elle, en mourant, qui m'a transmis son pouvoir, comme la tienne t'a remis celui qu'elle

n'aurait jamais dû avoir. Nous sommes là pour réparer cette erreur, Bohem.

– Non. C'est un mensonge ; Camille. La sœur de l'Athnuachan, celle qui était le Samildanach et qui Va en effet transmis son pouvoir, n'était pas ta mère.

La prêtresse intervient. Elle avance. Son ombre s'étend sur le visage de Camille.

– Allons, Bohem, ne jouons plus. Vos mensonges ne vous mèneront nulle part. Ce n'est pas pour entendre pareilles choses que nous vous avons guidé ici.

– Mais qu'espérez-vous ? Vous croyez vraiment pouvoir me convaincre ?

– Moi aussi, Bohem, je lis dans les consciences. Je sais que vous avez compris le sens de notre recherche. Vous savez à présent en quoi consiste le rituel que nous voulons

accomplir. Vous savez comment nous pourrions, ensemble, faire renaître le cycle du Saîman.

– Oui, je connais vos intentions, et je connais vos rituels…

– Alors pourquoi refusez-vous de vous unir à nous ? Vous savez que cela mettrait fin à toutes ces morts inutiles, Bohem. N'est-ce pas ce que vous muiez ? N'est-ce pas ce que vous

désirez le plus ?

– Non. Ce n'est pas ce que je désire le plus. La mort me fait moins peur que la servitude.

Camille me sourit. Je lis le désir dans ses yeux.

– Si le cycle du Saîman et de l'Arhiman renaissait, Bohem, tu ne serais plus jamais esclave de personne ! Nous serions libres, tous les deux. Maîtres d'un nouveau monde. Maîtres

d'un pouvoir dont tu ne soupçonnes même pas l'étendue.

– Au contraire. Nous en serions tous esclaves, Camille ! Nous n'avons pas besoin de ces chaînes, pas besoin de cette dépendance. Camille, écoute-moi. Ces femmes t'ont menti. Ce

pouvoir ne t'apporterait rien. Rien qu'aigreur et solitude. Nos ancêtres l'ont vécu avant nous…

– Ne parle pas de ce que tu ne connais pas, Bohem /

– Ce que je sais, Camille, c'est que les sœurs de l'Athnuachan t'ont menti. Ta mère n'était pas l'une d'entre elles. Ta mère était une femme et elle s'appelait Aléa…

La prêtresse me coupe la parole. Je devine presque son regard furieux derrière son voile obscur.

– Taisez-vous, Bohem !

Non. /e ne me *tairai pas. Je sais que mes paroles lui font peur. Car la vérité est lumière. Et je le sais maintenant, les sœurs de l'Athnuachan craignent la lumière plus que tout.*

– Ces femmes t'ont enlevée quelques semaines après ta naissance, Camille. Elles t'ont menti depuis le premier jour. Tu ne sais pas la vérité. La vérité qui nous lie, Camille.

– Taisez-vous !

– Nous… Nous avons la même mère, Camille. Tu es… Tu es ma sœur.

Camille secoue la tête et sourit.

Camille secoue la tête et sourit.

– Bohem, tu es ridicule ! Tu es beau, mais tu es ridicule ! Tu me déçois. Allons, trouve une meilleure histoire ! Je suis sûre que tu peux trouver mieux…

– Ce n'est pas une histoire, Camille, c'est la vérité. La simple vérité. Tu es ma sœur. Si tu en as le courage, regarde au fond de toi-même. Tu verras.

Le sourire s'efface du visage de Camille. Elle me fixe d'un regard intense.

– L'heure n'est plus aux manipulations, Bohem, aux jeux de l'esprit. Tu sais que le temps presse. Nous avons tous intérêt à ce que le Saîman renaisse. Finissons-en !

– Et si je refuse ? Comment ferez-vous ?

– Nous te tuerons, Bohem, sans hésitation. Mais ce serait dommage, car j'aurais aimé que ce soit avec toi. Toutefois, crois-moi, s'il le faut, nous te tuerons. Et nous inviterons

Lailoken à venir hériter de ton pouvoir. Il ne demande que ça, tu le sais bien. Il sait, lui, que nous avons intérêt à ce qu'un nouveau cycle démarre. La terre entière le réclame.

– Vous croyez qu'il est si facile de me tuer ?

La sœur répond avant Camille :

– Non, certes. C'est aussi pour cela que nous préférerions que vous acceptiez de vous unir à nous. Mais si vraiment vous refusez ; nous n'aurons plus le choix. Et nous nous

battrons jusqu'au bout, jusqu'à ce que l'un de vous deux meure, Bohem. Ce sera elle, ou vous.

Comment Camille peut-elle encore croire une femme aussi perfide ? Une femme si pleine de rancœur ?

– Camille, écoute-moi. Je suis ton frère. Je suis né quelques années après toi. Notre mère s'appelait Aléa. Notre père, Erwan. Regarde nos visages, nos cheveux, nos yeux. Nous

sommes du même sang. La femme qui nous a mis au monde s'est battue toute sa vie pour que le pouvoir de ces druides et de ces prêtresses disparaisse. Pour que personne n'ait plus

jamais à subir leur autorité. Les sœurs te manipulent depuis que tu es toute petite, Camille. Je sais que tu l'as toujours ressenti. Je sais que tu t'es toujours sentie prisonnière de

l'Athnuachan. Pourquoi ne m'écoutes-tu pas ? Pourquoi n'essaies-tu pas, une fois, de ne faire confiance qu'à toi-même et de ne plus écouter la voix sournoise que ces femmes ont

glissée en toi ?

– Je n'ai rien à craindre des sœurs de l'Athnuachan, Bohem. Et toi, tu n'as rien à craindre de la renaissance du Saîman. Je suis prête à te donner la main. Je ne vois pas pourquoi

tu refuses.

– Camille, nous devons renoncer à nos pouvoirs.

Elle éclate de rire.

– Allons, Bohem ! Tu sais bien que je n'y renoncerai jamais.

– Tu le dois, Camille. Je suis ton frère. Regarde-moi ! Ai-je l'air de te mentir ?

– Bohem, c'est toi qui dois nous écouter. C'est toi qui t'entêtes. Lamastu a raison…

Ainsi, c'est son nom. Lamastu. Cette femme qui m'a volé ma sœur.

– Si tu refuses, tu l'as compris maintenant, nous n'aurons d'autre issue que de te tuer. Si vraiment tu es mon frère, ne m'oblige pas à le faire !

– Te rends-tu compte de ce que tu dis, Camille ? Tu serais prête à accomplir ce rituel, à faire un enfant avec ton propre frère, simplement pour contenter ces femmes qui t'ont

manipulée depuis ta naissance ?

– Mais, vois-tu, je ne crois pas que tu sois mon frère, Bohem.

– Pourtant, Camille, je le suis. Et je viendrai vers toi, ma sœur. Tu verras. Tu pourras boire dans mes yeux la saveur de la vérité. Et j'espère que cela te suffira. Que tu

comprendras alors ce que notre mère avait compris avant nous : que les hommes ne doivent plus être les esclaves d'un pouvoir qui leur échappe.

*

* *

Le soir venu, Bohem fit savoir à ses amis, aux membres du conseil des Baintreach Clanns, ainsi qu'au capitaine des soldats de Tolsanne et à trois représentants des habitants de

Gallica qui avaient marché à ses côtés, qu'il désirait les voir dans la grande salle de réception du palais des Ducs. Tout le monde comprit que ce serait sans doute la dernière grande

rencontre. La dernière assemblée avant la confrontation finale. Tous attendaient ce moment depuis tellement longtemps ! Toutes les routes qu'ils avaient parcourues, tous les combats

qu'ils avaient menés, tous les choix, les renoncements, tout les amenait là, vers ce jour ultime, qui leur apporterait enfin la délivrance… ou la mort.

Hélène de Quienne, qui avait passé une partie de la journée à s'expliquer avec Emmer Capigesne,

arriva la dernière à la grande table.

– Je suis désolée, dit-elle en prenant place.

La pièce était plongée dans une ambiance grave. On devinait l'angoisse et l'impatience dans tous les regards, dans tous les gestes. Certains, comme Bernard de Laroche ou les

représentants du peuple de Gallica, semblaient plus inquiets encore que les autres. Ils n'étaient pas habitués à ce genre d'assemblée, et encore moins à devoir donner leur avis sur des

choses aussi graves.

– Emmer ne se joint pas à nous ? demanda Bohem.

– Non, répondit vivement Hélène. Je ne préfère pas. Je n'ai pas votre capacité à pardonner aussi vite, Bohem.

Le louvetier acquiesça.

– Entendu. Mais il faudra le mettre au courant de ce dont nous parlerons ce soir.

La duchesse fit une grimace résignée.

– Fidélité, où en sont les travaux ? reprit Bohem en se tournant vers le Compagnon.

– Eh bien, ils ont été quelque peu retardés par l'attaque des sept prêtresses de l'Athnuachan, mais ils avancent. Nous avons paré au plus urgent : il n'y a plus personne dans Pierre-

Levée qui n'ait pas de toit.

– Parfait, c'est le principal.

Bohem adressa alors un regard complice à la Dame de la Fontaine.

– Lucine, comment vous portez-vous ?

– Je vais bien, Bohem, répondit-elle d'un air gêné. Mais mes forces s'amenuisent. Je ne pourrai pas rester beaucoup plus longtemps si loin de chez moi.

– Si tout se passe comme je l'espère, Lucine, demain, vous pourrez rentrer chez vous. Ou bien, nous serons tous morts.

Le louvetier marqua une pause. Il aurait aimé ne pas avoir l'air si tragique. Mais il n'aurait servi à rien de mentir. Chacun ici savait quels étaient les enjeux.

– Mes amis, si je vous ai demandé de venir ici ce soir, c'est que l'heure est venue, maintenant, de faire ce que nous avons à faire. Tout le monde, à cette table, est au courant de ce

que les membres du conseil des Baintreach Clanns nous ont appris ?

Il posa un regard circulaire sur les participants. Les gens acquiescèrent les uns après les autres. Finghin, Tagor et Kaitlin avaient donc rempli leur mission. En peu de temps, ils

avaient transmis l'essentiel de ce que chacun devait savoir, comme le leur avait demandé Bohem.

– Vous savez donc que je vais d'abord devoir affronter Camille de Chastel… et que Camille est ma sœur. Je vais devoir la convaincre de renoncer au pouvoir qu'elle cherche à faire

renaître et de détruire, comme moi, sa bague de Samildanach. Bien. La bonne nouvelle, mes amis, c'est que Camille n'est pas loin. Elle est à Pierre-Levée.

Il y eut un murmure de surprise autour de la table.

– Oui. Ma sœur se cache dans les sous-sols de notre ville, mes amis. Cela vous étonne ? Et pourtant… Réfléchissez ! Où d'autre aurait-elle pu être ? Elle était dans le palais le soir

de l'attaque des sœurs de l'Athnuachan, et c'est moi qu'elle était venue chercher. Elle est donc restée ici, à m'attendre dans l'ombre, car c'est bien moi qu'elle veut voir, et personne

d'autre. La mauvaise nouvelle, en revanche, c'est qu'elle n'est pas seule. Il reste l'une des sept prêtresses de l'Athnuachan avec elle. Une femme qu'elle appelle Lamastu.

– C'est la plus ancienne sœur de l'ordre, intervint Finghin. Et la plus dangereuse.

Bohem hocha la tête. Cela ne le surprenait pas vraiment.

– Cela ne change rien à ce que je dois faire. Ma décision est prise : j'irai cette nuit rencontrer Camille dans les sous-sols de la ville. Et j'irai seul.

– Seul ? s'exclama Vivienne à côté de lui.

– Oui. Seul. Et cette fois-ci, Mjolln, Lœva, je n'accepterai pas d'être suivi. Je *dois* y aller seul, vraiment.

Le nain fronça les sourcils. Bohem posa sur lui un œil sombre.

– Si vous me suivez, vous mettrez ma vie en danger, dit-il d'une voix sévère. Que ce soit bien clair. Mjolln ?

Le barde acquiesça, à contrecœur.

– Lœva ?

La jeune fille fit signe qu'elle avait bien compris, elle aussi. Mais elle ne se priva pas de montrer que cela ne l'enchantait guère plus.

– Bien. Si j'échoue, reprit Bohem en poussant un soupir, si j'échoue, mes amis, je crois bien que… je crois bien que tout sera perdu.

– Tout ne sera pas perdu, corrigea Finghin. La Terre, simplement, verra renaître un cycle du Saîman…

– Cela, pour moi, revient au même. Y a-t-il quelqu'un, à cette table, qui ne pense pas ainsi ? Quelqu'un qui ne pense pas qu'il vaudrait mieux mourir que sombrer à nouveau dans un

monde régi par la seule magie, réservée à une élite ? Quelqu'un qui ne désire pas plus que tout la fin totale du Saîman ?

Face à Bohem, l'un des trois représentants du peuple de Gallica fit un signe de tête.

– La plupart des gens, Bohem, ne savent même pas ce qu'est le Saîman… Tout ce qu'ils veulent, c'est vivre, et vivre libres, comme ils l'ont dit le soir où vous nous avez parlé,

quand nous marchions vers l'Armensul.

– Les hommes ne seront pas libres tant qu'il restera sur terre un pouvoir magique…

– Alors le peuple de Gallica, Bohem, désire comme vous la fin du Saîman.

– Bien. Il me reste donc à convaincre Camille, d'une façon ou d'une autre. Mais attention, si je parviens à la convaincre, notre travail ne sera pas encore fini, vous le savez. Nous

devrons alors nous occuper de Lailoken. Et cela, mes amis, cela en revanche, je ne pourrai pas le faire seul. Je le sais à présent. Je ne pourrai pas affronter Lailoken sans aide. J'ai

essayé, déjà, par le passé, et j'ai échoué. J'aurai besoin de certains d'entre vous. Vivienne, Hélène, Mjolln, Fidélité, Lœva, et vous, membres du conseil des Baintreach Clanns, vous

qui me connaissez si bien et qui n'êtes pas tout à fait étrangers à la chose, vous m'accompagnerez dans le monde de Djar.

Tous manifestèrent leur approbation. Bohem ayant décidé de partir seul affronter Camille, ils avaient craint de ne pouvoir prendre part à la deuxième partie de sa mission…

– Encore une fois, nous n'aurons pas droit à l'échec. Vous le savez. Et cette confrontation sera même, en quelque sorte, beaucoup plus importante. Car il ne s'agira pas de mettre fin

au Saîman, mais à ce long hiver qui emporte avec lui, chaque jour, des milliers de vies.

Les participants se jetèrent à nouveau des regards anxieux. Sans doute prenaient-ils de plus en plus conscience que l'heure fatidique approchait. Et qu'il n'y avait plus moyen de

revenir en arrière.

revenir en arrière.

– Avez-vous des questions ?

Nul ne répondit.

– Parfait. Je savais pouvoir compter sur vous. Mais ce n'est pas tout, reprit Bohem. Car si nous réussissons, mes amis, si nous parvenons à mettre fin au Saîman et à ce long hiver,

si nous renouons le lien des hommes avec leur terre, il faudra ensuite reconstruire. Le pays tout entier a été meurtri, dans sa chair et dans son âme. Nous allons devoir le soigner, et

surtout, surtout, nous allons devoir lui donner une chance de repartir sur de nouvelles bases. Des bases plus justes que celles qui nous ont amenés là où nous en sommes aujourd'hui.

– Vous parlez comme un politicien, intervint Hélène de Quienne, non sans une légère ironie.

– C'est sans doute votre mauvais exemple, répliqua Bohem en souriant. Mais c'est aussi parce que nous devons donner un sens à tout cela. Tout ce que nous avons fait, tout ce que

nous faisons, il faut que cela soit pour un monde où nous serons heureux de vivre. C'est le rêve que je fais depuis le premier jour. Et, pour cela, je veux aussi pouvoir compter sur

chacun d'entre vous. Vous, Compagnons du Devoir, vous, Bernard de Laroche et vous, Bons Hommes de Tolsanne, vous, Hélène de Quienne, duchesse et reine d'un royaume blessé,

vous, Tagor, mon oncle, et vous, peuple tuathann, vous, les Baintreach Clanns, et vous enfin, vous surtout, habitants de Gallica. Tous ensemble, nous allons devoir offrir à ce pays

une nouvelle chance. Renouer le lien avec la nature qui a jadis été rompu sera certes essentiel, mais cela ne suffira pas. Nous allons devoir œuvrer à la construction d'un monde

meilleur. Plus juste. Sinon, tous nos efforts auront été inutiles.

Bohem s'arrêta de parler et regarda ses amis d'un air décidé. Sa voix résonnait dans la grande pièce. Jamais il n'avait paru aussi sûr de lui. Comme possédé par ses propres paroles.

– Et qu'attends-tu que nous fassions, exactement ? demanda Fidélité à côté de lui. Comment nous y prendrons-nous ? Quel est le monde que nous devons construire ?

– Ce n'est pas à moi d'en décider seul, mon frère. Nous pourrions toutefois nous inspirer de ce que ma mère avait tenté de mettre en place en Gaelia, et qui, je crois, était un premier

pas vers un monde meilleur. Le système qui a gouverné notre pays est un système injuste, où le plus grand nombre est soumis à une élite dédaigneuse. Si nous l'emportons, l'occasion

nous sera donnée de changer ce système. Mais je le répète : ce n'est pas à moi d'en décider. Ni même

à nous seuls, ici présents. Nous représentons peut-être une grande partie de ce

pays, mais nous ne le représentons pas tout entier. De nombreuses communautés manquent encore à notre assemblée. Nous allons devoir organiser des assemblées plus grandes encore,

en nous inspirant de ce que fait par exemple l'université de Carnute. Des débats, des disputes… Demander à chaque ville de nommer pour ce faire des représentants. Il faut que toutes

les castes de notre société soient représentées, et qu'ensuite, tous ensemble, nous décidions du chemin que nous voudrons prendre.

Bohem parlait de plus en plus vite, comme si ce chantier l'enthousiasmait plus que tout le reste, comme si cela devait être la récompense ultime de tous leurs efforts.

– Et Lutès ? Que ferons-nous de Lutès, à présent que Livain est mort ? demanda Hélène.

– Lutès ne sera pas traitée différemment, duchesse. Votre époux a promis de nous aider. Je crois qu'il le fera. Nous ne laisserons pas la ville aux mains de la Milice du Christ. Mais à

celles de ses habitants.

– Tout cela sera très compliqué à organiser, intervint Fidélité.

– C'est justement pour cela que je vous ai dit à tous, depuis longtemps, qu'un jour j'aurais besoin de vous. Ce jour est arrivé, mes amis. Ce soir, pendant que je serai parti affronter

Camille, j'aimerais que vous restiez ensemble, ici, et que vous parliez de tout cela. Que vous trouviez des solutions. Contrairement à ma mère, je n'ai aucune intention, moi, de

devenir roi. Je n'ai aucun amour de la politique ni aucune envie d'endosser cette responsabilité.

– Vous venez pourtant de faire preuve de talents d'orateur inattendus, insista la duchesse.

– Allons ! Vous savez très bien que ce n'est pas mon domaine. Je dois même vous avouer, mes amis, que demain, sans doute, je vous abandonnerai. Quand ma tâche sera accomplie,

quand j'aurais terminé mon Devoir, je me retirerai de cette assemblée. Je me retirerai de ce monde politique, auquel je n'ai jamais appartenu et auquel je ne veux pas appartenir.

– Tu nous laisseras seuls assumer le rôle de la reconstruction ? s'étonna Fidélité.

– J'ai déjà endossé beaucoup de responsabilités, se défendit

Bohem. Je crois que vous saurez me pardonner. Oui, tout sera entre vos mains. Du moins entre celles de ceux qui voudront bien participer à tout cela. Hélène, je suis certain que

vous saurez mener à bien ce grand projet, que vous saurez diriger les débats et que vous trouverez le

moyen de mettre en place un système plus juste…

– Ce n'est pas une mince affaire, Bohem ! Tu parles du travail de toute une vie, de plusieurs générations, même !

– Hélène, je sais que vous rêvez comme moi d'un monde plus juste…

– Nous ferons de notre mieux, Bohem.

– Je n'en doute pas. Je sais que vous avez tous des idées, des rêves. Nous devons les explorer, les partager. Il y a tant à faire ! Mais pour l'heure, je n'ai, moi, qu'un seul dessein. Je

dois trouver Camille.

Bohem se tourna vers Vivienne, dont les yeux ne mentaient pas. Elle était terrifiée à l'idée de le voir partir. Il s'en voulait de devoir dire ce qu'il avait à dire. Mais il n'avait pas le

choix.

– Si demain, à midi, je ne suis pas revenu…, c'est que j'aurai échoué. Et alors… Alors… Ma mère, je crois, vous aurait dit : « Que la Moïra vous protège. » Bernard de Laroche,

vous diriez sans doute – Que Dieu vous garde », n'est-ce pas ? Moi, je vous dirai seulement que je préfère mourir libre que vivre dans la servitude.

Bohem se tut enfin, et son visage semblait apaisé. C'était comme s'il s'était débarrassé d'un fardeau immense. Tous les gens assemblés autour de la table le regardaient en silence.

Aucun n'ignorait que cet homme, cette nuit, allait jouer leur sort à tous, et que ses chances de réussite étaient faibles. Et pourtant, tous lui faisaient confiance. En cet instant, ils

croyaient en lui plus qu'en toute chose. Car il y avait dans son regard la couleur authentique de la volonté pure. Du devenir.

Bohem, après un long moment de silence, se leva. Il salua tous les participants, puis il tendit la main à Vivienne, et ils sortirent tous deux de la grande salle.

*

* *

La nuit était tombée sur la haute cité du comté de Pierevain. Les Compagnons du Devoir, depuis longtemps, avaient rangé leurs outils. Les habitants de la ville, comme chaque soir,

s'étaient terrés chez eux, prêts à trouver, au petit matin, encore de nouveaux morts, victimes innocentes du monde qui s'éteignait. Tous ignoraient sans doute que leur destin, et celui

du pays tout entier, allait se jouer cette nuit, dans les sous-sols de leur propre ville.

Vivienne et Bohem traversèrent ensemble la cour du palais des Ducs, main dans la main. Ils marchèrent sans rien dire jusqu'aux grandes portes de bois, silhouettes discrètes dans la

nuit noire et silencieuse. Quand ils s'arrêtèrent et se firent face pour se dire au revoir, la jeune femme ne parvint pas à masquer les larmes qui lui piquaient les yeux.

Le louvetier la serra dans ses bras.

– Allons, Vivienne. Donne-moi du courage plutôt que des pleurs…

– J'ai déjà cru une fois que nous ne nous reverrions jamais… Je ne veux pas revivre ça.

– Moi non plus, Vivienne, moi non plus. Mais je te promets que nous allons nous revoir. Quoi qu'il arrive. Même si j'échoue. Plus rien ne peut nous séparer, Vivienne.

Il l'embrassa longuement, puis il fit un pas en arrière. Il porta la main à son cou et attrapa la bague du Samildanach dans le petit sac.

– Tiens, Vivienne. Prends ma bague. Si demain je ne suis pas revenu, détruis-la.

– Oh non ! Bohem ! Tu… Tu ne dois pas la quitter ! Et si tu en avais besoin ?

– Non, au contraire. J'ai bien réfléchi. Il vaut mieux que je ne l'aie pas sur moi. Si j'échoue, qu'au moins elles ne puissent pas me prendre ma bague.

Il lui prit la main et y déposa l'anneau. Vivienne referma son poing par-dessus.

– Tu m'as promis de revenir. C'est toi qui détruiras cette bague.

– Oui. Je te le promets. Ne la perds pas. Nous irons la détruire ensemble.

Elle acquiesça. Il l'embrassa encore, longuement, comme si c'était la dernière fois, puis, tout doucement, il recula. Il plongea ses yeux au fond des siens. Il resta un moment sans

bouger, à profiter encore un peu de ce regard mouillé, de ce sourire tendre, puis il lui caressa la joue.

– À tout à l'heure, murmura-t-il.

Il vit les larmes qui coulaient, de plus en plus nombreuses, sur les joues de Vivienne. Il soupira. Il s'en voulait tant de l'abandonner ainsi ! Il devinait les heures terribles qu'elle

allait passer à l'attendre. Mais il n'avait pas le choix. Ce qu'il avait à faire comptait plus que tout. Plus, même, que son amour pour Vivienne.

Il eut une grimace désolée, laissa sa main retomber le long de son corps, puis il fit demi-tour et

s'éloigna vers les grandes portes. Le cœur déchiré, il sortit du palais des Ducs. Il

marcha tout droit, sans se retourner, puis quand il entendit le bruit des portes qui se refermaient derrière lui, il s'arrêta et ferma les yeux un court instant, comme pour chasser le

souvenir de Vivienne.

Il serra les mâchoires et se remit en route dans le vent glacial. Il partit tout droit en direction du baptistère Saint-Jean, tel un Compagnon sur les traces du Devoir, avec son sac sur les

épaules.

Il pensa alors à tout ce temps passé sur les routes de Gallica, à tout le chemin parcouru. Il pensa au bûcher de la Saint-Jean, au grand et vieux loup gris, à Catriona, à Trinité et

Gautier, aux mères des cayennes qu'ils avaient visitées, il pensa à Courage de Carnute, aux Brumes, à la forêt de Roazhon, aux portes du Sid, à l'Armensul… Comment pouvait-il

échouer, à présent ? Après tout ce qu'il avait accompli ! Après tout ce que ces gens avaient fait avec lui ! Comment ce monde pourrait-il disparaître ? Il aurait voulu croire que ce n'était

pas possible. Que tout cela ne pouvait pas s'éteindre. Et pourtant… Pourtant les Brumes, elles, avaient quitté ce monde. Il savait bien, au fond, que tout finit un jour.

Et ce jour était peut-être venu.

Bohem frissonna. Lorsqu'il arriva en vue de la vieille abbaye, ronde comme la tour d'une forteresse, il s'arrêta et vérifia que personne ne l'observait. Il ne voulait pas être suivi, et

préférait qu'on ne le voie pas entrer dans le bâtiment.

Quand il fut certain qu'il était seul et que nul ne l'épiait, il poussa la porte du baptistère. Elle était fermée, évidemment. Il fit le tour du bâtiment. Il n'y avait aucune lumière et pas

la moindre trace d'une quelconque présence à l'intérieur. Il retourna alors devant la porte, hésita un moment, puis, d'un violent coup de pied, il fit sauter la serrure.

Il entra à l'intérieur et referma tant bien que mal la porte derrière lui. Le baptistère était désert. À en juger par la poussière, il était même abandonné depuis plusieurs semaines. C'était

une grande pièce froide où étaient disposées des chaises, des tables et quelques bibliothèques. Il n'y avait que peu d'ornements, une tapisserie, quelques tableaux et des bibelots divers.

Le mur derrière lui épousait la forme arrondie du bâtiment, mais les trois autres étaient droits, et deux portes se faisaient face, sur les murs est et ouest. Il alla ouvrir la première, puis la

seconde, mais il ne trouva dans les petites salles sur lesquelles elles donnaient aucun escalier qui pût

mener sous terre. Il devait sûrement y avoir une trappe quelque part, sans doute

dans la salle principale.

Après avoir soulevé plusieurs tapis sans succès, il se laissa tomber sur une chaise. Les bras croisés, il inspecta la pièce du regard. Était-ce bien là qu'il avait vu, dans le monde de

Djar, l'entrée vers le sous-sol de Pierre-Levée ? Oui. Il en était certain ! Il poussa un soupir et se releva. Puis il fronça les sourcils. Comment se faisait-il que le mur nord ne fût pas

arrondi, comme celui derrière lui ? Il ne correspondait pas à la forme extérieure du baptistère ! Il retourna dans les pièces attenantes pour voir s'il n'avait pas raté une porte qui aurait

mené derrière ce mur. Mais non. Il y avait là un mystère, une anomalie. Il revint dans la grande salle. Il devait y avoir un passage caché quelque part. Il hésita un instant, puis il se

dirigea vers la tapisserie qui couvrait le côté droit du mur, et il en souleva le bord. Il découvrit alors, sans surprise, une porte dissimulée.

Il poussa la tapisserie et ouvrit la poignée. Il entra dans une petite pièce qui était encore plus sale que le reste du bâtiment. Sur le côté, un escalier descendait dans l'ombre. C'était

bien celui qu'il avait vu dans le monde de Djar.

Il resta un instant devant la première marche. Camille était-elle bien là ? Quelle surprise l'attendait encore ? Il savait combien cette rencontre était importante. Était-il prêt ? Saurait-il

trouver les mots justes pour convaincre Camille ? De toute façon, il n'avait plus le choix. Cette fois, il devait en finir. L'affronter pour la dernière fois. Il s'engouffra alors dans le

couloir obscur qui plongeait sous la ville.

Rapidement, il n'y eut plus assez de lumière pour distinguer le sol et Bohem alluma l'une des torches qu'il avait pris soin d'emmener.

Rapidement, il n'y eut plus assez de lumière pour distinguer le sol et Bohem alluma l'une des torches qu'il avait pris soin d'emmener.

À la lumière de la flamme, il reprit sa marche. L'escalier lui parut plus étroit et la descente plus longue que dans le monde de Djar. L'air s'emplissait d'une odeur humide et

désagréable. La tête commençait à lui tourner. Lentement, sans cesser d'avancer, il laissa son esprit flotter dans un état de semi-conscience.

*

*

* *

– Je t'entends qui approche, Bohem.

Sa voix est encore lointaine ; perdue dans les profondeurs.

– C'est toi que je viens voir, ma sœur. Et toi seule.

– Je ne suis pas ta sœur, Bohem. Et si c'est pour me dire cela que tu viens, alors tu marches vers la mort.

– Tu la regretterais ?

Le silence trahit son doute.

– Camille ? Tu ne réponds pas. Tu regretterais ma mort ?

– Non. Lailoken prendrait ta place. Et nous ferions renaître ensemble le Saîman et l'Arhiman.

– Tu mens, Camille. Tu regretterais ma mort, je le sais. Je le sens. Et tu sais pourquoi ? Parce que tu m'aimes, Camille.

– Si cela peut te motiver pour nous rejoindre…

L'ironie la rassure. Mais je sais qu'elle n'a pas vraiment envie de rire.

– Non. Tu ne peux pas nier tes sentiments, Camille. Je vois clair, ici, dans le monde de Djar. Je sais que tu m'aimes. Mais toi, en revanche, tu sembles ignorer que si tu m'aimes,

ce n'est pas de l'amour des amants. Si tu m'aimes, Camille, c'est parce que tu es ma sœur.

– Je ne t'écoute plus, Bohem. Tes histoires me fatiguent. J'ai cru un temps que nous pourrions nous unir, vivre ensemble ce nouveau cycle. Il y a tant de promesses dans le monde

que nous pouvons faire naître ! Oui, je dois t'avouer que cela m'aurait plu de faire revivre le Saîman avec toi. Mais à présent… À présent, ton obstination m'agace.

Ce n'est pas seulement de l'agacement. Je reconnais la saveur de la peur. Je l'ai si longtemps côtoyée !

– Tu peux me mentir à moi, mais tu ne peux pas te mentir à toi-même, Camille. Écoute ce que ton cœur te dit. Écoute-le, rien qu'un instant. J'ai eu de la peine à croire, moi aussi,

que tu pouvais être ma sœur, tu sais.

Elle prétend ne pas entendre. Mais je sais qu'elle écoute.

– Comme toi, j'ai commencé par refuser. Comme toi, je n'ai pas voulu voir cette vérité. Mais je

sais, maintenant, que ton sang coule dans mes veines. Il me suffit d'entendre ta

voix pour y reconnaître celle de notre mère. Nous ne l'avons pas connue, Camille, ni toi ni moi. Mais elle vit à travers nous. Je sais que tu pourrais entendre sa voix, toi aussi, au

fond de toi, comme je l'entends parfois au fond de moi. Si seulement tu voulais écouter… Ensemble, nom pouvons finir ce que notre mère avait commencé.

*

* *

Bohem arriva enfin en bas de l'escalier. Il s'arrêta un instant pour souffler et reprendre son équilibre. Dans la pénombre, il ne reconnaissait pas vraiment les lieux. La réalité était

toujours un peu différente de ce qu'il voyait dans ses rêves. À la lumière du monde de Djar, tout était tellement plus clair, tellement plus simple !

Il leva sa torche un peu plus haut pour mieux regarder le couloir devant lui. Celui-ci disparaissait au loin, s'enfonçait dans les ténèbres. Bohem eût été incapable de dire dans quelle

direction. Il avait perdu, depuis longtemps, la notion du nord et du sud. Et même celle du temps. Son esprit tout entier ne pensait plus qu'à une seule chose. Rencontrer Camille, et

abandonner à tout jamais le pouvoir du Samildanach. Il se demanda quel effet aurait sur lui ce qu'il s'apprêtait à faire ? Et s'il n'y survivait pas ?

Le jeune homme se remit en marche. Il avait l'impression que les battements de son cœur étaient plus forts encore que le bruit de ses pas. Était-ce la peur ou l'impatience ?

Il se laissa bercer par le rythme hypnotique de sa marche au milieu des ombres.

*

* *

– Les sœurs de l'Athnuachan t'ont menti, Camille.

– Tais-toi.

– Essaie au moins d'envisager cette possibilité. Crois-tu vraiment que c'est dans ton intérêt seul qu'elles veulent faire renaître le Saîman ? Pourquoi penses-tu qu'elles vivent ainsi

cachées depuis tant d'années ? Et que crois-tu qu'elles feront le jour où tu leur auras redonné leur pouvoir ?

– Je t'ai dit, Bohem, qu'il était inutile d'essayer de me convaincre. Les sœurs m'ont depuis

longtemps préparée à tous tes mensonges. Tu es tellement prévisible !

– Je n'ai aucune raison de te mentir, Camille. Si je voulais simplement empêcher la renaissance du Saîman, je me contenterais de te tuer, ou au moins de ne pas venir à toi. Tu

sais que je pourrais le faire. Que je pourrais te tuer. Mais je ne le ferai pas, Camille. Jamais. Je préférerais me tuer moi-même, ma sœur, et c'est ce que je ferai si tu refuses de me

croire. J'irai me tuer, loin d'ici, loin du regard du monde, pour que jamais personne ne puisse à nouveau hériter du Samildanach masculin.

– C'est ridicule, Bohem ! Tu préférerais te tuer plutôt que de voir renaître le Saîman ? C'est absolument ridicule ! Mais pourquoi refuses-tu ce pouvoir ? Pourquoi te fait-il si

peur ? Ta mère en jouissait bien, elle ! Tout ce qu'elle a fait, toutes ces choses dont tu sembles si fier, elle les a faites grâce à ce pouvoir magique !

– Notre *mère, tu veux dire.*

– Aléa n'est pas ma mère, Bohem. Je te l'ai déjà dit, ma mère était l'une des sœurs de l'Athnuachan.

– Dans ce cas, comment expliques-tu que tu puisses, toi, sortir à la lumière du jour ? Comment expliques-tu que tu ne sois pas comme elles ?

– Je… Je ne sais pas. Sans doute parce que je suis le Samildanach, Bohem… Mais… Mais comment sais-tu que les sœurs ne peuvent pas voir la lumière du jour ?

Sa voix se fit plus tremblante. Commencerait-elle à douter ? Ou bien a-t-elle peur de moi, au fond ? Pourtant, ce n'est pas la peur que je veux lui inspirer. C'est la confiance.

– Je sais tout ; Camille, tout ce qu'il y a dans ton cœur. Comme tu pourrais savoir, toi, ce qu'il y a dans le mien, si tu acceptais seulement d'y regarder. Je suis ton frère, je ne

peux pas te mentir. Quel risque prendrais-tu à seulement regarder ? Regarder dans mon âme pour voir si je mens.

– Et même si tu ne mens pas, Bohem ? Qui me dit que ce que tu crois est la vérité ? Qui me dit que ce n'est pas toi qui te trompes ? Toi, à qui on a menti ?

– Si tu regardais, Camille, tu saurais.

*

* *

Mjolln fut réveillé en sursaut au milieu de la nuit par des bruits de pas dans le couloir devant sa

porte.

Le barde se redressa et se frotta les yeux. Il était épuisé. Après le départ de Bohem, ils avaient parlé très tard dans la soirée. Les conversations s'étaient éternisées, les débats s'étaient

épanouis sous la direction sage d'Hélène de Quienne, et l'on avait seulement pris la mesure des chantiers qu'il y aurait à mener, si Bohem parvenait à faire ce qu'il avait à faire. Tout le

monde avait participé. Les Tuathanns tout autant que les Bons Hommes de Bernard de Laroche… Les Compagnons, comme les Baintreach Clanns ou les habitants de Gallica…

Chacun avait apporté son idée, sa suggestion. Chacun avait livré ses craintes. Bohem avait raison : il fallait saisir l'opportunité de faire changer les choses. Mais il y avait tant à faire !

D'une certaine façon, envisager ainsi l'avenir était aussi un moyen pour eux d'espérer. De croire que tout était encore possible. De se convaincre que Bohem allait réussir.

Mjolln, au fond de lui, savait pourtant que leurs chances étaient minces. Car tout reposait, en fin de compte, sur le bon vouloir de Lailoken… Un seul homme qui détenait au creux

de ses mains le sort du monde tout entier…

Le barde se leva et enfila ses vêtements pour aller voir ce qu'il se passait dans le couloir. Il ouvrit la porte et vit, deux chambres plus loin, Finghin, Kaitlin et Hélène, réunis devant

la porte.

Mjolln fronça les sourcils. Cela ne lui inspirait rien de bon. Il se demanda qui dormait dans la chambre devant laquelle ils s'étaient rassemblés.

Il s'engagea dans le couloir.

– Que se passe-t-il ? chuchota-t-il en marchant vers eux.

Il croisa alors le regard de Kaitlin et vit qu'elle avait les yeux pleins de larmes. La cheminante ferma les paupières et cacha son visage contre la poitrine de Finghin.

Mjolln accéléra le pas et répéta sa question quand il fut auprès de ses amis :

– Ahum ! Ça, que se passe-t-il ?

Hélène de Quienne se tourna vers le nain et posa une main sur son bras.

– C'est Tagor, votre ami. Il… Il est mort, Mjolln.

Le barde écarquilla les yeux. Tout son corps se crispa. Il pencha la tête vers Finghin, comme pour trouver une confirmation dans le regard du druide. Mais celui-ci pleurait aussi. Et

alors Mjolln, prit vraiment conscience de la réalité. Tagor, l'oncle de Bohem, était mort.

Le nain, les lèvres tremblantes, repoussa lentement la main de la duchesse encore sur son épaule et se glissa à l'intérieur de la chambre. Il vit alors dans la pénombre les trois

Tuathanns du conseil des Baintreach Clanns, réunis autour du lit de Tagor. Il avança encore un peu et il aperçut enfin le visage de son ami. Son vieil ami. Son visage aux traits si fins,

ses yeux aux couleurs si singulières, la crête de ses cheveux…

Mjolln sentit les larmes couler sur ses joues. Il se rapprocha du lit, entre deux Tuathanns, et attrapa la main de Tagor. Il pensa aussitôt à Aléa, puis à Phelim, le père de celle-ci. Et

enfin, il pensa à Bohem. Cette famille devrait-elle donc être sacrifiée entièrement ? Ne trouverait-elle jamais la paix, le répit ? Comment le sort pouvait-il s'acharner ainsi ?

Le nain pleurait si fort qu'il en oubliait le monde autour de lui. Tout se mélangeait dans sa tête. Ses souvenirs, le corps blafard de Tagor, les voix dans sa mémoire… Celles qu'il

entendait par vagues, dans la pièce, celles des Tuathanns, qui invoquaient la Terre dans leur rite funèbre.

« Que les forces de notre Terre accueillent l'hommage que nous leur adressons, et nous accordent leurs Bienfaits. »

Il avait l'impression que ces voix venaient d'un autre monde. Il serra la main gelée de Tagor entre ses paumes et il laissa sa tête tomber dessus.

La litanie des Tuathanns continua longtemps, accompagnant ses pleurs comme sa cornemuse eût joué sur le mode du deuil, puis lentement, leurs voix se firent plus douces, et enfin

ils se turent.

Le corps de Mjolln fut secoué encore de quelques sanglots. Puis il entendit l'un des guerriers à côté de lui :

– Y a-t-il la paix ?

La phrase résonna entre les quatre murs de la petite chambre. Mjolln releva la tête et essuya ses joues d'un revers de manche.

– Y a-t-il la paix ? répéta le Tuathann.

Le nain reposa la main de Tagor le long de son corps immobile.

– Y a-t-il la paix, monsieur Abbac ?

Mjolln ferma les yeux. Il se laissa transporter par son esprit. Il vit alors Bohem, comme dans un rêve, qui marchait dans les ténèbres, une torche à la main. Qui marchait vers les

dernières heures de leur ultime combat.

– Oui, répondit le nain d'une voix déchirée. Oui. Il y a la paix.

*

* *

– J'ai vu… J'ai vu dans ton cœur, Bohem.

– Alors tu sais.

Elle ne répond pas. Est-ce mon cœur que j'entends ou le sien ? Nos deux battements se mélangent. Si rapides ! Si forts !

J'insiste.

– Tu sais, Camille ?

Elle ne doit plus être loin. Le rythme de son pouls s'accélère. Je l'entends comme s'il était près de moi. Comme si c'était le mien.

– Oui, Bohem. Je sais. J'ai vu… Mais ce n'est pas possible !

– Qu'as-tu vu, Camille ?

– J'ai vu la vérité au fond de ton âme. J'ai vu… Mais non ! Je ne veux pas y croire !

– Allons, dis-le, Camille.

– Non.

– Dis-le.

J'entends des sanglots, là, à quelques pas seulement. Ce sont les sanglots d'une enfant. Oui. Elle pleure à présent. Elle pleure parce que le passé et l'avenir ont été détruits autour

d'elle. Le monde s'est écroulé sous ses yeux, comme il s'était écroulé sous les miens. Ses rêves, ses espoirs, toute une vie de mensonges. Combien je comprends sa douleur ! J'ai vécu

ce vertige terrifiant. Comme je voudrais la tenir dans mes bras ! Partager avec elle ce qu'on ne nous a jamais laissé partager…

– Dis-le, Camille, dis-le et tu seras libérée.

– Tu es… Tu es mon frère.

Elle pleure, elle tremble. Et cette fois, je sais que ce n'est pas un mensonge. Qu'elle ne me trompe pas. Je sens le froid qui parcourt son échine, le nœud qui tord son ventre, la

douleur, la souffrance profonde. La trahison qu'elle ressent. Et surtout, je sens cet amour soudain ; cette confiance sororale, si entière, si franche ! Si nouvelle ! Et si désespérée.

Oui, elle a vu. Comme moi, elle a vu et elle a compris. Et c'est pour elle une tragédie plus terrible encore que la mienne. Un impitoyable abandon. Car elle est seule. Moi, j'ai

Vivienne.

– Les sœurs de l'Athnuachan t'ont menti, Camille, depuis le début. Mais tu sais la vérité maintenant, et je ne les laisserai plus te mentir. Et je ne te laisserai plus jamais seule.

– Je… Je ne comprends pas. Comment ont-elles pu ? Pourquoi ? Et… Que vais-je devenir ? Oh ! Bohem ! Ne me laisse pas ! Dépêche-toi, Bohem... Je ne sais plus… Je suis perdue.

Je voulais tant que le Saîman renaisse ! J'y croyais tellement ! Et maintenant ?

Je sens son cœur qui se déchire. Je vois son esprit qui s'abîme, qui chute, dans un gouffre sans fin. Sa jeunesse qui s'envole. Elle est si seule ! Et depuis si longtemps ! Il n'y avait

aucun amour dans le regard des prêtresses de l'Athnuachan, aucune douceur dans les années qu'elle a vécues parmi elles. Camille a toujours été seule.

Ma pauvre petite sœur.

– Je viens, Camille.

– Dépêche-toi…

– Je ne suis pas loin, ma sœur. J'arrive. Nous allons sortir d'ici. Nous allons en finir, Camille, terminer ce que notre mère avait commencé. Ensemble. Réunis enfin. Je ne te

laisserai plus, ma sœur. Plus jamais. Nous réparerons ce qui a été détruit.

Elle se tait. Ses sanglots, soudain, s'effacent. Je sens comme un éclair, un coup de fouet. Glacial. Une douleur immense que son esprit pousse jusqu'à moi. Un dernier appel au

secours.

– Je crois… Je crois qu'il est trop tard, mon frère.

*

* *

Bohem se mit aussitôt à courir. Il aperçut devant lui la faible lumière de la crypte. Il lâcha sa torche et courut de toutes ses forces.

La voix de Camille s'était soudain éteinte dans sa tête. Elle résonnait comme un cri dans une vaste clairière obscure.

Il franchit les derniers pas en hurlant le nom de sa sœur et il plongea dans la lumière tamisée de la petite pièce. Quand il fut à l'intérieur, il comprit aussitôt que Camille avait eu

raison.

Il était trop tard. Déjà trop tard.

Lamastu se tenait debout face à lui et, dans la main droite, elle tenait un poignard ensanglanté. Derrière elle, Bohem vit le corps sans vie de Camille, étendu par terre dans une mare

écarlate.

Le louvetier sentit son cœur défaillir. Non. Pas Camille ! Pas sa sœur ! Sa véritable sœur, son sang, sa chair, qui lui avait tendu la main. Qui avait appelé au secours…

Non ! La souffrance était trop grande. L'injustice trop rude. Il avait déjà tant souffert ! Tant perdu ! Bohem, les yeux emplis de larmes, le cœur détruit, entra dans une colère folle.

Sans réfléchir, il poussa un cri de haine et se jeta sur la prêtresse avec la force d'un fauve. Il essaya de la saisir à la gorge, mais Lamastu esquiva et pivota sur le côté tout en envoyant

un coup de poignard qui effleura le buste de Bohem. Le jeune homme se retourna, le visage tordu par une rage que plus rien ne pourrait éteindre que la mort.

Il sentit le picotement de l'éraflure à sa poitrine. Il reprit son souffle. Puis, la tête basse, le regard menaçant, il dit d'une voix grave et fulminante :

– Je suis venu sans arme, Lamastu. Regarde. Je m'étais juré de ne plus jamais tuer. Plus jamais. Mais pour toi, traîtresse, pour toi seulement, je ferai une exception. Je vengerai ma

sœur, non pas seulement parce que tu me l'as volée, mais parce que tu lui as volé, à elle, toute sa vie. Depuis le premier jour. Et il n'y a rien en moi qui puisse te pardonner.

La sœur de l'Athnuachan éclata de rire.

– Je suis la nouvelle Samildanach, Bohem. Pourquoi ne cèdes-tu pas enfin ? Allons, rends-toi à l'évidence. Camille est morte, et c'est de ta faute, après tout. C'est toi qui as tout

gâché. Je misais beaucoup sur elle. Mais tu l'as pervertie, n'est-ce pas ? Tu es responsable de sa

mort, Bohem. De la mort de ta propre sœur. Combien de temps encore laisseras-tu les

tiens mourir autour de toi par ton entêtement ? Il te suffirait de nous rejoindre, Bohem. Ensemble nous pourrions…

Le louvetier ne la laissa pas finir, il se jeta une nouvelle fois sur la prêtresse, en essayant de la saisir au poignet pour lui enlever son arme. Mais la femme repoussa sans peine son

attaque et lui asséna un nouveau coup de poignard, à l'épaule cette fois.

Bohem poussa un cri de douleur. Le sang coulait déjà sur son bras.

– Hier encore, tu aurais peut-être eu une chance de me battre, Bohem. Une infime petite chance. Mais à présent, je sens l'Arhiman qui coule à nouveau dans mes veines. Il est discret,

timide, presque invisible, mais il est bien là. J'ai retrouvé sa saveur d'autrefois. Tu ne peux rien contre moi.

Le louvetier avait le souffle court. Il se demandait comment il pourrait battre cette femme, lui qui n'avait ni épée ni poignard.

Nous ne sommes pas à armes égales. Mais je te tuerai, Lamastu. Je tuerai ce regard qui fut le dernier à se poser sur le visage de ma sœur en vie.

Bohem fit un pas de côté. Il essaya de deviner les traits de la prêtresse à travers son voile diaphane. Mais il n'y avait pas assez de lumière.

– Montre-moi tes yeux ! lança-t-il soudain. Je ne veux pas tuer un ennemi sans visage. Montre-moi la figure de ta haine, avant que tu ne meures.

Lamastu émit un sifflement.

– Si quelqu'un doit mourir, ici, Bohem, ce sera toi, dit-elle d'une voix stridente. Mais si tu veux voir le visage de ton bourreau, alors soit : regarde.

Délicatement, elle enleva le voile qui couvrait son visage.

Bohem vit alors la figure d'une vieille femme, pleine de rides, comme figée dans une grimace de douleur éternelle, de rancœur et d'aigreur. Ses yeux n'avaient pas de pupilles, ils

étaient entièrement noirs, comme deux charbons brillants. Et sa peau était d'une blancheur morbide.

Une vieille femme ! Elle me fait pitié, à présent / Suis-je donc capable de tuer une vieille femme ? Non ! Je ne dois pas culpabiliser. Ce n'est pas une femme. C'est un assassin,

sans cœur, sans regret. Un pur assassin.

Mais en suis-je capable ?

Elle a tué ma sœur. Et si je ne la tue pas, moi, alors elle plongera le monde dans de nouvelles injustices pour les siècles à venir. Des milliers de gens mourront et souffriront par

sa faute. Par la mienne. Je ne dois pas fuir mes responsabilités. Elle est le Samildanach. Elle doit disparaître. Même si je dois la tuer.

Oui, je dois briser ma promesse. Cette fois, je dois tuer. Tuer une dernière fois.

Car la prêtresse vient de fermer la troisième voie.

Mais je ne peux pas la battre au corps à corps. Non. Nos chances ne sont pas équilibrées. Je ne suis pas armé, moi. Je dois la battre autrement. Trouver une autre solution. Une

faille.

Lamastu dut sentir que Bohem préparait quelque chose, car elle se jeta précipitamment sur lui et envoya un coup de poignard vers la gorge du jeune homme. Bohem se pencha sur le

côté et évita la lame de justesse.

Il s'écarta, mais il vit alors qu'il avait le mur derrière lui qui l'empêchait de se mettre hors de portée.

Je dois me battre autrement. Le Saîman. Il doit me rester encore un peu de Saîman. Après tout, je suis, moi aussi, le Samildanach.

Je dois me battre autrement. Le Saîman. Il doit me rester encore un peu de Saîman. Après tout, je suis, moi aussi, le Samildanach.

La prêtresse se remit en position de combat. Sa longue robe noire frémissait en traînant sur le sol.

– L'heure de ta fin est venue, Bohem. Tu aurais dû accepter notre offre. Nous étions prêtes à traiter avec toi. Mais tant pis pour toi. Il est trop tard maintenant. Tu vas rejoindre ta

sœur. Lailoken, j'en suis certaine, sera plus conciliant.

Lamastu avança sur le côté de façon à coincer Bohem dans l'angle de la petite crypte. Le louvetier, pas à pas, n'eut d'autre solution que de reculer jusqu'à ce qu'il soit acculé.

Il vit alors le sourire sur le visage de la vieille femme. Et le battement de cils qui précédait l'attaque. Comme un signe funeste. Un dernier signe avant la mort.

Et aussitôt, Lamastu lança son ultime assaut.

Bohem ferma les yeux. Et l'instant devint éternité.

Un tout petit peu de Saîman.

Le louvetier plongea à l'intérieur de lui-même, dans les ténèbres de son esprit troublé. Son âme se mit à flotter dans l'obscurité infinie, dans la douleur, la tristesse, à la recherche de

l'étincelle. Une dernière petite étincelle. Mais il ne trouva que le vide et le noir.

Il n'y a plus rien. Plus la moindre petite flamme.

Le monde vacilla. Et les deux forces se rencontrèrent. Samildanach contre Samildanach. Saîman contre Arhiman. Les deux dernières gouttes de puissances millénaires.

J'ai perdu le contact. Il ne me reste plus assez de force pour rallumer la flamme. Je vais mourir. Comme Camille. Vivienne, j'ai perdu. J'ai manqué à ma promesse. Nous ne nous

reverrons plus.

Bohem sentit la pointe de métal froid s'enfoncer dans son ventre. La douleur pénétra son âme. Et soudain, dans l'opacité de son esprit, il vit une lumière. Une toute petite lumière. Il

avança vers elle, aussi vite qu'il put. La lame pénétrait sous sa peau. Il aperçut alors le visage d'une femme, aux cheveux bruns, aux grands yeux bleus bridés, qui tenait une bougie.

Qui la tendait vers lui. La flamme vacillait. Elle dessinait sur le sourire de cette femme des motifs harmonieux.

Bohem tendit les mains vers la lueur frémissante et, dans un élan désespéré, il embrassa le Saîman pour la dernière fois.

Je suis ce que tu crains le plus, Lamastu. Regarde. Je suis le visage de ta mort. La couleur de la liberté. Ton pire ennemi. Lamastu ; je suis la lumière du jour.

La crypte explosa soudain sous les rayons aveuglants d'une intense lumière. Ce fut comme une détonation de feu, un incendie immense, comme si la salle tout entière avait été

frappée d'un coup par un éclair gigantesque.

Bohem, plaqué contre le mur, fut écartelé par la douleur. Des rayons phosphorescents sortirent de ses mains, de ses yeux, de sa bouche, comme des cascades brûlantes.

Il entendit alors le hurlement strident de Lamastu, tout près de lui. Un hurlement de stupeur et d'effroi. Puis un cri d'agonie, horrible.

Bohem regarda. Il vit le corps en feu de la prêtresse. Puis la lamentation déchirante s'éteignit lentement dans le crépitement des flammes.

La prêtresse s'écroula alors aux pieds du louvetier, dévorée par le feu.

Et aussitôt, le Saîman s'éteignit.

Bohem se laissa tomber à genoux. Le visage crispé par la brûlure, il enleva lentement le poignard enfoncé dans son ventre. Il n'était entré que jusqu'à mi-lame. Mais tout son corps

le faisait souffrir. Le Saîman lui avait dévoré les veines. Sa bouche était sèche. Ses yeux le piquaient et sa vue était brouillée de mille lueurs. Le louvetier, éreinté, releva lentement les

yeux.

Il regarda un instant le corps carbonisé de Lamastu, juste devant lui, qui était encore parcouru par quelques flammes vacillantes.

Il se leva délicatement. Sa peau lui tirait. Il attendit quelques instants, anéanti et hypnotisé par le spectacle terrible de ce corps qui se réduisait déjà en cendres.

Puis, quand il eut repris ses esprits, d'un pas chancelant, il traversa la pièce et s'approcha du corps de Camille. Il s'agenouilla auprès d'elle.

Il caressa lentement les cheveux de sa sœur, posa une main sur son buste ensanglanté. Camille ! Ainsi, il ne connaîtrait jamais cette sœur. Il n'arrivait même plus à pleurer. Tout était

tellement irréel ! D'une cruauté qui dépassait la raison.

Avec des gestes lents et délicats, il enleva la bague du Samildanach du doigt de celle qui fut sa reine et sa sœur, et il la rangea dans le petit sac autour de son cou.

Puis il attrapa le corps de Camille, le prit dans ses bras, se releva et partit vers l'escalier qui menait à la ville.

Il remonta vers la lumière, abandonnant à jamais dans les ténèbres une partie de lui-même, quelques bribes anciennes de ses rêves innocents.

C'était comme si le jour, ce matin-là, avait refusé de se lever. Vivienne, le front appuyé contre la fenêtre, regardait dehors les hommes qui s'affairaient dans la cour à la lumière de

leurs torches. Le ciel était noir, opaque. On ne savait si c'étaient les nuages qui empêchaient la lumière du soleil de tomber sur la Terre, ou si c'était l'astre, tout simplement, qui avait

disparu. À jamais peut-être.

Des soldats, en bas, dégageaient la neige pour permettre le passage d'un bâtiment à l'autre, mais les flocons continuaient de tomber avec une persistance décourageante.

À son réveil, sa tante était venue lui apprendre, bouleversée, la mort de Tagor. Vivienne avait écouté. Mais elle n'était pas parvenue à mesurer vraiment l'importance de la nouvelle.

C'était comme si elle avait réservé sa peine pour plus tard. Car elle ne pensait qu'à une chose. Ou plutôt, à une seule personne. Bohem.

Le louvetier n'était toujours pas revenu. La nuit était passée, pourtant. Elle posa la main sur la sacoche qu'elle portait à sa ceinture et se rappela la phrase que Bohem avait dite la

veille : « Prends la bague. Si demain je ne suis pas revenu, détruis-la. » Mais il lui avait promis de revenir ! Il ne pouvait pas avoir menti !

Vivienne poussa un long soupir. Comment avait-elle pu le laisser partir seul ? Comme elle était idiote ! Et s'il ne revenait pas ? S'il était mort, dans les ténèbres que cachait la

ville ? Elle ne se le pardonnerait jamais !

Soudain la jeune femme vit des gardes dans la cour qui allaient ouvrir les portes du palais. Son cœur se mit à battre. Toute la nuit, elle s'était réveillée en sursaut, en nage, et avait

couru à la fenêtre pour voir si Bohem ne revenait pas. Mais chaque fois, elle avait vu les portes fermées. Comme deux yeux froids et pleins d'indifférence. Et si cette fois-ci, c'était la

bonne ? Elle serra les poings. Son souffle faisait des ronds de buée sur la vitre. Comme des voiles pudiques entre elle et le monde assombri.

Les immenses portes de bois s'ouvrirent lentement. Vivienne se hissa sur la pointe des pieds. Elle sentit son estomac se nouer. Puis, enfin, elle le vit, à la lueur des grandes torches

qui brûlaient près des remparts.

Bohem. C'était bien lui. Avec ses longs cheveux noirs et ses yeux si clairs ! Beau comme au premier jour. Lumineux comme dans les mille rêves qu'elle avait faits de lui. Il portait

dans ses bras le corps de Camille de Chastel. Et son visage était maculé de sang.

La jeune femme se retourna et se précipita vers la porte. Elle traversa le couloir en courant et descendit quatre à quatre les marches de l'escalier de marbre.

Quand elle arriva dans la cour, il y avait déjà beaucoup de monde autour de Bohem. Un soldat avait pris dans ses bras le corps de Camille de Chastel pour soulager le louvetier qui

tenait à peine debout.

Vivienne se précipita vers lui et passa un bras dans son dos pour l'empêcher de tomber. Il semblait à bout de forces. Mais il sourit.

Au même moment, Hélène, Fidélité et Mjolln apparurent dans la cour du palais.

– Écartez-vous ! demanda la duchesse d'une voix autoritaire. Laissez respirer Bohem !

Les gens reculèrent en silence.

– Venez, dit la duchesse. Venez à l'intérieur.

– J'ai… Je suis arrivé trop tard, Hélène… Regardez… Je… Je n'ai pas pu sauver ma sœur… Camille est morte. Oh ! Je m'en veux tellement !

– Vous avez fait ce que vous avez pu, Bohem. Allons, nous parlerons de tout ça plus tard. Venez avec nous.

– Mais Lamastu… Je… Je l'ai tuée. Je n'ai pas eu le choix. Elle avait hérité du Samildanach… Je l'ai tuée !

– Tu as bien fait, Bohem, affirma Vivienne en le serrant dans ses bras.

– Je ne sais pas. Je m'en veux tellement ! Mais je ne pouvais pas la laisser… Elle était devenue le Samildanach…

La duchesse de Quienne adressa un sourire à Bohem.

– Vivienne a raison, balbutia-t-elle, vous avez bien fait, Bohem. Nous vous devons tous beaucoup. Maintenant, rentrons. Vous devez vous reposer.

– Non, répliqua le louvetier en se dégageant de l'étreinte de Vivienne. Non. Il reste Lailoken…

– Plus tard, Bohem. Nous verrons cela ce soir. Pour le moment, vous devez reprendre des forces. Vous avez une mine épouvantable.

– Non, insista Bohem en poussant un soupir. Cela ne peut plus attendre, duchesse… Nous devons faire cela tout de suite.

Il y avait dans ses yeux une détermination qui semblait inébranlable.

– Bohem ! intervint Vivienne. Tu n'as plus de forces. Tu es blessé. Tu as du sang partout ! Ce serait ridicule ! Cela peut attendre ce soir.

– Non, s'exclama le jeune homme d'une voix sèche et courroucée. Non ! Nous devons finir… Finir ce que nous avons à faire une bonne fois pour toutes. Hélène, rassemblez les

autres dans la salle où nous nous sommes réunis hier… Nous devons aller chercher le Sauvage. Nous devons en finir.

Mjolln s'approcha à son tour du louvetier.

– Ahum… Bohem… Il faut que tu saches, oui… Ahum. Tagor… Il est mort, cette nuit.

Le jeune homme ferma les yeux. Comme il l'avait fait avant, il retint ses larmes.

Alors, voilà ! C'était donc arrivé ! Ce qu'il avait craint si longtemps était donc arrivé ! La mort avait fini par emporter l'un des leurs ! Son oncle. Le frère de sa mère. Il avait envie

de hurler à nouveau. De crier contre l'injustice de ces morts soudaines. Mais il savait que cela ne servirait à rien. Après tout, Tagor n'était qu'une victime de plus. Une injustice de

plus, comme toutes celles dont ils avaient été les témoins depuis des semaines maintenant.

Il rouvrit les yeux et se tourna vers le corps de Camille, dans les bras du soldat qui attendait près d'eux.

– Ainsi, tous les membres de ma famille sont morts, maintenant.

Il poussa un long soupir et regarda Hélène.

– Voilà une raison supplémentaire de nous dépêcher, duchesse… Allons. Nous ne pouvons plus attendre.

Hélène acquiesça lentement. Elle savait qu'il avait raison.

– Entendu. Je vais aller chercher les autres. Nous vous attendrons dans la salle de réception.

Bohem fit un signe satisfait de la tête.

– Nous enterrerons Tagor et Camille ensemble, ajouta la duchesse en posant une main sur le bras du louvetier. Et dignement.

– Merci. Mais le temps de pleurer tous ceux que l'hiver a emportés n'est pas encore venu, Hélène. Vous savez ce qu'il nous reste à faire. Dépêchons-nous.

La duchesse le regarda, pleine d'admiration pour ce jeune homme déjà si mûr et si solide, puis elle s'éloigna en silence.

– Vivienne, demanda Bohem d'une voix soudain plus douce. As-tu ici la bague que je t'ai donnée ?

– Oui, répondit la jeune femme le regard grave.

– Oui, répondit la jeune femme le regard grave.

Elle fouilla dans la petite sacoche à sa ceinture et tendit le bijou au louvetier.

– Merci, dit-il.

Il prit la bague de Camille qu'il avait autour du cou et tendit les deux à Fidélité.

– Mon frère, j'ai un immense service à te demander.

Le Compagnon opina.

– Va dans l'atelier du maître forgeron et détruis sur-le-champ ces deux anneaux.

Fidélité prit les deux bagues dans sa main et les regarda un instant. Il pensa que personne, sans doute, n'avais jamais tenu ces deux anneaux en même temps dans le creux de sa

paume.

– Va les détruire, insista Bohem. Ils ne signifient plus rien. Pour personne.

– Avec plaisir, mon frère.

Le Compagnon s'en alla aussitôt vers la forge du palais des ducs de Quienne.

Depuis la cour du palais des Ducs, on pouvait voir vaciller, à travers les flocons de neige, la lumière orangée qui emplissait tout l'atelier du maître forgeron. Le feu qui brûlait dans

le foyer de la forge dessinait sur les outils et les pierres maculées de suie de grandes langues colorées. Le fer et l'acier scintillaient sur les établis, le long des murs. Le métal noir des

enclumes semblait avaler les éclats dorés du grand feu.

Fidélité La Rochelle avait revêtu un tablier de cuir. Debout au milieu de la forge, les manches retroussées, il tirait sur la lourde chaîne d'un grand soufflet. À chaque expiration, les

charbons s'allumaient de rouge et crachaient des flammèches dans le cœur du foyer.

Le Compagnon coinça les deux bagues du Samildanach au bout d'une longue pince, puis, le front trempé de sueur, il les tendit vers le milieu des flammes. Lentement, le métal

rougeoya, devint phosphorescent, puis il se mit à fondre, tombant en gouttes dans un petit chaudron placé juste au-dessous.

Fidélité regarda les perles dorées pleuvoir une à une. Soudain, il fut certain d'y voir des reflets rouge et bleu. Comme des petits éclairs furtifs qui entouraient chaque goutte, puis se

dispersaient dans l'air. Il n'était pas sûr de comprendre ce qu'il se passait, mais il se doutait que la magie était en train de quitter le métal fondu. De s'évanouir, à jamais.

Il se demanda qui avait fabriqué ces deux bagues, et quand ? Avaient-elles traversé les âges ? Avaient-ils raison de les détruire ainsi ? Bohem, sans doute, savait ce qu'il faisait. Mais

quelle responsabilité !

Quand les anneaux furent entièrement détruits, il coula le métal dans un moule sphérique et le plongea dans l'eau. Un nuage de vapeur s'éleva au-dessus du baquet. L'eau bouillonna

en sifflant.

Il dégagea la petite boule dorée et la posa sur une enclume pour la laisser refroidir.

Il poussa un soupir soulagé. Puis il sourit. Il était là, son chef-d'œuvre. Dans cette simple petite sphère d'or lisse. Dans cet objet anodin, ridicule, dont seuls quelques initiés

pourraient comprendre la valeur intrinsèque. Une si petite chose, dont la portée symbolique, en réalité, pouvait changer le monde.

Quand elle fut froide, il glissa la boule dans sa poche, ôta son tablier et quitta l'atelier du maître forgeron.

*

* *

Pendant qu'Hélène de Quienne préparait leur réunion, Bohem monta soigner ses blessures dans la chambre de Vivienne. La jeune femme l'aida à nettoyer les plaies sur son épaule et

son ventre. Bohem sursauta au contact de l'eau chaude sur sa peau.

– Ça va ?

Le louvetier hocha la tête, en essayant de prendre un air paisible.

– Oui. Mais ça ira mieux quand tout sera fini, dit-il. Vivienne reposa les linges avec lesquels elle avait soigné ses blessures et l'embrassa. Puis elle posa sa main sur la joue du

louvetier.

– Plus rien ne peut nous séparer, Bohem. Le jeune homme acquiesça.

– Non, plus rien. À partir de maintenant, nous resterons toujours ensemble, dit-il. Je me suis senti tellement seul, quand Camille est morte…

La jeune femme l'embrassa à nouveau, passionnément.

– Tu te sens prêt ? demanda-t-elle.

– Je veux en finir. De toute façon, nous n'avons pas le choix. La Samildanach n'est plus. Je suis seul à présent. Dans quelques heures, je le sens, le Saîman aura complètement

disparu. Si Lailoken ne revient pas, s'il ne répare pas ce qui a été rompu, nous mourrons tous, comme les Brumes. Dans quelques heures seulement.

– Tu as peur ?

– Je ne sais pas. Oui. Sans doute. Pas toi ?

– Si. Mais tant mieux, déclara Vivienne. Les gens qui n'ont pas peur ne sont pas assez prudents !

Le louvetier sourit. Il serra dans ses mains les doigts de son amante.

– Quoi qu'il arrive, maintenant, nous aurons été heureux, Bohem. Ces quelques instants seulement méritaient que l'on vive.

– Oui. Mais nous n'en avons pas fini, Vivienne. Nous avons encore beaucoup à vivre. Allons-y ! chuchota-il.

– Je t'aime, dit la jeune fille en posant son front contre le sien.

– Moi aussi.

Ils se levèrent tous deux, quittèrent la chambre et descendirent vers la grande salle de réception.

Bohem ouvrit la porte et laissa passer Vivienne devant lui. La pièce était plongée dans un clair-obscur inquiétant. Dehors, les nuages étaient de plus en plus sombres. À travers les

fenêtres, on voyait de grands éclairs gris-bleu qui déchiraient le ciel épais. Le monde semblait être sur le point de s'éteindre complètement.

Tous ceux à qui Bohem avait dit la veille qu'il comptait sur leur aide étaient là. Il ne manquait, bien sûr, que Tagor.

Le louvetier prit place et les regarda les uns après les autres. Vivienne à sa droite, Lœva, à sa gauche, puis Hélène, Mjolln, Fidélité, Lucine, Finghin, Kaitlin et les trois Tuathanns.

Ils étaient douze rassemblés autour de la grande table, leurs visages découpés par la lueur de quelques bougies discrètes.

– Mes amis, commença Bohem d'une voix moins assurée que la veille, le moment est venu de mettre fin à l'hiver.

Mettre fin à l'hiver. Oui, il s'agissait bien de cela. Mettre fin à l'hiver et laisser place au printemps. À un nouveau printemps. Dehors, le ciel était devenu trop noir. Ils ne pouvaient

plus attendre.

– Fidélité, as-tu détruit les deux anneaux ?

Le Compagnon acquiesça, prit dans sa poche la petite boule de métal doré et la tendit à son ami.

– Non, dit Bohem. Garde-la. Elle ne pourrait trouver meilleur gardien.

Le Compagnon fronça les sourcils, puis enfonça la sphère dorée dans sa poche. Il n'était pas sûr d'être vraiment heureux de garder cet artefact. Mais c'était peut-être son rôle, son

Devoir. Bohem, après tout, en avait bien d'autres !

Le louvetier lui adressa un sourire reconnaissant. Des cernes de fatigue creusaient son visage. Mais ses yeux brillaient comme deux étoiles solitaires.

– Bien. Alors nous y voilà. L'heure est venue.

Il regarda tous ses amis, d'un air complice et tendre.

– Nous y voilà, répéta-t-il, comme s'il voulait s'en convaincre lui-même. J'espère que vous êtes prêts.

– Nous sommes prêts, répondit Hélène de Quienne.

Ils l'étaient tous depuis longtemps.

– Bohem, reprit la duchesse d'un air grave, les morts sont de plus en plus nombreuses, dans le palais tout entier. Les gens s'éteignent par dizaines.

– Alors nous ne devons pas attendre un instant de plus. Je vais vous emmener avec moi dans le monde de Djar, expliqua-t-il. Finghin, Lucine, Mjolln, et même vous, Hélène et

Vivienne, vous savez déjà plus ou moins ce qu'est Djar. Les autres, n'ayez pas peur. Considérez qu'il s'agit d'une sorte de passerelle entre notre monde et celui des rêves. C'est… C'est

un jeu de l'esprit. Cela ressemble, au fond, à ce que les alchimistes appellent l'égrégore. C'est une force, un univers invisible qui peut réunir nos esprits. Si nous restons unis, dans le

monde de Djar, nous nous renforcerons les uns les autres. Alors laissez-vous guider, accordez-moi d'emmener vos âmes dans ces terres singulières, et ne nous séparons plus.

Le louvetier tendit les mains vers ses deux voisines.

– Formons une chaîne autour de cette table, dit-il d'une voix solennelle. Quoi qu'il arrive, ne lâchez jamais la main de vos voisins. Souvenez-vous, nous devons toujours rester unis.

Tant que nous resterons unis, Lailoken ne pourra rien contre nous.

Les douze convives échangèrent quelques regards, puis, lentement, ils se donnèrent la main.

– À présent, murmura Bohem, fermez les yeux. Et plongez à l'intérieur de vous-mêmes. N'oubliez pas. C'est notre seule et dernière chance. Ensemble, nous pouvons y arriver.

Ensemble. Alors quoi qu'il arrive, ne rompez pas la chaîne.

Bohem regarda ses compagnons fermer les yeux les uns après les autres, puis il fit de même. Ses paupières closes, il sentit la poigne tendre mais ferme de Vivienne, à sa droite. Il se

demanda s'il parviendrait à les emmener tous.

Les emmener dans le monde de Djar. Pour la dernière fois. Il était le seul à pouvoir le faire. Oui. C'était ce qu'Aléa avait voulu, sans doute. Ce que les Baintreach Clanns attendaient

de lui. Il était le passeur, le médiateur. Celui qui pourrait guider les hommes vers un monde nouveau, ou bien vers la mort, s'il échouait. Tout se résumait à cela. À ce dernier voyage.

Bohem frissonna, puis il laissa son esprit vagabonder, se détacher doucement du monde réel. Il s'abandonna. Il sentit son âme flotter, quitter son corps, ses os. Il la fit circuler

lentement au cœur de la chaîne qu'ils formaient de leurs mains. De corps en corps, il voyagea autour de la table, emmenant avec lui les âmes de ses amis.

Et enfin, comme un seul, ils s'élevèrent vers le monde de Djar.

*

* *

Les murs des maisons de Villiers-Passant se dessinent lentement autour de nous, un à un. Tout autour de nous. Nous voici isolés, loin du monde, de tous les mondes. Protégés

dans mon petit village, ma source, derrière les remparts de nos consciences.

Il fallait donc que je revienne. Que nous venions ensemble.

Oui. C'est la première fois que je parle au pluriel dans le monde de Djar. Je ne suis plus seul, à présent. Nous sommes unis. C'est bon d'être plusieurs. Djar semble avoir changé

de saveur, comme s'il était porté par le nombre, jamais le soleil n'a brillé aussi fort, jamais les deux ne m'ont paru aussi vastes. Oui. Ils sont là, tous. Nous sommes douze

orphelins solidaires.

Nous sommes les Enfants de la Veuve.

Je tourne les yeux sur ma gauche, je vois celle qui est devenue ma petite sœur. Lœva est si belle ! Son visage resplendit. Ses yeux sont grands ouverts, elle semble boire du regard

toute l'étendue du monde de Djar.

À droite je découvre le profil délicat de Vivienne. Son nez de chat, sa chevelure de boucles dorées. Elle est la beauté même, je lui serre la main plus fort. Elle tourne la tête vers

moi. Elle sourit.

On dirait qu'ils n'ont pas peur. Non. Je sais. Vous n'avez pas peur. Parce que nous sommes ensemble. Vous entendez mes pensées comme j'entends les vôtres. Le monde de Djar

nous appartient.

Les ruelles, doucement, s'allongent autour de nous. Elles courent jusqu'aux remparts qui s'élèvent à présent vers le ciel. Nous sommes assis au cœur du village, dans la terre

rouge de Tolsanne.

Je regarde nos mains. Je regarde cette chaîne si fragile et si solide à la fois. Nous sommes forts. Parce que nous ne souhaitons rien d'autre que la réussite de tous. Nous croyons

aux lendemains. Il n'y a pas d'autre route que celles que suivront nos enfants. Pas d'autre chemin que le progrès. Nous irons ensemble dans un monde meilleur, ou nous mourrons.

Alors nous attendons ensemble.

Il ne manque plus que lui. Le Sauvage. Il ne peut pas détourner son regard, cette fois. Il sait que nous sommes là. À ce carrefour que lui aussi doit emprunter.

Nous devons l'appeler. Où qu'il soit. Car nous ne pourrons pas attendre plus longtemps. Il est peut-être même déjà trop tard.

Oui. Nous devons appeler Lailoken.

Lucine, Finghin ! Il nous écoute. Invoquons le Sauvage au cœur de notre chaîne.

Je ferme les yeux. Je sais que le druide et la Dame de la Fontaine m'imitent. Ils l'appellent avec moi.

Le temps passe. Le silence pesant souffle dans les ruelles de ma ville.

J'entends la voix de Lucine qui appelle son père. Elle s'élève comme des pleurs dans le ciel clair du monde de Djar.

J'entends les paroles de Finghin. Le dernier druide supplie le Sauvage. Lui donne un dernier rendez-vous.

– Écoute-nous, Lailoken. Nos routes doivent se croiser à nouveau. Pour la dernière fois. Tu ne peux plus rester enfermé dans le monde de Djar. L'heure est venue de faire ton

choix ! Lailoken.

Soudain je vois sa silhouette. Là. Au sommet de la colline de Prade. À l'endroit même où il m'apparut la première fois.

,

Merlin. Il vient vers nous.

Le ciel, lentement, se couvre. Une nuée de corbeaux suit le passage du Sauvage. Il franchit les grandes portes du castrum. Il marche tout droit vers le centre du village.

Tous les Enfants de la Veuve tournent les yeux vers lui. Ils regardent venir celui qui n'a pas d'âge. Son corps courbé sous ses grandes peaux de bête, ses yeux d'un rouge

menaçant ; son visage brun. La gueule du loup qui recouvre son crâne…

N'ayez pas peur. Ne rompez pas la chaîne.

Lailoken s'arrête à quelques pas de nom. Les corbeaux, un à un, se posent autour de lui dans un vacarme immense.

C'est moi qu'il regarde. Et ses yeux sont toujours emplis de haine. Djar n'a soigné aucune de ses plaies. Mon plan, sans doute, a échoué.

– Tu as donc besoin de tant de gens, Bohem, pour venir m'affronter ?

– Je ne suis pas venu me battre, Lailoken. Tu le sais.

– Moi, si.

– Cela ne sert plus à rien, Merlin. J'ai tué le deuxième Samildanach. Même si tu me tuais, moi, il manquerait la moitié du pouvoir pour faire renaître un cycle…

Il rit.

– Tu as tué la femme qui portait ce pouvoir, Bohem, certes. Mais tu n'as pas tué le pouvoir lui-même. Le monde de Djar aurait disparu, si tu y étais parvenu… Et les bagues du

Samildanach ! Vous croyez qu'il suffit de faire fondre le métal pour que disparaisse à jamais l'héritage du Samildanach ?

Il approche. Il passe dans mon dos à présent. Je ne me retourne pas. Je garde dans mes mains celles de Vivienne et de Lœva. Il regarde notre cercle.

– Tu n'as pas d'armes, ici, Lailoken. Tu ne peux pas te battre.

Il s'arrête derrière moi. Je vois son ombre qui s'étend au centre de notre chaîne.

– Je pourrais t'étrangler, Bohem !

Il rit encore.

– Essaie.

Il hésite. Il approche ses mains. Je vois Vivienne qui lève les yeux. Elle a peur. Je lui adresse un sourire pour la rassurer.

Lailoken arrête ses mains derrière ma nuque. Il hésite.

– Étrangle-moi, Lailoken.

Le Sauvage approche encore ses mains, mais aussitôt il se heurte à un mur invisible.

L'égrégore. La force invisible de nos esprits réunis. Il ne peut rien contre moi. Pas comme ça.

Cette fois, c'est moi qui souris.

– Tu ne peux pas nous toucher, Lailoken.

Le Sauvage pousse un cri de rage. Quelques corbeaux s'envolent derrière lui.

– Regarde-nous, Merlin. Vois qui nous sommes. Nous ne sommes pas tes ennemis. Nous sommes tes enfants. Regarde Lucine… Tu tuerais ta propre fille ?

– Je me moque de ma propre fille, Bohem ! Cela fait bien longtemps que ces choses n'ont plus pour moi la moindre importance.

Lucine frissonne. Ces mots, pour elle, sont comme des lames qui lui déchirent le cœur.

– Tu n'as donc rien appris, en errant dans le monde de Djar ?

– J'ai appris à te haïr encore davantage, Bohem.

– Je ne comprends pas pourquoi. Nous n'avons pas le choix, Lailoken. Nous ne pouvons pas vivre l'un sans l'autre.

– Je te hais, comme je hais tous les hommes. Notre lien est rompu depuis longtemps, Enfant de la Veuve. Pourquoi accepterais-je de vous tendre la main maintenant, à vous qui

m'avez si longtemps rejeté ? Non. Votre monde ne m'intéresse plus, Bohem.

– Ce n'est pas notre monde, Merlin. C'est le tien.

– C'était *le mien. Épouser la Terre à nouveau ? Pourquoi ? Pour assister, muet, à sa lente destruction ? Non. Je préfère le Saîman, Bohem. Ou je préfère mourir.*

– Les hommes sont prêts à changer, Lailoken. Nous avons commencé à en parler, hier. Regarde-nous. Tous, ici, nous pleurons d'avoir perdu notre lien avec la Terre. De t'avoir

perdu, toi, le Sauvage…

Lailoken fait quelques pas en arrière. Il ne nous regarde plus.

– Vous, peut-être… Mais vos enfants ? Et les enfants de vos enfants ? Je connais trop bien les hommes, Bohem. Ils n'ont rien à m'offrir. Le Saîman, lui, ne m'a jamais trahi.

– Les hommes n'ont rien à t'offrir ? Mais que crois-tu ? C'est toi qui peux nous donner la vie, pas le contraire ! Tu as cette chance immense de pouvoir faire vivre, Lailoken.

– À quoi bon ?

– Nous voir grandir Changer. Avancer, toujours. Te surprendre.

– Me détruire.

– Nous ne te détruirons pas, Lailoken. Nous sommes nombreux à vouloir sauver ce lien unique qui nous liait à la Terre. Nous savons que nous sommes ses enfants. Que nous ne

sommes rien d'autre que des enfants de la Terre. Nos vies sont courtes, Lailoken. Quelques dizaines d'années seulement. Nous n'avons aucune emprise sur le monde.

– Vous êtes pourtant capables de le détruire.

– Nous apprendrons à le sauver.

– Je ne te crois pas, Bohem. Et cela ne m'intéresse plus.

– Donne-nous cette chance. Tu as oublié, Lailoken… Tu as oublié la joie de donner la vie. De voir grandir, évoluer. De voir naître de nouvelles libertés, de nouvelles volontés. Le

Saîman n'est qu'un mensonge. Il ne te donne rien. Seulement quelques artifices. Un peu de pouvoir, peut-être. Mais que vaut ce pouvoir face à celui de donner la vie ?

– Cela ne sert à rien de vouloir me convaincre, Bohem. Mon choix est déjà fait. Puisque nous ne pouvons pas nous battre, puisque tu te caches dans cette chaîne, je me résigne à

renoncer au combat. Je suis trop fatigué, de toute façon. Mais je te laisse une dernière chance, Bohem. Une dernière chance de me rejoindre. Si tu refuses, alors je me donnerai la

mort, et tout sera fini. Pour vous, comme pour moi.

Il ne ment pas. Il préférerait se tuer que redevenir le Sauvage.

Il préfère mourir que voir renaître un monde nouveau.

Je dois l'en empêcher. Mais comment ?

– Aucune de ces deux solutions n'est acceptable, Lailoken.

– Ce sont pourtant les seules que je te propose. Le Saîman, ou la fin des temps.

Je lève les yeux vers Finghin. Son visage a changé. Il a peur maintenant. Lucine aussi. Hélène, Mjolln… Tous sont terrifiés. Ils ne croient plus en moi. Ils voient le bout du

}

chemin. Ils envisagent l'échec. Et ils pensent aux conséquences.

Ils voient le monde, sous l'emprise du Saîman… Ou bien ils le voient qui se meurt. Les hommes qui disparaissent, à jamais. Comme un essai raté.

Un immense gâchis.

– C'est ta dernière chance, Bohem. Allons, lève-toi. Romps cette chaîne ridicule et rejoins-moi.

– C'est ta dernière chance, Bohem. Allons, lève-toi. Romps cette chaîne ridicule et rejoins-moi.

Je serre les mains de Vivienne et de Lœva, à côté de moi. Cette chaîne n'est pas ridicule. Elle est le sens de ma vie.

Je sens mon cœur battre. Je commence moi aussi à douter. Car je sais que je dois refuser. Et je sais qu'il va alors se tuer. Briser à jamais nos chances de voir un jour revenir le

printemps.

Que faire ? Je ne trouve plus les mots pour convaincre Lailoken.

Je suis en train de perdre. Nous ne sommes pas assez forts. Pas assez forts pour convaincre cet homme désespéré. Cet homme qui ne croit plus.

Je le sais maintenant.

Notre chaîne est incomplète. Peut-être si Tagor était là… Non. Même lui ne suffirait pas.

– Bohem…

Ce n'est pas la voix du Sauvage. Je lève les yeux. C'est Finghin. Il me regarde, le visage blafard.

– Bohem, aide-moi.

L'aider ? L'aider à faire quoi ?

Je ne comprends pas.

Il ferme les yeux.

Je l'imite. J'entends Lailoken qui s'approche.

Nous sommes dans le noir Finghin et moi. Seuls. Nos esprits flottent, comme deux brises légères dans le grand néant.

Je sens l'esprit du druide qui s'échappe devant moi. Je le suis. Je me projette vers l'inconnu. Où veut-il m'emmener ? Nous ne pouvons pas laisser les autres. Je tiens toujours leurs

mains. Mon image dans le monde de Djar ne quitte pas la chaîne.

Mais alors… Je ne suis pas sûr de comprendre où nous sommes. Un monde de Djar à l'intérieur du monde de Djar ? Non. C'est autre chose. C'est cette grande obscurité ; ce

grand vide au cœur du Saîman. Où brillait jadis cette flamme éternelle. Mais même l'éternité a une fin.

J'ai peur. Je repense à tout le chemin que nous avons parcouru. À toutes les mains tendues. À tous les regards croisés. Et pourtant, nous sommes seuls.

Toujours seuls.

J'ai l'impression de chuter. De me laisser avaler par le néant.

Et soudain, je la vois. Comme surgie de nulle part. Discrète, fragile. Mais c'est bien elle. À nouveau, cette femme ; qui tient une bougie. Cette femme aux yeux clairs. La dernière

porteuse du Saîman. Mais la flamme, maintenant, est sur le point de s'éteindre.

Elle chuchote.

– Doucement ; Bohem.

Sa voix est plus douce encore que celle de Vivienne. Elle est amour pur. Pardon.

Nous approchons d'elle, de son image fluette. Elle lève les yeux. Elle sourit. Ce sourire me fait peur. Il me glace le sang. Car je sais qui elle est.

Je pousse un cri. J'ouvre soudain les yeux dans le monde de Djar. Je suis toujours dans la chaîne. Je relève la tête. Je vois Finghin. Il ouvre les yeux à son tour.

Il sourit. Je ne comprends pas. Je sens mon cœur qui bat. La panique qui m'habite, me submerge. Je regarde Vivienne. Ses paupières sont closes. Puis, je me tourne vers Lœva.

Elle a les yeux écarquillés. Elle semble subjuguée. Je regarde dans la même direction qu'elle. Et alors je comprends.

Nous ne sommes plus douze dans notre chaîne.

Une treizième personne est entrée dans le cercle. Là. Entre Finghin et Kaitlin.

Je la vois.

La femme qui tenait la bougie, celle aux yeux bridés, aux cheveux sombres. Elle sourit.

– Je… Je… Je vous reconnais, madame…

Lœva balbutie. Que dit-elle ?

– Je vous ai vue…

Je sens le souffle de Lailoken derrière moi.

– Vous êtes… Vous êtes la femme sur ce tableau, reprend Lœva, le tableau du Peintre borgne, celui que j'ai vu en cachette dans le palais de Quienne… Je vous reconnais, madame.

Je ne comprends pas. Je regarde la femme qui est entrée dans notre chaîne, je regarde Lœva.

– … Vous êtes celle qui portait ce bébé dans ses bras…

La voix de Lœva se fait de plus en plus faible.

Elle me regarde.

– Bohem…

Elle est blanche. Si blanche !

– Bohem, je me sens mal… Je me sens partir…

Ses paupières se ferment lentement. J'entends son cœur qui ralentit.

– Bohem... Je… C'est… Bohem, cette femme… C'est la Dame à la forêt !

Et lentement, l'esprit de Lœva s'éteint. Il part dans un souffle.

Son corps meurt dans l'au-delà.

Je hurle. Je hurle si fort que le monde de Djar se met à vaciller.

Mes mains tremblent. Tout mon corps frémit.

– Ne lâche pas la chaîne, Bohem !

J'entends la voix terrifiée de Finghin. Mais je n'y arrive pas. Lœva est morte ! Je le sais.

Je le sens.

Et cela me détruit.

C'était le dernier maillon.

Mes mains lâchent celles de mes voisines et tombent sur le sol, dans la terre. Je m'effondre.

La chaîne est rompue. Djar tremble. Je lève mes yeux emplis de larmes. Un à un, les Enfants de la Veuve disparaissent, je vois leurs regards terrifiés. Puis plus rien.

Il ne reste que cette femme. Cette femme aux yeux si bleus.

Et le corps sans vie de Lœva, là, étendu par terre. Lœva, ma douce Lœva.

J'ai échoué. Tout est fini.

J'entends le souffle de Lailoken derrière moi.

Il peut me tuer maintenant. La chaîne est rompue, je suis vulnérable.

– Tue-moi, Lailoken. Tue-moi.

Je ferme les yeux, j'attends. Je veux rejoindre Lœva. Rejoindre Camille, Catriona. Mes trois sœurs, je veux mourir, maintenant.

Lailoken, soudain, avance. Il passe devant moi. Je n'ouvre pas les yeux, je ne veux même pas voir ma mort en face.

Un bruit sourd.

Je ne sens rien. La mort est-elle douce ? Indolore ?

Non. Je respire encore. Je suis vivant. Mes larmes coulent encore. Mon cœur souffre, j'ouvre les yeux. Et je vois alors le Sauvage, à genoux devant le corps de Lœva.

Il la regarde, incrédule. Ses yeux ont changé de couleur. Ses rides ont disparu. Sa peau a la couleur d'une jeunesse nouvelle. Lailoken a son visage d'enfant.

Il soupire. Puis il regarde la femme aux yeux outremer.

– Vous êtes… Vous êtes la Dame à la forêt ? demande-t-il d'une voix tremblante.

– Oui, Merlin. C'est moi.

Elle se lève. Elle porte de grands vêtements bleus et dorés. Une broche à la poitrine.

– Tu m'as vue mourir mille fois dans cette vallée, Lailoken. Mille fois tu m'as vue tomber, et tu n'as rien fait.

Je vois les yeux du Sauvage qui s'emplissent de larmes.

– Tu sais qui je suis, Merlin. Tu connais mon nom, et tu connais mon visage. Je suis Aléa, la fille de la Terre. Tu aurais pu me sauver. Le bébé que je portais dans mes bras est

derrière toi. C'est Bohem. Mon fils.

Aléa. C'est elle. Je le sais. Depuis le début, je le sais. C'est cela qui me fait peur. Le visage de ma mère. Venu du monde des morts.

Elle est si belle. Elle est tant de promesses, et tant d'espoir.

J'aurais voulu que Camille la voie. Qu'elle sache. Qu'elle lise comme moi dans ce regard tout l'amour de cette femme pour le monde de demain. L'amour que nous devons faire

vivre.

Tous ensemble.

Je vois les mains de Lailoken qui tremblent.

– Tu aurais pu me sauver ce jour-là, répète Aléa. Tu aurais pu me sauver, comme tu peux encore aujourd'hui sauver cette enfant-là.

Elle tend les mains vers le corps immobile de Læva.

Lailoken sanglote. Il pleure comme un homme. Comme un enfant de la Terre.

– Je…

Il se tourne vers moi.

– Je… Je suis désolé, Bohem.

– Il faut que cela s'arrête, Merlin.

Il baisse les yeux vers Læva.

Il passe ses mains dans son dos. Il la prend dans ses bras. Il se relève. Les larmes coulent sur ses joues comme elles coulent sur les miennes.

Il me dévisage.

– Je suis désolé…

Je me lève. Mes jambes tremblent sous mon poids.

– Reviens, Sauvage. Laissons partir à jamais le Saîman. Reviens avec nous. Donne-nous une dernière chance. Nous sommes les enfants de la Terre. Tes enfants. Nous avons besoin

de toi.

Lailoken ferme les yeux.

Il acquiesce. Il pose une main sur le front de Lœva. Le monde tout entier se met à brûler. Le soleil de Djar nous enlève. Lailoken embrasse Lœva. Il la ramène à la vie.

Et lentement, le monde de Djar s'éteint.

À tout jamais.

Épilogue

La louve fut réveillée au petit matin par un rayon de soleil qui s'était glissé dans sa tanière. La douce chaleur caressa sa fourrure épaisse. Les poils qu'elle perdait sous son ventre

depuis quelques jours formaient sur le sol un duvet confortable. Elle se leva, lentement, et s'étira de tout son long, les pattes avant tendues devant elle. Le loup gris, juste à côté,

bougea nerveusement la tête, mais il n'ouvrit pas les yeux.

Sans bruit, la louve se dirigea vers la petite ouverture où brillait la lumière, au bout de la tanière. Elle s'arrêta sur le seuil. Elle était éblouie par l'intensité du soleil. Ses yeux

s'habituèrent progressivement et, enfin, elle sortit dans le grand jour.

Elle s'arrêta dans ce bain de lumière et poussa un petit gémissement aigu. Puis elle fit quelques pas dans l'herbe fraîche et verte. La vallée de Roazhon resplendissait dans les

couleurs du printemps. Les arbres retrouvaient leurs premières feuilles. Les branches se dressaient vers le ciel et les bourgeons se gorgeaient de lumière. On entendait le chant des

oiseaux, le murmure des insectes. Le ciel bleu s'allongeait autour d'un soleil encore bas. Il y avait dans l'air une odeur, fraîche et vive, de sève et de pin vert.

La louve trotta vers le nord. Elle connaissait bien à présent les alentours de la forêt de Roazhon, cette terre riche et giboyeuse où ils avaient passé ce rude hiver. Elle avança

prudemment, la queue et les oreilles dressées, la tête en avant. Puis elle ramassa dans sa gueule quelques touffes d'herbe verte pour les ramener dans sa tanière. Elle se préparait déjà.

Son ventre était lourd. Elle resta un moment devant l'orée du bois, puis elle retourna se reposer sur le liteau où elle pourrait bientôt s'étendre et mettre bas.

Les loups, enfin, allaient retrouver un asile dans la terre des verticaux.

*

* *

La mémoire de la Terre est étrangère à celle des hommes. On croit tout connaître de l'Histoire et du monde, mais il est des âges anciens où vivaient encore mille merveilles

aujourd'hui disparues. Seuls les arbres se souviennent, et le ciel et le vent…

Ainsi peut-on lire encore aujourd'hui, gravée dans la pierre, l'histoire des Enfants de la Veuve.

On raconte que Bohem, après l'année 1155, devint tailleur de pierre, qu'il épousa Vivienne, et que celle-ci continua d'exercer son métier de troubadour. Petit à petit, ils redevinrent

des Galliciens comme les autres, en apparence du moins. On voyait la belle Vivienne chanter le trobar à travers le pays, et Bohem, qui la suivait, travaillant de ville en ville sur des

chantiers de renom. Il continua de côtoyer ces gens qui donnèrent au pays une nouvelle chance, Lœva, Fidélité, Hélène, et même Emmer, transformé. En secret, souvent, il leur confia

ses idées, ses nouveaux rêves, il leur rappela leurs promesses, mais plus jamais il ne fut en première ligne. Ce temps était passé. Il avait fait son Devoir, était rentré dans l'ombre.

Quant à Mjolln Abbac, il retourna au pays de Gaelia où, dit-on, il reprit son métier de barde. Mais tous les ans, à la Saint-Jean, il revenait en Gallica pour revoir ses amis. Bohem,

ce jour-là, organisait une grande fête dans le castrum de Villiers-Passant, où se retrouvaient tous les Enfants de la Veuve…

On ne saura jamais tout de cette histoire, car il reste toujours des mystères dans les plus belles légendes. Et aujourd'hui, en outre, tout le monde a oublié l'histoire de Bohem, le

louvetier. Le fils d'Aléa a depuis longtemps disparu des mémoires tout comme s'est évanoui le souvenir de sa mère. Mais les loups, les loups, eux, sont encore parmi nous. Éternels

martyrs de la folie des hommes, ils survivent malgré tout, à travers les siècles. Ils sont les dernières Brumes, le cadeau précieux que nous a laissé Liberté Outremer. Son héritage.

On raconte aussi qu'un jour, le nom de Bohem refit surface sur la Terre des hommes. C'était au cœur de l'année 1871, à quelques pas d'ici.

Mais cela, mes amis, c'est une tout autre histoire…

FIN

FIGURES POLITIQUES DE GALLICA

Livain VII le Jeune : roi de Gallica depuis l'âge de onze ans. Après avoir répudié sa femme, Hélène de Quienne, il épouse Camille de Chastel en second mariage.

Hélène de Quienne : duchesse de Quienne, répudiée par Livain VII, elle épouse Emmer Capigesne et lui apporte ses nombreux domaines (Quienne, Pierevain, Arvert). Fille du duc

troubadour Willem IX, Hélène entretient à Pierre-Levée une cour de poètes.

Emmer Capigesne : duc de Northia, comte d'Andesie et de Turan, il épouse Hélène de Quienne en 1152 et est couronné roi de Brittia en 1154. Il devient aussitôt le pire ennemi du

roi de Gallica.

Camille de Chastel : fille du roi de Chastel, elle sera la seconde épouse de Livain VII en 1154.

Pieter le Vénérable : abbé de Cerly, il devient l'un des principaux conseillers du roi Livain VII après la mort de Courage de Blanval.

Andréas Dumont Desbardes : Grand-Maître de la Milice du Christ. Nicolas IV : élu en 1154, il est le premier pape originaire de Brittia.

Courage de Blanval : mort en 1153, il a été le plus fidèle conseiller de Livain VII Abbé de Blanval, il est à l'origine de l'essor de l'ordre de Cistel.

Redhan V : comte de Tolsanne, il épouse en 1154 Constantine, sœur du roi Livain VII.

REMERCIEMENTS

On dit souvent que le métier d'écrivain est un métier solitaire. C'est faux.

Je dois ce livre, et bien d'autres choses encore, à toute l'équipe des éditions Bragelonne. Merci pour votre soutien, votre confiance sans faille depuis le premier jour et vos nombreux

efforts. Merci pour votre indépendance (ô combien précieuse… ne la perdez jamais !) et votre audace. Bravo pour votre succès ! Stéphane, Alain, Barbara, David, Stéphanie, Pascal,

Olivier, Emmanuel et les autres, nichés au fond de vos écuries… Monsieur de Tréville serait fier de vous !

Un grand merci aux internautes fidèles, et en particulier à Jérémy et tous ceux de La Moïra Interactive (www.la-moira.fr), ainsi qu'aux habitués de mon site (www. lœvenbruck.net),

dont la confiance est une source de motivation inépuisable.

Merci à Bernard Werber, à l'amitié bienveillante, pour son renfort inestimable, ses invitations et son sushi-bar…

Aux libraires pour leur fidélité, avec une mention ultra-spéciale à Dominique Richardeau : tu es une magicienne !

Aux familles Lœvenbruck, Wharmby, Pichon, Saint-Hilaire, Allegret et Duprez ainsi qu'aux Artisans du bonheur.

À Emmanuel Reynaud, mon ami, mon frère.

À Barnaby, mon frère, tout court.

J'ai aussi pu écrire ce livre grâce à l'aide d'autres fidèles compagnons : Howard Shore, Jerry Goldsmith, Dave Weckl, Vital Tech Tones, Tribal Tech, Marillion, Fish, Deep Purple,

Dream Theater, Spock's Beard et Neal Morse.

Et, bien sûr, les plus grands mercis vont à mes deux muses, Delphine et Zoé, et à Elliott, notre nouveau petit dragon !

{1} *Non pour nous, Seigneur, mais à la gloire de Ton Nom.*

Table of Contents

Le Louvetier Gallica - livre premier Henri Lœvenbruck Bragelonne

Prologue LES FEUX DE LA SAINT-JEAN

Chapitre 1 NOIRS PILIERS

Chapitre 2 LE POMMIER

Chapitre 3 AÏSHANS

Chapitre 4 LE TROUBADOUR

Chapitre 5 MILICES

Chapitre 6 LA PREMIÈRE PIERRE

Chapitre 7 LE BESTIAIRE DE THAON

Chapitre 8 LA PORTE DU FORGERON

Chapitre 8 LA PORTE DU FORGERON

Chapitre 9 LE CORNEMUSEUR

Chapitre 10 LA VOIE DES BRUMES

Chapitre 11 VIVRE ENSEMBLE

Épilogue SOLITUDES

La Voix des Brumes Gallica - livre deuxième Henri Lœvenbruck Bragelonne

Prologue LES BONS HOMMES

Chapitre 1 À L'AUBE DE L'AUTOMNE

Chapitre 2 SEPTENTRION

Chapitre 3 RÉCEPTIONS

Chapitre 4 LE MERLE BLANC

Chapitre 5 SUR LES RIVES DE LUTÈS

Chapitre 6 CELLE QUI VENAIT DANS LA NUIT

Chapitre 7 LE SIÈGE

Chapitre 8 LES PORTES DU SID

Épilogue

Les Enfants de la Veuve Gallica - livre troisième Henri Lœvenbruck Bragelonne

Prologue LA DAME À LA FORÊT

Chapitre 1 SAUVAGE VOYAGEUR

Chapitre 2 LES SŒURS NOIRES

Chapitre 3 LES HONNEURS

Chapitre 4 LA SIXIÈME COULEUR

Chapitre 5 L'ANGE DE LUMIÈRE

Chapitre 6 RENAISSANCES

Chapitre 7 BAINTREACH CLANNS

Chapitre 8 LA FONTAINE DE LUCINE

Chapitre 9 PAROUSIE

Chapitre 10 LA TROISIÈME VOIE

Épilogue

FIGURES POLITIQUES DE GALLICA

REMERCIEMENTS